

OU PRET

L'ART DU FER FORGÉ
EN PAYS BORDELAIS
DE LOUIS XIV À LA RÉVOLUTION

L'ART DU

FER FORGÉ

EN PAYS BORDELAIS
DE LOUIS XIV À LA RÉVOLUTION

PAR MARIE-FRANCE LACOE-LABARTHE



BU LETTRES

SCD BORDEAUX 3



3SCD0193934

739 LACO A



*La Réole,
ancien couvent des Bénédictins,
actuellement hôtel de ville.
Grilles des galeries du cloître
par Blaise Charlut, 1773.
Cliché Fabrice Bunuel.*

jeu 1162

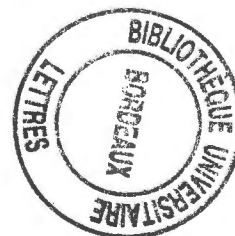
Errata

On trouvera ici la correction de quelques fautes qui, pour des raisons techniques diverses, ont résisté à un examen pourtant vigilant.

Qu'on veuille bien nous en excuser.

- | | |
|---|---|
| p. 95 | <i>Legendes 98, 99, 100, 101, lire 110, 111, 112 et 113.</i> |
| p. 62 | Sur le plan, inverser les cotes C et C'. |
| p. 182 (légende) et
p. 183 (5e alinéa) | Lire : «l'hôtel Leberthon, reconstruit en 1748» (et non 1758). |
| p. 236 (légende) | Inverser les légendes 395 et 393. |
| p. 257 | La mention «Hôtel de Basquiat» doit être déplacée au début de la légende p. 261. |
| p. 288 (légende) | La mention «Style dit Transition, combinant grecques et chantournements» doit être déplacée juste avant 554 (et non 551). |
| p. 293 (légende) | Supprimer le premier 569 : lire en chapeau des illustrations 569, 570, 571, 572 :
«Ferrures de portes intérieures et de placard».
Déplacer la mention ferrures de puits en titre des légendes p. 294. |
| p. 297 et 298 | Les légendes 581 et 582 sont inversées. |
| p. 367 | A la place de Saint-Genis de Saintonge, lire «Plassac, Charente». |
| Couverture | La date portée en légende de la photo de la quatrième de couverture n'est pas 1773, mais 1748. |

Les chefs-d'œuvre, clefs et serrures, dont les photos illustrent le chapitre sur L'Art du serrurier, appartiennent aux collections du musée des Arts décoratifs de Bordeaux.



Exclu du prêt

W 7922

L'Art du Fer forgé
en pays bordelais
de Louis XIV à la Révolution

par Marie-France Lacoue-Labarthe

739 LACO A



ouvrage publié par la Société Archéologique de Bordeaux
en coédition avec le Conseil général de la Gironde
collection Mémoires, volume 3

E u3395

Tous droits de reproduction, même partielle, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, conformément à la législation française en vigueur.

ISBN 2-908175-03-7 relié
ISBN 2-908175-04-5 broché

© Société Archéologique de Bordeaux et Marie-France Lacoue-Labarthe, 1993
Dépôt légal : décembre 1993

L'art du fer forgé ou l'art d'une certaine transparence...

Grilles, balcons, impostes de portes et rampes d'escaliers ferment ou protègent, mais ils nous invitent aussi à voir au delà de leurs arabesques de métal.

Avec talent, Marie-France Lacoue-Labarthe nous incite à arrêter nos regards sur ces ouvrages de ferronnerie, hérités du passé, et qui appartiennent intimement à nos paysages urbains.

L'auteur ne s'attache pas seulement à faire découvrir l'histoire d'une technique artistique, il fait revivre les XVII^e et XVIII^e siècles, à travers l'évocation des maîtres serruriers, de leur savoir-faire et des intentions de leurs commanditaires.

Le Conseil général de la Gironde, qui mène une politique d'aide à la restauration du patrimoine mobilier, intervient pour la sauvegarde des ferronneries anciennes. C'est pourquoi je me réjouis particulièrement de la parution de ce splendide ouvrage de la collection *Mémoires*, nouvelle étape dans notre démarche de coédition avec la Société Archéologique de Bordeaux.

Philippe MADRELLE
Président du Conseil général de la Gironde

Tous les titres concernant Bordeaux signalent, comme une des curiosités et des beautés de la ville, la profusion et la qualité des fers forgés qui ornent les façades des maisons anciennes, les rampes d'escaliers de certains hôtels, les grilles monumentales, etc. Les touristes, même non avertis, y sont sensibles. Or jusqu'à présent une seule étude, datée des années 20, avait abordé le sujet, celle de Louis Blanc, et elle était dépourvue de commentaires. Quant à Deshairs dans *Bordeaux. Architecture de décoration* il donnait de précieux croquis mais n'allait guère plus loin. De plus ces ouvrages sont épuisés.

François-Georges Pariset, dans le tome V de l'*Histoire de Bordeaux* déplorait cette carence avec juste raison.

Enfin Madame Lacoue-Labarthe a eu le courage de s'attaquer à ce sujet magnifique mais difficile, et publie, grâce à la Société Archéologique de Bordeaux, une somme qui devrait combler l'attente des spécialistes les plus exigeants et la curiosité de tous les amateurs d'art de Bordeaux et d'ailleurs.

Savante, certes, elle l'est. Elle ne s'est pas contenté de recenser les pièces les plus remarquables, mais elle a abordé tous les problèmes : quand a commencé la vogue de la grande ferronnerie, complément de l'architecture ; d'où est venue cette vogue et quels modèles ont été utilisés ; quels étaient les rapports entre les commanditaires, les architectes et les artisans ; d'où venaient ceux-ci, et elle a distingué les individualités des dynasties locales, des étrangers de passage ou venus se fixer dans la région. Enfin et surtout, elle a étudié l'évolution des styles selon des périodes qu'elle a soigneusement et judicieusement déterminées, tout en soulignant fortement qu'il n'y avait jamais homogénéité absolue, qu'il y a toujours eu des artistes «en avance», d'autres en retard, et même — ce qui est plus intéressant encore — que dans les mêmes œuvres coexistent des éléments qui relèvent soit de la grande tradition classique, soit du rococo, ou du rococo et de l'art néo-classique.

Elle a un œil d'une acuité particulière qui lui permet d'analyser les moindres particularités, un goût et une connaissance du métier qui lui font apprécier avec sûreté la valeur tant artistique que technique des ouvrages. Si certaines descriptions sont un peu difficiles à suivre à cause des termes techniques et de la complication des compositions, l'abondance et la qualité des reproductions, d'une part, le lexique donné en fin, d'autre part, permettent de s'y retrouver aisément.

Madame Lacoue-Labarthe a essayé de dégager une originalité bordelaise, cela n'est pas facile. Car s'il y a eu incontestablement dans la ville et dans la région une tradition de qualité, l'inspiration vient généralement de Paris, mais elle est adaptée avec subtilité et le plus souvent avec un net souci de la modération et de l'élégance. D'utiles comparaisons avec d'autres villes sont éclairantes.

Je m'attacherai à quelques points qui m'ont particulièrement intéressé.

Mme Lacoue-Labarthe ne fait pas commencer la vogue de la grande ferronnerie avec l'arrivée à Bordeaux de Boucher, de Tourny, de Gabriel. Elle avoue même qu'elle a une secrète prédilection pour la période 1680-1730, période fondatrice, particulièrement créative. On a conservé relativement peu d'œuvres de cette époque, mais il ne faut pas oublier les réalisations parfois très importantes qui ont disparu ; on les connaît par des textes ou des représentations.

Dans la seconde période (1730-1765) furent édifiées, pour la plupart, les grandes portes de ville à claire voie qui remplacèrent les portes médiévales. Ce grand ensemble d'urbanisme, «point extrême de l'art de la ferronnerie dans ses rapports avec l'architecture», fut conçu, sinon réalisé en entier, avant la place Stanislas de Lamour à Nancy, et ce n'est pas parce qu'il n'en reste rien que les historiens bordelais doivent l'oublier.

C'est par la fréquentation assidue et intelligente des archives que Mme Lacoue-Labarthe a pu ressusciter ce passé glorieux. Cela lui a également permis de reconstituer la biographie des serruriers dont certains méritaient bien cet honneur. Jusqu'à présent un seul était bien connu, Blaise Charlut, installé à La Réole, en particulier grâce à mon regretté ami Pierre Dupouy. Nous apprenons maintenant qui étaient ses émules, les Dumaine, Jean Moreau, Fuet, Kauzac et bien d'autres.

Nous savons également quels étaient leurs rapports entre eux, les statuts qui régissaient leur confrérie, d'une façon d'ailleurs assez souple, la différence entre les maîtres jurés et les compagnons, installés en particulier dans les sauvetés Saint-Seurin ou Saint-André et dont l'habileté égalait souvent celle des maîtres.

Mme Lacoue-Labarthe s'intéresse même, au-delà de la façon dont ils travaillaient, aux matériaux et à leur origine, soulignant les raisons pour lesquelles on utilisait aussi souvent, et même plus souvent, les fers du Nord que les fers locaux et le charbon anglais que le bois de nos forêts qui s'épuisait.

Elle n'évite pas la question controversée de la polychromie ou du métal poli.

L'influence de Bordeaux ne s'arrêtait pas aux portes de la ville et à ses faubourgs. On découvre parfois de véritables chefs d'œuvre dans beaucoup d'églises de campagne ou dans nombre de châteaux, parfois assez éloignés, Malle, Plassac, Chalais, Biron, Vayres... Bien entendu, un sort particulier est fait à La Réole qui, grâce à Charlut, peut rivaliser, non en abondance mais en qualité, avec Bordeaux.

La fin de la grande tradition bordelaise est abordée. Ses causes sont indiquées, notamment l'emploi de la fonte, sans doute plus précoce qu'on ne le croyait. Il n'empêche que, malgré une certaine fidélité bordelaise à un art de transition, le néo-classique à la grecque donna, après la Révolution surtout, de bons exemples et que, après une période creuse, vers la fin du XIXe siècle se produisit une sorte de *revival* qu'il ne faudrait pas négliger : il y eut quelques belles œuvres à l'époque Arts-déco...

On remarquera encore l'abondance des références aux traités et recueils de modèles, qui ont particulièrement retenu l'attention de l'auteur et lui ont permis de suggestifs rapprochements. Elle n'a pas manqué non plus de souligner les parentés et les influences qui existent entre la ferronnerie et d'autres arts décoratifs : jardins, mobilier, broderie, orfèvrerie...

Des pièces justificatives et une abondante bibliographie complètent cet ouvrage magistral, précieux pour les bordelais mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'art du fer.

Professeur Paul Roudié
président d'honneur de la
Société Archéologique de Bordeaux

Sommaire

- 8 Remerciements
- 10 Introduction

17 Prologue : Une approche de l'histoire moderne de l'Art de Serrurerie

- 21 La naissance de la grande serrurerie au XVII^e siècle : le contexte socio-culturel
- 22 Parure et paraître : le goût de l'ornement, l'homme baroque et l'espace
- 23 L'art des jardins étend son empire
- 25 Renaissance, Contre-Réforme et art religieux
- 28 Jalons d'une chronologie des débuts de la grande serrurerie moderne
- 28 A l'étranger
- 29 En France
- 29 Les prémisses
29, La terrasse du château de Pau - 1530. — 30, La grille de la grotte de la Bâtie d'Urfé - 1551 à 1557.
- 32 Le grand tournant des années 1640 à Paris
- 32 Les édifices civils
32, Quelques réalisations précoces datées. — 32, Les balcons de serrurerie. — 33, Les rampes d'escalier de serrurerie. — 33, L'utilisation exemplaire du fer forgé dans l'œuvre de F. Mansart. — 33, L'escalier. — 35, Les tribunes et balcons. — 35, Le château de Maisons.
- 36 Les édifices religieux
36, Des réalisations précoces. — 37, François Mansart et le Val-de-Grâce. — 38, L'aménagement du chœur de Notre-Dame de Paris.
- 40 A Versailles sous le règne de Louis XIV : l'enrichissement du décor
- 41 Traités d'architecture
42, Portes et clôtures de fer. — 42, Banquettes et bal-cons pour la fenêtre. — 43, Les escaliers. — 44, Le dessin. — 45, Les entrelacs. — 45, Le matériau. — 45, La couleur et l'enrichissement.
- 47 L'art du fer forgé en pays bordelais, de 1670 à la Révolution : réalisations et évolution stylistique
48, Grille des carmélites - Blaise Charron - 1634.
- 49 Première Epoque : Sous le règne de Louis XIV et la Régence, 1670-1730
- 50 L'introduction d'une mode, 1670-1680
50, Un escalier à rampe de fer forgé pour le Bureau de Finances - 1670 (détruit). — 51, Eglise Saint-Michel, le rétable d'Héliès Faure - 1671-1672 (détruit). — 52, Eglise Sainte-Croix, clôture du chœur - 1679 (détruite).
- 56 Un tournant artistique à Bordeaux, ou de l'utilisation du fer forgé comme mode d'expression privilégié d'un art baroque à la française
- 56 1680 - Les embellissements de Mgr de Béthune à l'archevêché

61 De 1680 à 1730 : les années fondatrices, la naissance d'une tradition classique

61 Les réalisations publiques, civiles et religieuses

- 61, Eglise Saint-Seurin : la balustrade du jubé - Pierre Dumayne - 1703 (détruite). — 62, L'Eglise Saint-Michel. — 63, La porte d'entrée du chœur et les portes de fer de l'appui de communion ; 1705-1706 - Jean Martial (détruites). — 64, La rampe du quai de Coulomb - 1707 - Jean Vallet et la Veuve parisienne (détruite). — 65, Les balustrades de la plate-forme de la Grosse Cloche - 1714 - Adrien Tellier. — 67, Eglise Saint-Michel, un appui de communion - 1726 - François Berthau (détruit). — 68, Eglise Saint-Vincent de Barsac : la table de communion - 1727 - René Poitevin (?). — 68, Eglise Saint-Paul-Saint-François-Xavier : grillage des baies latérales - vers 1670-1680. — 70, Les bâtiments des Dominicains de Bordeaux. Les escaliers du couvent : l'escalier d'honneur ; l'escalier du cloître. — 73, L'église Notre-Dame : garde-corps de la coursière et de la tribune d'orgue. — 75, Couvent des Bénédictins de Bordeaux ; la porte du cloître. — 77, La Réole, l'église Saint-Pierre et le couvent des Bénédictins.
- 79 Des réalisations privées
- 79 Demeures seigneuriales
79, Le Château de Vayres. — 80, Le château de Chalais. — 81, Le château de Malle, à Preignac. — 82, Le château de Biron.
- 86 Demeures citadines
86, La demeure de Jean Viaut. — 87, L'hôtel de Sèze. — 88, L'hôtel de Ragueneau. — 89, L'hôtel Morel.
- 90 Maisons bourgeoises
90, La maison Huguerie. — 90, La maison Baisle. — 91, La maison Rouillard. — 92, La maison Giron-Duplessy.
- 94 Fers forgés exceptionnels d'époque ou d'esprit Régence
94, La demeure des Francia. — 97, La maison de Jean Seguy. — 99, 25 cours Pasteur (anciennement Fossés des Tanneurs). — 103, Deux réalisations originales
- 106 Les leçons de la première époque
- 115 La diffusion des modèles au début du XVIII^e siècle : le Recueil de Vallée et autres suites
- 121 Les serruriers
- 123 Seconde époque : le style Louis XV, classicisme ou rocaille ; l'apprentissage d'une liberté, 1730 - 1765
- 126 Le serrurier et l'architecte
- 128 Les Gabriel et le fer forgé
- 128 En dehors de Bordeaux : Rennes, Dijon, Fontainebleau, Trianon, l'Ecole Militaire, 1730-1773
- 132 Les ouvrages de fer forgé créés pour les édifices publics civils de Bordeaux par les Gabriel ou sous leur influence
132, La place Royale. — 132, Balcons, balconnets et appuis de fenêtre de la place Royale. — 134, Le « Pavillon de l'arrière place Royale ». — 135, L'hôtel des Fermes : l'escalier et sa rampe. — 138, La Bourse. — 140, L'escalier d'honneur. — 142, La grille de la statue royale (détruite).
- 144 Les portes de la ville (détruites)
145, La porte du Chapeau rouge ou porte Royale. — 147, La porte de Tourny. — 150, La porte Dauphine. — 150, La porte Richelieu.
- 152 Les portes du Jardin public
- 156 La grille du château d'Argent-sur-Sauldre
- 157 L'hôtel de la Marine, vers 1760
- 159 L'hôtel du Gouvernement : l'escalier des appartements privés

- 160 Le fer forgé des édifices religieux bordelais entre 1730 et 1765
160, Saint-Michel, réalisations dans le chœur - 1734-1737 (détruit). — 161, La chapelle Saint-François - 1748 - Simon Vallet (détruit). — 161, La chapelle du Saint-Sépulchre - 1748 - Pierre Laporte (détruit). — 161, Les grilles des chapelles Saint-Joseph et Sainte-Apollonie - Pierre Kauzac - 1751. — 162, Chapelle Saint-Marc - 1753 (?) - Joseph Perrain (?). — 163, La clôture de pourtour du chœur (détruit). — 165, Chapelle Sainte-Suzanne - Dumaine - 1754. — 166, Chapelle Saint-Louis - Pierre Laporte - 1758. — 167, Saint-Michel : évolution stylistique. — 169, Eglise Sainte-Eulalie - Chapelle Saint-Clair - 1751 - Blaise Charlut. — 173, Sainte-Croix : les balcons de la tribune des orgues.
- 174 A l'extérieur de Bordeaux
174, Saint-Vincent de Barsac : tribune des orgues - Jean Bouyer - 1757. — 174, Couvent des Bénédictins de La Réole : l'escalier oriental joignant le chœur de l'église - avant 1748. — 176, L'église Saint-Pierre-des-Saints des Essintes.
- 179 Quelques réalisations privées
179, La demeure d'Isaac Couturier - 28-30 rue Rénier. — 181, L'escalier de l'hôtel Mauvezin - n° 4 rue Porte Basse. — 190, Le château de Suduiraut (Preignac).
- 191 Quelques serruriers
- 195 Troisième époque : le dernier tiers du XVIII^e siècle, l'éclectisme
198, Une grille de la cathédrale de Soissons, du dessin de M. A. Slodtz, à Saint-Christophe-des Bardes.
- 201 Permanence du goût Rocaille
- 201 L'œuvre de Pierre Valette à Saint-Seurin
201, La balustrade de l'orgue - 1772.
- 203 L'œuvre de Blaise Charlut
203, Le couvent des Bénédictins de La Réole - 1773 et une demeure privée bordelaise, l'hôtel de Verduzan - 1771.
- 209 Des styles de transition
- 209 Retour au classicisme français
- 209 Les clôtures de chapelle de Saint-Michel (1772-1785)
209, Chapelle à l'intérieur de la chapelle Saint-Marc - Pierre Joffrait - 1772 (détruit). — 209, Chapelle Saint-Fort - Pierre Joffrait - 1778. — 210, Chapelle des Montuzets - Pierre Joffrait - 1780. — 211, Chapelle Saint-Roch - Pierre Joffrait - 1781. — 211, Chapelle du Saint-Esprit - Pierre Joffrait - 1785 (détruit). — 211, Le dessin de la porte de Tourny en 1771.
- 212 Transition et goût à la grecque
213, Le château d'Aiguillon - le travail de Pierre Valette - 1774.
- 219 Le style Louis XVI riche
- 219 Les références
222, Les portes de la Bourse - Dumaine - 1773. — 225, Bassens : l'église Saint-Pierre - Jean Boisset - 1768. — 227, Les ouvrages de Charlut à la cathédrale Saint-André de Bordeaux destinés à Saint-Pierre de La Réole - 1779. — 228, La table de communion. — 229, Les portes latérales de la clôture du chœur. — 231, Les consoles. — 232, Le lutrin. — 234, La clôture du chœur de Notre-Dame - Jean Moreau - 1781. — 234, Le garde-corps de la tribune des orgues de la cathédrale Saint-André de Bordeaux. — 241, La table de communion du maître-autel de Saint-Michel - 1791 (?).
- 244 Le néo-classicisme sévère
244, La clôture méridionale du jardin public, mitoyenne avec une maison particulière, dessinée par Bonfin en 1772. — 246, Porte de chœur pour Saint-Seurin ? (détruite). — 247, Le fer forgé de l'hôtel de l'Archevêché - François Jayer et Bonfin - vers 1780. — 250, Appui de communion du grand autel de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier (ancienne chapelle des Jésuites) - vers 1780 ? — 251, Grille du chœur de Sainte-Eulalie - Jean Cazaubon - 1786 (disparue). — 251, Barsac : les grilles des chapelles Sainte-Barbe et des Fonts Baptismaux, par Etienne Duprat - 1788 - architecte : Mollié. — 252, Eglise Saint-Martin de Lormont : rampe d'escalier de la chaire à prêcher ; garde-corps de la tribune d'orgue.
- 253 Des réalisations privées
260, L'hôtel de Basquiat, 29 cours d'Albret. — 261, L'hôtel de Poissac, 27 cours d'Albret. — 262, L'hôtel de Lalande, 39 rue Boufferd.
- 269 A l'extérieur de Bordeaux
269, Le château de Plassac (Saint-Genis de Saintonge) - Jean Moreau et Jacques Bigot - 1784. — 271, Château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion.
- 274 Les serruriers
- 276 Epilogue : une succession difficile
- 281 Conclusion : Histoires locales de la ferronnerie en France
- 287 L'art et les hommes : statuts, techniques et notices biographiques
- 290 L'Art du Serrurier
- 290 La réglementation de la profession
- 290 Le champ d'activité des maîtres serruriers
- 295 L'organisation de la communauté
295, La confrérie. — 296, L'assistance. — 296, L'accès au métier. — 300, Les compagnons.
- 302 Les matières premières
302, Le combustible et le fer. — 303, Origine des fers utilisés et prix. — 304, La quincaillerie. — 305, La fonte de fer. — 306, La couleur.
- 307 Notices Biographiques
- 309 Les hommes de l'art : Les maîtres serruriers bordelais
- 329 Quelques serruriers non-maîtres
- 330 Faget père et fils, ferronniers continuateurs de la tradition au XIX^e siècle
- 332 Généalogie de la famille Dumaine
- 333 Annexes
- 334 Tableau Général récapitulatif des ouvrages de fer forgé bordelais dans les édifices publics
- 337 Tableau récapitulatif des grillages de l'Eglise Saint-Michel
- 338 Pièces justificatives
- 346 Lexique
- 348 Bibliographie
- 348 Première partie : les recueils de modèles
- 351 Seconde partie
337, Liste des abréviations. — 337, Documents d'Archives. — 337, Architecture : ouvrages généraux. — 338, Ouvrages sur Bordeaux, études locales. — 340, Ferronnerie. — 341, Catalogues d'Expositions.
- 356 Crédits photographiques
- 356 Liste des figures
- 363 Index
- 363 Index des personnes citées
- 366 Index des monuments cités
366, Bordeaux. — 368, Région bordelaise. — 368, Hors région bordelaise

Remerciements

Il me reste à remercier tous ceux qui m'ont apporté leur aide, et sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour :

- Mes maîtres, M. Paul Roudié, professeur émérite et M. Robert Coustet, professeur à l'université Michel de Montaigne-Bordeaux III, qui, il y a maintenant une dizaine d'années, voulurent bien me suggérer ce sujet, et m'encourager à le développer ;

- Jean-Pierre Bériac, documentaliste aux Archives départementales et grand connaisseur des jardins, qui m'a fait bénéficier de sa connaissance des fonds de documents figurés, et a bien voulu me guider dans le dédale des séries, ainsi qu'Hélène Avisseau et le regretté Jean Cavignac, conservateurs, dont la compétence en paléographie assortie d'une extrême gentillesse me tira quelquefois d'embarras ; sans oublier la mansuétude diligente de M. C. Dubos.

- Jean-Paul Avisseau, conservateur des Archives municipales, ainsi que Mmes du Vignau et Seaux qui m'ont également accueillie et documentée ; les clichés offerts à l'édition sont ceux de M. Bardou.

- Jean-Claude Lasserre, conservateur de la Commission régionale d'Inventaire, qui m'a prêté pour illustrer certains édifices publics bordelais le concours du photographe de ses services, Bernard Chabot ; la beauté des illustrations qui lui sont dues dit assez la qualité de son travail.

- Jacqueline du Pasquier, conservateur du musée des Arts décoratifs de Bordeaux, qui me donna l'occasion en m'appelant près d'elle, de poursuivre l'apprentissage de mon métier, et de mettre en images une première version du prolongement de ma recherche, par la réalisation d'un diaporama et l'édition d'une plaquette, *Ferronneries bordelaises du XVIII^e siècle*. Les beaux clichés du musée, que J. du Pasquier a bien voulu mettre à la disposition de l'édition, furent alors réalisés sur mes indications par la photographe Annie Coudert, au regard sensible de laquelle je suis heureuse de pouvoir rendre hommage.

- Norbert Dauvergne, ferronnier périgourdin, artisan artiste, que j'eus alors l'occasion de rencontrer, et qui voulut bien ouvrir pour moi, avec tant d'hospitalité, ses ateliers, et me permettre d'assister aux dernières démonstrations de son associé, M. Georges Desport, avant son

départ à la retraite ; grâce à eux, jamais je n'oublierai l'incandescence irréaliste de la barre de fer quittant la lueur du feu de forge pour l'enclume où la frappe du marteau l'éteint en lui donnant forme.

- M. Christian Rousseau, de la Conservation des hypothèques à Bordeaux, qui m'a facilité la recherche exacte des anciens maîtres d'ouvrage.

- Mme Eileen Glotin, qui partie avant moi à la recherche des serruriers, m'a fait profiter avec générosité de ses trouvailles.

- A l'extérieur de Bordeaux, certains services des archives et des commissions d'inventaire m'ont apporté leur aide avec une extrême bonne volonté : MM. Bernard Savouret et Marie-Hélène Degroise, conservateurs des Archives municipales de Dijon, M. Yves Beauvalot, secrétaire de la Commission régionale d'Inventaire de la Côte d'or ; M. Lacour, conservateur des Archives départementales d'Eure-et-Loir ; M. le conservateur des Archives départementales d'Ille-et-Vilaine ; le Secrétariat de l'Inventaire de Bretagne ; M. Yves-Jean Rioux, conservateur régional de l'Inventaire de la région Poitou-Charentes. Que tous trouvent ici l'expression de ma gratitude, de même que les nombreux bordelais qui ont bien voulu m'ouvrir leur porte.

- Au bout du parcours, la Société Archéologique de Bordeaux qui, avec le concours du Conseil général, a décidé de l'édition de ce travail, et particulièrement Pierre Régaldo-Saint Blancard, responsable des publications, qui m'a fait bénéficier de son expérience éditoriale, et m'a fait confiance avec une sereine patience. Sans oublier toute l'équipe d'ARMéDiS : la saisie parfois bien difficile surmontée par Catherine Menigoz et l'élégante mise en page d'Isabelle Régaldo-Saint Blancard. Et puis, Xavier Roborel de Climens qui eut un œil savant et passionné pour la relecture.

- Enfin, quelques mots de dédicace sont peu de chose au regard de ce que m'ont apporté les miens, par la chaleur de leur seule présence, par la patience amusée de l'un et par son intelligence profonde de mon projet ; parce qu'elles m'ont accompagnée depuis leur plus jeune âge dans l'aventure de mes pérégrinations, je peux rendre hommage à la qualité du regard, innée, de mes filles petites, à la compétence de mes collaboratrices en photographie, devenues grandes et mes premières lectrices.



A Angoulême bien loin de Bordeaux, il y a des forges, mais le fer qu'on y fabrique se plie facilement et n'est pas du tout résistant. Le fer de Suède est ici très demandé, et j'ai vu avec étonnement que bien qu'il soit très cher, on en fait à Bordeaux de grandes clôtures, des grilles, des balcons et qu'on emploie plus de fer pour un contrevent qu'on ne fait en Suède pour une grande voiture de paysan.

Hallman, 1757.

Le nouveau Bordeaux est plein de maisons neuves et splendides dont la plupart ont des balcons qui tiennent toute la façade. Cela doit être très agréable parce qu'on n'a pas ainsi à monter l'escalier et qu'on peut prendre l'air sans se déranger. C'est aussi pour les passants un charmant spectacle que de voir ces balcons garnis de jolies femmes, comme il y en a tant à Bordeaux, parlant joyeusement gascon et badinant avec leurs enfants.

J'ai encore remarqué l'esprit inventif des serruriers, qui ont travaillé dans le fer une telle variété de fleurs piquantes, d'épines et de chardons afin d'empêcher l'escalade du balcon d'une maison à l'autre. De cette manière un soi-disant galant homme doit renoncer au désir de rendre visite à sa belle voisine, et le voleur ne peut plus convoiter la bourse de son prochain.

Sophie de La Roche, 1785.

Rue Bouffard :

1. — Balcon cloisonné de chardons (après 1775).

Parler de la ferronnerie bordelaise à des Bordelais, c'est parler d'une évidence, tant la ville est richement dotée d'ouvrages du XVIII^e siècle, siècle d'or de la ferronnerie qui s'associe étroitement à l'architecture française de l'âge classique. Le visiteur qui n'est pas né ou n'a pas grandi à Bordeaux ne peut manquer d'être surpris et frappé par cette évidence, qu'il l'exprime sur le ton prosaïque du pasteur suédois Hallman, ou au contraire sur le mode plein d'urbanité de la visiteuse allemande Mme de La Roche. Car c'est un privilège que Bordeaux ne partage plus qu'avec peu de villes. Strasbourg, Nancy ou Amiens, Rennes et Nantes, Toulouse, Aix-en-Provence ou Marseille, Chambéry ont aussi des ferronneries remarquables ; Paris en eut plus encore, avant que les grands bouleversements d'urbanisme ou les reconstructions n'aient entraîné la disparition de bien des chefs-d'œuvre. Dans le cas de Bordeaux, ce qui frappe, c'est la formidable diffusion d'une mode qui ne touche pas seulement les hôtels de l'aristocratie ou les demeures des banquiers, négociants et armateurs, mais s'étend de manière contagieuse au peuple des marchands et artisans.

C'est la diversité des impostes, largement cintrées pour les boutiques de la Rousselle, carrées ou rectangulaires au-dessus des portes d'entrée. C'est la ligne presque continue dessinée par les balcons et balconnets à hauteur de l'étage noble, aux façades, le long des rues : les balcons symétriques du Pavé des Chartrons¹ donnaient sur la rivière et les activités du port, mais aussi sur le glacis verdoyant du château Trompette, comme ceux du Chapeau-rouge ; ceux des actuels cours Victor-Hugo et Pasteur, sur les promenades fréquentées suivant le tracé des anciens fossés des fortifications, dits des Salinières, de l'Hôtel de ville et des Tanneurs. Mais même sans le prétexte d'un spectacle exceptionnel, on les trouve encore dans les rues étroites et tortueuses du vieux Bordeaux, rue du Loup ou rue Rénière. Rectilignes ou ondés, ils animent les façades et les soulignent horizontalement, selon les règles de l'architecture classique. Franchi le seuil des maisons, on trouve encore quelques-unes des autres fois nombreuses portes de vestibule. Elles garantissent de manière transparente et précieuse la sécurité de la maison.

Enfin il me faut dire comment semaine après semaine, mois après mois, s'est révélée peu à peu l'extraordinaire richesse de la ville en escaliers merveilleux. Il est vrai que le XVIII^e siècle en faisait grand cas ; Tourny écrit des pages à propos de la manière dont il conçoit celui de la Bourse ; l'architecte de l'Intendance écrit en marge d'un plan que si l'on fait l'escalier tel qu'il le souhaite, *ce sera la plus belle pièce de la maison* : on n'est pas plus clair. Il en reste beaucoup ; parfois c'est même la seule partie d'un édifice que l'on conserve lors de la reconstruction au XIX^e. Qu'ils soient suspendus sur voûtes et sur trompes grâce à l'appareillage savant des architectes et des maîtres maçons, ou de construction plus simple, des rampes de modèle princier accompagnent de leur dessin dynamique le mouvement ascensionnel, rythmé par le jeu des repos et paliers. L'ombre portée par le jeu de la lumière habille également la blondeur des parois de la cage. Le vieux Bordeaux, construit sur le découpage laniéré de l'ancien parcellaire médiéval, comporte beaucoup de maisons composées de deux corps de logis séparés par une cour ; pour les réunir, on avait l'habitude de jeter, comme des passerelles, escaliers et galeries en terrasses, reflet peut-être pas si lointain de l'architecture navale pour une ville portuaire.

On prendra garde de ne pas oublier le fer forgé spécifique des édifices religieux, églises et couvents : grilles de chœur et de chapelles, garde-corps des tribunes d'orgues et des coursières, clôtures de cloître...

Il faut dire ici que si le terme «ferronnerie» est employé de nos jours pour désigner le fer forgé, c'est que l'usage a consacré un glissement de sens qui s'est opéré dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, dans le courant de l'historicisme².

Ce sont en effet des serruriers qui, sous l'Ancien Régime, fabriquent ces ouvrages, et ceux-ci relèvent de *l'art du serrurier*, ainsi que l'expriment leurs statuts et les documents divers les concernant. Comme les autres candidats à l'accès à la maîtrise, ils sont astreints à présenter comme chef-d'œuvre une serrure et sa clef, en commençant par la clef, de modèle plus ou moins complexe en fonction des liens familiaux ou professionnels établis avec la communauté bordelaise, et de l'avancement de l'année en cours...

1. Actuel cours Xavier-Arnoz.

2. Le dictionnaire Robert donne la date de 1297 comme premier emploi du mot *ferronnerie*, dérivé de *ferron*, marchand de fer, et pour celui de *ferronnier* celle de 1560. Ils figurent dans les *Comptes des Bâtiments du Roi* de 1568 et 1571 ; ainsi : *Ferronnerie : A Claude Vassé, marchand Ferronnier, la somme de 26 liv. 15 s. à luy ordonnée par ledit Seigneur de Clagny* (Pierre Lescot), *pour deux contrecoeurs de fonte qu'il a vendus pour ledit chasteau du Louvre*. Il s'agit ici d'un travail de fonte et non de forge. Il semble ensuite qu'on n'utilise plus ces termes à la grande époque du développement de l'art de la serrurerie : les *Comptes des Bâtiments du Roi* sous Louis XIV les ignorent, parlent de *serrurerie* et de *serruriers*, de *marchands de fer*.

Il se peut que le remploi du mot *ferronnerie* dans les années 1860 tienne au fait que le XIX^e siècle est «archéologue», qu'on utilise la fonte et que les ouvrages en grand sont généralement fabriqués industriellement, sans plus passer par les mains du serrurier. Il consacrerait en quelque sorte à la fois le déclin de «l'art du serrurier» déploré alors par de nombreux auteurs et le regain de vogue dont il bénéficie sous le second Empire.

Les meilleurs d'entre eux tirent du fer couleur «cerise», rougi au feu de la forge, clefs et heurtoirs, rampes et grilles qui prennent forme sous la frappe de leurs marteaux ; ils se transforment en orfèvres ou en sculpteurs pour travailler à froid la tôle d'acier laminée, la *relever en bosse sur le tas*.

Les serruriers bordelais parlent de leurs *ouvrages en grand*, et généralement, traités d'architecture comme recueils de modèles, ou polices et marchés parlent simplement de serrurerie.

*
* *

En dépit de son importance, et du vœu exprimé par l'historien de l'art F.-G. Pariset, le sujet restait pratiquement inexploité lorsque mes maîtres de l'université me le proposèrent. La bibliographie spécialisée sur la ferronnerie n'est pas volumineuse³. En ce qui concerne Bordeaux, au-delà des articles de présentation et de commentaires élogieux, on en a vite fait le tour. L. Deshairs a eu le mérite d'inclure dans son ouvrage consacré à *Bordeaux — Architecture et décoration au XVIIIe siècle*⁴ des exemples de ferronneries, et non des moindres, puisqu'il publie pour la première fois le dessin des grandes portes de ville aujourd'hui disparues, suivi de notes historiques.

Des renseignements ponctuels dispersés dans divers articles érudits parus dans des publications savantes du début du siècle, ceux de Brutails et de Marionneau, ou plus récemment sous la plume de M. Roudié, conscient depuis longtemps de l'intérêt du sujet, complétaient la documentation.

Mais, bien qu'il ne soit assorti d'aucun texte de commentaire, l'ouvrage de l'architecte Louis Blanc, *La ferronnerie à Bordeaux*⁵, est la référence la plus importante, et je n'ai cessé de m'y reporter tout au long de mes recherches. Il s'agit de la publication de centaines de relevés, souvent cotés, inventaire presque exhaustif précisément localisé. Il se veut tout à la fois source d'inspiration pour les professionnels du bâtiment, architectes, décorateurs et ferronniers, et instrument mis à la disposition de l'historien comme de l'amateur. Le manque d'entretien régulier, les dommages dûs à la guerre, les restaurations intempestives, le goût des collectionneurs pour certaines pièces comme les heurtoirs de fer poli, des volets récents, font que certains dessins de Louis Blanc sont tout ce qui reste des ouvrages disparus. C'est assez dire leur intérêt.

En outre, Louis Blanc publiait en deux volumes un choix très important de gravures d'ornemanistes destinées au fer forgé du XVIe siècle à la Régence⁶. Il pressentait sans doute le lien qui existait entre celles-ci et Bordeaux, et j'ai souvent eu l'impression de suivre un fil d'Ariane, de mener à terme une recherche entrevue il y a un demi-siècle.

Mais c'est avec une problématique renouvelée et une méthodologie moderne que j'ai voulu aborder la question.

L'ouvrage que la Société Archéologique de Bordeaux me fait l'honneur et l'amitié de présenter, est, pour l'essentiel, issu d'un Travail d'Etude et de Recherche pour l'obtention de la maîtrise d'histoire de l'Art, soutenu à l'Université de Bordeaux III en 1981, sous la direction de M. le Professeur Paul Roudié. Il s'est enrichi, au fil des années, de découvertes imprévues venant nourrir une réflexion mûrie.

Dans un premier temps, le sujet était limité à l'étude du fer forgé des édifices publics, civils et religieux, à Bordeaux au XVIIIe siècle. Un corpus d'œuvres importantes était ainsi constitué que l'on avait l'espoir de pouvoir documenter à l'aide des archives locales assez largement conservées dans le cas des édifices publics.

Le dossier «serruriers» apparaissant quasiment inexistant, il fallut avec patience et obstination rassembler des renseignements très dispersés. Ceci peut expliquer qu'aucune étude globale n'ait été jusqu'alors menée à bien sur un sujet pourtant évident, et cela me laissa le plaisir de bien des découvertes.

Ces documents donnent des dates et des noms, noms de clients, d'architectes, d'artisans serruriers qui permettent d'établir le classement chronologique et stylistique d'un «art officiel» certes, mais à partir duquel un cadre d'analyse peut être dégagé, utile pour tenter d'y voir plus clair dans la profusion de notre patrimoine. En effet, la plupart des ouvrages de fer forgé que nous avons en mémoire car ils sont partie intégrante de notre paysage quotidien, ne sont, eux, nullement documentés.

Les recherches en archives montrent que, en ce qui concerne les édifices publics, beaucoup d'ouvrages importants ont disparu, victimes soit des bâtisseurs du XVIIIe siècle même, peu respectueux des constructions vieilles, soit des Révolutionnaires, ou encore des architectes du XIXe siècle trop soucieux en ce qui concerne les églises d'une restauration que l'on dit «authentique», où le souci d'une certaine vérité historique les amenait à ne conserver qu'en fonction de la période médiévale.

On peut dire ainsi que toutes les églises de Bordeaux (et ce n'est pas vrai que de Bordeaux) étaient dotées d'éléments mobiliers de ferronnerie tout à fait considérables dont le modèle est l'aménagement du chœur de Notre-Dame de Paris entre 1699 et 1710. A Saint-Michel, outre les huit grilles de chapelle sauvées par miracle, on trouvait encore un retable, des grilles à toutes les chapelles au-delà du transept, des appuis de communion dans les absides latérales, et surtout une imposante clôture de chœur commencée par

3. Elle est donnée en fin de volume. Je mentionnerai cependant ici le très important ouvrage d'Henri d'Allemagne, *Les anciens maîtres serruriers et leurs meilleurs travaux*, Paris, 1943.

4. L. Deshairs, *Bordeaux — Architecture et Décoration au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie des Arts décoratifs, A. Calavas, s.d., (vers 1907).

5. L. Blanc, *La ferronnerie à Bordeaux*, Paris, l'auteur, s.d. (vers 1923).

6. L. Blanc, *Le fer forgé en France aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Van Cest, 1928. L. Blanc, *Le fer forgé en France — La Régence : aurore — apogée — déclin*, Paris, Van Cest, 1930.

la façade en 1705 et terminée en 1753 grâce au don d'un riche paroissien. Saint-Seurin s'ornait d'un jubé couronné d'une balustrade de fer dès 1702 et de trois riches portes de chœur de la fin du siècle ornées au couronnement d'une gloire dorée éclatante. Or la seule grille de chœur en place dans notre région est celle de la charmante chapelle des Marins d'Arcachon incluse dans l'église du XIXe siècle, qui daterait de 1769.

Dans le domaine civil, l'exemple de la place Royale⁷ et de ses alentours est également parlant. Le bronze équestre de la statue royale était entouré d'une grille de protection dont le dessin avait été donné par l'architecte Gabriel. A l'intérieur de la Bourse, les trois grandes portes de fer, forgées par Jean Dumaine en 1773 et actuellement dispersées entre le rez-de-chaussée et le premier étage fermaient le vestibule où l'on pouvait admirer la rampe de l'escalier dessinée en style rocaille par Gabriel, et détruite à la Révolution. De part et d'autre des hôtels des Fermes et de la Bourse, le quai était barré de deux grilles simples défendant l'accès de la place. *En annexe* à la place Royale, la porte du Chapeau-rouge, maillon des fortifications médiévales, avait fait place en 1746 à un ouvrage sans précédent : une grande porte de ville monumentale en fer forgé, de l'invention et du dessin de Gabriel père, sortie des ateliers de Mathurin Fuet qui avait dû installer trois forges et engager un *compagnon habile* pour diriger l'ouvrage. Lui répondaient en écho deux autres portes de ville en fer : celle de Tourny, superbe ouvrage rocaille au bout de nos allées, et la porte Dauphine, fermant à l'ouest le cours de l'Intendance. Les grandes portes du Jardin public, ancien Jardin royal, sur le cours de Verdun, souvent restaurées, sont néanmoins d'origine. Elles peuvent donner une idée des anciennes portes de ville, arcs de triomphe de fer, comme les grilles de Nancy à qui elles durent servir de modèles puisqu'elles sont antérieures et qu'une certaine parenté existe entre les dessins destinés à Bordeaux et les réalisations architecturales de Héré. L'exemple fut également suivi à Toulouse et à Montpellier. Malheureusement, à Bordeaux, elles tombèrent, comme la plupart des barrières parisiennes de Nicolas Ledoux⁸, car elles étaient contraires au principe nouveau de la libre circulation, et le fer bien utile aux armées de la Révolution.

Il n'était pas évident que la richesse de notre ville ne soit en fait que le vestige d'une plus grande splendeur.

En dépit de ces destructions, l'ampleur du champ d'application m'amena à réinsérer le sujet dans un contexte plus vaste sur le plan chronologique et géographique. Dans ce domaine comme dans d'autres, le XVIIIe siècle ne commence pas en 1700 : l'âge d'or de la ferronnerie est directe-

ment issu du XVIIe siècle, à Paris dès les années 1640, à Bordeaux avec seulement une génération de retard, mais ces ouvrages là n'existent plus. On pense généralement que la province est en retard sur Paris, et que la grande serrurerie provinciale l'est sur les autres branches des arts décoratifs. Il est vrai d'ailleurs que la création pour la grande serrurerie est elle-même en léger décalage avec les autres arts, auxquels elle emprunte de quoi transposer dans ses ressources propres. Mais il n'y a guère de retard provincial à Bordeaux : grands prélats et grands officiers, architectes parisiens relayés par les compagnons courriers de l'art, apportent dans les temps les ouvrages de type nouveau ou les goûts récemment adoptés. Ce que l'on peut ajouter, c'est que ces goûts poursuivent souvent longtemps leur carrière, alors que de nouveaux sont déjà là pour témoigner d'un changement et de l'archaïsme des précédents, ce qui est d'ailleurs vrai également du mobilier régional.

On ne peut apprécier l'originalité d'un thème que par la comparaison : cela exigeait une recherche parallèle sur ce que l'on sait de la ferronnerie en général, et de la ferronnerie française en particulier, à Paris et en province. Il y avait assez pour s'apercevoir que l'art bordelais de la ferronnerie s'inscrivait dans un vaste mouvement contemporain.

Le lien entre l'architecture de l'âge classique et la ferronnerie est d'abord un lien voulu et pensé par les architectes, à une époque où la technologie du fer arrive à maturité. Il faut insister sur cette idée que la ferronnerie fait partie des arts décoratifs associés à l'architecture, que les architectes eux-mêmes dessinent des modèles ou les suggèrent aux artisans, au même titre que les modèles de lambris ou la décoration sculptée extérieure, ou encore le dessin des jardins et parterres ; de telle sorte que l'ensemble soit cohérent et réponde à l'idée profonde de l'architecte, souvent sur la demande et selon le goût de son client. On trouve ainsi une profonde unité de style entre l'art des jardins, l'architecture, la menuiserie et l'ébénisterie, et même le goût vestimentaire : le jeu des dentelles ajourées sur des soies de couleur vive n'est pas éloigné de celui des arabesques noires et dorées du fer sur les tentures colorées des églises selon le temps liturgique.

L'idée profonde de l'accord total de l'architecture et du décor, ou de l'implication totale de celui-ci m'a amenée à ne pas séparer, au contraire de ce que font les recueils de modèles, les ouvrages de leur support architectural, aussi bien dans l'analyse que dans les clichés, et à prendre en compte leur rapport à l'espace intérieur ou extérieur dont ils assurent la sécurité *sans oster la vue* et en augmentant *légèreté et richesse* — ce sont les termes mêmes employés par l'architecte D'Aviler.

7. Aujourd'hui place de la Bourse.

8. Il en reste quatre sur soixante.

Toute autre attitude fausserait complètement la perspective⁹. Pendant plus d'un siècle la ferronnerie est une des *parties distinguées* de l'architecture. Et, par destination, cette forme d'art, que l'on qualifie généralement d'appliqué aujourd'hui, se trouve à l'articulation de l'architecture et des arts décoratifs.

Dans cette optique, les analyses ayant pour objet de caractériser chaque ouvrage sont faites à l'aide du vocabulaire ancien, celui qui est employé dans les traités d'architecture et les devis, et lié dans toute la mesure du possible à celui des autres branches de l'art ; il marque la commune inspiration, celle de l'architecte et de l'ornemaniste, qui anime décors de pierre, de bois ou de fer, avec aussi ses spécificités. Il serait regrettable d'utiliser seulement le vocabulaire technique contemporain, qui isole artificiellement l'art du serrurier.

L'idée qu'il pouvait exister des modèles gravés parisiens scrupuleusement suivis à Bordeaux, ou ailleurs, n'est pas une hypothèse de départ, un présupposé. Mais elle s'imposa brutalement à moi en l'église Notre-Dame, quand se superposèrent très exactement les contours des garde-corps de la coursière et de la tribune des orgues et ceux de gravures que j'avais en mémoire.

La recherche des modèles est donc une démarche originale, qui entraîne là aussi une extension du sujet, établissant un lien entre la Cour, Versailles, Paris et les provinces sous Louis XIV et la Régence. Ce champ d'étude particulier illustre ce que Hauteceur écrivait en l'appliquant à un concept plus ambigu : «Le classicisme du temps de Louis XIV sera une victoire sur le particularisme provincial, qui maintenait ses traditions locales, comme ses privilèges politiques... Que cette victoire se soit produite au lendemain de la Fronde... un tel fait n'est pas le résultat du hasard»¹⁰. Bordeaux enfin soumis, Bordeaux classique dont l'architecture est souvent marquée de baroque provincial, transmue ses chaînes en de bien jolis ornements à la parisienne.

Au-delà de la grande architecture officielle, si l'on peut dire, j'ai recherché les modes d'adaptation d'un art tout à fait moderne, au sens où on l'entendait alors, à l'habitat local fait d'une architecture vernaculaire beaucoup moins orthodoxe, dont de trop rares dessins ont conservé le souvenir, et qui, lorsqu'il a résisté aux pioches des démolisseurs, se cache souvent derrière des façades normalisées. Deux siècles ou plus de bons et loyaux services l'amènent en tout état de cause vers une fin dont nul ne sait ni ne saura rien ; j'ai voulu en donner un aperçu, même rapide. Le graphisme des fers forgés s'allie au pittoresque des solutions arrangées par les maîtres maçons locaux à l'aide de jeux de pierre en un mariage des plus heureux, mais dont «Bordeaux classique»

dut avoir — sortement — honte, et qu'il faut ramener au jour, avant qu'une nouvelle et dernière opération de restauration plus ou moins brutale n'en vienne définitivement à bout ; les restaurations étant, comme on l'expérimente tous les jours dans les quartiers anciens de nos villes, la meilleure et la pire des choses.

Les recherches en *pays bordelais*¹¹ ont vite démontré le rayonnement de Bordeaux, caractérisant toute métropole provinciale active et Bordeaux était prospère, la richesse des propriétaires terriens, des armateurs et négociants profitait à tous et même au haut pays. L'aire de rayonnement, qui n'est pas exclusive d'autres formes d'art (je pense en particulier au mobilier), passe par Plassac en Charente-maritime, Chalais en Charente, Biron en Dordogne, Vayres près de Libourne, Aiguillon dans le Lot-et-Garonne, Arcahon... Les serruriers bordelais y ont apporté leur art, on connaissait leurs qualités.

Il m'a paru indispensable, pour mieux situer Bordeaux et juger de ce qui s'y passe, de commencer cette étude par une approche de l'histoire moderne de l'art du serrurier. Elle permet de poser les jalons d'une typologie des ouvrages, de la chronologie de leur émergence, et d'esquisser le contexte socio-culturel. Le développement de la ferronnerie à l'âge classique se comprend mal si on ignore le rôle déterminant, essentiellement à Paris, de certains architectes novateurs durant la période centrale du XVIII^e siècle ; et de même si on ignore l'impact des réalisations civiles de Versailles, religieuses à Notre-Dame de Paris ensuite.

Enfin, il est bon de faire le point à l'aide de la codification diffusée sous le mode du traité d'architecture imprimé au tournant du XVIII^e. Brièvement ainsi s'esquisse à partir de l'expérience acquise la récupération au nom du classicisme, d'un art issu de la Renaissance, d'essence profondément baroque, mais qui prend la forme très particulière d'un art «à la Française», expression qui vient en écho au titre employé par Mariette au XVIII^e siècle¹².

L'étude de la ferronnerie bordelaise s'ensuit, dans une succession chronologique en trois étapes, illustrant la période fondatrice si riche, au temps de Louis XIV et de la Régence (1670-1730) ; l'âge de la place Royale et l'empreinte des Gabriel, jusqu'à la fin de la Guerre de Sept Ans (1730-1763) ; l'éclectisme prémonitoire, riche ou austère, fleuri ou sévère, du dernier tiers du XVIII^e.

À l'intérieur de chaque séquence s'enchaînent les réalisations publiques civiles et religieuses, les extensions possibles au domaine privé, l'analyse du (ou des) style(s), la rubrique des serruriers du temps.

9 . La fréquentation des albums de croquis de l'architecte A. Laprade, où il notait tout ce qui lui semblait remarquable au cours de ses pérégrinations provinciales, en précurseur du pré-inventaire, renforça cette idée. A. Laprade, *Croquis*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1942-1950.

10 . L. Hauteceur, *L'architecture classique*, tome II, vol. 1 p. 19.

11 . L'expression de *pays bordelais* est employée dans un acte insinué de Marie Belin, veuve Duplessy en 1694, A. D. Gir. 3 B Ins.

12 . Le recours à la même expression de J. M. Pérouse de Montclos, pour son ouvrage *L'architecture à la Française* (Paris, Picard, 1982), paru l'année suivant ma soutenance de maîtrise, me conforta dans cette idée.

La difficulté est constante de savoir quel serrurier travaille où et pour qui, tout simplement parce qu'il est généralement membre d'une équipe patronnée par un entrepreneur. Celui-ci ne prend pas la peine de mentionner ses collaborateurs avec lesquels il a d'ailleurs des ententes fonctionnant selon des modalités tenues secrètes. Et d'autre part les renseignements dont on dispose nous apprennent que chaque artisan, le serrurier comme le menuisier ou l'ébéniste, fait à des moments donnés des ouvrages aux caractéristiques stylistiques tout à fait différentes, tout simplement parce que le goût a changé, et que son client le lui a demandé. Il devient alors dangereux sur le plan scientifique d'attribuer un ouvrage sur un critère de ressemblance ou de qualité. D'autre part un même bâtiment peut faire l'objet de campagnes successives de construction et de décoration, à propos desquelles on ne sait rien, sinon que la ferronnerie accompagne chacune d'entre elles de son style propre.

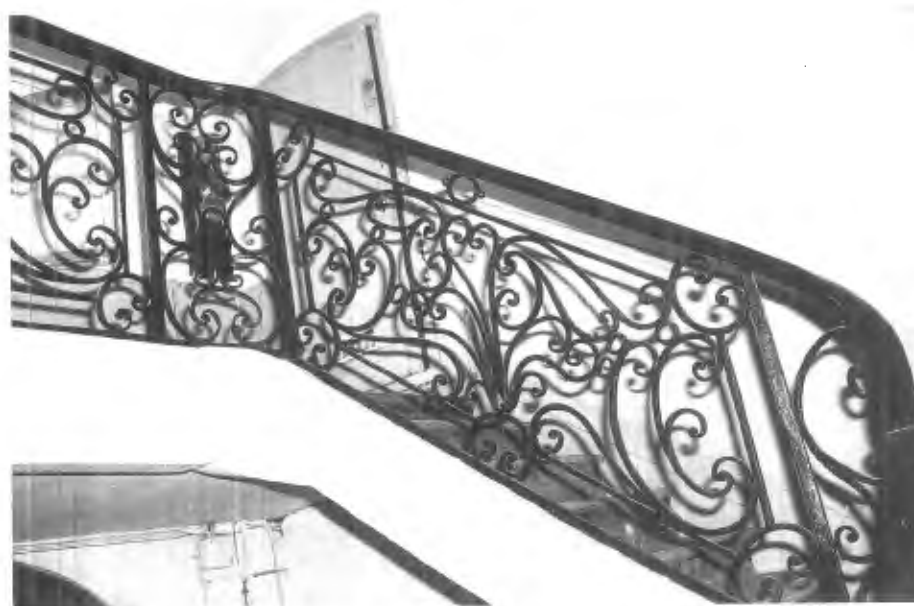
Un exemple probant mais loin d'être unique, est celui de l'hôtel dit de Castera, au n° 36 de la rue de Cheverus. Les baies du corps de logis sur la cour, dont on devine, arasé, l'encadrement en chaînes harpées au dessin de l'appareillage, permettent d'assigner au bâtiment une date assez haute dans la première moitié du XVIIIe. A la fin du siècle, on remplace l'allège de pierre par un garde-corps de fer forgé, balustres pansus reposant sur le sommier, dessinant des cœurs en creux, sous une frise d'anses de panier : le modèle est bien proche de celui du bel escalier d'un voisin, l'actuel collège de Cheverus. Deux générations plus tard, dans les années 1770, on dote chacune des deux ailes en retour d'un escalier de distribution, dont la rampe est caractéristique des enroulements à la manière de Valette contemporains. Enfin en 1790, l'architecte Alary construit le portail néo-classique sur la rue¹³, dont les vantaux de bois s'ornent d'un heurtoir caractérisé par la découpe géométrique de sa platine bien dans le goût de ces années. Quatre temps que la seule analyse du fer aide à bien déterminer.

C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de cerner au plus près l'évolution stylistique, qui à défaut d'attribution précise, se révèle très intéressante, en ce sens qu'elle s'intègre à l'histoire de l'art bordelais et à l'histoire de l'art en général, et peut faire l'objet d'une étude comparative. Loin de moi l'idée de négliger l'individu dans ce processus créatif, mais il faut avoir l'humilité de reconnaître que nous en savons bien peu sur ce plan pour pouvoir faire autre chose que de l'archéologie romantique.

Il faut néanmoins être très prudent. Chantiers de démolition ou de restauration de la pierre ancienne se multiplient et entraînent le déplacement d'ouvrages, de fer forgé en particulier,



2



3

Bordeaux, 36 rue de Cheverus :

2. — Balconnets, fin XVIIIe.

3. — Rampe des escaliers, vers 1770.

4. — Heurtoir, 1790.



13. Ph. Maffre, J. P. Bériac, *Bordeaux néo-classique*, p. 52.



5



6

Bordeaux, 67 cours de l'Yser :

5. — Balcon marqué PD, vers 1790.

6. — Imposte (vers 1700 ?).

Bordeaux, 34 rue du Parlement :

7. — Balcon et balconnet (vers 1700, en remploi ?).



7

14. A. D. Gir. 3 E 25002, 24 janvier 1785 ; Q 1831, vol. 566, n° 50. Il provient peut-être d'un ensemble auquel auraient également appartenu les balcons du n° 34 rue du Parlement, tout à fait comparables, remployés dans une maison de la seconde moitié du XIX^e siècle.

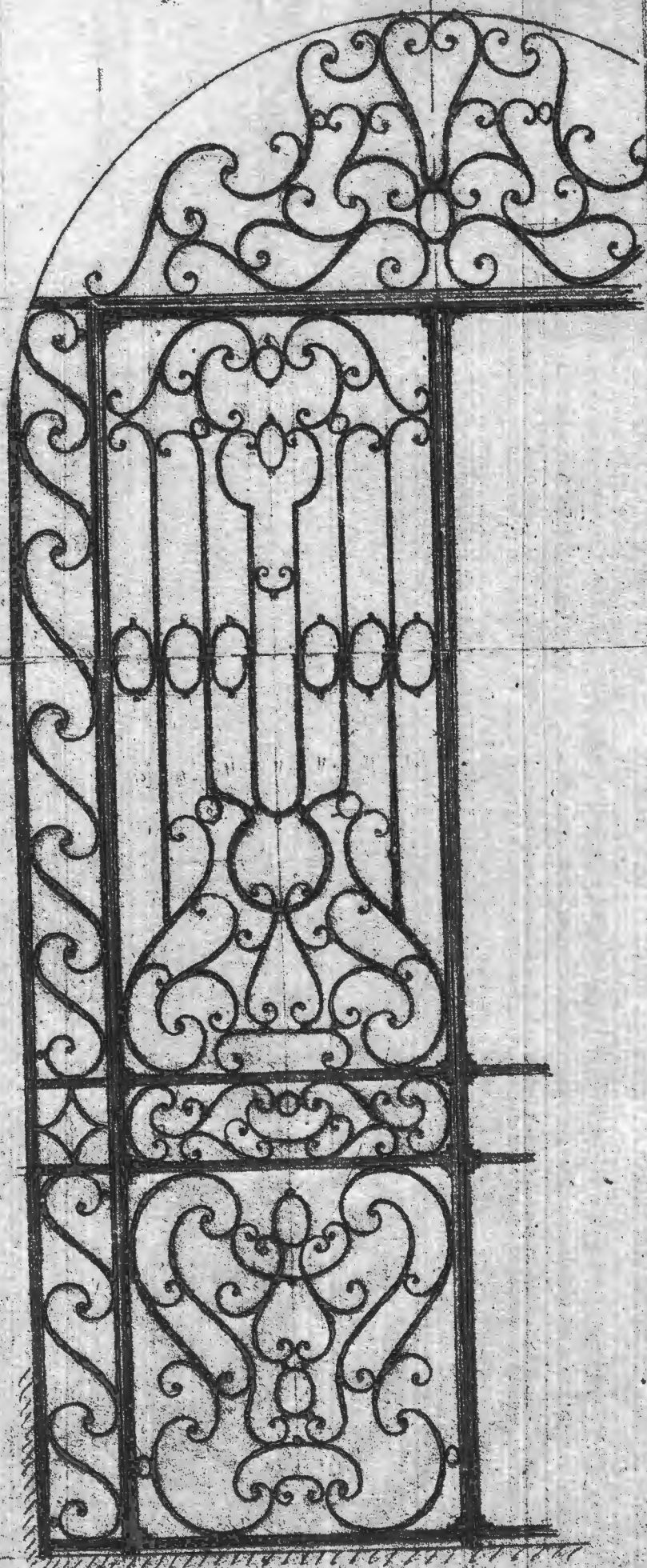
certes sauvés, mais hors de leur contexte. On a procédé ainsi depuis longtemps d'ailleurs. L'exemple de la récupération dans le Libournais d'une porte monumentale de la cathédrale de Soissons témoigne pour le cas des ouvrages remarquables dont on peut suivre la trace ; l'étude de la maison au n° 67 du cours de l'Yser, pour celui des entreprises ordinaires. C'est sur un emplacement acheté vide par les Rives, bouviers, en 1782, que Pierre Durrieu, boulanger, fait édifier l'actuelle construction entre 1787 et 1803 : le style du balcon, qui porte encore son chiffre, et des balconnets est tout à fait cohérent avec ces dates. Le très ancien grillage de l'imposte, que son style rattache à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle, était surprenant dans ce quartier hors les murs : c'est donc un remploi, d'origine tout à fait inconnue, à une époque indéterminée ¹⁴.

A l'aide des éléments précis dont je disposais, j'ai tracé les grandes lignes de l'organisation professionnelle de « l'art du serrurier », et établi un répertoire des artisans et quelques notices biographiques plus développées.

J'ai enfin tenté d'esquisser une réponse à la question du caractère provincial ou non des histoires locales de la ferronnerie, à Bordeaux d'abord, et tout autour de la France ensuite, réponse ambiguë à Bordeaux comme ailleurs : Montaigne était bien Bordelais, et du monde...

Une bibliographie spécialisée sur la ferronnerie — répertoire des modèles anciens et ouvrages d'études — termine cette recherche.

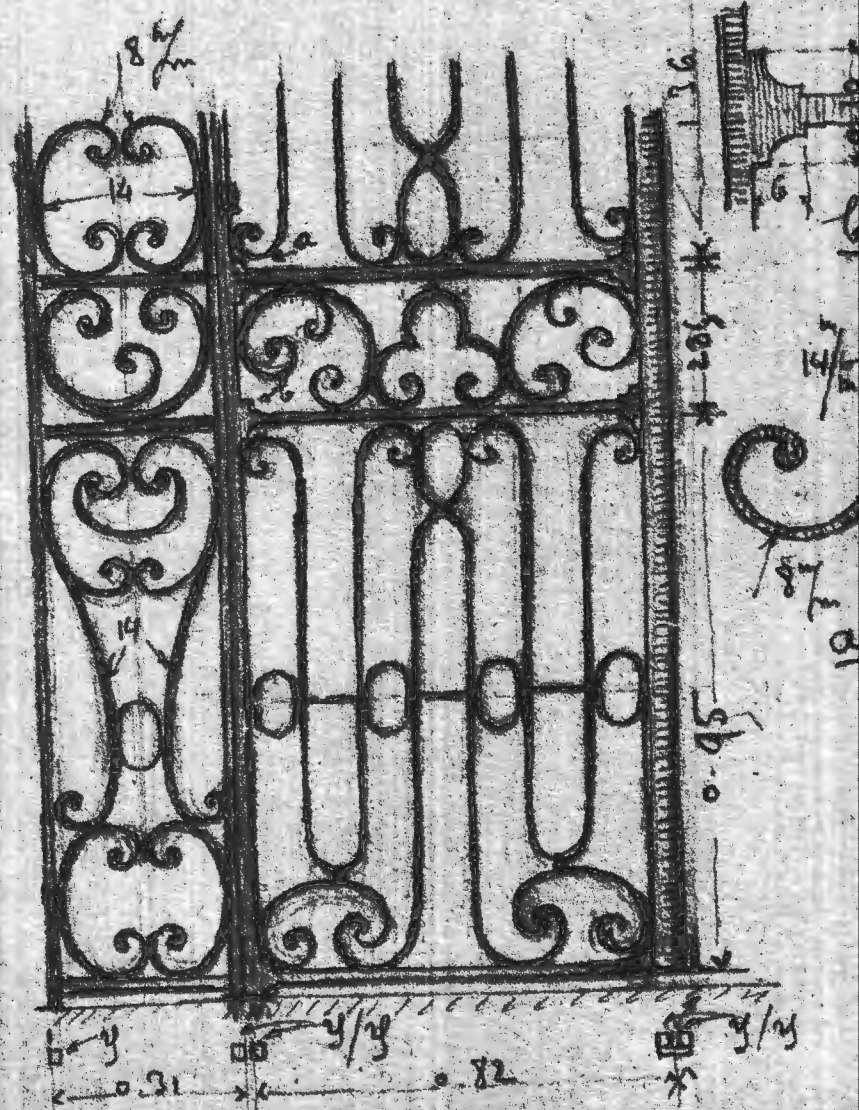
Ech de 5%.



13 Rue Tustal



13 Rue Tural Joubert



Prologue
Une approche
de l'histoire moderne
de l'Art de Serrurerie

8. — *Planche de dessins extraite de
l'ouvrage de Louis Blanc,
La ferronnerie à Bordeaux.
La reproduction des pages d'un carnet
de croquis atteste l'acuité du regard,
la virtuosité précise du graphiste
et l'exhaustivité du propos.*

*Portes intérieures de vestibules :
26 cours de l'Intendance
13 rue Tustal*

Il a paru indispensable, pour situer l'étude bordelaise, à la fois chronologiquement et dans l'histoire des mentalités, d'esquisser une recherche des éléments divers qui permirent l'éclosion de cette «vogue» extraordinaire de la grande serrurerie, constatée en France, et à Bordeaux tout particulièrement, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, et qui se diffuse et se développe durant tout le XVIII^e. Au début du XIX^e, on se bornait à constater : *Elles [les grilles] furent longtemps un luxe de mode, et l'on peut le dire, d'étiquette dans les avant-cours des palais et des châteaux*¹. On a même alors complètement perdu non seulement le goût, mais le sens profond qui a sous-tendu ce mouvement : *Y-a-t-il d'ailleurs une véritable convenance dans ces grilles qu'on est habitué à trouver aux avenues d'un parc ou dans la cour d'un château et ces objets ordinairement bigarrés et chargés d'armoiries ou d'écussons bizarrement contournés sont-ils des objets en rapport avec la destinée des édifices sacrés*² ? Pourtant la reconstitution des édifices antiques de Pompéi les agrémentait, avec un humour involontaire, de grandes grilles alentour, au dessin géométrique simple, tant elles sont devenues le complément caractéristique des monuments³.

On laissera de côté les grilles médiévales, grilles de défense et de protection, à caractère pourtant déjà nettement décoratif dont Conques donne un bon exemple ; elles sont liées à la vie des églises à la fois par leur usage et par la technologie ; elles servent en effet, et continueront de servir à fermer les chœurs, à protéger des reliques ou à défendre des archives ; la technologie de la métallurgie s'est transmise au travers du haut Moyen Âge par le biais des abbayes, celles-ci disposant souvent de leur propre forge et de leurs propres serruriers (en particulier autour de la vallée de la Meuse, on le voit bien au tournant des années 1200). Au XVIII^e siècle encore, c'est par exemple un moine bénédictin, le frère Pierre Denis qui réalise les ouvrages de fer de l'abbaye de Saint-Denis, rampe du grand escalier, chaire du lecteur, ouvrages dont la *découpe* témoigne d'un art parfait⁴.

Mais il n'existe aucune mention, à ma connaissance, de semblables ouvrages à Bordeaux. C'est à Sainte-Croix à la fin du XVI^e siècle, pour la première fois semble-t-il, qu'il est question,

dans le procès-verbal de visite de Dom Rolle, entre octobre 1582 et mars 1583, de l'ordre de *placer une clôture en fer entre le chœur et la chapelle Sainte-Catherine*⁵. Les grilles renommées de l'ancienne abbatale bénédictine de Mimizan ont disparu sous la chute de la voûte à la fin du XVIII^e siècle ; vingt ou quarante ans plus tard, on parle d'un chef-d'œuvre de patience dans l'exécution du travail, et de délicatesse dans le choix des formes, et on explique que *l'artiste y avait figuré les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament : l'ouvrage était à jour* ; on ne sait s'il s'agissait d'un exceptionnel ouvrage comparable aux grilles monumentales de Séville ou Grenade, dont la traverse supérieure supporte une théorie de personnages illustrant des scènes du nouveau testament, ou tout simplement, si l'on peut dire, d'un ouvrage à la française dont les médaillons de tôle illustreraient le même thème, ce qui serait de toutes façons singulier⁶.

*
* *

On ne développera pas non plus l'aspect technique de l'art du serrurier⁷. On chercherait en vain dans une hypothétique révolution technique l'un des éléments moteurs. Il semble bien en fait d'après les ouvrages consultés que «le ferronnier romain et le ferronnier gothique ont établi une technique du fer forgé si parfaite que les ferronniers des époques suivantes, depuis la Renaissance jusqu'à la fin des Temps modernes... n'ont fait que suivre cette technique et n'y ont apporté que des modifications de détail»⁸. Les détails ont leur importance quant au décor : enroulements, embrasses et colliers, plaques de fer battu, ornements étagés ou en tôle repoussée, soudés, ou rapportés et rivés sont progressivement expérimentés entre le XI^e et le XV^e siècles.

En bref, le travail du fer d'ornement nécessite une aptitude à deux modes de traitement du métal. A chaud, le fer rougi au feu de forge prend forme sous la frappe du marteau, sur l'enclume et ses bigornes, dans l'étau, guidé ou non par un gabarit ou faux-rouleau, redressé sur le marbre pour l'empêcher de vriller, dans l'étau pour les ornements simples, appelés feuilles d'eau et graines ; à froid, la tôle d'acier est découpée selon les modèles d'ornements à reproduire et tra-

1. M. Quatremère de Quincy, *Encyclopédie Méthodique, Architecture*, Tome 2, 1820, p. 492.

2. *Idem*.

3. Exposition *Les Architectes français à Pompéi au XIX^e siècle*, Paris, 1981.

4. A. Mauban, *L'architecture française de Jean Mariette*, p. 104.

5. A. D. Gir. H 305 f° 10.

6. Thore, *Promenade sur les côtes du Golfe de Gascogne*. Bordeaux, Brossier, 1810. A. Hugo, *Département des Landes*, 1835.

7. Un certain nombre d'ouvrages abordent cette histoire, encore lacunaire. Citons l'ouvrage de R. Subes, 1928, C. Vaudour, 1975, et les ouvrages publiés par A. France-Lanord et le musée du fer de Nancy-Jarville.

8. R. Subes, *Ferronnerie d'art*, p. 9 ; hypothèse confirmée par B. Gille, *les ingénieurs de la Renaissance*, Chap. 9.

vaillée avec certains marteaux propres à emboutir et à relever sur le *tas* — sorte de petite enclume spéciale — ou sur le plomb. La première technique d'ornements à chaud est dite *gothique* par Duhamel du Monceau, qui reprend pour illustrer son propos un modèle de Tijou, serrurier huguenot passé en Angleterre, en 1695. La seconde est considérée par l'auteur comme *moderne* (*l'art du serrurier* paraît en 1767), et connaît en effet un grand développement dans la deuxième moitié du XVIIIe.

Mais c'est dans d'autres pays que la France, en Italie, en Autriche et en Allemagne, en Espagne, que la Renaissance crée de nombreux modèles d'utilisation du fer forgé, par exemple sous forme de grilles d'église protégeant des monuments funéraires, avec un rare bonheur de conception et d'exécution.

*
* *

Il y a certes beaucoup de forges en France, des études récentes le démontrent, et Mathurin Jousse le disait déjà en 1625, vantant à propos de l'acier les minerais français et déplorant le manque de travail *et que les maîtres des mines et forges ne prennent pas la peine de faire chercher et travailler gens capables et experts pour bien fondre et affiner lesd. mines*⁹. Dans le Sud-Ouest en particulier, il y a autour du pays bordelais des ressources minières en fer, en Dordogne, en Charente, dans les Landes, etc.

Ce n'est pourtant pas la logique de proximité qui prévaut alors, mais au contraire celle des termes économiques de l'échange international, on y reviendra. Les navires qui vont vendre leur coûteuse cargaison bordelaise de produits coloniaux à l'Europe du Nord reviennent chargés d'une source d'énergie et de matières premières avantageuses : le charbon de Newcastle, les fers de Suède et dits de Hollande, réputés les meilleurs. Exempts de droits, ils sont plus que compétitifs avec la production française. Comme l'acajou, ils sont moins chers à Bordeaux qu'à Paris ou ailleurs dans le pays, n'étant pas renchérissés par un coût de transport. Les fers français quant à eux sont plus avantageusement transformés en produits de fonte principalement destinés aux Indes occidentales¹⁰.

On fait appel à des techniciens étrangers.

Le Nivernais abrite la manufacture de fer blanc créée en 1665 par Colbert, mais en 1668 on remet une gratification à deux marchands de Nuremberg pour avoir engagé plusieurs ouvriers allemands à passer en France dans le but d'y travailler ; on fait venir à la même date un gentilhomme suédois, Besch, *pour y établir la fonte des canons de fer, la manufacture de l'acier et du fil de leton*... Ce sont des Liégeois, Deville, Georges de Spa, Pauli, en 1681 qui travaillent

aux machines hydrauliques de Versailles et fournissent leurs *fers corroyez*... L'outillage venait également d'Angleterre ou d'Allemagne. On sait bien que, sur le plan de la maîtrise technologique de la métallurgie, la France ne joue donc pas non plus le premier rôle.

En revanche, un rapprochement avec l'activité des Gobelins est probant. On y importe par exemple de la laine d'Angleterre pour livrer à l'Europe un produit transformé de la meilleure qualité ; de même semble-t-il les serruriers français parviennent au temps de Louis XIV à exercer un art de transformation sans équivalent européen par la qualité du dessin et de l'exécution. Des serruriers français vont au XVIIIe siècle diffuser l'art de Versailles aux quatre coins de l'Europe : ainsi le certificat accordé à Nicolas Laurent, serrurier, le 18 décembre 1723, *pour s'en aller en Espagne travailler de son métier au service de sa Majesté catholique* : même en Espagne... et jusqu'en Russie¹¹.

Une des qualités des serruriers français vient, sous Louis XIV, de l'amélioration des techniques d'assemblage des éléments d'ossature. Le montage et l'ajustage des fers se rapprochent de ceux du bois, réalisés par l'usage de tenons et de mortaises et les assemblages à mi-fer sont réalisés avec une perfection telle qu'ils deviennent à peine visibles¹². Cette référence à la menuiserie, ou à la sculpture, est constante du XVIIe siècle au XIXe : qu'on compare le texte de Sauval cité plus loin¹³, avec celui de Duhamel du Monceau (... *la menuiserie et la sculpture ne font presque rien en bois qu'on ne puisse imiter en fer, et souvent avec plus de légèreté*...¹⁴), avec le vocabulaire des devis de Gabriel par exemple, et enfin avec le texte de Louis Berthaux qui reprend mot pour mot celui de Duhamel du Monceau... en 1841¹⁵.

Ce ne serait donc pas un progrès technique qui serait à l'origine d'un mouvement aussi important, mais bien au contraire la technique est mise au service d'un dessein qui la stimule, et qu'elle rend possible. C'est sur cet ensemble de réalisations et ses motivations, dépassant la seule technique, répondant à un climat social, culturel, religieux qu'il est souhaitable de s'arrêter. Car il semble en effet que l'emploi moderne de la grande serrurerie, balustrades de balcons ou de tribunes, rampes d'escalier, impostes, grandes portes de jardin ou de vestibule, grandes grilles de chœur ou de chapelles, intervient à un moment qu'il est possible de préciser, dans un contexte riche où la conjonction d'un certain nombre de traits de civilisation, d'architectes aptes à concrétiser les aspirations d'un siècle, et d'exigences techniques va opérer une cristallisation sur l'utilisation — commode et symbolique — du fer forgé, expression typiquement française de l'esprit baroque dans ses manifestations religieuses et civiles.

9. M. Jousse, *L'art du serrurier*, p. 140.

10. A. D. Gir. C 4269. P. J. n° 9.

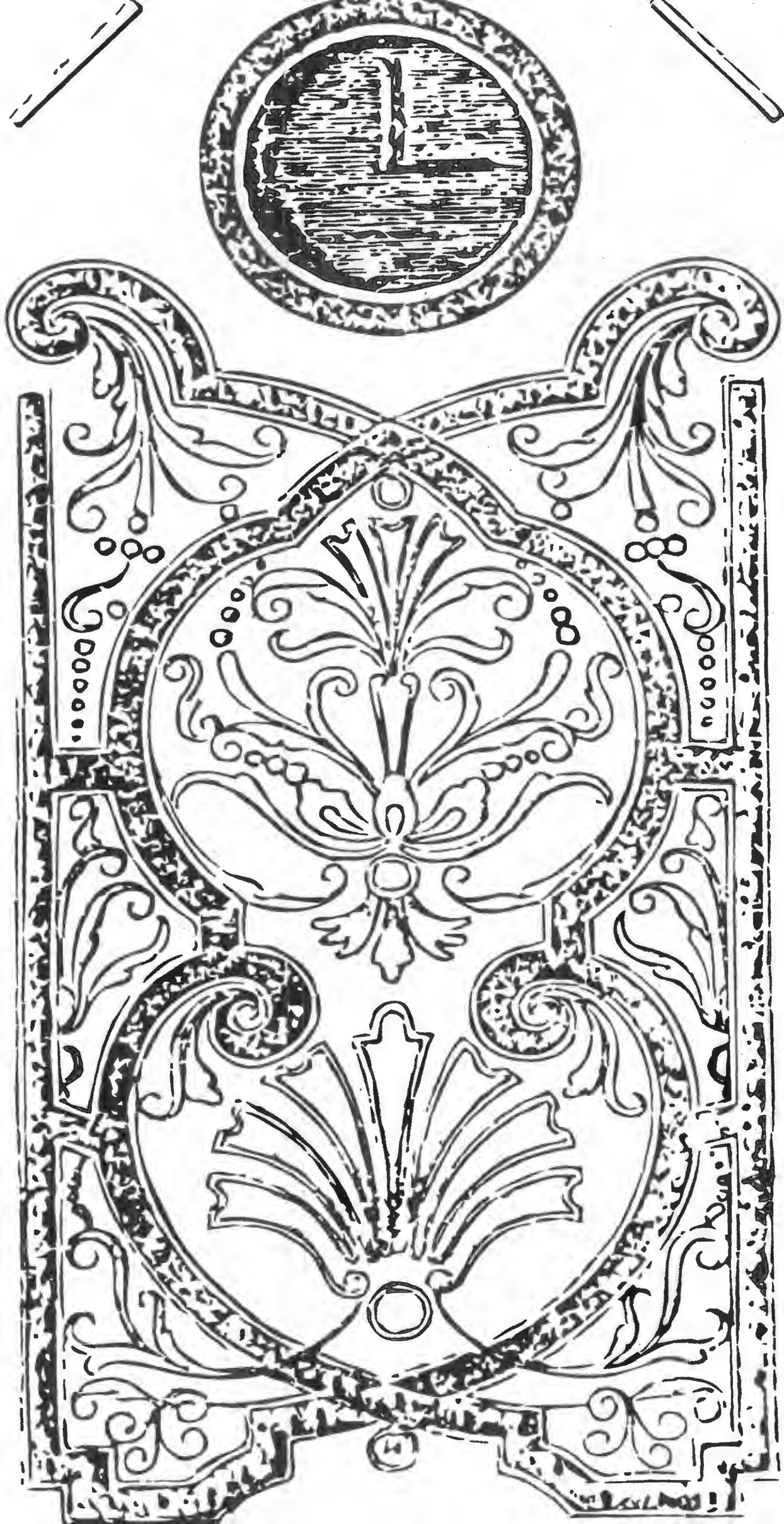
11. Dans N.A.A.F., 1878, p. 25.

12. Dans A. Laumon, A. France-Lanord et al. *Les arts du fer en Lorraine*, p. 37.

13. P. 34.

14. *L'art du serrurier*, 1767, p. 2.

15. L. Berthaux, *Le parfait serrurier*, Dijon, 1841, p. VI.



La naissance de la grande serrurerie au XVII^e siècle : le contexte socio-culturel

9. — *Parterres mêlés de broderie
et de gazon du jardin de l'Infante ;
palmettes et «entrelacs royal»
(Encyclopédie, Architecture et
jardinage, planche IV, 1762).*

Un même esprit né de la Renaissance inspire toutes les manifestations de l'art dès le début du XVII^e siècle, où se développe le goût de l'ornement, du costume à la musique, des jardins à l'architecture. A la double inspiration de départ, permanence de la tradition française lentement formée, retour au vocabulaire antique, vient se superposer progressivement une synthèse profondément originale qui naît dans les dessins des parterres. Les différents champs d'application de l'ornement suscitent des créations qu'ils échan-

gent, l'art des jardins conquiert une place de choix. On peut suivre comment naît le répertoire de l'art moderne du serrurier, l'ornement du fer forgé se développant aux grilles des parcs, jardins, nymphées et pièces d'eau, conquérant progressivement les façades des bâtiments, investissant les vestibules, les salons et les escaliers des hôtels, les nefs des églises. L'amour des jardins et l'utilisation du fer forgé qui s'y développe sert aux uns et aux autres à des fins pratiques et symboliques.

Parure et paraître :

le goût de l'ornement, l'homme baroque et l'espace

L'engouement croissant, dès la fin du Moyen Age, pour l'ornementation textile et en particulier vestimentaire, tapis et broderies, a un certain rapport avec le développement de la grande serrurerie. Broderie et serrurerie connaissent une vogue parallèle, la seconde suivant avec un bon temps de retard le succès de la première. La fin du XVIII^e siècle consacre leur déclin simultané par la vulgarisation de l'une, et l'action conjuguée du néoclassicisme et de la diffusion de la fonte pour l'autre.

Le rapport est d'autant plus évident qu'on sait que les clôtures des chœurs d'églises étaient souvent doublées d'épaisses tentures, joignant le confort à l'esthétique : c'est expressément prévu à Saint-Michel de Bordeaux ; on achète de la *moquette* violet ponceau à cet effet à Saint-Seurin. On imagine bien le jeu des enroulements sur un fond coloré, et l'on voit clairement le lien qui apparaît avec l'ornement vestimentaire¹.

D'autre part on avait l'habitude d'habiller les balcons ou les allèges de pierre de tapis de Turquie lors des manifestations officielles de fête, la peinture en fait foi.

La mode de la broderie² nous vient d'Italie du Nord, Venise, Milan, Gênes. L'inspiration semble être d'origine islamique, les patrons d'« arabesques » le disputent aux « grotesques » et on voit bien comment cette influence joua également sur l'art du fer. Le nom de tapis de Turquie indique également leur origine orientale et l'introduction par l'intermédiaire de l'importateur principal, Venise, de vieux thèmes décoratifs de bandes et entrelacs appartenant au fond commun sans âge des arts décoratifs.

Aux motifs purement géométriques de la fin du XVI^e succède un raffinement constamment enrichi que montrent les recueils de patrons conservés : rinceaux, trilobes, fleurs, etc...

Henri IV et Louis XIII durent prendre des lois somptuaires pour empêcher la noblesse française de se ruiner en passements. Cinq-Mars avait en 1642 trois cents parures de dentelle dans sa garde-robe. C'est en 1665 que Colbert trouve une solution créant une école française de dentelle à l'aiguille, en faisant appel à des ouvrières italiennes.

Ces nouveaux produits surpassent tout, et de grands artistes dessinent des modèles pour les ateliers normands d'Alençon et Argentan. Ainsi parés, hommes et femmes de l'époque baroque

ont le souci de voir et d'être vus, pour eux « l'être et le paraître se confondent ; on est ce qu'on paraît et on n'est que si l'on paraît ».

A une époque où le commerce international qui dégage une grande richesse a pour principal objet des marchandises d'un luxe parfaitement superflu, épices, porcelaines, soies, thé, à l'heure où l'on fait et défait des fortunes pour des tulipes, il ne faut pas s'étonner que la mode commande beaucoup de changements dans l'architecture, dans la distribution des hôtels, dans l'aménagement d'espaces où intervient la transparence, vestibules, balcons, tribunes, escaliers, où peuvent jouer les regards, les reflets et les ombres. Ceci est clairement explicité : balcon de Mgr de Béthune en saillie *afin que l'on puisse mieux voir la terrasse dans toute son estendue*³, escalier de la Bourse de Bordeaux dont Tourny, en véritable metteur en scène, explique que *dans un endroit où il passe beaucoup de monde, il n'est pas mal pour le coup d'œil que les choses soient disposées de façon à présenter ce monde sur différentes hauteurs et comme par gradins*⁴.

On a des exemples de la manière dont, dès la fin du XV^e le goût de l'ornement gagne l'architecture. Le balcon du Palais ducal de Nancy⁵, travaillé dans la pierre, de plan trapézoïdal, porté par un cul-de-lampe reposant sur des marmousets, est tout ajouré à orbevoie, comme la tribune à tours rondes du palais de Justice de Poitiers ou les garde-corps des hôtels de ville de La Réole ou Libourne. Au XVI^e, les balustrades du jubé de Saint-Etienne du Mont enroulent et tendent leur réseau subtil d'entrelacs de pierre, niant le matériau évidé, annulé de curieux jeux de nœuds d'inspiration islamique ou encore portugaise, ajourant les parties latérales des portes⁶ ; même jeux à la balustrade de Philibert de L'Orme au pavillon d'entrée du château d'Anet. Ce sont des ouvrages très luxueux, pour lesquels on ne regarde pas au coût. Mais les ajours rendent aussi l'ouvrage moins pesant.

Le goût d'une architecture qui ménage davantage d'espace pour voir, pour être vu, entraîne des modifications importantes dans l'art de construire, pour lesquelles l'Antiquité offre peu de références. On va donc faire appel essentiellement aux ressources des traditions locales et à partir de celles-ci, à des innovations sans doute rendues possibles par des performances techniques. Escaliers ouverts, balcons en saillie sont associés à des ouvrages de stéréotomie remarqua-

1 . Sur son portrait gravé par Ladame en 1663, le col de dentelle du maître serrurier Hugues Brisville montre un dessin comparable à celui du balcon de la galerie d'Apollon au Louvre, en panneau central. Ce balcon dit faussement de Charles IX daterait de la reconstruction de la petite galerie par Le Vau en 1662 probablement. J. P. Babelon, *Histoire de l'architecture au XVII^e*.

2 . E. Haraucourt, *L'histoire de la France expliquée au Musée de Cluny*, Paris, Larousse, 1922, p. 184.

3 . Voir *infra*, p. 58.

4 . A. D. Gir. C1191, 14 mai 1746.

5 . *Vocabulaire de l'Architecture*, 2, VII, 89 - et XI, 13.

6 . *Vocabulaire de l'Architecture*, 2, XI, 24.

bles ; les reins de la voûte, selon une expression du temps, qui doivent soutenir la balustrade, travaillent davantage sous le poids de la pierre que sous celui du fer. Selon M. Dauvergne, ferronnier de Périgueux spécialisé dans la restauration des ouvrages anciens, si l'on peut estimer le poids du mètre linéaire d'une rampe de pierre à environ 400 à 450 kilos, celui du mètre linéaire d'une rampe de fer peut l'être autour de 50 kilos. Cette qualité épargne la maçonnerie, pour laquelle on peut être un peu moins soigneux, et donc moins cher. Indépendamment de l'aspect esthétique, c'est un double argument non négligeable. Cette hypothèse d'un avantage technique et financier en faveur d'une rampe de fer de préférence à une balustrade de pierre est confirmée par ce que dit Sébastien Leclerc en 1714⁷ : *Les balcons de fer seront beaucoup mieux, ils seront plus légers, et*

moins sujets à manquer. Si on les dore ils pourront être magnifiques et d'un grand ornement pour un palais. Le même argument prévaut à la Bourse de Bordeaux en 1744 pour les balustrades bordant les terrasses (le voûtement de ces terrasses avait causé bien du souci aux architectes) : *une balustrade en fer serait plus commode. Je [Tourny] me faisais une peine de ces terrasses — du manque de solidité... Il paroistroit aussi convenable de mettre au pourtour des terrasses une balustrade de fer en arcades au lieu de balustres de pierre pour éviter l'inconvénient qu'on ne fit tomber quelques de ces balustres...*⁸

L'utilisation du fer forgé au service d'une architecture moderne permet de répondre à un double impératif technique et esthétique.

L'art des jardins étend son empire

Le goût de la broderie est en relation avec l'art des jardins. Dans un article de 1872⁹, M. de Montaiglon écrit : *Tous reconnaissent, l'occasion et le point de départ ayant été le goût de la broderie, que ce luxe féminin a été la cause réelle de l'établissement de jardins de fleurs rares et exotiques, et a servi d'une façon durable le développement et l'étude de la botanique.* L'engouement pour l'art des jardins connaît rapidement son propre développement, et son influence sur les autres branches de l'art et sur la civilisation des XVIIe et XVIIIe siècles s'exerce de manière profonde à des niveaux différents de sens. Le théâtre — la tragédie — avait commandé au cinquième siècle le développement de toute la civilisation grecque classique : peinture, mathématique, philosophie, architecture, danse, musique... En France à l'époque moderne l'art des jardins, où la société se donne en spectacle à elle-même dans une nature contrôlée, disciplinée, reflétant les propres contraintes qu'elle s'impose à elle-même, est une scène fondatrice. F. Kimball note le lien entre l'art des jardins et la création de l'arabesque à la Française¹⁰. P. Grimal, L. Hauteceur, insistent sur l'importance du reflet symbolique d'une civilisation créée à une époque donnée par l'art des jardins qu'elle secrète ; il me semble qu'à partir d'un certain tournant du XVIIe siècle, de reflet l'art des jardins se transforme en schéma directeur, tant sont forts sa séduction et son pouvoir symbolique. Ce qui a pu commencer aux jardins investira progressivement la demeure.

En Italie l'époque maniériste aime les jardins à la folie. Toutes les audaces architecturales, tous les détournements du vocabulaire classique s'y donnent libre cours : façades incurvées, jeux

d'ombre de la modénature puissante, projections, étirements verticaux ou ondulations horizontales, cascades d'escaliers. Cette prise de possession de l'espace s'applique en Italie à la ville, et en particulier à la ville par excellence, Rome, à partir de 1630, dans les bâtiments religieux ou civils, églises, couvents et palais. Les places s'organisent autour de fontaines, comme des nymphées urbains. Ainsi s'organise la démonstration de la toute-puissance de l'Eglise de la Contre-Réforme, qui reprend possession du monde.

La France puise en Italie, non exclusivement d'ailleurs, une science nouvelle. Claude Mollet raconte comment le Sieur de Pérac, Grand Architecte du Roi, en ramena *les premiers parterres et compartiments en broderie... faits en France*¹¹. Ces parterres de broderie se joignent aux parterres de nœuds, entrelacs qui se nouent comme des rubans sur des fonds colorés, d'origine médiévale, barbare ou islamique. Cette double inspiration est présente dans l'art des parterres comme dans celui du fer.

Mazarin et Marie de Médicis feront beaucoup pour la propagation de ces modes, et l'ordonnance de Richelieu en 1628, exigeant que les forteresses féodales soient démolies ou transformées en maisons de plaisance, favorise l'adoption de cet art nouveau des jardins, et sa pénétration profonde dans les milieux favorisés par l'argent et la naissance.

Cet engouement est aussi à mettre en rapport avec le mouvement littéraire des Précieux. Le salon de Madame de Rambouillet se rend à la campagne pour jouer dans les bosquets, les jeunes filles s'y déguisent en nymphes et dansent. La

7 . *Traité d'Architecture...* à Paris chez Pierre Giffart, 1714.

8 . Voir *infra*, p. 139.

9 . *N.A.A.F.*, 1872, p. 118.

10 . F. Kimball, *Le style Louis XV*, p. 33 sq.

11 . Cité dans M. Charageat, *L'art des jardins*, p. 129.

guirlande de Julie offerte par Montausier à Julie d'Angennes est ornée de fleurs symboliques, qui tour à tour célèbrent la jeune fille. La composition de certains jardins a certainement un rapport avec le roman précieux et la carte du Tendre. Enfin le théâtre maniériste aime les surprises, comme les jardins offrent le ruissellement de leurs fontaines, jets d'eau et cascades, l'ombre de leurs grottes, la magie des feux d'artifices, l'illumination des boulingrins et des feuillages, à l'occasion de fêtes de plus en plus somptueuses. «Le jardin classique est le domaine par excellence de l'illusion théâtrale aux lois savamment calculées»¹². Cette passion pour l'art des jardins va pénétrer de manière extrêmement profonde la vie du XVII^e et du XVIII^e siècles. Le vocabulaire en témoigne, ainsi les avatars du sens du mot «rocaille» : les ouvrages de *rocaille* destinés à orner les grottes des jardins depuis le XVI^e siècle se glissent au sous-sol de châteaux tel Saint-Germain. Le palais royal se trouve en quelque sorte reposer sur un socle qui n'est autre qu'un nymphée, le pouvoir royal porté par les muses de manière allégorique. Puis la rocaille conquiert enfin, durant la deuxième moitié du siècle, l'intérieur même des appartements. «Elles [les grottes] formaient ainsi au beau milieu des galeries et des salons de réception une sorte de retraite toujours fraîche, grâce aux fleurs aquatiques, aux cascades et aux jets d'eau dont elles étaient ornées». Le Roi fait faire une grotte dans son appartement de Saint-Germain en 1669 par Quesnel et Berthier, rocailleurs. Jean Marot en dessine quatre pour les appartements de M^{lle} de la Vallière et de M^{me} de Montespan, toujours à Saint-Germain. Rocaille, bassins et jets d'eau envahissent aussi les balcons, transformant ceux-ci en jardins suspendus¹³. Cette vogue gagne même la province car, en 1708, on trouvera chez les héritiers de Pierre Michel-Duplessis, *dans la cheminée, une espèce de grotte de bois et coquillage fort délabrée*¹⁴...

A partir de 1725 le même terme rocaille servira à définir l'art introduit par Meissonnier et Oppenord : l'art rocaille part à l'assaut des murs, à l'extérieur et surtout à l'intérieur des appartements, des meubles, de l'orfèvrerie, reflet mouvant des principes classiques dans un miroir d'eau dont un souffle étirerait les ondes...

Il ne faut pas séparer cette conquête progressive de la personnalité de Louis XIV dont le besoin irrépressible de grand air, le goût pour les fleurs et les parfums sont connus et infléchissent l'art de l'horticulture et des jardins de manière décisive. Quand on sait la part que le souverain prenait à l'élaboration de ses palais et de ses jardins, on peut penser que sa décision fut déterminante pour avaliser l'emploi systématique du

fer forgé dans les années 1676-1685, à Versailles, avec le retentissement qui s'en suivit¹⁵.

D'ailleurs, quoi de plus symbolique de cette époque où s'établit la société de cour et une civilisation fondée, pour le Roi comme pour ses courtisans, sur l'auto-contrainte¹⁶, que cet art qui reproduit une nature codifiée, organisée, «civilisée», et la fixe et la fige dans le métal, lui-même contraint dans des arabesques.

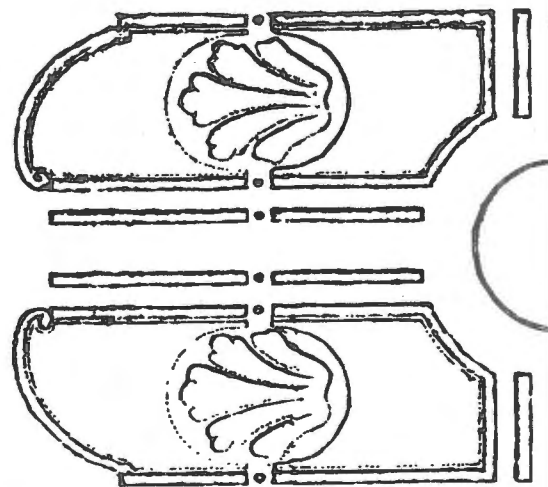
Les années 1650 voient aussi la publication de deux traités de jardinage : celui de Claude 1^{er} Mollet composé en 1615, mais publié seulement en 1652, et surtout celui d'André Mollet son fils, en 1651, *Le jardin de plaisir*. Il y est dit, entre autres, que les parterres en broderies doivent être construits près de la maison, *afin d'être regardés et considérés facilement par les fenêtres, sans aucun obstacle... qui puisse empêcher l'œil d'avoir son estendue*¹⁷. On pense que le principe du XVI^e siècle de compartimenter les jardins, en juxtaposant une accumulation de terrasses, parterres, bassins séparés et cloisonnés fut poursuivi jusqu'aux années 1650. Mais dans les années 1660 des éléments nouveaux, tels les cascades, apparaissent, et Le Nôtre est regardé à la fois comme un pionnier et comme celui qui réalisa à la perfection le type de jardins centré sur de vastes perspectives ouvertes¹⁸. Il aurait été en cela inspiré par le discours et les réalisations de François Mansart, auprès de qui il aurait travaillé entre 1650 et 1660. Les vastes perspectives ouvertes justifient la transparence des portes de fer du vestibule de Maisons, puis de Versailles, et de Mgr de Béthune à Bordeaux dans les années 1680. Reflets réels des frondaisons dans les trumeaux de glace, reflets d'artifice des enroulements métalliques s'entremêlent et entretiennent une atmosphère d'illusion.

Ce caractère extrême d'«artifice» est un facteur non négligeable qui pénètre un art d'inspiration classique et le colore curieusement.

Parterres à compartiments de broderie, compartiments de ferronnerie : il est probant de comparer les dessins destinés aux uns et aux autres, quelle que soit la période ; on retrouve les mêmes dessins en balustres ou en jeux de bandes du XVII^e, les mêmes palmettes, rinceaux feuillagés, graines, entrelacs royal dans des cadres chantournés au XVIII^e. Il n'y a qu'à regarder le dessin des parterres bordelais du jardin de l'Académie en 1739, ceux du jardin Royal

¹¹ vers 1745, ou celui publié par la grande *Encyclopédie* en 1762¹⁹, dessins qui n'ont rien d'ex-

¹⁰ ceptionnel, mais où la parenté éclate. Le néo-classicisme répudiera la serrurerie, et les jardins deviendront anglais et paysagers.



11

12. P. Grimal, dans *L'art des jardins*, p. 87.

13. J. Guiffrey, *Comptes des Bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV*, p. XV, XXIX... et idem, *N. A. A. F.* 1^{ère} série, 1877-8, p. 167-171.

14. A. D. Gir. 3 E 6618, Giron, 1708, 4 juin, f° 700.

15. Les séjours du roi en 1660 à Aix-en-Provence et à Saint-Jean-de-Luz ne sont peut-être pas étrangers à cette faveur.

16. Cf. Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

17. Cité dans Louis Hauteceœur, *Les jardins des Dieux et des Hommes*, p. 138.

18. On reprend ici l'argument de Braham et Smith, *François Mansart*, p. 103.

19. A la planche IV d'Agriculture et Jardinage, *le jardin de l'Infante*.

Renaissance, Contre-Réforme et art religieux

Les études sur le baroque ont éclairé le rôle joué sur le plan des idées et sur le plan architectural par la Contre-Réforme catholique, son souci de clarté intellectuelle et liturgique, son triomphalisme²⁰. S'il est vrai qu'il n'existe pas à proprement parler un style jésuite initié et imposé par la Compagnie et si la parenté de certains édifices vient de leur contemporanéité, il est possible néanmoins de remarquer que les mêmes impératifs sont suivis pour la construction des églises neuves et l'aménagement des églises anciennes : «assurer une acoustique favorable, afin que le sermon fut aisément entendu, un bon éclairage, pour que les fidèles ne perdissent rien des gestes de l'officiant et puissent suivre dans un livre des prières en accord avec celles du célébrant et des cantiques», qu'ils soient en mesure d'adorer «Dieu présent dans une hostie exposée sur l'autel ou portée en procession»²¹ et les gloires et *monstrances* qui suivent celle du Bernin à Rome ; «Le culte des Saints et celui, supérieur, de la Vierge sont proclamés légitimes et recommandés, à condition d'instruire avec soin les fidèles au sujet de l'intercession des Saints, de leur invocation, de l'honneur dû à leurs reliques et du légitime usage de leurs images». Le plus clair est «qu'une part immense dans la religion se trouve faite au sensible». Comme dans la vie sociale, «voir» devient important.

L'éloquence des sermons des grands prédicateurs attire le public privilégié ; on fait la veille retenir des places par les laquais dans les églises où Bourdaloue doit prêcher, Bourdaloue dont l'abbé d'Olivet écrit en 1729 qu'il a *fait préférer à tout le reste la raison mise dans tout son jour*²² : exigence de clarté dans la liturgie, exigence de clarté au sens propre dans les édifices religieux.

On voit bien comment la Contre-Réforme est fille de la Renaissance : comme dans le domaine de la connaissance profane, «à une civilisation de l'oreille, celle qui recevait son savoir de la parole du maître, s'était substituée, en grande partie grâce à Vinci, une civilisation de l'œil où la vision semble prendre le dessus dans l'incroyable attention donnée au détail, le *visus* remplace et supprime l'*auditus*...»²³ ; il s'y ajoute, au moins.

A ces exigences nouvelles va répondre une modification en profondeur du système décoratif des églises. En 1764, Cochin écrit : *à la vérité on ne fait plus usage des vitraux, parce que ni dans les appartements, ni même dans les églises, on ne veut plus rien qui puisse diminuer la lumière*²⁴.

La Réforme catholique fut lente à pénétrer les mœurs et les institutions dans des pays comme la France et ne s'imposa vraiment que progres-

sivement : sous le règne de Louis XIII certes, mais ses effets ne se font sentir en profondeur que dans la seconde moitié du XVII^e siècle et au début du XVIII^e²⁵.

Alors, dans le même temps où se multiplient les rétables baroques, vont tomber bien des clôtures et jubés médiévaux ou plus tardifs.

Or, et la coïncidence heureuse vient de ce que les mêmes exigences d'espace ouvert s'imposent pour des raisons religieuses ou socio-culturelles, dans ces mêmes années se développe, dans les bâtiments civils, l'usage du fer forgé à la place de la pierre ou du bois en balustrades de balcons et d'escaliers, portes et grilles : elles vont bien vite investir les églises.

L'exemple de Notre-Dame de Paris contribua pour une bonne part à diffuser ce type de décoration dont on a pu dire qu'au cours du XVIII^e siècle, «la richesse décorative, son luxe,... finissaient par recouvrir l'intention édifiante ou tout au moins la dissoudre dans la beauté gratuite d'un spectacle»²⁶. Les grilles de fer, clôtures de chœur ou de chapelle font partie de la restauration type du XVIII^e siècle²⁷ et ce jusque dans les dernières années de l'Ancien Régime alors que le néo-classicisme règne déjà sur l'architecture.

*
* *

Mais est-ce bien la Contre-Réforme ? Le concile de Trente n'a rien explicité en matière de décor, pas même les rétables qui lui sont tellement liés, et que, pourtant, «en aucune manière on ne pouvait tenir... pour un élément obligatoire de la liturgie»²⁸. Ce sont néanmoins des accompagnements constants.

Une curieuse controverse apparaît dans un opuscule polémique de la fin du XVII^e siècle, les *Dissertations ecclésiastiques sur les principaux autels des églises, les jubés des églises, la clôture de chœur des églises*, par M. Jean-Baptiste Thiers, docteur en théologie et curé de Champrond, publié à Paris en 1688²⁹.

Je n'ai pas trouvé d'information sur ce personnage, qui est de toutes façons un porte-parole, sans doute celui des curés et du bas-clergé pauvre et méprisé. C'est, toujours reprise, une autre version de la Querelle des Anciens contre les Modernes. Faute de pouvoir s'en prendre aux dignitaires ecclésiastiques, ses supérieurs, les évêques issus des grandes familles de la noblesse, mécènes payant, bien souvent de leurs deniers, les rénovations des églises dont ils sont en charge, c'est aux architectes *qui manquent plutôt d'em-*

10

10. — Arabesques et palmettes des parterres du jardin Royal (vers 1745).

11. — Contours en balustres des parterres des jardins de l'Académie de Bordeaux en 1739.

20. V. L. Tapié, *Baroque et classicisme*, (Ed. 1980), p. 106.

21. *Id.*, p. 93.

22. Cité dans P. Jacquinet, *Choix de sermons*, Paris, Belin, s. d.

23. V. L. Tapié, p. 442.

24. L. Hauteccœur, *Histoire de l'architecture classique en France*, T. III, p. 399.

25. J. Delumeau, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, p. 67 et surtout 287 ; R. Mandrou, *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 230 et s.

26. V. L. Tapié, *op. cit.*, p. 270, applique cette formule à la pompe funèbre.

27. L. Hauteccœur, Tome III, p. 388 ; voir la restauration type de l'abbé Delanet à Saint-Laurent.

28. V. L. Tapié et al. *Rétables baroques de Bretagne*, p. 14.

29. A Paris, chez Antoine Dezallier, rue Saint-Jacques, A la couronne d'or. Il a déjà publié avant 1679 une *Dissertation sur les porches des Eglises* qui lui vaut un procès engagé par le chapitre de Chartres.

ploi, que d'appétit, qu'il s'en prend, regrettant le temps où l'on faisait selon les règles de l'église, plutôt que selon celles de l'architecture, et refusant que deux ou trois particuliers dont les lumières sont fort au-dessous de celles de Moïse, de David, de Salomon, disposent selon leur caprice de la forme de nos églises.

Son argumentation pose nettement le problème : au nom de la *conformité à l'Antiquité*, c'est-à-dire à la pratique et aux textes de l'église antique, que Thiers ne nie pas, les *nouveaux architectes... ont voulu raffiner sur la construction des églises*, pour rendre ces saints lieux plus gais, plus clairs et moins embarrassés ; au nom de quoi ils créent des *balustres de communion* dont le curé ne voit pas le fondement religieux ; certes celui-ci n'existe que si on abat les clôtures de chœur en maçonnerie ou boiseries pleines, mais c'est ce que l'on fait, en les remplaçant par des claires-voies ; enfin ils abattent les jubés.

D'un néologisme pédant, il fustige les *ambonoclastes* ou destructeurs de jubés : *ils se sont imaginés que les églises étaient incomparablement plus claires, plus belles, plus magnifiques sans jubés... Les architectes... les ont fortifié dans cette imagination ou même la leur ont inspirée ; et c'est ce qui les a déterminés à renverser par terre ces illustres monuments de la vénérable antiquité, qui devaient plutôt attirer leur respect que leur indifférence, pour ne pas dire leur mépris... Ils en auraient usé tout autrement s'ils avaient consulté des personnes savantes dans l'histoire sainte, dans la discipline ecclésiastique, plutôt que des architectes, qui savent bien mieux les cinq ordres d'architecture, le toscan, le dorique, l'ionique, le corinthien et le composite, que non pas l'ordre de l'église.*

Si l'on met de côté l'aspect polémique, les arguments fondés sur l'ancienneté des pratiques et la nécessité d'un certain confort, compte tenu du temps que passent les religieux dans le chœur, on peut remarquer que la Contre-Réforme n'est explicitement pour rien dans la modification de l'organisation spatiale des églises, pas plus qu'elle ne s'était prononcée sur les rétables. Ses décrets concernent la vie de l'église, et J. B. Thiers en profite pour s'appuyer sur le concile de Trente. Mais la Renaissance et l'esprit critique dont elle a permis le développement continuent leur œuvre. L'auteur cite des noms de voyageurs ecclésiastiques, auteurs de rapports à la suite d'enquêtes en Grèce, en Turquie, sur l'église antique, ses bâtiments, son organisation spirituelle. Lui-même s'appuie sur des références à l'antique : le chœur de l'église des Apôtres à Constantinople, bâtie par Constantin, *était entouré de balustres de cuivre [de bronze] doré faits en forme de réseau avec un merveilleux artifice*³⁰.

La diffusion simultanée des idées de la Réforme protestante et de celles de la Contre-

Réforme qui lui répond, le mouvement engagé vers les Lumières, se traduit au pied de la lettre pour certains par le besoin de changer l'organisation intérieure des églises ; mais on comprend bien que dans le temps où on détruit nombre de jubés, simultanément on en édifie sur le mode traditionnel : Thiers cite Lyon (en 1585), on peut y ajouter Soissons (vers 1650) et Beauvais (entre 1650 et 1688).

L'enjeu est le suivant : *séparer le peuple et l'empêcher de s'approcher de l'autel* ; Thiers citant saint Grégoire de Naziance dit *que dans l'église il y a une balustrade qui est au milieu des deux mondes, dont l'un est stable, l'autre variable, entre les dieux et les mortels, c'est-à-dire entre le chœur et la nef, entre les ecclésiastiques et les laïques... Les balustres marquent le lieu de la prière, jusqu'où il est permis au peuple de s'approcher par le dehors. Le sanctuaire est au-dedans, et il n'y a que les prêtres à qui il soit permis d'y entrer...*

Le docteur en théologie traite du problème de fond, et ne parle pas du fer forgé, bien évidemment. Il ne nie pas que les clôtures et jubés traditionnels rendent le chœur des églises obscurs et empêchent qu'on voit de la nef ce qui se fait à l'autel et au chœur ; cela lui est indifférent, il y voit même l'occasion d'y voir avec *les yeux de la foi* plutôt qu'avec ceux du corps. Mais, s'il faut composer, il propose entre autres des jubés dont *tout le dessous fut fait à claire-voie*, des clôtures ou des appuis en forme de balustrade, etc...

On peut suggérer que les objets mobiliers de fer forgé des églises de la fin du XVIIe et du XVIIIe, à cause de leur qualité propre, qui est d'assurer la sécurité des biens et des personnes sans empêcher la vue, furent peut-être une solution de compromis idéale entre les tenants des idées nouvelles, architectes et riches ecclésiastiques, et les tenants de l'orthodoxie religieuse.

Et tant pis si *les Religieux plus exposés aux rigueurs de l'air... sont moins attentifs à l'œuvre de Dieu, et les laïques plus distraits dans leurs prières, ceux-ci ayant la liberté de voir ce qui se passe dans le chœur, et ceux-là pouvant observer ce qui se fait dans la nef et dans les ailes des églises.*

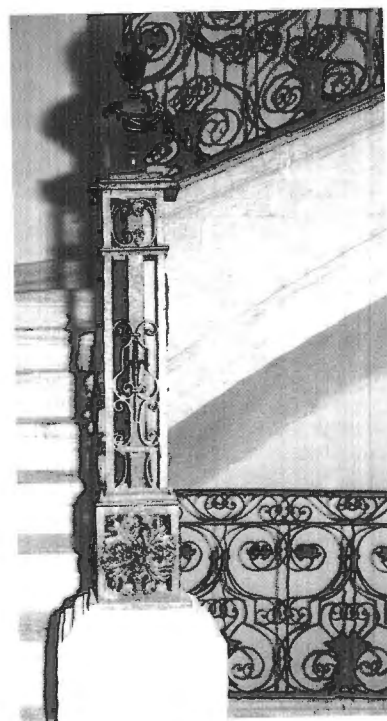
Les mêmes arguments exactement seront repris à Bordeaux, soixante ans plus tard, quand Guillaume Tenet fera de son propre chef abattre l'ancienne muraille enfermant le chœur.

On ne peut pas affirmer que « la religion ne craignait plus de rapprocher les mystères sacrés du peuple des fidèles »³¹, mais en dépit de craintes bien réelles et d'une réaction au progrès condamné, les ecclésiastiques durent céder devant le goût nouveau des dignitaires et des fabriciens qui l'emportèrent, modernisant et enrichissant les autels, etc.

*
* *

30. Un rare écho de ces ouvrages anciens se voit encore aux portes de bronze de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle bâtie pour Charlemagne ; on y trouve déjà exprimées les deux grandes tendances, art « barbare », franc, et inspiration classique. Braunfelds, *Die Welt der Karolinger und ihre Kunst*, Munich, 1968.

31. F. Souchal, *Les Slodtz, sculpteurs et décorateurs du Roi*, p. 501.



32. Des impératifs comparables prévalent chez les Protestants : les temples doivent être de petites dimensions, inconvénient compensé par la construction de balcons, afin que chacun puisse voir, ce que dit Wren à propos des églises de Londres qu'il édifie.

33. Il est probable que la Renaissance et le Concile n'ont pas aboli d'un coup « l'imbrication du concret et de l'abstrait... fond même de la structure des mentalités et des sensibilités médiévales ». (Jacques Le Goff, cité par V. L. Tapié, 1972, p. 9).

34. Jean Delumeau, p. 97.

35. N.A.A.F., 1ère série, 1.2. 1872, p. 266.

Différents niveaux sont aménagés dans les églises nouvelles³². Se modelant sur l'architecture civile, les balcons s'installent aux niveaux supérieurs. Les tribunes d'orgue (celles du Chapelet à Bordeaux ou de Barsac) s'apparentent soudain aux galeries de musiciens prévues dans les salles de fête des grands hôtels particuliers ; balcons et tribunes participent de la théâtralisation du service divin, car l'Eglise qui condamne tout théâtre profane organise la scénographie baroque du seul spectacle admis, dans un décor ascensionnel au service de la gloire de Dieu et de ses saints auxquels concourent rétables de pierre ou de bois sculpté, stuc, peinture. Le souffle baroque inspirant l'art religieux ne se démentira pas durant tout le XVIIIe siècle.

Mais à cet idéal de clarté, se superpose peut-être une signification symbolique de ces clôtures, qui, sous leur forme nouvelle, appartenaient au domaine des jardins et investissent l'espace intérieur des églises. La référence aux jardins, on le verra, se fait tout à fait explicite au Val-de-Grâce, et on sait par ailleurs que la mentalité religieuse, en dépit d'une apparente déchristianisation longtemps proclamée, est toujours très vive aux XVIIe et XVIIIe siècles ; le symbolisme reste un moyen privilégié d'expression religieuse, même si les symboles changent³³. L'église, représentation de la Jérusalem céleste au Moyen Age, le reste toujours à l'époque moderne ; mais cette représentation, sous-tendue et impliquée dans les nouveaux goûts, change dans la mesure où les idées de nature, puis de bonheur gagnent du terrain. Quoi de plus caractéristique de cette

nature contrôlée, maîtrisée, dirigée que l'art des jardins et ces efflorescences et ces treillages de métal fixés dans leur mouvement, quelque exubérant que soit celui-ci. La Jérusalem céleste prendrait la forme d'un jardin, jardin d'Eden retrouvé ou Champs Elysées.

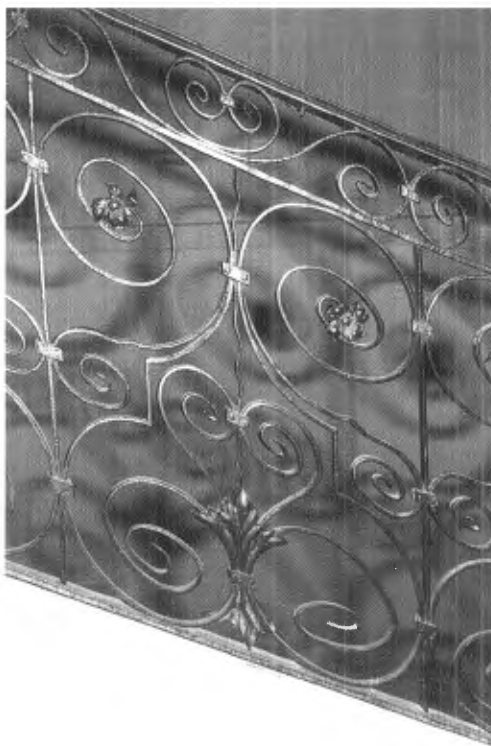
La méditation mystique de Thérèse d'Avila exprime une idée voisine³⁴ : analysant les quatre degrés de l'oraison par lesquels le débutant accède progressivement à la plénitude de la joie mystique, elle compare l'âme à un verger où nous devons *en bons jardiniers* faire pousser des fleurs dont le parfum réjouira Notre Seigneur. La métaphore se développe ainsi pour les différentes étapes de la méditation.

Quoi d'étonnant alors dans le fait que les églises préparent visuellement l'ascension de l'âme vers Dieu, comme on trouve parmi les reliquaires qu'Anne d'Autriche lègue aux Dames du Val-de-Grâce (le nom même est éloquent) *deux petites niches de bois, en chacune desquelles il y a au milieu une Assomption de la Vierge, le tout orné de feuillages émaillés de vert*³⁵... En 1780 on retrouvera à l'église du Chapelet une Assomption, au couronnement des portes de J. Moreau, où ruissellent les chutes de feuillages et de roses écloses...

Dans une église allemande, sous une autre forme, la même métaphore fondamentale se trouve exprimée par la peinture de la voûte. A Steinhausen, en Souabe, dans les années 1730, les frères Zimmermann choisissent le thème de la Vierge en gloire pour illustrer la fausse coupole peinte, décor ascensionnel baroque s'il en est, qu'encadre des deux côtés un décor de végétation luxuriante, lumineuse, éclatante : le paradis terrestre d'une part, et le jardin clos, thème du Moyen Age, symbole de la virginité de Marie de l'autre.

Enfin, conséquence avérée de la Contre-Réforme, l'obligation de résidence imposée à l'évêque va entraîner l'aménagement ou la construction de palais épiscopaux dignes de la fonction¹² qu'ils abritent, de même que le rétablissement et la réforme du clergé monastique entraînent la même conséquence pour les abbayes et édifices conventuels.¹³

13



12 et 13. — Lectoure.
Palais épiscopal (actuelle mairie).
Escalier d'honneur (peu après 1679).
L'aménagement de sa nouvelle
résidence par Mgr Hugues de Bar,
de la famille ducale lorraine, est
contemporain de celui de Mgr de
Béthune à Bordeaux et s'accompagne
également de compléments de fer forgé
qui ne sont pas sans rappeler certaines
réalisations bordelaises.

Jalons d'une chronologie des débuts de la grande serrurerie moderne

A l'étranger

Il faut souligner l'extraordinaire développement que connaît la grande serrurerie dans l'Espagne de la Renaissance durant la première moitié du XVI^e siècle. Les chapelles des églises, puis le sanctuaire lui-même (la *capilla mayor*) et le chœur s'ornent de grilles monumentales de clôture. Entre 1600 et 1615, elles sont encore de style gothique, fait d'enroulements, de motifs héraldiques et d'un bestiaire ailé, introduit par un Juan Francès qui curieusement, pourrait être un Français installé à Tolède³⁶. Aux environs de 1620, les arabesques à l'italienne vont l'emporter progressivement, la virtuosité du travail ne connaît pas de borne, qu'elle se déploie dans une organisation répondant plus ou moins aux proportions classiques, à l'ordonnance à la fois sévère et magnifique, elle trouve des accents proprement espagnols. Des figurines, des scènes entières se déroulent au couronnement (à la cathédrale de Séville ou à la chapelle royale de Grenade), un Christ colossal s'y dresse (*capilla mayor* de Tolède). La naissance d'une école tolédane n'est pas une surprise si on se souvient de la tradition d'armurerie léguée à ce centre par l'Islam ; mais il faut remarquer que les serruriers remarquables de ce temps, Juan Frances, Francisco de Villalpendo, Nicola de Vergara, qui créent des ouvrages exemplaires — multiples grilles de clôture, chaires à prêcher (Avila), pupitres de fer et bronze (Tolède) — sont tout à la fois serruriers et orfèvres, voire même architectes ; le fini, le détail ciselé à l'échelle monumentale justifie le qualificatif de platteresque appliqué à l'art de cette époque³⁷. On travaille le fer comme on travaillerait le bronze, avec le même goût, et le bronze, c'est le matériau dont parlent les textes antiques : la Renaissance est bien présente dans ce goût, mais la substitution du fer se fait parce qu'il y a des ressources minières dans le nord de l'Espagne, et puis, expliquera l'architecte français d'Aviler à la fin du XVII^e, le coût et le poids du bronze sont des inconvénients auxquels le fer orné peut très bien apporter une réponse appropriée.

La première mention d'une utilisation moderne du fer forgé se situerait en Espagne. «Le Palais des Guzmanes, à Léon, par Rodrigo Gil de Montanon (1559-1566) marquerait l'apparition définitive du balcon dans l'architecture espagnole. On peut trouver, cependant, des exemples isolés antérieurs d'emploi du balcon de fer à barreaux verticaux («capilla mayor» de l'église Saint-Thomas d'Avila, 1482-1494)»³⁸. L'auteur insiste sur «l'importance du balcon dans l'architecture espagnole, et notamment dans la madrilène» ; au rez-de-chaussée des grilles de défense ferment les fenêtres contre les assauts des malfaiteurs, à l'étage de beaux balcons de fer permettent de profiter de la rue, de voir et d'être vu.

Le vieux bourg de Santillana del Mar, dans les Asturies, a, par miracle, conservé son caractère architectural, ainsi d'ailleurs que ses activités agricoles traditionnelles qui se déroulent à deux pas des palais ; bien vivant, il offre cependant de ce double point de vue une image comme figée il y a deux siècles. Les façades blasonnées des nobles palais édifiés du XV^e au XVII^e siècle présentent à partir du XVI^e un balcon à barreaux droits, parfois tors, à l'étage noble. En avant des portails de bois ornés de clous potirons, une porte à hauteur d'appui à deux vantaux en fer forgé ; cela a peut-être un rapport avec les *barrières devant les hôtels* des princes du sang et des grands officiers de la Couronne, sur lesquels ceux-ci s'appuyaient jadis pour exercer le droit de juger dans les différents s'élevant parmi le peuple, mentionnées à Bordeaux en 1785³⁹.

L'Espagne a fait preuve d'une extraordinaire précocité dans l'adoption de l'escalier tournant à retours⁴⁰, précocité qui s'essouffera ensuite avec l'épuisement de l'élan de la Renaissance.

Parmi les exemples donnés par Nicolas Pevsner et J. M. de Montclos, il en est un qui me pose question. Il s'agit du célèbre *escalera dorada*, dans l'un des transepts de la cathédrale de Burgos. Un sculpteur architecte, Diego Siloe, en

36 . La cathédrale conserve cinq de ses ouvrages, il y en a d'autres à Avila, Burgo de Osma...

37 . *Platerros* : orfèvres.

38 . Cf. Julian Gallego, «Urbanisme de Madrid», dans *L'urbanisme de Paris et l'Europe, 1600-1680*, p. 258.

39 . *Description historique de Bordeaux*, Pallandre, 1785, p. 55, droit de barrière ; à Bordeaux, elles sont en bois, nul ne peut les arracher, elles doivent pourrir là où elles sont posées.

40 . N. Pevsner, *Génie de l'architecture européenne*, (Livre de Poche), p. 72-75 ; J. M. Pérouse de Montclos, *L'architecture à la Française*, p. 205-206.

aurait dessiné en 1519 la scénographie ascensionnelle dont le plan dessine presque les contours d'une *monstrance*, d'un ostensor, à demi dressé. La rampe est riche, ornée des armoiries de l'évêque donateur Fonseca, et elle aurait été forgée par un français nommé Hilaire, dans un style dense rappelant les ouvrages d'orfèvrerie contemporains, ou ceux des boiseries sculptées : il s'agit d'un compartimentage serré en pilastres ou candélabres issus des grotesques à l'italienne, de réseaux mosaïqués fleuronés, armoriés, de médaillons à l'antique. L'escalier, le balcon en encorbellement, l'enrichissement : tout est peut-être préfiguré ici, avant-courrier trop novateur pour n'avoir pas, mais avec un temps de latence, une postérité nombreuse.

En Angleterre, Inigo Jones dessine pour la maison du colonel Edward Cecil un balcon de fer forgé, dessin daté 1615/1618⁴¹. Au-dessus d'une porte encadrée de refends rayonnants dont la clef s'orne d'un mascaron, cernant un balcon sur consoles, est dessinée une balustrade de fer, à panneaux de barreaux droits, deux panneaux plus petits, comme des pilastres, encadrant le panneau central ; quatre barreaux de fer torsadés à la mode gothique, surmontés de boules, marquent le rythme. Ce dessin aurait été exécuté au retour du deuxième voyage en Italie d'I. Jones, et aurait été inspiré par Venise selon Harris. Ne serait-ce pas plutôt de Naples, sous domination aragonaise, que pouvait venir cet exemple, somme toute bien conforme à la tradition des premiers balcons espagnols telle qu'elle nous est connue ?

La peinture, chose rare, l'atteste : on voit en effet des modèles de balustrades de fer, pour un balcon et pour un pont dont l'arche enjambe une rue, dans un tableau de Monsu Desiderio conservé au Musée d'Orléans, *Décor théâtral - Perspective de palais*⁴². La balustrade du balcon est tout à fait comparable à celle d'Inigo Jones. Or l'atelier d'où sort le tableau est napolitain, et les dates peuvent coïncider.

L'Italie de la Renaissance multiplie les réalisations mobilières en bronze et en fer, et exporte certainement en direction de la France les premiers modèles d'enroulements souples et même de balustres caractérisant le premier développement de cet art. Mais son génie classique n'oblige pas l'Italie à trouver des formules transitionnelles vers une architecture moderne et la maîtrise italienne de la technologie métallurgique, due en partie à la qualité de ses fers, ne lui donne pas un rôle novateur dans la création d'un répertoire post-renaissant. « Contrairement à ce que l'on pouvait attendre de la patrie du Bernin et du *bel canto*, le lyrisme et même l'excès en matière de décoration, lui sont toujours venus de France... Toutefois, au comble de l'expansion, la majestueuse simplicité latine persiste, circule... »⁴³.

Enfin il semble que les pays germaniques et d'Europe centrale poursuivent la tradition médiévale de grilles dans les édifices religieux, autour des tombeaux tout particulièrement, ouvrages qui témoignent d'une maîtrise évidente.

En France

Les prémisses

Deux réalisations précoces prennent place au XVI^e siècle ; liées l'une à l'Espagne, la seconde à l'Italie, elles préfigurent un développement qui se généralisera plus tard.

La terrasse du château de Pau - 1530

En 1530 Henri d'Albret, roi de Navarre et époux depuis trois ans de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, fait exécuter au château de Pau des travaux importants, en particulier au corps de logis des appartements princiers, exposés au midi, face aux Pyrénées et au Gave⁴⁴.

Contre la base talutée de la façade extérieure surplombant le Gave, courait la lice ou corridor de défense ; le roi « la fit couvrir très ingénieusement d'une voûte en berceau pour supporter une terrasse, munie d'un garde-corps en fer, qui vint ainsi border sur toute sa longueur l'appartement principal du premier étage, pour permettre à ses occupants de jouir du bonheur de la vue et du soleil ».

41 . Dans John Harris, *English Decorative ironwork*.

42 . P. Seghers, *Monsu Desiderio ou Le théâtre de la fin du monde*, Paris, 1981.

43 . P. Lorenz, *La Ferronnerie italienne*.

44 . J. P. Babelon, *Henri IV*, Paris, Fayard, 1982 ; p. 45.

La précocité de la date, liée à la proximité géographique, confirme l'idée que dans un premier temps, l'influence espagnole est prépondérante ; on ne connaît pas le dessin, mais il y a de bonnes chances pour qu'il s'agisse d'un simple barraudage vertical, comme il y en a tant d'exemples de l'autre côté des Pyrénées. Et à propos de ce qui est sûrement un des ouvrages fondateurs en France, on peut remarquer que le fer est déjà

utilisé pour ses qualités de légèreté et la transparence de sa découpe, dans l'aménagement d'une résidence royale ancienne et sévère, qu'on met au goût du jour sans la modifier trop, et où son emploi facilite la création de dégagements et d'articulations différentes des corps de logis entre eux, et les ouvre sur l'extérieur.

Henri IV enfant connut ces aménagements.

La grille de la grotte de la Bâtie d'Urfé - 1551 à 1557

La Bâtie d'Urfé, dans le Forez, est l'œuvre de toute la vie d'un homme de la Renaissance, diplomate devenu philosophe : le maître d'ouvrage en est Claude d'Urfé. Courtisan, habitué de l'Italie, il ne construit pas une maison des champs à la manière des négociants italiens lyonnais, mais une demeure dont le plan comme le décor sont l'expression allégorique d'une pensée philosophique complexe, « cosmogonie poétique fondée sur la métaphysique du beau de Marsile Ficin » développée à la cour florentine des Médicis⁴⁵. La chapelle et la grotte en illustrent

deux aspects complémentaires et antithétiques. L'eau est partout présente dans la grotte, mais aussi Bacchus et le vin et la vigne, dont les lourdes grappes de fer pendent aux rameaux feuillés entrelacés sous lesquels se déguisent les grilles qui ferment les arcades d'entrée de la grotte sur le jardin. C'est un ouvrage profondément original, sans équivalent aujourd'hui, s'il en eut jamais, qui allie un rendu joliment naturaliste, à une signification symbolique d'une complexité intellectuelle et d'un raffinement tout florentin.

*
* *

On peut mentionner un troisième ouvrage, mais déplacé, restauré, il ne peut être considéré comme un élément fiable.

Il s'agit de la grille dont deux fragments sont exposés dans la cour de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, au soubassement de l'ancien portique du château de Gaillon et devant l'ancien portail du château d'Anet⁴⁶. L'alliance du fer forgé du châssis et des enroulements, de la rôle des masques avec le bronze des médaillons royaux et des scènes de la vie du Christ, sera plus tard reprise pour les ouvrages importants. Il semble malheureusement qu'il soit difficile de trouver des documents sur la conception et la réalisation de ces panneaux⁴⁷.

A la même époque, Mathurin Bon, serrurier de la Ville de Paris en 1559, devient serrurier ordinaire du Roi, recommandé par celui-ci pour l'office de garde de l'Arsenal de Paris en 1585 ; c'est donc un personnage exceptionnellement distingué⁴⁸.

*
* *

Au même moment, deux architectes jouent un rôle important dans la définition d'une ligne ornementale originale, adaptant les modèles antiques et italiens aux traditions françaises : Pierre Lescot et Philibert De L'Orme à qui l'on attribue le jubé de Saint-Etienne du Mont, vers 1545, et qui conçoit Anet ; faut-il voir dans ces démarches

successives une progression logique, dont l'effet ne se fera sentir pleinement qu'un siècle plus tard ?

L'étude de l'œuvre de Philibert de L'Orme, telle que la présente A. Blunt⁴⁹, permet de relever certains éléments tendant à prouver que son rôle ne fut pas mince, dans la définition d'un nouveau type d'architecture (saillies en tours rondes, balcons, balustrades), d'un nouveau répertoire décoratif inspiré de l'antique et transformé à la française, enfin dans le rôle accordé au travail du métal en association avec l'architecture. Chez lui on trouve une adaptation de la volute double de Michel-Ange, que nos serruriers adopteront définitivement pour la balustrade au-dessus de la corniche de la chapelle de Saint-Germain. Il emploie des entrelacs de pierre, au portique d'Anet en particulier, dont le dessin est à la fois profondément moderne, et se réfère pourtant parfois à l'antiquité, s'inspirant de certaines fresques romaines, pense A. Blunt. Mais c'est un répertoire éternel. Ainsi les contours en S affrontés, qui dessineront les balustres de tant de grilles, figurent à Anet, et leur origine peut être trouvée dans le répertoire hellénistique⁵⁰. Les figures de base des entrelacs de Saint-Etienne du Mont, s'ils sortent de son imagination, fourniront le répertoire des serruriers dès la fin du XVIIe. Enfin, le bronze, et non le fer en l'état de mes connaissances, connaît un grand rôle, associé à la pierre, comme l'Antiquité le pratiquait sous une cer-

45. G. Gardes, « La Bâtie d'Urfé ou l'amour absolu », *Monuments historiques*, n° 157, juin-juillet 1988, p. 37-43.

46. Cité dans P. Faure, *La ferronnerie d'art*, Paris, 1978, tome I, p. 57, qui parle de la grille de la chapelle de Gaillon. Le livre de A. Deville, *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon*, Paris, 1850, ne mentionne ni la grille, ni même Henri II, bien que Gaillon ait reçu la visite de nombreux souverains.

47. Le fait que les deux groupes de panneaux portent à l'identique les chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers, croissants et D entrelacés, de même que la similitude de composition tendrait à prouver qu'ils appartiennent à un même ensemble, peut-être destiné à la chapelle d'Anet ; 1559, date de la mort d'Henri II, permet de donner un *terminus ad quem*, bien que les deux médaillons royaux enchâssés à l'une des portes aient été ajoutés plus tardivement : ce sont en effet ceux de Charles IX et de sa femme Elizabeth, dont on lit encore clairement le nom ainsi qu'une date : 1575. On peut penser à un réemploi d'une œuvre non encore en place à la mort du roi Henri II. J. P. Babelon, très réservé, parle d'Ecouen comme origine possible.

Faudrait-il ranger ce travail original, associant le serrurier et le fondeur-ciseleur, proche du travail de l'orfèvre, parmi les ouvrages des élèves et ouvriers de Benvenuto Cellini qui travaillent dans l'Hôtel de Nesle entre 1549 et 1556 ? Il semble réaliser un heureux compromis entre l'inspiration italienne et antiquisante, qui caractérise les panneaux carrés de bronze (représentant l'adoration des bergers, celle des mages, l'ascension et la résurrection) et les mufles de lion, et, d'autre part, le vocabulaire, anses de panier, S affrontés en balustres, entrelacs, qui semble bien français, ou du moins sera adopté et codifié par les serruriers français postérieurement.

48. Fr. Husson, *Les serruriers*, et L. de Laborde, *Comptes des Bâtiments du Roi*, 1528-1571.

49. A. Blunt, *Philibert de l'Orme*.

50. *La Grèce hellénistique*, Collection l'Univers des Formes, Paris, 1970, p. 28 et 29 : Didymes, Temple d'Apollon.

taine forme. Le célèbre escalier des Tuileries, à jour élipsoïdal, sans colonne ni noyau, sur trompes en tours creuses, rampantes et bombées dont Sauval suggérait la *masse pesante de pierre... faite en coquille qui roule entre deux airs*⁵¹, était bordé d'une balustrade de bronze dont on ne connaît pas le détail mais qui préfigure, peut-être, le développement de la grande serrurerie française s'appliquant aux rampes d'escalier.

L'examen des *Comptes des Bâtiments du Roi* entre 1528 et 1571⁵² n'apporte aucun élément prouvant l'utilisation contemporaine du fer forgé dans de grands ouvrages. Un mémoire détaillé d'Anthoine Mousseau, maître-serrurier de la ville de Paris, en 1547, pour Saint-Germain-en-Laye, ne mentionne que de la serrurerie traditionnelle (ferrements divers), à l'exception de deux éléments : *... ung contreceur de fonte, où est figuré ung hercules, scellé avec huit grosses pattes ou contreceur de la chemynée qui est en la chambre de la Royné... deux huis de fer garniz de penture et enchassileure, qui servent à fermer l'emboucheure de la chemynée qui est au cabinet de madame la Duchesse de Valentinois...*

Aux Tuileries, en 1571, les comptes des travaux pour les jardins précisent que la clôture du grand jardin consiste en haies, de même autour des parterres, et pour faire le *dedalus*, ou labyrinthe, on fait de bois le treillisage⁵³. En 1581, la reine-mère Catherine de Médicis fait faire à l'hôtel de Soissons *une galerie de bois à jour hors d'œuvre*, des *balustres* de menuiserie pour garnir la grande salle ovale avec galerie au pourtour et la vis⁵⁴.

Par contre, une gravure anonyme du carrousel donné en 1612 sur la place Royale vue de l'est, montre l'arrière des hôtels qui encadrent la place⁵⁵ ; on aperçoit l'amorce des parterres de broderie des jardins, et la transition entre ceux-ci et les bâtiments est indiquée, terrasse ou clôture ; l'une de ces clôtures est apparemment composée de grillages de fer à barreaux droits, sans couronnement, sur bahut de pierre, et rythmés par des piliers de pierre sommés de boules. Il est significatif que cette innovation soit liée à la place Royale, place-théâtre pour les jeux et représentations, pour la mise en scène du pouvoir royal, comme à l'occasion du carrousel d'inauguration d'avril 1612.

En 1625, Mathurin Jousse publie *La fidèle ouverture de l'Art du serrurier*, dédiée aux R. P. Jésuites⁵⁶. Cet important ouvrage de 150 pages est réédité deux ans plus tard, d'autres rééditions suivront, c'est dire que ce premier traité de la serrurerie répondait alors à une attente importante. Or l'étude des différentes planches qui le composent montre que non seulement «ses œuvres sont franchement empreintes du caractère de la décoration du XVI^e siècle»⁵⁷, mais que le type même des œuvres présentées offre le même caractère : il n'y a que deux planches concernant des grilles, et ce sont des grilles de fenêtre, grilles de défense traditionnelles, à peine ornées de quelques motifs inscrits dans des losanges. Bien qu'il se défende d'avoir voulu tout exposer, on ne peut s'empêcher de penser que si l'usage de portes, rampes, balcons de fer avait été alors répandu, l'auteur n'aurait pas résisté au plaisir de montrer un ou deux exemples dans le goût du jour. Il faut remarquer également que le montage par tenons et mortaises n'y figure pas encore. Mais la grande variété des dessins de couronnement de serrures, de frises, d'anneaux de clefs, portés à une échelle monumentale se retrouvera dans la grande serrurerie, ainsi à l'imposte des portes de vestibule de Maisons.

Les divers recueils répertoriés par D. Guil-mard⁵⁸, datés de 1612, 1625, 1646, 1650, etc. ou non datés donnent des modèles de petite serrurerie. Les rampes et balcons de P. G. (Pierre Gandin)⁵⁹, ne sont pas datés, et des modèles de I. de Mortin ayant été exécutés à Versailles dateraient du règne de Louis XIII. Les dates des recueils de modèles de grande serrurerie attestent en fait la volonté des Bâtiments du Roi de diffuser des modèles d'art décoratif, avec un succès retentissant, à partir de 1670⁶⁰ ; le maître serrurier Hugues Brisville insère dans son recueil de planches son portrait gravé par Ladame en 1663, où il apparaît en bel habit à col de dentelle, les instruments du dessinateur à la main, alors que par la fenêtre, on peut apercevoir les balcons sur consoles d'un bâtiment donnant sur un jardin clos par une porte monumentale de fer. La notabilité du personnage et de son art est alors évidente⁶¹.

51 . J.-M. Pérouse de Montclos, *L'architecture à la française*, p. 170.

52 . L. de Laborde, tome 2, p. 314.

53 . *Idem*, p. 344.

54 . *Idem*, p. 351-353.

55 . Publiée dans *L'Estampille*, n° 123, juillet 1980, p. 16.

56 . Par qui il a été employé. La dédicace n'est sans doute pas fortuite...

57 . Louis Blanc, *Le fer forgé en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, p. 11.

58 . D. Guil-mard, *Les maîtres-ornemanistes*.

59 . *Idem*, n° 14.

60 . Cf. John Harris, *English Decorative Ironwork*, p. 1.

61 . Le nom de ce serrurier figure dans les Comptes de Saint-Germain en 1669 pour de la serrurerie ordinaire. (cf. J. Guiffrey).

Le grand tournant des années 1640 à Paris

Les édifices civils

Quelques réalisations précoces datées

- Richelieu commande de grandes grilles pour entourer la statue du roi Henri IV au Pont-Neuf, dans la tradition des grilles entourant les tombeaux dans les églises (vers 1635).

- Le cinq février 1636, François Marchant, maître serrurier, s'engage à exécuter les ouvrages de fer du château de Monsieur de Bullion, surintendant des Finances, et donc des Arts. Il s'agit des remarquables portes et grilles des baies de la Nymphée de Wideville⁶², *grilles du plus précieux travail de ferronnerie*. Frise d'anses de panier, enroulements, feuillages, bouquets de tulipe, lys martagon et autres fleurs, chiffre, palmes, lauriers servent au décor. Le marché précise que Marchant en a fait « quatre desseings » qui serviront de modèle : dessins d'exécution vraisemblablement nés de la complicité entre un excellent artisan et un architecte important, proche des Bâtiments du Roi, dont M. Charageat pense qu'il pourrait s'agir de Jacques Lemercier ; il faut remarquer également l'irrésistible ascension de Mansart à cette date, figurant parmi les artistes employés par la Maison du Roi, travaillant pour Gaston d'Orléans à Blois ; il travaillera ensuite pour les surintendants des Finances et des Arts successifs, Tubeuf, la Vrillière, Longueil...

- La même année 1636, Louis XIII loge en son château neuf de Saint-Germain-en-Laye François Toisonnier, *excellent serrurier, tant pour l'entretienement dud. chasteau que pour travailler en serrures et pièces curieuses de son mestier* ; il y est toujours en 1645⁶³. Il n'y a apparemment pas trace d'un tel privilège antérieurement.

- Autre date assez proche : en 1641, Isaac Geslin, serrurier, exécute les grilles d'entrée du château de Carrouges dans l'Orne⁶⁴ : la grande porte à deux vantaux et couronnement, encadrée de deux hauts piliers sommés de vases, les grilles latérales reposant sur un bahut. Le dessin en est admirable, contours de lames plates et ornements végétaux.

Ce sont surtout des ouvrages d'extérieur, tout comme la très remarquable clôture du château de Vaux-le-Vicomte, grilles tendues entre des piliers de termes en gaine colossaux et porte à couronnement de rinceaux souples flanquant le motif central en cœur, réalisées sous la direction de l'architecte Le Vau (ou de l'italienisant Lenôtre ?) avant 1661.

Des recherches récentes précisent et complètent ces jalons d'après des réalisations parisiennes, encore existantes et documentées, ou connues par des marchés archivés⁶⁵.

Les balcons de serrurerie.

Le mot balcon, étymologiquement d'origine allemande, puis italianisé, apparaîtrait pour la première fois dans le *Mercure français* en 1623 pour désigner une sorte de *fenestre qui s'avance au dehors en forme de saillie* ; on n'avait pas attendu le mot pour réaliser de tels ouvrages, rares il est vrai, dès le XVe siècle, à Nancy par exemple. Le balcon de pierre précède le balcon de serrurerie, encore qu'on ne soit pas sûr que celui du pavillon du Roi à la place des Vosges soit d'origine.

La chronologie des balcons de serrurerie commencerait vers 1636-1639 à l'hôtel de Bretonvilliers, qui sans doute inspirera Mgr de Béthune à Bordeaux trente ans plus tard. Suivaient en 1641 trois balcons, l'un pour l'hôtel des Ursins dans la Cité, et deux autres lui servant de modèle rue Neuve Notre-Dame et à l'Arsenal. Puis, dès 1642 peut-être, celui de la galerie de l'hôtel Lambert dans l'île Saint-Louis. En 1645, le grand balcon devant les appartements d'Anne d'Autriche au Palais royal, permettant une large vue sur le jardin : enroulements, feuillages, grandes fleurs de lys et fleurettes étaient rehaussés d'or, richement ; l'ouvrage était celui d'Etienne Doyart originaire de Nevers⁶⁶. En 1655, ce seront les balcons du Val-de-Grâce. Il n'est pas indifférent que la destinataire soit en-core Anne d'Autriche qui a été élevée en Espagne, à une époque où — et c'est certainement en rapport — cette même Espagne, en plein siècle d'or, est à la mode à Paris⁶⁷ : le Cid triomphe en 1636. Curieusement, cependant, les noms des serruriers conservés apparaissent soit français, soit allemands ou lorrains, pas du tout espagnols.

Vers 1650-55 on ajoute les grands balcons des pavillons de la place Royale, et ils se multiplient sur l'île Saint-Louis, dont le « quai des balcons » est à lui seul emblématique. En 1650-57, Le Vau fait faire le balcon de l'hôtel Lauzun. Le balcon du Louvre, dit de Charles IX, fait partie de la reconstruction de la petite galerie par Le Vau en 1662. Monogrammé AL, il est déjà Louis XIV.

62 . M. Charageat, « La Nymphée de Wideville et la grotte du Luxembourg », *B.S.H.A.F.*, 1934, p. 16-31. Le marché du serrurier y est publié.

63 . Dans *N.A.A.F.*, 1ère série, 1872, p. 50.

64 . R. Subes (en couverture).

65 . J. P. Babelon, « Histoire de l'architecture au XVIIe siècle », *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes Etudes, VIe section — Sciences historiques et philologiques*, 1973-1974, p. 565-585 et 1974-1975, p. 683-690. Du même, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, 1991. M. Jean-Pierre Babelon, aujourd'hui directeur du musée et du domaine de Versailles, eut l'extrême gentillesse de me communiquer personnellement les comptes-rendus de ses séminaires à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, me confortant dans ma démarche solitaire et provinciale.

66 . Le mariage d'Henriette de Clèves, duchesse de Nevers, avec Louis de Gonzague, duc de Mantoue en 1565 eut pour conséquence un développement des arts décoratifs sous influence italienne : faïence, verrerie, et peut-être traitement du fer.

67 . J. P. Babelon, « Essor et décadence du Marais », p. 103.

Entre 1654 et 1661, Louis XIV fait aménager par Louis Le Vau le château de Vincennes. Il semble qu'y apparaisse un modèle de la modernisation des châteaux forts médiévaux ; on peut en tout cas remarquer à l'arrière-plan d'une gravure qui est l'une des plus anciennes représentations de Louis XV, la balustrade d'une galerie ou d'un balcon dont le dessin n'est pas très éloigné de ce que l'on fera pour le château de Biron en 1725⁶⁸.

Les rampes d'escalier de serrurerie

On a tendance à leur imputer également une origine espagnole ; mon information, par trop lacunaire, ne m'a pas permis d'en suivre le cheminement.

A Paris, la plus ancienne appartiendrait à l'hôtel Marin de la Chataigneraie, rue des Francs-Bourgeois, construit par P. Le Muet en 1642. En

1645, le duc de Bellegarde, dans une opération de rénovation d'un bâtiment ancien, fait remplacer la rampe de bois de l'hôtel Concini par une rampe de fer. Au Val-de-Grâce fondé par Anne d'Autriche, l'escalier de ses appartements construits par Le Muet est édifié entre 1645 et 1655, celui du monastère est un peu plus tardif. Puis se succèdent entre 1648 et 1665 quatre escaliers de Mansart, exemplaires ; puis en 1658-1660, l'escalier de service de l'hôtel de Beauvais, rue François-Miron, construit par Antoine Le Pautre.

Enfin les forges, rustiques ou mythologiques, apparaissent dans la peinture internationale au même moment, est-ce une coïncidence ? : Van Vliet en 1635 (La Forge), Velasquez en 1630 (Apollon dans la Forge de Vulcain), et surtout les deux tableaux des Frères Le Nain autour de 1640 (les Le Nain dont on peut rappeler qu'ils sont alliés de très près à des maîtres serruriers laonnais ou parisiens).

L'utilisation exemplaire du fer forgé dans l'œuvre de F. Mansart

D'après les contrats retrouvés et publiés, les plus grands architectes parisiens des années 1630-1650, Le Muet, Lemercier, Le Vau et Mansart, apparaissent liés par des rapports professionnels étroits ; d'autre part certaines idées étaient dans l'air et imprégnaient les goûts et les besoins. Il semble bien néanmoins que F. Mansart ait su cristalliser admirablement les aspirations du temps et en trouver des traductions ou des équivalents dans ses partis architecturaux ; la paternité de chaque innovation ne lui appartient peut-être pas en propre, si l'on en croit *La Mansarade*, et cela n'a à la limite aucune importance. Il fallait du génie pour intégrer ces innovations dans un parti cohérent et tirer un parti d'idée d'une prouesse technique ; c'est pourquoi l'analyse de son œuvre exemplaire sous l'angle précis de l'utilisation du fer forgé, telle que peuvent la permettre les ouvrages qui lui sont consacrés, est tout à fait instructive⁶⁹. L'architecte joue dans l'évolution du type d'hôtel adopté en France un rôle déterminant, opérant «pour chaque œuvre, une synthèse parfaitement nouvelle et parfaitement originale entre sa compréhension de l'architecture de la Renaissance italienne... et la tradition française classique représentée par Philibert de l'Orme et Salomon de Brosse»⁷⁰. Ainsi il empruntera à la première le goût de l'espace où formes et lumière créent des volumes jouant des valeurs d'éclairage, espace théâtral par excellence. *Commence par être peintre*, dira N. Ledoux aux architectes⁷¹. Cette formule convient admirablement aux architectes français du XVII^e siècle, et la formation de Le Nôtre chez le peintre Vouet va dans le sens de cette logique. Madame de Maintenon, elle-même, note la qualité pitto-

resque des vêtements rouges des ecclésiastiques dans les jardins de Versailles... Mais c'est dans la tradition récente française que Mansart trouve l'inspiration des moyens pour y parvenir.

Entre 1634 et 1638 après quelques expériences préalables réalisées dans des châteaux à la campagne, l'hôtel parisien se définit dans sa forme classique.

L'escalier

Mansart est à l'origine d'un des nouveaux schémas : celui de l'escalier à cage ouverte succédant à l'escalier voûté en tunnel. La cage d'escalier va prendre désormais une importance grandissante, à laquelle se joignent le vestibule, les perrons, s'inscrivant dans une organisation spatiale tridimensionnelle.

On peut suivre l'évolution : entre 1720 et 1730 au château de Balleroy, pour la première fois, l'escalier principal est soutenu par un système d'arcs et de voûtes qui donnent un sentiment nouveau de lumière et d'espace. Il y a malgré tout une colonne support au rez-de-chaussée, et la rampe est à balustre de pierre.

À l'hôtel de la Vrillière (1635-1638), l'escalier (détruit) est une nouveauté remarquable à laquelle s'associe la serrurerie. Voici un extrait de la description de Sauval⁷² : *ses marches sont... bordées d'un balustre de fer, simple véritablement, mais bien pensé, et travaillé avec autant d'art que de patience ; et quoique tous ses enroulements soient fort ordinaires ; que leurs contours ne se fassent valoir, ni par la variété ni par le nombre, et qu'enfin ils soient tous semblables ; cette ressemblance néan-*

68 . Gravure anonyme de 1715 chez N. Guérard, reproduite dans *Louis XV, un moment de perfection de l'art français*, p. 219. C'est aussi la préfiguration de l'utilisation de la ferronnerie comme arrière-plan dans la peinture de la fin du XIX^e siècle, ou dans la publicité contemporaine, française ou américaine.

69 . L'ouvrage de référence est ici celui de F. Braham et P. Smith, *François Mansart*, complété par un article de P. Smith, «L'hôtel de la Bazinière», publié dans *L'urbanisme de Paris et l'Europe, 1600-1680*, Paris, 1969, et un article d'A. Blunt dans le même ouvrage.

70 . A. Blunt, 1969, p. 62.

71 . M. Gallet, Catalogue de l'exposition *Ledoux*, Paris, 1979, p. 37.

72 . Citée dans F. Braham et P. Smith, p. 212.

moins, par tout ailleurs si ennuyeuse, est ici, je ne dis pas seulement plaisante, mais admirable. Le fer en est si proprement manié, si justement roulé, mené et distribué si gaiement, que c'est tout dire, qu'il a été exécuté par Jean Baptiste Chapperet, homme reconnu de tous les gens du métier pour le plus adroit serrurier de ce siècle : du fer, disent-ils, il en fait tout ce qu'il veut, il met en exécution dessus tout ce qui lui vient en pensée ; ce métal si rebelle, lui est aussi obéissant que si c'étoit du bois, de la terre ou de la cire. Et de fait se peut-il rien voir de plus merveilleux que ce beau vase de fer, percé à jour, qu'il a élevé sur le premier pilastre ? Y a-t-il rien de plus tendre, que des basses tailles⁷³ dont il est environné ? Les aigles qu'il y a représentés semblent vivans, les fruits vrais, en un mot tous les autres enrichissements sont taillés avec une telle mignardise que cela est étonnant, tant ils approchent de la nature ; aussi ce vase a-t-il paru à l'ouvrier même si achevé, qu'il n'a pu s'empêcher d'y graver son nom et son surnom.

François Mansart semble avoir eu pour la réalisation de son grand œuvre le talent de trouver les plus excellents tailleurs de pierre, dont le nom nous est même parvenu (Philippe Le Grand, Simon Lambert dit « la mer-au-trait »), et le meilleur serrurier dont l'éloge nous est fait⁷⁴ : c'est que l'un et l'autre vont concourir à cet art d'illusion qui semble être un souci constant chez le grand architecte, préoccupé de concrétiser ses desseins, et qui est caractéristique aussi de cette époque. Il faut noter que les aigles mentionnés figurent dans le vocabulaire ornemental de Mansart, quel que soit le talent du serrurier.

Si, au château de Maisons (1642-1651), la rampe d'escalier est de pierre — mais l'argent ne lui est pas compté —, d'autres usages du fer y seront systématiquement éprouvés, comme on le verra. A l'hôtel de Blérancourt (1644-45, détruit), on démolit l'escalier d'honneur pour le reconstruire : on y prévoit des balustrades de fer.

Mansart travaille à l'hôtel de Tubeuf (1644-1645) : on prévoit pour le nouvel escalier les mêmes balustrades qu'à l'hôtel de la Vrillière. A l'hôtel de Jars (1648-1650) est de nouveau utilisée une rampe de fer⁷⁵ : c'est aussi d'après la pensée de Mansart que Maître Louis Danic entreprit les appuis de fer, qui règnent le long des marches de cet escalier, et que Charles Le Lorrain exécuta ; ce sont des panneaux séparés les uns des autres par des pilastres, et renfermés entre deux petites frises ; dans ces frises au reste, aussi bien que dans les pilastres et les panneaux, se voient plusieurs enroulements engagés les uns dans les autres avec ordre et confusion tout ensemble qui tous jettent des graines et des feuilles, finissant en fleurons et composent des ovales et des ellipses de toutes formes et de toutes figures ; mais gentilles, capricieuses, et tout à fait spirituelles... Cette description heureusement éloquentة permet d'être sûr que, dans les années

1650, sous l'influence de Mansart utilisant au mieux les compétences artisanales ou/et artistiques pour la plus grande harmonie de ses décors, comme le feront entre autres Tourny et Gabriel, le principe même d'organisation du décor de fer de la rampe d'escalier classique est fixé et le vocabulaire ornemental largement expérimenté.

A l'hôtel de Guénégaud (1653), Mansart construit un remarquable escalier sur trompe, le long duquel s'enroule une lourde rampe de fer qu'on estime d'époque.

A l'hôtel de la Bazinière (1653-1658 détruit), le contrat passé pour la rampe de fer du grand escalier a été heureusement découvert. Il est intéressant à plus d'un titre, et on ne peut le passer sous silence⁷⁶ : Jean Chuppret, maître serrurier à Paris, demeurant rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Paul, s'engage à faire une balustrade de deux pieds neuf dix poulces de hault de fer forgé par entrelas... dans lesquels entrelas il y aura des balustres de fer de feut piedz destaux bazes et appuys de gros fer... tout suivant le desseing qu'en a vol (?) faict par le sieur Mensard..., laquelle balustrade sera posée tant sur les rampes que palliers en toute lestendue du grand escalier que ledit seigneur de la Bazinière faict faire en son hostel au Faulbourg Saint-Germain sur le quai Malaquest conformément aud. dessein que led. Chuppret a dict bien scavoir pour l'avoir considere a son loisir et paraphe de sa main au dos d'icelluy ez a leffet desd. ouvrages fournir toutes sortes de fer... de ne pouvoir entreprendre ni travailler a aucune autre ouvrage que par le consentement dud. Sr de la Bazinière et led. Sr Mansard en sorte que lesd. ouvrages puissent être faictz... dans six mois prochain et ce moyennant et a raison de trois cent livres pour chacune thoise...

Avec une orthographe à peine modifiée, est-ce là le fameux serrurier de l'hôtel de la Vrillière ? Mansart semblerait dans ce texte s'en réserver quasiment les services exclusifs⁷⁷, moyennant une rétribution confortable d'ailleurs⁷⁸. Ceci, et le délai de six mois, laisse à penser qu'il y avait alors à Paris peu de compagnons ou même de serruriers assez habiles pour prêter la main à ce genre d'ouvrages. La foule de compagnons formés lors des immenses travaux de Versailles ruinera sans doute le métier...

Le texte prouve également que « Mansart exerçait le même contrôle jusque dans les détails sur la décoration intérieure, comme il le faisait à l'égard des grandes lignes de l'architecture », et que son choix ait eu valeur d'exemple découle de l'excellence de ses travaux et de sa réputation.

Jean Marot ayant gravé le dessin d'une grille du château de Maisons, on peut se demander si une partie des planches gravées par cet ornementiste ne reprend pas certains dessins donnés par Mansart lui-même ou inspirés par ses

73. Sculptures.

74. C'est bien ce qui est suggéré dans la *Mansarade* citée dans Braham et Smith, t. I., p. 159.

75. Dans Braham et Smith, t. I., p. 235.

76. Peter Smith, « L'hôtel de la Bazinière », dans *L'urbanisme de Paris et l'Europe, 1600-1680*, p. 83. Contrat publié (Minutier central, Etude CXIII, Liasse 34, 19 mars 1654).

77. Cf. encore *La Mansarade*.

78. A la Bourse de Bordeaux on ne donnera en 1755 que 120 livres de la toise de rampe d'escalier.

directives pour des édifices dont il fut le responsable. Le marché de Jean Chuppret mentionnant les entrelacs dans lesquels se trouveront des balustres, le gros fer des piédestaux, bases et appuis, peut faire penser à un modèle reproduit par Louis Blanc⁷⁹.

Les tribunes et balcons

L'article de Peter Smith concernant l'hôtel de la Bazinière met l'accent sur un autre élément prévu par Mansart : l'utilisation de balcons en saillie, à l'intérieur comme à l'extérieur du bâtiment. À l'intérieur : une grande salle du premier étage *comporte, surmontant une alcôve, une galerie avancée pour les musiciens* dont Mansart donne le dessin précis, plan et élévation ; la galerie comporte une avancée en tour ronde saillant au-dessus d'une porte encadrée de pilastres ; on retrouve ce type de galerie pour les musiciens dans la salle des fêtes de Maisons. D'autre part, à

l'extérieur d'un cabinet splendidement décoré dans l'aile sur le jardin, avait été prévu *un avant-corps en encorbellement* dont Mansart donne le plan et la coupe, et qui devait être si original que le graveur Marot — pourtant architecte — n'en comprit pas le parti. Le plan, situé dans le dessin de Mansart sous la coupe du cabinet, semble bien montrer une avancée en tour ronde là où se trouve la mention *balcon*.

On retrouve d'ailleurs à Maisons, dans un pavillon, un balcon en encorbellement, en saillie au-dessus du fossé, préfigurant les balcons sur trompe. De même, Mansart ajoutera en 1650 des balcons donnant sur la Seine aux quatre maisons achetées par lui en 1634 rue Saint-Louis (quai des Orfèvres), et la même année, il obtient également le droit de construire un balcon en saillie au-dessus de la rue au premier étage de sa maison personnelle, rue Payenne.

Le château de Maisons

On peut isoler le cas du château de Maisons⁸⁰ car il offre à lui seul un emploi considérable du fer forgé dans une étroite relation avec le parti architectural d'ensemble. Un dessin sans doute contemporain publié par Braham et Smith⁸¹, représentant l'élévation sur jardin, montre trois propositions de motifs pour les balustrades délicates qui couronnent les toits, sans doute trouvant leur origine dans les ouvrages de plomb qui ornaient le faitage dans la tradition plus ancienne. Motifs simples et élégants : deux S opposés dessinent des balustres stylisés ; deux anses de paniers se superposent en X ; le troisième, apparemment le seul adopté, en tout cas le seul subsistant, dessine une sorte de lambrequin stylisé, à base d'anse de panier et d'enroulements simples. Le premier dessin, qui sera très souvent repris dans les débuts de l'art de la ferronnerie et de sa diffusion⁸², est prévu en option pour le balcon du pavillon latéral, et au balconnet de la baie centrale sous le fronton, lui-même sommé d'une balustrade.

Une autre balustrade de fer, qu'une restauration a remplacée par un équivalent en pierre, bordait l'arc formant liaison entre le bâtiment et la terrasse. Les balustres de fer paraphrasaient avec bonheur les balustres de pierre qui leur faisaient suite.

Enfin c'est à Maisons que l'on trouve, pour la première fois semble-t-il, et dans une réussite parfaite, les grandes grilles fermant le vestibule. Deux dessins différents ornent ces grilles, dont l'une fut gravée par Marot, et dont il existe un

dessin à la Bibliothèque nationale. Nulle preuve que le dessin en soit de Mansart, il a même été attribué à Marot⁸³, sans doute parce que celui-ci en a signé la gravure. Si l'on pense au soin que Mansart apporte à la supervision de toute la décoration intérieure de ses constructions, il est difficile d'imaginer qu'il n'a aucune part dans cette innovation. Dezallier, en 1755, en vante les qualités : *On admire les deux grilles de ce vestibule travaillées en fer poli. Celle de la cour a cinq panneaux remplis par un pilastre à double balustre. Le dormant présente un satyre couronné par deux enfants et terminé par rinceaux et fleurons. Le milieu de la grille sur le jardin est occupé par un cartouche ovale que remplit un caducée entouré d'épis de blés et de feuilles de chêne. Ce panneau est environné de quatre panneaux de rinceaux et d'un guillochis avec des masques qui tourne autour. La première grille qui est l'œuvre d'un serrurier français, est supérieure à la seconde faite par un allemand. Elles sont d'une si grande beauté qu'on les a enfermées dans des volets de bois*⁸⁴...

L'usage des grilles de fer fermant de deux dessins différents les vestibules va se répandre un peu plus tard. Versailles et Bordeaux les adopteront presque simultanément dans les années 1680.

Cette utilisation inventive, novatrice et exemplaire du fer forgé avérée chez F. Mansart, on la retrouve chez ses successeurs : son neveu, Jules Hardouin-Mansart ; l'élève de ce dernier, Boffrand ; Jacques V Gabriel ; le fils de celui-ci, surtout, Jacques Ange Gabriel, développe cette

79 . L. Blanc, 1928, pl. 18.

80 . Commande : 1642. Décoration exécutée vraisemblablement entre 1646 et 1651.

81 . Tome 2, pl. 230.

82 . On le retrouve à Bordeaux sur le dessin représentant une des maisons devant être détruites pour l'édification de la place de Bourgogne (fig. 21), et aux impostes des maisons des Feuillants, rue des Ayres (dessin conservé aux A. D. Gir.) ; l'imposte existe toujours.

83 . Mais sans preuve, par L. Deshairs.

84 . Cité dans A. Mauban, 1946, p. 239. Les portes sont aujourd'hui conservées au Louvre. Faut-il reconnaître en ces serruriers J. B. Chuppret et Le Lorrain ? L'hypothèse est plausible, car il ne devait pas y avoir beaucoup d'ouvriers capables de ce travail à Paris dans les années 1650, et Mansart semblait s'attacher les services des meilleurs.

tendance, en particulier à Bordeaux. Les deux architectes semblent avoir été si proches de caractère, en proie au même perfectionnisme conscient et inquiet, définissant leur art et ses exigences de la même manière, expliquant comment les projets contiennent en germe leur propre logique et comment cette logique se développe, apportant chaque jour des idées neuves, des approches plus satisfaisantes du projet idéal, du *grand dessein* que le créateur porte en lui, irrités d'avoir à être bridés par les contingences financières que leur imposent généralement leurs clients⁸⁵. Il n'est pas très étonnant que leur talent

se soit exercé, selon des impératifs de style différents certes, mais avec le même bonheur et la même détermination, sur ce plan précis de l'association du fer forgé à l'architecture. Il ne faut pas ignorer que les papiers de F. Mansart, dont une grande part disparut dans un incendie, partagés entre ses héritiers, échurent en partie à Jacques IV Gabriel⁸⁶; il serait vraisemblable que les dessins aient été consultés, commentés familialement, sinon reproduits, imprégnant le jeune Gabriel d'une certaine idée de son métier, comme Jules Hardouin-Mansart fut influencé par ceux qui étaient en sa possession.

Les édifices religieux

Des réalisations précoces

On a vu que le changement des mentalités entraîne des modifications importantes dans le sens d'un aménagement de l'espace intérieur de l'Eglise. L'Eglise du Gesu et le baroque italien (romain, turinois,...) fournissent des solutions que la tradition française tempère et colore, trouvant une expression tout à fait nationale, dans laquelle le fer forgé joue un rôle si considérable, qu'on le prit pour une mode et seulement pour une mode, issue de la frivolité du XVIII^e siècle, ce qui justifiait toutes les destructions des restaurateurs. On a de la peine à se rendre compte combien les clôtures de chœur et de chapelles s'étaient généralisées en France, et en particulier à Bordeaux, comment tous les édifices, à de rares exceptions près, s'ornaient de fer plus ou moins richement travaillé. La Révolution comme les restaurations intempêtes du XIX^e siècle eurent raison de la plupart d'entre elles. Certaines sont susceptibles d'être retrouvées, les fabriques ayant tiré parti de la vente du fer pour payer les travaux qu'elles entreprenaient afin de rétablir les édifices dans un état dit *originel*⁸⁷.

On s'arrêtera un peu sur l'église Saint-Etienne-du-Mont, commencée vers 1500, et achevée vers 1630. On a vu comment il semble bien que les entrelacs de pierre du jubé (1545) annoncent et contiennent en germe le développement de leur équivalent métallique; mais les conceptions architecturales adoptées pour la partie la plus récente, contemporaine de la Contre-Réforme dans ses toutes premières manifestations (1580-1626), témoignent de la recherche d'une solution appuyée sur la tradition française et profondément originale, dont on trouvera les prolongements à Bordeaux. Je pense ici à la coursière à balustrade de pierre, rectiligne sur la nef, mais qui, à l'extérieur, suit le rythme des piliers, à l'approche de chacun desquels elle s'arrondit en

saillie, portée par des culs-de-lampe, créant ainsi une ondulation horizontale d'un effet tout à fait original. Si l'on regarde en particulier le mouvement de cette coursière à la rencontre du mur parallèle au mur de façade du bas-côté nord, on s'aperçoit qu'elle contient déjà, à une échelle plus réduite, l'idée de Pierre Michel-Duplessis pour la tribune d'orgue de l'église des Jacobins de Bordeaux: chaque angle des parois est nié, inversé par la convexité de la coursière ou de la tribune. De même, très discrètement, dans la nef de Saint-Etienne-du-Mont, la coursière se gonfle en légère saillie portée par de petites trompes à la rencontre de la menuiserie du buffet d'orgue en surplomb. Il ne serait pas étonnant que cela ait été constitutif de la formation d'un architecte averti, ayant tiré parti de l'évolution stylistique de son temps, et que le lointain rejet en ait été la tribune d'orgue de Notre-Dame⁸⁸, à laquelle la conjugaison de la stéréotomie et du fer forgé permet de donner tout son développement. Cela, c'est l'évolution d'une tradition tout à fait française, que l'église Saint-Thomas d'Aquin, église du Noviciat des Jacobins à Paris, construite en 1683 sur les plans de Pierre Bullet, ne connaît pas.

Deux édifices plus inspirés par l'exemple italien ont recours néanmoins à une décoration originale de fer forgé dont le modèle sera suivi à maintes reprises, mais dont peu d'exemples subsistent encore sous leur forme originale⁸⁹.

• L'église Saint-Paul-et-Saint-Louis, église de la Maison Professe des Jésuites à Paris, fut entreprise à partir de 1627, et sa façade érigée en 1634, sous la direction de l'architecte de la Compagnie, le frère jésuite Martellange. Or dans cet édifice délibérément inspiré du Gesu de Rome sont introduites des nouveautés qui nous concernent: un garde-corps de fer forgé dont le motif

85. On peut comparer ce que dit Charles Perrault dans sa biographie citée par Braham et Smith (p. 161), et la lettre de Jacques Ange Gabriel à M. de Tournemont, à propos de l'Ecole militaire.

86. Dont la propriété à Yères près de Villeneuve-Saint-Georges (où il meurt en 1686) s'appelait «La Grille».

87. Ainsi la grille de la cathédrale de Soissons, dessinée par Slodtz, retrouvée près de Saint-Emilion.

88. Et plus tard Barsac et d'autres...

89. Y. Christ, *Eglises parisiennes*.

sobre, des S adossés, dessine un balustre simple, court tout en haut de la nef, coursière appuyée sur la corniche, suivant les ressauts des pilastres et formant ainsi des balcons originaux. La coupole est également ceinturée par un garde-corps de fer forgé d'un dessin différent, plus complexe, reposant sur la corniche.

• L'église Saint-Roch, dont Louis XIV pose la première pierre en 1653, est due à Jacques Lemercier. À la base de la coupole, et sous les voûtes à pénétration, un garde-corps de fer forgé borde la coursière ; ce type de garde-corps sera également utilisé par Pierre Michel-Duplessis à l'église des Dominicains de Bordeaux.

François Mansart et le Val-de-Grâce

En février 1645, Anne d'Autriche demande à François Mansart les plans et *desseins* pour le palais, l'église et le couvent du Val-de-Grâce et lui confie la direction des travaux. Celle-ci lui est retirée en octobre 1646 et confiée à Jacques Lemercier, avec le propos avoué de limiter la dépense. Par un toisé de celui-ci, on sait que les murs et piliers de la croisée du transept étaient alors élevés de 24 pieds⁹⁰, et que les massifs que joindraient les grilles de la chapelle Sainte-Anne et du chœur des religieuses, prévus par les plans de F. Mansart, étaient d'ores et déjà élevés sous la direction de l'architecte.

On a envie de penser que les grilles du Val-de-Grâce, tout à fait étonnantes et, comme à Maisons, expression parfaite d'un *dessein* neuf et riche de sens, sont nées de la volonté très délibérée de l'architecte, attestant une fois de plus comment la qualité de son architecture vient de ce qu'elle est fondée sur l'idée et comment la forme vise à l'expression parfaite d'une idée en relation avec la technique appropriée.

Un plan dessiné par Mansart, publié par Smith et Braham⁹¹, montre comment il est prévu une balustrade pour clore chaque chapelle latérale, et une grande balustrade droite rythmée par deux piliers pour clore la grande arcade de la chapelle Sainte-Anne, et une encore au pourtour des marches de l'autel. Ce projet non réalisé inspirera le projet d'aménagement de l'église Saint-Paul⁹².

Il semble bien, par contre, que les clôtures cintrées, qui se sont pas cette fois-ci rythmées de balustres et de piliers, soient indiquées d'un trait, comme la clôture rectiligne de l'entrée du chœur, sur un second projet de plan publié dans le même ouvrage⁹³.

Ce qu'apprennent les biographies de ses contemporains ou celles de A. Blunt ou Smith et Braham des façons de travailler de l'architecte, de même que l'analyse des grilles telles qu'elles ont été réalisées, amènent à penser que dès 1645 elles ont été projetées par l'architecte et sans doute un de ses fidèles serruriers ; pas forcément ceux qui les réaliseront quelque vingt ans plus tard, mais pourquoi pas eux ? En effet les *Comptes des Bâtiments* nous apprennent que c'est de 1665 à

1667 que les deux grandes grilles fermant la chapelle de Sainte-Anne et le chœur des Dames religieuses de l'Eglise sont exécutées conjointement par les maîtres-serruriers Jean Demouchy et Sébastien Matherion. Elles semblent coûter plus de 12 000 livres pièce. Quant à la grille qui sépare la nef du dôme, c'est Christophe Lobel qui s'en charge en 1666 et qui de mai à décembre 1667, s'occupe à la faire plus riche⁹⁴. C'est alors l'architecte Le Muet qui a succédé à Lemercier et on croirait volontiers qu'il a voulu enrichir le grillage simple qui était sans doute prévu ; mais le dessin des grilles de chapelle est trop élaboré pour n'avoir été qu'un complément décoratif. Il s'accorde par ailleurs fort bien avec le décor à caissons de la voûte qui surmonte l'arcade. Enfin on y retrouve un cadre à guillochis comme aux portes du château de Maisons. C'est que, si le principe de l'utilisation des clôtures de fer des chapelles ou même de certains chœurs médiévaux ou de la Renaissance espagnole est ancien, l'utilisation qui en est faite ici est tout à fait neuve, décor faisant intégralement partie du parti architectural et revêtant de surcroît une signification symbolique explicite.

La composition de ces grilles monumentales est la suivante : un grillage simple, où s'ouvre une petite porte peu apparente, entre des pilastres garnis d'une frise de jeux d'entrelacs ponctués de rosaces. Au-dessus de l'entablement orné d'une frise de canaux, s'élève une imposte illusionniste, où le jeu du grillage et de la frise continuant ces pilastres, placée en retrait de l'arc en anse de panier, créent un effet de perspective pittoresque paraphrasant arc et voûtes. On y trouve un air de simplicité et de grandeur.

Or le dessin des grilles du Val-de-Grâce suggère un autre rapprochement, encore avec l'art des jardins, auquel on est toujours ramené : il s'agit des architectures, à l'origine en bois, de treillages, que l'on exécutera également en fer et sur lesquels même les architectes se penchent : ainsi Gabriel pour le petit Trianon, en 1751, dessine un portique de treillage dont le motif principal est une grande arcade surmontée d'une corbeille⁹⁵. La parenté avec le dessin des grilles du Val-de-Grâce est évidente, le plein-cintre de l'arcade se substituant à l'arc surbaissé du XVIIe

90 . Près de 8 m.

91 . *Op. cit.*, pl. 272.

92 . *Idem*, pl. 543. Le projet de reconstruction de l'église Saint-Paul, paroisse de F. Mansart, datant des années 1650, montre en plan comment des balustrades, de fer ou de pierre, cela n'a pas été précisé, droites ou cintrées selon la nécessité, ferment en pointillé chacune des chapelles latérales, ceinturent le chœur et s'incurvent au devant des autels principaux, comme on le réalisera tout au long du XVIIIe siècle à Saint-Michel de Bordeaux par exemple, et ailleurs.

93 . Pl. 273.

94 . Jules Guiffrey, 188. Tome I. Lobel ou Delobel, sera l'un des plus grands serruriers employés à Versailles en compagnie, entre autres, de G. Vallée. Le nom par sa sonorité fait penser à celui du graveur Della Bella dont les œuvres se trouvent chez F. Mansart.

95 . A. N. 01 1885 cité par de Fels, *Ange-Jacques Gabriel*, p. 156 (fig. 30). Bonfin en 1772 dessine également la grille et le treillage au-devant de la maison des frères Laclotte à la limite méridionale du Jardin royal de Bordeaux.

siècle et ce n'est peut-être pas une simple coïncidence. Il s'agirait là de la première traduction symbolique, et la plus explicite, de la conception de l'église qui semble sous-tendre les aménagements du XVIII^e siècle, la Jérusalem céleste étant assimilée aux jardins d'éternité, et ce d'autant plus que la chapelle Sainte-Anne abrite le tombeau d'Anne d'Autriche.

Quant à l'origine iconographique, il est probable qu'elle remonte plus haut, et qu'il faut la rechercher dans les thèmes de la Renaissance, grotesques repris de l'Antiquité. Le carrelage émaillé de la chapelle du château de la Bastie d'Urfé, dû sans doute à Maseot Abaquesne vers 1557, offre tout un répertoire qui sera repris lui aussi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle⁹⁶. Il s'agit de la représentation de la figure allégorique de la Foi, flanquée de deux

trophées de musique, qu'on retrouvera aussi bien sculptés en bois au buffet de l'orgue du Havre daté de 1637⁹⁷, qu'en fer aux portes du Bordelais Moreau en 1781 et sur le lutrin de Charlut en 1779, de même que sur les murs des salons. Ces trophées de musique sont retenus par des nœuds de rubans attachés à un treillage couvert d'une vigne grimpante dont l'arcade en perspective remplace les édifices romans, gothiques ou classiques successivement employés. « Cette composition qui caractérise l'art français du milieu du siècle... fut fortement influencée par les loges du Vatican peintes par Raphaël et son atelier, lui-même inspiré par la maison Dorée de Néron à Rome ». Dans ce cas particulier, on vérifie une fois de plus comment l'art chrétien encore à cette époque puise au répertoire antique et païen pour exprimer une pensée chrétienne moderne.

L'aménagement du chœur de Notre-Dame de Paris

Même si la mode des grilles se diffuse très tôt en province, et à Bordeaux en particulier⁹⁸, un modèle parisien exerce une influence considérable tout au long du XVIII^e siècle : l'aménagement du chœur de Notre-Dame, don de Louis XIV pour l'accomplissement du vœu de Louis XIII⁹⁹. J. Hardouin-Mansart donna des plans et dessins d'un luxe inouï, auxquels avait participé Pierre Lepautre ; les travaux commencèrent en 1699 pour être abandonnés peu après, le coût énorme du projet ayant entraîné la défaveur. On en détruisit le modèle de bois en 1703, et les travaux ne furent repris qu'en novembre 1708, sous la direction cette fois-ci de Robert de Cotte, et achevés en 1714. Bien que les grilles aient disparu avant 1820 et que le chœur ait été profondément remanié par Viollet-Le-Duc, on en connaît différents états d'après peintures, gravures et dessins¹⁰⁰.

Par un dessin de 1703 de Pierre Lepautre, on sait que J. Hardouin Mansart avait projeté dès le départ de clore les arcades du chœur par des grilles de fer ; ceci est confirmé par une médaille fondue en 1699 : les deux documents montrent clairement un barraudage simple, et l'idée dut en être diffusée bien avant sa réalisation, par la médaille elle-même.

On en aurait un très bel état représenté par le peintre Jean Jouvenet sur un tableau conservé au Louvre, *L'autel principal de Notre-Dame de Paris*, en l'honneur du chanoine Delaporte, bienfaiteur de la cathédrale, mort en 1709 ; la vue est censée prendre place avant les travaux de Robert de Cotte¹⁰¹. Le modèle, très architectonique, est caractérisé par une simplicité d'où naît la grandeur : traverses et montants, garnis de jeux de

bandes et de rinceaux élégants¹⁰², délimitent des cadres à onglets, à l'intérieur desquels s'élèvent des barreaux, droits pour l'essentiel. Il est possible que ce projet ait inspiré le chapitre de Saint-Seurin en 1702 lorsqu'on décida de couronner le jubé d'une balustrade de fer, et les fabriciens de Saint-Michel en 1705.

Les modèles adoptés lors de la seconde campagne sont beaucoup plus ornements, enrichis, décoratifs en un mot ; c'est un autre esprit.

Deux beaux dessins de Lepautre, antérieurs à 1712, publiés par F. Kimball, montrent un travail précieux du fer pour les portes et la balustrade du jubé. La gravure éditée par Mariette montre l'autel et l'élévation du chœur accompagnée d'une description détaillée : les grilles¹⁰³ *d'un travail et d'une richesse qui méritent l'attention du connoisseur*¹⁰⁴ sont conformes au dessin précédent ; la balustrade qui couronne le jubé et ferme les baies hautes du chœur semble avoir échangé le dessin de balustres en forme de violon stylisé alternés¹⁰⁵ contre un dessin rayonnant plus conforme à l'évolution du style.

Louis Blanc reproduit les très belles gravures¹⁴ qu'en aurait laissé Nicolas Guérard¹⁰⁶ ; elles¹⁵ offrent aux serruriers un vocabulaire d'une richesse telle que le rocaille comme le style Louis XVI peuvent y puiser l'inspiration : enroulements en S qui s'étirent, courbes et contrecourbes, créent un réseau léger souligné d'ornements ; les médaillons, les frises de postes, de rosaces, de feuilles d'acanthé, d'entrelacs, les motifs trilobés, tout ce vocabulaire et son organisation qui reste fidèle à la symétrie verticale, comme on le fera même pendant la période

96 . Catherine Vaudour, *Maseot Abaquesne, Faïencier à Rouen*, p. 26 et 28, *L'Estampille* n° 130, fév. 1981.

97 . *L'estampille*, n° 131, mars 1981, p. 28, 29.

98 . 1634 : Grille du couvent des Carmélites ; 1671, rétable de Saint-Michel ; 1680, clôture destinée à exposer et protéger les reliques de Sainte-Croix ; 1690, clôture de Saint-Pierre de la Réole ; église du Chapelet à partir de 1686...

99 . Cf. F. Souchal, 1967, p. 626.

100 . Publiés dans F. Kimball, 1949, pl. 76, 77, 90, 91 et gravures publiées par Mariette dans *L'Architecture Française* et reproduites in P. Bourget et G. Cattani, 1960, pl. 159. Sur l'exécution du vœu de Louis XIII voir l'article de L. Courajod, *N.A.A.F.*, 1873, p. 356 ; Piganiol de la Force, Tome I, p. 323 cité dans A. Mauban, 1946, p. 93.

101 . Publié dans *France in the eighteenth century*. Catalogue de l'exposition d'hiver à la Royal Academy of Arts de Londres, 1968, fig. 39.

102 . Pas très différents de ceux d'une grille de chapelle du XVII^e siècle à la cathédrale de Dijon, et même, plus tardifs, de ceux de la chapelle Saint-Clair de Bordeaux.

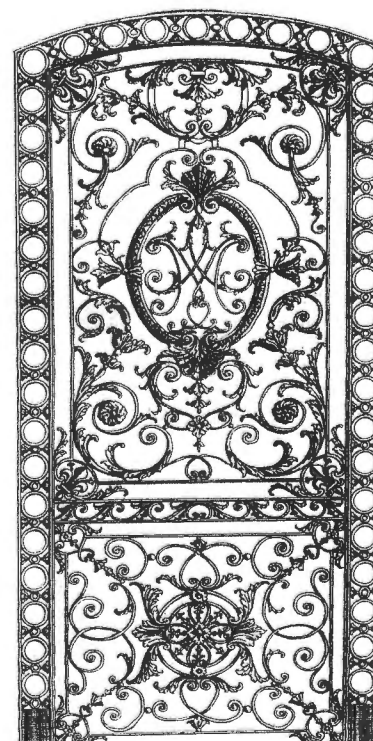
103 . Qui fermaient les entrées et les six arcades du chœur.

104 . Piganiol, cité par A. Mauban, 1946.

105 . Cf. les modèles de Hasté dans Louis Blanc, 1928, pl. 31.

106 . *Idem*, pl. 55 et 58. D'après Guillemard le recueil serait daté de 1713.

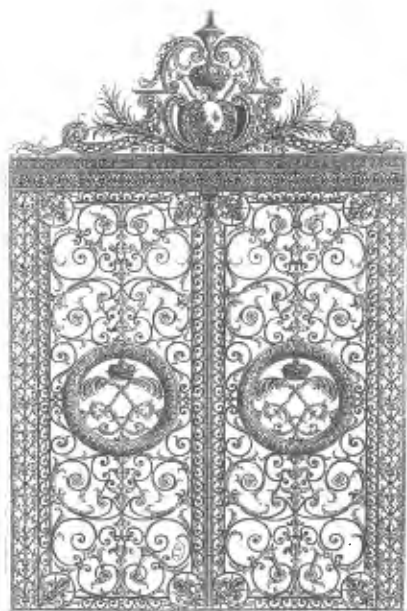
14



107. F. Souchal, *Les Slodtz sculpteurs et décorateurs du Roi*, p. 626.

108. F. Machelart, «L'aménagement du chœur de Cambrai par G. M. Oppenord et le premier monument funéraire de Fénelon». *B. S. H. A.*, 1980, Paris, 1982.

109. F. Souchal, pp. 518, 563.



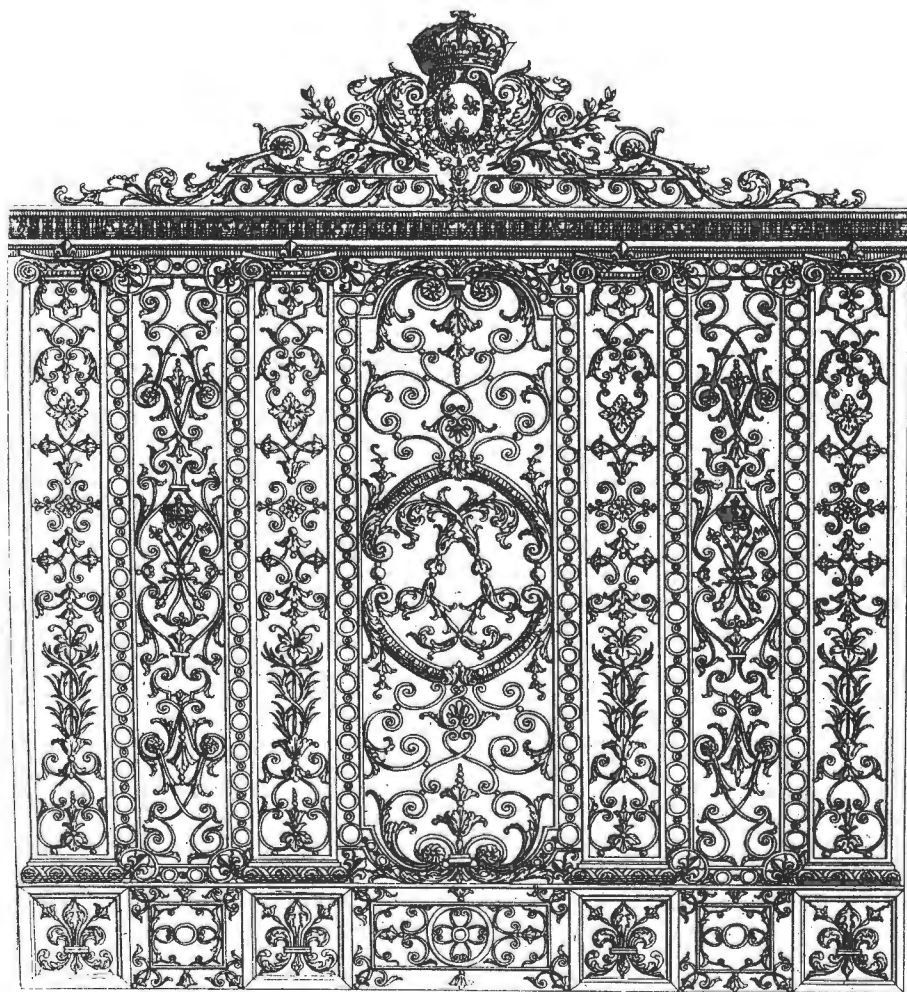
15

rocaille, vont être sans cesse repris, dans un réseau de moins en moins serré.

«L'on ne saurait nier que l'exemple de Notre-Dame pesa assez lourd dans le parti d'embellir les chœurs gothiques... Les registres capitulaires de Saint-Merry déclarent explicitement que la propre transformation de cette église, fille de Notre-Dame, se décida par esprit d'émulation envers la grande cathédrale»¹⁰⁷ ; dès 1708, on détruit le jubé et la clôture du chœur, qu'on remplace par trois grilles de fer forgé, M. A. Slodtz complète l'aménagement en 1754 en passant commande au maître serrurier Pierre Fauque de grilles ouvrant par cinq portes pour le chœur et le déambuloire. Le tout a disparu.

Sur le plan de la diffusion on voit bien comment ces années 1710-1715 sont des années-clef : les modèles de Notre-Dame de Paris, de Saint-Denis diffusés par Guérard, ceux de G. et S. Vallée sensiblement contemporains, sont à mettre en rapport avec les balustrades de l'église du Chapelet à Bordeaux ou celles de la galerie supérieure de la chapelle du Palais de Lunéville, de Germain Boffrand, grand utilisateur du fer forgé. A Bordeaux, la clôture du chœur de Saint-Michel en 1705 semble n'avoir été qu'un

16



barraudage simple orné d'une frise supérieure, modestement comparable au premier modèle de Le Pautre.

Ailleurs en province, l'un des premiers projets est le réaménagement du chœur de Cambrai en 1719-20 à la demande de l'archevêque, Mgr de la Trémoille, sous la direction d'Oppenord, l'architecte du Régent¹⁰⁸ : on démolit, non sans hésitations — et on sait bien pourquoi — le jubé ancien, on réaménage le sanctuaire, clôturé de grilles de trois côtés. On s'adresse au serrurier parisien Louis Fordrin, car le travail est trop difficile pour celui du chapitre : c'est le même Fordrin qui fera éditer en 1724 un recueil de modèles gravés, que la grande *Encyclopédie* reprendra à son compte cinquante ans plus tard.

Le désir d'embellissement contamine de manière croissante les grandes cathédrales gothiques et les églises plus modestes. Dans le premier cas, à Rouen, Auxerre, Sens, Metz, Chartres, Bourges, Amiens, Soissons..., «les embellissements... restent... en étroit rapport avec l'art décoratif des églises de la capitale qui donne le ton ; et le plus sûr moyen d'être dans le ton consistait à faire appel aux artistes mêmes qui créaient et pratiquaient cet art. Les grandes cathédrales pouvaient se permettre de déplacer les artistes parisiens et même de confier le travail à des artisans de Paris... Les églises à moindre ressources se contentaient de faire copier par des artistes locaux l'œuvre des grandes. On pourrait établir ainsi quelques filiations parfois inattendues (le travail ne peut être entrepris faute d'inventaire systématique). Il est indéniable que le provincialisme tend à disparaître à peu près complètement dans l'art décoratif religieux, tout comme il se meurt dans la sculpture religieuse»¹⁰⁹. Il n'y a rien à changer à l'analyse de F. Souchal ; on peut ajouter que le choix de telle ou telle intervention, ou de tel ou tel modèle, dans la variété des tendances proposées, détermine les éléments de différenciation. Mais il est vrai que «la province au XVIIIe siècle n'a de cesse d'être à l'école de Paris et d'assimiler l'art des grands artistes du Roi et de la capitale». La carrière des seuls Slodtz démontre s'il en était besoin le rôle des sculpteurs comme décorateurs et dessinateurs des ouvrages de fer forgé.

Grilles du chœur de Notre-Dame de Paris :

14. — Petite porte.

15. — Grille de façade.

16. — Grille des côtés.

A Versailles sous le règne de Louis XIV : l'enrichissement du décor

L'étude des *Comptes des Bâtiments du Roi* sous le règne de Louis XIV ¹¹⁰ montre qu'à partir de 1677 et surtout 1679, sous la direction de Jules Hardouin-Mansart, la dépense pour Versailles augmente, culminant en 1685 et 1686 ; on recourt de manière croissante à l'emploi de métaux : l'argent massif, le bronze à l'antique et le fer qui est un matériau de remplacement moderne. Jusqu'en 1675, on trouve mention de balcons, de balustrades pour les jardins, et, entre autres, les trois merveilleuses portes dorées et rayonnantes de la Grotte de Thétis, dues à Mathurin Breton et exécutées entre 1666 et 1668, sur un dessin de d'Orbay sans doute et gravées par Le Pautre ¹¹¹.

En 1676, on remplace la balustrade de marbre de l'escalier des Ambassadeurs, socle et appui de marbre blanc et noir, balustres de marbre blanc et rouge, par une rampe à balustres de bronze doré, fondu par Domenico Cucci. En 1677 on prévoit 10 000 livres pour les cinq portes de fer de la galerie voûtée du grand escalier dit des Ambassadeurs, avec la dorure : un des Delobel en est chargé. En 1680 Domenico Cucci fait des chassis de bronze doré pour ces mêmes portes, tandis que Delobel commence les quatre portes de fer de l'escalier de la Reine. En 1680 les orfèvres Loir et Devillers acceptent pour 100 000 livres d'exécuter la balustrade d'argent de la chambre du roi pour le service de sa majesté. En 1681-82 Guillaume Vallée, serrurier, est chargé de la rampe du grand escalier de la Surintendance, dont l'entrepreneur est Gabriel.

En 1682 Luchet, serrurier, fait deux portes de fer pour les deux arcades de la nouvelle chapelle ; et le même, associé à Delobel, reçoit plus de 100 000 livres pour le parfait paiement des grilles de clôture des cours, des écuries, de la porte de la chapelle, commencées depuis 1680, en compagnie de Hasté, Fordrin, Marie, Belin (beaucoup de ces noms signent des gravures de planches de serrurerie). Belin fait également une croix de fer pour la chapelle. De 1682 à 1684, Guillaume Vallée, Simon Cohault et Simon Delobel réalisent quatre balcons de fer saillants dans la cour du château de Versailles ; dans le même temps on fait faire des vases en argent, sur escabellon d'argent, pour les orangers. De même en 1685, des tabourets d'argent et des bancelles, pour la grande galerie... En 1686, Roger, serrurier, forge trois portes de fer pour le salon du milieu de la grande aile...

En 1678 est réalisée la Fontaine de l'Arc de Triomphe sur les modèles de Girardon, Delobel exécutant l'architecture de fer forgé, décorée de coquilles, aiguilles, guéridon, pedestaux, bassins et autres ornements de cuivre. Louis XIV lui-même fait visiter à ses hôtes ses jardins merveilleux, et leurs ouvrages de fer sont explicitement mentionnés dans les *Instructions préparées par le Roi pour visiter les Jardins de Versailles* conservées aux Archives nationales, programme établi à l'avance par le Roi et rédigé par ses soins en 1689 à l'occasion de la visite de Marie de Modène. En 1698, Hardouin-Mansart dessine, à l'intention de Roger et de Fordrin les entrelacs d'ovales et de ronds et les balustres en gaine des rampes pour la Ménagerie ; en 1699, les grilles de Trianon, dessin lavé de vert et annoté *Le roy a choisi cette travée, ce pilastre etc.*

Au-delà de ces quelques exemples, on est amené à constater l'extraordinaire développement, parallèle à celui de la grande orfèvrerie, des ouvrages de grande serrurerie à Versailles, leur étonnant succès ; et on sait combien toutes les réalisations de Versailles servirent de modèle à l'Europe entière. Il faut ajouter aux différentes raisons analysées précédemment ce que l'on peut appeler l'enrichissement de la décoration. Le mot se trouve dans les *Comptes* même, en 1667, à propos du Val-de-Grâce, où on emploie Delobel à *faire plus riche* la balustrade de fer fermant la nef qu'il a exécutée un an auparavant, ce qui triple la dépense initiale. Le coût du fer est nettement inférieur en effet à celui du bronze et, comme le dira Le Clerc en 1714, il fait *un effet magnifique*, comparable à celui de la grande orfèvrerie.

Cet élan se poursuit à Marly, dans les années 1699-1705, où le style évolue vers plus de souplesse : rampes d'appui des bassins, vertes et dorées, des terrasses, pour lesquelles sont trouvés des dessins qui serviront pour la diffusion de l'art officiel. Des pavillons de fer encadrent, au bout des grands berceaux de verdure, le grand bassin creusé dans la colline, autre exemple d'utilisation monumentale du fer ¹¹².

Ce développement spectaculaire de la grande serrurerie est encore attesté par des esquisses pour un mobilier présentant l'aspect «ferronerie», mais dont on ne sait s'il fut jamais réalisé.

110. Publiés par J. Guiffrey, Paris, 1881-1901.

111. Une description en est citée par L. Blanc (1928), et une peinture anonyme du Musée de Versailles les représente. Elles sont contemporaines de celles du Val-de-Grâce.

112. E. Magne, *Le château de Marly* ; A. Marie, «Marly», in *Connaissance des Arts*, Août 1972, p. 58. Les serruriers sont Fordrin, Caffin, Parent, Petit...

Il l'est également par l'appellation *décor de ferronnerie* qu'on applique à la diversité des techniques servant les arts décoratifs, faïences, boiserie, étoffes, papiers peints même, et qui ne fait que résumer la communauté de répertoire décoratif qui s'établit au delà de la spécificité des matériaux.

Enfin, de même que les progrès décisifs de l'orfèvrerie sont liés à l'ampleur et à la richesse des travaux entrepris alors, dont il ne nous reste pratiquement rien, l'art de la serrurerie ainsi stimulé parvient dans le même temps à une perfection qui fait sa renommée et explique l'ampleur de sa diffusion, bien orchestrée par les architectes.

Traité d'architecture

Après le temps des innovations, après le champ d'application exemplaire de Versailles¹¹³, vient le temps de la codification et de la diffusion par l'intermédiaire de supports imprimés : les traités d'architecture. La théorie va guider la pratique architecturale.

Deux traités sont pris en compte ici, au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle : *L'Architecture* de Vignole, avec les commentaires d'Augustin Charles d'Aviler, ou *Cours d'Architecture*, publié en 1691, réédité en 1694 ; l'édition que j'ai pu consulter est celle de 1710, complétée par Leblond *qui fait les ajouts dus au changement de goût* à la place de d'Aviler décédé en 1701 : cela concerne en particulier la composition et décoration des escaliers ; les fenêtres, cheminées, compartiments des lambris de menuiserie... *ces inventions qui ont contribué à rendre les appartements si commodes et si magnifiques*. Il s'est passé bien des choses en matière de goût pendant ce cours laps de temps, et le succès est retentissant puisque la nouvelle édition est motivée par l'existence d'une copie hollandaise.

Il n'est pas inutile sans doute de mentionner ici la présence de d'Aviler en province, entre 1693 et 1700 à Montpellier, comme architecte des Etats du Languedoc, et de son passage par Toulouse à la même époque ; il a l'occasion d'implanter lui même les modèles d'une architecture monarchique ou de tenter de faire prévaloir les vues adoptées à Paris, tout en prenant connaissance de l'architecture vernaculaire, non pour s'en inspirer, mais pour la mieux corriger¹¹⁴ ; c'est lui par exemple qui introduit le mot *campanile* dans le vocabulaire de l'architecture.

Quatre ans plus tard, en 1714, le *Traité d'architecture* de Sébastien Le Clerc renchérit sur le premier : la serrurerie est bien devenue *une partie distinguée*, au sens de différente et séparée, de la construction, au même titre que la maçonnerie, la charpenterie, la couverture, la menuiserie et la vitrerie ; on lui accorde des développements particuliers, concernant ses applications possibles.

La diffusion des sources imprimées joue un rôle et connaît un succès que le cours de d'Aviler

lui-même exprime en termes clairs et dont il entend également profiter. Traitant de la stéréotomie, après avoir établi la liste des *maîtres du trait*, Philibert de L'Orme, Mathurin Jousse, Girard Defargues et, *le meilleur de tous*, le père jésuite François Derand dont l'ouvrage est *le plus recherché des ouvriers et donné aux apprentifs*, il termine ainsi : *Les appareilleurs ont depuis peu trouvé des manières plus abrégées, comme il paroist dans les nouveaux Bâtimens du Roy*.

Cela appelle deux commentaires :

- on ne peut plus s'étonner de la permanence, dans nos provinces, de remarquables tailleurs de pierre et d'un goût persistant pour les ouvrages d'appareillage complexe que l'on maîtrise d'un bout à l'autre de la France, et avec une excellence particulière en Bordelais ;

- les véhicules imprimés de l'art de cette époque, traités d'architecture, puis, on le verra plus particulièrement, planches gravées de modèles de ferronnerie, assurent la diffusion d'un art si bien assorti à l'art du trait par des qualités que les traités expriment et répètent.

Les dimensions et proportions sont mesurées *par pieds et par pouces de Roy qui sont des mesures qui ne changent pas dans le royaume* : ce soin apporté à définir l'unité de mesure confirme, s'il en était besoin, que l'on s'adresse aussi, sinon surtout, à la province.

En bon classique, d'Aviler cherche à rattacher la ferronnerie à l'Antiquité, mais pour reconnaître que son utilisation est moderne : *on connoist par les restes des édifices antiques que l'usage du fer n'estoit pas si commun qu'il est à présent, parce qu'on se servait alors plutôt de la bronze qui est plus durable que le fer : outre que les anciens ne l'employaient pas en si grande quantité que nous...* Le bronze est également donné en référence au chapitre des portes : *Il reste à parler des portes mobiles [de menuiserie] qui ferment la baie ou l'ouverture de la porte. Les anciens les faisoient ordinairement de bronze, où ils imitaient les compartiments de menuiserie, comme sont celles du Panthéon et de Saint-Jean de Latran. Or cet usage n'est plus, tant à cause de la dépense que de la pesanteur de ces portes...*

113. Auquel participent D'Aviler, Le Clerc, Gabriel et Boffrand...

114. B. Sournia, «La mutation de l'âge classique», dans *Monuments historiques* n° 127, juillet 1983, p. 90 ; *La serrurerie du XIV^e au XVIII^e siècle* Catalogue d'exposition. Toulouse, musée Paul Dupuy, 1966, p. 59. D'Aviler y est l'architecte de Jean Baptiste Michel Colbert au palais de l'archevêché (actuelle préfecture) avec l'appui des capitouls et l'opposition des chanoines.

Portes et clôtures de fer

Il est à propos de parler des portes et clôtures de fer qui ferment un lieu sans ôster la vue du dedans, dont les barres de fer ont différents noms, selon leur grosseur qui se mesure par lignes : le chassiss qui enferme le battant d'une porte, est composé d'une traverse en haut et d'une en bas, d'un barreau montant de costière et d'un barreau montant de battement, qui sont ordinairement de fer quarré bâtard, depuis quatorze jusqu'à vingt quatre lignes de gros, et les autres barreaux sont de fer quarré commun d'un pouce ou de carillon de neuf à dix lignes, qu'il faut serrer plus ou moins selon les ornements qui enrichissent les espaces comme les anses de panier, les consoles adossées avec graines, dards et flammes, les entrelacs et postes de diverses manières et encore une infinité d'autres qui se font avec de la tôle relevée, comme fleurs, fruits et feuillages. On fait des enroulements des panneaux avec du fer en lame de trois lignes d'épaisseur, sur la largeur du chassiss du panneau ou du barreau ; les vantaux se mettent dans le chassiss dormant, composé de ses deux montans de costière et de son sommier ou barre d'entablement, et s'arrestent sur le battement de fer plat. Les portes considérables sont ordinairement terminées par un couronnement pour

mettre les armes ou chiffres du maître de la maison. Enfin ces sortes d'ouvrages peuvent recevoir des ornements magnifiques qu'il serait trop long d'expliquer, et qu'on peut voir au château de Versailles qui renferme tout ce qui se peut de plus rare sur cette sorte de travail.

La proportion des grandes portes, tant quarrées que cintrées, dans l'ordre ionique, est de deux fois la largeur pour la hauteur.

Avantages, vocabulaire, matériau, décor, références, proportions, tout est donné, et qui plus est, complété par une planche gravée de Portes, montants et frises de serrurerie, qui servira à la formation de l'utilisateur et à la diffusion des modèles selon une méthode qui fait ses preuves.

Des banquettes et balcons pour la fenêtre

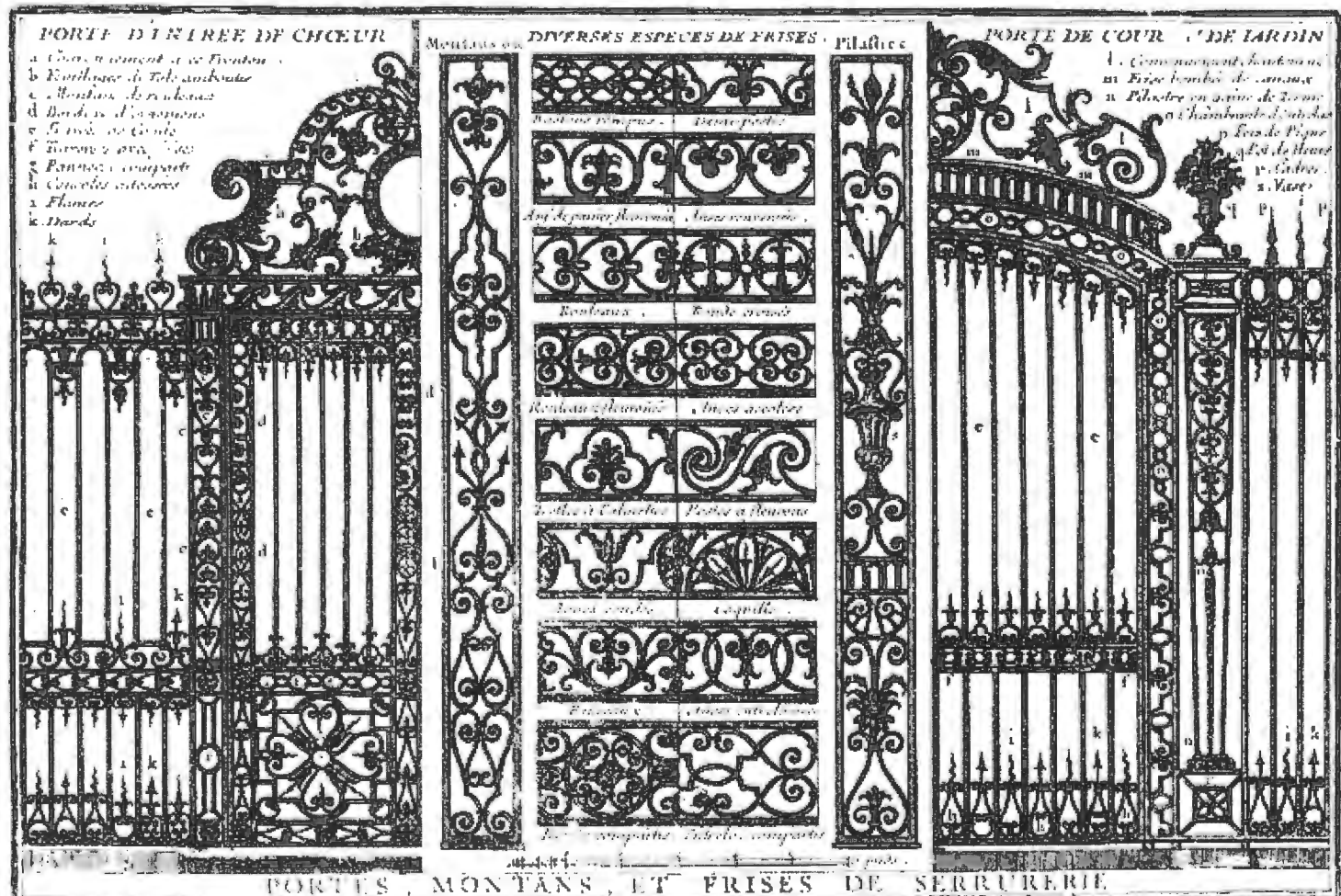
Les appuis de fenestres que l'on faisoit cy-devant à trois pieds au-dessus des planchers, occupoient une partie de la baye, qui en faisoit paroître la proportion trop carrée et trop écrasée... On y trouvoit de plus cette incommodité qu'on ne pouvoit regarder au dehors qu'avec peine, à cause de l'épaisseur des murs...

Trois planches gravées par Dolivier pour le Cours d'Aviler, reprises dans le Répertoire des Artistes de Jombert (1764) :

17. — Portes, montants et frises.

18. — Rampes, appuis et balcons.

17



De la manière dont on les [les fenêtres] construit, les murs sont moins chargés, la proportion en est plus légère et la variété des ornements de sculpture et de serrurerie dont on les orne en rend la décoration plus agréable. Outre que les appartements en sont mieux éclairés, l'on a aussi plus de commodité pour regarder dehors, soit qu'on soit sur celles à banquettes, soit qu'on se promène sur celles à balcons...

On pose sur ces banquettes au dehors des croisées de petits apuis de fer d'environ 20 à 24 pouces de hauteur, dont les culots et feuillages sont dorez ou bronzez, et le fer plat et quarré noirci...

Le balcon est bordé d'un apuy de fer dit également balcon, pour empêcher les accidents... Il est soutenu par des consoles, ou des trompes circulaires, ou des masques et mufles de lions.

De nouveau, une planche gravée donne le vocabulaire, le répertoire des formes des Rampes, appuis et balcons de serrurerie. Une troisième est consacrée à la petite serrurerie.

Le Clerc complète ces bonnes raisons :

Les balcons de fer seront beaucoup mieux ; ils seront plus légers, et moins sujets à manquer...

Les escaliers

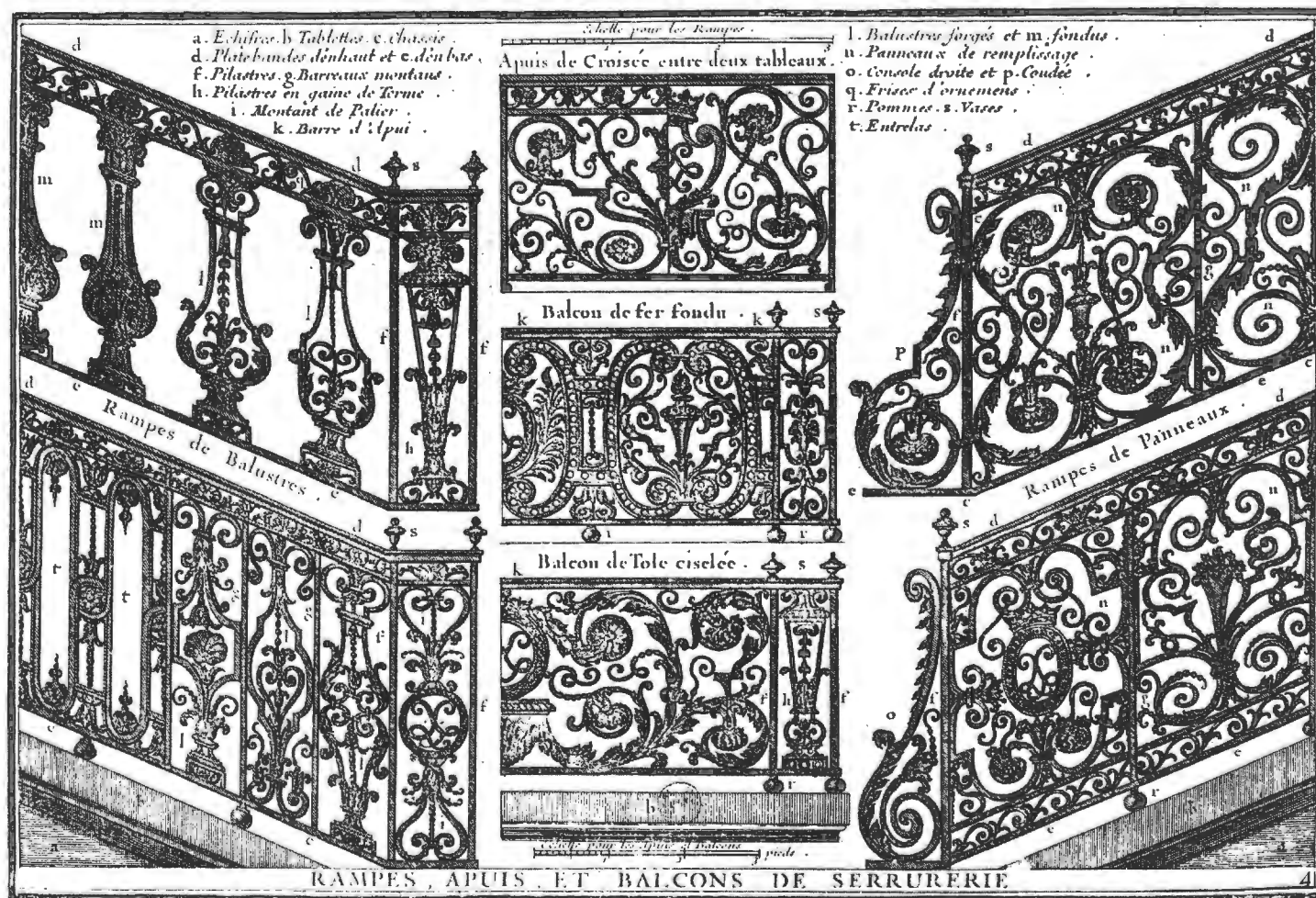
D'Aviler insiste sur la beauté des escaliers : il faut que le vuide de l'escalier soit spacieux et qu'on voye d'un coup d'œil en entrant toutes les rampes et le plafond... il faut qu'ils soient bien éclairés...

Le rôle de la serrurerie est expressément énoncé :

L'appuy de la rampe de 2 pieds 9 pouces à 3 pieds doit estre plutôt de fer que de pierre, tant pour gagner de la place, que pour rendre l'ouvrage plus léger.

Les dimensions données par Le Clerc sont comparables : toutes les balustrades étant ordinairement de hauteur d'appuis, elles ne doivent avoir que 3 pieds 1/4 de hauteur tout au plus [soit 1,05 m] ou 2 1/4 tout au moins [soit 0,73 m]. Plus tard, l'Encyclopédie méthodique réduira l'écart : 2 pieds et demi à trois pieds.

Le Clerc précise encore : Dans les balustrades d'escalier, le socle doit être de la hauteur des marches et la balustrade se termine beaucoup mieux par un piedestal sur le pavé, comme ici [référence à la figure 161 du traité] que par un piédestal sur la



rampe [comme à la figure 157]... Que ce piédestal soit sur la rampe elle-même ou non, il lui faut toujours un contrefort en figure de console, pour soutenir et appuyer contre la poussée de la balustrade...

Le dessin

De l'usage du fer dans les bastimens.

De tous les ouvrages de serrurerie, les rampes d'escalier et les balcons sont les sujets où le dessein a le plus de part : on les fait par grands panneaux ou par pilastres en manière de balustres qui répondent à chaque marche ; mais surtout il faut éviter le travail inutile, qui ne fait que de la confusion, et observer qu'il y ait plutôt des enroulements que de la tôle relevée, parce que les ornements de tôle rendent l'ouvrage moins à jour, amassent de l'ordure, et accrochent les habits en passant...

Il faut une petite frise de postes ou d'entrelacs sous la barre d'appuy.

Deux types de modèles sont indiqués : les balustres et les entrelacs, dont il donne différents modèles.

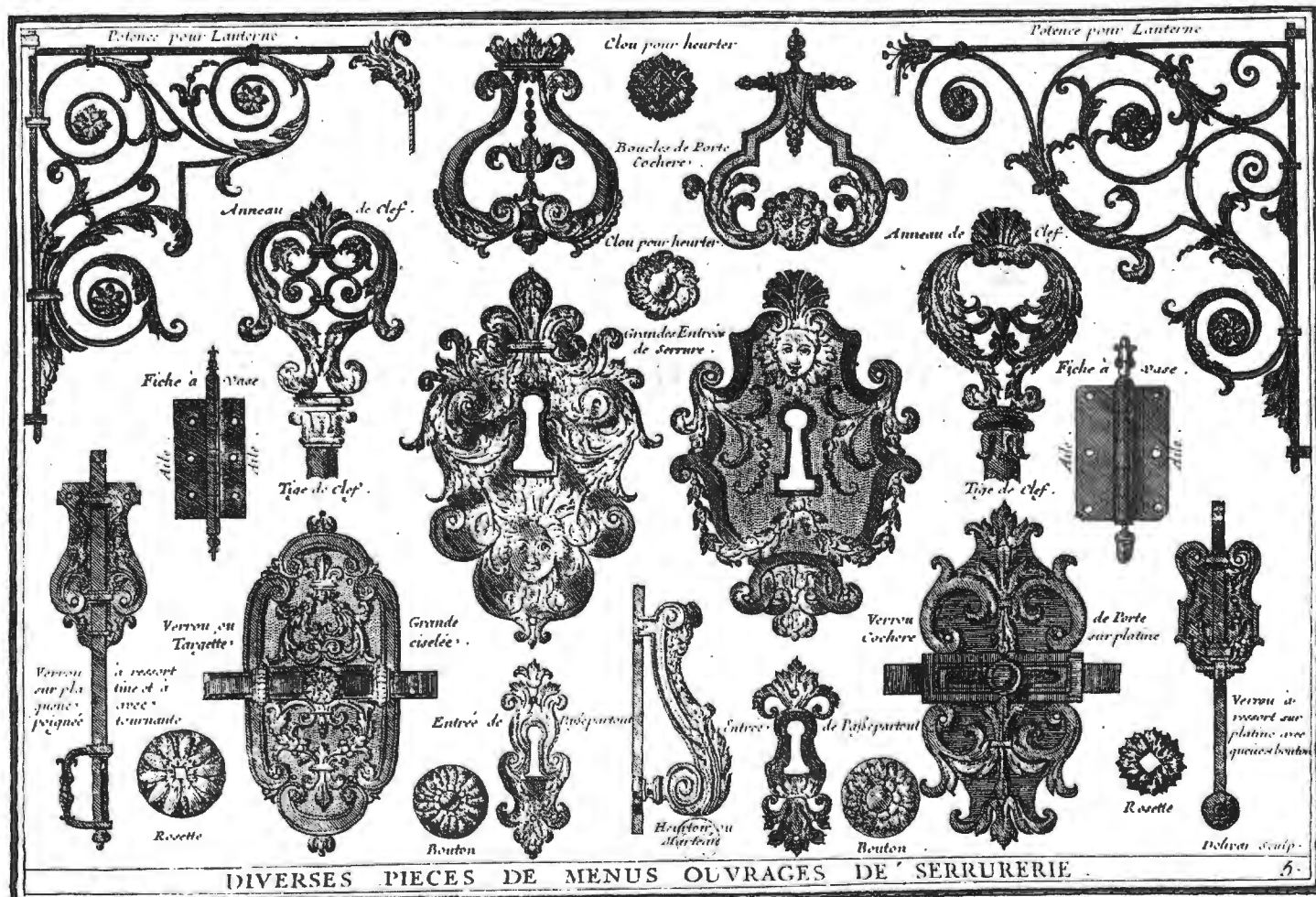
...Il y a sujet de s'étonner qu'entre tant d'architectes qui ont écrit, ils n'en trouve peu qui aient donné les proportions et profils des balustres et des piédestaux qui en renferment les travées ; peut-être qu'ils ont négligé cette partie de l'architecture ou parce qu'elle leur a paru peu considérable, ou parce qu'il n'est resté aucun fragment antique dont ils aient pu tirer exemple. Cependant après qu'on aura fait réflexion sur son usage d'autant plus nécessaire, qu'il sert à renfermer les balcons et terrasses avec quelque sûreté, et à augmenter la légèreté et la richesse des façades ; on ne trouvera pas inutile que je me sois expliqué sur une partie qui est devenue aussi considérable qu'aucune autre...

On n'exprime pas plus clairement et avec moins d'embarras le caractère exogène de la ferronnerie par rapport au modèle classique.

...Les balustres des escaliers doivent estre quarrez, parce que les ronds qui sont rampans font un mauvais effet, comme on peut le remarquer à l'escalier de l'hôtel Séguier, à présent des Fermes du Roi...¹¹⁵.

...Les balustres des plus superbes escaliers se font de marbre, comme au grand escalier du Roy à

115. Au n° 45-51 de la rue Jean-Jacques Rousseau. C'était un hôtel bâti entre 1612 et 1617 pour le duc de Bellegarde, racheté en 1634 par Pierre Séguier qui le fit modifier par Jean du Cerceau, et enrichir des décors peints de Simon Vouet ; le jugement de d'Aviler sur l'escalier laisse à penser qu'il remonterait à une époque haute, mais néanmoins postérieure à la deuxième campagne des travaux.



Versailles, ou enfin de fer doré, comme à la fontaine des bains d'Apollon, dans le petit parc du mesme lieu [à Versailles]...

Une planche gravée donne les différents modèles :

- ceux des cinq ordres : toscan (ou carré), dorique (ou octogone), ionique (ou rond), corinthien (le plus parfait) ; composite ;
- cinq balustres *extraordinaires* : en piédouche, cannelé, en double poire, à ceinture, à pans ;
- cinq balustres en gaine de terme : rustique, en urne, à retours, en vase...

Les entrelacs

...Il existe plusieurs sortes d'entrelacs,

ou de tout à fait evidez avec de simples plate-bandes, comme ceux des escaliers à jour du jubé de Saint-Etienne-du-Mont, ou des tribunes de l'église des Pères Feuillants rue Saint-Honoré,

ou d'ornez de quelques feuilles et culots, comme ceux des tribunes de l'église des Invalides,

ou enfin d'évidez en partie avec des gravures et ornements de bas-reliefs dans les endroits les plus massifs, lesquels ne pourroient subsister s'ils étaient en l'air, comme ceux du portail du Louvre.

On peut aussi nommer entrelas les balustres qui sont liez et entrelassez ensemble par quelque ornement, comme ceux de l'escalier à deux rampes parallèles des Tuileries...

La planche présente des entrelas ovales, carrés avec culots et fleurons, en guillochis avec gravure, entrelas royal, entrelas ronds, entrelas à joncs, entrelas de plattebande, entrelas de balustres.

Ces modèles de dessin destinés à orner et enrichir sont au départ destinés à être sculptés dans la pierre, mais ils sont paraphrasés par des contours en fer.

Le matériau

... Quant aux qualitez du fer, pour estre bon, il doit être d'un grain petit, clair et égal, sans pailles, doux à la lime, sans faute dans la longueur de ses barres, bien droit et bien équarri...

La couleur et l'enrichissement

Tout le fer qui paroist au dehors doit estre imprimé de quelque couleur pour éviter la rouille, comme de verd pour les jardins, et de noir pour les portes de vestibules, et rampes d'escalier, et pour les clotures des cours, chœurs d'église et grilles de couvent, dont on peut dorer fort à propos les liens et les ornements, tant de fer enroulé que de tôle relevée, selon la dignité du lieu et la dépense qu'on veut faire (D'Aviler).

Quand on veut une balustrade plus riche qu'à l'ordinaire, et plus délicate, comme on voit quelquefois aux sanctuaires, on les fait de fonte, c'est-à-dire de bronze ou d'argent, si on n'aime mieux pour l'épargne les faire de bois, que l'on pourra dorer ; et ces sortes de balustrades se font si riches en ornement que l'on veut. En voici plusieurs desseins et tous ceux qui ont du goût pour ces sortes de choses pourront en composer suivant leur imagination (Le Clerc).

Si on les dore [les balcons de fer], ils pourront être magnifiques et d'un grand ornement pour un palais (Le Clerc).

Aux escaliers, on pourrait aussi pour plus de richesse faire de bronze les fleurons, les roses et les feuillages, qui seroient encore infiniment mieux si on les dorait (Le Clerc).

*
* *

Toutes ces recommandations vont être durant tout le XVIII^e siècle très généralement suivies, leur justification, qui apparaît très clairement dans les passages soulignés, était suffisamment fondée pour, au-delà de la séduction du graphisme, emporter l'adhésion des architectes comme de leurs clients.



L'art du fer forgé en pays bordelais, de 1670 à la Révolution réalisations et évolution stylistique

La double physionomie de Bordeaux est curieuse ; c'est le temps et le hasard qui l'ont faite ; il ne faut point que les hommes la gâtent. Or on ne peut se dissimuler que la manie des rues « bien percées », comme on dit, et des constructions de « bon goût » gagne chaque jour du terrain et va effaçant du sol la vieille cité historique. En d'autres termes, le Bordeaux-Versailles tend à dévorer le Bordeaux-Anvers.

Que les Bordelais y prennent garde ! Anvers, à tout prendre, est plus intéressant pour l'art, l'histoire et le passé que Versailles. Versailles ne représente qu'un homme et un règne ; Anvers représente tout un peuple et plusieurs siècles. Maintenez donc l'équilibre entre les deux cités ; mettez le holà entre

Anvers et Versailles ; embellissez la ville nouvelle, conservez la ville ancienne. Vous avez eu une histoire, vous avez été une nation, souvenez-vous en, soyez en fiers !

Rien de plus funeste et de plus amoindrisant que les grandes démolitions. Qui démolit sa maison, démolit sa famille ; qui démolit sa ville, démolit sa patrie ; qui détruit sa demeure, détruit son nom. C'est le vieil honneur qui est dans les vieilles pierres.

Toutes ces mesures dédaignées sont des mesures illustres ; elles parlent, elles ont une voix ; elles attestent ce que vos pères ont fait.

Victor Hugo, 1843.

Bien qu'elle soit antérieure à la période considérée, il est intéressant de mentionner la plus ancienne grille conservée à Bordeaux. Utilisée en remploi au Carmel de Talence, elle provient de l'ancien bâtiment du premier couvent bordelais de cet ordre édifié à partir de 1611 cours de l'Intendance, entre la rue de Grassi et celle de la Vieille Tour.

En mai 1634, Blaise Charron, maître serrurier de Bordeaux habitant rue de Burgua, promet
21 à la Supérieure de faire la grille séparant l'église du chœur des religieuses, avec des jours de deux pouces et demi en carré et des protubérances à extrémités en pointe de diamant¹. Le contrat est quatre
22 fois signé de la marque ordinaire de Charron, une volute donnant naissance à une feuille d'acanthe découpée, modèle qu'il gravait sans doute sur des platines ou entrées de serrure. Le travail est achevé quatre ans plus tard par sa veuve et son beau-frère, Pierre Jonsson, reçu maître en 1634.

Sainte Thérèse d'Avila, fondatrice du nouvel ordre émanation de la Contre-Réforme, avait elle-même donné les plans que ses maisons devaient suivre, dispositions dont les grilles faisaient partie. Il n'est sans doute pas indifférent de

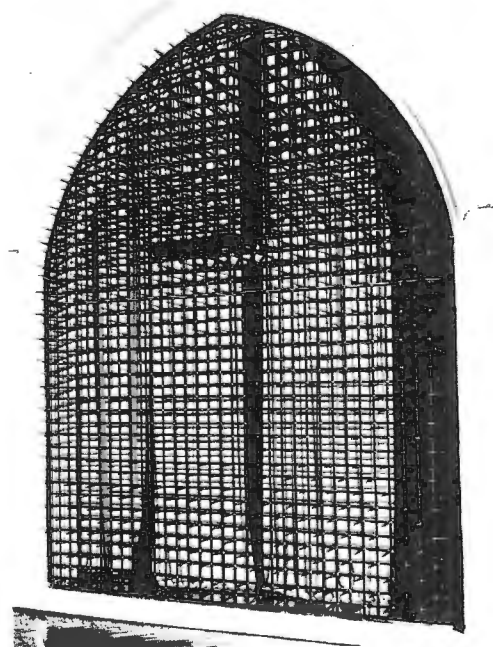
trouver l'Espagne à l'origine du développement des clôtures de fer. Par ailleurs on ne trouverait mention parmi les autres travaux de l'église que de balustres de bois de noyer.

La fonction utilitaire se traduit dans le quadrillage serré, entrelacé, régulier de barreaux à œil renflé², étonnamment accentué par l'effet de hérisson des tiges dardant leurs pointes géométriques. Il y a pourtant déjà une sorte d'illusion créée : les clous qui fixent les pentures renforçant les assemblages de menuiserie de type espagnol peuvent avoir également une tête en pointe de diamant forgée au marteau ; c'est ici comme si on avait l'armature métallique de la menuiserie, sans le bois. Les sœurs cloîtrées doivent pouvoir voir, sans être vues, les piquants recroisant le quadrillage initial, opposant leur réseau serré à tout regard étranger.

Une dizaine d'année plus tard, en 1646 à La Réole, on refait à neuf le chœur de la chapelle du couvent des religieuses de l'Annonciade, et la boisure... avec la grande grille de fer. L'ouvrage ayant disparu, on ne sait s'il était simplement
137 utilitaire ou déjà décoratif.

1. La découverte en est due à J. Perrin, «Le couvent des Grandes Carmélites de Bordeaux», SAB, LXXVI, 1985, p. 105-116. A. D. Gir. 3 E 9738, f° 56.

2. Mathurin Jousse donne 2 modèles de grilles entrelacées... de bon service et des plus faciles à faire, tout en signalant qu'on peut en faire de diverses façons. La Fidelle ouverture de l'art de serrurier, la Flèche, 1627. pp. 109, 110, 111. Voir également les fenêtres grillagées de la maison à l'angle des Portanets et du Pont Saint-Jean.



21

Besongne
mil six ceas frante six es
ma marque ordinaire
Marque du Sr Charron

22

21. — La grille du couvent des Carmélites (1634), par Blaise Charron.

22. — Marque de besogne de Blaise Charron.

Première Epoque
Sous le règne de Louis XIV
et la Régence
1670-1730

L'introduction d'une mode,

1670-1680

Les documents d'archives prouvent qu'entre 1670 et 1680, apparaissent à Bordeaux les différents types d'ouvrages de ferronnerie architecturale qui seront à la mode tout au long du XVIII^e siècle : grilles de chœur ou de chapelles, balcons, grandes portes, rampes d'escalier. L'ampleur du succès extraordinaire que ces ouvrages connaissent dans les Bâtiments royaux, et en particulier à Versailles entre les années 1676-1686, puis à Marly, ne se répercute qu'avec un temps de retard à Bordeaux, mais l'initiation n'est pas aussi tardive qu'on a bien voulu le laisser entendre. Ces ouvrages sont malheureusement détruits.

Un escalier à rampe de fer forgé pour le Bureau de Finances - 1670 (détruit)

Un devis conservé dans un registre du Bureau de Finances ³, en date du 28 novembre 1670, concerne des réparations effectuées à celui-ci sur des plans et dessins de Pierre Michel, s^r Duplessy, ingénieur et architecte ordinaire du Roi, assisté d'un second architecte du Roi, Jacques Robelin, à la demande de Henry d'Aguesseau, Intendant, et Jacques de Prugne, Trésorier général de France de la généralité de Guyenne ⁴. Dans ce bâtiment royal ancien que l'on restaure, il s'agit d'un remodelage de façades, mises à l'alignement et en harmonie avec les bâtiments voisins, de la construction d'une chambre d'archives dite *chambre du Trésor*, de la construction d'un nouvel escalier que l'on dote — pour la première fois semble-t-il — d'un garde-corps de fer forgé :

... Il convient aussy desmolir l'ancien escalier hors d'estat de servir ; et en construire un tout neuf dans l'endroit où ce tient les change et chambre des procurations, dont la place contient 22 pieds en quarré ⁵, lequel escalier sera fait à quatre noyaux avec deu arcs et voultres rempant pour supporter les marches et paillers ou repos, qui auront environ sept pieds de long, lesd. marches et pailler seront de pierre dure de Rauzan, les arcs rempans seront de pierre dure de Taillebourg ou Bouchet et les voultres de pierre de Bourg ou Enragues, les balustrades dud. escalier seront de fer bien forgé et limé, le tout estimé avec le fer trois mil livres...

Le total des réparations entreprises ⁶ se monte à 12000 livres, le tout estant exécuté suivant et conformément au plan et desseing qui en est fait, ainsy signé Duplessy-Michel - J. Robelin.

Un quart des douze mille livres est consacré à l'escalier, maçonnerie comprise. Si l'on se réfère aux prix pratiqués à Versailles, à la même époque, la rampe peut-être estimée à un peu moins d'un tiers, soit près de 1000 livres.

L'escalier dit à *quatre noyaux* est constitué de volées ascendantes qui s'enchaînent, encadrant de manière orthogonale le noyau porteur, évidé, pour l'allègement et la vue, et réduit à quatre piliers apparents. C'est l'ultime étape de l'escalier droit avant l'escalier suspendu sur voûte porteuse. Se développant à Paris sous le règne de Louis XIII, c'est l'une des formules possibles pour introduire un escalier au goût du jour — finalité pratique et esthétique — là où il n'a pas été prévu lors de la construction ⁷. La légèreté et la transparence du fer apportent un complément idéal.

Le cœur de la vieille ville de Chambéry, constitué encore aujourd'hui de nombreuses demeures aristocratiques, datant de la fin du Moyen Age jusqu'au XIX^e siècle inclus, ancrées sur un parcellaire médiéval parcimonieux, offre de remarquables exemples de ce type d'escalier qui fait partie de son paysage immobilier ⁸. A Bordeaux, non loin de l'emplacement du Bureau de Finances, autour de la rue Ausone, dans le quartier des marchands et négociants où enfermement dans les murailles, parcellaire médiéval en lanières et proximité du port restreignent les velléités d'expansion, on trouve encore quelques exemples surprenants et séduisants de tels escaliers à plusieurs noyaux ⁹.

3. La référence et l'intérêt de ce texte m'ont été obligeamment signalés par M. Paul Roudié : Registre du bureau des finances, A. D. Gir. C 3941, f^o 118 et v^o, 119.

4. Le bureau de finances se trouvait approximativement à l'emplacement de la place du Palais. Il avait à connaître de la voirie et du domaine.

5. Environ 6,50 m.

6. Dites *Ouvrages du Roi*.

7. La tourelle hors d'œuvre d'un escalier de charpente en vis, antérieur ou de complément, est souvent présente dans le bâtiment. Ainsi sans doute dans les cours intérieures du 54 rue du Mirail, du 7 rue des Faures, du 137 rue Sainte-Catherine.

8. Cf. l'intéressant *Regards sur Chambéry*, par M. Dacquín, M. Santelli, P. Black et F. Juttet.

138 9. 8 rue de la Porte Saint-Jean ; plus
304 récent : 14 rue Ausone.

Le serrurier est inconnu : un certain Seumur, compagnon, a travaillé pour l'architecte¹⁰, Pierre Dumaine et René Hullin aussi...

Le modèle est également inconnu, encore qu'on nous parle de *balustrade*. Il peut être intéressant de signaler qu'à la même époque, entre 1660 et 1676, deux rampes d'appui de fer forgé, volontairement du même dessin, sont exécutées à Montpellier pour les esca-

liers suspendus de l'hôtel de Jacques de Manse, Trésorier de France, et pour celui des Trésoriers de France¹¹. Le dessin semble proche de certains modèles de Michel Hasté ou de Robert Davesne, s'inspirant au moins autant des contours de parterres dessinés par Boyceau en 1638, que de ceux des balustres de bois ou de pierre¹². Allégé et stylisé, le même thème soutiendra le dessin des rampes du château de Biron vers 1725.

Eglise Saint-Michel, le rétable d'Héliès Faure - 1671-1672 (détruit)

Le 9 décembre 1671, les syndics de l'œuvre de Saint-Michel ordonnent qu'un *balustre de fer* sera fait *sur le grand autel de la dicte eglise... comme une espèce de rétable attendu qu'un rétable ne se peut faire pour certaines considérations*¹³. Le 10 décembre, ils passent contrat avec Héliès Faure, maître serrurier, demeurant rue du Loup, pour la construction dudit balustre. Le 12 janvier 1672, Lorand Boisson, bourgeois de Bordeaux, comme grand ouvrier de Saint-Michel¹⁴, affecte à cet ouvrage les 100 livres léguées par *Feu Me Roubert Rousseau... prêtre bénéficiaire* de Saint-Michel, reçues de son exécuteur testamentaire¹⁵ pour être employées en paiement de la balustrade de fer qui a été faite sur le grand autel et sur la voûte de la sacristie de ladite eglise. Enfin le 27 février, il est payé à Héliès Faure 105 L. pour avoir fait une balustrade de fer au-dessus du grand autel de ladite eglise apers du contrat et de la quittance de ce jour, reçu par Despiet le june notaire¹⁶. Le 19 juin enfin on verse 3 L. au peintre pour avoir peint les bouques qui sont sur la balustre de fer au dessus du grand autel.

Le texte du contrat a disparu, et l'ouvrage n'existe plus.

L'idée exprimée d'une sorte de rétable est en elle-même originale, et se comprend mieux si l'on imagine d'après la description de Burguet de 1851¹⁷ qu'il y avait une *petite voûte établie derrière le maître-autel et sur laquelle était établi un second autel supérieur au premier* : c'est une annexe du XVI^e siècle dans le sanctuaire, que la construction d'une vaste sacristie en 1725 rendit inutile¹⁸. L'autel supérieur était consacré à la sainte Trinité, suivant la distribution absidale traditionnelle, respectée également à Saint-Seurin¹⁹, et les archives de la Fabrique mentionnent à plusieurs reprises le *balcon de la Trinité*. Celui-ci semble faire l'objet d'un soin tout spécial à cette époque : le même document comptable mentionne l'offre par un paroissien d'un *devant d'autel de cuir doré*. La voûte du chœur s'étant écroulée en 1693, des réparations sont

faites dès 1705²⁰ ; une partie de l'ouvrage dut disparaître lors de l'établissement du rétable de pierre du maître-autel vers 1725. L'ensemble de l'annexe fut détruit en 1851.

A quoi ressemblait ce rétable ? L'ouvrage devait encadrer l'autel et le surmonter tout en servant de balustrade à la chapelle de la Trinité, située en arrière et au-dessus du maître-autel. Le dessin de l'architecte Bordes, destiné à illustrer son ouvrage sur l'histoire des monuments bordelais et conservé aux Archives municipales, en tient compte, mais on ne peut se fier au graphisme minuscule. La mention des bouquets dans la quittance du peintre ne donne qu'un mince renseignement, et de surcroît ambigu : faut-il imaginer des bouquets dressés portés ou non par des vases, ou au contraire des séries de corolles ouvertes piquetant de fleurs rondes les entrelacs de fer, comme on peut en voir à la rampe de l'ancien hôtel Lecomte, ou à une rare imposte²¹ ?

Il semble qu'on ne puisse trouver qu'une seule mention d'un ouvrage comparable : c'est à Amiens, où, en 1758, donc près d'un siècle plus tard, dans le chœur de l'église des Célestins on posait une *clôture en fer à couronnement doré qui à la fois encadrait et surmontait le maître autel... qui fait le rétable du maître-autel*, selon les termes de l'époque²². La Révolution le fit disparaître ; il resterait un dessin du chœur au Musée de Picardie incluant cet ouvrage dit remarquable.

Héliès Faure est reçu maître le 7 décembre 1666 et meurt en 1677. Un maître Héliès est employé à deux reprises à Saint-Michel durant la gestion de Gabriel Ponier en 1672 pour des travaux de serrurerie ordinaire, mais il n'est pas le seul : Jean Fuet dès 1660 pour l'horloge et autres travaux²³, son fils Simon en 1671, Guillaume Roseau, Pierre Descoubes, durant le même exercice, Pierre Mehout également. Tout au long du XVIII^e siècle travaillent parallèlement serruriers ordinaires et extraordinaires.

10. A. D. Gir., 3E6618, Nre Giron, 1708, f° 715.

11. J. M. Pérouse de Montclos - *L'Architecture à la Française*, p. 299.

12. F. Kimball. *Le style Louis XV ; Origine et évolution du Rococo*, cf. fig. 5.

13. A. D. Gir., Despiet, 3E4391, f° 515 et v°. Il est probable qu'il faut voir là un écho de la récession économique consécutive à la guerre de Hollande (cf. V. L. Tapie, 1972, p. 77 sq.).

14. C'est-à-dire président de l'Œuvre.

15. A. D. Gir., G. 2259/6.

16. *Idem*.

17. Cf. le compte rendu de la Commission des Monuments historiques, 1848-1855.

18. A. D. Gir., G 1667/18.

19. Maître-autel, autels de saint Jean-Baptiste et de la Vierge, autel supérieur de la Trinité, conforme au modèle de la Deisis.

20. A. D. Gir., G 2260/5.

21. 36, rue du Mirail ; 67 cours de l'Yser.

22. Dans *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1980, p. 307.

23. A. D. Gir., G 2259 f° 2.

Eglise Sainte-Croix, clôture du chœur - 1679 (détruite)

Le 4 janvier 1679 ²⁴, Le R. P. Dom Paul Saporta, prieur du Monastère de Sainte-Croix de Bourdeaux, ordre Saint-Benoist, Congrégation de Saint-Maur, ayant assemblé ses senieurs en la manière accoustumée leur a représenté que le R. P. D. François Girod visiteur de la Province, auroit trouvé fort estrange que depuis les nouvelles réparations qu'on a fait dans notre Eglise ²⁵ le cœur et Presbitère estoient restés entièrement ouverts, ce qui l'auroit obligé d'ordonner en l'acte de sa visite qu'on fermeroit les deux costés du cœur et le presbitère ²⁶ d'un grillat de fer veu les accidents qui sont arrivés depuis que le cœur est resté ouvert, car on n'ose exposer sur le grand autel ny les Saintes reliques ny chandeliers d'argent, crainte qu'on ne les enlève c. on a fait des tapis martyrologes et diurnaux du cœur, qu'on a dérobez deux fois parce que, Leglise estant paroissiale, on est contraint de la laisser fort souvent ouverte pour l'administration des sacrements de baptême et autres et pour les enterrements. Mais d'autant que ledit grillat ne coustera pas moins de deux mille livres, il leur a représenté que pour faire ladite réparation il estoit nécessaire d'en avoir la permission du R. P. Supérieur Général pour le supplier très humblement d'avoir la bonté de donner ladite permission veu la nécessité pressente, l'ordre du R. P. visiteur et le danger qu'il y a qu'au premier jour on ne dérobbes la lampe d'argent et le Saint-Ciboire...

«Les premières grilles de fer sont établies dans les églises, où elles servent à isoler le public des précieuses reliques, toujours convoitées. Les reliquaires restent ainsi visibles et offerts à la dévotion, mais intouchables derrière les dentelles de fer dont quelques exemples subsistent dans les églises romanes ;... Dès l'origine les grilles constituent également un élément de décoration qui en même temps s'ajoute à la richesse de l'architecture» rappelle A. France-Lanord ²⁷.

Dans le cas précis de Sainte-Croix les deux éléments jouent. En effet, en marge du texte cité, une mention postérieure ajoute en titre : *balustres pour la closture du chœur*. Le grillat rebaptisé *balustréandique*, et le prix de l'ouvrage confirme l'hypothèse qu'il ne s'agit pas seulement d'un grillage de sécurité, mais bien de grilles ornées ²⁸.

Il faut sans doute voir dans l'énoncé du coût élevé de la clôture une rivalité entre la riche et neuve abbaye de Sainte-Croix et l'archevêque. Cette grille n'existe plus, «disparue dans un de ces saccagements que l'on est convenu d'appeler une restauration» ²⁹.

«La grille en fer ouvragé qui coûta 2000 livres, soit environ 10000 francs de notre monnaie» ³⁰... pesait 3200 kilogrammes ; elle a été vendue 1195 francs en 1847 (procès-verbaux du conseil de fabrique, séance du 25 avril 1847) ; «la Fabrique se félicita de ce qu'on ait bien voulu l'acheter au prix du fer neuf. Elle fut remplacée, sur les bas côtés, par une affreuse murette recouverte d'un enduit d'un blanc sale, surmontée d'un petit grillage et de candélabres de bois peints en fer...» Peut-on espérer la retrouver en emploi chez un amateur qui aurait eu le goût de profiter de l'emportement du XIXe siècle *antiquaire* contre les œuvres postérieures au Moyen Age, l'idée d'une décoration cohérente, de la redécouverte de l'état initial, s'accommodant mieux alors d'une restauration 1860 que d'authentiques ouvrages du XVIIe ou XVIIIe siècle ³¹ ?

Le même Dom Saporta, prieur de Saint-Pierre de La Réole en 1690, y fit également faire une clôture de fer qui disparut dans la modernisation du chœur et fut remplacée en 1779 par celle de Charlut, comme les grilles de l'Archevêché de Bordeaux disparurent sous la pioche des

24 . A. D. Gir., H 643, Registre F° 15. Cf. A. Chauliac, *Histoire de l'église Sainte-Croix de Bordeaux*, p. 312.

25 . Consécutives aux chutes des voûtes ?

26 . Lieu de l'église où se tient l'évêque en arrière de l'autel.

27 . A. France-Lanord, *Jean Lamour*, p. 21.

28 . D'autant que dans le registre A. D. Gir. H 305 se trouve un texte rappelant «l'ordre de placer une clôture en fer entre le chœur et la chapelle Sainte-Catherine en 1582-83», et non un balustre.

29 . Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, p. 207.

30 . En 1910, Chauliac, p. 312-3.

31 . Cf. «Le préjugé romantique» dont parle P. Courteault dans son article sur Notre-Dame, 1917, p. 6.



Dessins fleurdelisés et balustres ronds :

24. — N° 3, rue du Cancera (la rampe de l'escalier est la même qu'au n° 9 rue du Parlement, dernier étage) ; imposte.

25. — Impasse des Argentiers ; imposte.

26. — N° 1, rue Pierre de Coubertin (anciennement rue de Gourgue) ; imposte.

27. — N° 16, rue des Trois Chandeliers ; imposte.

28. — N° 17, rue Maucoudinat ; imposte.

29. — N° 9, rue du Parlement ; dernier étage, (identique à celle du n° 3 rue du Cancera).



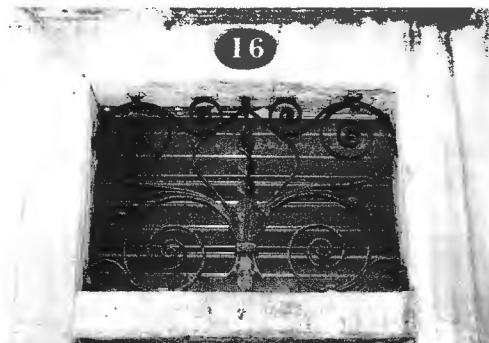
24



26



25



27



28

29



démolisseurs de Mgr de Rohan. Sous le prétexte de l'évolution du goût, le XVIII^e siècle fut au moins aussi destructeur que le XIX^e siècle le sera sous couleur d'archéologie. Par bonheur, un dessin, inédit, non signé, est conservé aux Archives nationales dans une liasse concernant Sainte-Croix. Il offre plusieurs variantes en option, et serait, selon toute vraisemblance, le projet offert au choix de l'abbaye³². Ce serait le plus ancien des dessins destinés à un ouvrage bordelais, retrouvé à ce jour.

Le projet complexe offre, comme il est généralement d'usage, deux options possibles au choix du chapitre, l'une, à gauche plus richement ornée, l'autre, à droite, plus simple, moins coûteuse (c'est généralement celle qui est choisie...).

Aux deux grilles basses latérales, les contours de fer dessinent des balustres en poire à panse arrondie, jouant sur la répétition des motifs et de leur complément, inscrit en forme de cœur par leurs propres contours dans l'intervalle. Les lignes s'incurvent sans brisure, garnissant de leur réseau serré les panneaux. Les ornements les plus riches sont des fleurons stylisés, garnis de tiges à graines, et des fleurs rondes à pétales ; la version plus économique offre de simples contours de fleur de lys. La frise supérieure est piquetée de fleurons de tôle, au profil de lys ou de lotus. La grande porte centrale est à deux vantaux, surmontés d'un entablement et d'un couronnement. La densité du décor s'accroît et devient plus complexe, même si le même principe d'organisation régit les modèles différents des panneaux du haut et du bas, répétition horizontale

32. A. N. N II Gironde 8⁽⁸⁾.

ou verticale créant un rythme. Ce sont des formes de vases où s'inscrivent des silhouettes stylisées de bouquet épanoui, garnis de tiges à cœur, à la partie inférieure ; au dessus, des contours en double balustres encadrent un vase plus fin sur piedouche, un vase amphore. La frise médiane joue des anses de panier, adossées ou affrontées. La frise supérieure complète les anses de panier d'enroulements feuillagés, que l'on retrouve largement développés encadrant le motif central du couronnement, haute fleur de lys, emblème héraldique. En amortissement : à gauche, un vase richement fleuri de lys et de roses, à droite une boule, simple forme géométrique.

L'inspiration, la densité du décor sont ici antérieures aux grands modèles versaillais de 1680. C'est plutôt à ceux de Marot qu'emprunte la porte. Les balustres latéraux un peu moins raffinés sont proches des modèles donnés par les recueils parisiens (Robert Davesne, Pierretz le Jeune) ou provinciaux (Pierre Gautier) autour de 1680. Et l'ensemble fait plutôt penser aux somptueuses grilles d'extérieur de rares édifices luxueux du temps de Louis XIII, Carrouges ou Wideville.

Il ne semble pas que cet ouvrage important, très luxueux, très coûteux, ait suscité des imitations, sinon peut-être à Saint-Pierre de La Réole.

La fleur de lys centrale se retrouve à certaines impostes anciennes garnies de fer plat ³³, dans le ⁹¹ dessin de Dumayne en 1695, à l'une des rampes ²⁹ n° 9 rue du Parlement. D'autres parentés s'établissent : dessin très proche des balustres de ³¹ l'escalier de l'actuel collège Cheverus, vase richement fleuri du départ de la rampe de l'ancien ³⁰ hôtel Lecomte ³⁴. Et l'imposte surmontant la porte — aujourd'hui murée, d'où une impression curieuse — de la maison du n° 1, rue ³² Teuleyre, que son style permet de dater approximativement de la fin du XVII^e siècle, est garnie des contours de deux balustres donnant naissance à un motif central en cœur tout à fait comparable, que l'on retrouve à la seconde rampe ³³ du n° 9 rue du Parlement, aux balconnets du ³⁴ n° 36 rue de Cheverus, à l'escalier du n° 11 rue de la Rousselle ³⁵ etc.

Tous ces ouvrages ont en commun d'être réalisés en fer plat.

Paradoxalement la grille devant entourer la statue de Louis XV au centre de la place Royale, ²¹⁴ du dessin de Gabriel et datée de 1743, offrira une parenté d'inspiration et de vocabulaire décoratif, qui illustre un aspect de la permanence d'une tendance conservatrice profonde.

²⁴ 33. Rue du Cancéra, n° 3 et n° 15 ; n° 16, ²⁷ rue des Trois Chandeliers...

³¹ 34. 10, rue de Cheverus ; Institution du ³¹ Mirail, 36, rue du Mirail.

⁵⁵ 35. Qui fait fortement penser à ce que put être l'escalier du lycée Montaigne.



30



31

30. — Hôtel Lecomte de La Tresne, 36 rue du Mirail ; vase du départ de rampe.

31. — Collège Cheverus (ancien hôtel de Caseaux ?), 10 rue de Cheverus ; rampe d'escalier.

32. — N° 1 rue Teuleyre ; imposte (la porte est murée).

33. — N° 9, rue du Parlement ; jonction des deux rampes.

34. — N° 11, rue de la Rousselle ; escalier sur cour.

32



33



34



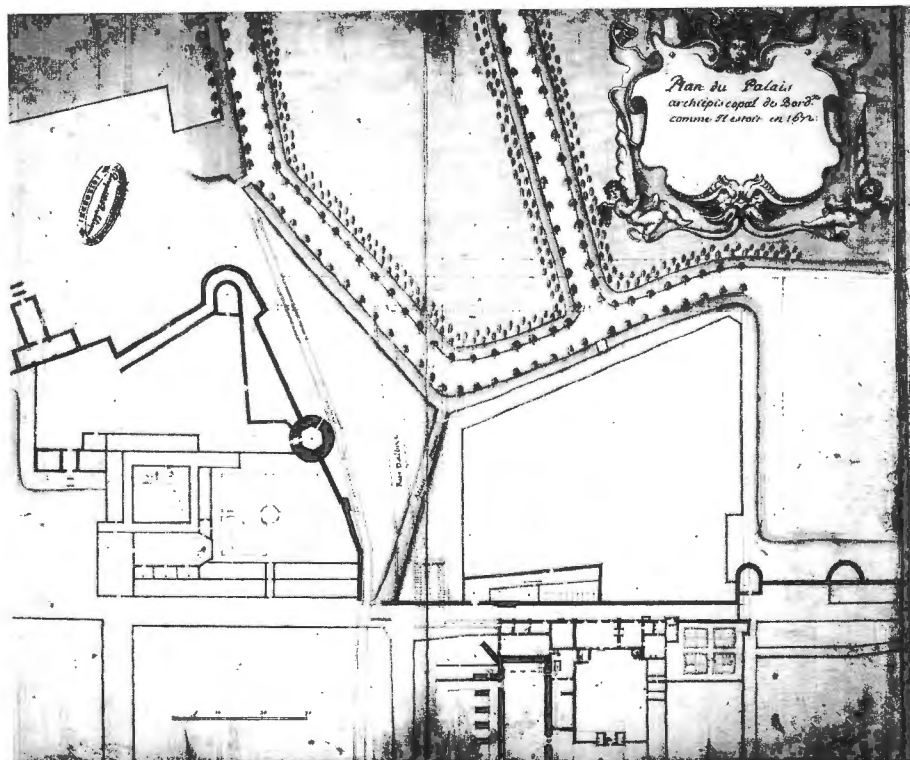
1680 - Les embellissements de Mgr de Béthune à l'archevêché

Un tournant artistique à Bordeaux, ou de l'utilisation du fer forgé comme mode d'expression privilégié d'un art baroque à la française

Lors des troubles de la province, c'est-à-dire la Fronde, Mgr de Béthune, archevêque de Bordeaux depuis 1648, quitta la ville. Son palais archiépiscopal, le jardin en dépendant, ensemble les marais où sont les allées, ajan esté notablement déterrioré, en 1654 fut rédigé un procès-verbal de visite et de réparations à faire au Palais archiépiscopal³⁶. Le 6 janvier 1669, un arrêt du Conseil d'Etat assigna sur la ville la somme de 10 000 livres pour être employée tant à la réparation du jardin qu'au dessèchement du marais. En 1673, le 3 juillet, un contrat fut passé chez le notaire Giron entre Mgr de Béthune, d'une part, et les Maire et Jurats, d'autre part, confirmé le 23 décembre chez le notaire Conilh³⁷. Les Jurats représentaient que *comme la seule promenade que la ville avait d'ancienneté le long de la rivière de Garonne avait été condamnée par la batisse du chasteau Trompette pour le service de Sa Majesté, il estoit important pour la santé des habitants de remettre le promenoir et le lieu de divertissement dans les allées dessusd marais, ouverts au public autrefois par le Cardinal de Sourdis. Mgr de Béthune consentait à rouvrir les allées à condition que pour la décoration, ornement, commodité et nécessité dudit palais archiépiscopal, son jardin soit renfermé dans la ville.*

A partir de là s'engagent deux opérations liées.
³⁶ La première est une opération d'urbanisme dont la réalisation est confiée à Pierre Michel Duplessy, Ingénieur et Architecte du Roi en Guyenne. Pour assécher et assainir les marais, on rectifie le cours du Peugue et on construit, à partir de 1672, un canal qui doit recevoir et porter au Peugue les eaux venant de Pessac, Mérignac et Pontlong. Le mur de ville est déplacé, de manière à inclure et longer désormais le jardin de l'archevêché, auparavant *extra muros*, de telle sorte qu'il se trouvât un espace esgal pour rendre ledit jardin regulier. On ouvre la rue d'Albret³⁸ qui conduit à la porte du même nom traversant la place entre la Tour du Hâ et le jardin dont la propriété a été abandonnée par l'archevêque à la ville. La construction des maisons d'habitation est concédée à Duplessy³⁹.

La seconde opération concerne le Palais archiépiscopal lui-même. La partie orientale de celui-



35

ci, tournée vers la vieille ville, avait été refaite par le Cardinal de Sourdis au début du XVII^e siècle ; Mgr de Béthune consacre ses travaux à la façade occidentale et au jardin sur lequel elle donne. Les minutes du Notaire Giron⁴⁰ conservent trois cahiers de contrats, actes passés par Mgr de Béthune en 1677, 1678 et 1679 ; parmi ceux-ci, cinq devis concourent au même but, réaménager le jardin et la façade du corps de logis qui le longe :

- le 18 janvier 1678, *Devis pour servir dans le dessein des portes de fer qu'il faut faire pour le vestibule de Mgr l'archevesque et pour le balcon*, marché conclu avec Pierre Dumayne, maître serrurier de Bordeaux.
- le 7 juin 1678, marché conclu avec René Rousselet, maître jardinier, concernant le jardin.
- le 14 août 1678, devis concernant les écuries, marché conclu avec Pierre Duplessy.

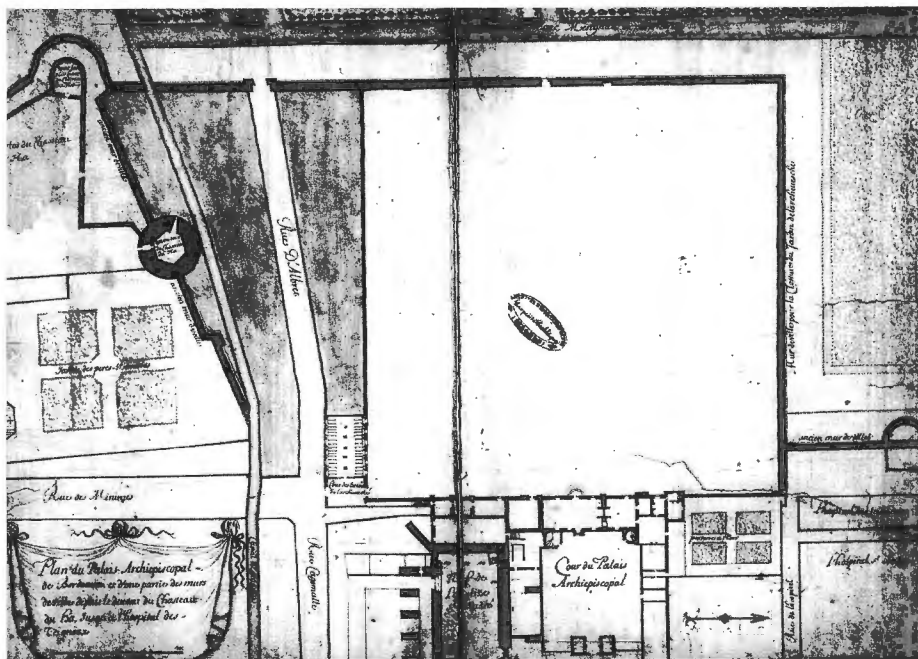
36 . A. D. Gir. G 95.

37 . A. D. Gir. 3E 6605, Nre Giron et A. H. G. Tome 25, p. 533.

38 . Actuelle rue des Frères Bonie.

39 . Voir les plans A. D. Gir. 2Z 479, avant 1672, A. D. Gir. 2. Z 33, et A. H. G. Tome VIII, p. 463-64.

40 . A. D. Gir. 3E 6605 (dernier tiers du volume, sans pagination).



36

35. — Plan du palais archiepiscopal de Bordeaux, comme il était en 1672.
36. — Plan du palais archiepiscopal après les travaux.

• le 15 juillet 1679, *Devis des ouvrages de pierre de taille et maçonnerie qu'il convient de faire pour la construction de la terrasse et de deux perrons que Monseigneur l'Archevesque de Bourdeaux veut faire construire dans son jardin sur la longueur de tout led. jardin parallèlement au grand corps de logis*, marché conclu avec Pierre Duplessy.

• le 26 août 1679, *devis de peinture qu'il faut faire dans le vestibule du Palais de Monseigneur l'Archevesque*, marché conclu avec Claude Fournier, bourgeois, peintre et doreur.

Le désordre apparent de la chronologie des différents devis de travaux vient du fait que tous concernent les différentes étapes d'un vaste plan d'ensemble dont la réalisation est amorcée avant la signature de ces marchés ; certains travaux sont alors interrompus pour en permettre d'autres, et on ne dispose que des devis de poursuite des travaux ; ainsi le premier devis en date du 18 janvier 1678 prévoit la ferronnerie du balcon dont le devis est donné et marché conclu avec Duplessy un an et demi plus tard. Lorsque René Rousselet en juin 1678 s'engage à entretenir et poursuivre le jardin, celui-ci est déjà commencé sur les dessins de Le Nôtre : deux parterres ont été faits, les travaux de la terrasse eux-même ont été entrepris. Ces derniers sont interrompus car il faut, avant de poursuivre, détruire les anciennes écuries pour libérer l'emplacement du jardin nouveau qu'elles occupent, refaire à neuf le devant du vieux logis et l'aligner sur le grand corps de logis et le mur de clôture du jardin nouveau. Ceci est fait entre le 14 août 1678 et mars 1679, date à laquelle on doit reprendre les travaux abandonnés, qui devront être achevés en novembre 1679.

41. Louis Bertrand, *La vie de Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux*, p. 318.

42. L'emplacement est retenu par le contrat du 16 juillet 1673 (notaire Giron) et augmenté d'une partie rachetée à Duplessy sur la place que la ville lui a concédée.

En fait les travaux prennent sans doute un peu de retard, c'est seulement le 15 juillet 1679 que Duplessy signe le marché concernant la terrasse et le balcon. Pierre Dumayne reçoit son dernier paiement pour la ferronnerie du balcon en février 1680, indication de l'état d'achèvement des travaux. Quand Monseigneur de Béthune meurt le 11 mai 1680, sans avoir eu le temps de profiter de son palais rénové, il est probable que la plupart des travaux ont été achevés. Il dicte son testament à Bordeaux dans le palais épiscopal, et dans la petite chambre qui joint le balcon ayant vue sur le grand jardin⁴¹.

Tout s'organise autour et en fonction du nouveau jardin.

Le dessein qui en a été fait par Monsieur Le Nôtre a été vu et sera remis à Rousselet pour que celui-ci entretienne ce qui a déjà été entrepris et poursuive sa réalisation. On y trouve des ormeaux, charmes, buis et autres arbres, des fleurs ; des orangers pour lesquels existent des serres chauffées au charbon l'hiver. Le jardinier est engagé pour huit ans, à raison de 600 livres par an, Mgr de Béthune fournissant les arbres, arbustes et fleurs nécessaires. La régularisation de l'espace a été envisagée dès 1673 puisque l'archevêque prévoit d'ores et déjà un emplacement pour les nouvelles écuries, et c'est peut-être dès cette date que des plans sont demandés à Le Nôtre, la révolte bordelaise de 1675 ayant certainement retardé l'entreprise. Elle est alors contemporaine des réalisations de l'architecte-jardinier pour les grands châteaux royaux : les Tuileries, Sceaux, Clagny...

Les anciennes écuries qui se trouvaient adossées à l'ancien mur de ville dans l'enclos du jardin, doivent être démolies : Duplessy en construit de nouvelles entre la rue d'Albret et le mur sud du jardin⁴² : une grande écurie surmontée d'un grenier à foin ; une cour carrée des écuries, pavée, percée dans son milieu de deux portes cochères, l'une sur la rue d'Albret et l'autre sur le jardin, une petite écurie pour les mulets, au-dessus de laquelle seront faites une chambre et antichambre pour le logement de l'écuyer ; au-dessus de celle-ci, une chambre en galetas pour loger les valets de pied, couverte en combles coupés ou mansarde de tuile plate et le restant de tuile creuse ou canal. Des croisées et demi-croisées de bois de noyer garniront les ouvertures. Le devant du vieux logis dont partie sert à présent de vestibule et l'autre à coucher les valets de pied, sera coupé et refait à neuf sur l'alignement du grand corps de logis et du mur de clôture du jardin nouveau... Ce qui est hors de l'alignement du grand corps de logis ou au-dedans du jardin sera démolé : le cadre se referme autour du jardin inscrit dans un quadrilatère régulier.

Sur toute la longueur du jardin, parallèlement au grand corps de logis, est construite une terrasse.

Celle-ci s'élève de trois pieds⁴³ au-dessus du sol, la muraille en est conduite en *tallu*, comme les ouvrages militaires dont Duplessy a la charge au-dessus d'une *rigolle* de drainage. Elle est rythmée par un jeu d'appareil, *des chenettes de pierre de taille de bourg en bossages posées à douze pieds de distance les unes des autres* scandant la muraille de *ribot rustique* dont *deux assizes* [font] la hauteur d'un rang de pierre de taille. La dernière assise est de pierre dure de Rauzan portant un cordon. *Deux degrés quarrez vis à vis les allées des deux bouts dud. jardin de chascun six marches*, longs de 8 pieds⁴⁴ et larges de 3 pieds⁴⁵ permettent de franchir la rigolle.

Enfin on plaque sur la façade du grand corps de logis, sous les fenêtres de la petite chambre de l'archevêque, un balcon porté par une voûte entre deux piliers, ou *arcboutants*, surbaissée à son tiers, et qui sortira en saillie par le milieu en forme de tour ronde de trois piedz plus que l'alignement desd. pilliers, afin que l'on puisse mieux voir la terrasse dans toute son estendue. La voûte aura seize pieds dans œuvre⁴⁶. Le balcon sera pavé de grandes marches de pierre de Rauzan, ornées d'un cordon sur le bout du côté du jardin, sur lesquelles s'appuiera la balustrade de fer que Monseigneur a fait faire par Pierre Dumayne. La croisée de la chambre est transformée en porte-fenêtre fermée par des contrevents neufs au-dehors.

La saillie en tour ronde du balcon est peu conforme au classicisme officiel adopté résolument à partir de 1670 pour les grands édifices royaux, encore que bien des nuances doivent être apportées. C'est en Italie que Borromini en 1669 a réalisé la façade de l'église Saint-Charles aux Quatre-Fontaines, où, au baroque de mouvement se surajoute un baroque de décor bien italien ; si le projet fondamental reste le même, il me semble que c'est dans une tradition française dont j'ai posé quelques jalons, qu'il faut chercher l'origine du balcon de l'archevêque.

La voûte devait être un chef-d'œuvre de stéréotomie comme l'on en trouve encore beaucoup à Bordeaux, et dont elle a dû être le modèle. Il est précisé en effet qu'elle sera de pierre de Bourg faite exprès de trois à quatre piedz de long et un pied en quarré, afin de mieux assurer cet ouvrage à cause de sa saillie pour laquelle il faut prendre de la précaution, les reins de lad. voûte seront remplis de doubletons de la même pierre. Ceci n'est pas étonnant de la part de l'ingénieur des ouvrages militaires de Blaye et du Château Trompette : on peut encore voir dans la forteresse de Blaye des couloirs voûtés de pierre qui témoignent de l'art vivace des compagnons utilisés par les architectes. Ce n'est d'ailleurs pas propre à Bordeaux seulement, il n'en est pour preuve que l'admirable voûte du vestibule de l'hôtel de ville d'Arles un peu plus tardif. Mais il faut se souvenir que le chef-

d'œuvre exigé des aspirants à la maîtrise d'architecture à Bordeaux est, encore en 1775, une *trompe de Montpellier*⁴⁷.

L'ancien archevêché et son balcon sont détruits dans les années 1770 pour laisser place au Palais Rohan, mais il reste encore des preuves de l'influence considérable qu'il dut exercer sur l'architecture bordelaise⁴⁸ :

• la tribune d'orgue et la coursière de l'église des Jacobins (Notre-Dame) ; Duplessy conclut le marché de construction de l'église en 1684 et 1686, donc peu de temps après ses réalisations à l'archevêché dont on peut considérer qu'elles en sont en quelque sorte le modèle, d'autant que les très beaux balcons de la tribune de l'orgue ne sont pas sans faire penser aux tribunes de musique des grandes salles de réception des hôtels parisiens (La Bazinière, Maisons) pensés par François Mansart, accentuant le côté théâtral de l'église ;

• le balcon de façade de l'hôtel de Ragueneau⁴⁹ qui aurait été réalisé vers 1710, dont l'exécution semble extrêmement proche de notre devis ;

• la tribune d'orgue de l'église de Barsac, due à l'architecte André Mollié dans les années 1755 ;

• le fameux balcon de la maison du marchand Pierre Castanié, façade prestigieuse d'une seule travée donnant sur la rue Royale⁵⁰ dans les années 1760⁵¹ ;

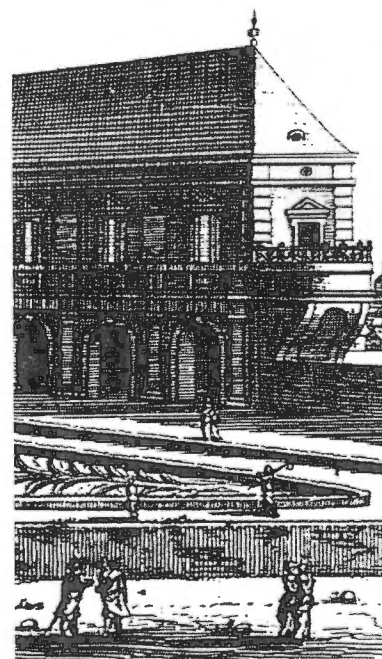
• les balcons sur trompe onquée dont la fortune se prolonge durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle dans tous les quartiers de Bordeaux, et en particulier au Pavé des Chartrons.

Tous ces ouvrages ont en commun d'être associés à une balustrade de fer forgé, ce qui ramène au thème particulier de la ferronnerie bordelaise et au rôle d'initiateur joué par l'archevêque, Mgr de Béthune.

En effet l'Archevêque conclut avec Pierre Dumayne, maître serrurier de Bordeaux, un marché pour des ouvrages de serrurerie destinés à parachever la décoration du Palais restauré.

Les quatre portiques par lesquels le vestibule du Palais s'ouvre sur la cour d'entrée et le jardin, en vis-à-vis deux par deux, seront garnis de portes en fer forgé, deux modèles différents étant adoptés pour la cour et le jardin⁵².

Le balcon dont le devis est donné par Duplessy supportera une balustrade de fer forgé de dix huit pieds⁵³. Les ouvrages seront harmonisés par le fait que les mêmes balustres les orneront, ces balustres, 88 au total, étant fournis par l'Archevêque et le reste étant l'œuvre de l'entrepreneur qui doit recevoir pour prix de son travail et du surplus du fer 1350 livres⁵⁴. Le devis indique que vingt balustres serviront à chaque porte,



37

43 . Environ 1 mètre.

44 . Environ 2,50 m.

45 . Environ 1 mètre.

46 . Environ 5 m.

47 . J. P. Mouilleseaux, *Recherches sur l'activité du bâtiment au XVIII^e siècle*.

48 . La mention expresse qui est faite de la chambre au balcon dans la rédaction du testament de Mgr de Béthune fait penser au célèbre «*A Mr Fonfrède sur son escalier*» et indique bien l'importance et le succès de cette réalisation.

49 . Rue du Loup, actuellement Archives municipales. Voir p. 88.

50 . Actuelle rue Fernand-Philippart.

51 . Peut-être due à l'architecte Jean Alary, auteur d'autres chefs-d'œuvre de stéréotomie, aux escaliers du couvent des Bénédictins à La Réole. Cf. P. Coudroy de Lille, «*La maison n° 16 de la rue Fernand Philippart*», *SAB*, LXXVIII, 1987, p. 83-85.

52 . On retrouve la même dualité de modèle au château de Maisons (cf. Dezallier d'Argenville, dans A. Mauban, *L'architecture française de Jean Mariette*) et au château de Meudon (cf. Louis Blanc, *Le fer forgé en France, la Régence*, 1930, pl. 21). Cela devait permettre de jouer sur la superposition en perspective des contours.

53 . 5,84 m.

54 . Payées en quatre fois, soit 150 livres à la signature du contrat, sorte d'avances sur fournitures, 600 livres le 6 juin 1678 pour les portes sur le jardin, 450 livres le 3 septembre 1679 pour les portes sur le devant et 150 livres sur les propres deniers de l'archevêque pour final paiement d'un ouvrage réalisé au contentement et satisfaction dud. Sgr. Archevesque.

37. — Balcon de l'hôtel de Bretonvilliers, Paris (vers 1637-1640). D'après J.-P. Babelon, *Demeures parisiennes*, p. 53.

55. Dessin publié dans A. Laprade, *François d'Orbay, architecte de Louis XIV*, p. IX. 5.

56. Voir par exemple les balcons de la Place des Quinconces.

57. Cf. Louis Blanc, *Le fer forgé en France aux XVIe et XVIIe siècles*, pl. 10.

58. A. C. d'Aviler, dans son *Cours d'Architecture*, éditions de 1691 et 1710, repris par le *Recueil* de Jombert en 1764 — donne des modèles des deux sortes de techniques : soit fonte, soit forge et ciselure ; l'escalier de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, 29 rue de Sévigné à Paris, édifié par l'architecte Buller, a conservé ses rares balustres de fonte d'origine, vers 1687, dont le dessin est donné par Hasté. Cf. *Rampes d'escalier en fer forgé*, vol. I, *Seconde moitié du XVIIe siècle — début du XVIIIe*, pl. 57. L'ambiguïté est longtemps venue de la confusion avec la fonte de cuivre.

59. P. Roudié, *B.S.H.A.F.*, 1965. Voir ci-dessous, p. 86.

60. Planche 24 (en bas à droite) du Louis Blanc, 1928.

61. J.-P. Babelon, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, p. 53, 174 à 176.

62. L'histoire de Mgr de Béthune, *grand mécène bordelais*, est renouvelée par Marc Favreau (mémoire de TER, Bordeaux III, 1989, dactyl.) : quelques années plus tôt, en 1666, il a passé commande de meubles précieux à l'un des plus grands ébénistes parisiens du temps, Aubertin Gaudron ; il est collectionneur de peinture, dispose de nombreuses vaisselles d'argent, d'étain ; il réaménage également ses résidences d'agrément, etc.

63. Le 2 juin 1655, il défend aux confréries de recevoir des Huguenots ; entre 1672 et 1679, il y a de nombreux actes d'abjuration au couvent des Minimettes créé tout exprès...

64. Voir *Monuments historiques*, n° 101, février 1979, p. 9, J. J. Gloton, «Ambiguïtés du baroque en France, l'exemple provençal».

65. C'était aussi répondre à la pensée de son père, Philippe de Béthune, habitué à Rome aux palais italiens s'offrant aux regards de tous : *il semble que la grandeur et somptuosité des édifices [de Paris] tourne aucunement à l'avantage du public ; et que tant s'en faut que l'on doive les défendre, que l'on devrait pour l'ornement des villes y convier tout un chacun*. Cité par J.-P. Babelon, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, p. 133.

et les huit restant au balcon. Ce détail permet d'émettre des hypothèses sur le dessin adopté pour ces ouvrages.

En ce qui concerne le balcon, on se rend compte que les balustres serviront de pilastres entre des panneaux réalisés par Dumayne, vraisemblablement à barreaux droits ou arcades sur rouleaux, de part et d'autre sans doute d'un médaillon timbré des armes de la famille de Béthune. C'est la formule contemporaine adoptée par d'Orbay pour la galerie haute extérieure de la chapelle de Versailles⁵⁵. Le même esprit inspirera la serrurerie du néo-classicisme tardif⁵⁶.

Il est plus difficile de reconstituer le dessin des portes de vestibule. La seule indication précieuse qui soit donnée se trouve dans le nombre important des balustres employés à chaque porte : vingt. On peut alors, en se reportant aux modèles de l'époque, émettre l'hypothèse que ces balustres servaient à la fois à la décoration du bas des panneaux et, de manière rayonnante, à celle de l'imposte, comme on peut le voir sur une gravure due à Jean Le Pautre⁵⁷.

On ne peut également qu'émettre des hypothèses sur ces balustres, équivalent en fer fondu ou forgé des balustres de bois ou de pierre, que Mgr de Béthune doit fournir à l'artisan bordelais et qui sont sans doute les réalisations les plus au goût du jour offertes par le marché parisien⁵⁸. On sait seulement qu'en 1695⁵⁹ le même serrurier Pierre Dumayne dessine pour la maison de Jean Viaud un modèle de balustre sans doute plus modeste, qui s'apparente de fort près à un modèle du dessin de Hugues Brisville gravé dans les années 1670 par Bérain⁶⁰.

Les portes de Mgr de Béthune doivent, de fait, être peintes par Claude Fournier *en couleur de bronze ou couleur de fer, et les liens en couleur d'or*. Elles sont certainement l'ornement non négligeable d'un vestibule entièrement repeint, architectures et tableaux, de la main du même Claude Fournier. Il peint la balustrade du balcon *en couleur de bronze*.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que grâce à cette initiative princière, Bordeaux ne reste pas à l'écart du courant qui s'est introduit en force dans l'architecture parisienne, puis aux Bâtiments royaux et à Versailles en particulier à la même date, et qui consiste à associer de manière intensive le fer forgé aux bâtiments.

Délibérément, je n'ai pas voulu séparer l'étude des travaux de serrurerie de l'ancien archevêché de l'ensemble de la réalisation dont ils font partie, car il me paraît qu'ils en sont difficilement dissociables et que cet ensemble même permet d'éclairer de manière exemplaire l'emploi généralisé du fer forgé à Bordeaux, au XVIIIe siècle, plus précisément que par la seule idée de mode, et de le rattacher à sa naissance parisienne.

Certes, la référence immédiate d'un tel balcon saillant en tour ronde, à garde-corps de fer forgé, est sans doute parisienne : le type en serait donné vers 1637-1639 à l'hôtel de Bretonvilliers, voisin du quai de Béthune, dit quai des Balcons, où il permettrait de jouir de la vue du jardin et de ses parterres, et surtout du splendide panorama de la Seine. «Il est le chef de file d'une série qui va se développer partout où l'on peut jouir d'une vue exceptionnelle»⁶¹ : hôtel des Ursins en 1641, dans l'île de la Cité, hôtel Lambert en 1642-1644 dans l'île Saint-Louis... Mgr de Béthune, lors de ses séjours parisiens, ne pouvait que constater le développement de cette mode méridionale.

Mais on peut pousser plus loin l'interprétation. Il ne faut pas oublier que ces réalisations ont lieu à la veille de la Révocation de l'Edit de Nantes et qu'elles sont le fait d'un prélat peu banal. Mgr de Béthune⁶², *prélat fastueux*, est né à Rome et y a vécu jusqu'en 1628, en plein maniérisme et à l'aube de l'explosion baroque. C'est aussi un prélat zélé, créant des communautés religieuses et poursuivant les Huguenots⁶³. Il est enfin entièrement soumis au Saint-Siège et même l'objet de suspicion de la part du pouvoir royal.

Ce qu'il entreprend de réaliser à Bordeaux peut prendre alors une dimension symbolique tout à fait claire : c'est l'expression architecturale et urbanistique d'une Contre-Réforme dont on a vu l'influence généralisée et qui s'exprime par le biais d'un art baroque aux couleurs françaises.

Si l'on cherchait ailleurs en France, il est probable que l'on pourrait trouver d'autres exemples concordants. Le seul cas d'Aix-en-Provence⁶⁴ me confirme dans cette hypothèse : en 1679 également, la façade de l'ancien archevêché est modifiée ; on plaque sur les travées centrales un avant-corps évoquant le Palais Carignano à Turin, saillant tout entier en tour ronde, creusé de baies profondes et de jeux d'ombres ; un balcon sur trompes orné d'une balustrade de fer forgé s'incurve au-devant de la grande baie centrale, surmontant l'entrée.

L'organisation de la nouvelle façade de Mgr de Béthune ne se fait pas vers la ville, mais en lui tournant résolument le dos, à elle et au château Trompette représentant le pouvoir royal. L'archevêque en quelque sorte crée dans la ville un lieu privilégié, lieu de rassemblement social pour la *santé* et le *divertissement* de la population sous l'égide de l'église triomphante et affirmant ce triomphe et sa puissance par une architecture parlante⁶⁵.

Elle se fait aussi selon l'axe est-ouest, le même que celui défini par Le Nôtre pour le développement de Paris et de Versailles à partir de 1667, la charge symbolique du trajet solaire s'appliquant aussi bien au pouvoir civil que religieux, la transparence des grilles concourant à cet effet.

C'est l'illustration même du «façadisme» caractéristique de l'art baroque dont parlent les auteurs anglais : toute l'opération s'organise pour permettre la réalisation d'une façade sur le jardin. Le grand corps de logis s'enracine dans la terre par un socle rustique, la terrasse se projette en avant par la saillie du balcon richement décoré. La clôture transparente des portes de fer forgé s'orne de contours proches de ceux qui servent au dessin des parterres de Le Nôtre⁶⁶. Le goût de la nature ainsi maîtrisée et recrée baigne toute la civilisation du XVIII^e siècle, et le lien entre architecture civile et religieuse, jardins et ferronnerie ne se démentira pas jusqu'à l'ère néo-classique, tout particulièrement à Bordeaux :

- dans l'aménagement intérieur des édifices religieux où, on le verra, les grilles sont systématiquement utilisées ;

- dans l'aménagement urbain : l'art baroque se sécularise très vite et inspire l'organisation urbaine. Lorsque vers 1707 on aménage les quais de façade, puis lorsque Boucher, et ensuite Tourny, organisent avec les Gabriel l'aménagement de la place Royale, reprenant au profit du Roi l'idée d'un lieu de rassemblement social sous l'égide d'un pouvoir, et l'idée de façade sur la Garonne conformément à la vocation de la ville, l'architecture officielle se trouve liée dès le début et de manière croissante, à la réalisation d'allées qui finiront par encercler et masquer le château Trompette et ce dont il est le symbole : la place Royale, symbolisant la paix et la concorde se substituant à l'image d'un pouvoir intraitable ne comptant que sur la force.

Aux jardins, les portes nouvelles de la ville, celles-mêmes qui sont tournées du côté du jardin royal, emprunteront même leurs clôtures. Les jurats ne s'y sont pas trompés, qui protestaient que Tourny avait *fait perdre à la ville sa sûreté... sa tranquillité en substituant à ses murs dans une grande longueur des grilles de fer à clairevoye, qui annoncent plutôt un parc que l'entrée d'une grande ville...*⁶⁷. Plus tard, dans les années 1770, quand le centre de la ville s'organise, sous l'égide du gouverneur Richelieu, autour de la nouvelle salle de spectacles, une autre porte de ville de fer forgé lui sera associée. Le projet non réalisé de Lhote montre bien comment pour lui le nouveau théâtre s'inscrivait dans une perspective d'allée closes par leurs grillages ornés, décor «naturel» pour le temple de l'illusion.

Considérant le réalisateur de cette commande tout à fait exceptionnelle et dont on ne peut que regretter la disparition dans les années 1770, on est amené à quelques commentaires. Mgr de Béthune, qui se trouve à Paris durant la Fronde, y retourne à plusieurs reprises et reçoit le roi et la reine mère dans son palais en 1659, est certainement au fait des réalisations parisiennes les plus prestigieuses, avec lesquelles il veut rivaliser.



38

Mais que dire de son architecte, Pierre Michel-Duplessy⁶⁸, qui fait à Paris des études d'architecte et d'ingénieur (sans doute) dans les années 1660 ? Il s'y marie, en 1663 avec une certaine Marie Belin⁶⁹ (également appelée de Bellin), dont on ne sait si elle est parente du maître serrurier Gilles de Bellin, serrurier du roi en 1686⁷⁰, un serrurier du même nom travaillant déjà à Versailles en 1680 et 1681, entre autres à la chapelle. On ne sait pas chez qui Duplessy étudia⁷¹, mais il est vraisemblable que celui que le chevalier de Clerville dira *très sage, entendu et remarquable de son métier*, ayant obtenu un brevet royal d'ingénieur et architecte ordinaire le 3 juin 1662⁷², était au fait de ce que le plus célèbre des architectes français, F. Mansart, réalisait alors. Même si le classicisme imposé par Colbert dans les années 1670 allait donner à l'architecture officielle une nouvelle orientation, la lutte contre le protestantisme s'intensifiant, le triomphalisme de la Contre-Réforme pouvait alors récupérer pour la province ce qu'il y avait d'esprit baroque dans les innovations de Mansart. C'est peut-être en province, tout particulièrement à Bordeaux, que se diffusa assagie, dépouillée, épurée, l'impulsion donnée initialement. L'escalier des 252 à Bénédicte de La Réole en est un témoignage 257 bien séduisant.

Pierre Dumayne, serrurier, a peut-être appris son art au loin ; il semble bien qu'il lui faille payer trente cinq livres à la Confrérie pour être admis dans la Communauté après son travail pour l'Archevêque, somme utilisée à acheter une paire de burettes d'argent... pour servir au service divin...

38. — Pierre Michel, Sieur Duplessy, par Jean-Louis Lemoyne (avant 1708).

66. L. Hauteceur, *Les jardins des dieux et des hommes*, p. 155 : «Dans ses parterres, Le Nôtre a varié les formes: il s'est souvenu des arabesques qu'il avait apprises à dessiner chez Vouet, des anses qu'utilisaient les ferronniers, des volutes, courbes et contre-courbes liées par des lignes droites».

67. A. M. Bx. dd 25 b, *Mémoire des jurats*, f° 13.

68. Voir M.-F. Lacoue-Labarthe, «A propos de la famille Duplessy : les enseignements d'un inventaire après décès», *BMSAB*, LXXIII, 1982, p. 87-100. Pierre Michel-Duplessy, selon toute vraisemblance, appartient à une famille lorraine d'ingénieurs des fortifications, les Michel ; Duplessy permettrait de différencier deux branches de la famille, comme il était alors d'usage de pratiquer. (On peut noter également qu'une illustre dynastie de sculpteurs lorrains, dont le dernier représentant sera le célèbre Clodion, porte également le patronyme Michel tout comme une famille d'armateurs nantais, dont l'un s'occupe également de fortifications.) Le nom de Duplessis, plus connu à Bordeaux, entraîna peut-être le glissement de l'un à l'autre.

69. P. Roudié, «Pierre Duplessy-Michel, Ingénieur du Roi en Guyenne au temps de Louis XIV ; également A. D. Gir. 3E 6618, f° 700-818.

70. Une planche gravée dans Louis Blanc, 1928, pl. 88 ; Gilles de Bellin est l'auteur d'une balustrade remarquable pour l'église Sainte-Anne du Collège des Prémontrés à Paris, commandée par l'abbé Michel de Colbert.

71. Un acte du 14 novembre 1681 (A. D. Gir., 3E 8457, f° 31 et 32, quittance Duplessis-Barbier) offre peut-être l'amorce d'une piste : le Sieur Duplessy, Pierre Michel, ingénieur et architecte, comme héritier de son oncle Claude Michel, vivant capitaine du navire de guerre de Blaye, s'acquitte de 500 livres avec intérêts que son oncle a légués à Jeanne Tanquin, vivante épouse de Michel Barbier, maître-maçon demeurant à Saint-Germain en Laye, par son testament du 19 mars 1664, passé chez Hillaire, notaire royal à Blaye ; la dame étant décédée, c'est sa fille Marie-Gabrielle qui recevra la somme par l'intermédiaire de Louis Guillon de Fontenay, notaire à Saint-Germain.

72. Ce premier brevet est signé du Secrétaire d'Etat Guénégaud dont l'architecte et ami n'était autre que F. Mansart. C'est peut-être un brevet d'ingénieur civil ; le second, en date du 25 janvier 1670, signé de Colbert, attesterait une intégration dans le corps des fortifications.

De 1680 à 1730 : les années fondatrices, la naissance d'une tradition classique

Les réalisations publiques, civiles et religieuses

Peu d'ouvrages destinés à des édifices publics subsistent de cette période où l'activité des serruriers fut cependant déjà importante, les archives en témoignent.

Eglise Saint-Seurin : la balustrade du jubé - Pierre Dumayne -1703 (détruite)

L'aspect de notre église a été complètement changé par l'exhaussement du sol, écrit J. A. Brutails⁷³ ; avant 1698, on descendait 18 marches pour entrer dans l'église... le vaisseau était donc plus élancé, et le chœur auquel on accédait par des marches s'élevait de 2 m. environ au dessus du pavé. Il s'allongeait vers l'Ouest jusqu'au pilier qui est entre le transept et la chapelle de Saint-Etienne : il était clos de ce côté par une «façade» d'environ 4 mètres avec un jubé et une porte, celle-ci surmontée d'un crucifix...

L'orgue faisait d'abord partie du jubé. Il dominait le chœur...⁷⁴. En 1659, date des fonts baptismaux retrouvés à Rochefort, on restaure cet orgue, on lui ajoute une montre. On établissait en même temps la chaire contre le pilier principal, et en face, une galerie d'où le clergé peut assister à la prédication.

Voici donc à peu près reconstitué l'intérieur du chœur de Saint-Seurin à la fin du XVII^e siècle : il est conforme à l'organisation intérieure, issue des temps médiévaux, de la plupart des églises. Le 26 septembre 1698⁷⁵, la chute de la voûte a afassé sous ses ruines tant la guallerie qui traversait l'entrée dudit chœur que les orgues qui étaient placés sur icelle à main droite le grand pillier où estoit appliqué le bénitier c'estant afassé a atiré et cauzé toutes les dites ruines⁷⁶.

En février 1700⁷⁷, commencent les travaux les plus pressés. Une délibération du 18 décembre 1702 annonce la résolution de se procurer de

l'argent afin d'achever le jubé sur la porte du chœur, et pour cest effet faire faire des balustrades de fer comme il a été projeté⁷⁸. Le 11 mai 1703, l'ordre est donné de payer 200 L. à Dumayne serrurier, à raison du travail qu'il fait pour l'église.

Le 31 août 1703, est donné l'ordre de payer à Dumayne, serrurier, le reliquat de sa créance pour travail exécuté au jubé, sur la porte du chœur de l'église, soit 48 L. 6 sols. La quittance, en date du même jour, est signée de Pierre Dumayne⁷⁸. Le marché ou prix fait de Dumayne a été en vain recherché, chez le notaire Traissac, notaire ordinaire de Saint-Seurin. Les livres des minutes pour la période considérée ont disparu des Archives départementales, mais le répertoire des Actes et Contrats du chapitre de Saint-Seurin pour la période d'août 1691 à juillet 1705 ne donne aucune mention d'un tel acte⁷⁹. Il semble bien que déjà on se soit contenté d'actes sous-seing privé.

Enfin, le 10 septembre, le chapitre a ordonné que M.— fera dorer ce qui sera à propos de la balustrade de fer qui est au dessus de la porte du chœur et blanchir le dessous d'icelle du côté de la nef, passer à l'huile le fond du chœur et noircir, conformément aux côtés dudit chœur afin que tout soit uniforme⁸⁰.

Cet ouvrage dut disparaître vers la Révolution ; en tout cas il n'existe plus en 1845 puisque Bordes n'en souffle mot dans son ouvrage⁸¹.

73 . *Les vieilles églises de la Gironde*, p. 21.

74 . Abbé Cirot de la Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux*, p. 413.

75 . A. D. Gir., G 1011. Cité par Cirot de la Ville, p. 295.

76 . A. D. Gir., G 1011.

77 . Une telle balustrade aurait été réalisée au pourtour du chœur de Notre-Dame de Paris vers 1675.

78 . A. D. Gir., G 1521/37.

79 . A. D. Gir., 3E 11895.

80 . A. D. Gir., G 1011.

81 . A. Bordes, *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*.

L'Eglise Saint-Michel

L'abbé Corbin décrit ainsi l'intérieur de Saint-Michel avant la restauration de 1851 opérée sous la direction «habile» de l'architecte Burguet et du Curé Meynard ⁸² :

Le chœur était séparé de ses collatéraux et du transept par une muraille à hauteur d'appui, à laquelle s'adaptaient des stalles et que surmontaient de hautes grilles dans le genre de celles qui ferment encore les chapelles latérales des basses neufs. Cette muraille reliait entre eux les piliers du chœur avec les premiers des transepts.

On y pénétrait par une baie que fermait une porte en fer entre les deux piliers centraux du transept et par deux portes latérales au bas des degrés du sanctuaire. Les dits collatéraux se trouvaient également séparés du transept par une grille avec porte au milieu...

A. Bordes confirme cette description :

L'ouverture des chapelles est dans toutes défendue par des grilles en fer, et le même genre de fermeture adopté au pourtour du chœur le sépare aussi d'avec la croisière ⁸³.

En effet, sur une période qui s'étend de 1671 à 1791, soit 120 ans, un très important décor de fer forgé est projeté et mis en place pièce après pièce ; c'est le plus important de Bordeaux, et

sans doute l'un des plus considérables de France. Saint-Michel est la paroisse des négociants du quartier de La Rousselle, et fortune et piété ostentatoires se sont conjuguées pour cet heureux effet. La plupart des grilles sont en effet offertes par des paroissiens «zélés», de leur vivant ou sous forme de legs : à une époque où la parabole du mauvais riche a encore de fortes résonnances, le poids d'une clôture (dont le matériau est, aussi, celui-même des fers de la traite), semble propre à équilibrer la balance du Jugement. L'église n'est cependant parée de l'ensemble de ce décor que pendant une période éphémère, à peine un demi-siècle, moins de temps qu'il n'en fallut pour l'édifier : la restauration due à l'action conjuguée de l'architecte et du curé laissera en place ce que nous pouvons encore admirer aujourd'hui, et cela seulement : les grandes portes et grilles qui clôturent les chapelles latérales de la nef, et l'appui de communion du sanctuaire. Tout le reste a disparu : on a détruit le rétable du maître-autel, les appuis de communion des absides, l'ensemble de la clôture du chœur, les portes et grilles des chapelles de part et d'autre du sanctuaire. Grâce aux archives bien conservées de la Fabrique, on peut suivre étape par étape la constitution de cet ensemble considérable. La qualité des éléments conservés ne peut qu'aviver le regret de ce qui a été sacrifié.

39. — Plan de Saint-Michel avant 1851.

A. Bordes, *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, 1845.

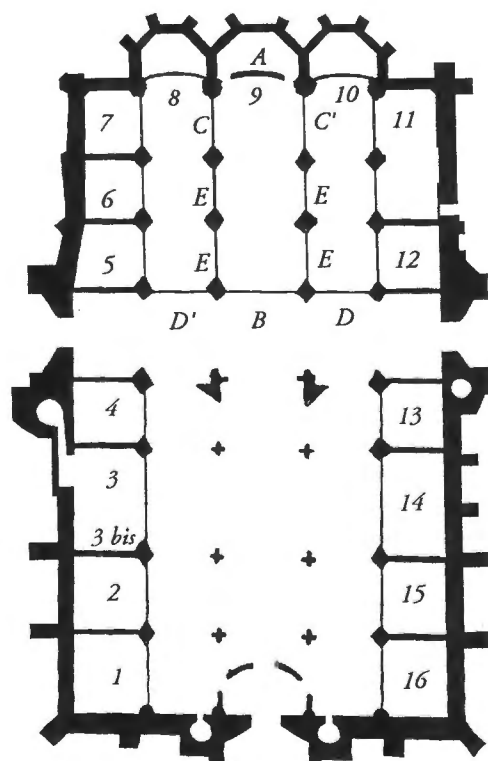
40. — Perspective intérieure de l'église Saint-Michel.

Dessin aquarellé de A. Bordes. *Histoire des Monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, 1845.

⁸² . Abbé Corbin, *Saint-Michel de Bordeaux*, p. 115.

³⁹ ⁸³ . A. Bordes, *op. cit.*, p. 147.

39



A — Rétable du maître-autel et balcon de la Trinité - Me Hélias Faure - 1672.

Balustre de la communion - Me Jean Martial - 1706.

B — Clôture d'entrée du chœur - Me Jean Martial - 1705.

C' — (?) - Porte de fer qui va du sanctuaire à Notre-Dame - Me Jean Martial - 1734.

C — Clôtures aux côtés du maître-autel - 1735 - (dorées par le doreur Milet).

D — Clôture de la nef Saint-Jean - Me René Poitevin - 1737.

E — Clôture du chœur offerte par G. Tennet en Août 1753.

F — Appui de communion encore en place au maître-autel - vers (?) 1791.

1 — Chapelle Saint-Louis - Me Pierre Laporte - 1758.

2 — Chapelle Sainte-Suzanne - Dumaine - 1754.

3 — Chapelle Saint-Marc - 1753/1754 - Me Joseph Perrain (?).

Chapelle à l'intérieur de la chapelle Saint-Marc - Me François Joffrait - 1772.

4 — Chapelle Saint-Joseph - Pierre Kauzac - 1751.

5 — Chapelle du Saint-Esprit - Me Pierre Joffrait - 1785.

6 — Chapelle de Notre-Dame de Bonne Nouvelle.

7 — Chapelle du Saint-Sépulchre - Me Pierre Laporte - 1748.

8 — Autel de la Vierge.

9 — Maître-autel et autel de la Trinité.

10 — Autel de Saint-Jean.

11 — Chapelle Saint-François - Me Simon Vallet - 1748.

12 — Chapelle Saint-Jacques.

13 — Chapelle Sainte-Apollonie - Pierre Kauzac - 1751.

14 — Chapelle Saint-Fort - Me Pierre Joffrait - 1778.

15 — Chapelle Saint-Roch - Me Pierre Joffrait - 1781.

16 — Chapelle Notre-Dame-des-Montuzets - Me Pierre Joffrait - 1780.

Serruriers ordinaires pendant le même temps : Jean puis Simon Fuet, Dupuy, Lebremant, Germon, Hommeau, Dumas,...

La porte d'entrée du chœur et les portes de fer de l'appui de communion ; 1705-1706 - Jean Martial (détruites)

A la fin du XVII^e siècle, les églises de Bordeaux ne sont guère en bon état : les voûtes de Saint-Seurin s'écroulent en 1696, comme celles de Sainte-Croix. La chute de celles de Saint-Michel en 1693, entraîne une campagne importante de travaux à partir de 1704. Auparavant le chœur était fermé en menuiserie avec une galerie qui régnait tout autour, un jubé au-dessus de la porte et une petite chapelle de chaque côté comme on le voit à Saint-Seurin, et à l'exception des chapelles, à Saint-André, et dans toutes les grandes églises du royaume... Après l'année 1693, le chœur demeura ouvert et sans office jusques à l'année 1704 où la Fabrique projeta de faire le chœur ouvert et avec un grillage... on a une preuve vivante de ce dessein, c'est que le derrière des stalles est travaillé comme s'il devoit paroître, le verbal du 7 août 1753 l'établit⁸⁴. Mais le corps des bénéficiers se serait formellement opposé à ce projet de la fabrique, redoutant à la fois le froid⁸⁵, les courants d'air et la distraction qui pourroit naître du bruit des enfants, des femmes inconsidérées et de l'agitation perpétuelle d'un peuple qu'une indiscretion naturelle caractérise. Le problème se reposera à l'identique en 1753. La fabrique fera alors valoir la commodité des paroissiens et l'ornement de l'église, la première

pour faciliter aux paroissiens la vue sur le grand autel au temps des offices divins, la seconde pour entourer le chœur d'un grillage de fer ce qui le dégagerait et le décorerait davantage⁸⁶.

En tout cas, la médiation de Mgr de Bezons met fin au litige en réglant du consentement de toutes les parties la forme du chœur : le 21 juin 1705, le maître maçon Lacroix reçoit 28 livres 52 sols pour toute la muraille dont le cœur est revêtu ; 155 livres le 2 août pour la façon de la balustrade et marchepied du grand autel et sanctuaire. Mais on a confié au maître serrurier Jean Martial l'exécution de la balustrade de fer de l'entrée du chœur⁴⁰ pour laquelle il touche 568 livres en août ; elle est déjà posée car le 21 juillet, le doreur Fournier touche 43 livres pour avoir peint et doré la balustrade de l'entrée du cœur. Le 10 février 1706, Me Martial touche 36 livres pour les deux portes de fer qu'il a fait au balustre de la communion, sur l'appui de pierre dû à Lacroix⁸⁷.

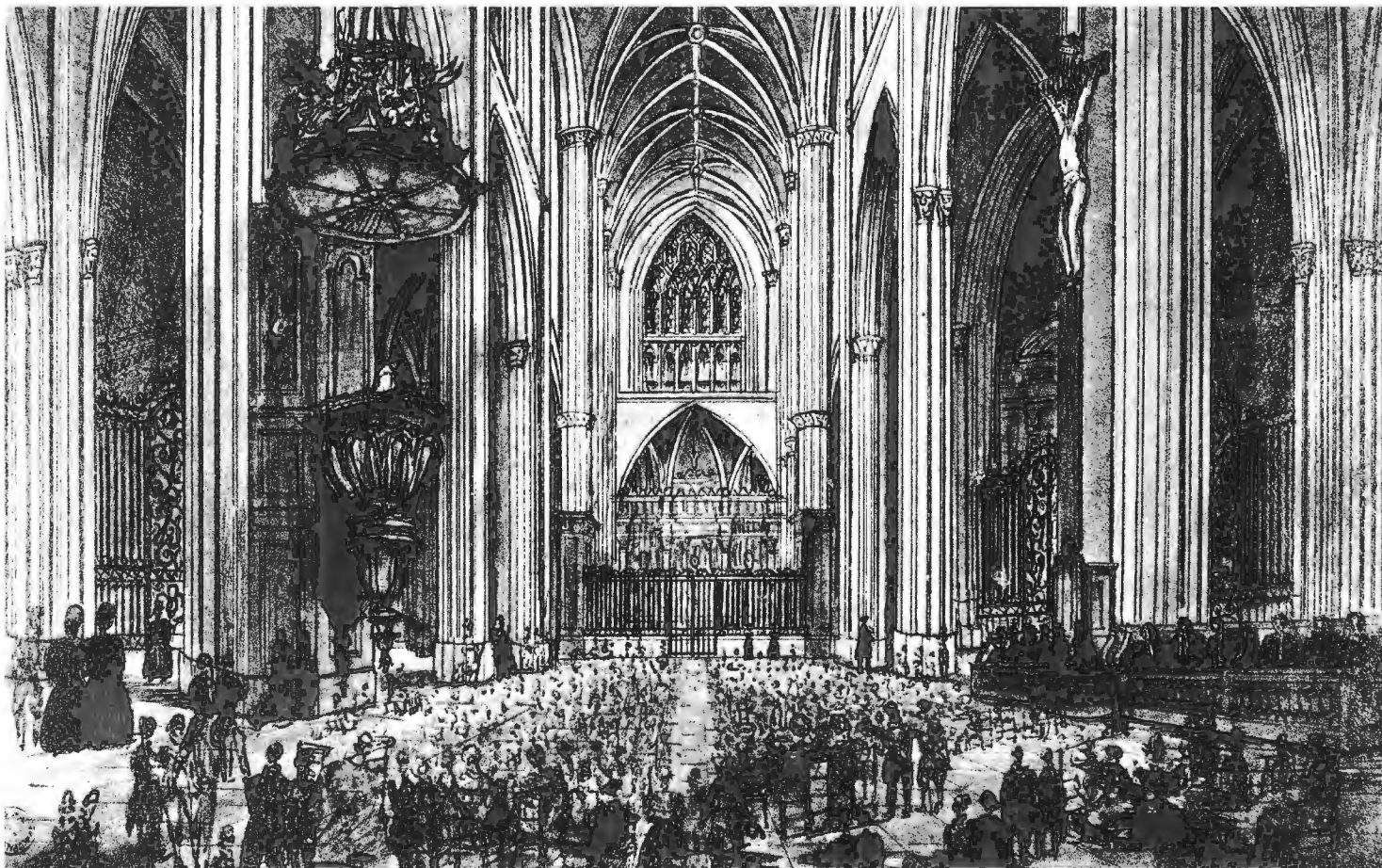
Disparues, ces portes de fer pouvaient être insérées au centre d'un appui de communion de pierre dont elles complétaient la fermeture tout en permettant un passage. Une réalisation comparable est encore en place dans le chœur de la

84 . A. D. Gir. G 1667/f° 43 ; Les frères Berquin, sculpteurs, touchent 2100 l. en 1706 « pour toutes les formes du cœur et autres choses qu'ils ont fait », entre autre un lutrin de bois de tremble, la dorure de Saint Guillaume et Saint Michel étant faite par le peintre Fournier pour 80 L.

85 . Le même argument du froid est invoqué en 1745 à Metz pour les chanoines contre les projets de l'évêque, Mgr de Saint-Simon (F. Souchal, p. 623).

86 . A. D. Gir. G 1667/44.

87 . A. D. Gir. G 2260/5.



basilique de la Superga, construite à des dates voisines dans le Piémont turinois ; le réseau de fer dense et sombre contraste avec l'encadrement de marbre coloré.

La clôture de l'entrée du chœur fut victime elle aussi des restructurations «cohérentes» de 1851.

40

Le seul document illustré est encore le dessin des Archives municipales de A. Bordes. Il montre un ouvrage sobre : entre les deux piliers revêtus de bois, deux grilles dormantes sur bahut de pierre encadrent une porte à deux battants. Deux frises de rouleaux ou rinceaux dorés courent en haut et en bas du simple barraudage vertical et se poursuivent en traverses et couronnement sur les portes.

La rampe du quai de Coulomb - 1707 - Jean Vallet et la Veuve parisienne (détruite)

Un acte de sommation pour cause de retard et malfaçon fait sortir de l'oubli un nouvel ouvrage du Roi, opération d'urbanisme où le fer forgé joue son rôle, tout au début du XVIII^e siècle⁸⁸.

Le Trésorier général de France en la Généralité de Bordeaux, Pierre des Innocents, Chevalier conseiller du Roi, demeurant rue Neuve, paroisse Saint-Michel, fait faire *une rampe de fer pour le petit quay de Coulomb, à commencer au bout du nouveau quay, et faire tout le tour, jusqu'à vis à vis, ou l'on aura commencé lad. rampe*. Celle-ci doit être *de la même façon et ouvrage que la rampe de la Galerie de la maison de Madame Daste scituée dans la rue du Chapeau Rouge est faite*. De légères modifications sont prévues en fonction de l'affectation différente de l'ouvrage : la rampe sera *d'un pousse plus eslevé que celle qui est chez lad. dame Daste*, et la *plattebande du dessus un peu plus large que celle de lad. dame*. L'ouvrage doit être mis en place en septembre 1707 et coûte trente livres la toise ; en cas de retard, déduction prévue d'un écu — 3 livres — par toise.

Pour ce faire, Pierre des Innocents s'adresse à Jean Vallet, serrurier du Faubourg de Saint-Seurin, et à la Veuve parisienne, qui semble bien y tenir boutique pour des compagnons qui ne se soumettent pas à la juridiction des corporations et s'abritent dans la sauvegarde⁸⁹.

La rampe est réalisée, mais avec un mois de retard d'une part, et d'autre part des malfaçons, ce qui nous vaut d'avoir ainsi une trace de son existence : *la plate-bande du dessus n'est point plus large que celle de la dame Daste, ny si espaisse, et... d'un vieux fer de rebut, mal fabriquée, fendue en divers endroits et presque dans toute son estendue*. Jean Vallet et la Veuve parisienne sont au courant de ces *deffectuosités* et pourtant n'ont rien fait en huit mois pour réparer, ce qui motive la sommation : *Vallet et la Veuve ont huit jours pour se mettre en règle, soit remettre un autre plate-bande... de bon fer bien conditionné* faute de quoi le Trésorier fera faire l'ouvrage *par quelqu'autre serrurier et les fera condamner au payement des avances qu'il aura faites*.

La consultation de deux plans très détaillés du début du XVIII^e siècle⁹⁰ permet de situer cet ouvrage et de préciser son importance. Un plan de 1705, dû à Mattis, montre en façade sur la Garonne, hors les murs, un emplacement trapézoïdal en avancée, bordé d'un trait noir sur la longueur et ses retours, et planté d'arbres, qui se situe à l'embouchure du Peugue, à côté de la Porte du Pont Saint-Jean, face au port où mouillent les vaisseaux français, selon Massé (1685). Le deuxième plan, dû à Massé et daté 1723, montre que l'opération s'est amplifiée. De part et d'autre de la première terrasse, s'étirent deux quais-promenades plantés d'arbres, cernés en façade d'un trait noir avec retours : celui qui est situé en aval part de la Porte Cailhau, sur une bonne longueur ; celui qui est en amont s'arrête avant la Porte des Salinières⁹¹. Il semble que ce soit le même quai central avec retours, en avant des murs compris entre la Porte Cailhau et la Porte Saint-Jean, à la hauteur de l'Hôtel de la Monnaie et de la Bourse, qui apparaisse sur la correction du projet Héricé pour la place Royale par Robert de Cotte⁹² sous le nom de quai Bourgeois, en 1727. La place Royale prévue s'inscrit alors en façade, adossée au mur, entre ce quai et un second, le quay du Chapeau Rouge, marqué de façon identique.

Il est vraisemblable au vu de ces informations nouvelles que les Bordelais, qui déploraient si fort la perte en 1675 de leur promenade sur la Garonne et en échange de laquelle Monseigneur de Béthune leur offrait les promenades de l'Archevêché, se soient ingénies à recréer une ouverture sur le paysage du fleuve en créant, assez vite, des quais-promenades⁹³. Il existait donc, comme le pensait M. Roudié, des quais bien avant les embellissements dus à Boucher et Tourny, et des promenades avant celles rêvées par Gabriel et réalisées par Tourny ; peut même penser que le petit parti du début du siècle suggéra visuellement le grand parti finalement adopté⁹⁴. Mais il fallut attendre l'apaisement des esprits et les fruits de la paix royale pour que les projets de façade et de place Royale puissent glisser insensiblement jusqu'à la limite du Château Trompette, jusqu'à le circonvenir, et l'absorber enfin⁹⁵.

88 . A. D. Gir., 3E 6618, f° 726, Acte du 9 juillet 1708, faisant référence à une police sous-seing privé du 7 juillet 1707. L'enregistrement des actes sous-seing privé n'est conservé à Bordeaux qu'à partir de 1720.

89 . Cette expression serait peut-être à rapprocher de celle «compagnons de la veuve».

90 . Dont je dois la communication à M. P. Roudié. L'opération semble partiellement prévue sur le plan de Massé de 1685.

91 . Ceci est à mettre en relation avec le traité passé par la ville avec l'Ingénieur Goyer de la Rochette en 1711 concernant la construction de quais près de la Porte Saint-Jean. Voir P. Roudié, «Documents concernant l'architecture du XVIII^e siècle à Bordeaux», B.S.H.A., 1965, p. 91.

92 . B. N. Topographie Va 61, reproduit dans *Bordeaux 2000 ans d'histoire*, Catalogue de l'Exposition, Bordeaux, 1973, Cl. 296.

93 . On peut mentionner que Pierre des Innocents possède en 1706 dix échoppes *faisant face à la rivière*, joignant les murs, entre la porte de Grave et la tour du Pin, qu'il loue chacune 200 livres par an ; en 1711, la Ville accorde à Pierre Goyer de la Rochette, ingénieur du Roi, des échoppes entre la porte des Portanets et celle des Salinières, qu'il réalisera en 1719 pour acheter les biens nobles du Sr Denis, président de la cour des Aides (A. D. Gir. 3E 6618, Nre Giron, f° 57, 2 décembre 1706 ; et A. D. Gir. 3E 13537, Nre Bernard, 14 septembre 1719).

94 . Cf. Tourny à propos de la Porte des Salinières : *Ce fut en cet endroit qu'il [le peuple de Bordeaux] souhaitait qu'on embellît, par l'érection de la statue équestre, lorsque, contre son gré et contre la raison, M. Gabriel choisit celui où il est...* A. D. Gir., C 3667, cité par P. Damas, *La Façade de Tourny*, p. 33.

95 . Il faut rappeler le projet de place Royale de M. de Durfort-Boissière, proposé en 1700 et repoussé par les jurats, repris justement en 1707 et de nouveau repoussé.

On ne sait pas davantage quel était le dessin de la rampe de Madame Daste, invoqué comme modèle : succession de balustres, ou déjà compositions plus complexes, comme les planches gravées de Vallée, comme à la Tour de la Grosse Cloche, qui connaissent à Bordeaux un succès si durable ⁹⁶.

C'est la seule mention rencontrée de la *Veuve parisienne*, mais Jean Vallet, domicilié Grande rue Saint-Seurin, fait en 1710 à l'hôpital Saint-André des ferrements de fenêtres ⁹⁷ ; en 1717, il fait l'objet d'un procès de la part des maîtres bordelais.

Les balustrades de la plate-forme de la Grosse Cloche - 1714 - Adrien Tellier

La cloche de l'Hôtel de Ville, dont la plus ancienne mention remonte à 1336, figure dès la fin du XIV^e siècle dans les armoiries de la ville : c'est dire l'importance symbolique attachée à ce monument. Elle est renouvelée à plusieurs reprises après qu'elle se soit cassée ⁹⁸. Elle a sonné souvent, pour marquer tous les événements importants de la vie de la cité.

La cloche fondue en septembre 1675 se cassa sans réparation possible en septembre 1713. En janvier 1714, la Jurade décide l'adjudication au moins disant de la fonte et *réfaction* de la cloche, qui est obtenue par un maître fondeur de Bayonne, nommé Ducrabon. Celui-ci passe contrat devant Rambaut, greffier de l'hôtel de ville, le 26 mars 1714 ⁹⁹. Le 12 avril 1714 enfin, les jurats chargent leur collègue Chauveton de faire le nécessaire pour exécuter ceci : *refondre la cloche de l'Hôtel de Ville, refaire le planché beffroi et autres choses servant à la sonnerie de ladite cloche, qui se trouvent gastés et insuffisants, à présent, par les nouvelles dispositions qu'on juge à propos pour la sonner avec plus de facilité ; [et faire faire] un grillage à mettre tant du costé des Fossés de ville que du costé de la rue Saint-James* ¹⁰⁰. Cardozo de Béthencourt note la pose du grillage : *Il s'agit de la balustrade ou garde-fou en feronnerie, fermant la plate-forme de l'arceau sous lequel est suspendu le bourdon*. Au XIX^e siècle, l'ensemble surprend encore agréablement Théophile Gautier qui mentionne *le beffroi composé de deux tours réunies par un balcon d'un goût original et pittoresque* ¹⁰¹.

Il s'agit bien d'une nouveauté. L'expertise d'Isaac et Pierre Descoubès, maîtres serruriers jurés, consécutive à l'incendie du 13 décembre 1657, estime à 8500 livres les dégâts en ce qui concerne les ferrements et grilles de croisées, les ferrements de quatre *portaux*, gros clous rivés, verrous et serrures, mais en ce qui concerne les tours de l'horloge et de la cloche, on ne parle que des toits d'ardoise à refaire.

Les réparations et reconstructions destinées à remettre le bâtiment en état après l'important sinistre de 1657, essentiellement dû à la mise à feu d'explosifs entreposés, furent très lentes et

peu importantes ; elles s'étalèrent en fait pendant toute la première moitié du XVIII^e siècle jusqu'à ce qu'on décide la reconstruction vers 1752, décision qui ne sera pas davantage suivie d'effet, en dépit d'un emprunt contracté plus tard auprès de la ville de Gênes.

L'obligation de refondre la cloche amena les jurats à décider une restauration partielle du beffroi, et l'occasion fut saisie de compenser l'état de délabrement des locaux de l'Hôtel de Ville par une opération de prestige peu coûteuse en regard du coût global des réparations qui auraient été nécessaires.

Les comptes de la ville pour l'année 1714 ¹⁰² précisent :

• Claude Vial et Gauteron, charpentiers de haute fûtée reçoivent 1280 livres *pour les réparations qu'il a convenu faire au beffroy de la nouvelle cloche, suivant la délivrance qui leur en a été faite, par contrat du 17 avril 1714...*

• Adrian Tellier, serrurier, reçoit 1200 livres *pour les ballustrades et grillages qu'il a fait à la sonnerie de la cloche suivant le contrat du 18 avril 1714 reçu par Rambault, notaire* ¹⁰³.

Adrien Tellier (ou Tollier) est maître serrurier bordelais depuis 1692 ; il habite Fossés des Tanneurs.

On peut à juste titre se demander si ces balustrades sont encore celles qui sont actuellement en place, et conclure par l'affirmative. Lors de l'incendie de décembre 1755, les combles des tours sont à nouveau détruits, mais l'incendie ne semble pas avoir atteint la balustrade, qui n'aurait subi au pire qu'une restauration de la part de Mayer, signataire d'un mémoire ¹⁰⁴. Le montage de la plate-bande est à mi-fer (peut-être le fruit de restauration postérieure) le reste à tenons et mortaises — les fers se croisent par évidemment ou embrèvement. Le fer est carré, de 20 mm. Techniques et dessins sont déjà au point au début du XVIII^e siècle. Et le fer devait être de grande qualité, car il a remarquablement bien résisté aux intempéries.

96. Peut-on penser au plus ancien balcon du cours du Chapeau Rouge, au n° 38. ¹⁸¹

97. A. D. Gir. 8J 125 ; 3E 6618, f° 774 v° ; A. D. Gir. C 1777. Il signe bien Jean Vallet.

La nécessité d'aller vite pour des *ouvrages du Roi* confiés par les Trésoriers généraux amène en 1638 un maître menuisier dijonnais à faire travailler un compagnon de son propre chef, ce qui entraîne pour lui quelque difficulté (H. Hauser, *Les compagnonnages d'arts et métier à Dijon aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 60).

98. En 1570-72, 1578, 1675, 1714-15 et enfin 1774-75. Les articles cités ici sont tirés de la *R.H.B.*, 1924 : André Michelot, « L'ancien hôtel de Ville et l'explosion du 13 décembre 1657 » ; surtout, Cardozo de Béthencourt, « La Grosse Cloche ».

99. Malheureusement, il n'existe plus de minutes de ce notaire.

100. Registre de la Jurade, 1714-1715, f° 13 v° et 14.

101. Cité par Louis Desgraves, *Voyageurs à Bordeaux* p. 123.

102. A. M. Bordeaux CC138, Comptes tenus par Jean Haubert, Trésorier de la ville, Avril 1714.

103. La consultation de l'enregistrement des actes à la même date ne garde pas trace de cet acte, sous-seing privé dont l'enregistrement n'est pas gardé avant 1720.

104. A. D. Gir. C 1223. Mémoire des travaux de Mayer à l'Hôtel de Ville de 1757 à mars 1758 sous la conduite de Bonfin : il fixe le lion par deux bandes de fer plat chantournées et embouties, *Le globe qui est sur le dome de l'autel de ville, fourni et fait pour faire le moule de la cloche de l'horloge...*



42

41

Garde-corps de la plate-forme de la
Grosse-Cloche, Adrien Tellier, 1714 :

41. — Détails d'un balustre.

42. — Vue d'ensemble.

43. — Vue de l'intérieur.

44. — Détails.

Les balustrades, d'une hauteur d'environ 1,20 m soit environ 4 pieds, se composent d'un grand panneau central actuellement masqué par les armes de la ville, fruit d'une restauration du XIX^e siècle¹⁰⁵, encadré de deux pilastres ; de part et d'autre, une succession de petits panneaux garnis de balustres.

La composition introduit un nouveau rythme, alternance de pilastres et de balustres encadrant un panneau central ; on joue sur les différences de largeur, de dessin, comme dans la menuiserie des lambris. Le profil des balustres latéraux n'est plus simplement curviligne ; symétriques par rapport à l'axe vertical de la tige ondulée à graine garnie de feuilles d'eau ondulées, forgées à chaud, se développent des contours en G¹⁰⁶ majuscule manuscrit affrontés qui dessinent une forme proche de celle de l'écu, ou violonée, voisine aussi de celle adoptée pour les heurtoirs et les anneaux de clef, dite *en boucle de gibecière*, et adaptée à une échelle plus importante. Ligne tout à fait caractéristique du temps de Louis XIV, comme les jeux de bandes scandés de courtes barres le seront de la Régence, et les courbes du Louis XV. C'est le balustre *carré*, ou *toscan*, de d'Aviler. Il unit la tradition du métier de serrurier à celle de l'architecte. Il est ici porté par un socle, un jonc coudé reliant deux rouleaux.

Encadrant le panneau central, deux balustres très différents, plus nouveaux, paraphra-

sant les contours du balustre en gaine avec panse, réalisé avec un vocabulaire très simple : fer en boucle pour le col, rouleaux ou volutes pour la panse, deux G en boucle de gibecière pour le socle ; deux feuilles d'eau garnissent l'axe central. Cette idée se trouve chez Jean Bérain, avec un vocabulaire d'ornemaniste très raffiné qui s'applique également à la menuiserie, et chez les Vallée, comme on le verra, avec un vocabulaire très simple mais très efficace. Le panneau central utilise le même vocabulaire pour dessiner une sorte de vaste cartouche, garni d'un cœur, inclus dans les contours d'un cuir, à l'aide d'enroulements en C, G, S, à boucle, une feuille d'eau au relief fortement marqué divergeant à la terminaison de chacun des enroulements au pourtour¹⁰⁷.

Il n'y a pas de modèle connu à cet ouvrage ; mais l'esprit et le vocabulaire des pilastres sont tout à fait proches de ce que l'on rencontre à la tribune de l'orgue de l'église Notre-Dame : même genre de balustre à panse en gaine, même type de socle.

1714 est une date importante, où la composition change, où un répertoire nouveau apparaît — ou est apparu peu de temps auparavant, car il n'y a pas à proprement parler rupture avec ce qui a précédé, d'après ce que l'on sait du développement de l'art du serrurier, à Paris comme à Bordeaux.

105. Ces ornements n'apparaissent jamais sur les documents graphiques d'époque ; ainsi : gravure de la Tour de la Grosse Cloche, lithogr. Mercereau, n° 265, Paris, F. Sinnet, Ed. Imprimerie Frick.

106. On adopte le caractère G pour désigner en fait la graphie du G majuscule manuscrit G.

107. « Enroulement en bec de corbin », selon H. von Geymuller ; « feuille de refend », selon F. Kimball (*Le style Louis XV*, p. 35-36), analysant l'arabesque à la française : « un trait secondaire ... est la feuille d'acanthé divergente, à la terminaison de l'enroulement, trait qui dans la suite devint universellement caractéristique ».



43



44

Eglise Saint-Michel, un appui de communion - 1726 - François Berthau (détruit)

Le 6 juin 1726, François Berthau, reçu maître serrurier bordelais en 1708, installé rue des Ayres, reçoit 45 livres de M. Darbis, marchand et grand ouvrier, pour *une balustrade du fer que l'on mas fournit* ¹⁰⁸.

Le 15 juillet 1726, Mr. Darbis paie pour 101 livres 2 sols de fer livré à François Berthau, dont 7 barres de *fer plat et carré d'Allemagne et du fer petit carré d'Hollande et en feuilles* pesant respectivement 331 livres et 177 livres ¹⁰⁹. Ces fournitures peuvent convenir à la table de communion que Berthau fait pour le même Darbis pour le prix de 225 livres payées le 6 novembre 1726 ¹¹⁰.

Le 30 décembre, on paie 30 livres *pour les deux piédestals pour les deux boules qui sont aux cottets de la table de communion*.

En janvier 1727, le peintre Raymond travaille à peindre à *l'huile et en couleur de fer* la table de la

communion à raison de 25 sols par jour pendant trois jours, et 3 livres de fourniture, soit au total 6 livres 15 sols ¹¹¹.

Les ouvrages sont associés à une rénovation du sanctuaire : en 1723, on édifie une nouvelle sacristie et on entreprend au grand autel un rétable en vue duquel un legs a été reçu en 1719 ¹¹². Les projets semblent accrus puisqu'un nouveau devis est passé en 1727 ¹¹³ et le travail parfait en 1728.

Il n'y a aucune illustration du travail de Berthau. Il ne reste apparemment comme témoins de l'art du fer, à cette époque précise, que les grilles de la table de communion de l'église de 45 Barsac. Les œuvres suivantes disparues également, s'en rapprochaient peut-être, la preuve étant faite que dans la deuxième partie du siècle on s'efforce d'harmoniser les grilles des différentes chapelles.

108 . A. D. Gir. G 2248 f° 64.

109 . A. D. Gir. G 2248 f° 75.

110 . A. D. Gir. G 2248 f° 89 et G 2323 f° 13.

111 . A. D. Gir. G 2248 f° 103.

112 . A. D. Gir. G 2323 f° 20.

113 . A. D. Gir. G 2248 f° 105.

Eglise Saint-Vincent de Barsac : la table de communion - 1727 - René Poitevin (?)

«Barsac doit tout à Bordeaux»¹¹⁴, certes, mais la documentation concernant la construction et la décoration de cette église est nombreuse et malheureusement contradictoire.

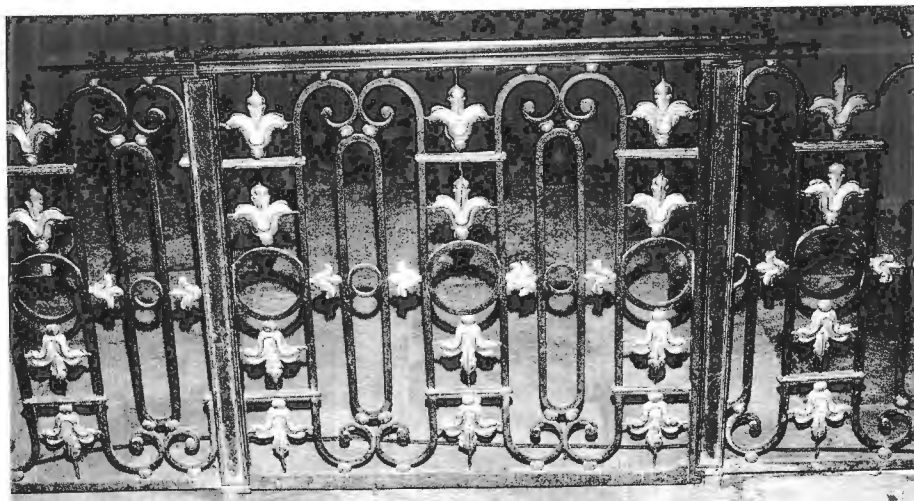
J. A. Brutails, que j'aurais tendance à croire plus volontiers en raison de sa qualité d'archi-
 45 viste, attribue la table de communion de l'autel principal au maître serrurier bordelais René Poitevin qui aurait reçu en 1727-1729 730 livres pour son travail¹¹⁵. Mais Mgr Laroza l'attribue à un ferronnier bordelais du nom de Poirier, en 1709, ce qui me laisse perplexe car je n'ai pas rencontré de serrurier de ce nom au cours de mes recherches¹¹⁶. Et l'abbé Despax, citant une notice adressée par lui au président de la commission des Monuments historiques de la Gironde, en utilisant peut-être les archives de la fabrique qui auraient actuellement disparu dans l'incendie récent de la sacristie, donne encore une autre version : après la construction de l'édifice entre 1703 et 1708, la fabrique aurait attendu plus de cinquante ans avant d'entreprendre l'ornementation intérieure, et la balustrade du sanctuaire, pour un prix de 626 livres 13 sols 4 deniers, aurait été faite en 1770. On peut ajouter que le style très classique n'aide pas à trancher¹¹⁷.

Une hypothèse possible est que, de graves inondations ayant pénétré à l'intérieur de l'église vers 1760, parmi les dommages subis, la table de communion ait été endommagée et réparée,

Deux des ouvrages évoqués subsistent donc de nos jours. Ceux qui suivent, non documentés, peuvent leur être rattachés pour des motifs variés : raisonnement logique, affinité stylistique, intuition née de la fréquentation des ouvrages.

Eglise Saint-Paul-Saint-François-Xavier : grillage des baies latérales - vers 1670-1680

La chapelle des Jésuites est construite entre 1660 et 1680 sur les projets d'un frère de l'ordre
 46 ¹¹⁸. L'étroit rectangle vertical des baies latérales en façade est destiné à donner un peu de jour ; il est défendu par un grillage ouvragé de facture simple : deux motifs en cœur ou en figue affrontés verticalement et flanqués de deux anses de panier de gros fer, agrémentés de contours plus fins en V et de feuillages (corrodés). Ce grillage est cohérent avec la date d'achèvement ; il peut également avoir été posé un peu plus tard. Le
 162 motif est voisin de celui d'un escalier (au n° 137 de la rue Sainte-Catherine, hôtel de Lavie?), et de certains modèles toulousains (hôtel Dubourg, 6, place Sainte-Scarbès).



45

mais que l'on ait bien sous les yeux le dessin original réalisé par Poitevin peu avant 1730.

C'est un dessin géométrique, aimé généralement des architectes, entrelacs de ronds et d'ovales garnis intérieurement d'une sorte de répétition du motif, ovale et rond, assemblés par des liens à cordons, et ornés de fleurons de tôle dorés grands et petits. Le dessin n'est pas très différent de celui qui sera adopté en 1744 par Gabriel pour
 210 les garde-corps intérieurs des terrasses de la Bourse ; il est plus dense, comme il est logique compte tenu de l'antériorité.

Peuvent se rattacher à cet ouvrage deux impostes rectangulaires hautes :

47 La première se trouve rue du Puits-Descazeaux, au n° 6. La maison fait partie de ces biens de rapport édifiés par l'aristocratie parlementaire au XVIIe siècle, qui doivent être vendus ensuite à la bourgeoisie enrichie par la hausse des prix qui ruine la première : il faut en effet tenir son rang¹¹⁹.

50 La seconde a été ouverte au-dessus de la porte
 49 d'entrée du château de Lacausade à Baurech, pour donner du jour à l'escalier rampe sur rampe édifié au XVIIe dans cette antique maison forte médiévale, bien menacée aujourd'hui.

45. — Barsac. Eglise Saint-Vincent, table de communion, René Poitevin (1727) (?).

114. Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, pp. 28-30.

115. *Idem*.

116. O. Laroza, *Guide touristique historique et archéologique de la Gironde*, 1975, p. 65 ; Mgr Laroza reprendrait le *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde* publié en 1928 par Dom Reginald Biron. Remarquons que Poitevin devient maître précisément en 1709 ; un autre serrurier porte le nom de Prunier...

117. Abbé Despax, *Notices historiques, archéologiques et artistiques*, 1881.

118. Ch. Taillard, *Bordeaux classique*, p. 40.

119. La maison, propriété de la famille de Couvrant, est vendue par la femme de Jean Jacques de Baratet, conseiller du Roi et président de la seconde chambre du Parlement de Bordeaux, le 7 mai 1713 à François Fouques, bourgeois et ancien consul de la cour de la Bourse. Elle comprenait la boutique, une cour et son puits, deux magasins en suite au rez-de-chaussée, et les étages. A. D. Gir. 3 E 5079, 7 mai 1713.



46



47

46. — Eglise Saint-Paul-François-Xavier : grillage des baies latérales (vers 1680).

N° 6 rue des Puits Descaux :

47. — Imposte de la porte d'entrée.

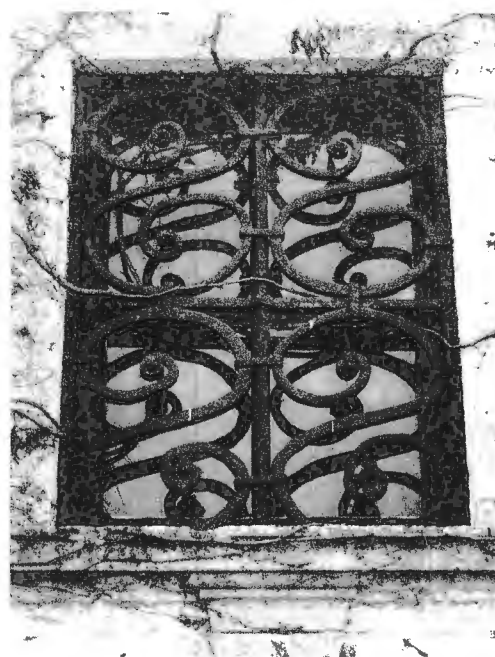
48. — Imposte de la boutique.

Baurech, château de Lacassade :

49. — Façade.

50. — Grillage de l'imposte.

51. — Entrée de serrure et heurtoir.



50

51



48

49



Très anciens également, les fers forgés en balustre, couchés ou dressés qui garnissent les baies au-dessus de l'entrée de l'hôtel de Ragueneau, où siègent les Archives municipales, édifié au milieu du XVIIe siècle par Pierre Léglise, et la maison appartenant aux Feuillants (?), 36 rue des Ayres.



52

53

Les bâtiments des Dominicains de Bordeaux Les escaliers du couvent

Il n'y a pas beaucoup de renseignements sur la construction du couvent. Le Père Labat, Dominicain, parle des bâtiments, du moins ceux qui sont achevés en 1709 et qu'il visite ; ils sont nombreux et forment *le couvent... le plus magnifique que notre ordre ait en France*. Il mentionne une grille de fer fermant la galerie de communication des deux cloîtres, qu'un *prieur peu entendu* a doublée d'un mur, et ainsi *gâté le point de vue qu'elle produisait*. Dans l'unique liasse de documents comptables, on trouve la mention : 1690 - 13 L. *marches du degré*¹²⁰. La somme est bien faible ; peut-on en déduire le début de la construction d'un des deux escaliers du couvent ? Cela pourrait être cohérent avec l'analyse stylistique. En tout cas, tous deux sont sûrement terminés en 1709.

L'escalier d'honneur

Lorsqu'on entreprit de transférer la bibliothèque de l'Académie dans les anciens bâtiments du couvent des Dominicains¹²¹, il fallut envisager les restaurations et aménagements nécessaires. Un rapport de 1886 préconise la conservation du *bel escalier monumental presque intact* ; le devis n'énonce que des réparations à la



54

partie existante de la rampe, et un complément de huit mètres sur le palier, pour un coût de 2000 francs¹²².

Quatre ans plus tard, on a changé d'optique ; un nouvel escalier a été construit. Quant à la

52. — 36 rue des Ayres (maison des Feuillants ?) ; imposte.

53. — Archives municipales, 71 rue du Loup (ancien hôtel de Ragueneau) ; imposte.

54. — Rampe d'escalier de l'ancienne bibliothèque municipale, rue Mably, installée dans l'ancien couvent des Dominicains (1890), d'après un modèle ancien.

120. A. D. Gir. H. Sup. Jacobins, liasse 15.

121. Devenu entre temps Manutention des Vivres de la Marine.

122. A. M. Bdx. 6501 M 5.

55. — Lycée Montaigne. rampe de l'escalier, 1880.

rampe qu'on pensait pouvoir utiliser, son dépôt dans des conditions qui ne devaient pas être les meilleures, compte tenu de son ancienneté, amène l'architecte Charles Durand au constat suivant :

Débarassée de l'épaisse couche d'oxydation et de poussière qui la recouvrait, cet ouvrage remarquable par sa forme élégante se présente dans des conditions qui me semblent s'opposer à son emploi. Sa fabrication est très négligée ; la mauvaise qualité des fers employés, un long abandon y ont produit des piqures profondes et, quelque soin qu'on apporte à la réparation, beaucoup de panneaux ne pourront pas servir, le reste serait raccommodé : toutes les frises sont à changer pour les adapter au nouveau limon. Il en est de même de tous les chassiss, par suite des différences dans les pentes. La main courante est détruite. Les tôles de décoration sont très dégradées et à remplacer en entier. Dans ces conditions, il vaut sûrement mieux refaire la rampe en entier, en conservant la forme ancienne. Il en coûtera moins cher que pour avoir un ouvrage disparate et fort imparfait, au moins comme façon. Une commission examine si la restauration n'est pas possible, et constate avec regret que non.

Le devis du 16 mars 1890 énumère donc les travaux qui sont confiés à l'entrepreneur Léonce Cardé ¹²³. La rampe du grand escalier sera ⁵⁴ conforme, comme disposition, à l'ancienne rampe déposée au chantier, avec des modifications de calibre des fers. Les boules des frises seront en fonte. Les brides et les liens seront en fer à moulures et en tôle. Les feuilles de décoration seront en tôle douce ou en cuivre rouge, à double face. Les montants de division des travées seront en fer octogone... avec embase et chapeau moulurés. La console de départ et sa décoration seront exécutées dans les mêmes conditions. La main courante sera en cuivre à moulure. Le coût passe de 2000 francs prévus à 6920 francs.

Les archives de la Société archéologique conservent un dessin signé d'A. Piganeau de l'«escalier du couvent des Dominicains de Bordeaux», relevé sans doute avant ou pendant le dépôt de l'ancienne rampe. Les contours en balustres, d'ailleurs dépourvus de feuillages ¹²⁴, sont proches de ceux dessinés par Pierre Dumayne pour Jean Viaud en ⁹¹ 1695, ce sont bien les mêmes que ceux de l'actuel escalier. On regrette l'élégance avérée de l'ancien ouvrage comparée à la lourdeur de la réalisation du XIXe siècle qui, se voulant fidèle à son modèle, l'a gâté en changeant l'épaisseur des fers et les proportions, ainsi qu'en le surchargeant de feuillages au demeurant mal placés.

On peut tirer de ce regrettable exemple une observation néanmoins intéressante pour l'histoire de l'art. Le Second Empire reste créateur, même s'il s'inspire éventuellement d'ouvrages anciens. La génération suivante décide de copier ¹²⁵, ici une rampe de fer forgé ; dans le secteur

du mobilier le faubourg Saint-Antoine se lance dans la copie exacte de meubles Louis XV ou Louis XVI.

Il est probable que de la même manière au Lycée Montaigne, ancien Collège des Jésuites racheté par la ville en 1876 et réaménagé sous la direction de Charles Burget et Marius Faget, ⁵⁵ inauguré en 1880, on a conservé le modèle ancien de la rampe de l'escalier d'origine, succession de balustres en figures ou en poires formés d'esses juxtaposées, modèle fréquent à la fin du XVIIIe siècle. Le vase de cuivre à godrons du départ de rampe semble authentiquement XVIIIe.

L'escalier du cloître

Il n'y a aucun doute en ce qui concerne l'escalier conservé qui menait à la galerie sud du cloître, et actuellement à la sacristie.

C'est un escalier tournant à droite, à voûte ⁵⁷ porteuse en demi-berceau rampant et trompe, une seule volée à quartiers tournants, et un palier. Le départ des marches est en volute ; la traverse inférieure de la rampe d'appui porte sur le profil des marches apparent. Le départ est sur la volée, une console de gros fer au niveau de la quatrième marche. L'amortissement du montant de départ : une boule de fer à prise, une «pomme» certainement d'origine, la base ornée de feuilles, en fer estampé (ou peut-être en fonte), comparable à celles qui sont généralement associées aux ouvrages de la fin du XVIIIe siècle, ou très tôt au XVIIIe.

55



123. L'usine à vapeur, 25, rue Boulan.

124. Sans doute cassés.

125. Il faut signaler dans le même temps le dessin très Art nouveau de la galerie de la salle de lecture.

Les contours du fer tracent des G affrontés dont des volutes inférieures dessinent le pied. Cette ligne en G ou en joncs coudés, avatar du S dont la courbe se pince par le milieu, tout à fait caractéristique du type de balustre en écu de cette époque, a déjà été définie pour les balustrades de la Grosse Cloche¹²⁶. Des feuilles d'eau, ornement très simple, garnissent l'axe central. On peut penser que ce type de grille vient tout droit de la tradition du métier de serrurier, peu à peu codifiée.

- ¹⁴⁵ On retrouve ce même dessin au balcon d'un des immeubles à façade uniforme du cours Victor Hugo, au n° 29, l'un des premiers construits de l'ensemble édifié par Goyer de la Rochette à partir de 1712¹²⁷, et par des mains différentes, ⁵⁶ aux garde-corps des ouvertures en oculus percées dans le mur de refend pour donner du jour à l'escalier¹²⁸. La construction de ces immeubles s'échelonnant de 1712 à 1724 au moins, permet ¹⁴⁵ de suivre aux balcons et balconnets l'évolution du goût. En 1720, le même modèle exactement ¹⁴⁸ serait jugé totalement démodé par George ¹¹¹ Francia et trop commun pour sa maison, rue du Mirail¹²⁹.

A l'extérieur de Bordeaux, on emploie les mêmes contours à la rampe de l'escalier du château de Chalais, lequel est certainement d'un atelier bordelais¹³⁰. Ce type de balustre élancé, encore très « corseté » entre ses épais montants carrés, se retrouve par exemple au Palais du Gouvernement de Chinon, à l'escalier de la cour d'honneur, ce qui confirme sa faveur. Je n'ai pas trouvé de modèle gravé qui y corresponde précisément, les plus proches sont ceux publiés par Robert Davesne, parisien, en 1676 et 1687, et par Pierre Gauthier, toulonnais, en 1685.

¹²⁶ . Voir p. 76.

¹²⁷ . P. Roudié, « Documents concernant l'architecture du XVIIe siècle à Bordeaux, B.S.H.A.F., 1965.

¹²⁸ . La même solution pour éclairer l'escalier est aussi utilisé en Champagne.

¹²⁹ . Voir p. 94.

¹³⁰ . Voir p. 80.

56. — N° 41 cours Victor Hugo (ancien fossés des salinières) ; garde-corps de l'oculus du mur d'escalier.

57. — Escalier du cloître de l'ancien couvent des Dominicains (aujourd'hui de la sacristie de l'église Notre-dame.



56



57

L'église Notre-Dame : garde-corps de la coursière et de la tribune d'orgue

Un article du Professeur Roudié, qu'il eut la bienveillance de me communiquer encore inédit, permet de dresser la chronologie de la construction de l'église des Dominicains, dite aussi du Chapelet ¹³¹. C'est en 1684, le 10 juin, qu'est signé le devis des travaux de creusement des fondations ; le 12 juillet de la même année, celui de la maçonnerie destinée aux mêmes fondations. Et le 10 juin 1686, l'architecte Pierre Michel-Duplessy ¹³² et l'entrepreneur Mathieu Labat s'engagent à construire la *Batisse d'Eglise et couvent du Chapelet*. On manque de documents sur le déroulement de la suite des travaux, le Chapelet ayant à ce moment malheureusement changé de notaire. Le 30 juillet 1693 meurt Pierre Michel-Duplessy, qui aurait été remplacé par le Frère Fontaine, religieux de l'ordre de Saint-Dominique *expert en architecture*, et dont Laboubée dit qu'il avait *plus de mérite pour la décoration que pour la distribution*. La date de 1696 figure sur les quatre faces du clocher. En 1700 le Roi donne l'autorisation de monter une voûte ¹³³, mais en 1701, le service divin se fait encore dans un lieu très incommode. Les dates présumées de l'inauguration données par les divers auteurs sont 1701, 1702 et 1707, cette dernière étant sculptée sur la clef du doubleau qui précède le cul-de-four de l'abside. M. Roudié conclut qu'il semble que c'est cette année-là seulement que fut terminée la voûte, mais que la façade devait être élevée, sinon complètement décorée, depuis longtemps, car elle était prévue dans le devis de 1686.

En 1709, toujours selon le Père Labat, dominicain, *l'église n'était pas encore achevée pour le dedans, on y travaillait à loisir et sans se presser*. Il donne qui plus est la raison de cette lenteur délibérée : *la ville est obligée de payer annuellement un dédommagement des maisons appartenant aux dominicains qui avaient été abattues pour l'extension du Château Trompette, jusqu'à ce que les travaux aient été achevés ; les Frères Prêcheurs, soucieux de récupérer entièrement leur dû et craignant que les travaux achevés, la ville ne se sente déliée de toute obligation sans qu'ils aient d'argument décisif à faire valoir, affectaient les sommes pour une part seulement aux travaux, plaçant le reste opportunément ... C'était l'entendre, aussi sont-ils gascons et fort éclairés sur leurs intérêts*, conclut, admiratif, le Père Labat, qui donne sans doute ici la clef de l'échelonnement des travaux de décoration ¹³⁴.

Les documents faisant défaut, c'est donc cette date de 1709 qui peut être retenue comme la plus haute dans la datation des garde-corps de fer forgé qui couronnent la tribune des orgues et la

coursière à la naissance de la voûte, d'autant que des installations provisoires peuvent toujours permettre d'attendre. La question de l'authenticité de ces grilles pouvait se poser, car à la suite de M. P. Roudié, j'ai cherché, mais en vain, le devis de serrurerie daté de 1686 dont parle Chauliac dans son article trop allusif ¹³⁵. Et de nombreuses restaurations auraient pu modifier, endommager ou détériorer leur caractère, comme l'avait fait celle qui s'était exercée avant 1964 ¹³⁶ au détriment de la balustrade de la tribune d'orgue, lui retirant tous ses ornements, mais conservant néanmoins au graphisme son caractère Louis XIV et le rapprochant de celui de la balustrade esquissée par François d'Orbay pour une élévation de la chapelle de Versailles ¹³⁷. Heureusement le dessin de Louis Blanc, antérieur à 1923, a conservé le décor initial. Celui-ci a été restitué par la restauration actuelle, combien plus satisfaisante, due au ferronnier périgourdin Norbert Dauvergne.

Car ce sont bien là les balustrades d'origine : l'analyse de style est heureusement confirmée par la découverte des modèles. Différents éléments permettent de proposer une datation entre 1715 et 1730.

Trois planches ont été choisies et scrupuleusement suivies pour les différents panneaux et balustres dans le recueil gravé par S. Vallée, d'après les ouvrages de son père, le maître serrurier Guillaume Vallée ¹³⁸. Or d'une part le recueil conservé à la Bibliothèque de l'Ecole nationale des Beaux-Arts porte, manuscrits, un nom, sans doute celui de son acheteur, et une date, 1716. D'autre part, le dessin des pilastres des balustrades de Notre-Dame et de la tour de la Grosse Cloche sont très proches, et la date de 1714 connue pour ces dernières donne une indication précieuse. On verra plus loin la fortune de ces modèles ¹³⁹ ; mais on ne sait qui, des jurats ou des dominicains, a donné le ton ; il est bien possible que ce soit les premiers.

À la tribune de l'orgue, la stéréotomie est d'une confondante virtuosité : une grande trompe en berceau, encadrée par le développement d'une trompe plate sphéroïdale et de deux trompes sphériques dans l'angle et en tour ronde formant retour d'équerre. Elle est accompagnée, plus, elle est soulignée d'un garde-corps où panneaux et pilastres alternent, créant un rythme en harmonie.

Le dessin des panneaux est sobrement mais élégamment construit, variation verticale sur l'idée d'entrelacs de ronds où intervient horizontalement le motif tréflé caractéristique de la fin du règne de Louis XIV ¹⁴⁰, des fers en boucles

131. P. Roudié, «La construction de l'Eglise Notre-Dame de Bordeaux», *B.M.S.A.B.*, 1986, p. 75.

132. Voir M. F. Lacoue-Labarthe, «A propos de la famille Duplessy», *B.M.S.A.B.*, 1982, p. 87-101.

133. Autorisation rendue nécessaire par la proximité du Château Trompette ; on craint en effet qu'en cas de rébellion, on ne se serve du toit de l'église pour y monter des canons...

134. L. Desgraves, *Voyageurs à Bordeaux*, p. 89.

135. Ch. Chauliac, *Un chapitre de l'histoire de l'église Notre-Dame de Bordeaux*.

136. Voir photo de la tribune d'orgue dans C. Taillard.

137. Dans Laprade, 1960, pl. IX. 5.

138. Publiées dans L. Blanc, *Le fer forgé en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, p. 78, 82 et 83 (fig. 58, 59 et 60).

139. Ci-dessous, la diffusion des modèles, p. 115.

140. On le retrouve entre autres au brocart de la Chambre du Roi...

marquant l'échancrure des angles du panneau ; les mêmes feuilles d'eau décorent les enroulements, ainsi que des pistils et culots. Des boules ou perles lient les enroulements au châssis. Tout ceci est caractéristique de la grande serrurerie classique.

Le modèle d'entrelacs des grands panneaux vient du vieux répertoire transmis et adapté par la Renaissance ; on les rencontre essentiellement sur les broderies des étoffes (galons, vêtements, tentes) reproduites dans la peinture italienne. Mais l'Italie n'en fera jamais semblable usage.

59 Les pilastres dessinent des balustres en gaine sur socle ; le vocabulaire simple est efficace : volutes opposées pour le col, lignes coudées pour le corps, G ou boucle de gibecière pour le socle, comme à la Grosse Cloche.

L'alternance panneaux-pilastres, les angles échancrés en rond des panneaux, les balustres en gaine, tout cela rappelle la menuiserie, lambris et consoles, du règne de Louis XIV.

Le répertoire décoratif d'entrelacs ornés est commun aux serruriers et aux ébénistes qui l'emploient à la marqueterie des plateaux de commodes et de tables en galons d'ébène bordés de buis, paraphrasant les étoffes dont on recouvrait précédemment les meubles. Les ornements sont simples : culots et graines, feuilles d'eau ondules divergeant de l'entrelacs.

En haut des murs de la nef, à la naissance de la voûte, un jeu de panneaux et pilastres plus sobres suit la ligne de fuite de la coursière. Le 63 panneau est emprunté à Vallée ; le motif trilobé ou triflé, dit *entrelacs royal*, définit cette fois-ci l'axe vertical et une autre variation sur le thème de l'entrelacs l'axe horizontal. Des volutes marquent l'échancrure classique des angles du châssis, des perles joignant les différents éléments de composition.

Les petits panneaux ont une composition très stylisée, des enroulements enserrant une sorte de gaine. Je n'en ai pas retrouvé le modèle, mais il est possible que, selon une pratique bien avérée, ce soit une moitié, une part d'un modèle gravé utilisée, redressée, de manière verticale. L'architecte G. Boffrand au début de sa carrière affectionne beaucoup ce genre de composition sobre et en même temps élégant¹⁴¹. Le néo-classicisme de la fin du XVIII^e siècle y reviendra volontiers.

Planches gravées extraites du Recueil de Vallée, utilisées à l'église Notre-Dame :

58. — A servi de modèle aux panneaux du garde-corps de la tribune des orgues.

59. — Donne le modèle des pilastres.

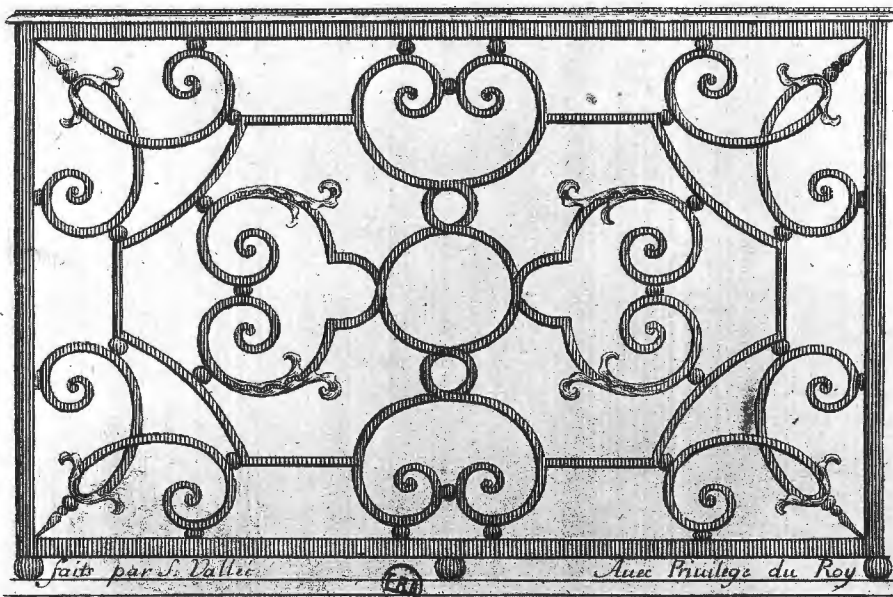
60. — Donne celui des panneaux de la coursière de corniche.

Aucun document d'archives sur le serrurier ; on peut simplement faire remarquer que René Poitevin, reçu maître en 1709¹⁴², signe les mémoires de serrurerie ordinaire en 1719, quand on reconstruit les infirmeries du Couvent¹⁴³ ; ce fils de maître bordelais se fera remarquer pour divers autres ouvrages religieux, et jouit d'une certaine aisance. Mais bien d'autres ont pu « importer » de Paris les planches du serrurier Vallée, ou les adopter. Et les communautés religieuses avaient également leurs propres artisans spécialisés en leur sein.

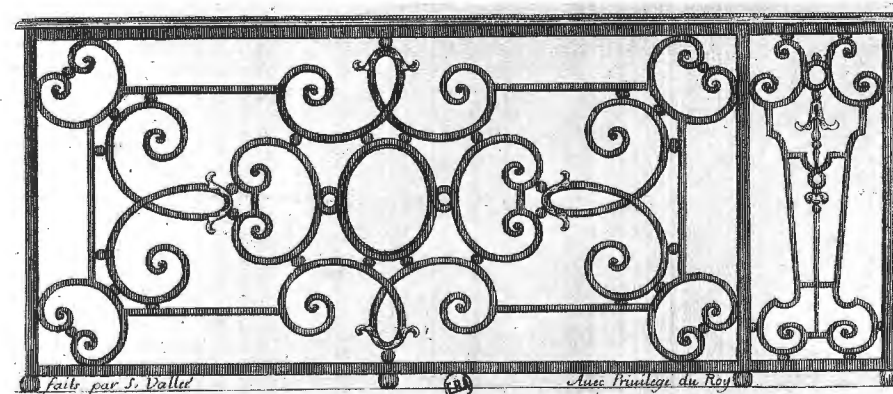
141. Au balcon sur jardin de l'hôtel Lebrun en 1700, ou à l'hôtel de Seignelay en 1713. Catalogue G. Boffrand.

142. A. D. Gir., 12 B 280/63 ; C 1778.

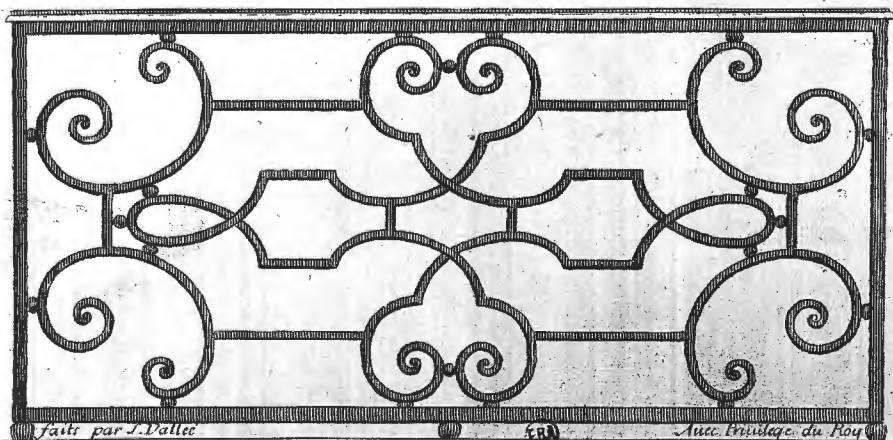
143. A. D. Gir., H. Sup. Jacobins, liasse 15. Un des fils de Poitevin est Dominicain, voir notice.



58



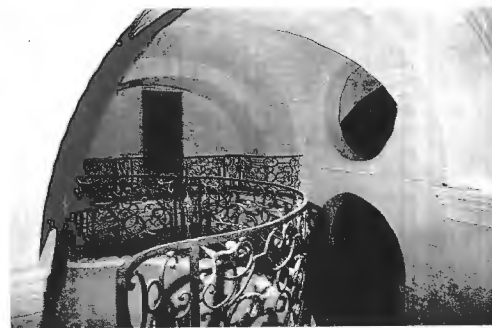
59



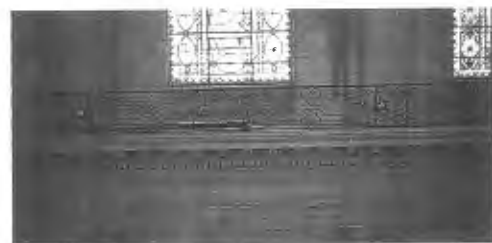
60



61



62



63

Eglise Notre-Dame (anciennement du Chapelet, ou des Dominicains) :

61 et 62. — Garde-corps de la tribune des orgues.

63. — Garde-corps de la coursière.

Couvent des Bénédictins de Bordeaux ¹⁴⁴

La porte du cloître

L'abbaye fut reconstruite de 1664 à 1672. Il reste, fermant l'extrémité sud du long cloître voûté d'arêtes, l'une des deux portes qui le clôturaient. On ne sait ce qu'est devenue la seconde, qui aurait été enlevée à l'occasion de la dernière restauration, d'après certains témoignages sur le chantier. La fontaine sur laquelle donne cette porte ouvragée daterait de 1735 ¹⁴⁵, mais les archives de Sainte-Croix parlent déjà en 1647, avant la reconstruction de l'abbaye, d'une fontaine dont on ne sait si elle était, ou non, à la même place ¹⁴⁶. Chauliac parlant des jardins et vergers qui entouraient l'abbaye, mentionne *une garenne plantée d'arbres... dans l'angle sud-ouest, contre le mur de ville... qui fut détruite en 1707* : il faut bien dire que cette date, si elle annonce le début des travaux, semble plus cohérente avec l'ensemble porte de cloître, fontaine que nous avons encore sous les yeux ¹⁴⁷. Les difficultés financières avec les héritiers de François Molé, ancien abbé commendataire non résident, condamnés à payer les réparations de l'abbaye, peuvent avoir entraîné comme souvent un échelonnement des travaux, rendant le projet archaïsant.

144 . Actuellement école des Beaux-Arts.

145 . J. A. Brutails, «L'art bordelais du XVIIIe siècle», *R.H.B.*, 1909, et A. Chauliac, *Histoire de l'Eglise Sainte-Croix de Bordeaux*, 1910 (référence citée par ce dernier : Reg. H. 938, Fol. 192, aux A. D. Gir.).

146 . A. D. Gir. H 1075.

147 . A. Chauliac, *op. cit.*, p. 327.

En effet, c'est, sinon le seul, du moins l'un des rares ouvrages de ce genre antérieur au style Louis XV, et il témoigne lui aussi de la diffusion d'un art né à Versailles, à la fin du règne de Louis XIV. On peut le comparer aux planches des grilles de Versailles gravées par Leblond et l'imposte est l'adaptation d'un autre modèle de Leblond. Mais la composition est particulièrement étudiée pour atténuer, tout en l'utilisant, l'étroitesse par rapport à la hauteur de l'ouverture : garniture du tiers inférieur de grands balustres carrés sur socle séparés par une frise de S affrontés de petits balustres de soutien. Ce sont des balustres carrés sur socle, postérieurs sans doute à ceux de Notre-Dame — les branches du socle étant plus écartées — antérieurs peut-être à ceux de la Grosse Cloche. Le tiers médian joue des verticales du barraudage, et des horizontales par le haut dont le cintre reprend en l'adoucissant celui de la baie ; l'arrondi des arcades, de la frise d'entrelacs d'ovales, les accentuations horizontales, liens à cordons et corniches, complétées par la vision en perspective des arcades du cloître, ont pour effet un passage progressif au couronnement, amorcé comme une prolongation pyramidale par l'identité de motifs, des entrelacs de ronds et d'ovales, entre la frise cintrée et la première



65



64

*Couvent des Bénédictins de Sainte-Croix
(actuellement école des Beaux Arts) :*

64. — *Porte du cloître.*

65. — *Imposte de la porte du cloître.*

⁶⁵ terrasse qu'elle supporte. Le tympan est donc garni d'une imposte dormante, organisée autour des armes des Bénédictins de Saint-Maur (la couronne d'épines, les trois clous, la devise Pax) et du chiffre de l'abbaye. Cette composition est contenue dans une emboîtement de formes en balustres successifs, contours en S, en joncs coudés, en G qui enchâssent les motifs centraux. Peu d'ornements, accentuant cet encadrement dans ses lignes essentielles : rinceaux, feuilles d'eau, culots, pistils à graines, et feuilles à pistil des entrelacs. Le motif de palmes sous la couronne d'épines reprend celui des grilles de Versailles, sur les gravures de Leblond ; il figure dans les gravures postérieures de Fordrin également. Il ne semble pas réaliste de penser que la porte et la fontaine sont contemporaines. L'ensemble fut certes réalisé dans un souci d'harmonie avec les bâtiments conventuels existant dans un style déjà

archaïsant. L'ouverture du cloître sur une fontaine, image de la divinité source de vie, est religieusement très cohérente, mais une autre fontaine plus ancienne pouvait préexister, la date de 1735 paraissant au moins aussi difficile à accepter pour la porte que pour la fontaine. En tout cas, il semble bien qu'un souci d'architecte ait présidé à la composition de la porte, et de l'ensemble.

Et l'on peut imaginer un dessin, dans le double sens de cette époque, projet et graphisme, mis progressivement à exécution, mais cohérent stylistiquement. On pratiquait souvent ainsi en fonction des financements possibles. Ainsi à Paris, la célèbre rampe à balustres de fer forgé de l'hôtel Salé ¹⁴⁸, sans doute projetée dès la construction du bâtiment en 1658, était encore inachevée en 1675 ; en 1705, seulement, on posait des vases de cuivre sur les pilastres ¹⁴⁹...

148 . Actuel musée Picasso.

149 . J.-P. Babelon, «La maison du Bourgeois-gentilhomme : l'hôtel Salé, 5 rue de Thorigny, à Paris», *Revue de l'Art*, n° 68, 1985, p. 7-34.

La Réole, l'église Saint-Pierre et le couvent des Bénédictins

150. Occupé par des bureaux d'administration depuis l'Empire. Aujourd'hui mairie de La Réole. La documentation est donnée par : *Les cahiers du Réolais*, n° 19, 2e et 3e trimestre 1954, p. 14. A. de Lantenay, *Les prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Pierre de La Réole*, 1884. C. Taillard, «Les bâtiments monastiques de La Réole», *Congrès archéologique de France, Bordelais et Bazadais*, 1987, pp. 104-115 ; je ne crois pas pouvoir suivre la datation des rampes d'escaliers proposée par ces études. Enfin J. Gardelles, «L'église Saint-Pierre de La Réole», *Congrès archéologique de France*, 1987, pp. 93-104.

151. Il y a plusieurs mentions concernant des reprises ; d'autre part, le mot latin *scala* serait employé indifféremment avec *gradus* pour désigner l'escalier, alors que j'aurais tendance à penser qu'il veut dire étage en 1728. Suivant ses prédécesseurs, M. Taillard estime que l'escalier est, proche de l'église, fut le premier construit, vers 1731, et l'escalier sud, ou central, accédant au corps de logis principal, en second, en 1748. J'ai du mal à le suivre dans ses conclusions et suis à peu près sûre que c'est l'escalier est, *gradus lapideus ad ecclesiam ducentis cum coronide seu lanternae*, bien décrit dans les *Acta memorabilia* cités, qui vient d'être construit en 1748. L'escalier central est peut-être installé dans d'anciens locaux, peut-être la salle ; l'endroit est couvert en charpente peinte à figure de saint et motifs ornementaux qu'il est bien tentant d'attribuer au peintre ornemaniste Laforêt qui travaille au couvent en 1737 (inconnu, mais à mettre en relation avec le domaine de Laforêt, paroisse de Saint-Hilaire de la Noaille, possession du prieur des Bénédictins de la Réole, où celui-ci acquiert la métairie dite du Peintre en 1747 ; *Cahiers du Réolais*, op. cit., p. 16).

Durant le derniers tiers du XVIIe siècle, les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur s'emploient à La Réole, comme à Bordeaux, à remettre en état et orner leur église et leur couvent¹⁵⁰ : en 1673, la porte de bois sculpté de l'église ; entre 1682 et 1690 l'architecte Urbain Théry monte la voûte de la nef avec l'aide du maître maçon bordelais Lassurance ; en 1690, le prieur Paul Saporta, en charge précédemment de Sainte-Croix à Bordeaux (où il a fait fermer de grilles le chœur en 1679), fait sculpter une chaire, soixante deux stalles par Jean Tournier, sculpteur de Gourdon (qui ne sont plus en place, mais seraient au Mas d'Agenais), et faire des grilles pour le sanctuaire, dont on ne sait plus rien, car elles furent remplacées moins de 80 ans plus tard. Elles étaient peut-être de *mesme façon* que celles de Sainte-Croix, antérieures de dix ans, façon de dire et façon de faire courante à l'époque.

De 1704 à 1759, on reconstruit le monastère, trop rapidement édifié au début du XVIIIe, mais dont il reste assez pour que l'on puisse prendre son temps.

C'est un superbe ensemble architectural souligné par des accompagnements de fer forgé, notamment aux deux escaliers d'honneur édifiés, au moins pour le second, sous la direction de l'architecte bordelais Jean Alary ; ceux-ci, en dépit de certaines ambiguïtés des archives, pourraient être datés respectivement, le premier, au sud, avant ou vers 1730, le second, à l'est, joignant le chœur de l'église, peu avant 1748,²⁵³ contemporain de la galerie du cloître du côté du bâtiment conventuel ainsi que de la porte du

monastère donnant sur la place. L'escalier extérieur desservant la terrasse au sud serait, après reprises, achevé en 1736. Une porte, datée 1773,³²¹ clôt la galerie du cloître vers le sud, regardant la Garonne...

L'escalier d'honneur du couvent des Bénédictins

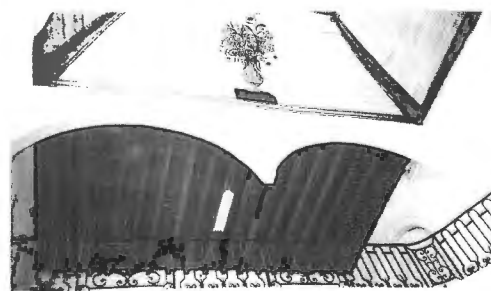
Les archives fournissent certes des documents, mais, comme souvent, pas tous : il semble qu'elles soient muettes entre 1708 et 1721. Par ailleurs, les renseignements sont parfois ambigus, notamment en ce qui concerne les escaliers¹⁵¹. Mais peut-on penser que les Bénédictins auraient attendu plus d'une génération avant d'avoir un escalier d'honneur desservant le corps de logis destiné à l'habitation, au sud ? La virtuosité de l'architecte, expert en stéréotomie, est presque contredite par le côté rugueux, austère de la rampe : console de départ ramassée, trapue ; puis enchaînement d'arcades sur rouleaux le long des trois volées et de leurs paliers, les volutes ponctuées à la base de feuilles encadrant une tige à graine, non rivées, juste coincées, estampées ou même fondues (elles sont d'ailleurs presque toutes cassées, la fonte est fragile et irréparable) ; les deux panneaux du haut, intercalés et portant, fondus également sans doute, les armes des Bénédictins de Saint-Maur (la couronne d'épines subsiste, les clous et le Pax ont disparu) attestent que tout ceci est antérieur à la Révolution. Il est difficile d'imaginer que l'architecte Alary n'ait pas été amené à employer Charlut



La Réole, couvent des Bénédictins :
66. — Le grand escalier (vers 1730 ?).
67. — Le palier.

66

67



au travail de la rampe, alors même que celui-ci est à la Réole depuis 1741 (en tout état de cause, la rampe est certainement antérieure à 1741). Et le même Alary, architecte rue des Faures, construit en 1749 pour Dumage, prêtre de Saint-Michel, une maison, rue des Sœurs menues (rue Saumenudes), dont l'escalier sur la cour est garni de sa rampe à portique avec une volute en bas¹⁵² : il est probable qu'à cette date il réutilise pour une maison bourgeoise un motif qui eut peut-être du succès à un bâtiment plus prestigieux. Cela amène à proposer une date autour de 1730, au plus tard entre 1730 et 1740.

Le motif, classique par excellence, n'aide pas à faire le partage, sinon par sa facture. En effet le motif d'arcades sur rouleaux se trouve dès la fin du XVII^e siècle, dans les gravures de Marot, de Poilly ; il est utilisé, entre autres, à la rampe de l'ancien hôtel de ville de Dijon, présumée exécutée entre 1707 et 1714 et attribuée à Jacques V Gabriel¹⁵³. Il est repris par Jacques Ange Gabriel en 1743 à Bordeaux, mais dans un but bien précis qui n'admet pas la fantaisie, à la grille de protection de la statue royale. Et enfin l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*¹⁵⁴ le réédite, à côté des simples arcades sans volutes basses, qui seront alors généralement préférées, des arcades *haut et bas*, et des cadres, tous thèmes géométriques.

On le trouve également à un balcon de la rue du Puits-des-Cazaux, au n° 16, sur une façade caractéristique de la première moitié du XVIII^e ; au balconnet de la maison à pans de bois de la rue Pilet avant sa restauration récente ; au n° 158¹⁵⁴ cours V. Hugo, à des escaliers (57, rue des Ayres), etc.

Le motif des trois pilastres qui rythment les quartiers tournants de la rampe est tout à fait intéressant : deux boucles liées par une barre, se répètent symétriquement de part et d'autre d'une tige à graine à laquelle elles sont assemblées par deux liens à cordons, et s'inscrivent dans un

cadre à onglets géométrique. C'est presque exactement le même que celui qui rythme la rampe de l'hôtel des Fermes à Bordeaux, mais inversé verticalement. On sait que les serruriers utilisaient à leur gré les modèles, gravures ou dessins, qui étaient à leur disposition, à l'horizontale, à la verticale, en doublant leur contour grâce au reflet obtenu dans un miroir en choisissant l'axe selon leur fantaisie. Ceci en est un exemple.

Sous le règne de Louis XIV et la Régence, les édifices religieux l'emportent évidemment sur les édifices publics civils dans le recours à la grande serrurerie. Mais ces derniers, loin de l'ignorer, la font servir à quelques opérations de prestige comme le nouveau quai-promenade de Coulomb ou le rajeunissement de la façade de l'hôtel de ville... tournée vers les promenades des Fossés. C'est amorcer un mouvement qui ne se démentit pas. On va en voir la confirmation dans l'utilisation qu'en fait la construction privée. C'est chez Madame Daste, rue du Chapeau-rouge que le Trésorier général de France prend le modèle de la rampe du quai nouveau ; cette rue est, de notoriété publique, la voie bordelaise qui peut rivaliser avec Paris, bordée par les plus beaux hôtels et donnant ainsi le ton. Les galeries, qui ne sont pas une nouveauté quand elles sont de pierre ou de bois, vont se multiplier avec une rampe de fer : les Jésuites commandent le chassis d'un garde-corps à François Berthau en 1714 pour celle qui mène à la chapelle des Eschollier¹⁵⁵...

En ce qui concerne le style, 1714 semble marquer un tournant, qui est peut-être déjà pris : aux répétitions de balustres ronds posés sur le sommier ou carrés portés par un socle, et d'arcades dont les serruriers bordelais jouent sans monotonie, s'ajoutent les compositions à panneaux et pilastres, garnis de *jeux de bandes*, compartiments, arabesques et entrelacs.

152 . A. D. Gir. 3E 24870, Nre Despiet, 1749.

153 . *Rampes d'escaliers en fer forgé*, vol. 2, XVIII^e siècle et début du XIX^e siècle, pl. 59.

154 . Le dessin de Lucotte de l'édition de 1771 est repris par Benard dans l'*Encyclopédie méthodique*, tome VII, publiée par Panckoucke à Paris en 1790 ; et Duhamel du Monceau, bien connu d'eux, dans l'*Art du serrurier* publié en 1767, édite le modèle gravé par Eth. Haussard vers 1716 et prévu par Réaumur avant sa mort pour l'édition de son propre *Art du serrurier*, exhumé par du Monceau.

155 . A. D. Gir. H ; Jésuites-Collège-procédure-250 : il est payé pour avoir fait les deux chassis de la balustrade qui payze cent nonante huit livres à quatre sous la livre de façon (soit 20 livres le cent), monte à 39 livres 12 s. 3 d.

Des réalisations privées

Le corpus constitué par les éléments recensés dans les édifices publics qui sont censés donner le ton, à des dates déterminées, peut être utilement complété par quelques ouvrages exécutés pour des particuliers maîtres d'ouvrage, à propos desquels on connaît dates et circonstances, parce qu'ils sont bien documentés, à l'exception du château de Chalais (mais on y trouve un élément exceptionnel qui justifie sa prise en compte).

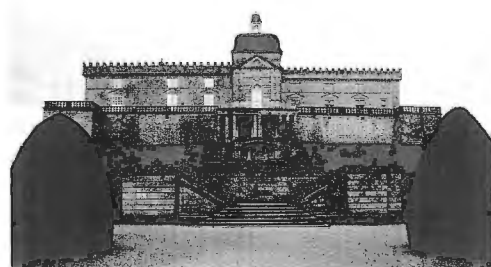
Demeures seigneuriales

Le Château de Vayres

A la fin du XVII^e siècle Jacques-Joseph de Gourgue, évêque de Bazas, entreprend de restaurer son château de Vayres, touché par les troubles de la Fronde, et de le moderniser ¹⁵⁶. Il s'adresse à Jacques Launay, architecte et ingénieur actif à Bordeaux. La façade nord-est en particulier, sur le jardin et la rivière, est dotée d'un pavillon central en forte saillie orthogonale, dont la terrasse épouse le ressaut, formant une sorte de balcon. La balustrade de pierre s'interrompt de part et d'autre, remplacée par un garde-corps de fer forgé à motif d'arcades, vraisemblablement contemporain des travaux car plus léger ¹⁵⁷ ; en effet l'avancée de la terrasse s'appuie sur un portique de colonnes baguées, l'ensemble couronnant en quelque sorte l'escalier en fer à cheval assurant la liaison avec le jardin.

De l'intérieur du château, on parvient sous le portique de façade par un couloir voûté dont la porte de fer à claire-voie permet la découverte du paysage auquel elle superpose un graphisme discret, mais d'une grande élégance : les deux vantaux sont composés chacun de deux panneaux rectangulaires de barreaux droits verticaux ponctués de dards et de flammes, de part et d'autre d'une frise médiane de postes. Dans l'arcade surbaissée s'inscrit un éventail de tiges aux enroulements souples, centré sur un motif en coeurs imbriqués flanqués de deux anses de panier ¹⁵⁸.

L'ensemble peut être daté autour de 1696. C'est l'ouverture, presque la projection, d'un édifice médiéval de défense vers le jardin ordonné et les douceurs vallonnées des Graves qui l'environnent. Les qualités techniques et esthétiques du fer forgé y concourent : l'évêque de Bazas a compris la leçon de l'archevêché de Bordeaux. En 1724, le duc de Biron souhaitera répéter cette façade à son château de Dordogne, seules des difficultés dues au sous-sol l'en empêcheront.



68



69

Vayres, le château :
68. — Façade nord-est.
69. — Porte à claire-voie (vers 1696).

156. P. Roudié, «Le château de Vayres». *Congrès archéologique de France — Bordelais et Bazadais* — 1987 ; p. 337.

157. L'architecte Germain Boffrand procède de la même manière au château de Commercy en 1712 ; Catalogue *Germain Boffrand*, p. 91.

158. On trouve un modèle de porte comparable, mais beaucoup plus chargé en ornements, chez Robert Davesne (Pl. 86 du Louis Blanc).

Le château de Chalais

La grande bâtisse médiévale du XIV^e siècle, château des comtes de Talleyrand-Périgord, princes de Chalais, fut bien entendu l'objet de campagnes successives de constructions et d'aménagements. En particulier on construisit un escalier suspendu reliant le rez-de-chaussée au deuxième étage, en quatre volées séparées par deux paliers. Le motif répétitif est celui de balustres placés entre des montants, le motif différent créé par la juxtaposition de leurs contours rompant la monotonie par ce jeu optique. Le dessin des balustres aux contours aigus où la ligne en G remplace les S curvilignes, assemblés par des liens à cordons, garnis de tiges à graines et de feuilles d'eau forgées à froid, portés par des volutes ou rouleaux, est connu : c'est le même que l'on retrouve

57 à Bordeaux à l'escalier de la sacristie de Notre-
56 Dame, ou aux oculi des murs d'échiffre des immeubles à façade uniforme de Goyer de La Rochette, cours Victor Hugo.

Mais l'escalier de Chalais présente une autre particularité bien intéressante. On a relevé sur «chaque montant des marques composées généralement de bâtons, dont le nombre croît d'une unité à mesure de la montée. Ce décompte se répète sur chaque palier et aux différentes volées»¹⁵⁹. Ce sont des repères destinés au montage, selon les procédés décrits par l'*Encyclopédie méthodique*, à la rubrique traitant de la difficulté réelle de faire des rampes d'escalier¹⁶⁰. Or on verra plus loin qu'on retrouve un système de marquage comparable au château d'Aiguillon, dont la rampe fut faite par le serrurier bordelais Valette, sans doute dans son atelier en ville.

En outre, on a relevé à Chalais une marque différente, composée d'une insculpation circulaire, difficilement identifiable, et d'une seconde, rectangulaire, où l'on peut lire les initiales

72 I P R H. Compte tenu de la rareté des marques
à Bordeaux, c'est un grand hasard et une chance
71 que ce dernier poinçon soit identique à celui que
j'ai relevé, grâce à la gentillesse de M. N. Dauvergne, ferronnier en charge de la restauration, sur un appui de fenêtre de l'ancien hôtel
70 Pichon¹⁶¹. Marque de serrurier, marque de communauté — il semble qu'il faille écarter une marque de fonderie, le fer étant retravaillé au feu de forge et au marteau — quelles qu'elles soient, elles amènent Chalais, en Charente, dans l'orbite du rayonnement bordelais, comme Vayres, comme Biron, comme plus tard Aiguillon. Je n'ai pu trouver aucune documentation d'archives sur ce cas, mais les liens de parenté avérés entre la famille de Talleyrand-Périgord-Chalais, et la famille de Pichon à Bordeaux à la fin du XVII^e siècle ne sont sans doute pas étrangers à cette filiation artistique.



Louis Blanc dans son recueil bordelais donne le croquis d'un semblable balustre et de son escalier, cours de l'Intendance, sans préciser plus l'adresse¹⁶², et je ne l'ai pas retrouvé. Il est possible qu'il fasse — ou ait fait — partie des hôtels de Pichon. Il subsiste en revanche, mais bien déguisé sous les médaillons de tôle et les ornements célébrant le commerce ajoutés avec opulence au XIX^e siècle, un modèle de balustre différent au n° 4 du cours de l'Intendance¹⁶³, sans socle et composé d'éléments plus géométrisés, un demi-balustre étant silhouetté par une barre se recourbant à chaque extrémité en volute ou rouleau. Le limon à la française indique son authenticité.

Le sens de ces initiales n'est pas évident. S'il s'agit des initiales de deux artisans associés pour un chantier important, I. P. ne peut renvoyer qu'à Jean Passart, reçu maître en 1654 et membre d'une dynastie de serruriers bien installée à Bordeaux pendant au moins trois générations ; il meurt en 1697. R. H. serait René Hullin, reçu maître en 1680, employé par Michel-Duplessy en 1692. Il est lié avec les maîtres importants de la communauté, puisque en 1682, il signe comme témoin le contrat de mariage de Jean Darsonville, compagnon qui épouse une fille Dumaine, l'autre témoin étant Pierre Poitevin. Il meurt en 1692.

On peut supposer également que les initiales jointes des deux personnages traduisent leur administration commune comme bayles, l'un ancien, l'autre jeune, avec l'existence d'une marque attestant un contrôle sur la qualité ou le paiement d'un impôt. Dans les deux cas, cela confirmerait une datation de la fin du XVII^e, autour de 1680-1690.



70

71

72



70. — Ancien hôtel de Pichon, n° 4-6, cours de l'Intendance, façade. Les appuis de fenêtre du second étage ont sans doute été remontés du premier au second plus tardivement.

71. — Marque insculpée sur un appui de fenêtre du second étage.

72. — Château de Chalais, marque insculpée sur la rampe de l'escalier.

159. Rampes d'escalier en fer forgé. Vol I. C.R.M.H.

160. Arts et Métiers mécaniques, Tome VII, Paris, 1790, p. 400.

161. N° 4-6 cours de l'Intendance.

162. Planche c-13.

163. Planche c-18.

Château de Malle (vers 1710-1720 ?) :

73. — Portail sur le vignoble.

74. — Grand portail de la cour d'honneur.

75. — Idem. Traverse médiane.

76. — L'un des portails des bâtiments viticoles.

Le château de Malle, à Preignac

C'est sans doute l'un des premiers dans la région, sinon le premier, à adopter un système riche de clôtures en claire-voie à la Versaillaise, traçant *sans oster la vue* les limites de chaque aire : avant-cour et cour seigneuriale, domaine viticole, bâtiments d'exploitation, en une hiérarchie soulignée de fer. Les différents ouvrages ont dû être échelonnés à partir de 1702, date à laquelle Jeanne de Malle épouse le comte de Lur-Saluces qui entreprend les embellissements du château, et 1720 qui correspond à l'aménagement des jardins ¹⁶⁴.

La facture la plus «rustique» est celle du portail vers le vignoble ; au-dessus de la traverse inférieure hérissée de dards et de flammes, le chiffre M L S marque néanmoins le centre de la frise médiane de contours stylisés et curvilignes proches de ceux de d'Aviler.

La cour est barrée de grilles sur bahut de pierre ; au centre, le superbe ensemble que représente le grand portail, une porte de fer avec couronnement entre deux piliers plaqués de pilastres à refends en ressaut, sommés de groupes sculptés : ils encadrent les rinceaux souples comme les jeunes vrilles des vignes voisines, qui portent et enserrment le médaillon aux armes des Lur-Saluces. La frise médiane montre à quel point le fer domestiqué suggère la souplesse des rinceaux et calices, enrichis de feuilles d'eau.

Les deux accès aux bâtiments viticoles sont fermés chacun d'un portail défensif, à traverse supérieure cintrée, et traverse médianejoliment garnie de jeux de bandes plus caractéristiques du style Régence.



73



74

75



76

164. J. P. Bériac, «Parcs, jardins et paysages», dans *Châteaux-Bordeaux*, Paris, 1989, p. 114 ; d'après les archives du château.



77 L'accès de l'avant-cour est fermé d'un portail d'un modèle sans référence identifiable : la ligne supérieure dessine un V, comme si l'inverse d'un couronnement s'inscrivait en creux ; l'Angleterre a connu de tels modèles dès le XVIII^e siècle. Les jeux de contours, les cabochons pourraient ressembler à ceux de Charlut. On y retrouve les croissants des Lur-Saluces ; dans le triangle inférieur dessiné par les axes croisés des barres de renfort, se lisent les S L de leurs initiales. Des fleurons-chardons apportent un élément défensif dans ce réseau d'arabesques qui est sans doute de la deuxième moitié du XVIII^e (vers 1770-1780).

L'ensemble est exemplaire des besoins de sécurité et d'apparat des châteaux du Bordelais ; sans avoir jamais été rejoint, il préfigure l'emploi du fer à Carbonieux, Beychevelle, La Lagune, château Morin et tant d'autres.



77

Château de Malle :
77. — Portail de l'avant-cour (seconde moitié du XVIII^e).

Le château de Biron

La forteresse de Biron, «incroyable juxtaposition de bâtiments inachevés», a besoin elle aussi de réparations et de modernisation au début du XVIII^e siècle¹⁶⁵. Environ un siècle auparavant, on a entrepris la construction du *Logis neuf*, mais celui-ci est resté à l'état de carcasse vide, non habitable et non habité, du fait de l'interruption des travaux. La nouvelle campagne poursuit et actualise cette amorce ; elle est entreprise dès 1715 par Charles Armand de Gontaud, marquis de Biron, membre du deuxième conseil de Régence, nommé duc et pair en 1723 et maréchal de France en 1734. Les projets sont dits *du dessin de Mgr le maréchal lui-même*. Après quelques déboires, c'est à Pierre Tranchant, maître entrepreneur de Bordeaux qu'il s'adresse en 1721. En avril celui-ci s'engage à faire un escalier *pour monter à l'appartement d'en haut* où se trouvent les deux salons de compagnie, *lequel escalier sera voûté par dessous, suspendu et à jour pour y poser une rampe de fer, et les marches seront posées par dessus, qui auront 6 pieds de longueur, bien taillés avec un boudin, filés et congés par devant*¹⁶⁶.

En juin 1721, il faut *oster les entrepieds de cinq croisées jusqu'en bas scavoir deux à la salle pour y placer des balcons et trois en haut au grand appartement pour aller sur une galerie*. En octobre 1723, *faire un plafond le long de la muraille du grand appartement neuf du côté cour de trois pieds et demi*¹⁶⁷ *saillant pour placer une rampe de fer depuis la première croisée jusqu'au petit apparte-*

*ment dessiné par Mgr le duc de Biron et avoir communication de laditte galerie audit appartement par dehors*¹⁶⁸. En septembre 1724, *faire l'ouverture à six croisées pour les mettre à balcon et polir tous les côtés et couper en dehors les courdons pour que les contrevents puisse souvrir et se fermer aisément*.

Les garde-corps de l'escalier et du balcon de la galerie sont confiés à un maître serrurier de Bordeaux, André Sinelle dit *Champagne*, reçu maître en 1702 à qui l'on paie 2418 livres¹⁶⁹. Deux autres serruriers (locaux ?) Dejouas et Laval, reçoivent une somme importante, 3306 livres, sans doute pour de nombreux ferrements de menuiserie, mais peut-être aussi pour le montage de l'ouvrage de Sinelle ou encore les balcons posés à l'ensemble des fenêtres allongées du *Logis neuf*¹⁷⁰ et la grille qui ferme la porte du XVI^e siècle donnant sur un perron.

Le fer forgé est ici encore largement associé à la rénovation ; il permet l'ouverture des appartements sur l'extérieur, la communication et le dégagement des différents éléments du château entre eux, par le moyen de l'escalier intérieur, de la galerie extérieure, à l'aide d'ouvrages voûtés grâce à la stéréotomie.

La porte à claire-voie, les grandes baies de l'étage donnent du jour à la cage d'escalier. Si la rénovation fait la part belle à l'aménagement des appartements, on sent également une perception plus fine, plus sensible de l'extérieur, espace

165. Le château est bien documenté par le travail de recherche de F. Tetart-Vittu : «Le château de Biron», dans *Congrès archéologique de France*, 1979 ; Paris, 1982, pp. 214-244. L'auteur a bien voulu compléter ma documentation, qu'elle en soit remerciée.

166. Archives nationales, Série T 479-33-34. Devis des 15 et 16 avril 1721.

167. Environ 1,25 m.

168. Je souligne. A Paris en 1645, à l'hôtel Concini transformé pour le duc de Bellegarde, on prévoit un balcon pour faire communiquer la chambre et le cabinet du duc. L'hôtel Amelot de Bisseuil, 12, rue des Lions dans le faubourg Saint-Antoine, est construit par Pierre Cottard entre 1657 et 1660 ; il montre l'exemple d'une telle petite terrasse servant de liaison entre les pièces, bordée de son garde-corps de fer forgé au dessin géométrique, rythmé de balustres-amphores. On trouve semblable disposition à Versailles au XVIII^e siècle, dans les appartements intérieurs du Roi (balcon de la cour des Cerfs) J. P. Babelon, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII* ; pp. 145, 194 et 239.

169. Je n'ai jamais rencontré dans les archives bordelaises le nom Ponelle qui figure dans le livre de comptes du régisseur Bial ; la signature contournée de A. Sinelle peut avoir induit en erreur.

170. Mme Vittu me signale que certains d'entre eux ont été utilisés en remploi à la grille du chœur de la grande chapelle seigneuriale.



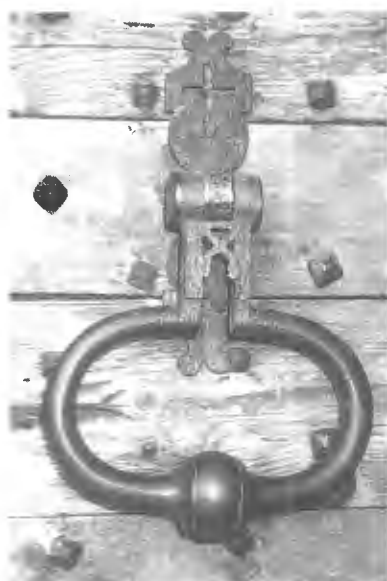
78



79



80



82

Château de Biron (1721-1724) :

78. — *Cour intérieure.*

79. — *Balconnet du rez-de-chaussée.*

80. — *Portique de la terrasse, vue sur la campagne.*

81. — *Garde-corps du portique de la terrasse, vue de l'extérieur.*

82. — *Heurtoir du portail.*



81

de la cour, et plus loin à perte de vue, des collines boisées encadrées scénographiquement par le portique de la terrasse où joue le graphisme des appuis de fer.

⁸⁵ Les panneaux inférieurs et supérieurs des vantaux de la porte d'entrée utilisent le dessin classique des arcades sur rouleaux, rythmées par des fers de lance et des tiges à graines garnies de feuilles d'eau. Au couronnement une terrasse encadrée de contours en calices supporte un médaillon vide, où on devait pouvoir lire le chiffre des Biron, sous les armoiries sculptées dans la pierre aujourd'hui bûchée. La frise médiane est garnie d'esses affrontées.

Le récent nettoyage a fait apparaître sur une traverse et un montant deux marques inscrites ;



⁸³

⁸⁴



⁸³ de forme ovale, l'une présente un chaînon de deux maillons au-dessus de ce qui semble être une couronne. La seconde cerne dans un encadrement en médaillon des contours géométriques où il est peut-être possible de lire des initiales, A et S pour André Sinelle.

Le départ de l'escalier est droit, le montant sur la troisième marche soutenu par une console de fer dans le même plan et sommé par une pomme ; ⁸⁸ c'est une rampe du type où la traverse inférieure repose sur le profil des marches apparent et les montants sont scellés à l'extérieur. Il n'y a pas de frise sous la main courante.

⁸⁷ Le dessin commun aux garde-corps de Sinelle est simple : entre les montants s'affrontent deux volutes ou rouleaux de sens contraire liés par une courte barre biaisée, dessinant des balustres stylisés ; des feuilles d'eau silhouettent un fleuron sur l'axe vertical. Ce n'est pas un modèle très neuf à cette date, on en trouve des versions plus denses dans la plupart des recueils du XVII^e ¹⁷¹ ; la plus proche est celle de Robert Davesne datée de 1687 ¹⁷². Actualisation : les volutes ou rouleaux sont biaisés, plus étirés et dynamiques que les anses de panier typiques du XVII^e. Un soupçon d'asymétrie se glisse.

⁹⁰ Le même dessin se retrouve à un balcon bordelais, au n° 17 de la rue Arnaud-Miqueu.

Il perdure également dans la forme des pilastres des rampes de l'hôtel des Fermes ou du couvent des Bénédictins de La Réole, qui en découlent directement.

⁸⁵



Château de Biron :

^{83 et 84} : Marques inscrites dans la porte.

⁸³ — Marque au chaînon couronné (traverse médiane du vantail gauche).

⁸⁴ — Marque AS (?), montant du vantail droit.

⁸⁵ — Porte d'entrée sur la cour.

⁸⁶ — Imposte bordelaise, n° 11 rue de l'Observance.

¹⁷¹ . Pierretz le jeune, Hasté...

¹⁷² . Planche 83 du Louis Blanc.

⁸⁶





87

Château de Biron :

87. — Détail de la rampe.

88. — Grand escalier.

89. — Appui de communion de la chapelle.

90. — Bordeaux, 17 rue Arnaud-Miqueu.

173. Il semble que l'on retrouve le même genre de colliers au balcon de balustres au n° 29 du cours Victor Hugo, d'autres rue de la Rous-selle. De même, l'imposte de la porte d'entrée peut être rapprochée d'un ouvrage bordelais (au n° 11 de la rue de l'Observance).

En dépit de la dégradation du bâtiment, et de l'escalier en particulier, étayé en attendant une restauration programmée, l'ensemble fait encore grand effet. Mais à l'examen, la facture du travail du serrurier apparaît assez rude et raide. Les assemblages ne sont pas faits à l'aide des liens à cordon mouluré qui sont comme un ornement supplémentaire, mais par des sortes de colliers de serrage, d'étriers efficaces, mais sommaires¹⁷³.

Faut-il penser à un travail préparé dans l'atelier urbain, mais terminé par des artisans locaux ?

L'appui de communion de la chapelle aurait été fait par les derniers propriétaires à partir d'appuis de fenêtre du château récupérés et



88

remontés ainsi. L'ensemble des panneaux, au demeurant intéressants, n'appartient pas en tout cas à la même campagne de fabrication. Les assemblages sont ici faits à l'aide de cordons moulurés, les cadres sont montés en onglet. Les pilastres sont faits de contours simples bouclés en V et X ; les panneaux centraux reprennent sous une forme simplifiée le dessin apparu à Marly et gravé par Vallée, en y intégrant une fleur de lys que l'on retrouve à cette même époque encore dans les gravures de Fordrin. Enfin les panneaux latéraux ont un motif central flanqué de doubles volutes partant d'un même noyau, ce qui devrait indiquer une date de réalisation un peu plus tardive.

89



90



Demeures citadines

La demeure de Jean Viaut

M. P. Roudié a fait connaître par une publication dans le *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français* les devis accompagnés de leurs précieux dessins, conservés aux Archives départementales, destinés à transformer en 1695 une vieille maison rue de la Rousselle selon un mode très bordelais, c'est-à-dire en conservant des éléments utiles et en évitant ainsi une dépense inconsidérée, mais en refaisant, bien sûr au goût du jour, le corps de logis sur la rue et surtout la façade ¹⁷⁴. Il faut bien paraître, quand on s'appelle Jean Viaut, bourgeois de Bordeaux, sans doute descendant d'un cordier, marchand très certainement, mais riche assez pour briguer un office de secrétaire du Roi qu'il paiera 40 000 livres en 1705 ¹⁷⁵ ; outre une maison décente, il lui aura d'ici là fallu également acheter l'orfèvrerie du buffet de présentation et de la table, les meubles, s'offrir les moyens de remplir ses obligations : tenir son rang n'est pas un vain mot. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'il donne comme modèle au peintre la maison de M. Lombard, ancien capitaine de navire domicilié aux Chartrons devenu commissaire de la Marine et seigneur du Cubzaquais, se partageant entre sa riche demeure des Fossés des Carmes et sa maison noble, Le Bouilh. Ils étaient nombreux, dans le quartier de la Rousselle et jusqu'aux Chartrons, à suivre ou tenter de suivre ce cursus, souvent fonction de la fortune de mer.

Jean Viaut fait appel à Pierre Dumayne, le serrurier de Mgr de Béthune, pour des travaux de serrurerie (ferrements, clous en tête de potiron qui sont une exclusivité des serruriers...), et surtout une rampe pour l'escalier et des garde-corps, justement appelés balustrades, pour les galeries. De l'escalier, on sait qu'il commencerait à chaque étage par dix ou douze marches carrées, c'est-

à-dire portées par un noyau de maçonnerie, les autres étant portées par un *arceau rampant*, comme il y en a tant au cœur des cours cachées ; l'emplacement n'est pas précisé, mais l'existence d'une cour couverte d'une *impériale* d'ardoise suggère ce que j'ai déjà rencontré, rue du Cancéra par exemple.

Quant aux galeries, elles sont innombrables à Bordeaux, indispensables à la communication des différents corps de bâtiments juxtaposés, superposés selon les besoins, les possibilités et les envies. De pierre, elles sont lourdes ; de bois elles sont pauvres. Les contours du fer noir sur la pierre blanche ou blonde leur conviennent admirablement.

Le projet dessiné par Dumayne présente un modèle de balustre sur pied en X, aux courbes cassées de balustre carré garni intérieurement d'anses de panier encadrant une fleur de lys, fleur de lys que l'on retrouve inversée en chute sous la frise d'anses de panier couchées, au cœur du motif créé en creux par les contours du premier. C'est un dessin en variante d'un modèle souvent gravé et utilisé. A Bordeaux, il est proche de celui de l'escalier d'honneur du couvent des Jacobins ¹⁷⁶ et de l'hôtel dit de Sèze.

L'année suivante, Viaut demande en augmentation du marché des ouvrages de *fer façonné* pour garnir les arceaux de la grande porte d'entrée *rehaussée* et de deux portes de boutique : la progression est intéressante ¹⁷⁶.

Pas plus que M. Roudié, je ne l'ai retrouvé ; mais il n'est pas exclus que derrière une façade rafraîchie à un moment ou à un autre, escalier et/ou galeries soient encore là. Il y a encore tant à découvrir au-delà de chaque seuil.

Maison de Jean Viaut, rue de la Rousselle, 1695 :

91. — *Projet de balustrade pour les rampes d'escalier et de galeries par Pierre Dumayne.*

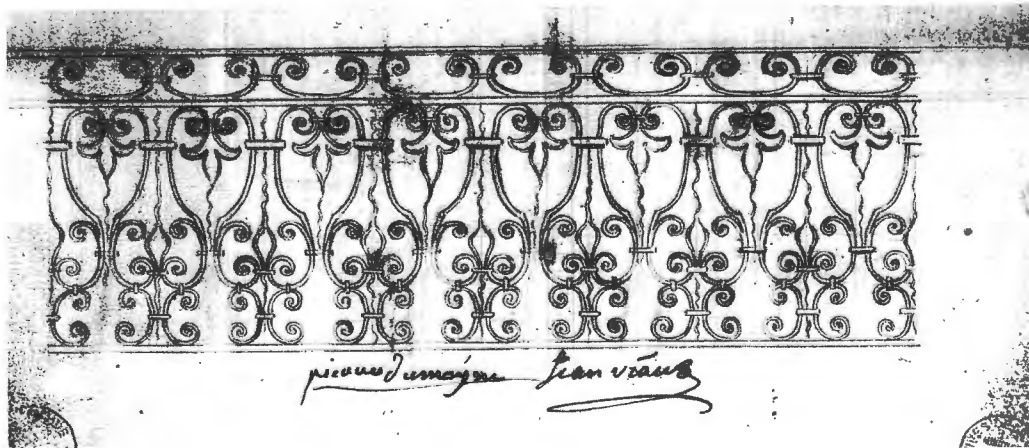
92. — *Projet d'élévation, architecte : René Roumillac.*

174. P. Roudié, «Documents concernant l'architecture du XVII^e siècle à Bordeaux», *B.S.H.A.F.*, 1965, p. 85. Viaut habitait auparavant à la corderie aux chartrons.

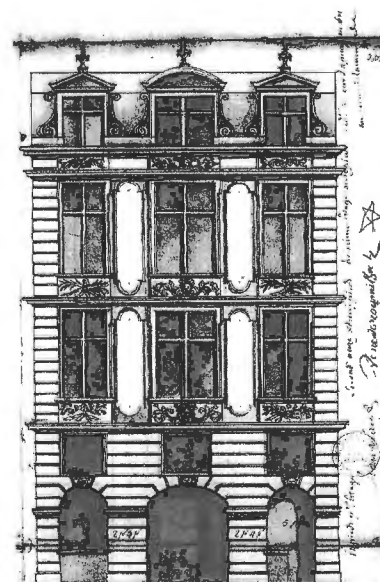
175. A. D. Gir. QB 10, Nre Sondeville, 2 juillet 1705. Il devient propriétaire de la maison noble de Grain à Sainte-Eulalie à partir de 1707. Son fils s'appelle Guillaume de Viaut ; en 1715, Catherine de Viaud épouse Michel de Montaigne, en 1726, Angélique épouse François d'Arche, en 1756, Thérèse Pétronille de Viaut est mariée à Joseph Sarrau de la Chapelle ; les alliances continuent d'asseoir la noblesse acquise.

176. 14 octobre 1696, A. D. Gir. 3 E 10808, Nre Sarrauste.

91



92



L'hôtel de Sèze

La demeure baptisée de ce nom, sise 12 rue de la Devise, le doit au fait qu'elle fut louée à l'avocat Jean de Sèze, d'une famille originaire de Saint-Emilion, en 1739 ¹⁷⁷.

En fait elle est tout à fait typique de ces demeures bordelaises évolutives, constituées de deux corps de logis séparés par une cour, l'ensemble traversant d'une rue à l'autre, ici de la rue de la Devise à la rue Carpenteyre (aujourd'hui du Cancéra) ; au fil des siècles, on rénove en conservant ce qui peut l'être, une lecture attentive révélant les signes des constructions qui se superposent et s'ajoutent les unes aux autres.

Le bâtiment donnant rue de la Devise aurait été réédifié par son propriétaire du moment, le notaire Lemoyne, en 1712. On y trouve un remarquable escalier suspendu tournant sur ⁹⁴

voûtes en berceau rampant, garni d'une rampe de fer forgé. Sous une frise d'anses de panier horizontales reposant sur leurs volutes entre lesquelles s'intercalent des fleurons, ponctuée au départ et aux angles de pommes de tôle ou de fonte, se déroule le motif répétitif des balustres, ⁹³ en forme de lyres garnies de feuillages et de tiges à graines, portées par des motifs en H enroulés, et isolés des traverses par des contours rectangulaires ¹⁷⁸ en socle et chapiteau qui leur prêtent une silhouette plus élancée. Ce thème de la lyre, emblème d'Apollon, est typiquement versaillais ; on le trouve aux grilles d'accès à une taille monumentale en pilastres, mais aussi sur le dessin de la coursière ceinturant le salon du Temple d'Apollon à Versailles conçu par Nicodème Tessin, l'architecte suédois de Charles XII, entre 1695 et 1712 ¹⁷⁹. On en perçoit ici l'écho embourgeoisé.

177. Documenté par Ph. Tilliet, *l'hôtel de Sèze* ; Talence, Ecole d'Architecture de Bordeaux, 1977, p. 13.

178. Les mêmes contours isolent les balustres de l'escalier de l'hôtel Le Brun à Paris (rue des Fossés Saint-Victor) édifié par Germain Boffrand en 1700 (catalogue *Germain Boffrand 1667-1754*, p. 28).

179. R. Josephson, *L'architecte de Charles XII Nicodème Tessin à la cour de Louis XIV*, Paris, Ed. Van Oest, 1930. D'autres gravures reprennent le thème.



Hôtel de Sèze :

93 et 94. — Rampe de l'escalier, vers 1712 (la potence et sa lanterne sont modernes).

⁹³

⁹⁴



Voisin immédiat de l'hôtel de Sèze, au n° 13 de la rue du Cancéra, un ancien hôtel particulier également remodelé conserve une remarquable rampe d'escalier dont les volées, montées dans une ancienne cour intérieure coiffée d'une impériale, sont portées par des arcs de décharge doublés. Jadis peinte en couleur bronze, c'est une succession de balustres sur socles, eux-mêmes en balustres, frise sous la main courante, vases très soignés décorés d'entrelacs de *miroirs*. La potence de lanterne, à tête d'aigle relevée en bosse et reprise en ciselure, semble d'origine et serait alors unique à Bordeaux. Enfin, sur le palier du premier, une porte de vestibule sans doute déplacée, dont le dessin est proche des ouvrages de Biron et Malle, porte un monogramme (JL ?). L'ensemble pourrait être daté vers 1715-1720.



95



96

13 rue Cancéra :
95. — Rampe de l'escalier, détail.
96. — Porte (anciennement) de vestibule.

L'hôtel de Ragueneau

L'ancien hôtel particulier qui abrite les Archives municipales (71, rue du Loup), fut construit par l'architecte Pierre Légière au milieu du XVII^e siècle pour la famille de parlementaires Ragueneau. La transformation de la façade sur la rue fut faite pour le plaisir des Gillet de Lacaze, dont le chiffre figure encore au médaillon central et qui étaient devenus propriétaires en 1700. Divers éléments de l'histoire familiale permettent à M. J.-P. Avisseau, conservateur des Archives, de proposer une date voisine de 1710-1715.

La famille est fort riche, les innombrables prêts consentis dans ces mêmes années et dont les minutes de notaire gardent la trace l'enrichissent encore. Joseph Gillet de Lacaze devient premier Président au Parlement de Bordeaux en 1714.

Le portail et sa galerie sur trompes ondées — écho du balcon de Béthune peut-être — a encore grande allure aujourd'hui. Les mouvements de l'architecture portés par la stéréotomie illustrent un Bordeaux moins classique. L'élégance du graphisme du fer forgé s'allie à celle des branches de la glycine plus que cente-

naire. Je n'ai pas retrouvé de modèle gravé correspondant exactement au dessin, on y lit les contours du cartouche et des vases familiers aux gravures du temps. L'extrême clarté du tracé rappelle très fortement celui des ouvrages employés par Boffrand dans la première décade du siècle.

Avec un rare bonheur, les grappes mauves de la glycine au printemps forment des bouquets au-dessus des vases stylisés, dont le dessin fut peut-être conçu pour le seul marquis Gillet de Lacaze.

97



Hôtel de Ragueneau, puis Gillet de Lacaze :
97. — Médaillon central, au printemps.

L'hôtel Morel

180. A. Rèche, «L'hôtel Morel construit sur le Jeu de paume où joua Molière», *B.M.S.A.B.*, Tome LXXIII, 1982 ; Bordeaux, 1983, p. 71.

181. C'est en tous cas une autre main qui a forgé le jaillissement fluide des contours de boucles et rinceaux des panneaux et pilastres autour du chiffre des Morel ; on s'est là inspiré des planches de Fordrin, qui datent bien des années 1724 mais sont reprises bien plus tard, y compris dans l'Encyclopédie en 1770. Et le traitement incline à penser à une adjonction du fils Morel.

182. Le beau portail de chêne sculpté peut être dû aux ciseaux et gouges des Frères Berquin, maîtres menuisiers et sculpteurs, qui font celui de l'hôtel de ville en 1727. (A. M. Bdx, CC296, p. 7)

Hôtel Morel, 9 rue Poquelin Molière, 1728 :

98. — *L'escalier.*

99. — *Heurtoir du portail.*

100. — *Galerie de façade au chiffre des Morel (plus tardive).*

101. — *Balcon sur la cour.*

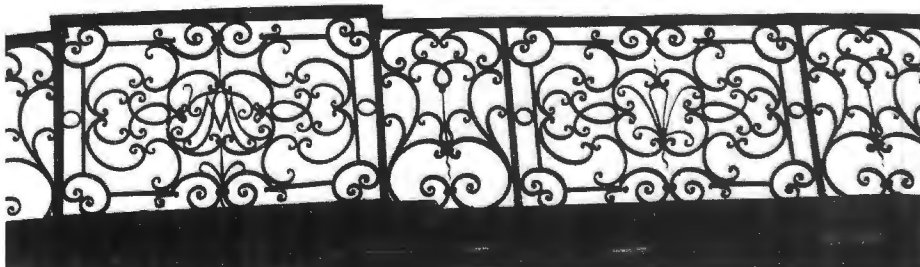
L'hôtel particulier situé 9 rue Poquelin-Molière fut construit pour M. Morel, receveur des tailles et conseiller du Roi, entre septembre 1727, date à laquelle il achète le terrain de l'ancien jeu de paume, et 1730 où il est installé. Le caractère archaïsant de l'architecture l'avait fait juger antérieure de quelque trente ans avant la découverte décisive d'un document notarial ¹⁸⁰.

Si l'on met de côté le garde-corps de la terrasse ¹⁰⁰ sur la rue au-dessus de l'entrée, de réalisation plus tardive ¹⁸¹, dès l'origine on a demandé à un serrurier le beau heurtoir en boucle feuillagée à platine découpée où les palmettes insérées dans un réseau de tiges contournées terminées en col d'oiseaux stylisés évoquent un bestiaire fantastique ou un gorgoneion barbare ¹⁸². D'origine également, le balconnet sur la cour et la rampe du grand escalier d'honneur, tous deux du même dessin. Il y a un grand contraste entre l'ampleur de celui-ci et une certaine rudesse, elle aussi un peu barbare, des contours, aussi archaïsante que le reste du bâtiment. Dans les grands panneaux, la composition est familière : dans un cadre à angles échancrés d'anses de panier, des boucles

un peu malhabiles en E majuscule manuscrit flanquent les contours d'un vase, un peu rustique, qui ressemble plus à un pot, où s'inclinent trois branches de palmettes, qu'à une urne classique. Les pilastres offrent le dessin sommaire de balustres ronds reliés par deux courtes barres à un support en X. Aucun ornement de tôle. Les montants aux angles sont sommés de petits vases de cuivre jaune, dont le fini surprend. Cela est singulier, dans tous les sens du terme, et tranche sur l'élégance graphique de la production bordelaise comparable. C'est aussi ce qui fait son charme. On pense au travail d'un serrurier isolé qui ne disposerait pas des beaux gabarits utilisés par d'autres serruriers regroupés en un ou des grands ateliers.



100



101



La façade est sobre, mais soignée : 5 mètres de largeur environ, un rez-de-chaussée où s'ouvre une seule large arcade en anse de panier moulurée d'un gros tore ; deux baies rectangulaires au chambranle simplement mouluré s'ouvrent à chacun des deux étages, encadrés de deux chaînes de refends tenant lieu de pilastres ; une corniche moulurée couronne l'ensemble. C'est une maison caractéristique du style du début du XVIII^e siècle bordelais, assez sévère, modernisant à peine encore une fois un type fixé au XVII^e.

Au premier étage, liant la base des deux chaînes de refends, s'étend un garde-corps bas de fer forgé d'environ deux pieds et demi de hauteur (0,70 m). Le dessin en est étonnamment simple :

La maison Giron-Duplessy

En 1725, Jeanne Giron, fille du notaire du même nom et veuve de Pierre Michel-Duplessy, conseiller en la cour du Parlement de Bordeaux et fils de l'architecte de Notre-Dame¹⁸⁸, fait abattre une maison lui appartenant, comprenant une boutique surmontée d'un *auban* [auvent] à l'ancienne, louée au marchand Jean Faure.

Elle s'adresse à Bertrand Amiguet, architecte demeurant rue du Hâ, paroisse Sainte-Eulalie, pour *bâtir à neuf une autre maison*¹⁸⁹. L'emplacement est mitoyen au sud avec le palais de la Cour des Aides, à l'ouest avec la maison occupée par le sieur Crozillac. Il y a deux façades : l'une à l'est, regardant la rivière, l'autre au nord. La maison de 1725, surélevée d'un étage, existe toujours, à l'angle des rues du Quai Bourgeois et de la Cour des Aides.

Selon le devis, la maison comprend trois niveaux, plus un étage de combles *servant de galetas* ; au rez-de-chaussée, deux boutiques fermées d'ais de *chêne d'Holande*¹⁹⁰, assemblés à clefs et bien ferrés : deux bandes de fer en haut et en bas, clous à tête carrée, loquetaux à ressort, serrure *fermant dedans et dehors à deux tours* à chacun. Aux premier et second étage, des chambres avec leurs cheminées prennent jour par trois croisées *faites à la française, de six pieds à six pieds et demi de hauteur s'il se peut, et quatre pieds de large* ; l'arc segmentaire de la baie est couronné d'un fronton en chapeau.

Sur la croisée du premier étage regardant la rivière, il sera fait un balcon de fer reposant sur le premier cordon avec son retour d'appuy de chaque côté.

Jeanne Giron-Duplessy est une femme d'affaires avisée, mais elle a aussi beaucoup de chance. Car, quand elle fait construire une maison neuve en façade sur la rivière, c'est certes pour en tirer un revenu plus important. Mais elle ignore sûre-

des S affrontés de fer plat, séparés par des montants verticaux, des colliers assemblant courbes et montants, dessinent des balustres pansus stylisés, dans un dessin d'une extrême simplicité.

Or la maison Rouillard est construite peu après 1720 (la délibération de la jurade est de juillet 1720). A la même date, on va voir que Georges Francia estime des plus communs un modèle de balustre pourtant plus sophistiqué. Voilà bien une preuve que si la province connaît et adopte sans retard le *goût moderne* élaboré à Paris, des modèles déjà archaïques continuent d'être pratiqués longtemps¹⁸⁷. L'imposte très archaïque, datée, fait exceptionnel, de 1736, au n° 77 de la rue du Loup, l'atteste également.

ment, comme tout le monde encore, que le projet de place Royale de Durfort-Boissière, datant de 1700 et repris en 1707, va enfin aboutir ; que sa maison va se trouver au plus proche voisinage, dans le prolongement de l'îlot Gabriel (1737-38), en façade sur la rivière jusqu'en 1792, grâce à ses voisins, les magistrats de la Cour des Aides qui obtiennent de ne pas avoir une rangée de maisons neuves en écran devant leur palais, en dépit du changement de direction de la façade uniforme décidée en 1751, au cœur de *l'encoche*¹⁹¹. Elle donne sur une place, dite de la Panétrie, servant de dépôt d'ancres. Tout cela confère à la propriété de Jeanne Giron ce que nous appellerions une indiscutable plus-value et, à un moment donné, sans doute assez rapidement, le *balcon*, en fait le balconnet de la fenêtre en façade, est remplacé par un grand garde-corps de fer joliment travaillé, ponctué aux angles de petits vases qui, sur un seuil élargi, couvre toute la façade sur le quai, le pan coupé, et un peu du retour ; les deux fenêtres sur la rue sont garnies de balconnets qui n'étaient pas prévus à l'origine, de différents modèles.



187. En outre, on trouve ici de nouveau confirmation qu'entre le quai du Coulomb et la Porte de la Grave, avant l'intervention des grands Intendants, une façade sur la Garonne était bel et bien entreprise dans ce riche quartier de marchands aisés.

188. Sur cette famille, voir M. F. Lacoue-Labarthe, «A propos de la famille Duplessy», *B.M.S.A.B.*, 1983, p. 87.

189. A. D. Gir., 3 E 14947, Nre Caussade, 16 avril 1725.

190. Cette appellation vient du fait que les Hollandais se sont fait une spécialité de la refente du bois de chêne, mais ils le font venir de partout, y compris de France.

191. Cf. P. Damas, *La façade de Tourmy* ; voir également A. M. Bdx, XN 1, *Élévation de la face des maisons à construire sur le port de la Douane et la cour des Aides, qu'elle doit être observée par ceux qui achèteront les emplacements*, ce 3 septembre 1735.

Maison Giron-Duplessy
(à l'angle des rues Quai-bourgeois
et Cour-des-Aides) :

106. — Balcon de façade.

192. F. Souchal, *Les Slodtz sculpteurs et dessinateurs du Roi*, pl. 71, dessin conservé à la bibliothèque de l'Opéra (4017), p. 609. On sait qu'en 1732, Michel-Ange est à Rome en même temps que le sculpteur Francin, plus tard actif à Bordeaux. Et ses frères aînés Sébastien-Antoine et Paul-Ambroise dessinent pour Gabriel à la salle de comédie de Fontainebleau entre 1724 et 1754, dont les grilles des loges royales faites en 1753 par le serrurier Védy.

193. Il y a une parenté avec des planches gravées de Fordrin, Mariette ou Poilly... ou avec des réalisations lointaines : la maison Brethous à Bayonne (1733) ou l'escalier du couvent des Prémontrés à Pont-à-Mousson (vers 1727).

194. 66 et 87, cours Victor Hugo ; 77, rue de la Rousselle ; 28, rue Renière à Mongenan (Portets)... Un même atelier pourrait-il se reconnaître à cette particularité ?

A Paris, au Val-de-Grâce, le même type de montage sert de support à des consoles de renfort contrebutant les montants à l'extérieur, perpendiculairement au plan de façade du balcon.

Une gravure d'Ozanne représentant *Le port de Bordeaux vu du Quai des Farines* datée 1776 cite précisément la maison, son balcon et une jeune personne qui s'y promène... Plus, maison et balcon apparaissent même sur un dessin pour un décor de ballet destiné à la représentation à Choisy en 1763 de *L'Anglais à Bordeaux*, par Michel Ange Slodtz. Que ce dernier ait connu la place Royale de Bordeaux non encore achevée n'a rien d'étonnant, les gravures circulaient pour cela. Mais qu'y figure précisément, à l'extrême gauche de la vue très scénographique des pans de façade par ressauts successifs, cette maison bourgeoise bordelaise l'est beaucoup plus, et semblerait prouver une certaine connaissance du terrain. Bien qu'on n'en ait apparemment pas trouvé trace, les Slodtz auraient pu être consultés sur un grand projet civil ou religieux¹⁹².

Le dessin d'une grande élégance n'est pas facile à dater¹⁹³ ; de graphisme très classique, boucles, joncs coudés, terrasses, balustres couchés ou dressés dans les retours, le grand balcon

a une particularité de montage, des bandes recourbées en crosse à la base des montants ancrés dans la pierre débordant largement le seuil mouluré. D'autres balcons très raffinés sont faits de la même manière. Tous ont une seconde caractéristique commune : ils portent sur la plate-bande de petits vases, vraisemblablement de fonte¹⁹⁴.

Cet exemple montre bien comment l'enrichissement du décor nécessité ici par un voisinage prestigieux, joint au désir de profiter de la vue, passe par l'adjonction de ferronneries ; cela conditionna peut-être d'ailleurs le maintien de la construction entreprise un peu trop tôt.

C'est en tout cas un bon élément de transition avec la seconde grande période, qui couvre la réalisation de la place Royale, et son accompagnement.

107. — Balconnet contrastant avec l'imposte (d'origine ?).

108. — Balcon et balconnets.

109. — *Le port de Bordeaux vu du Quai des Farines*. Gravure d'Ozanne, 1776. On y voit également les grilles qui isolent la place de la Bourse des quais.



109



108



107

Fers forgés exceptionnels d'époque ou d'esprit Régence

Il existe à Bordeaux, à chaque période mais tout particulièrement pendant le premier tiers du XVIII^e siècle, des fers forgés exceptionnels par la qualité de leur dessin, de leur technique, de leur placement, qui méritent d'être présentés.

La lecture des prix-faits, contrats de bâtisse ou devis apprend vite que l'entrepreneur, qui peut être un architecte ou un maître maçon, mais tout aussi bien un charpentier ou un menuisier, ou même un plombier, comme cela existe encore de nos jours, sert toujours d'intermédiaire entre son client et les différents corps de métier et s'engage pour eux ; sauf exception, en cas de procès par exemple mais on n'a pas souvent cette chance, le nom des différents intervenants n'apparaît pas, et celui du serrurier pas davantage que les autres.

On peut cependant remarquer, à l'occasion de quittances de paiement, mais rares sont celles qui mentionnent l'objet du règlement, que des associations d'entrepreneurs et d'artisans fonctionnent à plusieurs reprises ; on peut évidemment être tenté de prolonger ces associations à partir du nom d'un ou deux des contractants et d'en poser l'hypothèse pour des cas moins bien documentés ; mais seule une étude systématique pourrait permettre de le faire avec une chance de vraisemblance.

Faute de savoir par qui ces ouvrages ont été faits, j'ai voulu savoir, avec plus ou moins de succès, la date de leur exécution, le nom des propriétaires qui les ont désirés et commandés, leurs caractéristiques socio-professionnelles, la vie de la maison dont ils sont l'ornement. Faute de répondre à la question : par qui, j'ai tenté de savoir quand, pour qui, comment, pourquoi.

La demeure des Francia

Aux 54 et 56 rue du Mirail, au voisinage des hôtels aristocratiques se trouve la demeure de la famille Francia. George Francia, fondateur de la dynastie bordelaise appartenant à la nation juive, dite portugaise, obtint ses lettres de bourgeoisie dès 1670¹⁹⁵.

L'un de ses fils, George jeune (ou Benjamin), ayant épousé en 1707 Rachel Peixotto, achète en 1716 une maison rue du Mirail dépendant du chapitre Saint-André¹⁹⁶. Par un devis du 29 mars 1719, Paul Tiffon, maître architecte habitant au Grand-marché, paroisse Sainte Colombe, s'est engagé à faire la bâtisse qui lui est demandée, qu'il achève au mois d'août 1720¹⁹⁷. Comme cela est arrivé si fréquemment, on a décidé de conserver des éléments anciens : sans doute le corps de logis donnant à l'arrière rue Bragard, alors qu'on doit rénover celui en façade rue du Mirail. Les travaux ont été évalués à 7000 livres et il reste dû 2007 livres, parce que Francia veut s'acquitter de sa dette en billets de banque, les fameux billets émis par Law, dont l'architecte, comme nombre de créanciers bordelais ne veut pas entendre parler en janvier 1721¹⁹⁸ : Law a tout fait pour détourner les particuliers de la monnaie métallique et leur en interdire la détention ; mais les financiers ont beau jeu de spéculer à la baisse et, après leur succès, Law s'enfuit en décembre 1720. L'architecte a trouvé un expédient : ne pas finir le travail auquel il s'est engagé ; tant que la maison reste inachevée, il n'est pas tenu d'accepter le paiement !

Et cela donne lieu à un procès¹⁹⁹, où nous apprenons tout ce qui ne va pas : la salle qui sert de cuisine n'a pas ses *carreaux à pans*, le *courroir* et la cour ne sont pas pavés de pierre de Barsac, *les deux trompes qui sont dans la cour* n'ont pas leurs dalles de plomb, la chambre neuve devait être parquetée, on devait *réparer toutes les vitres du corps de logis qu'y ont esté toutes rompues par la nouvelle bâtisse*, les croisées et les portes devaient être également garnies de vitres.

Aux travaux du carreleur, du menuisier et du vitrier s'ajoutent ceux du serrurier : les ferrures des portes ne sont pas encore posées et, surtout, *il estoit encore d'obligation que le garde-corps de fer du batant sur la cour seroyt bien travaillé, cependant celui qu'il y a mis est tout ce qu'il y a de plus commun...*

La découverte à l'issue du couloir haut et étroit de la spacieuse cour intérieure des deux immeubles mitoyens, séparée en deux par un mur bas plus récent sans doute, est une de ces heureuses surprises qui se révèlent à celui qui les cherche opiniâtrément derrière les façades écrans de Bordeaux. Au dernier étage se trouve sans doute toujours le garde-corps incriminé. Le modèle que George Francia dénonce comme des plus communs, ce serait exactement celui employé à la rampe de l'escalier de l'actuelle sacristie de l'église Notre-Dame une vingtaine d'années plus tôt sans doute. D'ailleurs, il ne parle pas de *balustrade*, terme employé depuis 1670, mais de *garde-corps*.

195. Voir Jean Cavignac, introduction à la réédition de *L'établissement des juifs à Bordeaux et à Bayonne*, par Francia de Beaufleury, Ed. Harriet, Bayonne, 1985, et la généalogie de la famille Francia qu'elle comporte, ainsi que *Les israélites Bordelais de 1780 à 1850*.

196. A. D. Gir, 3E 6011, répertoire du notaire Fau, expose Francia — chapitre Saint-André, et 3E 20562, 20 décembre 1764, notaire Barberet, mention de l'expose (ou droit de mutation) du 29 février 1716. L'acte lui-même n'existe plus.

197. Le 25 mars 1719, le même Paul Tiffon, maître maçon et architecte, signe un contrat d'obligation avec Guillaume Lafargue, époux de Marie Joquet, pour qui il a construit une maison Fossés des Salinières. Ils sont en compte depuis le 13 août 1718, et Lafargue s'engage à lui rembourser 5 400 livres dans quatre ans, avec intérêt au denier vingt ; on utilise des billets de banque...

198. A. D. Gir. Q D 1 — 19 novembre 1720 — 28 février 1721 f° 18 et suite, Actes de Sommutation du 2 décembre 1720 au Directeur de la Banque royale, de la part de nombreux notaires.

199. A. D. Gir., sac à procès 2 B 4783 Tiffon/Francia.

La maison Francia, 54-56 rue du Mirail :

98. — Cour intérieure et escaliers de liaison entre les différents corps de bâtiment.

99. — Garde-corps de galerie sur la cour.

100. — L'une des rampes.

101. — Pilastre de la balustrade de la Grosse Cloche, disposé horizontalement.



110



111



112



113

Les garde-corps de fer *bien travaillé* et moins communs sont là pour la comparaison, et l'on comprend mieux le désappointement de Francia devant la balustrade du dernier étage, peut-être même utilisée en remploi car le médaillon central porte un chiffre différent. En effet, entre les deux corps de logis qu'ils relient obliquement, appuyés sur les murs latéraux nord et sud, se déploient les deux escaliers à trois volées droites portés par les arcs rampants, dont les rampes parallèles superposent doublement leurs arabesques arachnéennes sur la pierre blonde, accompagnées de jeux d'ombres.

Le dessin en est ferme, les pleins et les déliés du fer travaillé au marteau ont la vigueur caractéristique des ouvrages de cette époque, qui sont encore exceptionnels : joncs coudés et rinceaux, boucles en E majuscule manuscrite, tiges à graines et fleurons en feuilles d'eau forgées à chaud. Le modèle, non retrouvé, des grands panneaux, fait fortement penser à la lecture horizontale d'un pilastre, transposé couché et agrandi ; on n'est pas très loin de celui utilisé à la Grosse Cloche en 1714. Le médaillon ovale, chiffré au centre, est porté par quatre éléments en G, assemblés par des colliers. Le chiffre au graphisme de paraphe semble bien être GF, pour George Francia²⁰⁰.

Le dessin des impostes sur la rue du Mirail est cohérent avec l'ensemble, reprenant le modèle donné par d'Aviler dans son *Cours d'architecture* en 1691, réédité en 1710, qui est utilisé très fréquemment à Bordeaux aussi bien pour des impostes que pour des balcons, comme ceux des immeubles à façade uniforme du cours Victor Hugo. Il s'agit d'un motif centré sur une petite terrasse portant le médaillon surmonté d'une palmette, qu'encadrent de souples enroulements en S feuillagés s'inscrivant dans les contours de l'arcade. Ce sont encore les mêmes contours qu'inscrit sur le ciel du Sauternais le couronnement du portail du château de Malle à Preignac.

Le chiffre des médaillons de la rue du Mirail, différent de celui de l'escalier, est étonnamment complexe par la graphie des initiales et leur nombre. Mais il semble que l'on puisse y reconnaître le G, pour de George, patronyme substitué à Francia par une branche de la famille à une date indéterminée, à moins que ce ne soit, associé au J, celui de George Jacob, et les initiales des prénoms de deux frères et de leurs épouses : S de Salomon-Antoine, R J de Rachel-Janna Lopes Depas (dite aussi Elisabeth) et R P de Rachel Peixotto, épouse de George²⁰¹. Les initiales traduisent une association familiale et économique : ils sont les héritiers de George Francia.

200. George Francia meurt vers 1733 ; en tout état de cause, en 1744 il question parmi les parties communes de la maison, à côté du puits à poulie de fonte (de cuivre), du degré qui est dans la cour pour l'usage des deux corps de logis de l'entière maison.

201. Beaucoup parmi les Francia portent ainsi un double prénom, l'un hébreu, l'autre chrétien.



114

Une partie nombreuse de la vaste famille habite la maison, se répartissant entre les différents corps de logis attribués au gré des testaments et des contrats de mariage. Une autre maison a été construite pour eux rue Bouhaut par Dardan, maître-architecte associé aux travaux de la place Royale, qui en donne le devis le 15 mars 1730. Et une autre sera édifiée rue du Mirail, presque vis-à-vis des autres, entre 1749 et 1764²⁰².

Antoine-Salomon Francia, frère survivant de George jeune, est taxé en 1747 dans la catégorie des cinq plus riches négociants de la nation portugaise, en compagnie de David Gradis, Jacob Peixotto, Jacob Raphaël et Gabriel da Silva²⁰³. Ses activités : marchand, négociant — on sait combien à Bordeaux est floue la marge qui sépare les deux activités — banquier, assureur maritime, armateur. On comprend la nécessité des *très belles caves voûtées* servant à stocker les marchandises. Sur la façade, d'un intérêt architectural médiocre, on a rajouté à un moment indéterminé — mais la facture large de la sculpture est comparable à celle de la place Royale — des mascarons qui sont incontestablement des portraits d'une vérité intéressante : portraits de couples dont, au rez-de-chaussée, un homme âgé enturbanné à la barbe fournie et aux traits vigoureux ; au second, portrait de jeune homme, accompagné de l'étoile à six branches, l'étoile de David, en l'honneur du jeune héritier qui sera le banquier Louis-David Francia de Beaufleury. Bacchus couronné de pampres triomphe à la porte voisine. Il faut imaginer les escaliers sonores de rires d'enfants, frères et sœurs, cousins, cousines, dont certains conclueront des alliances²⁰⁴ renforçant la cohésion du groupe et l'intégrité du patrimoine ; sonores aussi des disputes dont on a



115

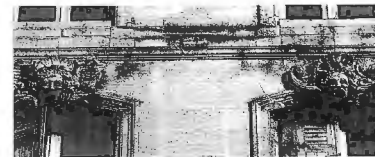
des échos enregistrés dans les inventaires après décès motivés par les successions ; sonores enfin de toute la vie d'une communauté familiale.

C'est ici que ses petits enfants devaient rendre visite à l'aïeule, Rachel-Elizabeth, veuve de Salomon-Antoine, coiffée d'une de ses *vendangeuses de baptiste commune*, et peut-être partager un peu des trente livres de chocolat, dix petites boîtes de confitures, et du petit pain de sucre qu'elle conserve dans sa chambre²⁰⁵.

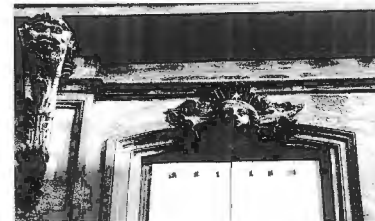
C'est ici qu'une pièce du rez-de-chaussée, chez Jacob de George junior, servait de synagogue, une *armoire en bois d'acajou servant d'arche* abritant les livres sacrés, trois in-4° écrits en hébreu²⁰⁶.

C'est ici enfin que naquit en 1746 Louis Salomon Francia de Beaufleury, avant d'aller plus tard résider au n° 60 fossés des Salinières. Banquier et avocat au Parlement, jurisconsulte et historien, homme des Lumières, il est l'auteur de mémoires à caractère philanthropique. Il contribue à la rédaction du *Mémoire pour la Nation juive portugaise*, remis à Malesherbes par les porte-parole de la nation, Furtado et Lopes-Dubec, dans le cadre du fonctionnement d'une commission qui joua un rôle important dans le processus d'émancipation des juifs de France. Historien, il publia surtout *L'établissement des juifs à Bordeaux et à Bayonne*, première histoire des communautés juives du Sud-Ouest qui va bien au-delà de ce souci historique et fut encore rééditée en 1985.

Ici, le caractère exceptionnel des fers forgés reflète celui d'une famille bordelaise d'origine sépharade, remarquablement intégrée, qui excella dans le commerce comme dans le progrès des idées.



116



117

Maison Francia :

114. — Imposte, 56 rue du Mirail.

115. — Imposte, 54 rue du Mirail.

116. — Mascarons à l'étage.

117. — Mascaron du jeune David ; la corniche est supportée par des consoles sculptées de récupération généralement employées sous les balcons (voir hôtel Raba, cours Victor Hugo).

202 . A. D. Gir. 3 E 20562, 20 décembre 1764, Nre Barberet, inventaire d'Elizabeth Lopes, veuve d'Antoine Francia.

Il semble que le n° 58 ait été acquis le 13 novembre 1749 (A. D. Gir. 3 E 24972) par Antoine Francia de Joseph de Raba.

203 . J. Cavignac, Introduction.

204 . Par exemple Louis David Francia de Beaufleury, banquier à Paris et à Bordeaux, a épousé sa cousine germaine Rebecca Marie Francia de George, etc.

205 . A. D. Gir. 3 E 20562, 20 décembre 1764, inventaire, Nre Barberet.

206 . cité par J. Cavignac, 1991, p. 340, inventaire de Jacob de George junior mort en 1809.

La maison de Jean Seguy

Proche de la porte de la Grave, au n° 7 de la rue des Faures, à l'angle de la rue de la Fusterie (n° 53) et de ce qui était la rue Pichadey au moins jusqu'en 1834, s'élève une grande maison composée de caves voûtées, rez-de-chaussée et quatre étages, récemment restaurée et remodelée intérieurement. L'architecte chargé de l'opération, qui m'a aimablement accompagnée dans ma visite, pense que les façades auraient été remodelées au XIXe siècle.

C'est tout à fait vrai en ce qui concerne celle donnant sur la rue de la Fusterie, le cadastre de 1855 montre encore un ressaut avançant sur la rue, alors même qu'un plan de Saint-Michel et de ses abords de 1847 montre qu'un alignement semble prévu, avec pans coupés en vis-à-vis pour les deux maisons d'encoignure, et recul du n° 53. En 1869, dépendait encore de cette maison un corridor aboutissant par une porte non numérotée vis-à-vis l'escalier de l'église Saint-Michel ²⁰⁷.

Le 8 février 1710, Jean Séguy, bourgeois et marchand négociant de Bordeaux, demeurant déjà rue Pichadey, achète à J. B. Fénelon, noble écuyer demeurant Fossés des Tanneurs, qui constitue la dot de son fils, *un emplacement occupé par d'autres bâtisses de moindre importance, moyennant le prix de dix huit mille livres payées suivant deux quittances*, l'une de 9 000 livres dans six ans, la seconde quatre ans après. Deux chais situés rue des Fours, font également partie de la vente. En fait le règlement est un peu modifié, le premier a lieu le 24 septembre 1718, le second le 12 septembre 1719 : entre temps, Jean Séguy est décédé et Marie Dufour, sa veuve qui poursuit les activités commerciales, s'acquitte de sa dette ²⁰⁸.

C'est son fils prénommé Jean également, qui fait construire la grande maison, après 1720 en conséquence. Il la lèguera à ses enfants Léonard, Honoré et Marie qui resteront célibataires, et la maison cessera d'être la maison Séguy en 1834. Elle séduira un peintre-verrier, Joseph Villiet, qui l'achètera en 1869. Les fers forgés y sont extrêmement beaux et intéressants.

Ce n'est pas très étonnant quand on rapproche le nom des Séguy du serrurier Jehan Seguy, qui travaille pour Saint-Michel au début du XVIIe siècle ²⁰⁹. Jean Séguy, notre marchand négociant, fait le commerce des métaux, du fer, du cuivre ²¹⁰ ; sa veuve en 1732-1734 est l'objet d'un appel d'Arnaud Gramidon, maître serrurier aux Chartrons ²¹¹. Jean Gualbert Séguy livre du fer pour Saint-Michel en 1752 ²¹². Un Antoine Séguy livre une plaque de fonte de fer toujours à Saint-Michel ²¹³. Un Séguy refuse en 1735 d'être élu consul ²¹⁴ ; il faut dire que la tâche écrasante obligeait les élus à abandonner leurs affaires pendant une année ou deux et leur coûtait fort cher. Il est finalement contraint par un arrêt du Parlement de prêter serment. Et les anciens, porteurs de la mémoire du quartier, parlaient encore il y a peu de temps de la *maison des consuls*... Je n'ai pu vérifier tous les registres d'état-civil, mais il semble bien que l'on soit passé en quelques générations du travail manuel du fer aux transactions marchandes facilitées par la connaissance du matériau. Jean Séguy père et fils savent bien par quoi ils feront travailler le mieux le matériau qu'ils affichent comme une enseigne à la façade et sur la cour de leur demeure.

Quand on connaît les habitudes bordelaises, il ne faut pas s'étonner de trouver à l'imposte un modèle ancien, aux contours épais et un peu touffus : un motif en cœur central, rassemblant bien serrés par des colliers à cordons des enroulements fleurons et feuillagés organisés symétriquement, caractéristique du début du XVIIIe siècle. Ce pourrait être le premier ouvrage réalisé, peut-être même utilisé en remploi dans la maison nouvelle, qui dut être édifiée vers 1730.

118

119

118



207. A. D. Gir., Q Bx 257 Vol. 2155 de la conservation des Hypothèques, acte n° 53 du 22 mai 1869 ; A. M. Bx, V A 47, plan du 17 mars 1847.

208. A. D. Gir., 3 E 5072, Nre Dufau, 8 février 1710 ; 3 E 5091, 24 novembre 1718, et Nre de Vivant, 12 septembre 1719.

209. A. D. Gir., G 2245, f° 79.

210. A. D. Gir., Q B 32, f° 98, 1719, vente de cuivre...

211. A. D. Gir., 3 E 15444, Nre Pallotte, 14 août 1732.

212. A. D. Gir., G 2346, f° 33.

213. A. D. Gir., G 2343. En 1748, bourgeois et négociant il demeure lui aussi « près la porte de la Grave » ; A. D. Gir., 3 E 24037, 12 février.

214. P. Damas, *Histoire de la Juridiction consulaire* ; Bordeaux, Delmas, 1947, p. 121.

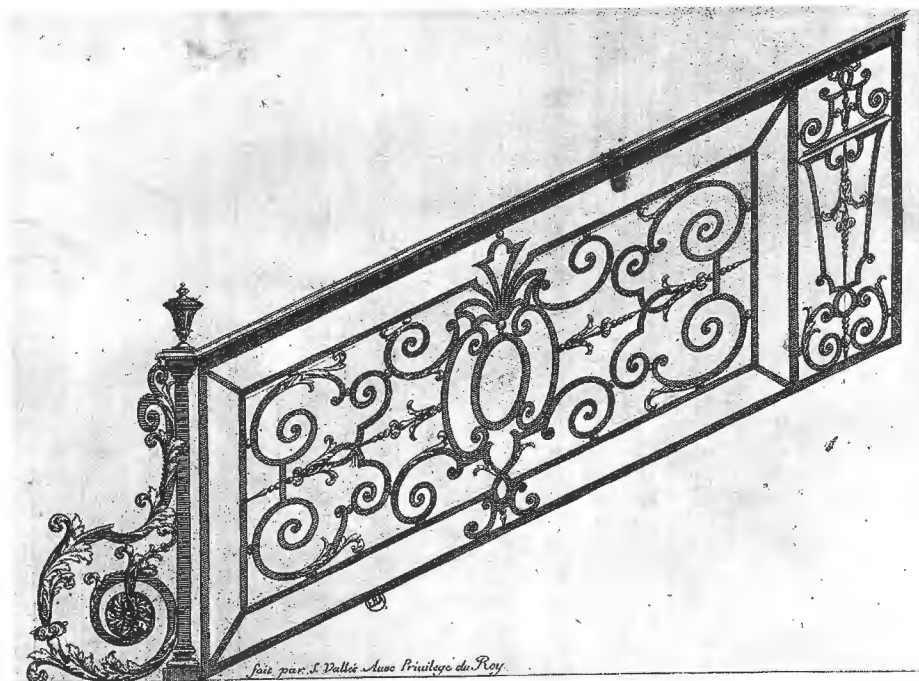
Maison Séguy :

118. — Imposte.

119. — Balconnet.



120



123



121



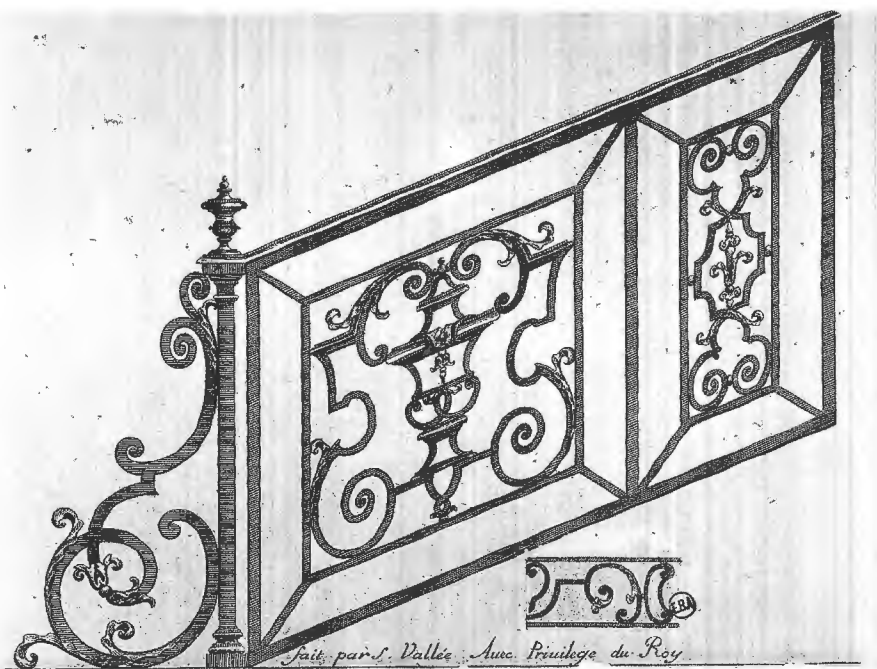
122

119 Les appuis de fenêtre, sur la rue et sur la cour, offrent l'élégant dessin symétrique d'une terrasse cintrée portant les contours d'un vase autour desquels s'organisent les rinceaux et corolles fleuronés, feuillagés de feuilles d'eau au bord ondulé, équilibrés de courtes barres à boules en pendentif. Dessin de style Régence pur, hérité de Marly et des planches de Vallée.

121 Dans la cour intérieure se déploie jusqu'au dernier étage l'une des plus belles rampes de 124 Bordeaux, en volées droites appuyées sur le mur et paliers en galeries horizontales, ainsi sont liés les différents appartements des frères et cousins

Séguy, comme chez les Francia. Les pilastres copient fidèlement celui de la figure 123 et les panneaux ceux des figures 123 et 124, extraites d'une suite de gravures de Vallée ; volutes, joncs coudés, courtes barres, médaillons, palmettes, feuillages pour les panneaux et des contours comparables organisés en pilastres en gaine, rappellent les dessins de Bérain, et rappellent ce qu'il dessinait aussi pour les menuisiers, les pieds de table en console dont la noix était si volontiers garnie d'un vase de pierre dure, de bronze, ou plutôt de porcelaine en bleu et blanc de Chine, puis aux harmonies colorées de la famille verte, et enfin rose.

120, 121 et 122. —
Rampe de l'escalier sur la cour.
123 et 124. — Planches gravées
extraites du recueil de S. Vallée,
ayant servi de modèles pour les
panneaux et pilastres de la rampe
et pour les balconnets.



124

25 cours Pasteur (anciennement Fossés des Tanneurs)

215 . Actuellement cours Victor Hugo.

216 . A. D. Gir. Cons. des Hypothèques, 12 juillet 1838, vol. 747, acte 13 ; 3 E 19067, 4 février 1760, etc.

217 . Actuelle rue de Cursol. Le plan antérieur à 1719 publié dans la *Revue archéologique de Bordeaux*, Tome LXXXII, année 1991, par Jean-Yves Boscher et Claire Hanusse, montre les regroupements de ces maisons anciennement bourgeoises. A. D. Gir. Visitandines H 112 et 113.

La grande demeure des Fossés des Tanneurs s'élève, composée de deux constructions mitoyennes de respectivement trois et deux travées, sur trois niveaux couronnés d'une balustrade. Un ordre colossal de pilastres à chapiteau ioniques habille et rythme la façade un peu boiteuse, l'apparentant à celles des hôtels Raba et Gradis des fossés des Salinières et de l'hôtel de ville²¹⁵. Les ferronneries de la façade avaient retenu mon attention, la restauration en cours m'a permis d'en découvrir davantage. Il s'agit une fois encore d'une demeure composée de plusieurs corps de logis, le premier sur les fossés, lui-même

remodelé, complété à l'arrière par une construction en L prise sur la cour où on a logé une cage d'escalier rectangulaire ; le second donnant sur la rue des Etuves, au n° 24.

Sans avoir pu remonter jusqu'aux documents de construction, j'ai pu déterminer qu'avant d'être l'hôtel particulier de Laurent de Lafaurie, comte de Monbadon, maire de Bordeaux en 1805, puis sénateur et enfin pair de France, ce fut sans erreur, celui d'une famille de parlementaires : les Desmoulins, seigneurs de Maspérié en Saintonge²¹⁶. Antoine Desmoulins épousa, sans doute vers 1730, Elizabeth de Lafaurie ; le chiffre des balcons, DL, serait le leur. Comme lui, son fils Louis, puis son petit fils René furent conseillers au Parlement. Meller donne la date de 1728 comme celle de l'achat de la première charge, qui peut coïncider à quelques années près avec l'aubaine d'une dot et l'aménagement d'une demeure convenant à une position en vue.

Le quartier des Tanneurs, au moins dans la partie en façade sur le cours Victor Hugo, échappe en effet aux riches artisans et marchands pour passer progressivement aux mains de la noblesse de robe à partir du début du XVIII^e siècle. Les belles allées plantées d'arbres, le voisinage de l'hôtel de ville et de la cathédrale en font une annexe recherchée des voies aristocratiques de l'intérieur de la ville. A l'angle de la rue de Ségur²¹⁷ habite Jean Baptiste Fénelon, ancien consul de la Bourse, devenu écuyer, qui

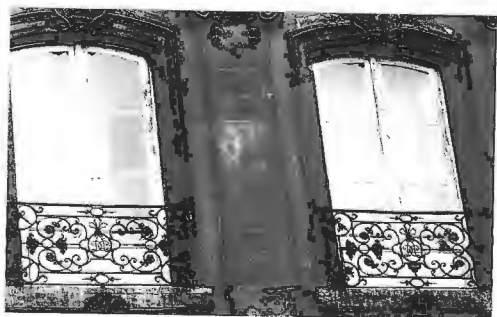


125. — 25 cours Pasteur, façade sur la rue





126



128



127



129

25 cours Pasteur :

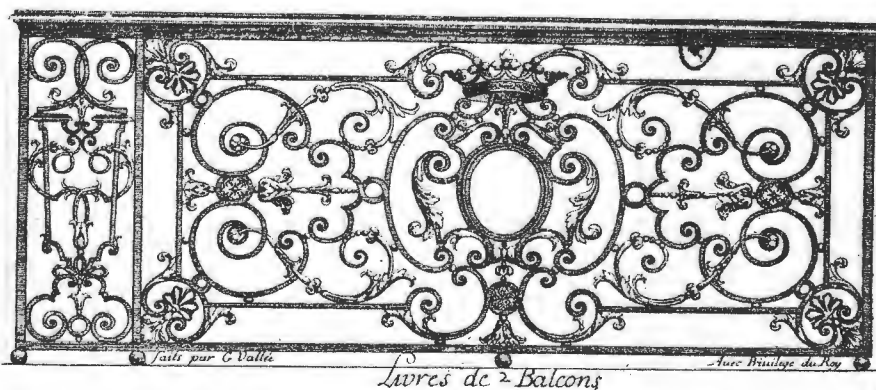
126. — Porte d'entrée : platine du heurtoir.

127. — Imposte.

128. — Balconnet du second étage, chiffre D.

129. — Balconnet du premier étage, chiffre D. L.

130. — Gravure de G. Vallée, ayant servi de modèles pour ces balconnets et de nombreux autres.



130

maisons à Guillaume Capgras et Jean Séguy pour doter son fils. Au marchand graisseux protestant Pierre Guichenet, son voisin immédiat, dont le descendant mâle s'est volontairement exilé à Hambourg après la Révocation, succède Bernard Joseph Darce, écuyer, qui achète en septembre 1719 la maison dont il est déjà locataire contre 12000 livres ²¹⁸.

Il y fait faire des travaux, croisées, arceaux ; sans doute comparables aux travaux énoncés dans un devis contemporain, où il est question de *démolir l'arceau qui est à présent, et sera led. arceau refait à la parisienne, et sera élevé autant qu'il sera possible* ²¹⁹. Les ouvertures en arcades cintrées, destinées à des boutiques, sont pratiquées depuis longtemps à Paris, y compris en façade d'hôtels

218 . A. D. Gir. 3 E 3489, Nre Commès, 14 septembre 1719.

219 . A. D. Gir. 3 E 24355, Nre Faugas, 11 octobre 1719 ; devis et marché d'Arnaud dit Valance, entrepreneur, pour une maison rue Jansan appartenant au maître cordonnier Jean Pujol.

220 . A. D. Gir. Q B 32, Nre Commès, 10 janvier 1720.

221 . A. D. Gir. 3 E 13111, Nre Devivant, 1717, f° 44 et 56. La maison semble avoir auparavant appartenu à l'avocat à la cour Robert Devaux. Ce même recueil de minutes atteste les relations qui existent entre Marie Cantinolle, veuve de François Felgère, maître tanneur, et son *voysin proche* rue des Ayres, le maître serrurier François Berthau.

222 . Car les armoiries parlantes des Desmoulins étaient de gueules à un moulin d'argent posé sur un rocher (1696).

particuliers. Elles présentent en partie haute une fenêtre d'entresol ; un escalier de bois tourné et sculpté y menant existe encore au n° 25. Cette maison touche à l'ouest à la maison de Pierre Laporte, bourgeois et marchand qui a, lui, besoin de doter ses filles : le 10 janvier 1720, Bernard Joseph Darche l'achète également pour 4 000 livres ²²⁰. Il occupe donc tout le terrain entre les Fossés des Tanneurs et la rue des Etuves.

On a procédé d'une manière comparable et à une date sans doute un peu plus tardive à une telle addition de bâtiments hétéroclites pour la maison voisine rachetée au maître tanneur Felgère après le partage de 1717 qui la lui attribue : ce serait celle qui nous intéresse ²²¹. Les travaux peuvent continuer.

La porte sculptée d'entrelacs et arabesques à la Bérain, d'agrafes en palmettes et dentelle rocaille à perle, était autrefois garnie d'un riche heurtoir dont il ne reste que la platine découpée de canaux courbes. Elle est surmontée d'une également riche imposte de fer forgé. Le motif central a disparu depuis longtemps, Louis Blanc la figure ainsi dans les années 1920 avec un point d'interrogation ; il ne reste à la base qu'un large lambrequin de tôle à cinq campanes, qui devait vraisemblablement supporter un chiffre important ou mieux, des armes ²²². Les contours de fer richement ornés de feuillages de tôle dessinent une sorte de baldaquin à terrasses destiné à les couronner, selon un graphisme proche des décors à la Bérain, qu'on connaît bien sur les faïences.

25 cours Pasteur :

131 et 133. — Départ et première volée de la rampe de l'escalier.

132. — Vase de cuivre du départ de rampe d'époque Empire.

132



131

133





138

J'ai pu remonter la chaîne des propriétaires jusqu'à la veille du XVIII^e siècle, sans toutefois pouvoir parvenir jusqu'au maître d'œuvre²²⁸. A partir des années 1685, la demeure appartient à Jacques Capgras, bourgeois de Bordeaux et marchand actif comme son frère Guillaume installé près de la Porte de la Grave. Il est originaire de Bourdon-en-Quercy, et a épousé une demoiselle Poitevin, dont je ne sais si elle est apparentée à la dynastie des maîtres serruriers. Il s'adonne au commerce des graines de lin, des barriques, du sel²²⁹, etc., il possède un bourdieu en bordure de la Garonne, à la Barranquine (Bassens). A sa mort vers 1715 sa succession s'avère difficile, il n'a pas d'héritier mâle, sa fille tente de régler ses créanciers avec des billets de la banque royale comme le montre le dossier d'un procès. Ce ne dut pas être le seul car les biens furent saisis, et parmi eux, la grande maison qui fut adjugée par décret du 17 août 1726 à Antoine Leysson, marchand et négociant, le propre gendre de Jacques Capgras. En 1741, Leysson qui réside rue des Menuts la revend à Raymond Acquart, lui aussi négociant et maillon d'une dynastie dont la réussite est connue, et qui était déjà en relations commerciales avec Jacques Capgras à la génération précédente. Son fils André s'illustre comme trésorier intérimaire de la ville ; en récompense de ses services exemplaires, il reçoit des mains des jurats en 1787 une boîte en or aujourd'hui exposée au musée des Arts décoratifs. Il vend la grande maison le 23 janvier 1792 : Louis Combes, son architecte, vient de construire pour lui un hôtel cours de l'Intendance et le château Morin à Bassens, résidences plus en



139

accord avec l'ascension sociale du personnage²³⁰. On peut rappeler que Pierre, puis Léger Acquart sont maîtres serruriers à Bordeaux pendant la première moitié du XVIII^e siècle ; peut-être aime-t-on le fer par tradition familiale. En 1818, la maison est adjugée à un négociant en métaux d'origine germanique, Jean Baptiste Sauvage, qui vend des *fers de traite et autres fers de Suède*... On a peine à imaginer derrière les hauts murs aux ouvertures étroites, qu'à l'intérieur de ce qui fut une cour, sans doute couverte par une impériale, s'enroule l'un de ces surprenants escaliers autour de ses noyaux porteurs, jusqu'à l'étage de comble¹³⁸ ; un portique double d'arcades superposées traversant la totalité de la cour à partir du premier et portant une terrasse à chaque niveau. L'effet en est magnifique. Le fer forgé qui l'accompagne est lui aussi de remarquable qualité. Et les superpositions de rampes horizontales et de rampes obliques, loin de brouiller la vue, créent des jeux optiques étonnants. Le dessin est clairement composé et symétrique, de la famille des gravures de Vallée, Poilly ou Guérard. Celui des panneaux pourrait être trouvé dans la moitié inversée d'une gravure de Vallée¹⁴⁰. Le pilastre est un compromis entre le balustre du socle dessiné par des joncs coudés, étonnamment proche de ceux de la Grosse Cloche, et les pilastres en gaine. Les palmettes au centre du médaillon, et les boucles en E majuscule manuscrites ont une parenté évidente avec celles des escaliers du 25 cours Pasteur¹³¹ et de l'hôtel Morel, à la facture plus rude.

En l'absence de documents précis sur l'aménagement intérieur, on en est réduit à conjecturer que la réalisation ne dut pas intervenir pendant l'occupation de la première génération des Capgras, donc pas avant 1726, et qu'elle fut certainement ordonnée par Antoine Leysson peu après ; à moins, car il faut tout envisager, qu'elle



140

227 . A. D. Gir., Q. B. 32, Nre Lanustrie, 7 février 1720.

228 . A. D. Gir. 2 Z 1676 ; 3 E 14992, 5 juillet 1741 ; 3 E 31451, 23 janvier 1792 ; 3 E 31451, 22 août 1816 ; sacs à procès 6125, 7620, etc.

229 . La partie basse des murs serait rongée de salpêtre dû à la présence de sel.

230 . Cela confirme l'estimation de M. Ch. Taillard quant à une réalisation plus tardive que 1785 (*Bordeaux classique*, p. 250). L'ancien hôtel Acquart abrite aujourd'hui le Pavillon Christoffe.

231 . Planche 88 du Louis Blanc.

La maison Acquart :
 138, 139 et 140. — Escalier à noyau
 et galeries sur la cour.
12 rue Buhan :
 141 et 142. — Cour intérieure,
 escalier ouvert dans sa tourelle.
N° 11 rue Castillon :
 143. — Escalier intérieur.
N° 8 rue Métivier :
 144. — Ancienne galerie de façade.



141



143



142



144

ne fut le fait des Acquart peu après leur achat en 1741. Le style me paraît plus proche de la première hypothèse.

Parce qu'il est plus modeste, mais lui aussi surprenant, je voudrais présenter un dernier exemple contemporain de cette période, que l'on peut découvrir dans une vaste cour intérieure qui occupe la plus grande partie d'un emplacement donnant d'un côté 12 rue Buhan et de l'autre 33 rue Bouquière, derrière des façades muettes ²³².

Il s'agit d'un escalier ouvert qui se trouve dans une construction à pans, saillante, établie en liaison entre un corps de bâtiment ancien, du XVI^e ou XVII^e siècle, avec des croisées et demi-croisées à meneaux de pierre, et un autre de la première moitié du XVIII^e, caractérisé par ses baies à arc segmentaire. Pour des facilités de communication, et puis aussi parce que c'est beau, encore aujourd'hui, même si des étais dénoncent la vulnérabilité de l'ouvrage pourtant restauré avec intérêt par ses propriétaires, on a

élevé ces trois niveaux d'arcs rampants jumelés de part et d'autre des noyaux porteurs qui créent des jeux d'ombre et de lumière, événement plastique au centre des façades plates. Toujours pour les mêmes raisons de transparence, de clarté, de légèreté, d'élégance enfin, on a posé des garde-corps de fer forgé d'un modèle sobre et géométrique, répétitif : volutes et barres droites liées deux à deux par des colliers, enferment et sont séparées par des tiges à graines à l'extrémité ondulée. D'une manière simplifiée, stylisée, on est tout près du motif de l'escalier du château de Biron en 1725.

Ce dessin de facture très géométrique et classique se retrouve encore simplifié à plusieurs ouvrages contemporains : en garde-corps d'une ancienne galerie sur l'étroite rue Métivier ; aux trois niveaux superposés de l'escalier au n° 11 de la rue Castillon, qui présente la formule tellement bordelaise de superposition des arcs rampants appuyés sur le mur d'une cour minuscule... (en face habitait André Sinelle).

232. Louis Desgraves indique qu'au n° 12, se trouvait une porte dont le fronton s'ornait d'un cartouche armorié effacé mais deux fois gravé de la date 1608 ; une inscription chrétienne devait décorer la porte : « Libera me domine a falsis testibus ab homine iniquo et doloso mortique aeterna... » Au n° 14, il parle de la cour et de son escalier, mentionne un « portail de fer forgé très intéressant » et indique que vers 1690, l'immeuble aurait été occupé par les Dames de la Foi, qui y tenaient pension pour les enfants et les nouvelles converties. L. Desgraves, *Evocation du vieux Bordeaux*, p. 223.

Les leçons de la première époque

Je me suis particulièrement étendue sur ce premier âge bordelais de la ferronnerie parce que c'est la période fondatrice, et que, comme toujours dans le développement des arts, et notamment des arts décoratifs — céramique, menuiserie —, la période fondatrice est la plus riche en créativité sous toutes ses formes, technique, graphique, plastique. Dans la phase initiale de développement on a vu l'investissement progressif de lieux publics civils, ouvrages du Roi, sous l'impulsion de grands officiers et la direction d'architectes ou d'ingénieurs venus de l'extérieur ; les bâtiments religieux, destinés au culte, ou à l'habitation, ne sont pas en reste, qu'il s'agisse d'ouvrages de protection déjà traditionnels dans les églises, ou de réalisations plus modernes pour les logis, portes de vestibule ou de cloître, rampes d'escaliers, balcons. On note là aussi l'intervention de personnages extérieurs à Bordeaux, qu'il s'agisse de l'archevêque, ou d'un père bénédictin visiteur.

Dans la phase suivante, «le XVIII^e siècle n'a pas encore pris conscience de son originalité ni de ses forces»²³³ dans le domaine de l'architecture. La ferronnerie a des qualités propres qui ont déjà fait leurs preuves à Paris, et que l'on perçoit bien comme telles : plus riche que le bois, moins chère que la pierre, elle est plus légère que celle-ci et ne nécessite pas de support de maçonnerie aussi performant et donc coûteux. Cela compte dans une ville dont une grande part est construite sur d'anciens marécages et parfois sur pilotis ; à l'autre bout de la France, en Savoie, Chambéry, alors capitale et italienne, qui a des caractéristiques comparables d'enfermement dans des murailles restreignant l'espace, et un sol marécageux, en tire les conséquences de manière aussi exemplaire²³⁴. D'autre part la transparence des clôtures de fer permet de voir au-delà, en quelque sorte de gagner de l'espace par là-même ; l'enrichissement des entrelacs ou compartiments de fer, à l'aide d'ornements le plus souvent feuillagés et fleurons que l'on peut dorer, est d'un grand avantage pour la construction : les traités d'architecture, celui de d'Aviler en 1691, puis celui de Sébastien Le Clerc en 1714, y font référence de manière de plus en plus explicite.

Bordeaux en tire la leçon de manière caractéristique. L'évolution des mœurs a fait que la maison doit s'ouvrir de plus en plus sur l'extérieur et laisser pénétrer la lumière. Dans des devis de Pierre Marsaudon, destinés à des réparations, des *ravaudages* selon une expression du temps, il est question de rendre *la porte d'entrée de la rue... plus haute qu'elle n'est afin de donner jour au courroir... au-dessus sera mis un grillage de fer* ; on remplace dans la cour plantée d'ormes où on élève un escalier de pierre de 4 pieds dans œuvre, une poutre de bois qui soutenait une galerie par un arceau de pierre ; on ouvre des croisées *pour donner jour*. Rebâtissant à neuf pour les Carmélites, on doit *rendre les boutiques et arrière-boutiques claires*, d'où les arceaux *à la Parisienne*, l'imposte *grillée de barres de fer*, etc.²³⁵. On trouve mauvaise la proportion carrée des fenêtres à allèges de maçonnerie pleine qui, au demeurant trop lourdes, entraînent la destruction des façades : cela fera le succès des appuis de fenêtre, ou balconnets, et balcons. Combien de bandeaux saillants de façade, cassés pour permettre l'installation de tels éléments, rajeunissant la demeure à moindre frais, peut-on voir dans les rues du vieux Bordeaux, et c'est explicitement ce que l'on fait à Biron. Par ailleurs, on se préoccupe d'améliorer la distribution intérieure des appartements et la communication entre divers corps de logis juxtaposés, superposés à la suite de différentes campagnes de construction, comme tant de propriétaires soucieux de leurs deniers, aristocrates ou bourgeois, l'ont pratiqué. On jette des passerelles : les balcons, galeries et terrasses, les escaliers extérieurs ou intérieurs servent admirablement à ce faire. Et les qualités déjà mentionnées du fer lui font jouer le rôle de complément idéal.

Les aristocrates vont en tirer parti pour moderniser leurs maisons nobles, leurs châteaux, sans trop toucher à l'aspect global d'une construction symbolisant la tradition féodale, les privilèges que leur confère leur état fondé sur la possession de terres, qui leur échappent, et la fonction militaire qui se traduit dans l'aspect défensif de la forteresse. Cela est si vrai que Boffrand reconstruit pour Marc de Beauveau, prince de Craon, le château d'Haroué en 1712

233 . Germain Boffrand, 1667-1754, *L'aventure d'un architecte indépendant* ; M. Gallet, p. 17.

234 . Des architectes d'origine savoyarde sont présents à Bordeaux : Jaugeon au début du XVIII^e, Sabarot à la fin...

235 . A. D. Gir. 3 E 15320, Nre Dubos ; Pierre Marsaudon, maître maçon et architecte demeurant rue Fondaudège : pour Marie de Masniers, une maison rue Porte-Dijeaux, 28 juillet 1719 ; 2 boutiques rue de la Mercie appartenant aux Carmélites.

sur le soubassement d'origine, avec les quatre tours d'angle coiffées en poivrière, entouré de douves. Vayres, Chalais, Biron, plus tard Thouars à Talence et bien d'autres encore ont tiré parti de l'avantage que leur procuraient de tels ouvrages d'architecture associés au fer forgé, sans trop modifier leur image. Et le pouvoir municipal de Bordeaux ne procède pas différemment en restaurant le beffroi porteur de la *Grosse Cloche*.

De ce que fait la noblesse d'épée, la noblesse de robe, pour l'essentiel récemment issue du milieu bourgeois des marchands et négociants enrichis, friands de charges anoblissantes, tire l'immédiate leçon, suivie de près par ceux des bourgeois marchands et négociants en attente du même statut ²³⁶. Et chronologiquement, cela arrive à un moment favorable. La cour, donnant le ton, quitte Versailles et investit Paris et le faubourg Saint-Germain, où l'on construit avec détermination, la rue de Varennes en est un splendide exemple. D'autre part, J. Ellul l'explique clairement, la réforme de Law, rendue nécessaire par la faillite financière du règne de Louis XIV, en dépit de son échec dont on perçoit bien l'écho dans les archives bordelaises des années 1720, fut «un choc déclenchant une vague de prospérité économique, développement du luxe... Les bourgeois font construire : d'où l'impulsion donnée à l'industrie du bâtiment» ²³⁷.

A Bordeaux, on en voit bien les manifestations : les termes des devis expriment clairement la nouvelle référence : arceau *à la parisienne*, fenêtre *à la française*. C'est sans doute un hasard si cela coïncide, en 1720, avec l'arrivée d'un intendant entreprenant, Claude Boucher, mais il saura profiter du vent qui souffle pour entraîner Bordeaux dans la réalisation d'une place Royale. Les maisons à pans de bois du quartier des Fossés et de la Rousselle sont remplacées par des constructions de pierre garnies de leur ferronneries. Et quand les constructions de pierre existent déjà, et que, récentes, édifiées avec soin au XVII^e siècle, elles sont encore au moins partiellement utilisables, on fait avec ce qui existe et on aménage avec ce que l'on souhaite. Terrasses intérieures, galeries et escaliers se multiplient alors, insoupçonnables souvent de l'extérieur aujourd'hui, merveilles d'ingéniosité où souvent l'art du tailleur de pierre, la stéréotomie que les maîtres maçons apprennent dans le compagnonnage, et dans les traités ou abrégés de l'*art du trait* qui connaissent alors une grande diffusion ²³⁸, le dispute en talent à celui du serrurier. Car si le maître architecte, plus souvent le maître maçon ou l'entrepreneur, ne peut, par incapacité ou par défaut de commande, pratiquer la grande architecture, de son propre chef ou du vœu de son client il fait appel à l'enrichissement du plus beau fer forgé. Lorsque la ville connaîtra, à l'instar du développement économique à l'échelon national

caractéristique du règne de Louis XV, une prospérité croissante qui se poursuivra, au moins localement, sous le règne de Louis XVI, la grande architecture toute neuve s'accommodera le plus souvent d'un fer forgé au dessin architectonique qui la complète comme une de ses parts, ou de contours plus souples devenus familiers à force de diffusion.

Bordeaux n'était certainement pas aussi fermé aux courants nouveaux que les Intendants voudront bien le laisser entendre pour justifier les destructions de la ville ancienne qu'ils projettent. Certes une conception d'ensemble n'a pas prévalu pour le remodelage urbain, mais des opérations ponctuelles auxquelles s'associe l'art du fer forgé attestent que les Bordelais ont plus de goût pour *les beaux édifices* que ne le dit à Paris le duc d'Antin en 1728, mais à leur manière.

C'est donc un âge d'or, et les fers forgés bordelais de la Régence sont souvent proches parents de ceux que Germain Boffrand, «l'un des architectes les plus inventifs et les plus originaux du temps», utilise, de l'hôtel Lebrun à Paris au château de Haroué et à Laneuville en Lorraine. Mais, on va le voir, Paris, après Versailles, exporte aisément cette forme d'art parmi d'autres, grâce aux planches gravées, loin sur les marches du royaume, à Strasbourg, Besançon, Chambéry, ou à Bordeaux et dans le Sud-Ouest jusqu'à Saint-Jean de Luz.

Au terme de cette période, les Bordelais aisés, aristocrates d'épée ou de robe, civils ou religieux, négociants et riches marchands, catholiques, juifs et bientôt protestants, sans distinction d'état ou de confession, tous ont fait — et vont faire — ce choix d'une serrurerie luxueuse et parisienne ; les heurtoirs polis aux lueurs d'argent, bientôt le médaillon chiffré des impostes, balcons et rampes d'escalier ²³⁹, répliques monumentales de la vaisselle armoriée, sont une des manières, nouvelle, de prendre rang ostensiblement, autrement dit, de vivre noblement, ou de s'y efforcer.

L'évolution du style est fonction du développement propre de l'emploi de la ferronnerie dans les bâtiments, et de l'utilisation du répertoire du serrurier traditionnel, auquel s'imposent largement celui de l'architecte, puis surtout celui de l'ornemaniste, répercutés par les planches gravées, diffusés par ce biais.

Le garnissage des ouvrages est d'abord d'une grande densité, avec une sorte d'horreur du vide commandée par l'utilité des ouvrages, mais surtout par le goût du temps pour une profusion décorative que l'on retrouve dans les autres branches des arts décoratifs : la clôture du chœur de Sainte-Croix en est un bon exemple. La distribution des motifs s'aère progressivement, un équilibre s'établit entre les pleins et les vides, qui se

236 . «Il y a peu de riches parmi eux [les bourgeois]. Dès qu'ils ont 100 000 écus, ils quittent le commerce pour se faire secrétaires du roi ou donner des charges à leurs enfants» : analyse clairvoyante de l'intendant de Coursion (citée dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, p. 495.)

237 . J. Ellul, *Histoire des Institutions* ; Paris, P. U. F., 1962 ; p. 509.

238 . J. Pérouse de Montclos suggère également la possibilité de voûtes porteuses en charpente plaquée de pierre ou de plâtre, dont on soupçonne parfois l'existence. *L'architecture à la française*, p. 178.

A Paris même, la Régence ne dédaigne pas la stéréotomie qui convient si bien à l'incurvation des formes : en témoigne un dessin d'Oppenord pour le Palais-Royal, montrant à l'étage un salon en rotonde dont la saillie est portée par une voûte importante (exposition «*Le Palais-Royal*», Paris, Musée Carnavalet, 1988.

239 . Ces chiffres sont presque toujours renouvelés lors des achats immobiliers du XIX^e, preuve de l'importance qu'on continue de leur accorder.



145

146

modifie au fil du temps, toujours dans le même sens, aboutissant à ce que l'on pourrait presque qualifier de maigreur à la fin du XVIIIe. Si l'on parle de balustrade, c'est justement parce qu'on emploie la traduction en fer du thème architectural du balustre. Celui-ci est d'abord composé de motifs purement curvilignes ; des esses affrontées en dessinent les contours, qu'on emploie

¹⁰⁵ jusqu'en 1720 à la maison Rouillard, alors que

¹¹¹ George Francia juge des balustres plus complexes démodés pour le *garde-corps* de sa propre demeure : question de milieu, d'affectation. Puis le balustre rond tombe en disgrâce, d'Aviler en donne l'explication : *Les balustres des escaliers doivent estre quarrez, parce que les ronds qui sont rampans font un mauvais effet, comme on peut le remarquer à l'escalier de l'hôtel Segulier, à présent des Fermes du Roi*²⁴⁰. C'est donc le balustre carré, ou *toscan*, qui lui succède, porté sur un socle en piédouche, surmonté d'une frise, et qui prend

⁹³ des allures de lyre en 1712 à l'hôtel de Sèze. Au dessin arrondi succède la brisure de la ligne, les *jons coudés* comme l'on dit alors, si caractéristiques des vingt dernières années du règne de Louis XIV, qu'on peut traduire en G majuscule manuscrit, qui silhouettent aussi bien les contours des meubles précieux, pieds de table en console ou torchères de bois sculpté ou d'argent ciselé, que les ornements.

¹⁴⁵ On peut lire sur les façades du cours Victor Hugo, du n° 27 au n° 31, l'évolution du dessin du balustre du balcon, qui se transforme, s'étire et se tord pour fermer les parties latérales du

balconnet voisin ; au n° 33, c'est un rinceau classique qui a pris sa place... Boucles, entrelacs et compartiments, perles, arabesques ou grotesques, puis lambrequins et palmettes, arabesques à la Française, nés sous la plume raffinée de Bérain et de son école, s'installent ensuite dans des panneaux formant cadre, à angles échancrés en arrondi, ou copiant le montage en onglet de la menuiserie : la construction savante n'en apparaît que mieux, mettant en valeur le motif central. A la répétition des balustres, qui rompt sa monotonie par la lecture possible de motifs en creux, succède le rythme créé par le jeu des grands panneaux et pilastres ; la formule aura cours longtemps encore après que le néo-classicisme ait choisi de revenir à des formules répétitives, comme Contant d'Ivry au Palais Royal à Paris ou Laclotte

⁴⁶² à l'hôtel de Lalande à Bordeaux en 1775.

Mais une tendance profonde de fers forgés classiques d'inspiration architecturale, arcades sur rouleaux, entrelacs d'ovales, tiges sur volutes alternées, se maintient à La Réole, Barsac ou Biron ; sobre et presque hors mode, on retrouve ce goût comme un courant sous-jacent dans presque toutes les branches des arts décoratifs, il persistera même lors du triomphe du *goût pittoresque*, l'art rocaille.

¹⁴⁹ Les rampes d'escalier représentent un champ d'application remarquable de la diffusion de la

¹⁶² ferronnerie. Dans un premier temps la traverse inférieure, ou sommier de la rampe, s'appuie sur l'angle du giron et de la contre-marche ; ce système, intermédiaire entre limon à l'anglaise et à la

²⁴⁰ A. C. d'Aviler, *Cours d'Architecture*, édition de 1710, p. 318 ; le jugement est rude...

145 et 146. — 27, 29, 31 cours Victor Hugo.

147 et 148. — Cours Victor Hugo, anciennement Fossés des Salinières, balcon et balconnets au n° 33 ; imposte et balconnet de facture rugueuse, au n° 45. La symétrie n'implique pas la stricte identité...

Rampes d'escalier remarquables :

149. — Escalier de l'ancien hôtel dit de Ségalas, siège des anciennes imprimeries Delmas, ce fut également avant la Révolution l'hôtel de Brivazac, ensuite l'hôtel de Béchade (associé de Cabarrus). Détruit (on peut espérer que la rampe n'est que déplacée).

Certains détails du dessin (les motifs et forme de cœurs imbriqués) sont apparentés au projet pour Sainte-Croix en 1679, les pilastres et certains détails de facture à l'hôtel Lecomte, rue du Mirail.



148

147

149



française est toujours utilisé au château de Biron⁸⁸ en 1724 et à l'hôtel Morel, en 1728, c'est sans⁹⁸ doute là une dernière manifestation archaïsante.

Différentes formules de départ de rampe sont utilisées : sur la volée, comme à Notre-Dame, ou¹⁶⁰ sur le pavé, comme le recommande S. Leclerc²⁴¹. Le même recommande un contrefort en figure de console, pour soutenir et appuyer contre la poussée de la balustrade... c'est la solution la plus généralement adoptée, rarement perpendiculairement à la rampe (comme au 137 rue Sainte-Catherine),¹⁶² généralement dans le prolongement de celle-ci. La console commence par avoir des proportions très modestes, puis s'épaissit, s'amplifie avant de devenir le support d'une ornementation riche. Il existe enfin au moins deux départs en gaines de section carrée sommées d'un¹⁵⁹ vase, à l'hôtel Lecomte et au 25 cours Pasteur, qui¹³¹ sont d'un grand effet.

Le quadrillage très serré des montants verticaux du début est tramé des colliers serrés puis des liens à cordons des assemblages ; l'allègement du graphisme s'accommode ensuite mieux des perles de liaison qui masquent les assemblages rivetés.

Enfin le fer utilisé est d'abord un fer plat, plus mince que le fer de section carrée, dit *carillon*, qui lui succède, dès 1714 du moins, à la Grosse Cloche. Les restaurateurs le confirment, la qualité du fer corroyé (c'est-à-dire battu) est alors exceptionnelle et lui permet de traverser presque sans dommage l'épreuve du temps.

Ces caractéristiques sont comparables en tout point à celles que l'on peut observer à Paris, avec semble-t-il, un temps de retard indéniable, mais irrégulier selon les ouvrages²⁴².

241 . S. Le Clerc, *Traité d'architecture*, 1714, observations sur la figure 161.

242 . Voir C. Arminjon, «Le fer forgé dans les hôtels du Marais».



150



151



153

152

150. — 137 rue Sainte Catherine (anciennement rue du Cabernan, hôtel de Lavie ?). Dessin de type méridional, peut-être hispanisant (le même est employé à Toulouse, hôtel Dubourg, 6 place Sainte-Scarbès).

Ce type de voûtement rencontré à plusieurs reprises, on va le voir, correspond à un système d'arcs de décharge doublés destinés à soulager des murs non prévus à l'usage de cage d'escalier, tout au moins de pierre.

151. — Collège Cheverus, 10 rue de Cheverus (anciennement rue Judaïque, dit hôtel de Cazeau).

152. — 13 rue du Cancéra. Grand escalier d'honneur.

153. — Institution du Mirail, ancien hôtel Lecomte de Latresne, 36 rue du Mirail.



154



155



156



157

154. — 57 rue des Ayres (en retrait, autrefois sur la rue de Porte d'Albret) ; arcades sur rouleaux utilisées pour les rampes d'escalier et de galerie sur cour. François Berthau habite tout près.

155. — 11 bis rue des Faussets, ancien hôtel particulier dont la cour s'ouvrait sur la rue Méri-gnac.

156. — 12 rue du Parlement Sainte-Catherine.

157. — 11 rue Castillon, escalier sur la cour. André Sinelle habite alors une maison en face.



158



159

Départs de rampes d'escalier :

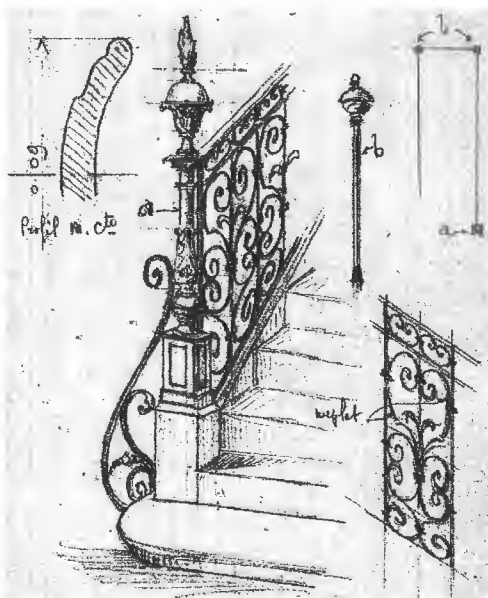
158. — Hôtel de Sèze, 1712.

159. — Institution du Mirail, 36, rue du Mirail (ancien hôtel Lecomte de Latresne).

160. — Escalier de l'ancien cloître des Dominicains (actuelle sacristie de l'église Notre-Dame).



160



161

161. — Le dessin de Louis Blanc donne le modèle du beau pot à flammes disparu ou déplacé.

162. — 137 rue Sainte-Catherine ; la console de soutien a les contours d'un demi-balustre arrondi, elle est placée perpendiculairement à la rampe.



162



Impostes bourgeoises. Demeures, boutiques et magasins ; on emploie volontiers des motifs archaïsants, anses de paniers, rinceaux et balustres quand on remplace le simple barraudage défensif par du fer orné :

163. — 1 rue Leyteire.

164. — 3 rue Leyteire.

165. — 1 rue de l'Observance
(la porte a été depuis murée).

166. — 9 rue de l'Observance ;
au-dessus, balcon Directoire ou Empire.

167. — 27 rue de la Rousselle.

168. — 5 rue de la Rousselle.

163

166

164



167



165



168



Balcons :

Combinaisons de balustres : en pilastres, ils rythment les panneaux de rinceaux nerveux dont le dessin semble issu de celui des frises de Davesne ou Guérard porté avec talent à une grande échelle.

Trois balcons utilisés en remploi dès le XVIIIe ou le XIXe siècle :

169. — 60 cours Victor Hugo.

170. — 13 rue des Faures.

171 et 172. — 46 cours Victor Hugo.

173. — 103 cours Victor Hugo.

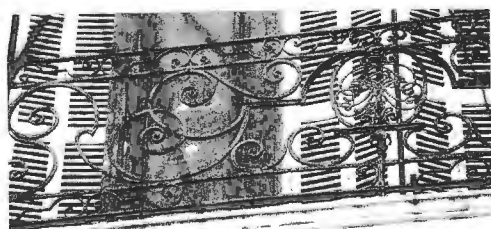
169



170



171



172





173

La diffusion des modèles au début du XVIII^e siècle : le Recueil de Vallée et autres suites

Dans sa publication de 1928, *Le fer forgé en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, Louis Blanc reproduit 48 pièces attribuées au maître-serrurier G. Vallée, et gravées par son fils S. Vallée, à l'exception de deux gravées par lui-même²⁴³. On peut trouver différents éléments de cette suite à la Bibliothèque des Arts décoratifs, à la Bibliothèque nationale, au musée du fer de Nancy et surtout à la Bibliothèque de l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

En titre d'une livraison, sont annoncés : *Divers livres de serrurerie, et d'ornement, faits par G. Vallée, maître serrurier à Paris, et gravez par son fils, scavoir, clotures, balcons, rampes à puits de communion, suspension, chandeliers, enseignes, grille de feu, boucle de porte cochère, anneaux de clefs, et de tout ce qui se fait dans la serrurerie de différentes façons. Ils se vendent chez ledit Vallée, proche la Porte de l'Eglise St Etienne a tenent un tourneur che les Seure de la Charité A Paris avec Privilège du Roy.* Surajouté à la main : *a Henry Noel allon 1716.*

Louis Blanc ne disposait d'aucun renseignement biographique concernant les auteurs, le musée du fer de Nancy n'en a pas davantage. Louis Blanc l'inclut dans le XVIII^e siècle finissant, mais il semble bien que le Catalogue de Berlin le rejette, sous la référence 1531, vers 1750. Avec plus de vraisemblance, Peter Jessen le classe comme un disciple de Bérain, en compagnie de Nicolas Guérard²⁴⁴ ; ces renseignements sont repris par le *Thieme-Becker Künstler Lexikon*.

En fait il dut y avoir plusieurs livraisons échelonnées sur les trente dernières années du règne de Louis XIV et jusqu'en 1720, c'est du moins l'hypothèse que l'on peut faire. Il semble en effet possible de mettre en relation le maître serrurier G. Vallée des planches gravées avec le maître serrurier Guillaume Vallée qui travaille à Versailles dans les années 1680²⁴⁵. En effet, si l'on consulte les Comptes des Bâtiments du Roi Louis XIV, on trouve quatre fois la mention de son nom, toujours à Versailles :

• Année 1681-col. 18 : 4 octobre — 28 décembre — *A Vallée, sur ses ouvrages du Grand Escalier, 1300 livres* [inclus dans la rubrique Surintendance].

• Année 1682-col. 194 : 25 janvier-15 mars : *A Vallée, serrurier, sur la rampe du Grand Escalier de la Surintendance, 1200 livres.*

• Année 1682-col. 195 : 30 avril, à Cohaut et Vallée sur les quatre balcons de fer qu'ils font, 600 livres.

• Année 1684-col. 479 : 26 mars, *A Simon Cohaut, serrurier pour, avec 1800 livres qu'il a cy-devant reçu avec Guillaume Vallée et Simon De Lobel en 1682, faire le parfait payement de 2868 liv. pour quatre balcons de fer saillans dans la cour du Chateau de Versailles et la rampe de fer du petit escalier de la Surintendance,...* 1068 livres²⁴⁶.

La qualité des modèles et de la gravure, de même les renseignements fournis par les comptes des Bâtiments renforcent l'hypothèse que ce maître serrurier occupe une place importante dans l'art ou artisanat de son temps. En effet, on n'engage pas n'importe qui pour travailler à Versailles d'une part, et d'autre part, le fait d'y travailler amène les artisans des divers corps de métier, en particulier les serruriers, au contact des grands artistes, architectes et ornementalistes qui définissent l'art de Versailles, celui-ci, poursuivi à Marly, devenant un modèle pour la France et l'Europe du XVIII^e siècle. Les gravures qui sont l'expression de cette imprégnation populariseront le modèle auprès des architectes et des serruriers, peut-être véhiculées par les compagnons.

L'impression, qui puise son inspiration aux bureaux des Bâtiments, véhicule un art monarchique au service de l'image du tout-puissant pouvoir du Roi ; en changeant, en unifiant le paysage décoratif en France, aux marches du pays dans les régions nouvellement conquises comme la Franche-Comté ou l'Alsace, en Europe, un pouvoir fort, absolu, imprime sa marque, durable quels que soient les revers de fortune. C'est vrai pour la ferronnerie, comme pour la naissance de certains types de meubles régionaux citadins, etc.

L'examen des planches de Vallée, du livre de croquis de Louis Blanc sur *La Ferronnerie à Bordeaux*²⁴⁷, complété par mes propres observations lors de mes promenades dans les rues de Bordeaux, m'amena rapidement à la constatation que l'œuvre gravé avait très largement inspiré un ou des serruriers de Bordeaux, ou les compagnons (et je n'ai pas de nom à proposer pour l'instant). Ce ne sont pas les modèles très sobres adoptés par les Dominicains pour leur église, dont ils semblent avoir gardé l'exclusivité, mais des modèles plus riches, plus ornementés

243 . Pl. 65 à 83 de L. Blanc.

244 . R. Berliner, *Katalog der Ornamentisch Sammlung der staatlichen Kunstbibliothek* ; Berlin, 1936-1939.

P. Jessen, *Der Ornamentstich*, Berlin, 1920, p. 219-221.

245 . Je dois l'indication de cette piste à Madame G. Bonte, conservateur de la Bibliothèque des Arts décoratifs, que je remercie de son aimable coopération.

246 . J. Guiffrey, Tome 2. Le fils pourrait être Simon Vallée, graveur répertorié au fichier Laborde de la bibliothèque Doucet, où l'on trouve également : en 1722, un Edme Guillaume, en 1724, un Pierre, maître fondeur rue Bordette, par. Saint-Etienne du Mont. Dans l'entourage professionnel de son père, on trouve au moins deux Simon pour le parrainer.

La première feuille de l'un des recueils de gravures présente, encadrant le cartouche de titre, deux modèles de clefs : pour l'une, le double L du chiffre royal et les fleurs de lys des Bourbons ; pour la seconde, l'aigle à deux têtes du panneton, la couronne surmontée d'une croix et le double C du chiffre encadré de têtes d'aigles renvoient peut-être à Charles VI, empereur germanique à partir de 1711. La paix d'Utrecht signée en 1713 permettait peut-être de placer la livraison sous un double patronage, la destinant à une double clientèle ; à moins qu'il ne renvoie à un pays d'origine comme la Lorraine, à la croisée des influences germaniques et françaises, où l'architecte Boffrand travaille pour la Cour.

247 . Paris, s.d. (vers 1923).

que l'on retrouve aux balcons et balconnets des Fossés anciens, depuis la Porte des Salinières jusqu'aux Fossés des Tanneurs²⁴⁸. Alors que les modèles choisis par les Dominicains sont une traduction clarifiée, simplifiée des courants de la mode à l'aide d'un vocabulaire assez propre à l'art du serrurier, les modèles adoptés pour les demeures privées sont ceux qui ont un très net rapport avec l'art riche de Versailles et surtout de Marly : les planches 91 et 92 du Louis Blanc reproduisent des gravures dues ou attribuées à Jean Leblond, et ayant pour objet les modèles de balcons des appartements du Roi exécutés par le serrurier Delobel, dont on a vu la part qu'il avait prise dans les travaux de fer forgé de Versailles²⁴⁹, et qui fut un moment associé à Vallée. On se rend compte en les examinant combien les planches de Vallée représentent des variations intelligentes, élégantes, équilibrées, sur ces thèmes alors.

La comparaison d'autres planches avec les¹⁷⁴ dessins des balcons entourant les bassins de Marly, peut-être dessinés en 1699, exécutés entre 1703 et 1705, est encore plus claire : la fidélité est presque totale²⁵⁰. Il faut bien admettre alors que l'expression « style Régence », souvent adoptée pour caractériser cet art, n'a pas beaucoup de sens, comme dans plusieurs autres branches des arts décoratifs : il serait plus juste alors de parler d'un « goût Régence », diffusion plus tardive d'un art d'inspiration monarchique, né tout au début du siècle, sous l'influence de J. Hardouin-Mansart, et adopté progressivement pour les hôtels aristocratiques ou les demeures bourgeoises. L'importance de leur succès à Bordeaux atteste très tôt, me semble-t-il, le goût prononcé des Bordelais pour le fer forgé, qui ne se démentira pas, sous une forme dont l'élégance et la richesse l'ennoiblissent. Mais on retrouve cet écho en dehors de Bordeaux également.

¹³⁰ Une planche de G. Vallée utilisée au n° 25 du¹²⁹ cours Pasteur²⁵¹ a été le modèle de plusieurs¹²⁸ balcons et balconnets des Fossés, depuis la porte des Salinières jusqu'aux Fossés des Tanneurs, on la retrouve très exactement :



¹⁷⁵ • au n° 56 du cours Victor Hugo, en panneau principal, complété de panneaux et balustres copiés de la gravure reproduite planche 81 du L. Blanc (parent de la fig. 124 et 174a, ci-contre),

¹⁸² • au n° 87, en panneau central, complété par le balustre de la même planche, et par des panneaux latéraux dont je n'ai pas retrouvé le modèle, mais qui sont bien du même style et utilisent le même répertoire : motif trilobé ou tréflé, dit entrelacs royal, socles et entrelacs losangés à la Bérain ; le balustre latéral est proche de la gravure reproduite planche 76 du L. Blanc.

¹⁷³ • au n° 103, au-dessus du grand balcon du premier étage de la fin du XVIIIe (arcades et caducées en pilastres), les balconnets du second étage sont fidèles à la même gravure.

¹⁷⁷ • au n° 67 du cours Victor Hugo, l'hôtel Raba (racheté en 1779 à un parlementaire), également influencée par le style rocaille et la place Royale, arbore à son grand balcon des panneaux très caractéristiques, dont la filiation avec les panneaux de Vallée est indéniable.

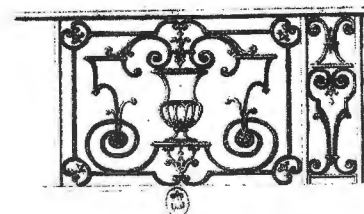
La fréquence d'utilisation de cette planche à Bordeaux, le fait qu'on la retrouve également ailleurs, m'inciterait à penser que ce fut l'un des premiers modèles gravés destinés à populariser, diffuser, l'art officiel de la fin du règne de Louis XIV. Il serait sans doute prématuré d'y voir le modèle de la rampe du petit quai, lui-même copié de la galerie de Madame Daste en 1707, et exécutée par un certain Jean Vallet.

Mais d'autres rues de Bordeaux ont adopté d'autres modèles de Vallée, sans la moindre variante ou avec adaptation en fonction de l'utilisation ou de la connaissance du modèle confrontée à l'évolution du style. Ainsi, pour la grande maison Séguy²⁵², on utilise les planches 123 et 124 pour la rampe d'escalier et 124 pour les balconnets.

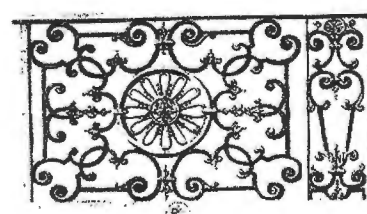
¹⁸¹ Le balcon du 38, cours du Chapeau rouge, où il est certainement l'un des plus anciens, reprend même modèle.

¹⁷⁵

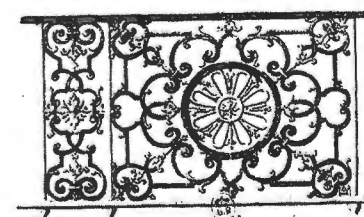
¹⁷⁶



174a



174b



174c

248. Actuellement Cours Victor Hugo et Cours Pasteur.

249. Voir p. 40 et 115.

250. La reproduction de trois modèles de grilles pour les bassins et terrasses de Marly est donnée dans A. Marie, *Jardins Français classiques des XVIIe et XVIIIe siècles*, (fig. 187, 188, 189). On voit bien alors le passage du dessin des balcons de Versailles gravé par Leblond (L. Blanc, pl. 91), à celui de Marly (balcon du bassin des sénateurs), et aux gravures de Vallée (pl. 72, 74, 79, 81 du L. Blanc). Les serruriers varieront également ces adaptations.

251. Étudié de manière détaillée, p. 99.

252. Étudié de manière détaillée, p. 97.

Dessins de balcons, Marly (1699-1705) :

174a. — Balcon entourant le bassin des Sénateurs.

174b. — Balcon entourant le bassin des Muses.

174c. — Balcon de la terrasse du bosquet des Muses.

Cours Victor Hugo, les Fossés :

175 et 176. — N° 56 imposte, balconnets et balcon, porté par ses consoles de fer, plus légères que la pierre sur une façade sûrement plus ancienne.



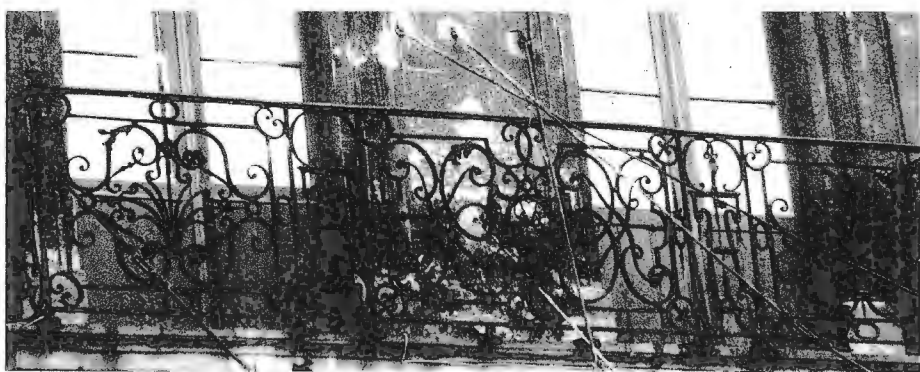
177



178



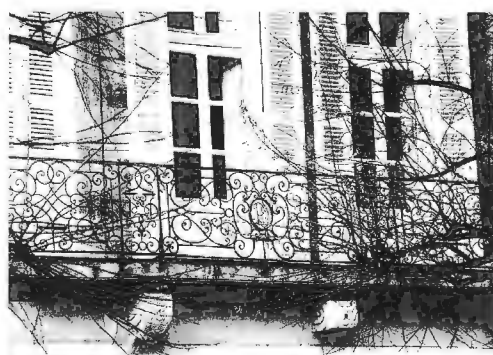
179



180



181



182

La riche maison du quartier des négociants, 28 rue Renière²⁵³, celle d'Isaac Couturier, dont l'état semble hélas inquiétant, appartient incontestablement à la période la plus rocaille ; on voit bien comment le serrurier a utilisé les thèmes de Vallée pour les balcons, balconnets et rampe d'appui de l'escalier dans des variations librement inspirées. Le même atelier a repris le balcon au numéro 66 du cours V. Hugo ; les balconnets du second, plus classiques, représentent sans doute l'état antérieur du décor.

Au n° 10 de la rue Guiraud, l'escalier hors œuvre sur la cour est porté par deux travées d'arcs rampants sur quatre niveaux ; rythmant le dessin très clair des panneaux, les balustres sont bien reconnaissables : ils sont copiés de la planche de Vallée utilisée à Notre-Dame.

La cour des Archives municipales, rue du Loup, abrite quelques balconnets d'autre provenance, très proches des planches gravées par Vallet. En face, au n° 74, les trois balconnets sont remarquables.

La rue du Cancéra offre également de nombreux exemples d'utilisation des modèles de Vallée.

Au n° 51, s'élève une maison bourgeoise, construite à la manière caractéristique d'un XVII^e siècle probablement tardif. Au-dessus de la porte étroite et basse, une imposte de fer, datant vraisemblablement de la construction d'origine, s'orne de rinceaux en ailerons encadrant une sorte de fleuron dans un cadre ovalisé. Le dessin est absolument curviligne. Environ une génération plus tard, au début du XVIII^e siècle, on

253. Étudié de manière détaillée, p. 179.



183

décide d'agrandir les fenêtres et on casse les allèges pleines de maçonnerie et les deux bandeaux horizontaux, qui subsistent sur le reste de la façade car on a gardé des contrevents courts d'origine ; on ouvre ainsi des portes-fenêtres et on pose un balcon et deux balconnets d'un bel effet. Le dessin du balcon est en effet copié sur une gravure précieuse de Guillaume Vallée, le père²⁵⁴. Les motifs curvilignes sont interrompus de courtes barres, des joncs coudés supportent de petites terrasses, le médaillon chiffré central sur terrasse est encadré d'une manière d'écu armorial, flanqué de deux animaux héraldiques. Ce balcon, déjà en mauvais état lors des relevés bordelais de L. Blanc dans les années 1920, était néanmoins resté en place jusqu'aux récentes restaurations de 1985 et je l'avais même publié dans la plaquette *Ferronneries bordelaises*. Il a tout simplement été volé lors du chantier, comme les balconnets qui suivaient les contours de la fig. 124, simplifiés²⁵⁵.

Au n° 69, c'est un modèle de la planche 83 du Louis Blanc (modèle central de gauche), repris rue du Loup, au n° 71. Au n° 37 de la rue du Cancéra, c'est le modèle de la gravure centrale de la planche 78 du Louis Blanc qui a servi pour une imposte, timbrée du chiffre M (M comme Martial, serrurier qui en 1731 au moins habite la rue ?).

Sans prétendre être exhaustif, il faut encore cependant remarquer au n° 20-22 de la rue Neuve, un beau balcon tout à fait inspiré de Vallée²⁵⁶ ; l'imposte (plus tardive, vers 1760), reproduite par Louis Blanc dans son ouvrage sur Bordeaux (pl. a 15) porte encore son initiale : D... comme Dumaine ; or Jean Dumaine habita au n° 4 (numérotation ancienne) rue Neuve. Faut-il penser que les Dumaine sont liés à l'extension bordelaise de ces modèles ? Les preuves manquent totalement.

Sans prétendre là non plus être exhaustive, j'ai remarqué que cette diffusion n'est pas seulement propre à Bordeaux, mais qu'on en perçoit les échos ailleurs :



184



185

183. — Balconnets conservés aux Archives municipales.

184. — 10 rue Guiraud. Escalier.

185. — 74 rue du Loup. Balconnets.

- L'un des modèles reproduit sur la planche 72 du Louis Blanc, aussi sobre que celui de la coursière de Notre-Dame, a été intégralement copié pour la rampe d'escalier du réfectoire de l'abbaye cistercienne de Noirlac dans le Cher, bien dans l'esprit du lieu ; on a simplement inséré comme pilastres des contours de balustres bien archaïques²⁵⁷.

- le modèle de la fig. 124 (pl. 74 du Louis Blanc) a servi pour le grand escalier du Grand Doyenné ou évêché de Strasbourg vers 1728. L'architecte en était le Français Auguste-Malo Saussard²⁵⁸. Le serrurier est inconnu, mais con-

254. Gravure centrale de la planche 76 du *Recueil* de L. Blanc.

255. Voir *Sud-Ouest*, 13 février 1985.

256. Le petit panneau de la planche 81 de L. Blanc, le grand de la planche 76, le balustre est composé des éléments de plusieurs modèles.

257. *Rampes d'escalier en fer forgé*, vol. 2, XVIII^e siècle et début du XIX^e siècle.

258. H. Haug, *La Ferronnerie strasbourgeoise* p. 18, 19, 36 et pl. XXXIV.



186



51 rue du Cancéra :

186. — Imposte et balconnet.

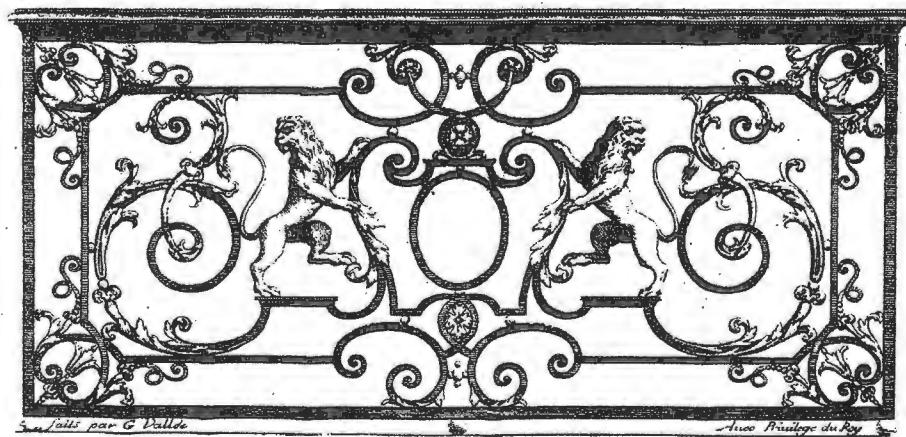
187. — Gravure de G. Vallée ayant servi de modèle, en combinaison avec celle de la fig. 124.

188. — Balcon de façade (disparue).

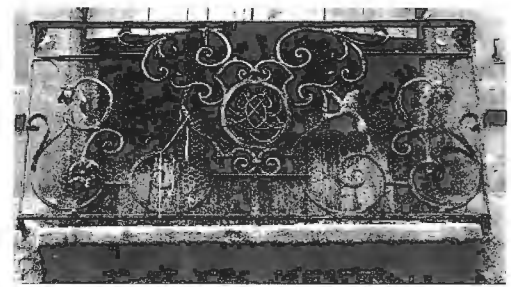
189 et 190. — 10 rue Guiraud. Balconnets et imposte.

191. — 20-22, rue Neuve, balcon chiffré des initiales ELTS.

187



190



188

189



191



trairement à H. Haug, je pencherais pour un serrurier «français de l'intérieur», et non pour un strasbourgeois : peut-être Nicolas Pertois, originaire de Reims, qui se marie à Strasbourg en 1731 et obtient sa maîtrise six ans plus tard. Le balcon du n° 11 de la rue des Juifs (1731), associé à un oriel de tradition germanique, pourrait être tout aussi bien bordelais ; il correspond lui aussi aux gravures de Vallée.

- De même au grand degré du logis de l'abbaye bénédictine de Senones dans les Vosges.

- De même à Rennes, on suit le modèle des mêmes planches pour l'escalier d'honneur de l'hôtel de Blossac ²⁵⁹.

- Enfin à Paris même, rue de Varenne, presqu'en face de l'hôtel Matignon, à l'hôtel de Gouffier de Thoix (n° 56) ; celui-ci fut élevé entre 1721 et 1727, et, sans doute plus précisément, entre 1722 et 1725 ²⁶⁰.

Presque toutes ces rampes utilisent le dessin du pilastre en changeant ses proportions, l'étirant en largeur jusqu'aux dimensions d'un véritable panneau, ce que justifie son dessin très élaboré, d'une rare élégance. Mais c'était une des particularités de l'utilisation de ces gravures, souvent lues à l'aide d'un miroir servant d'axe de symétrie, que de pouvoir être utilisées comme des éléments de répertoire dont le serrurier varie les combinaisons et les proportions, au gré de son goût et en fonction de l'adaptation à l'ouvrage et à son cadre.

- A Avignon, le grand balcon de l'hôtel Desmarez, devenu Préfecture ²⁶¹ utilise le panneau de la fig. 124 comme petit panneau ou pilastre ; il utilise également deux variantes, proches des variantes bordelaises (comme elles, elles incorporent des entrelacs losangés à la Bérain), de la gravure si fréquemment reprise tout le long du cours Victor Hugo (fig. 130).

259. A. Laprade, *Croquis*, Paris, 1936.

260. Catalogue de l'exposition *Faubourg Saint-Germain, la Rue de Varenne*, Paris, 1981, p. 25. La rampe n'est pas étudiée. Celle de l'hôtel Matignon semble également très proche de la planche cotée 123 utilisée 25, cours Pasteur.

261. P. Faure, *La Ferronnerie d'art*, tome II, p. 33.

• A Nantes, un panneau d'escalier s'inspire de la fig. 124²⁶².

• A Paris, la très belle rampe d'escalier de l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève²⁶³ a des panneaux et pilastres ornés de beaux contours empruntant des idées aux gravures de Vallée et Poilly ; les premières se vendent au carré Saint-Etienne du Mont, juste à côté, les secondes rue Saint-Jacques, à peine un peu plus loin. La date d'exécution est présumée vers 1730, etc.

A Bordeaux, le quartier où on peut trouver l'utilisation de ce recueil gravé est assez nettement délimité : il s'agit surtout du quartier des riches négociants autour de la Rousselle. On peut sans doute mettre en relation la rénovation du quartier des Fossés²⁶⁴ avec la construction des quais-promenades et des immeubles à façade uniforme par l'ingénieur Goyer de La Rochette entre 1712 et sans doute 1724²⁶⁵. On a de bonnes raisons de croire, en effet, que ce quartier, que les plans du XVIIIe commençant nous montrent construit, l'était de maisons à pans de bois, certaines parmi les plus belles ayant survécu jusqu'au XIXe ou XXe siècle, toutes ayant peu à peu cédé la place à des maisons de pierre qu'agrémentent les arabesques de Vallée. On se mesure : c'est à qui aura les plus belles. On pense à un serrurier initiateur du mouvement, qui dut être copié comme c'était la coutume. La mode en dure longtemps. Une étude approfondie d'autres villes permettrait de connaître précisément l'aire de diffusion de l'œuvre gravée de Vallée qui dût être considérable, dans l'espace comme dans le temps²⁶⁶. Il resterait à déterminer par quelles voies, grands personnages, architectes, ingénieurs du Roi encore plus vraisemblablement, compagnons...

Vallée ne fut pas le seul d'ailleurs, s'il fut apparemment l'un des plus suivis, peut-être parce que serrurier. Le *Cours d'architecture* de d'Aviler,¹⁷ architecte dessinateur de Hardouin-Mansart,¹⁸ publié en 1691, repris en 1710, contenait deux planches de grande serrurerie qui popularisaient les types, le répertoire ornemental versaillais et les¹¹⁴ termes propres à les désigner. On en trouve¹¹⁵ l'écho aux impostes du 54 et du 56 rue du Mirail,¹⁴⁷ aux balconnets des immeubles à façade uniforme du cours Victor Hugo et au couronnement⁷⁴ du beau portail du château de Malle, déclinaison d'un même motif sur trois champs d'application possibles, etc.

Nicolas Guérard, graveur et éditeur à Paris, grave de nombreuses planches, dont l'une fut exécutée à au moins deux reprises²⁶⁷ :

• à Paris, 82, rue François Miron, en 1706²⁶⁸ ;

• à la cathédrale de Saint-Jean-de-Luz, ville qui ne manquait certes pas de serruriers basques ou espagnols, et qui choisit cependant un modèle typiquement français.

François de Poilly, graveur et éditeur, de même :

• la planche reproduite pl. 39 du Louis Blanc a été utilisée pour la rampe de l'escalier du château de Guermantes, et au balcon de la maison bordelaise qui fait l'angle de la rue Labirat et de la rue H. Tessier²⁶⁹ ;

• la planche reproduite pl. 34 du Louis Blanc a été le modèle d'un appui de communion d'une chapelle de la cathédrale de Lectoure.

Les dessins employés par Jacques V. Gabriel sont très proches des modèles de Poilly.

⁶⁴ On a vu le rôle joué par les gravures de Leblond dans la conception de la porte du cloître des bénédictins de Sainte-Croix.

Il semble bien ainsi que le serrurier du début du XVIIIe siècle, époque marquée officiellement par le classicisme, ait vu son art codifié, élaboré, guidé depuis Paris par ceux qui définissaient le goût, et se chargeaient de le diffuser selon les consignes officielles²⁷⁰. On mesure en étudiant l'art du serrurier de province jusqu'où allait cette tutelle et comment cette formation leur permit ensuite de jongler habilement avec les licences apparentes du rococo.

Il y a une certaine coïncidence dans la fréquence d'utilisation des plus belles de ces planches gravées, à son maximum semble-t-il autour de 1728-1730.

A Bordeaux, il aurait été intéressant de pouvoir déterminer de façon absolument certaine si cela intervient indépendamment des Architectes du Roi, ou non ; plus précisément, si les gravures arrivent dans les bagages des équipes des Gabriel ; ou plus tôt, lors de l'intervention de Robert de Cotte en 1727 à propos de la place Royale : ou encore plus tôt, dès l'intendance de Claude Boucher en 1720. Faute de le pouvoir, admettant que cela se produit à Bordeaux dans le même temps qu'ailleurs, il faut célébrer la fortune de ces modèles qui se poursuit visiblement pendant toute une génération. L'évolution du dessin de la palmette en fait foi, passant d'un tracé de branches groupées, serrées, fermées, à une floraison²⁰¹ de contours en cœurs étirés caractéristiques également du mobilier Louis XV, ou bien de branches fermées dont la lourde extrémité arrondie s'incline ; combinés à des entrelacs, ils sont bien datés, de 1755, au plus proche voisinage de la place Royale.²⁰²

262 . *Prestige des ferronneries nantaises*, Nantes, s.d. (1979 ?).

263 . Lycée Henri IV. Elle orne la couverture de *Rampes d'escalier en fer forgé*, vol. 2, C.R.M.H.

264 . Elle n'est pas sans rapport avec Paris et la décision de Louis XIV en 1670 de «remplacer les remparts bastionnés du Marais par un boulevard de 20 mètres de large, cours embelli de deux allées d'arbres, propice à la promenade sous les ombrages», ainsi que le développement architectural qui s'en suit en une génération. Voir J.-P. Babelon, «Essor et décadence du Marais de la Renaissance à la Révolution» ; *le Marais, mythe et réalité*, p. 116.

265 . P. Roudié, 1965, *op. cit.*

266 . Le recueil de Planches de l'*Encyclopédie* reprend un modèle simple en 1771.

267 . Reproduite in Louis Blanc, 1928, *op. cit.*, pl. 47.

268 . Photo in R. Lecoq, *Ferronnerie ancienne*, p. 26.

269 . Anciennement rue des Carmes.

270 . Cela semble infirmer, tout au moins en ce qui concerne la serrurerie, le jugement de Kimball (*op. cit.* p. 13) : «Les modèles gravés des ornementistes ne fournissent pas à eux seuls les bases nécessaires...»

Les serruriers

On connaît les noms des quelques serruriers bordelais de cette période dont on est sûr qu'ils ont alors travaillé à la grande serrurerie : Pierre Dumayne, Héliès Faure ; Adrien Tellier, Jean Martial, René Poitevin, François Berthau, André Sinelle dit Champagne. Ces derniers sont des noms fréquemment rencontrés entre 1720 et 1730. Un Passart, sans doute Dominique, travaille en 1726 *aux ouvrages de la rampe*, apparemment à l'hôtel de ville ²⁷¹. Mais les renseignements dont on dispose à propos de la rampe du quai de Coulomb en 1707 donnent à penser que beaucoup de compagnons allèrent en province porter le grand goût né à Versailles et Marly, leurs prix étant sans doute d'ailleurs moins chers que ceux des maîtres locaux, ainsi que cela continuera de se pratiquer tout au long du XVIII^e siècle : Jean Vallet ²⁷² travaille comme compagnon libre dans la boutique de la *Veuve parisienne* à Saint-Seurin en dehors du contrôle de la corporation qui le poursuit de procès, et c'est un personnage officiel, le Trésorier de France à Bordeaux, qui, lui passant commande, entérine cet état de fait. Quant à cette *Veuve parisienne* qui tient boutique et dont on ne connaît que la raison sociale, son surnom témoigne à lui seul du lien qui existe entre Paris et Bordeaux à ce moment-là.

L'architecte Duplessy et son fils ont employé tous deux un serrurier nommé Seumur ²⁷³, qui ne semble pas avoir fait partie de la communauté, et doit donc être un compagnon installé à Saint-Seurin ²⁷⁴.

Ces faits sont à mettre en relation avec la délibération des maîtres serruriers du 5 mai 1709 ²⁷⁵ caractérisée par une ordonnance des Maires et Jurats et un arrêt du Parlement tentant une nouvelle fois de règlementer et de contrôler la vie professionnelle des compagnons. Ces tentatives de contrôle interviennent à des dates qui ne sont pas, semble-t-il, le fait du hasard : 1651, moment où la grande serrurerie conquiert l'architecture parisienne ; 1689 et 1709, où elle conquiert la province ; 1752, après l'appel considérable de compagnons auquel durent donner lieu les embellissements de Bordeaux par Tourny et Gabriel, et le départ de ce dernier.

Que dire de ces innombrables compagnons passants ?

Enfin la perfection de ces grandes réalisations privées qui suscitent l'admiration, confrontée à la rusticité spontanée de la rampe de l'hôtel Morel, conduit à envisager l'existence d'un ou deux ateliers d'importance, où maître entrepreneur et compagnons habiles gèrent des contrats conséquents. Outre les gravures, ils y disposeraient de gabarits de qualité, établis par quelque spécialiste, ou même venus de Paris par commande : la lourdeur du fardeau exclut sans doute le transport par les artisans nomades du compagnonnage ²⁷⁶.

La comparaison avec le travail de l'étain est peut-être utile : on sait que le riche potier bordelais Jean Tausin ²⁷⁷ faisait en 1675 travailler pour lui un tiers des artisans du métier ²⁷⁸ ; on sait également que, si les artisans locaux fabriquaient partout eux-mêmes les moules simples de leurs écuelles à bouillon, la façon des moules de couvercles en bronze, très onéreux, restait l'apanage des grands centres, dont Bordeaux, qui les louaient ou les vendaient bien loin du centre d'origine ²⁷⁹.

La marque des quatre initiales I.P.R.H., portée sur les ferronneries de Chalais et de l'hôtel Pichon, vraisemblablement à la fin du XVII^e siècle, me conforterait dans l'idée que de telles associations ont fonctionné très tôt, patronnées par les plus fortunés qu'elles enrichissent encore. Les réseaux de parenté, les alliances matrimoniales devaient y jouer un rôle.

Avant Mathurin Fuet et Jean Dumaine, qui, on en a la preuve, furent effectivement de tels entrepreneurs, quels sont les grands noms de la serrurerie bordelaise ? Compte tenu de son rôle dans la communauté et de son niveau de fortune, on peut sûrement y compter Pierre Dumayne, et sans doute ses fils ; René Poitevin, les Passart... On aimerait pouvoir en tirer d'autres de l'oubli...

Ce peut être une explication du caractère très parisien de la ferronnerie bordelaise. Cette parenté très évidente n'enlève rien à Bordeaux, qui a su choisir princièrement ses modèles et les a faits siens en un phénomène d'acculturation qui les marque de son cachet particulier.

271 . A. M. Bordeaux C C 296, p. 7 ; il reçoit 1000 livres d'acompte, et il y a déjà dû tant.

272 . Il signe bien Vallet et non Vallée. A. D. Gir. 8 J/25.

273 . Saumur, ou Semur en Bourgogne ?

274 . A. D. Gir. 3 E 6618 ; Notaire Giron, 1708, f° 715.

275 . A. D. Gir. 12 B 280.

276 . Dans l'inventaire du compagnon Pierre Lalemant en 1757, on ne trouve, outre quelques outils, qu'un *paquet de dessaint, un paquet de pierre brune, ... un culot et un rinsaut*. A. D. Gir. C 3708.

277 . Ou Jean Taudin ?

278 . *Bordeaux de 1453 à 1715*, p. 503, extrait de la correspondance administrative de Depping.

279 . P. Roudié, «Le travail de l'étain à Bordeaux aux XV^e et XVI^e siècles», *B.M.S.A.B.*, LXXVIII, 1982, p. 138. On retrouve des moules lyonnais jusqu'en Normandie.



Seconde époque
le style Louis XV,
classicisme ou rocaille ;
l'apprentissage d'une liberté
1730 - 1765

192. — Cours de verdun, porte latérale
du Jardin public, du côté de la ville.
Antoine Dorse, 1757
(restaurée en 1868).

Si la période d'initiation est assez facile à cerner sur le plan des dates et du style, il n'en va pas de même de la période suivante. Les limites choisies l'ont été en fonction de ce que se passe en général sur le plan artistique, et à Bordeaux en particulier : la montée du style rocaille, d'une part, sensible à partir de 1725 dans l'orfèvrerie¹, et l'intervention des Gabriel, d'autre part, qui marque si longtemps de son esprit l'art bordelais jusque dans les détails, ainsi que le soulignent les historiens d'art. Il y a, de plus, une diminution de la documentation d'archives entre 1714 et 1730, de même qu'il y a coupure entre 1760 et 1770 ; d'où la date choisie de 1765, après la fin de la Guerre de sept ans.

Une ambivalence marque cette période, au plan local comme au plan national : alors que s'étend la mode de l'art rocaille, subsiste de manière permanente une tradition purement classique ou qui développe, en l'aérant, l'art né de Hardouin-Mansard et de Bérain à l'orée du siècle.

Cela est sensible dans un exemple parisien, l'hôtel de Biron, actuellement musée Rodin (rue de Varenne), qui se construit sous la direction de l'architecte Aubert entre 1728 et 1731, sur les plans de Jacques V Gabriel : les mascarons et agrafes des baies, les lourdes consoles de pierre du balcon sur jardin sont tout à fait caractéristiques du style rocaille, à l'époque où les Gabriel vont travailler à Bordeaux ; il est alors intéressant d'analyser la grande serrurerie qui l'accompagne, qui est de fort belle qualité et orne l'escalier d'honneur, les balcons, balconnets et perrons². On y reconnaît la persistance du dessin élaboré à la fin du règne de Louis XIV : enroulements en C reliés par de courtes bandes droites, motifs tréflés, anses de panier par quatre formant un cadre, entrelacs losangés. La splendide console de l'escalier est presque entièrement copiée sur un modèle gravé par Nicolas Guérard ; mais deux éléments novateurs apparaissent : le motif de la palmette éclatée, lui aussi né à la fin du règne de Louis XIV mais dont le traitement différent fait un élément nouveau qui sera pour longtemps adopté de manière inconditionnelle à Bordeaux. Deux étapes sont visibles dans la modification du traitement, à l'escalier et au balcon sur jardin, reflétant peut-être un échelonnement dans le temps. Aux panneaux de l'escalier, trois feuilles dessinent les contours de la palme dans un médaillon central : trois feuilles qui se terminent par trois digitations, contour qui paraphrase les feuilles d'ornement de tôle, que l'on peut voir en particulier à la console, feuilles au relief fort et nerveux terminées par trois pointes comme onglées ou griffues, qui sont caractéristiques de la période ; on peut en voir le dessin détaillé dans

le recueil de gravures de Jacques-Valentin Fontaine, serrurier du Roi, destiné aux compagnons, et dédié à Robert de Cotte, ce qui permet de lui attribuer un terminus ad quem. C'est donc le traitement de l'ornement qui est ici en jeu, comme au balcon sur jardin où les contours de la palmette adoptent une forme en cœur étiré.

Le deuxième exemple qui me paraît valoir la peine d'être cité est le recueil de dessins pour un *projet d'un théâtre lyrique pour la Ville de Paris* par Oppenord, de 1734³. Un grand balcon visible sur une coupe suit un modèle très classique, plus, presque avant-courrier du néo-classicisme dans sa référence à Bérain : des balustres en lyre flanquent le grand panneau central, le médaillon est encadré, de façon très espacée, de motifs géométriques, losanges, cercles, anses de panier... Comme dans certaine pièce gravée par Huquier⁴, Oppenord se souvient qu'il a été l'élève de Hardouin-Mansart. En revanche, dans le même projet de théâtre, les balconnets des baies montrent deux dessins différents tout à fait rococo : le premier, qui fait irrésistiblement penser au modern'styl, est très contourné, appuis curvilignes, feuilles de lierre enroulées, flèches, autour des contours d'une palmette à trois branches encore très Louis XIV ; le second propose le motif du quadruple enroulement à partir d'un même noyau qui sera repris bien souvent ensuite⁵.

Ces aspects extrêmes, variations sur le dessin, variations sur le traitement de l'ornement, poursuivront leur existence parallèle longtemps durant toute la période dite rocaille et même au-delà, après qu'un coup d'arrêt ait été donné à la fantaisie : « baroque gelé », selon l'expression de E. Kaufmann ; « le style Louis XV n'est mort ni de son propre épuisement, ni par expansion dissolvante : il a été assassiné », nous disait un jour Paul Roudié⁶. L'offensive est menée de longue date par Voltaire, Soufflot, mais n'aboutit que dans les années 1750 : Voltaire publie en 1751 *Le siècle de Louis XIV* à la gloire de l'âge classique, de la noblesse de son art et on invite « à préférer aux caprices de la rocaille des beautés du ressort de l'esprit »⁷. Cette influence précède le style à la grecque, bien que l'expression se fût répandue à Paris dès 1750 ; mais la relation du voyage de Cochin et Marigny en Italie, contemporain, est publiée en 1758. Cochin lance également de vigoureuses attaques contre *le goût du temps*, dès 1754, qui visent essentiellement les arts décoratifs.

Il y a par chance à Saint-Michel de Bordeaux des archives et des réalisations qui permettent d'entrevoir l'écho provincial de ces querelles doctrinales, et de le dater très précisément : 1753-1754.

1. Par exemple dans le catalogue de l'exposition *Louis XV. Un moment de perfection de l'art français*.

2. Encore que ces éléments soient des copies effectuées en 1928 d'après photos après leur vente en 1902 - (Catalogue *Le Faubourg Saint-Germain : La rue de Varenne*, p. 82).

3. Catalogue de l'exposition « *Les Arts du théâtre de Watteau à Fragonard* », Bordeaux, 1980, p. 160. Le recueil est conservé à la Bibliothèque de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts.

4. Reproduit par L. Blanc, 1930, *op. cit.* pl. 29.

5. Notamment par Kauzac à l'imposte de sa propre maison, 47 cours de la Marne. fig. 613-614.

6. M. Gallet dans le catalogue *Soufflot et son temps*, p. 82 et 10.

7. *Idem*.

8 . Par exemple ce qui touche de près à la place Royale est volontiers archaïque, comme hiératisé.

9 . Cf. Comte de Fels, *Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi*, l'art décoratif, p. 173 ; de Fels n'étudie pas alors en particulier la serrurerie.

Un plan différent a été adopté ici, séparant l'étude des édifices publics civils, entièrement contrôlés par des architectes étrangers à Bordeaux, et celle des édifices religieux, à la décoration desquels on ignore s'ils ont participé ou non. Il n'y a donc pas la même unité qu'au début, et il n'y a pas d'unité même à l'intérieur de chacun des groupes ; avec le temps et le succès de cette mode, l'inspiration s'est diversifiée. Elle varie avec le type d'édifice considéré ⁸, et chaque serrurier doit être plus libre dans son métier qu'à la période précédente, jouant des variations sur un répertoire connu.

Je voudrais commencer par envisager le rôle de Ange-Jacques Gabriel dans l'histoire de l'art du fer forgé, rôle que j'ai été amenée à étudier à Bordeaux, ce que je n'ai pu faire qu'en le resituant dans l'ensemble de son œuvre, où il semble bien accorder au fer forgé un rôle tout à fait important, dessinant lui-même les modèles, quelquefois jusque dans leur moindre détail d'exécution. Ne dira-t-il pas, peut-être à propos de Trianon, que *tous les accords de la construction et de la décoration ne se font que par les détails* ? L'analyse de cet aspect de l'œuvre fait apparaître une des facettes de l'art de Gabriel, d'inspiration classique et française ⁹.

Le serrurier et l'architecte

On ne pose pas, quand on lit le nom des multiples sculpteurs, peintres, menuisiers, marbriers, employés par les Bâtiments du Roi, le problème de la paternité des œuvres qu'ils ont réalisées sous le contrôle des grands architectes maîtres d'œuvre ; on ne minimise pas non plus le rôle qu'ils ont pu jouer dans la mise en œuvre des modèles et leur diffusion éventuelle, comme dans la formation de générations d'artisans et la part de création qu'ils ont pu avoir dans l'adaptation à une clientèle plus ordinaire de modèles «riches». Je ne crois pas que l'attitude doive être différente en ce qui concerne la serrurerie : serruriers et architectes travaillent en étroite liaison en règle générale, l'architecte définissant le style que le serrurier traduit dans son vocabulaire particulier, quand l'architecte ne se donne pas le soin de dessiner très précisément le modèle. Des serruriers habitués à travailler dans un certain style devaient acquérir une certaine autonomie, participer à la diffusion de ce style et à la formation des apprentis et compagnons. A partir de là, un serrurier habile peut jouer avec un vocabulaire donné et trouver un style qui lui est propre et qui le définit. La province, Bordeaux en particulier, semble avoir été, comme dans d'autres domaines, à la fois étroitement dépendante de Paris et capable de privilégier certains types d'ouvrages, qui définissent un style propre.

Une étude de A. M. Bruleaux sur *La grande serrurerie parisienne entre 1715 et 1750* aboutit à la même conclusion que celle à laquelle j'avais été conduite par mes recherches personnelles : «au dire des témoignages contemporains, la création est le plus souvent le fait de l'architecte, mais il peut arriver que certains serruriers dessinent eux-mêmes un projet de balcon ou de rampe. Du reste, certains impératifs techniques, en rapport avec la solidité de l'ouvrage, font penser que, si le serrurier ne dessine pas toujours, il participe largement à la création de l'œuvre. En outre nous avons de bonnes raisons de supputer une collaboration fréquente entre le serrurier et l'architecte, car il peut y avoir entre eux des liens professionnels et familiaux. Quelques cas précis et sans équivoque illustrent chacune des trois possibilités suivantes : le dessin donné par l'architecte, par le client, par le serrurier»¹⁰. De même que les architectes ont joué un rôle important dans la naissance de la grande serrurerie moderne, ils ont participé à son évolution, ainsi que de grands ornementalistes ; j'ai noté par exemple :

- François d'Orbay signe en 1673 le dessin d'une porte en fer forgé d'une belle sobriété classique pour le Collège des Quatre Nations¹¹ ;

- Jules Hardouin-Mansart, celui de l'élévation très détaillée de la grille de fer de l'entrée de Trianon qui porte l'indication des couleurs par le Roi lui-même¹², ainsi que les grilles du château de Meudon ;

- Puget dessine la superbe imposte du portique de l'hôtel de ville de Toulon pour le serrurier Pierre Gautier de Toulon qui édite un recueil de gravures en 1685¹³ ;

- Tessin, le motif de la balustrade du salon du Temple d'Apollon entre 1695 et 1714¹⁴ ;

- Les Slodtz, le livre de F. Souchal en témoigne, ont participé à la rénovation de nombreuses églises, dessinant les clôtures de chœur de Maffra, Auxerre, Saint-Merry, Chartres, Bourges, Amiens, Soissons, ...¹⁵ ;

- Ledoux leur succède à Auxerre, donnant avant 1772 le dessin des grilles de pourtour du chœur, d'un dessin très néo-classique, au serrurier parisien Deumier¹⁶ ;

- En 1767, Jacques-François Blondel conçoit le nouveau modèle de la grille de chœur de la cathédrale de Strasbourg, chef-d'œuvre de Jean-Baptiste Pertois dans le goût chantourné¹⁷, de même que les portes de l'hôtel de Ville de Metz.

- Victor Louis succède aux mêmes Slodtz à la cathédrale de Chartres et donne le dessin des grilles de chœur et de chapelle réalisées par le serrurier Perez et le fondeur Prieur, de même qu'il dessine la grille du chœur de Saint-Eloi de Dunkerque ; le banquier Eberts lui demandera même explicitement à la suite le dessin d'une grille pour le château de Carlsruhe. Les chanoines de Langres et de Saint-Quentin demanderont communication des plans et devis¹⁸.

Le catalogue de l'exposition *Architectures en Franche-Comté au XVIII^e siècle* montre bien comment les architectes Strabat et Bertrand dessinent avec précision dans leurs élévations les balcons ou balconnets qu'ils entendent voir réaliser ; Nicole, fils d'un graveur de la Monnaie, obtint sa maîtrise de serrurier en 1737 avant de devenir l'un des meilleurs architectes comtois¹⁹, comme Pertois à Strasbourg. Soufflot lui-même semble bien avoir attaché de l'intérêt à la chose : les Archives hospitalières de Besançon conser-

10 . Ecole nationale des Chartres — Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1981 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe, Paris, 1981, p. 32-38.

11 . A. Laprade, *François d'Orbay, architecte de Louis XIV*, pl. X, 4.

12 . P. Bourget, G. Cattai, *Jules Hardouin-Mansart*, pl. L.

13 . N.A.A.F., 1895, p. 13. — Louis Blanc, 1928, pl. 59 à 64.

14 . R. Josephson, *L'architecte de Charles XII, Nicodème Tessin à la cour de Louis XIV*, Paris, 1930, pl. XXXI.

15 . Michel-Ange Slodtz a même dans sa maison «un cabinet aux fers» sorte d'atelier de forge (F. Souchal, p. 100).

16 . M. Gallet, *Ledoux et Paris*.

17 . H. Haug, *La ferronnerie strasbourgeoise*, p. 22.

18 . Catalogue de l'Exposition *Victor Louis* p. 20.

19 . p. 46. L'étude précise que l'architecte pouvait se charger ainsi de ce travail de décoration (p. 30).

20. *Soufflot et son temps*, Paris, p. 82. Bien que l'artiste soit alors décédé, il en est sans doute l'inspirateur antérieurement.

21. Michel Hasté travaille à Versailles et Clagny en 1680, à Marly en 1685, à Versailles en 1686-87, à la terrasse de Trianon en 1688.

22. Un autre recueil est dédié aux compagnons, ce qui confirme que ceux-ci véhiculaient le «goût du temps».

23. Un Fordrin travaille à Versailles dès 1681, à Trianon en 88, à Marly en 1702...

24. N.A.A.F., 1877, p.265.

25. J. Foucard, *Un grand artiste du fer : Vivarais* - p. 289-310.

26. P. Jessen, *der Ornamentstich* ; p. 235.

vent le dessin de 1788 de la grille en fer forgé de l'Hôtel-Dieu²⁰ ; et l'étude du vocabulaire décoratif de l'architecte, dans son évolution, montre bien comment le fer en est un des champs d'application.

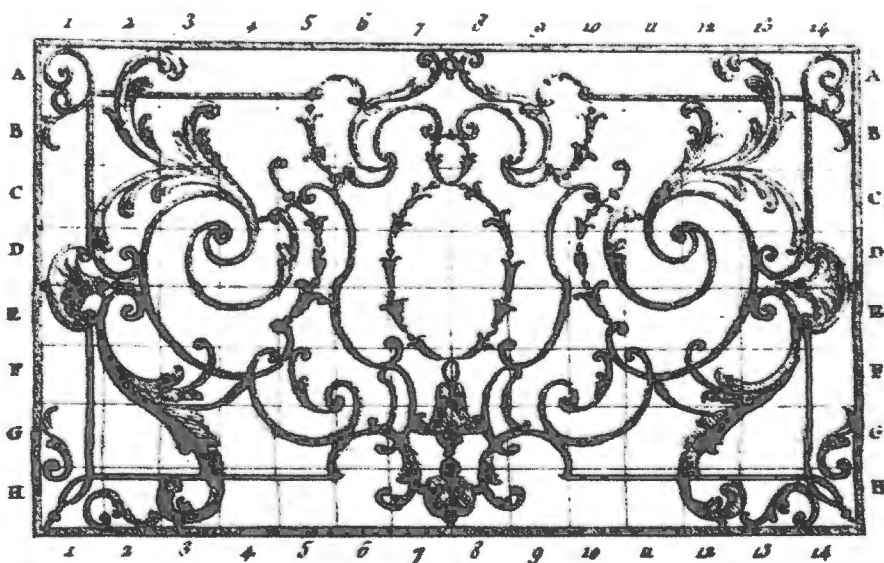
Les recueils de gravures sont pour certains signés par des architectes : Mathurin Jousse, qui semble être à la fois maître serrurier, architecte et ingénieur ; Jean Marot, fils de maître-serrurier ; d'Aviler, dont les planches du *cours d'Architecture* de 1691 sont reprises pour de nombreuses rééditions jusqu'au *Répertoire des Artistes* de Jombert en 1765 ; Oppenord, gravé par Huquier, Pineau, Meissonier, Briseux, Blondel,

Cuvillies... D'autres sont dus à des maîtres serruriers, qui prennent le soin de dédicacer leur travail à un architecte : Michel Hasté²¹ à M. de L'Espine ; Robert Davesne, en 1676, à M. Bruant ; Jacques Valentin Fontaine, à Robert de Cotte²². Louis Fordrin²³ fait baptiser sa fille Judith-Françoise en 1703 à Marly où il est serrurier des Bâtiments : le parrain est Jacques Desjardins, contrôleur général des Bâtiments, la marraine la femme de Nicolas de Lépine, architecte des Bâtiments²⁴.

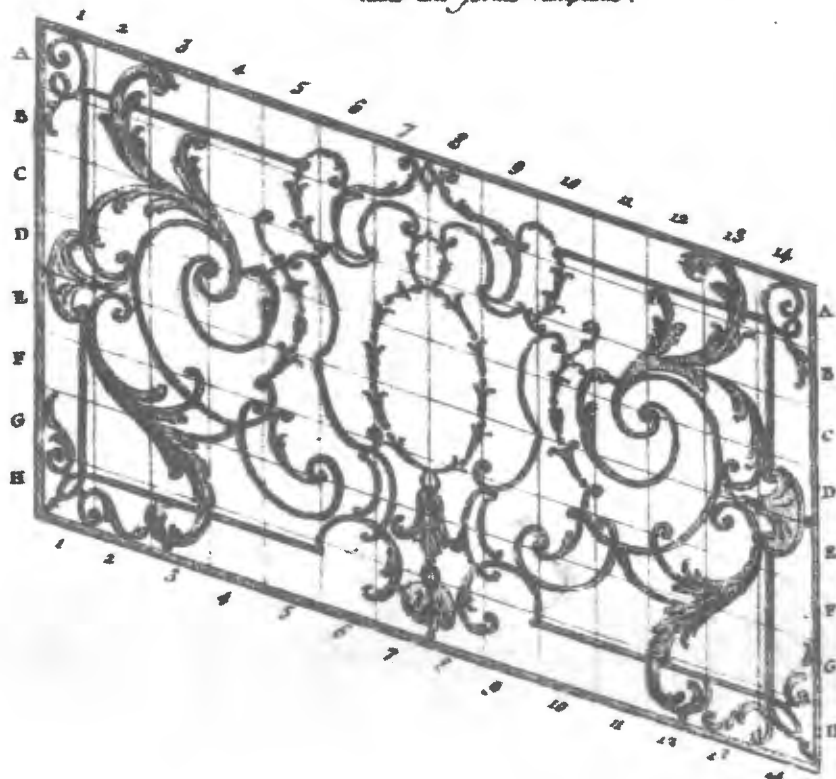
Il est vrai néanmoins qu'en dehors de ce milieu privilégié, on trouve la preuve que certains serruriers sont capables de créations tout à fait remarquables, et ce, me semble-t-il, dans le cadre de la fantaisie rocaille : ainsi, pour ne rien dire de Jean Lamour, le maître serrurier Veyren dit Vivarais, à Amiens, dessine les célèbres grilles du pourtour du chœur posées en 1751²⁵ ; Blaise Charlut fut peut-être l'inventeur des admirables grilles du cloître des Bénédictins de La Réole. Pour concevoir et exécuter des ouvrages en grand, en particulier les rampes d'escalier, sont nécessaires au serrurier une forme de connaissance des mathématiques, du dessin, de la perspective... ne serait-ce que pour l'opération délicate de l'adaptation d'une rampe d'escalier à un limon, l'adaptation du dessin à la pente des rampants obligeant à losanger les panneaux rectangulaires, etc. Le talent créateur vient quelquefois s'ajouter à ces qualités d'adaptateur, qui ne sont pas loin des connaissances réclamées à l'architecte.

Cette tutelle de l'architecte semble bien particulière à la France. En pays germanique, l'autonomie des serruriers est beaucoup plus grande et deux architectes seulement sont concernés²⁶.

L'étude de la création d'Ange-Jacques Gabriel pour le fer forgé m'amènera à suivre l'évolution du goût pendant la période qui nous intéresse. Comme pour les autres arts décoratifs auxquels il apporte tout son soin, il définit une ligne, dont le retentissement, à Bordeaux et ailleurs, ne sera pas négligeable.



Opérations pour rendre différents sorts de panneaux carrés dans une forme rampante.



193. — Exemple de travail d'adaptation de la rampe horizontale à la forme rampante ; gravure de Jacques Gabriel Huquier (d'après Louis Blanc).

Les Gabriel et le fer forgé

En dehors de Bordeaux : Rennes, Dijon, Fontainebleau, Trianon, l'Ecole Militaire 1730-1773

Le Comte de Fels rapporte : *Mariette prétend que, malgré qu'il fut un constructeur expérimenté, il [Jacques V Gabriel] était incapable de dessiner le moindre détail d'ornement.* François Bergot ²⁷, étudiant ses travaux à Rennes, estime qu'un document contredit cette affirmation : le devis des sculptures porte que *celles-ci seront faites suivant les desseins qui seront fournis par M. Gabriel.* Il conclut : «*que les desseins d'ornements sortent des bureaux de l'architecte, voilà le point essentiel*» Pourquoi le fer forgé ferait-il exception ?

¹⁹⁴ Or l'examen des motifs de fer forgé employés à Rennes aussi bien dans les projets de 1730 ²⁸
¹⁹⁵ que dans les réalisations, ainsi que dans les premiers
¹⁹⁶ projets de Dijon, en 1731 ²⁹, montre le

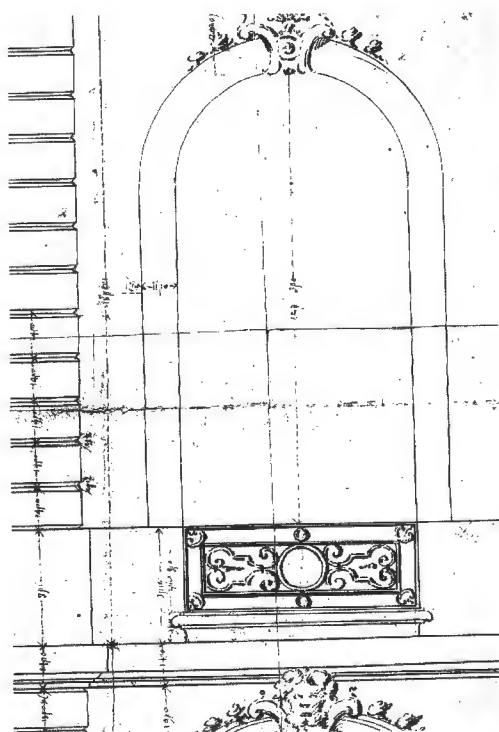
recours presque constant à un motif très simple, très classique, que l'on retrouve à la Porte du Chapeau Rouge de Bordeaux : une paraphrase de balustre très stylisée, réalisée à l'aide d'une arcade et de rouleaux (ou volutes), un peu à la manière de certaines gravures de Poilly, et utilisée verticalement ou horizontalement selon l'affectation, porte monumentale ou balcons et rampes. Il semble également qu'on recoure à un second modèle, qu'on retrouve dans les gravures de Poilly, qu'on retrouve également dans certains lambris de Rennes (eux-mêmes comparables à ceux des petits appartements du Roi à Versailles) : fers couchés, croisés en X, ou en parenthèses ou en boucles, répertoire très simple d'où est absente l'imagination créatrice.

²⁷ . F. Bergot, *Une œuvre de Jacques Gabriel : l'Hôtel de Ville de Rennes.*

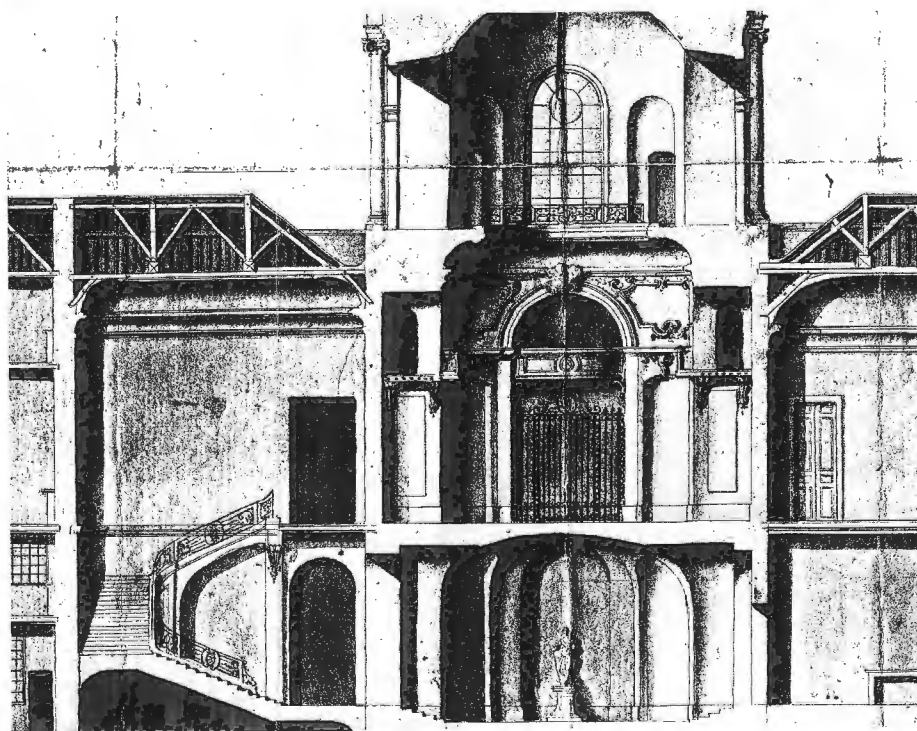
²⁸ . Archives d'Ille-et-Vilaine, C 309/29 et C 309/14.

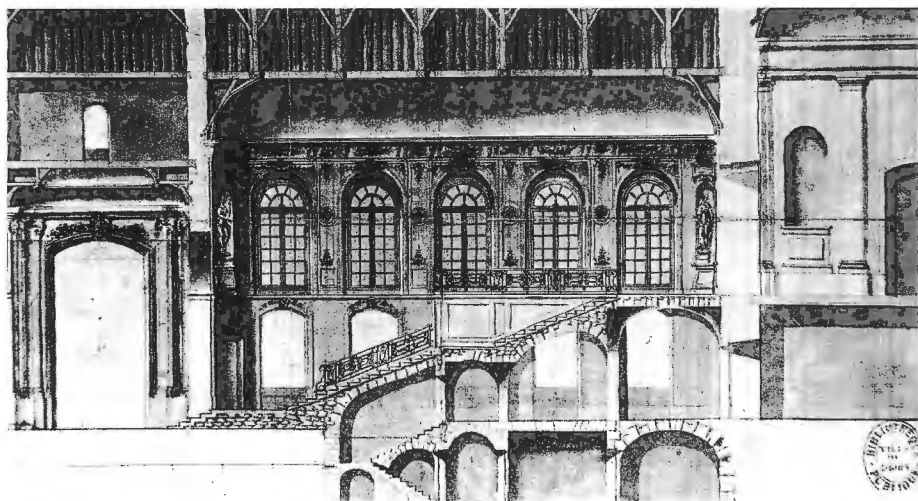
²⁹ . Archives de la Côte d'Or, C 3726, C 3730 ; Photographies obligeamment communiquées par Y. Beauvalot, Secrétaire régional de la Commission d'Inventaire de Dijon.

194



195





196

Les biographes d'Ange-Jacques Gabriel rappellent au contraire l'extraordinaire talent de dessinateur de celui-ci, et comment le Roi Louis XV se distrait de le voir, encore bien jeune, dessiner sous ses yeux pour ce simple plaisir. Michel Gallet rapporte comment le Roi s'affairait lui-même à dessiner, en sa compagnie, des projets destinés à des amis.

Ceci est confirmé par le fait que «Gabriel a peu de collaborateurs, dont peu de dessinateurs» : Potain, Le Dreux de Lachatre, M. de Villedieu³⁰. A l'occasion des différents qu'il a concernant l'édification de l'Ecole militaire, Tournhem, Directeur Général des Bâtiments, écrit : *Nul de ceux que j'emploie ne donne de desseins, ne trace, ne décore et ne décide sur tout ce qui est de l'art, c'est le premier architecte seul*³¹.

Enfin il y a un certain nombre de dessins signés de la main de Gabriel, ou revendiqués comme tels, pour Dijon, Fontainebleau et surtout l'Ecole militaire.

On trouve aux Archives départementales de Dijon des dessins pour les rampes d'escalier, balcons et balconnets du Palais des États, en date du 1er avril 1735, signés de Gabriel. C'est alors Jacques V qui conduit officiellement les Bâtiments. Mais Ange-Jacques a depuis 1728 une charge de Contrôleur général des Bâtiments du Roi et est architecte de 2ème classe à l'Académie à 30 ans³². On sait également qu'en 1729, il est probable qu'il accompagne son père dans son voyage à Bordeaux³³ : alors qu'il ne va pas en Italie, il semble normal que sa formation soit ainsi assurée par son père qui lui transmet l'expérience acquise et surtout la tradition française, selon les principes de l'apprentissage, sur le terrain. De Fels, analysant l'écriture, pense pouvoir affirmer que c'est la signature d'Ange-Jacques qui accompagne les dessins de Dijon³⁴ ; pour M. Bottineau, revenant sur cette analyse, «la différence... paraît trop ténue pour autoriser un partage précis des travaux du père et du fils».

Pourtant, du point de vue qui nous concerne, ces dessins marquent une différence si nette avec ce qui se fait avant, notamment pour l'élévation de l'escalier de Dijon en date de 1731 (fig. 196), où est repris, esquissé, le motif traditionnel du balustre couché de même que pour une élévation de la façade également datée de 1731 conservée à la Bibliothèque des Arts décoratifs³⁵, qu'on est bien tenté d'y voir un changement de main et un renouveau esthétique : la prise en considération de la serrurerie comme art décoratif au même titre que les autres. J'inclinerais donc à penser que les dessins très soignés de 1735, pour les balcons, balconnets et la rampe d'escalier sont bien dus à Ange-Jacques Gabriel lui-même³⁶.

30 . De Fels, p. 26.

31 . De Fels, 1912, cité p. 33-34.

32 . De Fels, 1912, p. 14. — Bottineau, 1962, p. 16.

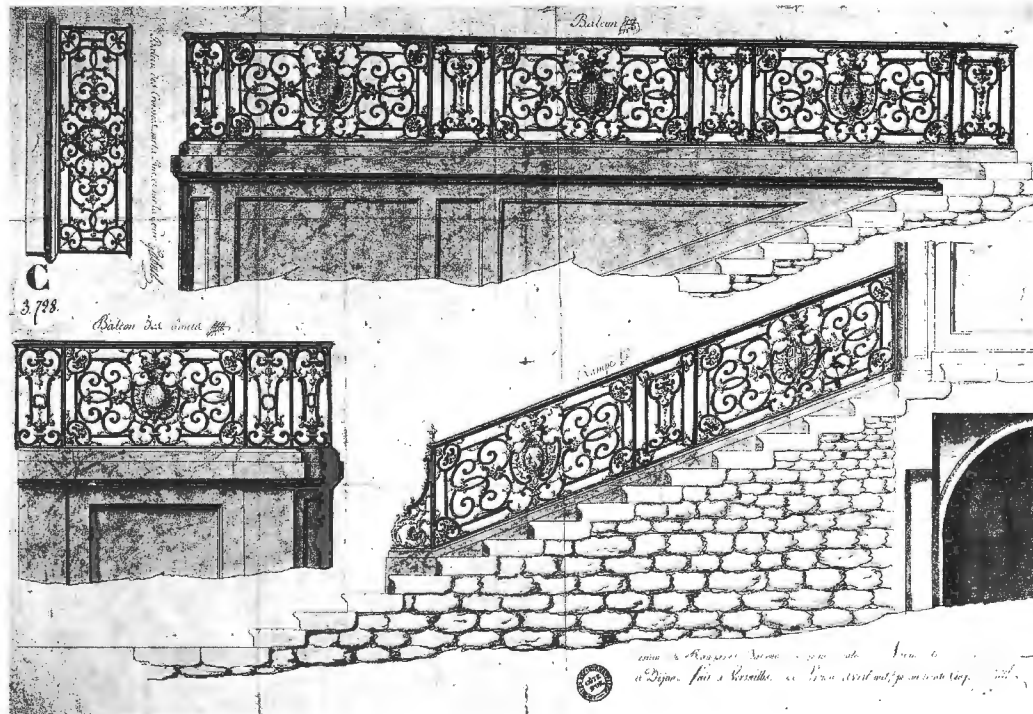
33 . C. Taddell, 1978, p. 170.

34 . Le B semblable à un L chez le père serait formé régulièrement chez le fils.

35 . Deshairs, Dijon, *Architecture et Décoration aux XVIIe et XVIIIe siècles*.

36 . L'un d'eux garde d'ailleurs le thème traditionnel, de manière transitionnelle.

197



194. — Rennes. Une baie de l'élévation du Présidial du côté de la Place (1730).

195. — Rennes. Profils du bâtiment du Présidial et de la Tour de l'Orloge (1730).

196. — Dijon. Elévation en coupe de l'escalier des États (1731).

197. — Dijon. Escalier des États de Bourgogne. dessin des grilles par Jacques Gabriel, 1er avril 1735.

Le vocabulaire est encore celui mis en usage au début du siècle : enroulements couchés croisés en X, volutes affrontées ornées de fleurons, culots et graines, feuilles d'eau en feuille de refend ; un cartouche, en forme d'écu pour l'escalier, encadre le médaillon chiffré, garni de guirlandes de feuillage alternant avec des branches de palme, ornement qui se diffuse partout dans les arts décoratifs à cette époque. Les pilastres sont une variante élaborée pour Marly du balustre classique, renversé la tête en bas, devenu en gaine, comme initialement prévu dans le dessin de 1731. Des ornements simples mais nombreux accentuent l'effet de sculpture des grilles.

Une grille de fer, aujourd'hui perdue et dont on n'a, hélas ! pas même le dessin, fermait le vestibule permettant d'accéder à la cage d'escalier. Si l'on rapproche ces éléments du fait que les rampes de l'escalier et les balcons auxquels il permet d'accéder sont de fer poli, avec garnitures de bronze, on est tenté de penser à François Mansart³⁷, et à ce que l'on peut entrevoir de sa conception du décor métallique : dans l'un et l'autre cas le rapport avec l'orfèvrerie doit être pris en considération ; l'orfèvrerie de l'époque maniériste et baroque a atteint des sommets, comme le fera celle de l'époque rocaille. On peut même considérer que l'art des grands architectes-décorateurs rocaille est un art d'orfèvre porté à une échelle monumentale. Ce n'est pas isolé dans l'œuvre d'Ange-Jacques Gabriel : le fer poli sera choisi aussi pour l'Ecole militaire. D'autres réalisations suivront : la grille de Charlut pour la chapelle Saint-Clair de l'église Sainte-Eulalie à Bordeaux ne fut peinte que quelques années après sa pose en 1751, pour cause de rouille ; la grille d'appui de Saint-Germain-l'Auxerrois (1767), la rampe de la chaire de Saint-Roch, le grand escalier du Palais royal de l'architecte Contant D'Ivry (entre 1763 et 1768) dont les balustres avaient été forgés par le serrurier Corbin, en collaboration avec le sculpteur-fondeur Caffieri, étaient de fer poli et blanchi. Louis fera peindre en laque *couleur d'acier* le balcon de l'hôtel de l'Intendance en 1775.

Laissons de côté momentanément l'œuvre des Gabriel à Bordeaux pour poursuivre la recherche dans la carrière parisienne de l'architecte. A l'époque où il va peu à peu délaisser Bordeaux où son œuvre est pratiquement achevée, il travaille à Fontainebleau à de nouveaux appartements et à l'escalier du Roi, construit entre 1747 et 1749. Pour celui-ci, il donne lui-même, en juillet 1749, plusieurs dessins (fig. 198a, 198b), allant jusqu'à dessiner le profil de la main courante et indiquer la section des différents fers à utiliser. La rampe fut exécutée par les ateliers du serrurier Parent, de Paris, les serruriers locaux étant dits incapables de ces sortes d'ouvrages³⁸. Trois variantes, dont l'une, encore en place, sera retenue. Trois variantes, recherche de mise en place d'une idée, autour du médaillon timbré du chiffre royal dont deux traits de crayon prolongent les extrémités et servent de repérage pour la répartition des courbes. Deux enroulements étièrent leur courbe à partir du même noyau, courbe et contre-courbe très fluide dans la première esquisse du 8 juillet, se cassant selon la ligne traditionnelle en G, ou boucle de gibecière, dans la variante suivante, et enfin, aboutissement, un motif nouveau, abandonnant les ornements rocaille au-dessus du médaillon, cassant de courtes droites les courbes et contre-courbes, traçant une nouvelle arabesque. A une variante de pilastre très rocaille, Gabriel préfère en définitive un dessin de balustre presque classique, dont la ligne en G modèle le contour de la panse et du col. En 1749, il semble bien que soit d'ores et déjà pris un virage important : non pas encore le néo-classicisme à la grecque, qui n'interviendra que plus tard, mais le retour au classicisme du siècle de Louis XIV. Gabriel ne renonce pas pour autant à conserver la souplesse de lignes, le mouvement aux dépens de la surcharge décorative qui la masquait parfois aux beaux temps du rocaille. Cette leçon sera très généralement entendue par les architectes et serruriers tout au long du XVIII^e siècle.

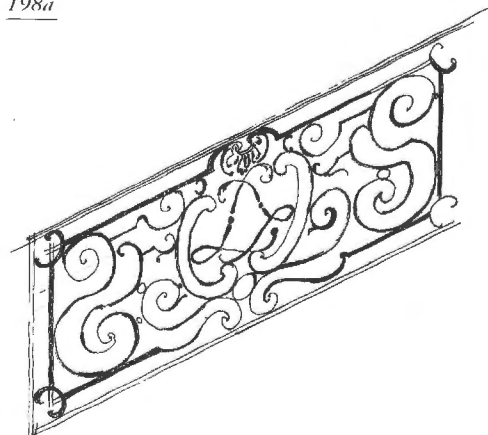
L'étape suivante amène en 1766 au Petit Trianon, date de la construction de l'escalier³⁹.

37. Aussi bien aux portes de fer poli du vestibule de Maisons ou du Val-de-Grâce, qu'aux rampes d'escalier célébrées par Sauval, et autres ouvrages (ornements de façade de Maisons, etc...) cf. Braham et Smith.

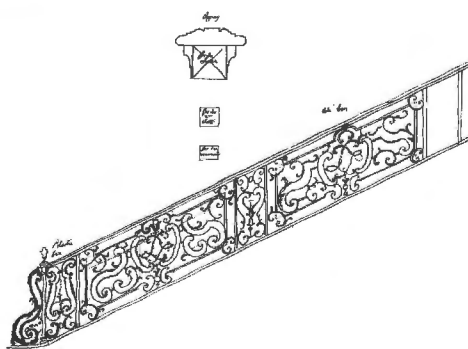
38. Les Rossignol étaient pourtant installés depuis plus de deux siècles comme serruriers ordinaires du château ; les Parent sont des picards originaires d'Amiens.

39. Ch. Taddell, *Ange-Jacques Gabriel ; Les Gabriel*, Picard, 1982, p. 178.

198a



198b



198a et 198b. — Fontainebleau. Projets de rampe pour l'escalier du Roi, dessin de Gabriel, 1749.

Il y a là encore des dessins préparatoires, à plusieurs options ; compte tenu du soin que Gabriel apporte à la décoration intérieure de ses constructions et à cet escalier en particulier, il n'est pas permis de penser qu'il n'en a pas été au moins l'inspirateur, même si l'on a par la suite rajouté le chiffre de Marie-Antoinette. Le départ des marches en volutes s'accompagne d'un départ de rampe en console enroulée, comme souvent dans les escaliers de Gabriel, sur le modèle donné par Poilly, mais une console à la grecque apparaît sous les volutes. Des frises de postes et de canaux surmontent et soutiennent les panneaux ; trois modèles pour ceux-ci : les panneaux chiffrés, dont le médaillon s'inscrit entre les branches largement écartées des contours d'un écu ; des panneaux d'arcades, soit un répertoire éminemment classique, et encore proche de l'art du siècle de Louis XIV, sans austérité. Mais le socle du pilastre est en grecque, autre concession et adaptation au goût nouveau, et marquant ce style de transition. Un escalier secondaire est garni d'une sobre rampe d'arcades sur rouleaux, autre motif classique.

L'histoire de la rampe d'escalier de l'Ecole militaire vaut enfin d'être rappelée ⁴⁰. On sait combien cet ouvrage a tenu de place dans les pensées de Gabriel vieillissant et au sommet de son art, et combien on peut rapprocher l'idée qu'il se fait alors de son œuvre et de ses devoirs de celle de son aïeul François Mansart. Son bureau donna de nombreux dessins et devis de grilles à son serrurier Fayet ⁴¹, grille d'entrée de la cour royale, de celle des pavillons et milieux des galeries de cette cour, comme du vestibule du château, en mars 1772 ; sans doute également celui de la grille de communion de la chapelle. Mais l'escalier lui tenait fort à cœur, peut-être parce qu'il avait dû tant sacrifier de son dessein initial. Alors que les dessins provenaient de son cabinet d'architecte, la rampe en fut dessinée et commandée par Gabriel de son propre chef et sans passer de marché au maître serrurier Fayet, ainsi que le raconte Dupont, Intendant de l'Ecole : *Le S^r Fayette a été mandé et il a répondu que cette*

rampe a été faite sur les dessins signés de M. Gabriel et sans aucun marché ; il a dit qu'elle peut coûter 2.000 livres la toise, il y en a neuf toise. ⁴². Les commentaires ne manquent pas : *Cet ouvrage exécuté en fer blanchi et en bronze est d'une élégance et d'une richesse qui ne sont pas propres à faire cesser le cri qui s'est élevé contre la somptuosité de cette maison ... cet ouvrage qui ne déparerait pas l'escalier d'un grand roi...* On proposa d'abord de dérober le spectacle de cette rampe au public en la chargeant tout entière d'une couleur noire ou grise, puis un an plus tard, on en fit dorer les bronzes ! Curieuse fortune, elle est actuellement dissimulée sous un sombre badigeon. Le modèle de l'escalier ayant été réalisé en 1769, le dessin peut être daté entre cette année et 1773 au plus tard, date à laquelle la rampe est posée.

Comme le fait remarquer R. Laulan, cette rampe est encore proche de celle de Trianon ; même départ enroulé, frises suivant le limon et la main courante. Mais un jeu très nouveau qui n'était qu'ébauché à Trianon s'établit entre pilastres et panneaux pour concourir à un effet ascensionnel tout à fait remarquable. L'effet des pilastres est de rythmer par le grisé serré de leur verticalité les longs panneaux où se déroulent des triples volutes partant d'un noyau à rosace, ordonnées en frises de postes doubles, ou « chiens courants », motif qui aura tant de succès durant la fin du XVIII^e siècle et dont il faut sans doute rendre la paternité à Gabriel.

On doit reconnaître dans tous ces ouvrages des qualités d'équilibre tout à fait remarquables, notamment en ce qui concerne l'adaptation d'un répertoire essentiellement d'origine classique à une trame dont la légèreté a été progressivement conquise sur le canevas serré des années 1680. Comme dans les autres arts décoratifs, on trouve ce que l'on pourrait appeler d'après de Fels, les qualités du « style Gabriel » qui a marqué si fort l'art de son siècle. L'époque où il travaille à Bordeaux est particulièrement intéressante car elle correspond aux débuts d'une carrière et à l'apogée du style rocaille. On verra dans quelle mesure le jeune Gabriel y fut sensible.

40 . R. Laulan, *L'Ecole militaire de Paris*.

41 . Faut-il reconnaître Claude Fayet, (*Les anciens maîtres serruriers et leurs travaux*, H. D'Allemagne ; p. 144) devenu maître en 1754 en épousant une fille de maître à Paris, et juré en 1763 ; le nom est à consonnance méridionale.

42 . De Fels, p. 82.

Les ouvrages de fer forgé créés pour les édifices publics civils de Bordeaux par les Gabriel ou sous leur influence

La place Royale

Il n'y a malheureusement pas coïncidence entre les dessins conservés aux archives bordelaises et des œuvres encore en place. Seule une esquisse rappelle l'authenticité de la rampe de l'ancien hôtel des Fermes⁴³. En revanche, tous les dessins à la disposition du chercheur concernant des ouvrages qui ont disparu, victimes des violences révolutionnaires ou d'aménagements ultérieurs.

En ce qui concerne la rampe d'escalier de l'hôtel des Fermes, de même pour les balcons et balconnets de la place Royale, ne disposant pas de dessin signé, j'ai été amenée à établir des comparaisons avec d'autres réalisations contemporaines des Gabriel, ce qui justifie pour une part la recherche précédente.

Balcons, balconnets et appuis de fenêtre de la place Royale

Les projets initiaux de Jacques V Gabriel datent de 1729, le projet définitif de mars 1733 ; le dernier bâtiment de la place, le Pavillon du Fond, sera reçu le 14 février 1755 : pendant vingt ans, aux façades de la place, les mêmes motifs viendront orner les balcons et balconnets des grandes croisées, et un second les appuis des entresols, définissant un style pour Bordeaux.

Je me suis longtemps posé le problème de leur authenticité et du bien-fondé de leur étude. Mes recherches m'avaient amenée à constater qu'aussi bien au XVIII^e siècle⁴⁴ qu'au XIX^e⁴⁵, à moins d'exception, on restaure à partir de ce qui existe, sans doute en partie par souci d'économie et parce que le soin généralement apporté à la réalisation des travaux leur confère une qualité quelque peu indémodable.

Il me semble pouvoir aujourd'hui affirmer que sont bien en place les œuvres voulues par l'architecte, si l'on écarte les médaillons de tôle dorée qui doivent dater de la grande restauration du second Empire menée sous la direction de

Charles Burguet⁴⁶ ou plus tardivement, et le bleu très récent et tout à fait anachronique de la peinture. Ils sont en tous cas proches parents de ceux du Palais des Etats de Dijon dont l'aile sud, réalisée par les Gabriel autour de 1735, présente une parenté de style évidente avec la place Royale de Bordeaux. D'autre part les appuis de fenêtre de l'entresol dans le pan coupé qui correspond à la demeure de Jean Pellet portent encore son chiffre, affichant discrètement son identité sous le chiffre royal.

Enfin, deux textes ont attiré mon attention sur la position même des balcons. Le premier en date, le devis de 1733, précise que : *Seront faits vingt-cinq balcons aux croisées du premier étage, tant sur la Place que du côté du bord, de la longueur de chaque intervalle entre les socles des pillastres et coulottes, dont la barre d'appuy sera à la hauteur du dessus des socles sur des appuis de pierre d'une seule pièce de six à sept pouces d'épaisseur ornées de moulures par le devant suivant le profil qui sera donné, lesquels appuis rempliront le vuide entre les*

Place Royale

(actuellement place de la Bourse) :

199. — Appuis de fenêtre de l'entresol.

200. — Balcons et balconnets.

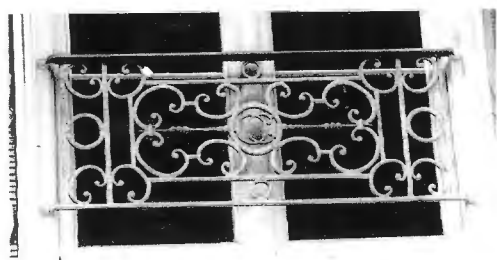
43. Actuellement musée des Douanes.

44. Joffrait à Saint-Michel.

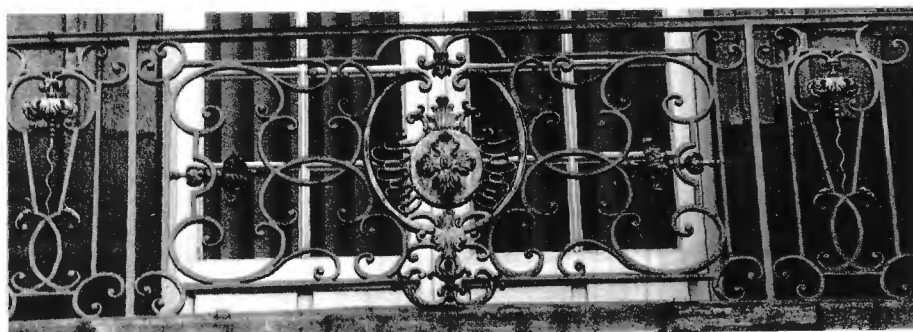
45. Les Faget et les portes du Jardin public.

46. De 1862 à 1865.

199



200



socles et porteront le tableau et la feuillure des croisées aux façades simples et joindront par derrière les doubles apuys desd. croisées dans les parties des avant-corps des coulonnes.

*Lesd. balcons seront avec pillastres et panneaux dont les chassis seront de fer quarré d'un pouce recouverts d'une pareille barre d'appuy de fer plat quaderonnée, la barre du bas sera élevée d'un pouce au moins au-dessus de l'apuy de pierre pour laisser un jour à l'écoulement des eaux et sera soutenue par de petites boules, les pilastres et panneaux seront remplis de compartiments et enroulements et fleurons de fer étiré de neuf lignes, suivant le dessin qui en sera donné en grand, lesd. fers seront pareillement limez... Les fers seront de France ou de Suède*⁴⁷.

L'intérêt de ce texte est d'être suffisamment précis pour pouvoir être confronté avec ce que nous avons encore sous les yeux. Il apparaît qu'un changement de parti, un repentir, fut adopté *a posteriori* : en effet la barre d'appui ne se trouve pas à la hauteur du dessus des socles, mais plus haut, à la base des tores des colonnes. Selon les endroits, des cercles ou des barres de fer horizontales comblent le vide de 15 cm environ entre le bas des balcons et l'appui de pierre. Les boules prévues pour soutenir sont bien en place, mais sans usage, ce qui indique bien que le changement de parti intervint assez tard : on peut faire la même constatation à la Bourse. Le devis en date de 1742 précise d'ailleurs que *les vingt balcons aux croisées du premier étage tant sur la Place que du côté du Port, de la longueur de chaque intervalle entre les socles des pilastres et colonnes,...* *seront des mêmes desseins et façon que ceux de l'Hôtel des Fermes*⁴⁸.

Par contre le devis signé d'Antoine Dorse le vingt janvier 1754 pour le Pavillon de l'arrière place Royale⁴⁹ annonce une modification : *les balcons aux trois croisées du premier étage sur la Place Royale [seront] des mêmes façons et constructions que ceux de l'Hôtel des Fermes du Roy, mais un peu plus élevez*. Ils le sont de fait et les boules de soutien reposent bien sur leur appui de pierre. Le changement s'opéra donc entre 1749 et 1754.

Il me semble avoir retrouvé la raison pour laquelle Gabriel, ou Tourny, décidèrent de remonter de quelques centimètres les balcons. C'est à l'œil d'un poète que je le dois, Victor Hugo qui remarquait lors d'un passage à Bordeaux *la place Royale, qui est tout simplement une moitié de la place Vendôme, posée au bord de l'eau*⁵⁰...

Or si l'on examine la gravure représentant la place Vendôme due à P. le Pautre et publiée dans *l'Architecture Française* de Mariette⁵¹, on voit bien que les balcons de fer sont posés de manière à remplir le vide entre le haut du socle de l'ordre colossal et l'appui de pierre, tout comme le

prévoir le devis de 1732 pour Bordeaux ; mais les baies de la place Vendôme diffèrent essentiellement de celles de la place Royale de Bordeaux sur un point : elles s'inscrivent dans l'encadrement, en retrait de l'ordre colossal, d'un deuxième ordre d'un seul niveau qui, en jouant sur les volumes, donne l'impression d'une galerie creusée derrière la façade, jeu d'ombres d'inspiration baroque. Si l'on supprime cet effet, le premier balcon paraît écrasé et hors de proportion avec l'ordre colossal : c'est ce qui dut apparaître à Bordeaux vers 1750, et l'on ajusta tant bien que mal ce qui existait. C'est peut-être Portier qui en fit l'observation, car un échange de lettres entre Tourny et Gabriel en 1751 nous apprend qu'il existe une querelle entre Gabriel et Portier au sujet d'une prétendue erreur de perspective commise dans le dessin de la grille destinée à entourer la statue équestre ; l'objet du litige semble alors hors de proportion avec l'orgueilleuse exaspération manifestée à l'égard de Portier par Gabriel dans sa réponse à Tourny⁵².

D'autres dessins furent d'ailleurs proposés :

- Pour la Bourse, le devis de 1742 précise que *les six autres balcons du côté de la cour aux croisées du grand degré et du vestibule... [seront] d'un dessein particulier qui sera donné, sans doute en harmonie avec celui de la rampe* (disparus).

- Le devis d'Antoine Dorse du 20 janvier 1754 énonce que *seront fait cinq autres balcons aux croisées du même étage donnant sur les rues adjacentes remplis de compartiments, enroulements et fleurons de fer étiré de sept à huit lignes et suivant le dessein qui en sera donné*. Deux modèles différents, en date de 1754, peuvent encore être vus²⁰¹ rue Fernand-Philippart⁵³ et rue Saint-Rémy.²⁰² (fig. 201 et 202).

La comparaison avec les très beaux dessins de Dijon, de 1735 (fig. 197), pour le palais des Etats, est intéressante pour l'analyse du style. Pas d'identité certes entre Bordeaux et Dijon ; mais encore une fois, un même esprit. Les fers forgés de Dijon sont beaucoup plus ornés et luxueux que ceux de Bordeaux ; mais le même répertoire est employé dans les deux : enroulements croisés horizontalement en X, enroulements affrontés, culots et fleurons, pilastres rappelant de manière stylisée les balustres en gaine de Vallée, à l'aide d'un vocabulaire spécifique de la serrurerie : fers en X, anses de panier, barres droites les liant. Les perles qui séparent les motifs à Dijon manquent à Bordeaux, mais il faut dire que les feuilles divergentes qui ornent les contours à Dijon sont ici remplacées par de simples fers. Ainsi naît un motif original, rappel de formes italiennes plus anciennes, celui de l'enroulement divergent en Y, ou en corolle clochée⁵⁴, cet aspect de végétation stylisée par où il semble que le goût du jour montre le bout de l'oreille : l'amour de la végéta-

47 . A. M. Bordeaux, DD 13 d, devis de 1733 pour l'hôtel des Fermes.

48 . A. D. Gir. C 1191.

49 . A. D. Gir. C 1175.

50 . Cité dans *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, art. 300.

51 . Voir A. Mauban, *L'Architecture Française* de A. Mariette, Planche 5.

52 . Voir P. Courteault, 1922, p. 355.

53 . Ex- rue Royale.

54 . Que l'on retrouve dans certaines planches de Huquier, graveur d'Oppenord.

tion qui gagne les arts décoratifs. Rappelons que ces grilles, qui n'avaient alors nul ornement de tôle dorée, étaient simplement peintes en noir, le bronze de la statue royale donnant toute sa couleur à la place, les grillages des balcons ombrant de leur trame légère en vrilles abstraites les façades un peu sévères. Cette conception d'un style Louis XV s'exprimant plus par les contours, c'est-à-dire la ligne, que par la profusion d'ornements, marquera pour longtemps l'art bordelais du fer forgé. On ne sacrifiera pas non plus dans les édifices publics bordelais la symétrie verticale au profit du contraste.

Le «Pavillon de l'arrière place Royale»

Après de longues hésitations sur la solution qu'il conviendrait d'adopter pour terminer la mise en place du décor scénographique de la place Royale, le Pavillon du Fond est finalement mis en chantier le 8 novembre 1749⁵⁶. De nombreuses pièces comptables sont conservées.

Le devis des ouvrages de serrurerie est signé le 20 janvier 1754 par Antoine-Bernard Dorse, Dijonnais reçu maître à Bordeaux en 1750. On voit dans ce devis qu'il s'agit bien de toute la serrurerie : aussi bien gros fers nécessaires à la construction, comme trémies, corbeaux, tirants, etc, ferrements de portes, de croisées et de placards, qu'ouvrages d'art, balcons, impostes et heurtoirs. Le montant total du mémoire final atteint la somme de 3899 livres, qui sont dites payées dans le mémoire général de Beziat, maître charpentier et entrepreneur adjudicataire, joint au procès-verbal de réception du 14 février 1755.

Au devis se trouvent les éléments suivants :

- Au-dessus de l'imposte des deux portes d'entrée des escaliers *seront faits des couronnements en fer suivant le dessein qui sera donné pour chaque couronnement* (coût : 20 livres) ; de même au-dessus de l'imposte de chacune des trois portes de boutique sur la place et des trois autres sur la rue sera fait *un petit couronnement en fer chantourné* (15 livres) ;... *seront faits des balcons aux trois croisées du premier étage sur la Place Royale des mêmes façons et constructions que ceux de l'Hôtel des Fermes du Roy, mais un peu plus élevez, pour chaque balcon, ... 90 livres ... Seront faits cinq autres balcons aux croisées du même étage remplis de compartiments, enroulements et fleurons de fer étiré de sept à huit lignes, et suivant le dessein qui en sera donné, pour chaque balcon, 55 livres. Aux croisées des entresoles seront faits huit balcons de pareille construction et des mêmes façons que ceux qui ont été faits aux maisons de la Place Royale, à l'Hôtel des Fermes et à la Bourse, pour chaque toise dud. balcon... 45 livres, soit trente livres le balcon.*

- Autour de la terrasse de la lanterne, un balcon sera fait des mêmes façons et construc-

La comparaison avec certaines réalisations contemporaines de Strasbourg confirme : les appuis de fenêtre de l'hôtel de Marsan (1735) ont recours au même répertoire, de même qu'au château des Rohan, les feuilles d'eau en supplément. Ils coexistent déjà avec des réalisations rocaille, illustrant ainsi la permanence du courant double⁵⁵. Enfin le dessin de l'imposte de la porte de la Bourse confirme l'authenticité du dessin (les perles en plus), et celui de l'escalier d'honneur reprend également le thème de corolle.

tions que ceux qui ont été faits à l'Hôtel des Fermes et à la Bourse : *en arcades et liens à cordon, et platebande* comme il en est encore ainsi aujourd'hui (coût : 405 livres à 45 livres la toise).

On l'a vu, les balconnets du Pavillon du Fond ne donnant pas sur la place Royale sont de deux dessins différents ; ils sont forgés en 1754 par Dorse, sous le contrôle de Bonfin. On ne sait pas qui a la responsabilité du dessin, mais il confirme bien les tendances premières : peu d'ornements (trois simples culots), un décor tracé à l'aide de contours curvilignes exclusivement. Le cadre à l'intérieur du châssis lui-même remplace rue

55 . H. Haug, *La Ferronnerie strasbourgeoise*.

56 . A. D. Gir. C 1175.

201



202



Balconnets du pavillon de l'arrière place Royale :

201. — Rue Royale (actuellement Fernand Philipart).

202. — Rue Saint-Rémy.

57. Bérain, prolongé par Fordrin et Mariette avec plus de souplesse.

58. Cf. F. Levy-Coblentz, «L'origine de la marqueterie Bouille et les productions rhénanes de la première moitié du XVIIIe». *L'Estampille*, n° 116, décembre 1979, p. 29.

59. Alors qu'on demande 28 livres la toise pour les rampes à barreaux droits.

60. A. D. Gir. C 4495.

61. A. M. Bordeaux D D 13d.

62. A. D. Gir. C 4498.

63. A. M. Bordeaux D D 13d.

64. Notamment en 1838, le sol alluvionnaire, les infiltrations, la circulation continue de lourds véhicules sont cause que la façade se lézarde, entraînant des réparations importantes à l'escalier : reconstruction des murs nord et sud, voûte d'arête sous le deuxième palier, voûte sous la grande volée ; démontage d'une partie de la rampe, réparation des parties brisées et dégradées, ornements qui remplissent les panneaux manquants, chassis inférieurs, etc. L'architecte est G. J. Durand ; l'entrepreneur de travaux publics adjudicataire de l'ensemble des travaux, Liégaux aîné, maître serrurier demeurant 1, rue des Bahutiers. Ni l'un ni l'autre ne donnent satisfaction ; ils sont remplacés en 1840. A. D. Gir. 5J 62.

Royale l'échancrure classique par l'excroissance d'une corne. Le motif central est une double variation sur le thème de la palmette à trois branches, complétée par des vrilles à graines, de contours très souples et très arrondis : la première rue Royale a des contours en cœur dont la ²⁰¹ branche centrale suggère le champignon, ou la méduse, motif hybride et abstrait bien caractéristique du rocaille ; la seconde, rue Saint-Rémy, ²⁰² présente des branches à extrémités onglées et recourbées. De part et d'autre sur l'axe horizontal, quelques entrelacs losangés. On voit apparaître les volutes en rognon, double volute née d'un même noyau et adoptant un mouvement curviligne contrasté. Une évolution est amorcée entre les balcons de 1735 environ et ceux de 1754 ; elle

suit sa logique propre. Un art s'est formé, qui n'ira pas souvent dépassant cette limite, mais en prolongera l'utilisation dans le temps. Cependant le dessinateur a, d'une certaine manière, été sensible au mouvement anti-rocaille des années 1750, et on s'aperçoit qu'il a rouvert les vieux recueils de modèles du début du siècle : les enroulements en corne de bélier, que l'on retrouve aux angles, les entrelacs remontent aux ornementistes français du début du siècle ⁵⁷, et plus particulièrement à leur interprétation par des ornementistes allemands : ainsi Johann-Jacob Schubler en 1710 ⁵⁸. On retrouve la trace de cette référence, de ce retour au classicisme à la même date dans les édifices religieux, à Saint-Michel. Les motifs centraux ont eu une fortune infinie.

L'hôtel des Fermes : l'escalier et sa rampe

On trouve à Bordeaux très peu de documents sur l'Hôtel des Fermes, en dehors du devis, détail et estimation des ouvrages à faire pour l'établis-

sement de la Douane sur le Port de Bordeaux du 22 mars 1733 par Gabriel, dans lequel il est prévu *10 toises de rampe au grand degré à 100 livres la toise* ⁵⁹ ; la rampe d'appui revient donc approximativement à 1000 livres ⁶⁰.

Sera faite la rampe du grand degré aux chassis de fer quarré de 14 lignes assemblés à tenons et riveures, dont les montants seront scellés en plomb dans les echifs de pierre avec une barre de fer plat de six lignes d'épaisseur qui recouvrira sur l'appuy ornée de quaderon des deux côtés et des filets, les panneaux et pilastres seront remplis de compartiments et enroulements fleuronés de fer étiré de 10 lignes, couronnés et chantournés suivant les dessins qui en seront donnés en grand, tous lesd. fers seront limez proprement ⁶¹.

Des boules de bronze doivent orner les pilastres d'en bas de l'escalier ⁶². Dans un dossier de 1734, on trouve griffonnée au dos d'une feuille, une esquisse du plan du grand degré, avec la marque des deux montants carrés sur la deuxième et troisième marche ⁶³.

L'escalier au noble développement est l'un des plus beaux de Bordeaux, sa rampe d'appui existe toujours, et on peut penser, en dépit des nombreuses restaurations qui interviennent dès 1812 dans le bâtiment ⁶⁴, qu'il s'agit là de l'escalier d'origine, puisque on en retrouve le motif esquissé ou griffonné au crayon au dos d'un plan ²⁰⁴ des pans coupés et du fond de la place Royale, non signé, dans un dossier de l'Intendance allant des années 1739 à 1750 et contenant des plans pour la Bourse ; cela semble un document de

203. — L'escalier d'honneur de l'hôtel des Fermes.

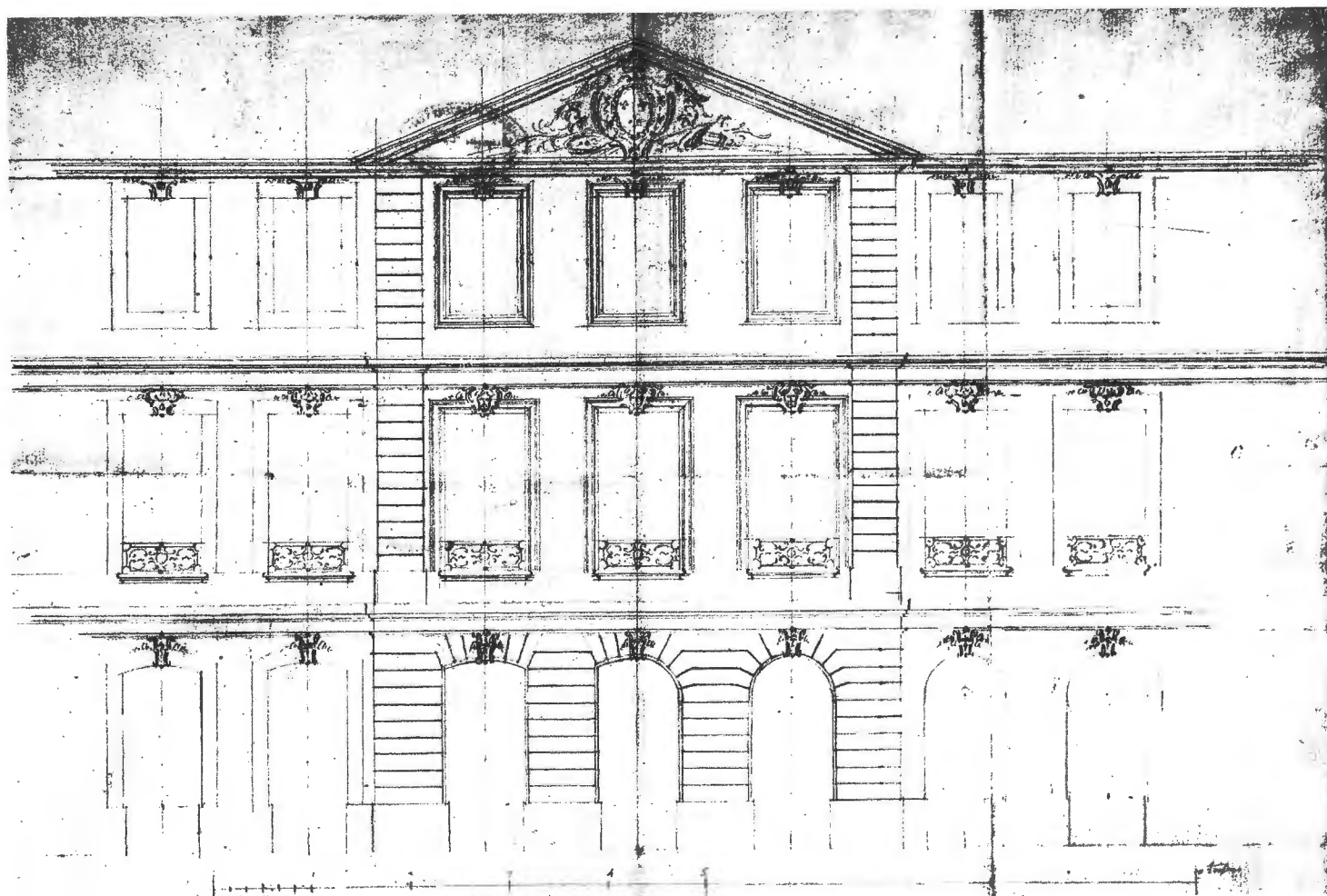




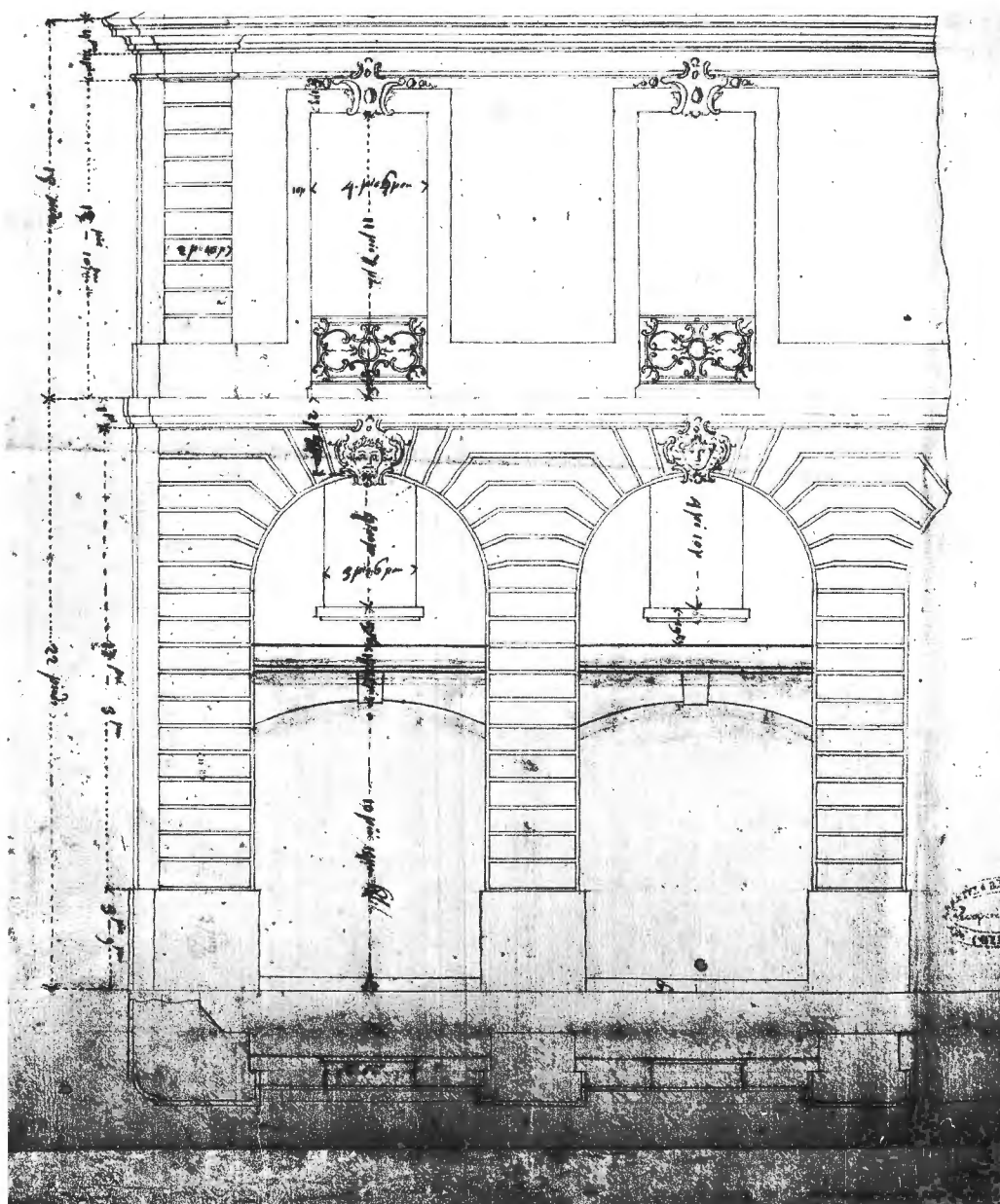
204. — Esquisse au crayon du motif de la rampe de l'hôtel des Fermes et échantillon d'écriture, au dos d'un plan de la place.

205. — Dessin d'une nouvelle façade pour le bâtiment de l'Intendance. Les contours du cartouche ailé du fronton seront repris en serrurerie également.

205



206. — Dessin pour la place Dauphine, 1745.



206

travail de l'équipe bordelaise, dont Portier est la figure dominante ⁶⁵. Les travaux de l'hôtel des Fermes se placent entre 1735 et 1738, les aménagements intérieurs durent jusqu'en avril 1739 ⁶⁶. Compte tenu de la liasse où se trouve le dossier, il est plausible de retenir cette date de 1739, à moins que seuls les châssis aient été posés, et que la rampe ait été exécutée plus tard. De toutes façons, l'analyse stylistique montre que l'origine de ce dessin peut remonter aux années 1730.

En comparant le croquis avec l'élévation en coupe de l'escalier du Palais des Etats de Dijon ¹⁹⁶ du 1 juin 1731, on perçoit une parenté certaine, et l'on peut penser que ce projet, pas entièrement utilisé, fut repris à Bordeaux, non certes du point de vue du plan, mais bien de celui de la rampe ⁶⁷. Le dessin des panneaux n'est pas tout à fait le même, mais reprend la ligne générale, en substituant simplement au balustre stylisé déjà vu un dessin plus proche de l'arabesque à la française, courbe et contre-courbe reliées par une courte

barre, les motifs opposés deux à deux encadrant un médaillon bordé d'anses de panier et soutenu par un fer en boucle. Il y a la même occupation très peu dense du panneau, plus de mouvement que d'ornement. Le dessin du pilastre n'est pas identique non plus ; de fait, au balustre vertical, identique au balustre horizontal des panneaux, se substitue un jeu de fers à l'effet comparable, mais plus abstrait : anses de paniers opposées deux à deux, reliées par deux barres verticales, inscrites dans un cadre à onglets, comparable aux cadres de menuiserie. Ce qui est étonnant dans cette grille de rampe, plus que son côté décoratif, c'est l'effet ascensionnel du dessin qui accompagne et souligne le mouvement de l'escalier. Il me semble que c'est à Jacques V. Gabriel que l'on en doit sinon le dessin, du moins l'esprit.

Le dessin de la rampe est différent de celui des balcons et balconnets de la place ⁶⁸. Je n'en ai pas trouvé de modèle exact ; tout au plus une certaine parenté avec certaines planches de Poilly ou de

65 . A. D. Gir. C 1190/18.

66 . *Histoire de Bordeaux*, tome V, p. 542 ; Ch. Tadjell.

67 . En tenant compte du fait qu'il ne s'agit que du détail d'un croquis, et non d'un dessin d'exécution.

Vallée⁶⁹. Il est en tous cas fidèle à une tradition classique qui dure parallèlement à l'éclosion du mouvement rocaille : à l'écart de la mode en 1738, il sera de nouveau au goût du jour à l'heure de la réaction des années 1750.

Le croquis dont on dispose est-il un projet ou un relevé rapide, et de quelle main ? Compte tenu de la date tardive du dossier de la Bourse où il se trouve, j'inclinerais plutôt à penser qu'il s'agit d'un relevé de la main d'André Portier, architecte inspecteur des travaux de la place Royale de Bordeaux et élève de Jacques V. Gabriel dont on sait qu'il dessinait pour les serruriers⁷⁰. On retrouve en effet ce motif précis à base de fers en C inversé, reliés par une courte barre, repris très exactement, ornant les baies de plusieurs réalisations liées au nom de Portier :

- 199 • aux fenêtres de l'entresol de la place Royale.
- aux balconnets de la façade sur la Garonne jouxtant l'hôtel des Fermes, édifiée entre 1730 et 1738.

- 205 • sur des dessins des Archives départementales pour l'hôtel de l'Intendance, la porte d'Aquitaine, la place Dauphine⁷¹.

- 206 • à l'hôtel Lecomte de La Tresne⁷², attribué par L. Desgraves à Portier⁷³ : le dessin des grilles, rampe et balcons, très proche, pourrait renforcer l'attribution, d'autant que l'escalier paraphrase celui de l'hôtel des Fermes jusqu'au chiffre L redoublé opportun.

- 207 • aux balconnets de l'hôtel Dupérier de Larsan⁷⁴ ; le portail d'entrée en tour creuse sur la cour rappelle également ce que dessine Portier, d'après les réalisations contemporaines de Gabriel à Fontainebleau, pour la porte Dijeaux. Or, l'hôtel serait entrepris à partir de 1743.

Ceci ouvre peut-être une piste de recherche : les fameuses maisons de campagne édifiées à la campagne par Portier, motivant son absence et lui faisant encourir la colère des jurats, qui ne semblent pas avoir été retrouvées, pourraient peut-être être recherchées en fonction de ce critère, aussi mince soit-il⁷⁵.

La Bourse

La Bourse est construite entre 1741, date du premier devis de Jacques V. Gabriel, et le 22 février 1755, date de la réception des travaux par Portier. «Les travaux sont achevés en 1747 quand Tourny s'occupe de la décoration»⁸⁰. Les dossiers des Archives départementales gardent plusieurs documents de la main même de Gabriel concernant la grande serrurerie. L'examen des œuvres disparues, dessins et devis, complète nos informations.



180. — Balconnet de façade et imposte de l'hôtel Lecomte de LaTresne, 8, rue de Cheverus. Le chiffre du balcon, comme celui de l'escalier est un L redoublé ; celui de l'imposte a été changé : c'est JCD, c'est-à-dire celui de Jean Charles Daugeard, propriétaire à partir de 1783 (C. Taillard, *Bordeaux classique*, p. 200).

Il reste peu de documents comptables également et l'artisan reste inconnu. Jean Verdelet, maître menuisier, est adjudicataire en titre des ouvrages de menuiserie et ferrure⁷⁶. Aucun des mémoires de serrurerie ne concerne la rampe, mais seulement des ferrements de portes, de croisées. L'un des derniers, en date du 9 juin 1738, a pour objet deux lanternes pour le *grand degré* à 75 livres pièce. Enfin un seul porte une signature, en date du 29 avril 1739, celle du maître serrurier Carbonnel, mais seulement pour des ferrements de croisée au *bureau de tabac*⁷⁷.

En janvier 1739, des travaux de peinture, notamment des grilles en noir, sont exécutés par Goudeau l'aîné⁷⁸. Celui-ci a peint les grilles et les portes de René Poitevin pour Saint-Michel quelques années plus tôt ; René Poitevin est alors serrurier ordinaire de la Ville de Bordeaux.

Arnaud Carbonnel reçu maître en 1718, habite rue Dieu en 1744, tout près de la place Royale et cèdera plus tard ce logement à Dorse. Il emploie trois ouvriers, d'où l'on peut conclure qu'il pratique la grande serrurerie⁷⁹.

68. Alors qu'à Dijon l'ensemble est harmonisé, mais à Bordeaux, l'aménagement intérieur est à la charge des jurats.

69. Pl. 78 du Louis Blanc, 1928.

70. Sur Portier, voir l'article de M. L. de Grandmaison, *B. S. H. A. F.*, 1934, p. 105-113.

71. A. D. Gir. C 1193 (20), C 1170, et C 1159.

72. 8, rue de Cheverus, actuellement siège du quotidien Sud-Ouest.

73. L. Desgraves, 1960, p. 85-86. La construction de l'hôtel serait échelonnée de 1739, date de la démolition de l'ancien bâtiment, à 1768. Les rampes et balcons sont reproduits in Louis Blanc, 1923, pl. a 15 et C 4.

271 74. 21 rue de Grassi (ou hôtel Denis de Saint-Savin, cf. la communication de P. Bistaudeau à la Société Archéologique de Bordeaux, à paraître dans *RAB LXXXIII*).

322 75. On pense également à la reconstruction en 1736 (?) de l'escalier de la terrasse du Couvent des Bénédictins à la Réole dont le dessin de rampe, très classique, est le même que celui adopté pour les terrasses de la Bourse en 1744.

76. A. D. Gir. C 4497.

77. A. D. Gir. C 4498/f° 16

78. *Ibidem*, f° 8.

79. A. D. Gir. C 2915.

80. *Histoire de Bordeaux*, tome V, p. 541.

Le deuxième est celui des panneaux de la tribune de la chapelle de la Bourse, daté de Fontainebleau le 21 novembre 1739⁸¹. Ce dessin date du tout premier stade des projets concernant l'aménagement d'une Bourse dans l'aile nord de la place Royale : le projet a pris corps chez Boucher et Gabriel dans les années 1736 et n'est autorisé par le Conseil d'Etat qu'en mai 1742. Ces balcons sont estimés 390 livres dans le devis du 14 février 1746⁸² ; ils ont été détruits. La signature semble bien être celle de Jacques V, mais il est plus vraisemblable que le fils en soit l'auteur, et non le cabinet de l'architecte. Ce sont deux très jolies esquisses avec quelques variantes, étonnamment proches d'une gravure de Huquier d'après Oppenord⁸³.

Les panneaux s'inscrivent dans des cadres à ongles imités de la menuiserie et dessinent d'élégantes arabesques. Une sorte de palmette ou de fleuron à trois branches garnit le milieu du médaillon central, des volutes en corolle les prolongent hors du médaillon rejoignant d'autres enroulements en C, avec un effet d'efflorescence très marqué. Les pilastres très étroits prolongent les consoles ornées de chutes, accentuant l'effet voulu de rythme vertical.

208. — Coupe de la chapelle du côté de la Tribune avec le profil du cul-de-four au dessus de l'autel. A Fontainebleau, le 21 8bre 1739.

209. — Dessin de la porte pour l'hôtel de la Bourse. La partie gauche est biffée.

En 1744, nouveau dessin pour les balustrades²¹⁰ intérieures des terrasses couronnant la galerie de la Bourse du côté de la ville, à la demande de Tourny. Des pilastres conformes au style déjà rencontré, dérivés de pilastres en gaine, correspondent à chaque pied-droit des arcades, accentuant le rythme vertical et donnant plus d'élan à ces galeries basses. Entre eux, de longs panneaux d'entrelacs très étirés en hauteur, composés de deux demi-arcades accolées garnies en haut et en bas de pistils servant d'axe vertical, liées par des cercles. C'est une variation sur le thème de l'entrelacs d'ovales et de ronds utilisé par J. Hardouin-Mansart pour la rampe de l'escalier de la Ménagerie à Versailles en 1698⁸⁴.

Ce modèle aura une fortune extraordinaire à Bordeaux jusqu'au début du XIXe siècle, le néo-classicisme le fera sien tout aussi bien. Louis en garnira les balcons des hôtels Boyer-Fonfrède et de la Molère, prolongement de la façade de la Bourse⁸⁵. Or nous sommes en 1744, à l'époque où le rocaille ose toutes les distorsions du répertoire classique et toutes les créations de l'imaginaire. S'il existe certainement le souci d'adopter une décoration en harmonie avec le projet de Jacques V Gabriel, lui-même inspiré par la place Vendôme, il faut également reconnaître la permanence de l'inspiration classique, chez Ange-Jacques, «le continuateur des maîtres français», comme le dit de Fels. L'appui de pierre du mur est quant à lui décoré d'une frise de postes.

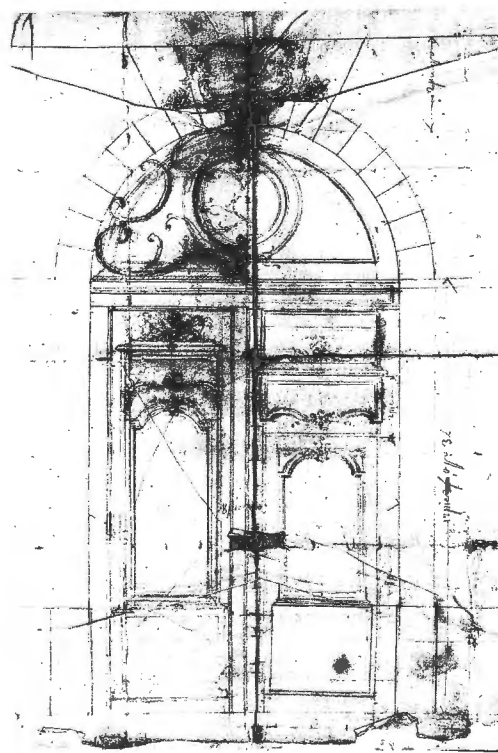
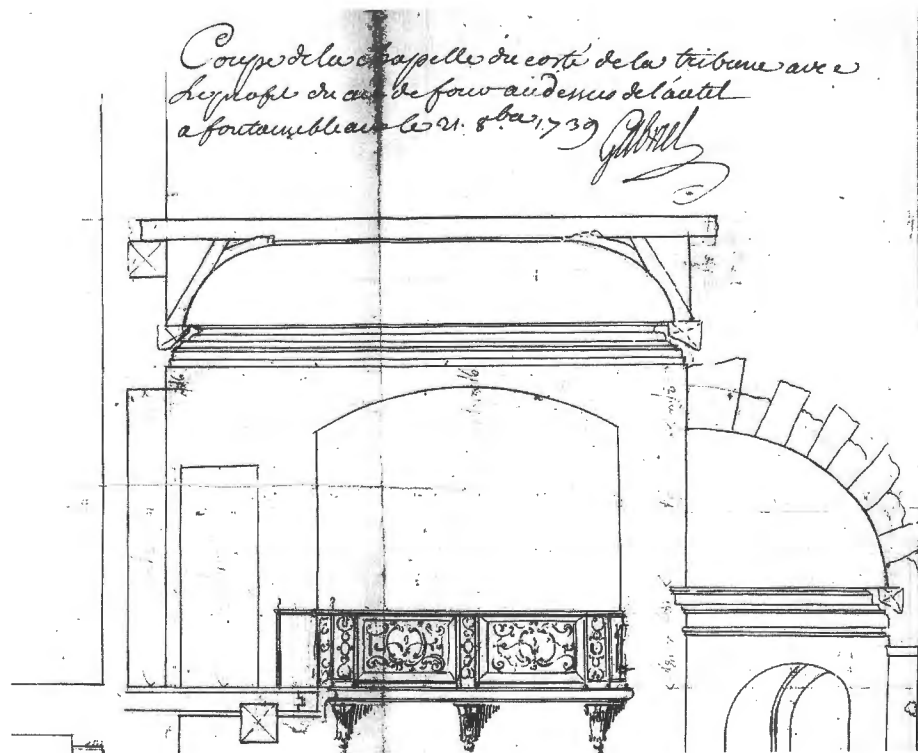
81 . A. D. Gir. C 1190.

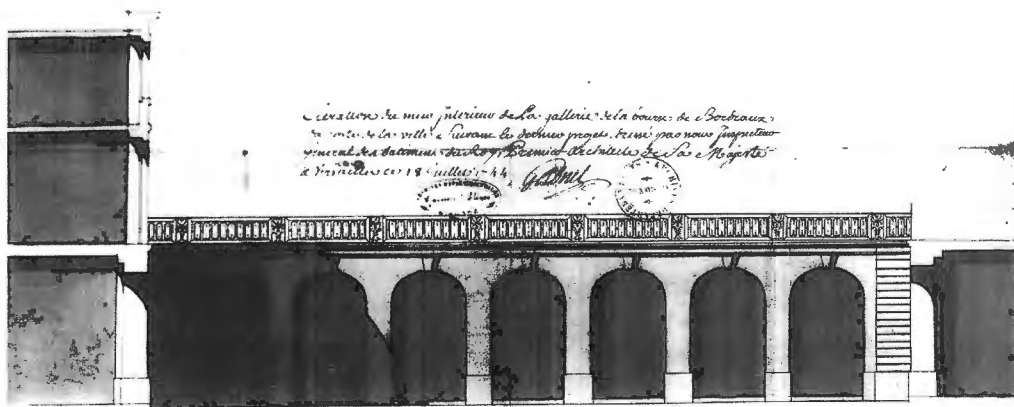
82 . A. D. Gir. C 1191.

83 . L. Blanc, 1930, pl. 29.

84 . *Projets pour Versailles*, p. 59. Un type d'organisation voisin avait été employé aux balcons du bureau d'angle de Versailles (vers 1680) comme motif de liaison entre deux panneaux ; la sculpture sur pierre reprenait le même thème décoratif aux Invalides...

85 . Ces deux hôtels forment les angles de l'îlot Louis, place Jean Jaurès.





210. — Élévation du mur intérieur de la Galerie de la Bourse de Bordeaux du côté de la ville suivant le dernier projet dressé par nous... A Versailles, ce 18 juillet 1744 Gabriel

211. — L'escalier d'honneur de la Bourse : architecture de Gabriel (1746), rampe dessinée par Burguet (?) et réalisée par Faget, 1865.

210

L'escalier d'honneur

Pour des motivations tant esthétiques que symboliques le XVIII^e siècle accordait à l'escalier d'honneur une importance considérable : c'est particulièrement vrai de celui de la Bourse pour Tourny et pour Gabriel, lequel disait en 1744 : *un établissement d'une Bourse doit être considéré comme un monument qu'il faut mettre à l'abry, dès la première exécution, de toute dégradation*⁸⁶. Il me semble qu'il n'est pas déraisonnable de mettre ce superbe espace architecturé en relation avec les préoccupations contemporaines de Jacques Ange Gabriel à Versailles : la démolition du célèbre escalier des Ambassadeurs projetée dès 1741 et effective en 1752. Entre temps s'accomplit la réalisation bordelaise, que les portes de fer de Dumaine barrant les trois grandes arcades d'accès, ainsi que le décor peint par Berinzago devaient rendre plus évidemment proche du modèle. L'escalier de Bordeaux serait-il comme un remords d'architecte ?

L'intendant quant à lui se fait scénographe du monde social et économique bordelais : *Dans un endroit où il passe beaucoup de monde, il n'est pas mal pour le coup d'œil que les choses soient disposées de façon à présenter ce monde sur différentes hauteurs et comme par gradins*.⁸⁷ Si l'emplacement, le plan, le nombre de marches firent l'objet de nombreuses lettres où l'architecte professionnel et l'architecte amateur affrontent leurs conceptions, le dessin de la rampe d'appui proposé en mai 1746 semble n'avoir jamais été mis en cause.

Malheureusement, la Révolution lui fit subir de graves dommages : « avec ce stupide acharnement de l'exaspération populaire contre les emblèmes, ... on ôta les armoiries des portes de fer de Dumaine. On fit la chasse aux couronnes et fleurs de lys : couronnes des balcons, couronnes des lanternes, monogrammes royaux de la rampe d'escalier... »⁸⁸. Endommagée⁸⁹, cette rampe est remplacée dès 1820 par une rampe à barreaux



211

droit sur décision de l'architecte Poitevin⁹⁰. La rampe actuelle est placée lors de la restauration générale de la Bourse en 1865 ; le goût croissant pour le style Louis XVI, vivement défendu par l'Impératrice Eugénie, fit qu'une rampe inspirée des portes de Dumaine fut dessinée, sans doute par l'architecte Burguet, et réalisée par Faget. Des dessins non signés se trouvent dans le portefeuille Faget conservé au musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

Le devis de Gabriel du 30 août 1742⁹¹, repris dans celui de 1746, précisait : *Seront faites les rampes du grand escalier, avec chassis de fer quarré de quinze lignes assemblez a tenons et riveures dont les montants seront scellez en plomb dans les echifes de pierre, avec une barre de fer plat de six lignes d'épaisseur sur lesdits echifs et barre d'appuy recouverte d'une autre des épaisseurs et largeurs qu'il*

86 . A. D. Gir. C 1191, 5 avril 1744.

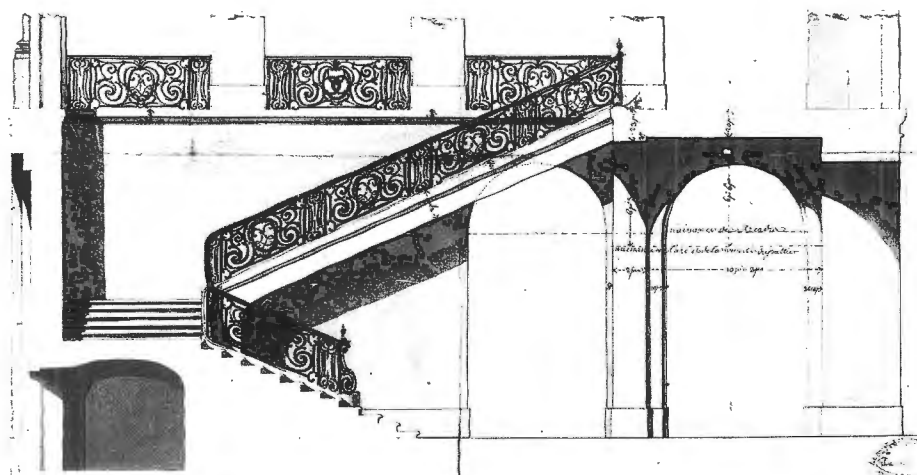
87 . A. D. Gir. C 1191, 14 mai 1746.

88 . X. Védère, *Le Palais de la Bourse*, p. 112. M. Pariset signale un texte de X. Védère où l'escalier est dit « décoré de motifs de fleurs de lys ».

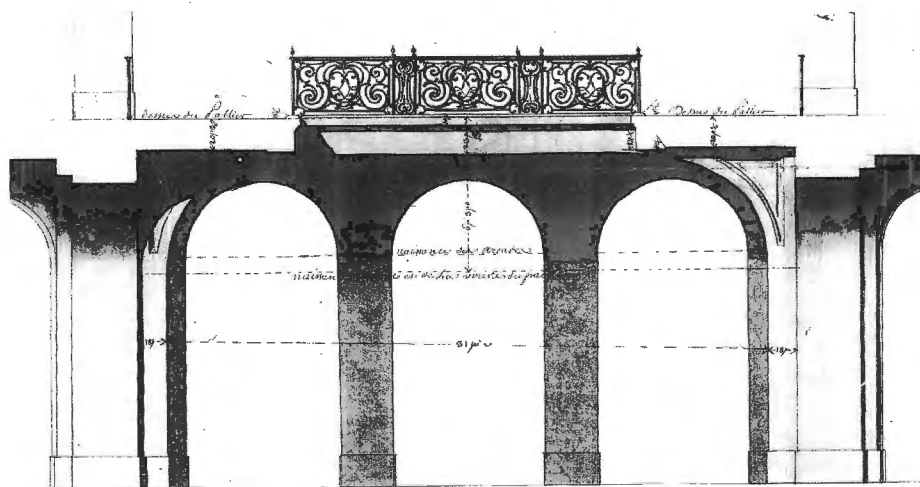
89 . Et peut-être même jugée démodée à cause de son caractère rocaille...

90 . X. Védère, *Le Palais de la Bourse*.

91 . A. D. Gir. C 1191, f° 57.



212



213

212. — *Elévation et coupe du grand escalier de la Bourse ; mai 1746, Gabriel.*

213. — *Elévation de la tête du palier avec la coupe des deux voustes rampantes... 5 mai 1746, Gabriel.*

conviendra pour y éléger des moulures suivant le profil qui sera donné, les panneaux et pilastres seront de grandeurs réglées remplis de compartiments et enroulements fleuronés de fer étiré de douze lignes au moins contournés et chantournés suivant les desseins qui en seront donnés en grand, tous lesdits fers seront limez proprement. Les rampes des deux petits escaliers seront avec platte-bande de fer plat sur les limons à barreaux droits de fer de douze lignes quarrées espacées de neuf à dix pouces de milieu en milieu, recouverts d'un apuy de fer quarré de quatorze lignes arondy par les arrestes, assemblé sur les montants par des tenons et rivez...

Deux dessins sont conservés :

Elévation du degré et coupe du pallier du grand degré à construire à la Bourse de Bordeaux (3 mai 1746 — Gabriel.

*Elévation de la tête du pallier avec la coupe des deux voustes rampantes... 5 mai 1746 — Gabriel*⁹².

92 . A. D. Gir. C 1190. Le premier fut exposé lors de l'Exposition «Bordeaux, 2000 ans d'histoire», 1973.

93 . A. D. Gir. C 1191, f° 102.

Ici de nouveau, départ en console tournante sur marches en volutes, puis alternance de panneaux et de pilastres. Curieux dessin de ceux-ci : plus une ligne anguleuse, les verticales s'incur-

vent, sont doublées, comme de leur propre ombre, de même que les renflements terminaux. On trouve le même genre de mouvement dans les gravures de Briseux ou Huquier. Quant aux panneaux, ils s'ordonnent symétriquement de part et d'autre du médaillon central, portant le chiffre royal et, une fois, les trois croissants de Bordeaux. Peu d'ornements : seulement une agrafe rocaille au sommet des médaillons. Tout repose sur le jeu des lignes, des courbes et contre-courbes que rien ne casse : d'un noyau unique partent trois volutes, l'une s'ouvre en corolle pour soutenir le médaillon, la seconde garnit de sa courbe en S la partie latérale des panneaux, la troisième se déroule, flanquant le médaillon ; le cadre à l'intérieur du chassis est curviligne, interrompu aux angles non pas par la géométrie de l'onglet, mais par des anses de panier.

C'est incontestablement un projet d'une grande qualité esthétique, chef-d'œuvre d'une certaine conception du rocaille qui ne sacrifie ni la symétrie, ni la clarté de la décoration et repose en fait sur le mouvement et la dynamique des enroulements en vrille si bien appropriés à ce pays de vignes. Très peu de temps après, se précisent les attaques contre le goût du temps et les trois dessins postérieurs pour le château de Fontainebleau montrent le retour de Gabriel à un goût plus «classique».

Il me semble en tout cas que les architectes et serruriers bordelais en ont goûté la leçon ; les Laclotte, Valette, Bigot, adopteront pour longtemps le principe du jeu des contours en vrilles souples.

Le même dessin fut adapté pour un hôtel voisin (hôtel Pellet ?), sa rampe chiffree PL est utilisée en remploi à la Galerie des Beaux-Arts (1939). Le balcon de la tour de l'hôtel de l'Intendance, que Louis, s'il ne l'a dessiné, a au moins assumé, est dans le rapport de filiation le plus proche que je connaisse de ce modèle de 1746 ; le seul élément totalement nouveau est le jeu des postes au tiers supérieur, dont la ligne en vagues est suffisamment souple pour s'allier aux volutes de la partie inférieure, dans une composition remarquablement équilibrée, qui caractérise l'une des plus belles réussites de la serrurerie bordelaise.

D'après le devis, *la rampe compris le balcon du pallier et les quatre balcons dans les arcades des deux vestibules montent à 18 toises, 1 pied, 6 pouces courant à 120 livres la toise, soit 2190 livres*⁹³. En fait il y aura une augmentation, la rampe de fer des grands et des petits escaliers de côté produisent 19 toises, 5 pieds courant à 120 livres la toise, soit 2380 livres, auxquels s'ajoutent les balcons des six arcades au premier étage produisant 8 toises, 1 pied, 6 pouces courant à 100 livres la toise, soit 825 livres. Le montant de la dépense pour le grand escalier tel qu'il fut exécuté étant de

9565 livres, on voit que près d'un tiers de la dépense va aux décorations de fer forgé. Le prix de la toise de fer travaillé artistiquement est supérieur de 20 % à celui consenti pour l'Hôtel des Fermes, ce qui s'explique par l'enrichissement du décor.

Il n'y a pas la moindre mention du nom d'un serrurier exécutant un quelconque travail à la Bourse ; la liste des possibles est longue, de Fuet,

qui ne travaille apparemment qu'aux grilles et portes de ville pour lesquelles il semble avoir obtenu une sorte de privilège, à Prunié, qui fait la grille de la statue royale, ou Poitevin, qui est alors serrurier de la ville depuis 1735, Dorse, qui obtiendra l'adjudication de la serrurerie du Pavillon du Fond en 1755, et dont Dumaine, Prunié et Bonfin sont les témoins lors de son mariage en 1750,... sans compter les pays dont parlent Gabriel et Tourny.

La grille de la statue royale (détruite)

L'organisation de la place est destinée à servir de décor à la statue royale de Louis XV dont l'exécution est confiée au sculpteur Jean-Baptiste Lemoyne par un contrat du 9 janvier 1731. La statue, fondue en deux temps (1739 et 1741), est inaugurée le 19 août 1743. La décoration du piédestal est mise en œuvre de 1743 à 1764, pendant vingt ans le noyau de maçonnerie porteur reste nu.

Le grillage destiné à entourer la statue est le premier projeté, dès 1728, quand les jurats désignent Héricé pour diriger les travaux de la place Royale⁹⁴. Dans son devis, celui-ci prévoit que le piédestal sera enceint d'un grillage en fer à six pieds du socle, semblable à celui de la Place des Victoires à Paris⁹⁵.

En 1740, Boucher a requis de régler le piédestal, tant pour le noyau que pour les marbres, devis et détails, et grilles au pourtour, ce que M. Gabriel a réglé par plans et élévations⁹⁶. On peut donc penser que le principe de la décoration, adopté dès cette date, est dû à l'architecte. Le dessin d'exécution grandeur nature, en grand comme l'on dit alors, retrouvé aux Archives départementales, en fait foi⁹⁷.

Le 18 janvier 1751, un devis est présenté par le maître serrurier Bernard Prunié, devis retourné signé par Tourny le 24 février. Le 6 mars, Portier réclame un acompte pour l'achat du fer. Le serrurier commence à travailler la dernière semaine de mars⁹⁸.

Le 1er mars 1757, le sieur Prunié est convenu en présence de Mgr. l'Intendant, qu'il répareroit et alongeroit de ce qui est nécessaire la grille qui doit enfermer le piédestal de la statue équestre du Roy pour la somme de 1200 livres⁹⁹. En effet les bas-reliefs de Francin sont achevés, ainsi que le pavage en marbre du pourtour, et l'ampleur des travaux oblige à déplacer et agrandir la grille afin de l'éloigner davantage du piédestal et de tenir ainsi les gens à l'écart.

Entre temps, la ville de Toulouse, en la personne de Mondrin s'est adressée à Bordeaux pour obtenir des renseignements sur la statue

royale afin de placer la statue équestre des Etats du Languedoc. On lui envoie à cette occasion un profil et élévation dud. piédestal de la statue royale et grille de fer avec une échelle¹⁰⁰.

214. — *Elévation en grand de la grille qui doit renfermer la statue équestre de la place Royale de la ville de Bordeaux, vue par une porte du costé des petits pans. Fait et arrêté à Versailles, ce 19 avril mil sept cent quarante trois [?] Gabriel.*

94 . P. Courteault, 1922, p. 115.

95 . La Place des Victoires fut ouverte en 1685.

96 . A. M. Bordeaux, DD 136.

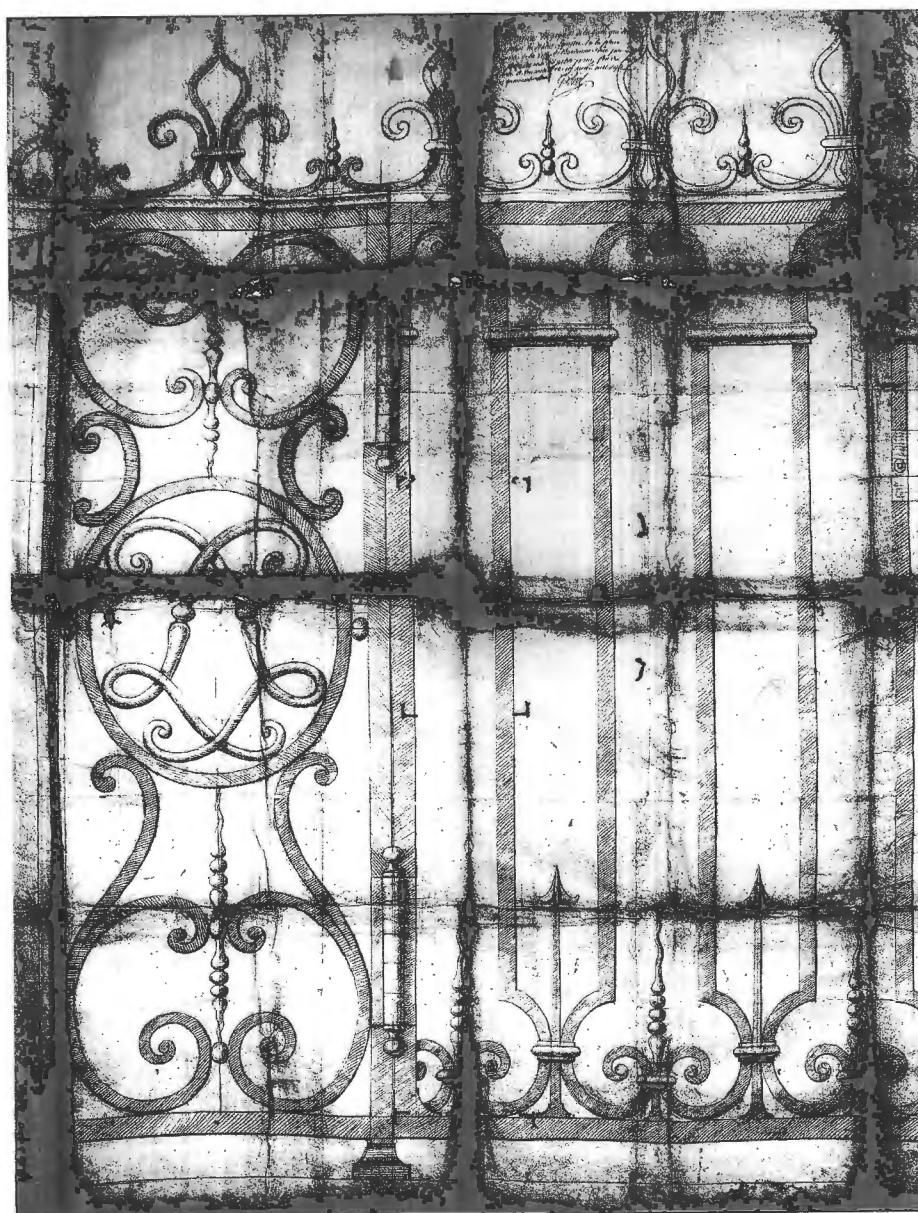
97 . A. D. Gir. C 632. h. 1,56 m - l. 2,08 m.

98 . A. D. Gir. C 1178. Cité par P. Courteault.

99 . A. D. Gir. C 1179. Cité par Courteault, 1922.

100 . A. D. Gir. C 1178.

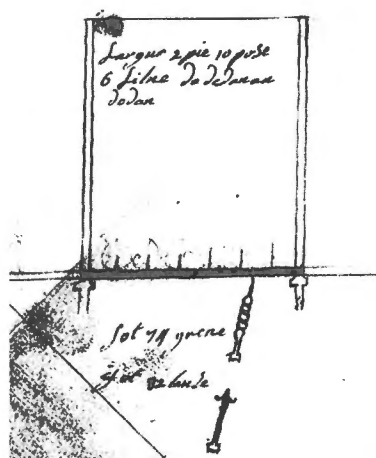
214



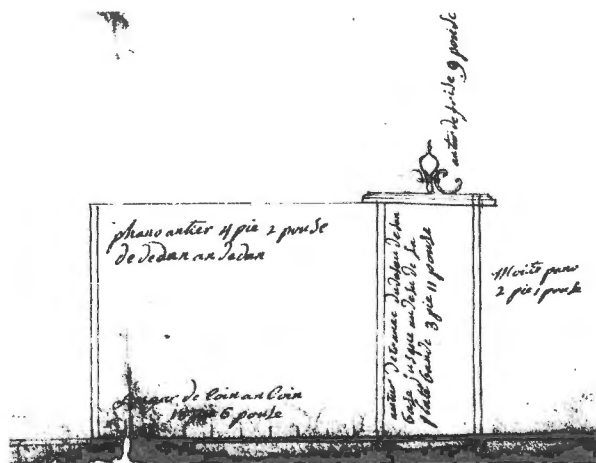
215a, 215b et 215c. — Plan de la grille au pourtour de la statue royale. Détails.



215a



215b



215c

Le plan de la grille s'harmonise à celui de la place, reprenant le principe du quadrilatère dont les angles sont abattus en pans coupés. Un document, conservé aux Archives départementales, de la main de Prunié lui-même, montre bien le jeu des panneaux, scandés par des pilastres, modulés selon des largeurs différentes en fonction de la longueur totale des côtés dont ils font partie ¹⁰¹, proportionnés selon un calcul de perspective qui sera la source, ou l'occasion, d'un différend entre Portier et Gabriel. Le devis ¹⁰² précise que les panneaux sont à barreaux droits, dont le bas sera orné d'enroulements avec picques et flammes, et le haut en portique avec des liens à cordons de deux barreaux alternativement ¹⁰³. Une frise courante ornée de fleurs de lis à jour avec enroulements et petites queues de pourreau ondules courra tout en haut.

Le devis est moins explicite pour les pilastres, parlant d'enroulements. En fait le médaillon timbré du chiffre royal est supporté par des contours en balustre pansu, et sommé d'anses de panier rappelant de manière très stylisée une couronne. Le dessin est proche de celui des pilastres de Davesne publiés en 1687 ¹⁰⁴.

Le dessin d'exécution sorti des bureaux de l'architecte montre à l'évidence le peu d'autonomie laissée aux maîtres serruriers locaux dans ce cas : tout est clairement indiqué.

Il est extraordinairement classique. Le dessin de la rampe d'escalier de l'ancien hôtel de ville de Dijon, attribué à Gabriel entre 1707 et 1714, en est très proche. Faut-il se reporter au projet initial de Héricé, en 1728, qui précisait le modèle : le grillage serait semblable à celui de la Place des Victoires à Paris ? Cette dernière

grille n'existe plus, et je n'en n'ai pas trouvé de représentation. Mais il n'est pas impossible que le dessin de Bordeaux y soit fidèle ; cela s'expliquerait d'ailleurs fort bien, par une sorte de hiératisme entourant la représentation du souverain.

Ainsi Jean Lamour a forgé la grille entourant la statue de Louis XV sur la place Royale de Nancy dans les années 1750 ; des éléments en sont conservés au musée Lorrain et A. France-Lannord la décrit comme « une grille solide dont les panneaux sont décorés de contours tout en grand S, sans ornements et séparés par des balustres classiques » ¹⁰⁵.

• Coût de la grille ¹⁰⁶ :

Tous les fers de la grille qui enferme le piédestal de la statue équestre du Roy faite par le Sieur Prunié, maître-serrurier ont pesé 6701 livres à raison de 8 sols la livre [40 livres le cent] suivant le marché fait avec le Sieur Prunié le 8 janvier 1751, ... 2680 L. 8. 0.

Pour avoir allongé et réparé lad. grille, prix fait à ... 1200 L.

571 livres de plomb pour sceller les montants et les consoles de lad. grille à 31 livres le cent... 177 L.

Pour le port dudit plomb... 1. 1. 0.

Total... 4 058.9.0.

En ce qui concerne le règlement, l'Etat de la Dépense extraordinaire de la ville de Bordeaux ne mentionne que deux paiements à Prunié concernant cette grille : 400 livres en 1752, 1698 livres en 1757 ¹⁰⁷.

• Dimensions :

Le devis prévoit 17 toises de pourtour, soit environ 33 mètres, ce qui est confirmé par le plan. La hauteur des pilastres et panneaux est de 3 pieds 11 pouces, soit environ 1,25 m, surmontés d'une frise de 11 pouces, soit 30 cm. Donc une hauteur totale de 1,55 m.

101. En conformité du dessin fourni (ce sont les termes du devis), Prunié réalise lui-même des dessins : P. Courteault signale le passage en vente publique d'un dessin signé Prunié et daté 1751, mais dont il n'a pas non plus retrouvé la trace A. D. Gir. C 1178. L'élévation mentionnée comporte, esquissés, des motifs décoratifs pour les panneaux, pilastres et frise, qui confirment les termes du devis, ainsi que le dessin d'exécution, grandeur nature. Les panneaux sont colorés en rouge, apparaissant en noir sur la figure 42.

102. P. J. n° 4.

103. On appelait ce dessin dans les traités de serrurerie *arcades sur rouleaux*.

104. Louis Blanc, 1928, pl. 84.

105. A. France-Lannord, *Jean Lamour* ; p. 66.

106. A. D. Gir. C 1178.

107. A. M. Bordeaux, D D 25 b.

Les portes de la ville (détruites)

Il semble bien que Bordeaux ait été la première ville à avoir ouvert dans ses murs anciens des accès monumentaux composés de portes et grilles, clôtures et/ou claires-voies de fer forgé.

A. France-Lannord lui-même l'ignore quand il écrit à propos de Nancy : «rien d'aussi important n'avait encore été réalisé en plein air, en dehors de toute contrainte de l'architecture de pierre»¹⁰⁸ ; or les premiers projets concernant les réalisations nancéennes de Héré et Lamour sont de 1752 et les portes monumentales de Bordeaux, qui les précèdent de quelque dix ans, furent probablement une source d'inspiration¹⁰⁹. On trouve à Montpellier en 1757 un projet de l'ingénieur du Roi Ph. Mareschal pour une grille projetée à la Porte de Latte¹¹⁰, et ce n'est qu'entre 1783 et 1800 que Toulouse remplacera une *porte gothique* par une *belle barrière* de fer à consoles ; cette réalisation tardive lui vaudra sans doute d'échapper à la destruction.

Il semble bien que ce soit à Jacques Gabriel, encore que, dès le départ, il ait associé son fils à son voyage bordelais, que l'on doive cette volonté de ne pas borner l'espace de la place Royale, ni son voisinage immédiat. Comme le dit de Fels à propos de la place Louis XV (La Concorde), «le but suprême... sera d'abord de ne rien gâter dans un endroit où l'on veut continuer d'admirer des beautés naturelles»¹¹¹.

Tourny adopte ce parti dès son arrivée à Bordeaux. Il faut peut-être noter à cet égard qu'il avait déjà eu à connaître du fer : en 1740, il a acheté à sa sœur la baronnie de Selongey, entre Dijon et Langres, sur laquelle se trouvaient les forges de Vernois, entreprise industrielle rela-

ivement importante. Sa sœur possédait la forge de Marey. En fait l'exploitation s'arrêta relativement tôt par suite de la mort de leur maître de forge en 1743¹¹². Mais à ses compétences multiples de gentilhomme architecte, on peut être sûr que s'ajoutait la connaissance du fer, le rendant apte à juger des propositions des compagnons serruriers. Ceci peut en partie expliquer l'importance concédée au fer forgé dès lors, à la Bourse et au long de ces *allées qui feront le circuit de la ville*, projetées par Tourny dès janvier 1744. Un plan et une vue de Bassemon montrent bien l'implantation des portes et l'effet produit, confirmé par le projet de théâtre de Lhote en 1771.

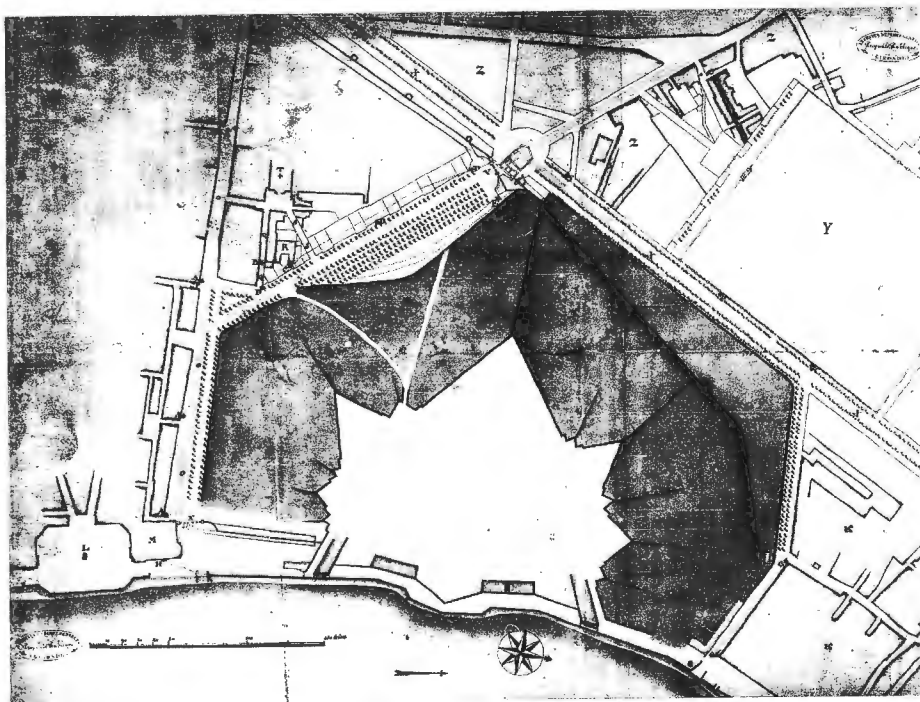
108 . A. France-Lannord, *Jean Lamour*, p. 55.

109 . Une recherche plus poussée pourrait peut-être en apporter la preuve ; certains projets pour une Porte du Chapeau rouge en pierre sont étonnamment proches de leur équivalent nancéen postérieur.

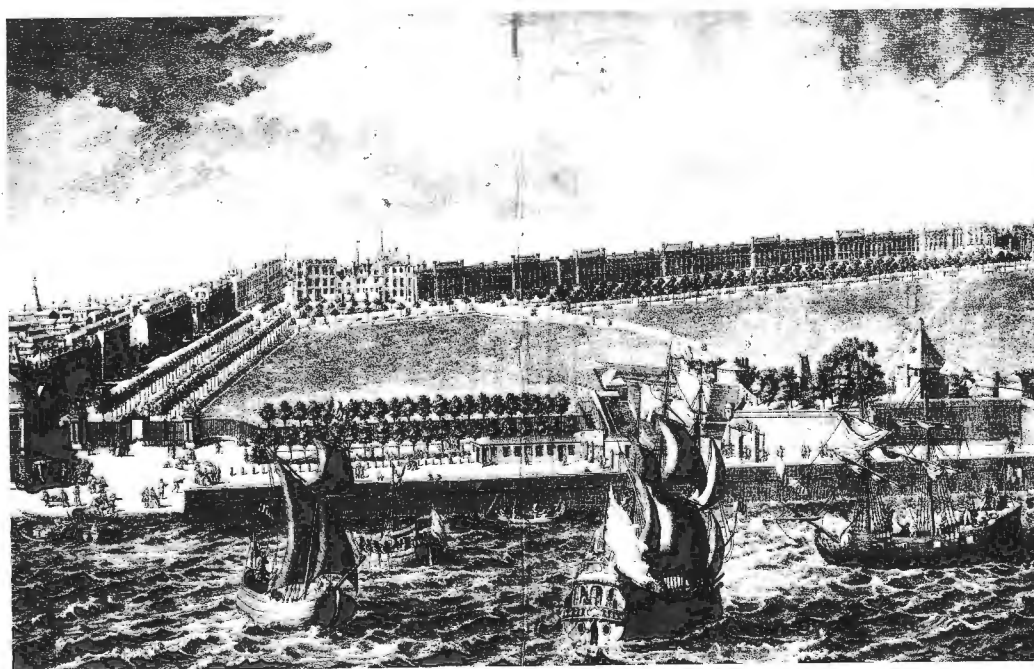
110 . A. Blanchard, *Les Ingénieurs du Roy*, p. 428.

111 . Comte de Fels, *op. cit.*, p. 50.

112 . M. Lhéritier, *Tourny*, T. I., p. 33-4.



216



217

216. — Plan du château Trompette et environs, 1760.

217. — Vue de la ville de Bordeaux et de ses promenades du côté du château Trompette, dessinée par Bassemon, 1753.

218. — Porte Royale construite en 1750 du dessein de M. Ange Jacques Gabriel premier architecte du Roy. Vignette du plan de Lattré, 1753.

La porte du Chapeau rouge ou porte Royale

Si l'étude commence par la porte du Chapeau rouge, porte à claire-voie en grillage exécutée par le maître serrurier Mathurin Fuet durant l'année 1746, un an après la porte de Tourny, c'est qu'elle est, pour reprendre les termes de Tourny à Gabriel, un *accompagnement* et une *dépendance* de la place Royale et qu'il y a de bonnes raisons d'en croire l'idée et le dessin antérieurs aux autres.

Tourny parle du renouvellement de l'ancienne porte de ville dans ses toutes premières lettres. Entre juin 1744 et mars 1745, il travaille à sa conception avec Gabriel qui la voit comme faisant *partie du projet général de la Place* et devant y faire *liaison sans paraître postiche*¹¹³, devant *former comme une transition entre les allées et la Place Royale, un accompagnement et en quelque façon une dépendance de la Place*¹¹⁴. Entre mars 1744 et juillet 1745, on se préoccupe du redressement de la porte de telle sorte que celle-ci se trouve à l'alignement du cours et de la future porte Dauphine¹¹⁵. Ce qui ne pourra d'ailleurs se faire : *il n'est pas possible de voir du milieu de la porte Dauphine le milieu de [la] première travée de la Porte du Chapeau Rouge car la ligne des deux milieux anticipe sur les maisons les plus avancées d'environ 3 pieds, mais comme du milieu de cette travée jusqu'au pilier il doit y avoir 8 pieds six pouces, et que la ligne des deux milieux n'anticipe que de trois pieds sur les maisons, l'on verra du milieu de la porte Dauphine 5 pie. 6 po. de cette travée*¹¹⁶. L'idée de la porte à claire-voie serait apparue dès le 26 mars 1745, dans une lettre de Tourny à Gabriel¹¹⁷. Le 19 juillet 1745, Gabriel écrit à Tourny : *Monsieur, je vous envoie des plans et élévations de la grille et piliers à construire à Bordeaux à la Porte du Chapeau Rouge. Vous verrez que je me retourne d'équerre sur mon bâtiment de la Bourse sans avoir égard à l'alignement du cour [et de] la Porte Dauphine qui dans la suite doit s'aligner sur la grille ainsi qu'un des cotés des maisons, il convient mieux que le défaut se trouve dans le vuide que dans le plein, et il est nécessaire que mon pillier joignant la Bourse ne soit point couvert*

*par la saillie du Pavillon sur la rivière*¹¹⁸. Portier lui répond le 31 juillet 1745 qu'il travaille au détail et devis pour la construction de ces ouvrages.

Un marché est passé dès le 6 janvier 1746 avec Mathurin Fuet pour la réalisation des grilles¹¹⁹. Celui-ci reçoit 10000 livres d'acompte en 1746¹²⁰ et enfin 2 885 L. 18 en 1747 pour solde¹²¹. Soit un total de 12885 L. 15 s.

Pourtant, Gabriel, dans une lettre du 20 février 1746 adressée à Tourny, écrit : *J'ay l'honneur de vous adresser le devis général de la Bourse, ainsi que celui pour la grille du Chapeau Rouge, j'y joint le profil pour les terrasses, et le petit plan d'appareil pour les gros piliers de la grille. Je vous enverrai incessamment une seconde expédition de chacun des devis avec les détails et les plans conformes pour être annexés à l'arrêt du Conseil, et vous mettre en état de donner la forme à l'adjudication*¹²².

Dès la fin de 1746 sont entrepris les fondations et le nivellement¹²³. Le 19 janvier 1747, on livre à Mathurin Fuet du plomb pour sceller la porte du Chapeau Rouge¹²⁴ : son travail est fini.

Le 24 juillet 1747, Tourny répond à un envoi de Gabriel¹²⁵ : *J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, le devis détail, desseins et profil de tout ce qui concerne la porte et la grille du Chapeau Rouge, le tout se trouve actuellement exécuté et forme un objet magnifique, nous avons de bon sur la grille 1162 L. 2 s., attendu qu'elle ne nous revient qu'à 12 885 L. 18 s. au lieu qu'elle (est) dans le détail estimatif pour 14 048 L., et l'ouvrier s'en est acquitté tout au mieux.*

Il semble que la réalisation de la maçonnerie traîne ensuite puisque Lhéritier, comme le plan de Lattré, mentionnent l'exécution de l'ouvrage en 1750, date reprise dans l'*Histoire de Bordeaux*. C'est en janvier 1753 que Francin propose d'exécuter les groupes sculptés destinés à décorer les piliers entre lesquels étaient tendues les grilles¹²⁶, et est agréé. L'ensemble n'est pas achevé lorsque

113 . M. Lhéritier, *op. cit.*, A. M. Bordeaux, D D 13 a, 7 juin 44, Gabriel à Tourny.

114 . *Idem*, A. D. Gir. C 1191, 26 mars 1745, Tourny à Gabriel.

115 . M. Lhéritier, *op. cit.*, A. M. Bdx, 27 mars 44, Tourny à Gabriel. et A. D. Gir. 19 juillet 1745, Gabriel à Tourny, C 1191, 31 juillet 1745, Portier à Gabriel, C 1191.

116 . A. D. Gir. C 1191, 31 juillet 1745, Portier à Gabriel, C 1191.

117 . A. D. Gir. C 1191, cité par Lhéritier.

118 . A. D. Gir. C 1191.

119 . Cité par P. Courteault, *Les Portes de Bordeaux*, A. D. Gir. C 1221.

120 . 4000 L. en janvier, 4000 L. le 8 juillet, 2000 L. le 28 octobre.

121 . A. M. Bdx D D 25 b. Dépense extraordinaire de la ville de Bordeaux.

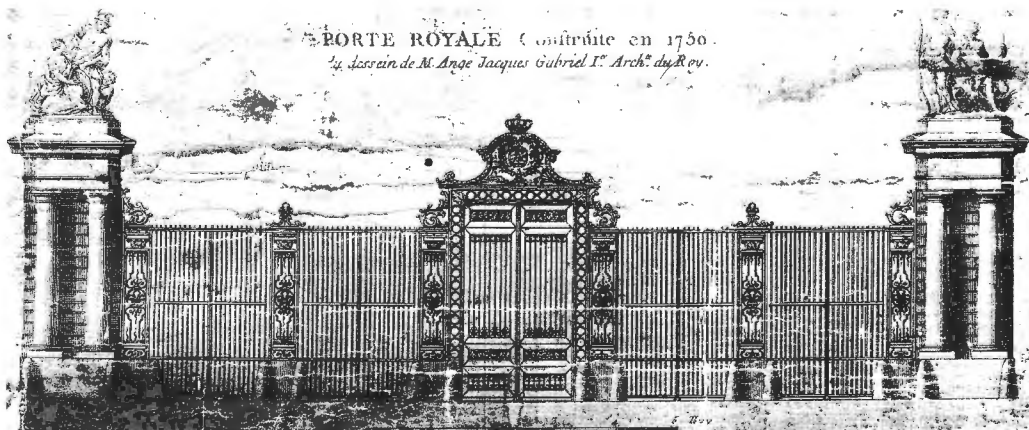
122 . A. D. Gir. C 1191.

123 . Lhéritier.

124 . A. D. Gir. C 4498.

125 . A. D. Gir. C 1191, doc. 79.

126 . *Mercur* protégeant la Ville de Bordeaux, avec deux figures et attributs désignant le commerce et le fleuve de Garonne protégeant l'Amérique, avec deux nègres et des attributs. Délibération de la Jurade du 16 janvier 1753, cité par M. Lhéritier.



Bazemont dessine à la demande de Tourny la perspective des Nouvelles promenades gravées par Choffard pour le plan de Lattré (mars et mai 1753), de même que la vignette puisque les groupes ne sont mis en place qu'en 1762-1763¹²⁷. Mais l'usage de la représentation précédant la réalisation est couramment pratiqué au XVIII^e siècle.

Les dimensions sont estimées d'après l'échelle portée sur la vignette du plan de Lattré ; elles sont censées donner un ordre de grandeur pour cet ouvrage exceptionnel :

- Largeur entre les piliers :
12 toises, 2 1/2 pieds (env. 18 m)
- Largeur d'une travée entre les pilastres :
11 pieds (env. 3,50 m)
- Hauteur des travées :
17 pieds (env. 5,44 m)
- Hauteur d'un pilastre :
19 pieds (env. 6,08 m)
- Porte (vantaux) largeur 11 pieds (env. 3,50 m) ;
hauteur 19 pieds 1/2 (env. 6,08 m)
- Corniche et couronnement :
largeur 16 pieds (env. 5,20 m)
- Hauteur du couronnement :
7 pieds (env. 2,25 m)
- Hauteur totale de la porte :
28 pieds (env. 8,96 m)
- Largeur totale de la porte :
13 pieds 1/2 (env. 4,40 m)
- Les piliers dominant à 37 pieds, soit 11,80 m¹²⁸.

C'est donc un ouvrage monumental, de 18 mètres de large sur presque 9 mètres de haut. *La nouvelle porte fut double : un côté donnait sur la chaussée pour servir aux voitures, l'autre sur l'allée d'arbres pour servir aux gens à pied. Les deux piliers d'architecture étaient formés de colonnes et de pilastres accouplés*¹²⁹. Elle se prolongeait par une grille dessinant une courbe élégante jusqu'à la courtine du Château Trompette¹³⁰.

Le portail central à deux vantaux est encadré de chaque côté par deux grilles ouvrantes simples assemblées dans un sommier par le bas, et une traverse par le haut, soutenues par deux traverses intermédiaires. Ces travées latérales sont rythmées par trois pilastres reposant sur une borne de pierre de quatre pieds environ : entre un socle dessiné par des enroulements, et des feuillages formant chapiteau, deux grosses arcades sur rouleaux, à la manière de balustres, s'affrontent de part et d'autre d'une fleur de lys inscrite dans un médaillon. Le pilastre central est sommé d'une fleur de lys à jour avec enroulements de petites queues de pourreau ondulées¹³¹, les deux pilastres latéraux d'une console formant enroulement ornée de rinceaux.

La grande porte est à deux vantaux, encadrés par un chambranle reposant sur un socle de pierre, entre les montants duquel s'inscrit une frise de cercles détachés par des boules. Les deux angles du haut sont marqués de feuilles d'ornement ciselées qui en suivent la médiane.

Chaque vantail de la porte est rempli de quatre panneaux, hauts respectivement de 2, 11, 2 et 3 pieds environ, reproduisant le découpage des portes de menuiserie pour l'intérieur des appartements, renfermés dans des cadres ajustés à onglet. A l'intérieur du cadre, les panneaux portent le décor suivant, à partir du haut :

- anses de panier à rond trois fois affrontées deux à deux,
- sept barreaux, soutenus en haut par des anses de panier intercalées, et en bas par quatre fleurons,
- motif identique au panneau du haut,
- sept barreaux soutenus en haut et en bas par des rouleaux alternés.

Au-dessus de la porte est une corniche horizontale débordant légèrement le chambranle, sur laquelle s'appuie le grand couronnement, rappelant celui de la porte de façade du chœur de Notre-Dame de Paris. Dans le milieu est le chiffre royal, dans un cartouche rocaille encadré de palmes reposant sur un socle de volutes et sommé de la couronne royale. Le fronton cintré brisé qui soutient la couronne, torsadé, repose sur deux consoles simples à naissances de rouleaux ornées au bas de rinceaux de feuillage et garnies de cercles.

La rigueur de la conception architecturale est attestée par la vérification des proportions¹³². Sur la vignette du plan de Lattré, Ange-Jacques Gabriel revendique l'honneur d'être l'auteur du dessin. Or Lhéritier s'étonne du court laps de temps écoulé entre la conception de ce dessin et la mise en œuvre du nouveau chantier par l'architecte. Il semble bien qu'il faille plutôt se rallier partiellement à l'opinion de Paul Courteault, bien que l'on n'ait pas retrouvé de documents à l'appui de cette assertion : «La porte du Chapeau Rouge, ou porte Royale... fut une idée de Jacques Gabriel. Il la lia à la création de la place Royale : bien plus, il en marqua l'emplacement et il en fixa le dessin dès 1729. Tourny et Gabriel le fils réalisèrent l'idée»¹³³. Il est vraisemblable en effet que ce projet de grille fut élaboré et placé dans le troisième projet de 1729, celui de la place située au carrefour de la rue Sainte-Catherine, des Fossés de l'Intendance et des Fossés du Chapeau rouge, encadrée par le cours planté d'arbres des deux côtés, depuis la porte du Chapeau rouge jusqu'à celle de Saint-Germain : l'effet théâtral poursuivi dans le second projet, c'est-à-dire la glorieuse mise en scène de la puissance royale s'imposant à tout voyageur venu du

127. Bordeaux, cité classique, 1932, p. 135.

128. Les ouvrages de Lamour à Nancy ont 10,50 m de haut.

129. M. Lhéritier, *Tourny intendant de Bordeaux*, p. 509, d'après la délibération de jurade du 16 janvier 1753.

130. Paul Courteault, *Bordeaux, cité classique*, p. 135.

131. Devis de la grille de la statue royale, A. D. Gir. C 1178. P-J. n° 4.

132. Si on multiplie le nombre d'or (1,618) par la largeur des vantaux (11 pieds), il semble que l'on obtienne la hauteur des grilles latérales, et celle de la porte en dessous du premier panneau ; par la largeur de la porte y compris le chambranle, à peu près la hauteur du portail sous la corniche ; par la largeur de la porte y compris les pilastres latéraux, la hauteur totale.

133. Bordeaux, Cité classique, p. 135.

Nord, se retrouvait ainsi probablement, dans le troisième, avec un certain recul, la statue apparaissant au-dessus d'un rideau de verdure, au travers de la claire-voie.

Je suis confortée dans cette hypothèse par l'examen du dessin de la grille : en effet cette manière n'a rien à voir avec le style rocaille adopté pour la porte de Tourny, au nom de Portier ; c'est un style sobre et fort, très architectonique. Le motif principal des pilastres qui rythment les grilles latérales est une grande arcade sur rouleaux verticale, en balustre stylisé, s'affrontant de part et d'autre du médaillon central fleurdelisé : ce n'est pas là le dessin favori d'Ange-Jacques Gabriel, mais bien celui de son père, ainsi qu'on l'a vu antérieurement à Rennes¹³⁴. Le couronnement reprend la forme de celui proposé en 1728 pour une porte de fer intérieure, entrée de la chapelle du Présidial¹³⁵, le chambranle de cercles et de perles est comparable, ainsi que les anses de panier soutenant les barreaux. Les grandes fleurs de lys sommant les pilastres sont comparables à celle de la grille entourant la statue royale, dont Jacques Gabriel avait dû donner le dessin en 1741. Il n'est sans doute pas trop hypothétique de supposer qu'Ange-Jacques Gabriel a utilisé là un dessin qui se trouvait dans les cartons de son père ; les tâches multiples, l'éloignement l'obligeaient à travailler vite. D'autre part la contrainte de la place Royale existant dans un style plus proche de l'âge classique, et aussi son goût pour la simplicité dans la décoration¹³⁶, son aversion pour la recherche et le fatras l'amènèrent sans doute à conserver une harmonie entre la place et la grille à base de sobriété et de rythme vertical, harmonie qu'il revendiqua pour obtenir la succession de son père : *que le même esprit, et la même intelligence subsista pour la perfection de tout l'ouvrage...*¹³⁷ et l'on sait que ce n'était pas simple opportunisme.

Et pourtant, si l'on examine de plus près le dessin, on s'aperçoit qu'Ange Gabriel a apporté, ô combien ! sa touche personnelle, son interprétation et sa conception très française de l'esprit

du goût rocaille. Premier détail : les consoles qui flanquent les piliers et le portail sont abondamment garnies de feuillages et rinceaux ciselés, et le cartouche est lui-même rocaille. Mais ce sont les vantaux dont il faut analyser la composition. Le découpage en panneaux reproduit celui des portes de menuiserie que Gabriel dessine au même moment pour les appartements royaux ; les panneaux sont *renfermés dans des cadres ajustés à onglets* comme à la porte Tourny, ce qui explicite bien ce rapport à la menuiserie¹³⁸.

Il faut alors penser aux travaux que Gabriel conçoit pour le château de Fontainebleau dans les années 1749, et en particulier au passage aménagé entre la chambre du roi et la salle du conseil. Alors que ces dernières sont revêtues de lambris blancs ornés de moulures et ornements sculptés dorés, les lambris et portes des passages sont décorés de peintures, sur les fonds colorés desquelles se détachent des motifs très légers inspirés de la nature, végétaux, oiseaux, paysages. La porte du Chapeau rouge, dressée entre le port et les allées, est conçue dans un génial jeu de trompe-l'œil inversé, comme un passage où le décor du port ou des allées, bateaux, verdure, personnages, s'inscrit dans le cadre de ses panneaux à claire-voie et le déborde de toutes parts. Ce ne sont pas les formes de l'art rococo que l'on retrouve ici mais l'esprit le plus profond d'un baroque à la française ; l'architecture extérieure prend la forme d'un décor intérieur, le fer joue le bois, la vraie nature remplace le décor feint et peint.

C'est un point extrême qu'atteint ici l'art de la ferronnerie dans ses rapports avec l'architecture : la réussite absolue obtenue par une utilisation rationnelle du fer, sans les *dessins contournés* ni les *bigarrures de style* dénoncés plus tard par Quatremère de Quincy¹³⁹ pour un projet dont le symbolisme artistique suffit à enrichir l'ouvrage. C'est le résultat auquel parvient l'alliance de deux expériences, de deux personnalités, de deux générations, celle des Gabriel si bien comprise et stimulée par Tourny.

La porte de Tourny

Elle fut réalisée la première, en 1745, sous l'égide du maître serrurier bordelais Mathurin Fuet. L'ouvrage de M. Védère, consacré aux allées de Tourny¹⁴⁰, étudie de manière approfondie cette porte qui succède à la porte de Saint-Germain appartenant à l'enceinte médiévale.

Le 24 janvier 1744 les jurats, sous l'impulsion de l'Intendant, prennent en délibération la décision de déplacer la porte de 16 toises vers l'ouest afin que celle-ci se trouve à l'alignement d'un axe

passant par les nouvelles allées et la rue Fondaudège menant vers le Médoc¹⁴¹. En août, les Jacobins cèdent le terrain nécessaire à l'établissement de la place intérieure. Les entrepreneurs de la place Royale, Gérard Jaugeon, Etienne Dardan et François Bonfin sont chargés des travaux de construction, fondations et maçonnerie des piliers, murs et guichets. Mathurin Fuet est chargé de l'exécution de la porte et des grilles qui l'encadrent¹⁴², et reçoit pour cela en trois acomptes la somme de 5716 livres. 7 sols. 6 deniers : 2000

134 . A. D. Ille-et-Vilaine — Appui de fenêtre de l'élévation jusqu'à la hauteur de la balustrade du Présidial du côté de la Place, coté 309/14.

135 . *Ibidem*, C 309/29.

136 . M. Lhéritier, *Tourny intendant à Bordeaux*.

137 . A. M. Bdx DD 136.

138 . Ce montage à onglet existe dès l'époque Louis XIV. C'est son utilisation qui est ici intéressante.

139 . *Encyclopédie méthodique — Architecture*, Tome 2, Paris, 1820.

140 . Bordeaux, 1929.

141 . A. H. G. T. XXXVIII, p. 280.

142 . Devis du 7 juin 44, marché signé par Fuet le 14 juin 55 (A. M. Bx. DD 17c). P.J. N° 2.

livres par ordonnance du 14 juin 1744, jour de la signature du marché, pour acheter des fers ; 1200 livres au 6 décembre 1744, et le solde de 2516 L. 7 s. 6 d. le 8 octobre 1745 ¹⁴³.

P.J.3 Un mémoire de Fuet donne d'intéressants détails matériels sur la fabrication des *ouvrages en grand* ¹⁴⁴. L'ouvrage est entrepris le 1er juillet 1744, quinze jours donc après le versement du premier acompte, pour achat du fer ; quatre compagnons sont au travail, sous le commandement d'un autre compagnon, dit Carpentras, jusqu'au 9 novembre. *Pour la prompte diligence de ce travail*, ce sont alors six compagnons qui travaillent sous le commandement de Carpentras jusqu'au 24 février. Chaque compagnon est payé 12 sols par jour et a droit à quatre repas quotidiens, pain, vin, viande, à concurrence d'une livre, Carpentras est nourri de même et touche la somme forfaitaire de 300 livres par marché conclu au départ entre lui et le maître serrurier.

Celui-ci assure l'organisation de l'ouvrage : il achète le fer, forme l'équipe qui travaille à sa boutique ; il précise même qu'il a dû, toujours pour aller vite, faire faire une troisième forge et son soufflet ¹⁴⁵. Pour son travail, sa nourriture et l'entretien de sa famille, il touche 3 livres par jour pendant 240 jours, c'est-à-dire que le revenu de son travail est à peu près le double de celui des compagnons et que lui sont payés les jours de fêtes et les dimanches. En outre le loyer de sa maison lui est payé pendant ce même temps.

La forge est alimentée par du charbon, d'Angleterre ou d'ailleurs. Il y en a pour 887 livres, c'est coûteux. On sait par ailleurs que les forêts sont épuisées par la consommation massive de bois entraînée par l'activité des forges, des verreries, faïenceries et que les statuts des serruriers bordelais précisent dès le XVI^e siècle une priorité pour l'achat de ce combustible.

Autre détail technique donné par le mémoire : la massive corniche, par souci d'allègement, et d'économie aussi vraisemblablement, n'est pas de fer massif. Un plaquage de tôle recouvre une corniche de bois, profilée par un menuisier suivant le dessin.

Dans une annonce que Pierre Kauzac fait insérer dans le *Recueil des Annonces, Affiches et Avis divers pour la ville de Bordeaux* le 24 août 1769, il se dit *déjà connu par les ouvrages en grand qu'il a fait aux portes et clairevoies du Jardin Royal et de Tourny* ¹⁴⁶. Faut-il voir en Kauzac l'un des compagnons mentionnés dans le mémoire de Fuet, ou même le Carpentras chef d'équipe ? En avril 1743, Kauzac est garçon serrurier à Paris ¹⁴⁷. A titre de comparaison, en 1749 à Fontainebleau, on va chercher chez le serrurier Parent à Paris un compagnon capable d'exécuter le motif dessiné par Gabriel ¹⁴⁸ ; peut-être fait-on ainsi venir Kauzac ; de toutes façons on est heureux de s'assurer les services d'un compagnon au fait du

goût du temps pour le premier ouvrage à Bordeaux d'une dimension aussi considérable. Si Kauzac s'attribue tout le mérite de l'ouvrage en 1769, il en faisait peut-être de même dès 1745, de là sans doute l'expression *il se jacte* (il se vante), employée par Maître Fuet et autres maîtres bordelais en 1752 lors de l'affaire de son chef-d'œuvre ¹⁴⁹, et il ne faut plus s'étonner des difficultés qu'on lui fait alors.

Il faut bien admettre que les enroulements des barreaux supérieurs sous la corniche font tout à fait penser à ceux faits par le même Kauzac à Saint-Michel.

La réception de l'ouvrage par Portier du 14 janvier 1748 ¹⁵⁰ mentionne une largeur de 44 pieds, distance mesurée de l'ouverture entre les piliers pour la grille de fer. Le mémoire de peinture ¹⁵¹ donne les dimensions de la porte : 21 pieds de hauteur sur 13 de large, soit environ 6,80 m sur 4,20 m dans un rapport de 3 à 2 ; les claires-voies latérales font chacune 15 pieds de large sur 13, soit environ 4,20 m de hauteur sur 4,90 m de long. On voit que la dimension de cet ouvrage est colossale et comparable en monumentalité aux ouvrages de Lamour à Nancy. Quatre énormes consoles indiquées sur le plan viennent contrebuter les montants, de chaque côté, prenant appui à plus de quatre pieds. Chaque claire-voie latérale doit compter 26 barreaux, puisque au devis initial s'ajoutent 52 glands de fonte, pesant chacun un peu plus d'une livre, à 28 sols la livre. Ces dimensions confirment celles données par le devis.

On dispose pour cette porte de Tourny de trois documents, dont deux figurés :

- P.J.2 • les devis et marché de Gabriel ¹⁵²,
- 219 • le dessin de la vignette en marge du plan de Lattré, portant la mention *Porte Tourny, construite en 1745 du dessin du Sieur Portier*,
- 340 • un deuxième dessin, conservé aux Archives municipales portant la mention *Porte de Tourny, 1771*.

Ces trois documents n'ont pratiquement en commun que les dimensions, et semblent donner trois états, à des dates différentes.

219. — *Porte Tourny, construite en 1745, du dessin du sieur Portier.*
Vignette du plan de Lattré.

143. A. M. Bdx DD 17 c. Fuet réclamait 6520 L. 16 s. 4 d. et s'est donc vu imposer une «réduction», Voir A. M. Bdx DD 25 b.

144. A. D. Gir. C 1167 (25). P.J. N° 3. La rareté de tels documents rend cette pièce très intéressante.

145. Coût : 48 livres.

146. Bibliothèque municipale de Bordeaux. Référence obligeamment communiquée par Philippe Maffre.

147. Sa mère le dit dans la procuration jointe au contrat de mariage en 1752. A. D. Gir. 3E 21657. Rauzan, 26 nov. 1752.

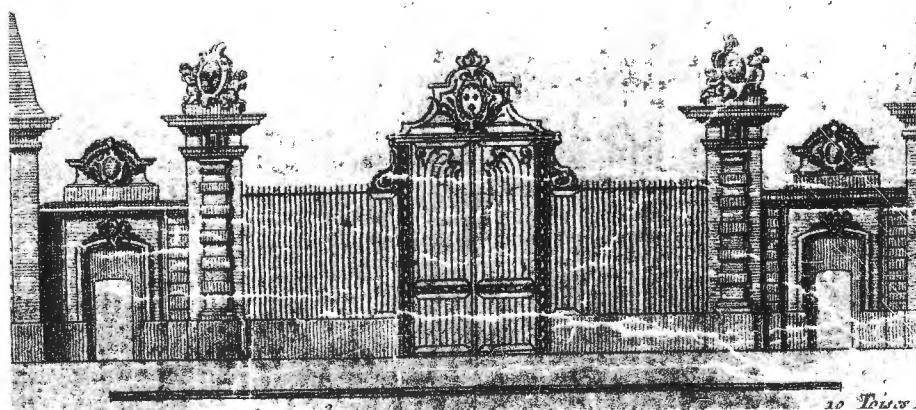
148. Y. Bottineau, *L'art d'Ange-Jacques Gabriel à Fontainebleau*, p. 131.

149. A. D. Gir. 3E 15460, 23 mai 1753. P. J. n° 6 et notice.

150. A. D. Gir. C 1167 ; 44 pieds : environ 14,30 m.

151. A. D. Gir. C 1167. Non daté, non signé mais l'orthographe très spéciale et l'écriture semblent désigner le peintre Noël Silvain, qui habite une des maisons de la place intérieure au bas du cours Tourny et travaille en 1751 à Saint-Michel sur les grilles du même Kauzac.

152. A. M. Bdx DD 17C, Cité par Védère, dessin reproduit. P.J. N° 2.



Le plan de Latré¹⁵³ que Tourny présente au Roi est une sorte de présentation officielle de Bordeaux embellie, hommage que Tourny rend au Roi en y associant tous les responsables : lui-même, la ville et ses collaborateurs, Gabriel certes, mais en 1753, le premier architecte du Roi ne vient plus guère à Bordeaux, les relations se tendent et Tourny s'appuie beaucoup sur Portier. Quoi d'étonnant à ce qu'il choisisse d'illustrer la collaboration de celui-ci par la représentation d'une porte de ville à laquelle il a beaucoup contribué, donnant d'abord le dessin d'un arc de triomphe de pierre¹⁵⁴ puis de fer. Gabriel, dans une lettre du 7 juin 1744 adressée à Tourny, l'informe du choix effectué de l'un des deux projets de grille, tout en signalant qu'il a refait le dessin *l'ayant trouvé trop écrasé et qu'il y a joint un devis pour les grosseurs des fers, vous me faites l'honneur de me mander que vous avez trouvé à faire un marché sur les lieux à sept sols la livre (soit 45 livres le cent), tous les ornements confondus, c'est un très bon marché il n'y a aucun serrurier qui le voulut faire dans ce pays-ci surtout bien exécuté, je crois que comme j'ai orné un peu plus la grille, il vous en coûtera quelque chose davantage...*¹⁵⁵. Les devis et marché signés le 14 juin 1744 par Fuet ne correspondent de fait pas totalement à la représentation de la porte sur le plan de Latré, pas plus qu'ils ne correspondent au dessin suivant d'ailleurs.

En ce qui concerne le deuxième dessin, non signé, mais daté de 1771, plusieurs hypothèses sont envisageables. Soit la mention 1771 correspond bien à la date de conception du projet et du dessin, ce que je crois. Soit la mention 1771 est ajoutée, à cette date, sur un dossier plus ancien¹⁵⁶ ; le dessin pourrait alors être non un dessin de Gabriel, mais un des projets de Portier rejeté par le premier architecte. La seconde hypothèse paraît improbable, malgré une certaine parenté graphique avec d'autres projets, comme la façade de l'Intendance¹⁵⁷ ; de toutes façons, il semble bien qu'en 1771 on ait eu des intentions au sujet de la porte de Tourny.

L'analyse stylistique ne permet pas de se prononcer, car entre le goût de Gabriel et le retour au classicisme des années 1760, il n'y a pas de différence suffisamment importante.

L'étude de ces documents m'incite donc à penser que le dessin de la vignette peut servir de base d'analyse, cette représentation devant néanmoins être rectifiée et complétée par les adjonctions mentionnées dans le devis de Gabriel, qui avait pour but de corriger le dessin initial de Portier dans ses proportions et de l'enrichir.

Le dessin du plan de Latré doit donc être corrigé comme suit : le haut des vantaux est cintré, comme la grande porte du Jardin royal²²³ que fera Kauzac, et la corniche doit en suivre le mouvement. De multiples ornements viennent garnir les enroulements terminaux des panneaux supérieurs : boules, graines, fleurons, agrafes, ornements ciselés, liens à cordons. La frise du chambranle se poursuit sous la corniche très moulurée, en bec de corbin, selon le goût rocaille, et des agrafes marquent les angles. Le couronnement est très modifié : il faut ajouter un *cartel rocaille*, un cartel double pour la couronne, des branches de palmes, des rinceaux ciselés, rosettes, fleurons, culots, boules, graines pour les consoles moulurées de soutien du couronnement. Les pilastres formant chapiteau par le haut sont garnis d'entrelacs, anses de panier à ronds, graines, fleurons, boules, feuilles d'eau, le socle étant constitué d'arcades sur rouleaux. Le fer des ornements sera ciselé, et bien blanchi, ce qui laisse à penser qu'aucune peinture n'en ternissait peut-être l'éclat ni ne la protégeait, d'où peut-être la nécessité d'un remplacement en 1771.

Il faut remarquer que le caractère général de cette porte monumentale est tout à fait différent de la précédente et de ce que l'on a rencontré jusqu'alors : n'étant plus l'annexe de la place Royale, ni même une porte de ville à proprement parler, mais l'accès des quartiers modernes et riches, avant-porte du Jardin royal, si cher à Tourny, ou des allées, elle peut et même doit placer sa décoration sous le signe du goût rocaille. Les seuls ouvrages qui puissent nous donner une idée de cette porte bordelaise, sont d'une part pour la ligne générale, la porte centrale du Jardin public,²²³ avec laquelle il y a des parentés évidentes¹⁵⁸, d'autre part les grilles de Lamour à Nancy et celle de Charlut à Sainte-Eulalie pour l'ornementation.²⁴⁵ Compte tenu de ce que l'on sait, on peut entrevoir que l'essentiel de l'ornementation rocaille est concentré sur les parties hautes des vantaux, du couronnement, des consoles et des pilastres, le reste du vocabulaire étant par contre très classique. On peut imaginer comme un ruissellement d'ornements naturalistes dorés à partir de la couronne royale qui somme le tout, symbolisant une nouvelle fois la richesse qui naît et découle de la bienfaisante protection royale¹⁵⁹. On voit alors comment la conception de Gabriel pour Bordeaux est différente de celle de Nancy, ce qu'il y a de commun, et combien elle se rapproche de sa conception générale des rapports entre architecture et arts décoratifs, inspirée par la modération et l'équilibre entre la tradition française et le *goût du temps*.

153. La signature du contrat entre Tourny et Latré est du 26 mars 1753 (Courteault, *R. H. Bx.* 1919).

154. Védère, 1929, P. 117 (A. D. Gir. 2Z 1195).

155. A. M. Bdx DD 13 a.

156. Devis de 1744 et dessin sont joints.

157. A. D. Gir. C 1193/20.

158. Mais Gabriel et Tourny sont partis quand Kauzac la forge, en 1761, et la richesse de la décoration se ressent du changement de goût et de l'épuisement des ressources.

159. Cela rejoint l'appréciation esthétique de V. Hugo, citée par F. Kimball (*op. cit.*, p. 10) : *Sa fantaisie [du style Louis XV] végète et s'épanouit au sommet des édifices en buisson de fleurs si extravagants que toute colère s'en va et qu'on s'y acoquine... La partie inférieure des édifices Pompadour est nue, morose, lugubre. Le rococo a de vilains pieds...*

La porte Dauphine

Le portail du Dauphin, tour carrée flanquée d'échauguettes, fermait l'ancien cul-de-sac des Fossés des Récollets. Un mauvais chemin reliait cette porte à la porte Saint-Germain, encombré de dépôts de terre et de débris de construction¹⁶⁰. Il s'ensuivit un projet de Tourny, dès son arrivée, pour améliorer les voies de communication entre les Chartrons et la porte Dijeaux¹⁶¹. En janvier 1746, la formation de la place Dauphine est décidée, la vente des terrains commence et les plans d'élévations sont dressés. Les travaux d'aménagement nécessitent la démolition des deux vieilles portes de ville, qui est décidée lors de la délibération du 14 septembre 1746. M. Ducaunnes-Duval montre que toute cette opération est le fait de Tourny lui-même, habilité à prendre des décisions sans avoir à en référer à une hiérarchie supérieure à partir de 1748.

Comme pour les portes du Chapeau rouge et de Saint-Germain, une simple grille de fer est promue au rôle de porte de ville. Un marché est passé à nouveau avec Mathurin Fuet, à 38 livres 15 sols le quintal¹⁶² ; ce prix indiquerait qu'il s'agit d'une grille un peu ornée car le prix demandé pour les grilles latérales de la Bourse et des Douanes à une date voisine est de trente livres le cent pour un barraudage simple. Fuet touche quatre acomptes pour ce travail : 1000 livres le 7 juin 1750, 1500 livres le 26 juillet, 1500 livres le 30 août et 4000 livres le 14 septembre¹⁶³, soit 8000 livres au total.

Bien qu'elle appartienne à la dernière époque, je voudrais clore l'étude des portes de ville avec la porte Richelieu (1773), dans la mesure où d'une part, elle est le prolongement de l'ancien projet de la porte du Chapeau Rouge, d'autre part on ignore son dessin et il n'est donc pas question de style ou d'iconographie.

La porte Richelieu

Le 6 décembre 1773, Mayer, serrurier de la Ville depuis 1757 passe un marché approuvé dans l'assemblée des Notables trois jours plus tard, pour la réalisation de la grille du Chapeau Rouge sous le contrôle de Victor Louis et de Bonfin, architecte de la Ville. Le marché établit le prix de 45 livres le quintal pour la principale porte, les pilastres et les ornements, et 40 livres le quintal pour les grilles. Du 4 février 1774 au 19 août, il perçoit 21 725 L. 8 s. 6 d., et reçoit pour solde 7000 livres, ce qui donne un total de 28 725 L. 8 s. 6 d.¹⁶⁴. La durée du travail semble être de sept mois, comparable en cela à la porte de Tourny.

Il semble qu'il se soit associé alors avec Etienne Duprat, ce qui était sûrement une formule utili-

En fait *cette grille de fer avec porte à deux vantaux et un guichet à côté de lad. porte pèse 13 267 livres, revenant au total à 5462 L. 8 s. 3 d.*¹⁶⁴. Le trop perçu de Fuet doit être un acompte sur un travail à venir aux grilles du Jardin ou du Glacis.

Béziat, maître charpentier de haute futaie, a fourni à Fuet *10 journées de compagnons charpentiers que j'ai payé à 30 sols par jours qui ont été employées à monter la porte de fer et grillages à côté de part et autre de la Porte Dophinne*¹⁶⁵. La dimension des ouvrages laisse en effet à penser que l'installation des portes devait être une opération délicate, le même document nous apprend qu'une chèvre¹⁶⁶ a cassé.

Paul Courteault donne de la porte la description suivante : «une grille encadrée de deux pavillons pour le portier et les billettiers. Œuvre de Fuet, cette grille comportait une porte centrale et deux guichets entre des pilastres. La décoration en était sobre et élégante : les chapiteaux des pilastres étaient ornés d'agrafes, de graines, de fleurons, de boules et de feuilles d'eau». N'ayant pu retrouver de document à l'appui de cette description, je me borne donc à la citer¹⁶⁷, reconnaissant qu'elle est plausible, et en harmonie avec la décoration voulue pour la nouvelle porte Saint-Germain ; mais il est probable qu'elle était de dessin beaucoup plus simple que les précédentes.

160 . Délibération de la Jurade du 24 janvier 1744.

161 . Je me réfère ici à l'article de G. Decaunnes-Duval, *R. H. Bdx.*, 1924, p. 5, et à P. Courteault, *Bordeaux, Cité classique*, 1922, p. 139.

162 . A. D. Gir. C 1221.

163 . *Ibidem.* et A. M. Bdx DD 17 c

164 . A. D. Gir. C 1221.

165 . A. D. Gir. C 1155.

166 . Appareil de levage composé le plus souvent de trois poutres disposées en pyramide triangulaire dont le sommet soutient une poulie manœuvrée à l'aide d'un treuil (Robert).

167 . Comme le fait l'*Histoire de Bordeaux...* M. Desgraves la donne pour une simple grille (p. 74).

168 . Ch. Marionneau, 1881, p. 213 (A. M. Bdx. Carton Théâtre, GG 307 et 308) ; également P. Courteault dans *Bordeaux, cité classique*.

169 . A. D. Gir. C 1211.

170 . D'après P. Desgraves, elle aurait été détruite en 1810.

220. — Plan de la façade de Louis sur la Garonne, 1777.

l'hôtel Mac Carthy en 1772. C'est assez dire qu'on ignore totalement si cette porte en était elle aussi un exemple, si elle marquait à Bordeaux un tournant décisif, ou non.

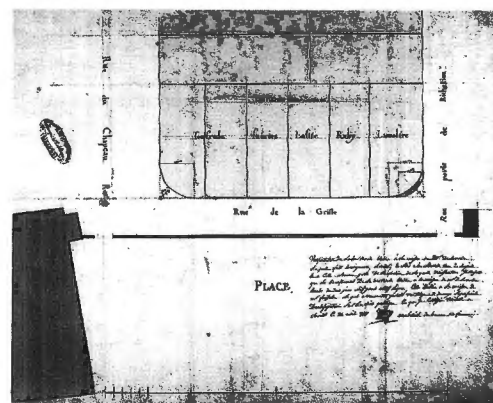
Un débat s'est instauré autrefois dont l'objet était de savoir si la porte de Mayer fermant la nouvelle rue Richelieu s'ajoutait à la porte du Chapeau rouge de Gabriel, ou la remplaçait, P. Courteault¹⁷¹ adoptant la première solution contre Charles Saunier¹⁷².

Des documents conservés aux Archives municipales apportent quelques précisions. L'un et l'autre ont sans doute raison : une porte serait restée ouverte au Chapeau rouge, mais non monumentale, au contraire de la nouvelle porte de Richelieu.

En 1774, Mayer, est payé comme *entrepreneur du prolongement de la grille du Chapeau rouge*.

A la suite d'une délibération de la jurade du 29 décembre 1781, deux opérations successives ont lieu :

En un premier temps, *le pilier portant le groupe de Neptune (sic) proteg...¹⁷³ le Commerce de Bordeaux avec l'Amérique, lequel étoit à 15 toises 1 pi. [environ 30 mètres] de l'autre pilier du côté de la Bourse... a été transporté de 32 to. 1 pi. 6 po. [environ 63 m] pour l'agrandissement de ladite grille, le pilier étant reconstruit semblable, avec deux colonnes engagées et deux colonnes isolées, un entablement, un acrotère au-dessus de l'entablement ; les 6 dez de l'ancienne grille furent également déplacés une première fois et rapportés sur l'alignement de la nouvelle grille, et ensuite démontés et rétablis pour cimétriser la porte du Chapeau Rouge avec celle de Richelieu. L'égout a été transporté du côté Nord d'environ 9 pie. pour simétriser la porte du Chapeau rouge avec la nouvelle Porte Richelieu*. On déplace de même quatre canons servant de bornes. Il semble bien que le pilier joignant la Bourse soit à son tour également déplacé : cette opération a lieu partiellement de nuit comme en témoignent les frais d'éclairage, et sur décision des Jurats seuls, qui, en cette époque où les caisses de la Ville ne sont guère pleines, n'hésitent pas, démentant ainsi leur réputation de ladrerie, à engager les frais d'une opération coûteuse consistant à *démolir* et à *reconstruire* les piliers de la grille du Chapeau Rouge dans un souci de *symétrie*. L'Intendant Dupré de Saint-Maur, dans une lettre du 11 décembre 1781, leur reproche ces extravagantes dépenses et leur enjoint de le consulter à l'avenir : [que] *lorsque vous jugez à propos de faire quelques dépenses ou entreprises extraordinaires aussi considérables, vous eussiez l'attention de m'en prévenir...*



220

Le déplacement du pilier libre de quelque 60 mètres l'amène légèrement au nord de la nouvelle rue Porte Richelieu, de telle sorte que les piliers de la porte de Tourny et Gabriel encadrent maintenant les deux portes et les grilles tendues entre elles. La *rue de la grille* restera longtemps dans la mémoire des Bordelais.

Un dessin de Louis¹⁷⁴ montre en bas du cours du Chapeau Rouge, en lieu et place de la porte monumentale, une grille sur banquettes de pierre, dont les travées sont soutenues régulièrement par des consoles butantes.

Pourtant un plan de 1777, établi à propos²²⁰ précisément d'un manquement à la symétrie, montre l'emplacement de deux portes en vis-à-vis du cours du Chapeau rouge et de la rue Porte Richelieu¹⁷⁵. Comment expliquer dès lors que la porte du Chapeau Rouge n'apparaisse pas sur le dessin de Louis ?

Il semble que l'arc de triomphe de fer de 1746 ait bien finalement été détruit, et qu'on ait laissé une porte ordinaire en simple claire-voie en face du cours du Chapeau Rouge. Le marché de Mayer est passé *pour la principale porte*, la nouvelle, celle qui porte le nom de Richelieu, et sert en quelque sorte de rideau au Théâtre. Le lieu important de la Ville se déplace une nouvelle fois, à l'avantage du Théâtre, du Gouverneur et de l'architecte Louis.

Il ne faut pas oublier non plus que l'on se vante lors de la réalisation en 1746, à peine 27 ans auparavant, de gagner plus de 2000 livres sur le devis ; il est possible que Mathurin Fuet ait utilisé un fer de qualité médiocre, résistant mal aux rigueurs du temps et à l'exposition permanente à l'air humide. Il est même possible que le projet ait prévu que les ornements au moins seraient laissés à l'état de fer poli, sans peinture¹⁷⁶. On trouve en tout cas dans les Comptes de la Ville la preuve de réparations¹⁷⁷.

171. *Les portes de Bordeaux*, p. 24 (d'après A. M. Bdx. D 100 F° 115)

172. Ch. Saunier, *Bordeaux*, 1909, p. 101.

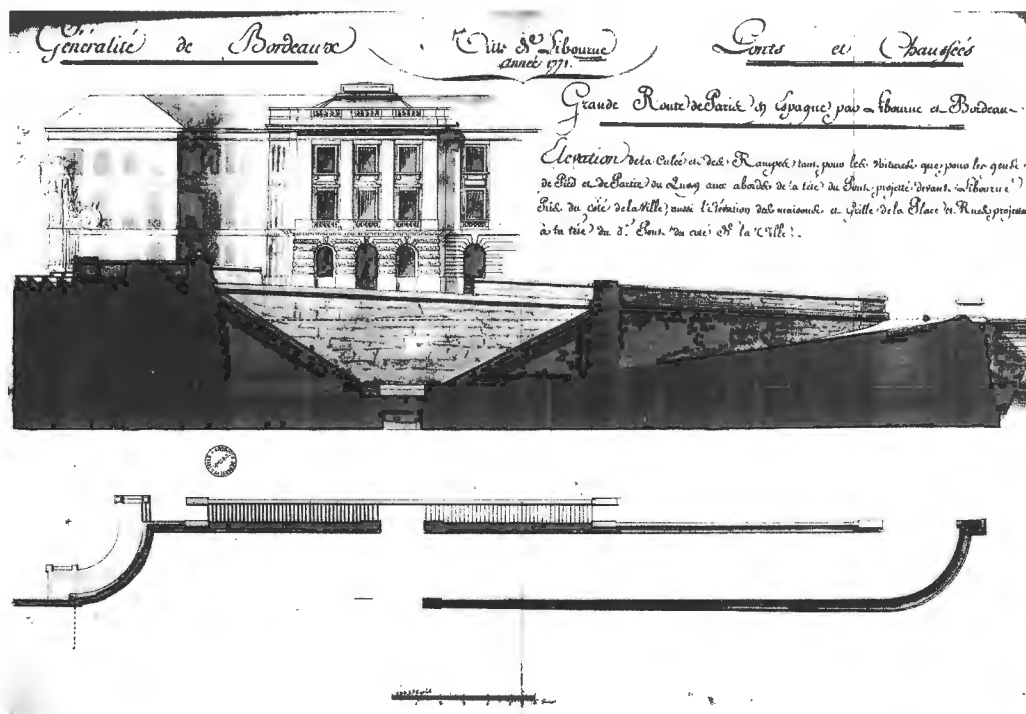
173. Les documents sont partiellement brûlés.

174. Catalogue de l'Exposition *Les Arts du Théâtre de Watteau à Fragonard*, cote 149 bis. La gravure par Poulléau figure dans l'Album sur la Salle de Spectacle ; et publié dans l'*Histoire de Bordeaux* de Camille Jullian (*Vue perspective de l'extérieur du Théâtre*, fig. 54).

175. A. D. Gir., 2 Z 38. Plan de la façade de Louis sur la Garonne, établi parce que M. de la Molère s'écarte de l'alignement fixé par le Bureau de Finances et respecté par Fonfrède pour le renflement de la tour ronde. Ce document est confirmé par le plan de Brion conservé aux Archives Municipales.

176. Le devis de la porte de Tourny (P. J. N° 2) précise à un moment *tous les ornements bien sizellez et le fer bien blanchy*.

177. A. M. Bdx. CC 253 — 1774 — 1195 livres à Dumaine pour réparations à la Porte du Chapeau Rouge.



Il serait étonnant que le même modèle de porte ait été repris par Louis, même si son vocabulaire très classique retrouvait une certaine modernité. On ne peut que mentionner le dessin de porte figurant au portefeuille de Louis, sur lequel on ne sait rien sinon qu'il était vraisemblablement destiné à un portail de château.

A une date voisine, 1771, on projette à Libourne une nouvelle entrée de ville à l'aboutissement d'un pont ; le dessin de l'élévation montre clairement que l'exemple bordelais sert de modèle, à ceci près que Bordeaux n'a pas encore de pont : entre le socle rustique à chaînes de bossages et la façade palatiale, s'intercale à la tête de pont la porte monumentale et sa grille de fer forgé en claire-voie : la ville close selon le concept encore en usage au XVIII^e siècle l'est symboliquement, elle s'ouvre vraiment au regard comme le domaine de ceux qui l'administrent au nom du Roi¹⁷⁸.

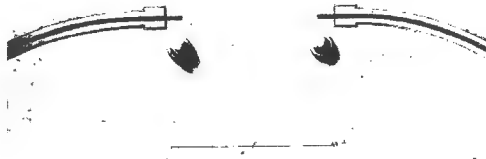
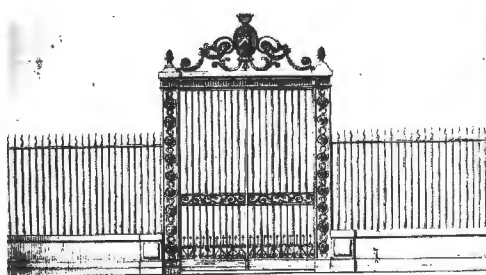
Les portes du Jardin public

Je les place en annexe des portes de la Ville, bien que le dessin soit dû à l'architecte Voisin selon toute probabilité¹⁷⁹, parce qu'elles sont réalisées à la fin de la période d'influence de Tourny et Gabriel, font partie de leur projet général d'embellissements et obéissent encore au principe directeur de ceux-ci.

Il fallut dix ans de travaux, entre 1746 et 1756, pour ouvrir le Jardin royal de Bordeaux. On se préoccupe très tôt de le clôturer, c'est Mathurin Fuet qui conclut le marché des grillages de fer et reçoit les paiements de la Ville entre

221

222



223

221. — Ville de Libourne, 1771. Élévation de la culée et des rampes... et de partie du quai aux abords de la tête de pont projeté devant Libourne.
222. — Grille et porte de fer forgé ; cartouche portant les armes d'azur au chevron d'argent accompagné d'un mascaron (ou tête de lion) de même, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent.

178. A. D. Gir. 8 J 295. Je remercie J.-P. Bériac qui m'a communiqué ce document.

179. Je me réfère essentiellement au mémoire de D. E. S. de M. Deler, *Le Jardin Public de Bordeaux*, 1960. Je n'ai pas trouvé le dessin des Archives départementales coté C 1184, *Projet de grille pour la Place du Champ-de-Mars*.

180. A. D. Gir. C 1 221, 1 222 ; A. M. Bdx. D D 17 c.

181. Pl. XV. (A. D. Gir. C 1 183 et C 1 221).

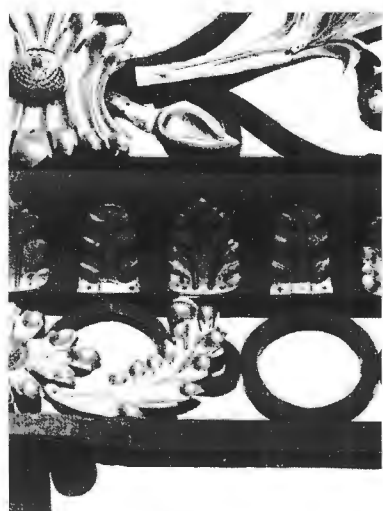
182. Les piliers ont perdu leur couronnement. Un autre exemple dû sans doute à une imitation contemporaine est visible au siège actuel du CREPS à Talence, ancien château Monadey, propriété d'Abraham Gradis depuis 1748. Malheureusement manque le portail central.



224



225



227



226

223. — Porte principale du Jardin public.

224. — Barre de linteau, inscription

F * P * P * KAU * ZAC A * N * 1761.

225. — Porte latérale nord. Couronnement.

226. — Porte latérale nord, inscription 1761.

227. — Porte latérale sud, inscription 1757.

Tous les auteurs, y compris Brutails, Courteault et Deshairs, donnent les portes actuelles du cours de Verdun pour des œuvres modernes, exécutées par Faget. M. Deler a bien vu en étudiant le dossier de restauration du Jardin public par l'architecte Charles Burguet en 1858 que, si ce dernier dessine les projets de nouvelle clôture sur le cours de Verdun, «il a été en effet décidé de conserver les 3 portes... restaurées fidèlement dans le style du XVIII^e siècle», et le dessin de Burguet¹⁸³ inclut la grande porte centrale ancienne dans son projet.

M. Deler a bien vu également que Fuet ne passe aucun marché pour ce type d'ouvrage au Jardin public. Or si l'on regarde attentivement le linteau des trois portes actuellement en place, côté jardin, on a la surprise de découvrir qu'elles sont ainsi marquées :

- à la grande porte centrale s'étale sur la barre de linteau cintrée l'inscription suivante :

F * P * P * KAU * ZAC A * N * 1761

et sur l'autre face : Faget, 1868

- sur la porte du côté de la rue d'Aviau : 1761

- sur la porte du côté de la ville : 1757

183. Pl. XXVIII (A. M. Bdx Carton XXII D plan 169).

une création de Faget, la grappe de raisins soutenue par deux volutes en cœur flanquées d'épis de maïs, couronnement qui n'est pas une bien grande réussite.

La deuxième : les panneaux sont tous à barreaux droits ; plus de bourgeonnements vers le ciel. Ce n'est pas par ignorance de cette technique que l'on procède à cet abandon, puisque Kauzac entre autres l'a pratiquée. Mais le temps a passé, et comme on le verra à Saint-Michel à la même période, on adapte les modèles vers plus de rigueur. On ajoute une frise de feuillage (sans doute refaite) sous la corniche, comme dans les modèles classiques de Marot²⁰⁷, alternance d'acanthes et de lotus.

Que faut-il penser des chapiteaux forgés en haut des montants du chambranle de la porte principale ? Leur composition qui ne rappelle rien de ce que j'ai pu consulter me semble relever d'une incompréhension par Faget de ce qui avait été réalisé en 1761 ; ce qui est vraisemblable pour le fouillis de feuillages l'est moins pour les têtes de bœuf qui tiennent lieu de volutes ; ce sont des restaurations, mais il paraît peu vraisemblable que l'idée vienne de cette restauration. Si tel était le cas, alors il faudrait admettre le recours à l'antique dans un style de transition à une date très haute, sous l'influence non pas de l'architecture, mais du mobilier.

Un médaillon de tôle aux armes de la Ville a été racheté par le musée des Arts décoratifs ; il pourrait provenir d'une des portes du jardin Royal.

La grille du château d'Argent-sur-Sauldre

On a pu croire un moment que l'une des portes de la Ville de Bordeaux avait été retrouvée, utilisée en remploi au château d'Argent, dans le Cher. La légende d'une carte postale ancienne, communiquée par le professeur R. Crozet à M. P. Roudié, reproduisant le portail du château, indiquait en effet que la grille proviendrait des portes de la ville de Bordeaux²⁰⁸.

Une tradition différente, également véhiculée par la légende d'une carte, voulait que cette grille ait été offerte par la ville de Bourges en l'honneur du baptême du fils du propriétaire ; ce dernier n'était autre que Nicolas Dupré de Saint-Maur qui, alors intendant du Berry, acheta le château en 1765.

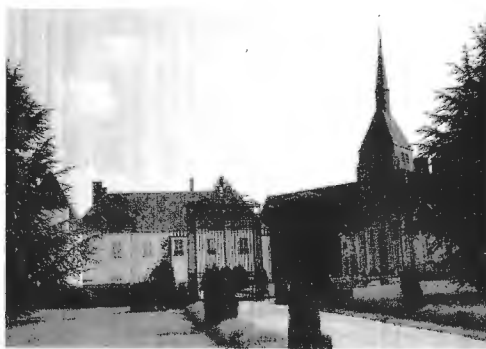
Or le *Livre des Dépenses* de Dupré de Saint-Maur, devenu intendant de Guyenne en juin 1776, mentionne à l'année 1777 : *Grille de fer — dudit jour [12 mai], payée au sieur Ramboy, serrurier rue des Boucheries, faubourg Saint-Germain, mille deux livres à compte de la grille de fer qu'il me*



230

230. — Porte principale du Jardin public, dessin de Flos. 1868.

231. — Argent-sur-Sauldre. Porte et grilles du château, 1777. Ramboy, serrurier.



*fait pour l'entrée du château d'Argent — ... Nota — Je lui ai donné six cent livres à compte lorsque je l'ai commandée*²⁰⁹.

Ceci règle donc les questions de la date et de l'origine de la grille, ni offerte par Bourges, ni empruntée à Bordeaux, mais bien réalisée pour le château d'Argent aux frais de son propriétaire par un artisan parisien. L'origine de l'invention du dessin reste, quant à elle, inconnue.

231

207. L. Blanc, 1929, pl. 40.

208. La documentation ancienne est abondante : A. Buhot de Kersers, *Statistique monumentale du département du Cher*, Paris, librairie Vve Morel et Cie, 1875 ; *Notes de M. le comte E. de Barral et de l'abbé A. de Barral*, Paris-Lyon, Delhomme et Brionet éditeurs, 1898 ; S. Bodin, *Les châteaux du Berry*, Paris, éd. Van Cest, 1946. Je remercie M. J.-Y. Ribault, directeur des services d'archives du Cher pour les renseignements aimablement communiqués, ainsi que Mme M.-H. Merceron, architecte-adjoint des Bâtiments de France du Cher, Mme Pierre de Montbel et M. André Mardesson.

209. A.H.G., tome 34, p. 431. La quincaillerie (serrures, vis, loquets à bascule, etc.) est également achetée à Paris, chez Tavernier, marchand *Au cygne*, quai de la Ferraille. Seuls les gros fers sont livrés par un artisan local, Pierrot Supplisson, maréchal à Argent. Intendant à Bordeaux, Dupré de Saint-Maur commande également son orfèvrerie à Paris...

La grande porte était, de fait, un ouvrage riche ; les vantaux à barreaux droits sommés de fers de lance et de canaux sont encadrés de montants en pilastres cannelés à chapiteaux feuillagés et d'une traverse supérieure ajourée d'entrelacs de ronds. Le couronnement armorié en fer et bronze est organisé autour de deux écussons ovales divergents, surmontés d'une couronne de marquis. Les armes seraient celles des Dupré de Cossigny à gauche, à droite celles de son épouse, née Lenoir, au compas ouvert en chevron. Elles sont portées par deux lions à demi dressés, opposés dos à dos ; entre leurs pattes, de deux cornes d'abondance s'échappent fleurs et fruits. Le couronnement semble posé sur une draperie de métal, bordé d'un ajour losangé, dont les plis lourds s'incurvent et cachent à demi la traverse haute et le linteau. D'importantes consoles en hérissons flanquent les deux portes piétonnières latérales, à la manière de Jules Hardouin-Mansart (on en retrouvera au château Saint-Georges à Montagne Saint-Emilion).

La documentation est abondante en ce qui concerne le château et sa grille, «ce qui reste de plus remarquable», mais souvent fantaisiste. Victor Louis est le plus souvent cité comme l'auteur des bâtiments ; quant à la grille, un article publié dans la presse locale en 1959 assure, troisième version, qu'elle est, «croit-on, de Gabriel ou d'un de ses élèves».

Enfin sérieusement, M. Ch. Taillard, dans sa thèse sur Victor Louis²¹⁰, remarque que, entre 1765 et 1776, avant son départ pour Bordeaux, Dupré de Saint-Maur fait modifier l'agencement général du château, rasant certains bâtiments, édifant de nouvelles dépendances ; la

réorientation du corps de bâtiment principal se fait au cours d'un aménagement global des jardins, d'agrément et autres, inclus dans un réseau serré d'allées compartimentant et organisant l'espace, «ménageant boulingrin, cabinets de verdure et fabrique». M. Taillard pense que ce «bel ensemble» a peut-être été établi par l'orléanais Henri Duhamel du Monceau, botaniste d'abord et esprit encyclopédique.

En l'absence de documents de référence, il n'est peut-être pas besoin, pour trouver un auteur au dessin de la grille, de se tourner vers Victor Louis, à qui on a tant prêté, auquel Dupré de Saint-Maur demande, seulement dans les premiers mois de 1778, pour refaire Argent des plans que la disgrâce de l'intendant puis la Révolution ne permettront pas de réaliser. Car Duhamel du Monceau a publié en 1767 *L'art du serrurier*, et il est sûrement au fait des meilleurs artisans parisiens pour en recommander un à Dupré de Saint-Maur et des meilleurs dessins pour en choisir un modèle. La grille parachève, comme on le fait systématiquement depuis le début du siècle, l'ordonnancement des cours et jardins. Et dans un style néo-classique, où l'organisation orthogonale et le répertoire décoratif de l'architecture prévaut, se sont glissés les deux lions encadrant les armoiries jumelles d'une gravure de Jacques-Valentin Fontaine, démodée à cause de son dessin contourné²¹¹.

Les liens particuliers entre Louis, Dupré de Saint-Maur et Bordeaux, l'état d'inachèvement du projet contrastant avec la perfection de la grille, sont sans doute à l'origine de ce qui, à défaut d'autre preuve, pourrait bien n'être qu'une succession de glissements dans la tradition.

L'hôtel de la Marine, vers 1760

Au n° 9 de la place Tourny, le bâtiment bas à façade incurvée est commencé en 1758 à l'intention des Dames de la Foi, dites les Minimettes, et de leur école charitable. Les travaux sont menés sous la direction de Richard-François Bonfin, ingénieur et directeur des travaux de la Ville²¹². A la suite de quelques péripéties il est décidé en 1763 de le reconvertir en hôtel de la Marine, ce qui entraîne des révisions de la distribution et de l'aménagement intérieur. Il semble bien néanmoins que dès 1760, le gros œuvre terminé, beaucoup de ferronneries sont déjà achevées (l'appui de communion de la chapelle, les banquettes pour mettre au devant des tribunes), et la rampe de l'escalier en cours de l'être.

Même si ce dernier est modifié, passant de deux à trois volées quelques années plus tard, il est vraisemblable que Bonfin en fixe le dessin dès l'origine, ce que confirme l'ouvrage encore en place : le jeu des contrastes est important, tout est encore rocaille ; les enroulements des petits panneaux rythment comme des pilastres la succession des grands, bien centrés sur un motif central en cœur, asymétrique suivant le biais de la pente, flanqué de contours nerveux.

Sont conservés également le riche heurtoir en boucle du portail d'entrée et sa platine découpée en arabesques légères sommées d'un balustre, ainsi que celle, contournée, de l'entrée de serrure

210. C. Taillard, *Victor Louis, 1731-1800*, thèse pour le doctorat d'état, Paris IV, 1991.

211. Cf L. Blanc, *Le fer forgé en France, la Régence*, pl. 15. Sous une forme plus menue, on retrouve également un lion héraldique sur un couronnement proposé par la planche 16 de l'*Encyclopédie*. M. Mardesson me signale l'état de délabrement du couronnement visible sur la photographie : lions et draperies, ainsi que la couronne, ont disparu, rongés par la rouille, en dénaturant la composition. La dégradation des ornements et leur non-remplacement constituent un processus caractéristique de l'évolution des ouvrages de fer forgé, entraînant leur appauvrissement et leur uniformisation.

212. S. Debrest-Gillis, «l'hôtel de la Marine», *R. H. B.*, tome XXIII, 1988-1989, p. 139.



232



233

Hôtel de la Marine :
232 et 233. — Escalier d'honneur, aux
armes de la ville, vers 1760.
234. — Heurtoir-pendeloque
de la porte d'un des magasins ,
cours de Verdun.
235. — Heurtoir du grand portail.
Hôtel du Gouvernement :
236 et 237. — Escalier des apparte-
ments privés.
238. — Départ de l'escalier.



234



235

²³⁴ en trèfle ; les heurtoirs en pendeloques des anciens magasins sur le cours de Verdun, destinés à entreposer gréments et produits coloniaux sous clef.

Bien que non maître encore, François Mayer travaille à cette date aux ouvrages de serrurerie commandés par Bonfin pour la Ville, y compris à la maison des Dames de la Foi ²¹³. Il n'est pas impossible qu'on lui doive les ouvrages encore en place aujourd'hui.

213 . A. D. Gir. C 1052.



236



237



238

L'hôtel du Gouvernement : l'escalier des appartements privés

Un escalier ancien est conservé dans l'actuelle résidence du Préfet de région, qui desservait des appartements privés dans ce qui fut au XVIII^e siècle l'hôtel du Gouvernement. Faute de documents plus précis, on peut, compte tenu du style, le mettre en relation avec l'arrivée à Bordeaux du maréchal de Richelieu, gouverneur de Guyenne, en 1758. Certes les jurats avaient fait réparer et meubler l'hôtel avant qu'il n'arrive. Mais ce grand seigneur ne devait pas se faire une grande idée des réalisations provinciales ; car il fit venir ses artisans parisiens, un marbrier, Balthazar Perrier, un ébéniste, Joseph Kiefer, et un serrurier auquel il accorde un brevet de maîtrise, Jacques Henry dit Bertin. Il est possible d'envisager que cette rampe, d'allure beaucoup plus parisienne que bordelaise apparemment, ait été réalisée par ce dernier dans les années 1760. Pas d'asymétrie rocaille dans la composition des panneaux et pilastres ; mais une certaine fluidité née de l'emboîtement des formes souples des pilastres, et des volutes qui flanquent et portent les médaillons garnis de culots et graines. On n'est pas très loin de l'esprit du dessin pour l'escalier de la Bourse en 1746.

La console de départ enroulée sur elle-même au départ de la volute de la marche apporte quelques nuances : dans cette cage au développement étroit — c'est un escalier de dégagement — elle est l'élément le plus riche, garnie de feuillages, de tiges grenues comme des cosses de pois ; l'aileron de la base que dessine une double volute issue du noyau est comme pressé, écrasé vers le bas en un mouvement qui annonce sans doute la grecque. Et le pilier de départ est sommé d'une pomme en languettes découpées, comme celles qui couronnent certains anneaux de clefs de maîtrise, et comparables à celle de Charlut à La Réole, au sommet de la grille intérieure du cloître. Que dire, sinon qu'on aimerait bien que l'homme de goût parisien ait fait appel à la collaboration de l'artisan *habile* local ? Mais tout artisan habile en était peut-être capable... Le travail de la console est infiniment moins délicat que celui de Charlut à La Réole.

Comme dans le cas du mobilier, le Louis XV de ce tournant de demi-siècle se dépouille de trop d'emphase et accorde à la souplesse d'une ligne simple tout son prix : on ne s'en est pas lassé²¹⁴.

214. Lors de l'aménagement de l'hôtel du Gouvernement en Archevêché entre 1860 et 1865, la rampe de l'escalier d'honneur fut sans doute confiée aux Faget, le dessin se retrouvant dans leur portefeuille. Il est possible qu'on ait alors restauré la console alourdie.

Le fer forgé des édifices religieux bordelais entre 1730 et 1765

Beaucoup des ouvrages créés alors ont disparu : ceux qui sont conservés datent du milieu du siècle, et l'ensemble réalisé alors à Saint-Michel permet de dater le changement d'orientation du goût. On ne peut préciser si des architectes furent ou non consultés. Il est simplement noté dans les archives de Sainte-Eulalie lors d'une délibération de fabrique de 1746 que *des architectes et gens entendus* seraient consultés pour remettre en état l'église ; les réparations sont entreprises en 1750, c'est-à-dire à la veille de la mise en place ²⁴⁵ de la grille de la chapelle Saint-Clair. D'autre part, c'est le moment où beaucoup de grands édifices religieux français choisissent une décoration nouvelle, dont la modernisation des clôtures de chœur par des grillages est un élément indispensable.

Saint-Michel poursuit régulièrement le renouvellement de son mobilier religieux par des grillages entrepris au tout début du siècle. Brièvement :

- en 1734, Jean Martial, l'auteur de la clôture du chœur de 1705, reçoit 135 livres pour une porte de fer permettant un accès latéral au chœur.

- en 1735, on fait dorer par Pierre Milet, doreur et sculpteur, les couronnements et croix des deux grillages qui sont aux côtés du maître-autel. Ces indications donnent à penser que la forme générale des grilles qui sont conservées est déjà adoptée.

- en 1737, le maître serrurier René Poitevin reçoit 700 livres pour la clôture de la nef de Saint-Jean ; celle-ci joignant la grille d'entrée du chœur, il est permis de penser que peut-être, dans un souci d'harmonie qu'on verra intervenir par la suite, celle-ci sert de modèle.

- puis en avril 1748, commence l'équipement des chapelles latérales :

- le maître serrurier Simon Vallet forge la grille de la chapelle Saint-François, et celle de la chapelle du Saint-Sépulchre est exécutée par le maître Pierre Laporte.

- en 1751, Pierre Kauzac, compagnon, qui a sans doute travaillé à la porte de Tourny, forge les ²³⁹ deux grilles des chapelles de Saint-Joseph et Sainte-Apollonie, tandis qu'à Sainte-Eulalie, Blaise Charlut, maître serrurier, réolais, réalise la grille de clôture de la chapelle Saint-Clair.

- en 1753 ou 1754, serait forgée la clôture de ²⁴⁰ la chapelle Saint-Marc, tandis qu'en 1753, est réalisée à la demande de Guillaume Tennet, grand ouvrier, le complément de la clôture latérale du chœur, par un serrurier dont on ignore le nom, mais qui pourrait bien être Pierre Laporte.

- en 1754, un des maîtres serruriers de la famille des Dumaine forge la clôture de la ²⁴¹ chapelle Sainte-Suzanne.

- en 1758, c'est le tour de la chapelle Saint-²⁴² Louis, dernière chapelle du bas-côté nord, dont la grille est faite par le maître serrurier Pierre ²⁴³ Laporte ; le dessin joint à la police de peinture et dorure contractée par Jacques Chopis, dessin coté ²¹⁵, donne l'assurance que malgré les restaurations, cette grille n'a pas été modifiée, et l'on peut faire la même hypothèse en ce qui concerne les autres.

- A Sainte-Croix, où on a fait faire de nouvelles ²⁴⁸ orgues dont le buffet porte la date de 1748, et dont la réception a lieu en 1756, sont faits des balconnets à la tribune de l'orgue, qui doivent suivre de près la réalisation du buffet, et pourraient bien être de Blaise Charlut.

Saint-Michel, réalisations dans le chœur - 1734-1737 (détruit)

Une série d'ouvrages importants de fer prennent place à cette date autour du chœur, qu'on continue d'ouvrir, tout en maintenant la sécurité. Le 30 décembre 1732, le menuisier Jean Rey est payé pour avoir démoli le boisage qui était au côté du sanctuaire ²¹⁶. Le 16 novembre 1734, Maître Martial, rencontré en 1705, reçoit de M. Mercier, négociant et grand ouvrier, 135 livres pour la porte de fer qui va du sanctuaire à Nostre-Dame sous le banc des syndics et ouvriers ²¹⁷, permettant un accès latéral au chœur et remplaçant la précédente clôture de bois.

A ceci s'ajoute, des deux côtés, la clôture du sanctuaire entre les deux derniers piliers, car le 13 mai 1735, Pierre Milet, sculpteur et doreur rue Sainte-Catherine, s'engage à dorer les deux couronnements et croix des deux grillages de fer qui sont aux deux côtés du maître hôtel ... d'or fin de Paris, grand or jaune et à l'huile pour la somme de 180 livres, le tout étant parfait le 23 juin pour la Pentecôte comme prévu, et payé des deniers de Demons, syndic ²¹⁸. On ignore le nom du serrurier ; ce peut être Martial, ou Poitevin

²¹⁵ . P. J. n° 5a et b.

²¹⁶ . A. D. Gir. G2251 f° 149.

²¹⁷ . A. D. Gir. G2223 f° 16 ; donc en bas des marches du sanctuaire, entre les deuxième et troisième piliers. cf. fig. 39, en E.

²¹⁸ . A. D. Gir. G2250 f° 94 et G2323 f° 27.

ou un autre. Mais ces indications donnent à penser que la forme générale des grilles est déjà adoptée.

Enfin le 11 mai 1737, le maître serrurier René Poitevin reçoit de Mercier encore, 700 livres pour prix de la clôture de la *nef Saint-Jean*, qu'il a fournie le 1er avril ²¹⁹. Le 18 août, Nicolas

Goudeau jeune, doreur, rue des Eydes, s'engage à *dorer tout le couronnement et platebande du grillage en fer... au nef Saint-Jean*, et à *fournir un Saint-Jean en bois de chaine de 19 pouces de hauteur* ²²⁰ pour emplir la niche, lequel sera doré en plain, la croix et aigneau argenté, le restant dudit grillage puis ladite frise jusques en bas je mettré en noir et à l'huile, pour la somme de 100 livres ²²¹.

La chapelle Saint-François - 1748 - Simon Vallet (détruit)

Le 6 avril 1748, M. Géraud, grand ouvrier de Saint-Michel paie à *moy Valet pour un grillage que j'ay fait à la chapelle de Saint-François pesant 1833 l à 40 L le %* soit 733 livres 4 sols ²²². Le peintre

Cajetan Lamagne reçoit le 23 mai 1748 90 livres pour la dorure et peinture du grillage de la chapelle Saint-François ²²³. Simon Vallet est reçu maître en 1731.

La chapelle du Saint-Sépulchre - 1748 - Pierre Laporte (détruit)

Un don de 100 L. a été fait par D^e Janne de la Pierre par son testament du 3 may 1739 retenu par Guy, notaire *ce pour réparer et décorer la chapelle de Saint-Sépulchre*. Il est reçu en avril 1745 sous la gestion de Gabriel Pery ²²⁴.

Le 26 avril 1748, Laporte, reçu maître en 1740, signe une quittance : *Pour Monsieur Combes avoir fait une closture pour la chapelle du Saint-Sépulchre pèse mille cinq cents soixante quatre livres marché fait à grante livres le quintal monte 625 L. 12 s.* ²²⁵.

Le 23 mai, Cajetan Lamagne reçoit 70 L., soit 5 L. de moins que demandé, pour la peinture et dorure.

Le même Laporte reçoit 60 livres pour avoir fait *l'escalier de la chaire à prêcher* le 25 décembre de la même année ²²⁶; la faible somme semble indiquer un travail de gros fers pour fixation.

219 . A. D. Gir. G2250 f° 53 ; un autre document (G2323 f° 27) date 1735 ; mais c'est une copie de comptes et il dut y avoir erreur.

220 . Environ 38 cm.

221 . A. D. Gir. G2250/43.

222 . A. D. Gir. G2343 f° 32.

223 . A. D. Gir. G2343 f° 43.

224 . A. D. Gir. G2346 f° 18.

225 . A. D. Gir. G2343 f° 36.

226 . A. D. Gir. G2343 f° 87. Dupuy le répare en 1751 sous la direction d'Alary.

227 . Voir notice.

228 . Jean Séguy, négociant et marchand de fer, descendant d'un Jehan Seguy serrurier au 17^{ème} siècle.

229 . A. D. Gir. G2345 f° 82.

230 . A. D. Gir. G2345/87.

231 . A. D. Gir. G2345 f° 44.

232 . A. D. Gir. G2345 f° 58 et G2323 f° 62 v°.

233 . On procède ainsi pour éviter le risque d'éclatement de la pierre sous l'action du fer.

Les grilles des chapelles Saint-Joseph et Sainte-Apollonie - Pierre Kauzac - 1751

Sous la gestion de Pierre Lassalle, bourgeois de Bordeaux, négociant au Pont Saint-Jean, on grille les deux premières chapelles de la nef les plus proches du chœur, celles de Sainte-Apollonie et de Saint-Joseph, et pour ce faire, on s'adresse ²³⁹ à un compagnon serrurier, passé par Paris avant de travailler peut-être à la porte Tourny, et qui n'a point encore accédé à la maîtrise, Pierre Kauzac ²²⁷.

On a le décompte des fournitures :

• du 16 février 1751 : *M. Lassalle... doit à Seguy* ²²⁸, *livré de son ordre à M. Caussat, serrurier* ²²⁹ :

50 b [barres] de fer carré mart. d'Esp^e p^e 1976 l. à 16 L. 10 s. le % 326.00.9
29 septembre Livré au S Alaire pour l'usage de l'église Saint-Michel :
1/2 B^e fer carré onde d'Esp^e 15 1/2 à 3 s. 3d 2.10.3
L. 328.11

• du 15 février 1751, M. Lassalle, négociant en ville, doit à Touges, marchand de fer ²³⁰ 401 L. 13 s. 3 d. *pour ce qui suit, livré suivant son ordre et pour son compte à maître Kauzac, serrurier, savoir :*

41 barres fer quaré de 10 et 12 lignes | p^e 2512 l. à 10 barres fer plat allemande | 16 L. le %

Kauzac reçoit une série d'acomptes le 2 avril (300 L.), le 15 mai (120 L.), le 23 mai (120 L.), le 7 juin (162 L.), le 9 juin enfin pour solde de tous les grillages 173 L. 10 sols 20 deniers — soit au total 875 L. 10 sols ²³¹.

Le 21 juin, un mémoire de Kauzac détaille les 46 quintaux 4 livres de fer qu'il a travaillés à 35 L. le quintal pour les deux chapelles, ce qui donne un total de 1611 L. 8 s. ²³². Ces grillages lui ont été payés à ce prix le 18 juin, ainsi que 52 L. 6 s. à Laffon Frères pour le plomb fourni au S^r Kauzac pour sceller le grillage des chapelles ²³³,

93 L. 18 s. à Alary l'architecte pour *démolition, six grosses pierres, chaux, etc.* et 200 L. à Noël Silvain et Jean Arnaud associés doreurs, pour *peindre et dorer ensuite tous les chapiteaux et couronnement des deux chapelles conformément aux autres grillages des chapelles qui ont été si devant faite*²³⁴. Ceci donne à penser que les grilles de 1748 devaient être bien proches de celles de Kauzac.

Le détail des fournitures permet de calculer la valeur ajoutée au fer par le travail de Kauzac. Il reçoit pour 729 L. 29 s. 3 d. de fer brut qu'il facture après travail 1611 L. 8 s. Le fer neuf fourni à 16 L. environ est vendu travaillé 35 L. ; la valeur initiale est à peine doublée, ce qui contraste fortement avec ce que l'on constate de nos jours sur la valeur ajoutée. D'ailleurs, Kauzac, qui n'est pas encore maître et qui aura tant de peine à obtenir sa maîtrise un an plus tard demande 5 livres de moins par quintal que Vallet et Laporte en 1748, donc trois ans auparavant, ce qui fait faire au Sieur Lassalle une économie substantielle de 230 livres.

239

239. — Saint-Michel.
Porte et grilles de la chapelle Saint-Joseph ;
Pierre Kauzac, 1751.



Chapelle Saint-Marc - 1753 (?) - Joseph Perrain (?)

On trouve en date des 23 novembre 1752 et 7 janvier 1753 deux quittances de Perrain, la première de 501 L., la seconde de 498 L., à *compte et pour solde de l'ouvrage que je fais et que j'ay fait à Saint-Michel pour l'ordre de M. Dubergier Fils, grand ouvrier de Saint-Michel*²³⁵.

D'autres pièces comptables font état de paiements à Perrain, serrurier, pour des ferrements ordinaires en 1752 et 1754²³⁶. Joseph Perrain reçu maître en 1746, est un des serruriers importants de Bordeaux dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Les deux quittances mentionnées ci-dessus concernent des sommes relativement importantes, 999 livres au total. Or il existe une quittance de J. Arnaud, peintre, de 48 L. pour les ouvrages de dorure faits à la chapelle Saint-Marc par ordre de M. Dubergier en date du 27 mai 1753²³⁷, et une autre quittance d'Alary, l'architecte, en date

du 5 mai 1759, mais remontant au mois de Juillet 1754 (?) : il s'agit de 33 L. 10 s. *pour une banquette en pierre pour recevoir le grillage de fer à la chapelle Saint-Marc, dues encore par M. Dubergier*²³⁸. La gestion de Raymond Dubergier fils remontant à 1751, il y a de fortes chances que les grilles soient l'affectation de l'excédent de sa recette comme souvent, et même s'il a sans doute continué à être membre du conseil de Fabrique pendant un certain temps, il est peut-être possible de relier ces différents éléments pour conclure que Joseph Perrain est bien l'auteur de la grille de la chapelle Saint-Marc. Cette hypothèse est corroborée par le fait que la somme de 999 livres, facturée par Perrain, est plus élevée que le coût des précédentes chapelles ; or la chapelle Saint-Marc apparaît comme la plus large, ainsi que la chapelle Saint-Fort en vis-à-vis. D'autre part en 1754, la grille de la chapelle voisine de Sainte-Suzanne est payée 976 livres à Dumaine.

234. A. D. Gir. G2345 f° 67.

235. A. D. Gir. G 2346 f° 7 et 9, G2323 f° 66.

236. A. D. Gir. G 2323 f° 43 et 45.

237. A. D. Gir. G 2346 f° 11.

238. A. D. Gir. G 2348 f° 55.



240. — Saint-Michel.
Porte et grilles de la chapelle Saint-Marc.

240

La clôture de pourtour du chœur (détruit)

Le 4 juillet 1753, en délibération de Fabrique, l'un des grands ouvriers, M. Tennet a représenté qu'il conviendrait pour l'embellissement et décoration delad. Eglise de faire griller le chœur d'icelle, d'autant qu'au moyen de ce grillage tous les fidèles qui viennent à l'église pour assister aux offices divins pourroient les voir cellebrer en quelque lieu qu'ils fussent dans l'église²³⁹. Tennet offre de faire faire led. grillage et de fournir l'argent nécessaire pour cette dépense sans pouvoir rien repeter contre la Fabrique, sous condition néanmoins qu'il pourra y employer la somme de 1538 L. 5 s. 2d. qu'il doit de

sa gestion de grand ouvrier pour l'année dernière 1752. La délibération de Fabrique l'autorise à faire griller le chœur dans le goût et dans la manière qu'il trouvera à propos. Guillaume Tennet, qui vient de faire faire, toujours de ses deniers, une chaire qui est alors à même d'être placée²⁴⁰ est un ancien capitaine de navires, qui ne compte ses richesses que par millions²⁴¹, négociant sur les Fossés des Salinières ; il a acheté le 25 septembre 1752 pour 85000 livres un office d'écuyer-conseiller-secrétaire du Roy, qui lui permet d'accéder à la noblesse²⁴². En juillet 1752, il prend

239 . A. D. Gir. G 2303 f° 12v° et 13. - A. D. Gir. G 2309 f° 1 - C'est un souci général à cette époque.

240 . A. D. Gir. G 2303 f° 13.

241 . A. D. Gir. G 2313.

242 . A. D. Gir. QB 136, f° 81.

289

possession d'une maison rue de la Rousselle, d'une autre rue du Grand Cancéra, d'une encore place Saint-Projet, de deux rue des Vignes,... Le 12 janvier 1753, il loue une maison pour neuf ans rue Royale ²⁴³.

L'homme d'affaires qu'il est entend mener rondement celles de la Fabrique et cela ne va pas sans heurts, car les querelles de préséance se multiplient entre la Fabrique d'une part, le curé et les Bénéficiers de l'autre, ces derniers obtenant finalement gain de cause.

Rappelant le dernier litige, en avril 1753 ²⁴⁴, ils accuseront Tennet de se venger ²⁴⁵ lorsque, le 6 août, il veut faire exécuter la délibération, et placer le grillage qu'il a fait faire : le 5 août Pierre Renard, syndic des Bénéficiers de Saint-Michel, adresse un acte de protestation simple contre Sr Tenac (sic) et autres syndics et administrateurs de Saint-Michel ²⁴⁶. Le 6 août néanmoins, les ouvriers sont au travail et commencent la démolition de la clôture de pierre *par les côtés qui répondent de plus près aux places des Bénéficiers* ²⁴⁷. Ceux-ci requièrent le lieutenant général pour obtenir inhibition, transfert sur les lieux et verbal, effectués le 7 août ²⁴⁸.

Le mur a été démolì à la hauteur de 9 pieds ²⁴⁹ ; il ne reste plus entre les deux premiers piliers que quatre assises de pierre formant quatre pieds de hauteur (environ 1,38 m).

Le dimanche 12 août, deux délibérations de Fabrique sont enregistrées ²⁵⁰ : une première vise à l'apaisement, propose des aménagements (la pose de moquettes pour protéger des courants d'air) mais elle est biffée rageusement, et la seconde conclut aux pleins pouvoirs accordés aux syndics et grands ouvriers pour poursuivre l'affaire. Le 13 août, ²⁵¹ les syndics et grands ouvriers de Saint-Michel adressent une sommation aux Curés et Bénéficiers, et le 15 août, les Bénéficiers adressent un acte responsif et de protestation contre le Sr Descamps, grand ouvrier en exercice.

La Fabrique paie deux fois son avocat Duranteau, le 18 et 31 août, pour deux plaidoiries au Sénéchal ²⁵². Le 5 septembre, un appointment du Sénéchal de Guyenne permet à la Fabrique de continuer la démolition du mur de clôture du chœur ²⁵³.

Le 27 septembre 1753, les Bénéficiers adressent une protestation contre la Fabrique et l'appointment du Sénéchal de Guyenne ²⁵⁴.

Le 21 mars 1754, Perreins, serrurier (Joseph Perrain), touche 44 L. 2 s. pour 142 pattes attachées au pilier du chœur, qui semblent bien être destinées à fixer la chaire, après que la querelle se soit apaisée ²⁵⁵.

Le 4 septembre 1754, on paye à M. Lacombe, procureur du Sénéchal son compte des frais du

procès gagné contre M. les Bénéficiers et Curé, dont les pièces cy-attachées (hélas non), soit 34 L. 12 s.

Ce n'est qu'un épisode procédurier, révélateur de la lutte qui oppose partout les riches paroissiens aux curés moins bien partagés. Or si les dossiers de Fabrique permettent de suivre assez bien l'évolution de l'affaire, les arguments précis des uns et des autres, ils restent muets sur la chaire aussi bien que sur la fameuse clôture, enjeu de tant de rivalités. Il est probable que Tennet vexé garda par devers lui tous les papiers, s'il y en eut, et malgré mes recherches, je n'ai rien pu trouver.

Le don ne consistait pas en tout cas à faire griller tout le chœur, mais bien les parties qui ne l'étaient pas encore : on a vu que Martial a exécuté la clôture de l'entrée du chœur en 1705, et que les côtés du grand autel l'ont été vers 1735. Il restait donc à fournir quatre grilles joignant les piliers restants du chœur.

On sait seulement que le grillage avait été fait dans le goût et la manière que Tennet aura trouvé à propos... ²⁵⁶ ; qu'il se trouvait environ à la hauteur de quatre pieds du rez-de-chaussée, soit environ 1m,40 et donc sur un bahut ²⁵⁷, qu'il était d'un grand ornement pour l'église et d'une grande utilité pour les paroissiens en leur permettant d'entendre au moins les prônes et annonces ; que Tennet avait également projeté, *ayant fait placer des fiches dans les barres de fer qui ont été faites pour recevoir les tringles qui devront supporter les rideaux... de faire placer des rideaux de moquette depuis le haut dud. grillage jusqu'à la rencontre des stalles*.

On peut alors imaginer le jeu des enroulements de fer sur le fond coloré, variant suivant les temps et les fêtes de l'année liturgique, violet, rouge, vert, noir ou blanc ²⁵⁸, transposition métallique à l'échelle monumentale des arabesques dessinées par les ornements de dentelles et de broderies du costume.

On ne sait rien de l'exécutant des grilles. La rumeur citée par P. Courteault dans *Bordeaux, Cité Classique* ²⁵⁹ veut que ce soit un ébéniste du quartier, Feyneau qui ait été chargé de construire la chaire *avec de tels ornements qu'elle surpasse en magnificence toutes les autres* ²⁶⁰. Or le 28 juillet 1753, le serrurier Pierre Laporte, habitant rue de Casse, paroisse Saint-Michel, déjà auteur d'une grille en 1748, et qui le sera de nouveau en 1758, reprend par acte notarié à un certain Dupin l'adjudication obtenue en 1750 d'un terrain venant du couvent des Cordeliers, sis rue des Menuts, de 38 pieds de façade (soit 12m) sur la rue, pour y faire construire une maison ²⁶¹. Voilà un serrurier qui était en 1744 taxé de 6 livres 10 sols, possesseur d'une petite

243 . A. D. Gir. QB 136, f° 58, 189. Il meurt en 1786.

244 . A. D. Gir. G. 2303.

245 . A. D. Gir. G. 1667 f° 44.

246 . A. D. Gir. Q.D. 67.

247 . A. D. Gir. G. 1667 f° 43.

248 . A. D. Gir. G. 1667 f° 27.

249 . Environ 2,88 m.

250 . A. D. Gir. G. 2303 f° 13 à 19.

251 . A. D. Gir. Q.D. 67.

252 . A. D. Gir. G. 2323 f° 45.

253 . A. D. Gir. G. 1667 f° 41.

254 . A. D. Gir. 3E 15004 - Sejourné, 1753.

255 . A. D. Gir. G. 2323 f° 45 v°.

256 . A. D. Gir. G. 2303 f° 12 et 13.

257 . A. D. Gir. G. 2303 f° 13 à 17.

258 . Cf. Saint-Seurin : moquette violet ponceau.

259 . P. 98.

260 . A. D. Gir. G. 2303 f° 13-17.

261 . A. D. Gir. 3E 15004, Sejourné.

262 . A. D. Gir. G. 2346 f° 107.

263 . Et non 1753 comme l'écrit Brutails dans *Saint-Michel de Bordeaux*, p. 8.

264 . A. D. Gir. G. 2323 f° 45 v°.

265 . A. D. Gir. G. 2346 f° 33.

266 . A. D. Gir. G. 2346 f° 107.

267 . A. D. Gir. G. 2323 f° 83v°, A. D. Gir. G. 2334.

maison du revenu de 160 livres rue du Casse, et qui participe en 1753 aux adjudications de Tourny. Il a à coup sûr bien gagné sa vie entre temps, et la proximité des dates peut faire penser à l'utilisation à propos d'une somme récemment gagnée. Mais il est douteux qu'il y ait jamais

confirmation de ceci, et d'autres noms sont envisageables : Perrain qui pose la chaire le 21 mars 54, Dumaine avec qui Tennet traite pour les Demons en 1754²⁶² et qui ont tous les deux été employés en 1752 sous la gestion de Tennet, etc...

Chapelle Sainte-Suzanne - Dumaine - 1754



C'est le 18 mars 1754²⁶³ qu'un Dumaine, serrurier reçoit 976 L. 16 s. *pour le grillage* de la chapelle Sainte-Suzanne, le fer pesant 2.442 l. à raison de 8 sols la livre mis en place, selon les quittances n° 45 et 46²⁶⁴. Silvain le peintre, reçoit le même jour 130 L. pour le grisage et dorure de la chapelle suivant la quittance n° 47, et Alary, l'architecte, 100 L. pour la démolition du devant de la chapelle et la fourniture des pierres nécessaires à la mise en place suivant la quittance n° 48²⁶⁵.

Un billet de Tennet du 4 mars²⁶⁶ informe que le serrurier est prêt à poser, et qu'il faut faire *sortir le boizage* et faire mettre l'appuy en pierre ; Madame Demons de Latour *fera honneur à tout*. Il a convenu du prix du grillage à 7 s. 6 la livre : Dumaine aura gagné quelques sous sur l'accord, apparemment fait sans marché.

Il est impossible de préciser, en l'absence d'une quittance signée de Dumaine, de quel membre de la famille il s'agit dans ce cas précis. Il existe pour de la serrurerie ordinaire (vitreaux, ferrements, ferrures, etc...) des quittances signées de Etienne Dumaine, de Jean Dumaine de la rue des Augustins, et de Jean Dumaine de la rue Neuve. Ce dernier rachète la concession du banc appartenant auparavant à son beau-père, Hommeau, pour 75 L. le 18 février 1766²⁶⁷ : c'est sûrement l'indice d'un statut privilégié, mais n'implique pas forcément qu'il soit l'auteur de cette grille ; Hommeau, dont il épouse la fille en 1757, est l'un des serruriers ordinaires de Saint-Michel depuis environ 1724.

Saint-Michel :

241. — *Porte et grilles de la chapelle Sainte-Suzanne; Dumaine, 1754.*

Chapelle Saint-Louis - Pierre Laporte - 1758

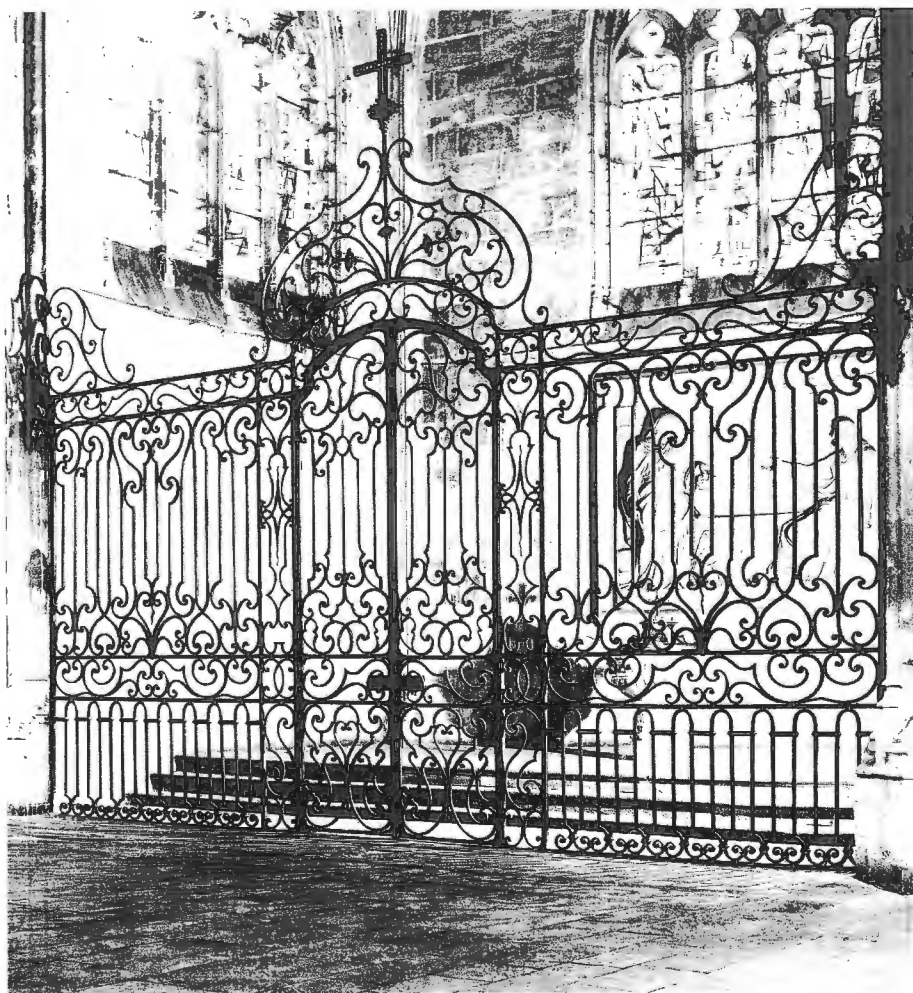
Le 26 avril, Pierre Laporte, maître serrurier rue du Casse, s'engage envers Pierre Lartigue, grand ouvrier, à *faire tout le grillage en fer pour clore et fermer la chapelle de Saint-Louis... Ce conformément à celui de la chapelle joignante appelée Sainte-Suzanne, sans... rien diminuer de la forme des ouvrages,... ni augmenter la force du fer...*, dans un délai d'un an maximum, pour la somme de 40 L. par quintal, avec garantie d'un an ²⁶⁸.

Chat échaudé craint l'eau froide ; la délibération du conseil de Fabrique du 4 juillet 1758 s'entoure de précautions et rappelle celle du 1er septembre 1756 arrétant que *les grands ouvriers ne pourront à l'avenir faire aucune réparation extraordinaire sans avoir été autorisés par délibération de la fabrique* ; autorise Lartigue à faire griller la chapelle Saint-Louis à ses frais sans pouvoir rien répéter contre la Fabrique, et encore sous condition qu'*il rendra compte de son administration dans le temps qu'il y est tenu, sans qu'il puisse être dispensé sous prétexte dud. grillage qu'il fera faire et poser* ²⁶⁹. Le livre de comptabilité de la Fabrique ne comporte pas les exercices 1755-1756...

Le 4 décembre 1758, Laporte demande à Lartigue de régler 600 L. au marchand de fer Seguy. Puis il reçoit 300 L. en acompte sur les ouvrages le 5 mars 1754. Alary a démoli les banquettes et balustrades de la chapelle de Saint-Louis et fourni le support de pierre de la grille le 18 avril 1759. Le grillage ou claire-voie ci-dessus a pesé 3353 l. à 40 livres le % et vaut donc 1341 L. 4 s., auxquelles s'ajoutent les 38 L. 10 s. de plomb pour les montants des portes. Laporte touche comme solde final 469 livres 14 s. le 5 mai 1759 ²⁷⁰.

Le livre de comptes de Saint-Michel mentionne 1369 L. 14 s. pour prix de son ouvrage à l'exercice de 1758 ²⁷¹.

Le 1er mai 1759, Jacques Chopis, peintre, ²⁴³ signe une police avec Jacques Lartigue, concernant la peinture et dorure de la chapelle ²⁷². La police donne le détail des travaux de dorure à effectuer pour 250 livres, qui sont réglées le 27 mars 1759 ²⁷³. J. Chopis a utilisé *un millier or de Paris* à 85 livres puis 13 livrets à 27 L. 19, soit 112 L. 19 s., que fournit le marchand B. Journu, et 14 livrets de plus pris chez son confrère M. Fonfrède, et qui sont passés en compte sur le prix de la peinture et dorure de la chapelle ²⁷⁴. Le dessin annoté remis à Chopis et joint à la police de peinture est précieux à double titre : d'abord par ses annotations ; en-



²⁴²

suite parce qu'il donne l'état d'une grille précise lors de sa création et que l'on a ainsi la preuve qu'en dépit des réparations diverses (Joffrait en 1788 démonte cinq portes pour les transporter chez lui et les remettre à neuf) ²⁷⁵, les modèles ont été respectés. C'est la règle que respecteront également autant que faire se peut les Faget quand on les chargera de restaurer les grilles du Jardin public ou de la Bourse.

D'autre part le montant de la facture, 250 L., plus du double de la somme payée en mars 1754 à Silvain, et l'existence de la police, mentionnant le détail des parties à dorer, indiquent une modification importante dans la richesse de la décoration : pour la grille de la chapelle Saint-Louis, on ajoute à l'or du couronnement mentionné pour les précédentes chapelles de l'or aux frises et pilastres qu'on ne semble pas reprendre pour la grille suivante, en 1778, puisque le mémoire d'Arnaud n'est que de 100 L.

268 . A. D. Gir. G 2348/49.

269 . A. D. Gir. G 2304, f° 28.

270 . A. D. Gir. G 2348/54.

271 . A. D. Gir. G 2323 f° 59 et A. D. Gir. G 2248 f° 30.

272 . A. D. Gir. G 2348/57, P.J.5a et b.

273 . A. D. Gir. G 2323 f° 59.

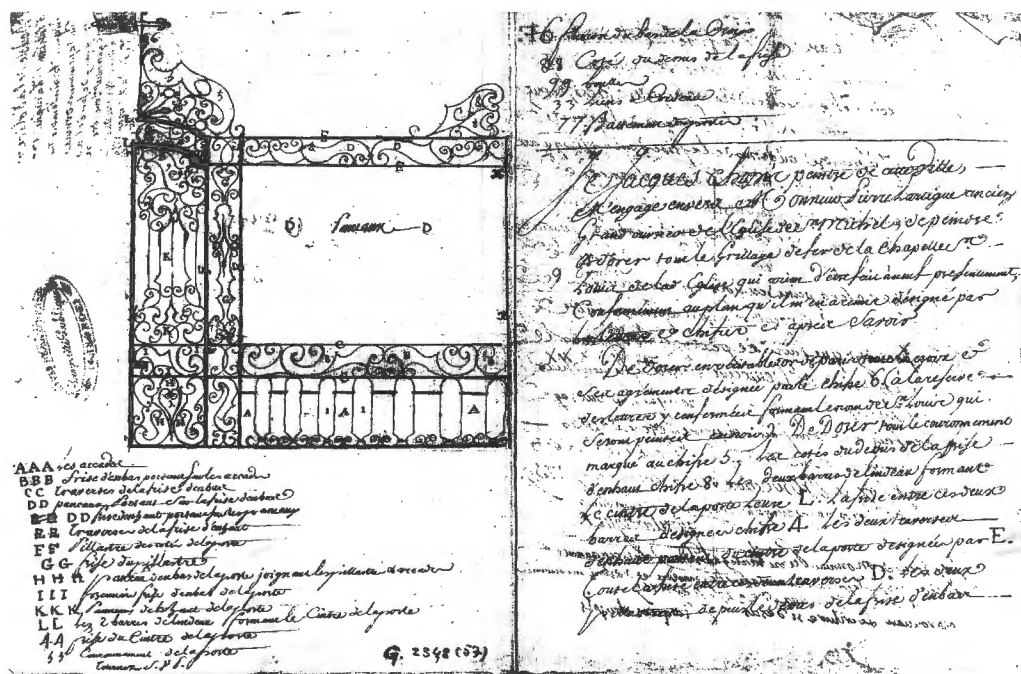
274 . A. D. Gir. G 2348/56.

275 . A. D. Gir., G 2365 f° 3 (*Fait ce qu'il manque et mis tout en état*), également en 1791 (A. D. Gir. G 2368 f° 3).

Saint-Michel :

242. — Porte et grilles de la chapelle Saint-Louis ; Pierre Laporte, 1758.

243. — Police de peinture et dorure de la grille de fer de la chapelle Saint-Louis, 1758. Dessin coté. P.J. 5a et b.



243

Saint-Michel : évolution stylistique

Il n'y a plus aucun document pouvant nous renseigner sur le style des ouvrages disparus, exécutés entre 1734 et 1748.

La clôture de la nef Saint-Jean, au bas-côté sud de Saint-Michel, semble avoir comporté une niche que Nicolas Goudeau, doreur, s'engage à garnir d'un saint Jean sculpté en bois de chêne de 19 pouces de haut, doré, et portant un agneau et une croix argentés.

On ne sait pas davantage si les deux grilles exécutées par Pierre Laporte et Simon Vallet en 1748 étaient comparables ou semblables à celles de Pierre Kauzac, qui sont les plus anciennes conservées. Laporte et Vallet étant des maîtres locaux, j'aurais tendance à penser que les grilles de Kauzac sont une création ; mais comme ce dernier se marie en 1752 avec la nièce de Vallet, et que celui-ci meurt peu après 1748, il est possible qu'il ait participé aux travaux de Simon Vallet comme compagnon.

Les grilles de Kauzac pour les chapelles Saint Joseph et Sainte-Apollonie sont un chef-d'œuvre où sont particulièrement mis en valeur l'harmonie des lignes ondoyantes et l'art d'illusion auquel se prête le fer, qui appelle la métaphore : le ruissellement, le moutonnement, les vagues ; la grille de jardin paraphrase le jeu de l'eau, source de vie, autre symbole chrétien. Comme ornements, deux culots à la base de la croix et du couronnement. Tour repose sur les contours du fer

et la composition, jeu habile entre les verticales, dominantes en nombre mais non en intensité, les horizontales des frises, le rayonnement des panneaux inférieurs latéraux, dont les diagonales annoncent le jaillissement pyramidal du couronnement. Kauzac reste fidèle à une symétrie verticale. Mais aucun fer n'est vertical en totalité, se recourbant à chaque extrémité, doubles volutes issues d'un même noyau, s'enroulant du même côté de l'axe ou de part et d'autre, comme des mèches bouclées, en un jeu apparemment libre, et en fait fort subtilement dosé et équilibré. Les traverses médianes étirent de longues vagues, comme les panneaux latéraux inférieurs étirent de manière rayonnante des ondoiements, des boucles, des sortes de coquilles et de rognons, des formes qui évoquent méduses ou plantes aquatiques. La frise haute au contraire fait appel au moutonnement serré de boucles ou de vagues stylisées, courbes et contre-courbes serrées, tandis que leur couronnement très simple et plein d'élan est formé de vagues longues d'où jaillissent deux volutes asymétriques. Les pilastres sont un ruissellement. Entre les deux s'élève le couronnement par un échafaudage de boucles ou de vagues à nouveau pressées, aérées par des fers en goutte ou en larmes étirées de pistils à graines. Un culot soutient la croix terminale.

Je n'ai pas trouvé de modèle dont on puisse rapprocher cette grille, qui semble unique en son genre²⁷⁶ ; on pourrait dire que c'est un art « à la

276. Sinon chez Huquier (L. Blanc, 1930, pl. 58) ; mais il y a plus parenté de style que de dessin.

Gabriel», sans du tout impliquer l'architecte dans cette création ; mais sa qualité profonde est bien d'être un compromis savant entre la fantaisie et l'exubérance, à fins d'équilibre et d'harmonie.

Ce ne fut sans doute pas du goût des fabriciens longtemps, car la grille de la chapelle voisine (Saint-Marc), qui rompt avec ce modèle, fut réalisée en 1753 ou 1754 au plus tard, les documents d'archives trouvés étant cohérents avec l'évolution du style. Il est possible que Joseph Perrain, serrurier important, son inventaire après décès en témoigne amplement, en soit l'auteur, on l'a vu.

Les changements ne sont pas énormes et cependant le résultat est tout à fait différent. L'aspect de construction idéale a disparu, et la clarté du parti, et la cohérence de chaque panneau, entièrement voué à une verticale, ou à une horizontale, ou à une diagonale, au sein du parti pyramidal d'ensemble. Dans la grille de Saint-Marc, chaque panneau a tendance à refermer son lacs de boucles sur lui-même, multipliant les centres, cassant le rythme. Les grilles de Saint-Michel autres que celles de Kauxac ont leur beauté, mais comparées à ces dernières, elles deviennent d'une étrange banalité.

Les changements de parti les plus importants :

- la frise horizontale supérieure se poursuit en chambranle au-dessus du linteau de la porte, diminuant proportionnellement la hauteur de celle-ci.

- les panneaux inférieurs latéraux sont maintenant garnis du motif classique de l'arcade sur rouleau.

- les pilastres s'inspirent visiblement d'une gravure de Louis Crépy²⁷⁷ qui propose le même entrelacs vertical, le même balustre inversé ; les panneaux inférieurs des vantaux, les frises et le couronnement s'en inspirent également. Mais les courbes et contre-courbes des frises se cassent de nouveau en joncs coudés, comme à l'époque classique.

Les panneaux latéraux supérieurs reprennent à leur sommet beaucoup des enroulements coquillés de Kauxac. Mais la trame est plus serrée et un autre centre d'intérêt intervient : le panneau semble reposer sur une sorte de palmette jaillissante, qui existe aussi chez Crépy. Une feuille d'eau à chacun des amortissements latéraux, et un culot plus écrasé que celui de Kauxac soutient la croix.

En 1754, un Dumaine, sans doute Jean, fixe définitivement le type ; la trame se desserre, les lignes s'étirent de nouveau ; un style malgré tout différent, très bordelais, apparaît ici : le balustre inversé disparaît au profit d'un S doublé dont l'un des fers se coude. La palmette à trois bran-



ches silhouettée en contours, garnie ou non de culots, apparaît par contre : ce sera un motif repris à l'infini à Bordeaux. Ces palmettes se retrouvent au couronnement et en bas des panneaux latéraux supérieurs. Socles ou chapiteaux sont stylisés par des contours doubles en goutte. Des axes verticaux se dégagent nettement sur toute la hauteur des parties latérales traitées comme autonomes. Le couronnement, palmettes et triples volutes latérales, est inclus dans des accolades doubles se réunissant au sommet. Les vantaux présentent un traitement intéressant : à partir du dessin un peu serré de la porte de la chapelle Saint-Marc, se développe une création infiniment plus réussie, les angles des panneaux des vantaux inférieurs sont garnis d'enroulements en corne comme ceux de Dorset à la même date pour le pavillon du fond de la place Royale,

244. — Planche gravée, Louis Crépy le fils.

277. L. Blanc, 1930, (pl. 28) reproduite ci-dessus.

et comme le fait alors Lamour pour les grilles de la place Stanislas à Nancy. Toutes les courbes sont étirées et les motifs des panneaux semblent des débordements des frises ; les horizontales existent, mais sont en quelque sorte abolies par un jeu des grisés et des boucles souples. Les enroulements inférieurs semblent en quelque sorte un reflet de la partie supérieure. Un peu de l'art d'illusion se réintroduit ici. Motifs et esprit sont proches de ceux de Lamour pour la rampe de Laneuville (vers 1746) et pour les grilles de la Primatiale (1751-1755).

Laporte en 1758 reproduit le modèle à l'identique, ajoutant seulement quelques barreaux par suite de la différence de largeur des chapelles. Joffrait dans la dernière partie du siècle ne fera pas autre chose, introduisant de manière anecdotique quelques modifications rappelant la date de leur réalisation.

L'étude des grillages des chapelles de Saint-Michel permet donc de dater assez précisément le moment où l'on rejette le rocaille et où l'on revient à une conception plus classique. En 1751, la fantaisie prime encore ; en 1753, la délibération qui autorise Guillaume Tennet à faire griller le chœur de ses deniers précise qu'il pourra le faire faire *dans le goût et la manière qu'il trouvera à propos* : preuve qu'il y avait alors différentes options possibles. En 1754 au plus tard, les panneaux du bas des grilles dormantes latérales des chapelles sont garnis d'arcades sur rouleaux, motif classique, à la place des ondoiements rayonnants de ceux forgés en 1751 par Kauzac. A quelques menues différences près, le modèle fixé sur le dessin de 1758 restera le même jusqu'en 1785 pour la chapelle du Saint-Esprit. On voit bien ainsi combien le rejet d'une certaine fantaisie, rejet au demeurant fort préjudiciable à l'art

du fer forgé, est très modéré à Bordeaux, comment la souplesse des contours curvilignes continue de plaire longtemps.

La composition des clôtures de chaque chapelle est conçue selon une organisation identique : deux grilles latérales dormantes, composées de deux panneaux, surmontés chacun d'une frise horizontale, et couronnées d'un adoucissement, encadrent les grandes portes à deux vantaux : chaque vantail est composé de deux panneaux séparés par une frise horizontale au tiers inférieur suivant celle des panneaux latéraux. Les pilastres dormants encadrent les vantaux, et une frise supérieure en chambranle s'intercale entre la corniche cintrée et le couronnement seulement après 1751. Le couronnement est lui-même surmonté d'une croix entre les contours des bras de laquelle est inscrit le nom du saint dédicataire de la chapelle. Ce type de découpage est fixé depuis le début du XVIII^e siècle, et couramment repris dans des modèles. Il paraphrase sans doute les panneaux et parcloches des lambris de menuiserie.

La dorure marque le côté architectonique de ces ensembles, et le détail en est donné par la police de Jacques Chopis citée plus haut : la croix, le couronnement et les adoucissements latéraux, les traverses supérieures des panneaux latéraux et les barres de linteau cintrées, ainsi que la frise qu'elles enserrent, les pilastres depuis la traverse médiane et la frise enclose dans les traverses médianes des grilles latérales, les battements de porte, les boules, larmes et liens à cordons. Tout le reste est recouvert de peinture noire à l'huile, comme il était traditionnellement d'usage au XVIII^e siècle.

La grille de Sainte-Eulalie est composée selon le même principe mais, à l'origine, aucun contraste coloré ne venait accentuer la composition.

Eglise Sainte-Eulalie - Chapelle Saint-Clair - 1751 - Blaise Charlut

La clôture de la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie fut réalisée à La Réole par Blaise Charlut en 1751. C'est là une œuvre fort différente par sa conception et le répertoire utilisé. La belle grille a déjà fait l'objet de recherches et de publications²⁷⁸.

La frise cintrée du haut de la porte inclut deux plaques portant les inscriptions suivantes :

MRS.DE.BLANCET.DE.LAVIE,GRANDS.SINDICS
MRS.LAROCHE.TEET.DUVERGIER.GRS.SOUVRIERS
L'AN.1751.

La marque *Faget 1884* sur la barre de linteau indique une restauration.

Jean-Baptiste Joseph Leblanc est en 1749 conseiller du Roy et sous-doyen du Parlement de Bordeaux, grand syndic en fonction de l'église

paroissiale Sainte-Eulalie ; il mettra peut-être un peu plus tard à profit la connaissance qu'il a acquise de l'habileté de Charlut en lui confiant l'exécution de la rampe de l'escalier de son hôtel particulier bordelais, 4, rue Porte Basse, l'un des plus beaux de Bordeaux où l'art du trait et la ferronnerie conjuguent leurs effets.

Duvergier, d'ouvrier en second devient ouvrier en chef, puis en 1750, contre-boursier de la Frairie de Saint-Clair²⁷⁹. Larochette est aussi ouvrier en chef et membre actif de la Fabrique puisqu'après sa mort en 1751, on accorde à sa famille un droit de sépulture dans l'église, vis-à-vis et à l'entrée de la chapelle Saint-Clair.

Une délibération du 24 avril 1746, partiellement mentionnée par Brutails fait le point de l'état de l'église²⁸⁰.

278. Camille Jullian en inclut la reproduction dans son *Histoire de Bordeaux*, J. A. Brutails publie un article très complet sur les documents d'archives la concernant dans un numéro de la *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest* (1908), le tout étant signalé dans l'ouvrage de Brutails *« Les vieilles églises de la Gironde »*. Enfin un dessin de J. Salin fut publié en illustration d'un article paru dans la *Revue Française*, n° 255, d'août 1972.

279. A. D. Gir. G Sup. (non repert.) liasse 63 (13 avril 1749).

280. A. D. Gir. G. Sup. registre 137 f° 351.



245



246

Il a été aussi représenté par M. de Carrière que l'on voit avec peine que le tiers ou plus des paroissiens ne peuvent plus entrer dans l'église les fêtes annuelles, à cause que l'Eglise est embarrassée par des chapelles très vieilles et en très mauvais état qui sont fermées par de mauvais grillages et qu'il serait à propos de mettre l'Eglise en un meilleur état et qui peut contenir les paroissiens.

Sur quoy il a été délibéré d'une commune voix que lad. Eglise sera mise en état pour contenir les paroissiens et que M. de Carrière conjointement avec MM. les grands ouvriers fassent examiner par des architectes et gens entendus lad. Eglise et fassent faire un plan et devis desd. réparations, et de ce que chacune en particulier pourra coûter, pour led. plan et devis être vu et examiné par MM. les grands syndics et ensuite présenté à une assemblée de la paroisse pour être approuvé.

Les réparations sont décidées et entreprises en 1750, mais au bout d'un an, en avril 1751, il n'y a pas d'argent à la Fabrique, et pour éviter la ruine de l'église, on décide une quête où les conseillers du Parlement quêteront eux-mêmes... Le 28 janvier 1753, on décide d'un emprunt de 6000 livres pour payer les ouvriers qui ont fait crédit si longtemps, la quête n'ayant rien rapporté !

D'après les pièces comptables, la chapelle Saint-Clair, où se réunit le conseil de Fabrique est l'objet de beaucoup de soins :

- le 28 décembre 1749, Samuel, peintre, reçoit 210 L. pour réparation aux tableaux de la chapelle ²⁸¹.

- le 23 avril 1751, Morel, peintre, reçoit 90 L. pour peindre et dorer à neuf le rétable ²⁸².

- le 25 mars 1751, Poulange nettoie et raccommode pour 75 L. la grande chaise en forme de tombeau de Saint-Clair, fournit les pièces de fonte qu'il manquait.

- le 27 mai 1751, Pierre Duvergier, dans son compte de gestion note ²⁸³ : payé à Blaise Charleu serrurier à La Réole, pour solde de tous les ouvrages qu'il a fait selon son compte, quittance n° 25, 705 L. 16. La quittance n° 25 est signée de Blaise Charleu et mentionne également le montant des frais engagés ²⁸⁴ :

- d'après le compte de Mr. Duvigneau, marchand de fer, du 25 juin 1750, date du commencement des travaux qui doit suivre de peu celle de la décision, 631 L. 5 s.

- en date du 3 septembre 1750, le compte de M. Dumas, 300 L. 1 s.

- en date du 23 septembre 1750, 302 L. 18 s.

- et 160 L. payées comptant en deux fois.

Il y eut donc pour 1134 L. 4 sols de fournitures de fer, et Blaise Charleu reçut 865 L., la grille coûtant au total 2100 L. mentionnées sur la

281. A. D. Gir. G Sup. 137 Comptabilité des Ouvriers.

282. A. D. Gir. G Sup. 139.

283. A. D. Gir. G Sup. 137.

284. A. D. Gir. G Sup. 139.

Sainte-Eulalie :

245. — *Porte et grilles de la chapelle Saint-Clair ; Blaise Charlut, 1751.*

246. — *Couronnement.*

247. — *Détail des ornements.*

quittance. L'article de Brutails cite plusieurs documents non retrouvés, mais repris ici, car ils sont confirmés par la quittance précédente :

Le 25 juin 1750, Duvignau, négociant à Bordeaux, livra sur l'ordre de la Fabrique à Charlut diverses fournitures, charbon, fer, acier, tôle :

- *barres de fer carré d'Allemagne de 6 lignes [13 mm,5] à 36 Fr.76 les cent kilos.*
- *barres d'acier d'Allemagne à 1 Fr.02 le kilo ;*
- *barres de fer carré de 15 lignes [33mm, 84] à 31 Frs 65 les cent kilos ;*
- *barres de fer carré de 10 lignes [22 mm,56] à 32 Frs. 67 les cent kilos ;*
- *barres de fer plat au même prix ;*
- *barres de fer carré ondé au même prix ;*
- *tôle fine à 1 Fr. 23 le kilo.*

Charlut fit le travail à La Réole. Le 2 avril 1751, il écrivit pour s'excuser de ne pas le livrer : *Ille m'arrivez un axidans d'une pièce qu'ille m'a casez dans le coronnement, qui meux retarde, et ille mais parti deux ouvriers, par rapport à la milice, qui meux fon gran bezoin, car je travale jour et nuis.*

On sait par le recensement de 1765 que sept personnes habitent au domicile de Charlut, *serrurier abille*, Grande rue. Si l'on soustrait lui-même, son épouse, une servante, cela lui laisse 4 ouvriers. L'un s'appelle en 1747 Charles Dumon, garçon serrurier, qui témoigne avec lui lors d'un acte ²⁸⁵.

Enfin Brutails cite un passage des comptes de 1751 : *Receu pour le montand de sept cens cinquante cinq livres de fer donné en paiement à Blaize Charleu serrurier qui a travaillé le grillage et porte à la chapelle Sainte-Claire, à 16 L. 10 sols. 124 L. 13 s.*

La grille de la chapelle Saint-Clair coûte au total, fournitures et main d'œuvre, 2100 L., ce qui est nettement plus élevé que le prix des deux grilles réalisées au même moment par Kauzac à Saint-Michel. On connaît les fournitures de l'un et l'autre : on fait travailler par Kauzac du fer d'Espagne, rarement mentionné (les traités le disent *rouverain*, c'est-à-dire cassant) à 16 L. le quintal en moyenne. Charlut travaille du fer d'Allemagne un peu plus cher et surtout, de la tôle employée pour les ornements qui vaut plus du double. Kauzac touche personnellement à peu près 880 livres, prix de son travail pour deux grilles, Charlut 865 livres pour le travail considérable qu'il fournit à la grille de Saint-Clair : il ne semble pas que ce soit à un serrurier bon marché de la campagne que l'on se soit adressé, mais bien à un *serrurier abille* installé pour convenance personnelle à La Réole. Charlut y est alors maître depuis au moins 1747 (et non 1748 comme le pense M. Dupouy), puisqu'il témoigne en tant que tel à la signature du testament de Jean Gude, brassier, le 5 novembre 1747 ²⁸⁶.

La qualité du fer employé ²⁸⁷ tient au type de travail, relevé en bosse et ciselure, et au fait que Charlut laisse cette grille dans son état naturel de fer poli, sans peinture d'aucune sorte. Ce trait apparaît dans une lettre de M. Cugeon, grand ouvrier, du 6 avril 1755, publiée par Brutails où il est dit *que le portail de la chapelle Saint-Clair auroit besoin d'être peint d'huile grasse, que sans cette réparation il est risqueux qu'il ne soit miné par la rouille qui commence déjà de s'y mètre, qu'il conviendrait aussi de faire bronzer et dorer certains endroits dud. portail pour luy donner la décoration qu'il mérite par sa beauté.*

La dorure actuelle ne doit donc pas faire oublier que lorsque cette grille fut posée, elle luisait du seul éclat du fer poli, comme les grands ouvrages de Maisons ou l'escalier des Etats de Dijon, comme un ouvrage monumental d'orfèvrerie, et qu'on ne fut amené à la repeindre qu'en 1755, quatre ans après la pose, pour éviter que la rouille ne s'y installât (les portes de Maisons étaient conservées dans des volets de bois pour assurer leur protection, comme une pièce d'argenterie dans son écrin).

A cette date, Charlut a sans doute 36 ans et vient juste de passer maître. Est-ce lui qui a conçu cet ouvrage ? Ce n'est pas impossible, car il y a un curieux mélange, et non pas compromis, entre les sources d'inspiration très diverses. La porte, les frises latérales et le couronnement peuvent être rapprochés de modèles classiques : de Bellin (en 1688), de Guerard et notamment la porte du côté du Trésor de la clôture de Notre-Dame de Paris ou encore de Vallée ²⁸⁸. Travées latérales et vantaux comportent une large part de barraudage vertical. Par contre, la frise du chambranle et

285. A. D. Gir. 3 E 14590.

286. Voir notice individuelle et A. D. 33. 3E 13986, Baillias.

287. «Les tôles ordinaires ne supportent pas bien le martelage, le pliage, le repoussage ou l'emboutissage. Elles sont sèches et cassantes ; elles peuvent être utilisées pour les découpages à plat ou le façonnage des grandes courbes. Pour les ornements repoussés de serrurerie d'art, il faut toujours utiliser les tôles en acier doux. Si... ces tôles venaient à faire défaut en magasin, et si l'on ne possédait que des tôles ordinaires de bonne qualité, on pourrait recuire soi-même au feu de forge les pièces découpées avant le repoussage» (Fruit, *Fascicules technologiques du Serrurier d'Art*, n° 1).

288. Cf. L. Blanc, 1929, pl. 88 ; 53, 56 et 71.



247 toute la décoration d'ornements du couronnement et des adoucissements latéraux répondent à de tout autres critères qui sont caractéristiques du goût rocaille, et correspondent aux modèles de Fontaine²⁸⁹.

La porte est à deux vantaux, chacun étant composé d'un panneau bas au quart de la hauteur, d'une frise médiane et d'un panneau supérieur allongé et cintré par le haut, comme la corniche. Chaque panneau est inscrit dans un cadre à onglets, légèrement garni de cercles et ovales. Les motifs sont exécutés à l'aide de fers suivant la plupart du temps la ligne classique du G, ou S coudés et dessinent des paraphrases de balustres stylisés, très souples et aérés, remplissant les panneaux inférieurs et garnissant les extrémités inférieures et supérieures du bardage vertical des panneaux supérieurs. Peu d'ornements, mais bien soignés : feuilles d'eau à ondulation serrée, quelques culots à graines, une belle console en haut du faux-dormant mouluré du vantail. Une frise garnit tout le chambranle, les angles étant marqués par de riches feuillages en agrafes. Verticalement, le motif s'ordonne de part et d'autre d'un cercle garni de gouttes rayonnantes ; des petits cercles les séparent des contours de deux cornes d'abondance, motif cher à la céramique rouennaise, les gouttes ou larmes paraphrasant la peinture. D'autres cornes, de tôle relevée et garnies de fleurs, se retrouvent aux adoucissements : ce thème de la corne reviendra dans toutes les œuvres personnelles de Charlut. Des enroulements en vagues montent et descendent, se terminant par le bas par une branche de palmette reposant la tête en bas sur les contours d'un socle. La frise horizontale du chambranle est garnie de deux plaques de tôle mentionnant le nom des grands ouvriers de la fabrique, et l'année de réalisation (1751) : Charlut n'a pas plus signé cette œuvre que les autres. Entre les deux plaques, une mitre et deux crosses en sautoir (croisées) ; au revers, un ange de fer repoussé. La corniche épaisse, peut-être montée sur une âme de bois comme la porte de Tourny, est garnie de feuillages rocaille espacés.

246 Le couronnement est chantourné, mais à la manière de la fin du règne de Louis XIV, illustrant ainsi la thèse de Kimball sur les sources du rococo. Des consoles à contours en G comportent des terrasses qui supportent des vases ou pots à flamme de petite dimension. Elles supportent un fronton courbe brisé, garni en son centre d'un motif tréflé, lui-même comportant de petites terrasses supportant des boules. Au-dessus, la croix, garnie de rosaces, culots et fleurons. Les contours internes du couronnement sont mas-

qués par la surabondance des ornements qui les recouvrent : une statue de Saint-Clair, apparemment de bois peint, qui est peut-être le fruit d'une restauration, est supportée par deux doubles fers en coupe garnis d'abondants feuillages rocaille, encadrés de hautes palmes, motif à la mode dans l'art décoratif. Au-dessus, des fers en G dessinent un balustre à l'envers, garni lui-même de dentelle rocaille, supportant des contours en agrafe, et incluant une sorte de couronne garnie de fers en goutte d'eau. Le fronton est garni d'admirables torsades et feuillages. Les contours sous les terrasses, les queues des consoles sont eux aussi garnis de feuillages, de pistils à graines. Chaque morceau témoigne d'un art remarquable, mais l'ensemble quelque peu touffu eut gagné en clarté à quelque allègement.

Les frises médianes latérales et centrales correspondent à une même inspiration classique : joncs coudés surmontant un culot à graine et prolongé par des fers en corne garnis de feuilles de refends leur donnant une allure de corolle ; corolles, palmettes, cercles et joncs brisés.

247 Aux panneaux supérieurs latéraux, le bardage vertical s'incurve comme sous l'effet d'une poussée, les fers s'enroulent en volutes parallèles et opposées²⁹⁰, comme si une vie végétale intense s'épanouissait vers le sommet : y répondent en effet les adoucissements, dont le bâti est comparable en style au couronnement, donc d'inspiration classique et pré-rococo, dont les contours sont eux aussi ensevelis sous un admirable travail des tôles d'inspiration naturaliste, fleurs en bouquets, pistils à graines, culots, dentelles rocailles, torsades, palmettes très inspirées par Lamour au sommet.

Je dois remarquer ici que je n'ai jamais rencontré travail d'artisan comparable en qualité à celui de Charlut à Sainte-Eulalie ; l'examen de chaque ornement le prouve à l'envi : les agrafes rocaille des angles du chambranle sont des modèles du genre, le modelé, le ciselé en sont incroyablement précis, comme celui de chacun des ornements de cette porte, qui méritent chacun le grossissement photographique, pour le plaisir de l'amateur et l'enseignement de l'élève artisan²⁹¹ ; de même l'extraordinaire poli des ornements qui apparaît encore sous la peinture.

Au total, un très bel ouvrage d'artisan, dont l'effet, quoique profondément modifié, est toujours remarquable. Mais il semble que la maturité ait apporté à Blaise Charlut les données d'un choix qui s'imposait, et qu'il n'a pas fait ici. A ce modeste artisan sans culture familiale, l'âge apprendrait la maîtrise d'une virtuosité innée.

289. L. Blanc, 1930, pl. 19.

290. Le même dessin sera repris aux vantaux de la porte intérieure du cloître des Bénédictins de La Réole.

291. Il pourrait bien s'agir de la copie fidèle d'un modèle d'ornemaniste qui reste à découvrir : en effet, une imposte du Musée des Tissus de Lyon est garnie du même registre d'ornements : corne d'abondance, bouquet floral, palmette gravée, incisée au burin... (in *La Feronnerie, Métiers d'Art* n° 18-19, 1982, p. 114).

Sainte-Croix :

248. — Garde-corps de la tribune des orgues, vers 1755.

249. — Marque insculpée dans le fer d'assemblage.

Sainte-Croix : les balcons de la tribune des orgues

Les orgues de Sainte-Croix portent une date, sur le côté du buffet : 1748. Un procès-verbal de réception fut fait en 1756²⁹². Aucun document d'archives ne concerne les garde-corps de fer forgé de la tribune. La récente restauration de l'instrument a permis la découverte d'un D²⁴⁹ insculpé dans les fers.

Ils témoignent d'un art moins foisonnant, mais parfaitement maîtrisé. Le découpage est classique : un grand panneau encadré par deux pilastres. Ceux-ci paraphrasent un balustre stylisé, composé de fers en X et en accolade pour le col, d'une panse et d'un socle, de part et d'autre d'une tige axiale garnie de culots et graines. Les angles du grand panneau sont échancrés et garnis d'anses avec fleurons. Quatre volutes en cornes largement ouvertes, garnies d'oves à la partie supérieure et de feuilles d'eau très ourlées à la partie inférieure encadrent un médaillon reposant sur un socle en terrasse torsadée, garni d'une dentelle rocaille dorée. Deux larges anses garnies de feuilles accostent un fleuron au sommet du médaillon, lui-même occupé par les deux crosses en sautoir et la croix abbatiales. L'axe horizontal est marqué de tiges à graines garnies de culots et fleurons. Des boules ou perles ponctuent les

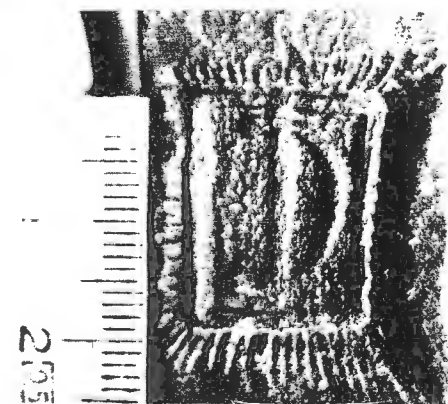
jonctions des différents éléments. Un équilibre heureux est trouvé entre les différents axes, caractéristiques du style Louis XV rayonnant. Ces panneaux sont étonnamment proches de ceux de l'escalier du Gouvernement réalisé par Jean Lamour à Nancy dans les années 1756²⁹³.

Or si l'on examine le détail des formes et ornements, on trouve des analogies avec l'art du serrurier de Sainte-Eulalie : le départ supérieur des pilastres présente une parenté avec les vantaux supérieurs de la porte ; les feuilles d'eau et culots à graines sont exécutés avec le même soin extrême ; les crosses en sautoir sont comparables ; les renflements de tige des fleurons se retrouveront place Dauphine ou à La Réole ; des torsades ornent le socle. Il serait bien naturel d'ailleurs que les Bénédictins de Bordeaux aient fait appel à celui qui travaillait pour leur maison de La Réole, puisque tout aussi bien Sainte-Eulalie le fait. La question de la date se pose ; je pencherais plutôt pour une date proche de la réception de l'orgue, l'art rocaille caractérisé par un décor abondant ayant connu un sommet à Bordeaux jusqu'en 1751, et ayant dû céder du terrain autour de 1754 à un art qui ne conservera plus que la souplesse des contours : Charlut vers 1772 connaîtra sa meilleure période au couvent des Bénédictins de La Réole et à Bordeaux, place Dauphine. L'escalier nancéen de Lamour comporte d'ailleurs une frise de postes qui témoigne de l'intrusion du goût nouveau même à Nancy. Mais le D insculpé sur l'instrument pourrait bien être celui d'un Dumaine, qui ne se serait peut-être pas limité au travail technique.



248

249



A l'extérieur de Bordeaux

Saint-Vincent de Barsac : tribune des orgues - Jean Bouyer - 1757

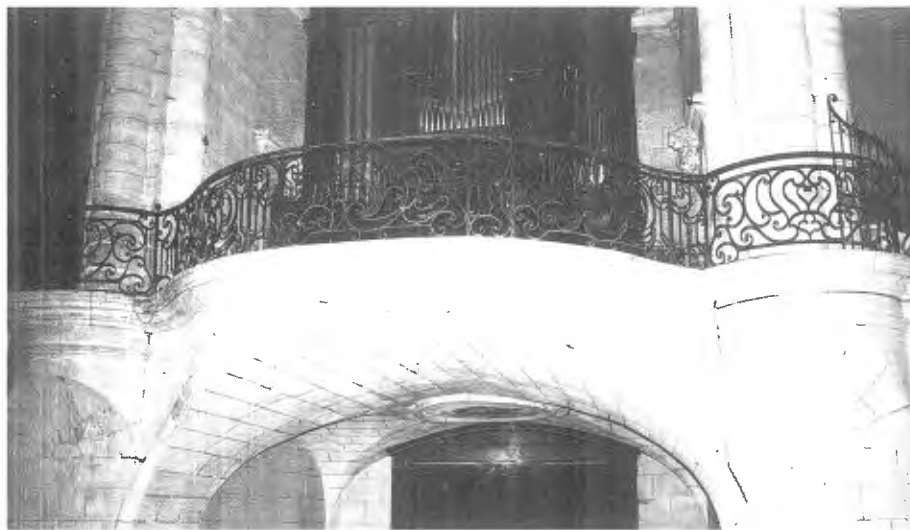
Portant les orgues, «la triple tribune du fond des nefs rappelle celle de Notre-Dame de Bordeaux». Elle est construite de 1752 à 1756 sous la direction de l'architecte André Mollié, aidé de son frère comme appareilleur, et J. Bouyer reçoit en avril 1757 le prix de son travail pour la balustrade ²⁹⁴.

On trouve dans cet édifice public religieux voisin de Bordeaux la preuve qu'en 1757 on réalise encore des ouvrages rocaille : c'est un chef-d'œuvre de contraste, jeux de contours, axes obliques, courbes et contre-courbes de la grille du garde-corps rivalisant avec celles des saillies de la tribune. Les trois panneaux du balcon central reprennent le même dessin : dans une trame d'arabesques, jaillit, s'épanouit, éclate une palmette-corolle qui préfigure les motifs végétaux de Charlut. L'origine de cette parenté est peut-être à chercher chez l'architecte et décorateur Mollié qu'on retrouvera ensuite aux côtés de Victor Louis, à Aiguillon, et à La Réole ; à moins que ce soit chez le serrurier : Jean Bouyer, sans doute serrurier non maître de Saint-Seurin. Il accède à la maîtrise en 1758. On peut remarquer qu'un Antoine Bouyé est un des témoins de Charlut à son mariage.

Saint-Vincent de Barsac :

250. — Tribune des orgues ; Bouyer, 1757.

251. — Détail, panneau et pilastre.



250



251

Couvent des Bénédictins de La Réole : l'escalier oriental joignant le chœur de l'église - avant 1748

Intermédiaire entre édifice public et demeure privée, le couvent des Bénédictins de La Réole peut s'enorgueillir d'abriter l'un des plus beaux ²⁵² escaliers que je connaisse, et pas seulement au ²⁵⁷ à niveau de la région, que l'on peut dater à mon avis peu avant 1748, alors que Blaise Charlut, installé depuis six ou sept ans, maîtrise parfaitement sa technique ²⁹⁵. Il fallait bien sans doute une réalisation remarquable pour amener des Bordelais à s'adresser à celui qui aurait dû n'être qu'un humble serrurier de la campagne, alors que Bordeaux regorgeait de talents divers.

Si la cage n'a pas l'ampleur palatiale de la précédente c'est le plus beau morceau d'architecture baroque du Sud-Ouest ; elle est comme un ²⁵⁴ phare, sommée de sa coupole ovale sur pendentifs à laquelle le jour filtrant à travers le lanternon apporte sa lueur dorée. La rampe y appuie ses volées, tournant à gauche, suspendue sur des ²⁵² voûtes en demi-berceau, avec retours sur trompes et palier en surplomb ondé, ondulations ²⁵³ surprenantes, événements plastiques où le regard chavire. Et ce rythme est accompagné de la somptuosité orfèvrée de la rampe de Charlut.

294 . Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*

295 . «1748 : gradus lapideos ad ecclesiam ducentis cum coronide seu lanterna construere fecerat...» cité par C. Taillard, *Les bâtiments monastiques de La Réole*, p. 115. Voir plus haut, p. 77.



252



253

254



256

255



Couvent des Bénédictins de La Réole :
252 et 253. — Escalier oriental (avant 1748).
254. — Sous la coupole.
255. — Départ.
256. — Détail, panneaux et pilastres.

²⁵⁵ Cela commence avec la console, qui prend appui sur l'enroulement de la deuxième marche par deux perles de liaison, et semble s'élancer à l'assaut du montant de départ ; boucles et contre-boucles, qui suivent mais avec quelle vigueur la ligne en G majuscule manuscrite, donnent naissance à des feuilles d'eau, à des tiges grenues, bouclées qui annoncent l'enroulement serré en forme de vrille si vive habillant le montant. L'amortissement a disparu après 1954, sa préciosité dut être tentante, comme à languettes découpées précieuse comme un pommeau d'épée... Alternent ensuite pilastres et panneaux, à la composition parfaitement symétrique, utilisant un vocabulaire classique : terrasses et médaillon encadré dans un cartouche où s'inscrit le chiffre du prieur Dom Antoine ²⁵⁷ Solabel ²⁹⁶, balustre sous un entrelacs royal, ²⁵⁶ pilastres en gaine ; mais l'ensemble est lié avec une fluidité tout à fait caractéristique de l'esprit rocaille, et cela concourt à l'effet dynamique de l'ensemble. Les contours sont enrichis de perles de liaison, et de feuillages de tôle découpés, relevés en bosse sur le tas, et ciselés à froid, travail proche de celui de l'orfèvre, et qui confère toute sa richesse au fer.



257

Couvent des Bénédictins de La Réole :
257. — *Détail, panneaux et pilastres du palier.*

L'église Saint-Pierre-des-Saints des Esseintes

L'église du petit village des Esseintes, où la première femme de Charlut était servante du curé et où ils eurent ensuite un petit bien dit « au pesquey » ou à « Lespineau », utilise en remploi à

258



259



²⁵⁸ un appui de communion de chapelle une porte à deux battants garnis d'un motif central de palmette dans un encadrement de cartouche sur terrasse, remontée entre deux grilles à arcs entrecroisés tout à fait comparables à celles qui ferment le chœur de la cathédrale de Bordeaux entre l'appui de communion et les portes latérales. Or la console du faux-dormant d'une des deux portes est marquée de deux clefs en sautoir, ce qui indique vraisemblablement sa provenance : Saint-Pierre de La Réole, où elles devaient faire partie de la table de communion de la chapelle Notre-Dame, dont le seuil porte encore la marque d'anciens ancrages. On peut les dater sans doute bien avant les grands travaux de réfection du chœur, et par affinité avec le dessin des panneaux de l'escalier, des années 1750.

Il est vraisemblable que l'église des Esseintes reçut les portes comme lot de consolation lors de la redistribution après 1803 des célèbres fers forgés, je ne sais à la suite de quelle plainte ou de quelle demande, peut-être celle des héritiers de Charlut.

²⁵⁹ Une paire de consoles d'un modèle très simple sont attachées au mur, tablette de marbre en demi-lune reposant sur une ceinture d'entrelacs de ronds et de perles, d'esprit Louis XVI, portée par trois supports en S plus rustiques ; modestes, mais soignées, elles sont peut-être un don du paroissien feronnier ou de son neveu, ou une commande de la petite église.

Saint-Pierre des Esseintes :
258. — *Portes de l'appui de communion.*
259. — *Consoles.*

296. Celui-ci arriverait à La Réole en juin 1742 et partirait en 1748 même.

Château de Carbonieux :

260. — Portail, vers 1750 (?).

261. — Traverse médiane.

262. — Couronnement.

Le château de Carbonieux

Le château de Carbonieux est situé au cœur d'un domaine viticole représentatif de l'excellence de la production des Graves, et de la beauté d'un paysage dont les vignes suivent et soulignent l'ample ondulation. Le château, construit au XVIII^e siècle par les Ferron, et le vignoble furent rachetés par les Bénédictins de Sainte-Croix de Bordeaux en 1740 pour la somme importante de 119 000 livres²⁹⁷. A partir de cette date, les moines entreprennent l'exploitation du domaine, et font construire des dépendances agricoles perpendiculairement au corps de logis principal encadrant une cour rectangulaire. Leur excellent vin était une source de revenu non négligeable, les moines expédiaient jusqu'en Turquie ce qu'ils n'hésitaient pas à baptiser pour l'occasion du plaisant euphémisme d'*eau minérale de Sainte-Croix*. C'est la raison pour laquelle ils décidèrent, sans doute sans trop tarder, de

297. Sur une porte se lit la date de 1741.

298. Qu'on retrouve aux grilles du chœur de Saint-Pierre de La Réole.



260

clôt l'entrée de la cour d'une solide porte de fer forgé. Joignant qualités esthétiques et fonctionnelles, cet ouvrage est l'un des plus réussis de la région.

Entre deux piliers de pierre à pilastres, refends latéraux et entablement à triglyphes, les deux vantaux sont à barreaux droits en quatre panneaux, coupés d'une traverse médiane où deux noyaux donnent naissance à une double volute, s'épanouissant en une boucle en rognon centrale flanquée des vagues douces de deux postes. Il fallait bien cela pour adoucir la rigueur des panneaux inférieurs, renforcés de barres obliques à œil renflé emprisonnant les barreaux, et des flammes hérissant la traverse inférieure.

Le couronnement est d'une rare beauté. Son organisation symétrique est tout à fait fidèle aux modèles de Vallée, une fois encore, si fréquemment adoptés à Bordeaux sous la Régence et au début du règne de Louis XV : terrasse centrale supportant une forme en cartouche encadrant le chiffre de l'abbaye, S et la croix ; mouvements latéraux en consoles, terrassons à pendentifs sommés de clochetons perlés²⁹⁸. Mais à l'intérieur du schéma classique, les mouvements de fer calligraphient en pleins et déliés des boucles et volutes liées par des gouttes, ponctuées par des boules ; une apothéose de lignes contournées néanmoins contrôlées. De chaque côté, des fers en calice laissent échapper, et c'est bien de circonstance, des tiges à graines qui s'enroulent comme les vrilles des vignes toutes proches.



261



On ne sait pas quel est l'auteur de ce bel ouvrage. Mais l'extrême qualité du travail, et les liens que les Bénédictins entretiennent avec lui, conduisent une nouvelle fois à Blaise Charlut, qui aurait pu exécuter l'ouvrage dans la décennie 1750. Le lien avec la menuiserie est tout à fait évident : il suffit de comparer le couronnement

263

avec celui de bois sculpté et doré de cadres de miroirs dits Régence, en particulier les amortissements perlés.

A la fin du XVIII^e siècle, pour profiter de la vue, on fit adjoindre au corps ancien du logis, à

264

l'Est, un balcon porté par quatre colonnes, dont le style — graphisme mince, motif central en cœur flanqué de lignes en consoles à départ de grecque, pilastres géométriques — est bien différent²⁹⁹.

Cette période est caractérisée par deux temps forts, et par deux tendances dominantes qui ouvrent le champ des possibilités. Dans un premier temps, s'exerce l'influence des architectes officiels venus de Paris, qui importent à Bordeaux un style original, fait d'un compromis entre l'esprit classique et l'arabesque à la française telle qu'elle s'est façonnée peu à peu au début du XVIII^e siècle. Equilibre et harmonie, refus de la surcharge décorative sont les caractéristiques de cet art, fait surtout de lignes et de contours, baroque de mouvement préféré au baroque de surcharge. Aux deux pôles extrêmes de cette influence, la permanence de la tradition classique coexiste avec un art qui mérite bien le qualificatif de rocaille, tel que le définit F. Souchal³⁰⁰ : jeu de lignes sinueux, décoration d'inspiration végétale, même exotique. Le mouvement qui entraîne de l'un à l'autre avec une force apparemment irrésistible culmine entre 1746 et 1751. Les compagnons travaillant aussi bien aux édifices civils que religieux font qu'un répertoire commun circule des uns aux autres.

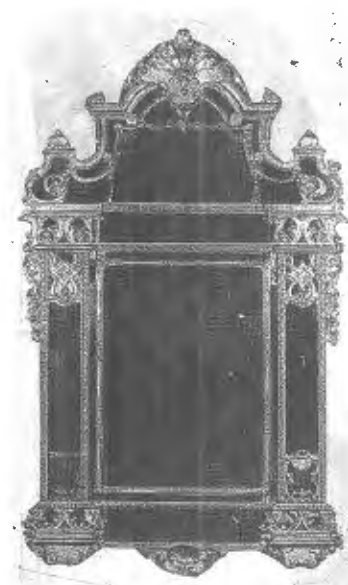
A partir de 1750, on travaille un peu moins pour les bâtiments civils, et plus pour les édifices religieux. On voit bien alors comment un nouveau répertoire, créé ou amplifié par un serrurier, Lamour, aussi formateur que l'avait été Vallée, prend la relève, tout en s'adaptant avec une mesure, une sobriété que Gabriel a communiquée à tout l'art bordelais pour encore longtemps, et que commande également la réaction contre le style rocaille venue de Paris, dont le choc en retour provincial se fait sentir autour de 1754. Il est tout à fait intéressant de pouvoir ainsi percevoir et dater l'impact sur une ville de province de la réaction parisienne ; le fer forgé semble, comme à l'époque précédente, être un excellent indicateur de tendance. Cette réaction ne se fait d'ailleurs pas partout sentir avec autant de rigueur : les superbes rampes asymétriques du

quartier Saint-Pierre et autres ne sont sûrement pas antérieures à 1750, et les constructions privées ne sacrifient sans doute pas avec autant de promptitude le goût du *contraste*.

Des motifs anciens se développent différemment ; ainsi, essentielle, la palmette, dont les trois branches onglées et fermées s'inclinent et ploient ou, deuxième version, s'incurvent en forme de cœur : cette dernière formule fera le plus longtemps recette.

299. La clôture de l'espace des bâtiments d'exploitation par une grille est très généralement pratiquée dans les châteaux du Bordelais, mais sans qu'on y joigne forcément une préoccupation d'esthétique et d'apparat, ainsi le barraudage simple et sans couronnement de château Olivier, voisin de Carbonieux et de la Louvière ; il est vrai qu'il donne sur le vignoble...

300. F. Souchal, *Les Slodtz, sculpteurs et décorateurs du Roi*.



263

263. — Miroir et son encadrement d'esprit Régence.



264

264. — Château de Carbonieux. Balcon de la façade orientale.

Quelques réalisations privées

La demeure d'Isaac Couturier - 28-30 rue Rénière

L'étroite rue Rénière n'offre pas beaucoup de recul pour apprécier la grande façade de dix ²⁶⁵ travées, composée d'une grande maison et d'une petite dont la décoration est identique. Comme le propriétaire du 25, cours Pasteur, celui de la rue Rénière a demandé à l'architecte de donner l'aspect d'un hôtel particulier à non pas une, mais deux maisons mitoyennes, une grande qu'il habite, une petite qu'il loue, en les habillant d'une façade unique.

Isaac Couturier, marié à Suzanne Molinié depuis 1729, les fait édifier du temps de leur communauté. Elles remplacent les maisons, dites vieilles, qu'il achète 27 000 livres en 1738 à Jean de Marboutin, le dernier paiement en date du 10 octobre 1740 ³⁰¹. Ils demeuraient auparavant rue Neuve, dans l'immédiat voisinage. Isaac est bourgeois et négociant. Les deux époux sont de la «R.P.R.», c'est-à-dire la «religion prétendument réformée» : protestants, comme leur voisin du côté de la rivière, un Balguerie. Ils sont originaires de Nérac, les Balguerie d'Agen ³⁰². Couturier participe d'ailleurs à l'armement du navire La Garonne par Pierre Balguerie, en 1751, en compagnie des Nairac, Pellet, «armement fait exclusivement au sein de la famille protestante», tous originaires du sud-est de l'Aquitaine ³⁰³. Ce n'est pas pour rien que le chiffre du médaillon de

l'imposte est remplacé par deux ancres de marine ²⁶⁸ en sautoir. Deux ans plus tôt, il est dit participer à l'assurance d'un navire, le Saint-Jacques, en compagnie de bourgeois et négociants tant protestants que catholiques irlandais, et juifs ³⁰⁴.

En dépit de sa religion (mais le fils appelle sa mère Marie-Suzanne dans un acte de 1778), la famille est anoblie en 1755, et prenant le nom d'une terre, devient Couturier de Versan ³⁰⁵. C'est comme un écho du patronyme de la notable famille Dupérier de Larsan, ce n'est sans doute pas un hasard. Suzanne meurt en 1769, Isaac en 1775. Compte tenu de ces éléments, la maison peut être datée selon toute vraisemblance entre 1740 et 1750. Elle est décrite comme *une grande maison à porte cochère, ayant son issue principale rue Reynier, et une autre sur le derrière sur la ruelle ou cul de sac où est la fontaine de rue Bouquière, composée de magasins au rez-de-chaussée, caves au-dessous (deux rangs de caves voûtées) dans la partie de derrière seulement... une grande entrée, où est une porte en fer... et plusieurs appartements au premier et deuxième étage* ³⁰⁶. Lors de plusieurs contrats, on mentionne que *par expres toutes les boiseries de la maison qui y sont attachées sont spécifiées incluses dans la vente sans rien excepter ni réserver*, soulignant ainsi leur qualité, sans nul doute comparable à celle des ferronneries qui ont attiré mon attention et motivé cette recherche.

La porte de vestibule qui séparait les lieux du commerce des appartements de société et privés au bas de l'escalier est en place, sévèrement fonctionnelle.

Contrastent les ferronneries de la façade, grand ²⁶⁶ balcon de plan galbé et sa fenêtre à imposte grillagée, balconnets, grande imposte de la porte ²⁶⁸ cochère surmontée d'un important cartouche au thème abstrait et hybride caractéristique, liant l'arc de la porte au dessous du balcon, heurtoir : ²⁶⁷ on est à l'apogée de la période rocaille.

Les fers forgés sont quant à eux issus directement des modèles prisés à la fin de la Régence et au début du règne de Louis XV et que j'ai qualifié d'exceptionnels, comme ceux gravés par Fordrin en 1724 étaient dans la filiation des modèles de Vallée. Même organisation, entrelacs et arabesques à la Bérain, avec un traitement plus gras, plus riche, surtout beaucoup plus orné, de culots, feuillages, graines, pendentifs.

301 . A. D. Gir. 3 E 24870, Nre Despiet, 1 octobre 1738.

302 . A. Leroux, *Les religionnaires de Bordeaux* ; Bordeaux, Féret, 1880.

303 . P. Butel, *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au XVIIIe* p. 204.

304 . J. Cavignac, *Jean Pellet, commerçant de gros* ; Paris, S. E. V. P. E. N., 1967, p. 82.

305 . Meller, *Armorial bordelais* : seigneur de Versan, Flotte (Talence) ; un frère est officier dans l'armée, un autre s'appelle Jean Couturier de Flotte. Le domaine de Flottes à Talence se trouvait derrière le lycée, ancien chemin (rue) de Megret ; Versan était vraisemblablement à Saint-Louis de Montferrand.

306 . Contrat de vente à Pierre Lardin (qui semble-t-il a apposé son monogramme dans les médaillons des balcons), bourgeois et négociant ; Lardin loue la maison à Couturier, n'occupant que le grand magasin à gauche en entrant. A. D. Gir., 3 E 21709 et 21715, Nre Rauzan, 24 septembre 1778 et 13 juillet 1781.

265



265. — Maison Couturier. Façade sur la rue Rénière, vers 1745 (?).



266



267



268



269

Maison Couturier :

266. — Balcons de l'étage noble.

267. — Heurtoir.

268. — Imposte ;

les ancres de marine en sautoir, annonçant la maison de l'armateur, sont reprises en sculpture sur la console du faux-dormant de la porte.

269. — Rampe de l'escalier suspendu sur voûtes.

Hôtel Mauvezin :

270. — L'escalier, vers 1760.

On peut faire les mêmes remarques sur la rampe d'escalier à l'allure princière : variations ²⁶⁹ légèrement plus souples, plus calligraphiées si l'on peut dire, pleins et déliés appuyés avec effet accentuant la dynamique de l'enchaînement des motifs et des panneaux et pilastres ³⁰⁷.

La demeure d'Isaac Couturier, au cœur du vieux quartier, se voulait à l'évidence encore plus riche, de manière bien visible, ostentatoire, que celles de ses pairs des Fossés. On est bien loin de l'austérité systématiquement, mais un peu vite, associée à sa confession. C'est ici encore une manière noble de vivre qui est recherchée, compensation à une génération sacrifiée.

L'escalier de l'hôtel Mauvezin

Au n° 4 de la rue Porte Basse s'ouvre *un grand portail en pierre à la suite duquel se trouve une cour, celle d'une grande maison en forme d'hôtel... élevée sur caves d'un rez-de-chaussée, d'un entresol et de deux étages avec grenier... Le colonel Germain du Périer de Larsan [l'] avait fait complètement réédifier sur l'emplacement d'un autre immeuble connu sous le nom d'hôtel Mauvezin, à l'encoignure des rues appelées rue des Lois n° 1 et rue des Trois canards n° 10 et 11* ³⁰⁸.

La reconstruction se situe entre 1834 et 1890, vraisemblablement à l'occasion du percement du cours d'Alsace-et-Lorraine, entre 1865 et 1869.

En 1834, l'hôtel est dit avec cour et jardin, dépendances, et écurie en face ³⁰⁹. La cage d'escalier et son développement royal, de toute évidence, ont été heureusement préservés et même au cœur de la reconstruction. Une savante stéréotomie l'enrichit de ses amples galbes. ²⁷⁰

L'hôtel Mauvezin, entré à l'occasion d'un mariage en 1796 dans la famille Dupérier de Larsan ³¹⁰, appartenait à la famille des Leblanc, riches marchands au XVI^e, anoblis par les charges et devenus seigneurs de Mauvezin. Jean-Baptiste Leblanc, conseiller du Roi, sous-doyen du Parlement de Bordeaux, époux de Christine Angélique de Lachabanne, est nommé grand syndic de l'église Sainte-Eulalie en 1749 ³¹¹ : c'est sous son administration, commémorée par une plaque, qu'on demande à Charlut de faire la clôture de la chapelle Saint-Clair en 1751. En 1752, il marie son fils Jean-Antoine avec Jeanne Hypolite Lassalle, fille d'un riche marchand plus tard anobli, Pierre Lassalle, négociant au pont Saint-Jean ; celui-ci fait faire alors les clôtures des chapelles Sainte-Apollonie et Saint-Joseph à Saint-Michel par Pierre Kauzac. Les deux compères, si l'on peut se permettre, ont un goût très vif pour le fer forgé, et savent s'adresser aux meilleurs artisans, pour des ouvrages publics ; est-il trop imprudent de penser qu'ils auraient pu les faire travailler également pour leur propre compte ?

L'escalier, en fonction des événements familiaux et du style, pourrait être daté entre 1751 et 1772, avec une préférence pour les environs de 1760, et on peut y déceler une parenté avec les ouvrages de Charlut. La composition est équilibrée entre les panneaux des paliers, horizontaux, d'organisation et de dessin presque classique, et les vagues d'enroulements fluides qui accompagnent les volées. La pomme du départ de la rampe est faite d'une torsade renflée à multiples brins, petit chef-d'œuvre parent d'ouvrages comparables à La Réole ; c'est presque une signature. C'est en fait cette parenté qui m'amena à entreprendre la recherche de l'origine de propriété.

* * *

D'autres demeures bordelaises présentent des ouvrages de belle qualité illustrant les deux grandes tendances : permanence de la sobriété de l'inspiration classique généralement adoptée dans les résidences royales, ou foisonnement plus inventif du rocaille dans des formes chantournées diversifiées, plus volontiers adopté par la grande bourgeoisie triomphante.

307. Tous les niveaux en bénéficient, sauf l'étage de combles encore garni de sa rampe de bois tourné.

308. A. D. Gir., Q vol 634, n° 22, 8 mars 1922.

309. A. D. Gir., Nre Dubois, 20 février 1834.

310. Mariage des temps révolutionnaires, où les noms s'abrègent en Dupérier, Verthamon, Leblanc et Lassalle. Les Dupérier de Larsan sont une des rares familles de parlementaires favorables aux idées de la Révolution, qui épargne leurs vies. Parmi les témoins, l'ingénieur Nicolas Thomas Brémontier qui doit assister Dupérier de Larsan, dit *cultivateur* à Pompignac, dans ses recherches agromomiques.

311. A. D. Gir. G sup, cart. 137, Sainte-Eulalie, l. 63 et Sac à procès 5616 (1716-1726).

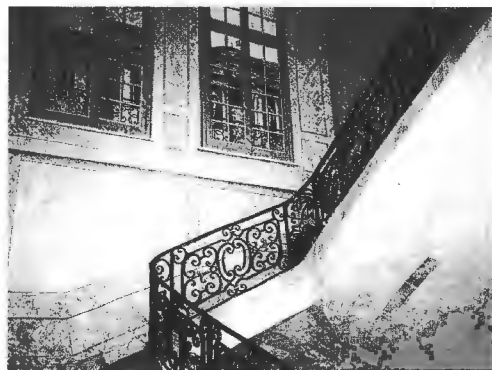




271



273



274



275

271. — Hôtel Dupérier de Larsan ou Denis de Saint-Savin. Escalier, vers 1743.

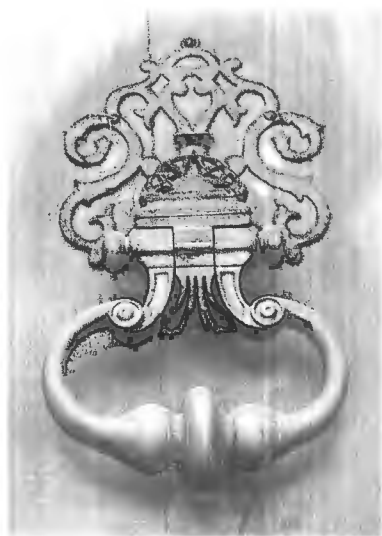
272. — Hôtel dit de Ruat. Escalier.

273. — Hôtel Lecomte de La Tresne. Escalier.

274. — Hôtel Leberthon. Escalier, vers 1758.

275. — Appuis de fenêtre sur la rue.

272



276



276. — Hôtel Gradis. Heurtoir.

277. — Façade, travée centrale, 1752.

278. — Balconnets et appuis de façade, 1752-1760.

279. — Hôtel Lecomte de La Tresne, heurtoir.



277

279

La première est sensible encore à

- l'hôtel Dupérier de Larsan (ou Denis de Saint-Savin), réputé construit vers 1743, rue des Treilles (actuellement de Grassi) ;

- l'hôtel dit de Ruat, rue Saint-Paul (actuellement 33, rue de Ruat) ;

- l'hôtel Lecomte de La Tresne, 8 rue de Cheverus (actuellement siège du quotidien Sud-Ouest), dont la rampe copie de panneaux en pilastres celle de l'hôtel des Fermes, y compris son chiffre, providentiellement adéquat. Ce serait une raison supplémentaire pour une attribution à Portier (entre 1739 et 1760 ?) ;

- l'hôtel Leberthon, 29, rue du Mirail, qui aurait été reconstruit en 1758 ; le thème original du réseau d'entrelacs croisé est présent aux pilastres de la rampe, comme aux balconnets sur la rue.

La seconde est choisie aussi bien pour des hôtels particuliers que pour des maisons bourgeoises :

- l'hôtel Gradis, sur les Fossés de l'hôtel de ville (138, cours Victor Hugo). Le 15 juin 1751, Abraham Gradis écrit à un correspondant :

Je fais construire en ville une maison où je compte loger en 1752, elle sera jolie pour un logement de particulier ;

le 24 août 1753, il précise *je peux à présent vous donner deux chambres, antichambres et deux jolis cabinets, point dans la magnificence de ceux de Paris, mais dans le même goût, tout est au plus*



278

simple. Les deux salles basses sont très belles, le salon à manger est en vernis vert et l'autre bleu de Prusse avec un filet d'or sur les moulures et la boiserie.

*C'est un bazar oriental où s'entassaient les richesses de la Chine et des Indes...*³¹².

Dans l'histoire de la famille Gradis, il y a déjà une maison sur les Fossés entre 1658 et 1729 ; un autre dossier concerne la maison voisine de l'hôtel de ville en 1733. L'examen de la façade montre un agrandissement de deux travées à l'Est, s'ajoutant aux sept principales. A un moment donné on aurait donc agrandi et remodelé façades et intérieur³¹³.

Les ferronneries de la façade suivent deux types. Les baies des sept travées principales ont encore des balcons et appuis de fenêtre de facture très classique, les pilastres sont constitués de balustres opposés deux à deux, la palmette centrale a trois branches bien fermées encore très Régence, sauf celle de la travée centrale, au-dessus de la porte, où on l'a remplacée par la palmette aux branches en cœur étiré que l'on retrouve aux deux travées supplémentaires dans une facture plus tardive sans doute (vers 1770). On a le choix entre deux interprétations : ou bien on a remployé les anciennes ferronneries de la précédente maison, qu'on n'en a pas jugé indignes, ce qui serait plausible ; ou bien en façade sur le cours, dans une portion plus aristocratique que marchande, on adopte un style choisi en fonction de sa discrétion et ce n'est pas contradictoire.

312 . P. Butel, *Les négociants bordelais*, p. 339-340. P. Butel, *Les dynasties bordelaises*, p. 138.

313 . Fonds Gradis, répertoire n° 114 des A. D. Gir., une transaction est mentionnée en 1766.



281

280



282



283



Hôtel Gradis :

280. — Escalier.

281. — 18-20 rue du Mirail, escalier XVIIIe dans une cour intérieure suspendue.

282 et 283. — Ferrures du portail : heurtoirs de l'hôtel et du portier, bouton.

284. — Hôtel Hustin, escalier, avant 1757.

285. — Balcon sur trompe, 32 rue Saint-Rémy.



284

L'escalier est un joli exemple de style chantourné : les panneaux encadrent de boucles à contours redoublés qui rappellent ceux, plus sages, de la façade, un cartouche où s'épanouit la palmette aux trois branches en cœur étiré. Les pilastres ont un beau dessin nerveux, dynamique, où les contours redoublés s'interpénètrent en vagues.

Cela peut être effectivement contemporain du travail de Kauzac.

Dans le même quartier, on rénove un ancien hôtel particulier édifié au XVI^e siècle en montant dans une cour suspendue un escalier aux volutes fluides (18-20, rue du Mirail).

• L'hôtel Hustin, ou de la Faiencerie, 15 cours de Verdun. Il a été bâti pour Jacques Ferdinand Hustin, fils du fondateur de la Manufacture. Il vend des terrains en 1749, obtient en 1752 le renouvellement de son privilège ; c'est sans doute à partir de cette date qu'il entreprend de faire construire, car en 1757 il argue du fait *qu'ils s'était de plus obligé à faire bâtir une belle maison pour servir à l'embellissement de la ville*, qui lui avait coûté 40 000 livres³¹⁴.

La rampe de l'escalier a un joli mouvement ascensionnel, les contours mouvementés dessinent autour des trois palmettes centrales en cœur étiré des formes abstraites, hybrides, typiquement rocaille dans leur pouvoir de suggestion d'un bestiaire fantastique ou de fantômes stylisés.

Au voisinage et dans la lignée des contours indiqués par les balconnets du Pavillon du Fond sur la rue Royale (rue Fernand Philippiart) et sur la rue Saint-Rémi, on trouve :

• le célèbre balcon en tour ronde construit pour le négociant Pierre Castanié entre 1760 et 1764 ; il est effectivement remarquable par l'art de la stéréotomie qu'il met à profit pour tirer le parti le plus efficace d'un emplacement réduit en façade ; par ses ferronneries, où se déploient les encadrements en forme de cartouche ailé si fréquents par la suite à Bordeaux, en particulier dans les constructions entreprises sous la direction des Laclotte (16 rue Fernand Philippiart) ;

• rue Saint-Rémi, au n° 32, le très beau balcon sur trompe rectiligne qui annonce une très belle rampe d'escalier ;



285

314 . Cité par C. Lagrue, *Etudes et documents sur les faïenceries et les faïences du XVIII^e siècle à Bordeaux*, Mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Bordeaux III.



286

287



Rue Royale

(actuellement rue fernand Philippart) :

286. — Balcon en tour ronde de la maison Castanié, vers 1760.

287. — N° 11.

288. — N° 5. Grand balcon d'un armateur, chiffré aux ancrés de marine.

289. — N° 7. Le balcon rocaille chiffré G. T pourrait être celui de Guillaume Tennet.



288

289





290



291



297



293



292



295



294



296

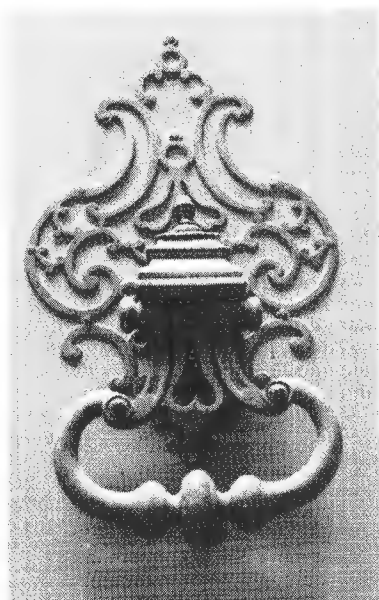
290. — Balcon sur trompe onnée, 30 rue du Chai-des-Farines.
 291. — Balcon, rue Maucoudinat.
 292. — Imposte, 1 rue Millanges.
 293 et 295. — Hôtel de Gourgues, l'escalier d'honneur.
 294. — Imposte, 39 rue Saint-François, vers 1760.
 296. — Escalier ouvert sur arcs rampants, 47 rue de la Fusterie.
 297. — Balconnets asymétriques, 43 rue Neuve.



298



299



300

301

302



303



304



298. — 14 rue Ausone. Balcon.

299. — Domaine de Mongenan, à Portets, portail et puits.

300. — 14 rue Ausone. Imposte de la boutique à l'ancre de marine, rappelant l'armement maritime.

301. — Heurtoir.

302 et 304. — Escalier et galeries.

303. — Balcon de Mongenan.

²⁹⁰ • un autre balcon sur trompe, onnée celle-ci, au n° 30 de la rue du Chai-des-Farines ;

Le caractère de fluidité du style rocaille trouve une expression emblématique dans un balcon de ²⁹¹ la rue Maucouinat : le chiffre, PF, est inscrit sur une forme de tôle, encadré de deux poissons, plus vraisemblablement des anguilles ou des lamproies, dont les fers de garniture empruntent les contours nerveux. Cela exprime sans doute de manière idéale le rapport du propriétaire à la pêche. Mais on peut rappeler à cette occasion qu'au temps de l'Art nouveau, autre moment de rupture avec le répertoire décoratif classique, Horta pratiquera le «paling stijl» ou style anguille.

²⁹³ • Les palmettes à branches terminées d'un ²⁹⁵ ongle asymétrique se retrouvent également à la très ample rampe de l'escalier palatial de l'ancien hôtel de Gourgue, rue de Gourgue (5 rue Pierre de Coubertin), mais singulièrement, la tête en bas ³¹⁵.

Les maisons bourgeoises du quartier de la Rousselle ou d'ailleurs ont des balconnets et ²⁹² impostes classiques puis dans le goût rocaille ;

²⁹⁴ ainsi au n° 39 de la rue Saint-François, celle d'une maison construite par l'architecte Alary pour Pierre Frigière, négociant, en 1759-1760 ³¹⁶.

Les escaliers sur cour portés par des travées ajourées d'arcs rampants superposés continuent de plaire : on y adapte des ferronneries dans le goût nouveau,

²⁹⁶ • en trame serrée de boucles entrelacées au n° 37 de la rue de la Fusterie,

³⁰⁰ • plus étirées au n° 14 rue Ausone, dont ³⁰⁴ l'imposte s'orne d'une ancre de marine rappelant ³⁰⁰ l'armement maritime (le travail des ferrements ²⁹⁸ rappelle celui de la maison Lynch, un peu plus tardive).

A l'extérieur de Bordeaux, parmi d'autres, un ²⁹⁹ joli portail ferme la cour du château de Mongenan, à Portets, dont le pavillon aurait été édifié pour le baron Antoine de Gasc en 1736 : les trois branches symétriques et fermées de la palmette semblent émerger des contours en balustre d'un ³⁰³ vase stylisé, au couronnement. Le balcon est très bordelais, jusqu'au détail de la facture ³¹⁷.

Château de Suduiraut, Preignac :

³⁰⁵. — *Appui de fenêtre et cartouche rocaille de l'entrée.*

³⁰⁶. — *Appui de croisée en balustre.*

³⁰⁸. — *Le grand balcon de la façade sud repose sur des consoles sculptées de pampres.*

³⁰⁷. — *Détail du grand balcon.*

³⁰⁹. — *Heurtoir de la porte de la chapelle.*

Le château de Suduiraut

Voisin de Malle, le château de Suduiraut, à Preignac, est composé d'un ensemble de bâtiments de la seconde moitié du XVIIe, cantonnés des quatre tours d'angle, emblème castral de la féodalité et de la seigneurie renouvelé par les Suduiraut, parlementaires.

³⁰⁵



³⁰⁶ Au XVIIIe siècle, on modernise à moindres frais pour l'effet le plus charmant grâce au fer forgé. Les allèges des fenêtres sont cassées et ³⁰⁵ remplacées par des appuis de fer, l'un à balustre, les autres à palmettes. En façade méridionale, ³⁰⁸ donnant sur le parc, on crée une animation grâce à un avant-corps central couronné d'un fronton, l'articulation horizontale est marquée par le ³⁰⁷ bandeau ajouré du grand balcon flanqué de consoles en adoucissement.

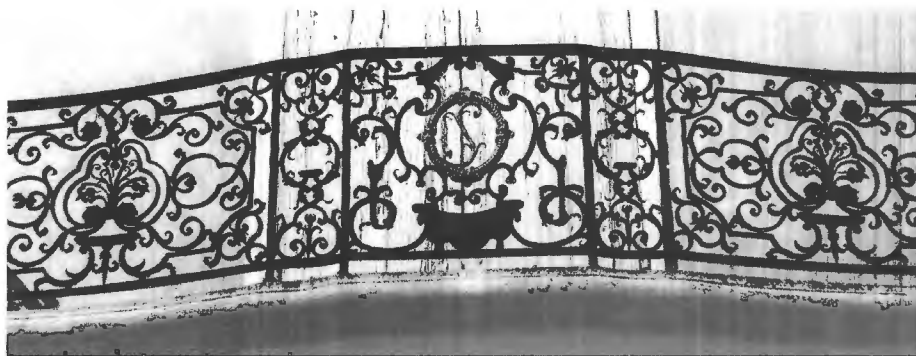
³⁰⁶



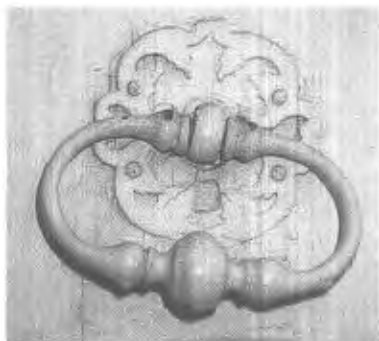
³¹⁵. Dans la correspondance du fonds de Gourgue, existent des lettres de l'architecte parisien Blondel entre 1751 et 1752. A. D. Gir. rép. 109, A. P. II Z.

³¹⁶. X. Roborel de Climens, *S.A.B.*, Tome LXXVI, 1985, p. 93.

³¹⁷. F. Mothe, *Graves de Bordeaux*, Paris, Nathan, 1985, p. 161. Barres en crosses débordantes.



307



309

308



Moins sensible qu'à Malle, la référence n'en est pas moins versaillaise : les modèles utilisés par le serrurier empruntent une fois de plus beaucoup aux balcons choisis pour Marly et diffusés par les gravures. Il y a de fortes parentés avec celles de Vallée, mais aussi Poilly ou Guérard ; on y reconnaît les motifs tréflés, l'entrelacs royal, les terrassons, le cartouche, les motifs d'angles.

L'enrichissement vient de l'abondance des ornements de tôle, parfaits, qui alourdissent certes un peu le dessin, comme à la demeure d'Isaac Couturier à Bordeaux.

Vocabulaire et traitement font évidemment penser à l'escalier des Bénédictins de La Réole par Charlut, dont la renommée locale a pu se répandre chez les propriétaires du Sauternais.

On peut proposer une datation vers 1740-1750.

Il y a également un important décor de fer forgé complémentaire, aux descentes de cave, grilles de soupiraux, baies ouvertes dans les tours, sans oublier les portes anciennes de la chapelle dont le jour s'orne d'une rosace comparable à celle des pilastres de la porte de la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie.

Coïncidence fortuite ou non, les contours des cartouches au centre des panneaux latéraux sont exactement ceux des vases en amortissement des pilastres du portail de Slodtz en place au château de Laroque, comme on le verra.

Quelques serruriers

On ne connaît pas le nom de tous les serruriers qui ont réalisé les modèles créés par les Gabriel ou Portier pour l'ensemble des embellissements publics. Mathurin Fuet reçu maître en 1710 est l'adjudicataire de l'ensemble des portes et clôtures de ville : porte du Chapeau Rouge, de Tourny, Dauphine, clôtures du Jardin Public et du glacis du Château Trompette ; il est bourgeois de la ville de Bordeaux, représentant la troisième génération de Fuet serruriers, et doit être à la tête d'une jolie fortune ; malheureusement, son inventaire après décès est enregistré sous-seing privé. Autres bordelais : Arnaud Carbonnel reçu maître en 1718, est employé au moins à des grillages à l'hôtel des Fermes ; Bernard Prunié exécute la grille entourant la statue royale. Antoine Bernard Dorse devient maître à Bordeaux (il ne l'était pas à Dijon sa ville natale, où son père et son frère étaient maîtres) en 1750, et en tant que tel, fait toute la serrurerie du pavillon du

fond de la place Royale, de même qu'au moins une des portes du Jardin public, encore en place. Pierre Kauzac participe peut-être comme compagnon à la porte Tourny en 1745, et, devenu maître après bien des tracasseries en 1753, exécute deux des portes du Jardin Public, encore en place, en 1761.

On peut suivre plus aisément ceux qui travaillent pour les édifices religieux. Certains sont déjà connus : Jean Martial, qui disparaît en 1740 ; René Poitevin, à la longévité étonnante (il meurt en 1771) ; Simon Vallet, reçu en 1731, Pierre Laporte en 1740, Dumaine en 1741 ; Pierre Kauzac de nouveau, Blaise Charlut le Dijonnais à La Réole...

Mais quels sont les artisans chargés de l'escalier de l'hôtel des Fermes, de l'ensemble des ouvrages dont on connaît les dessins préparatoires pour la Bourse ? On n'en sait malheureusement

ment rien, mais on peut faire une hypothèse, compte tenu de certaines données. Kauzac arrive de Paris pour participer aux grands ouvrages ; quand Bernard Dorse accède à la maîtrise et se marie en 1750, il est donc à Bordeaux depuis un certains temps, au moins cinq ans, et ses témoins sont un des Dumaine, Bernard Prunié reçu maître en 1740, qui est le correspondant de son père, et un architecte, Bonfin. Un autre Dijonnais, Blaise Charlut, devient maître serrurier à La Réole entre 1744 et 1747 ; mais il est connu à Bordeaux, puisque c'est à lui que les ouvriers de la fabrique de Sainte-Eulalie s'adressent pour la grille de la chapelle Saint-Clair. Or il se marie à La Réole en 1744, où il réside depuis trois ans. Les témoins de son acte de mariage ne sont pas, comme ceux de Dorse, des artisans bordelais connus, mais des amis de La Réole. Aucun élément de preuve ne vient à notre secours dans ce cas précis, et la vraisemblance n'en est pas une. A titre d'hypothèse, on peut imaginer qu'il est peut-être, comme un autre serrurier en 1741, banni de la ville à la suite d'une rixe, ce qui motiverait son exil réolais, jamais rompu.

Il est donc vraisemblable d'envisager que les travaux importants entrepris à Bordeaux firent appel à des compagnons habiles à exécuter des modèles dans le goût du jour. Un document publié par M. Bottineau confirme cette hypothèse³¹⁸ : même à Fontainebleau, où les Rossignol étaient serruriers ordinaires depuis des générations, on s'adresse aux ateliers du serrurier Parent, de Paris, pour réaliser les panneaux de la rampe du grand escalier du Roi en 1749.

C'est le moment d'ailleurs où les relations entre maîtres et compagnons vont s'envenimer ; mais ceci n'est pas nouveau. Ce qui l'est plus, c'est que les compagnons prennent visiblement conscience de leur talent, et tiennent tête aux maîtres sur la question fondamentale de la maîtrise.

A Toulouse, le chef d'œuvre de Bernard Ortet avait été longuement contesté par les bayles de la maîtrise³¹⁹. A Strasbourg, en 1763, Jean-Baptiste Pertois, fils de maître, demanda son accession à la maîtrise, et proposa d'exécuter comme chef-d'œuvre une grille de balcon : sa demande fut repoussée, et on lui enjoignit d'exécuter une serrure comme tout autre candidat, conformément aux statuts. En 1769, Pertois convoqua les examinateurs pour juger son chef-d'œuvre, la serrure prescrite ; il l'avait incluse dans la grille de clôture de la cathédrale du dessin de Blondel, qu'il venait de réaliser : quelle virtuosité dans la provocation³²⁰ !

A Bordeaux, c'est Kauzac, qui après avoir été sans doute employé par Mathurin Fuet en 1745, et avoir exécuté sous sa seule responsabilité des grilles à Saint-Michel en 1751, épouse en 1752

une petite-fille et nièce de serruriers bordelais, et prétend à la maîtrise en 1753. Son chef-d'œuvre lui attire de sérieux ennuis de la part de la communauté dirigée par Mathurin Fuet, alors qu'il semble avoir été soutenu par la Ville ; *Le gascon* est accusé d'avoir exagéré de lui-même, sans prendre les ordres des maîtres, la difficulté de celui-ci, et de l'avoir fait faire par autrui, et surtout de *se jacter* (se vanter), sans doute à propos de sa propre compétence à l'égard de ceux qui entendent lui en remontrer.

D'autres sont plus accommodants.

³¹⁰ L'admission de François Vlechmans ou d'Antoine Payen en 1755 est sans histoire, ils s'allient tous deux à des familles locales, les Dumas et les Dumayne, et ont sans doute déjà joué un rôle, resté inconnu.

En 1741, Arnaud Morin fait valoir qu'outre son emploi à l'hôtel de la Monnaie, il a épousé une fille de maître deux fois veuve de deux maîtres serruriers !

En 1739, André Bautier dit Normand peut accéder à la maîtrise, présenté par un Bordelais,

318 . Y. Bottineau, *L'art d'Ange-Jacques Gabriel à Fontainebleau*, p. 131.

319 . Catalogue de l'Exposition : *La serrurerie du XIVe au XVIIIe siècle*, p. 12.

320 . H. Haug, 1933, *op. cit.*

³¹⁰



310. — Serrure de maîtrise d'Antoine Payen, 1755.

Gramidon l'aîné, car *il a servi les maîtres quatre ans et au delà. Il fera son présent et un chef d'œuvre ordonné par les bayles*, en dépit de remous dans la communauté qui n'admet pas que ces derniers assouplissent les règles d'accès pour les *étrangers*. Le *présent* est encore une formulation floue qui va aller se précisant.

En 1741, Laconfourque offre volontiers de faire *sy la compagnie voulait le tenir quitte de l'essai qu'y setest obligé de faire... un présent... pour fournir à sus qui ne pouvaient pas fournir*. Il est admis par 28 voix contre 4.

Cela devient encore plus explicite à partir de 1746 : Jean-René Houdart offre 950 livres, Joseph Perrain 900 livres, *pour mainviter [m'éviter] de faire le chef d'œuvre en plain*, Bertrand Lafon 750 livres de même ; et Etienne Dumas, fils de maître, 150 livres.

En 1755, Jean Lague, compagnon serrurier travaillant depuis plusieurs années dans la ville, *conduit depuis deux ans la boutique de la veuve Vallet (Marie Bullard) ; il se présente pour être reçu maître avec une offre d'épouser la veuve et de payer une somme de 800 livres au profit de la boîte de la communauté si on voulait le dispenser du chef d'œuvre prescrit par les statuts*.

Enfin Pierre Auger, qui semble avoir tenu la boutique de Mathurin Fuet après sa mort, finit en 1762 de payer par une lettre de change de 20 pistoles les 1200 livres consenties en échange de la fameuse dispense³²¹.

Une communauté d'intérêt existe de fait entre la jurande, lourdement grevée de taxes royales, par des achats d'office en particulier, endettée, et ces artisans capables de bien gagner leur vie et désireux de continuer à le faire en paix, au point de consentir à payer des sommes exorbitantes. Celles-ci correspondent en gros au prix payé par les Fabriques pour une grille de chapelle en y incluant les fournitures, si on les défalque, elles représentent une quantité de travail beau-

coup plus importante encore. Ces personnages sont donc incontestablement des serruriers qui ont gagné beaucoup d'argent, et en gagneront beaucoup encore ; Pierre Auger ne fera-t-il pas élever pour clore en façade son bien de campagne de Bègles un portail digne d'un château ?

En cas de cursus normal, les maîtres ont tout loisir d'exercer leur pouvoir plein et entier. On examine le chef-d'œuvre après l'avoir *fait démonter pièce à pièce* et celui de Jacques Piron s'est *trouvé bien et duement fait conformément aux règles de l'art*, en janvier 1758. Mais le malheureux Denabre n'a pas la même chance : *le chef d'œuvre... ayant été démonté s'est trouvé defectueux et non conforme aux statuts ni aux règles de l'art, savoir la forure de la clefinégale et les pertuis mal ajustés et mal solides et les pelles corrompus et les crampons auosés aux statuts et les gachettes non couvertes, la broche de la charnière étant en plusieurs pièces, et généralement les pièces hors d'état de servir en sorte qu'il a été délivré que ledit aspirant ne peut être reçu à prêter le serment qu'il n'ait refait les pièces defectueuses*. On peut se demander si ceux qui ont des difficultés n'auraient pas refusé de payer.

Certains ont recours à plus expérimenté qu'eux, Berchet par exemple qui contre *une certaine somme d'argent fait la majeure partie du chef d'œuvre des aspirants*, ce pour quoi on le condamne en 1762, puis on décide d'une *marque pour éviter le changement qui pourrait se faire desdits ouvrages*.

Alors entre la perte aléatoire de six mois de travail au moins et le *présent* sans fondement juridique, beaucoup préfèrent simplement payer, ce qui arrange les uns et les autres.

Bientôt les compagnons habiles ne prendront même plus la peine de solliciter leur accession : ils se tailleront eux-mêmes une réputation, pratiquant des tarifs plus bas donc alléchants, et achèteront des lettres de maîtrise pour confirmer leur notoriété, accéder à la notabilité et monter leurs prix.

321 . Il est intéressant de comparer ces sommes avec le droit d'admission à la maîtrise fixé par l'édit d'août 1776 : 800 livres à Paris, 260 livres et 150 livres en province (villes de premier et de second ordre) ; M. Marion, *Dictionnaire des Institutions de la France*, Paris, 1984, p. 151.



Troisième époque
le dernier tiers du XVIIIe siècle,
l'éclectisme

Hôtel de Verduzan :
311. — *Rampe de l'escalier d'honneur,*
Blaise Charlut, 1771.

Les ouvrages exécutés pendant cette période, qui nous sont sans doute presque tous conservés, à l'exception de la grande porte de ville de Victor Louis forgée par Mayer, montrent une nouvelle fois l'intérêt que portent les Bordelais au fer forgé, et comment leurs serruriers savent tirer l'enseignement de la période précédente et adapter leur art et leurs connaissances aux goûts nouveaux. La permanence des ateliers définit un style local, tandis que continuent de parvenir par l'intermédiaire des architectes les tendances nouvelles. A la richesse de la ville correspond, ce qui cadre bien avec un certain aspect du style officiel, un enrichissement du décor de fer forgé, où le bon goût s'accommode de l'ostentation.

Brièvement :

• L'équipement des chapelles de Saint-Michel en clôtures de fer se poursuit de 1772 à 1785, le maître serrurier Pierre Joffrait en ayant apparemment le monopole :

- 1772 : grillage de la chapelle des archives, intérieure à la chapelle Saint-Marc.
- 1778 : chapelle Saint-Fort.
- 1780 : chapelle Notre-Dame des Montuzets.
- 359 • 1781 : chapelle Saint-Roch.
- 1785 : chapelle du Saint-Esprit.

• En 1791 sans doute, un serrurier inconnu forge l'appui de communion de l'autel principal de Saint-Michel, qui devait s'harmoniser avec le mobilier commandé à Vernet en 1789.

315 • A Saint-Seurin, en 1772, le maître serrurier Pierre Valette forge le garde-corps de la tribune du nouvel orgue.

372 • A Saint-Pierre de La Réole, en 1779, Blaise Charlut exécute sur les plans et dessins de André Mollié sans doute, l'appui de communion et les portes de clôture du chœur, ainsi que deux consoles et un lutrin, qui se trouvent maintenant à la cathédrale Saint-André de Bordeaux.

• Dans les années 1780, un serrurier réalise des portes pour la clôture du chœur de Saint-Seurin ; un dessin des Archives départementales peut correspondre à ce projet.

386 • En 1781, le maître serrurier Jean Moreau à réalise les riches portes et grilles de la clôture du 404 chœur de l'église des Jacobins (Notre-Dame).

420 • En 1786 à Sainte-Eulalie, Jean Cazaubon fait la clôture du chœur.

• Enfin, hors Bordeaux, dans cette église de Barsac à laquelle ont tant contribué les Bordelais et que l'on a déjà pu mettre en relation avec des réalisations bordelaises dans les deux premières périodes, en 1788, le serrurier bordelais Duprat

421 forge les grilles des chapelles des Fonts baptismaux et de Sainte-Barbe, toujours sous la direction artistique d'André Mollié.

365 • En 1768, à Bassens, Jean Boisset fait l'appui de communion et sans doute le lutrin de l'église Saint-Pierre.

En ce qui concerne les bâtiments civils, les embellissements dus à l'ardeur des Intendants et de Tourny tout spécialement, entre les années 1730-1763, furent si importants que peu d'investissements nouveaux sont réalisés par la ville durant le dernier tiers du XVIII^e siècle, en dehors du Grand Théâtre¹. Ce sont généralement des compléments qui nous permettent de suivre diverses tendances et influences :

340 • un dessin, conservé aux Archives municipales, daté 1771, semble concerner la porte de Tourny pour laquelle un projet de modification ou de remplacement aurait été envisagé sinon réalisé.

• en 1773, François Mayer passe un marché avec la ville concernant l'exécution de la porte et de la grille du Chapeau Rouge, et du prolongement de celle-ci, sous le contrôle de Louis et Bonfin. Leur œuvre fut détruite lors de la Révolution.

408 • en 1772, Bonfin, architecte de la ville, dessine, pour séparer le jardin de la maison des frères Laclotte du jardin Royal au sud, une clôture de fer forgé qui, quelque peu modifiée, existe encore.

362 • en 1773, Dumaine réalise pour la Bourse trois grandes portes destinées à clore les arcades de l'accès de l'escalier, déplacées aujourd'hui.

343 • en 1774, Pierre Valette, maître serrurier de Bordeaux, travaille sans doute à la demande des architectes Mollié pour le château d'Aiguillon ; une rampe d'escalier et deux portails témoignent de son art.

352 • en 1775, un serrurier inconnu exécute à la demande de Louis et Bonfin le balcon de la Tour de l'hôtel de l'Intendance, peut-être d'après un dessin plus ancien sorti des cartons de Barreau de Chefdeville.

411 • enfin, pour le nouveau palais de l'Archevêché, devenu l'actuelle mairie, œuvre de Bonfin en ce qui concerne la décoration, François Mayer réalise dans les années 1780 la rampe d'escalier, les ferrements du portail d'entrée et le heurtoir qui sont encore en place.

De nouveau l'influence des architectes s'applique à des ouvrages destinés aussi bien à des bâtiments civils que religieux : Bonfin, architecte de la ville, André Mollié... Si les Dominicains consultent en 1784 un *habile architecte* sur

1. Le rôle de la serrurerie au Grand Théâtre n'est pas apparent ; ce sont les serruriers Mayer et Duprat qui travaillent aux gros fers du bâtiment (dont le fameux *clou*?), et les escaliers de dégagement sont garnis de rampes en essences étirées.

l'opportunité de réaliser une table de communion en marbre ou en fer forgé, il est probable a fortiori qu'ils ne s'en sont pas remis au seul Moreau en ce qui concerne la clôture du chœur, ce que confirme l'analyse de l'œuvre ; de même semble-t-il peu raisonnable d'attribuer la paternité de la composition des portes de la Bourse au seul Dumaine. Les contours de balustres en fer dessinés par Victor Louis pour les balconnets latéraux d'une élévation de la façade du Grand Théâtre (1774), option abandonnée par la suite, sont repris par Laclotte aux balconnets des étages supérieurs de l'hôtel Bonnafé, de l'autre côté du cours du Chapeau Rouge, de même que les lyres qui les accompagnaient se retrouvent dans certains balcons du même cours.

L'enrichissement du décor fait appel au métal ; ce n'est plus l'argent massif, comme sous le règne de Louis XIV, mais on demande l'équivalent en fer poli aux serruriers qui se font sculpteurs, travaillant la tôle au repoussé en ornements, feuillages, médaillons²... On leur commande des tables d'applique en console, c'est-à-dire des meubles, comme celles que dessine Victor Louis pour le Roi de Pologne ; ils marient fer et cuivre aux ferrements de porte, reflets d'or et d'argent. Cependant, aucun ouvrage de serrurier bordelais ne semble avoir été proposé dans les Salons étudiés par Marionneau, alors qu'à Toulouse, le maître serrurier Bernard Ortet expose aux salons du Capitole des ouvrages au repoussé, et des projets de grilles, entre 1756 et 1781³.

De plus, en 1787, l'architecte-ornemaniste parisien Jean-Charles Delafosse qui a été agréé par l'Académie de Bordeaux depuis 1781 propose d'organiser l'étude de l'architecture à Bordeaux, et envisage, sur les trois cours projetés, d'en destiner un, le cours de pratique, à ceux qui font leur profession des arts mécaniques, dont les serruriers, et de leur enseigner l'ornement en plus de l'exercice du dessin et de l'application de la géométrie pratique⁴. Cet élément renforce l'idée que les serruriers suivent bien souvent les directives d'architectes.

Blondel (cité par Hauteceur) peut parler dans son *Cours* des progrès réalisés en France où l'on a trouvé le moyen d'exécuter en fer les dessins les plus difficiles.

Il n'y a pas pour cette période de documents de référence comparables aux recueils de Louis Blanc sur les périodes précédentes, et cela fait défaut pour resituer les plus originales des réalisations bordelaises dans le contexte de la diffusion des modèles de l'époque. Les références sont alors forcément lacunaires.

La consultation de l'*Encyclopédie* ne montre pas que ses auteurs aient eu des goûts particulièrement novateurs et hardis dans ce domaine.

Le tome XV (Faulche, 1765) contient un court article consacré à la serrurerie ; celui-ci donne comme modèle le recueil de planches gravées de Fordrin, serrurier des Bâtiments du Roi, publié en 1724. D'autre part, le recueil des Planches publié en 1771 offre quelques modèles qui peuvent se classer ainsi :

- des modèles dans la continuité purement classique, comme une gravure de Vallée à peine modifiée⁵ et une rampe d'arcades simples.

- des modèles très rocaille, soit chargés d'ornements abondants, soit plus légers, jeux de contours, variations sur la palmette, comparables à ce que l'on fait à Bordeaux, Charlut en particulier.

- une rampe d'escalier dont le panneau s'organise autour d'une spirale centrale en un dessin inspiré des vagues. Il est attribué à Duval en 1765 et s'inscrit bien dans l'évolution de Lamour à Gabriel dans les années 1770 pour l'Ecole militaire.

Le volume de la collection *Description des Arts et Métiers*, consacré à la serrurerie par Duhamel du Monceau⁶ et paru en 1767, contient peu de modèles, et actualise à peine les notes du début du siècle de Réaumur. Les gravures de Neufforge, Delafosse, De Lalonde, Forty, Boucher diffusent le nouveau goût à la grecque, mais les planches consultées au musée des Arts décoratifs de Paris n'ont pas eu beaucoup d'écho à Bordeaux.

L'éclectisme qui paraît ainsi caractériser les choix des encyclopédistes se retrouve à Bordeaux.

Il faut reconnaître d'emblée l'hétérogénéité stylistique de l'ensemble des œuvres de cette période : poursuite jusqu'en 1785 d'un modèle né dans les années 1754 à Saint-Michel ; reprise en 1775 d'un dessin sans doute né dans les années 1760 pour le balcon de l'Intendance ; en 1772, coexistent la fluidité des dessins de Valette à la tribune de l'orgue de Saint-Seurin et le dessin sec et géométrique inspiré de Soufflot de la grille méridionale du Jardin public, tandis qu'un an après l'abondance cossue du décor des portes de la Bourse annonce les clôtures de chœur de Charlut en 1779 et de Moreau en 1781, et l'appui de communion de Saint-Michel en 1791. Le dessin sans doute destiné à Saint-Seurin dans les années 1780 propose sous un couronnement mosaïqué deux variantes de vantaux, l'une plus souple dans sa composition, l'autre plus géométrisante, etc... Il n'y a pas d'évolution stylistique chronologiquement linéaire, mais bien plutôt le développement concomitant de plusieurs options dont on trouve des échos juxtaposés dans une même œuvre, ou dans la production d'une année. La crise de conscience des arts décoratifs que traduit l'engouement pour l'art antique, à

2. Les laminaires perfectionnés livraient des tôles plus minces, plus faciles à travailler.

3. Catalogue, *La serrurerie à Toulouse*, p. 12.

4. F. G. Pariset, « Architectes parisiens à Bordeaux à la fin du XVIII^e siècle », p. 123.

5. Fig. 113 de l'*Encyclopédie*.

6. Duhamel du Monceau, *L'Art du serrurier*.

la grecque, dans les années 1755-1770 à Paris, se poursuit plus longtemps à Bordeaux, et il faut attendre 1780 pour trouver ce style Louis XVI qui, «dans son passage de l'adolescence à la jeunesse, acquit de la grâce et de la gaité, s'enrichit des éléments floraux que l'art français avait oubliés depuis la rocaille»⁷. Différence avec Paris : avant de parvenir à cette synthèse, on n'a qu'exceptionnellement oublié les grâces du rocaille à Bordeaux.

Dans cette dernière période, plutôt que d'étudier séparément édifices civils et religieux, j'ai préféré regrouper les œuvres par affinité stylistique, sans perdre de vue néanmoins ce que ce cloisonnement peut avoir d'artificiel compte tenu du caractère éclectique des choix artistiques, caractéristique d'une crise d'évolution. Quatre grandes tendances semblent pouvoir être retenues :

- en dépit de tous ces courants novateurs, la permanence d'un art d'esprit et de formes tout à fait rocaille dont témoigne l'art d'un des meilleurs serruriers : Charlut.

- un style de transition, où la courbe prévaut toujours, mais où s'introduisent des éléments de rappel au classicisme français d'abord, puis à l'antiquité. C'est la poursuite du mouvement amorcé dès 1754.

- le style Louis XVI riche, où on trouve des œuvres à caractère transitionnel bien marqué et des œuvres plus évoluées.

- un néo-classicisme sévère et dépouillé, où le dessin se géométrise.

On peut d'ores et déjà remarquer que ces tendances coïncident en gros avec celles qui caractérisent l'évolution du meuble parisien pendant la même période. On verra ailleurs combien l'art des menuisiers et des ébénistes influence les ouvrages de fer examinés quant à leur structure et surtout quant au répertoire décoratif, emprunté bien souvent aux ornemanistes dessinateurs de marqueterie, avec toute la variété d'inspiration que recouvrent les mots *retour à l'antique*.

En fait, alors qu'en architecture triomphe le néo-classicisme, il est sans doute difficile pour les architectes, ornemanistes ou serruriers qui ne veulent pas transporter la sévérité de l'extérieur à l'intérieur, comme l'art rocaille avait été accusé de transporter les grâces de l'intérieur à l'extérieur⁸, de trouver un répertoire différent de celui des ébénistes ou sculpteurs sur bois.

Il est opportun de se pencher sur un ouvrage hautement représentatif, qui, s'il est conservé aujourd'hui en pays bordelais, vient en fait de fort loin.

Château de La Roque,
Saint-Christophe-des-Bardes :

312. — Portail.

313. — Détail.

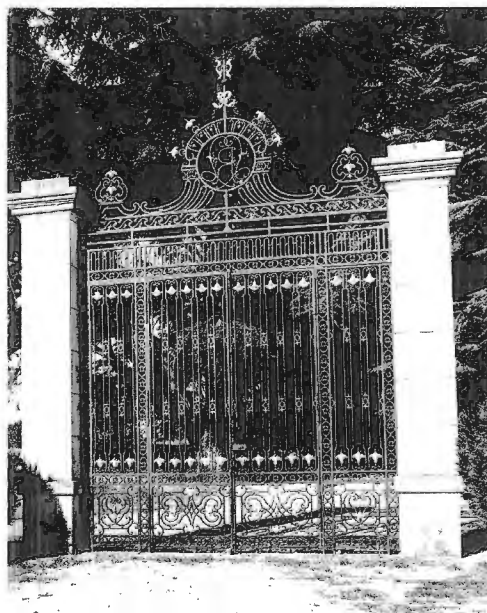
Une grille de la cathédrale de Soissons, du dessin de M. A. Slodtz

L'inventaire des ouvrages de ferronnerie encore existants à Paris comme en province, que M. F. Souchal appelait de ses vœux, pourrait être complété utilement par celui des dessins et gravures offrant des modèles ou reproduisant des ouvrages réalisés ; on aurait là un instrument d'étude qui réserverait sans doute bon nombre de surprises.

A la suite d'une de ces coïncidences qui favorisent parfois le chercheur, je fus amenée à me rendre à Saint-Christophe-des-Bardes, près de Saint-Emilion, au château de la Roque, dont on m'avait vanté le portail.

Il a en effet grande allure. Entre deux piliers de pierre assez ordinaires, se déploient les fastes d'une grande porte de fer à deux vantaux et dormants latéraux, une superposition de frises formant entablement, et couronnée par un important médaillon ovale central, porté par des palmes reposant sur des canaux courbes en socle, et flanqué de deux amortissements en vases stylisés.

L'impression donnée est d'une grande sobriété, sans doute à cause du tramé géométrique à l'intérieur d'un encadrement qui accentue le

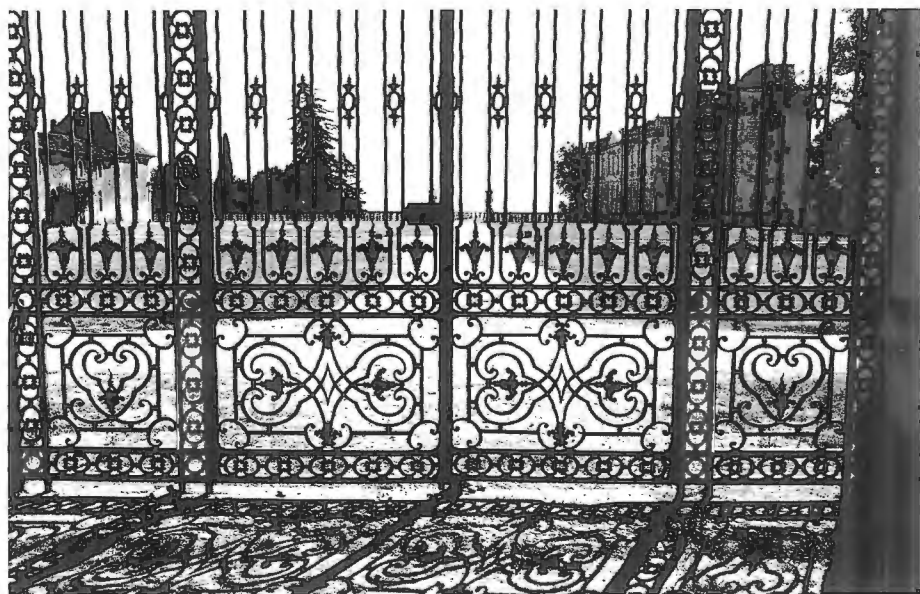


312

caractère d'orthogonalité. Il y a très peu d'ornements : des fleurons au-dessus des entrelacs simples d'anses de panier de la traverse médiane.

7. Catalogue Soufflot et son temps.

8. Selon le jugement et les craintes de Blondel.



313

Ce serait un peu sec sans les panneaux inférieurs : dans le cadre échancré, jouent les contours du fer sur les thèmes combinés de deux modèles d'entrelacs, entrelacs royal, ou trilobé et entrelacs losangé à la Bérain. La composition claire est graphiquement superbe, le motif trilobé est employé verticalement, horizontalement, variations que les jeux de la lumière reposent en ombres portées sur le sol, en un dessin joliment tremblé, exceptionnel.

Ce dessin qui ne s'oublie pas eut apparemment un succès tel qu'il servit à plusieurs reprises : on y reconnaît évidemment une version un peu simplifiée d'un ouvrage de référence, la grande grille de l'entrée du chœur de la cathédrale d'Amiens ; les barreaux droits remplaçant les entrelacs complexes des panneaux supérieurs et les chutes de trilobes, à la manière de chutes de piastres, aux dormants. Celle-ci fut exécutée par Veyren, dit Vivarais, remarquable artisan installé à Corbie en Picardie, d'après les dessins de Michel-Ange Slodtz, en 1761-1762⁹.

Les Slodtz, sculpteurs et décorateurs du roi, et surtout Michel-Ange, ont une longue et importante pratique de la rénovation des chœurs des cathédrales ou églises anciennes, où ils introduisent le *goût moderne*, et en particulier conçoivent un décor de fer forgé original en grande partie disparu : les grilles de chœur de la basilique où se trouvent les sépultures royales de Mafra au Portugal, en 1733, forgées par Garnier, serrurier du Roi, qui les expose à l'admiration des Parisiens avant leur expédition ; à l'abbaye de Chaalis ; à Metz, leur projet non réalisé date de 1741 ; à Auxerre, entre 1743 et 1746, le serrurier parisien Deumier exécute remarquablement les grilles et portes qui ferment la façade du chœur, qui lui sont payées 35 000 livres ; en 1754, Pierre Fauque, maître serrurier forge celles de Saint-Merry à Paris.

Entre 1756 et 1760, c'est à Notre-Dame de Paris, la décoration de la grande sacristie et du Trésor de la cathédrale : il n'y aurait pas de preuve écrite que M. A. Slodtz ait fait le dessin des grilles, mais leur dessin, fleurons en forme de cœur, lignes verticales, médaillon ovale du couronnement, se rapproche singulièrement de celui de la Roque...

Entre 1757 et 1764, à la demande du Cardinal de La Rochefoucauld, M. A. Slodtz décore le chœur et le sanctuaire de la cathédrale de Bourges.

La clôture est entièrement de fer forgé : une grille monumentale entre les deux ambons en avant du chœur, deux grilles d'entrée latérales, et six autour du sanctuaire. Le serrurier est Joseph Perez, de Paris (il travaillera pour Louis à Chartres), la clôture est posée en 1760. Tout a disparu, envoyé à la fonte par l'évêque constitutionnel à la Révolution.

En 1761, c'est au tour de la cathédrale d'Amiens ; les chanoines et l'archevêque sont d'accord pour demander à M. A. Slodtz la même grille d'entrée de chœur que celle qu'ils ont admirée à Bourges ; Perez, le serrurier parisien pressenti, présente un devis de 7 600 livres ; on lui préfère Vivarais... à qui l'évêque, prenant entièrement à sa charge la dépense, promet 6 000 livres, plus 300 livres de gratification en cas de bonne exécution.

Les grilles d'entrée de chœur d'Amiens conservèrent donc le dessin mis au point pour Bourges.

En 1763, à la demande de l'évêque, Mgr de Fitz-James, nouveaux projets de décoration pour la cathédrale de Soissons, un an avant la mort de Michel-Ange ; on se doutait qu'on avait sans doute suivi ses desseins lors de l'exécution de grilles de chapelles en 1772 et 1778. On les pensait elles aussi perdues.

Mais l'aimable propriétaire du château de la Roque m'a communiqué une carte postale très ancienne, représentant le portail en place, avec la légende :

«Portail en fer forgé provenant de l'ancien évêché de Soissons»¹⁰.

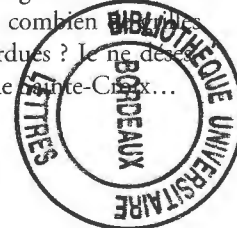
L'évêché est vraisemblablement le vendeur ; il est probable que, comme à Sainte-Croix, à la même époque, on essaie de tirer une contrepartie financière de ce que l'on enlève des églises au moment des réaménagements ; on n'a plus besoin de la grille, on trouve un amateur, un châtelain homme de goût qui l'achète... et la sauve, peut-être M. de Lavie, qui fut propriétaire du château au XIX^e.

Pour cette grille retrouvée grâce au caractère remarquable de son dessin, combien déplacées apparemment perdues ? Le ne des père pas de retrouver celle de Sainte-Croix...

9. La documentation est donnée par : F. Souchal, *Les Slodtz, sculpteurs et décorateurs du Roi (1685-1764)*; trois articles de J. Foucart-Borville : «Nouveaux compléments aux décorations d'Oppenord et des Slodtz dans les cathédrales d'Amiens et de Soissons», *B.S.H.A.F.*, 1976 ; «Un grand artiste du fer : Vivarais», *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1980 ; «Un grand ferronnier du XVIII^e siècle : Vivarais», *B.S.H.A.F.*, 1982.

A la Roque, au couronnement, le chiffre du médaillon a été changé de même qu'un fleuron remplace vraisemblablement la croix d'origine.

10. Je remercie vivement M. Droin d'avoir bien voulu mettre à ma disposition les renseignements dont il disposait, qui m'ont permis de confirmer mon hypothèse.



En tout cas, celle-ci est intéressante pour étudier l'évolution du dessin de M. A. Slodtz, au moment du grand tournant qui amorce le néo-classicisme.

Il existe des jugements contemporains portés sur les grilles d'Amiens : en 1763, l'*Avant-coureur* vante la grille *relevée d'ornements dans le bon goût de l'antique* ; l'*Almanach de Picardie* oppose l'*élégance moderne des grilles qui ferment le sanctuaire* à la façade pour laquelle *on n'a employé pour les dessins du célèbre M. Slodtz, que des ornements antiques, tant pour la grille que pour les murailles à côté*. En 1771, les *Affiches de Picardie* publient le projet néo-classique de l'architecte Sellier, qui veut ne conserver aucune des grilles, *propres à transmettre le mauvais goût d'ornements* sauf celle de la façade, qui pourra servir de modèle *dans le goût antique, le plus analogue au gothique*.

Si on admet qu'Amiens copie exactement Bourges, le dessin en remonte à 1760 ; il est proprement «gothique», plutôt qu'«antique», au

sens ou on emploie alors le mot dans l'*Art du serrurier* de Duhamel du Monceau : l'épithète gothique y qualifie des grilles typiques du règne de Louis XIV. L'antique ici, c'est l'orthogonalité de la composition, dans laquelle peuvent s'épanouir des entrelacs à la Bérain et des motifs trilobés, arabesques classiques à la Française. A la même époque, les grilles et portes d'accès à la salle du Trésor de Notre-Dame de Paris confirment la même impression. Une évolution vers encore plus de sobriété se fait justement avec la porte témoin de Soissons : les entrelacs et leur graphisme en réseau losangé disparaissent des panneaux supérieurs des vantaux. On a conservé ceux du bas, heureusement, en dix années décisives, le trajet n'est qu'à demi fait vers l'austérité. Cela coïncide avec les difficultés financières dues à la guerre de Sept ans, mais cela entre parfaitement dans la grille chronologique d'évolution des styles. Soissons est proche de Paris. Loin de Paris, faute d'architecte parisien, et faute d'en vouloir sans doute, Saint-Michel conserve jusqu'à la fin du XVIII^e le modèle assagi entre 1751 et 1754.



314. — Carte postale ancienne, mentionnant l'évêché de Soissons.

Permanence du goût Rocaille

L'œuvre de Pierre Valette à Saint-Seurin

La balustrade de l'orgue - 1772

Le 14 juin 1771 ¹¹, le chapitre ordonne qu'il sera fait une orgue et nomme M. Aubert ¹², chanoine, trésorier et Président du chœur, ainsi que Delibenne, chanoine, commissaires pour diriger et accélérer le projet, faire lever les plans devis, estimations et prendre tous les moyens les plus sûrs et les plus convenables jusques à l'exécution finale. Une délibération du 8 juillet suivant les confirme dans leur rôle et leur donne tous pouvoirs, le chapitre s'engageant à approuver et ratifier tout ce qu'ils feront. C'est à eux que Saint-Seurin doit l'orgue du facteur Micot, dont le buffet est sculpté par Cabirol et Cessy, sur une tribune des frères Laclotte, cet ensemble représentant un des chefs-d'œuvre de Bordeaux, pour lequel, généreux mécène, Aubert donne plus de 5000 L. de ses propres deniers ¹³.

Le serrurier Pierre Valette reçoit 770 livres payées le 28 juin, le 30 août et le 22 novembre 1772, tant pour la balustrade que pour les autres ouvrages de l'orgue, à raison de cinquante cinq livres la toise de balustrade ¹⁴. Le 27 décembre 1772 on paie au S^r Poulange, fondeur, 12 livres pour deux vases de fonte qu'il a posé sur la balustrade en fer. Il s'agit de la rampe de fer qui

formera un couronnement en dehors prévue au devis des frères Laclotte du 13 septembre 1771 pour la tribune des orgues ¹⁵. Ce devis ne concerne pas la totalité de la tribune telle que nous l'avons sous les yeux mais sa partie centrale : il est prévu un avancement dans l'église qui excèdera au devant de la colonne (du dedans) de 3 pieds 6 pouces de longueur et aura 8 pieds de longueur en façade vers le cœur de l'église ce qui fera directement l'alignement de l'extrémité de la colonne du côté de derrière... Les deux façades de contre mur faisant une partie carrée d'où sera assis une voûte pour servir de tribune... Il sera fait une voûte de toute la largeur de l'entrée... onnée par devant, (de 14 pieds de longueur), cintrée en anse de panier... Les Laclotte touchent leur paiement final pour ce travail le 25 mars 1772. Un an plus tard, en juin 1773 et septembre de la même année, Louis Brothier, maître architecte rue Notre-Dame, paroisse Saint-Seurin (qui sera témoin lors de la signature du testament de Valette le 20 février 1784 chez le notaire Challu), reçoit 1200 livres en paiement de la maçonnerie et architecture pour allongement des deux bas côtés du jubé ¹⁶. Les comptes ne signalent aucun nouveau paiement à Valette ; par contre Bigot, serrurier ordinaire de

11 . A. D. Gir. G 1019 f° 60.

12 . Il ne s'agit sûrement pas de Bernard-Augustin Aubert de Tourny, second fils de l'Intendant, qui fut bien Doyen de Saint-Seurin, mais brièvement, en 1754 (il démissionne la même année) ; il serait mort à Sully-sur-Loire en 1768 (M. Lhéritier, *Tourny, 1695-1760*, p. 545).

13 . A. D. Gir. G 599.

14 . A. D. Gir. G 599, 4e page des dépenses. A. D. Gir. G 1535 f° 118.

15 . A. D. Gir. G 1531 f° 1.

16 . Cf. note 129.

Saint-Seurin :
315. — Tribune de l'orgue ;
Pierre Valette, 1772.



Saint-Seurin au moins depuis 1771, reçoit le 4 juillet 1774 400 livres plus 3 livres de gratification à ses ouvriers, *pour tous les ouvrages et ferrures qu'il a fournis et posés aux buffets de l'orgue*. On peut penser qu'il a remplacé la rampe des côtés de la tribune initiale le long des bas-côtés neufs et fait les rajouts nécessaires : on sait par l'article de M. P. Roudié, concernant l'escalier du château de Plassac¹⁷, ainsi que par un dossier des Archives départementales que Bigot était susceptible de faire de la grande serrurerie. D'autre part Valette en 1774 est occupé au château d'Aiguillon. Bigot, *ouvrier qui ne jouit d'aucune réputation*¹⁸, certes, mais qui est dit avoir conduit tout le travail de Plassac en 1784, a vraisemblablement été chargé par les Laclotte pour lesquels il travaille régulièrement de reproduire le travail de Valette.

Que le dessin choisi soit de Valette ou des Laclotte, c'est un dessin que l'on retrouve bien souvent aux balcons et balconnets des maisons bordelaises, et même à la clôture du chœur de la chapelle d'Arcachon, qui daterait de 1769¹⁹.

Un rythme s'établit entre grands et petits panneaux d'une part, pilastres d'autre part, dont la composition est une grande réussite et connu un très grand succès à Bordeaux.

Les grands panneaux s'organisent dans un cadre intérieur au chassis dont les angles se retroussent de part et d'autre d'un fer en goutte ; le centre en est une palmette éclatée à trois branches, plus contournée que celle qui est apparue aux grilles de Saint-Michel en 1754, et reposant sur un socle composé de fers en corolle ; un encadrement suit cette composition pyramidale, doubles volutes issues d'un noyau dont les enroulements parallèles en S ruissellent du sommet de part et d'autre d'un fer en goutte, à la rencontre d'une semblable paire qui monte vers elle, dessinant une sorte de cartouche ailé stylisé. C'est la combinaison d'une arabesque de Bérain, avec un dessin de Gabriel pour Fontainebleau. On voit apparaître ce type de contours au balcon en tour ronde à l'angle des rues Royale et du Puits-Descujols dans les années 1760, à une imposte de Charlut à La Réole datée 1763. Il semble propre au Bordelais, en fait.

Le pilastre paraphrase une nouvelle fois le balustre, à base de fers aux courbes très douces et rondes, anses de paniers, gouttes, fers en cœur inversé, dont le dessin emplit le chassis.

Un troisième type de panneau s'organise encore différemment : les fers paraphrasant à nouveau un vase ou balustre, posé cette fois sur un socle, à base des mêmes motifs, venant en quelque sorte couronner le pilastre qu'ils surmontent.

Un quatrième motif entre les deux piliers reprend sous une organisation à peine différente le même jeu de fers.



316

«La simplicité de ces motifs et de leur agencement gêne la critique : c'est contourné et tarabiscoté comme du rococo. C'est sobre comme du classique...»²⁰.

C'est en fait caractéristique de ce que l'on pourrait appeler le style de transition, transition qui apparemment conservera longtemps son charme pour les Bordelais. Des grâces du style Louis XV, on garde la préférence pour la ligne courbe, mais détendue, étirée, souple, sans surcharge aucune, et au contraire un goût de la clarté du parti qui s'organise, fidèle certes à la symétrie verticale, mais préférant les diagonales aux horizontales et isolant les fers par des gouttes.

17. Cf. note.

18. *Idem*.

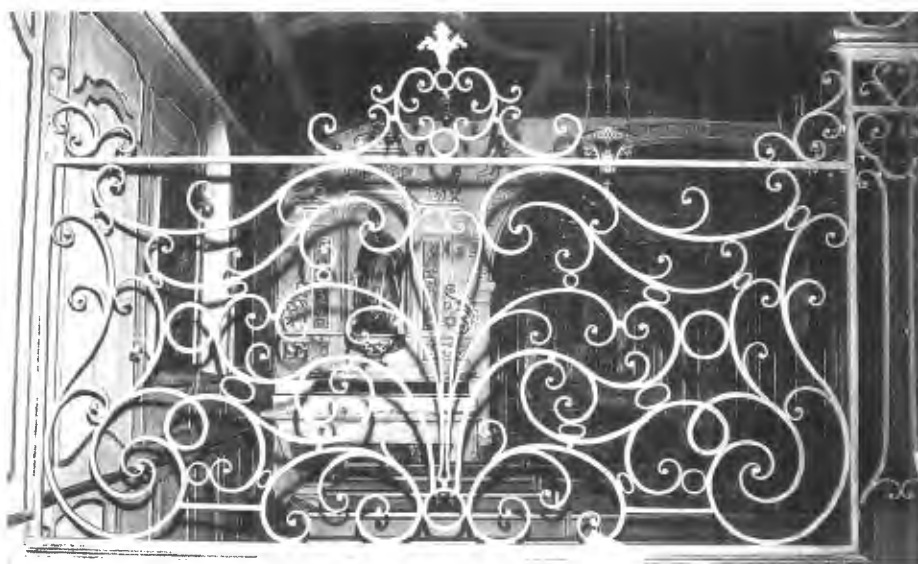
19. A. Rebsomen, *Notre-Dame d'Arcachon*, p. 65 : grille installée en 1769 sous l'administration de Pierre Baleste-Marichon. Tiré de la *Notice historique sur la chapelle d'Arcachon*, Bordeaux, 1843, par l'Abbé Souiry.

20. Ch. Taillard, *Les orgues du XVIII^e siècle à Bordeaux*.



317

Chapelle des Marins d'Arcachon :
316. — Clôture du chœur (1769 ?).
317. — Porte du chœur.
318. — Grand panneau latéral.



318

S'en rapproche l'appui de communion de la chapelle Saint-Fort, à Saint-Seurin, pour lequel il n'a pas été retrouvé d'archives et qui pourrait bien avoir été utilisé en remploi lors de l'aménagement de la chapelle en 1846.

La clôture du chœur de la chapelle d'Arca-³¹⁶
chon reprend pour les panneaux inférieurs des à
vantaux de la porte un dessin très proche du ³¹⁸
quatrième panneau, de même que les panneaux
latéraux sur bahut de pierre s'organisent de ma-
nière très comparable aux grands panneaux étu-
diés en premier ²¹. La date de 1769 proposée est
vraisemblable, et l'auteur pourrait être Valette
dont on sait qu'il a travaillé en dehors de Bor-
deaux et qui semble avoir connu une certaine
notoriété puisqu'il est enterré dans la chapelle
Saint-Martial de Saint-Seurin, et que deux curés,
celui de Saint-Christoly et celui de Saint-Seurin
conduisent son enterrement en 1784 ; à moins
que ce ne soit encore Bigot, bien que ses papiers
n'en disent mot.

L'œuvre de Blaise Charlut

21 . L'organisation générale de la porte et le couronnement surtout suivent la planche de Crépy déjà importante à Saint-Michel pour la chapelle Saint-Marc non attribuée (1753 ? -).

22 . F. Lévy-Coblentz, «Marqueterie de l'Est au XVIII^e siècle, fleurs et chinoïseries» — *L'Estampille*, avril 1980, p. 23. Tous les articles de Mme Lévy-Coblentz pour cette revue concernant la marqueterie et l'art du meuble ont été intéressants pour moi, confirmant mes hypothèses sur la propagation des modèles, les échanges, les courants.

Le couvent des Bénédictins de La Réole - 1773 et une demeure privée bordelaise, l'hôtel de Verduzan - 1771

La période de maturité artistique de Charlut donne un lustre tout particulier au style chantourné, continuateur du style Louis XV sous son aspect le plus réussi : la disparition presque totale de l'ornement, comme chez Kauzac en 1751, au profit d'un jeu de lignes d'une souplesse, d'une invention, d'une réussite prodigieuse, inspiré

peut-être des décors de marqueterie végétaux intervenant à partir de 1750 environ, comme celui dit de *la fleur de caprice* et venu d'Allemagne, «caractérisé par la dispersion des motifs en un prodigieux éclatement» ²².

319



320



La Réole. Couvent des Bénédictins :

319. — Grille et porte nord
d'accès au cloître.

320. — Porte méridionale du cloître,
1773.



321



322



323



324

325



- 321. — Jeux de scène de la façade sud.
- 322. — Escalier de la terrasse.
- 323. — Imposte du portail du couvent.
- 324. — Partie supérieure du portail sud, datée 1773.
- 325. — Pomme de languettes.
- 326. — Couronnement de la porte intérieure du cloître.
- 327. — Porte sud, les contours de la partie supérieure.
- 328. — Entrée Renaissance d'un ancien hôtel particulier réolais, rue Bellot-des-Minières...
- 329. — Rénovée grâce à une imposte datée 1763...
- 330. — Imposte datée 1771, monogrammée M et S (?), en emploi rue Armand Caduc.
- 331. — Balcons de façade sur la rue Armand Caduc, commandes par Moussillac, avant 1793.

326





328



327

330



331



329



Le rapport de Charlut à l'art du meuble est d'ailleurs étroit, ce qui, une fois admis le rapport classique de la composition des panneaux à la menuiserie, donc plutôt aux lambris, n'est pas si fréquent. En ce qui concerne la grille de la chapelle Saint-Clair, le décor de la frise du chambranle fait davantage penser à la sculpture légère d'une armoire, et les moulurations des faux-dormants sont identiques à celles que l'on peut retrouver sur le mobilier. A la grille du cloître de La Réole, la console du faux-dormant est identique à certaines que l'on peut trouver aux portes d'entrée de maisons de la ville ; l'idée de la merveilleuse frise médiane est sans doute empruntée aux vantaux d'une armoire dont elle suit la courbure. Enfin le répertoire décoratif et son traitement par un travail de forge remarquable qui joue de l'épaisseur et de la section des fers, l'apparentent à la sculpture légère de certains meubles provinciaux, tout en restant étonnamment fidèles aux qualités propres à son art de serrurier²³.

Cette inspiration est venue de Nancy, par l'intermédiaire de Lamour²⁴, mais elle est comprise et poursuivie par notre bourguignon avec une intuition artistique sans équivalent (sinon peut-être le balcon du 27 rue Saint-André des Arts à Paris, sur consoles rocaille très abondantes et gonflées). Ce style peut être daté entre 1771, date portée sur une grille d'imposte récemment présentée par la mairie de La Réole et utilisée en remploi rue A. Caduc, et 1773, celle de la barre de linteau de la grande porte du cloître. Il est confirmé par la datation d'ouvrages tout à fait comparables en inspiration et qualité exécutés pour la maison de M. de Verduzan, réolais à d'origine, construite par Etienne Laclotte entre 1770 et 1771 place Dauphine²⁵. La parenté de toute la serrurerie, jusqu'aux ferrements de portes sans équivalent à Bordeaux, ne laisse aucun doute sur l'identité du serrurier, qui continuera d'exécuter ces modèles à La Réole longtemps encore, et son neveu peut-être après lui.

Charlut continue à utiliser en fait un répertoire extrêmement simple, mais qu'il sait, avec un talent qui fait de lui un artiste, adapter à la dimension et à la forme qui lui est proposée. Le choix de ce vocabulaire : des fers aux contours en G calligraphiés, en X, en S, en rognons ; les motifs : aux motifs trèflés ou trilobés et palmettes éclatées aux contours d'agrafes, viennent s'ajouter, plus originaux, tout un répertoire proche de certains choix de Lamour, proche de cet art des jardins dont peut-être approchait l'oncle de Charlut, manouvrier jardinier : vases et cornes d'abondance où s'épanouissent bouquets de palmettes, graines, tiges et efflorescences, dont les contours sont soulignés à point nommé de feuillages d'ornement, ponctués de gouttes. La dissymétrie

apparente est rigoureusement compensée par un équilibre savant de l'occupation de l'espace par les pleins et les vides, les pleins et les déliés, les contours abstraits ou naturalistes. Tout cela bouscule les cadres, les fait éclater.

La galerie de cloître du couvent des Bénédictins de La Réole traversant le bâtiment du nord au sud est close de deux portes d'un travail précieux, dont la calligraphie se détache sur la pierre blonde de l'édifice, l'heure du jour changeant à plaisir le jeu des ombres en un lent kaléidoscope. C'est l'œuvre présumée de Blaise Charlut, la porte méridionale ne portant qu'une date : 1773. C'est l'une des plus belles réussites, admirablement composée²⁶, dont les arabesques se découpent sur fond de ciel et de verdure en contrebas, bleu et vert, couleurs sacrées de l'Antiquité symbolisant la vie. Peu d'ouvrages de ce genre peuvent supporter la comparaison, que l'on se place à l'intérieur du cloître, ou au contraire qu'on y pénètre, ayant progressivement accès aux superpositions d'arabesques, la frise médiane meublant le tympan de l'arcade du cloître en retrait, les glissements progressifs vers la lumière offrant la découverte de graphismes tournoyants et multiples²⁷.

J'aurais envie de penser que la grille qui ferme l'entrée du cloître est contemporaine, ou à peine antérieure à celle de 1773, car elle en est comme le contrepoint, parfaitement classique dans sa composition, d'une exemplaire sobriété dans les deux tiers inférieurs. Les panneaux à hauteur des bahuts latéraux de pierre pourraient être tirés des planches de Vallée, encore une fois. La frise médiane amorce comme un remous, une ébullition, puis au-dessus le barraudage vertical sobre est interrompu par un bouquet épanoui de courbes en triples volutes issues du même noyau, de palmettes en gouttes ponctuées de perles ou de pétales contournés comme ceux de l'orchidée, sur fond de paraphes ou de «nœuds». Les pleins et déliés sont appuyés par les lignes de force que tracent la corniche en arbalète, proche de celles des armoires d'esprit Régence, comme en pays lyonnais et rennais, et les contours du fronton superposé, qui suit en le bousculant un peu le schéma des terrasses dans les arabesques à la Bérain, et qui pourrait aussi bien être le couronnement d'un rétable de menuiserie.

L'impression d'équilibre parfait que suggère cette porte n'est pas le fait du hasard. Le fronton, par exemple, est inscrit dans un double triangle : le premier, équilatéral, la forme parfaite, a comme base la traverse supérieure horizontale ; le second la ligne horizontale imaginaire liant les deux points latéraux de l'arbalète ; tous deux ont pour sommet la pomme de languettes si joliment finie, sans laquelle l'équilibre n'est plus, à une pomme près...

23. Les serruriers fournissant de la serrurerie pour ébénistes et menuisiers, il a été intéressant de vérifier si on trouvait trace de sa production dans le mobilier local, et s'il y avait un lien à établir, ce qui est bien le cas apparemment (voir sa notice).

24. Les idées sont proches en tout cas des réalisations de Lamour pour l'escalier de l'hôtel des Missions Royales (A. France-Lanord, *op. cit.*, 1743 (?)).

25. 28 place Gambetta ; P. Coudroy De Lille, «Documents sur un hôtel particulier bordelais», *B. M. S. A. B.* Tome LXXI, 1976-1978, p. 131.

26. L'organisation supérieure rappelle celle de la porte du cloître de l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix.

27. L'idée d'une frise médiane comparable à celle des vantaux d'une armoire peut être trouvée chez Briseux (L. Blanc, 1930, pl. 35).

L'art de Charlut convient aussi à merveille aux escaliers. On mesure la progression entre l'escalier de La Réole, vers 1750 et les escaliers bordelais de l'hôtel de Verduzan, des années 1770 et peut-être de l'hôtel de Mauvezin, vers 1760. On voit bien la distorsion, élégante et harmonieuse, qui atteint progressivement les motifs des pilastres, entre ceux des paliers et ceux des panneaux rampants. Cette dynamique profonde, qui fait que les motifs dans un jeu de perspective accentué comme par un jeu optique concourent à l'élan architectural, comme les entrelacs de Mansart enjambaient les degrés successifs, est-ce là la trouvaille d'un serrurier modeste vivant loin de la ville ?

Des impostes jalonnent sa carrière, souvent datées pendant sa période rocaille : 1753, 1763, 1771 ; celle de l'abbaye (vers 1760 sans doute) ; le style néo-classique sera également pratiqué dans les années 1780.

En dehors de la chapelle Saint-Clair, le seul ouvrage attribué avec certitude à Blaise Charlut est connu par une procédure. Ironie du sort, comme celui-ci est alors âgé d'environ 80 ans, il n'est sans doute même pas de sa main...

28. Je dois ces renseignements à la gentillesse d'un érudit local, M. Jamet, qui les avait découverts dans les archives.

Le 5 juin 1793, un peu moins d'un mois après le décès de son mari, sa veuve réclame à la municipalité de La Réole le paiement d'une somme de 23 livres 6 deniers due à son défunt mari par Moussillac, émigré. Les biens de ce dernier étant devenus biens nationaux, la veuve Charlut estimait que la ville de La Réole lui devait cette somme que Moussillac n'avait pas payée, alors que les deux balcons qu'il avait commandés avaient été livrés et posés. Ceux-ci sont toujours en place au n° 56 de la rue Armand Caduc²⁸. La somme, faible, n'est sans doute que le solde de paiements et d'avances sur fournitures, et n'est pas susceptible de nous renseigner sur le prix exact des ouvrages.

Charlut, en tout cas son atelier et François Martin, son neveu qu'il a formé et qui lui succède, reste fidèle au style qui a fait son succès.

Ces ouvrages, essentiellement d'esprit rocaille tempéré par l'équilibre et la mesure naissent alors que la conspiration contre ce même rocaille produit ses effets activement et que le néo-classicisme entame son long processus évolutif, illustré par Charlut lui-même. Ils sont exemplaires d'une tendance qui s'exprime également dans

332



333



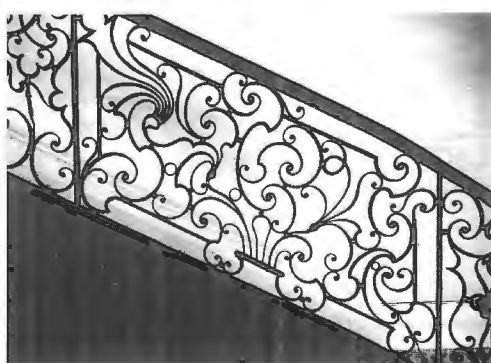
334



335



336



337



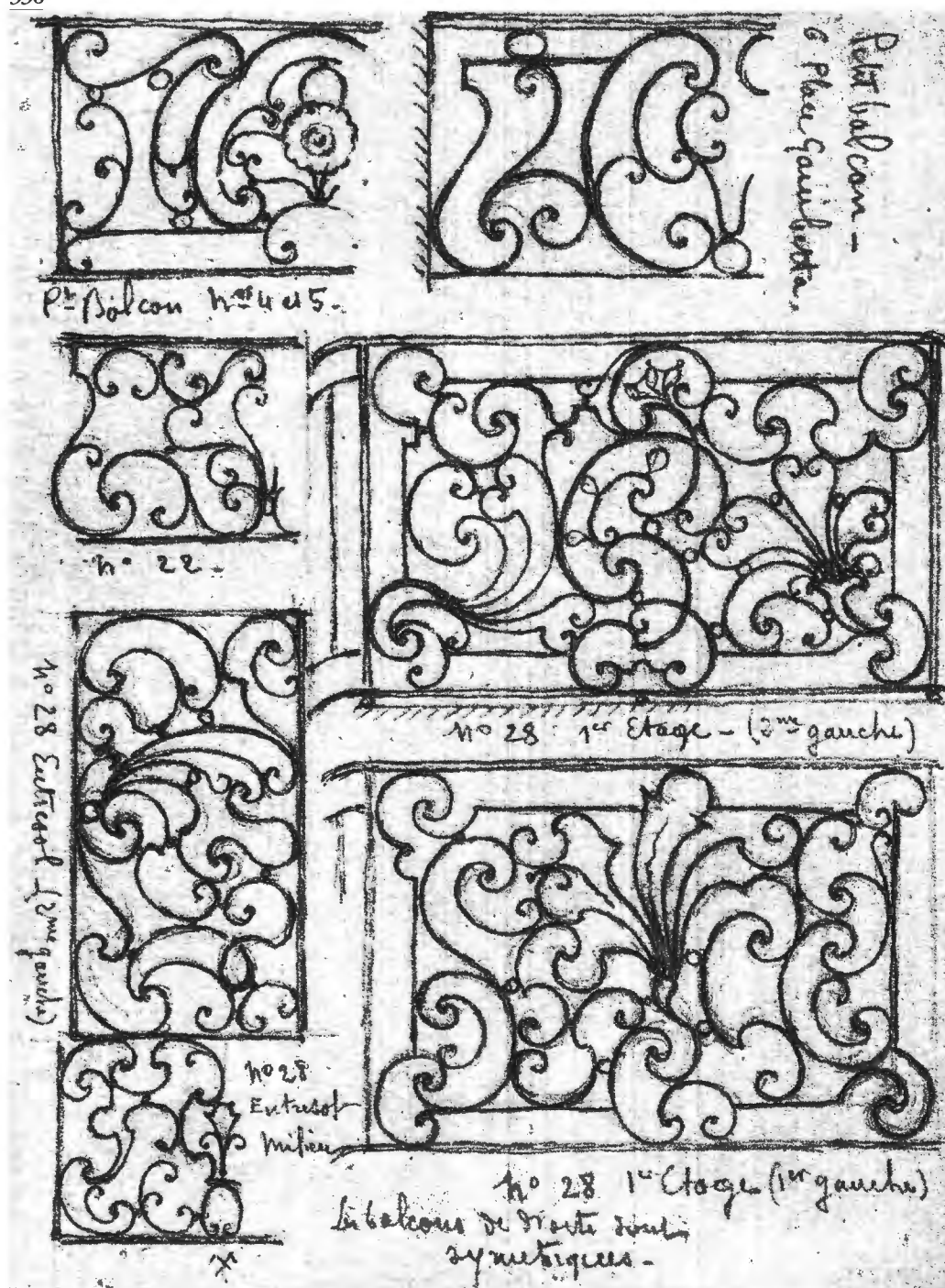
Hôtel de Verduzan, 28 place Gambetta, Charlut, 1771 :
332 à 335. — Les balconnets.
336 et 337. — L'escalier. (cf. fig. 311).

d'autres branches des arts décoratifs, en particulier le mobilier ; on ne renonce pas facilement aux grâces du Louis XV, à ses lignes souples et fluides. Sous des formes plus banales, on a la preuve que bien des balcons ou rampes d'escalier de la deuxième moitié du XVIII^e siècle manifestent la préférence pour les chantournements aux dépens de la géométrie néo-classique, alors même que l'architecture est tout à fait Louis XVI, et ce tard

⁴⁵⁰ 1787, et bien d'autres.

En effet la bourgeoisie qui vient plus lentement aux nouveautés, s'y attachera plus longtemps. A titre de comparaison, on peut faire remarquer que la commode en tombeau, galbée en façade et en élévation, la « Bordelaise » (parmi d'autres) si typiquement Louis XV, est le modèle qui a eu le plus de succès tout au long du XVIII^e, et même au-delà.

338



Hôtel de Verdizan :
338. — Relevés de Louis Blanc.

Des styles de transition

Retour au classicisme français

Les clôtures de chapelle de Saint-Michel (1772-1785)

Chapelle à l'intérieur de la chapelle Saint-Marc - Pierre Joffrait - 1772 (détruit)

Il n'y a pas de documents entre ceux de la chapelle Saint-Louis de 1758-59 et ceux de la chapelle intérieure à la chapelle Saint-Marc en 1772, mais c'est pendant la guerre de Sept ans que l'on choisit de renouveler entièrement l'orgue.

La délibération du 3 juin 1772 autorise les Srs Molles et Guitard à *faire griller l'arceau qui est dans la chapelle Saint-Marc et à y pratiquer une armoire et autres commodités convenables pour y placer les archives*²⁹ ; il s'agit de la chapelle du Sacré-Cœur, en saillie sur la muraille au nord, qui fut détruite avec les maisons appuyées sur la muraille³⁰. C'est donc un grillage de sécurité essentiellement, ce que démontre la police signée entre Joffrait et Guitard, qui demande que la porte ne puisse s'ouvrir que par le fonctionnement de deux serrures à deux clefs différentes : les

archives sont des pièces précieuses de l'église qui lui servent à faire valoir ses droits contre un adversaire plus qu'éventuel.

Le 4 juin 1772, Jean-Baptiste Guitard, avocat à la Cour et grand ouvrier de la Fabrique Saint-Michel, signe une police avec Joffrait, maître serrurier habitant rue Sainte-Croix, donnant la nomenclature exacte des grosseurs de fer employé³¹. La somme fixée au marché est de 430 livres, que Joffrait touchera le 13 juillet 1772³².

Joffrait devenu maître en 1766 intervient dès 1768 pour des ferrements et de la serrurerie ordinaire³³ ; il devient à ce moment là serrurier attiré de Saint-Michel succédant à Dupuy qui vient de décéder, non seulement pour la serrurerie ordinaire, mais également pour les grilles, jusqu'en 1790 date à laquelle se clôt le livre de comptes de Saint-Michel, et au-delà.

Chapelle Saint-Fort - Pierre Joffrait - 1778

La délibération du 29 avril 1778 expose qu'*il conviendrait de faire griller les chapelles qu'il y a encore à griller à l'église, il est donné pouvoir audit Sr Bernard de faire griller à présent la chapelle Saint-Fort*³⁴.

Le 3 novembre 1778, Joffrait reçoit 1344 L. 12 s. *pour avoir grillé la chapelle de Saint-Fort, pesant 2988 l. à 45 L. le quintal*, quittance en date du 2 septembre 1778 donnant la somme des acomptes de 1020 L., 312 L., 12 L. 12³⁵.

Le livre de comptes de la Fabrique à l'exercice de Guillaume Bernard reprend bien la somme ci-dessus mentionnée, mais en l'affectant à la chapelle Saint-Marc³⁶ ; on peut penser que c'est par contamination avec les travaux qui y sont effec-

tués au même moment : Cabirol reçoit 1600 L. le 21 avril pour l'autel de Saint-Marc.

La quittance de peinture ne donne guère de confirmation puisque le nom de la chapelle y est laissé en blanc³⁷ : *J. Arnaud, de la part de M. Molle, grand ouvrier de Saint-Michel, pour avoir doré le couronnement de la grille de la chapelle de et peint toute la grille au noir, marché fait pour la somme de 100 L.* ; il est payé le 31 décembre 1778.

Mais une quittance de Dados³⁸, maçon, du 18 novembre 1778, confirme qu'il a pavé les chapelles Saint-Fort et Saint-Marc, et fourni pour la banquette les pierres qui sont au-dessous du grillage de Saint-Fort.

29 . A. D. Gir. G 2306 f° 19v° (idem A.D. Gir. G 2309 f° 87.)

30 . Cf. l'abbé Corbin.

31 . A. D. Gir. G 2353 f° 8.

32 . A. D. Gir. G 2323 f° 106.

33 . A. D. Gir. G 2323 f° 91 v° (la Veuve Dupuy perçoit encore une dernière quittance en 1769).

34 . A. D. Gir. G 2306 f° 60, G 2309 f° 111.

35 . A. D. Gir. G 2355 57.

36 . A. D. Gir. G 2323 f° 115 v°.

37 . A. D. Gir. G 2355 f° 66.

38 . A. D. Gir. G 2355 f° 56.

Chapelle des Montuzets - Pierre Joffrait - 1780

La délibération du 29 mars 1780³⁹ rapporte qu'un paroissien zélé pour l'embellissement de l'église, et qui ne veut pas être connu, offre de faire griller à ses frais la chapelle des Montuzets, conformément au grillage de la chapelle Saint-Louis qui est vis à vis. Offre opportune, car après avoir décidé de faire griller la chapelle Saint-Fort, on a conclu que désormais, tous les revenus de Fabrique seraient conservés autant qu'il se pourrait pour la réparation et réédification du [grand] autel. Le livre de comptes de la Fabrique enregistre le don anonyme de 1002 L. en 1781, pour le grillage de la chapelle des Montuzets⁴⁰.

Joffrait, à la date du 9 décembre 1780, fait état dans un mémoire d'une porte avec ses acotés pour gapelle de Montuzé, pesant 3106 l. à 10 sols la livre, soit 1553 L.⁴¹. Le mémoire en question portant le n° 40 est mentionné au livre de comptes, spécifiant explicitement le grillage de la chapelle des Montusain⁴². Mais le grand ouvrier a obtenu une réduction (refaction) de 78 livres, atandu que l'on a réduit le quaintal du fair a 47 L. 10 sols.

Le 23 août 1781, le peintre Decreniy⁴³ reçoit 240 L. pour la peinture et dorure du grillage en fer des chapelles de Notre-Dame (des Montuzets) et celle de Saint-Roc, prix fait avec Monsieur Durousseau⁴⁴.

39. A. D. Gir. G 2306 f° 77.

40. A. D. Gir. G 2323 f° 119.

41. A. D. Gir. G 2358 f° 4.

42. A. D. Gir. G 2323 f° 121 v°.

43. L'Inventaire sommaire des Archives donne la transcription Durenny.

44. A. D. Gir. G 2358 f° 39 et G 2323 f° 124 v°.

339



339. — Saint-Michel.
Porte et grilles de la chapelle
Saint-Roch. Pierre Joffrait, 1781.
340. — Porte de Tourny, 1771.
Dessin.

Chapelle Saint-Roch - Pierre Joffrait - 1781

Le 6 septembre 1780 le S^r Durousseau est aussi autorisé à faire faire le grillage de ladite chapelle Saint-Roch, également au prix et conditions les plus avantageuses qu'il pourra...

Un mémoire de Joffrait réglé en février 1781, concerne cette grille, pesant 3481 l. 1/2 à 47 L. 10 s. le quintal, soit 1636 L. 4 s. au total (1662 L. en comptant le plombage de la porte).

Chapelle du Saint-Esprit - Pierre Joffrait - 1785 (détruit)

La délibération du 1^{er} avril 1785 autorise M. Tanays (grand ouvrier) à faire faire le grillage de la chapelle du Saint-Esprit et à payer la dépense qu'elle coûtera, au lieu et place du S^r Ducos ancien grand ouvrier qui avait offert de le faire et avait même commandé le grillage⁴⁵. Un mémoire de Joffrait, réglé le 29 octobre 1785 mentionne en date du 25 septembre *Fait et posé une grille pour la fermeture de la chapelle du Saint-Esprit pesant 2115 l. à 9 s., soit 951 L. 15 s.*⁴⁶.

L'architecte Paillou qui deviendra à la Révolution architecte de la ville, fait poser l'assise de pierre pour recevoir le grillage le 19 décembre 1785⁴⁷.

Le doreur Bèze reçoit de M. Tanays le 10 janvier 1786 la somme de 120 L. pour prix de la dorure et peinture faites à la grille de la chapelle du Saint-Esprit⁴⁸, et la peinture de l'appui de communion de la chapelle Saint-Jean que Joffrait refait sur l'ordre de Tanays à partir du 28 octobre 1785 pour 54 L.⁴⁹. La somme indique bien une remise en état et non un travail complet. Le même Bèze touchera la même année 1785, 1600 L. pour travaux à l'autel de la chapelle Saint-Jean, qui est entièrement rénovée grâce au legs de 1500 L. inscrit dans le testament de Dame Guillemette Seguin, Veuve de Jean Pinson,⁵⁰ en faveur de la Fabrique dans ce but précis.

Un souci extrême de symétrie a présidé au choix des motifs indépendamment de la mode ; on a demandé à Joffrait de reproduire pour chacune des trois chapelles méridionales la clôture des chapelles en vis-à-vis, ce qu'il fait en y introduisant le minimum de changement : les fers en rognons de la frise médiane des panneaux latéraux de la clôture de la chapelle Saint-Marc se transforment pour tendre vers la frise de vagues ou de postes à la grille de la chapelle Saint-Fort. C'est tout : ce style que l'on pourrait appeler « de transition » né vers 1754 poursuit tranquillement sa fortune jusque dans les années 1780.

45 . A. D. Gir. G 2307 F° 32 v°.

46 . A. D. Gir. G 2362 F° 45 et A D Gir. G 2323 F° 140.

47 . A. D. Gir. G 2362 F° 57.

48 . A. D. Gir. G 2363 F° 2 et G 2323 F° 141.

49 . A. D. Gir. G 2363 F° 5

50 . A. D. Gir. G 2371/F° 40.

51 . A. M. Bdx. DD/7c. On peut remarquer la parenté du dessin du couronnement avec celui dessiné pour le fronton de l'Intendance. Voir fig. 205.

Le dessin de la porte de Tourny en 1771

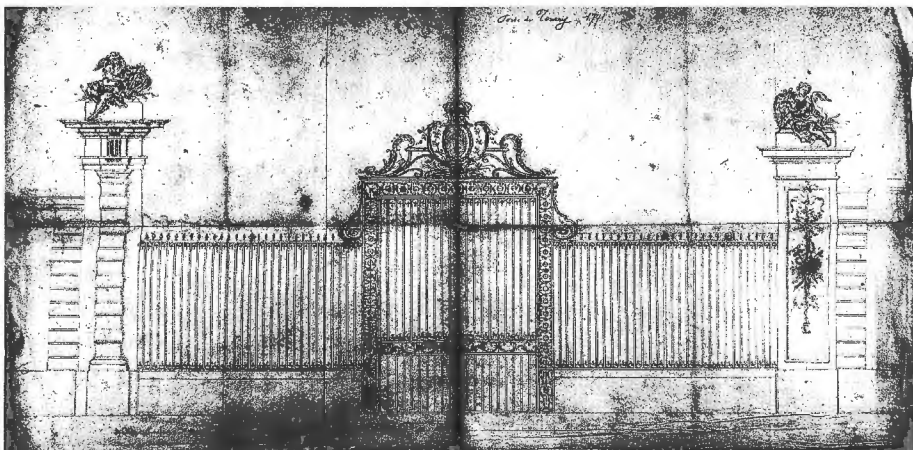
On ignore totalement les circonstances qui amenèrent à élaborer un nouveau modèle pour la porte Tourny⁵¹, encore que la désaffection pour le rocaille ait été parfois si violente à Paris que certaine dame fit raboter ses lambris, et que l'on

retrouve actuellement des panneaux de lambris rocaille qui, retournés, ont servi de support au nouveau style. En tout cas je ne pense pas qu'il ait connu même un début d'exécution.

Dessin d'architecte à coup sûr, mais lequel ? ³⁴⁰ Bonfin, architecte de la ville ? François Lhote, arrivé vers 1768 de Paris avec l'ingénieur Saint-André, et qui propose et voit agréer en 1770-1771 un projet de théâtre dont le dessin est conservé au musée de Périgueux ? On voit bien en effet comment ce projet s'inscrit dans une perspective pittoresque toute théâtrale elle-même, dont les portants extrêmes sont les deux portes monumentales, clôtures et claire-voies, de la ville...

A la place du pilier de gauche, on propose un pilier plus bas, orné non plus d'un pilastre à bossages et d'un ordre dorique mais d'une table verticale moulurée, sur laquelle se détachent, à partir d'une agrafe et liés par une écharpe, les attributs de l'amour et du commerce en chutes.

340



La décoration, pour extrêmement élégante qu'elle soit, n'est pas novatrice et témoignerait plutôt d'une délicatesse encore sensible aux charmes du style Louis XV, tempérés d'une grande simplicité.

En ce qui concerne la grille proprement dite, beaucoup de différence avec le devis de Gabriel exécuté par l'atelier de Fuet en 1745 : on a supprimé les pilastres latéraux et remplacé les panneaux des vantaux par un simple barraudage vertical soutenu par des fers en anses et flammes, comme le barraudage des panneaux latéraux d'ailleurs. La frise médiane joue sur les fers en corolle et les anses. Le haut de la porte est maintenant horizontal, et non plus cintré. L'ensemble est très aéré, très sobre : les lourdes moulurations de la corniche cintrée ont cédé la place à une simple armature. Le répertoire ornemental est simple : au-dessus des socles en pilastres, une frise d'anses à ronds accolés, de simples rouleaux garnis de fleurons marquant les angles, flanqués de simples consoles dont le S se casse. Le couronnement est également très aéré : les contours du cartel ailé encadrant le médaillon de tôle porteur des fleurs de lys, et soutenant la couronne, sont garnis d'une chute légère de fleurons ; une même chute relie ces contours à leur adoucissement, terrasse portée par trois fers en rameaux, et console garnie de gouttes en courbe et contrecourbe, S à peine brisé. Des feuillages garnissent le socle. La composition pyramidale de ce couronnement est adoucie, ondée, de console en console, mais néanmoins bien marquée, débordant sur les panneaux latéraux. Le côté architectonique de la porte n'est pas du tout marqué, ni ordre, ni pilastres. C'est seulement un retour au vocabulaire le plus simple évoquant le grand goût, en particulier les portes de l'avant-cour ou des petites écuries de Versailles gravées par Jean Leblond ⁵².



341

Ce serait donc, encore en 1771, une manifestation tardive d'un retour au classicisme tel qu'il est conçu dans les années 1750, c'est-à-dire en référence au siècle de Louis XIV ; cela ne facilite pas l'attribution.

³⁴¹ De manière comparable, entre 1760 et 1770, on élève une maison sur un emplacement concédé par la Ville à un sculpteur, Massé, qui pourrait bien être l'auteur des éléments sculptés dans un style très marqué par le rocaille sage de la place Royale, et en particulier des mascarons ; la tête de bourgeois négligemment coiffée d'un bonnet ou d'un mouchoir noué pourrait bien être un portrait d'artiste. La ferronnerie montre une composition et des motifs très marqués par un retour au classicisme ⁵³.

Transition et goût à la grecque

Le goût à la grecque, tel qu'il intervient dans l'art du serrurier bordelais est en fait un retour à des formes diverses d'interprétation de l'art antique, essentiellement romain, par différentes époques du classicisme français, et en particulier, à des aspects de l'art de Bérain qui avaient été laissés de côté (décor mosaïqué à rosettes, grecques, lyres, etc...). Le guillochis, c'est-à-dire la grecque, est le fond le plus exploité et le plus

révélateur des stades de transition ; on retrouve les recherches décoratives de Philibert de l'Orme, en particulier aux Tuileries ; on remonte aux origines de l'arabesque. Comme l'écrit M. Gallet, «la génération de 1760 ne pouvait pas savoir que l'entrelacs est le fonds commun des arts primitifs sur toute la surface de cette planète. Elle éprouvait néanmoins le sentiment de remonter aux origines de la civilisation occidentale» ⁵⁴.

52 . L. Blanc, 1928, pl. 98.

53 . Voir P. Coudroy de Lille, art. cité p. 206, note 25.

54 . Catalogue «Soufflot et son temps», op. cit., p. 12.

Le château d'Aiguillon - le travail de Pierre Valette - 1774

55. Les articles de référence étaient ceux de J. Tonnadre, «le duc d'Aiguillon urbaniste», in *L'urbanisation en Aquitaine*. Actes du XXII^e congrès d'Etudes régionales, Pau, 1975 ; et celui de P. Lavedan, «le château d'Aiguillon», in *Congrès archéologique de France*. 1969 — Agenais. Paris 1969, pp. 152-158. Tous deux attribuaient, apparemment à tort, le mérite de la construction à Etienne Leroy, élève de Soufflot selon l'un, de Lorient selon l'autre, et lauréat du grand Prix d'architecture en 1756. Mme Birot — dans un T^{ER} soutenu à l'université de Bordeaux III en 1982, et un article du *B. M. S. A. Bds*, Tome LXXIV, année 1983 — Bordeaux, 1984, p. 139. — rend la paternité réelle d'Aiguillon à ses vrais auteurs, un ingénieur des Ponts-et-Chaussées, et un architecte local — Qu'elle soit remerciée des informations qu'elle a bien voulu me communiquer.

56. Il reçoit 2446 livres pour la grille de la petite cour.

57. *Op. Cit.*, 1966.

Le duc d'Aiguillon, ministre de la Guerre et des Affaires étrangères de Louis XV, fait entreprendre en 1765 des aménagements à son château, et en 1771, en décide la reconstruction à neuf. Les recherches récentes de Mme Birot ont renouvelé le sujet⁵⁵. Elle démontre le rôle actif joué à côté de l'Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, Charles Le Roy, par les représentants d'une dynastie d'architectes de Barsac déjà rencontrés : les Mollié ; Pierre en particulier signe entre 1763 et 1771 le plan de l'escalier, ainsi que plusieurs projets décoratifs en 1776-1777.

Des livres de comptes de l'intendant du duc, conservés aux Archives nationales, mentionnent le nom des artisans employés aux travaux divers, artisans de Bordeaux et de Toulouse avec lesquels l'architecte est en relations régulières. Ainsi le serrurier bordelais Pierre Valette reçoit 1736

livres pour la rampe de l'escalier d'honneur en 1774, il réalise grilles et portails destinés à clore l'avant-cour⁵⁶ ; il fournit et pose la serrurerie. Il joue même le rôle de décorateur, fournissant pour le *cabinet des bains* robinetterie de bronze et couleurs fines. Un serrurier local, Rodolphe, travaille pendant la même période aux gros fers du bâtiment.

Les réalisations de Valette ne sont pas faciles à retrouver. En effet dans les années 1950, le château est transformé en lycée et son intérieur profondément modifié : l'escalier d'honneur est alors détruit ! Une noble et belle rampe d'escalier est en place à partir du premier étage ; l'information qui m'avait été donnée, selon laquelle la rampe du grand degré aurait été remontée un étage plus haut, semble être ainsi confirmée.

Il n'a pas été possible d'obtenir davantage de précision de l'administration.

On retrouve par ailleurs deux portails, réemployés pour clôturer les jardins d'habitations privées plus ou moins proches. La tradition orale locale est ici confirmée par l'analyse du style. Enfin le catalogue de l'exposition toulousaine *La serrurerie du XVI^e au XVIII^e siècle* mentionne un blason du duc d'Aiguillon figurant à l'inventaire du musée Paul Dupuy⁵⁷ : *d'argent à la croix de gueules, chargée d'un écu aux trois chevrons de gueules, sommés d'un lambel du même, timbré de la couronne ducale, du manteau des pairs et des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit*. Ce blason devait remplir la place actuellement vide dans le médaillon du couronnement du portail principal.

L'escalier tournant à gauche s'élève actuellement dans une cage rectangulaire en quatre volées, trois quartiers tournants et un palier supérieur. Vingt et un panneaux au total, que l'on peut regrouper en trois variations sur le thème du panneau principal, réduit à son centre pour une quatrième variation dans les quartiers tournants, et un thème différent pour les pilastres, donnent son rythme à la rampe.

Au départ des marches en volutes répond un départ de rampe curviligne à partir d'un montant en colonne, avec vase de cuivre à l'antique en amortissement à panse et couvercle godronné, sortie sans doute l'atelier de Poulange, fondeur bordelais qui figure parmi les fournisseurs.

L'escalier dû être fait à Bordeaux dans l'atelier de Valette car les montants portent, inscrites, des marques chiffrées qui sont des repères destinés au montage, le nombre de points correspondant à un chiffre donné se retrouvant sur chaque

342



343



Château d'Aiguillon (Lot-et-Garonne) :
342. — Rampe de l'escalier d'honneur,
Pierre Valette, 1774.

343. — Couronnement d'un portail.



344



345



346



347



348

349



350



344. — Départ de l'escalier.
345 et 347. — Grand et petit panneaux de la rampe.
348. — Dessin du pilastre à la grecque entre des panneaux Louis XV.
346 et 350. — Marques de repérage.
349. — Grand portail, vraisemblablement utilisé en remploi.



351. — Château de Portets, grilles et portes.

352. — Hôtel de l'Intendance, balcon en tour ronde, 1775.

351

élément de l'assemblage. On trouve également un autre système de marques, en chiffres romains, qui correspond peut-être au récent déménagement de la rampe. Ces procédés sont décrits dans l'*Encyclopédie Méthodique*, à la rubrique traitant de la difficulté réelle de faire des rampes d'escalier⁵⁸. Un marquage comparable a été relevé sur le garde-corps de fer forgé de l'escalier de Chalais, en Charente.

La belle rampe d'escalier dût être le fruit de la collaboration de l'architecte et du serrurier, et l'on trouve un curieux mélange de goûts. Même type d'organisation des grands panneaux, même cadre à l'intérieur du châssis qu'à Saint-Seurin ; la palmette centrale éclate un peu plus, motif en

cœur et corolles divergentes, elle est comme enserrée dans les contours d'un médaillon orné, et tenu, par des fers en gouttes. Les panneaux des quartiers tournants jouent délicatement d'une variation sur le thème central de la branche de palmette retombant en efflorescences légères. Mais le pilastre est en rupture totale avec ce qui précède : dans un cadre à onglets, trois cercles de fer liés par des perles se superposent dans un jeu de grecques ; tout ce qui est angle est ici accentué, même pour le premier pilastre au départ en volute sommée de son vase de cuivre. L'ensemble est une incontestable réussite d'ailleurs.

Le même genre de compromis ou plutôt de juxtaposition se retrouve au portail du château : sobriété des vantaux à barraudage vertical, coupé deux fois au tiers inférieur et au sommet d'une frise de cercles reliés par des perles, jouant les entrelacs. Le couronnement est doucement chantourné : cartouche orné de fers en gouttes d'eau portant autrefois les armes d'Aiguillon, au-dessus trois branches de palmettes triomphantes, le tout doucement flanqué de fers souplesment incurvés. On retrouve la grecque comme socle du pilastre, qui paraphrase une colonne, sommée d'une urne au contour sobre.

La cour du château de Portets dans les Graves, donnant sur la Garonne, est close d'un ensemble de grilles et portail en claire-voie plus tardifs de dix ou vingt ans sans doute, entièrement voués aux motifs géométriques et en particulier à la grecque ; les contours des vases surmontant les dormants latéraux sont identiques à ceux d'Aiguillon, les légères corolles de la palmette qui en garnissent la panse en plus : simple contamination, identité d'atelier, identité d'architecte ?

58. *Arts et Métiers mécaniques*, Tome VII, 1790, p. 400.

Le balcon en tour ronde de l'hôtel de l'Intendance - 1775

352



Installé depuis le début du XVIII^e siècle dans l'ancien château Puy-Paulin, l'hôtel de l'Intendance est l'un des chantiers permanents de Bordeaux : la remise en état est commencée par l'ingénieur Héricé en 1725 et se poursuit par l'érection d'une porte monumentale de style rocaille sur la rue du Chapeau rouge en 1744 ; Voisin projette un escalier d'honneur à rampe de fer en 1750. Le 2 février 1756, un incendie consume tout le corps de bâtiment entre les deux tours, qu'il faut donc construire à neuf (projets de Voisin, Portier, etc.).

Le balcon en tour ronde, dont la situation actuelle dans l'étroite rue Paul Painlevé permet mal d'apprécier les qualités, donne au XVIII^e siècle sur les jardins de l'hôtel.

Le réalisateur du garde-corps reste inconnu, et l'accès au balcon étant refusé, aucune marque éventuelle n'a pu être relevée.

L'analyse montre que les consoles de support du balcon sont d'un dessin très sobre, sévère, les seuls éléments de décoration étant les trois denticules inférieurs, et une sorte de pastille en léger relief sur le tiers supérieur formant chapiteau entre des moulures très saillantes. Un rythme est créé par une console plus petite intercalée à la clef de chaque baie cintrée du rez-de-chaussée.

³⁵⁴ Le dessin de la grille est une réussite remarquable : on pense au dessin donné par Gabriel en ³⁵⁵ 1746 pour le grand escalier de la Bourse, mais qui serait simplifié, épuré, aéré ; les enroulements sont assouplis, s'étirent, dans les panneaux comme dans les pilastres ; sans ligne tranchée, mais avec un sens des proportions très sûr, les S de la partie supérieure des panneaux s'enchaînent comme des *vagues affrontées*, suggérées plutôt qu'affirmées.

³⁵³ Le dessin des impostes des baies du rez-de-chaussée consiste en un médaillon chiffré au double L du monogramme royal, flanqué de contours en consoles dont la volute s'écrase, s'aplatit, tendant vers le dessin anguleux de la grecque.

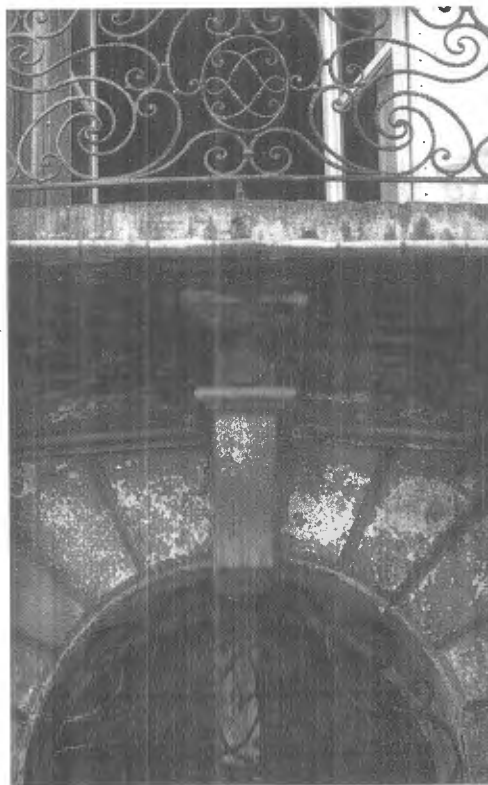
Les documents d'archives disent que

1°/ le devis estimatif des travaux à exécuter après le grand incendie de 1756 ne fait pas état de travaux pour un balcon à la tour (les deux tours avaient été en fait épargnées), pas plus que le devis estimatif de serrurerie ⁵⁹.

2°/ les divers mémoires de la Veuve Sinelle et fils, serrurier de l'Intendance, concernant les travaux de serrurerie ⁶⁰ ne les mentionnent pas davantage, que ce soit pendant l'Intendance de Tourny le fils (jusqu'en octobre 1760) ou pendant celle de Boutin (jusqu'au 1^{er} avril 1762, date de la finition des travaux) ou après.

3°/ pas davantage les *toizé* des ouvrages de peinture d'Arnaud qui pourtant n'oublie ni la rampe d'escalier, ni les balcons (appuis de fenêtre). Une rampe a bien été posée entre 1758 et 1766 au grand escalier.

4°/ Par contre si on consulte des mémoires plus tardifs, on apprend que, par ordre de Monsieur Louis du 21 septembre 1774, Corcelle, maître charpentier, le 14 janvier 1775 a *fait monter la grande chèvre pour lever les pierres du balcon*; du 10 février au 25, a *employé 12 journées pour lever les pierres du balcon avec la chèvre garnie de ses cordages et poulie*; *Plus avoir fait 2 traiteau de 10 pieds d'hauteur pour échafauder les tailleurs de pierre pour regrayer le balcon de la tour.*



353

Les mémoires de maçonnerie de l'entrepreneur Godefroy précisent également les travaux à la tour sur l'ordre de Louis, et sous la surveillance de Bonfin : *reprises sous œuvre, levées de croisées, arceau de la porte du milieu*; 8 grandes consoles du balcon et trois petites; 3 croisées du rez-de-chaussée et du premier étage; la stragale et la plinthe sur le pourtour de la tour au dessus des croisées du premier étage; 6 seuils de portes-croisées...

5°/ Au 27 juin 1775 ⁶¹ l'état des mémoires fait apparaître 3 727 L. 10. dues au serrurier de l'Intendance Sinelle à l'occasion des réparations effectuées sous la direction de Louis (il a déjà touché 100 pistoles, soit 1 000 livres pour travaux à la tour sur le jardin de l'hôtel de l'Intendance le 23 mars). C'est une somme importante, mais elle rémunère des travaux divers de ferrements et serrurerie ordinaire; en outre y figurent 665 livres pour la rampe de l'escalier du jardinet (9 toises et demi à 60 L. la toise) mais la serrurerie du balcon n'y apparaît pas. Les mêmes sources disent que Faure, serrurier, reçoit 530 Livres pour des ferrures de placard, croisées, serrures *d'un bon goût* pour l'appartement neuf de la Tour, sous la conduite de M. Louis architecte. Un mémoire de Dandrillon, *peintre et décorateur sur les Allées de Saint Seurin* en date de 1775 mentionne *le grand balcon de 52 pi. sur 3 pi. d'hauteur et les rampes du petit escalier... peint en couleur d'acier a trois couches à l'huile dont la première en blanc* ⁶²...

353. — Balcon et imposte, monogrammés du chiffre royal.

59 . A. M. Bdx D. D. 29 a.

60 . A. D. Gir. C 1195 - C 1196.

61 . A. D. Gir. C. 1197.

62 . Page 8 du mémoire. Celui-ci n'est réglé que le 21 juin 1775, date à laquelle les travaux sont vraiment terminés (A. D. Gir. C 1208—gros fers et ferrements).

Prises du sol, les photos au téléobjectif font apparaître le montage à mi-fer de la traverse supérieure caractéristique de cette époque, comme on le voit dans les ouvrages de Valette à Saint-Seurin ou Aiguillon.

La date de réalisation du balcon, 1775, semble donc incontestable. Mais aucun document ne fait explicitement apparaître le nom du serrurier qui en fut l'exécutant. Trois hypothèses sont plausibles :

- Sinelle, le fils, est maître depuis 1766 : il a succédé à son père, titulaire de la fonction de serrurier de l'Intendance depuis 1744, divers mémoires confirment que les Sinelle père et fils ne faisaient pas seulement de la serrurerie ordinaire, mais également des rampes d'escaliers et appuis de fenêtre ; André Sinelle l'aïeul, déjà à Biron.

- Faure travaille pour Louis au Théâtre et à la tour de l'Intendance ; c'est sans doute le Joseph Faure qui accède à la maîtrise en 1780 et qui apparaît dans les documents de la capitation de 1777 comme serrurier non maître rue des Trois Conils (c'est le plus taxé des non-maîtres).

- Enfin le nom de Mayer apparaît incidemment dans une lettre de la Veuve Corcelle concernant la levée d'une opposition ; l'entrepreneur Godefroy, qui travaille à l'Intendance comme associé du Sieur Miral sous la direction de Bonfin, travaillera aussi à l'hôtel de l'Archevêché de Mgr de Rohan (au moins dans les années 1780), sous la même direction. Or Mayer réalise les travaux de serrurerie de l'Archevêché. Faut-il en conclure que Godefroy ou Bonfin ont engagé Mayer comme serrurier, Mayer qui au même moment travaille déjà pour Louis à la grille du Chapeau Rouge et au Théâtre ?

Cela semble plausible, car la ferronnerie du balcon est remarquable, et Mayer a fort bonne réputation comme serrurier de la Ville, son travail à l'Archevêché en témoigne.

La question de l'auteur du dessin semble également mériter réflexion car ni les consoles, ni le dessin des grilles ne semble ressembler en quoi que ce soit aux dessins ou travaux connus de Louis. En 1775 il n'a « rien de moderne », disait F. G. Pariset⁶³ ; mais si on le met en relation avec l'article du même concernant Barreau de Chefdeville, il semble que les choses s'éclaircissent un peu⁶⁴.

Des parentés apparaissent :

- Le rez-de-chaussée à refends et les moulures des fenêtres de l'étage ressemblent fort au dessin pour le palais Bourbon.

- Les disques des consoles se retrouvent sur la façade de l'Eglise de Nérac, en tables et à la face des consoles ; la façade était élevée de 24 pieds à la mort de l'architecte en 1765, près de 8 mètres.

- On retrouve partout la décoration de vagues affrontées : balcon de pierre pour la façade du palais Bourbon et surtout dans les dessins destinés à l'Intendance (même mouluration des fenêtres que pour la porte de la fig. n° 6 surmontée d'une frise de vagues affrontées, comme l'est le buffet de la figure n° 5 de l'article).

- Enfin les volutes des impostes se retrouvent à l'identique sur le dessin du lit de la chambre à coucher (fig. 4).

On sait par F. G. Pariset que Barreau de Chefdeville envoya de nombreux dessins avant 1762 à l'Intendant Boutin, qui en avait fait son inspecteur des bâtiments. La plupart sont perdus, en dehors de ceux oubliés par distraction par Boutin dans les dossiers de l'Intendance à Paris. Barreau de Chefdeville n'aurait-il pas fait des projets et dessiné pour l'ensemble de l'aménagement de la tour sur jardin de l'Intendance, entre les années 1760-62 et 1765 ? Un certain nombre de choses sont réalisées alors (certains éléments seront explicitement gardés par Louis) mais non le balcon qui aurait alors été destiné à la chambre des enfants. Lorsque l'Intendant Esmangart fait aménager le premier étage pour l'Intendante, les dessins de Barreau de Chefdeville auraient pu être là, à l'Intendance ou entre les mains de Bonfin. Peut-être dans un souci d'harmonie, mais surtout parce que l'architecture de la tour était susceptible de peu de modifications, son aménagement extérieur ne constituant pas un projet architectural, Louis revient sans doute à l'aménagement prévu par Barreau de Chefdeville qui s'était montré un architecte fort en avance.

On aurait ici, datant des années 1760-1765, le dessin d'une grille exprimant un art de transition comparable à l'évolution de Gabriel⁶⁵, qui avance vers le néo-classicisme et le style Louis XVI.

Le dessin de la grille n'était peut-être même que la reprise du dessin élaboré pour la rampe de l'escalier d'honneur ; le guide de Bordeaux publié par Pallandre en 1785 disait de l'Intendance : « ... Le goût et la beauté de son édifice, son escalier et la distribution des appartements méritent d'être vus⁶⁶. Escalier entrepris par Portier, fini par Barreau, ou Bonfin ? L'architecte l'avait ainsi voulu car on trouve au dos d'un plan la mention *On doit observer qu'il est essentiel de faire l'entrée dans la tour, atandu que sy cest exqualier et bien traité, il fera la plus belle pïesse de toute la maison*⁶⁷.

63 . Colloque *Victor Louis et le Théâtre*. 8 mai 1980. Université de Bordeaux 3.

64 . F. G. Pariset, « l'architecte Barreau de Chefdeville », in *B.S.H.A.F.* 1962 (publié en 1963), p. 77-99 et *Histoire de Bordeaux*, Tome V, 1968 ; voir également Sven Eriksen, *op. cit.*

65 . Voir dans les mêmes années, les consoles aplaties du départ de l'escalier extérieur de Trianon.

66 . *Description historique de Bordeaux*, Bordeaux, Pallandre, 1785 ; p. 127.

67 . Il s'agit de la tour disparue, à l'Est ; A. D. Gir., C 1193 (Il est également possible qu'il s'agisse du grand escalier refait en 1750 par Voisin. Le propos confirme de toutes façons l'analyse précédente).



354



355

354. — Balcon en tour ronde de l'hôtel de l'Intendance.

355. — Détails.

356. — Porte de fer du vestibule de la Bourse (aujourd'hui en place sur le palier au nord).

354 Corolles encadrant le médaillon du chiffre,
355 triples volutes à partir d'un même noyau, toutes les lignes s'incurvent suivant des axes en diagonale masquant la rigueur de construction ; une nouveauté cependant, ô combien discrète et en harmonie avec le reste du panneau, presque invisible : les souples volutes sous la barre supérieure du châssis s'étirent en vagues successives, devenant frise de postes. Mélange de tradition française et d'un rappel à l'antique si bien intégré, rococo ou/et classicisme, cette idée neuve dans les années 1760 est bien galvaudée en 1775, et pourtant son indiscutable réussite dut séduire les architectes et l'Intendant.

Dimensions du balcon

(données par les documents d'archives)

Pierre	pourtour 56 pieds (18 m 18) largeur 3 pieds (environ 1 m)
Fer	pourtour 52 pieds (16 m 80) hauteur 3 pieds (environ 1 m)

Jeu de panneaux :

- 2 simplifiés aux extrémités
- 3 grands panneaux pleinement développés compris entre des pilastres (5)
- 3 impostes de portes-fenêtres.

Le style Louis XVI riche

On a réuni ici surtout des ouvrages destinés à des édifices religieux, mais également à la Bourse de Bordeaux, car s'appliquent à l'ensemble les mêmes caractéristiques. Ce sont les ouvrages les plus riches qui aient été réalisés à Bordeaux, et la prospérité de la ville se manifeste ainsi de manière éclatante dans ce domaine particulier comme ailleurs.

68 . Voir p. 213 note 55.

69 . 83, Avenue de Saint-Cloud, reproduit dans P. Faure, p. 73.

Si l'on met de côté les grilles de la cathédrale réalisées pour La Réole sous la direction de

Mollié, les portes de Notre-Dame, celles de la Bourse et même l'appui de communion du maître-autel de Saint-Michel, touspèchent par «la recherche de la richesse de l'ornementation aux dépens de l'harmonie des lignes», selon la formule du comte de Fels caractérisant ce qu'il appelle «les influences étrangères», en l'occurrence celle de Marie-Antoinette. Ce sont toutefois de belles réussites où l'invention ne manque pas, et on ignore d'ailleurs en ce qui concerne tous ces ouvrages s'ils étaient, comme la tradition le voulait, peints de noir et dorés d'abondance, ou bien si, comme certains ouvrages examinés plus haut, ils restaient à l'état de fer poli (la crainte de la rouille peut avoir conduit à peindre, comme à Sainte-Eulalie, ou le goût de faire encore plus riche, comme à l'Ecole militaire), ou bien, dernière hypothèse, si la peinture était *couleur d'acier*, comme l'avait voulu Louis au balcon de l'Intendance. Les archives font défaut sur ce point.

Les références

Il semble également possible d'avancer que ce sont là des ouvrages où les architectes jouèrent très certainement un rôle ; c'est sûr en ce qui concerne la clôture de Charlut déplacée à la cathédrale Saint-André : on doit *suivre les plans de l'architecte Moulie* ; en fait André Mollié, qui a aussi conçu la tribune d'orgue de Barsac en 1755 et les grilles de chapelles de Barsac en 1784, est certainement lié de près à Victor Louis, puisque l'on trouve dans le Fonds Louis de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, deux dessins du château Nérac à Barsac, signés Mollié. Cet intéressant architecte d'origine girondine, qui a de toute évidence un goût pour l'art décoratif, a fait l'objet d'une recherche récente ⁶⁸.

C'est vraisemblable en ce qui concerne les grilles de la Bourse : il semble que seul un architecte ou un ornementiste savant ait pu concevoir ce réseau où angles de la grecque et courbes de l'arabesque Louis XV sont non pas juxtaposés, mais incorporés dans une ligne continue dont le dessin et l'invention ne se retrouvent dans aucune réalisation bordelaise, balcon ou autres, et pas davantage au plan national, sinon peut-être à un balcon versaillais ⁶⁹.



356

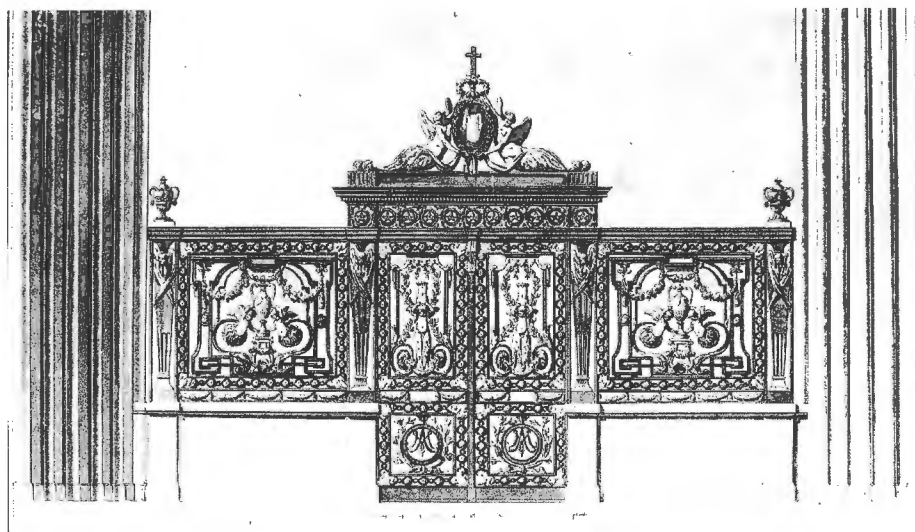
Considérant l'organisation générale et la composition, on est amené à les comparer avec un ouvrage-type, la **grande grille de la cathédrale de Sens**, longtemps datée à tort de 1730⁷⁰. Proche du modèle donné par Michel Ange Slodtz pour Bourges, Amiens, Paris, elle est en filiation directe sur le plan de l'organisation et du vocabulaire avec les portes du chœur de Notre-Dame de Paris. Une recherche récente à partir des archives de l'archevêché vient corroborer mes doutes anciens sur une date trop haute⁷¹. M. J. Salin a retrouvé la trace de la commande de Paul Albert de Luynes, fraîchement nommé archevêque de Sens, ancien abbé de Corbie où il avait pu prendre goût aux remarquables travaux du serrurier Vivarais ; c'est en 1762 qu'il s'adresse à un artisan parisien d'encore plus grande réputation, Guillaume Doré, l'auteur de la grille de l'église Saint-Roch à Paris.

Les grandes portes à médaillons ou trophées de tôle, avec des ornements dans le *goût grec*, se développent en effet à partir de la fin des années 1760 : à Saint-Etienne de Toulouse en 1767 (serrurier Ortet), au Palais de Justice de Paris en 1785 (serrurier Bigonnet sur des dessins de l'architecte Desmaisons ou peut-être Antoine), et beaucoup à Bordeaux. Cette référence à *l'antique* a un rappel dans un passé français proche : les grilles de Mansart pour Maisons et celles de Notre-Dame de Paris.

Mais on peut également les rapprocher de la mode des grandes armoires parisiennes ou du chef-d'œuvre régional de la région de l'Est, dont les vantaux s'organisent autour d'un médaillon médian, à partir de 1750-1760⁷². Sur le plan de la composition, c'est un premier rapport à la menuiserie que l'on retrouvera à l'occasion de la définition du répertoire décoratif.

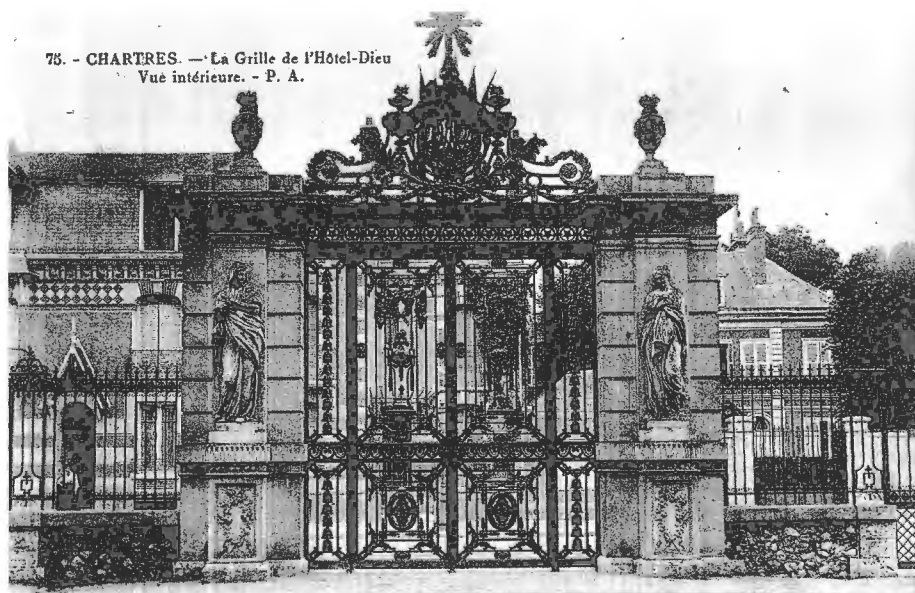
En ce qui concerne les portes de la Bourse, on peut toutefois avancer quelques remarques :

- 1773 n'est pas une date indifférente, mais celle de l'arrivée à Bordeaux, sur la demande du Maréchal de Richelieu, de Victor Louis. Le Maréchal s'intéressait aux ouvrages de serrurerie : il a fait accorder, le 27 août 1764, un brevet à son serrurier ordinaire Jacques Henry dit Bertin, travaillant pour le Gouvernement et d'autres jusqu'à sa mort en 1775 ; en mai 1768, il paie 4 000 livres au célèbre maître serrurier parisien Deumier, associé à la naissance du néo-classicisme, auteur entre autres de la clôture de chœur de Saint-Germain l'Auxerrois, œuvre néo-classique réalisée entre 1763 et 1767⁷³ ; on ne sait malheureusement pas à quoi correspond ce règlement. Mais Deumier est en relation avec Louis, car il est également fournisseur de la Cour de Pologne, notamment de consoles de fer poli. Prieur, sculpteur et fondeur de bronze, dessine et exécute des ouvrages sous la direction de Louis



357

75. - CHARTRES. — La Grille de l'Hôtel-Dieu
Vue intérieure. - P. A.



358

pour cette cour de Pologne. Louis lui-même³⁵⁸ dessine la clôture du chœur de Chartres ; le dessin³⁵⁷ de la grille de la Sainte-Chemise également à Chartres se trouve dans le portefeuille conservé aux Archives municipales, ainsi qu'un autre dessin²²² de grille pour l'entrée d'un château.

- Le fameux couronnement orné d'un décor aux drapeaux peut être retrouvé presque à l'identique, mais en réduction, sur une console dont deux dessins sont conservés à Varsovie, dont le dessin serait de Louis et l'exécution de Prieur en 1766, en fer poli et bronze doré⁷⁴. La transposition à une échelle monumentale expliquerait le délai de quelques années.

- On retrouve ce type de composition, très ressemblant, sur un cadre sculpté en 1760 ou 1761 par Honoré Guibert pour le portrait de Louis XV par Van Loo, et reproduit sur un dessin de Gabriel de Saint-Aubin : cartouche timbré des fleurs de lys encadré de quatre drapeaux et trophées militaires apparaissant à l'arrière, chutes de

70 . Voir R. Subes, *La ferronnerie d'art, du XI^e au XIX^e siècle* ; Ph. Faure ; etc.

71 . M. J. Salin m'avait fait l'amitié de m'annoncer cette découverte publiée deux ans plus tard. L'analyse du style, la comparaison avec l'évolution de l'art de la serrurerie au cours du XVIII^e siècle conduisait à une telle hypothèse, heureusement avérée. J. Salin, « La grande grille en fer forgé de la cathédrale de Sens », *Gazette des Beaux-Arts*, février 1986, 1405^e livraison, p. 75-77.

72 . F. Lévy-Coblentz, *L'estampille*, n° 120, avril 1980, p. 33.

73 . Reproduite dans Svend Eriksen, *Early neo-classicism in France*, pl. 344.

74 . Pl. 407 et 409.

357. — Grilles et porte de la chapelle de la Sainte-Chemise, à Chartres, en fer et cuivre repoussé. Dessin.

358. — Porte de la clôture du chœur de la cathédrale de Chartres, déplacée à l'entrée de l'Hôtel-Dieu. Photographie ancienne.

359. — Eglise Notre-Dame. Amortissement des portes du chœur des Jacobins. Urne garnie des épis de blé et de la grappe de raisin, ainsi que de la grenade de l'immortalité.

feuillages coupées de médaillons auxquels s'adjoignent des attributs guerriers au tiers supérieur⁷⁵. Or Honoré Guibert, maître sculpteur et beau-frère de Joseph Vernet, travaille sous la direction de Gabriel depuis 1764 au petit Trianon et autres bâtiments royaux, et peut-être sur ses dessins. Il est également fournisseur de la Cour de Pologne entre 1765 et 1768.

• Enfin le dessin des vases qui couronnent les dormants de deux des portes est voisin de celui qui apparaît au-dessus des dormants de la chapelle de la Sainte-Chemise de Chartres, sur le dessin des Archives municipales, et de quelques vases de Prieur, notamment par le dessin des anses.

Alors il est impossible de conclure. Il n'est pas très vraisemblable que cet ouvrage soit du dessin de Louis, de Gabriel ou même de leurs proches. Mais architecte ou ornementaliste, l'auteur est bien au courant de ce qui se fait à Paris dans le domaine des arts en général dans les années 1760 et, sans abonder du tout dans le néo-classicisme de type sévère et géométrique, trouve une expression profondément originale. Il est peut-être bon de rappeler que le peintre Berinzago, spécialisé dans les trompe-l'œil architecturaux, assure la décoration de l'escalier et qu'il a tout à la fois les capacités d'un bon dessinateur et la connaissance du fonds culturel des répertoires décoratifs nécessaires à la conception de ces ouvrages⁷⁶.

Une phrase des archives des Jacobins incite à penser qu'un architecte *habile* fut sans doute consulté ; l'examen des grilles renforce cette opinion. En effet les portes du chœur de Jean Moreau sont uniques en leur genre, du moins en l'état actuel des connaissances. Ces portes, un dessin de Bordes conservé à la Société Archéologique de Bordeaux le montre, encadraient l'autel légèrement en retrait ; ce n'est ni une manière de rétable, comme à Saint-Michel de Bordeaux en 1671, ni une manière de jubé : c'est un ouvrage d'une conception totalement originale, aussi bien sur le plan de la typologie, que sur celui de l'iconographie et du style⁷⁷.

Loin de porter des armes quelconques ou attributs religieux comme seul ornement, elles définissent tout un programme iconographique religieux cohérent, participant en plein de l'art baroque encore en 1780, mais avec un renouvellement de manière.

Les médaillons des portes représentent les quatre évangélistes, écrivant sous la dictée de leur symbole ; au-dessous, des trophées religieux traditionnels, comme à Sens, Toulouse... le contour de vase en calice des panneaux inférieurs n'est sûrement pas là par hasard. Les vases couronnant les pilastres portent des épis de blé et des grappes de raisin, soit le pain et le vin, et des grenades, symboles de l'immortalité. La forte

modénature de l'entablement et de la corniche, les ressauts de l'ordre corinthien des pilastres accentuent l'impression d'une paraphrase d'architecture de pierre ou de bois. Le dessin le confirme, et complète le programme ; le couronnement traditionnel est ici remplacé par deux figures en ronde bosse réalisées en tôle de fer, sur des thèmes baroques par excellence : l'Ascension du Christ, et l'Assomption de la Vierge, achevant la scénographie conçue presque un siècle plus tôt par Duplessis du seul spectacle admis par l'Eglise, à l'heure où s'ouvre à deux pas le théâtre de Louis et Richelieu. Ce sont des ouvrages remarquables, pour lesquels il n'est pas impossible que Barthélémy Cabirol, beau-frère de Jean Moreau, ait prêté son concours en réalisant les modèles. Mais je serais fort étonnée que cet ouvrage ne soit pas en fait le fruit d'une collaboration très poussée entre un ou les Dominicains, qui formulent le programme, le serrurier et un sculpteur, qui expriment les contraintes, et celui qui conçoit cet ouvrage dans son ensemble.

Il est possible en outre qu'une influence venue d'Espagne se soit exercée, ce qui n'est pas invraisemblable compte tenu des échanges constants entre le Sud-Ouest de la France et ce pays⁷⁸ et de la qualité extraordinaire de la serrurerie

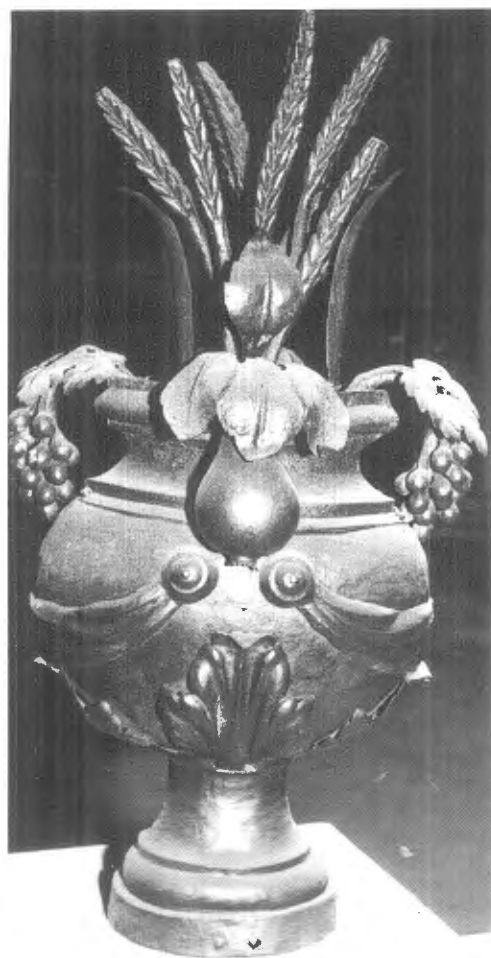
75. *Idem*. Pl. 345.

76. Cf. les gravures de Benigno Rossi publiées à Paris en 1770 (décors de trophées...), citée par D. Guilmard, *Les maîtres-ornemanistes*.

77. Le chœur était organisé de manière comparable à celui de l'église du Noviciat des Jacobins au Faubourg Saint-Germain, remodelé vers 1723, à l'exception des grilles ; celles-ci sont peut-être une tentative pour approcher, à moindre coût, l'effet somptueux des boiseries sculptées par François Roumier. B. Pons, *De Paris à Versailles, 1699-1736, Les sculpteurs ornementalistes parisiens et l'art décoratif des Bâtiements du Roi*, Strasbourg, 1986, p. 260.

78. Remarquons que Jacques, fils du serrurier René Lavau, contemporain de Moreau, est sculpteur-ciseleur de l'Académie Royale de Madrid, et quitte Bordeaux en 1780.

359



espagnole de la Renaissance : serait-ce une nouvelle preuve de l'éclectisme des sources du néo-classicisme ? Or les grilles de clôture des édifices religieux espagnols s'ornent souvent de couronnements sculptés, comme les scènes de la Vie du Christ qui se déroulent au sommet de la grille de la cathédrale de Séville, porteuse elle aussi de tout un programme iconographique religieusement signifiant, couronné tout à fait au sommet par une représentation trinitaire. Or la tradition orale transmise par Marionneau voudrait que Jean Moreau ait travaillé en Espagne et en particulier à la cathédrale de Madrid, ce qui n'a pu être vérifié⁷⁹.

L'effet graphique des vantaux fait également penser à un précédent projet préparé pour la cathédrale de Chartres par les Slodtz au retour de Michel-Ange d'Italie en 1754-55. Je n'ai pu avoir connaissance du dessin que par la reproduction figurant dans l'ouvrage de F. Souchal, ce qui explique le manque de précision de l'analyse. Mais il faut remarquer que Louis eut connaissance de ces projets qu'il utilisa partiellement en appliquant ses propres conceptions décoratives.

D'autre part, l'archevêque de Rohan faisait appel en 1771 à l'architecte parisien Etienne, dont F. G. Pariset pense qu'il ne fait qu'un avec le Lestienne dessinateur employé par les Slodtz pour les projets de Chartres. Si l'on ajoute que le sculpteur Joseph Bridan, pour le compte de Chartres toujours, travaille en 1773 au modèle en plâtre d'un Christ destiné à être fondu en bronze ; entre 1768 et 1773, à l'Assomption de la Vierge soutenue et entourée d'anges, groupe du maître-autel inscrit dans les réalisations voulues par Louis⁸⁰, on se rend compte que sans pouvoir émettre une hypothèse sur l'inventeur, on peut partiellement suivre la genèse de l'ouvrage. Toutes les recherches sur une possible affinité de style, sur un modèle virtuel n'ont abouti qu'à ces minces arguments ; pas de paternité plausible pour cette curieuse alliance de néo-baroque et de néo-classicisme à teinture fleurie et aimable, art décoratif éclectique précurseur de celui du siècle suivant. Le XIXe siècle ne le désavouera d'ailleurs pas. Ciceri s'en inspirera pour peindre la voûte, et on imitera les grilles pour la chapelle des Fonts-baptismaux⁸¹.

360. — Porte de vestibule de l'hôtel de la Bourse, actuellement palier sud.

361. — Couronnement. Marques de Dumaine, 1773 et Faget, 1855, sur la barre de linteau ; marque Faget, (18..?), sur le ballot du médaillon.

362. — Porte du rez-de-chaussée (partiellement utilisée en remploi).

363. — Portique du Manège.

Les portes de la Bourse - Dumaine - 1773

Aucun document d'archives les concernant
³⁶⁰ n'a pu être retrouvé. Une des portes du palier, au sud, est trois fois signée : deux plaques sur la barre de linteau, estampées, de deux noms et deux
³⁶¹ dates : Dumaine, 1773, et Faget, 1856 ; sur le médaillon central du vantail de droite, est encore la marque Faget au côté du paquet ficelé.

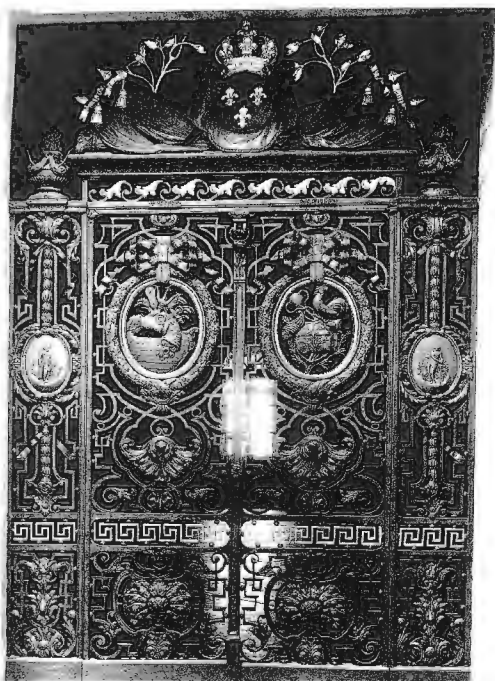
Les autres portes ne sont pas marquées ; on peut déduire de la similitude parfaite de la deuxième porte du palier l'identité de main, c'est déjà plus incertain pour la porte du rez-de-chaussée qui utilise le même modèle sur des dimensions différentes. Enfin la porte d'entrée du rez-de-chaussée paraît devoir remonter à la

79. Ch. Marionneau, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, cité par P. Roudié.

80. Le thème en fut repris par une belle gravure populaire sur bois de l'imager chartrain Thomas Blin, qui eut un grand succès. Mais la réalisation bordelaise n'a rien de populaire... S. Lami, *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française au XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1910-1911, p. 136.

81. Exécutées de 1825 à 1830 par le maître serrurier bordelais Mitresey selon Louis Blanc, dans les années 1860 par Faget, selon Paul Courteault.

360



361





362

restauration de Burguet et de Faget, dans les années 1860 ; le montage sans congé aux angles des traverses et montants n'est pas identique à celui des portes étudiées pour le XVIII^e siècle. Les dormants de la grille du rez-de-chaussée y seraient réutilisés.

L'idée de telles grilles remonte tout au début de la Bourse telle que l'imaginait Gabriel en 1742, en collaboration avec Portier : *M. Portier me mande aussy qu'il lui a paru par les plans que le mur de face sur la cour intérieure de la Bourse était décoré d'arcades avec croisées et qu'il seroit à désirer que les arcades fussent vuides pour que le négociant pu jouir de la cour, c'est à vous [M. Boucher] à décider de l'utilité de sa proposition, et comme il est*

82 . A. D. Gir. C. 1191, 10 août 1742.

83 . X. Védère, *Le Palais de la Bourse*, Bordeaux, 1955, p. 93.

84 . Cf. p. 220.

des temps où l'on peut désirer que cette cour intérieure soit fermée, si l'on supprime les croisées, l'on pourroit y suppléer par des grilles mais il y a encore du champ avant que l'on en soit là...⁸². Le voir n'est donc jamais absent des préoccupations des uns ou des autres, et par voie de conséquence, les grilles ou claires-voies. L'idée en remonte peut-être à l'escalier des Ambassadeurs de Versailles, détruit par Gabriel en 1752, au vestibule duquel on accédait également par trois portes de fer forgé.

Elles sont analysées dans l'ouvrage de M. Védère sur la Bourse⁸³ : «Le 10 juin 1773, la décoration de l'escalier [par Berenzago et Gonzales] était terminée, et le maître serrurier Dumaine complétait ses abords en plaçant dans les trois arcades collatérales trois portes en fer forgé, enrichies d'ornements repoussés au marteau : rinceaux de feuillages et coquilles». Suit l'analyse des médaillons ovales, dont il semble qu'un certain nombre appartienne à l'escalier : on note bien *la Prospérité du Commerce maritime* porté par la Paix et s'appuyant sur la Vigilance, la Prudence et la Loyauté (corne d'abondance, ancre, olivier, coq, serpents et miroir — soit le caducée d'Hermès) et *la Navigation apportant la Richesse* (proue de navire, trident, gouvernail, ancre, corne d'abondance et épis de blé). Ces deux thèmes sont présents en vis-à-vis à l'intérieur des médaillons supérieurs de chacune des portes. On peut se poser le problème de leur authenticité d'ailleurs, car l'un d'entre eux est marqué de Faget, et le fait que leur programme allégorique ait été tout à fait dans l'esprit du XVIII^e siècle ne doit pas faire oublier que celui-ci est explicitement défini à propos de la décoration du bâtiment lors de sa construction, et que la sculpture tympanale allégorique sera reprise au XIX^e siècle.

Mais la différence de facture et de dessin entre la corne d'abondance d'où ruisselle l'argent du médaillon signé Faget, et les sacs déversant les mêmes écus des autres portes, incite à penser que ces médaillons existaient bien à l'origine.

En est-il de même pour les médaillons latéraux, au repoussé, l'un représentant *le Commerce maritime et le vin* (femme appuyée sur un gouvernail, vigne, eau coulant d'une urne), l'autre *la Garonne se jetant dans l'Océan* (femme versant l'eau d'une urne, proue de navire, phare de Cordouan) qui ont certes un air néo-classique, mais qui pourrait bien être dû à l'invention de Burguet ou même de Faget.

Puisqu'il s'agit d'un encadrement, le rapprochement avec le cadre d'Honoré Guibert pour le portrait du Roi Louis XV par Van Loo⁸⁴ pourrait amener à penser qu'en fait, le double L du chiffre royal s'y trouvait à l'origine.

On ne sait pas précisément quel est le Dumaine signataire. Il semble vraisemblable qu'il s'agit de l'un des deux Jean Dumaine, et tout particulièrement celui de la rue Neuve, qui règle le 1^{er} janvier 1774, 4344 livres pour un emplacement au n° 31 de la place Dauphine, à lui adjugé le 18 mars 1771⁸⁵. Il a en outre acheté entre ces deux dates une charge de graveur du Roy en sa Monnaie de Bordeaux.

³⁶⁰ La composition de ces portes, du moins telle
³⁶² que deux d'entre elles sont conservées, est tout à fait traditionnelle : deux pilastres dormants, couronnés de pots-à-flammes, encadrent la porte à deux vantaux sous linteau droit ; une frise de grecques dorées délimite le tiers inférieur, comprenant le panneau et la frise même, qui se prolonge sur les dormants ; les deux tiers restants sont dévolus aux panneaux supérieurs⁸⁶. L'entablement se compose d'une frise de postes fleurons sous la corniche moulurée et garnie de feuilles d'acanthes qui supporte le couronnement.

Tout est original dans la conception décorative : lignes, ornements, composition et articulation de l'ensemble.

Le décor aux drapeaux du couronnement n'est pas une invention : il est à la mode depuis semble-t-il, 1745, date de la bataille de Fontenoy. D'autre part, Gabriel travaille depuis 1751 aux projets de l'Ecole militaire, et tous les éléments de décoration alors élaborés durent influencer le goût ; le retour à un certain classicisme et en particulier à l'art du siècle de Louis XIV agit dans le même sens. N'oublions pas l'environnement immédiat de la Bourse (des trophées militaires se retrouvent aux angles du piédestal de la statue royale, accostant les frontons, et il est probable qu'on les trouvait en abondance au château Trompette voisin). Enfin, on trouve une esquisse

³⁶³ assez proche au fronton du portique du Manège.

Ce n'est pas non plus la première fois qu'il est traduit en fer forgé⁸⁷. Jean Lamour vient de l'utiliser à Nancy, en amortissement des pilastres des portiques de la Place Stanislas : ils encadrent un médaillon à l'antique et apportent une curieuse et intéressante note de néo-classicisme à ce chef-d'œuvre du rocaille des années 1750. Ce n'est pas d'ailleurs cette exacte composition qui est reprise, mais des modèles récents inspirent l'auteur, on l'a vu : le cadre d'Honoré Guibert pour le tableau du souverain par Van Loo, la porte étant à l'évidence elle-même conçue comme cadre et tableau tout à la fois, et un décor de Prieur pour une console de fer poli et doré destinée au Roi de Pologne, donne le détail précis de la composition du couronnement. Quatre drapeaux groupés deux à deux sous lesquels apparaissent des attributs (béliet, canon et boulets) encadrent une draperie tendue, retenue aux angles supérieurs et retombant en plis, la rôle

paraphrasant le tissu noué en bouton ; sur cette draperie feinte, le médaillon aux trois fleurs de lys, surmonté de la couronne royale (ces derniers éléments ont dû à l'évidence être refaits). Des glands et rubans ornent les hampes des drapeaux, derrière lesquels se dressent, encadrant la couronne, deux branches de laurier. Le travail de la tôle est ici tout à fait remarquable, et l'art d'illusion atteint son objectif, rendant à la perfection la molle retombée en plis souples de l'étoffe.

Les dormants latéraux reprennent, continuent, on l'a vu, le thème du cadre et accentuent le côté architectural : un léger ressaut des traverses supérieures marque l'axe et annonce l'amortissement en pots à flammes. Le panneau supérieur est axé sur la chute de feuilles de laurier nouée de rubans qui ne s'interrompt que pour le médaillon ovale cerclé de rinceaux. Les fers de remplissage s'organisent au bas en grecque pour dessiner un socle.

Ces éléments, couronnement et dormants sommés de pots-à-flammes, constituent un cadre rigoureusement composé, dont la partie supérieure était étudiée pour s'inscrire dans le tympan de l'arcade d'où l'échelonnement progressif vases, hampes, rameaux,...

Les vantaux principaux sont aussi des modèles d'organisation des formes et des masses ; de lourds et riches ornements dessinent eux-mêmes une chute : larges rubans ornés de bandes et de losanges en relief, noués et retombant en plis cassés, soutenant les lourds médaillons allégoriques cerclés de guirlandes de laurier, puis un large fleuron, enfin au panneau inférieur, une abondante *rose en feuille de persil*, quelques fleurons plus discrets complètent la ligne de l'axe.

Les fers de remplissage jouent le rôle fondamental du passage des formes à angle droit déterminées par le cadre du châssis, à la forme

Bassens, Saint-Pierre :

364. — Jean Boisset l'a fait l'an 1768 : signature de l'artisan sur la main courante.

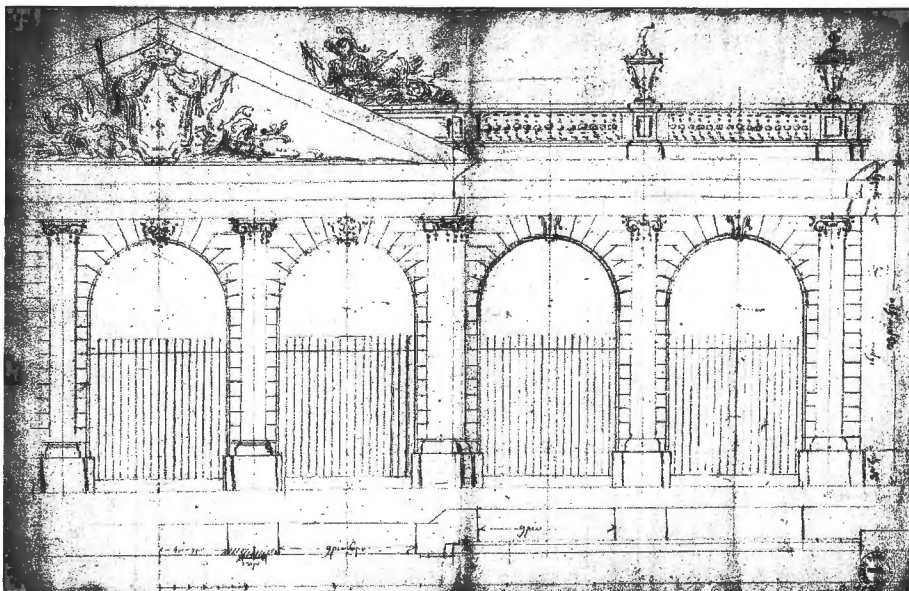
365. — Appui de communion, Jean Boisset, 1768.

85 . A. M. Bordeaux, DD 16 b ; au nord.

86 . Ph. Faure insiste sur la rigueur de composition de cette porte (Porte d'harmonie, nombre d'or...).

87 . Il semble qu'il ait été utilisé bien longtemps auparavant pour une porte parisienne place Royale telle qu'on la voit reproduite sur une gravure, L'entrée de l'Ambassadeur de Perse à Paris, vue de la place Royale, le 7 février 1715. (B.N. Est. Hennin, tome LXXXV, n° 7497 et QB 1 1715, ou 7503. r 7504).

363



elliptique des médaillons. L'opposition des deux formes, carré et cercle, est vieille comme la Chine, tout à fait riche symboliquement, et leur intégration, au nom du symbolisme religieux, a fait travailler bien des architectes des plus célèbres. C'est à ce problème que le créateur a réussi à donner une solution originale, jouant avec les formes à l'aide d'une calligraphie précieuse à base de pleins et déliés.

L'extrême qualité du travail de forge et de conception est à remarquer ; on peut en dire ce que A. France-Lanord écrit de la rampe d'escalier de Laneuville de Jean Lamour dans les années 1746 : « Les fers changent de section, s'allègent ou s'engraissent selon le trait du dessin comme pour une calligraphie. Ils passent du carré au rond pour redevenir carrés »...⁸⁸

Il n'est pas interdit de penser que le jeune Dumaine, héritier d'une lignée de serruriers, est allé lors de son tour de France se former près d'un des plus grands maîtres de son époque.

Il faut remarquer également les volutes en corne de bélier à noyau saillant, motif bien dans le goût nouveau : par comparaison, la console de Prieur et Deumier comporte des pieds volutes en corne de bélier.

Il faut remonter assez loin pour trouver une source d'inspiration, compromis issu de la Renaissance par « affinité naturelle entre l'écriture gothique allemande et le graphisme compliqué du décor à la mauresque » : ce sont par exemple les arabesques gravées par un ornement

niste allemand, Rudolf Wyssenbach, en 1549⁸⁹, qui s'adressent aux marqueteurs et aux ciseleurs sur métaux, entre autres. Le retour à l'antique passe aussi peut-être par ce chemin-là⁹⁰. Cette calligraphie joue d'une manière prodigieuse de l'angle droit et de l'angle aigu, car le tracé anguleux qui tend vers un *guilloché* ou grecque de fantaisie, est contredit, nié par le pincement de l'angle extérieur, avec un effet de retroussé qui donne à cette calligraphie un air extrême-oriental indéfinissable. Les formes auxquelles ce traitement s'applique sont par ailleurs tout à fait traditionnelles : le panneau inférieur part d'un dessin de Bérain de la fin du règne de Louis XIV, le panneau du haut est organisé de manière comparable à la grande porte de chœur de Sens, jeu d'entrelacs, de contours triflés ou trilobés nés aussi à la fin du règne de Louis XIV et dont le modèle est trouvé pour la clôture de Notre-Dame. Les motifs sont tout à fait isolés des chassis par des perles, qui jouent dans la liaison des motifs un moins grand rôle que les fers en goutte, encore plus légers.

La traverse médiane en grecque est la seule référence à un ornement antique non réinterprété. Partout ailleurs la courbe infléchit la géométrie sèche de l'angle droit.

Quelques années plus tard, Montpellier ne retiendra de cet exemple qu'un thème, celui des drapeaux complétés de trophées militaires plus développés, et la frise de grecque tout au long du chambranle ; le barraudage vertical a remplacé la calligraphie précieuse de Bordeaux⁹¹.

88 . A. France-Lanord, p. 40.

89 . Cf. F. Lévy-Coblentz, « Décor de marqueterie de l'Est aux XVI^e et XVII^e - Modèles et techniques », *l'Estampille*, n° 105, janvier 1979, p. 8, fig. 2.

90 . Ce chemin avait déjà été suivi par l'ornemaniste allemand Jean-Jacques Schübler, dont les planches furent publiées en 1736 sous le nom de Batty Langley en Angleterre, dans une adaptation tout à fait rocaille et influencée par les « chinoiseries » ; il dérive des recherches de Léonard de Vinci poursuivies par Dürer.

91 . La porte de la promenade du Peyrou, du dessin de l'architecte Giral ou du serrurier Philippe Bongues, qui aurait été exécutée entre 1775 et 1793 (Ph. Faure).

92 . Une croix surmontée d'un coq et une chaire, en 1739 ; A. D. Gir. E sup 862 Bassens ; voir également J.-P. Grasset, P. Jean, J. L. Pastureau, *Le pays de Montferrand*, GGLEP, 1988.

Bassens : l'église Saint-Pierre - Jean Boisset - 1768

364



Bassens est une paroisse proche de Bordeaux où beaucoup de citadins au XVIII^e siècle possèdent un bien de campagne. L'église Saint-Pierre, si elle n'a plus les dons du maître serrurier bordelais René Poitevin⁹², conserve encore, en dépit des restaurations du XIX^e siècle menées par Abadie et de Vatican II, un grand appui de communion de toute la largeur du chœur, à ressaut central, signé et daté ce qui semble être jusqu'ici passé inaperçu. En effet, gravé sur la plate-bande centrale, on peut déchiffrer :

Vaur curé de la paroisse
Jean Pichon premier auvrier de l'église
Jean Crugey second auvrier
Jean Boisset l'a fait l'an 1768

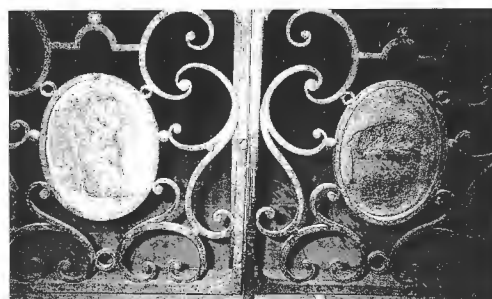
365



366



367



368



366 et 368. — Médallions de tôle, recto et verso.

367. — Appui de la chapelle et lutrin.

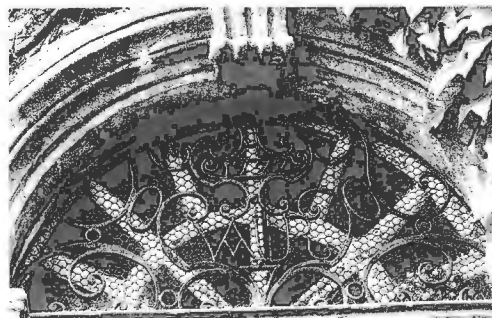
369. — Le lutrin.

370. — Imposte du presbytère, marquée Vaur, et datée 1777. Bassens.

371. — Heurtoir du presbytère.

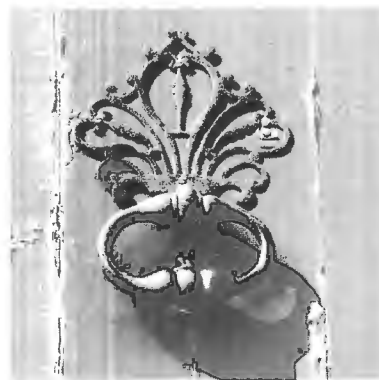
Ferronneries de Saint-Pierre de La Réole, en place dans le chœur de la cathédrale Saint-André de Bordeaux ; Blaise Charlut, 1779.

372. — Appui de communion du chœur.



370

369



371

Vaur est effectivement alors curé de la paroisse ; cela dément l'origine extérieure supposée par certains (l'abbaye de Bonlieu).

Les motifs sont bien connus à Bordeaux, à base de contours contrastés en branches de palmette ouvertes reposant ici sur un motif en ailes de papillon joliment stylisé. Les médaillons de tôle repoussée des portes de la chapelle nord sont consacrés à l'agneau pascal sur la table du sacrifice et à un personnage qui, s'appuyant sur une branche feuillue et portant un enfant, pourrait être saint Christophe. Les portes du chœur sont garnies des clefs de Saint-Pierre en sautoir ⁹³.

Monté sur la table de communion, latéralement, un rare lutrin, déjà signalé au XVIII^e, est de style comparable.

L'ensemble relève à la fois de la continuation du rocaille et du style riche.

Sur le pavement l'ombre des ferronneries joue joliment sur le fond des couleurs posées par les vitraux contemporains de Raymond Mirande.

Un Pierre Boisset, serrurier, est établi paroisse de Bassens, à Carbon-Blanc où il est en procès de 1692 à 1733 pour la jouissance d'un bien viticole, Le Gard ⁹⁴. Jean est peut-être son parent, serrurier libre ayant appris le métier familialement et qui sait, chez son riche voisin Poitevin. Il est sans doute possible de lui attribuer d'autres ferronneries de caractère comparable : en particulier les rampes des deux escaliers du logis de l'abbaye de Bonlieu, celles de l'ancien presbytère de Bassens, dont l'imposte est datée de 1777, la rampe du château Formont à Ambarès...

Ce maître là est la preuve qu'il existe à l'extérieur de Bordeaux des artisans auxquels on peut faire appel ; il apparaît néanmoins ici comme une exception.

Les ouvrages de Charlut à la cathédrale Saint-André de Bordeaux destinés à Saint-Pierre de La Réole - 1779

93 . L'église d'Ambarès conserve également une grille portant les emblèmes de Saint-Pierre, la tiare pontificale et les clefs en sautoir reposant sur un lambrequin de tôle.

94 . A. D. Gir. H 1291 et sac à procès 5661.

95 . André, Pierre et Jean Mollié forment une dynastie d'architectes de Barsac.

96 . *Les Cahiers du Réolais*, Les sources de ces notes restent introuvables.

97 . A. D. Gir. E sup. 2911, f° 9, cité par Ch. Taillard.

Lorsque dom Joseph Favier devient en 1764 prieur du couvent de La Réole, on lui fait remarquer que si les religieux se trouvent logés dans une belle maison, l'église est nue et sans aucun embellissement. Pour retrouver quelque proportion entre le Temple du Seigneur et la maison de ceux qui le desservent, le Prieur fait faire les orgues à partir de 1764 par le facteur Micot ; en 1766, il projette de faire un nouvel autel et de changer le chœur, projet qu'il précise en 1776 : il faut entre autres, le chœur n'étant pas placé conformément au local où il se trouve, ... le déplacer et le mettre près du mur,

changer la porte d'entrée dans l'église pour les religieux... et réparer à neuf en marbre ou autre belle pierre, le chœur et le sanctuaire qu'il faudrait nécessairement fermer d'une nouvelle balustrade... On se conformera au plan de M. Moulié ⁹⁵, architecte, approuvé par les T. T. R. R. P. P. Général et assistants.

Dans *Les annales de La Réole*, manuscrit de M. Dupin formé de notes relevées dans les divers documents qu'il eut entre les mains, on trouve la mention suivante : 1779. *Beaucourt fait les belles peintures à fresque de l'église Saint-Pierre. C'est à cette époque que les Bénédictins font richement décorer cette église ; ils y employèrent plus de 130.000 livres ; bel autel à la romaine... Belles boiseries du chœur, lutrin, portes du chœur et balustrade du sanctuaire d'un travail fini, ouvrage de Blaise Charlut de La Réole* ⁹⁶.

Il semble donc bien que ce soit dans ces années 1776-1779 que Blaise Charlut réalise pour les Bénédictins de La Réole la balustrade du sanctuaire et les portes du chœur ; c'est vraisemblablement à la même époque qu'il réalise lutrin et consoles, que l'inventaire des administrateurs du Directoire du District du 1^{er} décembre 1790 ⁹⁷ mentionne et décrit :

Au principal autel... une table en marbre de chaque côté... supportée par des pieds en fer grillés et dorés... dans le chœur un lutrin surmonté de deux aigles assis sur une pierre de marbre qui est supporté par un pied en fer surdoré. Cet inventaire donne au moins le terminus ad quem, confirmé par le style de l'œuvre.

372



Le 28 germinal An V (1797), Nicolas Larivière, menuisier, et Gabriel Durand, architecte, remettent un rapport concernant les bâtiments ci-devant Eglise Saint-André :

Parmi les objets détruits et enlevés, on remarque principalement :

1°) deux orgues...

2°) les fermetures et entourages des chapelles qui se trouvaient dans la nef ainsi que les fonds baptismaux.

3°) une rampe de fer au balcon à droite et à gauche dans la nef, laquelle était posée sur l'entablement au-dessous duquel est pratiqué un petit trottoir.

4°) les grilles et portes en fer, balustrades, etc... des chapelles des bas côtés au pourtour du chœur, excepté les lambeaux de celles en bois, laissés en place.

5°) les portes et grilles du chœur, les lambris et les stalles, excepté aussi quelques lambeaux laissés en place⁹⁸.

Si la cathédrale a été, à l'évidence, saccagée, cet inventaire indique qu'elle a suivi le goût pour le décor de fer forgé dont on suit le développement dans les différentes églises de Bordeaux. Le grillage du chœur doit avoir été postérieur à 1753, date de l'installation de celui de Saint-Michel, car les dossiers des Bénéficiers donnent l'exemple de la cathédrale comme modèle de chœur fermé.

En effet, c'est en 1758 qu'on parle de moderniser le chœur et de l'embellir⁹⁹ et que l'on s'adresse à Guillaume Coustou qui fournit des dessins pour lesquels il réclame 100 louis d'or (2400 L.), sur lesquels il doit rabattre 400 L. L'avis favorable du Maréchal de Richelieu, le 10 janvier 1764, fut-il suivi de réalisations ? M. Gardelles cite et publie un plan conservé aux Archives départementales¹⁰⁰ : *antérieur à la démolition du Palais Archiépiscopal et postérieur à la construction de grilles devant le portail royal*, s'inscrivant donc à l'intérieur de la période 1724-1771 ; une hypothèse possible est que le portail royal, encadré de constructions, était peut-être couvert d'un porche dont l'entrée aurait été fermée, comme à la cathédrale d'Auch, par des grilles monumentales, avec peut-être la même somptuosité¹⁰¹. Ces questions restent ouvertes.

La cathédrale était donc riche en ouvrages de ferronnerie quand éclate la Révolution. Fermée en 1793, elle est privée en 1794 de ses objets de fer¹⁰² qui sont portés au Fort de la Révolution. Le procès verbal de 1797 confirme bien que tous les objets de métal ont disparu, et on se préoccupe alors de remeubler la cathédrale, essentiellement avec les dépouilles d'autres édifices désaffectés qu'on redistribue.

La restauration sous la direction de l'architecte Combes commence en 1803, et la *démolition du jubé achève la démolition de la clôture du chœur*, jugé non conforme à l'esthétique et aux idées religieuses du moment, qui demandent un autel isolé à la Romaine, avec le chœur par derrière¹⁰³. Une lettre de Mgr d'Aviau, archevêque de Bordeaux au préfet de la Gironde, demande entre autres, la *translation des grillages... de La Réole*, réalisés pour l'église Saint-Pierre.

Ce qui fut fait.

La table de communion

On retrouve ici la juxtaposition de deux goûts, et sans doute de deux tempéraments, celui d'André Mollié, architecte décorateur, et celui de Charlut, pénétré intimement des formes et de l'esprit rocaille. La forme galbée, dont les marches soulignent la douce vague, appartient encore au goût Louis XV, comme le couronnement des portes, dont les courbes tourmentées se retrouvent aux consoles du lutrin, preuve d'un vocabulaire délibérément constitué pour cet ensemble¹⁰⁴. C'est une ligne tourmentée, toute en courbe et contre-courbe, partant de la ligne en G qui fait partie du vocabulaire classique de base. On joue là aussi, en une calligraphie moins typée, des pleins et des déliés, de la fine ligne redoublée qui fait suite à un trait plus gras mais unique, le vide et le plein jouent. On retrouve aux couronnements des portes latérales le motif central de la palmette à trois branches. Les ornements, des rinceaux, soulignent et accentuent la dynamique des formes et le graphisme très travaillé.

Les pilastres sont plus neutres et paraphrasent de manière rigide un balustre sur socle en boucle. Par contre le dessin des portes et grands panneaux latéraux appartient sans réserve au néo-classicisme riche.

La *grecque*, ou plutôt le *guillochis double* est utilisé comme graphisme de base pour le remplissage des panneaux des portes, utilisant le trait

98. Publié dans A. H. G., vol. 31, p. 445.

99. J. Gardelles, *La Cathédrale Saint-André de Bordeaux*, p. 43-44.

100. A. D. Gir., II Z, publié par J. Gardelles, fig. II, p. 45.

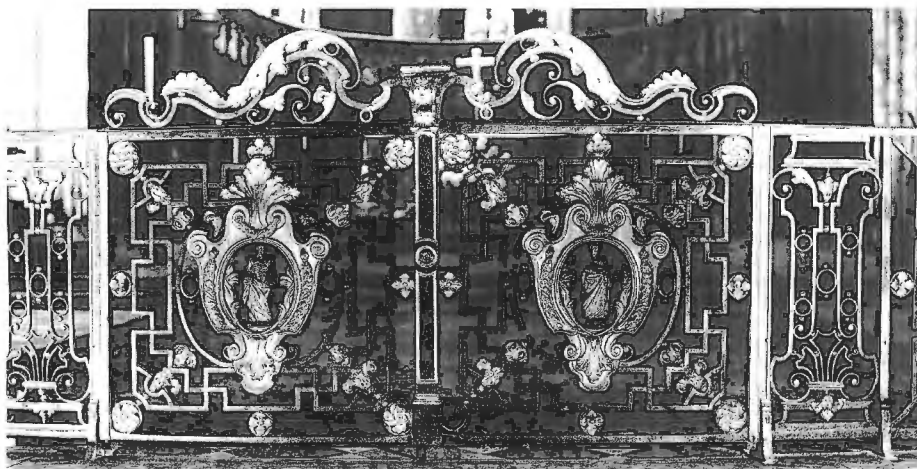
101. Les grilles d'Auch furent exécutées à la demande de l'archevêque François de Montillet entre 1742 et 1775 (Cf. Polge, *Topographie monumentale du Gers*, 1952, série J. grilles).

102. A. M. Bdx., D 129, Registre du Bureau Municipal, 3 thermidor An II.

103. A. H. G., vol. 59, p. 315.

104. Et inspiré par le dessin des consoles de Jean Lamour pour la place Stanislas.

373



373. — Portes de l'appui de communion ; médaillons de Saint-Pierre et Saint-Paul.

374. — L'une des portes latérales du chœur, et une des consoles.

en bâton brisé à la place de la courbe pour résoudre l'adéquation du carré (caractéristique des proportions des œuvres de style Louis XVI) au cercle ; des ornements, roses tournantes, culots et fleurons, soulignent les unes l'échancrure aux angles des panneaux, les autres les diagonales ; des rosettes marquent les axes horizontaux et verticaux. Au centre un cartouche à l'ancienne, en forme de cuir roulé, abondamment garni d'agrafes (encore) et de guirlandes, encadre un médaillon évidé où se trouvent les figures en tôle repoussée, encadrées de palmes, de Saint-Pierre, patron de l'église des Bénédictins de La Réole, et semble-t-il, Saint-Paul ; ce serait alors de nouveau l'expression d'un programme iconographique religieux cohérent, puisqu'on retrouve ici la *traditio legis-traditio clavum* dont la représentation ornait le porche de nos églises romanes et remonte au Xe siècle¹⁰⁵. Ce programme est effectivement complété par les évangélistes des portes latérales du chœur, les attributs de musique du lutrin, etc... Charlut avait déjà réalisé en 1751 un tel personnage au revers du faux-dormant de la porte de la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie ; on reconnaît le même canon trapu, un peu lourd.

Les grands panneaux latéraux utilisent un répertoire néo-classique pour un effet baroque : en effet la frise d'entrelacs de cercles doubles, inscrite dans une succession de cadres visant à alléger le motif — garniture de pointes de diamant de tôle ponctuant un guillochis double où les motifs s'opposent deux à deux, les angles marqués de culots et fleurons — accentue le mouvement en vague et concourt à son effet : les ornements intérieurs aux cercles alternent, roses tournantes et marguerites à bouton (ou roses simples), de telle sorte qu'il n'y a pas effet de

monotonie, mais au contraire une dynamique naît de l'interpénétration des différents motifs. Ce thème sera d'ailleurs utilisé pour des rampes d'escalier.

Les portes latérales de la clôture du chœur

La composition s'inspire de ce que crée Blondel³⁷⁴ entre 1766 et 1781 pour les portes secondaires de l'hôtel de Ville de Metz¹⁰⁶, mais avec un traitement intéressant où les courbes souples du fronton et des panneaux supérieurs sont remplacées par des dessins à angle droit inspirés de la *grecque* ou *guillochis*. Seules subsistent de la manière précédente les deux souples volutes ornées de rinceaux qui couronnent le médaillon.

Composition rigoureuse encore : l'ensemble formé par la porte est presque carré, les proportions ont bien changé depuis l'apogée du style Louis XV plus élancé. Deux pilastres sur socle de tôle, ornés d'entrelacs de ronds piquetés d'étoiles, de rosettes et de marguerites, terminés par des chapiteaux d'acanthé ; l'amortissement en forme de vase a maintenant disparu¹⁰⁷. Un couronnement dont le graphisme est parent de celui des portes de la Bourse, comme lui lié aux traverses par des perles, et où les angles aigus s'inscrivent à côté des angles droits des guillochis pour aborder la forme elliptique du médaillon. Certaines petites terrasses sont coiffées d'une sorte d'amortissement, très petit, pyramide et boule, très pagode, alors qu'en fait il s'agit des contours d'un cul de lampe inversé — qu'on trouvait déjà dans certaines planches de Vallée. Le médaillon de guirlandes est garni d'une palmette à trois branches qui éclate et se tord, remplissant admirablement son cadre d'une arabesque ponctuée de noyaux saillants. Le fronton en cintre brisé, souligné par une torsade de fer, soutient une agrafe supportant elle-même un panier dont le fer simule la vannerie, et qui devait comporter une garniture de fleurs comparable à celle des consoles, mais aujourd'hui disparue. Insistons une fois encore sur le graphisme très prononcé de ce couronnement, où aux boules et aux perles répond une ponctuation plus légère de fers en oves et en gouttes, jeu entre les pleins et les vides, entre l'angle et la courbe.

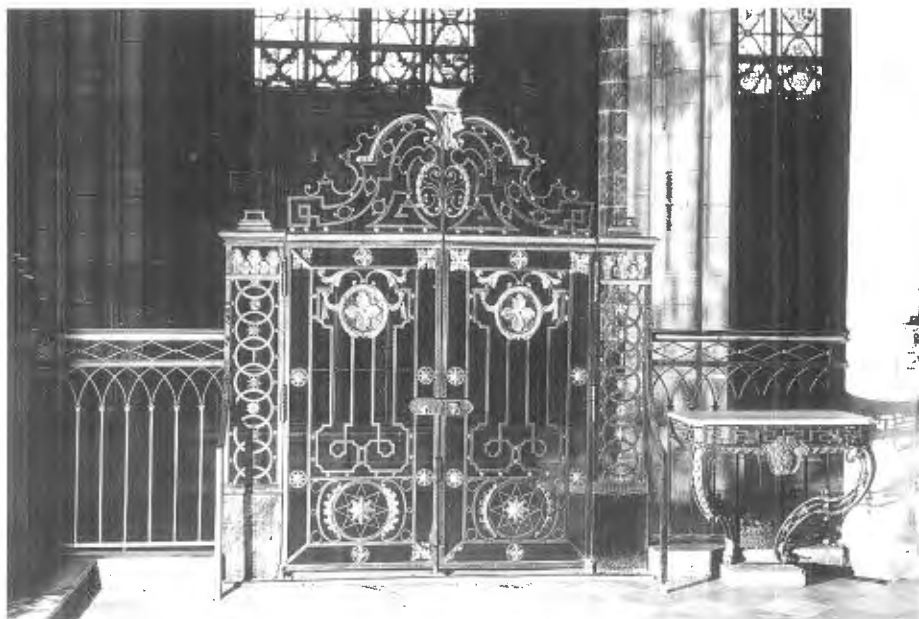
L'organisation des vantaux est elle-même intéressante : pas de frise médiane, seulement une traverse ; l'ensemble est inscrit dans un cadre qui reprend le montage à onglets, mais le dissimule sous un piquetage de rosettes, un piquetage vertical d'étoiles à intervalle de plus en plus éloigné accentuant l'effet de verticalité.

105. C'est un thème bénédictin par excellence.

106. Blondel le reprend de l'époque classique illustrée par Vallée (pl. 71 du L. Blanc.), avec comme chaînon intermédiaire Mariette.

107. Mais on peut penser à ceux du portail d'Aiguillon.

374





375

Ce motif de l'étoile est le thème principal des panneaux inférieurs, un cartouche garni de dentelle de tôle rocaille inscrivant les contours d'une étoile à huit branches. Retenons que ce thème de l'étoile apparaît à la grille de clôture de Louis, pour Chartres, exécutée par Perez et Prieur vers 1764, en frise d'entablement ; l'organisation des vantaux de la table de communion est aussi un peu comparable à celle des vantaux inférieurs de la porte de Chartres. Mollié est très au courant de ce que font Louis et son bureau d'études.

Le panneau supérieur est composé de barraudage reposant sur un socle où les rouleaux traditionnels suivent le cours anguleux d'un guillochis ; les lignes cassées qui permettent de modifier la largeur d'une forme sans recourir à la courbe s'entrouvrent pour encadrer quatre médaillons, un à chaque vantail, que des fers en fronton cintré brisé couronnent, garnis de rin-

375

376

ceaux.

Un décor de tôle relevée entoure les médaillons, décor de draperies enroulées qui s'infléchit, et dont les pans retenus latéralement par une sorte de nœud, retombent de part et d'autre du médaillon. On trouvait ce détail aux angles de la draperie du couronnement des portes de la Bourse. Au revers des médaillons, côté chœur, de grandes rosettes comme aux panneaux inférieurs des portes de chœur de Chartres par Louis.

Les quatre médaillons de tôle au relief assez marqué représentent les quatre évangélistes et leurs symboles, l'image de Luc étant accompagnée d'une représentation de la Vierge à l'enfant à échelle réduite¹⁰⁸. C'est un remarquable travail de repoussé au modelé important, même puissant, mais bien peu conforme sans doute à la gravure qui a servi de modèle ; loin de la délicatesse et de la finesse des modèles du XVIII^e siècle, on trouve ici une inspiration profondément terrienne, un peu fruste et naïve comme peut l'être l'art religieux des campagnes ; le souvenir des églises de Bourgogne a dû modeler

377



376

la sensibilité artistique du serrurier conduit à la sculpture ; seul le jeune Jean est un peu différent des trois autres, qui sont du même type, pommettes saillantes, barbe plus ou moins longue. Charlut n'est pas un grand sculpteur, mais la vigueur de son exécution, ce canon lourd et trapu surprennent l'observateur et retiennent l'attention.

377



108. Une gravure devait donner ce modèle car on retrouve au Musée le Secq des Tournelles de Rouen (*Decorative Antique Ironwork*, par Henry-René d'Allemagne, Dover Publications, New-York, 1968 ; p. 197) un médaillon de tôle repoussée qui semble avoir eu la même source d'inspiration, même si le canon de l'exécutant est différent et sûrement plus proche du modèle ; on y retrouve la Vierge à l'enfant en réduction. Luc est en effet le narrateur de la Nativité.

Médallions des évangélistes écrivant sous la dictée de leur symbole :

375. — *Mathieu et l'ange, Marc et (ce qui doit être) le lion.*

376. — *Les médaillons de Jean et l'aigle, enfin de Luc.*

377. — *Luc et son taureau, accompagné d'une Vierge à l'enfant — il est le seul à narrer la Nativité.*

378. — *Une console du chœur, médaillon reprenant les clefs en sautoir de Pierre et le livre de Paul.*

En ce qui concerne ces deux ouvrages, table de communion et portes du chœur, on peut faire une remarque qui n'est pas sans intérêt, me semble-t-il, et qui concerne la diffusion et l'adaptation des modèles, et du «goût». Je n'ai bien sûr pas retrouvé le modèle exact de ces ouvrages, et j'ai déjà fait un rapprochement avec les créations de Louis, exécutées à Chartres vers 1767 ; mais ce rapprochement n'est pas le seul. Bien des éléments décoratifs adoptés ici peuvent en fait être rattachés aux créations de la grande ébénisterie parisienne à partir des années 1760, et en particulier à la marqueterie de certains meubles de J. F. Ceben¹⁰⁹. Si l'on se souvient que des tentures doubaient en principe les grilles on se rend mieux compte du parallèle qui peut être établi. En effet les contours du fer tiennent lieu des filets qui encadrent les panneaux, et reprennent leur dessin à la grecque ; même parallèle entre les dessins à la grecque des piètements que l'on retrouve en consoles de couronnement¹¹⁰. Le piquetage de rosettes marque l'échancrure des angles de la même manière, et paraphrase les prises en boutons des tiroirs ou des portes. Les petits culs-de-lampe classiques des tabliers des commodes ou secrétaires sont retrouvés renversés, au couronnement des portes latérales, avec ce curieux effet. Les draperies s'enroulent comme autour des porcelaines de Sèvres ou chinoises de la compagnie des Indes¹¹¹, ou comme sur les tableaux de marqueterie à effet théâtral. Enfin les paniers fleuris sont un thème favori des ébénistes. C'est donc une curieuse transposition dans les années 1780 d'idées nées dans les années 1770

et qui se sont répandues progressivement ; le bois sert souvent d'essai à ce qui sera réalisé dans un autre matériau (pierre ou fer) ou à une autre échelle ultérieurement.

Les consoles

Cette relation entre l'art du meuble et celui du serrurier est confirmée par le fait qu'une paire de consoles fut commandée à Charlut par les Bénédictins de La Réole ; notre région en conserve d'ailleurs une autre paire à l'église de Barsac, qui doivent être un peu antérieures. On a vu que Deumier, le grand maître serrurier parisien, en exécutait dans les années 1760, que de tels mobiliers étaient envisagés pour le palais de Varsovie aménagé sous la direction de Louis. On trouve des modèles de consoles dans les recueils de gravures de Huquier, dans le goût rocaille¹¹². Rappelons qu'un mobilier inspiré de la ferronnerie fut dessiné pour Louis XIV, et que la manufacture de Toula en Russie crée à la demande de l'Impératrice, à partir de 1743, un mobilier d'acier, essentiellement composé de sièges¹¹³.

On a encore affaire ici à un exemple de style transition. Les volutes en corne de bélier des pieds s'ouvrent au terme d'une ligne sinueuse, courbe et contre-courbe, que nul angle ne vient casser comme dans les modèles de Prieur des années 1766 ; les deux pieds sur socle de marbre à l'antique forment une souple volute le long de laquelle monte l'acanthé. Entre les quatre fers de l'armature, paraphrasant les angles chanfreinés,

109 . S. Eriksen, *Early neo-classicism in France*, pl. 94, 95, 96.

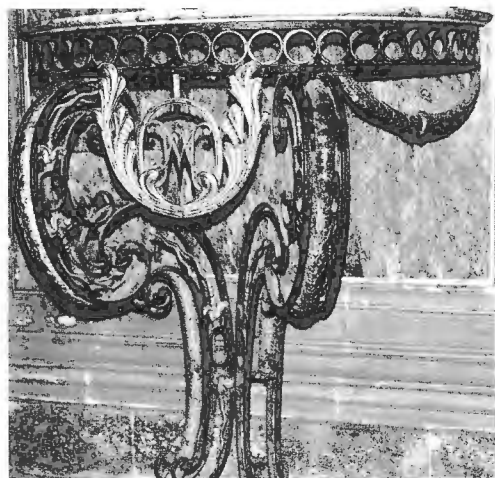
110 . On les trouvait déjà chez Bérain.

111 . S. Eriksen pl. 239.

112 . L. Blanc, 1930, pl. 65.

113 . B. de Montclos, «Mobilier en acier de Toula», *L'Estampille*, n° 268, avril 1993.





379

décors différents : une garniture intérieure de fers en oves ornés de perles, fleurons et pistils à graines, très légère ; sur la face extérieure, garniture pleine au contraire, de motifs en piastres, comme aux pieds-droits d'une cheminée dessinée par Prieur pour Varsovie ¹¹⁴. Entre les deux pieds, à dix centimètres du socle, un décor de lambrequin mosaïqué, sur lequel repose un panier simulant la vannerie et contenant des roses pommées comme aux décors de porcelaine ou de marqueterie.

Ces pieds en console soutiennent une table de marbre rectangulaire, dont la ceinture est une frise de grecques liée au chassis par des perles ; aux angles chanfreinés, une marguerite à bouton. La tôle de fer est travaillée de manière à simuler une rocaille volée sous la frise sur les trois faces.

Un cartouche en forme de cuir, à l'ancienne, est comme rattaché à la ceinture par une guirlande de laurier enrubannée retenue à l'extrémité des volutes en corne de bélier. Les médaillons inclus dans les cartouches portent l'un les armes des Bénédictins de Saint-Maur (Pax, couronne d'épine, clous), l'autre les clefs et le livre.

³⁷⁹ Les consoles de Saint-Vincent de Barsac ont une table de marbre en demi-lune caractéristique du Louis XVI, ce que confirme la ceinture d'entrelacs de ronds, soulignée latéralement de festons de guirlandes. Le piètement dessine une courbe accentuée encore très Louis XV, selon un mélange de styles bien fréquent en province. Les médaillons sont voués apparemment au chiffre marial et à la Sainte-Croix ¹¹⁵.

Le lutrin

On retrouve la même juxtaposition d'éléments caractéristiques du rocaille et d'éléments dits à l'antique.

L'habitude de faire des lutrins de fer forgé remonte très haut. On trouve des modèles chez



380

S. Vallée à l'époque classique, Huquier en donne pour le goût rocaille. Des réalisations sont conservées au musée Le Secq des Tournelles à Rouen, notamment un très bel exemplaire venu d'Amiens, dont le style s'apparente de très près à celui du bel escalier du couvent de La Réole. Le répertoire utilisé est un très beau vocabulaire classique remarquablement intégré dans le «goût régence». Faut-il en conclure que l'habile Charlut est passé lors de son tour de France chez les habiles serruriers d'Amiens ? Car si le goût a changé, la structure entière du piètement (le pupitre du lutrin étant un aigle de bois sculpté) est comparable, à ceci près que les angles sont chanfreinés, selon le goût en vigueur pour l'ébénisterie.

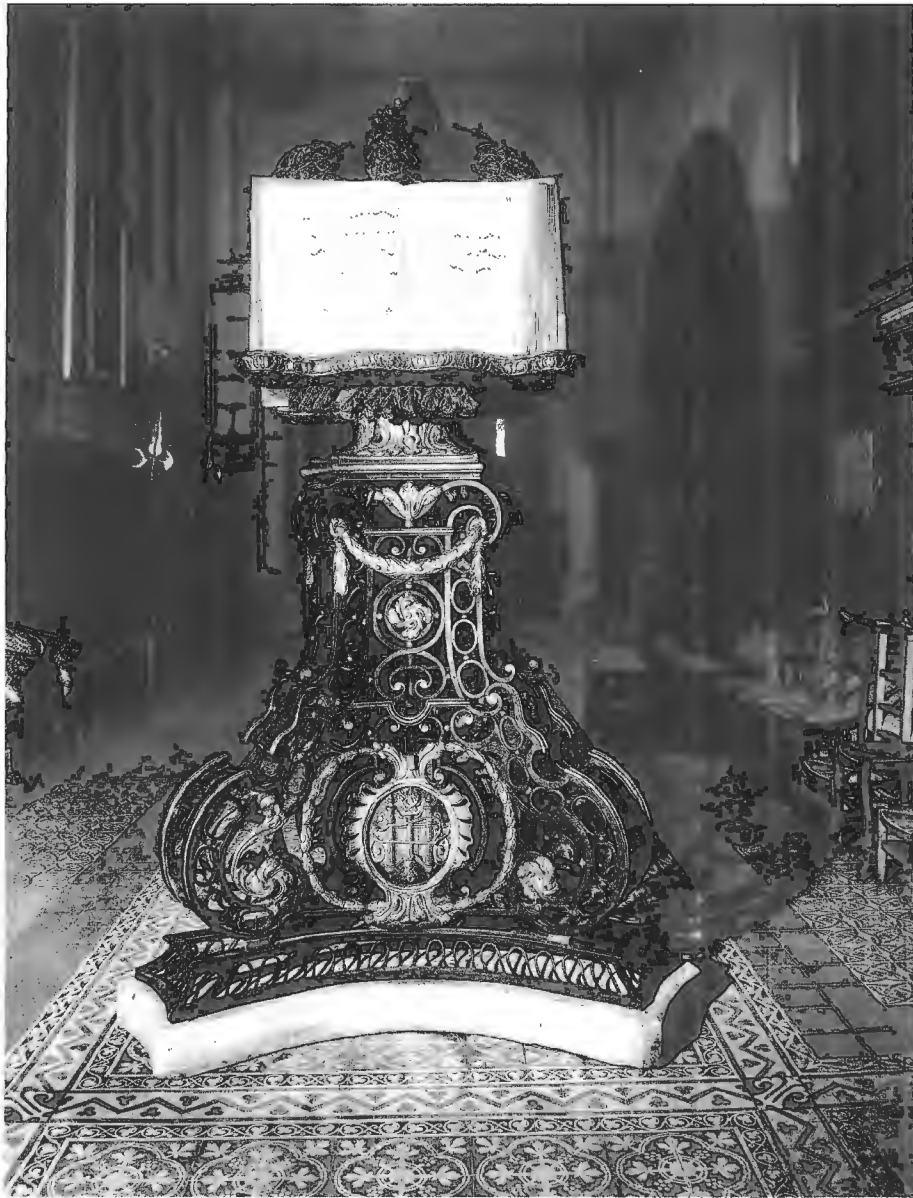
³⁸¹ Sur un socle de pierre, un socle de fer qui ³⁸⁵amorce la composition pyramidale, orné d'une frise légère dont les fers silhouettent godrons ou canaux courbes. Au-dessus, trois consoles porteuses dont quatre fers parallèles deux à deux déterminent la section rectangulaire ; ces fers suivent la forme adoptée pour le couronnement de la table de communion, qui est une variation chantournée sur la très classique ligne en G. Les faces latérales sont garnies de fers en oves liés de perles, les volutes inférieures ayant leur noyau caché par des rosettes se poursuivant en rinceaux ; la face externe s'orne par contre d'une stricte frise de guillochis à la grecque, qui se poursuit sans rupture jusqu'en haut. Sur les trois faces ainsi délimitées, trois médaillons de tôle repoussée, ³⁸³bordés de dentelle rocaille, garnis d'agrafes ³⁸⁴jointes latéralement de guirlandes de feuillages ³⁸⁵qui masquent les fers extérieurs des contours du cartouche. Ornementation très riche, qui encadre les médaillons occupés par des trophées d'instruments de musique. L'habileté de l'artisan apparaît dans la reproduction de ces instruments : viole de gambe, cromorne, serpent ¹¹⁶ et partition pour l'un ; violon, pipeau et triangle pour le second ; enfin une cithare (ou

379 et 380. — Saint-Vincent de Barsac, consoles du chœur.

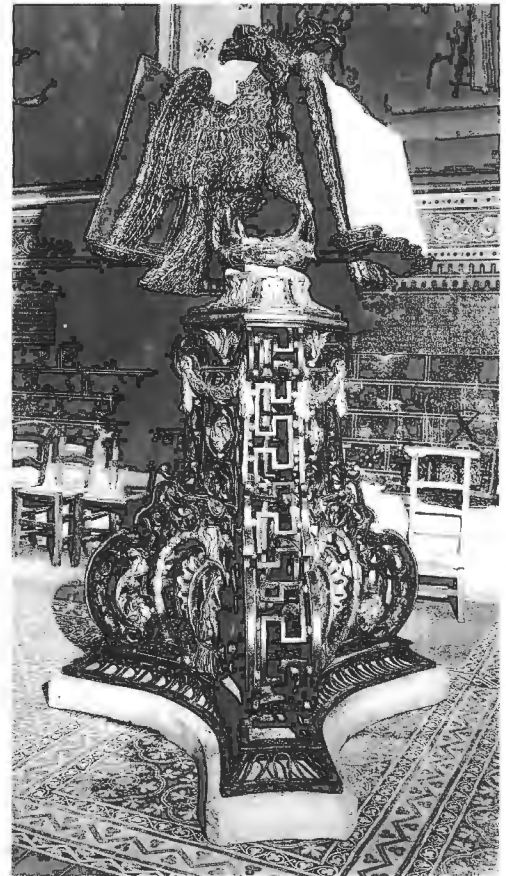
114 . S. Eriksen, fig. 71.

115 . Si bien qu'on peut se demander si ces consoles ne proviennent pas d'un autre édifice, en l'occurrence l'abbaye bordelaise, redistribuées après la Révolution, avec une chance qu'elles soient de la main de Charlut également.

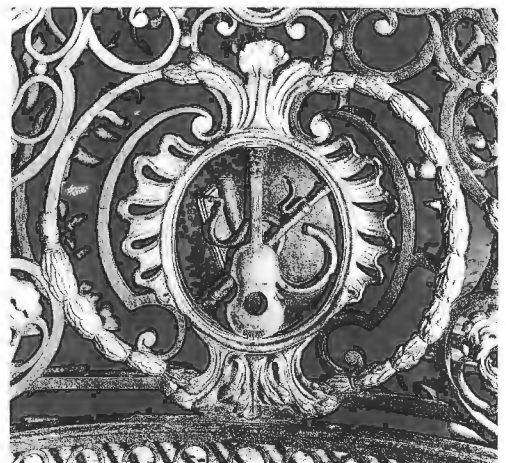
116 . Sorte de cornet à bouquin utilisé dans les campagnes.



381



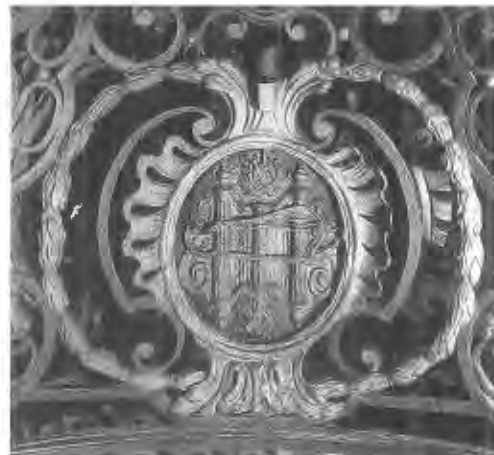
382



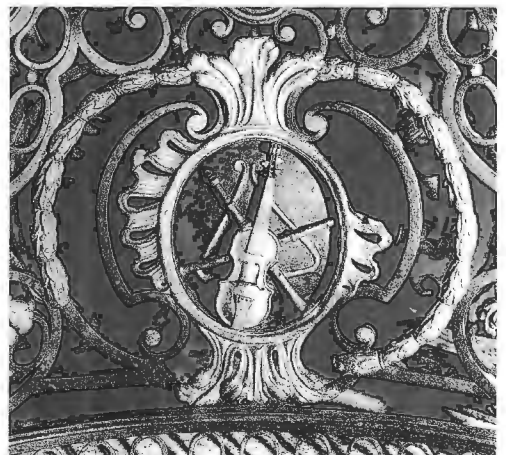
383

381 et 382. — Lutrin.
383, 384 et 385. — Détails des médaillons de tôle.

384



385



harpe mal comprise) et un orgue qui doit être un hommage au tout récent orgue de La Réole qui vient d'être posé, composition curieuse où figure au sommet une sorte d'allégorie musicale, cor de chasse et trompette baroque, entourée de lauriers, et un buste féminin figurant sans doute la voix humaine¹¹⁷. Il y a dans ce dernier médaillon beaucoup de naïveté dans la composition et dans l'exécution, alors que les précédents au contraire combinent avec habileté le relief du fond et le relevé en bosse des ornements ajoutés.

Au-dessus de ce soubassement pyramidal, des fers en demi-arcades déterminent le fût hexagonal ; les frises d'oves aux faces internes et de grecques aux trois angles se poursuivent. Au-dessus des médaillons, une composition inspirée des entrelacs de ronds, dont le motif central est garni d'une rose tournante. Les trois montants faisant suite aux consoles dessinent deux à deux des volutes en corne de bœuf, garnies en leur centre d'un fleuron, tandis qu'une guirlande de feuillages à rubans croisés les lie deux à deux. Au-dessus d'une corniche moulurée, un chassis de fer est garni d'agrafes alternant avec des palmettes déjà Directoire au-dessus de la frise de guillochis. Ce dernier socle supporte le pupitre de bois porté par deux aigles affrontés. C'est un ouvrage important dont la masse devait mieux être mise en valeur dans le chœur de l'église abbatiale que dans la sacristie où on a dû l'enfermer. Il n'est sûrement pas conforme au goût tel qu'il s'élabore à Paris¹¹⁸, ou même à Besançon où C. J. A. Bertrand dessine un lutrin d'un goût plus sobre et homogène pour la cathédrale en 1784¹¹⁹. Mais

c'est l'œuvre d'un maître artisan déjà âgé, qui a accumulé les savoirs, et d'un architecte provincial qui a déjà atteint la maturité lui aussi ; le résultat est une œuvre puissante, riche, un peu lourde, mais qui a une vigueur rustique tout à fait originale.

Le garde-corps de la tribune des orgues de la cathédrale Saint-André de Bordeaux

La tribune des orgues est reconstruite en 1811 toujours sous la direction de Combes et inaugurée en 1813. La tribune de Charles de Grammont datant de 1530 ne portait pas de balustrade de fer. Il est d'autre part difficile d'imaginer que Combes fasse réaliser en 1811-1818 la balustrade actuellement en place dans un style qui s'apparente à celui des années 1760 et n'a rien de commun avec le néo-classicisme cher à l'architecte, alors même qu'il prévoit explicitement pour le chœur une clôture constituée d'une banquette supportant une grille de fer de 2 mètres de hauteur composée de barreaux verticaux surmontés de lances dorées¹²⁰. Il faut donc penser à un remploi, dont l'origine n'est pas déterminée, ou à une réalisation historiciste du XIX^e siècle. Louis Blanc semblait très admiratif, détaillant les motifs d'ornement. Pourtant le serrurier Norbert Dauvergne, à l'occasion d'une restauration récente, dit s'être trouvé en présence d'ornements de zinc, c'est-à-dire sans doute dus à un travail du XIX^e siècle, qui fit grand usage de ce métal de remplacement peu onéreux.

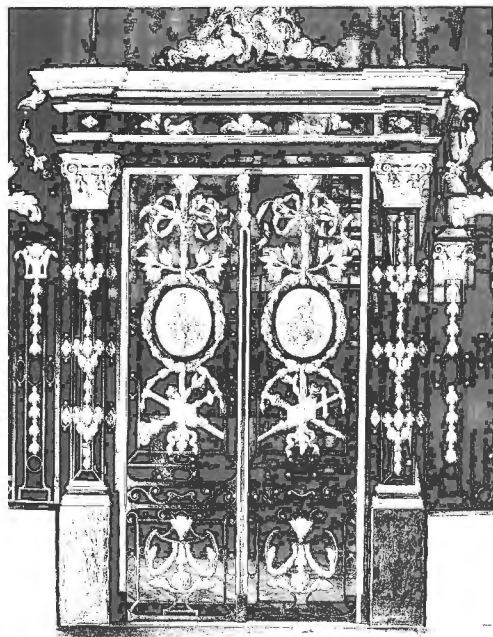
Eglise des Jacobins (ou Dominicains), dite Notre-Dame :

386. — Clôture du chœur, Jean Moreau, 1781.

387. — Intérieur. Dessin aquarellé d'A. Bordes, album de la Société Archéologique de Bordeaux.

La clôture du chœur de Notre-Dame - Jean Moreau - 1781

386



La décoration intérieure de l'église se poursuivait tout au long du XVIII^e siècle : tableaux du Frère André, chaire de 1743, maître-autel de 1751...

En décembre 1779, le Père Cairon, sous prieur en chef, *exposa que le couvent (avait) une somme considérable dans le dépôt*¹²¹. Le 20 octobre 1780, le Révérend Père Dufour, provincial, mit à l'examen diverses propositions à la suite desquelles *il a été conclu... qu'on entreprendrait la décoration du sanctuaire de notre église, le tout pour être exécuté successivement et promptement*¹²²... Le 29 octobre 1781, [un an après exactement], le R. P. François Carrier, Prieur, ayant assemblé en la forme ordinaire les RR. PP. du Conseil, en premier lieu, il leur a exposé que S^r Moreau, m^{re} serrurier de cette ville, lui avait présenté une supplique dont lecture a été faite, dans laquelle il prioit la Communauté de lui accorder une gratification ou indem-

117. Son modèle est sûrement une décoration de trophées destinée à un orgue et exprimant la variété des jeux de l'orgue.

118. Cf. H. d'Allemagne, *Decorative anti-que ironwork*, p. 311.

119. Catalogue *Architectures en Franche-Comté au XVIII^e siècle*, fig. 27.

120. A. H. G. Tome I de la nouvelle série, p. 308.

121. A. D. Gir. H. Sup. Jacobins (ou Frères Prêcheurs) Registre capitulaire 651 (1753-1789) f^o 228.

122. Idem, f^o 233.

nité pour les grilles et portes du chœur de notre église ³⁸⁶ qu'il avait faites : Les RR. PP. du Conseil ayant égard à sa situation et au triste état de ses affaires lui ont accordé une indemnité ou gratification de trois cents livres et ont prié le R.P. Syndic en lui comptant cette somme de prendre toutes les sûretés convenables pour que led. S. Moreau qui avait esté plus que payé des sommes portées dans le devis, ne revienne plus nous rien demander à ce sujet ¹²³.

Le 18 juin 1784, le R. P. Prieur Constant mentionne une délibération antérieure où il avait été projeté autrefois de faire paver en marbre le sanctuaire du maître autel de notre église, de faire la table de communion et deux grillages aux deux arceaux des côtés. Cette réparation devenant de jour en jour plus indispensable par la dégradation du pavé et de la table de communion, il demandoit de nouveau l'approbation des RR. PP. du Conseil, pour que le cher Frère Pierre, apothicaire, fit faire le plan et devis afin qu'on put y travailler incessamment. L'affaire mise en délibération, il a été décidé que le cher Frère Pierre feroit faire un plan et devis estimatif, et préalablement consulteroit un habile architecte pour savoir de lui s'il conviendrait de faire la table de communion en fer ou en marbre, et qu'après ce préalable, on mettroit de suite la main à l'exécution ¹²⁴. On envisage également de finir de boiser le chœur ¹²⁵.

Le 5 août 1786, le R. P. Prieur Bacque soumet deux différents plans de la balustrade du sanctuaire du grand autel dont la construction avait déjà été délibérée... Les deux plans étant à peu près les mêmes..., on feroit exécuter celui qui coûte le moins ¹²⁶. Le registre s'interrompt en 1789 et il n'est plus fait mention de grillage ; il est vraisemblable qu'on n'a pas eu loisir de faire exécuter les grillages latéraux.

Un dessin de Bordes conservé à la Société ³⁸⁷ Archéologique montre la clôture du chœur in situ avant 1840 : derrière le balustrade, à l'évidence de marbre, de l'appui de communion, l'autel à la hauteur des deux derniers piliers libres de la nef ¹²⁷, et en retrait derrière celui-ci, et l'encadrement, les deux portes dont on reconnaît le dessin esquissé, les couronnements, les pots à flammes. Ces deux portes devaient être reliées par une grille, mentionnée explicitement au registre (*grilles et portes*), clôturant ainsi le chœur des religieux.

Le maître-autel fut repoussé vers le fond du sanctuaire en 1851 et M. P. Roudié suggère que c'est alors sans doute que fut déplacée la clôture. Des modifications intervinrent sûrement : les traverses supérieures des parties latérales portent, masquées, des mortaises qui ont dû servir à une frise d'entrelacs semblable à celle de la frise inférieure, les consoles au dessin plat se trouvant

123 . A. D. Gir., H. Sup. Jacobins (ou Frères Prêcheurs) Registre capitulaire 651 (1753-1789), f° 235.

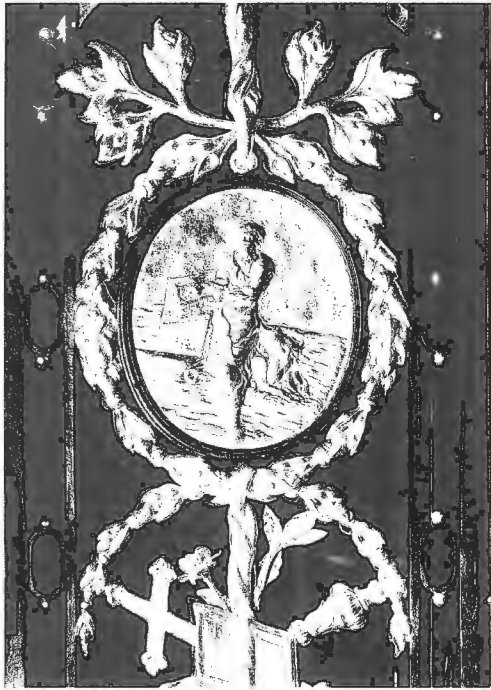
124 . *Idem*, f° 240.

125 . *Idem*, f° 242.

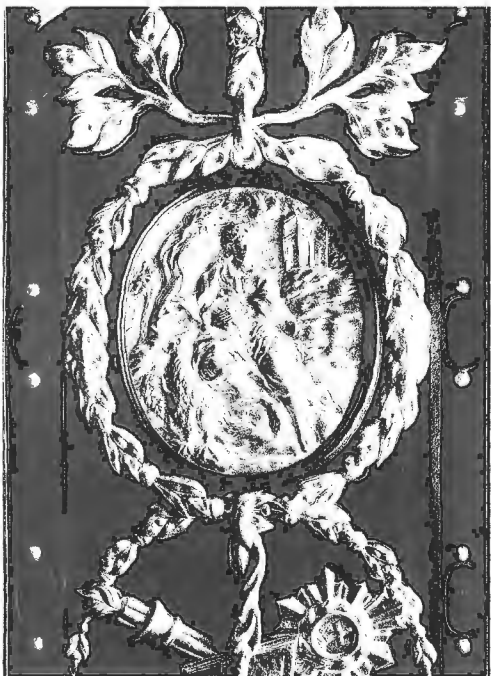
126 . *Idem*, f° 246.

127 . Voir P. Roudié, «La construction de l'église Notre-Dame».





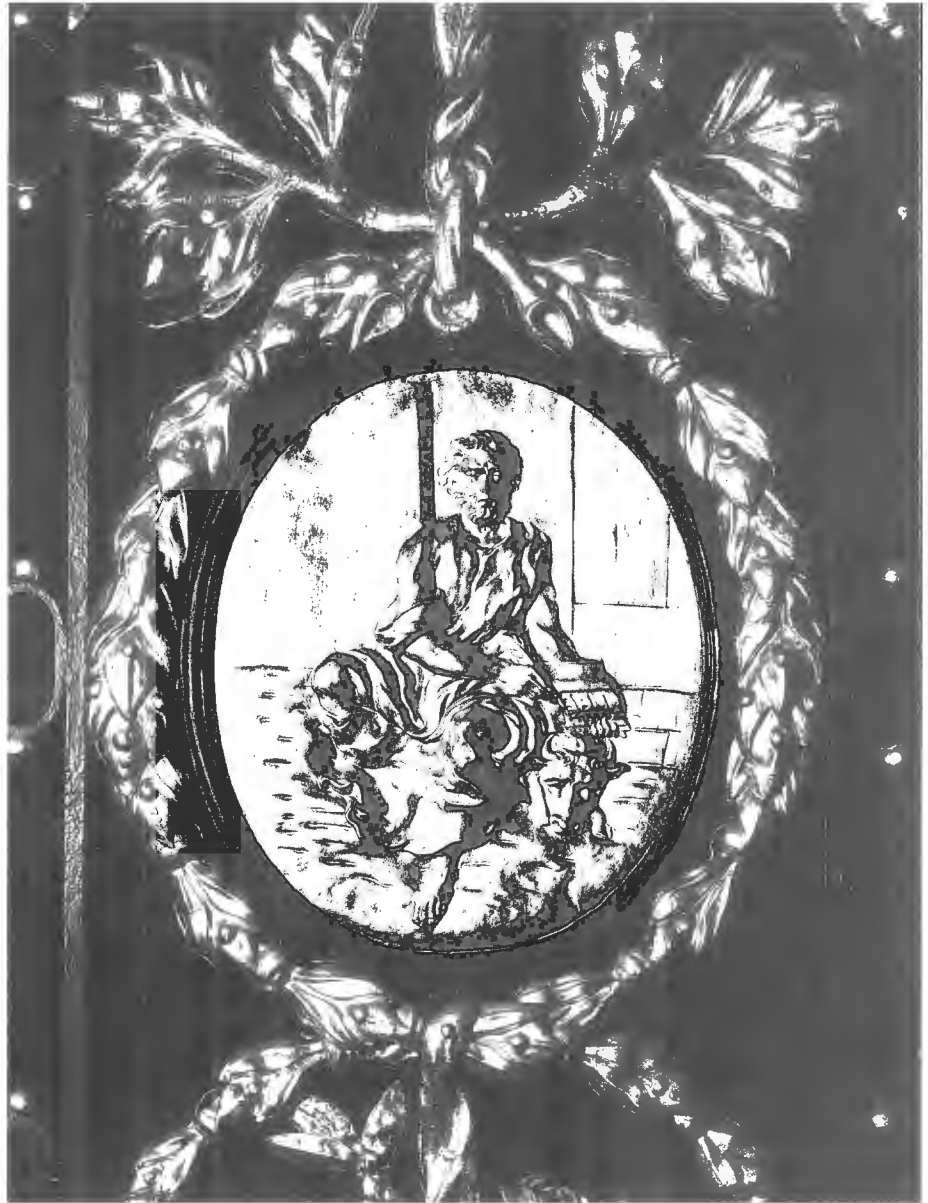
389



390

ajoutées lors du déplacement et de la restauration vraisemblable. Les pilastres qui encadrent les panneaux latéraux semblent d'une facture différente : les fers en oves garnis de perles ne sont pas placés en harmonie avec ceux des portes ou des panneaux latéraux, et les chutes de feuillage sont d'un calibre plus gros et d'une facture plus grossière ; enfin les moulures qui marquent la base du chapiteau ne semblent pas non plus en accord avec celles des autres parties.

Les trophées d'instruments de musique à auraient été destinés à être vus du côté du chœur des moines.



388

L'examen des médaillons pose un autre problème et semble infirmer que Jean Moreau soit le seul auteur des portes et grilles de Notre-Dame. En effet ces médaillons, représentant les quatre évangélistes écrivant sous la dictée, sont à double face.

L'examen révèle que les deux représentations de chaque évangéliste ne sont pas de la même facture, et surtout ne suivent pas le même modèle, une série étant à l'évidence d'une bien meilleure qualité que l'autre, mais non homogène. Le contraste apparaît de la manière la plus nette pour le médaillon représentant l'évangéliste Luc : sur le premier, d'une grande réussite, l'illusion d'un relief important apparaît de manière saisissante, les draperies tourmentées suggérant ou dévoilant le modelé d'une anatomie puissante. Le deuxième médaillon, s'il ne présente aucun intérêt artistique, permet de suivre,

Médaillons des portes du chœur :

388. — L'évangéliste Luc écrivant sous la dictée de son symbole, le taureau.

389. — Autre facture pour le même thème au revers.

390. — Jean et l'aigle.

391. — Autre facture pour le revers.

392. — Marc et le lion.

393. — Facture du revers.

394. — Mathieu et l'Ange.

395. — Facture du revers.



391

394



392



393

395



parce qu'il n'est même pas achevé, la technique de l'exécutant : sur le fond laissé nu on aperçoit la trace des marques de poinçons suivant un poncif, des lignes droites marquant sans aucun doute le fond d'architectures. Au lieu d'être assis, le personnage est debout ; le bœuf relève la tête au lieu de la baisser ; les personnages sont tournés vers la gauche au lieu d'être de face. Enfin le dessin presque ridicule de la silhouette de Luc, du pupitre sur lequel il écrivait, et surtout le modelé flou et hésitant, laisse deviner un artisan médiocre dessinateur et sculpteur.

Les autres médaillons, où la différence de techniques sinon de modèle est moins marquée, montrent de notables différences de style néanmoins : dans le cas de Jean, le premier offre une surface entièrement travaillée, une occupation de l'espace ovale prouvant le sens de la composition, un beau modelé des corps, du plumage de l'aigle, des nuages, une architecture en perspective ; le second offre un assez beau travail de draperies et du visage, mais une architecture sommaire remplace le petit temple, un arbre maigre et schématique remplace les branches tourmentées, le modelé des plumes de l'aigle est comme griffé, plus incisé que sculpté. Même différence de travail sur les plumes de l'ange de Mathieu. La dualité évidente de techniques et de modèles notés pour les médaillons précédents se retrouve exactement aux médaillons représentant Marc et le lion.

Il semble que l'on puisse en déduire un travail effectué par au moins deux mains, sinon trois, différentes, celle d'un maître, sans doute Jean Moreau, reçu maître en 1758, et celle d'un aide bien maladroit qui parfois finit un travail du maître, ou bien à l'évidence a l'entière responsabilité du médaillon, auquel s'est parfois joint un sculpteur ; il peut aussi s'agir de deux ateliers entièrement différents, ce qui expliquerait la différence de modèles¹²⁸. Ceci est à rapprocher du procès que fait à Moreau le propriétaire du château de Plassac en 1784¹²⁹ ; le marquis de Montazet avait commandé à Jean Moreau la rampe en fer de l'escalier d'honneur de son château, car ce serrurier *jouissait de la plus grande réputation pour les ouvrages de son art, réputation qui rendait le comparant jaloux que l'ouvrage fut exécuté par lui*. Or pourquoi le traîne-t-il en justice ?

Il a accepté qu'un autre serrurier, Bigot¹³⁰ ouvrier qui ne jouit d'aucune réputation, mais maître depuis 1770, participe à l'ouvrage comme aide, exécutant de morceaux sans difficulté, sous la direction du maître d'œuvre. Le prix, élevé, a été fixé à 250 livres la toise.

Or, aux dires de Montazet, Moreau, dérogeant à ses engagements, n'avait travaillé à aucune partie des ouvrages de ladite rampe et en avait laissé



396

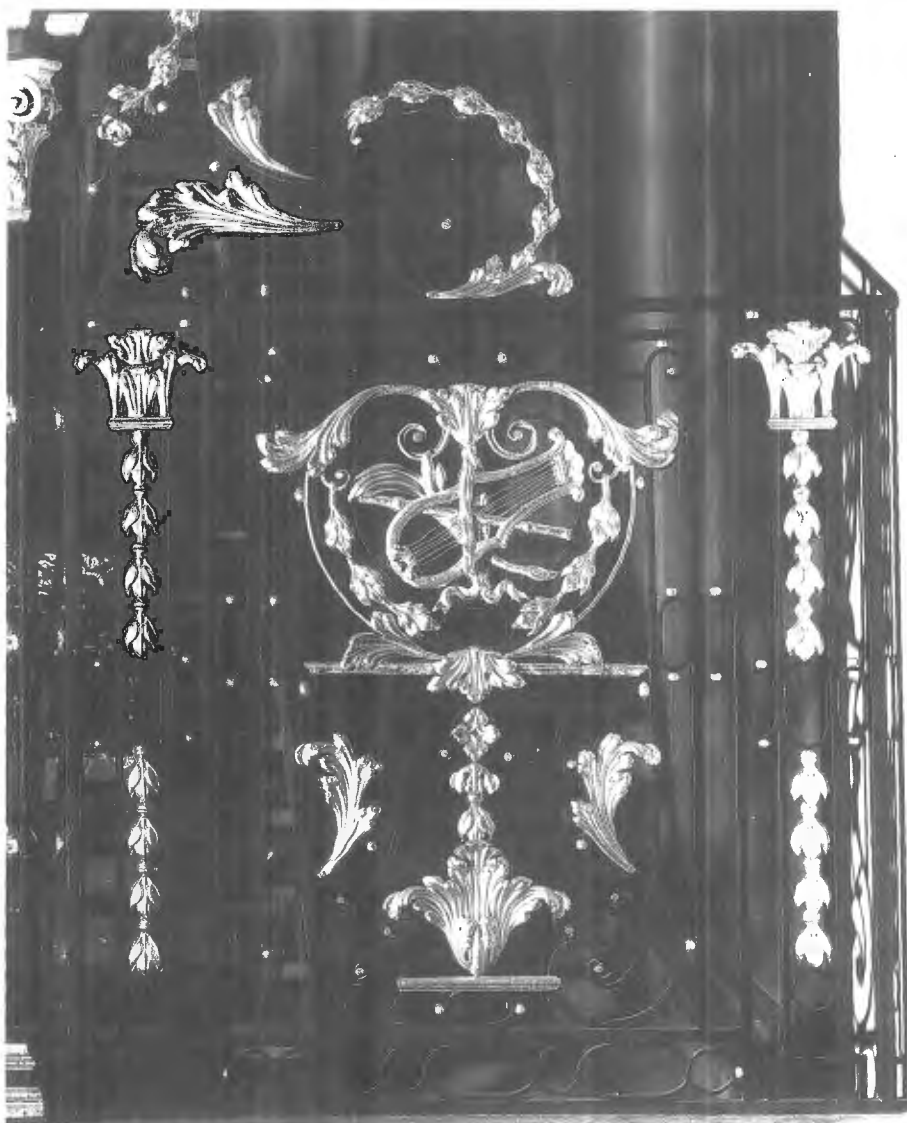
l'entière conduite à Bigot, et celle-ci n'était pas achevée. On retrouve certaines constantes dans ces deux cas : utilisation d'un aide, non achèvement, besoin d'argent pressant, qui amèneraient à penser que le marquis de Montazet n'avait sûrement pas tout à fait tort.

D'autre part, l'acte indique que M. de Montazet donnait à Moreau *l'idée des desseins, des ornements et de la perfection qu'il exigeait dans l'ouvrage*. Si Moreau était vraiment l'auteur à part entière de la conception des grilles de Notre-Dame, serait-il besoin de lui donner de telles directives ? Comme l'analyse stylistique amène à le croire, on est ici en présence d'une création, qui, si elle doit beaucoup au talent de l'artisan, se rattache à une inspiration autrement plus forte, qui aurait donné les modèles des pièces les plus réussies.

128. L'examen des planches gravées du sculpteur F. Roumier, *Trophées du chœur de l'église des Jacobins du Faubourg Saint-Germain*, recueil publié par B. Pons, montre bien l'absence de modelé suggéré, tout à reconstituer par qui a l'âme d'un sculpteur (*De Paris à Versailles, Les sculpteurs ornementalistes parisiens*, p. 406 et suite).

129. P. Roudié, «La rampe du château de Plassac et le serrurier bordelais Jean Moreau», 1974. Voir plus loin p. 269-270.

130. Bigot, serrurier des Laclotte, finit la balustrade de Valette à Saint-Seurin en 1775 (A. D. Gir. G 599) et semble serrurier ordinaire de Saint-Seurin, dans ces mêmes années (A. D. Gir. G 1556). Il est taxé de 21 livres 18, à la capitation de 1777, c'est-à-dire en neuvième position, loin devant Moreau et, juste avant Dorse.



397

396. — *Détail ; structure et ornements.*397. — *Les ornements des grilles : trophées de musique.*

En ce qui concerne le prix des portes, la gratification de 300 livres est une piètre indication. Mais on peut la rapprocher de la somme identique que reçoit Vivarais en 1761 comme gratification pour son travail aux grilles de chœur d'Amiens dont le coût est de 6000 livres. Il est possible que Moreau se soit trompé dans le calcul du devis, ce qui arrivait fréquemment, les connaissances mathématiques des artisans s'appliquant mal à des budgets prévisionnels dont l'importance les dépasse sûrement. Cela arrive à la même époque à Cabirol pour un autel de Saint-Michel. Cela pourrait expliquer *le triste état de ses affaires*.

On a vu que la clôture du chœur liturgique des Dominicains était un ouvrage d'une conception tout à fait originale, ni rétable, ni jubé, auxquels il emprunte néanmoins des traits. Les panneaux latéraux consacrés aux trophées d'instrument de musique, désolidarisés des pilastres qui les encadrent et sont de facture plus moderne, devaient joindre les deux portes en arrière de l'autel. On a vu également que ces grilles sont ornées de représentations selon un programme

iconographique religieusement signifiant, les attributs musicaux s'adressant uniquement au chœur des moines d'ailleurs.

Et pourtant c'est à l'ornementation intérieure des grands salons que fait irrésistiblement penser ce que l'on voit de cette porte, où les contours sombres des fers de soutien disparaissent derrière le graphisme en médaillon de l'ornementation. Cela ne jure pas avec ce que Brongniart dessine pour l'hôtel de Monaco en 1776, (les chapiteaux ressemblent à ceux de l'hôtel Messerano construit par le même Brongniart en 1787), ou bien avec ce que Piètre projette pour le salon circulaire du Pavillon d'Orléans (rue de Provence), en 1784¹³¹. C'est ici la douceur et la grâce des décors intérieurs destinés à tempérer la sévérité architecturale.

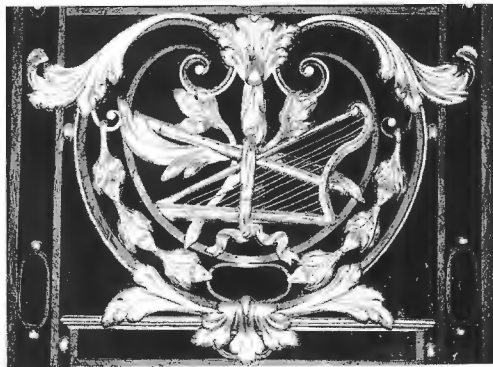
Tout indique que c'est une vision de sculpteur qui a prévalu ici, depuis les figures du couronnement jusqu'aux médaillons en chapelet qui se succèdent en courbes douces.

Aussi le répertoire ornemental n'est-il guère celui utilisé par le serrurier d'ordinaire. Tout le principe du décor repose sur les ornements de tôle repoussée. Le travail en est remarquable, perfection technique et sûreté de l'exécution sans faiblesse, sinon comme on l'a vu le revers de certains médaillons confiés à un aide, et dont la qualité est nulle, quand le médaillon est achevé...

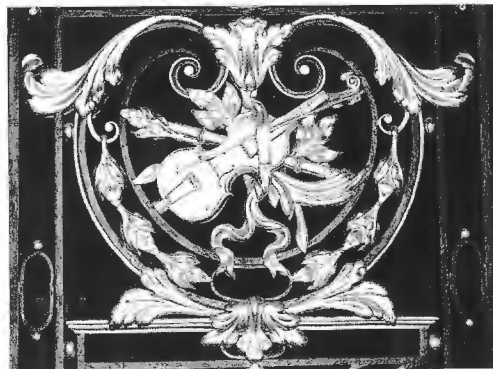
Plus de référence au goût à la grecque dont le trop grand succès parisien puis provincial fut condamné presque à l'égal du rocaille. Un sens architectural très marqué fait qu'un gros travail a porté sur les chapiteaux des piliers latéraux et l'entablement, au voisinage des figures terminales ; pas de lourdeur cependant, l'essentiel seul est marqué, une frise d'enroulements souples et presque invisibles n'est fleurdéssinée que ponctuellement ; tout est subordonné à l'organisation d'ensemble, il n'y a pas d'ornementation gratuite.

L'ornementation des piliers latéraux s'organise en chute de roses et feuillages de lauriers en chapelet et demi-médailillon ; ces derniers sont ponctués de rosettes losangées et tendent à indiquer le galbe d'un fût de colonne. Des vantaux supérieurs des grandes portes, on ne voit que la chute de représentations : feuillage d'où part une draperie en écharpe nouée retenant le médaillon, rubans abondamment noués et pluie de roses (associées traditionnellement à la Vierge du Rosaire à laquelle est consacré l'autel), rameaux de lauriers croisés au-dessus du médaillon consacré à un des évangélistes ; ce médaillon est entouré d'une guirlande de feuillages de lauriers en chapelet, qui dessinent à leur tour un demi-médailillon couronnant des trophées d'attributs religieux : le Livre, la croix, le chandelier pascal et le

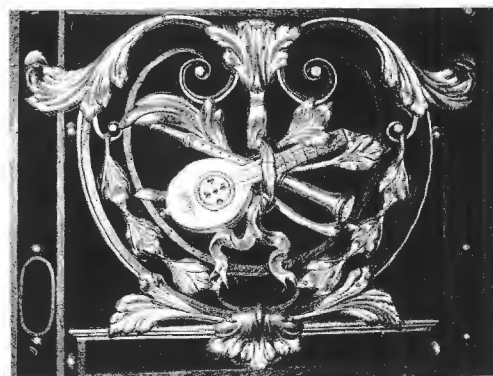
131. M. Gallet, *Demeures parisiennes, L'époque Louis XVI*.



398



399



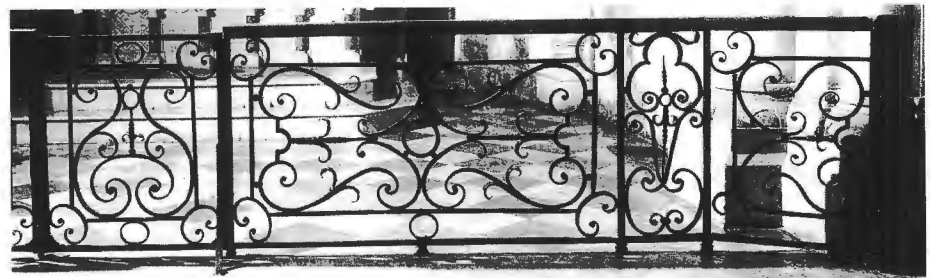
400

flambeau ; deux pans d'écharpe noués terminent cet enchaînement, et l'on peut s'étonner que tant de rigueur dans l'expression symbolique s'allie à la grâce d'un répertoire ornemental si séculier... Pourtant c'est bien toujours le même procédé : Pisano aux chaires de Pise, Sienne ou Pistoia utilisait les modèles offerts par l'Antiquité pour une représentation religieuse, et cet exemple illustre le fait qu'une grande part du répertoire iconographique de l'Eglise est systématiquement emprunté à l'iconographie païenne ; d'autre part un style, et en particulier en ce qui concerne les arts décoratifs, s'applique aux édifices civils ou religieux sans distinction ; on voit bien comment les portes des jardins se retrouvent aux vestibules des palais comme autour des chœurs des églises.

Les panneaux inférieurs reprennent le thème des amortissements, silhouettant les contours de vases drapés, urnes à l'antique aux formes rondes et pleines, soulignées d'étoffes de tôle froissée.



401



402

Les panneaux latéraux, s'ils sont authentiques, ce que je pense, présentent sur un support en forme de console, des contours pommés jouant à eux aussi le rôle de médaillon : on retrouve ce dessin aux baies du portique de l'ancien archevêché, à la table de communion d'une absidiole de Sainte-Croix, et rue du Loup, surmontée d'une frise de postes, au balconnet d'une maison plus ancienne ainsi rajeunie... Ces contours garnis de rinceaux et de chutes de feuilles en chapelet, encadrent des attributs musicaux : flûtes et pipeaux, accompagnés de lyre, violon, harpe et mandoline ; ces attributs ne sont guère plus religieux que ceux que l'on trouve aux lambris des salons de musique, mais la musique n'est-elle pas chose divine en elle-même ?

Il faut se pencher maintenant sur l'art du sculpteur. Médaillons et figures font appel à des techniques différentes.

Les médaillons de tôle représentant les évangélistes sont faits sous forme de relief pictural où les figures accompagnées de leur symbole se détachent sur un fond d'éléments architecturaux et végétaux stylisés. On a vu comment la facture de ces différents médaillons fait apparaître au moins deux mains différentes, une très habile, l'autre beaucoup moins. Ces médaillons sont travaillés au repoussé, après que les contours d'un poncif aient été reportés à l'aide d'une pointe sur le fond¹³². Quelques détails oubliés ont été repris au ciselet : aile, plumage...

Les modèles — il y en eut sûrement — mais je ne les ai pas retrouvés. Ce que l'on peut dire du style, du moins en ce qui concerne les plus beaux des médaillons (le plus beau étant incontestablement le médaillon représentant l'évangéliste Luc et son taureau), c'est qu'il se rapproche en ce qui concerne le modelé du corps, le système d'organisation des plis du vêtement en drapé lâche, de la sculpture de Nicolas Adam pour la

398, 399 et 400. — Les ornements des grilles : trophées de musique.

Sainte-Croix :

401. — Appui de communion de l'absidiole nord.

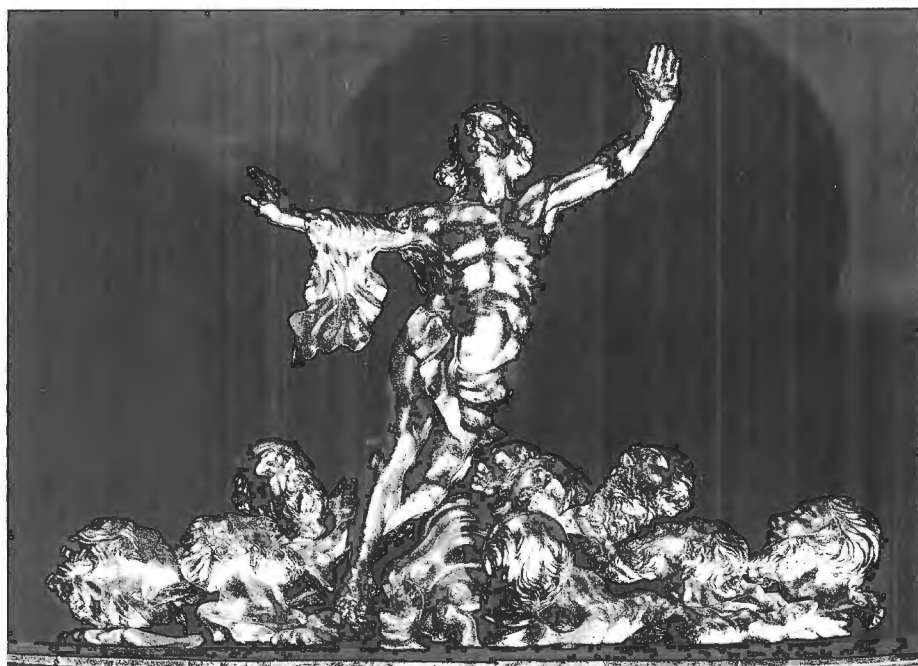
402. — Appui de communion de l'absidiole sud, de style voisin, mais sans doute antérieur.

Notre-Dame. Couronnements :

403. — L'Ascension du Christ.

404. — L'Assomption de la Vierge.

132. S'apparente au procédé dit de « repoussé avec mise aux points » consistant à emboutir le revers d'une feuille de métal en se guidant sur des mesures prises dans un moule reproduisant le modèle, puis à reprendre les principales saillies au ciselet.



403

133. Procédé qui consiste à frapper une feuille de métal à l'aide d'un marteau ou d'un ciselet pour lui faire épouser exactement les détails et les contours, soit d'un modèle en bois, en métal (repoussé-estampé avec modèle en relief), soit d'un moule gravé ou fondu reproduisant un modèle (repoussé-estampé avec moule). Les feuilles de métal sont battues jusqu'à ce qu'elles adhèrent au modèle, ou au moule, puis elles sont reprises en ciselure sur leur face (*Principes d'Analyse scientifique. La Sculpture*, Paris, 1978, p. 635).

134. P. Roudié, «Le tabernacle de la chapelle du Couvent de l'Annonciade de Bordeaux», *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, Tome LXXI, 1976-1978, p. 121.

135. La comparaison avec un ouvrage parisien posé dans les mêmes années 1780 n'apporte guère de lumière : la décoration du tympan de la porte n° 26, rue de Lille à Paris — ancien Couvent des Théatins — est tout-à-fait comparable en inspiration et traitement ; mais les recherches n'ont rien apporté sur le sculpteur, et ont attribué la paternité du modèle à l'architecte Desmaisons (*Catalogue La Rue de Lille* — p. 21-25).

136. A. D. Gir. G 2306 f° 60.

137. A. D. Gir. G 2366 f° 46.

138. A. D. Gir. G 2359 f° 70.

139. M. L'abbé Corbin, *Saint-Michel de Bordeaux*, p. 110.

chapelle de Versailles (le martyr de Sainte-Victoire, placé en 1747). On y voit les marques de l'influence d'un baroque à la romaine assagi, assoupli, impression confirmée par l'examen des couronnements, dont le traitement accentue la noble théâtralité. Les anges ou putti ailés de l'Assomption de la Vierge, les beaux visages de vieillards et les têtes plus juvéniles des spectateurs de l'Ascension sont bien en accord avec le modèle du médaillon, et bien conformes au baroque italien, comme les amoncellements de nuages stylisés. Le mouvement du Christ athlétique, son beau modelé sont plus réussis que la maigre draperie enroulée au bras (chlamyde néo-classique ?). Pour les deux couronnements, de même que pour un médaillon au moins, on pense à un modèle donné par un sculpteur au serrurier qui le reproduit, grâce à la technique dite du repoussé-estampé¹³³. Quant à l'auteur de ces modèles, on retombe dans le domaine des hypothèses. On pense bien entendu au sculpteur Cabirol,



404

beau-frère de Moreau, mais sans trop y croire : la comparaison avec le buffet d'orgue de Saint-Seurin par exemple, n'est pas très parlante. On pense plus à l'influence d'une œuvre religieuse bordelaise, l'Assomption de Saint-François-Xavier, par Guillaume II Coustou (1748), et le baldaquin qui l'abrite, exécuté par Pierre Vernet sans doute en accord avec les instructions de Coustou ; on sait par ailleurs que celui-ci concevait des décorations de chœur, et même qu'il travaillera pour la cathédrale Saint-André de Bordeaux, comme le faisaient les Slodtz, dans les années 1765. Faut-il penser à une idée de Coustou dont Vernet aurait eu vent, ou les Dominicains ? L'impression de pieuse sérénité est en tout cas comparable, mais il faut bien souligner qu'aucun document ne vient étayer ces hypothèses, d'autant que la comparaison avec le tabernacle de la chapelle du Couvent de l'Annonciade exécuté par Vernet en 1772¹³⁴ n'est pas encourageante. Faute d'archives et d'évidences, la question reste ouverte.

On doit remarquer toutefois combien le traitement des médaillons est différent de ceux de Charlut pour La Réole, presque contemporains, et comme on sent bien que le seul Moreau n'est responsable ni du dessin, ni du goût, et que ce n'est sans doute pas une œuvre seulement provinciale¹³⁵.

La table de communion du maître-autel de Saint-Michel - 1791 (?)

Dès 1778, la Fabrique se préoccupe de la réparation et réédification du grand autel et le place au premier rang de ses priorités¹³⁶. En 1789, elle s'entend avec Vernet aîné, professeur de l'Académie de peinture et sculpture, demeurant rue Fondaudège, paroisse Saint-Seurin, pour le remplacement du grand autel, prévu en deux ans et demi à partir du 17 septembre pour 32000 livres¹³⁷. La police qui décrit l'ouvrage projeté parle de la marche de l'appui de communion qui doit être de marbre de Languedoc (rouge), mais ne dit rien de l'appui de communion même, qu'on ne prévoit sans doute pas alors de changer,

puisque Joffrait, le 27 janvier 1790, demande 17 L. pour avoir levay et repozé l'appui de communion du grand autel, refait les arboutants, en avoir fait à neuf avec les dus crapaudines, raccomodé les portes et fait des clavetes neuves pour les arboutants (il l'a déjà réparé en 1782 pour 80 L.¹³⁸). Il est possible que ce soit l'appui de communion de Berthau qui date de novembre 1726, dont le style doit pouvoir s'accorder au goût du jour, mais qui ne doit plus être très solide. Corbin¹³⁹ affirme que la table de communion a été donnée en 1791 par M. Auperié, alors syndic de Fabrique. Malgré mes recherches, je n'ai trouvé aucune trace de ce



405

travail dans les comptes de la Fabrique établis par Auperié en 1791, mais seulement la facture du peintre et décorateur Milhas, du 5 octobre 1791, qui semble concerner uniquement la dorure et peinture des grilles déjà faites à Saint-Michel puisqu'il mentionne : les deux grilles du sanctuaire à 125 L. chaque, celles du bas de l'escalier à 100 L. chaque, celles à côté des formes (les stalles) à 125 L. chaque et la grande entrée à 200 L.¹⁴⁰ Il faut dire que la voûte s'est à nouveau écroulée en juin 1790, l'architecte Combes fait alors un rapport sur l'état de l'église.¹⁴¹

Joffrait le 12 mars 1787 a raccomodé et mis en état cinq portes de fer à 2 vantaux, savoir celle du côté de Notre Dame, celle de la chapelle Saint-Jean et les trois qui renforment le cœur, les avoir toutes démontées et portées à la boutique les unes après les autres, fait ce qu'il manque et mis tout en état et refait toutes les serrures, pour 120 L.¹⁴² ; un autre mémoire du 23 janvier 1790¹⁴³ apprend que Joffrait a refait les deux portes du chœur ainsi que les 2 travées à chaque des côtés avec leurs coronement fait à neuf, les 2 travées de chaque côté des portes à joindre le pilié du côté de l'autel à 232 L. par porte, soit 464 L. Il semble bien que le mémoire du peintre concerne la peinture et dorure de ces grilles du sanctuaire, et non l'appui de communion actuellement en place.

Le plomb mentionné dans une quittance du 10 décembre 1791, de chez Cahusac, marchand de métaux, peut avoir servi à fixer le grillage de l'appui de communion.¹⁴⁴ Rien de bien concluant donc, sinon que la recherche n'infirme pas la date proposée.

En 1792, c'est un certain Maillé déjà rencontré en 1787 qui signe les quittances de serrurerie ordinaire.¹⁴⁵ Un dernier compte de 1794 fait apparaître une somme d'environ 300 livres encore due à Joffrait.¹⁴⁶

Il faut remarquer en premier lieu qu'à une date aussi tardive, la table de communion adopte un plan galbé comparable à celui de la cathé-

drale ; mais le dessin des panneaux n'accompagne pas cette avancée en vague, à laquelle concourait le motif dynamique de l'entrelacs de cercles. Ceci laisse à penser que ce n'est pas, au contraire des ouvrages précédents, le résultat d'un travail d'architecte. Les documents d'archives étant muets, on peut seulement avancer l'hypothèse que cette table entrait dans le programme de décoration du maître-autel commencé par Vernet. C'est une décoration très riche qui est adoptée ici, où les ornements de tôle repoussée jouent le rôle le plus important, et où les contours servent seulement de support, n'apparaissant que sous forme de console aux grands panneaux latéraux. C'est d'ailleurs un travail soigné, les montants et traverses des portes centrales sont renforcés de congés comme sur les grandes portes, la plate-bande est ornée tout du long de torsades étagées, que l'on retrouve au cadre des médaillons, une console orne le faux-dormant de la porte. Le goût à la grecque est toujours présent, mélangé avec des éléments du classicisme français, la surcharge décorative nuisant quelque peu à la clarté de l'organisation. Toutefois, avec un peu de recul, il semble bien qu'on soit de nouveau en présence d'une œuvre conçue par un sculpteur : dans la demi-obscurité de l'église, seules les masses d'ornements apparaissent, les pilastres et portes laissant surgir comme des figures isolées tabernacles, ostensoirs et balustres en pots-à-fleurs, tandis que l'ornementation dessine un mouvement ailé autour des médaillons consacrés à Saint-Michel terrassant le démon et à l'Agneau apocalyptique.

Des éléments dans le goût nouveau, on retient les contours en console à la grecque des grands panneaux, les contours du balustre, les rosettes tournantes ou losangées, les marguerites, les guirlandes, les socles à canaux des ostensoirs ; d'autres éléments font davantage référence à un retour au classicisme français : les cartouches ou cuirs à l'ancienne, les cornes d'abondance, les grands feuillages en rinceaux, les branches de laurier, les allégories rayonnantes. Enfin le décor des



406

Saint-Michel. Appui de communion du grand autel (1791 ?) :

405. — Panneau latéral gauche ; saint Michel terrassant le démon.

406. — Porte centrale.

407. — Panneau droit : l'Agneau pascal.

140 . A. D. Gir. G 2368/102.

141 . A. D. Gir. G 2367.

142 . A. D. Gir. G 2365 f° 3.

143 . A. D. Gir. G 2368.

144 . A. D. Gir. G 2368 f° 126.

145 . A. D. Gir. G 2369 f° 16 ; G 2364, f° 29, J. Maillé. Joffrait a alors des occupations différentes, voir sa notice.

146 . A. D. Gir. 4 L 131.



407

portes expose le ciboire, encadré de palmes et le calice, de pampres et épis de blé, dans une présentation naïve : au-dessus d'un socle de tôle à frise de rinceaux garni d'un lambrequin, un décor en forme de tabernacle abrite la représentation des vases sacrés, inspiré du gâble gothique ; les feuillages latéraux en rappellent les crochets, les feuillages du haut le couronnement fleuroné. C'est un art très provincial, tant par l'exécution — le démon vaincu par Saint-Michel est une curieuse figure, surtout au revers du médaillon qui dut être exécuté par un

aide — que par sa conception. Mais, il est probable que ce sont ces traits qui plurent lors de la restauration de l'église dans les années 1850 et plaidèrent pour sa conservation ; d'une certaine manière, autant que du provincialisme, c'est aussi une manifestation, qui n'est pas isolée à cette époque, d'un nouveau regard vers ce que le XVIIIe siècle tout neuf qualifiait avec mépris de *gothique* : il n'est que de penser au *gothic revival* anglais et à son équivalent français plus tardif. Voici une nouvelle preuve de l'éclectisme provincial.

Le néo-classicisme sévère

Marc Antoine Laugier, l'un des théoriciens du néo-classicisme, publie en 1765 *Essai, plus observations sur l'Architecture*. Le retour à l'antique se veut plus archéologique, la référence n'est pas le siècle de Louis XIV et le goût a changé, en particulier en ce qui concerne la ferronnerie.

Traitant de la fermeture de la première cour d'un palais — il s'agit d'un nouveau plan pour le palais Royal — : *une grille ne marque point. Ce n'est qu'un amas de petites parties sans effet. Des colonnes au contraire, surtout si elles sont un peu serrées, font l'effet le plus grand et l'endroit n'en est pas moins percé à jour pour la gaieté...*

Il condamne l'organisation de la place Royale : *La place royale la plus spacieuse de toutes pourroit être la plus belle, si on faisoit sauter cette grille de fer qui est dans le milieu, et qui ressemble à l'enclos d'un jardin... telle qu'elle est on ne peut la regarder que comme une cour, dont on a pris le milieu pour faire pousser un jardin...*

Les grilles utilisées pour les clôtures des églises, chœur et chapelles font aussi l'objet d'un commentaire : il ne juge pas très réussi le chœur de Notre-Dame de Paris, *un des plus riches mor-*

ceaux que l'on voit dans les églises chrétiennes... Le chœur n'est aperçu que très difficilement en deux ou trois endroits, à travers des grilles épaisses. Se préoccupant des moyens de décorer, et donc de rénover, dans le goût du temps une église gothique, il indique ce qu'il préfère : faire ressembler les piliers à des colonnes, isoler l'autel au centre du sanctuaire, installer de magnifiques lampadaires dans les percées qui contribueraient encore à l'enrichissement, et que le chœur ne soit séparé de la nef que par une grille de fer, dont les ornements mélangés de bronze ne soient ni trop déliés ni trop massifs. Que la même grille règne au pourtour du chœur et du sanctuaire...

La nouvelle référence est Saint-Germain l'Auxerrois et son récent décor¹⁴⁷. Laugier choisit ici d'oublier, au moins en apparence, les impératifs de sécurité, préfère l'avantage de la légèreté, de l'économie... On parle ici de *grand genre*, où les grâces propres du fer doivent se plier aux impératifs de la grandeur à l'antique, pourtant toujours avec le souci d'y voir clair.

La leçon en est tirée par Ledoux au chœur de la cathédrale d'Auxerre. Et il y en a des échos à Bordeaux.

La clôture méridionale du jardin public, mitoyenne avec une maison particulière, dessinée par Bonfin en 1772

Entre 1769 et 1772, les frères Etienne, Jean et Michel Laclotte¹⁴⁸ construisent une maison sur un emplacement acquis de Hustin, le faïencier, donnant sur le grand Jardin royal au nord. La réglementation oblige les Laclotte à ne monter la façade des édifices qu'à 42 pieds sous toit, et ils doivent, par convention expresse, se conformer entièrement au plan de décoration qui sera donné. Quand en 1779, l'hôtel est vendu par Denis Mac Carthy¹⁴⁹ à Madame Dufaure de Lajarte, l'acte mentionne *le parterre qui est au côté dudit hôtel, renfermé d'un grillage qui borde la plate-forme dudit Jardin Royal ou Public*, le grillage étant compris dans la vente. Parmi les titres remis par Mac Carthy, il y a *un plan figuratif de l'hôtel édifié par les sieurs Laclotte, plan devant être exécuté conformément à la décoration, Bordeaux en jurade du 26 juin 1771 signé de Messieurs Duhamel, Buhon, Lartigue, Pontac, Lalanne, Rulleau, jurats et Tranchere procureur syndic de la Ville*. Y figure

également une délibération prise par MM. les jurats extraite des registres de l'Hôtel commun de la Ville de Bordeaux en date du 30 décembre 1771 par laquelle il a été accordé, en considération de M. le Président de Lalanne, de pratiquer dans un terrain appartenant à la Ville *un petit jardin fluriste sur la façade dudit Hôtel au Nord et d'y pauser une grille et d'y pratiquer un guichet sous les conditions portées par la délibération du 30 décembre 1772...*

⁴⁰⁸ Le Fonds Augereau¹⁵⁰ conserve une copie du dessin de la grille et treillage au devant de la maison des Srs Laclotte Frères pour être exécutées ainsi que les corbeilles conformément au Plan et au di dessin. Fait double en Jurade le 12 mars 1772.

Le document est signé de Laclotte, accompagné d'une mention à l'orthographe très phonétique : *pour mi conformé et faire a mais frais et despans l'exequision du dit plan*.

147. Le serrurier est Deumier en 1768.

148. La référence est ici un ouvrage de Jean Perreau, *Trente demeures Bordelaises et leur secret*, p. 34. On retrouve cet hôtel pour le balcon de sa cour dans les réalisations privées.

149. Qui l'a acquis des Laclotte en 1777. Notaire Guy, 7 juin Vente Mac Carthy-Dufaure du 13 décembre 1779 — Notaire Morin.

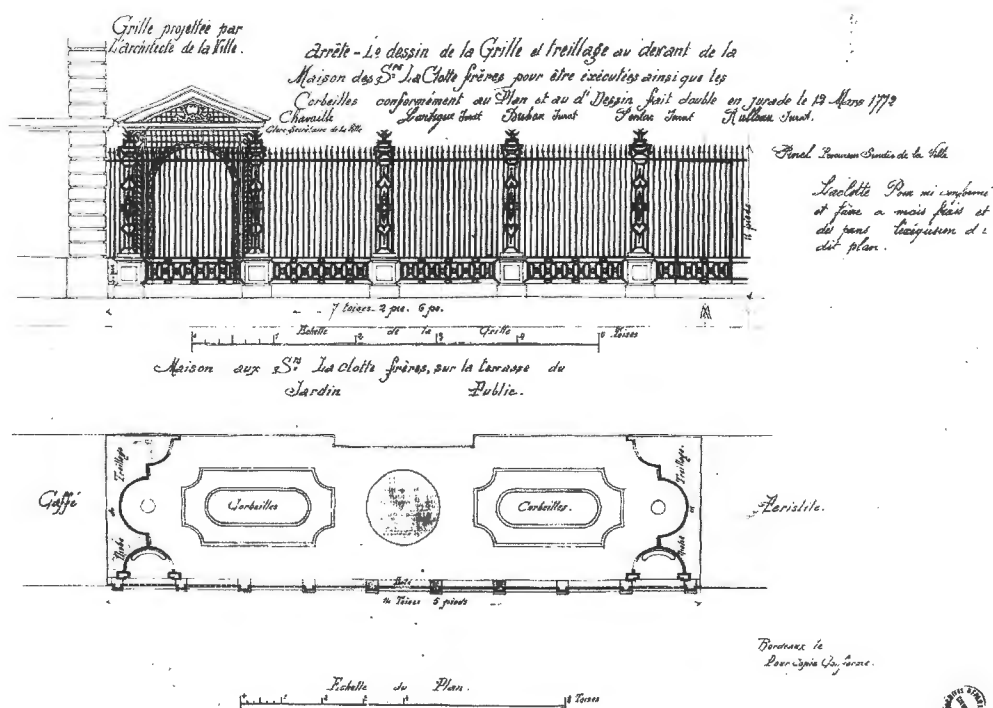
150. A. D. Gir. 4 J 602.

408. — Dessin de la grille et treillage au devant de la maison des sieurs Laclotte frères, pour être exécutées ainsi que les corbeilles conformément au Plan et au di dessin fait double en la jurade, le 12 mars 1772.

Grille projetée par l'architecte de la Ville.

Laclotte pour mi conformé et faire à mais frais et des pans l'exécution dudit plan.

409. — Elévation d'un hôtel de Ville pour Bordeaux. Dessin de la Société Archéologique de Bordeaux.



408

En titre : *Grille projetée par l'architecte de la Ville*, ce qui laisse penser que l'auteur du dessin est Bonfin.

Le même dossier contient un autre dessin, du XIX^e siècle, sans date, ni signature, qui montre une version voisine de la même grille, restaurée avec un caractère géométrique encore plus accentué, le dessin intérieur des pilastres se limitant à un jeu de losanges superposés. Il est encore en place de nos jours.

Dimensions de la grille d'après le plan :
Largeur : 14 toises 5 pieds (soit environ 29 m)
Hauteur : 11 pieds (environ 3,60 m)

Le dessin administre la preuve que Bordeaux connaît ce courant très nouveau illustré d'abord par Soufflot, suivi par Ledoux, à une date assez précoce : comme toujours, les courants nouveaux

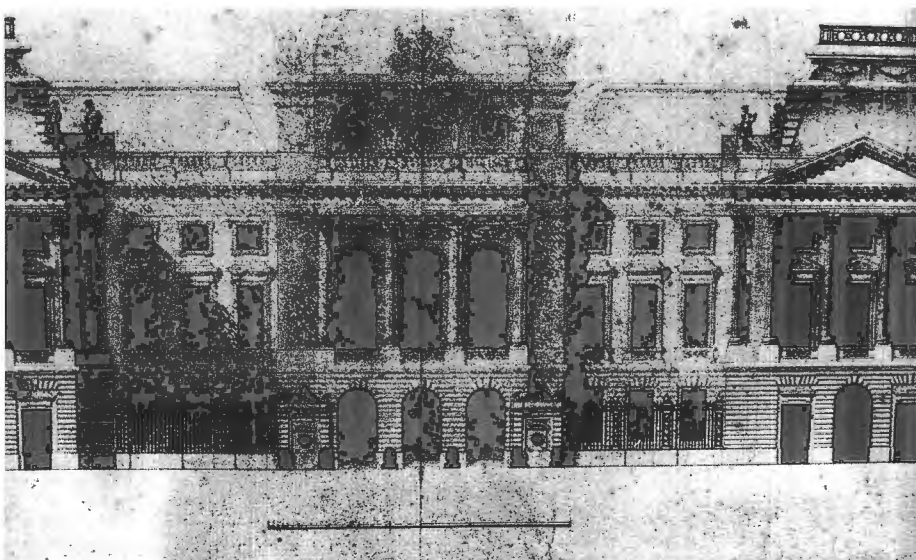
parviennent à Bordeaux sans retard ; mais ils ne sont pas toujours suivis et imités aussi rapidement.

La grille est fortement rythmée par des pilastres reposant sur des socles de pierre ; entre eux, à leur niveau, des panneaux d'entrelacs d'ovales inscrits dans des chassiss à onglets eux-mêmes liés aux traverses par des fers en oves. Les grands panneaux de claire-voie sont à barraudage vertical simple, qui ne s'interrompt même pas pour la porte. Le dessin des pilastres est curieux : dans un cadre vertical à onglets, un motif en cœur, de part et d'autre d'un motif central de cercles disposés en croix. En amortissement, un vase de ligne très sobre également, sorte de cassolette de trapèzes superposés, soutient les croissants de Bordeaux entrelacés.

Il est intéressant de confronter ce dessin avec le projet d'hôtel de ville conservé à la Société Archéologique. F. G. Pariset analysant cette élévation, concluait à un écho d'un projet de Soufflot des années 1758, revu par Bonfin. Cette analyse semble encore plus vraie si l'on considère les grilles projetées.

On voit en effet une grille fermant la cour d'honneur entre les pavillons latéraux et les corps de garde : sur un bahut de pierre, trois travées de grilles à barraudage simple, scandées de pilastres inscrits dans un cadre à onglets garnis de losanges (et non de cœurs), surmontés des mêmes vases à base de trapèze et des trois C de Bordeaux. Mêmes ornements géométriques, même principe d'organisation ; la seule différence notable vient de la frise de vagues affrontées qui court le long de la grille sous la rangée de piques : le motif est comparable à ce que dessinait Barreau de Chefdeville dans les années 1760.

409



On trouve exactement le même vocabulaire décoratif, à base de géométrisme stylisé, dans d'autres ouvrages de Soufflot :

- entrelacs de cercles et de losanges au plafond du péristyle de Sainte-Geneviève à Paris,

- le balcon de façade figurant sur une élévation de la salle de spectacles exécutée à Lyon sur les dessins de M. Soufflot, entre 1753-1756, répond aux mêmes principes d'organisation et de décoration ¹⁵¹.

Le dessin d'entrelacs des panneaux inférieurs de la grille du Jardin public se retrouve également dans le dessin de la Société Archéologique : en

pierre aux appuis de fenêtre des baies de l'étage noble, en fer forgé à la rampe des terrasses accessibles à la partie supérieure des toitures des pavillons d'extrémité, à la manière du Château-Neuf de Meudon dessiné par Hardouin-Mansart.

Ni le projet d'hôtel de ville de Soufflot, ni celui de Bonfin accepté par la ville en 1769, ne furent jamais réalisés. Il est curieux qu'un seul détail, celui des grilles d'un dessin très avancé, ait suffisamment marqué un architecte bordelais rapide à saisir les nouveaux courants de la mode, sinon apte à innover, pour qu'on en trouve un écho dans la ferronnerie bordelaise susceptible d'être daté, au Jardin public.

410. — Porte de fer à deux vantaux et couronnement. Dessin.

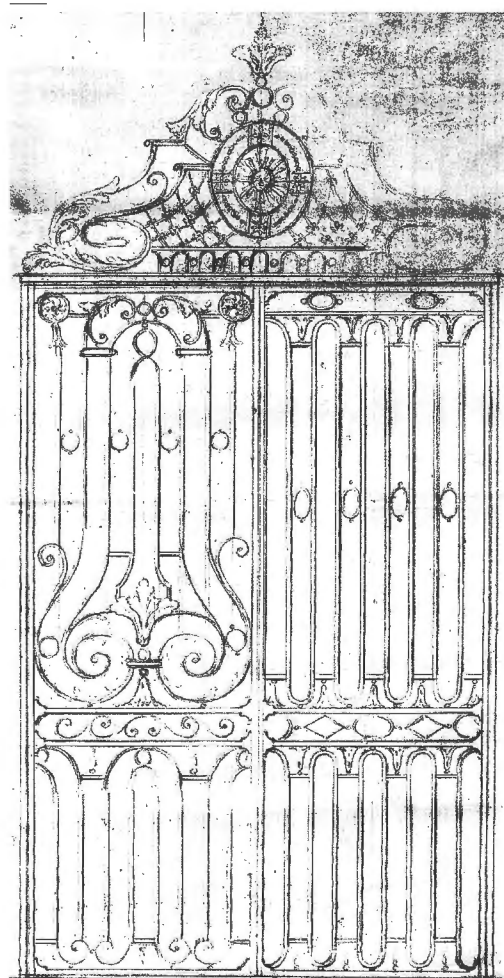
Porte de chœur pour Saint-Seurin ? (détruite)

410 La série 2 Z des Archives départementales comporte un dessin de grande porte à deux vantaux et couronnement qui pourrait bien être une porte de chœur destinée, compte tenu des archives examinées, à Saint-Seurin vers 1780.

En effet, un document, non daté et non signé, apprend que des grilles destinées au chœur de Saint-Seurin ont été *dessignées et livrées* à Monsieur Aubert, chanoine du chapitre. Le mot *livré*

s'applique sans doute au dessin et non aux grilles proprement dites ¹⁵². Il s'agit d'un état des prix fourni par le serrurier, auquel devaient être joints quatre dessins : deux correspondaient à la porte du chœur, *partie la plus riche* pour laquelle le serrurier fait une proposition à 1200 L. et une seconde à 1000 L., sans doute moins ornée. Les deux autres étaient destinées aux portes latérales donnant sur les chapelles Notre-Dame et Saint-Jean, avec une proposition à 800 L. *avec les ornements*, et une autre à 700 L. L'écriture ne donne aucun renseignement sur le serrurier-dessinateur. Il peut s'agir d'un certain Martin qui insère dans l'*Almanach* en 1779 l'annonce suivante : *serrurier-dessinateur exécute les ouvrages les plus difficiles de son art pour l'église Saint-Seurin* ¹⁵³. Le dessin des Archives départementales peut correspondre au texte ¹⁵⁴. Cet intéressant document non daté se trouve dans une liasse de documents des archives de Saint-André, avec le compte de Recettes et Dépenses de l'orgue et de sa tribune et divers autres documents concernant Saint-Seurin, des années 1780-1790. Dans une lettre adressée au Comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères, en 1783, on propose l'aliénation des terrains proches de l'église pour l'embellissement du quartier Saint-Seurin surpeuplé. Le produit de la vente permettrait de régler des dettes et de *faire de nouveaux embellissements dans l'église*. Les lettres patentes du Roi de juillet 1783 donnant l'autorisation de le faire sont enregistrées à Bordeaux en 1784 ; en 1786 la Fabrique en déficit fait appel au chapitre. Le 20 juillet 1789, un devis du peintre Thomas concerne la dorure et peinture de la boisure et du devant de l'autel de chœur pour 1515 L. Les projets de grilles semblent bien contemporains de cet ensemble. Rien n'indique que les projets du chanoine Aubert se soient concrétisés, mais des éléments dans l'ouvrage de Cirot de la Ville permettent de le croire : il parle en effet des portes de fer doré du chœur ¹⁵⁵.

410



151 . Reproduite dans Catalogue de l'Exposition Soufflot et son temps, p. 73.

152 . A. D. Gir. G 599.

153 . Cf. J. du Pasquier, 1976 p. 161.

154 . A. D. Gir., 2 Z 3883 ; fig. 410.

155 . Abbé Cirot de la Ville, Bordeaux, 1867, p. 109.

Ce dessin comporte la particularité intéressante de présenter en option sous un couronnement deux possibilités de vantaux tout à fait différentes quant au choix du répertoire ornemental.

À l'examen, le couronnement présente : au centre une allégorie rayonnante, comme il en apparaissait déjà aux grilles de Versailles, et comme on en voit à l'appui de communion du maître-autel de Saint-Michel ; on y retrouve les mêmes roses tournantes dans les angles du vantail de gauche, ou des fers en losange, qui pourraient faire penser à une origine commune. Cette gloire s'inscrit dans les contours d'un médaillon garni de perles et ponctué de rosettes. Au-dessus du socle de canaux, un réseau mosaïqué, treillage de fers courbes se croisant en losanges, portant à chaque intersection un fleuron en croix ; ces réseaux mosaïqués furent utilisés par Jean Lamour à Notre-Dame-de-Bonsecours vers 1740 apparemment pour la première fois dans la serrurerie ; mais on sait que ce motif est né pour les lambris de la fin du règne de Louis XIV, et Jean Bérain en donnait l'exemple en fer ¹⁵⁶. L'ensemble est encadré par le contour doublé de consoles, aplaties, mais non en grecques, ornées de rinceaux abondants, et supportant un fronton courbe interrompu de part et d'autre d'un cercle soutenant un fleuron terminal. L'ensemble recourt donc à une association d'éléments plutôt classiques en référence à l'art du grand siècle.

Si l'on analyse maintenant l'option retenue pour le vantail gauche : même choix de vocabulaire, classique, mais accordant une grande importance à la courbe terminale des motifs, souplesment enroulés. Le panneau inférieur est garni d'un motif issu de l'arcade sur rouleau dont le contour est redoublé, ponctué de liens, de perles, de flammes et de cercles. La frise médiane organise des postes en vagues affrontées. Au

panneau supérieur, dont les angles sont marqués de roses tournantes, une autre variation s'organise sur le même thème de l'arcade doublée et des rouleaux cette fois affrontés, et non plus divergents, de part et d'autre d'un lien à cordon à culot et fleuron. L'arcade supérieure, inscrite dans un cadre intérieur au châssis, s'orne de rinceaux. Des cercles à perles garnissent l'espace entre les barreaux, et accentuent certainement la solidité d'un ensemble dont la trame est légère.

Dans le vantail de droite, l'option proposée est infiniment plus sévère et plus conforme au goût néo-classique. Une grande unité de motif, une très grande rigueur, et une géométrisation du répertoire adopté caractérisent cette version : arcades pour les deux panneaux, juste garnies à la rencontre des châssis de perles, flammes et culots, et d'ovales à perles au milieu du panneau supérieur et à la frise supérieure ; dans une frise médiane, jeu de losanges et d'ovales ; l'effet de verticalité est accentué très nettement, mais de nouveau aucune référence à un ordre d'architecture, ou à une illusion quelconque : ce vantail est sans ambiguïté une porte de fer à claire-voie et seulement cela. Tout ce vocabulaire, contour doublé des volutes d'encadrement, roses, cercles, ovales et losanges, variation sur le thème des arcades, canaux, est caractéristique de la production bordelaise de la fin du siècle, telle qu'elle apparaît dans les quartiers nouvellement bâtis (cours du Chapeau Rouge, cours Clémenceau et rues voisines, etc...), aussi bien à des portes intérieures qu'à des balcons ou même à des platines de heurtoirs.

L'intérêt de ce dessin à option est de prouver qu'alors que se répandait le répertoire néo-classique, il n'était pas déplacé de proposer une version beaucoup moins sévère, et de sommer l'une et l'autre d'un même couronnement composite.

Le fer forgé de l'hôtel de l'Archevêché - François Jayet et Bonfin - vers 1780

L'ancien palais archiépiscopal, avec les portes et le balcon de fer réalisés par Pierre Dumayne à la demande de Mgr de Béthune, fut détruit en 1772-1773, pour laisser place à une construction dans le *goût nouveau*, pour l'archevêque Ferdinand de Rohan Meriadeck, édifiée de 1774 à 1789. L'architecte qui signe les projets de 1771 est Joseph Etienne, ingénieur parisien ¹⁵⁷ que l'on rencontrerait précédemment à Chartres en 1754 où il assisterait les frères Slodtz dans leurs projets de transformation du chœur de la cathédrale ¹⁵⁸ ; il est remplacé par Bonfin en 1776 à la suite de différends. L'entrepreneur Poirier qui remet le devis en mars 1772, reste jusqu'au bout.

«Le heurtoir et toute la penture du portail [du portique d'entrée] comptent parmi les chefs d'œuvre de la ferronnerie» note M. Védère qui attribue la rampe de l'escalier au maître ferronnier Jolyer. L'escalier, «ce chef-d'œuvre est l'œuvre de Bonfin qui a repris les projets d'un escalier pour un Hôtel de Ville exposé au salon» ¹⁵⁹. D'ailleurs, «en 1778 seul le rez-de-chaussée est élevé», et Bonfin modifie de nombreux éléments décoratifs par souci d'économie sans doute, mais cela s'accorde avec une tendance de l'évolution des arts décoratifs.

156 . L. Blanc, 1928, pl. 23. Ceci appelle toutefois à un rapprochement avec le mobilier contemporain : la marqueterie dite *à la reine* reprend ce type de dessin.

157 . Xavier Védère, *Le Palais Rohan*.

158 . Maurice Jusselin, in *Bulletin Monumental*, 1929, p. 504 (M. Pariset donne la date de 1767 — *Histoire de Bordeaux*, T. V., p. 617).

159 . *Histoire de Bordeaux*, T. V., p. 617.



411

Dans un mémoire couvrant la période du 16 décembre 1783 au 31 décembre 1784, maître Mayer père, serrurier demeurant rue des Remparts de Porte-Dijeaux, facture *des articles qui n'ont pas été compris* [dans le mémoire général du bâtiment] *du fait des changements payables par Mgr. de Cicé*. Comme les documents de la capitation de 1777 ne mentionnent pas de Jolyer, mais bien Mayer (qui vient au cinquième rang), il semble donc que ce soit lui qui ait adressé le mémoire général en question.

Il se plaint, lui *serrurier de la ville depuis vingt ans* d'être ... *sans un liard d'ouvrage à faire*, dans une lettre du 10 décembre 1776 adressée à Mr. Dupré de Saint-Maur, intendant. Mais d'une part, il s'agit de réclamer le paiement des travaux exécutés pour Louis à la Salle de Spectacle et à la grille du Chapeau Rouge, et donc de crier misère ; d'autre part on n'est qu'en 1776. Il n'est pas indifférent en tous cas de noter que Mayer a déjà travaillé, en compagnie de Bonfin, sous la direction de Louis, et qu'il travaille à l'archevêché au moment même où le Grand Théâtre va être inauguré, date à partir de laquelle le rayonnement de Louis va s'étendre sur la ville et la région.

411 L'escalier d'honneur est un chef d'œuvre de stéréotomie reposant sur une voûte porteuse à 414 trompes. L'ondulation des voûtes rampantes corrige ce que pourrait avoir d'austère la vaste cage nue. L'escalier est à trois volées, deux repos et un 412 palier. La rampe n'a pas un départ en console, mais en colonne verticale avec amortissement de vase de cuivre délicatement orné ; néanmoins le départ des marches — en volutes — repris par l'enroulement de la rampe, est fidèle à l'exemple de Gabriel.



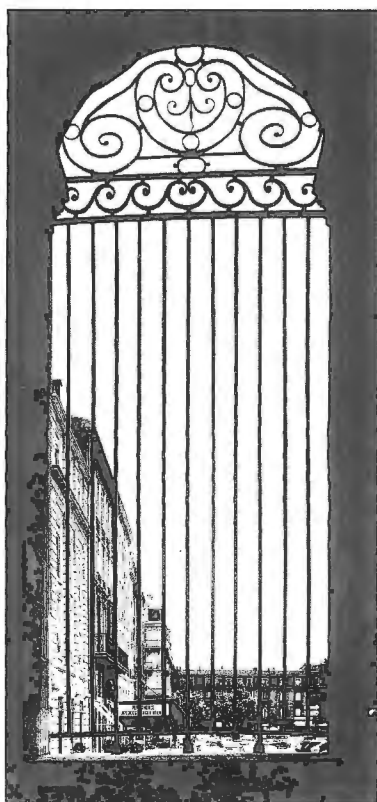
412

Enfin, Madame de La Roche en 1785 note *la grille de fer superbement ouvragée* qui relie les colonnes de la cour ; mais comme elle ajoute que ces colonnes «entourent» la cour, on peut se demander si, ne pouvant visiter l'intérieur du palais et ne s'arrêtant donc qu'un bref instant, elle n'a pas manqué de temps pour fixer dans sa 413 mémoire le souvenir réellement précis des grilles garnissant les baies du mur de façade sur la place ¹⁶⁰.

On se trouve ici en présence de deux types d'ouvrages : de la grande serrurerie, et c'est la rampe d'escalier dont la conception s'intègre à un ensemble voulu par l'architecte Bonfin, également le grillage des grandes baies du portique d'entrée, qu'un dessin de la Société Archéologique de Bordeaux semble authentifier. Il y a également un très bel ensemble de petite serrurerie, composé des ferrements du grand portail d'entrée, et du heurtoir. La conception de ces 415 derniers éléments doit revenir au serrurier François 416 Mayer.

A l'escalier, la sobriété des motifs et leur répétition même fait ressortir la beauté de l'architecture au lieu de confisquer l'attention à son

160 . Cité par L. Desgraves, *Voyageurs à Bordeaux* — p. 78.



413



414

*Hôtel de Ville,
anciennement Archevêché,
ou encore palais Rohan :
411 et 414. — Escalier d'honneur,
François Mayer, vers 1780.
412. — Départ de l'escalier.
413. — Baies du portique d'entrée.*

profit ; d'autre part la frise supérieure de vagues accompagne le mouvement des trois volées. Mais on se prend à regretter un peu face à ce chef-d'œuvre d'architecture française la retenue du décor.

Le motif est une variante de l'entrelacs d'ovales utilisé dans les années 1630 par Jean Androuet du Cerceau à l'escalier en fer à cheval de Fontainebleau, et repris plus récemment par Gabriel à la rampe du perron d'accès de la façade ouest du petit Trianon : on passe ici à l'adaptation sévère d'un décor de pierre au fer forgé ; d'Aviler en avait déjà donné une interprétation plus serrée en 1691, de même que Langlois. Chaque rond est garni d'une rosette tournante et de deux fleurons, les deux motifs concourant ensemble au mouvement ; la frise inférieure reprend horizontalement les ornements verticaux : une succession aérée de fers en oves garnis d'une rosette losangée et de deux fleurons. Ce genre d'ornements se retrouve fréquemment aux rampes des escaliers du quartier du Grand Théâtre, édifié lui aussi autour des années 1780. On le trouve notamment à l'ancien hôtel Saige, et Louis Blanc se demande si cette rampe Louis XVI ne daterait pas en fait du Second Empire, des mains courantes de bois ayant doublé les

plates-bandes, pratique fréquente du XIX^e siècle pour actualiser et *enrichir* une rampe ancienne, avec comme conséquence un alourdissement des lignes fort dommageable. Il est fort possible que les deux rampes aient pour auteur Mayer, *serrurier de la ville depuis plus de vingt ans*, associé aux travaux de Louis au Grand-Théâtre et à la porte Richelieu ; pourquoi n'aurait-il pas été associé aux travaux de l'îlot Louis ?

Le style décoratif de cette rampe d'appui est doublement caractéristique : c'est d'abord un retour au grand goût du siècle de Louis XIV ; c'est aussi, dans sa nouvelle définition graphique, l'un des modèles préférés du néo-classicisme.

Les grandes baies du portique sont closes de grilles à barraudage vertical dont seule l'imposte est ornée. Au-dessus d'une frise de postes affrontées, le centre de la baie est harmonieusement occupé par un motif central pommé aux contours doubles, garni de cercles, de feuilles et pistils ; de part et d'autre le flanquent les doubles contours de deux consoles aux courbes légèrement écrasées. C'est le même type de garniture qu'à l'imposte de la Tour de l'Intendance en 1775, mais clarifié : plus de courbe et contre-courbe, ni de garniture serrée, au contraire une stylisation très architecturale.

Si l'on examine ensuite le fer forgé de la porte, on trouve un autre type de dessin, et l'on peut bien penser que le serrurier a plus de liberté dans ce domaine là, bien qu'il y ait certainement création pour un client exceptionnel. Il faut remarquer tout particulièrement les qualités de poli du travail du fer, refoulé, découpé et repoussé, qui rapproche ce travail de celui de l'orfèvre.

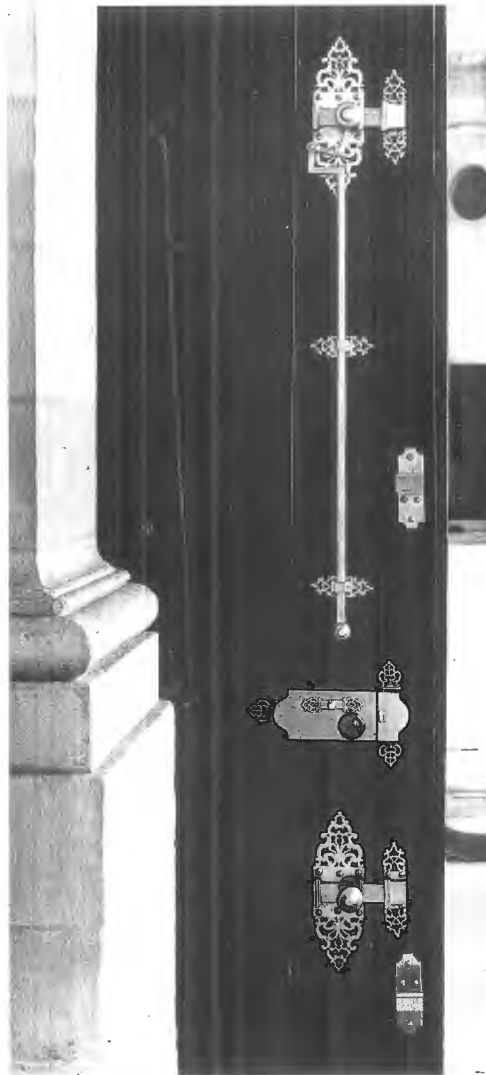
Le vocabulaire est très simple : contours en C, en culs-de-lampe, en cœur, palmettes, à l'aide desquelles sont dessinés les contours découpés d'agrafes, ou de petits vases ou balustres. La platine du heurtoir reprend le motif des platines des grandes targettes. Par dessus viennent s'inscrire les contours d'une seconde platine rattachée à l'amortissement qui double la première, en orbe-voie, au sommet de laquelle s'ouvre un curieux motif rocaille, dentelle qui s'envole sous une sorte de petite main aux doigts repliés... on voit bien comment la virtuosité de certains artisans habiles s'accommodait mieux de la fantaisie rocaille que de la rigueur néo-classique. Sous l'amortissement cintré, descend entre les branches de la boucle un motif de palmette qui prolonge la platine supérieure et accentue sa composition losangée.

Tout est encore permis à la fin du XVIII^e siècle à Bordeaux dans l'art du fer forgé ; il s'est inspiré de l'architecture, de la sculpture, de l'ébénisterie, sans nier les qualités propres qui sont les siennes et que lui apporte le travail du serrurier ; il est resté fidèle à sa vocation de *claire-voie* même si d'aucuns, toulousains, lui reprochent ses *maigres volutes* et ses *formes gracieuses*. Les serruriers n'ont jamais oublié la seule période de licence où il leur fut loisible de créer et de jouer de leur matériau avec toute leur fantaisie, ce qui explique que nous trouvions tant de compromis, aux dépens certes de la rigueur, rarement aux dépens de l'art.

Appui de communion du grand autel de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier (ancienne chapelle des Jésuites) - vers 1780 ?

Aucune recherche d'archive complémentaire n'a été faite. Les portes et grilles de la table de communion du grand autel, déposées à la suite de Vatican II, et heureusement conservées au musée des Arts décoratifs, pourraient retrouver une place à l'occasion de la restauration entreprise par la communauté dominicaine récemment installée.

Un nouveau dessin apparaît, que l'on retrouve à de nombreux balcons bordelais de la fin du XVIII^e siècle¹⁶¹. L'organisation des panneaux



415

Palais Roban :

415. — Ferrements du portail.

416. — Heurtoir.

Chapelle des Jésuites (connue comme Saint-Paul-Saint François-Xavier) :

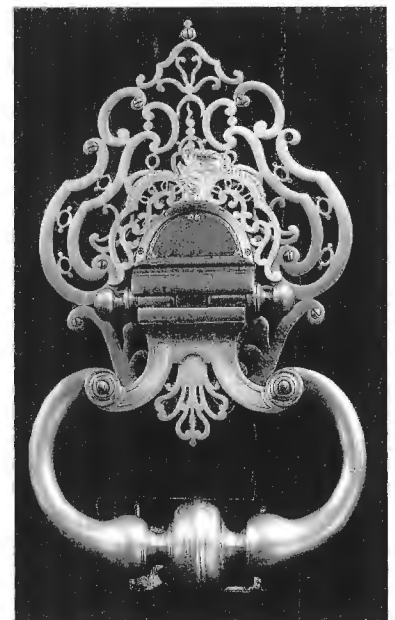
417. — Le chœur, clos de son appui de communion.

418. — Dessin des grilles latérales.

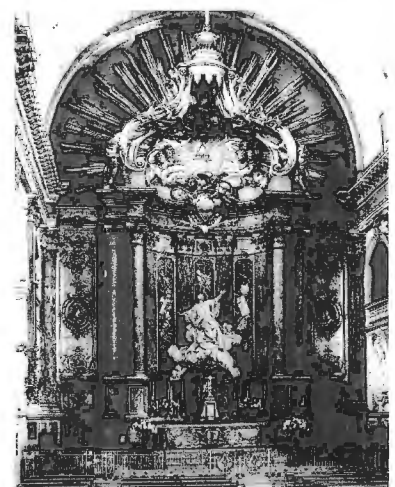
419. — Portes de l'appui de communion, et leurs médaillons de tôle.

Sainte-Eulalie :

420. — Grilles et porte de chœur. Jean Cazaubon, 1786.



416

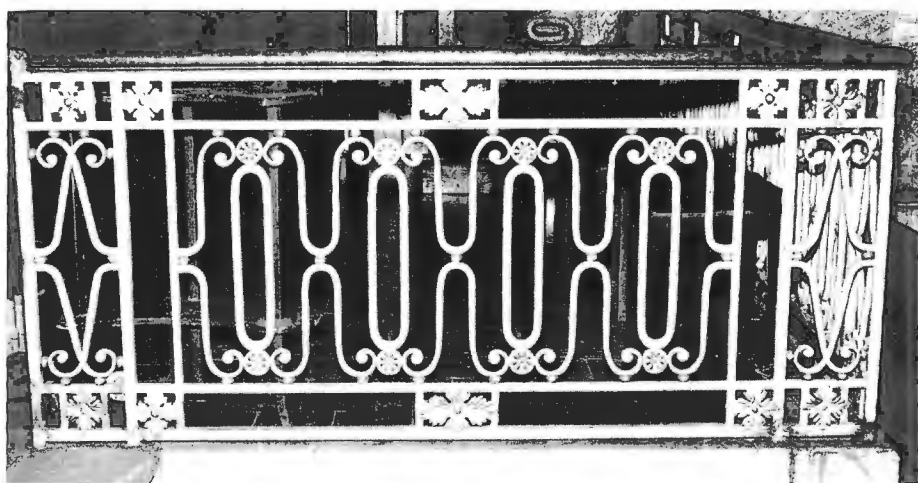


417

(cadre, piquetage d'ornements, médaillons) rappelle de nouveau l'ébénisterie ; mais l'extrême légèreté du dessin des panneaux et pilastres, sa simplicité harmonieuse rattache cet ouvrage au style dépouillé. C'est une nouvelle variation sur le thème classique des fers en arcades, comme liés en entrelacs, contours très simples, souples comme des vagues, fers en U, en accolades ; la sobriété des pilastres en balustres est exemplaire.

Aucune référence à un document d'archives bordelais ; cet ouvrage soulève pourtant un point

161. Rue Georges Bonnac, 45 rue Sainte-Catherine, rue Sainte-Croix, rue Judaïque... Il est employé généralement par Lhote.



418

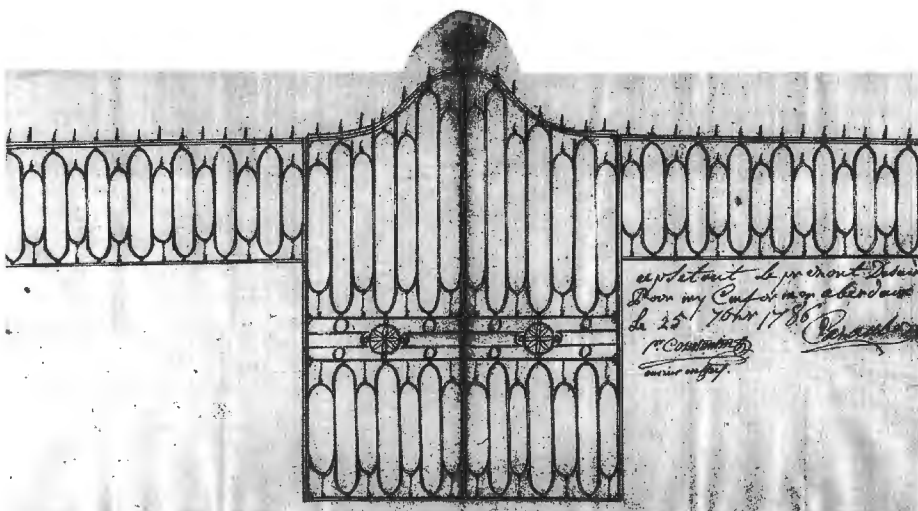


419

Grille du chœur de Sainte-Eulalie - Jean Cazaubon - 1786 (disparue)

Le 25 septembre 1786, Jean Cazaubon, reçu maître serrurier en 1759, s'engage à faire à l'église Sainte-Eulalie, à la demande du Sr Constantin, grand ouvrier de la fabrique, l'ouvrage suivant, qui remplacerait lui-même un équivalent du début du siècle : *les trois portes de fermeture en fer*

420



pour le chœur de l'église, ainsy que la closture audessus des formes [les stalles]... conformément au dessain quy sera fait double et luy en sera remis... La porte du millieu sera à deux vantaux, et celles des cottés à un vantaux chacun...

Sont prévus les serrures à tour et demi portant leur coulisse, deux clefs différentes, l'une pour la grande porte, la seconde pour les petites portes latérales, verroux, fiches à broches et les simples fleurons de décor, un à *chacune desdittes portes dans le milieu*. La hauteur prévue est de 6 pieds latéralement et 7 pieds au centre pour les portes, et deux pieds au-dessus des stalles. Tout le tour doit courir *une plate-bande à moulleures, garnie de pointes de six pouces, une droite et l'autre à zigue zague*. Le prix est fixé à 600 livres pour les portes et 60 livres la toise pour le reste. Les paiements engagés attestent la réalisation.

L'ouvrage, sans doute détruit à la Révolution, est le plus utilitaire, et le moins attrayant possible, simple jeu d'entrelacs d'ovales qui ne risque pas de rivaliser avec la somptueuse porte de la chapelle Saint-Clair¹⁶³.

162. Ch. Taillard, *Bordeaux classique*, p. 42.

163. Je remercie Hélène Avisseau qui a bien voulu me communiquer cette référence in extrémis... G. sup. Sainte-Eulalie, cote provisoire 139.5.

164. Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*.

Barsac : les grilles des chapelles Sainte-Barbe et des Fonts Baptismaux, par Etienne Duprat - 1788 - architecte : Mollié

«La chapelle des Fonts était en construction au mois de juin [1787] ; Mollié [architecte] dirigea l'année suivante la construction de grilles

pour cette chapelle et celle de Sainte Barbe. Le reçu de Duprat pour 760 livres, reliquat du prix des portes en fer, est du 10 juin 1788»¹⁶⁴.



Saint-Vincent de Barsac :
421. — Chapelle de Sainte-Barbe,
Etienne Duprat, 1788.

Etienne Duprat est reçu maître en 1759, il ne sait alors pas signer. Il est ensuite associé à Jayet dans les travaux exécutés pour Louis à la Salle de spectacle et à la grille du Chapeau Rouge avant 1776. C'est également lui qui forge la serrurerie de l'Académie (sur les Allées de Tourny, au n° 10), en style Louis XV prolongé en 1773.

Les deux grilles sont en vis-à-vis. Les panneaux inférieurs sont à barraudage vertical simple, comme les panneaux supérieurs qui se terminent par le haut par un motif qui deviendra le motif romantique par excellence : un jeu d'arcs entrecroisés, dorés, que surmonte une frise de postes elle aussi dorée. L'accentuation des horizontales est encore marquée à la frise médiane, où des consoles à la grecque couchées encadrent un motif losangé. Un couronnement mince s'organise autour d'un ostensor porté par les mêmes consoles ¹⁶⁵.

On est donc ici à une articulation entre le goût à la grecque caractéristique des débuts du style Louis XVI, et ce qu'on qualifie de style Directoire, à une date assez haute encore une fois. C'est une nouvelle confirmation de l'hypothèse que les courants nouveaux arrivent à Bordeaux, et même dans ses campagnes, sans retard.

165. Les tables de communion voisines, qui combinent des pilastres à la grecque et des panneaux d'arcs entrecroisés, doivent être de la même date et de la même main.

166. A moins que ce ne soit un ouvrage post-révolutionnaire.

167. S. Trébucq, *Lormont à travers les âges*, Bordeaux, Féret, s. d. (vers 1900) ; ce livre indique que la tribune a été construite avant 1793, qu'un lutrin noté et dessiné par Piganeau a déjà disparu, que la belle grille ancienne qui fermait l'entrée de l'ancien cimetière autour de l'église se trouve alors dans le jardin du presbytère ; qu'une croix de mission aurait été plantée sur la place Auberny en 1750.

Le serrurier René Poitevin et son confrère et parent Dumas possédaient chacun une petite maison tout près, en bordure des vignes de Mgr l'archevêque.

Eglise Saint-Martin de Lormont : rampe d'escalier de la chaire à prêcher ; garde-corps de la tribune d'orgue

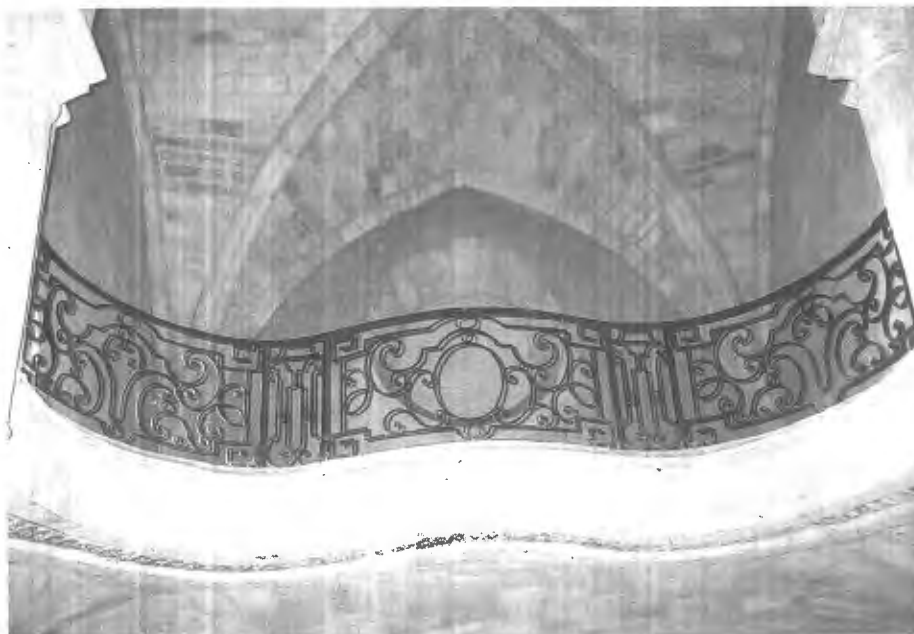
Saint-Martin de Lormont, église paroissiale du lieu de villégiature de l'archevêque de Bordeaux conserve quelques ouvrages intéressants de la fin du XVIII^e siècle. La date de 1779 mentionnée par Brutails comme figurant sur une grille de fenêtre peut correspondre à une restauration plus importante à la même date : par exemple, la rampe de l'escalier de la chaire à prêcher ¹⁶⁶.

Ouvrage original, au moins aujourd'hui, dans la région, elle est garnie, entre deux frises d'entrelacs de ronds, d'un bandeau d'esses étirées à contours redoublés, succession de postes agrandies, comme l'abstraction d'une théorie de pénitents stylisés au chef incliné, jeu encore rocaille pour un motif géométrique.

423 A la tribune de l'orgue alternent panneaux et pilastres combinant des efflorescences de pal-

mettes, des angles à la grecque, et des formes géométriques. Le médaillon portait autrefois la croix de Saint-André. L'un des deux cimetières conserverait encore une croix de fer du XVIII^e siècle ¹⁶⁷.

422



Saint-Martin de Lormont :

422. — Escalier de la chaire à prêcher.

423. — Garde-corps de la tribune de l'orgue.

423

Des réalisations privées

En cette période de très grande prospérité, Bordeaux est un immense chantier de construction où se multiplient les hôtels aristocratiques et les demeures bourgeoises du marchand au négociant, à la ville comme à la campagne.

Les trois principales tendances sont représentées dans les bâtiments privés. La large vogue durable du style fluide, contrasté, se retrouve partout entre 1760 et 1775, en particulier dans les constructions entreprises par les frères Lacotte, qui emploient beaucoup Jacques Bigot et sans doute Antoine Payen ; elle se prolonge au-delà. Lui succèdent un style riche, classique avec souplesse, art modéré, de compromis, et un style plus néo-classique, rigoureux et presque austère ; ce dernier est plus rare. Fréquentes sont les associations de compromis.

La première tendance prend des formes bien séduisantes dans les réalisations suivantes, en ville et le long des axes de la rue Fondaudège et du cours de Verdun, dans les quartiers en plein développement entre Saint-Seurin et les Chartrons :

- D'une famille bourgeoise récemment anoblée par les charges, Jean Léon Duffau de Lamothe aurait, selon M. Perreau, fait construire sa demeure au n° 13 de la rue Thiac entre 1762 et 1765, sur un terrain racheté à l'architecte Vincendon. Le portail s'ouvre sur un vestibule de proportion modeste, mais enrichi par une ferronnerie rocaille de grande qualité : porte défendant l'accès des appartements privés (l'arcade d'une boutique se devine encore sur le côté droit de la façade) ; la rampe de l'escalier suspendu sur voûte et trompe dans l'angle a des pilastres asymétriques où se tord une corne d'abondance stylisée. C'est un motif que l'on retrouve près de la place Royale, à un balcon de la rue du Parlement-Sainte Catherine en particulier (n° 10), ou rue Neuve (n° 43), sous une forme différente. Charlut l'avait utilisé en 1751.

- Un style plus aéré commence peut-être à l'hôtel Dudon, au n° 9 de la rue des Trois-Conils, où le dessin de la rampe de l'escalier d'honneur palatial, sur le thème des palmettes et coeurs étirés s'allie à des appuis de fenêtre sur la rue aux contours plus rares car asymétriques. Dans les années 1760-1770, la rénovation de l'hôtel dût être faite pour Pierre Jules Dudon, avocat général au Parlement de Bordeaux, époux de Cécile Desnanots, elle-même fille d'un conseiller au Parlement. Son fils Jean Baptiste est lui-même

procureur au Parlement, il a épousé Désirée de Marbotin, fille de parlementaire. Ces références aux parlementaires ne sont pas gratuites, car le modèle va être adopté dans leurs nombreux hôtels et par la riche bourgeoisie également.

- Cela continue au n° 19 de la rue (anciennement) des Treilles, hôtel des Lur-Saluces au XIXe siècle. Ces derniers en avaient hérité la propriété de leurs parents, les Filhot ; Gabriel Barthélémy de Filhot l'avait acheté le 6 mai 1785 à Jean Baptiste Lynch, ancien Président au Parlement de Bordeaux (1775), puis maire de cette ville en 1809, réélu en 1813, celui qui rallie la ville aux Anglais en 1814. Il a épousé Marie-Claire Leberthon, fille du président au Parlement, en 1779 et depuis cette date réside dans l'hôtel de la rue du Mirail. En 1784, il est Président de la deuxième chambre des enquêtes du Parlement.

Le 19 de la rue des Treilles, au voisinage immédiat des hôtels de Ségur et Dupérier de Larsan, est donc la demeure d'une famille de négociants d'origine irlandaise, les Lynch, lancés depuis le début du XVIIIe siècle dans l'armement colonial, bourgeois de Bordeaux en 1758 et anoblis par les charges, propriétaires d'un vignoble dans le Médoc à Pauillac, dont leurs belles caves peuvent conserver les bouteilles. Ils sont venus de la rue Neuve.

L'hôtel conserve un ensemble exceptionnel de fers forgés que les propriétaires successifs, amateurs d'art, ont entretenu avec ferveur. On y voit encore tout ce que mentionnent les comptes des serruriers du XVIIIe siècle, l'incroyable profusion de ferrements qui garnit chaque porte, chaque fenêtre, jusqu'à un rare meuble de boiserie galbé, vitré, destiné au collectionneur : outre les serrures et leur gâche, les espagnolettes, les fiches à vase ou brisées, les boutons avec leur rosette ou en olive, les loqueteaux à ressort, les fléaux, les platines de fixation joliment découpées, tout est encore en place, en parfait état de marche et luit du doux éclat du fer poli ; tout comme le beau heurtoir en boucle de gibecière sur la rue, et un peu plus petit, celui destiné à l'huis du portier. Toutes les clefs donnant accès à l'extérieur de l'habitation, rue, jardin ou boutique de rez-de-chaussée, ont un panneton profilé en S parfaitement lisible en entrée de serrure. Le même chiffre, le S des Lur-Saluces et des Sauvage sans doute, est au centre du couronnement de la porte de vestibule, où l'on retrouve

168. A. D. Gir. 3 E 35648, 35670, 35555, Q 916. Je remercie tout particulièrement Mme Boerner de l'appui qu'elle a bien voulu me prêter.

169. Ce S est sans doute celui des Lur-Saluces alliés aux Sauvage, qui dut convenir à leur acheteur portant le même chiffre. Les pannetons profilés en initiale, affichée donc sur l'entrée de serrure, semblent dans la menuiserie de bâtiment une mode plutôt tardive, qui serait pratiquée au début du XIXe siècle, sous la Restauration en particulier.



424



426

425

427

Maison Duffau de Lamothe, 13 rue Thiac :

426. — Escalier.

427. — Porte de vestibule

424. — Détail.

Hôtel Dudon, 9 rue des Trois-Conils :

425. — Appuis de fenêtre.

Maison Lynch, puis hôtel de Lur-Saluces, 19 rue des Treilles :

430. — Façade.

432. — Heurtoir du portail.

435. — Petit heurtoir de la chambre du portier.

429. — Serrure, gâche et clef.

433 et 434. — Clef découpée en cœur et en croix, profilée en S.

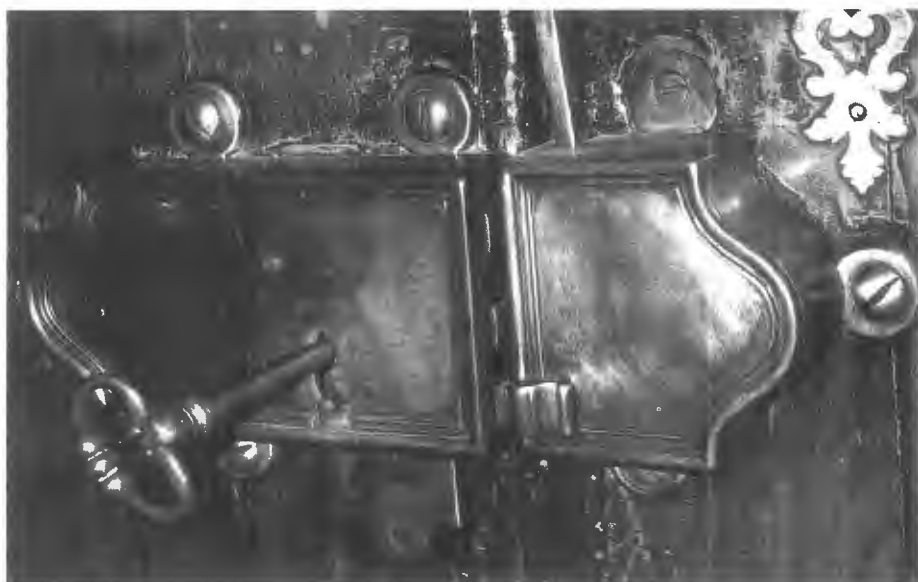
436. — Porte de vestibule, et escalier.

437. — Escalier.

428 et 431. — Balcon sur cour.

428





429



432

430



431



433



434

435

437

436





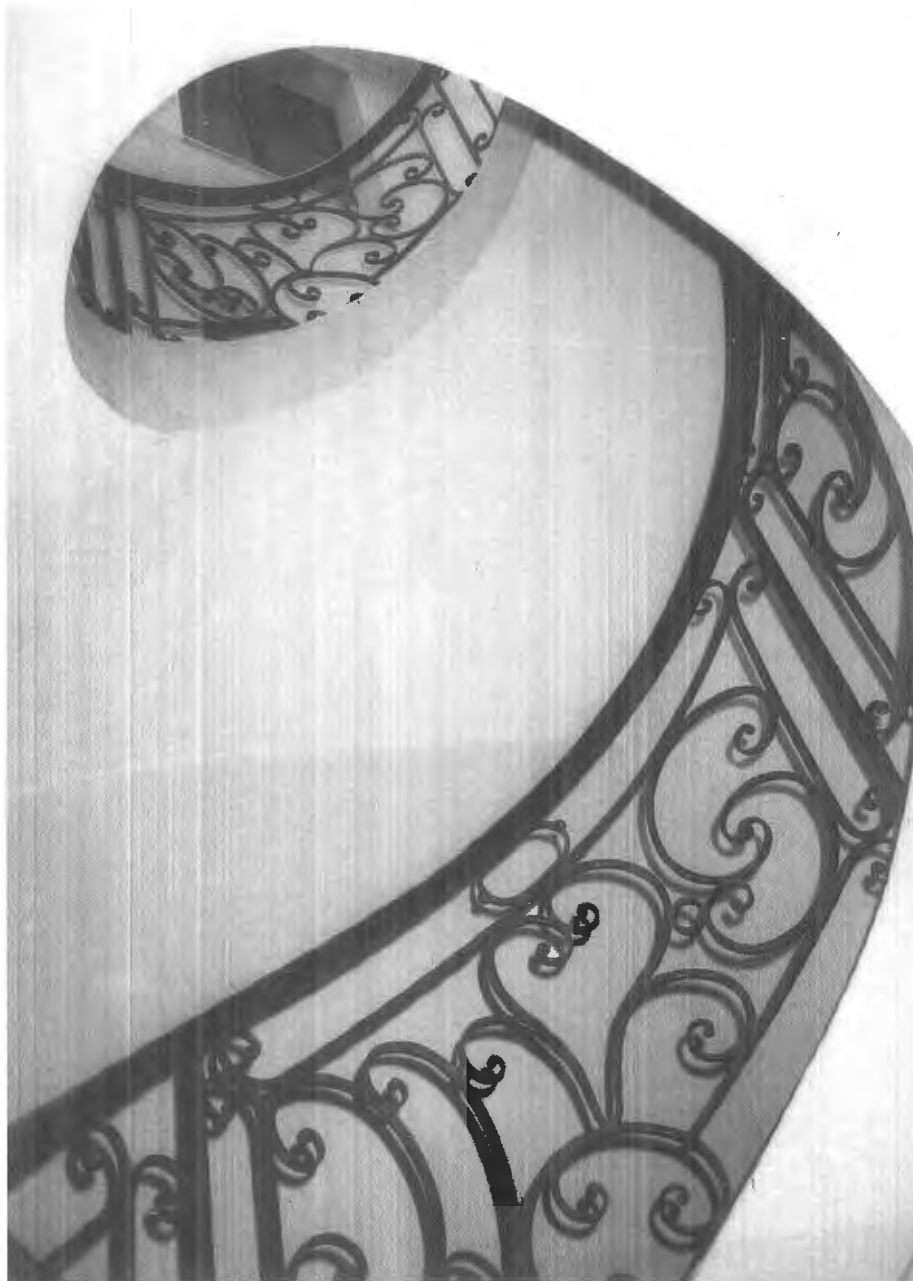
438

aux dormants en pilastres le vase en balustre d'où jaillissent tiges et efflorescences, qui se déploient souplement au vantail. Au travers des contours, ou admirablement encadré par la structure de la porte, se devine ou s'impose le dessin de l'escalier ; le thème des palmettes ou cœurs étirés est développé. Donnant sur le jardin, qui était alors la cour des écuries (donnant sans doute sur la rue Porte Dijeaux, ou sur le côté nord de la maison rue des Treilles), et au-delà, sur celui des Ségur, un petit balcon d'une travée sur trompe onnée projette les grâces du dedans sur une façade neutre : la palmette est au cœur du motif.

• Une autre branche de la famille de Filhot habite en 1784 rue du Loup. Presqu'en face de l'ancien hôtel de Ragueneau racheté par d'autres parlementaires, les du Paty, un ancien hôtel particulier, remodelé sur l'arrière lors de la création du cours d'Alsace-et-Lorraine (qui traverse l'ancien parterre), conserve, outre sa belle entrée, un escalier remarquable. Il est déjà question du grand escalier lorsque Joseph de Bigot, conseiller honoraire au Parlement, le vend en 1764. Mais il s'agit vraisemblablement d'un ouvrage « antique », et l'actuel fait sans doute partie des embellissements apportés à son bien par le nouveau propriétaire¹⁷⁰, Charles Adam de Guillemanson, entre 1764 et 1780.

• Dessin voisin encore dans une demeure de la rue Arnaud Miqueu, au n° 36, dont l'escalier à vis suspendu à jour central, rare, reprend ceux de Victor Louis.

• Ensuite, à l'hôtel vendu par les Laclotte au président Daugeard, construit entre 1769 et 1776, au n° 26 de la rue Fondaudège ; la rampe



439

de l'escalier y déploie ses panneaux de volutes dans une cage de très grand développement ; en façade, un grand balcon de trois travées, deux balconnets latéraux et cinq *banquettes* ou appuis de fenêtre au second étage. Jacques Bigot y travaille.

• A l'ancien hôtel de Jean Jacques Bel abritant les biens et les travaux de l'Académie jusqu'en 1890, où Etienne Duprat réalise en 1773 les ferronneries des balconnets, et sans doute de l'escalier jugé remarquable encore au XIX^e siècle (10 bis, allées de Tourny ; détruit).

• A l'hôtel construit par les frères Laclotte sur un terrain vendu par le faïencier Hustin à titre d'échange entre 1769 et 1776, et revendu en 1777 à Denis Mac Carthy ; Jacques Bigot y

438. — Ancien hôtel particulier, 78 rue du Loup ; escalier.

439. — 36 rue Arnaud Miqueu ; rare escalier à vis suspendu à jour central, reprenant ceux de Louis.

440. — Hôtel de l'Académie, 10 bis allées de Tourny ; balconnets. Etienne Duprat, 1773.

441. — Hôtel Laclotte puis Daugeard ; 26 rue Fondaudège : double départ de l'escalier.

170. A. M. Bdx. FF 5 b. Voir J. Perreau, *Trente demeures bordelaises*, p. 138-9.



440

442. — Façade : balcons et «banquettes».

443. — 11 cours de Verdun, Balcon de façade et appuis de fenêtres.

444. — Hôtel Laclotte, puis Mac Carthy, au Jardin Public. Balcon en galerie courant autour de la cour.

445. — Façade sur le jardin, remodelée, et grille restaurée au XIX^e siècle. Hôtel de Basquiat :



441



443

444



442

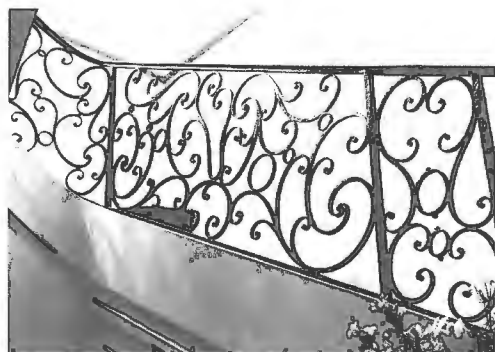
travaille également. Outre le grand escalier, et en dépit des modifications apportées au XIX^e siècle, consistant essentiellement en surélévations et changements de façade sur le jardin et le cours de Verdun, il est possible de considérer comme d'origine l'ingénieuse et élégante promenade suspendue qui ceinture la cour au niveau de l'étage noble, et qui devait permettre de jouir de la nature et du spectacle social du jardin royal comme au théâtre (25, cours de Verdun).

• Il doit être encore possible de considérer comme partiellement d'origine, bien que très modifié et complété, les ferronneries du n° 11 cours de Verdun, actuelle agence du Crédit agricole, réaménagé à la fin du XIX^e sans doute, pour abriter la banque d'Indochine.

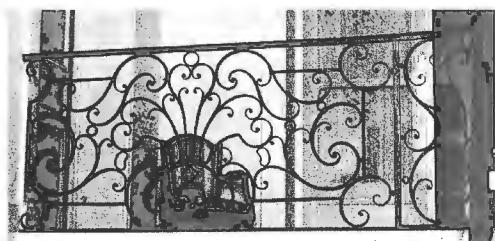
L'escalier en particulier est l'un des plus monumentaux de Bordeaux qui pourtant n'en manque pas ; c'est comme si on avait remodelé tout le bâtiment autour de son escalier : l'édifice entier ou presque lui sert de cage.

445





447



448



446



449



450

Maison Labottière :

446. — Façade antérieure. Arch. E. Laclotte ; Jacques Bigot y travaille. 1773.

447 et 448. — Escalier.

449. — Panneaux et pilastres du balcon en tour ronde de la façade postérieure.

Hôtel Barada, 44 rue David Johnston (aujourd'hui école), 1787 :

450. — Escalier.

451. — Portail.

452. — 35 rue de la Rousselle, imposte de boutique.

453. — 53 rue des Menuts. La rampe d'escalier de cette maison bourgeoise est exactement du même dessin que celle de l'hôtel Dudon ; mais l'imposte (monogrammée R. L. — Raymond Labottière ?) est de style Louis XVI riche.

454. — 10 rue Labottière ; portail.



451



452



453



454

Le dessin de certains panneaux est exactement celui que l'on retrouve à quelques balconnets contemporains (dans la portion arrondie qui va de l'Intendance à la place Gambetta), près des emplacements adjugés à Jean Dumaine et Antoine Dorse.

• Enfin, la « folie » Labottière, charmante demeure de campagne des *libraires* ou imprimeurs *qui tiennent un des plus fameux magasins de Librairie* comme l'annonce un journal parisien, les *Tablettes royales de Renommée*, en 1773, construit précisément à cette date par Etienne Laclotte ; J. Bigot y est employé ¹⁷¹.

171 . La grande grille d'accès, du début du XX^e d'après J. P. Bériac, a sans doute remplacé un portail plus ancien ; il y en a un, utilisé en emploi en vis-à-vis (10, rue Labottière), dont le style transition serait cohérent avec ce que l'on connaît. Il n'est pas sans intérêt de savoir que la maison Labottière a été intégralement copiée, aux ferronneries près, à New-York, comme plusieurs autres édifices privés bordelais, Bordeaux étant une des références de l'éclectisme historiciste newyorkais...

172 . J.-P. Avisseau, « L'hôtel Barada ou du Nouveau Bardineau », *B.M.S.A.B.* 1963-1969 ; Bordeaux, 1971. J. Perreau, *Trente demeures bordelaises et leur secret*, p. 76. 44, rue David Johnston.

Le dessin de l'hôtel Dudon exactement est utilisé à l'escalier d'une maison bourgeoise au n° 53 de la rue des Menuts, qui serait d'après Louis Desgraves justement celle de Raymond Labottière.

Ce doit être le modèle employé par les Laclotte et d'autres architectes, Bonfin sans doute, s'il n'y a pas de vœux particulier de leurs clients ; dans le cas contraire, par exemple à la demande des Verduzan, on s'adresse à Charlut pour sa touche si personnelle.

• A l'hôtel Barada, il reste encore « l'escalier de pierre, pourvu d'une admirable rampe, dont on vantait le luxe » ¹⁷². Le dessin tout en boucles,

courbes et contre-courbes fleuronées est typiquement Louis XV. La construction est pourtant très tardive : l'architecte Poirier l'achève en 1787. Mais le rythme est devenu plus mécanique ; il y a bien l'application du principe de sinuosité continue du rocaille, mais l'irrégularité n'y est plus aussi sensible.

Le portail est peut-être plus tardif. Les arcs entrelacés des vantaux, qui rappellent ceux de La Louvière, sont surmontés d'un couronnement où s'épanouissent des palmettes arrondies regroupées autour d'un losange.

Les impostes des maisons bourgeoises et même de riches boutiques lui restent en majorité fidèles, comme on peut le voir dans le quartier de La Rousselle.

Dans le voisinage du nouveau palais archi-épiscopal, sur les terrains vendus pour son financement, s'élèvent des hôtels particuliers exemplaires et fastueux destinés à des parlementaires.

Jusqu'à sa fin, on sent Ange Jacques Gabriel (ou l'esprit Gabriel) présent en Bordelais, même au château de Plassac, en particulier du point de vue de la ferronnerie.

L'hôtel de Basquiat, 29 cours d'Albret

Un *hôtel considérable* situé sur le grand cours des Allées de Porte d'Albret est construit pour le conseiller au Parlement Jean Joseph de Basquiat de Mugriet entre 1775 et 1777 par Etienne Bayle pour remplacer avantageusement dans tous les sens du terme l'ancienne demeure familiale ¹⁷³. L'entrepreneur Bayle y travaille sous la direction de François Lhôte, qui est également chargé de *faire vérifier et régler toute espèce de compte* en raison de sa *capacité* et de sa *droiture*... *généralement reconnues* ; on examine tout jusqu'au dernier sol pour parvenir à un accord. Le seul créancier récalcitrant semble bien être le serrurier, dont Lhôte se refuse à régler la dernière facture du 30 juin 1777, solde de son compte : Jean Hibchebaue, reçu maître en 1774, demeurant Fossés des Carmes, entreprend en 1781 un procès ¹⁷⁴. Les experts choisis sont François Jayer, maître serrurier rue des Remparts, dont *l'expérience et la probité sont connues*, pour M. de Basquiat, et Jean Cazaubon, maître serrurier rue Mingin, pour Hibchebaue ¹⁷⁵.

D'après Lhôte, le compte serait *frauduleux exagéré et infidèle*,... *extrêmement enflé* ; il est plein d'erreurs, de double emplois. Hibchebaue rétorque que Lhôte a *offert un prix très bas pour toute la serrurerie de la maison*, il y en avait *bien d'autres qui n'avaient pas voulu les faire au prix que le Sr Lhôte en offrait*.

On sait ainsi par le détail du compte que Hibchebaue a fait toute la petite serrurerie, fiches à vases, bandes, espagnolettes, crampons, mais également

dix toises deux pouces de rampe pour le grand escalier à 50 livres la toise le pilastre pour demi-toise, 505 L.

trois rampes pour le petit escalier et perron en zigzague pesant 887 livres à 9 sols la livre, 399 L. 3 s.,

8 banquettes à 40 livres la pièce, 320 livres.

Il a également *ferré la porte cochère avec deux pivots à la Parisienne*, et fait la *boucle à la gibessière* ⁴⁵⁷ et sa *rosette* (500 livres) ; ferré la porte d'entrée garnie également d'une boucle et de sa rosette (300 livres).

⁴⁵⁶ Les appuis de fenêtre (ou banquettes) sur le jardin, avec leurs contours souples comme inscrits dans l'encadrement d'un cartouche ailé, peuvent être considérés d'origine, ainsi que les ferrements et le heurtoir restant.

Je ne crois malheureusement pas possible de dire la même chose en ce qui concerne les rampes. D'après l'architecte de la ville, l'escalier intérieur aurait été déplacé ; d'autre part il n'y a pas d'alternance de panneaux et de pilastres. ⁴⁵⁸ Au jardin il n'y a que deux rampes, dont les barreaux ne sont plus en *zigzague*, c'est-à-dire en fer ondulé. Les pommes de cuivre ovoïdes des montants de départ sont également XIX^e. Jusqu'à la clef du logis, dont le panneton découpé d'un trèfle est profilé en C, comme Colomès, propriétaire durant un an en 1817.

La ferronnerie très géométrique et moderne, que son coût réduit aurait pu peut-être justifier, n'est pas garantie d'époque, même si l'effet en est intéressant. Le souci de l'économie fut peut-être poussé trop loin pour que l'ouvrage soit durable.



457

173 . Rue Labirat.

174 . II E 168 cité par Ph. Maffre, J. P. Bériac, *Le Bordelais néo-classique*, p. 32, note 24.

175 . Sur un total de 6165 livres, il lui resterait dû 1165 livres, sur lesquelles les experts relèvent 100 livres d'erreur, et dont ils déduisent 248 livres.



456



455. — *Façade postérieure : appuis de fenêtres (Jean Hibchebaue) et rampes du perron (XIXe).*

457. — *Heurtoir, Jean Hibchebaue, 1777 (?).*

456. — *Appuis de fenêtre.*

458. — *Escalier d'honneur (XIXe).*

Hôtel de Poissac :

459. — *Appuis de fenêtre.*

460. — *Escalier d'honneur, suspendu sur voûtes.*

461. — *Départ de l'escalier.*



L'hôtel de Poissac

On n'a visiblement pas eu la même parcimonie pour l'hôtel particulier voisin, construit pour Etienne de Jaucen, baron de Poissac, entre 1775 et 1778 par l'architecte Nicolas Papon sous la possible tutelle de François Lhôte (27 cours d'Albret).

Les balconnets ont des contours fluides centrés sur un motif en pomme garni de palmettes.

Le grand escalier d'honneur associe la stéréotomie savante et le fer forgé riche d'ornements de tôle dorés à la feuille.

Le dessin très dynamique, néo-classicisme de compromis élégamment Louis XVI, enchaîne, après un départ à montant de fer tors sommé d'une pomme de cuivre plus tardive, des panneaux à enroulements en «chiens courants», garnis de fleurons, rythmés de pilastres qui paraphrasent les piliers cannelés sommés d'un chapiteau de l'architecture de pierre. Sur le palier s'épanouit la palmette onglée.

Cette jolie réussite ne resta pas sans postérité, on le verra au château de Plassac.



459

458

459

460

460

461

506

L'hôtel de Lalande

Pierre Raimond de Lalande ne regarde pas davantage à la dépense pour la construction et l'aménagement de sa nouvelle demeure au n° 29 de la rue Bouffard, aujourd'hui transformée en musée des Arts décoratifs si représentatif de l'âge d'or de la ville. Certes le conseiller au Parlement est riche du revenu de ses propriétés, en particu-

lier celles de Saint-Domingue qui produisent sucre et café. Mais il lui faut plus encore sans doute puisque le 26 juin 1779, demeurant dans son nouvel hôtel, il vend à Pierre de Gervain de Rocquepique, membre d'une famille de la noblesse d'épée, la baronnie de Vertheuil et ses dépendances pour la somme de 375.000 livres¹⁷⁶. La date coïncide avec l'achèvement de la construction, entreprise à partir de 1775 par Etienne Laclotte. L'hôtel de Lalande est une réussite exemplaire d'intégration harmonieuse de références au passé et de goût nouveau en une combinaison qui est une des composantes du style Louis XVI. Néo-classicisme rigoureux oblige, le fer forgé n'est employé qu'aux rampes d'escalier. De même que l'élévation sur la cour est un rappel tout à la fois du thème castral et de l'architecture parisienne dite Mazarine au milieu du XVII^e siècle, la rampe de l'escalier d'honneur actualise un modèle plus ancien. Le cours de D'Aviler cite en effet les *balustres liés et entrelassez* de l'escalier à deux rampes parallèles des Tuileries : la gravure les montre portés par des pieds à griffes et assez «gothiques» comme l'on disait alors. A l'hôtel de Lalande dans les années 1780, le motif répétitif des balustres liés est renouvelé, élégamment enrichi de festons de guirlandes de feuilles de chêne au naturel où se cachent des glands. Une urne à l'antique somme le départ en colonne cannelée.

176 . A. D. Gir. 3 E 15056 ; il reçoit 103.000 livres lors du contrat ; puis 72000 en 1782, 100.000 en 1784 et le solde, soit 100.000 livres en 1786. La baronnie était au moins jusqu'en 1764 possession du chapitre de Saint-André (A. D. Gir. G 429).

L'idée de la transposition à la ville d'un château à *grand comble couvert d'ardoise* suggérée par Bonfin au comte de Ségur en 1768 pour Arsac, est peut-être liée à la probabilité de ce désaisissement. (A. D. 2 Z 632-633).

462



462

463



464



Hôtel de Lalande (musée des Arts décoratifs) :

462. — Escalier d'honneur.

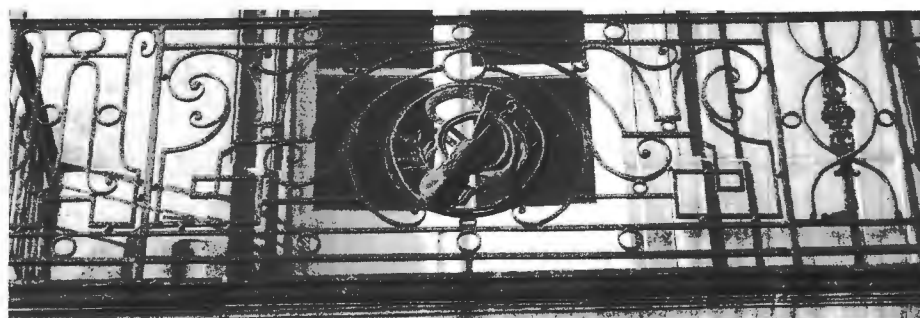
463. — Heurtoir.

464. — Escalier de dégagement.

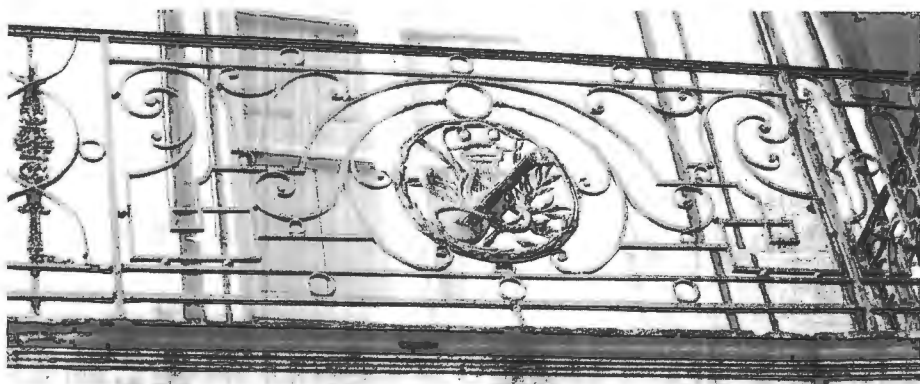
465. — 26 cours du Chapeau rouge ; balcon.

465





468



469



470

26 cours du Chapeau rouge :

466. — Escalier.

115 cours d'Albret :

467. — Balcon.

468 et 469. — Détails :

trophées musicaux.

470. — Heurtoir au Dauphin
(fonte de cuivre).

471. — Balcon, 10 rue Bouquière.

472. — Imposte, 243 cours de
l'Argonne.

On va décliner des versions simplifiées de tels balustres cours du Chapeau rouge pour des maisons de négociants : il devient le pilastre rythmant les panneaux d'enroulements Louis XV du balcon et du bel escalier ménagé à partir de l'étage noble au cœur du n° 26 ; un modèle voisin s'affiche au balcon de la maison Journu, au n° 3. A l'hôtel de Lalande, la rampe de l'escalier de dégagement des appartements de commodité est également de fer forgé ; elle suit un style géométrique simple.

A cette date les riches balcons de fer enrichis de médaillons et de trophées de tôle, encadrés de contours en consoles ou des carrés de la grecque ou guillochis sont plutôt l'apanage de grandes demeures bourgeoises soignées ; exemplaire est celui du n° 115 cours d'Albret, avec ses attributs de la musique qui rappellent tout ce qui est à la mode : le Grand Théâtre, les grilles de Moreau, le lutrin de Charlut. Le heurtoir est ici, comme à une maison du Chapeau rouge, un dauphin de fonte de cuivre d'une facture remarquable dont un serrurier a pu faire le moule.

On remarque l'élégance discrète des rameaux de laurier adoucissant la rigueur de la grecque, aussi bien à un balcon de la rue Bouquière qu'à l'imposte monogrammée JD d'une ancienne échoppe basse, bien de campagne alors au milieu des vignes (au n° 243 cours de l'Argonne, ancien chemin de Bayonne).

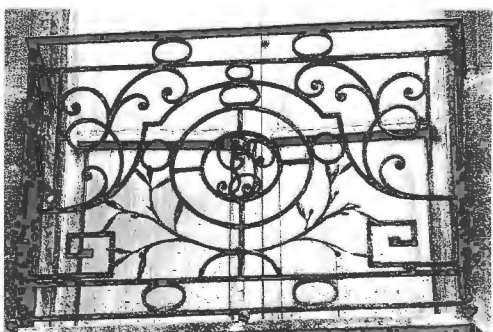


466



467

471



472



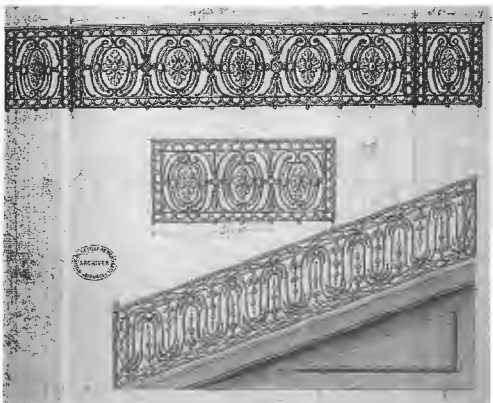


473

475



478



474



479

480



476



477



Maison Boyer-Fonfrède, 1 cours du Chapeau rouge :
473. — Porte de vestibule.
474. — Jeux de pierre et ferronneries : l'escalier.
Hôtel Nairac, 17 cours de Verdun :
475. — Escalier d'honneur (XIX^e).
476. — Ferrements du portail, de style contourné.
477. — Heurtoir (encore très rocaille).



483

Hôtel Dublan, 55 cours Georges Clémenceau :
478, 479 et 480. — Dessin des ferronneries par Lhote, balcon sur la rue et sur la cour.
481. — Jeu des consoles sur le jour de l'escalier.
482. — Escalier d'honneur.
483. — Hôtel Acquart, 19 cours de l'Intendance ; balcon de façade.
484. — N° 35-37-39, rue Huguerie.
N° 37 : maison personnelle de Lhote.
485. — Modèle de balcon dessiné par Lhote en 1782 et accord de Chavanton dit Lionnais, en 1783.

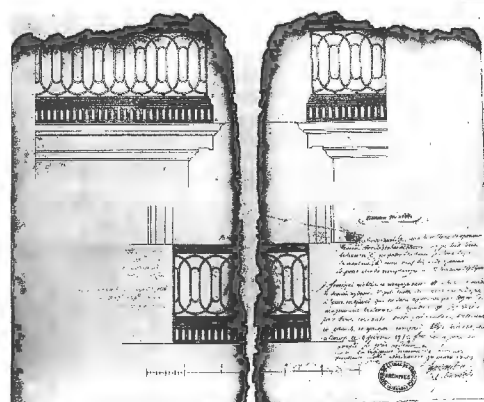
481

482



484

485



La troisième tendance, celle du néo-clacissisme utilisant des formules répétitives, géométriques et sévères est représentée dans plusieurs constructions remarquables autour du Grand Théâtre, directement sous l'influence de Victor Louis ; que ce soit à l'hôtel Saige, ou à l'autre extrémité de l'îlot qui porte son nom, à la maison Boyer-Fonfrède dont la façade est en tour ronde en vis-à-vis de la Bourse (n° 1 cours du Chapeau rouge) ; le couloir d'accès médian mène au-delà de la porte de fer du vestibule marquant la séparation entre les activités commerciales et les appartements privés, il introduit à l'escalier fameux, réputé infaisable par le maître maçon bordelais Brothier, appuyant sa révolution spiralee aux parois de la cage de plan circulaire, qui en devient coquille. Le fer forgé n'a besoin ici que d'accompagner, de souligner d'un grisé ajouré la beauté des formes pures. Ceci interviendrait très tôt, dès 1776. Les portes de vestibule sont nombreuses dans ce quartier.

• Entre 1775 et 1777, donc sensiblement à la même date, le négociant Nairac fait édifier sous sa direction l'hôtel du n° 17 cours de Verdun. La ferronnerie du portail est encore très Louis XV : platines aux contours asymétriques, palâtre de l'aubéronnière en forme de cœur ; et il me semble qu'il est malheureusement très vraisemblable que conformément à la note de Marionneau rapportée par M. C. Taillard, l'escalier et sa rampe aient été modifiés¹⁷⁷. On est écrasé en accédant au vestibule par la masse en surplomb du balcon sans recul pour juger de l'effet d'ensemble, et cette surcharge dans l'occupation de l'espace me paraît d'esprit bien peu XVIII^e. Quant à la rampe, sa géométrie correspond bien peu aux canons du temps, l'élément horizontal ajouré de la frise sous la main courante est absent et on en ressent le manque. Si la restauration de Duphot est bien intervenue dans les années 1880, la rampe actuelle risque bien d'être comme celle de la Bibliothèque municipale une « copie » préférée à une restauration.

• L'hôtel Dublan est édifié pour un procureur au Bureau de Finances ; l'architecte François Lhôte en donnerait le devis dès 1775. Les dessins des ferronneries sont exceptionnellement conservés aux Archives municipales, joliment lavés de bleu et rehaussés d'or ; ce sont bien les modèles qu'on retrouve aujourd'hui encore aux balcons droits en façade, concaves sur la cour et à l'escalier (55 cours Georges Clémenceau)¹⁷⁸.

Le dessin des balcons évoque les ornements classiques, alternance d'oves garnis de feuilles de tôle dorées et de palmettes en boutons de lotus, encadrés de frises de festons ; le décor de tôle, victime de l'usure, tend à disparaître, l'armature à nu donne un air plus sévère qu'il n'était prévu, comme souvent.

A l'escalier, le dessin est plus original, dessinant un ruban en ondulation serrées, surmonté d'une frise très géométrique de losanges ponctuée de ronds au dessin très précurseur.

Curieusement, la rampe est soutenue de consoles qui dessinent au creux de la volée un curieux dessin ; on retrouve les mêmes à l'escalier de l'hôtel Acquart, défiguré par un ascenseur.

• Les Acquart quittent en effet leur maison du Pont Saint-Jean pour un hôtel particulier dont ils confient la construction à Louis Combes à son retour de Rome, vers 1788 selon toute vraisemblance¹⁷⁹. En façade, le long balcon desservant les cinq travées présente une frise faite d'enroulements en rinceaux soutenus en trompe-l'œil de contours de modillons, paraphrase d'architecture ; c'est comme un entablement, soutenu par les atlantes du sculpteur Deschamp. Sur les panneaux latéraux on retrouve le thème de la palmette, au-dessus deux consoles remplacent les « hérissons » de défense.

La frise de rinceaux de fer est proche du thème employé à l'hôtel de Poissac, puis en 1784 à Plassac. Sur un dessin de Combes, *Arc de triomphe pour la naissance du Dauphin*, daté de 1782, elle est sculptée dans la pierre de la frise.

Pour une maison bourgeoise, celle d'un certain Foulon, Lhôte dessine en 1782 un modèle de balcon, entrelacs d'ovales et canaux ajourés dans la tôle, que Chavanton dit Lionnais, serrurier non encore maître s'engage à faire pour 86 livres. (voir rue Huguerie, n° 35, 37, 39 où Lhôte lui-même habita)¹⁸⁰.

D'autres maisons bourgeoises des quartiers nouveaux emploient des modèles vulgarisés en pommes, en entrelacs, en enroulements, rue Fondaudège (maison Laclotte-Despuyols, 1784, d'après M. Perreau, au n° 29), rue Victoire Américaine (au n° 3 dans le prolongement de la précédente), rue Hustin.

La richesse de la ville apparaît partout, dans les embellissements publics et privés. Mais on continue également les entreprises de restauration d'édifices anciens, plus ou moins remarquables.

177 . C. Taillard, *Bordeaux classique*, p. 221 ; les armoiries d'alliance sur le seuil du balcon apporteraient peut-être un éclaircissement.

178 . A. M. Bdx. rec 146 - XIX-L/93

179 . R. Coustet, « Louis Combes (1757-1818) ou l'Antiquité à l'ordre du jour », dans *Le Port des Lumières, Architecture et Art urbain. Bordeaux 1780-1815*. Bordeaux, Cercam, 1989.

180 . A. M. Bdx. rec. 146 - XIX-L/92. Un Foulon est gendre de Bigot.



486. — 29 rue Fondaudège, maison
Laclotte-Despujols, 1784 (?).

487. — 3 rue Victoire-Américaine.

488. — 5 rue Hustin.

489. — 11 rue du Parlement Sainte-
Catherine ; maison natale de Nicolas
Beaujon.

490. — 28 place Sainte-Colombe. La
clef de l'arcade de boutique porte la
date 1708 ; le balcon chiffré à triple
volute est rajouté dans la seconde moitié
du XVIIIe.

491. — 83 rue des Ayres.

Façade sur la rue.

492. — Escalier.



487



488



490



489

491



492





493	498	499
494		500
495		
496		
497		



Près de l'abbaye de Sainte-Croix, le bâtiment allongé de l'ancien Noviciat des Jésuites aurait été achevé, d'après M. P. Roudié, en 1612. Les articulations verticales de la construction de moellons jadis recouverts d'enduit sont soulignées par le bel appareil et les frontons à clavaux en bosse des travées de baies, tout particulièrement au pavillon central. La travée d'oculus sur sa gauche apporte un peu de jour à la cage d'escalier. Ce dut être à l'origine un ouvrage commun de charpente ; ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle qu'on édifie dans l'espace disponible un ouvrage de maçonnerie : un de ces curieux escaliers s'enroulant autour de deux murs noyaux eux-mêmes percés d'oculus, soutenus par un système d'arcs doublés dont Bordeaux présente quelques exemples comparables et contemporains¹⁸¹. C'est seulement après la dispersion des Jésuites en 1762 (ou après 1772) qu'on divise le grand bâtiment et que les nouveaux occupants décident d'abattre certaines parties des rampes pleines pour les remplacer par quelques garde-corps de fer forgé, que leurs contours en cœur étiré permettent aisément de dater. C'est une réalisation modeste, mais qui permet de conserver l'habitat ancien.

On peut signaler l'escalier rénové de la maison natale du financier Nicolas Beaujon, achetée en 1754 par le négociant Pellet (11 rue du Parlement Sainte-Catherine) ; celui d'une maison de la rue des Ayres dont la façade ancienne était très en retrait par rapport à celle qui a été édifiée fin XVIII^e ou début XIX^e au nouvel alignement ; il combine panneaux à enroulements et médaillon à palmettes joliment, alors que le dessin du balcon est étonnamment sec (n° 83).

Déclinaison des styles en façade sur le Pavé des Chartrons, pendant une génération, du rocaille orné à la géométrie néo-classique :

- 493. — Pavé de chartrons.
- 494 et 495. — N° 31 et n° 35. Balcons rocaille sur trompe et architecture classique.
- 496. — N° 57. Roses tournantes et marguerites sur fond de guillochis.
- 497. — N° 63 à la maison des Jauge, armateurs, répétition des sévères canaux entrelacés, et médaillon de tôle chiffré.
- 498. — 28 quai des Chartrons. Maison construite en 1680 et réaménagée à la fin du XVIII^e à l'aide de ferronneries en S. Galeries sur cour, sur trois niveaux.
- 499. — N° 45. La symétrie des balcons sur trompe s'accomode d'un nouveau modèle en style Louis XVI richement orné de trophées du commerce.
- 500. — 37 rue Poyenne. Cette belle imposte pourrait porter le chiffre de Pierre Duret et Anne Borel, mariés en 1755.

181 . 13 rue du Cancera ; 12 rue du Parlement ; 10 rue de Cheverus ; 137 rue Sainte-Catherine...



501. — 21 rue Raze (vers 1770).

502. — 28 quai des Chartrons.

Rampe d'escalier.

Château de Plassac,
Charente-Maritime :

503. — Façade.

504. — Départ de l'escalier.

501

502

Mes recherches m'ont amenée à étudier surtout Bordeaux intra muros, et les châteaux qui lui sont liés, où les fonctions d'apparat et de commodité de la ferronnerie trouvent pleinement leur champ d'application. Le quartier des Chartrons, au nord de la ville, illustre également les mêmes cas de figure : modernisation des plus anciennes maisons de la « façade », construites en 1680 pour un marchand français,



Hilaire Renu, en dépit de leur allure flamande ; les rampes de galeries en essies étirées ourlent un ouvrage de pierre qui dut remplacer à la fin du XVIII^e siècle des équivalents de charpente : apparat des grandes demeures des négociants, sur le Pavé à partir de 1770, ou en « façade », ou encore dans l'étroite rue Raze, privilégiant encore pour longtemps le style contourné¹⁸², mais pas seulement.

A l'extérieur de Bordeaux

Le château de Plassac (Charente-Maritime) - Jean Moreau et Jacques Bigot - 1784

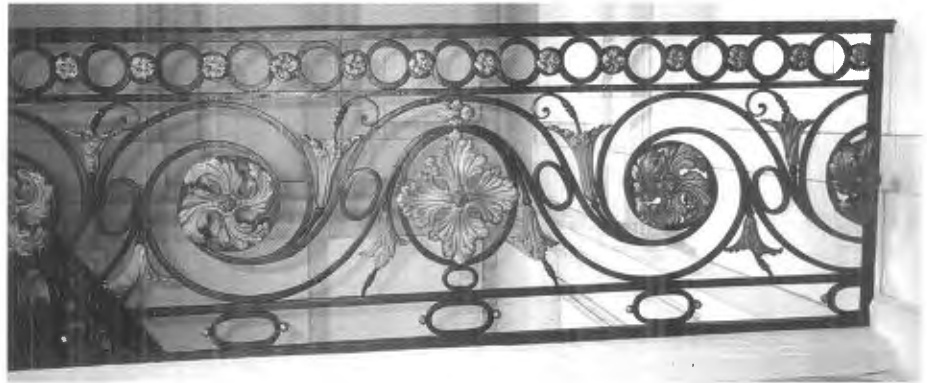
Le grand château de Plassac, près de Mirambeau, admirablement conservé et entretenu, doit à Bordeaux la remarquable rampe qui orne son escalier d'honneur à gauche du vestibule d'entrée, d'une seule volée à quartier tournant et palier à l'étage. Le départ en balustre mince et élancé est couronné d'un vase de fonte de laiton d'une rare qualité, urne à frise de postes soulignée de guirlandes en feston, et couvercle haut en ombilic étiré à fretel en graine.

182. Le très remarquable escalier au n° 138 quai des Chartrons ; n° 21 rue Raze.

503

504





505

Château de Plassac :

505. — Panneau sur le palier.

506. — Développement de l'escalier d'honneur.

506

Après un pilastre dont les contours dessinent une colonne sommée d'un chapiteau stylisé à volutes inspiré de l'ionique, le motif dit « en chien courants » utilisé par Gabriel à l'Ecole militaire enrroule ses vagues ornées jusqu'au panneau centré du palier.

On a vu que les documents d'un procès permettent d'en savoir plus sur cet ouvrage que sur n'importe quel autre à Bordeaux¹⁸³. On peut le dater de 1784.

On connaît son coût élevé : deux cent cinquante livres la toise, alors que J. Bigot, dont on va voir qu'il a participé à la réalisation, ne facture en 1777 que cinquante livres la toise de rampe ou de balcon de M. Mocquart *l'Américain*, cours du Chapeau rouge¹⁸⁴. C'est qu'ici est utilisée la tôle de fer en abondance, comme rarement, « relevée » en ornements, roses tournantes, rosettes, fleurons.

Enfin l'ouvrage est attribué à deux maîtres bordelais, Jean Moreau et Jacques Bigot. Jean Moreau doit sans doute de *la plus grande réputation* à la réussite des portes du chœur de Notre-Dame trois ans plus tôt, sans que ce soit son unique titre de gloire ; mais nous ne savons rien du reste. Il s'est apparemment déchargé de sa tâche sur Jacques Bigot dont il est dit qu'il ne *jouit d'aucune réputation*. Moreau est vraisemblablement connu tout spécialement pour sa capacité à travailler le fer en ornements, travail qui lui prend beaucoup de temps sans lui rapporter plus que la notoriété : c'est un piège que le travail de cette qualité à une époque où la main d'œuvre est pour rien. Pendant ce temps Bigot est un serrurier très actif. Il a succédé à Valette à

Saint-Seurin ; il est notamment associé très étroitement, comme Payen, à l'activité des architectes Lacotte, avec lesquels il est même en compte pour des maisons qu'on lui a construites rue Castelnau d'Auros et rue Paulin. Un rapport d'expert permet de suivre sa participation à de nombreux chantiers¹⁸⁵.

M. de Montazet aurait donné à Moreau *l'idée des desseins, des ornements et de la perfection qu'il exigeait dans l'ouvrage*. On pourrait penser que le marquis, comme beaucoup d'aristocrates, se piquait de dessin et d'architecture. La réalité est peut-être plus simple.

La comparaison de la rampe avec celle de l'hôtel de Poissac, cours d'Albret, construit entre 1775 et 1778 par Nicolas Papon sous la direction supposée de François Lhôte pour Etienne de Jaucen, baron de Poissac, conseiller du Roi au Parlement de Bordeaux, est en effet éclairante¹⁸⁶. Moins ornée, composée d'un enchaînement de panneaux et pilastres, la rampe est du même dessin, tout à fait reconnaissable en particulier aux pilastres en haut de colonne. C'est sans doute là l'*idée* que donne M. de Montazet à Moreau, en fait l'emprunt d'un modèle que l'on souhaite enrichir.

L'architecte du château de Plassac étant pour autant que je sache resté inconnu, se pose la question du rapport avec l'hôtel de Poissac : simple emprunt fait à la demande de M. de Montazet qui a admiré l'escalier de l'hôtel bordelais, ou y-a-t-il identité de serruriers, ou même identité d'architecte ? Le modèle de la rampe et surtout du pilastre est à l'évidence dû au crayon d'un architecte, et non d'un serrurier.

183 . P. Roudié, voir note 129, p. 238.

184 . A. D. Gir. 5 L 201.

185 . Voir sa notice. A. D. Gir. 5 L 201 cité par Ph. Maffre.

186 . J. P. Bériac, Ph. Maffre, le Bordelais néo-classique, p. 32.

Château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion

507



Château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion :

507. — *Façade. Portail et grilles de la cour d'honneur.*

508. — *Hérissons latéraux.*

509. — *Grand portail du château de Thouars, Talence (vers 1790).*

510. — *Autre couronnement (vers 1820 ?).*

511. — *Balcons et appuis de fenêtre (vers 1790 ?).*

C'est sans doute Ignace de Bouchereau, président du bureau de Finances, propriétaire depuis 1770, qui fait reconstruire le château¹⁸⁷ dans le goût le plus exquis du temps, tout en prenant soin de conserver l'expression castrale du pouvoir féodal, les quatre tours rondes qui cantonnent la construction nouvelle (on a ainsi conservé le pigeonnier de la fin du gothique à Plassac). Celle-ci se fait clairement en référence à l'idée de Trianon versaillais : à preuve, fermant la cour, la grille flanquée de consoles hérissées en chardons, prolongée des anciennes douves, qui ne peut renvoyer qu'à un modèle : la grille du Grand Trianon dessinée par Jules Hardouin Mansart en 1699.

Les ornements sont évidemment actualisés : ils combinent enroulements et palmettes avec les grecques géométriques des pilastres.

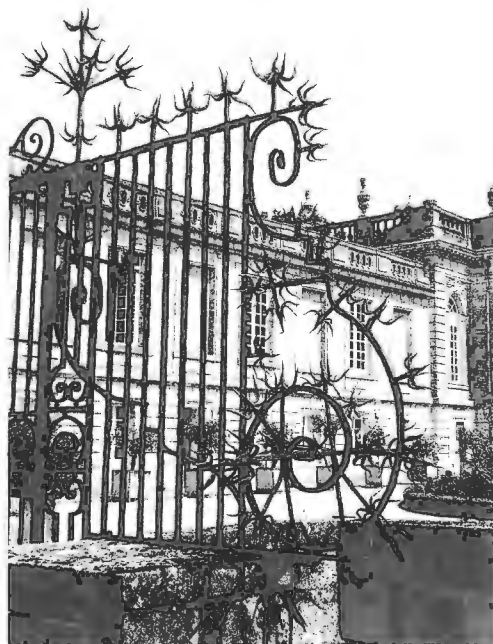
Après Malle, Carbonieux, d'autres encore, les maisons de campagne à la fin du XVIII^e siècle s'énorgueillissent de leurs grands portails d'accès¹⁸⁸, qu'il s'agisse par exemple

- du vénérable château de Thouars ; son domaine s'étendait jusqu'à Gradignan. Amputé, morcelé comme tant d'autres à la Révolution, il est borné par quatre portails dont trois conservent leur porte de fer. Le chiffre T du couronnement est sans doute celui de M. Tarteiron, négociant, qui l'achète en 1788¹⁸⁹, avant d'être celui de la ville de Talence ; le balcon porté par des consoles de fer, pour être moins pesant sur la muraille, et les appuis de fenêtre datent de la même époque.

187. J. Gardelles, *Dictionnaire des châteaux de France - Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays Basque* ; Paris, Berger-Levrault, 1981.

188. Voir R. Coustet, F. Legrand, "Portails classiques et néo-classiques", *R.H.B.*, 1975.

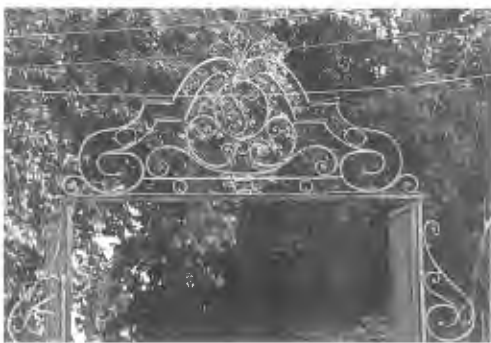
189. Talence à travers les siècles, R. A. G., catalogue d'exposition (s. d.). M. Tarteiron meurt en 1822.



508



509



510



511

• de la maison dite Favard, construite en 1549 pour Jean de Fabas par Jean Mazuriel, maître maçon à Gradignan, sur le domaine de Thouars ¹⁹⁰. Le sobre portail de fer sur le chemin de Bayonne vient de disparaître ; des trois grands portails de pierre à consoles en ailerons proches de la demeure, un seul présente des grilles et porte de fer, d'un modèle très voisin de celui de Thouars ; son couronnement utilise les contours de la palmette ouverte en cœur (vers 1780 ?).

• la maison de Pierre Auger, qui n'est qu'un artisan, mais maître serrurier, à Bègles, a conservé son exceptionnelle entrée. Deux grilles encadrent les piliers de pierre à refends sommés de corbeilles de fleurs comme en dessinait Voisin ; au-dessus des vantaux joliment composés d'enroulements souples, le couronnement porte encore son chiffre et deux rampes encadrent la volée de marches descendant au jardin de panneaux ornés des contours fluides familiers ¹⁹¹.

• Au château Morin, propriété des Acquart à Bassens, le portail est dessiné par leur architecte, Louis Combes ; par rapport au projet, daté de 1787, et conservé à la Bibliothèque municipale, les ornements du couronnement ont disparu, soit supprimés dès l'origine par souci d'écono-

mie comme les rostres des piliers, soit victimes de l'usure du temps, ce qui est plus vraisemblable.

D'un dessin très proche, contemporain de la rénovation intérieure néo-classique, le portail du château d'Eyrans inclut deux portes piétonnières (rare console à denticules du faux-dormant).

• Le château de La Louvière, à Léognan, est construit entre 1791 et 1795 pour M. de Mareilhac sur les terres voisines de Carbonieux qu'il vient de racheter, pour lequel François Lhôte donna au moins un devis ¹⁹².

Deux portails fermaient la propriété. Le premier, sur la route de Léognan à Bordeaux, est d'une facture de compromis ornemental élégante : palmette centrale aux contours stylisés et arrondis, en liaison avec les frises de postes cantonnées de grecques du couronnement et traverse médiane de losanges.

190 . Exposition *Maisons de campagne autour de Bordeaux*, Musée d'Aquitaine, 1990.

191 . Voir sa notice.

192 . A. M. Bdx. S 1.

512



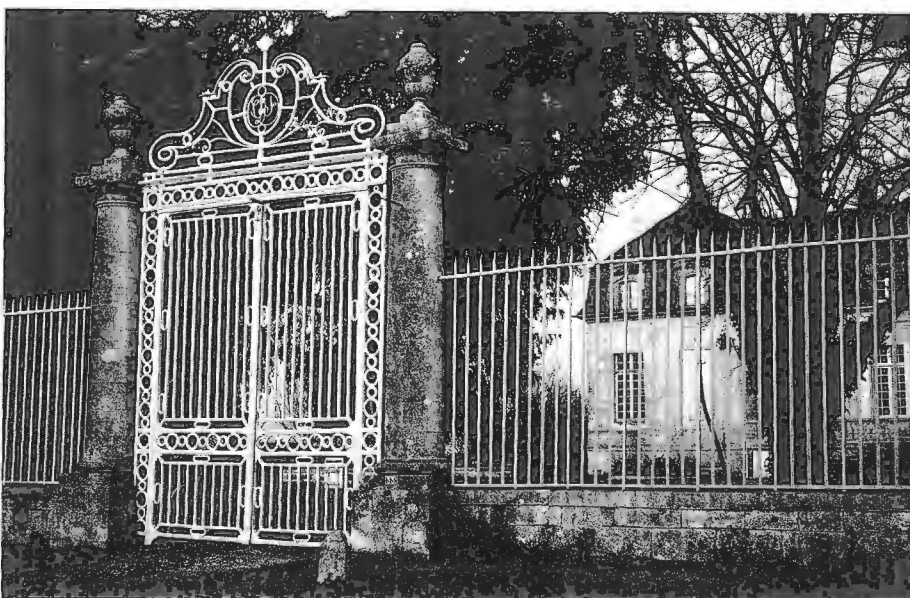
513



515



514



512. — Portail de la maison Favard, Gradignan.

513. — Portail et grilles de la maison du serrurier Pierre Auger, à Bègles.

514. — Château Morin, Bassens. Portail dessiné par Louis Combes, 1787.

515. — Château d'Eyrans, Saint-Médard d'Eyrans.

Portail et ses portes piétonnières.

Château la Louvière, Léognan :

516. — Portail sur la route de Bordeaux.

517. — Portail et grilles de la cour, sur la route de Villenave à Léognan.

518. — Détail du couronnement du portail.

519. — Château Margaux, allée avec portail et grille du dessin de Louis Combes (fin de l'Empire).

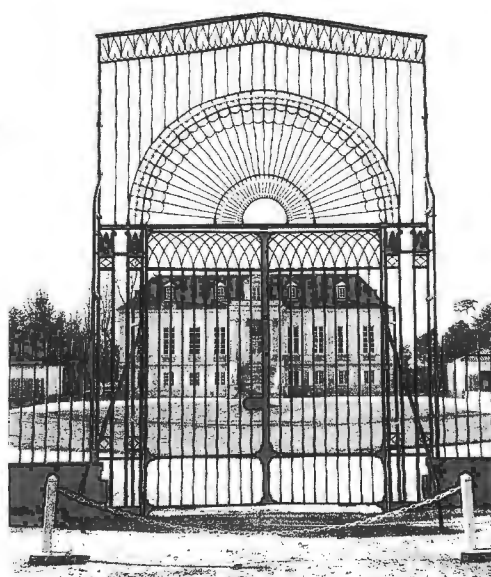
520. — Actuel Jardin botanique, à Talence. Portail.

Au bout de la grande allée donnant sur la route de Léognan à Villenave d'Ornon, le très haut portail suit un graphisme d'une étonnante modernité, que viennent à peine colorer quelques ornements comme les étoiles caractéristiques du goût impérial. Au-dessus des arcs entrecroisés des vantaux, l'imposte cintrée rayonnante s'inscrit sous la pente peu accentuée du fronton ; écho du dessin de l'élévation des bâtiments viticoles latéraux auxquels aboutit l'ample grille, dessin plus familier à Louis Combes peu après 1810.

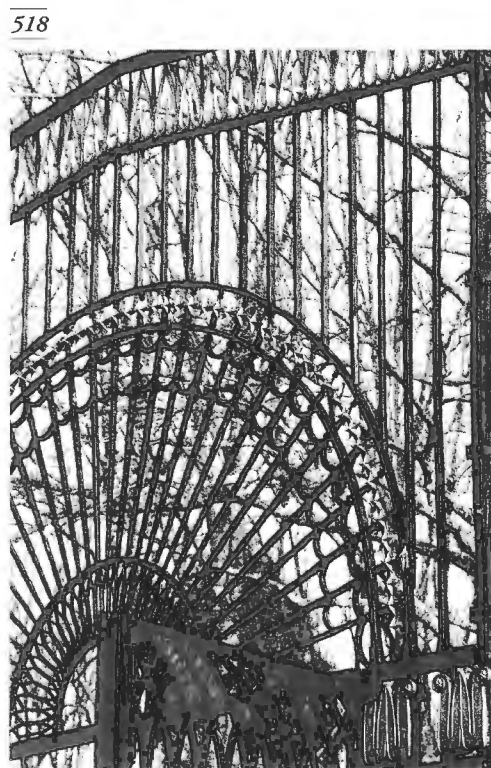
Les thèmes ornementaux font fortement penser à ceux employés au portail de l'hôtel Barada à Bordeaux.

- le château Margaux, construit toujours par Louis Combes pour Bertrand Douat, marquis de la Colonilla entre 1810 et 1816 : stricte géométrie des montants et traverses dessinant la structure, sommée de fers de lance.

Un modèle voisin ferme l'entrée de l'actuel jardin botanique à Talence.



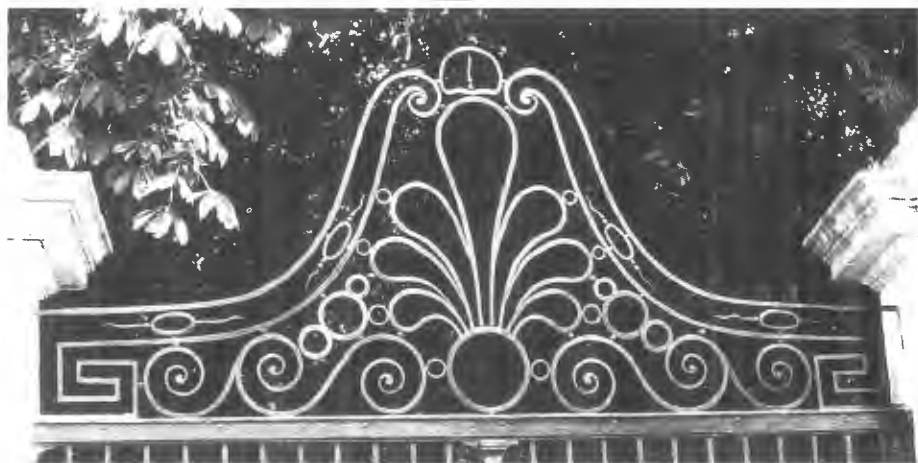
517



520



516



519



Les serruriers

On est à peine mieux renseigné sur cette période plus récente que sur les précédentes ; la ferronnerie est devenue indispensable, elle est en quelque sorte banalisée, ce qui ne veut pas dire banale, elle est une branche de l'architecture, et seuls le hasard ou la qualité tout à fait remarquable ou contestée du travail ont sauvé quelques noms de l'oubli.

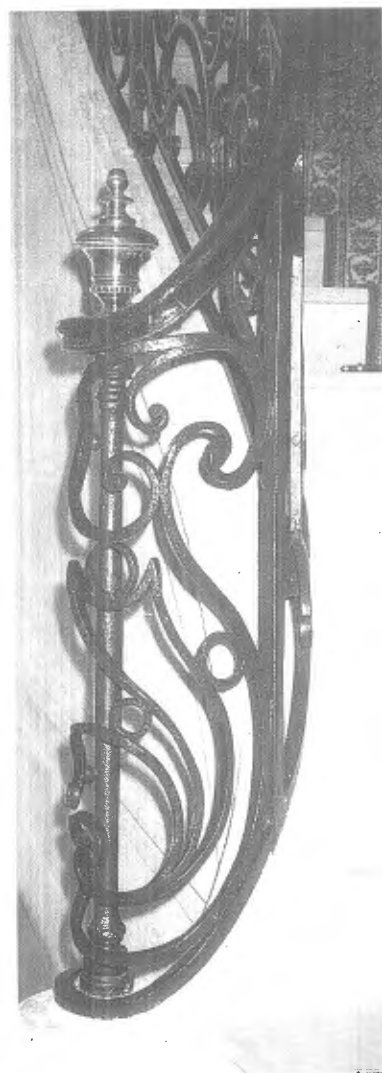
De nouveau, on trouve côte à côte des Bordelais d'origine — Jean Dumaine (maître depuis 1756), Jean Moreau (depuis 1758), François Chagneau-Joffrait (depuis 1766) — et des gens venus d'ailleurs, mais membres de la communauté bordelaise et intégrés — François Jayet, le Beauceron, serrurier de la Ville depuis 1757, achète ses lettres de maîtrises en 1768 de même ^{PJ8} que Pierre Valette ; Jacques Henry dit Bertin, né en Creuse mais passé par Paris, a suivi le maréchal de Richelieu dont il reçoit en 1764 un brevet pour travailler à l'hôtel du gouverneur ; Etienne Duprat, maître depuis 1759 ; enfin Blaise Charlut, qui poursuit sa carrière à La Réole où il est maître depuis 1746 à l'écart de la grande ville. Mais s'il emploie quatre garçons en 1765, ce n'est pas pour la seule clientèle de La Réole, bien évidemment. Pierre Kauzac est toujours actif, comme Darroux, Vlechmans, Auger etc. Leurs travaux se ressemblent, ils sont faits en fonction du goût du client, cela est expressément spécifié dans certains devis : la façade *sera fidèlement exécutée avec son balcon en pierre dure et son hauteur d'apuy en fer. La hauteur d'apui sera d'un bon goût et d'une forme convenable et devra être agréée par M. de Laborde avant d'être placée...* La rampe [de l'escalier suspendu] *qui commencera à la volute des premières marches et finira à l'arrivée des appartements du second sera en fer travaillée d'un bon goût et d'une force convenable et sera peinte de deux couches ainsi que celle du balcon. Elle devra également être agréée par M. de Laborde avant d'être placée* ¹⁹³.

Les grandes associations de serruriers pour faire face à de grands travaux existent : ainsi Dumaine et Auger sont en compte et pratiquent la compensation, on endosse les billets à ordre, sans jamais sans doute échanger de numéraire. De même l'architecte Alary construit la maison de Kauzac, cours de la Marne, en paiement de travaux de serrurerie. Ces relations entre architecte, entrepreneur de serrurerie, et sous-traitant, qui ne laissent presque jamais de trace, diminuent encore les chances d'identifier tel ou tel artisan... Pourtant des noms apparaissent encore ; tout récemment Cazaubon ou Hibchebeau.

Si des serruriers bordelais ne se transforment pas comme dans d'autres villes en architectes, certains fils de maîtres bordelais accèdent cependant à un échelon plus élevé dans la hiérarchie des travailleurs du métal, et deviennent graveurs : ainsi les fils du maître René Lavau, André, graveur en médailles et pierres fines, et Jacques, sculpteur-ciseleur de l'Académie Royale de Madrid ¹⁹⁴ ; les descendants d'Etienne Paillère, maître en 1754, Etienne et Jean-Baptiste (le premier né en 1761, le second vécut de 1756 à 1827), graveurs bordelais connus ; Léon, peintre.

Cependant, il est évident que des compagnons serruriers étrangers à Bordeaux interviennent encore dans cette dernière période, et ce d'autant que les corporations ont été supprimées par l'Edit de Turgot en 1776, même si elles sont rétablies la même année sous la pression du Parlement et des maîtres et si l'édit semble rester sans effet à Bordeaux. On peut alors imaginer, en fonction des libertés que prenaient les compagnons avec la réglementation du temps de la toute puissance des maîtres, la situation à Bordeaux dans les dernières années du XVIII^e siècle, d'autant que la ville dût être une étape importante dans le tour de France des serruriers comme elle l'était, et cela nous le savons, pour les tailleurs de pierre. Ainsi quelques exemples : en 1773, Paris dans son rapport à Terray sur le Grand Théâtre dit qu'on ne sait encore si on fera faire la serrurerie à Paris ou à Bordeaux ¹⁹⁵. Le dénommé Martin annonce dans l'*Almanach serrurier-dessinateur exécute les ouvrages les plus difficiles de son art pour l'Eglise Saint-Seurin* en 1779 (serait-ce l'auteur de notre dessin ?) ¹⁹⁶. Le serrurier Michel Brezin, né à Paris en 1758, fait son tour de France à 18 ans et passe par Bordeaux, où l'accueille son oncle maternel le menuisier-ébéniste La Rivière ; sous la protection de Richelieu, il devient mécanicien de la Monnaie et travaille pour des particuliers avant de faire carrière à la Monnaie de Paris, puis à la Fonderie Nationale, et de devenir un notable qui fonde l'Hospice de la Reconnaissance à Garches (on voit à cette occasion quels liens familiaux pouvaient tisser des liens artistiques entre la province même lointaine et Paris) ¹⁹⁷.

Enfin, en 1778, le *sieur David, serrurier, ci-devant rue des Mottes, demeure actuellement dans une des maisons neuves qui sont devant la principale porte du Palais Archiépisopal ; il continue de faire des rampes et balcons, de quelques desseins qu'on les désire, en ayant de très beaux, et des plus modernes ; il fait aussi des portes à grilles, pour la*



521

193 . A. D. Gir., 2 E 567 A ; Devis d'ouvrage pour la maison de M. de Laborde de Castera, (pour remplacer une vieille maison rue du Hâ, au bord du Peugue, non daté ; l'architecte signe Savoie, et on emploie au moins pour la petite serrurerie, un certain Languedoc : un compagnon).

194 . Ch. Marionneau, *Les salons bordelais de 1771 à 1787*.

195 . Rapport édité chez Gounouilh, Bordeaux, 1918. Cela correspond à l'élévation comportant des balcons de fer à l'extérieur de l'entrée, qui sont évalués à 500 livres pièce.

196 . J. du Pasquier, *Les monuments historiques de la France*, mars 1976.

197 . F. Valentin, *Les artisans célèbres*, Tours, 1855.



522



523

526

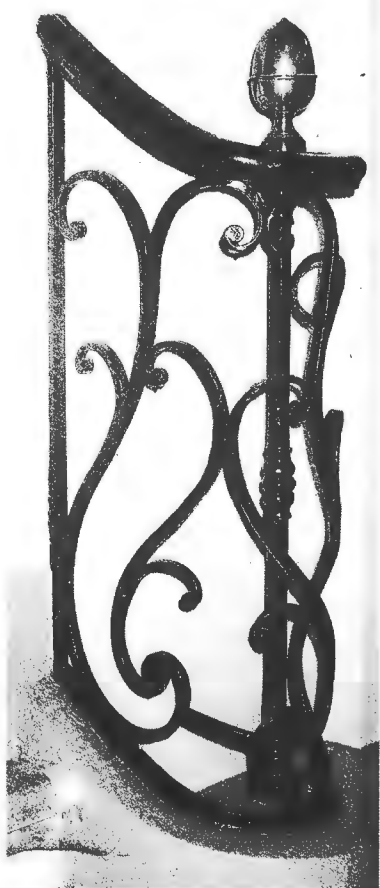


524

527



525



- Départs de rampe. 3ème époque.*
 521. — Maison Duffau de Lamothe.
 522. — Maison Lynch.
 523. — Maison Labottière. 1773.
 524. — Maison Boyer-Fonfrède.
 525. — 26 rue Fondaudège.
 526. — Hôtel de Lalande. 1779.
 527. — 26 cours du Chapeau rouge.

campagne, de très bons tournebroches ; le tout de la plus grande solidité, et à un prix bien modéré¹⁹⁸.

Or le nom de ces trois-là ne figure ni sur les documents de la capitation de 1777, (encore que deux compagnons sous le nom de Berrichon et Maconnais travaillaient rue de Mottes), ni au répertoire des serruriers maîtres contribuant à la frairie. Deux éléments, le fait que les marchés soient passés entre constructeurs ou entrepreneurs et serruriers depuis au moins 1707 sous seing privé, et que beaucoup de serruriers ne soient que de passage à Bordeaux, font entrevoir toute la difficulté de cerner ce domaine.

«Après les charpentiers et les forgerons, les serruriers représentaient le groupe ouvrier le plus important du Faubourg [Saint-Seurin]. Ceux-ci étaient moins libres que leurs camarades : le 15 juin 1769, un arrêt du Parlement, rendu à la demande de Jean Dumaine aîné, Pierre Kauzac, rue des Aydes... et Arnaud Morin, rue Poitevine réglementa leur embauchage et leur travail. Aussi y-eut-il une certaine localisation géographique. Ils se grouperont de préférence dans le quartier de la rue Pont-Long»¹⁹⁹. C'est de fait l'adresse de Valette, Henry dit Bertin, et bien d'autres.



529

528. — Hôtel de Poissac.
529. — 23 rue Monbazon,
fin XVIII^e ou début XIX^e.



528

Epilogue : une succession difficile

Des diverses tendances, la théorie ne retient au cours des années suivantes que les éléments les plus stricts, et les plus conformes au goût dominant, le néo-classicisme officiel. Quatremère de Quincy, architecte, peut écrire en 1820 : *La raison dit que des lignes droites conviennent à des barres de fer ; aussi emploie-t-on assez convenablement dans les barreaux l'idée de faisceaux, de piques, de lances, de thyrses. L'architecture fournit encore à la serrurerie des motifs assez nombreux d'ornements, avoués dans les grilles par le goût et le raisonnement. Il est des entrelacs qui y jouent fort agréablement leur rôle. Du nombre est celui qu'on appelle grec. On peut y disposer dans les frises ou les pilastres montants diverses sortes de compartiments, en observant de ne guère sortir des formes simples, c'est-à-dire de la forme carrée ou circulaire*²⁰⁰.

Au XIX^e siècle, les architectes continuent de dessiner pour les serruriers, en particulier des portes et grilles pour des maisons de campagne. On y applique le strict géométrisme néo-classique, déjà illustré de manière prémonitoire par Jacques Gastambide en 1787 (portails et grilles pour le château de Treulon à Bruges, appartenant au procureur général Dudon)²⁰¹, ou bien on se contente de s'inspirer comme à la dérobee des créations du siècle précédent.

L'Ancien Régime reste comme pour le mobilier régional, une référence incontournable pour la bourgeoisie.

Des ateliers importants sont toujours en activités ; ainsi les dossiers de l'hôtel des Fermes font apparaître des noms : Liégaux aîné, maître serrurier rue des Bahutiers et entrepreneur des Travaux publics, ce qui est nouveau par rapport au XVIII^e siècle, se charge des réparations de la rampe en 1828, et se porte adjudicataire de l'ensemble des travaux en 1836 (mais il sera accusé de malfaçons) ; Pierre Lasserre, maître serrurier rue Neuve, fait les paratonnerres en 1835 ; Mortimer Sterling, François Regès sont dits serruriers à Bordeaux²⁰².

La simplification des formes, le refus d'accorder à la ferronnerie utile un rôle important de décor associé à l'architecture, justifie le recours de plus en plus fréquent à la fonte peu onéreuse. Bordeaux en présentait un exemple intéressant, celui des grilles protégeant l'accès au Temple des Chartrons édifié par l'architecte Corcelles en 1833 : le barraudage droit ne distrayait en rien de la belle architecture blonde aux lignes et à la proportion parfaites, mais, discrètement, il accompagnait. Seule la photo en témoigne aujourd'hui, la fonte elle-même est à son tour tombée, victime des rénovations...

198. *Recueil des Annonces, Affiches et Avis divers pour la ville de Bordeaux année 1778*. Bordeaux, Labottière, 1788. Référence aimablement communiquée par Ph. Maffre.

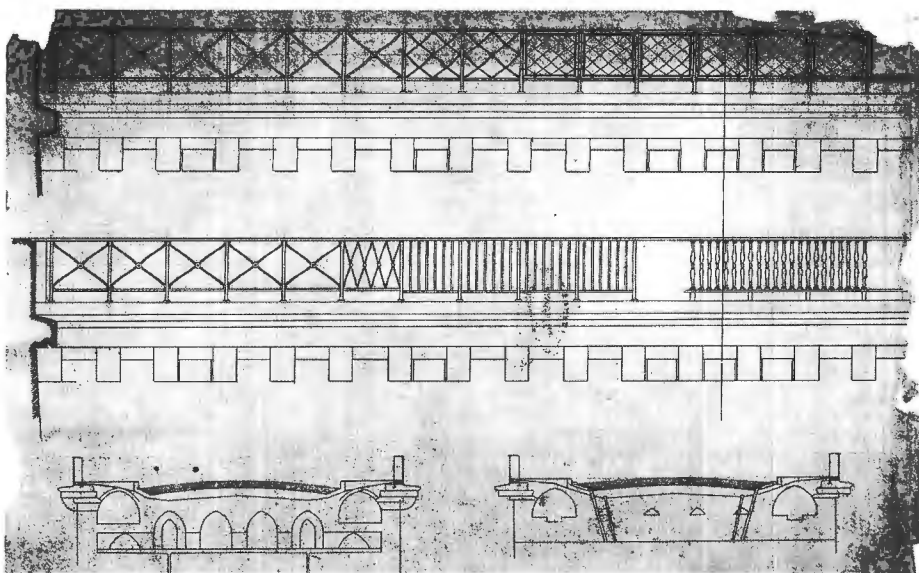
199. M. Castel, «La formation topographique du quartier Saint-Seurin», *R.H.B.*, 1921, p. 237.

200. M. Quatremère de Quincy, *Encyclopédie méthodique, Architecture*, Tome 2, imprimé en 1820, p. 492.

201. A. M. Bdx recueil 30 ; Bruges/15. Cité par J.-P. Mouillesaux, «Jacques Gastambide» (1759-1839), architecte bordelais ; *B.M.S.A.B.* Tome LXXIV, 1983, p. 62.



532



533

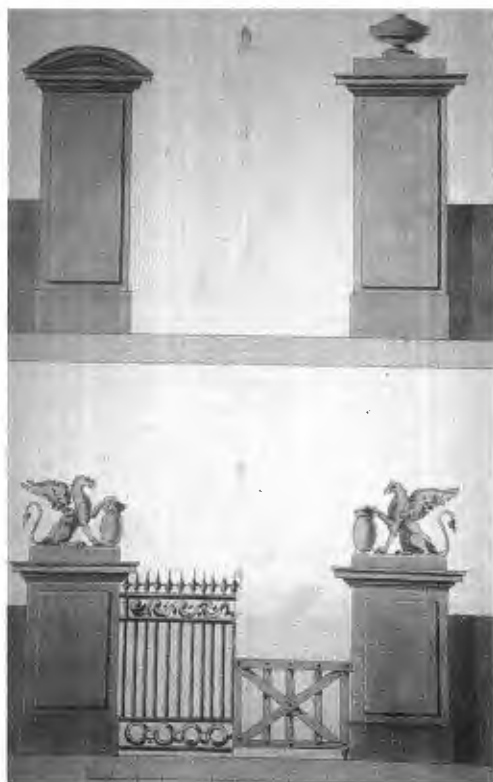
530. — *Projet de différents portails, grilles et barrières pour l'entrée de la cour d'honneur du château de Treulon à Bruges ; Jacques Gastambide, 1787.*

531. — *Projet de construction au n° 4 de la rue du Réservoir, sur les terrains de l'hôtel Duplessy. (Coll. Priv.).*

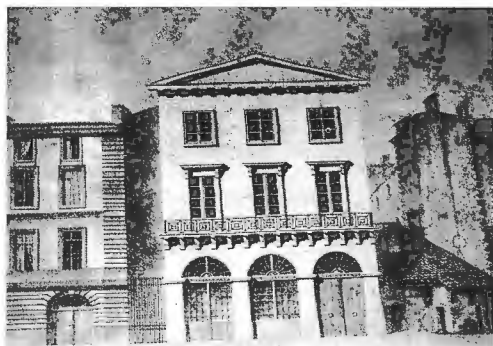
532. — *3 rue des Menuts.*

533. — *Projet de garde-corps pour le Pont de Pierre — vers 1818-1820.*

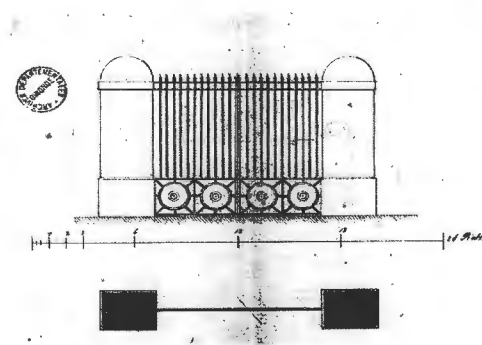
534 et 535. — *Projet de porte en fer pour M. de Lur-Saluces ; Gabriel-Joseph Durand, 1834 (identique à celui proposé à Mme Asselin deux ans plus tôt pour son château de La Tresne).*



530

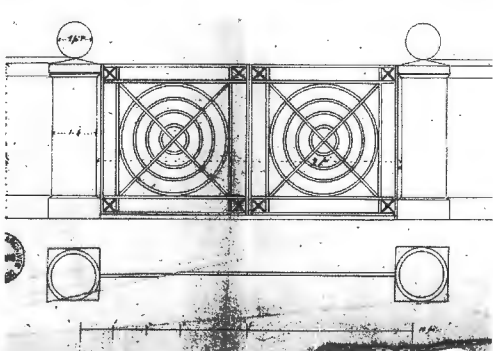


531



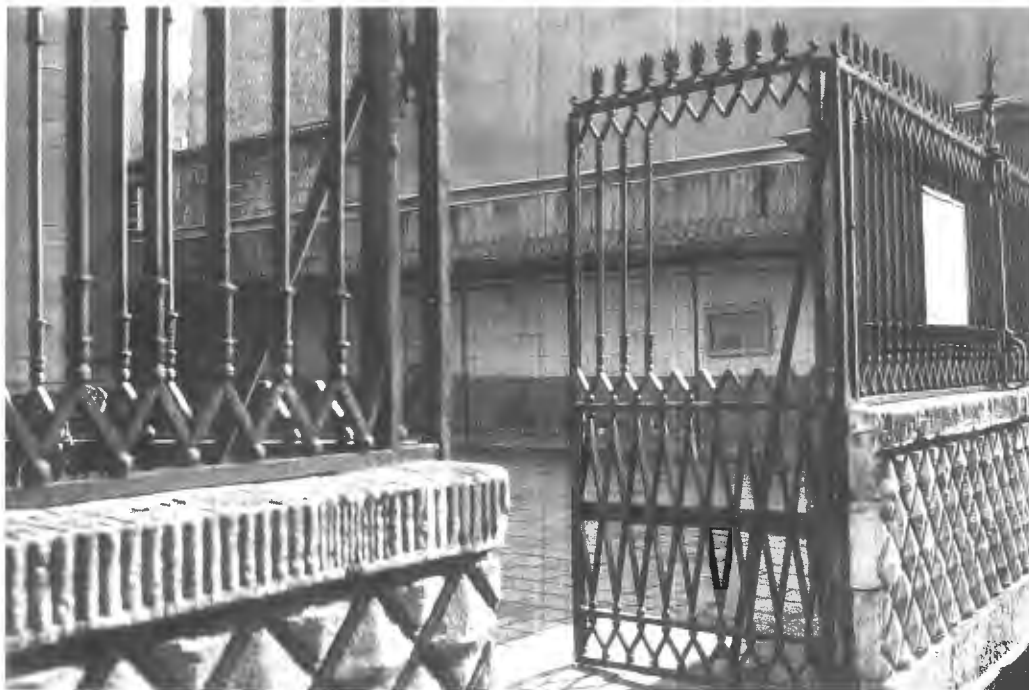
534

535





536



537

La vague de l'historicisme, triomphant sous le second Empire, réhabilite le XVIIIe siècle tombé en disgrâce, et la ferronnerie décorative connaît un regain de faveur. L'architecte de la Ville Charles Burguet est l'artisan zélé de restaurations fidèles et de créations dans le même esprit. Il est remarquablement servi par les serruriers d'art Faget, artisans habiles très représentatifs de leur siècle.

Lors de la restauration du Jardin public, la façon de la nouvelle clôture sur le cours de Verdun, dessinée par Charles Burguet, est con-

fiée en 1857 à Henri Grandet, maître serrurier (on continue d'employer l'ancienne terminologie corporative) 20 rue des Piliers-de-Tutelle, de même que celle de la grille séparant les jardins des maisons particulières. Les travaux de serrurerie des nouvelles serres, dessinées par Burguet encore sur le modèle du Crystal Palace de Londres, sont confiées en 1857 à deux associés : Compan, 43 rue Judaïque et Gand, rue du Loup, forgent les armatures, chassis, colonnes, cloisons, rayons courbes... Les architectes ont des goûts éclectiques, avant de succomber à la tentation de la copie vers 1880.

536 et 537. — Porte et grilles de fonte du Temple des Chartrons ; Arch. Corcelles, 1833 (disparues).
Château la Mission-Haut-Brion, Talence :

538. — La croix, sur son piétement à décor de candélabre.

539. — L'un des deux puits.

540 et 541. — Grand pavois des arcades ceinturant le jardin.

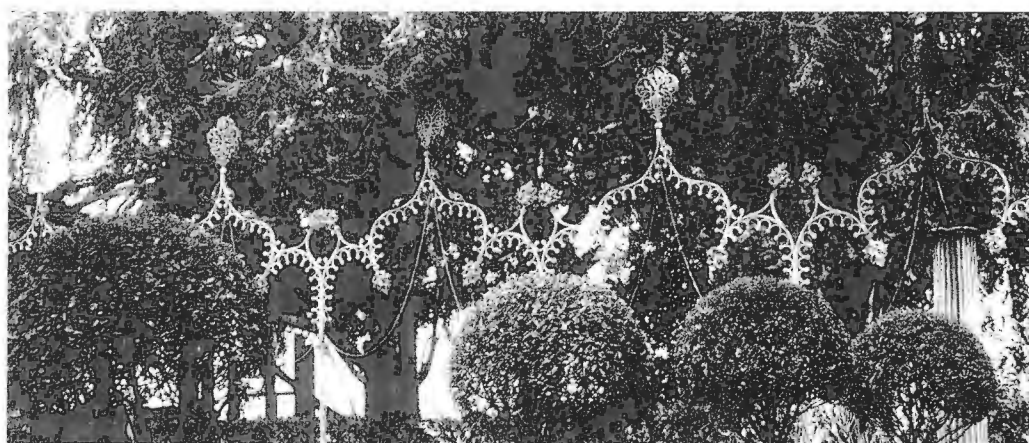
542. — Imposte de la demeure, fin XVIIIe ou début XIXe, et une des lanternes éclectiques.

538





539



540



541



542

Dans les édifices religieux, le souci d'une restauration « authentique » aboutit à la destruction d'une bonne part des ouvrages ayant échappé à la Révolution, remplacés par des œuvres d'un style ambigu.

Dans les hôtels particuliers, on alourdit d'épais manchons d'acajou les élégantes mains courantes de fer mouluré, pour le confort ; de même dans les églises, les tables de communion.

Il faut mentionner l'extraordinaire ensemble de la Mission Haut-Brion à Talence, dont les arcades néo-gothiques ménagent au sein du vignoble une aire de jardin et qui doit peut-être son style éclectique étrange, apparenté au platteresque espagnol comme à l'indocolonial, au goût de ses propriétaires de 1821 à 1903, les Chiapella, originaires de la Nouvelle-Orléans. Dans le périmètre cerné par le grand pavois de fer fleurissant la croix, les ferrures de puits, les riches potences et lanternes toutes de modèle différent ; leur exubérance éclectique s'allie à la sobriété de l'imposte d'entrée de la demeure, fin XVII^e, et des arcs entrecroisés de la cour.

A part cela, la veine créatrice de Bordeaux semble s'être tarie. Désormais il faut faire appel à des entreprises extérieures à la ville pour exécuter des commandes de prestige. Des artisans créateurs de notoriété internationale trouveront ainsi l'occasion de doter notre ville de pièces exceptionnelles, caractéristiques de leur inspiration personnelle. Emile Robert réalise la grille d'entrée du cimetière de la Chartreuse rue d'Arès dans les toutes dernières années du XIX^e, il reviendra dans les années 20 travailler au « Palais » Frugès : portail d'entrée et marquise (1918), poignées de portes en forme d'iguane et de singe, coupe-pain pour la cuisine : comme dans la tradition on continue de faire le plus petit ouvrage comme le plus grand. Edgar Brandt à ses côtés décore avec somptuosité le grand escalier des jeux subtils et fluides de ses ferronneries : rampe, verrière et luminaires (1918), si proches des effets de Victor Horta à l'hôtel Aubecq à Bruxelles en 1900. Pierre Pérusat, ferronnier bordelais, à la tête d'une importante entreprise de la rue Croix de Seguey, réalise de nombreux décors de fer forgé pour des maisons bordelaises Art Déco et pour lui-même, des éléments de mobilier dans le goût de l'U.A.M.²⁰³.

202 . A. D. Gir. 5 J 62.

203 . *Bordeaux et l'Aquitaine — 1920-1940 — Urbanisme et architecture* ; Paris, Regirex France, 1988. J. du Pasquier, « La ferronnerie au début du XX^e siècle : exemples bordelais » ; *Métiers d'Art, La Ferronnerie*, n° 18-19, avril 1982.

Tout récemment, dans les années 1970, Raymond Subes crée pour la nouvelle Faculté des Sciences un portail monumental, qui donne au Domaine universitaire le genre des maisons de campagne et de plaisance dont il a pris la place.

Dans le même temps, les nouvelles directives liturgiques données par le concile Vatican II ont entraîné le déplacement, sinon la disparition, de nombreux appuis de communion.

Heurs et malheurs de la ferronnerie, à la fois indestructible et vulnérable, liée de si près à un contexte socio-culturel qu'elle en suit la fortune ou l'infortune. Le développement de l'intérêt pour le patrimoine en général, les campagnes d'inventaire et d'information menées par les autorités culturelles auront peut-être pour effet, du moins on peut le souhaiter, de sauver sur place ce qui peut l'être encore de notre ferronnerie bordelaise.

Car le fer forgé ancien connaît un regain de faveur comparable à celui qui s'attache au mobilier régional, et les entreprises de récupération mettent avec succès sur le marché des garde-

corps de balcons, des rampes d'escalier et des portails. Leur coût comparatif est avantageux et leur effet sans égal.

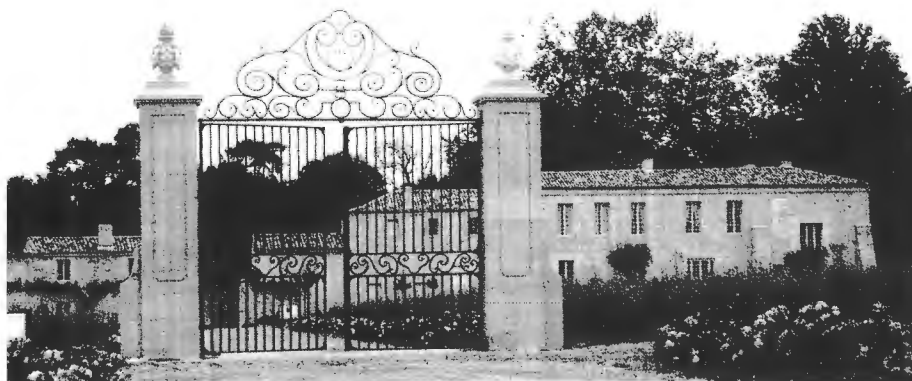
⁵⁴³ Qu'advient-il des ferronneries de l'orgueilleuse demeure bourgeoise, aujourd'hui ruinée, au cœur du quartier des négociants, au n° 34 de la rue de la Fusterie ? de celles de la rue du Port ? et de tant d'autres...

Le cas du château Smith Haut-Lafitte à ⁵⁴⁴ Martillac est tout récent et sans doute significatif. L'ayant racheté il y a trois ans, le propriétaire actuel a vite senti une part essentielle du decorum bordelais et l'a traduit à sa manière : érigé comme un monument au milieu des vignes, dégagé de manière inusitée de toute utilité fonctionnelle, s'élève un grand portail à l'effet incontestable, dont le couronnement se détache avec superbe sur le ciel des grands espaces. C'est en fait une réalisation moderne, piliers de pierre neufs sommés de vases anciens et porte entièrement refaite à partir de quelques éléments anciens récupérés dans une maison de campagne de la banlieue de Bordeaux ²⁰⁴.

204. Le même atelier de ferronnerie, très actif dans le Bordelais (celui de Pierre Guillebeau, Fer Émeraude, aux Chartrons), a remonté également une rampe ancienne à balustres provenant d'un château de la rive droite voué à la démolition dans la maison du XVI^e siècle surélevée. Enfin il a créé pour les bureaux une rampe dont les contours en rameaux garnis de pampres rappellent ceux de la grotte de la Bâtie d'Urfé évoquée plus haut, pour un symbolisme plus immédiat. Le balcon en terrasse sur colonnes de la façade orientale de la demeure, dont le graphisme Louis XV évoque celui des années 1770-1780, est sans doute d'origine.



543



544

543. — 34 rue de la Fusterie, heurs et malheurs.

544. — Château Smith-Haut-Lafitte, le portail, monument au milieu des vignes.

Conclusion

Histoires locales de la ferronnerie en France

Au point où nous voici arrivés, il peut paraître moins incongru de poser la question : y-a-t-il une ferronnerie vraiment bordelaise, même si on peut remarquer une certaine unité de style des ouvrages aux différentes périodes, art fait de partis clairs, plus ou moins serrés de trame, construits, aérés, sans trop de surcharge, toujours lisibles. Or si l'on y réfléchit bien, la ferronnerie a été pour une bonne part importée à Bordeaux soit par ceux qui commandaient les ouvrages, soit par les modèles qui véhiculaient le goût, soit par ceux qui travaillaient le fer. Les maîtres d'œuvres : l'un ou l'autre des archevêques, les prieurs ou visiteurs des ordres réguliers, les grands officiers représentant le pouvoir royal, trésoriers ou intendants, en ont pris le goût à Paris dans le milieu privilégié de la Cour et des Grands. Le caractère local des modèles ne résiste pas totalement à l'examen. On voit bien illustrer le caractère portuaire, maritime, de la ville par quelques emblèmes : ancres de marine, bateaux relevés dans la tôle, caducées emblèmes du commerce. Mais l'étude a montré que de très nombreuses réalisations sont littéralement copiées sur des planches de gravures dues à des serruriers proches des bureaux d'étude des architectes du Roi, les Bâtiments du Roi. De même que la gravure popularise la musique de cour dans le royaume, elle diffuse, répand toutes les formes de l'art classique, de l'art monarchique. Ces formes sont les unes simples, se référant au vocabulaire propre du serrurier, vocabulaire très ancien des métallurges de l'Antiquité, celtes et gaulois, transmis à travers les âges : essés, triscèles, volutes, anses de paniers, etc... Les autres sont beaucoup plus complexes, et se réfèrent au vocabulaire des arts décoratifs tous confondus, selon le style créé par les ornemanistes en vogue, comme l'arabesque à la française et les planches de Bérain et de son école, ou les spirales d'Oppenord. Les grands architectes eux-mêmes, ou leur bureaux sous leurs directives, on l'a vu, dessinent la ferronnerie qu'ils estiment convenir à leur création architecturale. C'est d'ailleurs en général en concertation avec l'artisan serrurier, qui expose les contraintes, ou au contraire les solutions d'ordre technique. Ainsi Jacques V Gabriel, puis surtout Jacques-Ange dessineront les modèles de ferronnerie liés à la place Royale, et les grandes portes

de ville, comme ils avaient déjà dessiné les ferronneries du palais des Etats de Dijon, et comme seront dessinées celles de l'escalier du Roi à Fontainebleau, ou celles de l'escalier d'honneur de l'Ecole militaire. Victor Louis aussi dessina le projet malheureusement perdu de la grande porte Richelieu qui fermait la rue du même nom, devenue rue Esprit-des-Lois, sur le port.

Le serrurier bordelais est en quelque sorte un homme sous influence, mais avec quel brio est récitée la leçon. On peut remarquer que la situation n'est pas partout la même : les serruriers allemands n'ont, semble-t-il, que très peu de modèles au XVIII^e siècle, deux cahiers de gravures inspirés de Bérain ; ce qui n'est pas un hasard, mais entre dans le schéma de la propagation d'un art monarchique. Ils sont donc beaucoup plus libres dans leurs inventions ; l'Allemagne n'est pas un pays centralisé.

Les maîtres d'ouvrages sont-ils bordelais ? Ici encore il faut nuancer beaucoup la réponse, et remarquer que les archives amènent à la conclusion que Bordeaux, dès le début, fut une étape importante sur le chemin du tour de France des compagnons. D'ailleurs les autorités de la ville se sont toujours montrées fort accueillantes à leur égard, en dépit des interdictions officielles et des sempiternelles récriminations de certains maîtres locaux qui en ont moins l'emploi que d'autres. Beaucoup continuent ailleurs leur errance, et nous ne saurons jamais rien d'eux. Qui était le Carpentras employé par Mathurin Fuet ? Certains dont nous connaissons l'identité se fixent à Bordeaux. Ils demandent leur admission dans la communauté des maîtres et les plus beaux des chef-d'œuvres complexes du musée des Arts décoratifs sont leur fait. Certains sont connus sous leur nom de compagnon, qui indique leur origine géographique : Saumur, qui travaille pour Pierre Michel-Duplessy, Champagne, Beauceron, Berrichon, Poitevin, Flamand... Un autre travaille pour une femme qui tient boutique dans la sauveté de Saint-Seurin en dehors du contrôle de la jurande, et se fait appeler *la veuve parisienne*. Venus de loin également, deux Dijonnais, Antoine Dorse qui travaille aux fers forgés de la place Royale et du Jardin royal, Blaise Charlut installé à La Réole ; un Gersois de Sainte-

Mère, le gascon Kauzac ; un natif de la Creuse, lui aussi passé par Paris d'où le fait venir le maréchal de Richelieu, Jacques Henry dit Bertin ; Vlechmans dont le nom dit assez l'origine lointaine ; Pierre Auger de Castres... Ils se fixent à Bordeaux, parce que le plus souvent ils y prennent femme, et y fondent une famille. La règle de l'endogamie s'applique au sein de cette profession comme dans les autres métiers : ils épousent une veuve, une fille, une sœur ou une nièce de serrurier, ce qui leur facilite d'ailleurs l'accès à la maîtrise, ils deviennent alors parents d'une bonne part de la corporation locale, qu'ils complèteront par le parrainage des enfants. Ils apportent une compétence nouvelle aux boutiques bien ancrées dans la tradition locale. Et ainsi s'explique mieux la puissance du phénomène d'acculturation qui se produit. Entre Bordeaux et la ferronnerie, il y a un lien si étroit qu'encore aujourd'hui, l'image des plus beaux heurtoirs bordelais sert de « logo » à des récompenses municipales, à des manifestations de prestige, à des entreprises locales, et fait la couverture de la Grande Histoire de Bordeaux...

Un ami professeur d'histoire de l'art, parisien, me faisait part de ce qu'il ressentait très fortement l'empreinte parisienne à Bordeaux ; et c'est vrai que la ferronnerie bordelaise est sans doute la plus parisienne des ferronneries provinciales, du moins en façade.

La comparaison avec Nantes est confondante¹. La ferronnerie y est ponctuellement utilisée jusqu'à la Régence, puisque les grands travaux d'urbanisme ne commencent que dans la décennie 1720, sous l'impulsion du maire Gérard Mellier, d'origine lyonnaise. Jusqu'à l'avènement du néo-classicisme, triomphe, beaucoup plus qu'à Bordeaux, l'exubérance du rocaille. Il faut voir, aux façades des quais, la composition pyramidale très pittoresque des balcons superposés d'étage en étage sur deux ou même trois niveaux, diminuant de largeur au fur et à mesure qu'on monte²...

C'est inconnu à Bordeaux, cela semble même impensable. Et pourtant c'est l'expression architecturale d'une ville au destin comparable. Toutes deux sont des ports sur l'Atlantique d'une richesse inouïe, dotés de manière identique de colonies étrangères importantes, en particulier hollandaise, ouvertes sur l'Europe et le monde. La différence n'est pas là, mais sans doute dans l'image qu'elles ont d'elles-mêmes. Nantes n'a pas honte d'afficher la source de sa richesse, le commerce, l'armement, sur ses ferronneries ; c'est plus rare à Bordeaux, siège d'un Parlement. Le mirage de Bordeaux est princier, Bordeaux rêve de noblesse, et s'anoblit d'une expression architecturale dans le goût de celle du roi, auquel elle fait totalement allégeance depuis qu'il l'a si durement et officiellement punie après

les émeutes de 1675. La ville tout à la fois donne des gages, et redresse fièrement la tête. *Bordeaux qu'on appelle le petit Paris*, écrit Hallman en 1757.

A Strasbourg, comme chez les menuisiers et les ébénistes, métier germanique et métier français s'affrontent et rivalisent, avant le triomphe — nuancé — du second³. L'influence française qui s'installe à partir de la conquête en 1680 ne tombe pas sur un terrain vierge, les métiers germaniques sont bien organisés depuis longtemps ; la serrurerie y a d'anciennes lettres de noblesse. Et pourtant le goût français s'y établit sûrement, comme dans toute l'Europe, avec le coup d'éclat de la réalisation du palais Rohan, et l'intrusion des architectes du roi et des équipes d'artisans français. Les rampes d'escalier étaient traditionnellement de bois ; celles de fer apparaissent tard, et bien entendu, sous influence française, à partir de 1720. Mais Strasbourg n'oublie pas sa double composante, et sa ferronnerie est, comme son mobilier, fortement teintée par le goût germanique. On n'oublie pas en un jour les règles de proportions édictées par la réglementation du chef-d'œuvre des menuisiers locaux ; le penchant pour les entrelacs serrés et fleuris emmène les ferronneries vers le rococo, plus exubérant que le rocaille à la française. De plus Strasbourg est une ville bourgeoise.

La Suisse et l'Italie, voisines de Dôle ancienne capitale de la Franche-Comté et de Besançon qui lui succède, de Chambéry et Annecy en Savoie, de Lyon ont une connaissance du métal et une pratique de son travail bien antérieures au développement de la ferronnerie classique. Les Lombards sont en particulier des armuriers remarquables dont parle Mathurin Jousse.

Pourtant Besançon, après son rattachement à la France en 1678, fait comme Bordeaux, allégeance, et emploie également la ferronnerie à la parisienne pour la modernisation de bâtiments anciens et l'enrichissement d'une architecture bourgeoise et aristocratique ; en particulier à certaines rampes d'escaliers (hôtels Chiflet et Pourcheresse de Fraisans), qui ne sont pas sans rapport avec celui de la maison des Séguys⁴.

A Chambéry, il y a l'extraordinaire beauté des fers forgés de l'hôtel de Chateauneuf, vraisemblablement des années 1650, où le rude métal se plie au jaillissement bouclé d'efflorescences fluides du dessin pour le portail et les grilles, l'une des deux rampes d'escaliers et l'imposte de l'entrée⁵. Le dessin de la clôture, au travers duquel se devine celui du jardin et du chevet de l'église des Franciscains, est à la fois si original, et en même temps, directement issu des grilles romanes comme celles d'Ourscamps. La famille de Castagnéry de Chateauneuf, d'origine piémontaise et installée depuis le XVI^e, s'était enrichie de l'exploitation des mines d'acier naturel de Mau-

1 . *Prestige des ferronneries nantaises* ; Société d'histoire et d'archéologie de Nantes et de la Loire atlantique, s. d. (entre 1970 et 1979). P. Lelièvre, *L'urbanisme et l'architecture à Nantes au XVIII^e siècle*.

2 . Echo de l'architecture des vaisseaux ?

3 . *La ferronnerie strasbourgeoise au XVII^e et au XVIII^e siècle*.

4 . *Maisons et hôtels privés du XVIII^e siècle à Besançon*. Paris, Les belles Lettres, 1970. *Architecture en Franche-Comté au XVIII^e siècle*.

5 . *Regards sur Chambéry*.

rienne et des forges d'Argentine. Cela s'affiche avec plus de force que chez les Séguy à Bordeaux. Après eux, Chambéry, tantôt capitale, tantôt rivale de Turin, adopte une solution originale, qui reflète bien sa double appartenance : sur une architecture chargée de réminiscences turinoises, elle utilise comme peut-être aucune autre ville les ferronneries, en particulier aux rampes des pittoresques escaliers à noyau si nombreux, dont la découverte ravit le promeneur. Mais au rare dessin, volontairement archaïsant et peut-être islamique d'origine, de l'hôtel de Chateauneuf, succède l'emploi de motifs bien répertoriés, comme l'entrelacs royal de l'escalier de l'hôtel de Montjoie, et les arabesques de bien d'autres.

Comme Bordeaux, Aix-en-Provence est une ville de Parlement⁶. C'est aussi «une ville révol- tée devenue courtisane», mais la réconciliation avec le roi est intervenue plus tôt, dès 1660. Et enfin, au lieu d'être perdue au bout des terres, elle est inscrite, même si elle est un peu en retrait, sur l'antique arc méditerranéen, domaine où entre Espagne et Islam, l'art du fer s'est développé presque naturellement, parce qu'il clôt sans priver d'air, ni de lumière, et tout en même temps décore. Tout du long, on retrouve la silhouette du campanile, sorte de cage transparente dont les arabesques de ferronnerie tracent la calligraphie au sommet du clocher ou du beffroi.

C'est aux temps du baroque que commence à se développer l'architecture aristocratique aixoise, très marquée par le style qui prévaut à ses origines modernes ; même quand, à partir de 1667, Louis XIV rejette les projets du Bernin pour le Louvre et adopte une orientation classici- sante, elle reste ostensiblement baroque, et prélude à l'adoucissement du baroque italien en rocaille à la française. Le fait est que le fer forgé commence à jouer un rôle plus tôt qu'à Bor- deaux, dès les années 1650. Deidier Fion, Mel- chior Senès, Hugues Fabas, Claude Pical sont déjà des serruriers connus entre 1653 et 1771, auxquels on demande de répéter leurs modèles de «ferramente» d'hôtel en hôtel. L'hôtel de ville conçu comme un palais communal s'orne, entre 1651 et 1671, d'une grande grille à imposte cintrée, combinant balustres en esses, barreaux droits rayonnants à l'imposte⁷, et, effet baroque de mise en abyme, une petite imposte au centre combinant anses de panier et chutes de boucles. En 1672, la grille d'entrée de l'hôtel Boyer d'Eguilles adapte le modèle en changeant ses proportions, en l'étirant vers le haut ; et l'escalier s'habille en 1678 des contours de balustres en- chevêtrés de cœurs et de candélabres. Dès 1651, l'hôtel de Maurel de Pontevès s'orne d'un balcon de façade à balustrade de fer forgé porté par des atlantes géants, comme on les affectonnera tant à Aix à sa suite ; les atlantes en moins, l'hôtel de Forbin suit, en 1656. Aix a vingt ans d'avance sur

Bordeaux, quant à l'introduction des grands types et à la succession des différents modèles de dessin. Mais c'est le même enchaînement : balus- tres dont la panse repose directement sur le sommier, trapus et garnis intérieurement, à l'hô- tel de Maurel de Pontevès peu après 1651 ; balustres plus étirés jouant des contrastes créés par l'inversion du motif dessiné en creux, dessin plus complexe qu'enrichissent feuillages onglés et graines estampées, à l'escalier de l'hôtel Laurens de Peyrolles (1675 - 1686) ; balustres sur socles à chapiteaux, surmontés d'une frise, à l'escalier en fer à cheval de l'archevêché (1693) ; puis alternance, sous une frise encore, de panneaux et pilastres en gaine à l'escalier de l'hôtel Maurel de Pontevès, après 1712 ; et surtout, ces panneaux copient semble-t-il, le modèle du garde-corps entourant à Marly le bassin des sénateurs, plutôt que la gravure de Vallée qui s'en inspire. Est-ce à mettre en relation avec l'intervention en 1715 de Robert de Cotte pour l'hôtel de Réauville, dit de Caumont, pour le balcon duquel on adopte un modèle comparable ? Arabesques à la française dans le goût de Boffrand, à l'escalier de l'hôtel d'Albertas, dont le départ est en gaine carrée sommée d'un vase, vers 1724. A cette date, Bor- deaux rattrape Aix, qui aimera ces arabesques à la française dont Toro pour elle dessine les modèles profondément accordés au nouveau goût parisien, et tout autant les volutes obliques du rocaille, qui ne céderont que lentement, et, en composition, comme à Bordeaux, aux angles de la grecque, ou guillochis, chère au néo-classicisme.

Montpellier, siège des Etats du Languedoc, s'ouvre également avant Bordeaux semble-t-il aux goûts nouveaux. Il semble que la moder- nisation architecturale, facilitée par des raisons de conjoncture politique (l'expulsion des protes- tants), suive de peu le ralliement au roi en 1622⁸. Bien avant Bordeaux, entre 1630 et 1670, les vingt dernières années étant les plus actives, la ville en quête d'air et de lumière se dépouille, au moins en façade, de son apparence médiévale, et à l'intérieur change l'organisation de la distribu- tion héritée du Moyen-Age, escaliers en vis hors œuvre et coursiers ou galeries étant remplacés par l'escalier à retours, repos et paliers dans une cage dans œuvre, qui va devenir dès le milieu du siècle l'élément ostentatoire de la demeure aristoc- ratique ou bourgeoise, la véritable façade d'ap- parat. Ici aussi on aime à la folie les escaliers. Comme à Bordeaux, on trouve également toute une pratique de compromis, des compositions de transition attestant de toutes les modalités de accommodages pour passer de l'architecture du Moyen-Age à celle des temps modernes.

On est au XVII^e siècle, et on emploie beaucoup de balustres de pierre imposants. Curieusement, dans les années 1670, comme à Bordeaux, les demeures des grands officiers, Tré-

6. Exemplaires travaux de J. Boyer, dont «Les hôtels à atlantes et cariatides d'Aix-en-Provence», dans le *B.S.H.A.F.* 1978, et de J.-J. Gloton, dont *Renaissance et Baroque à Aix-en-Provence*; le guide pratique de J.-P. Coste, *Aix-en-Provence et le pays d'Aix*.

7. Une utilisation superbement symboli- que est faite du rayonnement des barreaux de l'imposte aux trois portes de fer de la grotte de Thetys dans les jardins de Versailles (1668).

8. B. Sournia, «La mutation de l'âge clas- sique», dans *Monuments historiques*, Lan- guedoc-Roussillon, n° 127, juin-juillet 1983, p. 86-96

soriers de France, gouverneur, apportent les éléments étrangers ou gallicismes, comme les grands combles brisés, et les garde-corps de fer forgé.

Ces derniers eurent plus de succès que les premiers. A l'hôtel de l'Intendance (actuelle préfecture), de la fin du XVII^e siècle, le balcon de façade supporté par le portique d'entrée à colonnes jumelées est cerné d'un garde-corps de balustres fleurons sur socles et à chapiteaux, une frise de rinceaux en vague sous la main courante (si proches de ceux de la rampe de l'escalier de l'archevêché d'Aix en 1693, encore qu'ils aient glissé du balustre rond au balustre carré). Le passage de D'Aviler comme architecte de la province pendant dix ans, entre 1690 et 1700, joua un rôle considérable pour apporter les modèles distribués généreusement par le centralisme monarchique : ce qui est vrai de l'architecture demande à être vérifié pour les ferronneries. De toute évidence, Montpellier fait son choix propre.

Toulouse présente un autre cas de figure, celui des liaisons qui existent de toute éternité, en dépit de la barrière des Pyrénées, entre la Gascogne et l'Espagne. Les anciens chemins sont ainsi, les traces creusées par l'histoire continuent longtemps d'orienter les échanges⁹. Les grilles forgées en 1497 par Trassabot, Coli et Giraut, serruriers de Toulouse, pour Saint-Sernin sont issues en droite ligne de la pratique espagnole, barreaux droits et couronnement de fleurons feuillagés à profusion ; on en trouve la référence à Barcelone par exemple. Le type eut beaucoup de succès dans les églises des Pyrénées, comme à Saint-Engrâce. Il ne semble pas par contre qu'il soit remonté jusqu'à Bordeaux. L'ouvrage suivant est éclairant : il s'agit des deux portails de la galerie des hommes illustres du Capitole, commandés à Jean Pagès en 1684, et qui flanquaient, de manière exemplaire, le buste de Louis XIV. Leurs contours intérieurs dessinent des formes en balustres arrondis, des fleurs de lys. C'est un style bien français quoiqu'encore italiennisant, qui prévaut à partir de ce moment, illustrant avec générosité d'ornements profus la succession des goûts. On y apprend que Darcis, sculpteur du roi, avait fait le modèle en bois, conduisait et supervisait les ouvrages du serrurier local Jacques Maurette, en 1736, pour l'église des Récollets : une association de compétences et de talents que l'on soupçonne également à Bordeaux. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Toulouse aussi se pare d'un fer forgé riche d'ornements de rôle dans ses églises en particulier ; les belles rampes d'escalier abondent également. Bernard Ortet expose dessins et ouvrages aux salons du Capitole, Joseph Bosc signe deux de ses rampes d'escalier, la ferronnerie est à l'honneur, plus explicitement qu'à Bordeaux semble-t-il.

Il faudrait s'arrêter aux Pyrénées, catalanes et basques, qui superposent à leur très ancienne tradition métallurgique les modèles parisiens des grilles de chœur de l'église de Saint-Jean de Luz ou de l'abbatiale bénédictine de Sorde, de l'escalier du jardin du château d'Urtubie à Urrugne. A Bayonne, les maisons présentent souvent un plan comparable à celui de l'ancien habitat bordelais : deux corps de logis séparés par une vaste cour ; un escalier souvent monumental s'y développe, où rivalisent les balustres de bois tourné sombre comme l'ébène, de tradition basco-ibérique, et les ferronneries. La plus belle maison de Bayonne (actuelle chambre de commerce) fut dessinée par J. A. Meissonier pour M. Brethous en 1733 ; le style rocaille parisien s'y épanouit en décor intérieur, et aux sculptures des clefs, consoles et chambranles de la façade en tour ronde. Les balcons, balconnets et appuis d'entresol, sur trois niveaux, ont encore la beauté des modèles de la Régence, si aimés à Bordeaux et dont ils sont frères : symétrie des arabesques à la française, au dessin élégant, palmettes, trilobes... proches de ceux de la maison Giron-Duplessy.

On pourrait continuer par Rennes, ville de Parlement, et la Bretagne, qui conserve encore une chaire à prêcher de fer orné, comme en eut l'abbatiale de Saint-Denis ; Rouen et la Normandie, porteurs d'une longue tradition ; la Picardie dont les deux maîtres remarquables, Veyrenc et Badaroux, sont tous deux originaires du Vivarais ; la Champagne et la Lorraine, pays de fer, riches des ouvrages exceptionnels de Lamour à Nancy, sous la direction de l'architecte Héré, mais aussi des escaliers palatiaux des abbayes de Prémontrés à Pont-à-Mousson (1727), ou des Bénédictins à Senones. Il ne faudrait pas non plus oublier les petites villes, les campagnes et leurs châteaux. Il faudrait poursuivre ce tour de France de manière plus précise, plus développée et illustrée, de manière à affiner la recherche. Mais ce serait un autre ouvrage ; et, sans vouloir établir de système rigide et anesthésiant, je ne crois pas que les hypothèses suggérées par l'ébauche esquissée du point de vue de l'historien de l'art seraient fondamentalement modifiées.

Il existait des ressources minières permettant la production de fer un peu partout en France. Dès la haute époque, outre la petite serrurerie et les objets de fer de la vie quotidienne, selon la qualité du minerai, la richesse locale et la capacité des artisans disponibles, civils ou religieux, permirent la réalisation de grands ouvrages destinés à assurer la sécurité des biens. La nature du métal, et le travail qu'il nécessite, reflètent tout à la fois la rudesse des temps et les préoccupations esthétiques qui s'y traduisent néanmoins, avec une adéquation fondamentale des solutions qui s'y appliquent aux contraintes du matériau.

9 . La serrurerie du XIV^e au XVIII^e siècle, Toulouse ; Introduction de R. Mesuret. D. Peloquin-Cavaillé, « Deux maîtres-serruriers toulousains au XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, n° 9-10, 1990, p. 61-70.

Mais que la ferronnerie préexiste ou non localement à la naissance du centralisme artistique et à l'influence de l'art monarchique qui se développe au temps de Louis XIV, celui-ci marque un tournant en ce sens qu'entre la fin du XVII^e et la première moitié du XVIII^e, elle va contaminer les modes d'habitat locaux, graduellement, selon les dates d'allégeance au pouvoir central et le besoin de reconnaissance, selon la richesse et le développement urbains, concomitants de la croissance démographique. Quand elle s'applique à la grande architecture classique, sur le modèle parisien, alors elle souligne généralement, sur un mode sobre, avec un côté architectonique, les rythmes des façades et de l'escalier d'honneur ; c'est un accent.

Mais elle trouve un champ d'application particulièrement valorisant et gratifiant dans deux cas : quand elle complète l'architecture religieuse, qui se teinte souvent d'un baroque attardé. Et surtout quand elle s'applique à l'architecture vernaculaire des maîtres maçons de nos provinces, architecture de compromis, de transition entre des modes de construction venus du Moyen-Âge, au-delà de la Renaissance et l'architecture moderne, avec des bâtiments issus de la tradition à différentes époques, que l'on peut conserver et ainsi unifier.

Bordeaux offre des exemples remarquables des différents cas. En un formidable processus d'acculturation, chaque ville l'intègre à sa manière pour magnifier ses solutions singulières. Art à l'articulation de l'architecture et de l'art décoratif, la ferronnerie est aussi, par ses qualités techniques et esthétiques, le moyen d'articuler l'ancien et le nouveau.

L'analyse stylistique montre qu'on part d'un petit nombre de thèmes, tournant autour de l'idée de balustre, qui semble bien avoir été inventée par la Renaissance italienne et dont la répétition engendre son propre rythme. D'abord curviligne, la panse du balustre repose sur le sommier ; puis, les contours s'étirant, le balustre devient carré, plus rarement en lyre, est porté par un socle, plus tard et plus richement sommé par un chapiteau, et une frise de rinceaux éventuellement coupés de courtes barres annonçant le style de la Régence court sous la main courante. S'épanouissant hors de Versailles, dont elle est issue, à la mort de Louis XIV, l'arabesque à la française, créée par Bérain et son école, magnifie le rôle des ferronneries. On l'a vu, des gravures élégantes et précieuses que l'on peut se procurer à Paris dans le quartier des graveurs autour de la rue Saint-Jacques donnent des modèles précis que des serruriers suivent, à l'évidence aussi bien à Paris qu'en province. Le jeu des lectures multiples, verticales, horizontales, à l'aide d'un miroir qui rétablit une symétrie, font que ces gravures remplacent les contaminations de proximité et

servent de thèmes à des variations de plus en plus libres qui s'épanouissent au temps du rocaille. On les repère à Paris et en province dans les mêmes temps — les gravures jouent vite leur rôle de transmission des goûts — Régence et première décennie du règne de Louis XV. Le rocaille culmine à Bordeaux dans les années 1740-1750, les serruriers à Bordeaux comme ailleurs sont devenus plus libres de tracer leurs propres variations. Leur formation a été assurée, les plus doués de nos provinces sont même capables d'élaborer leurs propres dessins, comme Jean Veyrenc dit Vivarais à Corbie, qu'on dit en 1763 *serrurier artiste* et qui *travaille le fer comme l'orfèvre* pour les églises et châteaux de la Picardie autour d'Amiens¹⁰.

Il devient donc moins facile de reconnaître les sources d'inspiration, parce que l'éventail des possibilités s'élargit à l'infini, jusqu'à ce que changement de goût et renchérissement des métaux dû à la Révolution ne freinent cette belle expansion. Ce qui semble vrai, c'est que les ferronneries locales sont très marquées par le style en vigueur au moment où elles s'introduisent localement¹¹ (pour Bordeaux la Régence est un moment clé), et reflètent très fortement la richesse d'une ville et ses possibilités de transformation. Il n'est que de penser à la serrurerie des hôtels particuliers bordelais, fer et fonte de cuivre, comme l'argent et l'or, comme l'orfèvrerie, appliquée aux portails.

Si elle n'est que l'une des branches qui concourent à la beauté de l'architecture, la ferronnerie est pour de multiples raisons un élément important à prendre en compte dans l'analyse d'un bâtiment, d'un quartier, d'une ville. La fréquentation des ouvrages depuis bientôt dix ans m'a appris qu'à l'aide des instruments d'analyse donnés par une étude précise de la ferronnerie locale et nationale, on peut nuancer un jugement, le colorer différemment, lire autrement ou plus précisément les articulations de composition et de distribution. On peut aussi, et c'est peut-être ce qui est le plus attachant dans nos quartiers anciens, avoir un instrument supplémentaire d'analyse pour comprendre comment nos villes sont composées verticalement de strates, horizontalement de patchworks dûs à une volonté d'adaptation d'un bâti parfois très ancien. Victor Louis dessinant en 1775 le balcon des appartements de Mme L'Intendante, qui se cache dans la rue Paul Painlevé, fardait et déguisait la tour du château Puy-Paulin, qui s'appuyait elle-même sur un élément des fortifications romaines du castrum. Forte des étonnements que m'ont procuré Bordeaux, puis bien d'autres villes, je souhaite à mon lecteur avisé de partir déchiffrer les fers forgés des façades, impostes et balcons, pour aller au cœur des demeures découvrir ce qui se cache au détour des couloirs et des cours intérieures.

10. J. Foucard, «Un grand artiste du fer : Vivarais».

11. Ou, sous un autre angle, au moment du démarrage de la croissance.





L'art et les hommes
Statuts, techniques
et notices biographiques

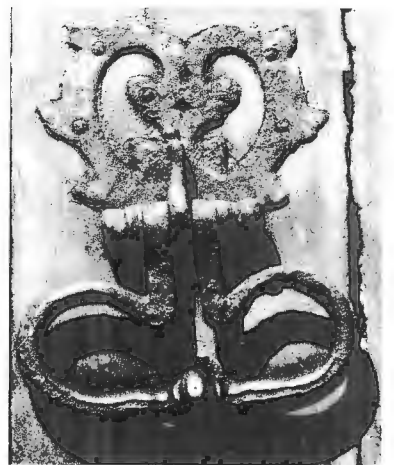
545. — Atelier de forge.
Gravure pour la Manufacture
Guillaud, de Saint-Etienne, 1802.



547



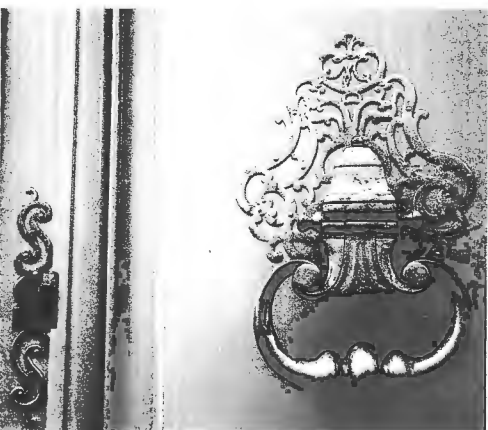
548



546



549



550



551

Heurtours

Les portes des demeures bordelaises étaient à juste titre célèbres pour leurs riches ferronneries. Mais aujourd'hui, en raison de vols fréquents, les boucles et pendeloques sont retirées pour être mises à l'abri. Seules subsistent alors des platines désertées, devenues sans objet. Parfois même, il ne reste plus que le relevé des contours, tracés par la peinture restée plus vive, fantôme de la richesse passée.

546. — 41 rue du Cancéra. Heurtour en boucle (1^{ère} moitié du XVIII^e). Les feuilles de tôle de gainage sont comme souvent, brisées.

547. — 20 rue Sainte-Colombe. Heurtour en boucle de gibecière, platine découpée.

Variations sur une platine, rencontrée à Aiguillon, La Réole, et Bordeaux (34 rue Porte-Dijeaux ; 52 rue du Mirail) :

548. — La Réole. Heurtour pendeloque.

549. — Aiguillon. Heurtour en anneau.

550. — 13 rue Saint-Laurent. La platine rocaille est monogrammée M. Style dit Transition, combinant grecques et chantournements (dernier tiers du XVIII^e).

551. — Château Haut-Brion.

552. — 25 rue des Menuts. Heurtour de bronze rocaille.

553. — 50 rue du Mirail.

554. — 23 rue Monbazon.

555. — 7 cours de Verdun.

556. — 87 rue du Palais Gallien (vers 1797).

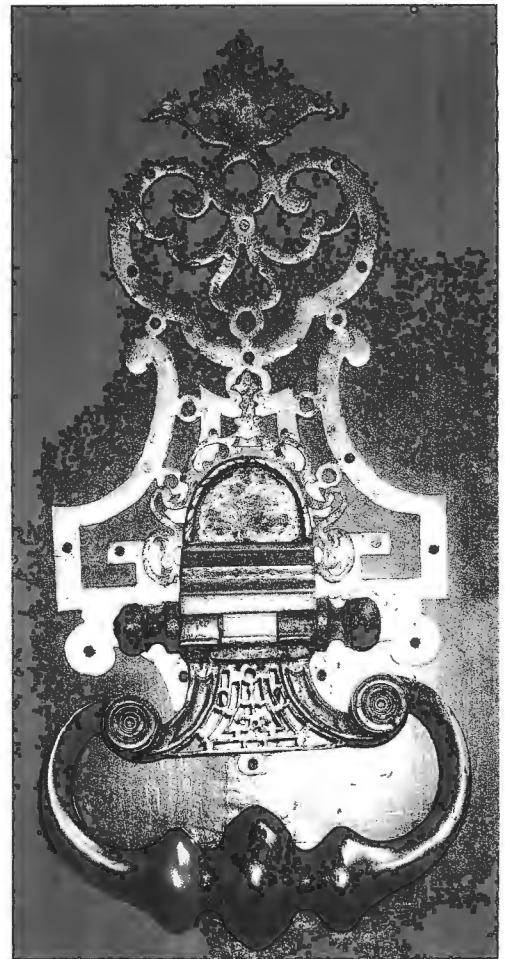
557. — Hôtel Saint-Marc, 91 cours d'Albret.



552



553



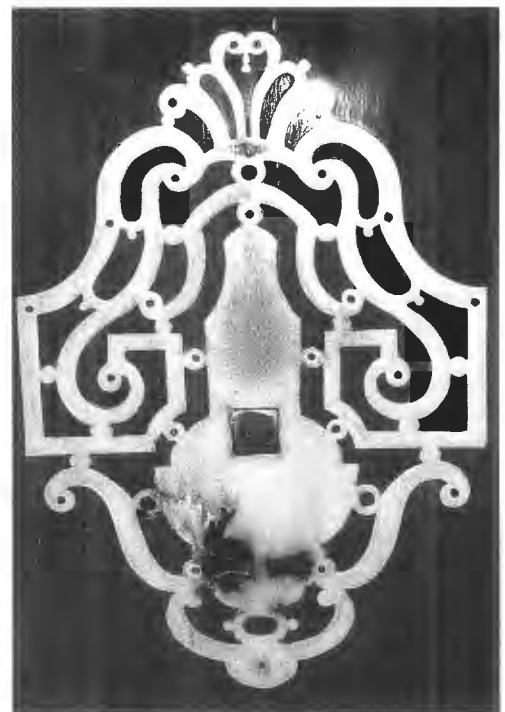
554



555



556



557

L'Art du Serrurier

Les artisans capables de travailler le fer d'ornement, heurtoirs, garde-corps de balcons et rampes d'escalier, consoles de soutien, grilles d'impostes, de vestibules et de jardins sont d'abord des serruriers, qui associent une activité de serrurier «ordinaire» à la fabrication de grands ouvrages ; ils assurent ainsi la bonne marche de leurs affaires, leurs ateliers tournent rondement et leurs boutiques prospèrent.

La réglementation de la profession

Elle prend une forme déjà très développée dans le recueil des anciens *Statuts de la Ville et cité de Bordeaux* publiés par S. Millanges en 1593, où la serrurerie constitue la rubrique la plus longue et la plus minutieusement détaillée ; sur onze feuillets sont rédigés des articles d'une extrême précision concernant les règles techniques de l'art, même si aujourd'hui l'archaïsme de la langue en rend parfois difficile la compréhension. Une précaution infinie est prise pour garantir au client une sécurité parfaite ; mais c'est que l'art du serrurier vise à enclorre à l'abri de tout voleur ce qu'il y a de plus précieux, les biens comme les papiers et archives qui attestent les droits, noblesse, hérédité, propriété ; ce que résume la devise reproduite sur la page de titre des statuts, sommant les armes de la communauté, un écu où s'inscrit un coffret surmonté de deux clefs en sautoir porté par deux levrettes dressées : *Securitas omnium*. A partir de la seconde moitié du XVII^e et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, comme la suite du temps a fait connaître que plusieurs articles ne sont pas assez expliqués et qu'il s'étoit glissé divers abus dans cette profession, qu'il étoit nécessaire de corriger, des règlements additionnels précisent et complètent le document initial. Le champ des activités s'est considérablement développé et fait

l'objet de conflits opposant les serruriers aux autres branches professionnelles travaillant les métaux ; l'autorité corporative tente de renforcer son pouvoir, en particulier en essayant de contrôler les compagnons et en durcissant sa position à l'égard des étrangers, que le développement de la profession et les grands chantiers appellent. Les modifications interviennent en 1651, 1689, 1711 (ce sont les plus importantes), 1714 (on organise la confrérie), 1716 (conciliation avec les forgerons), 1752 et 1781 (réglementation de l'embauche). L'ensemble est réimprimé dans un document de 54 pages publié chez Pierre Albespy en 1786, *Les statuts et règlements de la communauté des maîtres-serruriers jurés de la ville et cité de Bordeaux, augmentés de nouveaux articles*¹.

Il n'est pas indifférent de rappeler que quelques années plus tôt, en 1776, l'édit de Turgot avait supprimé les corporations, quinze ans avant la loi Le Chapelier. Ce ne fut qu'une courte interruption, car la pression jointe du Parlement et des maîtres obtint le rétablissement des communautés de métier. On peut imaginer les libertés prises avec les règles, en voyant celles-ci réaffirmées si haut en 1786, même si il semble que la révocation ne s'applique pas à Bordeaux².

Le champ d'activité des maîtres serruriers

Sa spécificité se définit progressivement à travers la diversification croissante de la production à partir du XVI^e siècle. Bordeaux ne s'aligne pas toujours sur Paris, et quand tel est le cas, c'est avec un temps de retard.

Cette définition détermine une exclusivité par rapport aux autres artisans travaillant les métaux : orfèvres et chaudronniers dont on se méfie dès les premiers statuts, car ils pourraient

fondre des clefs dans des moules, ce qui est formellement interdit (mais la quincaillerie a de beaux jours devant elle...) ; gens de forge, maréchaux et «faures» ou forgerons, puis tous ceux qui savent travailler le fer, taillandiers (ou fabricants d'outils), fondeurs, éperonniers, couteliers, fourbisseurs, tailleurs de limes, cloutiers, ferblantiers... et même revendeurs de vieille ferraille. Longtemps, jusque dans le premier tiers du XVIII^e siècle, des maîtres serruriers sont à la fois



558

1 . A. D. Gir. 6 E 112.

2 . A. D. Gir. C 3689. La situation est extrêmement complexe. Le Parlement exige le maintien des jurandes, mais elle a toujours défendu que l'on empêche les artisans hors les murs de travailler.

3. Martial par exemple ; en 1739 encore, Jean Dupuy, qui est dit maître serrurier et horloger de Bordeaux passe un contrat avec la fabrique de l'église de Bassens pour l'établissement d'une horloge à deux cadrans pour 600 livres (A.D.Gir. E sup. 862). Cela dure donc beaucoup plus longtemps qu'à Paris, où le partage se ferait dès le XVI^e siècle.

horlogers (ils entretiennent également les horloges posées dans les églises en particulier, mais aussi celles de la ville) et/ou arquebusiers (ou armuriers), avant de laisser ce type d'ouvrage à qui de droit³.

Au-delà de la chicane, chaque corps de métier revendiquant un secteur d'activité défend ainsi l'accès à un marché potentiel qui peut seul assurer un revenu nécessaire à la survie de ses membres — c'est l'idée générale qui sous-tend l'extraordinaire diversité de l'inventaire qui suit, dans laquelle on a tenté d'introduire un ordre suivant une logique interne. Les maîtres serruriers ont l'exclusivité :

• de la petite serrurerie, clefs et serrures, 558

• des *ouvrages en grand*, ou serrurerie architecturale : portes de fer, grandes ou petites, couronnements, rampes, balcons, dessus de porte, travées, clôtures, auxquels on peut joindre les chardons ou hérissons, les consoles et potences de fer et les boucles de porte ; des croix et ferrures de cloches ; 559 à 565

• des girouettes et lanternes de fer ;

• mais aussi des gros fers de bâtiment : ancrs, tirants, corbeaux, crampons, supports de gouttière, *barres bretemies* pour les cheminées ;

Diversité de l'art du serrurier

558. — Clef ouvragée, forée, panneton à quatre pertuis et neuf rateaux, anneau en forme de pomme ajourée.

559. — Porte de vestibule (fin XVIII^e), 22 cours du Chapeau rouge.

Chardons ou hérissons :

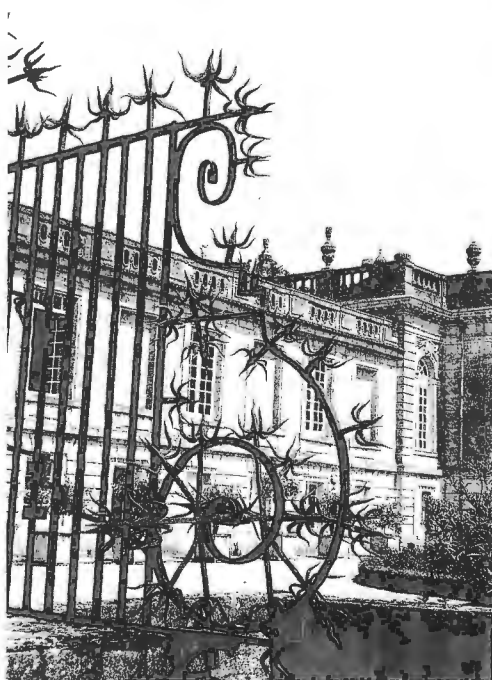
560. — Balcon, rue Castillon.

561. — Portail de la cour d'honneur du château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion.

Consoles en supports de balcons

(deuxième moitié du XVIII^e siècle) :

562. — 35 cours Victor Hugo.



561



559

560





563



564



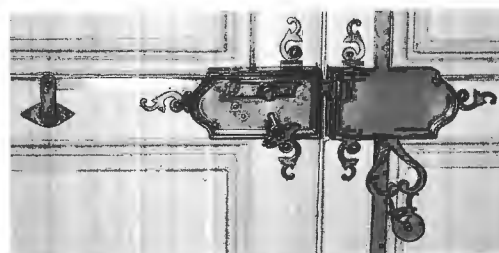
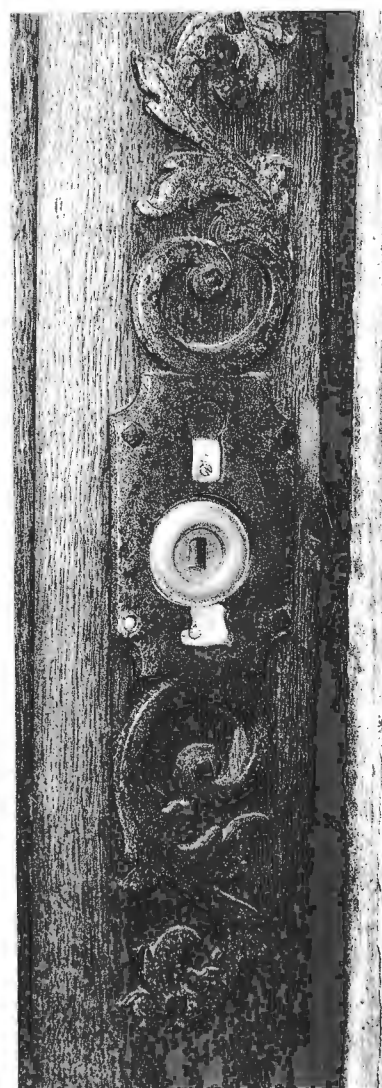
565

566



568

569



570

563. — 12 rue du Puits-Descazeaux.

564. — Potence de lanterne. 13 rue du Cancera.

565. — Croix chiffée de la fontaine de Sainte-Croix.

Ferrures de portes d'entrée :

566. — Platine d'entrée de serrure découpée et gravée sur le thème classique de la famille d'acanthé (première moitié du XVIIIe), 20 rue Sainte-Colombe.

567. — Platines et verroux (deuxième moitié du XVIIIe), Maison Lynch, rue de Grassi.

568. — Ferrements et serrure à morillon (vers 1777), hôtel Nairac, 17 cours de Verdun.

569. — Ferrures de portes intérieurs et de « placards » (19 rue de Grassi ; 14 rue Ausone).

569, 570 et 572. — 19 rue de Grassi.

571. — 14 rue Ausone.

Ferrures d'armoire girondine en acajou massif ; leur caractère exceptionnel, la qualité et le style permettent sans doute de les rattacher aux ouvrages de Blaise Charlut, serrurier de La Réole.

573. — Serrure à bascule, boîte ornée d'un mascaron en relief, tiges de fer tors, platines en cornières ouvragées.

574. — Entrée de serrure et poignée de tirage du tiroir inférieur.

575. — Platines d'entrée de serrure des portes ;

le chiffre de l'une apparaît : S.

576. — Anneau ouvragé de la serrure à deux pènes et demi-tour, dessiné par les contours de deux dauphins affrontés de part et d'autre d'une perle.

Ferrures de puits :



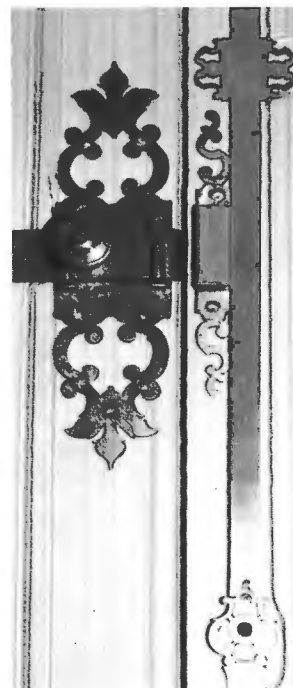
572



574

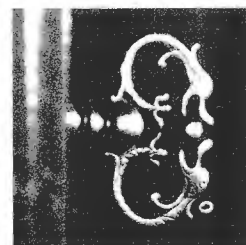


575



571

576



573



• des ferrures de croisées, de boutiques, grilles, grillages, portes de cave.

• des ferrures destinées à la menuiserie d'as-
566
semblage (les lambris) : ferrures de placard, po-
à
lies ou non, fiches, targettes, cadenas, pommel-
572
les, couplets ; ferrures de portes, bandes et gonds, verroux plats et ronds, anneaux.

On défend avec obstination l'exclusivité de la fourniture de la serrurerie des meubles contre les menuisiers et revendeurs : ferrures de cabinet, polies ou non, de coffres, bahuts, pupitres, cassettes, buffets, vaisseliers ; les clous carrés d'ornement, à tête ronde, à tête de potiron et à chambranle ; les différents crampons, pattes, pitons à vis ou non, équerres, ferrures de miroir, à fixer dans le bois mais aussi dans la pierre ; les ferrures de lit, les tringles à rideaux ; mais aussi les *martinets*, *tiroirs* polis ou non... Les malletiers, coffriers, bahutiers durent être particulièrement contrevenants, s'approvisionnant

chez les compagnons, en quincaillerie ; une marque spéciale devait être apposée sur les serrures visées par les bayles, *une fleur de lys ayant un B*, et ce, sur toute la période envisagée, soit deux siècles. Je n'ai jamais entendu mentionner une telle pièce, ni n'en ai rencontré moi-même. Indépendamment de l'esprit de réticence des artisans à tout contrôle, on peut rapprocher ce fait de l'opinion selon laquelle les maîtres menuisiers bordelais abandonnaient volontiers le meuble aux compagnons, se réservant les boiseries⁴. Par contre, deux serrures de maîtrise portent l'insculpation de trois croissants entrecroisés. En tout cas, la menuiserie et le mobilier bordelais sont remarquables par la qualité et l'abondance tout à fait exceptionnelles de leurs ferrures. Cel-
573
les-ci sont un argument de vente ; Deruel, me-
à
nuisier, fait une annonce dans le *Journal de*
576
Guyenne dans les années 1780, selon laquelle il vend, ou fait, des *armoires richement ferrées, à vases et bascules*⁵.

4. M. M. Joubert, *Le mobilier à Bordeaux aux XVIIIe et XIXe siècles*. Communication à la Société archéologique sur la corporation des menuisiers, 10 janvier 1981. Une boîte de serrure de placard d'une maison de la rue Ausone porte le nom *Mantillet* (ce peut être une marque de quincaillerie).

5. Ce qualificatif est un raccourci devenu sybillin, pour désigner les fiches de rotation des portes, terminées par un petit vase, et un système de levier retenu dans son milieu par une goupille qui est rivée sur une platine et qui porte à ses bouts deux verges de fer (Duhamel du Monceau).



577. — Gradignan, rue de la Libération.
 578. — Château Haut-Brion.
 579. — Bassens, ancien presbytère. Grattoir.
 580. — Chenêts de fer, peut-être argentés.

577

578

579



580

Puis exclusivité encore :

578

575

- des ferrures de puits⁶, et de pompes ;
- des grilles protégeant les vitraux d'église, et leurs bandes et gonds ;
- des ferrures pour les barrières, ponts-levis et écluses ;
- de celles des affûts de canons (sur terre seulement, à partir de 1714) ;
- de celles pour l'usage des Monnaies, c'est-à-dire *balanciers, rouleurs et écoupoirs, et autres ouvrages dudit métier*⁷.
- des garnitures de cheminées : grilles de feu, pelles et pincettes, trufles, chenêts, croissants, polis ou non ;
- des fers à lisser (repasser) ;
- des fers à hostie, nourriture spirituelle, et des fers à gaufres ;
- des *estocs* (étaux) ;
- des fléaux et romaines pour les pesées ;
- des potagers et barres de fourneaux pour la cuisine ;
- des ferrures de chaises à porteur et de chaises roulantes ;
- des ferrures pour les métiers à faire des bas, et tire-plombs...

La réglementation de 1714 précise les spécificités des forgerons et des serruriers pour des marchés très importants. Les secteurs du vin et du sucre sont laissés en indivision. Forgerons et serruriers tout aussi bien pourront travailler également aux barriques, cuves et vaisseaux vinaires, à l'équipement des raffineries à eau-de-vie et à sucre en fourneaux, chaudières, portes de

four ; de même, ils gardent en commun deux marchés plus petits, ceux des menottes, et des contrefeux. Mais les forgerons obtiennent l'exclusivité des fournitures destinées à la marine, ferrures de vaisseaux et barques autres que petite serrurerie proprement dite : cela représente pour les serruriers une énorme perte qui est l'enjeu d'un conflit durant deux ans.

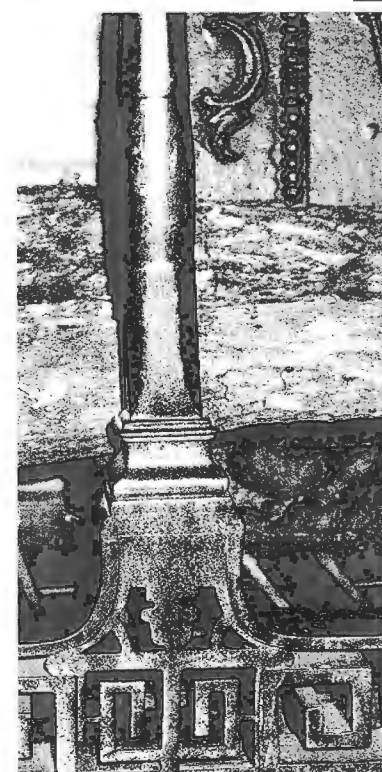
Concernant les clefs et serrures, des mesures sont prises pour garantir la sécurité exigible par le client :

- On ne peut faire aucune clef à patron d'autres, c'est-à-dire la dupliquer, qu'on n'aille voir le lieu où elle peut servir, et qu'on ne connaisse celui qui la commande.
- Les ouvrages d'occasion, dits *vieux*, doivent être rompus et *convertis en autre ouvrage bon et loyal* ; il est défendu de les *blanchir* pour les faire apparaître comme neufs, à moins que ce ne soit à l'usage d'un propriétaire connu et présent. Et pour éviter les larcins, le prix d'achat des vieilles clefs est fixé au plus bas : un denier pièce au XVI^e comme au XVIII^e siècle.

• Les statuts de 1711 précisent en outre que seul le *chef et maître de maison* peut passer commande d'une clef, et qu'on ne peut la livrer sans l'avoir essayée à la serrure ; et tout enlèvement de serrure, à des portes, cabinets, coffres, cassettes ou autres, ne peut se faire que par ordre du maître ou de la maîtresse de maison.

• L'art du serrurier exige que clefs et serrures portent les mêmes garnitures, qui seules les rendent efficaces.

• Enfin le travail en chambre est interdit : le serrurier doit travailler aux yeux de tous⁸.



6. Or il y avait un puits dans chaque cour bordelaise. L'un des derniers, sinon le dernier, signalé par M. Desgraves rue des Menuts, semble avoir disparu récemment.

7. Plus détaillé dans l'inventaire de Jean Moulinier, officier du roi, graveur en titre de la Monnaie de Bordeaux et y demeurant (A. D. Gir. 3 E 13267, Nre Monnier, 13 avril 1776) ; on y parle des poinçons et matrices, de cinquante paires de carrés gravés ou à graver, des creusets en fer pour les tremper...

8. De manière comparable, l'orfèvre doit laisser la porte de sa boutique ouverte, hiver comme été, de sorte que de la rue on puisse le voir travailler sur le *bel-outil*, joli nom de son enclume.

L'organisation de la communauté

Afin que les statuts soient mieux gardez et observez, et pour éviter les abus, les anciens statuts désignent quatre bayles ou jurés⁹. Ils sont en charge pour un an d'abord ; deux d'entre eux, un ancien et un jeune, sont renouvelables chaque année par cooptation, chacun des sortants proposant deux successeurs, le choix devant se porter obligatoirement sur deux des quatre noms proposés. Les bayles sont astreints à une tâche de surveillance des différentes formes de contravention aux règles, malfaçons, exercice illégal du métier, abus et fraudes. Ils doivent visiter réellement toutes les boutiques des maîtres du métier, et des métiers concurrents, chaque semaine, faire un rapport hebdomadaire en jurade, et soumettre les cas litigieux à la justice.

Les statuts de 1711 doublent la durée du mandat, espacent les visites dont l'obligation devient mensuelle, mais multiplient les secteurs visités : on ajoute les revendeurs de vieille ferraille, les *entreprises de bâtisse* des maçons ou architectes et charpentiers ; la surveillance est censée s'exercer de jour... comme de nuit, dans les rues, à la recherche de marchandises interdites circulant frauduleusement. Etre bayle c'est un peu — ou davantage — sacrifier ses propres affaires, cela demande qu'on y consacre beaucoup de son temps. En compensation, ces mêmes statuts renforcent leur autorité vis-à-vis des membres de la communauté, exigeant que tous les maîtres se rendent aux assemblées où ils sont convoqués, interdisant de *quitter et sortir de l'assemblée que les délibérations ne soient conclues, arrêtées et signées, et seront tenus d'observer et exécuter ce qui aura été résolu à la pluralité des voix*. On peut voir là un écho juridique de la désunion qui règne alors au sein de la communauté : la délibération du 5 mai 1709 concernant le traitement à appliquer aux compagnons n'a été prise que par *la majeure partie de la compagnie*, on a dû prendre des avenants deux fois pour rallier d'autres maîtres et signifier la délibération aux cinq derniers récalcitrants à la fin du mois de juin¹⁰. Autre écho, *est défendu à tous les maîtres assemblés d'user d'aucunes invectives, violences, jurements, ni se médire et malfaire l'un l'autre* : certains ont ce qu'il est convenu d'appeler du caractère¹¹...

Les amendes, dues par toutes les sortes de contrevenants sont affectées par tiers, l'un à la ville, le second aux bayles en tant que tels et versé à la boîte de la communauté, ou de frairie, pour servir à leur tâche, et le dernier enfin, aux bayles *pour leur peine, salaire et vacation*, disent les statuts de 1591, *pour les engager d'autant plus à s'acquitter de leur devoir*, disent ceux de 1711¹²... La boîte est gardée par un maître agréé, elle est

garnie de trois serrures, et les trois clefs d'icelle gardées, deux par les bayles, et la troisième par un maître aussi agréé... et laquelle boîte ne sera ouverte, ni aucun argent mis, ni tiré d'icelle, qu'en présence des quatre bayles¹³. En cas de besoin, les membres de la communauté y contribuent.

Les bayles sont tenus de rendre compte à la fin de leur charge, et leurs comptes examinés par sept auditeurs, dont quatre anciens bayles.

La charge est extraordinairement lourde, tous doivent donc en prendre leur part, jeunes et vieux associés ; les noms que la fonction fait apparaître ne sont donc pas significatifs d'un rôle prééminent, ils font le tour de la communauté sans laisser personne à l'écart, quitte à punir sévèrement les manquements...

Les corporations sous le règne de Louis XIV deviennent un instrument de contrôle des artisans en même temps que de garantie de qualité ; et l'édit royal de 1673, répercuté plus tard en province, consacre également une mise sous tutelle de l'organisation qui s'exprime en partie par des mesures fiscales ponctionnant les ressources des communautés pour participer à l'effort de guerre : rachat d'offices, lettres de maîtrise¹⁴... La capitation va devenir impôt de corps : Pierre Dumayne en 1713 fait un prêt à la communauté, à intérêt au denier vingt, *pour payer la somme de sincens livres et les deux sols pour livre dont la répartition a été faite par les bayles et et signée de Mgr l'Intendant*¹⁵.

Sous ce régime la communauté va se fermer, se scléroser et devenir essentiellement un instrument répressif. Pourtant la maîtrise continuera d'être recherchée, sans doute parce qu'elle permet d'échapper aux tracasseries administratives des rivaux ; mais surtout parce que la notoriété acquise en pratiquant des prix bas et alléchants, il est tentant d'accéder à la notabilité et de pouvoir monter les prix. Pour ce faire, on profite au besoin de la vente des lettres de maîtrise fort coûteuses, qui évitent à Mayer, Valette et quelques autres de passer sous les fourches caudines de la corporation en 1768, ainsi remboursée de son avance. Et les aspirants continuent de narguer les maîtres, en attendant de le devenir...

La confrérie

La confrérie de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui se réunit dans l'église des Cordeliers, est organisée par les quinze articles d'un texte du 14 août 1714.

Elle prend en charge l'aspect religieux de la vie de la communauté et de ses membres, et exhorte

9 . Bayle : du latin *bajulus*, chargé d'affaire. Jurés : qui doivent prêter serment.

10 . A. D. Gir. 12 B 280.

11 . Le registre conserve le souvenir des excuses que Dumaine jeune doit à Carbonnel pour l'avoir giflé, du droit de *préséance* obtenu en 1756 par Gramidon sur un Dumaine... (A. D. Gir. C 1778).

12 . Un bayle négligent se verra par contre taxé de vingt livres d'amende.

13 . Le musée des Arts décoratifs de Bordeaux conserve de telles boîtes dites de confrérie ; ainsi celle des maîtres tailleurs bordelais datée de 1677 présente un joli travail de serrurerie. Catalogue *La clef et la serrure*, p. 55, n° 146.

14 . La création de telles lettres de maîtrise en 1631 (deux), 1648 (quatre), 1767 (huit) fait passer la communauté de vingt-deux maîtres en 1624 à trente neuf en 1768. En 1777, le document préparatoire à la capitation recense 58 maîtres...

15 . A. D. Gir. 3 E 15314, Nre Dubos, 22 octobre 1713.

à la pratique religieuse commune : fêter au mois de juin les saints patrons Pierre et Paul, par l'assistance aux Vêpres de vigile, à la grand messe et aux vêpres du jour, à la messe de requiem du lendemain célébrée pour les âmes des confrères décédés ; assister à la messe de huit heures chaque second dimanche du mois et aux fêtes de la Vierge ; offrir le pain béni. Les manquements donnent lieux à des amendes, qui prennent la forme de cire pour le *luminaire* de la confrérie.

L'adhésion à la confession catholique ne fait pas l'ombre d'un doute depuis la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Alors que des orfèvres, les Tostée, protestants, fuient jusqu'à Rochefort, en pays huguenot, il n'y a apparemment pas d'exemple connu de cas semblable chez les serruriers.

L'organisation de l'entraide communautaire est ici réduite à peu de choses : fourniture de cierges pour l'administration éventuelle du Saint-Sacrement ; assistance *selon leur pouvoir* et ensevelissement aux dépens de la confrérie du malade nécessiteux.

La confrérie dans sa totalité doit conduire en terre chacun des siens, d'anciens bayles parmi les plus récents portant les quatre bouts du drap mortuaire ¹⁶, et les six confrères derniers reçus portant le corps.

Chacun contribue à la trésorerie par quatre livres remises lors de la réception, deux livres lors de la fête chaque année, et trois sol à chaque décès pour faire dire une messe.

Enfin les confrères doivent avoir une réserve de luminaire, à savoir quatre cierges de deux livres chacun au moins, pour servir aux processions et enterrements ¹⁷.

En fait l'organisation existe depuis bien plus longtemps, on sent d'après les registres conservés depuis 1624 sa structuration progressive qui la lie de plus en plus au métier. A partir de 1630, on comprend par exemple que la *boîte de la frairie* devient une sorte de caisse noire où vont les *présents* extorqués aux aspirants.

L'assistance

Les statuts de 1711 se préoccupent de la veuve et de l'orphelin et organisent l'assistance.

La première peut garder boutique ouverte tant qu'elle vit honnêtement et *par elle gardant viduité*, tant qu'elle y est présente ; elle y fait travailler un compagnon à la seule condition qu'il soit envoyé par les bayles.

Les enfants qui seraient privés de leurs parents et sans ressources sont pris en charge par la compagnie, qui s'engage à faire des garçons des serruriers, et à accorder aux filles *une éducation convenable*.

Ce qui est complètement passé sous silence, c'est la très grande précarité de la condition de ces gens de forge au métier usant et qui ne bénéficient bien sûr d'aucune garantie. Beaucoup des serruriers dictant leur testament sont dans l'incapacité de signer, parce qu'ils ne peuvent bouger le bras, ou leur signature, comme celle de Charlut, est tremblée et à peine lisible ¹⁸. Quelle que soit leur aisance préalable, le couple sans descendance mâle capable de continuer le métier, ou sans enfant susceptible de soutenir leurs vieux jours, court vers la mendicité. La maladie, le travail qu'on ne peut assurer, les médecins et médecines qu'il faut payer, tout cela a vite fait de ramener à rien les efforts de toute une vie. C'est le cas d'Antoine Dorse, par exemple. Et face à cela, c'est une solitude totale : on sent bien comment on se soucie surtout dans la réglementation que la misère de l'un n'entache pas la façade sociale de la corporation ¹⁹.

L'accès au métier

Cela passe d'abord par l'apprentissage. Les règles en sont arrêtées et publiées en 1711. La durée est fixée à quatre ans, le contrat devant être passé chez notaire en présence d'un bayle ²⁰ et donnant lieu au paiement de trois livres de cire blanche au service de la confrérie. Aucun maître ne peut avoir plus d'un apprenti à la fois, sauf la dernière année pour assurer la transition.

Le serrurier *s'oblige de parachever, de montrer, et enseigner à son apprentif led. mestier de serurier à tel point qu'il soit perfectionné icelluy à la fin de son temps*; Jean Dumaine dans un cas particulier, s'engage même *de le montrer à designer suivant led. mestier de serurier* ²¹. L'apprenti en bonne santé est nourri à l'ordinaire de la maison, malade il ne l'est qu'à condition que la maladie de dépasse pas huit jours. Le blanchiment, les remèdes, ce qu'il ferait éventuellement perdre ou ce qu'il *friponnerait* dans la boutique sont à la charge du père, qui s'engage à veiller personnellement à son assiduité, à peine de payer un serviteur de remplacement.

En revanche, Dumaine promet à son apprenti cinq sols tous les dimanches, dix aux fêtes annuelles, et 45 livres à mesure que l'apprenti les demandera. Le jeune homme, Paul Ollivier, fils d'un maître menuisier, a commencé un apprentissage chez Jean Martial quatre ans et deux mois plus tôt, *... sans avoir passé d'escript, que seulement la parole d'honneur, et ne se trouve pas capable dans le métier de serrurier pour travailler en tant que garçon chez les maîtres*. Martial est un curieux personnage, il ne lui a peut-être rien appris ou le jeune homme n'a rien pu apprendre à cause du climat de terreur qui règne chez l'artisan furieux ²². Mais cela ressemble aussi à une mise au pas de la part de la communauté

16. *Brodé, frangé*, il est acheté 14 livres en 1689.

17. Les présents extorqués aux aspirants Dumaine et Hullin permettent de commander à un orfèvre *une paire de burettes et un bassin d'argent... pour servir au service divin* en 1680. A l'enterrement d'un Dumaine en 1787, on a payé le cercueil, les droits de l'église, *la femme qui l'a veillé et mis au suaire*, six cierges, l'offrande, on a *porté et rapporté les flambeaux* : en fait-on autant pour un membre moins éminent de la communauté ?

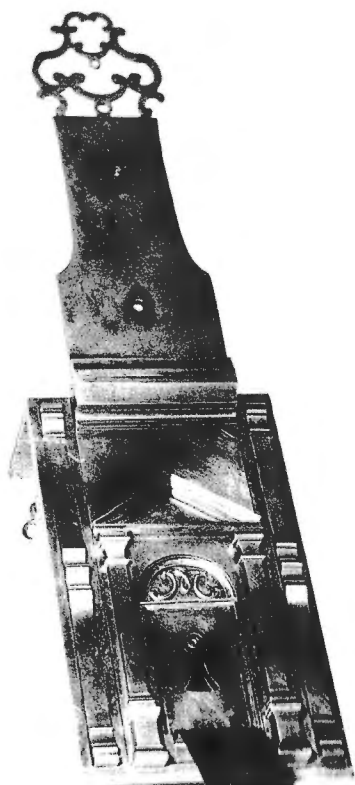
18. Cela correspond aux atteintes d'une maladie professionnelle bien connue du corps médical.

19. Même si on accorde réellement une pension annuelle de 30 livres au malade comme à la veuve à la fin du 18^{ème} siècle.

20. A Paris, l'obligation d'un acte notarié remonte à 1650 et la durée est fixée à cinq ans. A. M. Bruleaux, « L'organisation du métier du Moyen Age à nos jours », *Métiers d'Art*, avril 1982, p. 44.

21. A. D. Gir. 3 E 15316, Nre Dubos, 9 septembre 1715.

22. Voir notice.



581. — Serrure de coffre à moraillon d'un aspirant dit sans qualité, marquée d'un poinçon aux trois croissants.

devant une infraction à la nouvelle réglementation : *led. Ollivier père se trouve dans la nécessité pour l'avantage de son fils* de lui faire faire un nouvel apprentissage de quinze mois bien enregistré...

Plus généralement, les contrats montrent que l'âge varie entre quatorze et dix-huit ans, et qu'on demande parfois aux parents de payer une somme qui sert de provision en cas de *friponnerie* ou d'absence ; ainsi Mathurin Fuet prélève 30 livres sur les 60 données au contrat d'apprentissage *pour payer des compagnons que led. Fuet a été obligé de prendre*²³. Le droit de frairie fixé à 3 livres peut doubler²⁴ ; et la durée s'allonge, passant de trois ans en 1703 à cinq et même six ans en 1752²⁵.

Il faut que tout se passe dans les règles de l'art, car cela conditionne l'accès à la maîtrise, qui reste à Bordeaux une étape presque inévitable à plus ou moins long terme. C'est le premier point abordé par les deux versions de référence des statuts, et les bayles s'engagent à garantir ainsi l'exigence de la qualité, que l'expression *travail de maître* ne soit pas un vain mot.²⁶ Rappelons que la maîtrise obtenue à Paris est censée valoir partout en province.

Pour être reçu maître, il faut faire preuve de qualités morales ; à *l'homme de bien, de bonne vie et honneste conversation, sans aucun blâme ni reproche* du XVI^e siècle, les statuts de 1711 substituent l'obligation d'être *catholique, apostolique et romain, de bonne vie et mœurs* : la profession est fermée aux autres, et si Bordeaux est globalement libérale, la corporation, les corporations ne le sont pas. Une enquête doit être menée : parmi les trop rares archives communautaires conservées se trouve la lettre de l'aspirant à la maîtrise Antoine Payen, en 1755, dont les témoins sont François Bonenfant, maître serrurier habitant rue Bouquière, âgé de soixante ans environ, et René Poitevin, rue du Parlement, âgé de soixante-trois ans²⁷ ; ou celle d'André Sinel en 1766, dont les témoins sont André Bautier, maître demeurant près l'hôpital Saint-André, et Pierre Bobot, demeurant au Puits-des-Cazaux. Ce sont des anciens qui parrainent. D'autre part, il faut être *habile, suffisant, idoyne et bien expert audict art et faire son chef d'œuvre au dire et regard des quatre bayles*, qui se réservent le droit exclusif de fixer les conditions.

Quels que soient les désirs et les capacités des aspirants, et tout particulièrement des serruriers en grand (ou des feronniers, ainsi que l'on dit de nos jours), ils doivent impérativement présenter une clef et sa serrure, le travail étant accompli au domicile de l'un des bayles et examiné à différentes étapes de sa réalisation ; il faut commencer par la clef...

En 1593, les statuts se contentent d'énoncer l'interdiction du travail en chambre, ce que l'on comprend bien pour des raisons de surveillance, et l'obligation d'être maître pour tenir boutique ouverte. Le compagnon aspirant qui a fait son apprentissage à Bordeaux, est requis de faire *une serrure à cinq pertuis* ; le chef-d'œuvre de l'aspirant dont l'apprentissage s'est déroulé ailleurs est laissé à l'entière discrétion des maîtres.

L'aspirant doit acquitter pour prêter serment trois livres *bourdelois* pour les réparations de la ville.

Le contentieux entre les autorités et le dénommé Jean Goupil, en 1526²⁸, révèle le jeu auquel pouvait se livrer le compagnon mal intentionné : ouverture d'une boutique en dépit de l'interdiction, puis manifestation du désir de faire le chef-d'œuvre, qui éteint toute action judiciaire, et on recommence...

L'affaire Charles Martial, dit Limousin, en 1659,²⁹ est une de celles qui révèlent des dissensions entre les bayles et des membres plus conservateurs de la communauté, qui accusent leurs responsables de laxisme à l'égard de l'aspirant. En fait, précisément au moment où se développe le recours à l'art du serrurier pour la sécurité des biens et le décor architectural ou mobilier, la communauté locale s'arme pour la lutte contre les compagnons libres qui, leur prenant une part d'ouvrage, sont accusés d'incapacité ; on ferme l'accès de la profession aux étrangers, avec un traitement discriminatoire entre les trois catégories d'aspirants qu'exposent les statuts de 1709.

Est d'abord envisagé le cas de l'aspirant dit *sans qualité*, c'est-à-dire le compagnon qui n'a pas fait son apprentissage à Bordeaux. Il doit servir les maîtres bordelais pendant quatre ans et, muni d'un certificat l'attestant, *rendre ses devoirs et visites à tous les maîtres*, introduit par l'un d'eux, en une sorte de rite d'allégeance, avant que les bayles ne le présentent à la compagnie, et n'ordonnent son chef-d'œuvre.

Celui-ci consiste : soit en une serrure de coffre à moraillon à quatre fermetures, le jour de la charnière d'articulation devant dessiner une étoile, le cache-entrée de serrure articulé à neuf nœuds, les ornements consistant en moulures et autres ; soit en une serrure de cabinet, à quatre pènes, dont un à demi-tour.

Cette dernière serrure est dite *à la moderne*, et comme le remarque avec un certain humour Duhamel du Monceau en 1767, *il y a certainement longtemps que ces sortes de serrures ont été véritablement modernes*³⁰, le caractère gothique de leurs ornements ramène de fait loin dans le temps passé...

23. A. D. Gir. 3 E 15455, Nre Pallotte, 11 mars 1748. Résiliation d'acte d'apprentissage.

24. A. D. Gir. 3 E 15341, Nre Dubos, 31 août 1740, f° 433.

25. A. D. Gir. 3 E 2812, Nre Cassaigne, 5 juillet 1705 ; 3 E 15459, Nre Pallote, 16 mai 1752...

26. Un tout petit nombre des apprentis enregistrés chez les maîtres bordelais accède ensuite à la maîtrise.

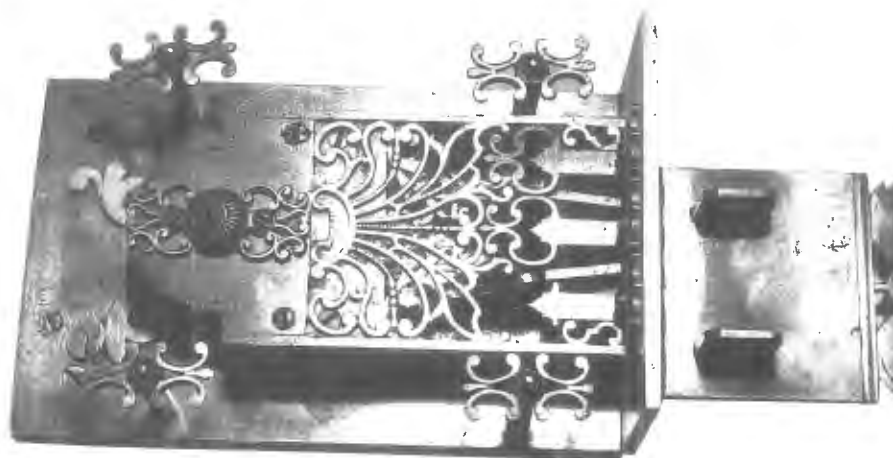
27. A. M. Bdx. HH 119.

28. Voir sa notice.

29. *Idem*.

30. *L'art du serrurier*, p. 203.

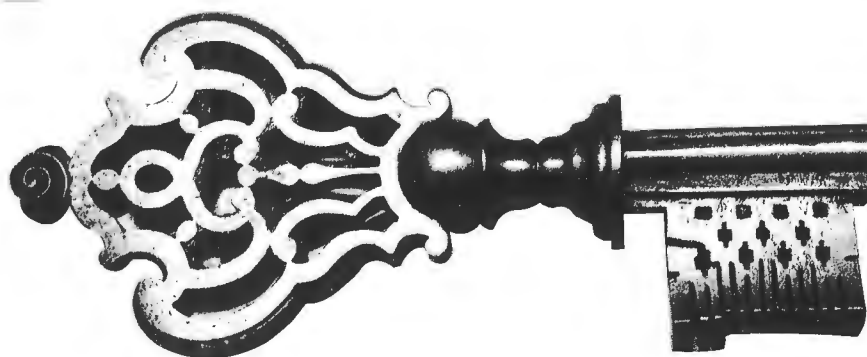
582



583

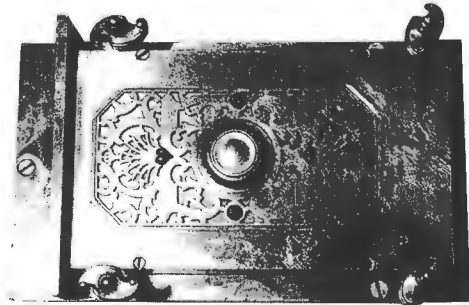


584



586

585



587

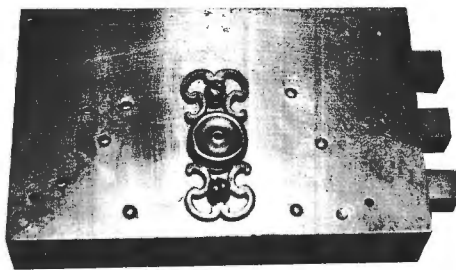
582. — Serrure de coffre à morailon et sa clef. Décor d'architecture classique, chiffre M sur le tympan.

583 et 584. — Serrure de coffre à morailon et sa clef. Décor d'architecture classique, chiffre JMP, foncet ouvragé au revers. Clef à double forure, le paneton est ajouré de sept pertuis et de quinze rateaux; chapiteau et couronnement très travaillés.

585, 586 et 587. — Serrure de cabinet à la moderne d'un aspirant dit sans qualité (bien qu'à trois pènes au lieu de quatre) avec sa clé. La boîte est décorée d'un travail en orbe-voie de grotesques rocaille au palâtre, encadrant un décor d'architecture, et de palmettes au foncet.

588

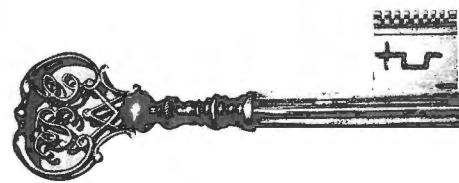




589

La clé a un panneton ajouré de onze pertuis, fendu de douze rateaux ; la tige est en tiers point cannelé, à double forure en trèfle portant sa queue ; le chapiteau supporte un couronnement très ouvragé, sommé d'un motif spiralé.

588 et 589. — Serrure de cabinet «à la moderne» à trois fermetures ; le foncet est décoré en orbe-voie de compositions de palmettes encadrant un chiffre ; PL. La boîte est marquée au poinçon des trois croissants. 590 et 591. — Clef à tige en tiers point cannelé, panneton découpé d'une bouterolle et d'un rouet, fendu de huit rateaux ; le chapiteau porte un anneau en cuisse de grenouille, encadrant un chiffre, BC et des attributs d'architecture, compas et pied de roi. La serrure présente le canon foré à trèfle.



590



591

Les clefs, dont l'anneau doit être suivi d'un chapiteau, sont forées : à double forure d'une seule pièce pour la serrure de coffre, à trèfle portant sa queue pour la serrure de cabinet. Les pannetons doivent être découpés de sept pertuis alternativement, jusqu'au nombre de vingt et un... selon l'ordre des bayles.

Duhamel du Monceau explique que le nombre de pertuis est fonction de l'ordre de présentation des candidats aspirants³¹ ; malheur à celui qui se présentait lorsque le nombre des pertuis était devenu grand... Il remarque que l'ouvrage étoit toujours très long. La clef et la serrure étoient si chargées d'ornements, de vuidanges, de sculptures, de charnières, d'un si grand nombre de dents et de rateaux fendus comme les dents des peignes et de forures difficiles, qu'il y avoit telle clef qui ne pouvoit être finie en moins de six mois par un ouvrier diligent et habile ; la clef et la serrure ensemble l'occupoient près d'un an, et quelquefois jusqu'à deux...

... Mais comme un ouvrier capable de les exécuter n'étoit pas souvent en état d'employer en pure perte le long temps qu'elle demandoient, une sentence de police du 29 juillet 1699 leur a substitué d'autres chefs d'œuvre : cette assertion de Duhamel du Monceau³², n'est pas du tout vraie pour Bordeaux. La serrure du chef-d'œuvre d'Antoine Payen datée de 1755 en témoigne assez ; et pourtant il épouse une fille Dumaine...

Enfin si le chef-d'œuvre est reconnu conforme aux règles de l'art, l'aspirant peut être présenté à MM. les Maire, sous-maire et jurats

pour la prestation de serment. Il doit alors acquitter la somme de 80 livres pour la boîte de la communauté des maîtres, et trois livres pour les réparations de la ville³³.

On est un peu moins exigeant pour le compagnon qui a fait son apprentissage chez les maîtres bordelais. Il doit néanmoins, celui-ci terminé, s'engager à servir les maîtres pendant une durée de cinq ans, à Bordeaux ou ailleurs.

Son chef-d'œuvre : une serrure à la moderne à trois fermetures ; la clef est à cinq pertuis, la tige en tiers-point cannelé, portant son canon³⁴, et l'anneau accompagné d'un chapiteau. L'ornementation est à la discrétion des maîtres.

On exige de lui trois livres pour les réparations de la ville, et quarante livres pour la boîte, soit la moitié de celle exigée de l'aspirant sans qualité.

Régime doux pour le fils de maître bordelais : il doit réaliser une serrure à la moderne, à deux pènes, dont un à demi-tour, et une clef à deux pertuis ; et on n'exige de lui que dix livres de paiement.

Il est clair que les maîtres bordelais réservent une porte étroite aux compagnons venus d'ailleurs, menaçants pour leur survie économique.

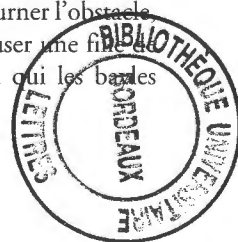
Il existe bien un moyen de tourner l'obstacle de manière diplomatique : épouser une fille de maître, ou encore une veuve à qui les bords

31. D'après le vocabulaire de Duhamel du Monceau, les pertuis sont les ouvertures qui sont faites au panneton, et qui sont plus évasées que les fentes ; ils n'ont aucune communication entre eux ni avec les bords des pannetons. Ils sont différents des rouets, (fentes qui sont ouvertes sur les côtés des pannetons, en croix de Lorraine, de Saint-André, en pleine croix, à faucillon, en fût de vilbrequin) et différents également des rateaux (entailles creusées sur le museau du panneton et formant des dents). A Paris, celles qui étaient proposées aux aspirants d'apprentissage avaient le moins de pertuis : sept... Celles qui étaient ordonnées aux aspirants sans qualité en avoient de 7 à 21.

32. C'est peut-être sur l'ambiguïté de cette phrase que repose l'idée couramment reprise que le chef-d'œuvre pouvait être autre chose qu'une serrure ; en fait Duhamel du Monceau parle d'une simplification, mais les recherches de A. M. Bruleaux montrent bien que le chef-d'œuvre reste obligatoirement une serrure, à Paris, également jusqu'à la fin du XVIIIe.

33. Cette dernière somme reste constante.

34. Le canon d'une serrure à broche est une espèce de tuyau dans lequel entre la tige de la clef et qui sert à la conduire.



envoient gracieusement un compagnon pour l'aider à garder la boutique active ; pour peu que la veuve ou la fille soient charmantes ou le compagnon entreprenant, les affaires tournant, le second épouse la première, obtient d'autant plus facilement sa maîtrise et les choses rentrent dans l'ordre. Vlechman épouse ainsi la veuve d'Etienne Dumas en 1749, Kauzac une petite fille de Jeanne Rimbaud³⁵. Cela n'est pas écrit, on n'a pas d'écho plus précis pour les serruriers, mais les maîtres tailleurs de Bordeaux justifiaient les droits élevés — 300 livres — imposés aux nouveaux maîtres en alléguant qu'ils encourageraient les compagnons à épouser leurs filles³⁶, et les orfèvres justifiaient la limitation du nombre de maîtrises dans les années 1670 d'une manière identique.

Il est un autre moyen qui n'est pas évoqué : c'est consentir *un présent* au métier en bel et bon argent. Cet euphémisme cachait, on le savait, des droits d'entrée conséquents. Si conséquents qu'il a bien fallu en conserver une trace écrite en cas de besoin. Entre 1739 et 1762, on exigera des aspirants Bautier le Normand, Houdard, Perrain, Lafon, Lague et Auger des sommes allant de 750 à 1200 livres, en contrepartie desquelles on les dispense de faire le chef-d'œuvre. Celui qui n'accepte pas le marché est en butte à des actions en justice et tracasseries diverses incessantes : c'est le cas de Pierre Kauzac, qui s'entête à faire un chef-d'œuvre réputé infaisable³⁷ !

Est-il bien utile de préciser que l'aspirant maître à ce prix s'empresse de rejoindre la politique de la communauté dès qu'il est intégré ?

En fait, il est clair que seuls les plus remarquables aspirants venus de loin peuvent réussir à s'imposer, mais ils furent nombreux, et c'est à eux, les étrangers à la ville, que paradoxalement le musée des Arts décoratifs de Bordeaux doit ses plus remarquables chefs-d'œuvre de serrurerie, comme ils ont créé en grande partie la ferronnerie innombrable de nos demeures. C'est une preuve supplémentaire de l'acculturation réussie par Bordeaux³⁸.

L'artisan travaillait le fer dans la masse, pour enlever une clef comme pour les grands ouvrages et les exemplaires dont l'anneau est resté inachevé sur autorisation des bayles don-
 592

Les compagnons

A la seule lecture des archives bordelaises consultées, il serait bien difficile de se douter que depuis 1645, la Sorbonne a condamné les compagnonnages, et que les règlements postérieurs

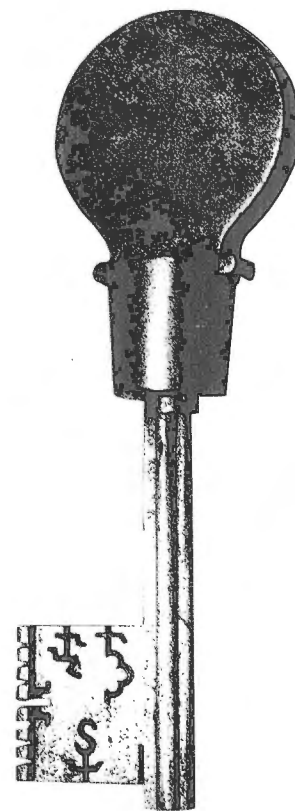
de Colbert, ordonnant la dissolution des associations ouvrières, sont depuis lors en voie d'application. Dès le milieu du XVII^e siècle, on voit concurremment maîtres locaux et compagnons exercer leur activité. On a eu l'occasion déjà de s'apercevoir combien ces derniers avaient été nombreux à Bordeaux, et combien on leur devait.

Ils peuvent s'établir librement, en dehors de tout contrôle de la jurande, dans deux sauvetés principales : celle de Saint-Seurin hors les murs, où se regroupent de très nombreux artisans libres, et, en ville, la sauveté de Saint-André, et même celle de Sainte-Croix pendant un temps³⁹. La Monnaie semble avoir bénéficié des mêmes facilités.

Mais on en a besoin chez les maîtres également. Ils sont particulièrement importants pour le bon fonctionnement des boutiques des serruriers en grand. Les gravures de l'époque, par exemple celles de l'*Encyclopédie*, montrent que plusieurs personnes sont nécessaires aux grands travaux : un maître serrurier pour diriger le travail du geste d'un petit marteau, presque maître du travail comme on dit maître de musique ou de ballet, rythmant la frappe et la conduisant, pour deux compagnons qui manient le marteau dit à *frapper devant*. Il reste du travail dans l'atelier, actionner le soufflet de forge, découper, relever, limer, et autres menus travaux qu'on peut confier à l'apprenti. Ce chiffre de trois hommes et un apprenti peut sembler un bon critère pour apprécier, à partir des documents de la capitation, les ateliers capables de réaliser de grands ouvrages.

L'embauchage est donc un des sujets sur lesquels on reviendra régulièrement. Si la ville et les maîtres riches et importants ont tout à gagner à leur présence, stimulation, prix bas, il s'agit néanmoins de contrôler une population mouvante et prompte à s'enflammer, faisant peur à coup sûr au petit artisan. Les maîtres sont donc déjà divisés entre eux. Les versions successives des statuts (1651, 1689, 1709, 1752, 1781) reprennent, toujours en insistant davantage, la même chose et s'ajoutent les unes aux autres jusqu'à l'ultime édition de 1786 : cela signifie bien que l'on ne contrôle pas grand chose.

De grands ateliers, loin de redouter la présence des compagnons, fonctionnent avec leur concours : ils sous-traitent une partie de leurs gros marchés secrètement. En 1726, Dominique Passart, *un des maîtres qui se donne beaucoup d'autorité parce qu'il est serrurier de la ville où il tient chez lui les nommés Fournau dit Tourangeau, Cousin dit Poitevin et René Poitevin, qui tient chez lui les nommés Mansau, Condom et Poitevin* sont très impliqués dans un conflit entre la communauté et les compagnons. Ceux-ci abrités



592

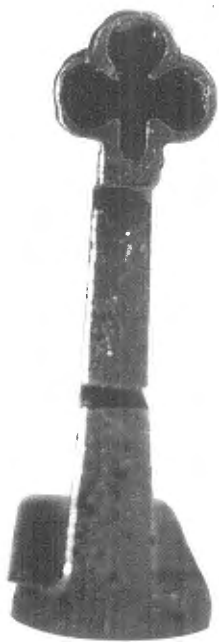
35. Voir les notices.

36. *Anciens et nouveaux statuts*, cités dans *Bordeaux de 1453 à 1715*, p. 502.

37. Il faut dire à la décharge de la communauté qu'en 1745, le Roi a créé par édit des offices d'inspecteur et contrôleur dont le prix a été fixé à la somme de 3600 livres, ce qui l'oblige à emprunter par constitution de rente ou prêt au denier vingt. Voir p. 295.

38. C'est une explication qui n'est pas limitée au seul Bordeaux d'ailleurs. Le musée des Arts décoratifs conserve une collection remarquable d'ouvrages de maîtrises. Ils étaient autrefois précisément attribués : à Moreau (1737), Payen (1755) Piron (1758), Chaventon (1759), au fils de maître Moutard (1670), de maître Guignaud (1683), de maître Louis Prunié (1779), de maître Dumaine (1748), ainsi que le mentionne le catalogue de la 11^{ème} exposition de la Société philomatique en 1865, comme prêts du musée de Bordeaux. Mais malheureusement, comme le signalait X. Védère dès 1955, «il ne nous est plus possible de rendre à chacun ce qui lui appartient», à l'exception de celui de Payen, qui porte fort
 310 opportunément son nom ; dates et prénoms sont par ailleurs inexacts pour la plupart.

39. La Sauveté fut reconnue par les jurats en 1655 (A. D. Gir. H 920) et sacrifiée par les religieux qui y renoncèrent en 1746, le 29 août (A. D. Gir. H 1127) ; J. A. Brutails «Notes sur les Fonds Bénédictins et les sauvetés», dans *Notes sur les anciennes confréries* et A. Chauliac, *L'église Sainte-Croix de Bordeaux*, p. 303.



593

592. — Clef de Chef-d'œuvre inachevée (aspirant d'apprentissage ?).

Le panneton est à bouterolle, trois rouets et sept rateaux ; la tige, en tiers-point cannelé et forée à trèfle portant sa queue. Le chapiteau et l'anneau sont juste ébauchés et les découpures indiquées par la gravure. L'aspirant a pu être dispensé de la poursuite de son travail au vu de ce qui était déjà fait.

593. — Section de la tige forée à trèfle et du panneton.

à Saint-Seurin par le père, Narbonne, défendent les boutiques, taxent les nouveaux arrivants, placent à leur gré. Si on a besoin d'eux, il est évident que l'on a intérêt à composer.

En 1759 Jean Dumaine à son tour est en contravention ; il est coutumier de donner des ouvrages et de faire travailler des contrevenants, notamment les nommés Contois et Langevin compagnons serruriers de Saint-Seurin ; que même led. Jean Dumaine a envoyé plusieurs fois son garçon nommé Fleurent dans les boutiques que led. Sieur fait travailler pour les aider à travailler sur les ouvrages qu'il leur donne à faire⁴⁰...

Les compagnons peuvent en outre bénéficier de l'appui des autorités : ils participent aussi bien aux ouvrages du Roi, de la Ville qu'à ceux de l'Eglise : Jean Vallet reçoit en 1707 la commande de la rampe du quai de Coulomb, émanant du Trésorier général ; François Jayer est employé par la Ville dix ans avant son accession à la maîtrise, qu'il obtient par achat de lettres ; Pierre Kauzac reçoit la commande de grilles pour Saint-Michel avant même d'avoir été candidat à la maîtrise et, quand il le sera, il aura le soutien de certains maîtres contre le reste de la communauté, et surtout celui de la Ville... Cette impression que la Ville depuis longtemps est favorable aux compagnons, dont m'avait fait part M. P. Roudié, est plusieurs fois confirmée. Sans doute peut-on remarquer que, du fait de l'activité économique principale de la ville, commerce et négoce, la jurade est aux mains de ceux qui les pratiquent, et non en celles des artisans comme en bien d'autres villes.

C'est que les compagnons pratiquent des prix inférieurs à ceux des maîtres, ce qui attire la clientèle évidemment. Kauzac en 1751 prend cinq livres de moins au quintal de fer travaillé que Vallet et Laporte en 1748, trois ans auparavant. C'est bien le reproche que les maîtres adressent aux non-maîtres dans l'enquête sur les communautés de 1751-1752. Dans l'enquête plus tardive de 1768, les serruriers maîtres exposent que la désunion des non maîtres qui payoient ci-devant avec eux leur porte un préjudice considérable, que ces non-maîtres au nombre de 28 font presque tout l'ouvrage, qu'on s'adresse à eux par préférence dans l'idée d'un meilleur marché, que cependant les charges sont médiocres et les maîtres fort taxés⁴¹.

Les statuts de 1711 précisent qu'il est défendu de suborner les compagnons les uns des autres ; on demande quinze jours de préavis au compagnon qui quitte son maître, huit jours au maître qui renvoie son compagnon. Si un maître s'en trouve privé, celui qui en a trois sera tenu de lui en donner un étant juste que chacun puisse s'employer à servir le public et à entretenir leur boutique : on sent bien toutes les affaires qu'il y a là derrière.

L'ouverture des grands chantiers autour de la place Royale appelle toujours plus de compagnons attirés par l'embauche. Cela ne contribue pas à les rendre plus sages : en 1743, par exemple, deux garçons serruriers sont condamnés par le Parlement à cinq ans de bannissement de la ville et de la banlieue de Bordeaux, et à cinquante livres de dommages-intérêts pour attroupement et excès. Une revendeuse de vin qui se disait leur mère se voit infliger une amende de 30 livres⁴².

En 1752, on veut lutter contre les attroupements et assemblées illicites des compagnons... et empêcher qu'ils ne s'embauchent entr'eux et ne placent à leur gré, quand il leur plaît et selon leur caprice, ceux qui arrivent... chez les maîtres et non-maîtres des sauvetats Saint-André et Saint-Seurin, le tout en prélevant un droit de six livres⁴³. On veut empêcher les compagnons de disposer à leur gré de l'embauchage, car il semble qu'ils accordent ou retirent les compagnons nouveaux à leur fantaisie, faisant au besoin le vide chez les maîtres qui n'ont pas l'heur de leur plaire, lorsqu'ils ont quelque prétexte de mécontentement.

On préconise donc la création d'un Bureau, où le Buraliste nommé par la communauté harmonisera offre et demande d'emploi, tenant le rôle (la liste) des compagnons, et des maîtres et non-maîtres qui les recevront. Les compagnons ne devraient pouvoir s'embaucher sans un biller du buraliste, ni quitter le maître sans un congé écrit. On a si peu confiance en la communauté que trois maîtres sont préposés à surveiller la conduite du buraliste ou des maîtres. Et pourtant, en 1757, en 1766, la ville de Bordeaux tout entière est interdite par les compagnons serruriers ; en 1771 c'est seulement une boutique... Après la suppression momentanée des corporations par Turgot en 1776, tous les maîtres sans jurande (l'expression est parlante d'elle-même) dénoncent les troubles continuels entre eux et les maîtres jurandés, ayant occasionné fréquemment des saisies⁴⁴, amendes, procès civils et criminels, sous les prétextes des privilèges de maîtrises. Ils expliquent que s'ils ne se sont point fait agréer dans la classe de leurs adversaires, ce n'a été que par défaut de moyens suffisants pour fournir aux gros frais par un usage établi entre eux, contraire aux statuts. C'est dénoncer cette fois le coût excessif, gonflé de manière occulte pour tourner la réglementation fortement contrôlée par l'état, de l'accès à la maîtrise⁴⁵. Il peut s'agir de régaler les maîtres affectés à la surveillance du chef-d'œuvre pendant la durée de celui-ci, puis la communauté lors de l'accession : on arrive à des sommes proportionnellement énormes, totalement dissuasives, et incontrôlables puisqu'implicites. Le même texte se réfère à l'édit de juin 1777 portant règlement de maîtrise pour la ville de Paris et son ressort et demande dans la ville de Bordeaux semblable règlement qu'à Paris, sans succès.

40 . A. D. Gir. C 1778, 1777.

41 . A. D. Gir. C 3093.

42 . R. Passet, *L'industrie dans la Généralité de Bordeaux*, 1954, p. 138.

43 . J. Cavignac, *Le compagnonnage dans les luttes ouvrières au XVIII^e siècle, l'exemple de Bordeaux*, p. 389-390.

44 . Les saisies se font sur les outils, les marchandises, les enseignes...

45 . A. D. Gir. C 307, pièce 42. 26 janvier 1780.

Deux livres de compagnons sont conservés aux archives départementales⁴⁶. Ils donnent une idée du large éventail de provenance, des amendes qui frappaient les manquements aux règles internes, blasphèmes et autres excès.

Il y est question de *Madame Genois, mair des companions serrurie, demeurant à Bourdo au faubourg Saint-Surin*.

On y trouve aussi l'inventaire du bagage d'un compagnon, Pierre Lalemant, décédé pendant son séjour bordelais en 1757, estimé à trente trois livres six sols. Il y a là ses vêtements de travail, deux chemises, un gilet bleu et une veste,

et ceux de fête, la chemise garnie, un col, deux paires de gants blancs de peau, et une paire de gants de coton, une paire de demi-guêtres, quatre paires de bas, un bonnet de coton et un mouchoir. Pour son métier, il transporte dans son baluchon modèles et outils, *un paquet de dessaint, un paquet de pierre brune, un culot et un rinsaut, un fauret, deux cef, quatre taraut...* Le petit *livre bluet* est vraisemblablement l'un de ceux répandus par les colporteurs, pour le délassement. On y voit à la fois la silhouette rendue familière par les représentations de *conduite*, et la preuve, s'il en était besoin, que les modèles circulent.

Les matières premières

Le combustible et le fer

Les derniers articles des statuts concernent un privilège particulier concédé aux serruriers : il est permis aux maîtres de faire venir à leurs risques et périls, à leur compte, du charbon de terre pour la fabrique de leurs ouvrages (faute de quoi le public pourrait en souffrir) ; de plus, à l'arrivée d'un tel chargement, les serruriers ont priorité sur les marchands pendant trois marées pour acheter selon leurs besoins.

Ce qui apparaît au premier abord incongru dans une telle réglementation fait écho en fait au problème fondamental de la proto-métallurgie industrielle au XVIII^e siècle : la pénurie de bois. Celui-ci est indispensable à toute la production des arts dits du feu comme aux teinturiers et autres. Et son prix fonction de sa rareté : les seigneurs, comme le roi, tirent profit de leurs forêts.

Alors qu'il y a du minerai de fer, de plus ou moins bonne qualité il est vrai, presque partout en France⁴⁷, et des forges et fourneaux en grand nombre, la pénurie de charbon de bois nécessaire au traitement est à l'origine de la rareté de la production. Dans la région, le cas de la forge de Saint-Georges de Monclar, près de Bergerac, est exemplaire. Cette forge *peut couler les canons... qui arment les vaisseaux du roi et marchands*, elle fabrique également des chaudières à sucre pour l'Amérique française, des pots pour l'Espagne, et il en reste beaucoup pour l'usage du pays. Mais *la forge de Montclar consomme dans deux fondages tous les bois de son voisinage à une lieue à la ronde ; il faut qu'elle attende ensuite au moins dix ans sans rien faire afin de laisser revenir les bois*⁴⁸.

La valeur du bois nécessaire est telle qu'on ne la retrouvera jamais sur la vente des fers⁴⁹. A la forge de Saint-Denis-sur-Sarthon, près d'Alen-

çon, le charbon [de bois] est donc l'objet le plus important et le plus fort d'une forge, puisqu'il fait au moins les deux tiers du prix du fer.

Si l'on ajoute que les exploitants sont généralement incompétents, et que les fers français sont l'objet de taxes, alors que les fers étrangers entrent librement, au grand dam des maîtres de forge, on comprend mieux pourquoi Bordeaux utilise du fer d'Allemagne, de Suède et même d'Espagne dont la qualité convient aux grands ouvrages.

P.J.9 Un texte produit par la Chambre de commerce de Bordeaux en 1732, à l'occasion d'un conflit avec les fermiers de la marque⁵⁰, éclaire de manière exemplaire sur la question du fer précisément les termes de l'échange extérieur tels que le conçoivent les économistes du libéralisme et que le pratiquent les négociants : la France, tout particulièrement Bordeaux, manque de sources d'énergie, bois et eau, pour transformer le minerai au demeurant abondant ; le commerce bordelais, en vins ou denrées coloniales, charge des navires à destination de pays mieux dotés sur ce plan ; le fret de retour est ainsi trouvé. Il s'en suit une juste spécialisation par régions et pays en fonction non pas tant des ressources de matières premières, que du moindre coût de production et donc de revente. Il s'agit pour les marchands négociants d'assurer le plus grand profit de leurs affaires par le prix faible du chargement de retour. L'impératrice de Russie doit même interdire qu'aucun vaisseau espagnol chargé de planches de sapin puisse sortir du port de Petersbourg, s'il ne comporte une certaine quantité de fer dont la valeur excède de beaucoup celle des planches⁵¹.

La remarque d'un observateur étranger intéressé apporte un complément ; elle émane d'un Suédois de passage, le pasteur Hallman, qui écrit à son correspondant Linné en 1755 et s'étonne

46 . A. D. Gir. 12 B 280, 1741 et C 3708, 1757.

47 . Mais on ne peut l'exploiter qu'avec l'accord du propriétaire.

48 . B. Gilles, *Les forges françaises en 1772*, p. 63. Et le problème est partout le même ; on connaît le cas des fours de verriers pyrénéens qui fonctionnent pendant huit mois, brûlant toutes les ressources dans un rayon proche, et puis démenagent selon un mode séculaire.

49 . Dans ce même ouvrage, la remarquable lettre de Turgot, p. 129. La conséquence libérale que tire Turgot de son analyse est que loin de devoir élever les droits de douane sur les produits étrangers, il faut que les pays développés fassent travailler le fer brut dans les pays neufs où cela ne coûte rien (Russie, Amérique) qui vont devenir de plus en plus lointains ; que la France soit à l'image de l'Angleterre, qui donne une plus grande valeur au fer qu'elle achète en Allemagne et dans le Nord, en le convertissant en acier et en ouvrages de quincaillerie. Pour cela il faut aussi supprimer, bien entendu, les droits sur les fers français.

50 . Cité en pièce justificative n° 9. A. D. Gir. C 4269. Les fermiers de la marque sont les collecteurs des taxes.

51 . A. D. Gir. C 3684. Le fer dit d'Espagne est-il alors vraiment espagnol ?

de la quantité de fer suédois employé par les Bordelais : c'est l'un des deux textes qui méritaient de figurer en exergue de cet ouvrage. Ses réflexions l'amènent alors à se demander comment on pourrait développer les relations économiques entre la Suède et Bordeaux, ce qui semble contradictoire. Mais en fait les métaux de l'Europe du Nord depuis longtemps transitent par l'Allemagne (Lübeck, Hambourg) et la Hollande, les cours étant fixés à Amsterdam ; d'où sans doute les appellations «fers de Hollande» et «fers d'Allemagne». Ce sont des négociants des Chartrons qui les importent, en particulier des Hambourgeois⁵².

En ce qui concerne le charbon, les mines françaises ne peuvent pas fournir aux dix neuf raffineries de Bordeaux les quatre cent tonneaux environ... dont elles ont besoin annuellement et les six cent tonneaux nécessaires aux forges et verreries de la ville, objet immense et qui forme près de dix mille tonneaux de mer, sans y comprendre les autres besoins de la province. Le charbon de Newcastle est réputé le meilleur ; celui de Bretagne est mauvais, celui de Cahors est dit inférieur à tous, crasseux, celui de Gaillac, le meilleur parmi les français, est néanmoins trop faible pour pousser le feu⁵³.

L'utilisation commode du charbon de terre se fait à Bordeaux à l'imitation de l'Angleterre.

On mesure mieux ainsi l'importance du privilège concédé aux maîtres serruriers bordelais par leurs statuts.

Origine des fers utilisés et prix

Il y a des ressources en minerai de fer à proximité du pays bordelais. Celui produit par les mines charentaises autour d'Angoulême est dit peu résistant. Il y a toute une métallurgie du fer développée dans le Périgord septentrional, en particulier à Savignac-Lédrier, où la forge, bien conservée et aujourd'hui sauvée grâce à l'archéologie industrielle, produit depuis le XVe siècle ; la fonte de grande qualité sera réservée au XIXe à la fabrication des canons de la Marine. En Quercy, ce sont les forges de Bourzollès. Au sud, à Uza, dans les Landes, possession des Lur-Saluces⁵⁴, des forges extraient le fer de l'aliès, comme on le fait dans la vallée du Ciron ; et à Mimizan, un minerai dit riche est extrait de la mine appartenant au Bordelais M. de Gombeau, et traité dans les forges de Pontenx : on en tire de la fonte pour les étuves et chaudières des raffineries de sucre, le gros fer se vendant directement aux marchands de Bordeaux, à 18 ou 19 sols le cent⁵⁵.

En effet, la production des forges de la Généralité de Bordeaux consiste pour l'essentiel en

produits de fonte, chaudières et poterie pour les Iles et l'Espagne dont Bordeaux est l'entrepôt ; mais aussi des chenêts, contrefeux, tourtières et autres. On fabrique également des outils agricoles, propres au labourage et à la culture de la terre. Le fer du Béarn travaillé dans la Généralité de Bayonne, de la meilleure qualité, doux, malléable et supérieur pour la lime et dont on tire également de l'acier excellent, chose rare en France, allait autrefois jusqu'à Bordeaux. Mais ces fabricants n'ayant pu soutenir la concurrence de l'étranger ont été obligés d'abandonner ces débouchés.

Contrairement à ce qu'avait souhaité Colbert (on en comprend bien la raison), les approvisionnements bordelais en fer consistent donc essentiellement en fers étrangers, du moins pour l'usage de la grande serrurerie. Je n'ai trouvé que deux fois mention de fer français : pour les grilles des Quais de la Bourse et des Douanes, qui ne sont constituées que d'un simple barraudage vertical, le devis parle de fer du Berry⁵⁶ ; et le devis de la Bourse réclame des fers de Suède ou de France⁵⁷. Si l'on consulte l'*Encyclopédie méthodique*, ou le Traité de serrurerie de Duhamel du Monceau qui lui sert de modèle⁵⁸, on apprend qu'il y a des mines importantes dans le Royaume : Champagne, Maine, Berry, Nivernois, Navarre et Béarn en fournissent beaucoup ; les fers les plus doux, c'est-à-dire les plus aisés à travailler au marteau et à la lime, sont les fers d'Allemagne et de Suède ; les meilleurs sont ceux de Berry.

C'est ainsi qu'un forgeron périgourdin, en 1705, s'approvisionne en fer chez le marchand bordelais Touges, en dépit des richesses locales⁵⁹.

Dans les documents consultés, les fournitures sont le plus souvent des fers dits d'Allemagne et de Hollande⁶⁰, en barres de fer plat, carré ou en feuilles. On a trois échantillons comparables :

en 1726, alors qu'il semble qu'une hausse importante soit intervenue depuis 1721, le cours des fournitures de Berthau s'établit comme suit :

- barres de fer carré et plat d'Allemagne, 18, 22, 21, et 24 livres le quintal (ou cent pesant = 100 livres).
- barres de fer petit de Hollande et en feuilles : 22 livres 10 sols le cent (les barres de petite section sont les plus chères)⁶¹.

en 1751, on a le détail des fournitures de Charlut, transcrit par J. A. Brutails :

- barres de fer carré d'Allemagne — 6 lignes — 36 Fr. 76 les 100 Kilos
- barres de fer carré d'Allemagne — 10 lignes — 32 Fr. 67 les 100 kilos
- barres de fer carré d'Allemagne — 15 lignes — 31 Fr. 65 les 100 kilos
- barre d'acier d'Allemagne : 1 Fr. 02 le kilo
- tôle fine : 1 Fr. 23 le kilo⁶².

52 . A. D. Gir. 7 B 1123-1168, Maison Bluth et Hopfner.

53 . A. D. Gir. C 4400.

54 . D'où peut-être l'importance des portails de Malle.

55 . P. Courteault, «L'industrie bordelaise et le combustible sous Louis XVI», *R. H. B.*, 1918-1919, vol. 11 et 12 ; d'après Le Baron Friedrich de Dietrich, *Mémoire sur les ressources du sous-sol de la région pyrénéenne* (1786).

56 . A. D. Gir. C 4499/5 ; Les forges du Berry sont spécialisées dans la fourniture de la marine.

57 . A. D. Gir. C 1191/113

58 . *Encyclopédie Méthodique*, Arts et Métiers mécaniques. Tome VII, p. 361 et suite ; H. L. Duhamel du Monceau, *Art du Serrurier*.

59 . A. D. Gir. 3E 24840, 30 juillet 1705.

60 . Les trufles de fonte pour les cheminées sont dites aussi de Hollande.

61 . A. D. Gir. G 2248 F° 48. La hausse mentionnée est à mettre en relation avec une instruction reçue par l'Intendant Boucher en 1724 où il est question de la cherté des métaux, que l'on compensait en exigeant des artisans des rabais (*R. Passet, l'industrie dans la généralité de Bordeaux sous l'Intendant Tourny*, p. 114.)

62 . J. A. Brutails, «La grille en fer forgé de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux».

La mention de francs et de kilos est troublante, et je n'ai pu retrouver le texte d'origine ; il y a certainement eu conversion, ce qui est bien gênant ; si le franc peut être considéré comme l'équivalent de la livre, on ne sait trop que faire des kilos et comment calculer le prix au cent pesant. En prenant le quintal ancien à 50 kilos environ, (Brutails donne 48,91⁶³), on obtient respectivement 17, 16 livres, et surtout plus de 50 livres pour l'acier d'Allemagne et la tôle destinée aux ornements (nombreux dans ce cas précis). Ce coût peut partiellement expliquer la préférence bordelaise pour un art linéaire des contours, aux dépens de grilles plus chargées. Cela permet de penser que le coût des grandes grilles à médaillons de la troisième période dut atteindre des sommets.

A la même date, les fournitures de Kauzac pour Saint-Michel sont différentes : c'est l'une des seules mentions trouvées des fers d'Espagne (la seconde est chez Jacques Bigot), et le résultat semble démontrer, bien que les fers d'Espagne soient réputés difficiles à travailler, leurs qualités de résistance ; or il est à peine moins cher :

- 50 barres de fer carré d'Espagne à 16 livres 10 sols le cent.
- 50 barres fer plat d'Allemagne à 16 livres le cent⁶⁴.

Tout le XVIII^e siècle emploie le fer carré, dit *carillon* ; l'*Encyclopédie*, à la suite de Reaumur sans doute, repris par Duhamel du Monceau, vante ce type d'ouvrages, qui *ont l'air plus mâle et plus satisfaisant à la vue que le fer en lame* ; le fer en lame caractéristique des ouvrages anciens est encore utilisé pour les panneaux de l'escalier de la Sacristie de Notre-Dame, à la porte du cloître de Sainte-Croix, et autres ouvrages à balustres comparables, mais dès 1714 aux balustrades de la Grosse Cloche, le *carillon* l'a remplacé.

En ce qui concerne le prix du fer ouvré, il évolue apparemment assez vite dans le premier

tiers du siècle : on passe de 30 livres la toise de garde-corps au Quai de Coulomb en 1707, à 100 livres la toise de rampe d'escalier à l'hôtel des Fermes en 1733 (date du devis) et 120 livres pour celle de la Bourse (devis de 1746).

Les chiffres suivants montrent une progression régulière du prix au quintal (au cent pesant = 100 livres) :

35 livres pour la porte de Tourny en 1745, 40 livres en 1748 à Saint-Michel, mais un peu moins, 38 livres 15 sols à la porte Dauphine et 35 livres seulement en 1751 à Saint-Michel (Kauzac) ; il semble que les grands travaux aient poussé les artisans à demander le maximum, la Ville et les paroissiens devant les ramener à un plus juste prix.

En 1752, le prix semble être fixé à 40 Livres jusqu'en 1760, où Kauzac, devenu maître entre temps, demande 41 livres 5 sols le cent, au grand dam de la Ville qui lui impose une réduction. A partir de 1773, on passe à 45 livres pour la grille du Chapeau rouge, jusqu'en 1780, où le tarif s'établit à 47 livres 10 sols (encore en 1784)⁶⁵.

En 1777, Bigot vend 50 livres la toise de balcon ou de rampe de M. Mocquart. Enfin en 1784, Moreau et Bigot font payer 250 livres la toise de rampe de Plassac, la différence s'explique par l'utilisation de la tôle.

Compte tenu du fait que les prix ne semblent pas fixés arbitrairement, mais semblent obéir, à quelques nuances près, au taux du marché, il devrait être possible de calculer un ordre de grandeur du coût des grands ouvrages quand il est inconnu.

On peut remarquer également que le travail parvient seulement à doubler le prix du fer fourni et encore dans le meilleur des cas, c'est-à-dire celui du fer bon marché ; on n'atteint même pas ce résultat si il y a emploi de tôle d'acier, qui nécessite cependant un travail hautement spécialisé.

La quincaillerie

Des contrats de bâtisse du début du XVIII^e siècle précisent que *toutes les serrures seront de ville et non de forest*⁶⁶, et l'expression est régulièrement reprise ensuite. Il y a donc opposition entre deux types de fabrication, qui peut être élucidée par comparaison. A Paris, dès 1602, des maîtres parisiens sous-traitent à un maître champenois la fourniture d'une centaine de serrures et de trente loquets. Mais au XVIII^e siècle «la clincaillerie provient désormais du Vimeu en Picardie et du Forez»⁶⁷. D'Aviler s'en fait l'écho : *On*

*a depuis quelque temps fait beaucoup de menus ouvrages au dehors que les marchands vendent à la douzaine... C'est bon marché, cela fait gagner du temps, il arrive même qu'on les utilise dans certaines maisons royales. Ce n'est pas aussi bon qu'un ouvrage de maître certes, mais il arrive que ceux-ci mêmes se servent de ce même expédient, et vendent ces ouvrages de dehors comme s'ils estoient faits entièrement de leurs mains, après y avoir seulement poli ou changé quelque chose*⁶⁸.

63 . J. A. Brutails, *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde*.

64 . A. D. Gir. G 2345, f° 82, 87, 58. Mais l'Espagne étant obligée d'importer des fers de Russie, il n'est pas impossible que la mention d'Espagne masque une provenance différente.

65 . Voir tableau récapitulatif.

66 . A. D. Gir. 3 E 8615, 10 février 1704.

67 . C. Prade, «Sur les traces des maîtres-serruriers», dans *Le Marais, mythe et réalité*, p. 210-211.

68 . A. C. d'Aviler, *Cours d'architecture*, 1710.

594. — Feuille publicitaire du marchand quincaillier Jean-Baptiste Barrot pour son magasin «A la Providence», place du Palais, à Bordeaux, en 1789.

Et en 1772, dans la Généralité de Grenoble, «la fine quincaillerie se tire toute de Saint-Etienne en Forez»⁶⁹. De Forez à *forest*, ainsi est sans doute élucidée une expression curieuse, signifiant tout simplement quincaillerie.

Une autre explication peut être proposée par analogie avec la brique «foraine» de Toulouse ; une origine issue du latin médiéval «foraneus», «qui vient de l'extérieur»⁷⁰. Cela correspondrait non seulement à une provenance du Forez, mais par extension également à celle de Picardie ou d'ailleurs. Les deux acceptions peuvent s'être contaminées.

La quincaillerie a d'ailleurs pignon sur rue à Bordeaux : Etienne Laporte, et Jean Lafargue, rue des Faussets, sont dits *marchands quincailliers* en 1748⁷¹.

À la fin du XVIII^e siècle, La Rochefoucauld, en 1782-1783, et Young, entre 1787 et 1789, en parlent tous deux comme d'un objet de commerce ; Young pour déplorer que la quincaillerie anglaise *envoyée ici ait été trouvée si chère qu'elle n'a pu se vendre en concurrence avec la quincaillerie française et allemande, excepté très peu d'articles*, en dépit du traité de commerce de Vergennes qui favorise si fort la vogue des poteries du Staffordshire ; et La Rochefoucauld pour compter la quincaillerie au nombre des marchandises objet de commerce avec les îles⁷².

Le Livre de raison d'Antoine Castera, (1711-1730), mercier-quincaillier, est une évocation riche de tout ce que ces marchands mettaient à la disposition de leurs clients en plus de la quincaillerie proprement dite : des bagues à portrait aux quarterons de plumes pour le lit, en passant par les flageolets et les cuillers à café, en une sorte d'inventaire qu'auraient aimé Prévert ou Boris

A LA PROVIDENCE.
Jⁿ. B^{te} BARROT,
Marchand Quincaillier, place du Palais, à Bordeaux, faisant le coin de la rue de la Chapelle St. Jean & la place du Palais, vis-à-vis la rue Poitevine,
VEND toutes sortes de Marchandises en Quincaillerie & Mercerie, comme Ferrements pour les maisons, en fer & en cuivre ; toutes sortes de Serrures à tour & demi, de Maître & de Picardie, pour portes de chambre & à meubler, de tout genre ; Fiches à vis & à croûte ; Tergettes, Loquets pour portes ; Garnitures de bureaux & pour secrétaires, à l'Anglais & à la Française, dorées, argentées & en cuivre uni, dans le goût le plus nouveau. — Fait fabriquer des Chandeliers pour les Eglises, depuis douze pouces jusqu'à cinq pieds de haut, en cuivre jaune poli, sauté & ciselé, doré en ce moule & surchargé très-finement, sur les dessins les plus nouveaux. — Fait exécuter parfaitement sur la Fabrique les dessins que l'on peut lui fournir, ou il en fournit lui-même de différents goûts. — On trouvera journellement dans son magasin de ces mêmes articles à choisir, de toutes les grandeurs, ainsi que de très-belles Lampes, Bénitiers, avec leurs goupillons ; Encensoirs, avec leurs navettes ; Barrotes, avec leurs bûches ; Croix processionnelles de toutes grandeurs, avec leurs bâtons d'ivoire, le tout en cuivre surchargé, & idem en cuivre jaune, poli & blanchi, tel qu'on peut le désirer, à un prix très-moderé, étant en relation avec les meilleurs Fabriciens de Paris pour ce genre d'ouvrages, & en reçoit en tout temps. Bouquets artificiels & Vases, seulement pour Eglises ; Cordons de Prêtre, de toutes façons. — Toutes sortes de Flambeaux pour la toilette de cabinet, argentés, en finilor & autres. — Toutes sortes de bons outils pour Menuisier & Charpentier, ainsi que pour tout autre genre de Métier. Limes & Rapes d'Allemagne & de France ; Acier Anglais pour Couveliers ; Cuivre jaune en planche. — Toutes sortes de Fûts de chaux, & autres pour l'Amérique ; Filloles à demi-arc, garnis en argent, en acier & en cuivre ; Soufflets à chevaux, à franges & à galons de soie ; Mords & Garnitures de bête montées, dorées & argentées ; Caparaçons de soie & en fil, de toutes façons, pour carrosses & chevaux de main ; Epérons argentés, Fourreaux de balaine. — Clous dorés, & Galons pour les amblemens & pour équipages. — Trompettes de guerre & Cors de chasse ; toutes sortes de Fincoux à peindre & à blanchir ; Vargettes pour habit ; Broches à frouter les apprêts ; Cordons & Anneaux à rideaux ; Poilons ; Clochettes & Mouvements ; Balais de crin à balayer ; toutes sortes de Feux à cheminée en fer poli, & montés en cuivre jaune, en doré & argenté, avec l'assortiment ; Soufflets à un & à deux vents ; Tréteaux, Damiers, Jeux d'Echecs garnis de leurs dames & pions ; Boîtes à quatre & à cinq paniers à jouer, garnis de leurs fiches ; toutes sortes de Couveliers, garnies en argent, & autres ; Cuillers & Fourchettes à soupe, argentées, & autres de composition ; Parafols de soie, Mouline à café, Hôpitaux en cuivre, & Théières de composition. — Robinets pour les caves & autres, pour le tirage du vin au fin, avec le foufflet & enrou ; Loces, & l'assortiment complet ; Ciseaux pour couper le poil aux chevaux ; Broches & Balais ; Pompes en bois pour arroser un jardin. — Toutes sortes de Bouteilles en verre, pour toutes & pour toutes, fourrées & non fourrées ; dito en argent-trefle, doublées en étoffe, à semelle de cuir ; Chaises de commodités & leurs pots vernissés, & généralement toutes sortes de Marchandises en Quincaillerie, Mercerie, dorées, argentées & surchargées, tirées par lui-même des principales Fabriques de l'Europe, en gros & en détail, à un prix très-moderé. — Ainsi qu'un grand nombre d'autres articles qui ne font pas être le petit Imprimé.

594

Vian. Des serruriers locaux, Gas, Dupuy, des menuisiers, des armuriers viennent s'y approvisionner ; il a également des relations commerciales à l'extérieur de la ville et même de la région. En particulier, il règle en 1712 à M. Paire, marchand de Saint-Etienne, plus de 6000 livres pour *des envois ou des marchandises prises en foire*⁷³.

Les Archives départementales conservent deux feuilles publicitaires de la boutique «A la Providence» de J. B. Barrot, marchand *clncaillier*, place du Palais, qui montre l'étendue des fournitures qu'il propose, encore accrue entre 1779 et 1789⁷⁴.

La fonte de fer

Généralement, le terme fonte est employé pour désigner le cuivre jaune ou laiton, ou encore le bronze. Cela a sans doute masqué le fait que la fonte de fer était utilisée en lieu et place du fer forgé au XVIII^e siècle, et sans doute dès la fin du XVII^e, en France comme en Angleterre.

La preuve a été apportée récemment que la rampe de l'escalier de l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau à Paris, construit par l'architecte Bullet vers 1687, est d'origine en fonte, comme le signale d'Aviler dans son cours d'architecture de 1691⁷⁵, dans un article consacré au *fer fondu* ; la technique de fonte fine aurait été retrouvée, puis perdue, avant que Réaumur ne la fasse connaître en 1722 dans une publication, *L'art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu*.

Le fait que le dessin de la rampe de l'hôtel Le Pelletier se retrouve dans le recueil de modèles de Michel Haste⁷⁶ tend à prouver que l'on pouvait l'exécuter dans l'une ou l'autre technique, fer forgé ou fondu, ce dont on a la preuve pour un heurtoir ; le modèle aux levrettes figurant au n° 123 du catalogue du musée des Arts décoratifs de Bordeaux est tout à fait comparable à celui proposé et réalisé en fonte de fer par Réaumur en 1722⁷⁷.

Les Anglais avaient également une pratique contemporaine de la fonte appliquée aux ouvrages d'architecture, certainement facilitée par l'utilisation précoce du charbon de terre⁷⁸. Le journal *The Postman* du 24 décembre 1700 contient une publicité mentionnant la fabrication de balcons

69. B. Gille, *Les forges françaises en 1772*, p. 114. Les fenderies du Forez travaillent en quincaillerie les fers du pays de Langres et de la Généralité de Champagne (p. 96).

70. B. Saulais, «La brique foraine», *Monuments historiques*, n° 185, janvier-février 1993, p. 37.

71. A. D. Gir. 3 E 15455, Nre Pallote, 21 et 22 mars 1748. Le Fonds des négociants conserve un dossier concernant la quincaillerie, le fer. 7 B 3089.

72. L. Desgraves, *Voyageurs à Bordeaux*.

73. A. D. Gir. 7 B 2350. En 1719 il est en affaire avec un autre marchand de Saint-Etienne, M. Duuns (?), en 1720 avec MM. Fourniel et Richard.

74. A. D. Gir. G 2356 F° 48, 14 avril 1779 et G 2366 F° 44, 6 sept. 1789. En vis-à-vis de la rue Poitevine, Barrot a boutique ouverte tout près de chez Pierre Auger, maître serrurier...

75. *Rampes d'escalier en fer forgé*, vol. I. *Seconde moitié du XVII^e - Début du XVIII^e*. C. R. M. H.

76. Reproduit sur la planche 31 du recueil de Louis Blanc, *Le fer forgé au XVII^e siècle*.

77. *La clef et la serrure*, Bordeaux, 1973. *Heurtoirs, marteaux de porte*, vol. I. *Du XII^e au XVIII^e siècle*, pl. 50 et 49.

78. J. Gloag, D. Bridgewater, *A history of cast iron in Architecture*, p. 115.

chez M. Stringer, fondeur à Blackfriars. Les premières grilles de fonte sont utilisées à la cathédrale Saint-Paul en 1714 ; ses balustres sont fondus à Lamberhurst. Puis J. Gibbs emploie à son tour des balustres fondus, alternant avec des montants forgés, à Cambridge Senat House en 1722-1730, puis des grilles de fonte en 1726 à Saint-Martin-in-the-Fields pour enclore l'église, et également à l'intérieur, autour d'un tombeau.

L'introduction s'en fait d'abord lentement ; on utilise la fonte également pour les amortissements des départs, en forme de pomme de pin, déjà, ou de gland, et de vases cannelés ou à godrons.

Pour la France, H. R. d'Allemagne publie deux textes intéressants qu'il n'est pas inutile de reprendre ⁷⁹.

Le premier est un article publié dans le *Mercur de France* en septembre 1723 :

On a établi rue de Reuilly, Faubourg Saint-Antoine, une manufacture de fer fondu et adouci : en conséquence du mémoire que M. de Réaumur, de l'Académie des Sciences, en a donné au public en 1722. On trouve dans cette manufacture des ouvrages en fer aussi bien exécutés et aussi bien ciselés qu'on le pourrait faire en bronze et dont le prix n'est pas la dixième partie de ce qu'il coûterait en fer forgé. On y trouve toutes sortes d'ouvrages de serrurerie : boucles de porte cochère avec rosettes, serrures

montées à l'anglaise avec leurs assortiments, grilles de feu avec beaux ornements et tous ouvrages de fer qu'on n'a pu exécuter jusqu'à présent à cause de la difficulté de traiter ce métal.

Et un article plus tardif, publié dans le journal *L'Avant-Coureur* en novembre 1768, mentionnait que *Dans l'église de Notre-Dame de Lorette, les balcons de communion ont été coulés en fonte de fer qui a été assez habilement mêlée aux ornements en bronze ciselé et doré.*

Il est possible que l'argument économique de faible coût, mis en avant par Réaumur (la réalisation d'un moule permet de réaliser de nombreuses fontes à un prix minime), n'ait pas été convaincant vis-à-vis d'une aristocratie qui voyait dans la dépense architecturale une certaine gloire. Les maîtres serruriers ne s'en firent sûrement pas les chantres, cela menaçait trop leur activité. Toujours est-il qu'il existe certainement plus de fonte qu'on ne le soupçonne à une date haute, tout simplement parce qu'on ne s'en est pas vanté à l'époque et qu'on l'a dissimulée en la mélangeant.

A Bordeaux, il est possible que les balustres de Mgr de Béthune aient été de fonte de fer ; qu'on en retrouve l'utilisation précoce à l'escalier du couvent des Bénédictins de La Réole, sous la forme d'ornements et peut-être même de la pomme de pin de départ.

La couleur

Deux solutions peuvent être adoptées :

- Le fer, sujet à la rouille qui résulte de l'oxydation par l'air, est recouvert d'une couche protectrice qui peut prendre divers aspects, selon le goût du temps ;

- Par un *raffinement de luxe*, selon les termes de l'*Encyclopédie Méthodique* ⁸⁰, on peut employer le fer à l'état d'acier poli. Mais ces sortes d'ouvrages qui réclament à la fois un travail de polissage et de finition considérable du serrurier, et des soins et un entretien comparables, sont en principe destinés à être placés à l'intérieur des bâtiments.

Les deux partis furent adoptés à Bordeaux.

Durant la première période, un riche éventail de couleurs est employé à Versailles et Marly. Les grilles des bassins, des jardins sont peintes de couleurs vives, ajoutant ainsi à la polychromie très marquée des fontaines et de leurs ornements : ainsi le balcon qui ceinture le Château Vieux de Versailles restauré par Louis Le Vau est vert et or, les grilles qui enferment la nouvelle

cour sont bleues ⁸¹ comme cela apparaît sur les peintures de Pierre Patel (vers 1668) ; les grilles de la grotte de Thétis sont vertes et dorées ⁸², comme le sont encore les grandes grilles de Trianon en 1699 et les balcons des bassins de Marly en 1700. En 1671, les Comptes des Bâtiments du Roi mentionnent *la peinture en fayence des croisées et grilles de fer de Trianon* ; il s'agit de les assortir au Trianon de Porcelaine. Le bronze fait partie de l'enrichissement du décor dans les années 1677, il encadre les grandes portes du vestibule de l'Escalier des Ambassadeurs.

C'est cette influence qu'on retrouve en premier à Bordeaux : C. Fournier s'engage à peindre les quatre portes de fer forgé du vestibule du Palais de Mgr de Béthune *en couleur de bronze, ou couleur de fer, et les liens en couleur d'or* ⁸³.

Dès 1703, les documents dont on dispose parlent de peinture noire et de dorure (jubé de Saint-Seurin), d'autre de *grisage* ou peinture couleur de fer (1726, table de communion de Berthau) ; c'est en fait la peinture noire qui l'emportera généralement jusqu'à la fin du siècle,

79 . H. R. d'Allemagne, *Les anciens maîtres-serruriers et leurs meilleurs travaux*, pp. 151 et 193.

80 . *Encyclopédie Méthodique*, M. Quatremère de Quincy, Architecture, Tome 2, imprimé en 1820, p. 492.

81 . B. Teyssèdre, *L'Art au siècle de Louis XIV*, p. 47, 137.

82 . J. Guiffrey. Tome 1, p. 539.

83 . A. D. 33. 3 E 6605, cité.

complétée par de la dorure ; la polychromie, reste du goût maniériste, semble disparaître à la fin du règne de Louis XIV. Les devis de la place Royale sont explicites : il n'est jamais question de bleu, mais de *noir à l'huile à deux couches*⁸⁴.

Bordeaux connu aussi au moins un exemple de raffinement luxueux pour reprendre l'expression de l'*Encyclopédie méthodique* qualifiant le métal poli laissé au naturel : la grille de la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie, du travail de Blaise Charlut, dont l'extrême finition mériterait sans doute d'être redécouverte dans son état initial. Mais elle fut si fortement attaquée par la rouille qu'on dut la peindre moins de quatre ans après sa pose ; il est probable qu'elle ne résisterait pas davantage à notre époque, on n'a guère retrouvé le moyen de protéger les fers efficacement⁸⁵. Les ornements de la porte de Tourny semblent bien avoir été laissés également à l'état poli.

En 1775, sous l'influence de Louis, le balcon de la Tour de l'Intendance est peint par le peintre Dandrillon *en couleur d'acier à trois couches à l'huile, dont la première en blanc...* La couche claire du dessous est sans doute destinée à faire un effet de laque et à doter d'un aspect précieux un ouvrage extérieur exposé aux rigueurs des intempéries et ayant donc besoin d'une protection. La peinture grise qui recouvre la table de communion de Saint-Paul est peut-être le témoin dénaturé d'un tel effort.

Curieusement, on trouve sous la main courante de l'escalier de Charlut au n° 28 de la Place Gambetta de la peinture verte : si elle était d'origine, cela témoignerait d'un retour au grand goût à une époque où l'art des jardins tenait encore un place exceptionnelle. L'escalier de La Réole étant vert lui aussi, cela semblerait accréditer cette thèse, à moins que ce ne soit une concession — bien à propos — au goût Empire.

Notices Biographiques

Avec ou sans péripéties, les maîtres bordelais, d'origine ou d'adoption, vivent dans une relative aisance ; en dessous de la catégorie des négociants et marchands, en dessous de celle des architectes, ils se situent néanmoins à la frange supérieure de la catégorie des artisans⁸⁶.

Certes, il n'y a pas, du moins dans les documents consultés, de contrats comparables à ceux signés par les maîtres parisiens à la même époque⁸⁷. Gabriel est même fort étonné au moment de la réalisation de la porte du Chapeau-rouge des prix pratiqués à Bordeaux. Mais Mathurin Fuet, le plus riche des serruriers lors de la capitation de 1744, va s'enrichir de plus de 50 000 livres de commandes publiques. Et le contenu de la boutique d'Henry dit Bertin vaut 2 800 livres⁸⁸.

À la différence des Parisiens, ils sont d'origine géographique très élatée : aux dynasties locales s'ajoutent de nombreux serruriers venus de partout⁸⁹.

Ils sont gens relativement instruits. Ils savent généralement écrire, et même dessiner. Si chiffrer un devis prévisionnel semble leur poser des problèmes qui se traduisent au bout du compte par une perte et la réclamation d'une prime, ils savent calculer l'adaptation d'une rampe d'escalier à son limon, ce n'est pas chose simple, et encore de nos jours, architecte et ferronnier se renvoient la faute quand le résultat n'est pas bon. Ils ont bien sûr des instruments pour mesurer la pente, prendre l'angle du quartier tournant, et ce devient sans doute plus une pratique qu'une abstraction calculée. Il leur faut en outre réaliser, et donc penser, l'adaptation du motif horizontal

à la pente ; là encore, ils mettent en œuvre une pratique éprouvée, mais cela n'évacue pas toute la difficulté, qui est réelle.

Cela explique néanmoins que certains d'entre eux, même ferronniers, ne savent pas écrire ni même signer, de Blaise Charron en 1636 qui a pourtant une jolie marque, à Jean Daroust en 1754 et Etienne Duprat en 1759. Il faut bien imaginer alors que ces artisans ont un autre mode de fonctionnement de la pensée, archaïque ; ils représentent les derniers ou avant-derniers maillons d'une chaîne du savoir qui se passe de l'écrit.

Dès 1651, tous les membres de la communauté sont bourgeois de la ville. Le document préparatoire de la capitation de 1744 donne des éléments précieux du niveau de vie des maîtres serruriers travaillant le fer d'ornement.

Certains comme Henry dit Bertin, sont fort coquets et peut-être même élégants. Le mobilier est en partie très ordinaire ; mais s'y joignent parfois les meubles de bois des Iles ou d'acajou, commodes, bureau, table en cabaret pour le café. Tous ont deux ou trois ouvriers, sans compter l'apprenti éventuel, ce qui est bien nécessaire au travail quand on connaît le métier et la façon de travailler, de frapper le fer. Tous ont également une servante. Tous sont propriétaires, de la maison qu'ils occupent, et de biens de campagne comportant une part de vignoble plus ou moins importante. Le modèle de la bourgeoisie locale est très fort : les serruriers parisiens achètent de l'argenterie, les bordelais de la terre et des vignes.

84. Les portails et... escaliers ornés de balustres et de piliers tous peints en bleu, à la mode flamande, dont parle Victor Hugo, sont en bois.

85. L'*Encyclopédie* vante le procédé de l'*étamage*, qui fut abandonné au début du XVIIIe siècle, apparemment par trop grande sujétion (il faudrait de grandes quantités d'orge). Elle parle aussi de vernis en usage encore en 1625, mais qui semblent avoir été abandonnés également. Ces procédés s'appliquaient d'ailleurs à de petites pièces.

86. Dans le groupe des artisans du bâtiment, les serruriers font 6,6 % des transactions immobilières, contre 23 % aux architectes. B. Pelle, *Les investissements immobiliers et fonciers dans le Bordelais au milieu du XVIIIe siècle*. T. E. R. Bordeaux 1971.

87. 47 914 livres pour la serrurerie (comportant des attributs de bronze) de l'hôtel de Belle-Isle, rue de Bourbon en 1727, 38837 livres pour celle d'autres hôtels, même rue, en 1743, plus couramment autour de 20 000 livres. *La Rue de Lille*, p. 111.

88. Voir pièce justificative n° 8. On y trouve tous les outils et fournitures employés.

89. Les maîtres parisiens viennent essentiellement de Paris et de la région parisienne ; il faut dire qu'aux maîtres venus d'ailleurs, Paris impose huit ans de service parisien préalable alors que la maîtrise parisienne est censée être valable partout en province (mais il faut néanmoins faire ses preuves localement).

Les mariages se passent souvent à l'intérieur de la communauté : on épouse la fille, la veuve, la nièce d'un confrère ; les baptêmes rassemblent également des pans entiers de la communauté. Ainsi les mariages des filles Dumaine les rattachent encore à de nombreux serruriers connus : parmi les filles de Nicolas par exemple, Marie-Anne épouse Guillaume Legeay (parent de Bernard Prunié qui a épousé une Legeay), Catherine, Antoine Payen ; les parrainages renforcent ces liens : Catherine Lavigne, mère de l'épouse de Nicolas Dumaine, est la marraine de Catherine Vallet etc. On peut presque deviner les parrains en fonction des prénoms des membres de la communauté. La trame serrée des réseaux intra-communautaires se révèle ainsi peu à peu. Au second mariage, ou à la deuxième ou troisième génération, on sort souvent du milieu artisanal, généralement pour rejoindre l'univers du commerce. De même, les enfants mâles poursuivent l'exercice du métier de leur père jusqu'à la deuxième ou troisième génération au plus, se transformant d'ailleurs en entrepreneurs de type proto-industriel (tels Fuet ou Dumaine), ou font glisser leur activité vers des secteurs plus éloignés du petit artisanat : un fils Seguy devient l'un des plus importants marchands de métaux de Bordeaux.

Restant dans la même branche, sans toutefois parvenir comme dans certaines villes de l'Est à la maîtrise d'architecture, certains maîtres font accéder leurs enfants à un stade supérieur de la hiérarchie des travailleurs du métal. Les fils de René Lavau deviennent, André graveur en médailles et pierres fines, Jacques sculpteur-ciseleur de l'Académie royale de Madrid ⁹⁰. Des descen-

dants d'Etienne Palliere, maître en 1754, Etienne (né en 1761) et Jean-Baptiste (1756-1827) sont des graveurs bordelais connus ; Léon Pailliere sera peintre ⁹¹.

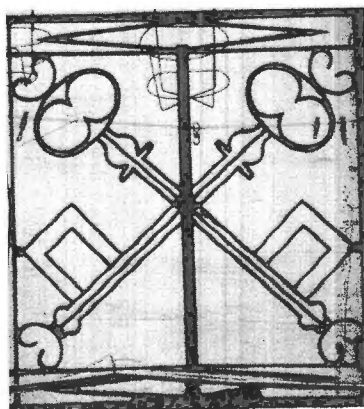
De toutes façons, les plus riches sont ceux qui sont issus d'une longue lignée locale : les héritages et alliances portent leurs fruits, et surtout, lorsque l'âge et les infirmités viennent empêcher la poursuite d'une activité rentable, la prise en charge par les jeunes générations permet d'éviter que le fruit d'une vie de travail ne soit plus ou moins rapidement grignoté par le coût de la vie quotidienne et surtout de la maladie. Des maîtres comme Charlut ou Dorse, originaires de Dijon, sans enfants, terminent leurs jours loin de la belle aisance d'autrefois. D'ailleurs dans la communauté, la caste assez fermée des ferronniers ne s'ouvre principalement qu'aux fils de maîtres, d'ici ou d'ailleurs, Jayet et Charlut sont des exceptions.

Chez les plus aisés, on protège la fortune : les cadets peuvent être voués à la religion (chez les Poitevin, ou les Dumaine). On marie les filles à des marchands ou négociants, en les dotant assez largement : on constitue 4 000 livres à une fille Carbonnel en 1724, 8 000 livres à une fille Poitevin en 1746 (elle épouse un avocat à la Cour) ; Pierre Kauzac se constitue près de 20 000 livres lors de son second mariage (lors du premier, dix ans plus tôt, 1 000 livres seulement...) et 11 500 livres à sa fille en 1775. Mais les dots sont plus couramment de 2 000 à 3 000 livres.

Dans ce contexte prennent place les destins individuels des maîtres serruriers bordelais.

90. Ch. Marionneau, *Les salons bordelais de 1771 à 1787*, Bordeaux, 1883.

91. Premier prix de Rome, peintre d'histoire ; son tombeau par A. Corcelles se trouve au cimetière de la Chartreuse (P. Prévot, M. Lasserre, *Chants des Morts*, page 118).



595. — 61 cours de l'Argonne. Rare balcon enseigne d'un serrurier (disparu en décembre 1992) ; peut-être celui de Philibert Lacombe qui, en 1834, est serrurier 19, chemin de Bayonne (Nre Dubois, 20 février 1834).

Les hommes de l'art :

Les maîtres serruriers bordelais aux XVII^e et XVIII^e siècles

Il s'agit ici d'un répertoire des maîtres serruriers connus actifs à Bordeaux pendant l'âge d'or du fer forgé.

Tous ne sont pas susceptibles de travailler le fer d'ornement ; on sait qu'il faut employer de deux à trois personnes pour ce type de travail, et l'importance de l'atelier est déterminante. Mais d'autre part n'apparaissent pas dans les édifices publics étudiés tous ceux qui seraient susceptibles de le faire, j'en suis maintenant persuadée. Certains d'entre eux s'abstiennent sans doute, systématiquement ou non, de toute commande publique. Cependant le niveau de leur revenu et certains indices m'amènent à penser que Vlechmans ou Auger par exemple font bien partie des grands serruriers de Bordeaux.

Les notices sont présentées chronologiquement, selon l'ordre d'accès à la maîtrise, ce qui offre l'avantage de pouvoir estimer l'ensemble de la communauté et les individus qui la composent à un moment donné, ainsi que les flux qui l'agitent. Des notices biographiques plus développées ont été rédigées lorsque c'était possible, pour ce qu'elle apportent de lumière sur la vie des artisans dont le nom avait été oublié, mais dont les ouvrages continuent de dérouler leur trame sur l'écran blond de la pierre¹.

Du XVI^e siècle restent peu de noms

Noel Canterat

1526 • bayle en compagnie de Jean Bigot.

Antoine Croize

1526 • reçu maître, présenté par les bayles qui jurent qu'il est expert, son chef-d'œuvre est une serrure, et il paie un demi-écu à la ville.

François Dubré

1533 • reçu maître — paie 20 livres tournois pour le droit de la ville.

Jean Goupil

En février 1525, il demande à devenir maître et on lui impose selon l'usage l'exécution d'un chef-d'œuvre dont M. P. Roudié a retrouvé le descriptif : il s'agit d'une serrure à morillon, ornée d'images de Dieu le Père, Saint Paul, Saint Pierre, et quatre angelots portant les instruments de la Passion, garnie de sa clef à cinq pertuis².

En 1526, le 22 septembre, éclate à son sujet un conflit qui illustre la rivalité entre les autorités communales et les corporations pour le contrôle des gens de métier. Les bayles, Noel Canterat et Jean Bigot, ont pris l'initiative d'accorder contre 6 écus à Goupil, alors que celui-ci tenait boutique ouverte depuis deux ans déjà, la maîtrise libérée par un certain Plantade à charge pour Goupil de faire son chef-d'œuvre. La ville revendique pour les jurats le droit de disposer des maîtrises, décide d'une amende modérée de six sols bordelais pour les bayles, et ordonne que le chef-d'œuvre devra être donné par quatre serruriers différents. En attendant Goupil doit fermer boutique et ne travailler qu'avec un maître (l'affaire est en train depuis un moment déjà puisqu'il est question d'une sentence concernant le chef-d'œuvre du 31 août 1526).

Le 26 septembre Goupil est convoqué, et on le condamne à une amende «modérée» de 10 livres bordelaises pour avoir contrevenu à la sentence en gardant boutique ouverte et en y travaillant ; sentence rétractée, ce qui prouve l'absence d'unanimité dans le jugement, et le 6 novembre, il est ordonné qu'on lui rende le montant de son amende.

En 1535, le 2 juin, Goupil est de nouveau condamné à une amende de 65 sols pour avoir fait une serrure contre les ordonnances ce qui prouve que 9 ans après, il n'est toujours pas maître. Il habitait rue de la Merci.

Arnaud Guilhem

1559 • natif de Cambes est reçu maître, contre 36 sols

à la ville, présentés par les maîtres. Son chef-d'œuvre est une serrure à cinq pertuis bien faite.

Jehan Seguy

1604 • ouvrages à Saint-Michel : *plus je fais le tour du degré de fer poysant deux cent huit livres, marché fait à 3 sous la livre* ; signe de son nom sa quittance ; sans doute l'aïeul des Séguy, qui se prénomment Jean, bourgeois et marchands, faisant le commerce des métaux, cuivre, fer, dans la première moitié du XVIII^e, et dont l'un fait construire la maison à l'angle de la rue de la Fusterie et de la rue des Faures (anciennement Pichadey) dont les ferronneries, balconnets et rampes d'escalier, sont parmi les plus belles de Bordeaux de par la tension de leur dessin.

Il n'apparaît pas dans les registres.

Jehan Chassenes

1607 • Travail pour saint-Michel (barres de vitraux) ; dit Mestre Faure³.

1616 • Compte mentionnant 18 L. de Chassenes, serrurier pour la rente d'une maison.

Gabriel Tourinal

1622 • Maître arquebusier — répare la grande horloge de Saint-Michel⁴. A la même époque, Pierre Morbieu (ou Moribel), serrurier demeurant à Maucaillou, près de Saint-Michel, y travaille également.

Pierre Chapelle

Signe Chapelle.

1625 • Maître horloger, travaille pour Saint-Michel⁵.

En 1624, date à laquelle est ouvert le registre de la confrérie, sont membres et cotisent 22 maîtres serruriers :

Joseph Montigaut

1629 • (date de la fin de cotisation annuelle, et donc de l'activité)

Pierre Moringe

1632

Pierre Rossignol

1630 • porte le nom d'une célèbre dynastie de serruriers de Fontainebleau.

Jacques Prévost

1647

Guillaume Jonchon

1640 • c'est sans doute le même patronyme que Jonsson, maître en 1634.

Pierre Acquart

1645 • sa marque est PA.

François Jacques

1647

Martial Seguin

1627

Pierre Vavarles

1649

Jehan Desgranges

1636

François Guymond

1634

Guillaume Tiriliret

1631

Pier Rimbault

1633 • apparaît à l'origine d'une lignée de serruriers qui, grâce à un système d'alliances endogamiques, sera remarquablement placée au sein de la communauté. En 1600 André Rimbault apposait sa marque (une esquisse de clef) sur un acte. (A. H. G., tome 31, p. 470)

Jehan Baron

1642

Antoine Delang

1636

Mathelin Rossignol

1630

Estienne Rimbault

Apparemment reçu maître en 1624 (comme les cinq suivants) — 1671 ou 1678.

Héliès Mauriès (semble disparaître cette même année).

Il y a également un Célibert Mauryes, bayle en 1638.

André Rimbault

1639

Jacques Duchemin

1632

Pierre Lalaye

1653

André Cartivol (ou Cantinol)

1629

A partir de 1626, figure l'année d'admission à la confrérie, non obligatoire, mais de plus en plus liée à

1. Les informations sont extraites, sauf mention expresse, des archives de la communauté (A. D. Gir. C. 1775, 1776, 1777, 1778, 1808, 307), du fichier Baurein des Archives Municipales (II 27) et des délibérations de communauté en 1651 (A. D. Gir. 2 B 280/65), en 1659 (A. D. Gir. 3 E 6588, 22 mai 1659), en 1709 (A. D. Gir. 2 B 280/63, 22 juin 1709), en 1713 (A. D. Gir. 3 E 15314, Nre Dubos, 22 octobre 1713), en 1715 (A. D. Gir.

3 E 15316, f° 199), 1752 (3 E 17558, Nre Perrens, 26 janvier 1752). Il n'a pas été jugé utile de reprendre systématiquement l'exercice de la fonction de bayle ; considérée comme une charge elle est équitablement partagée entre tous, jeunes et vieux, sans que son exercice soit réellement significatif d'une mainmise particulière.

2. P. Roudié, *Revue des Amis du musée*, n° 15, juillet 1955, p. 6.

3. A. D. Gir. G 2245/82. A. D. Gir. G 2370, f° 15.

4. A. D. Gir. G 2245, f° 82.

5. A. D. Gir. G 2244, f° 149.

l'accession à la maîtrise ; puis à partir de 1637 on ajoute le jour et le mois. Les deux dates suivant le nom du maître sont donc celle de l'admission et celle de l'arrêt des cotisations, qui coïncide le plus souvent avec celle du décès, à moins que la veuve ne continue de tenir la boutique et de contribuer, ce qui arrive quelquefois. On connaît ainsi la période d'activité, de manière de plus en plus précise.

Guillaume Prébot
1626 - 1650

Pierre Barbie
1628 - 1637

Pierre Gachon (?)
1629 - 1632

Pierre Sesstayre (?)
1629 - 1630

Philibert Bataillard
1630 - 1650

Jehan Cjést (?)
1630

Isaac Descoubès
1630 - 1664
Un Descoubès maître serrurier est impliqué dans un procès lors de la construction du château de Cadillac (Bracquehay, *Les artistes et artisans du duc d'Épernon*).

Bertrand Prevost
1631 • reçu maître.

Guilhem Coutineau
1631 • reçu maître : achète vingt livres l'une des deux maîtrises créées par le Parlement pour en employer le produit à la nourriture des pestiférés ; la seconde : Bertrand Saint-Aignan.

Léger Acquart
1631 - 1650
Bayle en 1632, en compagnie de Jean Baron.

Frans Ribot
1631 - 1668

Héliès Passart
1632 - 1680
Il semble qu'il offre à l'occasion de sa réception une croix avec une girouette, esquissée en marge du registre, qui le dispense de cotiser pendant trente ans. A l'origine d'une lignée de serruriers importants. En 1654-1656, il est bourgeois, habite par. Sainte-Eulalie et fait un procès à un de ses clients, un chanoine de Saint-André⁶. Il est signalé comme bayle en 1636, 1643, 1648, 1651...

Blaise Charron
• 1633 - 1639
1634, habite rue de Burgua (anciennement près de l'église Notre-Dame) ; fait pour le couvent des Grandes Carmélites la grille de clôture du chœur des religieuses, déplacée au Carmel de Talence. Beau-frère de Pierre Jonsson. Il ne sait pas signer, mais fait une belle marque⁴² en forme de volute feuillagée. Des Charron non maîtres travaillent aux Chartrons au XVIIIe.

Raymond Pastoureaux
1634 • reçu maître ; cotise du 1er juin 1638 à 1645.

Ramond Rousset
1630-1635

Bernard Aignan ou Saint-Aignan.
30 juin 1632-1677.

Pierre Danglade (ou Langlade)
1634-1650

Pierre Jonsson
1634-1666.
Termine l'ouvrage de Charron, son beau-frère, pour les Carmélites.

Jehan Fet (Fuet)
1636-1674 ; sa veuve paie de 1675 à 1678.
Fondateur d'une lignée de ferronniers ; il est l'aïeul de Mathurin Fuet. Bayle en 1636 et 1651, il est serrurier et horloger ordinaire de Sainte-Croix et Saint-Michel. Bourgeois de Bordeaux.

Jean Lonbert
22 août 1637-1642.

Jacques Vernoy
1651 • présent à la délibération des maîtres serruriers, ne sait pas signer. Des Vernoy travaillent à Saint-Seurin au XVIIIe.

Jehan Andron
30 juin 1641-1643.

Pierre Rimbaut
4 décembre 1644-1658. Fils d'André.

André Gazan (ou Gassan)
1645 — reçu maître, cotise à partir du 2 juillet 1649, jusqu'en 1695.
1651 et 1659 — ne sait pas signer, mais participe à la délibération des maîtres.

Antoine Boucherie
Compagnon serrurier en 1645 autorisé à prêter le serment *à condition de servir de mande, de mettre 45 livres dans la boîte des maîtres et de mettre les serrures de la ville aux maisons pestiférées*. Cotise de 1642 à 1677.

Jacques Bertrand Boucherie
Ne sait pas signer mais participe à la délibération des maîtres.

Jean Borgleteau
Devient maître en 1648, en payant 54 livres une des 4 maîtrises créées par la ville dans chaque corps de métier *pour subvenir aux frais des habits que le Roy demandoit pour ses troupes*. Les autres sont achetées par Jean Lesiatte en 1647, Jean Lespine (il cotise entre 1655 et 1666), et Jacques Chatellé en 1648.

François Lebrémant
1651-1678.
commence une lignée de serruriers.

Jehan Mainard
1651 • signe la délibération des maîtres.
1659 • bayle de la communauté. Cotise à partir du 4 octobre 1654 jusqu'en 1682. On vend ses outils offerts en donation au profit de la frairie en 1685.

Jean Daviaut
1654-1668.

Jehan Passart
26 juin 1654-1697.
⁸¹ Ses initiales I. P. sont peut-être jointes à celles de René Hullin (R. H.) sur certains ouvrages à Chalais et Bordeaux.

Jehan Lebreman
12 août 1655-1674.

Pierre Descoubès
22 août 1654-1697.
1675 • Ouvrages à Saint-Michel (serrure du portail)⁷.

Jean Langlade
2 septembre 1654-1670.

Bertrand Lalaye
10 novembre 1654-1693.

Jacques Bertrand
18 janvier 1654-1679.

Jean Gaboriau
16 mai 1657-1683.

Pierre Laporte
3 octobre 1657-1672.
A l'origine d'une lignée importante de ferronniers bordelais.

Bernard Dufau
5 septembre 1757-1686.

Thomas Queynel
9 janvier 1658-1686.
1659 • Conteste le chef-d'œuvre de Charles Martial dit Limosin.
Paie en 1668 9 livres *oultre les frais quy lui a convenu faire pour sa réception en lad. maîtrise*.
1675 • devient serrurier juré et ordinaire de la Ville en compagnie de François Bruyat (ou Briat).
A l'origine d'une lignée de serruriers.

Pierre Lacoste
8 septembre 1658
Il remet 24 livres à Jean Daviaut en 1657 pour sa maîtrise.

Jean Degraives
18 septembre 1658-1700.

Pierre Thibaut
20 septembre 1658-1710.

Antoine Constant
20 mai 1658-1667.
dit *Le Poitevin*.

Jacques Rigon
15 mars 1659-1662.

Charles Martial
2 juin 1660-1710
1659 • Charles Martial, dit Limousin, compagnon serrurier, aurait été reçu maître par les bayles de la communauté, à l'insu des autres maîtres et à leur grand dam, *en faisant seulement quelque petit essai nullement conforme au chef-d'œuvre que les aspirants de la qualité dud. Martial sont tenus de faire par les statuts de leur mestie... Voyant le préjudice que telle réception causeroit au public et à leur compagnie*, des maîtres en appellent aux Maires et Jurats ; Martial ne doit être reçu maître que s'il se conforme aux statuts en faisant le chef-d'œuvre requis, et les bayles poursuivis pour n'avoir pas travaillé dans l'intérêt de la compagnie et condamnés à leur propres frais, la boîte de la Frairie, c'est-à-dire la caisse commune ne devant pas être utilisée puisqu'ils sont eux-mêmes fautifs⁸. La question semble réglée l'année suivante.
1677 • Il travaille pour Sainte-Croix⁹.

Jean Opperie
10 décembre 1663-1703.

Jean Descoubès
15 octobre 1664-1674.

Pierre Busherye
15 décembre 1664-1686.

Pierre Delage
10 janvier 1665-1681.

Jean Boutet
8 juin 1664-1671.
Il lui reste encore 21 livres à payer *au mestier* en 1665.

Simon Fuet
24 juin 1665-1706.
Serrurier et horloger ordinaire à Saint-Michel et

6. A. D. Gir. sac 191.
7. A. D. Gir. G 2245.

8. A. D. Gir. 3 E 6588, Nre Giron, 22 mai 1659.

9. A. D. Gir. H 1076.

Sainte Croix.

Père de Mathurin ; il est le second de la lignée.

Thomas Guillebert
26 mai 1665-1674.

Héliès Faure
7 décembre 1666-1677.
1672 • demeure rue du Loup ; reçoit 105 L. pour avoir fait une balustrade de fer au-dessus du grand autel de Saint-Michel en forme de rétable ¹⁰.

Pierre Dubois
25 juin 1667-1677.
Admis par lettre royale.

Louis Prévost
17 mars 1668-1706.
Admis par lettre royale.

Guillaume Lespine
20 juin 1665-1670.

Guillaume Carbonnel
19 décembre 1668-1693.
Le second d'une lignée.

(Jean) **Massieu**
2 janvier 1669-1691.

Pierre Mignon
2 février 1669-1678.

Isaac Lavigne
29 mai 1669-1691.

Jean Rimbaut
27 novembre 1669-1708.

Pierre Poitevin
25 décembre 1669-1707.
Dit *Berrichon*.
1682 • demeure rue du Parlement ; est témoin au mariage de Jean Darsonville (dont la fille épousera un Dumaine) avec Catherine Lavigne ; puis en 1698 à celui d'Edme Vallet avec Jeanne Rimbaut (qui auront pour fils Simon Vallet ¹¹).

Mathurin Godrony
15 avril 1670-1681.

François Bruyas (ou Bruyat, ou Briat)
30 septembre 1673-1703.
1675 • devient serrurier juré et ordinaire de la ville, en compagnie de Thomas Quesnel.

À partir de cette date, le nouvel admis appose sa signature.
Pierre Girou
1 octobre 1674-1686.

Guillaume Pagès (?)
18 mai 1676-1702.

Jean Martin
27 juin 1676-1687.

Arnaut Le Bréman
19 avril 1677-1713.
Sa marque est un B majuscule.
En 1709, on se réunit dans sa maison, rue du Puits-Descazeaux, pour accepter la réglementation (il est bayle).

Louis Achot
9 février 1678-1691.
Admis par lettre royale.

Pierre Dumayne
8 juin 1679-1717
Deux accents, sur le Y et le e, ainsi que la mention d'un Dumais dès 1680 amènent à poser la question suivante : ce nom n'est-il pas tout simplement la transcription particulière de «Dumas aîné» restée attachée à cette branche de la famille ?

La famille Dumaine fournit des serruriers importants à Bordeaux pendant trois générations ¹².

Pierre Dumaine est un des premiers grands serruriers modernes de Bordeaux. Il naît sans doute vers 1643 et meurt avant 1723. Il est bourgeois de la ville de Bordeaux, propriétaire de sa maison rue Bouhaut, adossée au collège des Jésuites (qui a dû disparaître), d'une seconde, rue de la Merci (disparue également). Sur ses treize enfants, quatre sont vivants en 1720 : Jean, Nicolas, Catherine et un autre Jean, religieux (Jean et Nicolas sont eux aussi maîtres serruriers).

Il ne semble pas qu'il soit membre de la communauté en 1659, mais il est maître lors de son mariage en 1673 ; employé par Pierre Michel-Duplessy pour Mgr de Béthune en 1678, il semble payer un droit d'entrée dans la confrérie au tarif fort : en 1680, les bayles ont reçu de lui apparemment 35 livres, et ils ont fait faire une paire de burettes pour servir au service divin en argent. Ce traitement particulier pourrait signifier qu'il n'est pas d'origine bordelaise.

En 1713, la communauté des maîtres serruriers bordelais doit payer la somme de cinq cent livres correspondant à l'imposition du corps, la capitation et aux deux sols pour livre, dont la répartition a été faite par les bayles et signée de l'Intendant. En cette fin de règne, la situation financière de la France connaît une crise, et donc un déficit croissant à cause des guerres incessantes ; en 1713 précisément, la situation du Trésor est désespérée : dès 1695, un impôt nouveau, la capitation, a été créé, qui devient un impôt de corps s'appliquant à la corporation dans son ensemble.

La communauté assemblée dans le cloître de la Merci, à la manière accoutumée, décide pour faire face à cette obligation nouvelle de faire un emprunt par l'intermédiaire de ses bayles, Michel Quesnel, Guillaume Carbonnel, François Berthau et René Poitevin. Ceux-ci traitent pour 600 livres avec l'un des leurs, qui n'est autre que Pierre Dumayne qui fournit la somme le 22 octobre 1713 en doubles louis d'or de 40 livres et louis d'or de 20 livres, au denier vingt, c'est-à-dire au taux d'intérêt de 5 % couramment pratiqué. La communauté effectue le remboursement à raison de 400 livres le 30 juin 1715, et le solde l'année suivante ¹³.

Il ne reste rien des ouvrages de Pierre Dumayne dont les archives ont gardé la trace :

- ni les quatre portes de fer du vestibule, ni le garde-corps du balcon faits pour Mgr de Béthune au Palais de l'archevêché en 1678, dont il est payé 1350 livres ;
- ni les ouvrages, rampe d'escalier et balustrade des galeries de la maison de Jean Viaud, rue de la Rousselle, en 1695 ;
- ni les ouvrages de ferrure faits pour l'hôtel de la rue du Mirail où habite le marquis de la Tresne, Président au Parlement, et appartenant au défunt M. de Lachèze, en 1698 (la somme, 208 livres, semble plutôt correspondre à des ferrements divers, mais c'est peut-être aussi le solde de son compte ¹⁴) ;
- ni enfin les ouvrages de la galerie du jubé de Saint-Seurin en 1703.

René Hullin
15 mai 1680-1692.

Reçu dans la confrérie un an après Pierre Dumayne, il a droit lui aussi à un tarif d'entrée apparemment plus élevé que d'autres ; il doit donner en effet 44 livres, que Thomas Quesnel et Pierre Poitevin ont employé à faire un bassin d'argent pour accompagner les susd. burettes, le

tout pour la gloire de Dieu. En 1682, il témoigne au mariage de Jean Darsonville, compagnon serrurier, en compagnie de Pierre Poitevin ¹⁵.

En 1692, Pierre Michel-Duplessy, ingénieur du Roi demeurant rue Saint-Projet s'en prend à lui, maître serrurier également rue Saint-Projet, car il n'a pas fini les serrures de deux maison que l'architecte a fait bâtir toujours rue Saint-Projet, et pour lesquelles il lui a fait une avance de 200 livres en avril dernier.

Le nom ne semble pas local, et sa consonnance le rattache plutôt à l'Est de la France ou à la Suisse. Compagnon venu de loin en ces temps d'initiation ? Ses relations incitent à voir en lui un responsable d'ouvrages nouveaux de grande serrurerie. Ses initiales rares R. H. se retrouvent dans le poinçon IPRH qui marque la rampe d'escalier du château de Chalais et un balconnet de l'hôtel de Pichon, 4 cours de l'Intendance, dont le style concorde tout à fait avec la fourchette de dates 1680-1692. Ce type d'ouvrages pouvait bien nécessiter l'association de deux maîtres, l'autre, IP, pouvant être le local Jean Passart, à moins que ce ne soit leur marque en tant que bayles.

Pierre Descoubès
22 mai 1680-1695.

Arnaud Lamaugue
10 juin 1680-1715.

Estyenne Reymbeaut (Rimbaut)
18 juin 1680-1686.

Jean Fuet
16 juin 1682-1734.
En 1732, il habite rue Sainte-Catherine.

Pierre Dostas
26... 1683-1699.

Jean Dumas
26 juin 1684-1729.
Offre comme présent en 1685 six cierges.
À l'origine d'une importante lignée de serruriers, qui semblent cantonnés à la petite serrurerie, et que ses alliances transforment en pivot de la communauté.

Arnaud Descoubès
31 mars 1685-1705.

Jacques Giraud
27 juin 1687-1699.
En 1689, *juste maîtrisé*, il doit 50 livres. Il a une marque.

Jean Laporte
18 juin 1691-1724.
En 1705, il est maître serrurier rue Porte-Dijeaux ¹⁶, mais semble toujours par monts et par vaux ; il est endetté vis-à-vis de Sr. Hugues, maître architecte rue des Trois Conils, qui lui a avancé plus de trois cent livres pour être employées à l'achat d'un soufflet et enclume et quatre estaux servant à sa boutique de serrurier, et plus de cinquante livres à sa femme pour qu'elle puisse vivre en son absence. Il va partir en voyage et ne sait s'il sera rentré dans trois mois. Faut-il voir en lui un des maîtres bordelais qui vont porter loin alentour le rayonnement de Bordeaux ?

Guillaume Carbonnel
18 juin 1691-1724.
1724 • Marie sa fille Catherine avec Elie Guyonnet, bourgeois et marchand aux Chartrons. Lui-même avait épousé Catherine Dupeyrat, fille de Jean Dupeyrat, maître architecte et de Catherine Chassaing, qui dote sa petite fille : 4000 livres, et des meubles, dont un grand cabinet de noyer à deux portes avec tiroir au bas ¹⁷.

10 . A. D. Gir. G 2259, 27 février.

11 . A. M. Bdx G G 361, Sainte Eulalie, acte 242.

12 . Le sujet est déjà bien documenté par un article de Mme E. Glotin «Les Dumaine, maîtres serruriers à Bordeaux aux XVIIe et XVIIIe siècles», B. M. S. A. B. Tome LXVII, 1979-

1981 ; Bordeaux, 1982 ; pp. 119-121). La généalogie de la famille établie par Mme Glotin qui a bien voulu me la communiquer montre l'évolution d'une famille d'artisans aisés vers la notabilité.

13 . A. D. Gir. Nre Dubos, 3 E 15314, 22 octobre 1713 ; 3 E 15316, f° 199 ; 3 E 15360, f° 13.

14 . A. D. Gir. 3 E 10810, 19 septembre 1698, Nre Sarrauste.

15 . A. D. Gir. 3 E 8457, 16 avril 1682, f° 143.

16 . A. D. Gir. 3 E 2 812, Nre Cassaigne, 24 avril 1705.

17 . A. D. Gir. 3 E 14 947. Nre Caussade, 2 mai 1724

Adrian Tellier

17 juillet 1692-1715.

Il semble que Tellier soit le nom qu'il adopte progressivement à Bordeaux, peut-être par contamination ; ses premières signatures sont plus proches de Letollier ou Tollier.

1699 : son apprenti Adrian Bonon doit 3 livres de cire blanche.

Les recherches dans l'état-civil bordelais n'ont rien apporté concernant la naissance ou la mort de ce serrurier, dont on ignore l'origine.

Le 28 mai 1703, il est parrain d'Adrien, fils d'Edme Vallet, maître serrurier, et de Jeanne Rimbaud, fille de maître serrurier. Le 30 avril 1708, il est témoin au remariage de Jeanne Rimbaud, épouse *relicte* de Edme Vallet, avec François Berthau, maître serrurier ; il habite alors rue du Poisson-Salé, c'est-à-dire la portion de la rue Sainte-Catherine qui s'étendait entre la rue du Loup et le cours d'Alsace-et-Lorraine¹⁸.

En 1709 encore, il prête à Anthoine Labadie, bourgeois et marchand, 1000 livres pour cinq ans, à intérêt annuel au denier 18¹⁹. Il est bourgeois de Bordeaux.

46 En 1714, le 10 avril, c'est-à-dire huit jours avant de signer le contrat de marché pour les garde-corps de la Tour de la Grosse Cloche, il prête au même Labadie 3000 livres pour six ans à intérêt au denier vingt et reconduit le prêt de 1000 livres précédant au même taux d'intérêt²⁰. Il habite alors Fossés des Tanneurs. En 1720, le 4 mars, Pierre Robert, écuyer demeurant rue Sainte-Colombe, comme ayant droit d'Adrien Tellier, reçoit de Labadie les 4000 livres en 4 billets de banque numérotés (46 387, 89 653, 227 646, 228 256, de 1719) signés de Labadie, Blanzac, Pareyre et Feger²¹. En 1715, il reçoit 120 livres pour les travaux des honneurs funèbres du Roi à Saint-André²². Ces documents, joints au fait qu'il est employé par la Ville, semblent indiquer que ce personnage est un membre important de la communauté des maîtres serruriers bordelais ; il est sans doute l'un des auteurs des ouvrages de la première période.

Jean Darsonville

14 août 1692-1719.

1682 • Le 16 avril Jehan Darsonville, compagnon serrurier natif de Soissons en Picardie, fils de Nicolas et Marie Dumon, signe son contrat de mariage avec Catherine Lavigne, fille d'Isaac, maître serrurier, et de Marie Bertrand (des Bertrand sont serruriers) ; les témoins sont Pierre Poitevin et René Hullin, maîtres serruriers importants de la communauté²³.

1707 • Le 23 janvier sa fille Marie signe son contrat de mariage avec Nicolas Dumayne, maître serrurier (voir notice), poursuivant le processus d'intégration. Jean est maître serrurier aux Charrons où il restera²⁴.

1709 • Participe à la délibération des maîtres, mais refuse de signer²⁵.

Jean Robert

15 août 1692-1714.

1702 • estime les ouvrages de Jean Sicard.

Pierre Depiis

8 octobre 1692 - 1 octobre 1723. A l'origine d'une lignée de serruriers apparemment cantonnée à la petite serrurerie.

1719 • achète une maison rue Bouhaut près de la porte Saint-Julien²⁶.

Pierre Bertein

15 mai 1696 - 1729.

En 1727, la communauté a besoin de 700 livres pour payer la taxe imposée, qu'elle lui emprunte.

Jean Martial

2 octobre 1697 - 1740.

maître serrurier, horloger, arquebusier.

En 1715, il est accusé par Jean Olivier, maître menuisier, qui avait placé son fils Paul en apprentissage chez lui, mais sans engagement écrit, et seulement *parole d'honneur*, de ne pas l'avoir instruit comme il l'aurait dû, bien qu'il l'ait gardé 4 ans et 2 mois ; le jeune homme ne peut donc travailler en tant que garçon chez les maîtres. En conséquence de quoi un contrat est établi selon les règles, mais avec Jean Dumaine, par. Saint-Michel cette fois, qui s'engage à prendre le jeune homme du 10 septembre 1715 au 9 décembre 1716, soit quinze mois, pendant lequel temps led. Dumaine s'oblige de parachever, de montrer et enseigner aud. Ollivier, apprentif, led. métier de serrurier à tel point qu'il soit perfectionné icelui à la fin de son temps, même s'engage led. Dumaine de le montrer à dessiner suivant led. mestier de serrurier.

Paul Olivier ne sait alors pas signer ; en 1744, parmi les serruriers non maîtres figure un Olivier, rue Caguemul, employant deux garçons, et taxé à 8 livres²⁷.

La suite montre que le sieur Martial n'était pas un homme de commerce facile, mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse au moins pour une part, de mesures de représailles de la communauté, privée du droit d'entrée par l'absence de contrat.

Les rapports ne sont pas non plus harmonieux avec ses associés. En 1719, maître serrurier rue Carpenteyre, par. Saint-Siméon, il se plaint que les architectes Jean Roumillac et Pierre Desveyrines ont construit près les Portanets au Pont Saint-Jean, une maison appartenant au Sieur Maniol, avocat en la cour, et qu'ayant fait pour eux divers ferrements..., il lui est dû une somme considérable dont il n'a pu être payé²⁸.

Il est en procès durant des années avec sa femme, Jeanne Chaigneau, d'abord au sujet d'une histoire d'enfant adultérin de sa belle-sœur dont il aurait la curatelle²⁹, ensuite au sujet d'un bien, la moitié de l'isle appelée du Brésil, consistant en aubarède, vergnées et autres possessions situées dans la paroisse de l'Isle Saint Georges, achetée par Martial au S' Alvarez, marchand à Bordeaux, pour 2 500 livres par contrat du 6 juillet 1726 chez le notaire Traissac, payé comptant. Sa femme, veuve du maître maçon Jean Lacroix, possède l'autre moitié de l'île, proche de Cadaujac³⁰. Le procès durera jusqu'en 1733 ; il dit avoir fait beaucoup d'amélioration à son bien.

Ces documents nous apprennent qu'en 1726, il habite toujours rue Carpenteyre, par. Saint-Pierre, et en 1731, rue du Grand Cancera, par. Saint-Siméon. Il y est aussi dit maître arquebusier.

En 1744, Jean Martial vient de mourir ; une curieuse affaire a laissé trace chez un notaire et nous renseigne sur la personnalité de ce serrurier et sur le monde du travail au XVIIIe siècle.

Jeanne Chaigneau, veuve de Martial, maître serrurier et horloger rue Tombe-l'oly, vient témoigner en faveur de leur fils Etienne qui est en procès avec les Capucins : son père l'aurait poussé à entrer dans la Communauté pour s'en débarrasser et à la mort du père *frappé violemment par le bras du Seigneur*, le fils refuse de partir en Hollande où veulent l'envoyer les Capucins et réclame contre ses vœux.

C'est que Martial n'a jamais cessé tant qu'il a vécu de maltraiter ledit Etienne Martial leur fils pour l'obliger à sortir de chez lui de cette façon que très souvent il eut perdu la vie ou du moins auroit été grièvement blessé si lad. Delle déclarante ne lut arraché des mains de son mary qui ne se servoit pour le battre que d'outils ou barres...³¹.

Deux témoins interviennent (deux autres témoins présents viennent de mourir : Faupied et Calas). Il s'agit de Jean Duluc, horloger de cette ville rue près la Porte d'Albret, et Arnaud Morin, maître serrurier à l'Hôtel de la Monnaie. Duluc a travaillé comme garçon dans la boutique de Martial en 1727 et 1728 : Martial *maltraitoit son fils cruellement très souvent et sans fondement, et d'une façon à le tuer, à chaque fois que les ouvriers de sa boutique ou quelque autre personne le mécontentoient ou à tout propos... On entend dans le haut de la maison les cris et les hurlements du jeune homme*.

Morin était en apprentissage chez Martial en 1720 ; lui aussi dénonce le caractère rude et brutal du serrurier, qui très souvent n'ayant point son fils pour assouvir sa colère, le faisait supporter à ses apprentifs et garçons de boutique, de cette manière que tant led. Faupied et Calas aussi que led. Morin non plus que tous les autres apprentifs que le feu sieur Martial a eu de la connoissance dudit Morin nont pu finir leur apprentissage tant led. Martial étoit furieux et pétulant. Morin ayant reçu une fois les coups destinés au fils en fut incommodé longtemps ; mauvais caractère, incommode à tout le monde, il n'a cessé de martyriser son fils, allant même le tirer du lit la nuit pour le battre... Ouvrages connus : Entrée de la clôture de chœur de Saint-Michel, 1705, portes de table de communion, 1706 ; Porte de clôture de chœur de Saint-Michel en 1734.

Jean Thibaud

31 décembre 1698-1724.

Philippe Labarthe

Reçu pour mande le 10 février 1699 pour deux ans. Ce serrurier qui travaille à Sainte-Croix exerce sans doute librement dans le cadre de la sauveté.

Hélie Grenier

8 mai 1699-1743.

Michel Quesnel

15 octobre 1699-1745.

1717 • Travaux pour la ville³².

1744 • Michel Quesnel, rue des Trois Conils, par. Saint-Projet, a une servante, et une maison du revenu de 500 livres. Taxe : 8 livres.

1752 • Enregistrement du testament olographe de Michel Quesnel, maître serrurier de Bdx, en date du 15 janvier 1743, retenu par Moyset notaire royal à Podensac, instituant ses enfants Pierre et Marie Quesnel héritiers (Pierre est commis des Fermes du Roi). Il veut être enseveli dans l'église Saint-Projet dans la sépulture de sa famille. Il est veuf de Jeanne Laroche³³.

Eme (ou Edme) Vallet

28 novembre 1699-1707

En 1699, *Esme Labry* est en procès : les bayles font un appel au Parlement, concernant l'ordonnance de son chef-d'œuvre.

Le mariage est célébré le 23 avril 1698 entre Jeanne Rimbaud, et Edme Vallet vivant à Bordeaux depuis 4 ans, et un an et demi dans la paroisse Sainte-Eulalie (témoin : Pierre Poitevin, maître serrurier rue du Parlement)³⁴.

18 . A. M. Bdx G G 62 Saint-André, acte 461. A. M. Bdx G G 365, Sainte-Eulalie, acte 101.

19 . A. D. Gir. 3 E 2199, 17 mars 1709, Nre Bouyer.

20 . A. D. Gir. 3 E 2214, 10 avril 1714, Nre Bouyer. Cesont des taux très courants (environ 5%).

21 . A. D. Gir. 3 E 2224, 4 mars 1720, Nre Bouyer.

22 . A. M. Bdx, CC140, en compagnie de Courtiade, menuisier, Roussellet, tapissier, Leblond ayant fait le catafalque et mausolée.

23 . A. D. Gir. 3 E 8457, F° 143.

24 . A. D. Gir. 3 E 14930.

25 . A. D. Gir. 12 B 280.

26 . A. D. Gir. Nre Brun, le 28 septembre 1719.

27 . A. D. Gir. 3 E 15316, Nre Dubos, F° 254, 9 septembre 1715.

28 . A. D. Gir. 3 E 11900. Nre Traissac, 11 décembre 1719.

29 . A. D. Gir. Sac à procès 5 469.

30 . A. D. Gir. Sac à procès 5 611 ; Signe Martial. Localement on entend par *île* des zones en bordure de la Garonne, marécageuses et susceptibles d'être inondées, drainées

par des fossés qui les ceinturent et en font des parcelles apparemment détachées. La maison figurant sur la carte de Belleyrne devait être une simple habitation, comme celles des artisans possesseurs de quelque bien à la campagne.

31 . A. D. Gir. 3 E 15451, Nre Pallotte, 4 août et 8 août 1744.

32 . A. M. Bdx. CC 148.

33 . A. D. Gir. 3 E 15459, Nre Pallotte, 5 septembre 1752.

34 . Communiqué par Mme Glotin. A. M. Bdx. G G 361, Sainte-Eulalie, acte 242.

Edme est né le 18 décembre 1671, d'Alexandre Vallet, maître serrurier et de Jeanne Mareschale, à Sézanne-en-Brie, diocèse de Troyes-en-Champagne³⁵ d'où son surnom *Labry*. Je n'ai pas retrouvé l'acte de naissance de son fils Simon, mais celui de ses frères et sœurs : Catherine, baptisée le 14 septembre 1701³⁶ (parrain : Pierre Hugues, qui est semble-t-il maître architecte, rue des trois Conils³⁷), et Adrien, le 28 mai 1703³⁸ (parrain : Adrien Tellier, voir notice. Tellier, Poitevin, Vallet, Berthau sont en relations familiales évidentes) Jeanne Rimbaut sa femme, est baptisée le 15 octobre 1673³⁹ ; elle est la fille du maître serrurier Jean Rimbaut, marié en 1669 à Claire Arnaud⁴⁰. Dès 1664, un Pierre Rimbaut prête le serment de maître, et il est lui-même fils d'André, maître serrurier. En 1752, un Jean Rimbaut est serrurier à Saint-Seurin. Jeanne sera successivement la femme de Edme Vallet, la mère de Simon Vallet, la femme de François Berthau, la grand-mère par alliance de Pierre Kauzac... En supposant les parrainages probables, on voit bien comment elle représente un des maillons forts des réseaux d'alliance propres aux communautés de métier.

André Sinelle

25 janvier 1702-1740.

1709 • contresigne la délibération des maîtres, règlementant l'embauche des compagnons⁴¹.

1710 • A. Sinelle *dit Champagne* signe une quittance de l'hôpital Saint-André⁴². Il écrit très bien et son orthographe témoigne d'une bonne instruction.

1719 • André Sinelle et Pierre Barraut, maître menuisier, achètent 2800 livres à Marie-Anne Denizet et consorts une maison rue Castillon (côté est), composée en fait de trois maisons très vieilles et ruinées contigües, qui ont besoin d'être rebâties. Il y est le voisin de la présidente du Hamel ; il est installé près de l'hôtel de l'Intendance dont les Sinelleseront serruriers ordinaires, après les Dumaine⁴³.

1725 • maître serrurier rue Castillon, par. Puy Paulin, sert de procureur constitué à Jean Laporte, serrurier de Rouen, dont le frère François est mort à Bordeaux⁴⁴. — 1725 • fournit et pose les garde-corps de la rampe⁸⁸ d'escalier et des balcons du château de Biron sous la direction de l'entrepreneur Tranchant. On lui règle 2410 livres en 1728⁴⁵.

Jean Caudran (Caudéran)

20 juin 1703-1743.

Apprenti de Guillaume Carbonnel en 1695.

Charles Rapault

21 février 1705-1737.

Bernard Roumégoux

27 janvier 1706-1729.

Dominique Passart

2 mars 1707-1740.

En 1717, il fait deux *métiers à faire des bas*, l'un au 26, l'autre au 22 ; ces métiers sont vendus 350 livres pièce par un marchand de la paroisse Sainte-Eulalie, Michel Dubois, à Pierre Couderc, travailleur ou faiseur en bas au métier, à l'intention duquel ils ont été faits, et qui, empruntant pour les payer, les *emporte dans son bien de campagne au*

*Capian pour faire des bas pour son compte, et par ce moyen se soutenir*⁴⁶.

1726 • Comptes de la ville : à Passart, 1000 livres d'acompte pour les ouvrages de la rampe à l'hôtel de ville, il y a déjà dû tant⁴⁷.

1735 • Passart est destitué de son emploi de maître serrurier de la Ville, pour avoir insulté l'architecte de la ville Montégut, et remplacé par René Poitevin.

1744 • Passart aîné, habitant à Porte-Basse a deux ouvriers, et un garçon. Taxe : 5 livres.

Guillaume Preunier

22 juin 1707-1729.

Fonde une lignée de serruriers bordelais.

Il a épousé Jacqueline Gonon, habite rue Bouhaut en voisin de Pierre Dumayne⁴⁸. Deux de ses fils sont maîtres, Bernard et Jean.

Entre 1709 et 1713, il est fermier judiciaire des biens du Sr de Bouran à Martillac, et obtient un droit de rabais à la suite de la grêle : il n'est pas seulement artisan⁴⁹.

François Bertot (Berthau ou Berteau)

21 mars 1708-1749.

Lieu et date de naissance inconnus.

1708 • Mariage de F. Berthau, maître serrurier, fils de feu Edmé Berthau et de Denise Demaison, avec Jeanne Rimbaud, fille de Jean Rimbaud, maître serrurier et épouse *relicte* de Eme Vallet. Témoin Adrien Tellier, maître serrurier, rue du Poisson Salé⁵⁰.

1712 • Fait des travaux de *Ferrures employées tant au toit qu'aux fenêtres et contre-vents, portes et tambour de lad. maison* à la propriété viticole de Bègles du notaire Vivant, en compagnie et donc dans l'équipe de l'architecte Jean Jaugeon surnommé Lacroix, de Pierre Couribaut, charpentier de haute futaie (qui fait les boisages à grands carreaux de vitrage en noyer, les lambris, le tambour, l'alcove...) et d'André Baudas, maître vitrier⁵¹. Les associations avec des architectes peuvent se répéter de bâtisse en bâtisse.

1726 • Ouvrages pour Saint-Michel, dont un appui de communion⁵².

1727 • Domicilié rue des Ayres (ou des Aydes, par. Sainte-Eulalie)⁵³.

1744 • Capitation : Berthau, maître serrurier rue des Aides — dizainier — emploi 2 ouvriers à 30 sols ; propriétaire d'une maison à Saint-Seurin du revenu de 60 livres. Très peu imposé : 3 livres (doit être très âgé, et peu travailler).

René-Pierre Poitevin

5 mai 1709-1770

Il dut naître aux alentours de 1691 : la lettre de demande d'admission d'Antoine Payen à la maîtrise (non datée mais la serrure de chef-d'œuvre du même Payen signée et datée 1755 se trouve au musée des Arts décoratifs)³⁴² s'accompagne d'une recommandation de René Poitevin rue du Parlement, âgé de 63 ans environ⁵⁴.

Il semble qu'il soit fils de maître et fasse partie de la seconde génération.

En 1709 il signe en tant que maître la délibération de la Communauté concernant les compagnons⁵⁵.

En 1719, il signe d'un beau paraphe deux quittances, l'une du 19 août, l'autre du 16 octobre, de gros fers et

serrurerie ordinaire pour l'infirmerie du couvent des Dominicains⁵⁶.

En 1727-29, il aurait reçu 730 livres pour la table de communion de l'Eglise de Barsac, qui serait encore en place⁵⁷.

Le 14 février 1729, il achète à Jean Cavignac, marchand boucher du bourg de Carbon-Blanc, paroisse de Bassens un *bourdieu appelé Ciro* (Siro) *situé près du lieu Sansaumoynne* (Saint-Saumoynne) *consistant en logement pour le valet, chay cuvier... puits, jardins, terres, pré, bois taillis et vignes*...⁵⁸.

Le prix en est 3 200 livres, dont 1 600 livres en louis or et argent payées comptant, le reste sera réglé aux créanciers hypothécaires de Cavignac, qui est en prison sur condamnation de la Bourse.

Ce bien est hypothéqué en effet, et la question ne sera réglée que le 27 avril 1748 où René Poitevin paie 264 livres. 7 s. 6 d. à la femme Heberard, épouse Boucherie⁵⁹. Il y est dit bourgeois et maître serrurier rue du Parlement. Le bien est toujours dans la famille à la Révolution⁶⁰ : lors de la vente des biens nationaux, Jeanne et Marie Poitevin épouse Gimbal, sœurs du prêtre émigré Poitevin, bénéficière de Saint-Pierre, rachètent un quart d'un domaine comprenant 1 maison et 55 journaux 3/4 évalués à 31390 livres, pour 7847 livres.

Poitevin renforçait alors un bien déjà existant, puisque le nouveau bourdieu touche au sud et à l'ouest les *terres possessions du sieur acquéreur*. Le serrurier est d'ailleurs un paroissien zélé de Bassens : le 1er mai 1739, il fait don à l'église d'une croix de fer avec un coq au-dessus pour placer en haut du pignon de la grande porte, puis il fait don d'une chaire, appuyée au pilier de Notre-Dame, soutenue par des consoles de fer (le 25 octobre 1741)⁶¹. D'après le Fichier Baurein⁶², il prête le 28 mars 1735 le serment de *Maître serrurier de la présente ville, nommé par Mrs les jurats serrurier ordinaire de la ville, en la place de M^r Passard destitué par la délibération précédente... pour avoir insulté publiquement le Sieur Montégut inspecteur des ouvrages de la ville*.

Le 11 mai 1737 il reçoit 700 livres pour prix de la clôture de la nef Saint-Jean dans l'église Saint-Michel, fournie le 1er avril 1737 pour M. Joseph Mercier, négociant⁶³.

Le document préparatoire à la capitation de 1744 apprend que Poitevin, rue du Parlement, emploi 2 ou 3 ouvriers et une servante, qu'il possède un bien à Bassens du revenu de 440 livres et le montant de son imposition (18 livres) le place au second rang des serruriers, loin derrière Fuet il est vrai, qui est taxé de 38 livres⁶⁴.

En 1746 il marie une de ses filles, Rose, avec Henry Marchant, avocat à la Cour, natif de Larche en Limousin⁶⁵. René Poitevin est l'époux d'Anne Dumas⁶⁶. La constitution de biens est de 8000 livres au total, ce qui est considérable dans un milieu d'artisans. Poitevin constitue le quart de tous ses biens, loge et nourrit le couple pendant quatre ans, leur donne 2000 livres à l'échéance des quatre ans (ce qui sera fait en 1750 par un avenant au contrat de mariage). Sont témoins : un F. Poitevin de l'ordre des F.F.P.P. (ce qui renforce la présomption des travaux pour Notre-Dame), Poytevin clerc tonsuré (frère), Jeanne Poitevin (sœur), Marie Gausseus-Dumas, R. de Godefroy et Françoise Rouquet.

En 1752, il est doyen de la Communauté des serruriers⁶⁷.

35 . A. D. de la Marne, Sézanne, paroisse Saint-Denis.

36 . A. M. Bdx, GG 61, Saint-André, acte 727.

37 . A. D. Gir. 3 E 2 812, Nre Cassaigne, 27 avril 1705.

38 . A. M. Bdx, G G 62, Saint-André, acte 461.

39 . A.M. Bdx, GG, Saint André, acte n° 836, 1673.

40 . A.M. Bdx, GG 347, Sainte Eulalie, acte n° 343, 3 février 1669.

41 . A. D. Gir. Z B 280/63. 22 juin 1709.

42 . A. D. Gir. 8 J 125, travaux faits à la cuisine.

43 . A. D. Gir. 3 E 15320, Nre Dubos, 18 juillet et 28 septembre.

44 . A. D. Gir. 3 E 14947. 14 mars 1725.

45 . Voir p. 000.

46 . A. D. Gir. 3 E 13111, f° 4 et 48.

47 . A. M. Bdx. CC 296. 5 octobre 1726.

48 . A. D. Gir. 3 E 24849, Nre Despiet, 28 juin 1726.

49 . A. D. Gir. sac 6095.

50 . A. M. Bdx. GG 365, acte 101, 30 avril 1708. Sainte-Eulalie.

51 . A. D. Gir. 3 E 7913, Nre Lalanne, 8 avril 1714.

52 . A. D. Gir. G 2323.

53 . A. D. Gir. G 2249/93.

54 . A. M. Bdx H H 119. Catalogue *la clef et la serrure*, confirmé par le Fichier Baurein.

55 . A. D. Gir. 2 B 280.

56 . A. D. Gir. H sup. non répertorié, liasse 15.

57 . J. A. Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, p. 28.

58 . Lacoste, A. D. Gir., 3 E 7359, 11 février 1729.

59 . A. D. Gir. 3 E. 15455, Pallotte, 1748.

60 . Marcel Marion, J. Bencazar, Caudrillier, p. 533.

61 . Inventaire de la série A. D. Gir. E Sup. 862, Bassens. Ces ouvrages ont disparu.

62 . A. M. Bdx. II 27.

63 . A. D. Gir. G 2250, f° 53.

64 . A. D. Gir. G 2915.

65 . A. D. Gir. 3 E 15453, Nre Pallotte, 12 février 1746.

66 . D'une famille de serruriers bordelais. Jean Dumas a lui-même un bien à Bassens. Marie Dumas, autre fille de Jean, épouse Pierre Laporte le 3 mai 1740...

67 . A. D. Gir. Perrens, 3 E 17 558, 26 janvier 1752.

Le 27 novembre 1771, René Poitevin est enterré dans l'église Saint-Pierre⁶⁸. Il avait sans doute 80 ans environ.

Mathurin Fuet

23 juillet 1710-1761, *mor fuete Auger paie 176 (5?)*. «Mathurin est né le 12 novembre 1690, il est fils de Simon Fuet, maître serrurier et de Marguerite Desbats. Il a épousé le 17 février 1715 Thérèse Veron. Six enfants dont quatre garçons lui sont nés entre 1718 et 1726»⁶⁹. Il signe tous les marchés des clôtures de fer forgé de la ville entre 1745 et 1754, ce qui représente des sommes considérables, sans doute voisines de celles touchées par Jean Lamour à Nancy.

Il appartient à la troisième génération de serruriers dans sa famille : son grand-père Jehan, son père Simon sont serruriers ordinaires et horlogers à Sainte-Croix et à Saint Michel où on les retrouve régulièrement ; il n'apparaît pas qu'ils aient fait de la grande serrurerie. Il jouit d'une aisance certaine : les documents préparatoires de la capitation de 1744 montrent qu'il est taxé à 38 livres au premier rang de la Communauté : il habite une maison qui lui appartient rue du Puits-de-baignecap (par. Saint Siméon), du revenu de 750 livres ; il en possède une autre rue du Poisson Salé du revenu de 500 livres, une part de maison rue du Loup du revenu de 100 livres, un bien à Bruges de 800 livres de revenu ; il a trois ouvriers et un apprenti, ainsi qu'une servante. En 1753, il loue ce bourdieu et maison de campagne de Bruges au négociant Jean Black pour 1 200 livres, pour 9 ans⁷⁰. Et cette estimation de 1744 a lieu avant les grands marchés concernant les embellissements de la Ville.



596. — Papier peint trouvé au château de Saint-Pandelon, associé à des papiers bordelais ; décor velouté noir de rinceaux rappelant ceux des ferronniers, sur fond bleu-foncé, suggérant ce que pouvait être la production de Jean-Joseph Fuet (document Blanc-Subes).

Il meurt en 1761 ; il semble bien que Pierre Auger fasse alors marcher la boutique pour la veuve jusqu'en 1765. Son inventaire après décès (sa veuve s'appelle Toinette) est daté, semble-t-il, du 1er octobre 1773, et enregistré seulement le 2 avril 1783 (il dut y avoir quelque problème...) Malheureusement, c'est l'un des rares inventaires après décès enregistré à prendre la forme d'un acte sous-seing privé, absent des minutes⁷¹.

Le testament d'un de ses fils en 1778 précise que vivent alors deux enfants du premier mariage avec Thérèse Veron, Marguerite et Jean-Joseph. Mathurin s'est remarié avec Toinette, dont il a eu Marie, épouse de Pierre Vincent Saint-André, bourgeois de Bordeaux et Geneviève Léonore Esther, épouse de Jean Bonnis, marchand rue Saumenuide⁷².

L'inventaire de son fils Jean-Joseph, décédé en 1778 dans son appartement d'une maison cours de Tourny, par Puy Paulin, dévoile que ce marchand a en fait une *Fabrique de tapisserie en papier* contemporaine de celle du sieur Duras, place Dauphine, et sans doute concurrente, à une époque où le goût pour la tapisserie de papier peint se développe considérablement. Le matériel de ce fabriquant inédit est inventorié : 60 coupons en rouleaux de papier peint en tapisserie de diverses couleurs...

un moulin qui servait au défunt à moudre la laine pour faire des tapisseries en velouté... et trois malles où il y a un peu de bourre ou espèce de laine passée au moulin pour faire des tapisseries en papier velouté...

une table d'impression pour les tapisseries en papier avec une pièce de marbre pour broyer les couleurs... une grande chaudière en ovale de cuivre jaune dans laquelle il broyait (?) les couleurs...

une enseigne de bois avec sa potence de fer et quelques dessins qui servaient à Fuet pour sa fabrique de tapisserie en papier. Il est intéressant de rapprocher l'ensemble de ces informations d'un des papiers retrouvés au château des évêques de Dax à Saint-Pandelon, dont les décors étaient à l'origine *veloutés*, non marqué, et étudié par J. du Pasquier avec une juste intuition : «les ramures... massives, les bractées... les feuilles et même les fleurs... imprimées en noir semblent directement tirées d'un travail de ferronnerie...»⁷³.

Les modèles communs aux artisans peuvent expliquer cette impression de parenté ; mais le fils de Mathurin Fuet aurait été formé dès le départ à poser sur les murs des motifs comparables à ceux des riches fers forgés de son père. Sa facture aurait pu être comme ici un peu gauche et malhabile, archaïque sans doute.

Antoine Lebremant

25 août 1710-1742.

André Depis (ou Depiis)

12 avril 1710-1742.

Famille de serruriers au XVIII^e siècle.

1705 • Mariage d'André Depis, serrurier demeurant rue Sainte-Croix, et Anne Simon⁷⁴.

Jean Dumas jeune

6 décembre 1712-1753.

Il participe dès 1709 à la délibération des maîtres ; régularise sa situation en 1712, comme les fils Dumayne.

Nicolas Dumayne

15 décembre 1714-1757. Fils aîné de Pierre.

1707 • Le 23 janvier, contrat de mariage de Nicolas Dumayne, dit maître serrurier, né à Bordeaux, habitant aux Chartrons ; il épouse Marie Darsonville, fille de Jean Darsonville, maître serrurier (voir notice) et de Catherine Lavigne, qui se constitue une dot de 400 livres. Signent également le contrat : les compères, Pierre Dumayne et Jean Darsonville ; le frère, Jean Dumaine ;

Pierre Poitevin et Adrien Tellier, qui sont maîtres serruriers également ; Anne Poitevin, Anne Angaut et Suzanne Bouyé (les épouses Dumayne et Darsonville ne savent pas signer)⁷⁵.

Un mois plus tard, le 17 février, Nicolas Dumaine règle 103 livres sur les 267 restant à payer à Anne Constant, veuve de Blaise Sicard, maître serrurier ; il achète probablement l'équipement d'atelier et de boutique nécessaire à l'exercice de son métier⁷⁶.

1714 • Le 14 septembre Nicolas Dumaine, dit compagnon serrurier et fils de maître, prête le serment de maître après avoir produit son chef-d'œuvre, en même temps que son frère Jean ; rattrapage un peu tardif sans doute consécutif aux règles édictées en 1709 concernant les compagnons.

1715 • Le 31 mai, il prend comme serviteur et apprenti pour 4 ans, du 1er juin 1715 au 31 mai 1719, François Chatefau, 17 ans, domestique de Me Belso, avocat, par. Sainte-Eulalie.

Il s'installe ensuite rue des Ayres puis rue du Caire.

En 1744, les documents de la capitation indiquent : Dumaine, rue du Caire, emploie un ouvrier, taxe : 1 livre. 10. Dumaine cadet (son fils Etienne), il travaille pour son compte car il est maître, mais chez son père. Taxe : 2 livres.

Du mariage sont nés neuf enfants, dont deux futurs serruriers : Jean Dumaine aîné et Etienne Dumaine. Sa fille Catherine épouse Antoine Payen juste *maitrisé*.

Jean Dumaine

15 décembre 1714-1757.

(deuxième fils de Pierre, frère de Nicolas ; 1683-1761 ; il est inhumé dans l'église Saint-Michel).

1713 • Epouse Bertrande Depis, fille de serrurier.

1714 • Prête avec Nicolas le serment de maître.

1744 • Habite rue Neuve ; le document de la capitation indique qu'il emploie un ouvrier, un apprenti, et une servante ; son fils Jean travaille également avec lui ; il possède le tiers de deux maisons rue Sainte-Croix. Il est taxé à 13 livres, ce qui le place au septième rang de la communauté. Il a huit enfants, dont :

Jean (1726-1808), le serrurier.

Lui et son fils pourraient être les auteurs des portes et grilles de la chapelle Sainte-Suzanne à Saint-Michel en 1753.

Adrian Benon

20 juillet 1715.

En 1699, il est apprenti de René Hullin.

Semble mourir l'année de sa maîtrise ; pourrait être le parent d'Adrian Tellier qui donne acte *pour son neveu de la restitution de quarante francs [livres] qu'il demande mal à propos à la compagnie* le 16 août 1715.

Pierre Bullard

7 décembre 1715-1729.

Jean Anglade

16 juin 1716-1750.

Arnaut Carbonnel

20 mars 1718-1752.

1739 • Travaille à l'hôtel des Fermes (ferrements de croisées)⁷⁸.

1744 • Capitation : habite près de Saint-Rémy, emploie trois ouvriers à 30 sols et une servante à 3 L. Possède une maison qu'il occupe du revenu de 250 L. et un bien de campagne à Podensac, du revenu de 480 L. Taxe : 16 L. 10 (ce qui le place au cinquième rang). 1753 • Antoine-Bernard Dorse loue au Sieur Caessen pour 600 L, une maison rue Dieu, *qu'a tenue et tient encore le Sieur Carbonnel auscy M^e serrurier à titre de foyer*⁷⁹.

68. A. M. Bdx GG 580.

69. M. Deler, p. 40.

70. A. D. Gir. C2915/2 ; Q.B.136, 5 janvier 1753.

71. A. D. Gir. Q A 379.

72. A. D. Gir. 3 E 15028, Nre Baron, 11 et 24 février 1778.

73. Voir J. du Pasquier, «Papiers peints du XVIII^e à Bordeaux», *l'Estampille*, n° 115, novembre 1979, p. 51.

74. A. D. Gir. Q 13 10. f° 55, Nre Biennoury, 13 juin 1705.

75. A. D. Gir. 3 E 14930, Nre Caussade.

76. A. D. Gir. 3 E 14930, Nre Caussade.

77. A. D. Gir. 3 E 15316, Nre Dubos, f° 168.

78. A. D. Gir. C 4498.

79. A. D. Gir. 3 E 15 640, Pallotte Nre le 4 septembre.

On peut remarquer que rue Dieu, juste contre la Bourse, habite aussi Prunié, chargé, lui, de la grille qui entoure la statue royale ; que d'autre part Dorset, qui succède à Carbonnel dans son logement d'habitation, aura la charge en 1755 de toute la serrurerie du Pavillon du Fond de la place Royale, et qu'il est possible que Carbonnel ait eu un rôle plus important qu'il n'y paraît à l'hôtel des Fermes.

Martial Gando

15 juin 1718-1723.

1711 • apprentissage chez l'un des bayles, Roumégoux.

Pierre Le Conte

23 juin 1720-1742.

Jean Dupuy

10 mai 1720-1742.

Demeure rue Saint-James.

D'une famille de serruriers, dont un horloger qui travaille régulièrement à l'entretien de l'horloge de Saint-Michel, entre 1729 et 1745, puis un autre en 1758⁸⁰ ; alliés aux Dumas.

1744 • Capitation : Dupuy, rue Saint-Paul ; a un bien de campagne à Cussac-en-Médoc. Taxe : 5 livres (ne tenant pas compte de ce bien).

Jean Dupuy, rue des Faures, ne travaille pas, étant infirme, a deux fils qui travaillent avec lui, Jean et Raphaël, et un apprenti. Taxe : 4 livres 10. (c'est sans doute lui qui meurt avant 1748 ; sa veuve exploite son privilège).

1739 • L'un des deux, maître serrurier et horloger de Bordeaux, signe un contrat avec la fabrique de l'église de Bassens pour l'établissement d'une horloge à deux cadrans du montant de 600 livres⁸¹.

1752 • Françoise Dumas, veuve de Jean Dupuy, accepte que son fils Raphaël succède à son père comme *ajusteur des mesures* de la ville, contre une pension viagère de 150 livres toute sa vie, à prendre auprès des Directeurs et Receveur de l'Hôtel des Fermes, *qui le lui doivent pour 6 mines qu'il est obligé de fournir aud. Hôtel des Fermes, 4 pour cette ville et 2 pour Libourne*.

Il succède également dans l'entretien de l'horloge de Saint-Pierre⁸².

Arnaud Gramidon

19 juin 1720-1750.

1720 : il est apprenti chez Thibaut.

D'une famille de serruriers.

1726 • Gramidon Arnaud, maître serrurier aux Chartrons, appel contre Marie Dufour, veuve de Jean Seguy⁸³.

1744 • Capitation. Gramidon, à la palu des Chartrons. Emploie un ouvrier, et un fils travaille avec lui. Il a 6 petits enfants. Il possède un bien à Yvrac, en Ambarès, un autre à Saint-Aulaye d'Ambès, un autre à Preignac, chacun du revenu de 120 livres. Taxe : 8 livres 10.

1744 • Capitation : Gramidon, près les Carmes aux Chartrons, emploie un ouvrier et une servante. Il est veuf avec 8 enfants petits. Il possède une maison aux Chartrons du revenu de 300 livres. Taxe : 11 livres (en douzième position).

Parmi les enfants sans doute,

Gramidon Joseph — maître en 1756 ; bayle en 1764 et 1770.

Gramidon Simon — maître en 1761.

Gramidon Arnaud — *idem*.

1753 • Pierre Gramidon, aux Chartrons, signe la sommation des serruriers contre Kauzac et Bautier⁸⁴.

1756-1759 • Travaux de Gramidon après l'incendie de l'hôtel de l'Intendance⁸⁵.

1777 • Capitation des maîtres serruriers :

Gramidon aîné, 20 livres 3 (onzième position).

Gramidon jeune, 3 livres.

Veuve Gramidon, 3 livres.

Capitation des non-maîtres :

Gramidon, rue Fondaudège. Taxe : 12 sols.

René (De) Lavau

17 août 1720-1762.

1736 • Il fournit un devis pour les ferrements de la sacristie de Saint-Seurin le 23 juillet, et après réalisation, reçoit un dernier paiement le 21 janvier 1737, soit les 650 livres prévues au devis plus 100 livres d'augmentation et de gratification⁸⁶.

1744 • Documents de la capitation : maître serrurier rue du Palais-Galien, par. Saint-Seurin ; emploie trois ouvriers et deux apprentis ; son fils n'a que 15 ans.

Taxe : 12 livres. 10.

1752 • Signe le texte réglementant l'embauche et le travail des compagnons⁸⁷.

1753 • C'est chez lui que Pierre Kauzac est censé faire son chef-d'œuvre contesté⁸⁸.

Epoux de Gabrielle Jamin, il a deux fils qui tous deux vont s'élever dans la hiérarchie du travail des métaux : • André, mort en 1808 à 86 ans, habitant au n° 6 de la rue du Parlement, veuf de Marie Couvreur, et de Marie-Anne Lafitte — graveur en médailles et pierres fines.

• Jacques, sculpteur ciseleur de l'Académie royale de Madrid, professeur de dessin, qui quitte Bordeaux en 1780⁸⁹.

Michel Gomba

4 novembre 1723-1767.

1723 • Michel Gomba, maître serrurier rue du Puy-Descaux, par. Saint-Michel, fils de Pierre Gomba, maître serrurier, et de Marguerite Grimard, épouse Marguerite Lievre, rue Bouquière, fille de feu François, maître poulieur et de Jeanne Desportes ; veuve de Jean Robert Rauran, maître-tourneur en ivoire⁹⁰.

1744 • Gomba, hors la Porte Saint-Julien, emploie deux ouvriers. Taxe : 6 livres.

1751 • Fait de la serrurerie ordinaire pour Sainte-Eulalie⁹¹.

Barthelemy Hommeau

6 novembre 1723-1761.

Serrurier ordinaire de Saint-Michel, très souvent employé entre 1729 et 1754, pour des chassis de vitraux, des ferrures, des clefs⁹².

1744 • Hommeau, maître serrurier, rue Sainte-Croix, emploie un ouvrier et un apprenti.

A six filles, possède une maison qu'il occupe du revenu de 160 livres. Taxe : 11 livres. 10.

1753 • Signe la sommation *des serruriers contre Kauzac*⁹³.

1757 • Sa fille Madeleine épouse Jean Dumaine, mariage qui consacre la réussite de la famille.

François Bonenfant

29 avril 1724-1765.

1744 • rue Bouquière — ayant un garçon. Taxe : 4 livres 10.

Pierre Gramidon

24 juin 1728-1755.

voir Gramidon Arnaud, 1720.

Pierre Fuet

14 juin 1730-1751.

En 1744, Fuet, aux Chartrons, travaille peu étant souvent malade ; taxe : 2 livres.

Michel Passart

14 juin 1730-1737.

Jean Soudanas

3 juin 1731-1748.

Pierre Depis

10 mai 1731-1756.

1744 • Depis aîné, rue Carpenteyre, par. Sainte-Croix, a trois petits enfants, une maison qu'il occupe du revenu de 180 livres, il est taxé de 5 livres.

Depis jeune, rue du Fagnas (rue Gratiolet) a un ouvrier et un apprenti, taxe de 7 livres.

Simon Vallet

13 juin 1731-1748.

Fils de Edme Vallet et de Jeanne Rimbaud.

Il doit commencer à travailler chez Berthau, son beau-père (rue des Aydes ou des Ayres, par. Sainte-Eulalie). Le 12 juillet 1733, est signé son contrat de mariage avec Marie Bullard, fille de Pierre Bullard et de Catherine Bertin, habitant l'Hôtel de la Monnoye⁹⁴ ; le père est serrurier, Bertin est aussi un serrurier bordelais⁹⁵. La jeune fille a 1200 livres de dot, et Simon est domicilié rue de la Devisse. Il écrit d'une bonne écriture courante et d'une orthographe quelque peu fantaisiste.

Le document préparatoire à la capitation de 1744 donne la même adresse de la rue de la Devisse. Vallet y emploie 3 ouvriers et un apprenti, ce qui signifie bien qu'il travaille le fer d'ornement ; il est taxé à 10 L. 10 seulement, au treizième rang, et semble n'avoir aucun bien immobilier. Il signe le document de préparation⁹⁶. Le 6 avril 1748, il reçoit 733 L. 4 s. pour la grille de la chapelle Saint-François à Saint-Michel⁹⁷. Il meurt peu après 1750⁹⁸.

En 1778, le 16 août, sa fille Marie Valet, modiste place du Palais avec sa sœur Catherine, épouse Jacques Georgeon, compagnon orfèvre chez le S^r Dutemple rue des Argentiers, fils de Gabriel Georgeon, (serrurier non maître rue Judaïque en 1777). Elle se constitue 2000 livres de dot de même que son fiancé⁹⁹.

Philippe Calard

25 juin 1731-1738.

Dir le Lyonnais.

Barthélémy Hommeau représente que pour parvenir à la maîtrise, il ne pouvait faire ce que son devancier avait fait : on réfléchit à son offre, il est représenté à la compagnie, dont il fait de fait partie en 1732.

Jean Gas

8 septembre 1732-1770.

Sans doute Jean DuGas apprenti chez Pierre Berthein.

1744 • Capitation : Maître serrurier rue Pedagen (rue des Piliers-de-Tutelle), emploie un ouvrier. Taxe : 3 L. 10.

1753 • Mariage de Jean Gas, compagnon serrurier, rue Veyrines, par. Sainte-Eulalie, veuf de Marguerite Savicq, fils de Jean Vital Gas et Marie Dumas, et Jeanne Granié, fille de serrurier, rue Tombel'Oly, par. Sainte-Eulalie, fille légitime de feu André Granié et Blanche Chassade¹⁰⁰.

80 . A. D. Gir. G 2323, G 2249, G 2251, G 2323...

81 . A. D. Gir. E sup 862.

82 . A. D. Gir. 3 E 15459, Nre Pallote, 18 juillet 1752.

83 . A. D. Gir. 3 E 15444, 14 août 1732.

84 . A. D. Gir. 3 E 15460, 17 mai 1753.

85 . A. D. Gir. C 1196.

86 . A. D. Gir., G 1013, G 1563.

87 . A. D. Gir., 3 E 17558, Nre Perrens, 26 janvier.

88 . A. D. Gir. 3 E 15460.

89 . Marionneau, *les salons bordelais au XVIIIe siècle*. 1771-1787.

90 . A. D. Gir. Nre Caussade. 3 E 14946, 1 février 1723.

91 . A. D. Gir. G sup. 139.

92 . A. D. Gir. G 2323, G 2249, G 2251...

93 . A. D. Gir. 3 E 15460.

94 . A. D. Gir. 3 E 506, Nre Bancheureau.

95 . Pierre Bertin est maître depuis 1696. La veuve Bertin, sur les remparts de Porte-Dijéaux, est taxée en 1744 à 3 livres 10.

Elle emploie un ouvrier, son gendre, qui travaille avec le privilège de sa belle-mère (A.D. Gir. C 2 915).

96 . A. D. Gir. C 2 915 (2).

97 . A. D. Gir. G 2 343, F° 32.

98 . A. D. Gir., Sac à procès 10 459. Il a fait pour 518 livres de travaux à la maison de Rozier, domestique du Marquis de Roquefort, auprès de Bordes, au delà de la Manufacture, gros fers et ferrements, en 1738, dont 330 livres restent à payer en 1750, réclamées par sa veuve.

99 . A. D. Gir., 3 E 20 357, Nre Grounux, 1778.

100 . A. D. Gir. 3 E 15460, Nre Pallotte, 7 juin 1753.

Jean Dumas fils

2 juin 1733-1759.

1744 • Dumas (Jean ?) rue du Loup emploie 1 ouvrier. Il a un bien de campagne à Bassens du revenu de 40 L. Taxe : 6 L.

Pierre Legeay

24 juin 1728-1753.

1744 • Maître serrurier, sur les Fossés de ville ; a six enfants, dont 3 garçons, emploie deux ouvriers, et une servante. taxe : 10 livres. 10.

1748 • Fait des travaux aux cloches de Saint-Michel ; signe ¹⁰¹.

1752 • Pierre Legeay signe la réglementation de l'embauche et du travail des compagnons.

1760 • Pierre Legeay reçu maître (le fils ?).

Bernard Sinel

14 juin 1730-1754.

1719 • garçon serrurier, par. Saint-Christoly, il est témoin lors d'un testament ¹⁰². Sans doute le fils d'André Sinelle.

1744 • Le document préparatoire à la capitation mentionne Sinelle, rue Castillon pour 6 l. : il a un ouvrier, une maison qu'il occupe du revenu de 300 l et 7 enfants en bas âge.

En 1745 il succède au fils de Dumayne «comme serrurier de la maison» à l'hôtel de l'Intendance ¹⁰³. Il fournit serrurerie ordinaire et gros fers, mais en 1749 on trouve une facture : 803 l. pour une rampe d'environ 10 toises à 80 livres la toise ¹⁰⁴.

En 1755 une quittance est réglée à la Vve Sinelle, qui semble bien assurer la continuité de la charge de son mari ainsi qu'elle en a le droit, les paiements se font en 1761 en *main de son fils* ¹⁰⁵ ou à la *Ve Sinel et Fils serruriers*. Sinelle est mort en 1754.

Pour le rétablissement des bâtiments de l'hôtel de l'Intendance occasionné par l'incendie du 2 février 1756 jusqu'au 1er avril 1762 qu'ils ont été finis, la Vve Sinelle ne touche pas moins de 9415 livres.

L'incendie a eu lieu le 2 février 1756 ; le 6 août 1757, la deuxième marche de l'escalier d'honneur est posée. Le 26 novembre 1757, on pose la rampe du grand escalier : Sinelle reçoit alors 1600 livres. Fuet 800 ¹⁰². Le 8 mai 1759, Turmeau le fondeur livre pour 20 livres 2 boules de cuivre pour l'escalier ¹⁰⁷. Il semble bien que l'escalier d'honneur soit alors achevé, et en dehors de Sinelle et de Fuet, qui est certainement chargé de sa spécialité, les grilles de clôtures de jardin, aucun nom de serrurier n'apparaît.

Il est donc bien le second d'une dynastie de ferronniers.

Jean Causaubon (Cazaubon)

21 mars 1734-1762.

1716 • apprenti chez Héliès Grenier ; a bien du mal à écrire et à comprendre ce qu'il écrit. Fonde une lignée de serruriers.

Charles Passart

1 mai 1731-1743.

A également du mal à écrire.

Joffret Roumégoux

28 juin 1735-1737.

Le nom est écrit au dessus comme entre parenthèses, il ne doit pas savoir signer.

Jean Légise

19 août 1736-1779.

Apprenti chez Pierre Bertein.

1744 • maître rue du Cancera — emploie 2 ouvriers — possède une portion de bien à Pessac, du revenu de 115 livres. Taxe : 7 livres 10. Signe le document.

Adrien Thibaut

12 juillet 1738-1743.

André Bautier

19 mars 1739-1778.

Le 13 janvier 1739, *Bautier dit Naurmen* [Normand] *compagnon serrurier* peut accéder à la maîtrise, présenté par Gramidon aîné ; *il a servi les maîtres quatre ans et au-delà. Il fera son présent et un chef-d'œuvre ordonné.* Le 15 avril, trois serruriers entreprennent une procédure contre lui. *Les étrangers doivent suivre l'article III des statuts* [le règlement du chef d'œuvre] ; *les bayles ne peuvent recevoir les compagnons étrangers à peine d'amende* (500 livres).

1744 • Apparaît dans les documents de la capitation comme habitant près de Saint-André, il est taxé de 17 L. (quatrième rang). Il emploie trois ouvriers, un apprenti, une servante ; possède 2 échoppes du revenu de 90 L. 1752 • Bayle de la communauté ¹⁰⁸.

1753 • Il est impliqué en tant qu'ancien bayle, favorable à Pierre Kauzac dans l'affaire de son chef d'œuvre ¹⁰⁹.

1756 • Travaux au Gouvernement pour 2025 livres ¹¹⁰.

1759-60 • Turmeau fondeur lui a livré un vase pour la rampe du Gouvernement.

Le nombre des ouvriers employés en 1744 rend possible son activité de ferronnier ; les dernières mentions peuvent tendre à prouver son intervention dans la réalisation de rampes d'escalier à l'hôtel du Gouverneur (actuelle résidence du Préfet).

Gilles Depis

12 janvier 1740-1762.

Pierre Laporte

4 février 1740-1783.

Le 3 mai 1740, Pierre Laporte, maître serrurier, fils de Pierre Laporte, serrurier et de sa femme, née Estansan, épouse Marie Dumas, fille de Jean Dumas maître serru-

rier à Saint-Michel. Le 30 décembre 1741, est baptisée sa fille Marie ¹¹¹.

Il semble bien qu'il soit allié aux Laporte menuisiers. Le document préparatoire à la capitation de 1744 cite Laporte, rue du Casse, par. Saint-Michel, employant un ouvrier, possédant une maison qu'il occupe du revenu de 160 l, comme étant taxé à 6 L. 10 ¹¹².

Le 28 avril 1748, Laporte touche 623 L. 12 s pour la clôture de la chapelle du Saint-Sépulchre à Saint-Michel et le 25 décembre 1748, 60 L. *pour avoir fait l'escalier de la chère a preaché* de Saint Michel ¹¹³.

Le 28 juillet 1753, maître serrurier demeurant rue du Casse, par. Saint Michel, il achète un terrain acquis par le Sieur Dupin dans le terrain des Révérends Pères Cordeliers par adjudication de Tourny du 22 octobre 1748 ¹¹⁴. Il s'agit de l'emplacement marqué A sur le plan dessiné par Montégut le 19 décembre 1746 et celui du Sieur Miral du 29 Août 1748, situé rue des Menuts ; la façade sur rue fait 38 pieds (soit 12 m 16), et Laporte s'engage à y faire construire une maison.

Cet achat intervenant juste à la veille de la démolition de la clôture de pierre du chœur de Saint-Michel sur les ordres de Ténnet, on peut ranger Laporte parmi les auteurs possibles des grilles destinées à parfaire la clôture grillagée du chœur.

Le 5 mai 1759, Laporte touche le solde d'un paiement de 1 341 L. 4 s pour le grillage et porte de la chapelle Saint-Louis de Saint-Michel, d'après un marché passé le 24 avril 1758 ¹¹⁵.

Le fichier Baurein indique qu'il est bayle en 1763, 1769.

En 1771, il se rend acquéreur d'une maison *grande rue Saint Rémy qui conduit à l'église*, et en 1779 d'une seconde voisine ¹¹⁶ ; en 1779 encore, d'une autre hors la Porte des Capucins, paroisse Sainte-Eulalie. Ces maisons seront refaites à neuf. Les balcons des n° 25 et 27, rue Saint-Rémy qui combinent grecques et palmettes en cœur, peuvent lui être attribués. Entre temps il est devenu bourgeois.

La capitation de 1777 ¹¹⁷ le place au second rang des impositions de sa classe avec 38 livres de taxe, juste derrière Dumaine qui doit 46 livres. Trente huit livres,



597. — Balcon de la maison double de Pierre Laporte, maître serrurier, vers 1780, 27, rue Saint Rémy.

101 . A. D. Gir. G 2343.

102 . A. D. Gir. Notaire Traissac, 17 mai 1719.

103 . A. D. Gir. C 1 193.

104 . A. D. Gir. C 1 194.

105 . A. D. Gir. C 1 195.

106 . A. D. Gir. C 1 194.

107 . A. D. Gir. C 1 195.

108 . 3 E 17558, 26 janvier.

109 . Sommutation les serruriers C. Kauzac Bauttié - 3 E 15460. Nre Pallotte, 23 mai.

110 . A. M. Bdx. dd 25 b.

111 . A. M. Bdx. G G 488, Saint-Michel, acte n° 927, communiqué par Mme Glotin.

112 . A. D. Gir. C 2 915 (2).

113 . A. D. Gir. G 2 343, f° 36, 30, 60.

114 . A. D. Gir. Séjourné 3 E 15 004, 28 juillet 1753. Ce texte permet également de dater le lotissement de ce quartier, que Lhéritier pensait plus tardif ; je n'ai pas retrouvé les plans cités.

115 . A. D. Gir. G 2348, f° 30, 49, 54.

116 . Jean Perreau, *Demeures mystérieuses du vieux Bordeaux*, p. 123 ; Nre Rauzan, 8 juillet 1771, et Nre Fatin, 12 juin 1779.

117 . A. D. Gir. C 2 792.

c'est le montant de la plus forte imposition, celle de Fuet, en 1744. Il est donc un des serruriers qui ont le plus profité de la période d'enrichissement de Bordeaux. Un de ses fils doit continuer le métier, puisque les documents de la capitation de 1777 cite Laporte jeune, taxé de 9 L. 18, sans doute Paul devenu maître en 1770.

Bernard Prunié

4 décembre 1740-1775.

et

Jean Prunié

4 décembre 1740-1774.

Deux des fils de Guillaume sont enregistrés lors de la préparation de la capitation comme maîtres serruriers : 1744 • *Bernard Prunié aîné* habite rue Dieu, près la place Royale, il a 3 ouvriers et une servante, la taxe est estimée à 11 livres 10.

Son frère Jean, rue Bareyre aux Chartrons, a deux ouvriers et est taxé à 7 livres.

La même année, la première femme de Bernard, Marguerite Legeay, de famille de serruriers, est décédée ; le 6 février, il épouse alors Marie Despujols, fille d'un bourgeois courtier et fait inventorier ses biens. La maison où il est comprend : une boutique, sa chambre, une pour les garçons, et un *petit endroit* pour la servante. Prunié a un demi cabinet *de bois des îles* et une commode *même bois des îles*. Le tout est estimé 1500 livres. La jeune fille apporte 2000 livres, plus un tiers des biens de son père (1000 L.) soit 3000 livres¹¹⁸.

En 1748, il rachète la maison rue Dieu, héritage de sa femme, estimée 4000 livres¹¹⁹.

En 1750, il représente le père de Dorset à son mariage¹²⁰.

En 1752, il prend Jean Brunet en apprentissage¹²¹. C'est alors qu'il exécute la grille entourant la statue royale.

En mai 1753, il participe à la sommation des maîtres contre Kauzac¹²². Il est buraliste de la communauté en 1754, commissaire en 1757, bayle en 1758, 1766, 1769, 1778¹²³.

En 1769, Bernard (un second) est reçu.

En 1775, deux Prunié, Jean aîné et Jean plus jeune, deviennent maîtres ; ils sont dits fils de maître.

Le document sur la capitation de 1777 mentionne plusieurs Prunié ; Prunié aîné est taxé de 12 livres, le cadet, de 16 livres 8.

La veuve Prunié à Sainte-Eulalie : 8 livres.

La veuve Prunié à Saint-Seurin : 8 livres.

Prunier jeune : 8 livres.

La petite serrure de maîtrise réputée être celle de Louis Prunié, fils de maître, en 1779 figurait à la Galerie spéciale d'art ancien de la 11ème exposition de la Société philomatique en 1865 prêtée par le musée de Bordeaux et fait sans doute partie de celles exposées par le musée des Arts décoratifs, mais c'est peut-être celle de Bernard jeune, maître en 1769.

Jean Dumaine

20 juillet 1741-1774.

• Jean Dumaine *aîné* (1714-1774), fils de Nicolas, habitant rue du Mirail ; il meurt rue des Augustins. Epoux de Jeanne Romas ; ses enfants intègrent la communauté des apothicaires.

En 1744, il emploie trois ouvriers et un apprenti ; sa taxe, 10 livres, le place au quinzième rang.

Au cœur du quartier juif de Bordeaux, il est en affaires au moins avec Joseph Lopes-Diaz¹²⁴.

Etienne Dumaine

20 juillet 1741-1769.

En 1744, Dumaine «cadet», second fils de Nicolas, travaille chez son père pour son compte.

Arnaud Morin

15 mars 1742-1770.

Présenté par les bayles pour parvenir à la maîtrise comme ayant été employé à l'hôtel de la Monnaie pour les travaux du Roi en qualité de serrurier ; *il a épousé une veuve de deux maîtres serruriers et fille de maître*. Tiré aux voix, il est reçu.

Sabatier (n'apparaît pas sur les registres).

1744 • Capitation : maître, rue du Saint-Esprit, emploie deux garçons et un apprenti ; possède une maison rue de la Monnaie du revenu de 200 livres, une à Saint-Julien et un bien de campagne à Portets, du revenu de 80 livres.

Il a sept enfants petits, et un procès qui l'a extrêmement endetté, ayant délaissé le produit des loyers.

Taxe : 14 livres. 10., au sixième rang, et pourtant ce nom n'a jamais été rencontré au cours des recherches.

Germon (ou Jerman ; de même, doit appartenir à la Sauveté).

1744 • Maître serrurier à la Porte Sainte-Croix. Il emploie un ouvrier, son fils travaille avec lui. Il a une maison qu'il occupe du revenu de 100 livres, un bien à Bègles du revenu de 120 livres. Taxe : 6 livres 10. Un Germon travaille pour Saint-Michel en 1726¹²⁵.

Alain

Un presque inconnu, une énigme : il n'apparaît pas dans les listes de la confrérie et pourtant :

1744 • Alain est maître serrurier aux Chartrons, où il possède une échoppe rue Notre-Dame du revenu de 60 livres, qu'il occupe ; il a également un bien au Taillan du revenu de 100 livres.

Il emploie 6 ouvriers et un apprenti : c'est le plus gros atelier, sa taxe est de 18 livres, ce qui le place en seconde position derrière Fuet.

Une seule mention de son nom rencontrée : la ville lui paie 100 livres en 1745, pour des *réparations aux repoussoirs des fontaines*¹²⁶.

Etienne Dumas

30 janvier 1744-1748.

1740 • Etienne Dumas, maître serrurier Place du marché neuf, par Saint-Michel, prend en apprentissage Jean Poiré, fils d'un cafetier décédé. Il doit *lui montrer et enseigner... leur métier de serrurier à tel point qu'il soit perfectionné*. La mère doit payer 6 livres pour le droit de frairie aux bayles de la communauté¹²⁷.

1744 • Capitation des maîtres :

Dumas, au Marché neuf (Etienne ?), ayant un fils qui travaille avec lui. Taxe : 4 L. ; et Dumas fils travaillant chez son père ; taxe : 2 L.

Sa veuve épouse François Vlechemans.

Blaise Charlut¹²⁸

Le plus remarquable des serruriers du Bordelais, artiste au moins autant qu'artisan, vécut entre 1741 et 1792 à la Réole, où il mourut âgé de 77 ans¹²⁹.

On ne sait quand et où naquit Blaise Charlut ; son acte de décès, avec appréciation de toute l'inexactitude qui caractérise la connaissance de l'âge par les proches ou même l'intéressé à cette époque, indique la date de 1715. Il serait né à Dijon, mais la paroisse Saint-Pierre de Dijon n'a pas enregistré son acte de naissance. Il semble d'ailleurs que sa famille ne soit arrivée dans la paroisse qu'en 1721. Ses parents, Pierre Charlut et Pierrette Rochet, n'y sont imposés au titre de la taille qu'en 1722, domiciliés *suite de la rue Belle-croix*, le père est alors manouvrier et paie 3 livres de



598



599



600

598 et 599. — La Réole, Blaise Charlut, porte du cloître des Bénédictins, 1773 ; détails.
600. — Paire de chandeliers attribués à Blaise Charlut (musée de La Réole).

118. A. D. Gir. 3 E 15 451, Nre Pallotte, 6 et 12 février 1744.

119. A. D. Gir. E 15 455.

120. A. D. Gir. 3 E 12 174, f° 1 292.

121. A. D. Gir. 3 E 15 459, 16 mai 1752.

122. A. D. Gir. 3 E 15 460.

123. A. M. Bdx. II 27.

124. A. D. Gir. 3 E 24062, Nre Sejourné, 18 novembre 1774.

125. A. D. Gir. G 2323, G 2248...

126. 28 février 1745, A. M. Bdx. CC 297.

127. A. D. Gir. 3 E 15341, f° 433, le 31 août 1740.

128. Il existe sur Blaise Charlut deux articles de P. Dupouy dans la *Revue des Musées de Bordeaux*, 1967 et *Les Cahiers du Réolais*, n° 19, 1954. Des précisions sont apportées ici sur la famille de Charlut, son accès à la maîtrise, et ses travaux.

129. A. D. Gir. 4 E 3586, 2 juillet 1792.

taille. Il sait signer. Quatre enfants naissent : Marguerite le 10 août 1721, Jacquette le 11 mai 1724, Philippe le 12 avril 1726, et Christine le 13 septembre 1728 (décédée le 20 octobre 1730). En 1724, le père est dit voiturier, en 1726 et 1728, manouvrier, en 1730 valet d'écurie. C'est une famille de domestiques. Le père travaille apparemment d'abord dans une auberge, au Logis Saint-Jacques tenu par Noël Begin, puis ensuite chez le Sieur Thomas Brochot. Un parrain, Philippe Charlut, est aussi domestique de grande maison. Un Claude Charlu (ou Charlut) qui habite la même paroisse, est qualifié de manouvrier puis de jardinier en 1716 puis 1721. Au baptême d'un de ses enfants, Bénigne, né en 1726, le parrain est Bénigne Bourrut ; or un Bourru est membre de la communauté des maîtres serruriers de Dijon en 1739¹³⁰.

D'autre part M. B. Savouret, archiviste municipal de Dijon, faisait remarquer que si Bénigne est un prénom très répandu à Dijon, Blaise ne l'est pas du tout, alors qu'on peut vérifier que Blaise est un prénom très usité à La Réole.

Ce nom de Charlut ou Charlu est sans doute une déformation de Charlieu, ville distante de Dijon d'une cinquantaine de kilomètres ; les Charlut sont peut-être une famille de paysans de la région venus tenter leur chance à la ville voisine.

Blaise Charlut, puisque tel est le nom sous lequel nous le connaissons, et qui est mentionné sur actes le concernant et signés de sa main (1751), arrive à La Réole en 1741, et épouse la gouvernante du curé des Esseintes, Françoise Gaïzes, en 1744¹³¹. Ses témoins sont des amis de La Réole : Charles Bertrand dit *Du Courier*, Barthélémy Soutreau, Pierre Cassanet, qui doit être le fils du notaire, Michel Labrunie d. *Laroze*, et Antoine Bouye ; pas la moindre trace d'un passage à Bordeaux où il aurait lié connaissance avec des artisans ou architectes connus, comme dans le cas de Dorse. Si, comme beaucoup, il a vraiment été attiré par les chantiers bordelais auxquels sa compétence le prédisposait particulièrement, une raison majeure l'aura forcé de partir vite, comme rixe entre compagnons et bannissement de ville¹³², ou coût excessif de la maîtrise.

Avant 1747, de garçon serrurier il est devenu maître. Il peut avoir servi un maître pendant quatre ans comme le stipulent les statuts ; il semble surtout que le métier soit libre à La Réole¹³³.

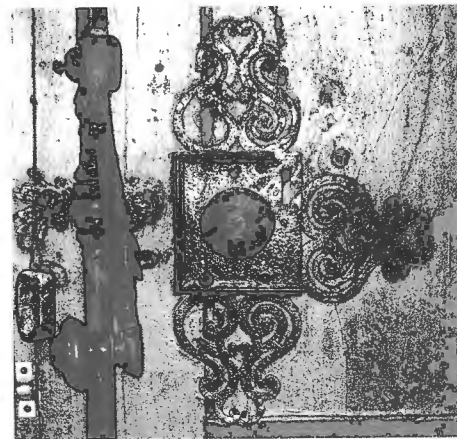
En 1765, au recensement, il habite grande rue (actuellement 84, rue Armand Caduc) une simple échoppe à un étage donnant à l'arrière rue Gaston ; il est dit *serrurier abille* et il y a sept habitants à la maison¹³⁴ ; à partir de 1772 environ Pierre Martin, neveu de sa femme, travaille comme garçon chez Blaise qui n'a pas eu d'enfant¹³⁵.

Françoise meurt en 1780¹³⁶. Bien peu de temps après, le 7 août 1781, il se remarie avec une fille de trente ans (il en a en principe soixante-six). Jeanne Gude, qui ne sait signer¹³⁷.

Le 14 avril 1792, comme héritier de sa première femme, il paye à Marguerite Gaïzes et Marie Dubois chacune 100 livres.

Le 7 mai 1792, il dicte son testament¹³⁸. Il demande à être enterré dans le cimetière de l'église Saint-Michel, et que des messes de requiem soient dites à concurrence de 60 livres.

Il partage ses biens et prévoit l'organisation de la maison. Sa femme reçoit une pièce de terre labourable (2 journaux 7 lattes, paroisse de Saint-Aignan ou des Esseintes appelée au Pesquey ou à Lespineau), ses meubles meubles, argent, effets, les sommes dues, les marchandises



601

602

603



non travaillées, l'usage et jouissance de tous les appartements de la maison et la cour. A son neveu, il réserve précisément un certain nombre de meubles et effets, tous les outils et la vieille ferraille, de même que l'usage d'une chambre au-dessus de la cuisine ; il en fait son héritier général et universel. Il prend bien soin de prévoir autant que faire se peut, les inconvénients de cohabitation et de régler en serrurier, à l'aide de clefs, serrures et verrous, les litiges possibles... Il meurt le 2 juillet. Son revenu présumé est de 60 livres seulement¹³⁹.

Le 19 juillet suivant, son neveu Pierre Martin, maître serrurier, signe son contrat de mariage avec Elizabeth Monnereau, qu'il épouse le 7 août¹⁴⁰.

Blaise le serrurier est lié avec des maîtres menuisiers : Jean Marie Abadie en 1766¹⁴¹, Jean Pechaudrait beau-frère et neveu, dont le frère est serrurier en 1781¹⁴², Jean Raveau père et fils en 1792¹⁴³.

Le savoir-faire très spécifique de Charlut — parfois heureusement corroboré par des points d'archives établissant des liens particuliers — permet de se risquer à certaines attributions. La manière très reconnaissable de ses platines — souvent signée par une petite corne d'abondance de guingois où fleurissent trois pétales de palmette — est visible aux portes de La Réole comme à l'hôtel de Verduzan à Bordeaux. On pouvait espérer la retrouver sur des meubles locaux, et il n'est pas invraisemblable de lui attribuer la serrurerie remarquable du grand buffet de présentation, ou « armoire bordelaise », de la salle à manger du château de Caudrot, présentée par le musée d'Aquitaine. Caudrot est en effet si prêt de la Réole qu'il n'est pas étonnant d'y trouver une contribution du maître dont la réputation était faite.



604

130 . Renseignements communiqués par les Archives municipales de Dijon (Registres de la paroisse Saint Pierre, B 562 f° 80, B 565 f° 84 v° et 85, B 569 f° 88 v°, B 571 f° 94 et 94 v°, B 557 f° 100 — G 68) grâce à la bienveillance des archivistes municipaux, Bernard Savouret et Marie-Hélène Degroise.

131 . A.D. Gir. 4 E. 3 091, 22 juin 1744.

132 . Cela arrive à un serrurier inconnu à la même époque - voir *supra*, p. 141.

133 . R. Passet, *L'industrie dans la Généralité de Bordeaux*.

134 . A.D. Gir. 3 E 14 590.

135 . A.D. Gir. 3 E 14 119, 14 avril 1792.

136 . A.D. Gir. 3 E 14 119, 19 juillet 1792.

137 . A.D. Gir. 4 E 3 585, 7 août 1781.

138 . A.D. Gir. 3 E 14 119.

139 . A.D. Gir. 4 E 3 586 et Q.V95, 17 juillet 1792.

140 . A.D. Gir. 4 E 3 586 et 3 E 14 119.

141 . A.D. Gir. 3 E 14 121 3 juillet.

142 . A.D. Gir. 3 E 3 585, 7 août 1781.

143 . A.D. Gir. 3 E 14 119, Nre Gauban, 7 mai 1792.



605

601 et 602. — La Réole, Blaise Charlut ; ferments du portail de l'abbaye bénédictine.

603. — La Réole. Heurtoir en boucle de gibecière et sa platine rocaïlle.

604. — La Réole. Platine d'entrée de serrure.

605 et 607. — La Réole, 68, rue Armand Caduc.

Porte avec imposte de fer chiffré, ferments et heurtoir.

606. — Heurtoir pendeloque sur platine combinant la grecque et la corne fleurie rocaïlle.

608. — Buffet de présentation ou « armoire bordelaise de salle à manger » du château de Caudrot, près de la Réole (Bordeaux, musée d'Aquitaine).

609. — Détail de la platine et de la boîte de serrure (clichés musée d'Aquitaine).

610 et 611. — Ferrures intérieures, remarquables platines découpées.



607



608



609

611



606



610





612



613

612. — La Réole. Balcon rocaille.

613. — La Réole, rue Numa Ducros; imposte de style Transition, contemporaine de la clôture du chœur de Saint-Pierre, ou légèrement postérieure (après 1780).

Peut-être peut-on également lui attribuer le mérite de la serrurerie, travaillée comme une orfèvrerie abondante mais équilibrée, ciselée, ajourée, d'une autre armoire présentée au salon des Antiquaires : la *bascule*, ou cré-mone, à tige torsadée, ses platines en cornières ouvragées, la boîte de serrure ornée d'un mascarone, pourraient bien être dans sa manière, les clefs des deux armoires ont un anneau dessiné par les corps de deux dauphins affrontés comparables.

Travaux de Charlut à Bordeaux :

1751. Clôture de la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie

Attributions :

• vers 1755, les balcons de la tribune d'orgue de Sainte-Croix (?)

• vers 1760, la rampe de l'escalier de l'ancien hôtel Leblanc de Mauvesin (4, rue Porte Basse) (?)

En 1772-73, les balconnets et rampe d'escalier de l'hôtel de Verdizan (28, place Gambetta)

Travaux de Charlut à La Réole :

• 1773 • Porte extérieure du cloître, ainsi sans doute que la ferronnerie de l'ensemble monumental bénédictin de La Réole (escalier proche de l'église avant 1750, porte intérieure de la galerie du cloître, imposte de la porte d'entrée, à l'exception de l'escalier d'honneur, antérieur sans doute à son séjour, et d'une venue plus roide. Les façades des maisons réolaises s'ornent de ses balcons et impostes, les portes de platines et heurtoirs.

• 1779 • Appui de communion, portes du chœur, consoles, lutrin exécutés pour Saint-Pierre de La Réole, et transportés à la cathédrale de Bordeaux.

Attributions : le portail du château Carbonieux, et peut-être l'un de ceux du château de Malle.

Jean René Houdart

17 janvier 1746-1765.

Il fait un *don de 950 livres à la frairie et au luminaire*, pour être dispensé de faire son chef-d'œuvre sans doute. En 1744, il est recensé chez les non-maîtres, rue des Trois-Conils ; il emploie deux garçons. Taxe : 9 livres.

Joseph Perrain

10 mars 1746-1777.

Il donne 900 livres pour *m'inviter de faire le chef-d'œuvre en plain sans le 8 mars*.

Il meurt le 28 septembre 1778 *abintestat*, ce qui entraîne l'inventaire de ses biens estimés alors 3 000 livres¹⁴⁴.

Il habite alors rue des Capérans, par. Saint-Pierre, une maison avec boutique au rez-de-chaussée, cave, trois chambres au premier étage dont la chambre des garçons (2 lits) ; au second étage les appartements (meubles d'acajou et tapisseries) consistent en deux pièces et grenier. Il possède aussi un bourdieu sur la paroisse du Tourne, acheté le 3 mai 1777 8000 livres à Jean Augey (contrat chez le notaire Rideau) : il y a un bâtiment de deux pièces, mais surtout des terres plantées de vignes, et dans le cuvier, des cuves, pressoirs, tamis... des bouteilles pleines dans le chai. A Bordeaux, beaucoup de serruriers semblent posséder un bourdieu avec chai d'où ils tirent leur vin. Les plus riches les font exploiter par un valet, les plus modestes y travaillent eux-mêmes.

Il s'est marié deux fois : avec Elisabeth ou Isabeau Fourcade, dont il eut deux enfants, Léonarde, épouse du serrurier François Bureau, et René ; puis avec Marie Bonnet, (contrat de mariage chez Me Loche, le 8 avril 1753)¹⁴⁵. Il se constitue alors 3 000 l.

En 1752, il est bayle de la communauté et s'engage à faire respecter les statuts concernant la réglementation du travail des compagnons.

Il travaille alors pour Saint-Michel (peut-être à la chapelle Saint-Marc)¹⁴⁶.

Il est commissaire de la communauté en 1754, et à nouveau bayle en 1759-60¹⁴⁷.

A la capitation de 1777, il est taxé de 17 livres 11, ce qui le met en 15^{ème} position.

Bertrand Lafon

29 juin 1746-1764.

Il est apprenti en 1730. Il accepte de donner 750 livres pour *m'éviter de faire le chef-d'œuvre en plain*.

Demeure rue Dieu, par Saint-Rémy.

Michel Moutarde

19 juin 1748-1765.

En 1754, alors qu'il est bayle, il est exclus pour six mois de la vie communautaire pour avoir pris un compagnon sans billet de *buraliste* un des *rebelles* contre lesquels la communauté avait décrété des mesures secrètes qu'il s'est empressé de révéler...

La petite serrure de maîtrise du fils de maître Moutard (1670) était prêtée par le musée de Bordeaux à la Galerie d'Art ancien de la II^{ème} exposition de la Société philomatique en 1865— n° 2655 du catalogue (les deux fils sont maîtres en 1783).

1761 • Ouvrages aux hôtels de l'Intendance et du Gouvernement¹⁴⁸.

1777 • Capitation : la veuve Moutarde est taxée à 9 livres 10.

Antoine Dorse

17 septembre 1750-1791.

Antoine-Bernard Dorse est né le 2 novembre 1723 à Dijon de Jean-Baptiste Dorse et Catherine Malard. L'enfant devait être de constitution malade car l'acte de baptême¹⁴⁹ du 5 février 1725, apprend qu'il a été *ondoyé à cause de danger* et baptisé sous condition. Ses parrain et marraine sont un prêtre du diocèse de Langres, Antoine Bernard Clerget, fils d'un maître boulanger de Dijon, et sa sœur Jeanne Clerget.

Il appartient à une famille de serruriers ; son père bourgeois de la ville de Dijon¹⁵⁰ y est maître serrurier¹⁵¹, de même que son frère aîné Jacques, reçu maître sur la

recommandation de Claude Guillot et Louis Bailly le 21 octobre 1734¹⁵², âgé de 23 ans : il est né le 28 novembre 1711 sur la paroisse Saint-Jean¹⁵³ et donc l'aîné de 12 ans. Le père exerce son activité comme maître serrurier dès 1714 et il est encore en activité en décembre 1765. Le père et le fils aîné exerçant leur activité conjointement à Dijon, le fils cadet part sans doute comme compagnon parfaire sa formation puisqu'on ne trouve pas ses lettres de maîtrise à Dijon. Il est trop jeune certes pour avoir collaboré aux travaux du palais des Etats de Dijon sous la direction de Gabriel, mais le chantier concomitant de la place Royale de Bordeaux doit être connu à Dijon encore plus qu'ailleurs. Toujours est-il qu'on retrouve Antoine Dorse à Bordeaux pour son mariage. Le contrat est signé le 8 novembre 1750¹⁵⁴.

Deux mois plus tôt, il est devenu maître, et habite rue du Grand Cancera, paroisse Saint-Siméon. Il épouse Marie Clèdes, native de Mont-de-Marsan et habitant chez son oncle maternel Jean Augustin, maître charpentier de haute futaye à Saint-Seurin. Dorse père constitue 1 000 livres payables après son décès à son fils et celui-ci se constitue 1 500 livres de l'héritage de sa mère ; ses oncle et tante constituent en dot à la jeune fille 2 500 livres, soit 1 000 livres en écus de 6 livres payées sur l'heure, et des meubles d'une valeur de 1 500 livres déjà reçus : un cabinet de bois de noyer, un lit garni dont la courtoise et les rideaux sont de camelot gauffré, 6 chaises et 1 fauteuil en bois de cerisier, 1 buffet garni de vaisselle, 1 commode en bois d'acajou, 1 miroir à cadre doré, 1 Christ sur velours, aussi à cadre doré, 2 chenêts garnis de fonte, 3 chandeliers de fonte, 1 autre lit garni ; du linge : 6 paires de draps, 4 nappes ouvrées de 2 aunes, 2 douzaines de serviettes fines ouvrées, 3 douzaines de serviettes terlinées, 2 douzaines de serviettes ouvrées de toile rouge, 12 nappes terlinées, 12 essuy-mains, 3 autres paires de draps de lit plus petits, plusieurs pièces de batterie de cuisine et autres effets, le tout neuf. Ils s'associent par moitié en tous les acquets. Comme on le voit, la jeune fille est bien dotée : c'est un mobilier raffiné qui lui est offert, des commodités d'acajou ne sont point alors tellement répandues chez les artisans.

Son père Jean-Baptiste Dorse est représenté par Bernard Prunié, maître serrurier demeurant rue Dieu, paroisse Saint-Rémy, l'auteur des grilles entourant la statue Royale. D'autre part, signent son contrat de mariage Bonfin, un des entrepreneurs adjudicataires des travaux de la place Royale, un Dumaine qui semble bien être, d'après sa signature, Jean Dumaine, petit-fils de Pierre et fils de Nicolas : voici le jeune Dijonnais en bonne compagnie, déjà bien intégré au milieu bordelais du bâtiment ; peut-on aller jusqu'à former l'hypothèse que, dès avant 1750, Dorse a déjà été employé aux travaux de serrurerie des bâtiments de la place Royale, aucun nom de serrurier n'ayant été retrouvé dans les archives concernant l'édification de la Bourse ?

En 1752, Dorse est l'un des trois commissaires nommés pour surveiller le *buraliste* Jean-René Houdard chargé de l'embauche des compagnons¹⁵⁵.

En mai 1753, il s'associe à une sommation des maîtres serruriers contre Pierre Kauzac et André Bautier (P.J. n° 6), dont l'objet est de contester l'accès possible de Kauzac à la maîtrise¹⁵⁶.

Le 4 septembre 1753, il souscrit un contrat de location pour 7 ans concernant une maison, appartenant au S^r Caessen, rue Dieu, *qu'à tenue et tient encore le sieur Carbonnel, aussy maître-serrurier, à titre de foyer, pour 600 livres*. Dorse semble succéder à Carbonnel dans son habitat comme dans ses fonctions¹⁵⁷.

Le 20 janvier 1754, il signe le marché des ouvrages de serrurerie pour le Pavillon du Fond de la place Royale¹⁵⁸ ; c'est un marché de 3 889 livres ainsi que cela apparaît

144. A.D. Gir. 3 E 20 357, 28 septembre 1778.

145. A.D. Gir. 3 E 12 716.

146. A.D. Gir. 3 E 17 558, 26 janvier 1752.

147. A. M. Bdx. II 27.

148. A. D. Gir. C 1055.

149. A.M. Dijon, Registre de l'Etat Civil de 1725 (toutes paroisses réunies) coté 13 566, f° 76. Je dois ces renseignements à l'amabilité de M. Bernard Savouret, Archiviste municipal de Dijon, qui en fit la recherche à ma demande.

150. Acte de mariage A.D. Gir. Traissac 1750, 3 E 12 174.

151. Délibération des Maîtres serruriers de Dijon du 21 décembre 1738, A.M. Dijon G 68.

152. A.M. Dijon G 127.

153. A.M. Dijon.

154. A.D. Gir. Nre Traissac, 3 E 12 174 f° 1 292.

155. A.D. Gir. 6 E 112, Statuts, p. 50.

156. A.D. Gir. E 3 15 460, Nre Pallotte, 23 mai 1753.

157. A.D. Gir. 3 E 15 460, *idem*.

dans un mémoire du maître charpentier Béziat, que l'on peut considérer comme l'entrepreneur traitant avec les serruriers, ceux-ci n'apparaissent généralement pas dans les mémoires.

Le fichier Baurein indique qu'il est bayle en 1755, puis en 1762, 1773, 1779¹⁵⁹.

En 1757, il exécute clôture et grilles du Jardin Royal (2 768 livres) et surtout les grandes portes et grilles du côté de Figueyreau, (actuellement porte sud sur le cours de Verdun datée 1757)¹⁶⁰. L'architecte chargé des travaux est Voisin.

Le 29 avril 1760, est adjugé à Antoine Dorse...

*un emplacement situé près Porte Dauphine dedans la ville, adroit en sortant de la portion ronde, marqué sur le plan que la ville a fait lever numéro 42, de la contenance d'environ trente une toises, confrontant du côté du levant à la Place, du couchant à une maison appartenant à la Ville et aux emplacements marqués n° 36 et 38, du midy à l'emplacement marqué par n° 43 et du Nord à l'emplacement marqué n° 39. Dorse enchérit à la somme de 100 livres la toise, à la charge et condition expresse non autrement que le prix d'icelui, revenant suivant lad. enchère à 3 800 livres, de même que celui des murs bâtis (999 livres inclus) seront compensés avec les sommes que la Ville doit à luy Dorse, à raison des ouvrages de son métier par luy entrepris pour la Ville, pour la ferrure de sept portes et autres travaux et fournitures à faire en conséquence*¹⁶¹.

Jean Dumaine, maître serrurier rue Neuve, puis graveur du Roi dans sa Monnaie de Bordeaux, poussera les enchères pour l'emplacement n° 31, au levant, contre les frères Laclotte, Godefroy (Ingénieur de la Ville), Richefort (architecte), Corcelle (charpentier de haute futaye). Il obtient l'adjudication à 4 344 livres. 1 s. 8 d. pour 59 toises et demi carrées à 61 livres la toise (adjudication du 16 mars 1771, achat le 17 janvier 1774). Les enchères sont passées de 40 livres (les Laclotte) à 58 livres (Corcelle) et 61 livres (Dumaine)¹⁶².

C'est un des rares exemples où les serruriers rejoignent dans les rangs des adjudicataires les plus fortunés artisans des métiers du bâtiment : architectes, charpentiers de haute futaye. La ville y trouve aussi un expédient pour régler les coûteuses factures, ou pour retenir un artisan de valeur, comme les textes le disent clairement de Balthazard Perrier, maître sculpteur marbrier mandé de Paris par les ordres de Mgr Le Maréchal duc de Richelieu pour faire des cheminées de marbre pour les appartements du Gouvernement en août 1760, et à qui on concède gratuitement un emplacement le 22 juin 1767.

Le 19 août 1761, Antoine touche 3 326 L. 17 s. pour ouvrages à l'hôtel du Gouvernement, et à nouveau 75 L. le 20 novembre de la même année (ce sont des serrures de portes et croisées, des serrures à l'anglaise à 120 L. pièce d'un modèle perfectionné¹⁶³).

En 1777, le document résumant les capitations mentionne pour lui 21 L., ce qui le place au dixième rang derrière, entre autres, Dumaine, Laporte, Jayet, Joffrait, Darroux et Bigot¹⁶⁴.

En 1791, le 16 novembre, malade, il rédige son testament et meurt le 8 janvier suivant à 68 ans¹⁶⁵. Il semble qu'il ne lui reste pas grand chose de l'aisance de jadis. Il demeure rue des Bahutiers (Mme du Pasquier a noté dans l'Almanach du Commerce d'Arts et Métiers pour la Ville de Bordeaux et de la Province cette adresse à partir de 1779, au premier sur le devant¹⁶⁶. L'acte d'en-

registrement rappelle que *l'héritière ici présente a déclaré que son mari ne possédant aucun immeuble réel ni fictif, il n'avait aucun revenu à l'époque de son décès arrivé le 8 janvier courant*. Les meubles sont estimés à 1 200 livres ; il reste 1 000 livres de legs pour sa belle-sœur également prénommée Marie qui vivait sous leur toit, au cas où elle viendrait à vivre seule. Le testament atteste que son épouse et sa digne sœur lui ont prodigué des soins continuels et surtout pendant (ses) maladies.

Antoine Dorse, sans enfant, âgé, malade, sans revenu a dû voir fondre ses économies et vendre ses biens. Un artisan dont la famille est localement implantée depuis plusieurs générations, pourvu de fils adroits et de filles à marier, a une chance de vivre une vieillesse à l'abri du besoin. Faute de l'un et de l'autre, victime de maux que les médecins du temps sont bien incapables de soigner (notamment cette paralysie du bras actif qui semble toucher bien des serruriers), l'artisan perd peu à peu son statut social et ses biens. C'est aussi le cas du grand Charlut, autre Dijonnais d'origine. *Ma bourse légère fournit moins à mes dépenses, car un homme débile n'a pas de salaire et un vieillard alité ne produit rien de payable en or*, écrivait déjà Ausone¹⁶⁷.

Etienne (Etien) Dumaine

16 mai 1753-1765.

Fils de Nicolas, petit-fils de Pierre (le troisième serrurier de sa génération)

1716-1780 ; époux de Catherine Chaigneau puis de Claudine Lahens ; habitant rue Sainte-Croix, puis rue Carpenteyre. Bayle en 1756, il prête le serment d'inspecteur et contrôleur de la communauté des maîtres forgerons en 1762, puis le 14 avril 1766, renonce à la maîtrise de serrurier, et acquiert du sieur Louis Rivière l'office d'inspecteur et contrôleur de la communauté des maîtres forgerons à la charge par lui de se conformer aux statuts et règlements des forgerons ; ceci parce que cela lui permet sans doute de faire la serrurerie et les ferrements des navires, importante source de revenus. Deux de ses fils, Jean (né en 1761, époux de Jeanne Verger) et Pierre (époux de Marie Teycheney en 1790) sont serruriers.

Guillaume Agot (sans doute le même qu'Agiot)

15 juin 1753-1769.

Apprenti chez Bonenfant en 1752.

Maître serrurier sur les Fossés des Carmes, par. Sainte-Eulalie, il prend en apprentissage pour 4 ans, le 17 août 1766, Jean Papon, fils d'un maître couvreur, âgé de 18 ans¹⁶⁸.

Pierre Kauzac

30 septembre 1753-1789.

Pierre Kauzac est né aux alentours de 1718 à Sainte-Mère, petit village du Gers voisin de Lectoure¹⁶⁹. Il était le fils du maître maréchal Guillaume Kauzac et de Blanche Granié, (un André Granié, marié à Blanche Chassade, est maître serrurier à Bordeaux avant 1744¹⁷⁰ et un Charles Grenier ou Garnier, sans doute Granié, prête serment de maître en 1767 et de bayle en 1771). Il est garçon serrurier à Paris en 1743¹⁷¹, et nous le retrouvons à Bordeaux en 1751 où M^r Lassalle, grand ouvrier de la fabrique de Saint-Michel, lui commande les deux grilles encore en place des chapelles de Saint-Joseph et Sainte-Apollonie. Mais il est peut-être arrivé 7 ans plus

tôt puisqu'il dit s'être fait connaître par son travail à la Porte Tourny (en 1744).

Il épouse le 3 décembre 1752¹⁷² Jeanne Courroy et cette alliance l'introduit dans une famille de serruriers localement bien implantés (voir les notices de Vallet et Berthau).

Il a dû travailler pour Jeanne Rimbaut, veuve Berthau car elle est en dette vis-à-vis de lui, et il lui rachète les outils de la boutique.

Il n'est toujours pas maître ; il est compagnon *demeurant dans l'hôtel de la Monnaie*. Or des mémoires plus tardifs¹⁷³ se trouvant dans le dossier du nouvel hôtel de la Monnaie nous apprennent qu'on y côtoie *des gens peu connus dont la plupart ne se réfugient dans l'Hôtel que parce qu'ils sont contrevenants aux statuts de leur métier et souvent mauvais sujets. Le refuge de ces sortes de gens dans l'Hôtel de la Monnaie a donné plus d'une fois matière à des plaintes et a déterminé la cour des Monnoyes à rendre des arrêts qui sont restés sans exécution*. La mauvaise impression qui règne à cet égard peut expliquer en partie les mésaventures suivantes de Kauzac. D'autre part, d'après le même dossier, en 1759, Kauzac est encore serrurier de la Monnaie ou *forgeron du Directeur* ; il y occupait jusqu'alors un logement, et une forge située au-dessous. Il semble qu'il rétrocede le premier à Moulinié, nouveau graveur de la Monnaie¹⁷⁴, mais non la forge. Jeandreau, le Directeur de la Monnaie, qui veut conserver Kauzac, dit de cette forge qu'elle est assez grande *pour mettre led. Moulinié dans la commodité d'en faire une boutique de serrurier où il travaillerait pour le public*, ce qui serait la seule raison pour laquelle ce dernier aurait acheté sa charge : *établissement qui seroit contraire aux ordonnances et dangereux à la sûreté des fonds du Roy*. Or Kauzac n'aurait-il pas lui-même bénéficié de cet avantage, puisqu'il n'est pas maître lorsque en 1751, il forge les grilles de Saint-Michel ? A moins qu'il n'ait bénéficié du privilège de la Veuve Berthau, déjà...

Si de toute évidence Kauzac bénéficiait de la protection du Directeur de la Monnaie, et même de la Municipalité, les maîtres de la Ville ne le ménagent pas.

Le 7 février 1752, il est question d'un procès que Kauzac aurait tenté contre Me Jean Dumaine par devant le Lieutenant criminel, la communauté aurait donné plein pouvoir aux bayles d'agir contre led. Kauzac et de faire toutes les poursuites pour soutenir Me Dumaine. Le 19 septembre de la même année, il fait signifier aux bayles une requête, la compagnie désigne des maîtres pour y répondre (Mathurin Fuet, Barthélemy Hommeau, Bernard Prunié et Me Gramidon).

Le 17 avril 1753, un appointment de Mrs le Maire et Jurats de Bordeaux le charge de faire son chef d'œuvre¹⁷⁵. Or un sous-seing privé est enregistré le 24 mai 1753, si important qu'exceptionnellement il est consigné au livre des minutes du notaire Pallotte le 23 : c'est un acte de sommation pour S^r Mathurin Fuet, serrurier et autres serruriers ayant mêmes intérêts, contre Mrs les Maire et Jurats de Bordeaux¹⁷⁶ ; les autres sont Barthélemy Hommeau, Pierre Gramidon, Bernard Prunié, Bertrand Lafon et Antoine Dorse, tous maîtres serruriers, et leur commun intérêt est de s'opposer à l'accession de Pierre Kauzac à la maîtrise. Kauzac est apparemment soutenu par le maître serrurier Bautier. On peut imaginer que Kauzac a obtenu de la part des Maire et Jurats le droit de prétendre à la maîtrise bien que n'ayant pas fait son

158 . A.D. Gir. C 1 175.

159 . A.M. Bdx I 1 27.

160 . A.D. Gir. C 1 186 ; Le chemin de Figueyreau est la rue Laroche.

161 . A.M. Bdx. D D 16 b.

162 . A.M. Bdx. DD 16 b.

163 . A.D. Gir. C 1055.

164 . A.D. Gir. C 2 792.

165 . A.D. Gir. Barberet 3 E 20 616 et Q.B. 238 — 26 janvier 1792.

166 . J. du Pasquier, «L'œuvre des serruriers bordelais du XVIII^e».

167 . B. M. S. A. B., Tome LXX, 174-75, P. Bistaudeau, pp 117.

168 . A. D. Gir. 3 E 23066, Nre Brun.

169 . Je dois ici bon nombre de renseignements à l'amabilité de Mme Glotin, auteur d'un article sur P. Kauzac (B. M. S. A. B., Tome LXXII. Années 1979-1981. Bordeaux, 1982, pp. 115-117). Mon apport concerne essentiellement sa participation à la Porte Tourny, l'affaire du chef-d'œuvre, sa maison et son travail à l'hôtel des Monnaies.

170 . A. D. Gir. 3 E 15 460, 7 juin 1753 ; A. M. Bdx I 1 27.

171 . A. D. Gir. 3 E 21 657, Nre Rauzan, 26 novembre 1752.

172 . Contrat de mariage : référence précédente.

173 . A. D. Gir. C 1 200, hôtel de la Monnaie.

174 . Le serrurier de l'hôtel des Monnaies fournit les coins ou carrés au graveur particulier chargé d'insculper les poinçons du graveur général. «De son rôle original il ne reste au graveur particulier que la gravure des poinçons de son différend, de celui du Directeur, et la trempe des coins». J. Lafaurie : Les Monnaies, dans Catalogue Louis XV : un moment de perfection de l'Art Français, Paris, 1974, p. 91 ; voir également Jean Dumaine.

175 . Qui continuent donc apparemment la tradition de soutien aux compagnons. Je n'ai malheureusement pu retrouver cette pièce.

176 . A. D. Gir. Q D 67 et 3 E 15 460 ; voir P.J. n° 6.

apprentissage à Bordeaux et n'ayant pas servi 4 ans chez les maîtres de la ville comme le veut l'article 2 des statuts, droit que les maîtres doivent lui dénier absolument¹⁷⁷. A cette époque où la rivalité entre maîtres et compagnons prend l'allure d'une guerre ouverte¹⁷⁸, et où la situation semble se renverser en faveur des compagnons brillants, libres et instruits, ce procès prend valeur d'exemple; il fait suite à une délibération importante du 26 janvier 1752, prise par la majeure partie de la communauté, enregistrée et imprimée dans les statuts publiés en 1786 chez Albespy, réglementant l'embauche et le travail des compagnons, dans le but visible de contenir leur poussée¹⁷⁹. D'après l'article 3 des statuts, l'aspirant exécute son chef-d'œuvre dans la maison d'un des bayles où tous les maîtres pourront venir juger de son travail : l'appointement a désigné Lavau, maître serrurier important de la rue du Palais Gallien, par. Saint-Seurin, auteur des ferrures de la sacristie de Saint-Seurin en 1735. Il est reproché à Kauzac de n'avoir pas été chez les bayles pour chercher le dessin du chef-d'œuvre ainsi qu'il y était tenu.

Le chef-d'œuvre, la clef donc car on commence par elle¹⁸⁰, les statuts l'exigent, est *défectueux car il contient 17 pertuis alors qu'il n'en devoit contenir que treize*; bref Kauzac en fait trop. Le gascon se jacte, comme dit le texte. Cette clef n'aurait été faite ni par lui, ni chez Lavau. En conséquence de quoi les maîtres s'opposent à l'accès à la maîtrise de Kauzac.

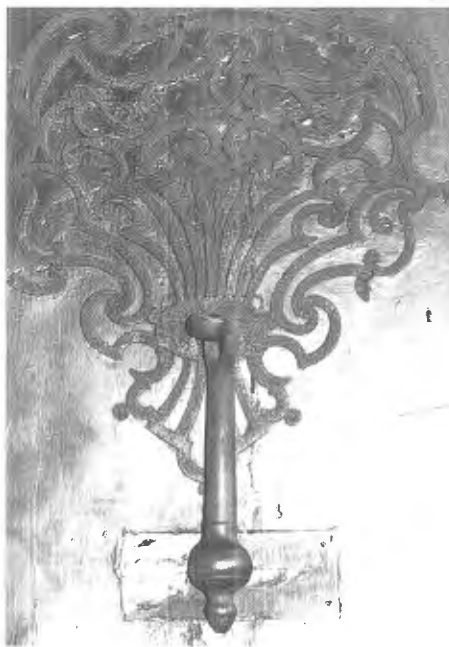
Le 18 juin, Lavau rend un rapport d'expert au sujet de la visite d'un chef-d'œuvre fait par Kauzac, compagnon serrurier (sous seing privé)¹⁸¹.

Le 7 juillet 1753, Charles Duchesne, maître horloger et Jean Baty, maître armurier rendent un rapport d'expert au sujet du même chef-d'œuvre (sous-seing privé) Le 10 septembre enfin, Kauzac s'adresse à Pierre Laporte qui est alors bayle pour se plaindre que l'arrêt de la cour du 3 septembre qui ordonne qu'il soit reçu comme maître de la communauté, reste lettre morte. Il offre de payer les sommes dues par l'aspirant, 80 livres pour la boîte et 3 livres pour les réparations de la ville. Pierre Laporte retire les 80 livres déposées chez le notaire Dugarry le 16 septembre 1753, ce qui laisse à penser que Kauzac a prêté serment au plus tard à cette date devant les Maire et Jurats. Il a vraisemblablement refusé de payer le prix fort comme d'autres.

Immédiatement l'offensive reprend sur un autre front et commence un long procès entre Kauzac et Jacques Petit, graveur à la Monnaie, au sujet de carrés fournis par le premier au second et qui semblent avoir été jugés défectueux. On sait maintenant quel climat régnait à la Monnaie de Bordeaux.

Le 19 septembre 1755, Kauzac est arrêté sans ménagement et incarcéré pour n'avoir pas accordé à un ouvrier qui le souhaitait son congé, bien qu'il fut en état de le refuser du fait du travail entrepris; il doit sa libération à l'intervention du Directeur de la Monnaie, Jeandreau : *Je crains, écrit-il, que ce mauvais traitement me prive de ce serrurier qui est unique à Bordeaux pour les ouvrages des Monnaies... et que finalement je ne trouverai plus d'ouvriers qui veuillent me servir tout autant qu'il y aura un pareil esprit de discorde dans la Monnaie*. La discorde entre le directeur et les juges, le serrurier, le graveur iront encore bon train dans les années 1760. Le dossier des Archives départementales en fait foi, et c'est comme cela dans tous les hôtels de la Monnaie de France !

Entre 1759 et 1762, il travaille au nouveau bâtiment de la Monnaie. Portier en est l'architecte, les entrepreneurs candidats à l'adjudication sont Jean Alary, architecte, Jean Béziat, charpentier et Michel Voisin; Alary, le moins disant, l'emporte. Jean Laclotte, maître architecte, rue Notre-Dame, donna caution: on retrouve toujours les mêmes. En dehors de la serrurerie ordinaire et des gros fers, des rampes d'escalier à barreaux droits (30 livres la toise), Kauzac, en liaison avec le fondeur Turmeau,



614

614. — Ancien hôtel de la Monnaie, place Léon Duguit. Heurtor pendeloque, Pierre Kauzac, 1762. Maison de Pierre Kauzac, 47, cours de la Marne (vers 1760) :

615. — Imposte chiffrée.

616. — Balconnet.

617 et 618. — Sainte-Mère (Gers). Portail de l'église offert par Pierre Kauzac et sa sœur Jeanne en 1768.

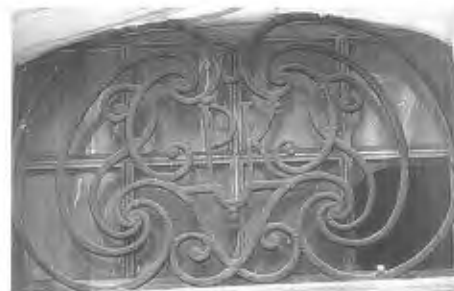
fabrique ou met en état l'équipement en machines : fourneaux, moulins, presses... Il est alors dit dans un texte que le *S Alary... est en compte avec le dit Kauzac* (Kauzac lui doit alors de l'argent : la construction de ses maisons ?). On a l'impression que des associations se forment : Béziat/Dorse, Alary/Kauzac...¹⁸².

Du 15 décembre 1759 au 10 septembre 1760, il travaille à la Maison de Force, vis-à-vis l'église Sainte-Eulalie, voulue par le fils de Tourny et reçoit 1 223 L. 18 s. pour des gros fers, entre autres, destinés au dôme de l'édifice¹⁸³.

Le 19 août 1761, il reçoit 8 193 L. 3 s. pour les portes du jardin Public, l'une faisant façade aux Charrons, l'autre étant la principale porte d'entrée vis-à-vis celle de Figeyreau; la porte principale marquée F.P.P. Kauzac An 1761 est toujours en place, et la seconde se trouve du côté de la rue d'Aviau marquée 1761¹⁸⁴.

Quand il se remarie le 22 février 1762 avec Jeanne Marie Pichon, fille d'un maître poulieur, avec comme témoins entre autres Bernard Prunié et Antoine Dorse, il n'habite plus à la Monnaie mais rue des Ayres (chez Jeanne Rimbaud ?). Son contrat de mariage est très intéressant car il est devenu un homme aisé, Kauzac est alors propriétaire de quatre maisons mitoyennes et donnant à la fois Grande rue Saint-Jean (Cours de la Marne) et rue Berjon sur deux terrains achetés en 1758 et 1759. Ce sont des dates intéressantes sur le plan de l'urbanisme. On sait donc exactement le moment où fut construite la maison de P. Kauzac qui existe toujours au n° 47 du cours de la Marne.

615 L'imposte, marquée des initiales P K sans fioritures, est ornée de fers tournés en quatre volutes se déployant à partir d'un noyau pour former un encadrement courbe au monogramme qui repose sur une sorte de cul-de-lampe, jeu de S et de C enlacés. Le dessin en est élégant



615



616



617



618

et on retrouve dans les mêmes années ce type de volutes à plusieurs balcons et balconnets. On le retrouve même au balcon de l'Intendance en 1775.

616 Les appuis de fenêtres sont également d'un dessin simple et élégant, doubles volutes et S horizontaux encadrant une sorte de balustre stylisé. Il n'y a malheureusement pas de rampe, l'escalier montant entre deux murs de belle pierre. La maison fournit un exemple intéressant de ce que pouvait être l'habitat d'un artisan aisé dans le dernier tiers du siècle.

La porte de l'église de Sainte-Mère, son village d'origine, où est restée une autre branche de la famille qui y a fait souche, porte une inscription :

617 • sur le vantail de gauche : Pierre Kauzac M Serrurier de la Ville de Bordeaux ;

618 • sur le vantail de droite : Jeanne Kauzac sa sœur l'année 1768.

La table de communion du sanctuaire pourrait bien être son œuvre également : de plan cintré, elle joue de contours très sobres sur le thème de la palmette éclatée à trois branches, que soutiennent quelques courbes et contrecourbes. Il y a aussi un bras de lumière de même facture.

En 1769, il publie dans le journal des Frères Labottière l'annonce suivante :

Le sieur Pierre Kauzac, Maître Serrurier de cette Ville, déjà connu par les ouvrages en grand qu'il a fait aux Portes & Clairevoies du Jardin Royal & de Tourny, donne avis au

177. A. D. Gir. 6 E 112.

178. Cf. A. D. Gir. C 2 915 (9), 1752. Revendications des menuisiers; Luttres maîtres/non-maîtres.

179. Statuts A. D. Gir. 6 E 112; et Délibération A. D. Gir. E 17 558, Nre Perrens.

180. H. D'Allemagne, *les anciens maîtres serruriers et leur meilleurs travaux*, chapitre VI, le chef-d'œuvre, p. 73, 75.

181. A. D. Gir. Q. D. 67.

182. A. D. Gir. C 1 200.

183. A. D. Gir. C 1 055.

184. Idem

*Public que s'étant occupé depuis deux ou trois ans, à perfectionner l'invention des Vis en fer, soit pour les pressoirs à vins, soit pour les imprimeurs, soit pour les fabriques de tabac, avec leurs écrous en cuivre ; il se flatte d'être parvenu au plus haut degré de perfection, & d'avoir trouvé les moyens les plus commodes pour en faire usage, & pour les adapter le plus commodément, suivant les goûts des propriétaires...*¹⁸⁵.

Le document sur la capitation de 1777 mentionne une taxe de 16 livres, au vingtième rang, juste après Pierre Valette : c'est dire l'enrichissement de la corporation grâce aux embellissements de Bordeaux.

En 1797, il perçoit 800 livres du loyer de ses maisons, qui lui assurent un revenu, car il ne travaille plus, *vu son âge avancé et ses infirmités*. Il meurt trois ans plus tard, le 11 mars 1800, à l'âge de 82 ans¹⁸⁶.

Jean Moulinié

19 avril 1754-1790.

Apprenti en 1741 chez Hommeau.

En 1782 il épouse Marie Cadix, native de Sauveterre, diocèse de Bazas, fille de bourgeois, demeurant rue Capdeville, par. Saint-Seurin. Il est natif de Saint-Macaire. Il est veuf avec un enfant de Catherine Lavaud. Il demeure hôtel de la Monnaie où il est officier du Roi, graveur en titre de la monnaie à la suite de Kauzac et Dumaine.

Il y a 4000 livres de constitution en meubles, etc... et 7000 livres en argent.

L'inventaire après décès montre un intérieur d'artisan aisé, un buffet et table de bois de nerva (sapin) et un fauteuil de cerisier cotoient un bureau de bois d'acajou garni en cuivre.

Il a de l'argenterie : une cuillère potagère, une autre à ragoût, 6 couverts, 6 cuillers à café et une paire de pincettes à sucre complétant sa vaisselle de faïence (trois douzaines d'assiettes et 6 plats) ; 2 paires de chandeliers, l'une d'étain, l'autre de similor.

Dans le laboratoire il y a un cabinet qui renferme tous les poinçons et matrices propres au travail de la Monnaie ainsi que toutes les autres ustensiles aussi pour cette opération. L'atelier renferme une forge assortie d'un soufflet et d'une enclume, avec plusieurs marteaux petits et grands et plusieurs paires de tenailles propres pour la forge, deux etocs¹⁸⁷ pour limer attachés à l'établi, plusieurs limes de toute espèce pour limer les carrés... cinquante paires de carrés gravés ou à graver pour le travail de la monnaie, plusieurs cruds en fer pour tremper les carrés, etc...

Le tout est estimé mille livres¹⁸⁸.

Jean Daroust, dit Darroux aîné

14 juillet 1754-1784.

Ne sachant signer, a fait sa croix¹⁸⁹.

Né sans doute vers 1725.

1754 • Déjà maître serrurier, il prend Jean Ardouin en apprentissage dans son atelier des Chartrons.

1755 • Mariage avec Marie Sabatié, fille d'Arnaud, maître serrurier, demeurant rue Saint-Esprit aux Chartrons. Lui est domicilié par. Saint-Pierre, rue des Capérans. Son témoin : Bernard Prunié, qui est bayle de la corporation. Il s'installe rue Saint-Esprit jusqu'en 1758, puis rue Notre-Dame.

1764 • Prend Lopert Dando en apprentissage.

1765 • Prête le serment de bayle avec Jean Dumaine.

1766 • Accorde un crédit de 3000 L. à Claude Tardy, architecte, pour financer sa maison, dont 2000 L. sur les ouvrages de serrurerie qu'il y a exécutés, dont un beau balcon à médaillon de tôle repoussée (58, rue du Jardin-Public) de facture très classique.

1770 • Fait construire une maison rue Notre-Dame (au n° 97).

1772 • Bayle de la communauté avec Jean Moreau.

1777 • Paie 22 L. 80 de capitation, ce qui le place au huitième rang

1782 • Bayle de la communauté avec Guillaume Torignac ;

le 9 août, malade il dicte son testament (sa femme est morte le 15 juillet précédent.)

1783 • Achète un terrain à l'angle de la rue Minvielle et du grand chemin du Roi (cours Portal n° 44). La maison est construite mais non finie à sa mort, en 1785 • Décédé le 13 janvier à l'âge de 60 ans.

Dans la boutique, il y a 9 estocs, 3 enclumes, 2 soufflets, un balcon, un tourne-broche, 70 verroux, 19 serrures, 90 targettes pour portes ; la serrurerie se trouve dans une armoire et un cabinet. Parmi les meubles, la commode en acajou en tombeau et sa garniture dorée, meuble bordelais par excellence (la totalité des biens est estimée 24000 livres).

Pierre Bobot

25 juillet 1754-1779.

Etienne Palliere

10 août 1754-1791.

1769 • Maître serrurier rue du Loup. Participe à l'adjudication d'octobre 1769 au mur d'enceinte et pavé de la cour de la Tour de Cordouan¹⁹⁰.

1777 • Capitation : 17 livres. 10.

1782 • Un autre Etienne, son fils, devient maître.

Un de ses fils sera graveur, anoblissant le travail du métal.

Jean Lague

12 avril 1755-1791.

Lague compagnon serrurier travaille depuis plusieurs années dans cette ville et conduit depuis deux ans la boutique de la veuve Vallet¹⁹¹, s'est présenté pour être reçu maître avec une offre d'épouser la veuve et de payer une somme de 800 livres au profit de la boîte de la communauté si on voulait le dispenser du chef d'œuvre prescrit par les statuts.

La majeure partie desd. maîtres qui reconnaissent que cet aspirant est véritablement en état d'être reçu auroit accepté ses propositions et lui auroit imposé de commencer par épouser la veuve ce qu'il a fait, et comme au moyen de ce cet aspirant doit être reçu en payant la somme de 800 livres, et que néanmoins lesd. bayles n'ont pas cru pouvoir recevoir lad. somme ny présenter led. Lague par devant MM. les jurats sans un pouvoir exprès de la communauté, surtout attendu la position fournie par le Sr Dorse un des maîtres, ils demandent qu'on eut à délibérer à cet égard veu ce cas dont il s'agit, la capacité reconnue du Sr Lague, le mariage contracté avec la veuve Vallet aux conditions qu'il serait reçu,

Ont délibéré qu'il serait réellement reçu, qu'en conséquence lesd. bayles le présenteront pardevant MM les jurats pour prêter le serment aux formes ordinaires, la somme de 800 livres préalablement payée...

1777 : taxe de 9 livres 4.

François Vlechmans

11 août 1755-1791.

(Ce nom d'origine sans doute flamande prend à Bordeaux toutes les graphies phonétiques, jusqu'à Flèchemant)

1749 • François Vlechmans, serrurier, fils de feu Daniel Vlechmans et de Catherine Leclair, épouse après une cérémonie de fiançailles célébrée à Saint-Michel Suzanne Larrieu, la veuve du maître serrurier Etienne Dumas, mort l'année précédente. Pierre Laporte est l'un de leurs témoins. Il habite près de l'église¹⁹². Une fille, Marguerite, meurt le 11 avril 1761.

1755 • Devient maître le 12 avril.

1777 • Capitation : il est taxé de 28 livres. 8., ce qui le place au quatrième rang.

Lui non plus n'apparaît pas dans les édifices publics, néanmoins son enrichissement prouve qu'il a travaillé beaucoup à Bordeaux.

1776 • Marie, sa fille, épouse Jean-Marie Villeneuve, marchand toilliste rue Saint-Simon (fils de François, négociant de la ville de Chalabre près Mirepoix, et de Marie-Anne Chatry).

Il habite maintenant près de la Croix-de-l'Épine par. Saint-Seurin.

La dot de Marie est de 7000 livres : une maison au Maucaillou, vis-à-vis la rue Traversanne, par. Saint-Michel acquise il y a environ 18 ans. La maison valant plus que les 7000 livres, il faudra rendre 3000 livres à Poulange fils (le fondeur) à qui Vlechmans les doit, 1000 livres à Dumay, et assurer 150 livres de pension à leur fils Pierre qui est clerc tonsuré.

Lui apporte 6000 livres tant en marchandises de son commerce qu'argent et billets.

1779 • François Vlechmans, maître serrurier rue Judaïque, vend à Jean Villeneuve, négociant (son gendre), une petite maison neuve rue Bouffard pour 8000 livres. A l'ouest, par le derrière, confronte un magasin non vendu qui appartient à Vlechmans prenant jour à deux grandes fenêtres sur la cour.

Au sud, c'est Balthazar Perrier, le marbrier ; au nord une grande maison appartenant à Vlechmans et non vendue. Il a fait bâtir sur un emplacement acquis de Lavergne, mesuisier (contrat chez le notaire Challu du 26 juillet 1772). Ainsi se découvre l'origine du nom de la rue Villeneuve.

Le fait qu'il soit déjà marié à Bordeaux en 1749 et que Pierre Laporte soit son témoin amène à penser qu'il fait partie du lot des compagnons attirés par le grand chantier de la place Royale, et qu'il a beaucoup travaillé à Bordeaux.

Antoine Payen

25 août 1755-1791.

Originaire de Normandie.

1755 • Fait son chef-d'œuvre, serrure et clef, portant son nom, et exposé au musée des Arts décoratifs de Bordeaux.³⁴² Sa lettre de demande est conservée aux Archives municipales ; il est appuyé par deux maîtres, François Bonenfant,



619. — 49 rue Paulin. Porte de fer forgé qui pourrait être celle du jardin de l'échoppe d'Antoine Payen (vers 1790).

185. Recueil des Annonces, Affiches et Avis divers pour la Ville de Bordeaux, 24 août 1769.

186. A. M. Bdx. 3 E 24, acte 482.

187. Etaux.

188. A. D. Gir. 3 E 13267, Nre Monnier, 13 avril 1776 et 23 novembre 1782.

189. La famille Darroux est bien documentée par un article d'E. Glotin (« Jean Darroux, maître serrurier aux Chartrons au XVIIIe siècle et sa famille », R. H. B. Bordeaux, 1975, pp. 107-116).

190. A. H. G. Tome 28, p. 260.

191. Marie Bullard, veuve de Simon Vallet.

192. A. M. Bdx. GG 491, acte 464, 24 novembre ; A. D. Gir. 3 E 24 972, Nre Goudicheau, 2 décembre.

rue Bouquière, et René Poitevin, rue du Parlement (âgé de 63 ans, doyen de la communauté) qui témoignent en sa faveur dans l'enquête sur vie, mœurs, religion et qualités à laquelle le suppléant doit se soumettre.

1756 • Epouse Catherine Dumayne, fille de Nicolas. Intégration réussie !

1777 • Capitation : taxe de 20 livres. 2. (au douzième rang).

1787 • Etienne Laclotte aîné, Blaise Despujols, et Jean Martin, maîtres architectes rue Fondaudège, vendent à Antoine Payen, maître serrurier rue Poitevine, par Sainte-Colombe, un emplacement et terrain vide, rue Paulin, plantier de Terre-Nègre, par. Saint-Seurin (c'est l'emplacement de l'ancienne nécropole gallo-romaine). La largeur sur la rue est de 36 pieds, au nord reste un terrain des fonds appartenant aux d. vendeurs, et qu'ils se réservent pour y pratiquer l'ouverture d'une rue. Prix de la vente : 3000 livres. Mais Payen a sur eux une créance de 2239 livres pour des comptes d'ouvrage qu'il a fait pour eux du passé jusqu'à ce jour, qui entre en compensation. De même les 761 livres restantes sont payées par son billet de pareille somme, présentement fait à leur ordre, daté de ce jour, payable en ouvrages de serrurerie et ferrure à leur volonté¹⁹³.

La maison de Payen est peut-être au n° 49 de la rue Paulin, avec un jardin et une porte et grilles de fer sur le devant, à l'angle de la rue de la Franchise. De telles transactions sont opérées avec d'autres artisans, dont Jacques Bigot, également serrurier, Quantin, couvreur... La porte à claire-voie, comme tant d'autres, a été tendue de tôle pour empêcher la vue, dans un esprit radicalement opposé à celui du XVIII^e siècle.

Joseph Gramidon

31 mai 1756-1788.

Jean Dumaine

2 août 1756-1785.

Il est né en 1726, décède en 1808.

Il épouse en 1757 Madeleine Hommeau, fille d'un maître serrurier de la rue Sainte-Croix, serrurier ordinaire de Saint-Michel, où il a acheté un droit de banc racheté ensuite par son gendre.

Il habite rue Neuve une maison de location qu'il rachète en 1776 à Guillaume Guillonnet pour 8000 livres¹⁹⁴.

Les documents de la capitation, en 1777, le taxent à 46 livres le plaçant très nettement en tête de sa communauté, loin devant Laporte et Auger.

Héritier à la troisième génération d'une dynastie locale d'artisans habiles et avisés, il sait gérer sa vie professionnelle, son bien et accède incontestablement à une certaine notabilité.

392 C'est lui qui signe les portes de la Bourse en 1773. Entre 1771 et 1774, il devient graveur du Roi en sa Monnaie¹⁹⁵. Il est reçu bourgeois le 25 février 1785. C'est aussi un investisseur : il achète, peut-être en compensation de travaux de serrurerie, de nombreux terrains à bâtir : en 1765, deux emplacements au Pavé des Chartrons¹⁹⁶, en 1771, deux emplacements cours Georges-Clémenceau, en 1774, deux emplacements place Dauphine (actuellement Gambetta) ; on peut admirer une belle porte de vestibule au n° 4 (l'emplacement comprend la tour qui y est incluse, cf. rue de la Vieille Tour).

A sa mort, il laisse sa maison rue Neuve qu'il a achetée, trois maisons rue du Palais Gallien (dont un atelier ; le balcon du n° 72 porte encore son chiffre sur le médaillon de tôle repoussée) ; un emplacement hors la Porte des Capucins. Enfin un bien de campagne, Bois-Martin, à Léognan, pour 6000 livres, bien national racheté le 8 septembre 1792.

Il a été aussi un homme d'affaires, associé dans une habitation à Saint-Domingue au Sr Tanays jeune entre



620



621

620. — 72 rue du Palais Gallien. Balcon chiffé de Jean Dumaine.

621. — 72 rue du Palais Gallien. Heurtoir de la maison Dumaine.

1772 et 1784¹⁹⁷, gérant les affaires de Mme Jaubert de Bellegarde...

Il est en relations d'affaires avec le grand serrurier toulousain Joseph Bosc, lui-même signataire d'une remarquable rampe d'escalier, au sujet de possessions à Saint-Domingue¹⁹⁸.

En 1782, Claude et Gabrielle Sinelle, frère et sœur, enfants de feu Bernard Sinelle, maître serrurier, demeurant à Bordeaux rue Castillon, baillent à loyer à Jean Dumaine, maître serrurier rue Neuve, par. Saint-Michel, la boutique dépendant de la maison qu'ils occupent rue

Castillon, à l'effet d'y travailler et faire travailler de son état de serrurier, ou autrement bon il lui semblera (150 livres de loyer par an).

Une petite serrure de maîtrise du fils de maître Dumaine de 1748 (?) avait été prêtée par le musée de Bordeaux pour la Galerie spéciale d'art ancien de la II^e exposition de la Société philomatique en 1865, et se trouve sans doute parmi celles du musée des Arts décoratifs.

André Depis

2 août 1756-1784.

Jean Dupuy

14 juillet 1757-1776.

Bayle en 1760.

1766 • Il décède le 6 juillet à son domicile de la rue des Faures.

Il avait épousé en février 1753 Marie Lardis.

Devenu maître serrurier, il occupe l'office acheté 300 livres par son père Jean à son frère Raphaël décédé, office d'assureur et d'ajusteur de mesures, et l'exerce jusqu'à ce que le fils de Raphaël, Jean-François soit en état de le faire ; il donne en échange 100 livres par an à sa belle sœur. L'intérieur modeste comprend quand même, pour la sociabilité inhérente à son rôle d'officier, l'ensemble pour les boissons exotiques à partager, cabaret d'acajou sur quatre pieds tournés et son tiroir, cafetière et théière accompagnées de leurs tasses et soucoupes de faïence commune, et aussi la commode de cerisier à quatre tiroirs, garnie de cuivre¹⁹⁹.

La généalogie complète des Dupuy qui apparaît dans un document notarié fait ressortir les liens qui les attachent à la communauté : alliances avec les Dumas etc. Certains sont établis aux Antilles²⁰⁰.

Etienne Breschet

21 août 1757-1763.

En 1762, il est condamné à l'amende et exclus pour avoir pour une certaine somme d'argent fait la majeure partie du chef-d'œuvre des aspirants.

Les 38 maîtres délibèrent donc que pour éviter le changement, les pièces seraient marquées (la marque n'est pas très compréhensible : il s'agirait d'un signe couronné).

Joseph Denabre

13 août 1758-1771

Le 23 janvier précédent, il a présenté un chef-d'œuvre alors jugé défectueux, il doit donc refaire les pièces non conformes.

1766 • Prend en apprentissage Elie Lebre, âgé de 17 ans, pour quatre ans²⁰¹.

Maître serrurier habitant hors les murs, rue du Sablonat, (près du cours de l'Yser).

Est accusé par Antoine Lafontaine, bourgeois et monnayeur pour le Roi, habitant lui aussi hors les murs rue Antoine, par. Sainte-Eulalie, d'avoir fait (encore !) des ouvrages défectueux et hors d'état de servir, pour un montant de 100 livres²⁰².

Jacques Piron

13 août 1758-1789.

1777 • Capitation : il est taxé comme maître à 14 livres, juste avant Moreau.

Cependant, son nom n'a jamais été rencontré au cours des recherches.

Jean Bouyer (ou Boyer ?)

18 juillet 1758-1778.

1744 • Capitation — serrurier non maître — rue du Palais-Gallien, emploie deux garçons et une servante, taxe fixée entre 13 L. 5 et 7 L. 10.

278 1752-56 • Edification de la tribune de l'orgue de Barsac

193. A. M. Bdx. II 122 - Nre Gatellet, le 7 juin.

194. A. D. Gir. 3 E 15026, Nre Baron. 12 septembre 1776.

195. A. D. Gir. Inventaire des cessions d'office. Achat 3000 livres le 22 septembre 1773, vente annulée le 3 mai 1774.

196. N° 45 et 47 cours Xavier Arnozan. Le premier est revendu au négociant Gernon, la maison bâtie entre 1769 et 1770.

197. A. D. Gir. 3 E 24062, Nre Sejourne, 4 juin 1774 et 16 mai 1774.

198. A. D. Gir. 3 E 28 933 f° 54 et 55, Nre Sainsirgue, 13 novembre 1771 — référence communiquée par Mme Glotin.

199. A. D. Gir. 3 E 24409, Nre Faugas 23 septembre 1766.

200. A. D. Gir. 3 E 24409. Nre Faugas, 13 septembre 1766.

201. A. D. Gir. 3 E 26584, Nre Banchereau, le 16 juin.

202. A. D. Gir. 3 E 24260, Nre Lavau, 15 juillet 1766.

par Mollié ; J. Bouyer est payé de ses travaux au garde-corps en avril 1757²⁰³.

1758 • Prête le serment de maître.

1777 • Capitation. Taxe de 5 L. 14.

1778 • Enregistrement de son testament le 29 octobre, dicté le 10 juin 1775, ainsi que celui de sa femme Marguerite Moulié²⁰⁴ (la capitation des serruriers non maîtres en 1777 enregistre un serrurier Moulié, rue Saint-Paul taxé à 1 L. 16., de même qu'un Olivier Guiot, taxé à 2 L. qui est témoin de l'acte de Marguerite Moulié. Il demeure au Faubourg Saint-Seurin et demande qu'on dise des messes. Le couple est sans enfant. Le testateur n'a pas signé à cause d'un tremblement qu'il a à la main droite qui l'empêche (il est malade).

Jean Moreaut (ou Moreau)

6 novembre 1758-1789.

Bien documenté par un article de M. Paul Roudié, « la rampe du château de Plassac et le serrurier Jean Moreau », dans *Études sur la Saintonge et l'Aunis. Actes des XXVe et XXVIIe congrès d'Études régionales*, Saintes, juin 1973. Société d'Archéologie et d'histoire de la Charente Maritime, 1974.

Né à Bernos, par. Saint-Laurent-en-Médoc ; fils de forgeron.

1759 • Épouse Marguerite Marchand, fille de négociant le 25 novembre. Il habite rue du Puits-de-Baignecap, par. Saint-Siméon (extrémité de la rue du Pas Saint-Georges). six enfants naissent entre 1762 et 1766.

1763 • Déménagement par. Saint-Christoly ; sa femme meurt en 1766 rue Beaubadat.

1770 • Se remarie avec Elisabeth Lanton, fille d'un tourneur. Il habite rue de la Taupe, par. Saint-Seurin (rue Huguerie, ou plutôt Lafaurie-Monbadon) ; sa femme est apparentée à Cabirol, le sculpteur. 4 enfants naissent entre 1770 et 1779.

1772 • Devient bayle de la communauté.

1777 • Documents de la capitation ; il est taxé de 13 livres. 8. (au vingt-quatrième rang).

1781 • Réalisation des portes et grilles de chœur de l'Eglise Notre-Dame ; il réclame et obtient 300 livres de gratification, en égard à sa situation et au triste état de ses affaires²⁰⁵.

1784 • Réalisation de la rampe de l'escalier du château de Plassac, appartenant à M. de Montazet²⁰⁶.

Le musée de Bordeaux avait prêté pour la Galerie d'art ancien de la 11^{ème} exposition de la Société philomatique en 1865 la serrure de maîtrise de maître Moreau, 1737 (?) ; n° 2650 du catalogue. Elle serait donc logiquement l'une de celles exposées par le musée des Arts décoratifs.

La réputation de Moreaut donne à penser que beaucoup des ouvrages enrichis de tôle peuvent lui avoir été confiés.

Etienne Duprat (mention portée au-dessus de sa propre écriture : Dalpast antienne)

22 janvier 1759-1789.

Ne sachant signer, a fait sa croix.

Cela ne l'empêche pas d'être bayle en 1770 et 1780²⁰⁷, ni de faire de grands ouvrages.

Avant son premier mariage, quoique n'étant pas maître, il en exerçait l'état à la faveur d'un privilège dont il payait la ferme, il tenait boutique ouverte, ... il avait tous les instruments nécessaires et des marchandises relatives à son état...

C'est ce que nous apprend son testament dicté le 5 décembre 1789, enregistré le 11 janvier 1792²⁰⁸. Il demeure alors rue et paroisse Sainte-Eulalie (église où il travaille jusqu'en 1783²⁰⁹).

Il épouse en premières noces Françoise Liret, dont il a trois filles : Anne, Jeanne et Marie (Anne est mariée avec le Sr Rodés, Jeanne avec le Sr Masse. Marie est morte).

En secondes noces, il épouse Marie Doucet, dont il a trois enfants, François, Pétronille et Jeanne.

Du temps de son premier mariage, il a une maison rue Sainte-Eulalie.

Sur le document de la capitation de 1777, il est taxé à 18 livres (quatorzième rang)²¹⁰.

Il travaille avec Jayet en 1773 à la nouvelle Comédie et à l'Académie ; en 1788, seul à Barsac. Son revenu en 1792 est de 300 livres par an.

Jean Cazaubon

28 juin 1759-1787.

1777 • Capitation : taxé comme maître à 11 L. 1 s.

1779 • Bayle de la communauté, demeure rue Capeyron (actuelle rue Dudon).

1786 • Fait une grille de chœur pour Sainte-Eulalie.

Etienne Bonenfant

6 février 1760-1774.

Fils de maître.

Pierre Legeay

6 février 1760-1785

Nicolas Goumbeau

6 février 1760-1769.

Jean Depis

6 février 1760-1786.

Arno Gramido(u)n

2 avril 1761-1779

Simon Gramidon

2 avril 1761-1784.

Adrien Bonon

22 avril 1761-1782.

Pierre Augey ou Auger, dit Castres

8 février 1762-1788.

(Il est possible que Jean Augey qui est apprenti de Dumayne jeune en 1719, soit un parent).

1752 • Compagnon serrurier, habitant rue du Port, par. Sainte-Croix, natif de la ville de Castres en Albigeois, fils de Daniel André Auger, maître serrurier à Castres.

Il épouse Marie Gay, habitant la même rue, fille de Guillaume Gay, maître menuisier.

Le 15 juillet 1762, il règle par une lettre de change les 20 pistoles qui finit le montant de 1200 livres que s'est promis de donner led. Augier pour sa réception en le dispensant du chef-d'œuvre, après avoir prêté serment le 8 février.

1770 • Domicilié rue Saint-Rémy, il achète le 9 juillet à Nicolas Barreyre, noble et négociant aux Chartrons, une maison à deux boutiques, très vieille, rue Poitevine (disparue), qu'il paie 10 500 livres, à l'aide de billets à ordre échangés avec Jean Dumaine, maître serrurier rue Neuve. Barreyre est sur le point de faire construire une maison aux Chartrons à la place d'une vieille qu'il louait à la veuve Dewart ; Augey s'engage à faire tous les ouvrages de serrurerie que Barreyre devra payer en lui retournant ses propres billets.

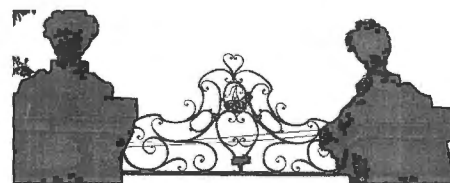
Les ouvrages de serrurerie seront bien et dûment faits selon les règles de l'art, et ouvrages de maître et non de forêt... Signé des paraphes de Pierre Augey et Dumaine quosion²¹¹.

1774 • Le 15 septembre il est reçu bourgeois, il est canonnier de la compagnie d'Artillerie.

1775 • s'oppose à Brunet jeune menuisier²¹².

1777 • Paie 32 livres 18 au titre de la capitation, en troisième rang derrière Dumaine et Laporte.

1785 • Le journal de Guyenne du 24 avril publie dans la rubrique maisons à louer : Jolie maison, meublée, paroisse de Bègles, quartier du Temple, composée de 6 pièces, avec colombier, chay, cuvier, logement de paysan, parterre orné,



622

622. — Bègles. 59 rue de la République. Imposte chiffrée de Pierre Auger.

portes et clairevoye de fer, puits, potager, 150 arbres fruitiers, lavoir, petite pièce de vignes attenant le jardin, produisant un tonneau de vin muscat ; vignoble où l'on recueille cinq tonn. de vin rouge. A louer, ensemble ou séparément, et pour le temps qu'on voudra.

S'adr. à M. Auger, maître serrurier, propriétaire, rue Poitevine.

Le 19 mai 1793, le Journal de Bordeaux et du département de la Gironde vante à nouveau : Joli petit bien de campagne, à trois quart de lieues de la ville, consistant en logement de maître, logement pour le paysan, cave, cuvier et vaisseaux vinaires ; parterre, potager, vigne à faire cinq à six tonneaux de vin ; le tout en bon état, l'entrée dudit. bien est jolie, elle est ornée d'ormes et tilleuls, il y a une claire-voie, le portail est en fer... s'adresser à la citoyenne Marie Auger, rue Poitevine n° 19. Pierre Auger est mort entre temps.

Si le jardin a été bouleversé, la grande entrée sur la rue est toujours en place, grilles et porte à couronnement chiffré, rampes de l'escalier de quelques marches qui descendent au jardin²¹³ ; c'est exceptionnel pour un artisan, même serrurier. On pourrait dater le portail autour de 1770-1780.

Bien que n'apparaissant pas dans les comptes des bâtiments publics, il est, c'est évident, — ses liens avec Dumayne, mais surtout son niveau de vie en témoignent — un serrurier important de Bordeaux.

Henry dit Bertin

Jacques Henry dit Bertin meurt le 10 août 1775 et est enterré en classe bourgeoise (sépulture et sonnerie, coût : 24 livres) à Saint-Seurin²¹⁴.

Son inventaire après-décès détaille en 37 pages ses effets, meubles, papiers, et surtout tout ce qui concerne son métier²¹⁵.

Il était sans doute malade depuis juin, puisque son testament mystique est du 22 juin 1775.

Il est domicilié au faubourg et par. Saint-Seurin, près des glacières de Porte-Dijaux appartenant à la ville, logement et boutique.

Ses papiers nous apprennent qu'il est baptisé le 29 décembre 1726 par le Curé de Saint-Silvin (sans doute Saint-Sylvain dans la Creuse). Son père Nicolas Henry est mort le 20 octobre 1759, et sa mère lui adresse un consentement à son mariage le 24 octobre 1765 — projet apparemment non abouti, mais sans doute consécutif à l'obtention d'un brevet de maîtrise de serrurier accordé par Mgr le Maréchal de Richelieu le 27 août 1764, enregistré en octobre. Le Maréchal avait en effet fait venir ses propres artisans de Paris, l'ébéniste Kieser, le marbrier Balthasar Perrier etc. que l'on retrouve dans le lotissement de la ville Place Dauphine et alentours.

Il ne cotise pas à la confrérie.

Bertin a fait construire sa maison sur un terrain alloué par la ville, situé hors les murs le long des fossés, de cinquante pieds de long et vingt pieds de large. Les liasses de mémoires et comptes ne sont pas inventoriées...

Henry dit Bertin est un artisan assez aisé. Sa chambre est meublée d'un lit de noyer monté sur roulettes, d'une

203. J. A. Brutails, *Les vieilles églises...*

204. Nre Chalu ; aimablement communiqué par Me Bildet, notaire.

205. A. D. Gir. H sup. reg. 651. 29 octobre 1781.

206. A. D. Gir. 3 E 17865, 18 août 1784.

207. A. M. Bdx. I 127

208. A. D. Gir. E 25 006. Nre Brun, 5 décembre 1789 et A. D. Gir. Q B 238.

209. A. D. Gir. G sup 137.

210. A. D. Gir. C 2 792.

211. A. D. Gir. 3 E 13255, Nre Guy, 9 juillet 1770.

212. A. D. Gir. 6 E 112.

213. 49, rue de la République, proche de l'ancienne place du Prêche, c'est-à-dire du Temple.

214. A. D. Gir. G 1556, 8 août 1775.

215. A. D. Gir. Nre Chalu, le 11 août 1775. P. J. n° 9.

grande pendule à répétition en chêne peint en gris, d'un bureau d'acajou à quatre tiroirs sans garniture, d'un buffet-vaisselier de sapin, d'un miroir à cadre doré, d'un vieux fauteuil de noyer, d'une table de sapin avec son pliant et d'une autre petite à quatre pieds ; 4 chaises de bois d'osier paillées, une garniture de cheminée en fer. Des livres sur le bureau : *l'ancien et le nouveau Testament*, le premier tome des *Métamorphoses d'Ovide*, la *Relation de la Louisiane* ; religion, mythologie, aventure...

Encore deux chambres, dont une sert pour les garçons serruriers travaillant à la boutique et l'autre de garde-robe.

Henry dit Bertin est coquet, son vestiaire abondant. Deux maîtres serruriers, Jacques Piron et Pierre Valette son voisin, font l'expertise de la boutique, dont le détail justifie la présence parmi les pièces justificatives.

Mais la mention de comptes pour les travaux effectués au Gouvernement, ainsi que dans la boutique, celle d'agrafes d'ornement, de fleurons, de culots, de deux fortes étampes à plate-bande pour les rampes et balcons à moulure permet de savoir qu'il est donc responsable d'ouvrages de grande serrurerie, à côté d'un ensemble d'ouvrages comme fiches à vases, espagnolettes, etc. et que c'est peut-être bien lui l'auteur de la rampe d'escalier rocaille de l'hôtel du Gouvernement (actuelle résidence du Préfet d'Aquitaine).

En 1767, il est candidat à l'adjudication par la ville des grilles garnissant les arcades des Portes de Bourgogne et d'Aquitaine, garnies de leurs serrures et gâches, finalement emportée par Jean Dumaine, rue Neuve, cautionné par le Dumaine de la rue des Augustins²¹⁶.

André Sinel

14 mai 1766-1774.

Le fichier Baurein mentionne qu'à la date du 14 mai 1766, André Sinel, garçon serrurier, fils de maître, a prêté serment de maître. Il est encore serrurier ordinaire de l'Intendance en 1775. C'est le troisième de la lignée et le dernier.

Sa lettre de demande d'accession à la maîtrise se trouve encore aux Archives municipales, bien que quelque peu brûlée ; elle est aussi datée du 14 mai, il est recommandé par André Bautier, maître, demeurant à Bordeaux près l'hôpital Saint-André, et Pierre Bobot, maître serrurier au Puits-des-Cazaux, par. Saint-Michel²¹⁷.

La capitation de 1777²¹⁸ par contre mentionne la Vve Sinel, taxée à seulement 7 L. 8.

Pierre Chanau Joffrait (couramment appelé Joffrait, mais aussi Joffrait-Chaigneau).

14 mai 1766-1790.

1736 • Mariage de Joffre Chaigneau, maître serrurier rue du Puits des Cazeaux, natif de la paroisse de Domme, fils légitime de feu Jean Chaigneau et de Marguerite Roumegoux, avec Marianne Hardouin, fille de feu Léonor Hardouin, maître menuisier et de Marie Fournées. Il n'apparaît pourtant sur aucun document officiel (ce peut être un signe que la maîtrise est achetée par lettres).

Lui ne sait écrire ; signent le contrat sa femme, Anne Mangon, Thérèse et Marguerite Thiac etc²¹⁹.

N'apparaît pas sur les documents de la capitation en 1744.

En 1766, Pierre Joffret Chanau accède à la maîtrise comme fils de maître.

En 1773, Pierre Chaigneau est bayle de la corporation ; en 1788 également, et il signe Chaignau dit Joffrait²²⁰. Il commence à travailler comme serrurier ordinaire de Saint-Michel en 1768²²¹, et entre 1772 et 1785, réalise

5 portes et grilles de chapelle (intérieur de Saint-Marc, 371 Saint-Fort, Saint-Roch, N.D.-des-Montuzets et du Saint-Esprit) ; il signe Pierre Joffrait.

En 1777, il est taxé de 27 livres (sixième rang des serruriers) à la capitation²²².

Domicilié rue Sainte-Croix en 1772, il habite sur les Fossés de Bourgogne dès 1778²²³.

A la Révolution des activités extra-professionnelles l'appellent :

1789 • Pierre Chaigneau-Joffret, serrurier Fossés de Bourgogne, est l'un des 90 députés et représentant du Tiers-Etat de la ville et faubourgs de Bordeaux²²⁴.

Le 1er avril 1790, Chaigneau-Joffret, serrurier, est élu au scrutin des notables par 334 voix²²⁵.

Le 1er octobre 1790, Chaigneau-Joffrait, notable, un des anciens 90 électeurs de la Ville, est choisi pour remplacer M. Marion dans la comptabilité relative aux travaux publics.

Le 4 novembre, il y a un renouvellement partiel du Conseil municipal, Chaigneau-Joffrait quitte ses fonctions²²⁶.

Le 25 novembre, il est réélu au corps municipal²²⁷.

En 1791, il manie des sommes importantes, pour le paiement des ouvriers employés aux ateliers publics : 10000 livres en janvier, 12000 le 4 février et le 21 mars 1791²²⁸.

En 1792, les choses se gâtent. Le 4 janvier, est déposée plainte d'un membre du bureau contre les agissements du citoyen Joffrait, chargé de l'administration des Travaux publics qu'il accuse d'avoir contrefait, sur divers comptes, la signature du citoyen Despujols, commissaire nommé par le Gouvernement pour contrôler les travaux publics²²⁹. *Les citoyens... extraordinairement convoqués à 3 heures de relevée, dans une des salles de la Maison commune, considérant que le Sr Chaigneau-Joffrait a abusé de ses fonctions pour commettre de nombreuses dilapidations, arrêtent :*

1° — *que le Bureau municipal demeure chargé de faire très incessamment un rapport sur les comptes de Chaigneau-Joffrait dont il s'agit dans le procès verbal de la séance du Bureau municipal de ce matin.*

2° — *Que le procès-verbal de la séance du Bureau municipal de ce matin, ensemble la présente délibération, seront portées sur le champ au district...*

3° — *Que le district et le département seront incessamment requis de prendre toutes les mesures que le cas exigera et doit comporter.*

4° — *Que le dit Chaigneau, actuellement de semaine dans la maison commune, sera invité à se rendre dans la chambre à coucher de l'appartement de police où il sera gardé à vue.*

Ce même 10 janvier, on arrête Joffrait... qui s'évade²³⁰. Apparemment, il s'est tiré sans dommage de ce mauvais pas. Le 15 juillet 1793 on vend le mobilier de Chaigneau émigré, pour 2446 livres : c'est peut être lui²³¹.

Il reviendra ; le 6 pluviôse an V (1797), est adjugé, dans le district de Libourne, à l'île de Carney, le vieux château et 56 journaux, plus divers fonds, estimés 42005 livres, adjugés à 43200 livres ; c'est le domaine de Paty-Bellegarde, émigré (ancien officier militaire). L'adjudicataire n'est autre que Joffrait-Chaigneau²³². C'est une ancienne maison forte, restaurée un peu à toutes les époques, entourée de terres plantées en vignes ; le domaine appartient ensuite au docteur Hazan, beau-père de Camille Jullian. Nulle trace de travaux possibles du serrurier, le portail de fer qui aurait existé aurait été depuis longtemps vendu.



623

623. — 4 rue Boulan. Balcon de la maison de Jean Boulan, sans doute postérieure à la construction de la maison en 1774 (le chiffre est J. R.).

Jean Boulan

28 novembre 1767-1780.

1774 • Achète un terrain dans le lotissement de l'archevêché le 26 mai et y fait édifier une maison, le n° 4 de l'actuelle rue Boulan qui porte son nom, terminée le 27 décembre de la même année et bénie par le curé. Il n'est pas sûr que la ferronnerie très Louis XVI aux pilastres en vases du balcon puisse lui être attribuée, elle paraît plus tardive, la maison aurait pu être surélevée après²³³. 1777 • Capitation - Taxe : 20 L. (13e rang).

Charles Garnier ou Grenier

27 avril 1768-1771.

1777 • Veuve Grenier : 3 livres.

Jean Laquoste

19 mai 1768-1789.

Achète une lettre de maîtrise.

1777 • Documents de la capitation : taxe de 17 livres. 2. (17e rang).

François Jayer, surnommé Beauceron

19 mai 1768-1789.

L'acte de mariage de François Jayer du 8 avril 1757 nous apprend qu'il est originaire de la paroisse de Saint-Etienne-du-Puits, diocèse d'Orléans, fils de François Jayer et de Suzanne Gosme²³⁴.

M. le Directeur des Archives départementales d'Eure-et-Loir, consulté, m'a aimablement communiqué les renseignements suivants : comme Saint-Etienne du Puits n'existe pas, on peut supposer qu'il s'agit de Le Puiset, dont le patron est Saint-Etienne, et qui était une des quelques paroisses de l'ancien diocèse d'Orléans situées actuellement au sud du département d'Eure-et-Loir. Dans les registres paroissiaux, on trouve des Jahyer, dont François Jahier, vigneron, marié à Suzanne Gosme (famille de laboureurs), qui a plusieurs enfants baptisés à cette époque. François ne s'y trouve pas, mais les registres paroissiaux manquent avant 1737, peut-être est-il né un peu avant ; pas de preuve, mais une forte présomption. Après des fiançailles passées le 2 avril dans la Cathédrale, il y épouse Hélène Croisille, fille naturelle de père et mère inconnus, avec consentement d'André Bautier, maître serrurier. Il est garçon serrurier et n'obtiendra la maîtrise qu'en 1768²³⁵, dix ans plus tard, par l'une des huit maîtrises créées par édit du Roy du mois de Mars 1767, en même temps que Pierre Vallette.

216. A. M. Bdx. DD 3e.

217. A. M. Bdx. HH 119.

218. A. D. Gir. 3 E 21717. Nre Rauzan, le 21 août 1782.

219. A. D. Gir. 3 E 13559, Nre Bernard, 25 octobre 1736, f° 456.

220. A. M. Bdx. HH 119.

221. A. D. Gir. G 2 323, f° 91 v°.

222. A. D. Gir. C 2 792 2.

223. A. D. Gir. G 2 353, f° 8 et G 2 355 f° 25.

224. A. M. Bdx. D 229, 7 mars.

225. Decaunès-Duval, *Inventaire sommaire des Archives municipales*, Période révolutionnaire, 1784, An VIII, Art. 42.

226. *I. d. 87.*

227. *I. d. 88.*

228. *I. d. 79-80-90.*

229. *I. d. 96 et D 122.*

230. *I. d. D 142.*

231. Marcel Marion, J. Bencazar, Caudrillier, Bordeaux, 1912, p. 513 (A. D. Gir. Q 807).

232. *I. d.*, p. 347.

233. P. Coudroy de Lille, «les bénédictions de maisons d'un curé bordelais au XVIIIe siècle». *S.A.B. Tome LXXVII - 1986 - Bordeaux*, 1987, p. 119-122.

234. A. M. Bdx G G 108, n° 387.

235. A. M. Bdx II 27.

Pourtant dans une lettre de 1776, il se dit serrurier de la ville de Bordeaux depuis vingt ans²³⁶, et les comptes de la ville attestent cet emploi en 1758, 59, 61...²³⁷ ce qui prouve bien qu'à cette époque le combat des communautés pour le maintien de règles tatillonnes n'est pas soutenu.

Les Archives Historiques de la Gironde lui consacrent un article de leurs biographies²³⁸ : il y est dit «Jayer Fils, né en 1738, serrurier ornementiste, auteur des portes et grilles de la Bourse en 1757 ; cet habile ouvrier travailla aussi aux arcs de triomphe dressés le 7 août 1758 pour l'arrivée à Bordeaux du maréchal de Richelieu par ordre des jurats, et sous la conduite de l'Ingénieur Bonfin.» Il y a un curieux mélange d'exactitudes et d'erreurs, mais la mention concernant la Bourse me remplit de perplexité. Pour se fiancer et se marier en 1757, Jayet a certainement passé un certain temps à Bordeaux, mais je n'ai pas rencontré son nom auparavant. Une hypothèse est qu'il aurait aussi travaillé aux virtuelles grilles extérieures de la cathédrale...

En 1773, il signe un mémoire (non retrouvé) des ouvrages de serrurerie sur le chantier de la salle de spectacle²³⁹, et le 6 décembre 1773, les jurats passent un marché avec lui pour la grille du Chapeau Rouge. En 1776, certaines sommes concernant la première campagne de travaux à la salle de spectacle ne lui ont toujours pas été réglées et il se plaint en son nom ainsi qu'en celui de Duprat, qui semble avoir travaillé avec lui²⁴⁰. Les serruriers harcèlent Louis qui s'en plaint, Jayet de son côté crie misère. Il a donc en 1776 six enfants et n'aurait pas d'ouvrage, et de plus il se dit persécuté par les impositions : 38 L. 10 s. de vingtième de la maison qu'il occupe et 36 L. 16 s. de capitation et industrie, *taux extraordinaire*, 15 L. de taille et autre capitation d'un petit bien qu'il a dans les landes, paroisse Saint-Jean-d'Ilac.

Ce petit bien n'est pas si petit. L'acte de vente est signé le 23 février 1775 entre François Jayet surnommé Beauceron, maître serrurier à Bordeaux, demeurant sur les remparts de Porte-Dijéaux, par. Saint-Christophe et Dame Elizabeth de Maucourt, épouse de Mr François Sabin Duplessis Michel Ecuyer, Seigneur de Boiredon etc. demeurant au château de Boisredon en Saintonge et descendant de l'architecte Pierre Michel-Duplessy²⁴¹ ; Jayet rachète donc un bien noble, qui consiste en une métairie à Boulac, par. Saint-Jean-d'Ilac, comprenant un mauvais logement et une dizaine de pièces de terre et de bois, les bois ayant été coupés et les terres en friche et sans rapport, en bordure de la route qui va de Boulac à l'église de la paroisse Saint-Jean-d'Ilac. Il paie pour cela une montre en or en forme de pot de vin de la valeur de 12 louis faisant 288 L. et 5 000 L. sur lesquelles il règle 3 000 L., 2 000 L. restant dues au bout d'un an, d'où son impatience à être payé.

A la capitation de 1777 il est taxé de 28 L., au cinquième rang²⁴².

On le retrouve ensuite à l'Archevêché, où sa signature figure au bas d'un grand mémoire de 1783-84²⁴³ et où il est dit que c'est lui qui dans le *Mémoire général du Bâtiment* n'a pas compris certains articles du fait des changements payables par Mgr de Cicé.

Il travaille aussi pour le château de Bourg, pour celui de Beausoleil, signe des mémoires jusqu'en 1786.

Il a également travaillé à l'hôtel de la Marine.

Il semble habile et ingénieux, met au point des améliorations pour le ferrement de croisées et leur manipulation, construit une machine à racler les allées du jardin²⁴⁴.

Mais dès 1783, il signe Jayet père : son fils François est devenu maître le 26 novembre 1782²⁴⁵.

Jean Marte (ou Martres)
19 mai 1768-1789.

Achète une lettre de maîtrise.

Dominique Larit (ou Tarit)
15 juillet 1768-1780.

Pierre Cammailac (Carmaillac)
30 août 1768-1789.

Achète une lettre de maîtrise.

1783 : fait une croix de Mission pour Saint-Michel.

Pierre Vallette

30 août 1768-1783.

En 1763, il est dizainier au régiment Saint Mexant, Compagnie de Rivière, pour servir dans la rue Pont-Long²⁴⁶.

Le fichier Baurein indique que Pierre Vallette obtient sa maîtrise le 10 mars 1768 en vertu de l'une des 8 maîtrises créées par Edit du Roy du mois de mars 1767 dont-il a obtenu le brevet de sa majesté, en même temps que Jean Lacoste, François Jayet, Dominique Parret, Camailac, Jean Martres, Jacques Bernard, autres serruriers dont deux, Jayet et Camailac, sont bien connus, ceci étant confirmé par un document concernant la capitation de 1768²⁴⁷.

Nous ne savons pour l'instant rien de lui avant cette date, sinon qu'il a dû naître vers 1736. Il est probable cependant que, comme Jayet, il a exercé comme non-maître, et ne recherche la maîtrise que pour confirmer par un élément de notabilité une réputation déjà affirmée. Il sera bayle en 1777²⁴⁸ et en 1779²⁴⁹. Il habite alors rue Saint-Martin, Fbg. Saint-Seurin et signe Vallette d'une initiale qui ressemble au contour de son motif central favori.

Le plan de Brion montre l'emplacement de la maison, cour, et échoppe à son nom, qui forme une bonne partie du pâté de maisons compris entre la rue du Pont-Long, la rue Saint-Martin et la rue des Glacières (rues George-Bonnac ; Saint-Semin et Toulouse-Lautrec actuelles)²⁵⁰. En 1772, donc quatre ans après sa maîtrise, il touche 770 livres entre juin et novembre²⁵¹ tant pour la balustrade que pour les autres ouvrages de l'orgue suivant ses reçus à Saint-Seurin.

En 1774, il fait la rampe en fer forgé du grand escalier du château d'Aiguillon²⁵², fournit également des «robins ouvrages» pour la salle d'eau, les grilles et le portail qui seront achevés après sa mort, en 1788, par le serrurier aiguisonnais Rodolozze.

En 1777, il est taxé au titre de la capitation de 16 L. 8., ce qui le place au dix-neuvième rang, juste avant Kauzac. Son testament passé devant Me Challu le 20 février 1784 apprend qu'il demeure rue Pont-Long, paroisse Saint-Seurin²⁵³. Sa femme Jeanne Marchand (sans doute sœur de Marguerite Marchand, épouse de Jean Moreau, deux filles Vallette dont l'aînée, sont prénommées Marguerite), est alors décédée. Il en a quatre filles dont l'une, Marguerite, l'aînée, est mariée au forgeron Jean Burgade. Il lui a alors constitué 2000 livres de dot, dont il n'a versé que 752 L. Il lègue à sa servante Marie Briot 100 L., plus 100 L. pour ses gages, un lit de compagnon garni, et partage ses biens également entre ses quatre filles. Il nomme comme tuteur François Claverie, maître de pension, son

beau-frère, et demande qu'on fasse l'inventaire de ses biens (malheureusement introuvable). Il est alors paralyisé de la main droite.

Parmi les témoins, il y a un plâtrier François Martin, un charpentier Jean Sallefranque, et surtout Louis Brothier, architecte rue Notre-Dame, par. Saint-Seurin. C'est le maître architecte qui reçoit 1200 livres pour la maçonnerie et l'architecture de l'allongement des deux bas-côté de la tribune d'orgue de Saint-Seurin en juin et septembre 1773²⁵⁴, tribune que Valette a couronné d'une balustrade en 1772.

Il meurt le 11 avril 1784 et le lendemain, il est inhumé dans la chapelle Saint-Martial de Saint-Seurin, conduit par le clergé de Saint-Christoly. Sont présents à son enterrement M. de Laborde, curé de Saint-Seurin et Barberet, curé de Saint-Christoly. Or l'inhumation dans la chapelle Saint-Martial est réservée aux personnages importants, et l'assistance à son enterrement de deux notabilités ecclésiastiques va dans le même sens : Pierre Valette était devenu un notable, et pas seulement dans la communauté artisanale²⁵⁵.

Bernard Prunié

15 mars 1769-1788.

voir Prunié, 1740.

Jean Masie surnommé La garde

29 avril 1769-1782.

1777 • Capitation Taxe : 11 livres. 12.

1782 • Maître serrurier rue Sainte-Croix ; prend en apprentissage Luc Deschamps, fils de François Deschamps verrier, pour quatre ans, en présence d'Etienne Paillères maître serrurier et 1er bayle, demeurant rue du Loup. Coût : 200 livres payées moitié au comptant, moitié à la fin²⁵⁶.

Joseph Paty

27 juin 1770.

Endray (André) Caduc

27 juin 1770-1776.

Jean Fauché

27 juin 1770-1789.

Jean Pestremant

27 juin 1770-1789.

1777 • Capitation : il est taxé comme maître à 14 livres. 4 d. derrière Kauzac.

Pourtant son nom n'a jamais été rencontré lors des recherches.

Jacques Bigot

27 juin 1770-1788.

1770-75 • Assure pour 10 livres par an l'entretien des ferrures de la sacristie de Saint-Seurin²⁵⁷.

1774 • Ouvrages au buffet de l'orgue de Saint-Seurin (pattes, etc.) et allongement des garde-corps de la tribune²⁵⁸.

1777 • Capitation : taxe de 21 L. 18, au neuvième rang.

1784 • Travaille à la rampe d'escalier du château de Plassac, que semble lui avoir sous traitée Jean Moreau, au grand dam du propriétaire, qui le dit ouvrier qui ne jouit d'aucune réputation.

Pourtant l'importance de sa taxe indique une activité bien rémunérée.

236 . A. D. Gir. C 1 211.

237 . A. M. Bdx DD 25 b. A. D. Gir. C 1 208.

238 . A. H. G. Tome 30, p. 211.

239 . Cf. Charles Marionneau, *Victor Louis, Architecte du Théâtre de Bordeaux*, p. 213...

240 . A. D. Gir. C 1 211.

241 . A. D. Gir. 3 E 5577, Nre Duprat, 23 février.

242 . A. D. Gir. C 2 792.

243 . A. D. Gir. G Sup, Liasse 30, Comptes du Palais 1784-1790. Grand Mémoire de Jayet, 16 décembre 1783-31 décem-

bre 1784. C'est donc le même personnage que le «maître-feronnier Jayet» auquel M. X. Védère attribue la rampe de l'escalier du Palais Rohan (X. Védère, le Palais Rohan, p. 24).

244 . A. D. Gir. G 244.

245 . Fichier Baurein, A.M. Bdx II 27.

246 . Ducaunnes-Duval et P. Courteault, *Inventaire sommaire des registres de la Jurade*, Bordeaux 1909, tome 9, p. 377.

247 . A. D. Gir. C 3 093.

248 . A. M. Bdx. II 27.

249 . A. D. Gir. 6 E 112, Affaire des serruriers contre Morin.

250 . A. M. Bdx Recueil 86/7.

251 . A. D. Gir. G 599.

252 . Voir p. 213.

253 . Je dois à l'amabilité de Me Bildet d'avoir pu consulter ce document.

254 . A. D. Gir. G 599.

255 . A.M. Bdx. Saint-Seurin, 12 avril, acte 2204. Je dois ce renseignement à l'amabilité de Mme Glotin.

256 . A. D. Gir. 3 E 17860. Nre Hazera, 14 juillet 1782.

257 . A. D. Gir. G 1556.

258 . A. D. Gir. G 599, 1533 etc...

Les recherches de Ph. Maffre, conservateur à l'Inventaire, l'ont amené à découvrir un dossier constitué à l'occasion de difficultés successorales qui apporte des précisions sur la vie et l'activité du serrurier ²⁵⁹.

Il a épousé le 21 décembre 1760 Marie Gombaut ; elle meurt le 6 avril 1777, il épouse en secondes noces Jeanne Arnaudin en 1780 et fait au préalable l'inventaire de ses biens — alors qu'il est actif —. De ses deux mariages il a cinq filles, Julie a épousé le serrurier Jean Dumoy (n° 121, rue Fondaudège) auquel il prête enclume et soufflet de forge. Un second inventaire est fait en 1800, après sa mort.

Il a habité 25 ou 26 ans une maison de location rue Judaïque (approximativement de 1760 à 1786), devenue trop petite à cause de l'accroissement de sa famille *et de plusieurs ouvriers qu'il était obligé de loger* ; il déménage alors dans une maison que les Laclotte ont construite pour lui au n° 10 ancien de la rue Castelnau, contre 23000 livres provenant d'un héritage. En 1775, les architectes ont construit également pour lui sur leurs terrains de la Sablière deux échoppes rue Paulin (n° 18 ancien), non loin sans doute du bien de Antoine Payen, dont ils donnent les plans et devis. Leur prix, maçonnerie et terrain, est de 2084 livres que Bigot s'engage à payer à Jean Laclotte frères *en ouvrages de serrurerie à la première réquisition... pour compensation de bâtisse...* Les prix sont faux, *seulement pour des raisons de nous connues*. Ce dossier exemplaire explicite clairement les pratiques bordelaises d'échange de prestations de services sans circulation d'espèces, déjà entrevues ou supposées.

Dans la boutique, on mentionne en 1780 tous les outils qu'un serrurier se doit d'avoir, en particulier *les griffes, fourchettes et faux rouleaux pour grand ouvrage*. On trouve également *22 moules de différentes façons soit pour fiches ou espagnolettes ou boutons*, 3 établis de boutique, *deux tables à designer* ; les fournitures : 18 quintaux de fer d'Allemagne et d'Espagne à 25 livres le quintal ; 3 tonneaux de charbon d'Angleterre à 600 livres le tonneau. Parmi un mobilier par ailleurs modeste on trouve un meuble intéressant : *un cabinet de bois de noyer avec sa ferrure à bascule*, valant 300 livres, et dont on précise en 1800 (ce doit être le même meuble) : *avec fiches du haut au bas* ; elle n'est plus estimée que 160 livres, ce qui peut inciter à conclure à la vulgarisation de ce type de garniture métallique fort prisée des Bordelais. En 1780, Bigot a pour 10 450 livres de créances, dont 5000 de la part des Laclotte. Il a travaillé à *des ravodages de différentes bâtisses*, à des constructions neuves :

- en 1771, à l'hôtel des Laclotte à la *faïencerie*,
- en 1772, à la maison de la rue des Andouilles et au jeu de Paume,
- en 1773, à celle près de la Comédie, ainsi qu'à celle de allées de Tourny, et rue Cornac, à celle de M. Laroque
- en 1774, à la maison des Laclotte au pont de la Mothe, à la *bâtisse de M. Labottière* (il livre des espagnolettes),
- en 1775, à l'hôtel de Fumel, et à celui de M. Lecomte (est-ce le même ou non ?) ; à la maison des Laclotte rue Mingin (actuelle rue Magendie), il fait pour 24 livres *un dessus de porte avec un chiffre* ; à la maison de la dame Boubène (?), près la Comédie, il fait *deux balcons à hauteur d'appui* (80 livres), une *banquette* ou appui de fenêtre (28 livres) ; pour la maison à côté Darmiche charron, il a *refait trois balcons, les avoir haussés de 18 pouces, mis en place à 15 livres pièce*, l'année suivante *fait deux morceaux de rampe* (c'est sans doute rue Fondaudège) ;
- en 1776, à la maison de M. Castelnau.
- en 1777, à la *maison de M. Moqua* (un négociant dit *l'Américain*) au Chapeau rouge construite par Laclotte, il fait toute la serrurerie petite et grande : la *boucle et sa rosette*, c'est-à-dire le heurtoir pour 120 livres ; le balcon de 6 toises, sur les trois travées de façade, à 50 livres la toise, soit 300 livres ; la rampe du degré, 18 toises à 50 livres la toise (900 livres), et les *trois palliers*, un peu moins chers, à 40 livres la toise, soit 427 livres car il y en a 10 toises 4 pieds. Les *banquettes* pour le second et troisième étage valent 30 livres chacune, et celles des entresols 21

livres. Les grandes espagnolettes valent selon la hauteur 18 ou 15 livres. Les *bascules avec leur poignée dans la gache*, montées sur platine, mises en place, valent 18 livres, il en pose 6.

On peut vérifier à la lecture de ces prix que le travail du serrurier entre moins dans leur calcul que la quantité de matière première utilisée. C'est sans doute la raison pour laquelle les serruriers avaient coutume de demander une prime de gratification dans le cas où leur client pouvait s'estimer satisfait d'un travail difficile.

Les moules sont certes coûteux au départ, mais ils permettent ensuite de rentabiliser une fabrication.

Il a travaillé également pour un certain Lachapelle ; et en 1781, alors que son marché d'exclusivité avec les Laclotte semble expiré, il collabore avec M. Roger (Roché ?) et Lapu... (?), architecte pour la maison de M. Maidet ; en 1785, avec Tardy, maître architecte, pour la maison de M. Chaynes (?), rue des Argentiers. Le repérage des maisons édifiées par les Laclotte est du domaine de l'historien de l'architecture, et particulièrement celui de Ph. Maffre. On peut suggérer quelques unes des réalisations privées de la troisième époque des fers forgés bordelais.

On peut signaler enfin que Jacques Bigot est un amateur de lecture : il demande en compagnie d'un autre serrurier, Meinnier, et d'un certain Kahusac que la bibliothèque de Jean-Jacques Bel soit ouverte tous les jours ²⁶⁰.

Pierre Daroux dit Darroux le jeune
27 juin 1770-1786.

Frère de Jean l'aîné qui le prend comme apprenti dans son atelier.

1770 • Serment de maître prêté en même temps que Jacques Bigot, André Caduc, Pierre Campagnol, Jean Fauché, Joseph Pati et Jean Pétrement.

1771 • Achète le fonds de boutique du serrurier Bertrand Charron : une enclume, un soufflet, trois *estocs* et autres outils pour le prix de 350 livres.

1777 • Taxé de 12 L. de capitation.

Sa fille Marie, baptisée le 15 novembre 1773, et dont le parrain est Claude Reynaud, serrurier, épouse en 1792 Taurin Trébuchet, serrurier au n° 45 de la rue Sainte-Croix, installé plus tard au 77 de la rue Notre-Dame.

Pierre Campagnol

27 mai 1770-1791.

1777 • Capitation : il est taxé comme maître à 24 livres 12. au septième rang. Pourtant son nom n'a jamais été rencontré lors des recherches.

Jean-Baptiste Lemonau ou Lemonon

28 mai 1770-1789.

Guillaume Taurignac

28 mai 1770-1789.

1777 : paie 15 L. 8. de taxe.

Paul Laporte

28 mai 1770-1783.

Jean-Baptiste Labroille

1772-1789.

1777 • Taxé de 12 L. 4.

Jean-Paul Rogée

1772-1778.

Jacques Belar

1773-1789.

Jean Hibchebaue

2 juillet 1774-1789.

Juste *maîtrisé*, comme on disait alors, il travaille sous la direction de Lhote à l'hôtel de Basquiat, ne réussit pas à obtenir ce qu'il estime être dû et engage un procès (voir plus haut, p. 260).

Il est installé Fossés des Carmes, et semble échapper à

la capitation de 1777 (à moins qu'il ne travaille pour une veuve).

ainé Prunié

25 novembre 1775-1788.

Prune june (Prunié jeune)

25 octobre 1775-1788.

François Bureau

17 mai 1778-1791.

François Chivo

17 mai 1778-1789.

En 1777, il est serrurier non maître, derrière Fondaudège, taxé d'1 L. 18.

Cosme Rivière

17 mai 1778-1791.

En 1777, il est serrurier non maître rue Saint-Paul ; taxe : 2 livres 10.

Jean Escoffré

19 juin 1778-1789.

Joseph Faure

8 juin 1780-1781.

Jean Lenoir

8 juin 1780-1789.

Pierre Monier

8 juin 1780-1789.

Fils. En 1777, serrurier non maître, rue Saint-Paul.

Jean Darrou

26 novembre 1782-1784 (ou jeune).

Né le 5 mars 1759 ; fils de Jean Darroux aîné.

1782 • Serment de maître serrurier. (en compagnie de François Jayer et Etienne Paillères, tous trois fils de maîtres).

1783 • Mariage avec Jeanne Lamarque, fille de tonnelier, dotée de 3000 livres. Lui reçoit de son père outils et charbon de terre pour une valeur de 2000 livres pour ouvrir sa boutique.

1788 • Décédé le 28 juillet. Témoins de la dictée de son testament la veille, trois serruriers des Chartrons, dont Jean Moreau.

Entre 1785 et 1788, fait le balcon de la maison dont il a hérité, 44 cours Portal, dont le dessin très géométrique est un peu sec.

Etienne Paillère

26 novembre 1782-1791.

François Jayer fils

26 novembre 1782-1791.

Il se marie le 18 février 1784 à Saint Eloi avec Françoise Bernard, fille de Pierre, maître menuisier et de Marguerite Borde ²⁶¹.

Des papiers de la Société Archéologique attestent que Jayer fils est chargé en 1793 de *la mise en état de service des ressorts de la guillotine...*, *cela presse à Bordeaux* ²⁶², et peut-être de sa construction avec le citoyen Burguet jeune, charpentier ; de même le 28 vendémiaire An V, Jayer fils a mandat de dresser l'inventaire de tous les fers qui se trouvent au ci-devant couvent des Augustins ²⁶³.

André Moutarde aîné

25 juin 1783-1791.

André Moutarde cadet

25 juin 1783-1791.

Jean Duprat jeune

15 juillet 1783-1791.

259 . A. D. Gir. 5 L. 201.

260 . A. M. Bdx. R. 7.

261 . A. M. Bdx. G G 331, n° 40.

262 . 5 août 1793, Société Archéologique de Bordeaux.

263 . Ducaunnès-Duval, *Inventaire sommaire des Archives Municipales*, Tome III, D 193.

Etienne Auger
7 juillet 1784-1786.

Antoine Brugerre
28 juin 1787-1791.

Jean Lefoulon
28 juin 1787-1790.
Admis en 1783 par arrêt du Conseil.

Pierre Hugot
28 juin 1787-1790.

Vincent Dupouy
28 juin 1787-1789.

Jean Maillé
28 juin 1787-1791.
Le nom apparaît pour des travaux à Saint-Michel concernant l'horlogerie et de la petite serrurerie entre 1768 et 1792.
1768 • Maillé est remplacé en décembre par la veuve Mallie.
1773 • Jean Maillé²⁶⁴.
Le nom n'apparaît pas sur les documents de la capitation.
1782-3 • Un maître menuisier, Louis Maillé, donne le dessin et exécute la porte de l'Eglise Saint-Michel du côté de Sainte-Croix, encore en place, dont la traverse médiane s'orne d'une frise de grecques²⁶⁵.

François Démaret
28 juin 1787.
Admis en 1783 par arrêt du Conseil.

Marin Chaventon dit Lyonnais
28 juin 1787-1790.
Recensé chez les non-maîtres en 1777 comme Chaventon dit Lionné, rue des Mothes — Taxe : 3 livres 10.
Il est reçu maître en 1787²⁶⁶.
En 1789, Pierre Castaing, son neveu par alliance, fait son testament *comme garçon serrurier chez Marin Chaventon, maître serrurier rue du Serpolet*.
En 1782-1783, il travaille pour Lhote et s'engage à faire d'après le modèle donné un balcon, que l'on peut sans doute voir à l'une des maisons construites par l'architecte rue Huguerie²⁶⁷. Le marché est le suivant :
Balcon de croisée, retour.
Grosseur des fers
Le fer du chassis (a) aura huit lignes de grosseur le même fer (b) du bas du chassis aura egali huit lignes. La traverse (c) qui portera la taule egali huit lignes. Le montant (d) aura neuf lignes de grosseur. Le petit fer du remplissage en entrelas aura six lignes.
Je soussigné m'oblige et m'engage envers M. Lhôte d'exécuter le dessein cy dessus d'après toutes les dimensions et d'après l'épure en grand qui en sera approuvé par mond. Sr moyennant la somme de 86 livres par toise courante tout posé en place, scellement en plomb et goujons composés et ce à dire d'expert.
A Bordeaux ce 11 janvier 1782, Foulon approuvant, accepte le pris cydessus pour la troisième maison de l'écriture Monsieur Lotte à Bordeaux ce 9e mars 1783, Chaventon dit Lyonnais.
En 1865, le musée de Bordeaux avait prêté à la Galerie d'Art ancien de la 11ème exposition de la société philomatique les foncecs de serrure et clef à pertuis de la maîtrise de maître Chaventon datée de 1759, ce qui correspond peut-être à une date erronée.
Il légua, ou son héritier pour lui, la riche collection de serrurerie conservée et exposée en grande partie à l'étage de combles de l'hôtel de Lalande.

Charles Bourillon
28 juin 1787-1789.

Jean Faure
28 juin 1787-1790.
Admis en 1784 par arrêt du Conseil.

François David
28 juin 1787-1789.
Admis en 1782 par arrêt du Conseil (voir p. 274).

Jean Ragot
28 juin 1787-1789.

Philippe Singlant
2 juillet 1787-1791.

Mathurin Pierre Baffoué
7 juillet 1787-1789.

Louis Mourgue
2 novembre 1787-1789.

François Chaventon
12 novembre 1787-1791.
Admis en 1784 par arrêt du conseil.

Fleuri Rebut
14 août 1788-1790.
Il est le dernier serrurier bordelais maîtris²⁶⁸.
Jean Noël et André Meinnier sont reçus maîtres en 1774 et 1783 respectivement, pour avoir servi l'hôpital de la Manufacture, le premier pendant vingt-deux ans, le second pendant six ans.

Quelques serruriers non-maîtres

Recensement des documents préparatoires à la capitation

1744

Haudar, rue des trois Conils
emploie 2 garçons ; taxe : 9 livres (cf. René Houdart, maître en 1746).

Barraud, à la Place grande
emploie un garçon ; taxe 4 livres 10.

Loyer dit Nantais, rue des Trois Conils
emploie un garçon et un apprenti ; taxe : 7 livres.

Olivier, rue Caguemule
emploie deux garçons ; taxe : 8 livres ; il fut l'apprenti de Martial.

Ces adresses proches de la cathédrale font penser à la Sauveté Saint-André, puisque la catégorie suivante est signalée comme Sauveté Saint-Seurin :

Beyries Antoine rue du Palais Gallien
emploie un garçon ; taxe : 4 livres 10.

Blandin, rue du Pont-Long
travaille fort peu étant malade souvent, a été exempt de la patrouille. Taxe : 2 livres.

Boyer, rue du Palais Gallien
emploie deux garçons et une servante, taxe : 7 livres 10.

Carriere, rue de la Taupe, Taxe : 2 livres

Dechan, rue Fondaudège
emploie deux garçons, taxe : 6 livres 10.

Jean tieu, grande rue Saint-Seurin
emploie un garçon ; taxe : 6 livres 10.

Lafon, près le cimetière de l'hôpital
emploie deux garçons, un apprenti ; taxe : 6 livres

Goyon, rue Judaïque Saint-Seurin
emploie un garçon ; taxe : 5 livres
(en 1777, un Goyon, au Pont-de-la-Mothe, est fondeur de cloches)

La veuve Provensat, rue du Palais-Gallien
emploie deux garçons (on dit qu'elle a été cy-devant déchargée de la capitation mais on soutient qu'elle reçoit deux garçons notoirement à travailler chez elle).
Taxe : 4 livres 10.

1777

Adam dit l'américain, rue Saint-Seurin ; taxe : 2 livres 10.

Bartegute dit Lagenois, rue Saint-Paul ; taxe : 1 livre 4.

Bergere, aux Glacières ; taxe : 1 livre 16.

Berrichon, rue des Mothes ; taxe : 1 livre 4.

Bertrand Vincent, rue Fondaudège ; taxe : 1 livre 18.

Blaye, rue de la Trésorerie ; taxe : 10 sols.

Brian, La Croix-Blanche ; taxe : 10 sols

Bonnet Jean, dit Contois, rue Fondaudège ; taxe : 1 livre 19.

Bourguignon, rue Saint-Etienne ; taxe : 1 livre 10.

Cabirol, rue Saint-Martin ; taxe : 2 livres 10.

Calmette Louis, rue Saint-Etienne ; taxe : 1 livre 10.

Castagnet, rue de la Course ; taxe : 1 livre 6.

Chatelier, rue Fondaudège ; taxe : 1 livre 9.

Chaventon dit Lionné rue des Mothes – Taxe : 3 livres 10. (maître en 1787).

Chiveau, derrière Fondaudège ; taxe : 1 livre 18. (passera maître l'année suivante)

Denis, rue Notre-Dame Saint-Seurin ; taxe : 3 livres 4

Dumas, rue Saint-André ; taxe : 3 livres 17.

Eymard, rue Pulaye, taxe : 1 livre 6.

Faure, rue des trois Conils ; taxe : 9 livres.

Fournereau François, rue de la Taupe ; taxe : 1 livre 10.

Gauthier Jean, rue des Mothes ; taxe : 2 livres 16.

Gazard, rue Neuve-Saint-Martin ; taxe : 1 livre 9.

Georgeon Gabriel, rue Judaïque Saint-Seurin, taxe : 1 livre 6. (son fils Jacques sera reçu maître orfèvre en 1779).

Gramidon, rue Fondaudège, taxe : 12 sols.

Gramidon, grande rue Saint-Seurin ; taxe : 12 sols.

264 . A. D. Gir. G 2323, 2356, 2364, 2369.

265 . A. D. Gir. G 2359, 9 juin 1782 et G 2360, 6 septembre 1783.

266 . A. M. Bdx. HH 119 ; A. D. Gir. Q B 228, Nre Maillères, 13 décembre 1788.

267 . A. M. Bdx. 2ec. XIX-L/92.

268 . Les dates de 1789, 1790, 1791 n'indiquent que la fin de l'affiliation à la communauté, non celle de la cessation d'activité.

Guilhem, grande rue Saint-Seurin ; taxe : 1 livre 19.

Guiot Olivier, grande rue Saint-Seurin, taxe : 2 livres.

Jarry dit Sainte-Foy, rue Neuve Saint-Martin ; taxe : 2 livres 7.

Joly Michel (la veuve de), à la Croix-de-Seguey ; taxe : 2 livres.

Lacoste, dit Bayonne, rue Pontlong ; taxe : 10 sols

Lafon, rue des Mothes ; taxe : 1 livre.

Lalemant, à la Croix de l'Epine ; taxe : 2 livres 8.

Limousin, rue Pontlong ; taxe : 1 livre 15.

Maconnois, rue des Mothes ; taxe : 1 livre 16.

Monier, rue Saint-Paul ; taxe : 2 livres 15.

Morin Michel, à Capdeville ; taxe : 3 livres 7.

Moulié, rue Saint-Paul ; taxe : 1 livre 16.

Pradel Henry, place Saint-André ; taxe : 2 livres 18.

Renois, hors la Porte-Sainte-Eulalie ; taxe : 1 livre 10.

Rivière, rue Saint-Paul ; taxe : 2 livres 10.

Saint-Paul Pierre, rue Judaïque ; taxe : 1 livre 19.

Valenceau, dit Doubiste, rue Sainte-Hélène ; taxe : 2 livres

Vinçon, rue Neuve Saint-Martin ; taxe : 1 livre 18.

Faget père et fils, ferronniers continuateurs de la tradition au XIXe siècle

Un article remarquablement documenté de J. G. Lemoine, alors conservateur du musée des Beaux-Arts, remettrait en mémoire en 1955 les personnalités et la production des Faget ²⁶⁹.

Barthelemy Faget (1810-1878), fils d'un maître d'école, marin, puis apprenti bijoutier, n'a rien qui le prédestine à la serrurerie. C'est pourtant cette voie qu'il choisit finalement et dans laquelle il s'illustre. Serrurier, il se qualifiera successivement de *releveur*, de *repousseur au marteau*, d'*ornemaniste*.

Son fils **Etienne** (1845-1896), qui travaille avec lui dans leur atelier du 3, rue du Champ-de-Mars, ajoute le titre de *Ferronnier des Monuments de la Ville de Bordeaux*. Ils travaillent en effet dans deux domaines : celui de la restauration, et celui de la création. Leur production se fait sous une double référence :

- celle du XVIIIe siècle, omniprésente dans leur œuvre comme dans celle de Charles Burguet, architecte de la Ville sous le second Empire, *fervent admirateur du Louis XV* ²⁷⁰, qui préside aux aménagements de monuments ou de décors anciens, ou par exemple à la création de la rue d'Aviau, côté jardin ;

- celle de leur siècle, le XIXe siècle, celui de la croyance au progrès des arts engendré par le progrès de la technique, du goût pour le chef-d'œuvre impossible, l'exploit, la prouesse.

C'est ainsi que l'on retrouve des plaques marquées Faget, l'une sur une des portes de la Bourse (vers 1865), une seconde sur la porte de Kauzac au Jardin Public (en 1868), une enfin sur la grille de Charlut à la chapelle Saint-Clair à Sainte-Eulalie, datée de 1884 — en écho à celle de 1751.

On sait que Barthélémy refait à neuf la grille et les ornements du portique de l'Académie d'équitation, créé par Gabriel et Francin, et transporté en 1866 de la rue d'Aviau à la rue Judaïque (il sert aujourd'hui d'entrée à la piscine).

C'est lui également qui exécute (vers 1865) la rampe «riche, trop riche», de la Bourse, qui remplace celle, «mesquine, et sans caractère», à barreaux droits, que Poitevin, «qui a l'art de gêner tout ce qu'il touche comme de mal exécuter ce qu'il imagine» ²⁷¹, avait substituée aux ouvrages rocaille inventés par Gabriel en 1746, sûrement dégradés par la Révolution et démodés. Les dessins non signés de l'actuelle rampe sont conservés dans le portefeuille Faget au musée des Beaux-Arts, il est probable qu'on peut les attribuer à Charles Burguet, qui dérive les contours du fer du modèle des portes de Dumaine, en plus serré, plus dense, plus riche. Barthélémy n'était en effet apparemment pas un dessinateur.

A l'église Notre-Dame, à la même époque, on dote la chapelle des Fonts-Baptismaux d'une «imitation très bien faite des grilles du chœur dues à Moreau» ²⁷² exécutée par Faget ; et il complète sans doute dans le même temps l'aménagement du pourtour de la nef par une grille à hauteur d'appui ²⁷³.

C'est à Etienne que l'on doit les grilles du Parc bordelais, ouvert en 1888 et de nombreux travaux à des châteaux alentours en collaboration avec, entre autres, Charles Durand ²⁷⁴.

Mais leur talent singulier se tourne vers d'autres projets ou réalisations.

Barthélémy est aussi un inventeur ; comme un ingénieur, il conçoit à propos du chemin de fer nouveau une amélioration révolutionnaire : le monorail portant un wagon, puis le rail aérien, dont il présente des maquettes, saccagées par les ennemis du progrès. A la recherche d'entreprises moins risquées, sa formation initiale dans l'atelier d'un bijoutier l'amène peut-être à exécuter des tableaux de tôle d'acier repoussée dans leur cadre de fer ciselé et poli, dont les sujets sont des portraits de face ou de profil de personnages célèbres ou des membres de la famille royale ; c'est la reprise d'une forme d'art pratiquée dès la Renaissance, et le matériau moins riche sur lequel s'exerce le travail de ciselure exprime de toutes façons les caractéristiques de l'art de son temps que ce soit dans des formes raffinées, ou plus populaires.

Les récompenses officielles lui confèrent une célébrité locale : félicitations, médaille d'argent, médaille d'or de l'Académie bordelaise des sciences et Arts... Le rapport général de la 9ème exposition de la Société philomatique en 1854 le loue en ces termes : «Faget Barthélémy, de Bordeaux — médaille de bronze grand module — est un habile serrurier, travaillant beaucoup et occupant cinq ouvriers. Son habileté de main a déjà été récompensée par le précédent jury. Elle se remarque encore aujourd'hui dans divers ornements au repoussé et dans un battant de porte qui rappelle le temps où le serrurier, véritable artiste, décorait les bâtiments publics par des grilles que l'on admire encore de nos jours. On ne donne plus aux ouvriers en fer des travaux comme les grilles de Saint-

Michel de Bordeaux ou du Palais de Justice de Paris. Sachons gré à ceux qui, malgré le torrent industriel de l'époque, conservent les vieilles traditions de l'art.»

Etienne, son fils, exerce son talent à la réalisation d'objets dans la tradition de l'art du serrurier, heurtoirs, serrures, clefs, poignées et boutons de porte, polis, ciselés, à l'ancienne. Son goût pour le chef-d'œuvre libre l'amène à des créations éclectiques : complexe coffret à secret ciselé, casque à l'antique surmonté d'un panache de plumes elles aussi de métal, pots ou corbeilles garnis de fleurs ou de fruits et même une pendule de cheminée, sauvée de la ruine et exposée aujourd'hui par le conservateur des Archives municipales, M. J. P. Avisseau, dans son bureau.

Petite fille de Barthélémy, et fille d'Etienne, Mme Elisa Gachet avait conservé pieusement leur musée de la ferronnerie installé à son domicile, 52, rue du Palais Gallien dans la salle à manger du second étage. Y était conservés non seulement la production singulière mentionnée ci-dessus, et nombre d'éléments décoratifs de tôle découpée, repoussée, mais encore tout leur outillage ; extrêmement riche, un portefeuille de modèles anciens gravés du XVIIIe siècle, et de dessins anciens ou contemporains : pour la Bourse, le Parc bordelais, mais également pour de nombreux édifices privés de la région, châteaux ou églises. «Héritière de deux générations de ferronniers», elle désira faire un legs à la ville, qui l'accepta, après avis favorable de la Direction des Musées de France ²⁷⁵.

Les opinions des experts consultés pour apprécier le contenu du legs reflètent l'ambiguïté des jugements portés alors — et peut-être encore — sur les productions artistiques du XIXe siècle, en France, avant leur réhabilitation récente. L'un d'entre eux reflète une opinion alors courante, émise d'ailleurs dès le XIXe siècle. «Cet ensemble paraît avoir été réalisé entre 1840 et 1880. Il ne ressort d'aucun style précis, il est surtout composé de pièces de virtuosité d'exécution parfaite en tant que technique, mais incertaine au point de vue goût et style. C'est un ensemble frappant de chef-d'œuvre ouvrier au sens où on pouvait l'entendre sous Napoléon III, avec tout ce que cette date comporte d'incertitude dans le goût... une certaine valeur de curiosité... La place de cette collection serait certainement dans un musée ouvrier, Bourse du Travail ou autre, ou dans un musée de compagnons... Il n'est malheureusement pas possible de lui attribuer une valeur artistique quelconque». Néanmoins la valeur de l'estimation est de 3 millions de francs. Les conservateurs des musées locaux sont beaucoup plus avisés. J. G. Lemoine, conservateur du musée des Beaux Arts, refuse le mépris sans appel des conclusions pseudo-artistiques du jugement précédent et livre l'ébauche d'une réflexion originale sur «le style décoratif Napoléon III» : il «n'a pas encore pris sa place dans l'histoire des styles, et il est précisément caractérisé par cette incertitude, c'est-à-dire ce mélange de ce que nous croyons aujourd'hui être des styles Louis XIV, Renaissance, Révolutionnaire, voire Directoire et Restauration — Mais ne sommes nous pas dupes d'une illusion qui tient à l'éloignement qui nous sépare de ces époques?... Pour dire mon sentiment exact, je crois que la collection Faget représente parfaitement le «style Napoléon III provincial»...

Enfin Xavier Védère, conservateur des Archives municipales et du musée des Arts décoratifs tout nouvellement installé dans l'hôtel de Lalande, admet «l'intérêt artistique et technique d'un certain nombre de pièces», et voit dans la collection «la suite logique de la belle collection

269 . *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juillet 1955.

270 . P. Courteault, *Bordeaux cité classique*, p. 206.

271 . P. Courteault, *idem* ; le jugement porté sur Poitevin est de Bernadau.

272 . P. Courteault, *L'église Notre-Dame de Bordeaux*, p. 25.

273 . *Idem* et P. Roudié, «l'église Notre-Dame». Curieusement Louis Blanc les attribue à un certain Mitreccy, serrurier à Bordeaux, qui les aurait exécutées de 1825 à 1830.

274 . En revanche, M. Lemoine attribue à Barthélémy les ornements qui décorent les portes du Jardin public, que M. Pinçon rend à Mathieu Blairon, entrepreneur à Charleville, qui exécute toutes les ferronneries d'après les dessins de Marius Faget, architecte suppléant de la ville depuis la mort de Burguet (J. Pinçon, «la construction du musée de peinture et de sculpture à Bordeaux», *R.H.B.*, 1973.), et les grilles des chapelles de Saint-André, alors que celles des deux plus grandes (de Saint-Joseph et

du Mont-Carmel) portent la marque en creux «Ewerhaert - Paris», et trois des quatre autres, copiées sur le même modèle, la plaque de J. Lachaise, suc' de M. Baron, rue Neuve 18 à Bordeaux.

275 . Avis favorable du Conseil artistique des Musées nationaux du 17 mars 1955 ; décision du Conseil municipal du 1 Août 1955.

Chaventon de serrurerie et de ferronnerie bordelaises du XVIII^e siècle» témoignant «de la continuité de l'art traditionnelle et de sa Renaissance sous le Second Empire». Et d'inventorier sommairement, mais avec rigueur, le contenu du musée :

1°) D'authentiques chefs-d'œuvre, véritables pièces de maîtrise originales ou copies d'ancien qui font des Faget les dignes continuateurs des plus habiles ferronniers du XVIII^e siècle :

Quatre grands heurtoirs en fer forgé, découpé et poli.
Des serrures en fer forgé et poli décorées d'une véritable dentelle de fer.

Un grand coffret en acier découpé et ciselé, à secret, s'ouvrant automatiquement par l'introduction d'une pointe d'aiguille.

Une pendule de cheminée en acier découpé ciselé et poli, 624
richement décoré.

Une colonne corinthienne d'environ 1 mètre de haut entièrement taillée et ciselée dans une masse d'acier

Une collection de clefs finement découpées.

Des poignées et boutons de porte ciselés de style ancien.

2°) Des pièces de curiosité qui témoignent de l'habileté des Faget :

Un casque antique en tôle d'acier repoussée et ciselée, surmonté d'un panache de plume en métal repoussé

Une suite de 15 grands portraits bas-reliefs exécutés en tôle d'acier repoussée, dans des cadres d'acier ciselé et poli.

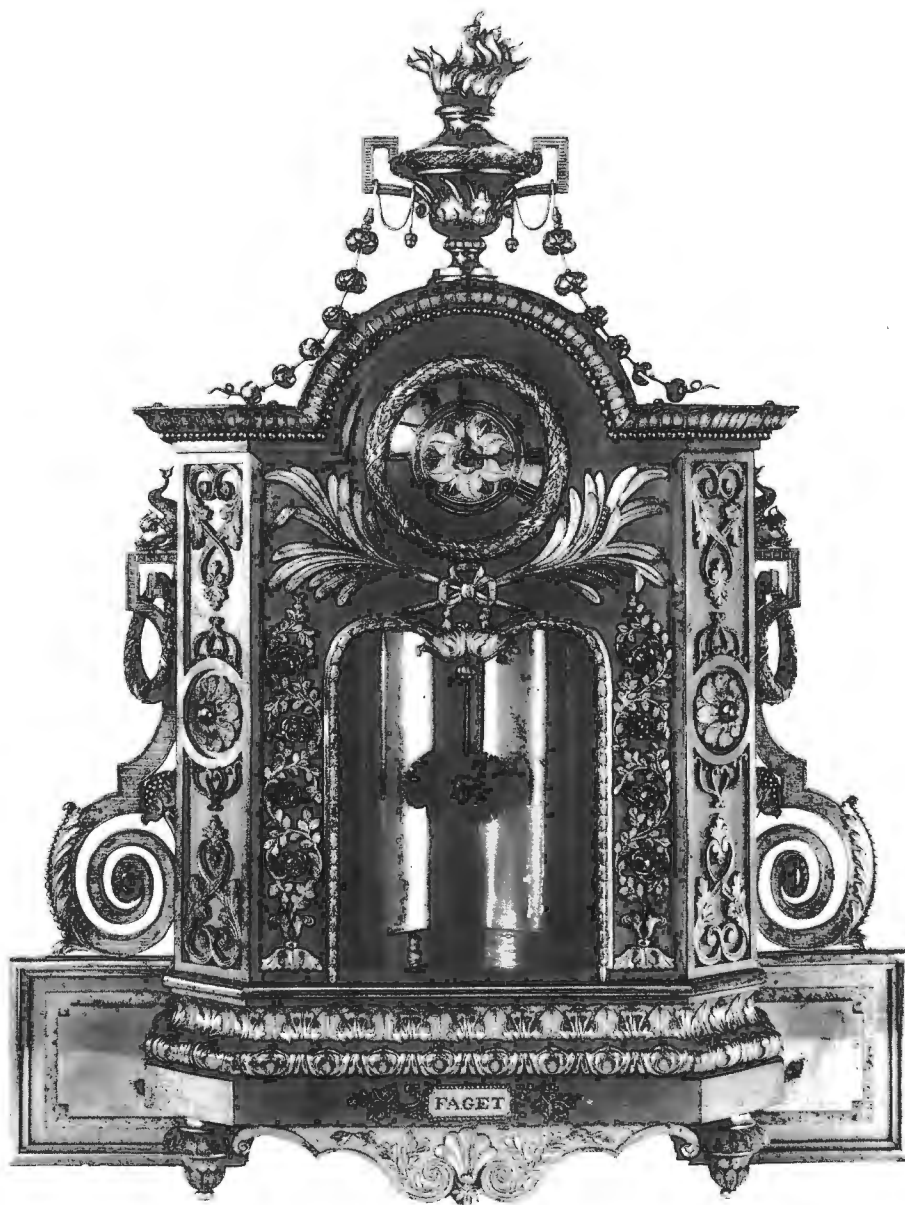
Une suspension en fer forgé, chargée d'ornements en fer repoussé.

3°) Enfin un très grand nombre d'éléments décoratifs en tôle repoussée au marteau et brunie qui, sans être des chefs-d'œuvre sont des spécimens de l'habileté technique et de la virtuosité des deux ferronniers, motifs d'applique, fleurons, ombilics, acanthe, fleurs, feuillages et fruits au naturel etc.

L'ensemble avait intéressé beaucoup d'amateurs, collectionneurs privés, français et étrangers ; Américains et Allemands en avaient en effet proposé l'achat, avant que la ville de Bordeaux n'en devienne propriétaire en échange de la modique somme de 100 000 francs.

C'est ici que les choses semblent se gâter. En effet il était alors question de créer un musée du XIX^e siècle, qu'appelaient de leurs vœux MM. Lemoine et Védère, le musée de l'hôtel de Lalande étant consacré au seul «Art ancien». Le musée Gachet aurait dû en être l'un des éléments principaux.

Mais l'abandon de ce projet spécifique coïncida avec le brutal décès de J. G. Lemoine, et l'on oublia que celui-ci avait accueilli partiellement la collection dans les armoires de son musée, d'où le carton des dessins fut exhumé récemment ; que d'autres pièces, comme la pendule, avait été entreposées dans les sous-sols de la mairie où certaines finissent peut-être de rouiller encore aujourd'hui... les différentes pièces étaient pourtant alors en parfait état. Mais l'originalité de la position de J. G. Lemoine, l'isolement de sa démarche firent qu'après sa disparition, l'oubli enveloppa le musée Gachet, le catalogue n'en fut pas établi, et la dispersion de l'ensemble se fit sans intention délibérée, mais dans l'ignorance. C'est à peine si on en retrouve quelques témoins aujourd'hui. C'est sans doute une preuve navrante du statut ambigu de la ferronnerie — de surcroît du XIX^e siècle — non reconnue comme expression artistique au sens plein du terme, trop utile pour être belle.



624. — Etienne Faget (1845-1896), «ferronnier des monuments de Bordeaux». Pendule d'acier découpé et ciselé, de style éclectique (Archives municipales de Bordeaux).

Généalogie de la famille DUMAINE

établie par Mme Eileen Glotin

Pierre DUMAINE
maître serrurier de Bordeaux
(de Sainte-Eulalie) âgé de 30
ans lors de son mariage, bour-
geois, né vers 1643, décédé
avant 1723.

épouse à Saint-Pierre, le 23
juillet 1673

Françoise BOUCHARD
âgée de 23 ans lors de son
mariage, décédée le 12 mars
1723, inhumée dans le cime-
tière de l'église Sainte-Eulalie.

Catherine
3 mai 1674 - 3 octobre 1677

Catherine
née le 4 août 1675 ; épouse
Hugues Charlot, négociant.

Marie 1676-

François 1677-

Jean
1679 - 21 août 1705 ; prêtre,
curé de Bias.

Nicolas DUMAINE
maître serrurier, reçu le 14
novembre 1714 ; paroisse
Saint-Rémy des Chartrons,
puis rue des Ayres (Sainte-
Eulalie) ; né le 24 juin 1680
(Sainte-Eulalie), décédé le 6
mai 1758 (Sainte-Eulalie),
inhumé dans l'église Sainte-
Eulalie.

épouse à Saint-Rémy, le 1er
mars 1707

Marie DARSONVILLE
née le 27 février 1683 (Saint-
Rémy) de **Jean DARSONVILLE**,
maître serrurier et de Cathe-
rine Lavigne.

François 1681-

Pierre 1682-

Jean DUMAINE
maître serrurier ; né le 30
novembre 1683, décédé le 3
octobre 1761, inhumé dans
l'église Saint-Michel.

épouse le 9 février 1713
Bertrande DEPIE
fille d'un serrurier.

Marie 1685-

Jean 1686-

Jeanne Henriette 1687-

Pierre 1691-

Françoise
née en 1708, décédée le 5
février 1745 ; épouse Antoine
Dejean, maître menuisier.

Catherine
née en 1711, décédée le 21
juillet 1745.

Jean DUMAINE aîné
maître serrurier, rue du Mirail
(Saint-Eloi) puis porte
d'Aquitaine ; né en 1714,
décédé le 24 octobre 1774.

épouse le 3 octobre 1744

Jeanne ROMAS
décédée le 5 mars 1781, in-
humée dans l'église Saint-
Eloi.

Etienne DUMAINE
maître serrurier, paroisse
Saint-Michel, rue Sainte-
Croix puis rue Carpenteyre ;
né en 1716, décédé le 23
décembre 1780, inhumé à
Sainte-Eulalie.

épouse le 25 mai 1755

Catherine CHAIGNEAU
de Sainte-Croix.

épouse en secondes noces le 23
janvier 1772

Claudine LAHENS

Marie-Anne
née en 1719 ; épouse Guilla-
ume Legeay.

Anne 1722-1723

Catherine 1724-1757

épouse en février 1756

Antoine PAYEN
maître serrurier.

André 1726-

Françoise 1729-1729

Jeanne 1713-

Françoise 1715-

Jean 1717-

Pierre 1718-1738

Mathieu 1719-

Joseph 1723-

Jean-Pierre 1724-

Jeanne 1725-

Jean DUMAINE
maître serrurier, bourgeois,
rue Neuve n° 4 ; né en 1726,
décédé en 1804 (?).

épouse le 12 juin 1757

Madeleine HOMMEAU
décédée le 19 mai 1782, in-
humée dans l'église Saint-
Michel.

Marguerite
née en 1745 ; épouse Etienne
Delord, maître apothicaire
(Sainte-Eulalie).

Guillaume
pharmacien, rue des Augus-
tins ; épouse Marie-Julie
Icard.

Jacques
né en 1749, décédé le 1er
janvier 1751.

Nicolas
né en 1756, décédé le 6 sep-
tembre 1761.

Marie
née en 1758, décédée à la
Nouvelle Orléans ; épouse le
27 janvier 1784 Bernard
Chapus, maître boutonnier ;
ils ont 8 enfants (voir *Généa-
logies du Sud-Ouest* n° 6, p.
20-25).

Guillemette
née en 1759 ; épouse le 5
décembre 1784 Antoine
Henri Gros, tailleur.

Jean DUMAINE
serrurier ; né en 1761 ; épouse
le 7 février 1784 Jeanne Ver-
ger.

Marie 1762-

Pierre DUMAINE
garçon serrurier ; épouse le
25 novembre 1790 Marie
Teycheney.

Marie 1767-

Jean 1758

Barthélémy 1759-1760

Claude
négociant ; né en 1761 ;
épouse en 1784 Elisabeth
Jude.

Jean
né en 1762, décédé le 2 avril
1766.

?
décédée le 24 mars 1766 à 28
mois, inhumée à Saint-Mi-
chel.

Magdeleine 1765-1789

Jean Jacques Alexis
1768-1823 ; épouse Margue-
rite Milhac.

Jacquette 1769-

Annexes

Tableau Général récapitulatif des ouvrages de fer forgé bordelais dans les édifices publics

Date	Edifices religieux	Edifices civils	Type d'œuvre	Maître serrurier	Commande	Coût total en livres	Prix au cent pesant ou à la toise	Architecte s'il y a lieu
1670		Bureau des finances	Rampe d'escalier (disparue)		L'intendant d'Aguesseau et le Trésorier général	environ 100 L. ?		
1672	Saint-Michel		Balcon de la Trinité et rétable du maître autel (disparu)	Hellies Faure	Laurans Boisson, Grand ouvrier, pour la fabrique	105 L.		
1678-1679	Palais archiépiscopal		Portes et balcon à balustres (disparus)	Pierre Dumayne	L'archevêque Mgr de Béthune	1350 L. (+ fourniture des balustres et du fer qui les supporte)		Pierre Michel-Duplessy
1679	Sainte-Croix		Clôture de chœur (disparue)		Dom Saporta, Prieur	plus de 2000 L.		
1680	La Réole, Saint-Pierre		Clôture de chœur (disparue)		Dom Saporta			
1702/1703	Saint-Seurin		Balustrade de jubé (disparue)	Pierre Dumayne	Pour le chapitre Constant Doyen, Couderc Receveur	248 L. 63 (au moins)		
vers 1690	Notre-Dame, couvent des Dominicains		Rampe de l'escalier de la sacristie					
1705	Saint-Michel		Entrée du chœur (clôture) (disparue)	Jean Martial	La Fabrique	568 L. + 43 L. pour dorure		
1706	Saint-Michel		Portes du balustre de communion (disparue)	Jean Martial	id.	36 L.		
1707/1708		Quai de Coulomb	Garde-corps (disparu)	Jean Vallet (non maître)	Des Innocents, Trésorier général de France		30 L. la toise	
vers 1710-1730 ?	Abbaye de Sainte-Croix		Porte du cloître					
1714		Tour de la Grosse Cloche (ancien beffroi de l'Hôtel de Ville)	Garde-corps de la plateforme	Adrien Tellier	La Ville	1200 L.		
vers 1715-1730 ?	Notre-Dame		Tribune d'orgue, corniche					
1721-1724		Château de Biron	Ensemble des ferronneries	André Sinelle		2418 L.		
1726	Saint-Michel		Appui de communion (disparu)	François Berthau	Fabrique	225 L.		
1727/29	Barsac, Saint-Vincent		Table de communion	René Poitevin		730 L.		
1734	Saint-Michel		Porte du chœur (disparue)	Jean Martial		135 L.		
1735	Saint-Seurin		Ferrures de la sacristie	René Lavau	Chapitre	750 L.		
1737	Saint-Michel		Clôtures de la nef Saint-Jean (disparues)	René Poitevin	Pour la fabrique, Joseph Mercier négociant	700 L.		
vers 1738		Hôtel des Fermes	Balconnets et balcons ; rampe d'escalier	Intendant, la ville		Rampe : 1000 L. ; balcons : 80 L.	100 L. la toise d'escalier	Gabriel
1745		Porte de Tourny	Portes et grilles (disparues)	Mathurin Fuet et Pierre Kauzac ?	Intendant, la ville	5716 L. 7 s. 6	35 L. le %	Gabriel et Portier

1746/1747		Porte Royale ou du Chapeau rouge	Porte et grilles (disparues)	Mathurin Fuet	Intendant, la ville	12885 L. 18 s.		Gabriel
1746/1748		Hôtel de la Bourse	Rampe d'escalier, tribune de la chapelle, balustrade de galerie, etc... (ne subsistent que les 3 portes de l'ancien accès à l'escalier)		Intendant, la ville	2880 L. la rampe ; 105 L. le balcon ; 390 L. balcons de la chapelle	120 L. la toise d'escalier	Gabriel
1747/1748	La Réole, couvent		Rampe d'escalier	Blaise Charlut				Jean Alary ?
1748	Saint-Michel		Grilles et porte de la chapelle Saint-François (disparues)	Simon Vallet	Fabrique	733 L. 4 s.	40 L. le %	
1748	Saint-Michel		Grilles et porte de la chapelle du Saint- Sépulcre (disparues)	Pierre Laporte	id.	625 L. 12 s.	40 L. le %	
1749		Quais de la Bourse et des Fermes	Grilles et porte (disparues)	Mathurin Fuet	Intendant, la ville	6913 L. 8 s.	30 L. le %	Portier
1750		Porte Dauphine	Grilles et porte (disparues)	Mathurin Fuet	Intendant, la ville	5462 L.	38 L. 15 s. le %	Gabriel et Portier
1751		Glacis du Château Trompette	Grilles (disparues)	Mathurin Fuet	Intendant, la ville	10000 L.	32 L. 10 s. le %	Portier
1751	Saint-Michel		Grilles des chapelles Saint-Joseph et Sainte-Apollonie	Pierre Kauzac (non maître)	Fabrique	1611 L. 8 s. (fourniture et façon)	35 L. le %	
1751	Sainte-Eulalie		Grille et porte de la chapelle Saint-Clair	Blaise Charlut	Fabrique	2100 L. (fourniture et façon)		
1752/1757		Place Royale	Grille de la statue (disparue)	Bernard Prunié	Intendant, la ville	4058 L. 9 s. (fourniture et façon)	40 L. le %	Gabriel
1750/1754		Jardin Public	Grilles de la clôture (changées)	Mathurin Fuet	Intendant, la ville	11337 L.		Portier, Voisin
vers 1753/1754	Saint-Michel		Grilles et porte de la chapelle Saint-Marc	Joseph Perrain ?	Fabrique	999 L. ?		
1753	Saint-Michel		Clôture du chœur (détruite)	G. Tennet				
1754	Saint-Michel		Grilles et porte de la chapelle Sainte-Suzanne	Dumaine	Fabrique	976 L. 16 s.	40 L. le %	
vers 1750/1706 ?	Sainte-Croix		Garde-corps de la tribune d'orgue	Blaise Charlut ?				
1754/1755		Pavillon du fond de la place Royale	Balcons et balconnets	Antoine-Bernard Dorse	Intendant, la ville	Balcon sur la place 90 L. ; rue Royale 55 L		Gabriel, Bonfin
1757		Jardin Public	Grande porte de Figueyreau	Antoine-Bernard Dorse	Intendant, la ville	3586 L. 16 s.	40 L. le %	Voisin ?
1757	Barsac, Saint-Vincent		Garde-corps de la tribune d'orgue	J. Bouyer				A. Mollie
1757/1758, 1766...		Intendance	Rampe d'escalier, balconnets	Sinelle	Intendant			Portier puis Barreau de Chef Deville
1758	Saint-Michel		Porte et grilles de la chapelle Saint-Louis	Pierre Laporte	Fabrique	1341 L. 4 s.	40 L. le %	
vers 1760		Hôtel du Gouvernement	Escalier des appartements privés	Henry dit Bertin ou Bautier dit Normand ?	La ville et le gouverneur			
vers 1760		Hôtel de la Marine	Grand escalier et autres ferronneries	Jayer ?	La ville			
1761		Jardin Public	2 grandes portes	Pierre Kauzac	Intendant, la ville	8193 L. 3 s.	41 L. 5 s. le %	Voisin ?
1768	Bassens, Saint-Pierre		Appui de communion	Jean Boisset	Fabrique			

1769	Arcachon, chapelle		Clôture du chœur	Pierre Valette ?				
1772		Jardin Public	Grille méridionale (disparue)		La ville			Bonfin
1772	Saint-Michel		Grille des archives (disparue)	Pierre Joffrait	Fabrique	430 L.		
1772	Saint-Seurin		Garde-corps de la tribune d'orgues	Pierre Valette	Chapitre	770 L.	55 L. la toise	
1773		Hôtel de la Bourse	3 portes de l'escalier (déplacées)	Dumaine				
1773		Porte Richelieu		François Jayet	Le Gouverneur et la ville	28725 L.	45 L. le % ; 40 L. pour les grilles	Louis et Bonfin
1773	La Réole, couvent		Porte sud du cloître	Blaise Charlut				
1774		Château d'Aiguillon	Rampe d'escalier, porte (déplacées)	Pierre Valette	Duc d'Aiguillon	2736 L. la rampe ; 2446 L. les grilles sur cour		Leroy
1775		Intendance	Balcon de la Tour		Intendant Esmangart			Louis et Bonfin
1778	Saint-Michel		Porte et grille de la chapelle Saint-Fort	Pierre Joffrait	Fabrique	1344 L. 12 s.	45 L. le %	
1779	La Réole, Saint-Pierre		Table de communion, portes du chœur, consoles, lutrin (déplacés à la cathédrale de Bordeaux)	Blaise Charlut	Chapitre			A. Mollie
1780	Archevêché		Rampe d'escalier, grilles, ferrements	François Jayet	Archevêque, Mgr de Rohan puis Mgr de Cicé			Bonfin
vers 1780	Saint-Paul		Appui de communion					
1780-1781	Notre-Dame		Portes de clôture du chœur	Jean Moreau	Chapitre	Gratification 300 L.		
1780	Saint-Michel		Grille et porte de la chapelle Notre-Dame des Monturets	Pierre Joffrait	Fabrique	1553 L.	47 L. 10 s. le %	
1781	Saint-Michel		Grille et porte de la chapelle Saint-Roch	Pierre Joffrait	Fabrique	1636 L. 4 s.	47 L. 10 s. le %	
1783	Saint-Michel		Croix de mission (disparue)	Pierre Camailac	Fabrique	Plus de 418 L.		
1788	Barsac, Saint-Vincent		Grille des chapelles Sainte-Barbe et des Fonts Baptismaux	Etienne Duprat		Plus de 760 L.		A. Mollie
1785	Saint-Michel		Porte et grilles de la chapelle du Saint-Esprit (disparue)	Pierre Joffrait		951 L. 15 s.	45 L. le %	
1786	Sainte-Eulalie		Porte et grilles du chœur	Jean Cazaubon	Fabrique	600 L. chaque porte	60 L. la toise de grille	
1791	Saint-Michel		Appui de communion					

Tableau récapitulatif des grillages de l'Eglise Saint-Michel

Date	Œuvre	Maitre serrurier	Prix unitaire en livres	Poids en livres	Prix au %	Peintre Doreur	Prix en livres de la peinture
Décembre 1671- Février 1672	Rétable du grand autel et balcon de la Trinité (disparu)	Elies Faure, rue du Loup	105 L.				3 L.
Juillet 1705	Clôture de l'entrée du chœur (disparue)	Jean Martial	568 L.			Fournier ?	43 L.
Février 1706	Portes du balustre de la communion (disparue)	Jean Martial	43 L.				
Juin 1726	Balustre de fer (disparu)	François Berthau	45 L.				
Novembre 1726	Table de communion (disparue)	François Berthau	225 L.			Raymond ?	6 L. 15 s.
Novembre 1734	Porte de fer qui va du sanctuaire à Notre-Dame (disparue)	Jean Martial	135 L.				
Mai 1735	Grillage aux côtés du maître-autel (disparu)					Pierre Milet sculpteur et doreur rue Sainte-Catherine	180 L. (pour 2)
Mai 1737	Clôture de la nef Saint-Jean (disparue)	René Poitevin	700 L.			Nicolas Goudeau jeune doreur rue des Eydes	100 L.
Avril 1748	Grille de la chapelle de Saint-François (disparue)	Simon Vallet	733 L. 4 s.	1833 l.	40 L. le %	Cajetan Lamagne	90 L.
Avril 1748	Grille de la chapelle du Saint-Sépulchre (disparue)	Pierre Laporte	625 L. 12 s.	1564 l.	40 L. le %	Cajetan Lamagne	70 L.
Juin 1751	Grilles des chapelles Sainte-Apollonie et Saint-Joseph	Pierre Kauzac (non maître)	1611 L. 8 s. les 2	4604 l.	35 L. le %	Noël Sylvain et Jean Arnaud	200 L.
Janvier 1753 ou 1754	Grille de la chapelle Saint-Marc (?)	Joseph Perrain (?)	999 L. (?)	(à 40 L. le % 2500 l. ?)		Arnaud ?	48 L.
Août 1753	Clôture du chœur de Saint-Michel (disparue)	?	?				
Mars 1754	Grille de la chapelle Sainte-Suzanne	Dumaine	976 L. 16 s.	2442 l.	8 s. la l. ou 40 L. le %	Silvain	130 L.
Avril/Mai 1758	Grille de la chapelle Saint-Louis	Pierre Laporte	1341 L. 4 s.	3353 l.	40 L. le %	Jacques Chopis	250 L.
Juin/Juil. 1772	Grille des archives, chapelle du Sacré-Cœur dans la chapelle Saint-Marc (disparue)	Pierre Joffrait	430 L.				
Septembre 1778	Grille de la chapelle Saint-Fort	Pierre Joffrait	1334 L. 12	2988 l.	45 L. le %	J. Arnaud	100 L.
Décembre 1780	Grille de la chapelle des Montuzets	Pierre Joffrait	1553 L.	3106 l.	50 L. le % (ou 10 sols la livre) demandé : 47 L. 10 s. le %	Decreniy	240 L.
Février 1781	Grille de la chapelle de Saint-Roch	Pierre Joffrait	1636 L. 4 s.	3481 l. 1/2	47 L. 10 s. le %	Decreniy	
Août 1783	Croix de Mission (disparue)	Pierre Camaillac	+ 418 L.				
Août-Octobre 1785	Chapelle du Saint-Esprit (disparue)	Pierre Joffrait	951 L. 15 s.	2115 l.	9 sols la livre soit 45 L. le %	Bonaventure Beze	120 L.
1791 (?)	Appui de communion du sanctuaire						
Oct. 1791	Rénovation des grilles du chœur					Milhas	900 L.

Pièces justificatives

Pièce justificative n° 1

Portes et balcon de Mgr de Béthune :
A. D. 33. 3 E 6605. Nre Giron. 18 janvier 1678 *.

Devis pour servir le dessein des portes de fer qu'il faut faire pour le vestibule de Mgr l'archevesque et pour le balcon.

1°) Seront faites quatre portes de fer à deux manteaux chacune conformément au dessein approuvé, dont les deux des portiques du derrière de la cour du Palais archiepiscopal seront égales et conformes au manteau du costé droit avec leur serrure à chaque porte et une seule clef pour les ouvrir.

Plus seront faits deux autres portes de fer pour les deux portiques du costé jardin conformes au manteau du costé gauche avec leurs serrures à chaque porte de fer et une seule clef pour les ouvrir.

Plus seront soustenues les dictes portes de fer et chacune d'icelle sur des pivotz, en outre les deux pivotz qui supporteront en haut et en bas chaque manteau de porte de fer on adjoustera tous les milieux des manteaux de chaque porte de tourilons pour aider à les mieux supporter afin qu'elles ne s'eslancent pas.

Outre les serrures à chaque porte, il faudra de plus pour aider à les fermer de targettes à resort haut et bas.

Plus sera fait un balcon au devant des fenestres de Mgr conformément au dessein approuvé, lequel balcon requerera depuis la saillie de l'arcboutant dessous la porte jusques à l'autre saillie de l'arcboutant qui est proche la fenestre de la petite chambre de Monseigneur, le tout de la longueur de dix huit pieds qui sera supportée par un arceau de pierre entre. Mgr l'Archevesque fournira les quatre vingt huit balustres avec le fer qui les supporte pour estre employé scavoir à chaque porte de fer vingt et les huit restans au balcon, et en outre payera la somme de mil trois cens cinquante livres à l'entrepreneur, lequel moyennant ce fournira tout le surplus du fer et fera l'ouvrage bien et deurement et comme l'art le requiert dans quatre mois.

Henry archevesque de Bourdeaux Pierre Dumayne

Aujourd'hui 18 janvier 1678 après midy par devant moy Nre royal... a comparu Pierre Dumayne, maistre serrurier de la présente ville et y demeurant par. Ste Eulaye, lequel a promis et s'est obligé envers Mgr l'illustrissime et reverendissime Mr Henry de Bethune, archevesque de Bourdeaux, primat d'Aquitaine, conseiller du Roy en ses conseils à ce présent et acceptant, faire et parfaire les ouvrages mentionnés dans le

devis avant escript, signé de mondict Sgr l'archevesque et dudict Dumayne, suivant et conformément aud. devis et au dessein approuvé et signé de mondict seigneur et dud. Dumayne, qui ont demeuré devers ledict Dumayne pour s'en servir à faire lesdicts ouvrages et sera tenu les remettre lesd. ouvrages faicts à mond. Sr l'Archevesque, pour et dans le temps de quatre mois, et moyennant la somme de mil trois cens cinquante livres portées par le susd. devis outre les quatre vingt huit balustres y mentionnés, sur laquelle somme led. Sgr Archevesque a payé comptant audict Dumayne la somme de cens cinquante livres en pistoles et piastres d'argent qu'il a prins et receu et s'en est contenté, et les mil deux cens livres restantes seront payées à mesure qu'il posera lesd. quatre portes, et trois cens livres à chacune porte qu'il paiera, et pour ce faire et entretenir, les parties ont obligé, scavoir led. Sgr Archevesque les biens et revenus temporels de son archevesché et ledict Dumayne tous ses biens, meubles et immeubles présents et à venir, qu'ils ont soumis, renoncé, promis et juré.

Faict à Bordeaux dans le Palais archiepiscopal es présence de Me Jean Pradelhon, prestre curé de Saint Michel de Refret et Me Jean Heberard, prestre curé de Saint Martin d'Ison, aumosnier dud. Sgr, tesmoins.

Pierre Dumayne Henry arch. de Bourdeaux
Pradillon, Heberard, Guyon

Et advenant le 6° du mois de juin audict an 1678 après midy, pardevant moy notaire et tesmoins basnômés, a comaru led. Sgr archevesque, lequel attendeu que led. Dumayne a faict et posé les deux portes de fer des deux portiques du costé du jardin a payé et deslivré réellement comptant et en exécution dud. contrat audict Dumayne a ce présent et recevant la somme de six cens livres faisant la moitié des mil deux cens livres restantes des mil trois cens cinquante livres du prix des ouvrages mentionnés aud. devis et contrat avant escriptz, laquelle somme de six cens livres led. Dumayne a prins et receu en louis et demy louis d'argent faisant lad. somme dont il s'est contenté et en quitte le Sgr archevesque.

et de ses propres deniers et de non de ceux de la recette de son dict archevesché.

Faict à Bordeaux dans le Palais archiepiscopal en présence dud. Sieur Pradillon et de Pierre Clavery, valet de chambre dudict Sgr Archevesque, tesmoins à ce.

Pierre Dumayne Henry arch. de Bourdeaux
Clavery pnt, Pradillon, Guyon

Et advenant le 3° sept. 1679 après midy par devant moy Not° et les tesmoins basnômés, a compary le Sgr de Béthune, archevesque de Bourdeaux, lequel de ses propres deniers et non de ceux de la recette des revenus de son archevesché, et attendeu que ledict Dumayne a faict et posé les deux portes de fer des deux portiques du costé du devant de la cour du Palais archiepiscopal, a payé comptant aud. Dumayne a ce présent et recevant, la somme de quatre cens cinquante livres en cens cinquante louis d'argent de trois livres pièce, faisant lad. somme que led. Dumayne a compté, nommé, prins et promis s'en contenter et de laquelle led. Sgr Archevesque de ce tant moins qu'en deduction de la somme de six cens livres restante des mil trois cens cinquante du prix des ouvrages mentionnés au devis et contrat (un mot non lu) et les cens cinquante livres faisant final payement avant escript, ledict Sgr Archevesque les payera aud. Dumayne soudain après qu'il aura faict et posé le balcon mentionné audict devis.

Faict à Bordeaux dans le Palais archiepiscopal en présence de Me Joseph Dorat, prestre aumosnier dud. Sgr Archevesque et François de Berlles, escuyer dudict Sgr, tesmoins à ce.

Henry, Arch. de Bourdeaux
Dorat, de Berlles présent, Guyon

Et advenant 5° février 1680 après midy pardevant moy notaire et les tesmoins basnômés, a compareu ledict Sr de Béthune, Archevesque de Bourdeaux, lequel attendeu que le Sr Dumayne a entièrement faict et parachevé tous les ouvrages qu'il avoit entrepris par le devis et contrat avant escript de la manière et cy exprimé, au contentement et satisfaction dud. Sgr Archevesque, a payé et deslivré réellement comptant sur ses présentes et de ses propres deniers et non de ceux de la recette de son archevesché audict Sr Dumayne à ce présent et recevant la somme de cens cinquante livres pour reste et fin de paiement de ladicte somme de mil trois cens cinquante livres, comme pour le prix des ouvrages et ce en louis et demy louis d'argent, faisant lad. somme de cens cinquante livres que led. Dumayne a compté, prins et promet s'en contenter et quitte ledict archevesque, et attendeu consentement dud. Sgr et dud. Dumayne ledict contrat demure cancellé.

Faict à Bourdeaux dans le Palais archiepiscopal ez présence de Me Joseph Dorat, prestre et aumosnier dud. Seigr et noble François Brelles, escuyer dudict Sieur, tesmoins à ce.

Henry arch. de Bourdeaux
Pierre Dumayne pour avoir été payé
Dorat présent, de Berlles présent, Guyon

* La difficulté de lecture de ce texte, que M. Cavignac, archiviste aux Archives départementales, a eu l'amabilité de déchiffrer pour moi, ne m'a pas permis de respecter intégralement l'orthographe originale.

Pièce Justificative n° 2

Porte de Tourny : A. M. Bdx. DD 17c.

Devis des ouvrages de serrurerie pour la construction d'une grille de fer avec portes à deux vantaux et couronnement au dessus qui sera faite des façons cy après déclarées pour estre placée à l'Entrée du Cours Neuf dans la Ville de Bordeaux, dressé par Monsieur Gabriel Inspecteur général des Bâtimens du Roy, Premier architecte de Sa Majesté sur les desseins qu'il en a faits.

Premièrement

Sera faite la grande porte ouvrante à deux vantaux d'onze pieds de large sur dix sept pieds de haut de dessous la barre de linteau, les quatre montans dormans qui forment le chassis du chambranle seront de fer quarré de vingt quatre à vingt cinq lignes de gros, aussi bien que les deux battans du derrière des Portes, et les deux barres de linteaux.

Les quatre traverses du haut et du bas des portes seront de fer quarré de vingt deux lignes.

Les quatre autres traverses de la frise de fer quarré de dix huit lignes aussi bien que les battans de devant.

Les deux montans du dehors des pilastres de fer quarré de vingt lignes.

Les traverses sommiers et deux barreaux montans qui seront au milieu de chaque travée de fer quarré de quinze lignes. Seront faits les quatre grands arbutians de fer quarré de vingt deux lignes arrestés sur les montans dormans, avec quatre boulons clavetés.

Les portes seront remplis de quatre panneaux scavoïr deux grands par le haut et deux petits par le bas, et une frise entre-deux, les dits panneaux renfermés dans des cadres ajustez à onglets, les grands panneaux ceintrez par le haut avec oreilles et entretoises, et les autres barreaux ornez d'enroulement formant compartiments detachez par des boules garnis de graines, fleurons, entretoises et agraphes, d'ornemens sisezels et liens à cordons, tous lesdits fers de douze à treize lignes quarrés.

Les panneaux du bas renfermez dans de pareils cadres ajustez à onglets, remplis de barreaux droits à tenons des deux bouts. Seront faits quatre ances de pannier pour soutenir et enrichir lesdits panneaux, montez avissés sur les chassis, la frise ornée d'enroulemens, ances de panners formant compartiment detachées par des boules.

Au pourtour desdites portes sera fait un chambranle de neufpouces de large entre les montans remply d'entrelas avec enroulemens formant compartiments dettaché par des boules, tous lesdits fers de douze à treize lignes de gros, dans

les deux angles du haut seront faites quatre grandes agraphes et feuilles d'ornement sizzellées très richement, par le bas dudit chambranle seront faits deux socles de six pouces de haut.

Pour la ferrure de laditte porte seront faites six grosses et fortes fiches à vases d'un pied de haut et de deux pouces de gros, montées sur les battans, avec vingt quatre grosses visses tarodées et deux forts pivots par le bas garnys de Crapaudines de quatre pouces quarrés.

Pour la fermeture seront faits deux forts verroüils à ressort portant ensemble dix sept pieds de haut garnis de poignées, six conduits à chapeaux montez sur le battant de devant garnis de deux gaches.

Sera faite une forte serrure à pesne dormant fermante à deux tours de neufpouces avec demy tour dedans, montée sur gachette et forte clef bien garnie.

Sera faite une gache enclouonnée de même grandeur et simetrie à la serrure, ornée de quatre bassinets enrichis de moulures tournées au tour, dans laquelle sera les entrées de la serrure et gache, le tout monté à vissses sur les battans des portes.

Aux deux costez du chambranle seront faits deux corps de pilastres de deux pieds de large sur onze pieds de haut formant chapiteaux par le haut avec enroulemens entrelassés, ances de pannier aronds ; tous lesdits fers de douze à treize lignes de gros, enrichis de graines, quatre fleurons d'ornemens sizzellés, boules et quatre feüilles d'eau.

Et par le bas formant arcade et rouleaux, garny de quatre feüilles d'eau, boules et quatre liens à cordons avec entretoise.

La Traverse au dessus sera recouverte de moulures dehors et dedans de deux pieds un quart chacune.

Au dessus desdits pilastres, seront faites deux grandes consolles doubles de quatre pieds de haut chacune, formant enroulemens avec naissance de rouleaux et graines enrichis de six feüilles d'ornemens à cheutte de culots, le tout montés à vissses, et de douze lignes de gros.

Sera faite au dessus de la porte une corniche de quinze pieds de long sur six pouces de haut formant quarré de bec de corbin, congé avec son quarré profilé à deux faces, garnie de toutes les armatures convenables et montée avissés.

Au dessus de laditte Corniche sera faite un grand couronnement de quatorze pieds de long sur cinq pieds et demy de haut, dans le milieu duquel seront faites doubles armes du Roy formant écusson enbouty en rond de bosse avec trois fleurs de lys, le collier de l'ordre de St. Michel, celui du St. Esprit avec un cartel en rocaïlle enrichis de feüilles sizzellées et un double cartel qui porte la Couronne Royale, traitée très richement ; Seront faites deux branches de palmes de

quatre pieds et demy chacune imitant la nature et bien sizzellées aux deux costez.

Seront faites deux grandes consolles doubles de fer quarré de quinze lignes de gros avec enroulemens ornées de moulures et six grands rinceaux sizzellés, deux naissances de rouleaux d'ou sortent des enroulemens à feüilles d'ornemens, rosettes, fleurons et culots, le tout traité très richement monté avissés, et tous les ornemens bien sizzellés et le fer bien blanchy.

Aux deux costez des pilastres des portes seront faites deux travées de grilles à barreaux droits de onze pieds et demy de haut assemblé dans un sommier par le bas et une traverse par le haut, les dittes traverse et sommier de fer quarré de quinze lignes. Les barreaux de fer quarré de douze à treize lignes ; au dessus desdits barreaux seront faites cinquante six piques en forme de lances avec glans au dessous, et moulures sizzellées proprement, montés avissés sur chaque barreaux.

Tous lesquels ouvrages de serrurerie seront faits suivant le dessein, et conformément au présent devis, de bons fers doux, loyeaux et marchands, bien travaillés, forgés, limés et sizzellés proprement, assemblés suivant l'Art de serrurerie. L'entrepreneur fournira tous les fers, charbon, limes, peines d'ouvriers et toutes choses généralement quelconques pour l'entiere perfection desdits ouvrages.

+ cuivre, taule.

A Paris ce 7^e juin 1744

Gabriel.

Je soussigné maitre serrurier de la ville de Bordeaux m'engage envers Monseigneur l'Intendant et Messieurs les Jurats de faire, parfaire et mettre en place dans le courant du mois de novembre au plus tard, tous les ouvrages de serrurerie énoncés au présent devis, bien conditionnés aux termes d'icelui, et en conformité du dessein signé de M. Gabriel qui m'a été fourni, auquel seront ajoutés des boules garnies de graines au nombre de 14. aumoins pour donner plus de solidité aux panneaux des portes le tout moyennant trente cinq livres le cent pesant de toutes les espèces d'ouvrages y mentionnés et trois cens livres aupardessus, aumoien de quoy il sera fourni seulement les deux crapaudines de fonte, et le plomb nécessaire pour les scellemens dans les murs dont les trous seront faits par des maçons que paiera la ville. fait à Bordeaux le 14 juin 1744.

Veu Bon

Aubert de Tourny

Fuet

Pièce Justificative n° 3

A. D. 33. C1167/25.

Mémoire de la dépense que Fuet Serrurier en Ville a déboursé pour l'exécution de la Porte de Fer qu'il a fait par ordre de Monseigneur l'Intendant de la Généralité de Bordeaux

Savoir

Premièrement pour le paiement de quatre compagnons qui ont travaillé sous le commandement de Carpentras, depuis le premier juillet 1744 jusqu'au 9^e novembre, sans comprendre Festes ny Dimanche, faisant ensemble quatre cents quarante journées de travail à 12 s. p. jour 264 L.
Pour leur nourriture de quatre repas par jour Pain-Vin-Viande à 20 s. chacun 440 L.

Pour Charbon tant d'Angleterre qu'autre suivant les receus de l'achapt 887 L.

Pour le payement de six compangons qui ont travaillé depuis le 9^e Novembre jusqu'au 24^e février faisant ensemble cinq cents seize journées à 12 s. p. jour 809 L.

Pour la nourriture de chacun à 20 s. p. jour 516 L.
Pour la nourriture du Carpentras pour environ 196 journées qu'il a travaillé l'un dans l'autre 196 L.

Pour Payement que je lui ai promis par le premier marché fait avec lui 300 L.
Pour huit mois de loyer de maison à 550 L. par année 366 L.

Pour mon travail nourriture et entretien de ma Famille à 3 s. par jour 720 L.

Pour le fer que j'ai acheté chez le marchand suivant le compte 2337 L.

6336 L. 14

De plus l'augmentation de cinquante deux glans de fonte qui ont pezé cinquante trois livres à vingt et huit sols la livre 74 L. 4

Plus quatre chevrons que j'ai acheté pour le remplissage de la corniche 16 L.

Plus payé au menuisier pour le profiler suivant le dessin 8 L.

Plus trois cents cinquante livres de ferraille ou de bouts de fer 52 L. 1

Plus pour un Ecu de charbon acheté pour faire fondre le plomb 3 L.

Plus pour une troisième forge qui ma fallu faire faire matériaux ou fasson 30 L.

6520 L. 2s. 1

Pièce Justificative n° 4

Grille de la statue royale par Bernard Prunié :
A. D. 33. C1178

Devis des ouvrages de serrurerie à faire pour la construction de la Grille qui doit enfermer le piédestal de la statue équestre du Roy, dans la Place Royale de Bordeaux.

Premièrement

Lad. Grille aura dix sept toises de pourtour sur quatre pieds de hauteur depuis le dessus des dalles de pierre où elle sera scellée jusques sur la plattebande qu'arderonnée qui couronnera la traverse d'enhaut.

Elle sera décorée de vingt quatre pilastres de quinze pouces de largeur enrichis du chiffre du Roy, dans des enroulemens avec des boutons et graines, les travées entre lesd. pilastres seront à barreaux droits, dont le bas sera orné d'enroulemens avec piques et flames, et le haut en portiques avec des liens à cordons de deux barreaux en deux barreaux alternative-ment.

Elle sera couronnée en tout son pourtour d'une frise courante ornée de fleurs de lis à jour avec enroulemens et petites queues de pourreau ondées de fer carillon, le tout conformément au dessein.

Laditte grille sera construite avec fers de bonne qualité non aigres et sans pailles, les huit barreaux montans des encognures des pans coupeurs seront forgés et auront quinze lignes quarrées et formeront leplis de l'angle desd. pans coupeurs, les autres barreaux montans des pilastres ainsi que la traverse d'endas et celle d'enhaut seront de fer quarré d'un pouce, les autres barreaux des travées entre les pilastres seront de fer quarré de dix lignes et seront espacés à quatre pouces d'intervalle.

La traverse d'endas sera portée par des embases ornées de moulures de deux pouces de hauteur à chaque barreau montant des pilastres qui les traverseront pour avoir six pouces de scellement dans les dalles de pierre, sera mis une pareille embase au milieu de chaque travée entre les pilastres.

La traverse d'enhaut sera assemblée à tenon dans les barreaux montans des pilastres et sera couronnée d'une plattebande de fer plat de vingt lignes de largeur et six lignes d'épaisseur, qu'arderonnée des deux côtes le tout bien rivé et limé proprement.

Pour soutenir et contreventer lad. grille, sera mis un arc-boutant à chaque barreau montant des pilastres au dedans d'icelle, lesquels seront de fer d'un pouce avec enroulemens haut et bas et auront deux pieds de haut sur quinze pouces de saillie, ils seront scellés en plomb dans les dalles de pierre,

ainsy que les barreaux montans et embases dans les intervalles des pilastres.

Sera observé une porte ouvrante à un venteau entre les pilastres des pans coupeurs ferrée de fiches en doubles nœuds et une bonne serrure fermant à clef.

Lesquels ouvrages de Serrurerie seront bien et dûment faits suivant l'art des qualités et façons expliquées au présent devis et conformément au dessein, pour l'exécution desquels l'entrepreneur fournira tous les fers, charbons, main d'œuvres et peines d'ouvriers nécessaires pour l'entière perfection d'iceux et sera tenu de poser lad. grille en place dont le plomb pour les scellemens lui sera fourni.

Je soussigné Maître Serrurier de la Ville de Bordeaux m'engage Envers Mgr. l'Intendant et Mrs les Jurats de faire par-faire et mettre en place dans le courant de mois de May prochain au plutard tous les ouvrages de serrurerie énoncés au présent devis bien conditionnés aux termes d'icelui et en conformité du dessein qui m'a été fourni le tout moyennant huit sols la livre revenant à quarante livres le cent pesant de toutes les espèces d'ouvrages y mentionnés, au moyen de quoi il sera fourni seulement le plomb nécessaire pour les scellemens. Fait double à Bordeaux le 18 janvier 1751.

Pièce Justificative n° 5a

A. D. 33. G 2348 / 49

Police et marché des portes et grilles de la Chapelle Saint-Louis — à Saint-Michel — par Pierre Laporte (1758).

Je Pierre Laporte Maître Serrurier Demeurant dans la Rue Ducasse, ay convenu avec Monsieur Pierre Lartigue Grand ouvrier de l'Eglise de Saint-Michel & m'engage envers mond. sieur par ces présentes.

Premièrement de faire tout le grillage en fer pour clore et fermer la chapelle de St. Louis qui est dans lad. Eglise, & ce conformément à celui de la chapelle joignante appelée Ste.

Suzanne sans que je puisse absolument rien diminuer de la forme des ouvrages qui composent led. grillage de Ste Suzanne, ni augmenter la force du fer, au contraire, j'apporterai mes soins pour que le grillage que je dois faire soit plus fini & mieux ajusté.

Deuxièmement de mettre le susd. grillage en place dans le courant de la présente année, & le plus solidement qu'il soit possible.

Troisièmement après que led. grillage sera fait & parfait & posé en la forme & de la manière ci-dessus exprimée, mond. sieur Pierre Lartigue me payera pour tous ces ouvrages quarante livres par quintal, poids demarcq du fer

qui composera led. ouvrage, promettant de me contenter de ce prix & de n'en exiger rien d'avantage, pour quelque raison & sous quelque prétexte que ce puisse être. Quatrièmement je promets à mond. sieur Pierre Lartigue de répondre de la solidité dud. grillage durant un an, à compter du jour qu'il sera posé à lad. chapelle de St. Louis & pour cet effet, je m'oblige de réparer pendant led. tems à mes propres dépens & sans que j'en puisse rien prétendre, ce qu'il pourroit y manquer provenant de ma faute & être contraire aux conditions ci-dessus expliquées. En foy de quoy nous avons fait les présentes double à Bordeaux 24 avril 1758.

Pierre Laporte

Pièce Justificative n° 5b

A. D. 33. G 2348 / 55

Police de peinture de la chapelle Saint-Louis — à Saint-Michel — par Jacques Chopis — 1759.

AAA	Les arcades
BBB	Frise d'endas portant sur les arcades
CC	Traverses de la frise d'endas
DD	Paneaux portant sur la frise d'endas
DD	Frise d'enhaut portant sur les panneaux
EE	Traverses de la frise d'enhaut
FF	Pillastre des cotés de la porte
GG	Frise du pillastre
HHH	Paneau d'endas de la porte joignant les pillastres et arcades
III	Première frise denbas de la porte
KKK	Paneaux delhaut de la porte
LL	Les 2 barres de linteau formant le cintre de la porte
44	Frise du cintre de la porte
55	Couronnement de la porte

Tournez S. V. P.

6	Fleuron du bas de la Croix
88	Côté du dessus de la frise
99	bouilles
33	Liens à cordeau
77	Battement des portes.

Je Jacques Chopis peintre de cette Ville, m'engage envers Monsieur Pierre Lartigue, ancien Grand Ouvrier de l'Eglise de St. Michel, de peindre & dorer tout le grillage de fer de la chapelle St Louis delad. Eglise qui vient d'être fait à neuf présentement, conformément au plan qu'il m'en a remis désigné par les lettres et chiffres ci après savoir.

De dorer en véritable or de Paris toute la croix et ses agréments désignée par le chiffre 6 (à la réserve des lettres y renfermées formant le nom de St. Louis qui seront peintes en noir) ; De dorer tout le couronnement marqué au chiffre 5 ; Les cotés du dessus de la frise d'enhaut chiffre 8. Les deux barres de linteau formant le cintre de la porte Lettre L. La frise entre ces deux barres désignée chiffre A. Les deux traverses d'enhaut partant du cintre de la porte désignée par E. Toute la frise entre ces deux traverses D. Les deux pillastres depuis le dessus de la frise d'endas jusqu'à la traverse de la

frise denhaut Lettre F. Les deux autres pillastres Lettre X, joignant le mur à droit et à gauche delad. chapelle. Les frises entre les deux pillastres G. Le battement de la porte chiffre 7 à prendre audessus de la frise d'endas jusqu'au cintre de la porte. Toutes les bouilles, larmes et liens de cordeau qui sont distribués dans led. grillage depuis le dessus de la première frise d'endas jusqu'en haut. Tout le restant dud. grillage à droite et à gauche sera peint en noir en trois couches. Ce que je promets exécuter dans la plus grande perfection que faire ce peut et ce pour le prix et somme de deux cents livres que mond. Sieur Pierre Lartigue me payera après que led. ouvrage sera fait et parfait, à peine de tout dépens, dommages et intérêts. Fait double et de bonne foy à Bordeaux ce Premier may 1759.

Je dis deux cent cinquante livres pour tout.

Pierre Lartigue

Jay reçu de Monsieur Pierre Lartigue deux cents cinquante livres pour le prix des ouvrages de peinture et dorure mentionnés ci dessus à Bordeaux ce 27 may 1759.

aprouvan L'écriture si desus iaques chopis

Pièce Justificative n° 6

A. D. 33. 3 E 15460. N° Pallotte.

Du 23 may 1753

Sommaton les Serruriers C. Kauzac et Bouttié

Pardevant les Cor^{rs} du Roy notaires à Bordeaux soussignez, furent présents les sieurs Mathurin Fuet, Barthélémy Homeau, Pierre Gramidon, Bernard Prunier, Bertrand Lafon et Antoine Dorse au nom et comme faisant partie de la compagnie et communauté de mes serruriers de cette ville y demeurant, sçavoir led. Sr Fuet rue Dupuids de Baignecap, led. Dorse rue du Cancera, le tout par. St Siméon, led. Sr Lhomeau rue Ste Croix, paroisse St Michel et lesd. Sr Gramidon lieu des Chartrons ainsy que led. Sr Lafon et led. Sr Prunier rue Dieu, le tout paroisse St Rémy, lesquels demeurant avertis que le nommé Pierre Kauzac, compa- gnon serrurier poursuivant sa réception dans lad. métrisse, se jacte au requis tant de l'apointement rendu à raison de ce par Messieurs les maire, sous maire et jurats de cette ville le dix sept avril dernier, que de l'article trois des estatuts de

la Communauté desd. M^{rs} serruriers, de poursuivre sa réception, les Baisles dicelled. Communauté se devoient transporter le vingt un du courant en la maison et domicile du Sr Lavau, un de leurs maîtres, domicile dénommé par led. apointement pour la fuction de ce chef que led. Kauzac est obligé de faire par le susdit apointement et article trois desd. statuts, pour examiner led. chef d'œuvre, lequel ils trouvèrent être deffectueux comme contenant dix sept perthuis dans le temps qu'il n'en devoit contenir que treize, et que led. prétendu chef d'œuvre n'a jamais été fait de sa main ny chez led. Lavau ainsy que led. Lavau la déclaré à partie desd. comparants, et led. Kauzac n'ayant été directement ny indirectement chez les baisles pour prendre le dessein du chef d'œuvre, ainsy qu'il y étoit teneu et obligé par led. article trois desd. statuts, et comme led. Kauzac n'a nullement satisfait ny au susd. apointement ny au susd. troisième article desd. statuts cest pourquoi lesd. comparants pour éviter toute surprise de la part dud. Kauzac se trouvent obligez de supplier nos seigneurs de la Cour et grand Chambre du Parlement et Messieurs les maire, sous maire et jurats de Bordeaux d'agrer qu'ils s'opposent à ce que led. Kauzac soit reçu maître serrurier jusques à ce que led. Kauzac ait fait le

chef d'œuvre requis et porté tant par le susd. apointement que par led. troisième article desd. statuts et généralement protestent de tout ce qu'ils peuvent et doivent protester de fait et de droit, dont et du tout nous ont requis acte et le notifier tant au Sieur Greffier de la Cour qu'au greffier desd. Sieurs jurats, octroyé, fait et passé à Bordeaux en l'étude de Pallotte, l'un des notaires soussignez l'an mil sept cent cinquante trois, et le vingt trois de may avant midy. qu'au Sieur André Bouttié, ancien Baisle sanquils ne soient appelez.

B Prunié	Fuet
Hommeau	Gramidon
B Lafon	A Dorse
	Pallotte

Notiffié le même jour au sieur Moreau, greffier civil de Messieurs les maires, sous maire et jurats de Bordeaux pour en avertir mesd. sieurs les jurats, et au Sr André Bouttié à Bordeaux aux domicilles desd. Srs Moreau et Bouttié, parlant à une femme chez led. Bouttié et à une demlle chez led. Sr Moreau qui ont chacune pris copie tant de l'acte que présente notification par nous notaire soussigné. Pallotte.

Pièce justificative n° 7

A. D. Gir. 6 E 112.

Extrait des Statuts et Règlements de la communauté des maîtres serruriers Jurés de la Ville et Cité de Bordeaux. A Bordeaux, chez Albespy, Imprimeur-Libraire, au coin des rues de Ayres & du Cahernan. 1786.

Chef d'œuvre exigé des compagnons n'ayant pas fait leur apprentissage à Bordeaux.
«Art. III. Ledit Chef d'œuvre consistera en une Serrure de Coffre, ou en une Serrure de Porte de Cabinet à la moderne. La Serrure de coffre sera à quatre fermetures ; sçavoir, qu'il y aura deux pelles à pignons, montés sur feuilles de sauge ; lesdits pelles seront vidués à jour, & chacun ouvrira une gachette, lesquelles gachettes seront ouvertes & chacune des gachettes sera suivie de sa coque, & ladite Serrure sera garnie d'un Chassis poussé avec Moulure, accompagné de sa Bande Haubronière, laquelle Bande portera son Mouraillon ; la Charnière sera faite à onze nœuds, la Rivure sera viduée à jour, & ladite vidure formera une étoile ; et sur la Charnière il sera mis un Fronton-pousse avec Moulures, ou autres ornements, & au-dessous il y aura un cache-entrée, portant sa charnière à neuf nœuds ; & pour l'assurance de la Serrure, il y aura deux crampons qui porteront chacun leur chapiteau et leur embasse, faisant forme de balustre au milieu.

La Serrure de Cabinet sera à quatre pelles, dont les deux premiers qui seront mis dans un seul picolet montés sur feuille de sauge, & les deux autres seront séparés, dont il y en aura un qui fera un tour & demi, & sera monté sur paquet, & l'autre un tour que la Clef fera faire, & ledit pelle qui fera son tour & demi, portera sa coulisse ; il y aura un contre-bord au palâtre tout d'une pièce, & ladite Serrure sera garnie et accompagnée suivant le dessein qui en sera donné par les Bayles.
Les Clefs desdites Serrures de Coffre & Cabinet ordonnées pour chef d'œuvre par lesdits Bayles aux dits Compagnons, seront par eux faites à sept pertuis alternativement, jusqu'au nombre de vingt un pertuis, selon l'ordre des Bayles, avec double foirure d'une seule pièce pour la Clef du Coffre, et la Clef du Cabinet sera aussi à double foirure, et faite à Trèfle, portant sa queue ; & l'anneau des deux Clefs sera suivi d'un chapiteau.
Et ledit Chef d'œuvre fait dans la maison d'un desdits Bayles, & auquel sera permis à tous les Maîtres de venir voir travailler l'Aspirant. Si ledit Chef d'œuvre se trouve bien et duement fait, suivant les règles de l'Art, ledit Aspirant sera présenté à Messieurs les Maire, Sous-Maire & Jurats, pour lui faire prêter le Serment de Maître Juré, & payera à sa réception la somme de quatre-vingt livres pour la Boîte de la Communauté desdits Maîtres, & celle de trois livres pour les réparations de la Ville.»

Chef d'œuvre exigé d'un compagnon ayant fait son apprentissage à Bordeaux.
Art. IV. ... & fera pour Chef d'œuvre une Serrure moderne, qui luy sera ordonnée par les Bayles, après avoir rendu ses devoirs & visites[...]
Ladite Serrure sera à trois fermetures ; sçavoir, un maître-pelle monté sur feuille de sauge, avec deux gachettes, accompagnées chacune de leur coque, & la Clef sera à cinq pertuis, & à tire-point canellé, portant son canon, & l'anneau sera accompagné d'un chapiteau, ornée suivant l'ordre des Bayles : & payera la somme de quarante livres à la Boîte, & trois livres à la Ville».

Chef d'œuvre exigé des fils des maîtres.
Art. V. ... « & feront pour Chef d'œuvre une Serrure aussi à la moderne, qui leur sera ordonnée par les Bayles, & sera à deux pelles séparés, dont un sera fourchu, & l'autre fera son demi-tour, & la Clef sera à deux pertuis ; & sera faite ladite Serrure et Clef, aussi bien que celle des Aspirans, Apprentifs de ville & Compagnons, dans la maison d'un desdits Bayles. Et seront tenus les fils de maîtres de rendre leurs devoirs et visites, en la forme et manière ci-dessus exprimées, & paieront à la Boîte de ladite Communauté la somme de dix livres, & à la Ville, la somme de trois liv.»

Pièce justificative n° 8

Inventaire des effets de Jacques Henry dit Bertin

11 août 1775 — Notaire Chalu.

L'an 1775 et le neuf du mois d'aout à huit heures et demi du matin au requis de sieur Pierre François Jarry de Lavilette bourgeois et neg à Bordeaux y dem^r sur le port et havre, paroisse St. Michel, agissant en tant qu'exécuteur testamentaire de deffunt Jacques Henry Dybertin serrurier, par lui nommé à lad. qualité dans son testament mistique du vingt-deux juin dernier, clos par acte du lendemain détenu par Chalu, l'un des notaires soussignés en présence de témoins, ouvert devant Monsieur le lieutenant général en Guienne le jour d'hier huit du présent mois et qui sera con^{te} et insinué

dans les délais de l'ordonnance ; les conseillers du Roy, notaires à Bordeaux soussignés se sont transportés dans la maison d'habitation dud. Dybertin située au fauxbourg et paroisse St. Seurin, et dépendante des glaciers de porte Dijaux appartenantes à la ville, dans laquelle il est décédé dud. jour d'hier à dix heures du matin, pour y faire état et inventaire des meubles meublants, effets mobiliers, marchandises, or, argent, titres et documents par lui délaissés, et qui nous ont été montrés et enseignés par led. S. de Lavilette : auquel inventaire a été procédé comme suit.
Dans la chambre où est décédé led. Sr Dybertin prenant jour sur la rue s'est trouvé un lit bois de noyer monté sur roulettes composé de paillasse, deux matelas, lit de plume, deux traversiers, un coussin quar^r, deux couvertes de laine

blanche dont une grande et une petite, la garniture de cotonille chinée sans chassis ni dossier, le ciel et pentes de toile peinte cloués au lambris, et une tringle de fer, une paire de rideaux d'indienne pour la fenêtre avec une petite tringle de fer, une grande pendule à répétition avec ses poids et sa caisse bois de chêne d'hollande peinte en gris, un bureau bois d'acajou à quatre tiroirs sans garniture, un buffet avec sa caisse bois de sapin, un haut de vaisselier même bois, un miroir à cadre doré, un vieux fauteuil à bras bois de noyer couvert de vieille étoffe piquée à l'aiguille, une table de bois de sapin avec son pliant, une autre petite à quatre pieds même bois, quatre chaises bois dosier, garnies de paille, une paire de chenets, pele, épinces, deux trois pieds, une petite pele, une broche et un gril, le tout de fer, un fourneau de

fonte, un tournebroche à deux roues avec son poids et cordes. Sur led. bureau s'est trouvé un ancien testament, 1 vol. Le nouveau testament 1 vol. le premier tom. des métamorphoses d'Ovide. La relation de la Louisiane 1 volume et une brochure imparfaite.

Dans une petite chambre asuite de la précédante donnant sur lesd. glaciers, s'est trouvé un cabinet bois de sapin à quatre portes, un petit coffre garni en cuir et cuivre, un chasis pour la batterie de cuisine, un commode avec sa terrasse, une chaise dépaillée, une poelle à frire, un poellon cuivre jaune, un bassinier cuivre rouge, un pomier de fer blanc et une cuiller de fer, un petit mortier de marbre sans pilon, une lanterne de fer blanc, un parasol hors de service, une grosse sonnette sans mouvement, une seringue d'étain dans un mauvais sac de grosse toile, un petit cadre rond de bois sans être doré, et dans lad. chambre il y a de plus une petite couchette garnie et complète appartenante au Gouvernement.

Dans une autre petite chambre où couchent les garçons s'est trouvé un lit dont il n'y a que la coette et le coissin qui appartenant aud. feu Sr Dybertin ; le bois et le reste du lit appartenant au Sr Tondeur et au Gouvernement, une table bois de sapin avec son pliant, un tamis pour passer le bouillon, et deux sceaux cerclés en fer ; les autres choses trouvées dans lad. chambre appartenant aux garçons serruriers qui travaillent dans lad. boutique.

Et dans différents endroits desd. chambres s'est trouvé cinq plats de différentes grandeurs avec dix assiettes de faïence blanche ou peinte presque tous felés et recousus, deux petites écuelles de fayance blanche, un plat à barbe fayance peinte, six assiettes de fayance grise, une teyère de composition, dix fourchettes d'acier cinq cuilliers et un chandelier d'étain, deux chandeliers de cuivre jaune, une poivrière de fer blanc, et quatre gobelets de caillou et un couteau à ressort.

Linge.

Onze draps de lit toile commune, six serviettes unies, deux essuyemains, deux serviettes œuvrées, deux napes de treillis, et une une.

Dépouille du deffunt.

Cinq paires culottes de différentes étoffes, un habit de camelot, un habit et veste de drap gris blanc, une veste de drap de soierie, trois gilets de différentes couleurs, une veste blanche, quatre gilets de laine dont deux sans manche, le tout très vieux et très mauvais ; une redingote et veste de ratine couleur marron à demi neufs.

Et ayant ouvert led. buffet et les tiroirs dud. bureau s'y est trouvé un habit et culotte de camelot bleu de ciel retourné, un autre habit de drap bleu de ciel complet, une veste de moire noire, une paire culottes raze dagen noire, une veste de perse, une autre veste de coton brodé, un habit et culotte de drap bleu avec une veste de satin rouge, trois mauvaises paires de bas de laine, une paire bas de fil à cote de melon, une paire de chaussettes grises, deux paires de bas de soye gris, deux paires noirs, sept chemises sans être garnies, neuf fines garnies, treize cols de coton, deux de bazin et neuf mouchoirs de poche de différentes couleurs, le tout au moins ademi usé, trois bonnets de laine, un vieux chapeau, un autre demifin presque neuf, une perruque neuve une uzée. Une paire de boucles de souliers ovales, une vieille paire quarrées, une boucle de col et une paire de boutons de manche le tout d'argent ; une paire de vieilles boucles de jarretières à pierre montées sur l'argent.

Et dans led. buffet s'est encore trouvé beaucoup de serrures et autres ouvrages en fer que nous avons remis à inventorer aux prochaines scéances, ainzy que les papiers que nous avons trouvé dans un des tiroirs dud. bureau.

De plus s'est trouvé dans lad. chambre une paire de bottes molles, une paire de souliers de peau bronzée presque neufs et trois paires souliers de cuir plus qu'à demi usés. Tous lesquels meubles et effets cy dessus ont été évalués à la somme de trois cent livres.

Et après avoir vacqué à ce que dessus jusques à onze heures et demy, la continuation dud. inventaire a été renvoyée à cette après midy deux heures de relevée et a signé[...]

Et le même jour que dessus à deux heures de relevée lesd. notaires toujours au requis dud. Sr Lavilette ont procédé à la continuation dud. inventaire en présence de Sr. Jacques Piron et Sr. Pierre Valette maîtres serruriers de lad. ville

demaillant aud. fauxbourg St. Seurin appellés par led. Sr. de Lavilette pour désigner et apretier lesd. ouvrages en serrurerie et autres marchandises et outils de leur métier, à quoi a été procédé ainzy et de la manière qui suit.

Dans le haut dud. buffet qui est dans la chambre où est décédé led. Sr. Dybertin s'est trouvé

Une grande boucle à gibecière estimée soixante douze livres cy 72.

Une petite boucle aussy à gibecière estimée douze livres cy 12.

Deux serrures à clinche avec leurs entrées et sans gaches soixante douze livres cy 72.

Une grosse serrure bérarde portant son demi tour vingt livres cy 20.

Une autre serrure bérarde sans demi tour quinze livres cy 15.

Six serrures à tour et demi abatardies avec leur gache sans bouton ni rosette soixante livres cy 60.

Neuf serrures à tour et demi sans gache ni autre garniture soixante douze livres dix sols 72. 10.

Deux serrures à tour et demi à fouilleau avec leurs gaches et leurs étoquiaux à pate et les boutons pour être ajustés vingt six livres cy 26.

Deux autres serrures à tour et demi à fouilleau sans gache et sans bouton ni rosette vingt deux livres cy 22.

Une serrure à équerre sans ses verroux ni entrée dix huit livres cy 18.

deux serrures à forest à tour et demy sans garniture huit livres cy 8.

Une gache à pignon sans tringle ni cramailière neuf livres cy 9.

Une petite serrure à équerre à un tour six livres cy 6.

Une serrure à tour et demi avec sa gache sans être finie six livres cy 6.

Six gaches à tour et demi à cul de chapeau neuf livres cy 9.

Quatre gaches quarrées à tour et demy quatre livres cy 4.

Deux serrures à un tour bérardes de six pouces douze livres cy 12.

Une petite serrure à demi tour sans clef trente sols cy 1. 10.

Quatre gaches de forest, deux boutons à olive et un chenette quatre livres cy 4.

Dans le bas dud. buffet s'est trouvé deux serrures de forest bérardes de six pouces trois livres dix sols cy 3. 10.

Deux autres serrures de forest bérardes de sept à huit pouces quatre livres cy 4.

Cinq serrures bérardes de huit à neuf pouces de long noires sans gache et sans entrées vingt cinq livres 25.

Trois serrures bérardes de six à sept pouces aussy sans gaches et sans entrées treize livres dix sols 13. 10.

Un vieux bec de cane avec sa chenette deux livres cy 2.

Une serrure à tour et demi de porte de fer avec sa gache cinq livres cy 5.

Un palastre encroisonné à tour et demy deux livres cy 2.

Une vieille serrure noire de forest sans gache et sans entrée trente cinq sols 1. 15.

Vingt trois fiches de forest à vase de dix pouces quinze livres cy 15.

Une douzaine de fiche de forest à vase de dix pouces huit livres cy 8.

Dix neuf fiches de forest à vase de sept pouces six livres dix sols cy 6. 10.

Quatre fiches à vase de cinq pouces vingt sols cy 1.

Six petits verroux à ressort de huit pouces avec leurs crampons quatre livres dix sols cy 4. 10.

Cent trente une fiches de quatre pouces et demi à broche soixante cinq livres dix sols cy 65. 10.

Seize fiches à broche de cinq pouces neuf livres cy 9.

Cinq fiches à broche de quatre pouces deux livres cy 2.

Quatre douzaines de fiches à broche à trois lames de six pouces vingt deux livres cy 22.

Quinze fiches de brisure de trois pouces trois livres cy 15.

Dix sept fiches de brisure de deux pouces et demi deux livres cinq sols 2. 5.

Trente deux fiches à gond à bouton de trois pouces à trois pouces et demi six livres dix sols cy 6. 10.

Seize targettes à forest six livres dix sols cy 6. 10.

Quinze loqueteaux de forest six livres cy 6.

Onze targettes à placard ouvrage de maître treize livres cy 13.

Seize loqueteaux de contrevents ou portes seize livres cy 16.

Douze boutons à olive sept livres cy 7.

Un bouton à fouilleau vingt quatre sols cy 1. 4.

Douze gaches de forest trois livres cy 3.

Treize couplets de huit pouces cinq livres cy 5.

Vingt neuf paires de couplets de quatre pouces douze livres cy 12.

Quatre bouts de tringles avec leurs douilles deux livres cy 2.

Quatre battans de loquets deux livres cy 2.

Six becs de cane montés sur platine cinq livres cy 5.

Trois verroux à ressort quatre livres dix sols cy 4. 10.

Deux poignées d'espagnolettes deux livres cy 2.

Quatre autres fiches à gonds douze sols cy 12.

Trois boutons tournés à pointe trente sols cy 1. 10.

Vingt-un cache entrées trois livres cy 3.

Deux vase à cul de lampe en cuivre jaune quatre livres cy 4.

Huit paquets de petites vis neuf livres cy 9.

Un paquet de deux pouces quatre livres cy 4.

Un paquet de trois pouces trois livres cy 3.

Quatre vingt dix pitons à vis d'un pouce trois livres cy 3.

Quarante trois petits pitons à vis vingt sols cy 1.

Une serrure de tabernacle quinze sols cy 15.

Deux gaches à souspape deux livres cy 2.

Un support de tournebroche trente sols cy 30.

Un bec de cane avec ses tringles deux livres dix sols cy 2. 10.

Un etuy garni de deux compas et un porte crayon quatre livres dix sols 4. 10.

Un autre compas de fer trois livres cy 3.

Un autre porte crayon jaune huit sols cy 8.

Quinze queues de rat batardes de huit pouces trois livres cy 3.

Trois limes d'acier fendantes dix huit sols cy 18.

Seize demi rondes de sept à huit pouces batardes trois livres dix sols cy 3. 10.

Onze demi rondes de six à sept pouces deux livres cinq sols 2. 5.

Trois de trois à quatre pouces batardes huit sols cy 8.

Une dix pouces huit sols cy 8.

Douze petits carrelots ou demi rondes de trois à quatre pouces deux livres cinq sols cy 2. 5.

Vingt deux carrelots de six pouces le tout batard et de forest deux livres dix sols cy 2. 10.

Dix queues de rat de fer vingt sols cy 20.

Cinq paquets de limes dallemagne de deux au paquet six livres cy 6.

Dix paquets de limes dallemagne de trois au paquet vingt et une livres cy 21.

Trois limes dallemagne sans être paquetées vingt deux sols cy 1. 2.

Vingt quatre agraffes d'ornemens trois livres six sols 3. 6.

Un fleuron et un culau deux livres 2.

Quarante six pivots de jalousie en cuivre qui ne peuvent être vendus qu'au poids

Trois paquets de chaines de tournebroche trois livres cy 3.

Et dans la petite chambre prenant jour sur les glaciers s'est aussy trouvé

Quatre verroux à ressort sans boutons dix livres cy 10.

Un grand verrou semblable avec bouton et sans ressort deux livres cy 2.

Une tringle avec son loqueteau deux livres. dix sols cy 2. 10.

Deux vieux verroux pour platine quatre livres cy 4.

Quatre pomelles neuves

Et un cordon de piron à vis trois livres cy 3.

857. 1.

Et après avoir vacqué à ce que dessus jusques à cinq heures la continuation dud. inventaire a été renvoyée à demain dix du même mois, à neuf heures du matin, à laquelle lesd. Srs de Lavilette, Piron et Vallet sont intimés de se trouver dans lad. maison dud. feu Sr. Dybertin pour y procéder en leur présence[...]

Et le lendemain dix du même mois à neuf heures du matin lesd. notaires se sont transportés au même requis dans lad. maison pour y procéder à la continuation dudit inventaire ce qui a été fait es présences desd. Sr Piron et Vallete ainzy qu'il suit.

Montent les objets inventoriés la précédente séance à la somme de 857. 1.

Dans la boutique s'est trouvée une forge garnie de deux soufflets leurs tuyaux et tuyères, estimés cent soixante livres cy 160.
 Une enclume pesant deux cent soixante dix sept livres net avec son billot, cent soixante douze livres. sept sols. six deniers cy 172. 7. 6.
 Une autre enclume aussi avec son billot pesant cent sept livres quatre vingt seize livres cy 96.
 Un autre aussi neuf pesant cent douze livres, cent livres. seize sols cy 100. 16.
 Un étau de lime pesant cent onze livres, soixante dix sept livres cy 77.
 Un étau de lime pesant cent quatre livres, soixante douze livres. seize sols cy 72. 16.
 Un étau à chaud avec son établi pesant net cent soixante dix sept livres, cent vingt trois livres. dix huit sols cy 123. 18.
 Un étau de lime pesant soixante deux livres trente sept livres. quatre sols 37. 4.
 Trois étaux d'Allemagne pesant ensemble cent vingt livres très vieux, quarante huit livres cy 48.
 Cinq marteaux à main, trois vigornés et deux à frapper devant pesant ensemble cinquante livres net, dix sept livres. dix sols cy 17. 10.
 Deux marteaux à frapper devant et deux à main neufs pesant trente deux livres net, seize livres cy 16.
 Onze paires de tenailles, neuf poinçons emmenchés, trois chasses, seize poinçons ou ciseaux à chaud, deux tranchets le tout pesant ensemble cent dix sept livres, trente cinq livres, deux sols cy 35. 2.
 Cinq moules à ressort, deux poinçons fendus, cinq griffes tant petits que grands, trois tourneagauche, deux poinçons coulés, cinq fourchettes, deux supports de fourchette, un tourneagauche à débiller, un crochet à platebande, six faux rouleaux, un chandelier de forge, un dégorgeoir à chasse, un fer à eve, un petit dégorgeoir, une étampe de conduit, une étampe pour les écrous d'espagnolette avec son emprunt, huit clouières tant petites que grandes, deux alezours à huit pans, trois clouières pour les gonds, le tout pesant cent quatre vingt dix livres, cinquante sept livres 57.

Dix poignées de loquets, douze poussières et quatre boutons à olive, un battant le tout brut, cinq livres cy 5.
 Une forte étampe d'espagnolette avec ses deux chasses et son emprunt de quinze lignes de grosseur, dix livres cy 10.
 Deux fortes étaupes à platebande pour les rampes et balcons à moulure, six livres cy 6.
 Une étampe à bouton à culdelampe, six livres 6.
 Une autre étampe d'espagnolette avec ses deux chasses quatre livres cy 4.
 Trois autres étaupes à platebande communes et quatre autres médiocres neuf livres cy 9.
 Une étampe pour les feuilles d'eau, vingt quatre sols cy 1. 4.
 Une autre petite étampe de bouton à cul de lampe avec sa chasse, trois livres cy 3.
 Une id. pour les boutons de coulisse avec sa chasse, trois livres cy 3.
 Une autre étampe pour les culs des boutons à olives, trois livres cy 3.
 Deux machines à forest, un tour en fer avec sa garniture de trois pieds et quatre pouces de long, douze livres cy 12.
 Un chevalet à blanchir les platines, vingt sols cy 1.
 Un tourneagauche double trente sols cy 1. 10.
 Une étampe de verroux quinze sols cy 15.
 Un petit étau à main à pates, six livres cy 6.
 Six brides d'étaupes et une clavette quatre livres cy 4.
 Cinq carreaux neufs pesant vingt-trois livres, neuf livres. quatre sols cy 9. 4.
 Quatre marteaux à relever et six tassots, quatre livres cy 4.
 Deux paires de tenailles pour porter en ville, deux livres cy 2.
 Trois fust de vilbrequin avec leur mèches et deux vrilles, sept livres cy 7.
 Un alezour, dix sols cy 10.
 Neuf mèches à pierre et à bois, six livres cy 6.
 Cinq ciseaux à pierre, quatre livres cy 4.
 Un presse à vis à ferrer, trente sols cy 1. 10.
 Trois rivoirs, trois livres cy 3.
 Deux marteaux à pleine croix, vingt sols cy 1.
 Un marteau bigorné, trente sols cy 1. 10.
 Deux vieux carreaux de fer, deux livres. huit sols cy 2. 8.
 Un carreau d'acier, trente sols cy 1. 10.

Huit mauvaises filières petites ou grandes avec quatre tassots, six livres cy 6.
 Une bigorne et deux tassots, huit livres cy 8.
 Une paire de tenailles à chanfrein, deux livres cy 2.
 Deux tenailles à vis, trois livres cy 3.
 Une paire de tenailles à talon, deux livres cy 2.
 Quatre chandeliers d'établi, six livres cy 6.
 Une grande et une petite équerre en fer, trois livres cy 3.
 Sept vieilles limes d'Allemagne emmenchées, deux livres. deux sols cy 2. 2.
 Dix neuf entrées de tour et demy, trois livres. dix sols cy 3. 10.
 Quarante vieilles clefs, deux livres cy 2.
 Onze mouvements en cuivre, au poids attendu leur peu de valeur,
 Onze agrafes d'espagnolettes viduées et quatre autres forgées seulement, trois livres cy 3.
 Un carreau doux usé, deux livres cy 2.
 Trois carrelottes douces usées, une livre cy 1.
 Un brunissoir, quinze sols cy 15.
 Un paquet de mauvais outils d'établi tant vieilles limes que mauvais poinçons, huit livres cy 8.
 Deux arçons à forest, deux livres cy 2.
 Une boëte de fer 2.
 Un compas de proportion, quinze sols cy 15.
 Une boëte pour tourner les boutons, deux livres cy 2.
 Une meule avec ses supports et ses manivelles, six livres cy 6.
 Une fausse équerre forgée, deux livres cy 2.
 Un fer double de deux pieds de longueur, deux livres cy 2.
 Un tourne-broche à deux roues en cuivre commencé, quinze livres cy 15.
 Huit vieux mandrins ronds, quarrés et plats pesant quatre vingt cinq livres, vingt et une L. 5 s. cy 21. 5.
 Trois forts couplets vidués en cœur de sept pouces de long, trente sols cy 1. 10.
 Deux paquets de pitons à pointe, quatre livres cy 4.
 Six vieux verroux de portes, quatre livres. six sols cy 4. 6.
 Un établi accompagné des agraffes des étaux, douze livres cy 12.
 Une planche à dessiner avec son support à quatre pieds, quatre livres cy 4.
 Une boëte à ferraille, deux livres cy 2.
 Un petit établi à monter un étau séparé, deux livres cy 2.
 Deux baquets à charbon et deux à eau, trois livres cy 3.
 2 239. 2.

[... suspension entre onze heures et deux heures...]

Dans lad. boutique s'est de plus trouvé une vieille paire de petits chenets de fer commun, deux livres cy 2.
 Trois cent quatre vingt dix sept livres pesant de bouts de fer, trente neuf livres. quatorze sols cy 39. 14.
 Deux cent soixante dix livres pesant de petite ferraille vieille, dix livres. deux sols, six deniers cy 10. 2. 6.
 Trois clefs pour les écrous, une livre. seize sols cy 1. 16.
 Cent soixante livres de vieux morceaux de vieille ferraille, six livres cy 6.
 Quatre tisonniers, deux livres cy 2.
 Une pele à charbon, une livre cy 1.
 Deux cuillères dont une bonne et l'autre mauvaise, deux livres cy 2.
 Une servante, deux livres dix sols cy 2. 10.
 Une sauterelle et un compas de forge, quatre livres dix sols cy 4. 10.
 Cent vingt livres pesant de bandes et de gonds vieux ou neufs, vingt sept livres cy 27.
 Une grande pele de fer, quatre livres cy 4.
 Quatre vingt trois livres pesant de pates à pointes et clous à river, vingt neuf livres. un sol cy 29. 1.
 Onze livres de tôle neuve, trois livres. onze sols cy 3. 11.
 Cinq barres de fer en feuille pesant vingt livres, quatre livres cy 4.
 Onze barres de fer à martinet plattes et quatre barres fer quarré aussi à martinet d'Espagne, pesant ensemble deux cent quatorze livres cy, trente huit livres. dix sols cy 38. 10.
 Une barre et trois bouts plats d'Allemagne pesant ensemble cent huit livres, dix huit livres cy 18. 6.
 Trente deux bouts de barre de fer plat et quarré pesant deux cent quarante quatre livres, trente six livres. douze

sols cy 36. 12.
 Fer quarré et plat d'Allemagne en barre pesant trois cent quarante six livres, cinquante six livres. dix neuf sols cy 56. 19.
 Fer rond en barre et deux bouts pesant ensemble cinq cent cinquante six livres, quatre vingt quatorze liv. dix neuf sols. huit deniers cy 94. 19. 8.
 Une crémonne et trois vieux verroux à ressort, trois livres cy 3.
 Une cheminée de tôle commencée seulement, pesant cent cinquante cinq livres à vingt cinq livres le quintal, trente sept livres. dix sols cy 37. 10.
 Six mouvements de sonnettes, trois livres cy 3.
 De vieux couplets et de vieilles targettes pesant ensemble soixante deux livres, douze livres, huit sols cy 12. 8.
 Le fléau avec ses cordes et coupes de bois, vingt quatre liv. cy 24.
 Trois poids de fonte pesant chacun cinquante livres, vingt livres, dix sols cy 20. 10.
 Un id. de quinze livres, deux livres. dix sols cy 2. 10.
 Plusieurs poids en plomb pesant ensemble quarante trois livres, dix livres, quinze sols cy 10. 15.
 Deux boulets de canon pesant ensemble quarante-huit livres, quatre livres cy 4.
 Un fourneau en fonte pesant quinze livres, trois livres cy 3.
 Dix livres de vieux plomb, deux livres cy 2.
 Un chassis de porte de four, huit livres cy 8.
 Vingt huit manches de limes, dix sols cy 10.
 Une vieille scie, vingt sols cy 1.
 Une paire de cordes de poids avec le crochet, trente sols cy 1. 10.

Et n'y ayant rien plus à inventorier dans lad. boutique, led. Sr. de Lavillette a requis lesd. notaires et lesd. Sr. Piron et Vallere de se transporter dans une cave dépendante d'une maison appartenante aud. Sr. Dybertin située aud. fauxbourg Saint-Seurin rue [un blanc] pour y faire état et inventaire de ce qu'il s'y trouvera lui appartenir.
 Dans lad. Cave s'est trouvé environ dix huit bailles de charbon d'Angleterre estimées à soixante dix livres cy 70.
 2 828. 6. 8.

Montent lesd. ouvrages en serrurerie, marchandise et outils propres au métier de serrurier délaissés par led. Sr. Dybertin, suivant l'estimation qui en a été faite par lesd. Srs. Piron et Vallere à la somme de deux mille huit cent vingt huit liv. six sols. huit d.

Et dans lad. cave s'est de plus trouvé une barrique de vin rouge, une de vidange, environ une trentaine de bouteilles ensablées, une cinquantaine de vuides, et quatre mauvais bouts de bois pour attiner le vin ;
 De plus nous a été déclaré par led. Sr. de Lavillette que chez un voisin dud. Sr. Dybertin il y avait environ un demi cent de faisonnat et une charretée de charbon de brane.
 Et après avoir vacqué jusques à quatre heures à ce que dessus, et qu'il ne s'est rien plus trouvé dans lesd. chambres, boutique et cave à établir et mettre en évidence, la continuation dud. inventaire pour les papiers trouvés dans led. bureau a été renvoyée à demain onze du présent mois à neuf heures du matin et ont signé
 Jarry de Lavillette
 Piron
 Vallere
 Nauville
 Chalu

Et le lendemain onze du même mois aud. an mille sept cent soixante quinze lesd. notaires ont toujours au requis dud. Sr. Lavillette procédé à l'inventaire desd. papiers ainsi qu'il suit.
 Dans un des tiroirs du bureau qui est dans la chambre où est décédé led. Sr. Dybertin s'est trouvé un Grand Livre sur lequel il écrivait les mémoires des ouvrages qu'il faisait, commencé le vingt six aout mille sept cent soixante huit jusques à présent finissant par le Compte du Gouvernement, contenant cent douze feuillets écrits dans lesquels il y avait quelques blancs que nous avons croisés, inventorié sur la première et la dernière page écrite... A
 Un autre Grand Livre lui servant de journal commencé en décembre mille sept cent soixante trois, jusques au jour contenant cent quarante huit feuillets, parmi lesquels il y en a

soixante sept de blancs, et dans le nombre de ceux-cy il s'en trouve dix écrits sur un côté seulement en partie et que nous avons fini de remplir par une croix, inventorié sur le premier et dernier...

B Un petit livret de compte avec Mrs Berge et Mariot, écrit seulement sur les deux premières pages et trois lignes sur la troisième, tout le reste du livre blanc, inventorié sur la pre et troisième page...

C Un autre petit livre de compte avec son marchand griseux écrit sur sept pages, inventorié sur la première et huitième page...

D Autre livret de compte de farine de chez le Sr. Caduc puis le onze janvier jusques au onze aout mille sept cent soixante quatorze. led. compte écrit sur les trois premières pages dud. livre montant à cent soixante douze livres. quatre sols. quittancé par led. Sr. Caduc, et à la quatrième page est un autre compte commencé chez led. Sr. Caduc, portant deux articles seulement, et à la cinquième page commence un compte de farine prise chez le Sr. Rivaille puis le vingt neuf septembre de la même année jusques au second du présent inclusivement contenant deux pages et demi, inventorié sur la première et septième page...

E Autre petit livret ayant seulement sept pages et demi d'écrites, sur lequel le boucher couchait journellement la viande qu'il donnait aud. feu Sr. Dybertin, sur la quatrième page est mise une quittance de la somme de cent vingt livres donnée par le boucher, inventorié sur la quatrième et seizième page...

F Plus une main de papier cousue servant de mémoire pour les journées et paiements faits aux compagnons contenant quarante huit feuillets, inventorié sur premier et dernier...

G L'extrait de baptême dud. feu Sr. Dybertin du vingt neuf décembre mille sept cent vingt six, délivré le vingt cinq octobre mille sept cent soixante cinq, délivré par le Sr. Langlais, curé de St. Silvain duement légalisé, inventorié

H L'extrait mortuaire de Nicolas Henry père dud. Sr. Dybertin du vingt octobre mille sept cent cinquante neuf délivré par led. Sr. Langlois le 25. 8bre 1765 aussy légalisé, inventorié

J Un consentement à mariage donné aud. feu par Elizabeth James sa mère le vingt quatre octobre mille sept cent soixante cinq par-devant Lenormand notaire royal aud. St. Silvain duement scellé, cont^{re} et légalisé, inventorié...

K Brevet de maîtrise de serrurier accordé aud. feu, par Monseigneur le maréchal de Richelieu le vingt sept aout mille sept cent soixante quatre, duement enregistré et signifié partout où besoin était, inventorié

L Expédition en forme et sur parchemin timbré d'une adjudication d'un emplacement de trente une toise un pied six

pouces, situé hors les murs et près porte Dijaux, le long des Fossés de la ville, ayant cinquante pieds de long sur vingt pieds de large, faite en faveur de Philippe Bernier maître charron, par MM. les Juraits de Bordx le cinq aout mille sept cent soixante deux, signée dupate greffier civil et inventoriée

M Une consultation du dix huit may mille sept cent soixante neuf signée desnanots, qui décide que led. Bernier pouvait vendre ledit emplacement, avec toutes suretés pour l'acquéreur, inventorié

N Expédition en forme et sur papier timbré de la vente d'une mitoyenneté d'un mur, confrontant du midy à une maison dud. Sr. Bernier située rue des Glacières aud. Fauxbourg St. Seurin, consentie en sa faveur par la d^{me} Renon le vingt cinq septembre mille sept cent soixante neuf, par d^{me} Barbarie et son confrère aussy notaires à Bordx duement cont^{re} et inventoriée

O Expédition en forme et sur parchemin timbré d'un contrat de vente dud. emplacement consentie en faveur dud. feu, par led. Bernier, led. jour vingt cinq septembre mille sept cent soixante neuf, retenu par led. notaire, duement cont^{re} et inventorié

P Expédition en forme et sur papier timbré d'un contrat d'obligation de la somme de six cent trente huit livres. cinq sols consentie par led. Bernier en faveur de Bernard débauché bouvier par d^e Duprat aussy notaire à Bordx le dix huit mars mille sept cent soixante trois, duement cont^{re} et inventorié

Q Expédition en forme et sur papier timbré d'un transport de lad. somme fait par led. débauché en faveur du Sr. Champis le vingt neuf décembre mille sept cent soixante trois pard^e Farnuel son notaire à Bordx aussy duement cont^{re}, inventorié

R Condamnation de la somme de soixante huit livres obtenue en la Cour Consulaire de cette ville contre led. Bernier par le Sr. Tardy le 18 juin 1765, inventoriée avec toutes les pièces y attachées, inventorié sur le dossier

S Autre condamnation de la même cour du 25 juillet 1767 obtenue contre led. Sr. Bernier par mr. Pichon sur un billet de la somme de vingt sept livres, avec les pièces y attachées, inventorié sur le dossier

T Autre condamnation de lad. Cour de la somme de cent trente trois livres neuf sols obtenue le 28 juin 1768 contre led. Sr. Bernier par led. Sr. Valette, avec toutes les pièces en dépendantes, inventorié sur le dossier

V Autre condamnation de la somme de quatre vingt neuf livres dix huit sols obtenue en la même cour contre led. Bernier par le Sr. Gerbie le 11 janvier 1769, inventorié

X Autre condamnation du 22 juillet 1769 de la somme de soixante quinze livres. huit sols. six deniers restante de plus forte, obtenue contre led. Bernier par lesd. Srs. Moulinié

frères, avec les pièces y attachées, inventorié sur le dossier

Y Un dossier de pièces pour M. de Bellegarde contre led. Bernier avec l'arrêt rendu contre led. Bernier aux requêtes du Palais le vingt deux mars 1765 portant condamnation de la somme de trente neuf livres. quinze sols, avec toutes les pièces y attachées, inventorié sur le dossier

Z Six états, mémoires ou toisés des ouvriers qui ont baty la maison dud. feu de Bertin pour les ouvrages par eux faits, deux quittances attachés ensemble sous le même couvert et inventorié

A.A. Quittance de la somme de deux cent livres donnée aud. feu par le nommé Corselle le 9 juillet 1771, lad. somme payée à la décharge dud. Bernier, ensemble copie d'un acte de sommation faite par ce dernier aud. Corselle pour venir à compte et se régler respectivement, fait le 12 octobre 1770 par Rouffignac, et signifié aud. feu par Brun, huissier, ce requérant led. Bernier aux fins qu'il lui payat ce qu'il pouvait lui devoir, inventorié sur lad. quittance

B.B. Condamnation de la somme de soixante livres obtenue en la Cour consulaire de cette ville contre led. feu parle Sr. Berge sur un billet dud. Sr. Carrière le 27 avril 1769, inventorié

C.C. Une liasse contenant des mémoires, comptes et états quittancés, ou quittances simples données par divers aud. feu Sr. Dybertin, inventorié sur l'enveloppe

D.D. Autre liasse contenant quarante neuf billets à ordre donnés par le. feu. Retirés quittancés et sa signature rayée, inventorié

E.E. Autre liasse contenant vingt six comptes ou mémoires sans être signés ou arrêtés, inventoriés seulement pour servir d'instruction

F.F. Un paquet de lettres au nombre de neuf inventoriées sur la dernière

G.G. Un dossier de pièces pour led. feu contre le Sr. de St. Paul exécuté, le Sr. Caduc saisi faisant et le Sr. Palotte, inventorié sur le dossier

H.H. Finalement un autre dossier de pièces pour led. feu Henry dy Bertin contre François Monterichard aubergiste, inventorié

I.I.

Ce fait après avoir vacqué depuis neuf heures jusques à midy pour faire l'inventaire desd. papiers, et qu'il ne s'est rien plus trouvé dans lad. maison à établir et mettre en évidence, tous les effets contenus au présent inventaire ont resté au pouvoir dud. Sr. de Lavilette, et led. Inventaire a été clos le même jour que dessus, et a signé Jarry de Lavilette
Nauville
Chalu.

Pièce justificative n° 9

A. D. Gir. C 4269, f° 158, 158v° et 159.

Mémoire de la Chambre de commerce au sujet de la marque des fers.
20 juin 1732.

Exposé des fermiers du droit domanial pour la marque des fers ;
Réponse de la Chambre de commerce sur chacun des articles.

1°) [Les fermiers]

Ils exposent que les fers qui viennent de l'étranger ne se vendent pas à plus bas prix que ceux qui se fabriquent dans ce département ou dans les provinces voisines en sorte que ce sont les étrangers qui profitent seuls de l'exemption du droit de marque auquel les fers du Royaume sont assujettis.

[La chambre de commerce]

L'artifice qu'ils employent et qu'ils prétendent colorer par des motifs intéressants pour le bien du commerce en général, a moins pour objet de le faire fleurir, que celui de le détruire par leur intérêt particulier. N'est-ce pas sans fondement

qu'ils vous ont exposé que les fers qui viennent du pays étranger ne se donnent pas à plus bas prix que ceux qui se fabriquent dans les provinces voisines de ce département puisque, si l'on a recours aux maîtres de forge des environs on trouvera sensiblement le contraire, par la différence de l'un à l'autre prix, ceux du pays étranger s'établissant ordinairement de quatre à cinq livres par quintal de moins que ceux du pays.

Lorsque le conseil aura pris les éclaircissements au vray du fait avancé, il reconnoitra que ce droit de marque n'influe pas tant sur les étrangers que sur les peuples des environs de cette province ; qui joignent à un tel avantage celui de la consommation de leurs denrées par les achats que ces mêmes étrangers sont obligés de faire en vins ; eaux-de-vie et autres marchandises pour les retours de leurs vaisseaux.

2°) [Les fermiers]

Que la grande quantité des fers étrangers qui entrent dans le royaume est cause que la consommation de ceux qui s'y fabriquent n'est aussy considérable qu'elle le seroit et empêche que la fabrication n'y soit portée au point où les maîtres de forge la pousseroient s'ils avoient un plus grand et plus prompt débit de leurs fers.

[La chambre de commerce]

Bien loin que les fers étrangers qui abondent en cette province empêchent une plus forte consommation de ceux qui se pourroient fabriquer dans le pays, tout au contraire ils n'y servent que de supplément à ceux qui ne sçauroient y estre fabriqués ; puisque les lieux circonvoisins des forges en tirent chaque jour de cette ville pour fournir à leurs besoins, les maîtres de forge n'estant ordinairement occupés qu'à des ouvrages de fonte consistant en une grande quantité de pots de fers dont presque la majeure partie de la consommation se fait pour l'Espagne et en chodières, grilles tambours et autres semblables ouvrages dont nos colonies ne sçauroient se passer, pour retirer quelque avantage de la culture des sucres. Ils préfèrent de tels ouvrages y trouvant mieux leur compte par la difficulté qu'ils ont de trouver aisément le charbon de bois qu'ils ne peuvent achepter qu'à de très hauts prix.

D'ailleurs il arrive que dans le tems des sécheresses ils ne travaillent point, cette province seroit donc forcée de se passer de fers, ou sy du moins les négocians de cette ville qui font le commerce en tiroient des forges du pays de France, Bretagne, Anjou, Berry et autre lieux, sur quel pied pourroient-ils les établir ? Le prix excessif des voitures, soit par rivière ou par terre leur permettroit-il de les donner à aussy bon compte,

comme en le faisant venir du pays étranger ;

Les fermiers du droit domanial peuvent-ils feindre d'ignorer que plus il y a de demande sur le fer, plus le forgeron se hâte à la fabrication, par conséquent ne donne pas le temps à laisser épurer la mine dans le fourneau, et moins encore emploieroit-il celui qui seroit nécessaire à la bien travailler ; qu'ils n'attribuent donc pas ce manquement de perfection dans l'art de forger au peu de consommation que les maîtres de forge font de leurs fers.

La ville de Bordeaux tire quantité de fers de l'étranger à la faveur desquels il se fait un grand commerce (qui procure des droits très considérables au Roy). Ces sortes de fers n'ont jamais été fabriqués dans les forges des environs et même ne sçauroient l'être.

Si la province en estoit privée on verroit dans peu de temps que les fers seroient portés à des prix exorbitans, et que les forges du Royaume ne sçauroient suffire à fournir ceux qui conviendroient pour la diversité des travaux et pour ceux

qui sont utiles tant pour le besoin de nos colonies françoises de l'Amérique que celles du Canada ; l'abondance procure toujours un avantage au public et un bien considérable au commerce en général.

3^o) [Les fermiers]

Que les marchands et les entrepreneurs qui se servent de fers étrangers pour la construction des vaisseaux et pour d'autres ouvrages peuvent employer au même usage ceux du Royaume puisqu'il y en a dans plusieurs provinces d'une aussi bonne qualité que ceux que l'on tire d'Espagne, de Suède, de Norwège et d'ailleurs.

[La chambre de commerce]

Si la qualité des fers surtout d'Espagne ne surpassoit pas celle de ceux qui se fabriquent en France, pourquoi toutes les villes maritimes de ce royaume en tireroient-elles ? L'anglois, l'hollandais y ont recours également pour la

construction des vaisseaux. Il faut donc qu'ils reconnoissent comme nous qu'ils sont toujours supérieurs en qualité ; Quant aux fers de Suède, Norwège et autres lieux ils ont été reconnu de tous temps pour surpasser toutes sortes de fers en leur fabrication, par les proportions des qualités.

L'ouvrier les préfère, y trouvant sa commodité pour l'employer, ce qui tourne au profit du particulier par la moins valeur des façons.

A l'égard de ceux des forges de France, on peut dire qu'il ne s'en consomme presque point en cette ville, si ce n'est de ceux de Bretagne et de l'Anjou, propres à la clouttrie, desquels il peut se consommer environ six à sept mille quinteaux.

Il arrive souvent qu'on a recours à l'étranger pour pareil fers surtout dans le tems de sécheresse parce que les forges de la Bretagne et de l'Anjou ne peuvent pas travailler, et que les fers qui s'y trouvent fabriqués alors, les maîtres de forge les portent à de si hauts prix que sans le secours de l'étranger, on les payeroit une moitié au-delà de leur juste valeur.

Vocabulaire *

Les figures 17, 18 (planches extraites du cours de d'Aviler) et 243 (dessin coté d'une grille de chapelle de Saint-Michel - P.J.N° 5b) nomment les éléments constitutifs des portes et grilles, balcons, rampes d'escalier : montants, traverses, panneaux, pilastres, couronnements, plate-bandes, vantaux, etc.

Acier : fer en composition avec du carbone (0,2 à 2 %). Plus généralement, antérieurement au XIXe siècle, fer affiné au feu de forge (purifié, rendu plus fin).

Agrafe : ornement relevé et ciselé qui semble agraffer les moulures.

Anse de panier : contour formé de deux enroulements opposés qui forment l'anse de panier et en ont pris le nom.

Arcades : contours formant un fer à cheval ; balcons et rampes en arcades, arcades sur rouleaux ou arcades haut et bas.

Artichauts : chardons de fer qui se mettent sur des pilastres, des barrières.

Balustrade : clôture à hauteur d'appui formée de balustres ; la généralisation de leur emploi par l'architecture classique entraîne l'extension du terme à tout garde-corps.

Balustre : petit support vertical habituellement composé d'un socle, d'un corps, d'un col, d'un chapiteau ; il est généralement circulaire, mais peut être également carré ; forme en poire, double poire, en gaine : variantes.

Barre de trémie : dites barres *bretemies* dans les statuts bordelais ; barre de soutien des foyers de cheminée.

Bascule : levier retenu en son milieu par une goupille qui est rivée sur une platine et qui porte à ses deux bouts deux verges de fer. Ferrure à bascule des armoires bordelaises.

Bec de cane : petite serrure sans clef qui s'ouvre avec un bouton.

Besnardes (serrures) : peuvent s'ouvrir avec la clef soit en dehors, soit en dedans de la chambre. **Clefs besnardes** : clef dont la tige est pleine, non forée.

Bigorne : nom des pointes qui terminent les deux bouts des enclumes ; par extension, enclume à bigorne.

Bigorner : forger un morceau de fer et l'arrondir en forme d'anneau sur la pointe de la bigorne.

Boucles : en serrurerie ou fonderie, ce sont ces anneaux ronds de fer ou de bronze qui sont attachés aux portes cochères, et qu'on tire avec la main pour les fermer ; peuvent être riches de moulures ou de sculptures.

Boucles (de) gibecière : nom donné à ces heurtoirs si bien travaillés qu'on voit aux portes cochères.

Bouterolle : garniture de la serrure destinée à l'empêcher d'être crochétée ; la fente pratiquée entre la tige et le panneton de la clef, destinée à la recevoir.

Bouton : ce qui sert de main pour ouvrir et fermer ; à olives, ronds, plats, à coulisse...

Brazer : unir deux pièces de fer avec du cuivre (soudier).

Brunissoir : morceau d'acier trempé très dur et poli dont on se sert pour fourbir ou briller le fer poli (exemple : le *riflard*).

Burin : espèce de ciseau à deux biseaux qui sert à couper le fer froid.

Carillon : petit fer carré (moins de 9 lignes). Au delà, fers carrés ou *quarillon*.

Carreau : grosse lime carrée.

Chardons : ouvrages de fer terminés par un grand nombre de pointes qui se présentent en tous sens pour empêcher qu'on ne passe à côté des grilles.

Chaud : action de faire chauffer suffisamment le fer pour être forgé.

Le degré de température atteint se repérait à la couleur prise par le métal sous l'action du feu de forge, d'où les appellations chaude couleur de cerise, couleur d'eau, etc.

Clef : on y distingue trois parties principales, l'anneau, la tige et le panneton. **Clef forée** : dont la tige est percée pour recevoir une broche. **Clef à bout** : dont la tige est terminée par un bouton.

Corroyer le fer : préparation qui consiste à le battre sur l'enclume pour l'améliorer.

Couplet : fermeture en charnière composée de deux ailes en queue d'aronde ou droites, assemblées par une charnière que traverse une broche. **Briquet** : assemblé par deux broches et deux anneaux.

Couverture d'une serrure : plaque de tôle que l'on place parallèlement au palâtre, cachant toutes les parties de l'intérieur.

Crapaudine : morceau de fer percé d'un trou qui recoit l'extrémité d'un pivot support d'une porte ou d'un contrevent.

Console : support galbé en S comprenant généralement des volutes, et l'ornement qui en est dérivé.

Culot : ornement en forme de calice d'où jaillit une (ou plusieurs) tige(s) de rinceaux.

Dards : tiges pointues placés sur une grille ou porte de fer pour servir de défense.

Dents (ou rateaux) : fentes du museau du panneton de la clef.

Emboutir : battre la tôle à froid sur de petites enclumes nommées *tas* et à l'aide de petits marteaux, lui faire prendre différents contours et la relever en bosse.

Enlever une clef : la forger.

Espagnolette : au XVIIIe, pièce de fermeture de fenêtre.

Étampe : morceau d'acier dans lequel on creuse des moulures, et qui formant comme une matrice, sert à les imprimer sur le fer rougi au feu (l'estampage est une autre forme de matriçage à froid).

Etoquiaux : petites cneilles de fer qui servent à porter, soutenir ou arrêter d'autres pièces plus considérables.

Fer : métal malléable et ductile, communément répandu ; il se travaille à chaud comme à froid ; fond à 1500° environ. **Fonte** : alliage de fer et de carbone (2 à 5 %). **Gueuse** : gros lingot de fer fondu de figure triangulaire, tel qu'il sort des grands fourneaux.

Feuille d'eau : ornement simple forgé à chaud, plus épais que les autres ornements, ou embouti.

Fiche : élément d'articulation des vantaux de menuiserie, dont l'aileron est enfoncé (lardé) dans le bois comme un tenon (à broche, à vase, à nœud, à chapelet).

Flamme : ornement en forme de tige ondulée (flammes et dards).

Fléau : en serrurerie, fermeture ordinaire d'une grande porte cochère ; barre de fer articulée en son centre dont le mécanisme se complète généralement d'une serrure à obronnière blocante.

Fleurion : ornement en forme de fleur stylisée.

Fourbir : brunir ou donner du brillant avec un brunissoir ou de la pierre de sanguine.

Gâche : morceau de fer sous lequel passe le pêne de la serrure. **Gâche encoisonnée** : de fer battu, comme le palâtre et la cloison de la serrure.

Garnitures ou Gardes : toutes les pièces de fer qu'on met dans les serrures et qui doivent entrer dans les fentes, entailles ou dents faites au panneton de la clef.

Graines : sur un fer rond ou tige, série de petits renflements sphériques réalisés à l'étampe.

Grecque ou guillochis : ornement inspiré d'un ruban plié à angle droit, qualifié parfois d'enroulement carré, caractéristique du style Louis XVI (d'origine effectivement antique).

Griffes : pièces de fer recourbées, servant à en fixer d'autres dans une situation requise, ou à les reprendre. Elles servent à contourner le fer en volutes ou autrement et font partie de l'équipement du serrurier-ferronnier.

Grille : ouvrage de serrurerie qui ferme un endroit sans interrompre le jour ; il y en a de simples, d'ornées par les contours du fer, ou par des entrelacs, rinceaux, consoles, palmettes, etc.

Jour : espace vide au milieu d'un escalier.

Là : terme de serrurier ; lorsque le fer est chaud, pour appeler les compagnons à venir frapper, le serrurier dit *Là...*

Lien : pièce qui assemble les rouleaux des grilles dans les parts où ils se touchent, et fait solidité et ornement aux panneaux. Les *liens à cordons* s'éclatent, en quatre pièces. **Collier** : lien simple.

Limon : partie de l'escalier qui supporte les marches du côté du vide.

Linteau : barre de fer mise en haut des portes de fer.

Loquet : fermeture sans serrure mise aux portes (loquet à bouton, à la capucine, poucier, à vrille) ; **loqueteau**.

Mandrin : pièce en forme de pointe destinée à percer à froid ou à chaud.

Mantonnet : pièce qui sert à recevoir le bout des loquets.

Marteau : instrument du serrurier lui servant à mettre en forme ; marteau de devant, à panne, à traverse, à bigorner, à tête plate...

Moule : les serruriers appelleraient de ce nom une sorte de patron d'acier qui leur sert à découper des rosettes, des entrées de serrures, des platines...

Museau d'une clef : évasement au bout du panneton, dans lequel sont pratiqués les dents ou rateaux.

Nœud : divisions rondes et percées des charnières ou fiches à chapelet.

Noyau : enroulement central et resserré d'une (ou plusieurs) volute(s).

Obronnière (ou encore aubronnière) : bande de fer à charnière attachée au couvercle d'un coffre(-fort), à laquelle est attaché un *obron* (ou aubéron), pièce de fer percée par le milieu et dans laquelle on fait aller le pêne de la serrure par le moyen d'une clef. cf. *morillon*, morceau de fer plat servant à fermer les coffres avec des cadenas.

Palâtre (ou palastre) : c'est la pièce de fer, ou la boîte de tôle qui couvre toutes les garnitures d'une serrure, et contre laquelle sont montés et attachés tous les ressorts nécessaires pour une fermeture. Un des côtés où est percée l'ouverture du pêne s'appelle le *rebord*, les trois autres côtés se nomment les *cloisons*.

* Établi à partir des traités anciens de l'Art de Serrurerie, des travaux d'A. France-Lanord (*Jean Lamour*) et C. Arminjon (*Métiers d'Art*, avril 1982).

Le foncet (ou la couverture) : est une plaque de tôle qu'on place parallèlement au palâtre, et qui cache toutes les parties de l'intérieur d'une serrure. Plusieurs garnitures sont attachées à la couverture.

Palmette : motif végétal stylisé d'origine antique, présentant les contours de feuilles ou pétales disposées en éventail en nombre impair. Très employé en ferronnerie à partir de la Régence.

Panneton : partie de la clef où sont les dents

Paumelles : gonds qu'on met aux portes légères, sorte de fiches ordinaires (il semble que l'aile soit posée sur le bois et non lardée).

Pêne (ou pèle) : morceau de fer dans la serrure que la clef fait aller et venir ; pêne en bord, à demi-tour (repoussé par un ressort sauf sous l'action de la clef qui l'ouvre), dormant, fourchu, à pignon...

Penture : morceau de fer replié en rond par un bout, pour recevoir le mamelon d'un gond, et qui est attaché sur le bord d'une porte ou d'un contrevent, sert à le faire mouvoir, l'ouvrir ou le fermer. Il sert également à renforcer les assemblages de menuiserie.

Perles (ou boules) : sphères percées traversées par une rivure, placées entre deux pièces d'ornement pour détacher leur contour.

Pertuis : forte garde mise aux planches des serrures ; forure correspondante des clefs (en cœur, en rond, en trèfle, en croix de Saint-André, en étoiles, en M...). Ils n'ont aucune communication entre eux ni avec les bords du panneton.

Pilastres : montants à jour qu'on met de place en place pour décorer et rythmer les travées de grille avec des ornements convenables.

Planche : sorte de petit foncet des serrures bénardes.

Plate-bande : barre de fer plat étiré, moulurée aux deux bords dans une étampe ; se pose sur les barres d'appui des balcons, rampes.

Platine : petite plaque de fer façonnée, attachée à la menuiserie ; ciselée, à panache, de loquet, de verrou, etc.

Poinçon : outil pour percer à froid. Les serruriers sont, de tous les ouvriers, ceux qui en ont le plus. Egalement poinçons à emboutir, à relever (sortes de ciselets pour travailler le fer en relief).

Postes (frise de) : ornement suivant les contours de S couchés et dessinant des vagues stylisées (d'où sans doute le nom parfois donné de flots ou flots grecs).

Potée d'étain : broyée bien fin, sert à polir le fer.

Queue de poireau : ornement en fer de section circulaire qui porte des parties renflées et se termine par une volute.

Rinceaux : ornements qui représentent de grandes feuilles très allongées et à bords très découpés pour le serrurier. Plus généralement, enroulement feuillagé, thème d'origine antique repris par l'architecture classique.

Rose : ornement de tôle rond, ovale ou à pans ; rosette, ornement ciselé en manière de rose, qui se met sous le bouton d'une rose.

Rouet : garniture qui se met aux serrures pour empêcher qu'on ne les crochète, les panetons des clefs recevant les forures correspondantes, ouvertes sur les côtés des pannetons. Il en est de multiples sortes : en S, en bâton rompu, en trois ou quatre de chiffre, en fût-de-vilbrequin, avec pleine-croix, à faucillon...

Rouleau : fer roulé en volute ; faux-rouleau, barreau auquel on fait prendre ce contour, et qui sert à rouler les autres dessus.

Sanguine (ou pierre hématite) : on s'en sert pour polir le fer.

Serrure : composée d'un ou plusieurs pènes qui la ferment, d'un ressort (ou plusieurs) qui le(s) fait agir, un foncet qui couvre ce(s) ressort(s) ; un canon qui conduit la clef et plusieurs autres pièces renfermées dans sa cloison, avec une entrée ou écusson au-dehors. Serrures à bosse (pour les portes de cave), à clanches (de porte cochère), à deux fermetures, à houssettes, à pêne dormant, à ressort, à un pêne en bord, bénarde (qui s'ouvre des deux côtés), etc.

Tas : sorte de petite enclume, fichée dans la bigorne.

Tasseau de plomb : masse de plomb servant de support pour ciseler la relevure.

Tôle : fer mince ou en feuille, servant aux cloisons des serrures, aux platines, aux ornements en relief, emboutis ou ciselés, ou découpés à jour.

Tombeau : les grilles ou balcons à tombeau sont ceux dont le bas fait une saillie par un coude ou un arrondissement en console.

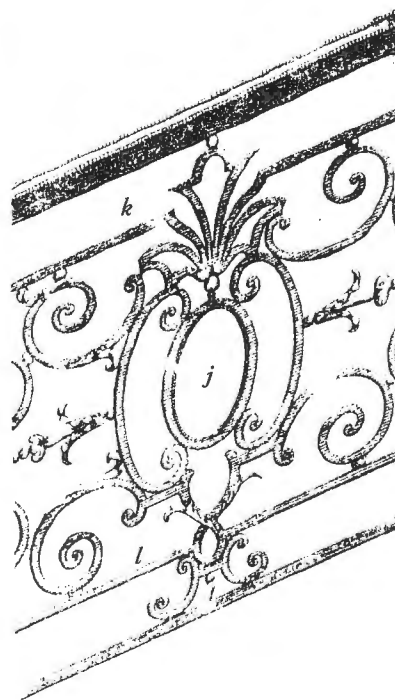
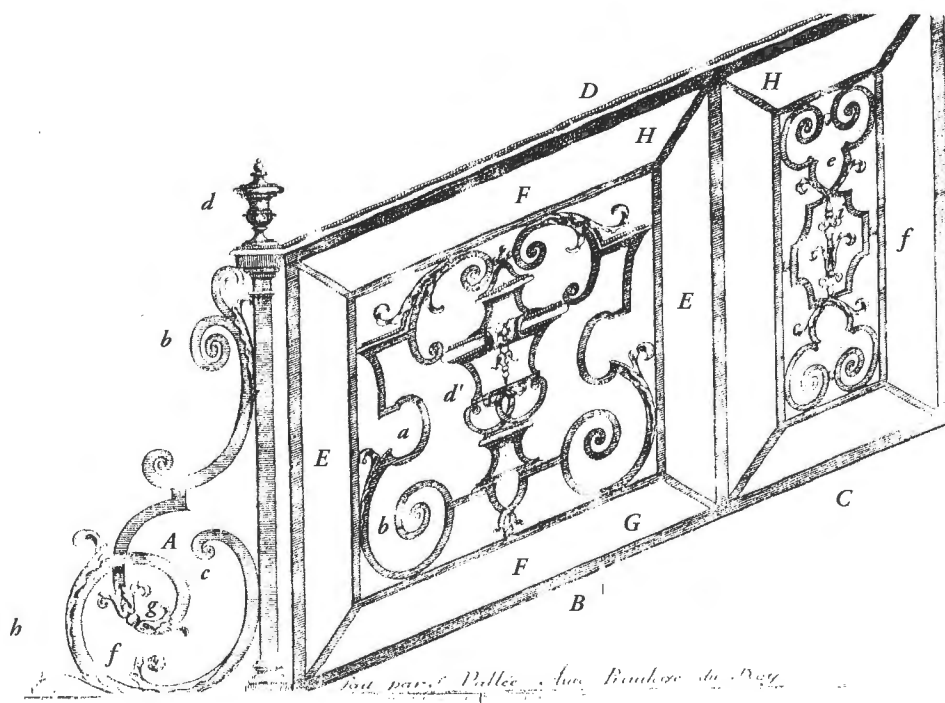
Tourillon : gros morceau de fer rond qui sert d'axe.

Tripoli : sorte de craie ou pierre tendre d'un blanc tirant sur le rouge, qui sert à polir.

Verrou : fermeture qu'on fait mouvoir dans des crampons sur une platine de tôle ; **targettes** : petits verroux ; verroux à panache, à pignons, plats,...

Volée : partie d'un escalier comprise entre deux paliers ou entre deux repos. Il peut y en avoir plusieurs pour gravir un étage.

Zigzag : terme désignant un dessin ondulé ou en bâton brisé (en chevrons) des barreaux.



- A Console de départ
- B Panneau
- C Pilastre
- D Main courante
- E Montants
- F Traverses
- G Sommier
- H Cadres à onglets

- a Contours en console
- b Volute ou rouleau
- c Noyaux
- d Vase de départ
- d' Contours en vases
- e Entrelacs royal
- f Perles de liaison

- g Culots
- h Feuilles d'eau
- i Graines
- j Médaille
- k Palmette
- l Fers en boucles

Bibliographie

Première partie : les recueils de modèles

Compte tenu de l'orientation de l'ouvrage, la première partie de la bibliographie a été consacrée à une ébauche de répertoire commenté des recueils de modèles, cours d'architecture et manuels utilisés par les anciens maîtres serruriers. On est mieux à même alors d'apprécier le rayonnement important de la serrurerie palatiale du temps de Louis XIV, par l'intermédiaire d'un support dont l'emploi devient alors systématique : la gravure. Ainsi l'avait pressenti le premier des ornementalistes français, J. Androuet du Cerceau, un siècle plus tôt, offrant aux artisans *des suggestions... pour éveiller leurs esprits et appliquer chacun en son art ce qu'il y trouvera en propre*.

Les notices sont classées chronologiquement, dans la mesure où la date de parution est connue. Elles s'appuient sur les travaux de D. Guilmar, L. Blanc, J.-P. Babelon, A.-M. Bruleaux, ainsi que sur la bibliographie du catalogue l'Art du fer en Europe, musée de Niort, 1984-1985. Des précisions sont apportées grâce aux *Comptes de Bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, de J. Guiffrey, Paris, 1881. La localisation des planches est indiquée quand cela est possible.

BN : Bibliothèque nationale.

BA : Bibliothèque des Beaux-Arts.

BAd : Bibliothèque des Arts décoratifs.

XVI^e siècle

Androuet du Cerceau (Jacques), *Modèles de serrurerie*, s. d. BA, BN, BAd.
Architecte et décorateur protestant d'origine orléanaise, il publie entre 1559 et 1579, ses recueils d'ornemaniste sont édités vers 1565.
21 pièces : clefs, écussons, targettes, potences...

XVII^e siècle

Les recueils de modèles ne proposent des exemples de ferronneries architecturales qu'à partir des années 1650.

Clary (Pierre), *Modèles divers de serrurerie*, 1614.

Pasquier de Focamberge, *Modèles divers de serrurerie*, 1625.

Jousse (Mathurin), *La fidelle Ouverture de l'art de Serrurier ou lon voit les principaux préceptes, Desseings et Figures touchant les expériences et opérations manuelles dudict Art. Ensemble un petit traité de diverses trempes. Le tout fait et composé par Mathurin Jousse de la Flèche. A La Flèche chez Georges Griveau*, 1627.

Réimp. H. Destailleurs, avec Notice historique, Paris, A. Levy, 1874. L. A. M. E. 1978.

L'exemplaire de l'édition de 1627 conservé à la Bibliothèque municipale de Bordeaux porte *Ex dono D. Cardose et uxoris*.

On y trouve des grilles de défense, supports d'enseigne, ferrures de puits... M. Jousse est un praticien enthousiaste venu à la théorie : il publie également une traduction en 1635, *La perspective positive de Viator latine et française ; le secret d'architecture... sur la stéréotomie* en 1642 (le privilège est de 1635) ; *Le théâtre de l'art de charpentier*. Toute son œuvre est publiée à la Flèche, il est lié avec les Jésuites, peut-être sous la protection du frère Martellange.

C'est le maître-livre des serruriers anciens pendant deux siècles.

Tacussé (Honorat), *Modèles divers de serrurerie*, Paris, 1630.

Portier (Jean), Une gravure, signée et datée 1631. BN, BAd

Matissart (Jean), Un dessin d'entrée de serrure.

BAd

Vers 1635 ; maître serrurier, rue du Plâtre à Paris dans le Marais, travaille en 1640.

Loriot (Aubert), *Différents portraits pour le serrurier nouvellement inventés*, 1652 et 1658.
7 et 12 planches. Entrées de serrure.

Martin (J. de), *Nouveau livre de dessins... ouvrages de fer... et la plupart ont été exécutés à Versailles, maison royale et à Paris, chez l'auteur, sur le quai de la Mégisserie*, s. d.

Guilmar lui attribue la serrurerie du Versailles de Louis XIII ; J.-P. Babelon penche pour une date voisine de 1655-60. Une grille d'entrée de château.

Brisville (Hugues), ou Briseville, *Diverses pièces de serrurerie inventées par Hugues Brisville, maître serrurier à Paris et gravez par Jean Berain*, à Paris, chez N. Langlois, rue Saint-Jacques, A la Victoire, 1663.
Réed. Quaritch's Reprint, Londres, 1888. BN
Suite de 16 planches dédiées à M. Longuet, grand Audiencier de France.
Comprend un portrait gravé de Brisville par Ladame, sur fond paysagé où se voient un balcon et une porte de jardin en fer ; une grille de château blasonnée et trois modèles de rampes.

Pierretz le jeune, *Livre nouveau de serrurerie inventé par Pierretz le jeune*, chez F. Poilly, 1666.

Sur 50 sujets gravés, 12 pièces de serrurerie : grandes grilles à couronnement, balcons et rampes, un départ de rampe sommé d'un vase de bronze, flanqué d'une console en aileron.

Parent possible du peintre graveur D. A. Pierretz, qui travailla avec Jean Marot.

Marot (Jean), *17 planches de serrurerie* (dans les œuvres de l'architecte, le petit et le grand Marot), s. d. (antérieur à 1679).

Architecte et graveur, fils d'un maître serrurier protestant, Girard Marot, mort en 1679. On y trouve la gravure d'une des grilles du château de Maisons, dont on lui a parfois attribué la paternité. Coll. Lesoufaché, BA, BAd

Davesne (Robert), *Livre de serrurerie nouvellement inventé par Robert Davesne, maître serrurier à Paris, rue des Marmouzaïs*, 1676. Dédicé à M. Bruant, architecte ordinaire des Bâtiments du Roi. Repris en 1687. BN, BA
Quatrain sur l'ouvrages par Claude Prieur : Entre tous les ouvrages que produict la nature, Je n'en é jamais veu un qui fust plus parfait.

La pointe du burin é les traits d'écriture ensemble n'ont forgé ce que Davesne a fait.

Compositions très intéressantes pour rampes, grilles et balcons.

On peut noter au passage que l'actuel musée de la serrurerie rue de la Perle à Paris est installé dans l'ancien hôtel de l'architecte dédicataire de cette suite.

Le Pautre (Jean), *Livre de Serrurerie inventé par Jean Le Pautre et gravé par Jacques*, Paris, s. d. Coll. Lesoufaché, BA, BN, Bibl. Versailles

Architecte, dessinateur et graveur, 1618-1682 ; son fils Jacques meurt en 1684.

Clôtures de chapelles, portes de chœur avec jubé et retable. 12 pièces de grilles, balcons, rampes d'escalier, entrées de serrure, clefs, marteaux et chenêts. Les grilles de la grotte de Thetis à Versailles (faites par le serrurier Mathurin Breton en 1666-1667), 1673.

Gautier (Pierre), *Divers ouvrages de balustrades, cloisons, panneaux et autres ornements pour les serruriers faits et inventés par Pierre Gautier, maître serrurier du Roy dans son arsenal des Galères à Marseille*, 1685. BN
16 pièces marquées P. G. Six autres marquées Jean Gautier (son fils ?).

Son travail est peut-être à mettre en rapport avec la présence de Pierre Puget, né à Marseille d'une famille de maçons ; celui-ci en 1656, « s'inspirant de son expérience de décorateur naval... conçut un balcon supporté par des Atlantes, dans le style de la décoration des poupes de navires » pour le portail de l'hôtel de ville de Toulon donnant sur la vieille Darse.

Bellin (Gilles de), 2 pièces mentionnées : 1686, grille des Prémontrés, rue Hautefeuille ; Balustrade de l'église Sainte-Anne, rue des Cordeliers à Paris. Se vend chez lui, rue Sainte-Marguerite, Faubourg Saint-Antoine. BN, BA

A rapprocher du Belin, serrurier travaillant à Versailles en 1680 et 1681 à des rampes d'escalier, consoles des lanternes de la Grande Ecurie, grille servant à clore la chapelle, et recevant 4 000 livres pour la croix de fer de cette même chapelle.

Mavelot (Charles), *Nouveau livre de Chiffres*, 1680.
Graveur ; ce recueil dessiné par un graveur de sceaux et cachets servira incontestablement aux serruriers à exécuter les médaillons chiffrés. (*Ornementistes du XVe au XVIIe siècle*, R.M.N. Paris, 1987).

D'Aviler (Charles-Augustin), *Cours d'Architecture*, Paris, 1691. Seconde édition, Amsterdam, 1694 ; entraîne une nouvelle édition à Paris, 1710. Réédité par Jombert en 1750.

Dictionnaire d'Architecture, Paris, 1693.

Architecte né à Paris en 1653, mort à Montpellier en 1701. Dessinateur sous la direction de Hardouin-Mansart à Versailles en 1688 ; Architecte des Etats du Languedoc de 1690 à sa mort, il est porteur d'un message académique parisien (A. Blunt), transmis encore après sa mort par le biais de l'impression et de la gravure.

Le *Dictionnaire* constitue le tome 2 du *Cours*.

Trois planches de serrurerie (44A, 65L, 65D), par Jean Dolivar, architecte et graveur originaire de Saragosse, neveu de Jean Lepautre, mort en 1692 : Rampes, appuis et balcons, Portes, montants et frises ; diverses pièces de menus ouvrages de serrurerie. Elles sont reprises par Ch. A. Jombert, *Répertoire des Artistes*, 1764, même si Dolivar est qualifié d'*artiste de talent médiocre*.

Tijou (Jean), *Nouveau livre de desseins inventé et dessiné par—*

A New Book of Drawings—, Londres, 1693.

Jean Tijou est sans doute un Huguenot ayant dû quitter la France après la révocation de l'Edit de Nantes. Il aurait trouvé refuge auprès de Guillaume d'Orange, comme Daniel Marot, et l'aurait suivi en 1687 en Angleterre. Il travaille à Hampton Court de 1689 à 1700, mais également pour d'autres châteaux : Chatsworth en 1688 par exemple, à la cathédrale de Saint-Paul en 1696. Il aurait quitté l'Angleterre en 1712. Louis Fordrin le réédite sans son nom avec le titre de *Livre de serrurerie de composition anglaise...*

Au tournant du XVIIe et du XVIIIe siècles

Vallée (Guillaume), *Divers Livres de Serrurie, et d'Ornement, faits par G. Vallée, Maître Serrurier à Paris, et Gravez par son fils, scavoir, Clotures, Balcons, Rampes, à Puits de Communion, Suspension, Chandeliers, Enseignes, Grille de feu, Boucle de Porte cochère, anneaux de Clefs, et de tout ce qui se fait dans la Serrurerie de différentes façons... Ils se vendent chez ledit Vallée, proche la porte de l'Eglise Saint-Etienne, attendant au tourneur chez les sœurs de charité*, s. d., mais sans doute antérieur à 1716.

Vallée (S. = Simon ?), *Divers livres de Balcons, Rampes, Appuis de Communion, Clotures, Suspensions, Chandeliers, Lustres, Pupitres, Porte-lampes, Enseignes, et Boucles, Faits par S. Vallée*, Paris, s. d. BN, BAd, Coll Lesoufaché, BA.

3 suites de 7, 10 et 12 pièces sont signalées par D. Guilmar ; l'adresse à laquelle se vendent les recueils peut changer : *rue Bordet* (près de la porte Saint-Marceau). Guillaume Vallée ne signe que deux ou trois modèles, (dont un repris à Bordeaux rue du Cancera) ; il est possible qu'il s'agisse du maître serrurier qui travaille à Versailles en 1684 aux balcons de la cour et à une rampe d'escalier, en compagnie de Simon Cohault et Simon Delobel. A la Surintendance, il travaille sous la direction de l'entrepreneur Gabriel en 1681. La publication des différentes suites s'échelonna de la fin du XVIIe siècle aux années 1715-1720. Sans doute l'ensemble fit forte impression, on s'en aperçoit en répertoriant les réalisations qu'elles inspirèrent et par le fait qu'une gravure fut reprise par l'*Encyclopédie* en 1771.

Sur la feuille de titre, deux clefs, dont les pannetons sont ajourés de fleurs de lys à gauche, de l'aigle à deux têtes à droite, résumant peut-être une double appartenance, française et germanique (Vallée d'origine lorraine ?).

Poilly (François de), *Nouveau livre de rampes d'Escaliers et Balcons*, Paris, chez de Poilly, s. d. BN

Sous ce titre, D. Guilmar signale deux suites de ce graveur éditeur né à Abbeville en 1622 ou 23, mort à Paris en 1693. Son frère Nicolas, graveur également, meurt en 1696.

Le Blond (Jean), *Pièces de serrurerie*, Paris, s. d. Coll. Lesoufaché, BA, BAd
Graveur, éditeur ; serait né en 1635 ou 1645, et mort en 1704 ou 1719.

Une suite de 10 pièces gravées toutes relatives à Versailles : portes et pilastres des grilles des petites écuries, de la cour, de l'avant-cour, balcons du 1er étage, Porte du grand escalier de Versailles.

Langlois (Nicolas), *L'Architecture à la mode, où sont les nouveaux dessins pour la décoration des bâtiments et jardins par les plus habiles architectes, sculpteurs, peintres, menuisiers, serruriers...* Paris, s. d. BN, BA

Marchand et éditeur d'estampes d'origine chartraine, rue Saint-Jacques fin XVIIe-début XVIIIe ; 2 volumes, repris par Mariette.

Nouveau livre de chenêts : grilles et balcons du château de Versailles, 22 planches.

Un Nicolas Langlois, serrurier, travaille à Versailles en 1693.

Hasté (Michel), *Dessins de serrurerie, grilles, supports d'enseignes, balcons, rampes, chenêts, dédiés à M. de Lespine, architecte des Bâtiments du Roi, gravés par F. Poilly*, s. d. Ancienne collection Bérard

D. Guilmar indique de lui 4 suites de 6 pièces de serrurerie, mais non signés ; la plupart des planches ne porteraient que Poilly. Les *Comptes des bâtiments du Roi* apprennent qu'un Hasté a travaillé à Clagny de 1676 à 1680, à des balcons de fer ; à Versailles, en 1680 à des portes et grilles à l'avant-cour et dans le jardin, puis en 1682. A Marly, Michel Hasté l'aîné fait grille et rampe d'escalier en 1685 ; puis en 1687 les grilles de clôture de l'Orangerie, et la balustrade de pilastres en gaines de Trianon-sous-bois en 1688.

L'architecte dédicataire est sans doute Nicolas Delespine, devenu maître général des bâtiments avant 1675.

On trouve parmi les planches qui lui sont attribuées le modèle de la rampe de fonte de l'escalier le Pelletier de Saint-Fargeau construit par Bullet.

Guérard (Nicolas), *12 pièces diverses pour portes cochères, bourgeoises, fermeture de chœur d'église, rampes et balcons, composées et gravées par Nicolas Guérard*, Paris, 1713.

BN, coll. Lesoufaché BA, BAd

Graveur et éditeur à Paris de 1670 à 1696 ; mais il y aurait eu également sous le même nom son fils et Marie Guérard.

Cette suite est signalée par D. Guilmar. L. Blanc sélectionne 22 pièces de composition de grilles, balcons et rampes d'escalier.

Bérain (Jean I), ou Bérain le Jeune,

Grave les planches du recueil de Brisville. 1663.

5 pièces de serrurerie, balcons, frises, grilles et chapiteaux. Né en 1640, mort en 1711 à Paris, graveur issu d'une famille d'arquebusiers lorrains de Saint-Mihiel, il commence par graver en 1659 des modèles pour les arquebusiers qui remportent un vif succès et sont réédités en 1667. En 1674, il devient dessinateur de la chambre du Roi et joue un rôle considérable dans l'évolution qui transforme le style Louis XIV pour le porter vers le XVIIIe siècle et le style de la Régence.

Marot (Daniel), *Nouveau livre de serrurerie, publié dans l'œuvre du Sr. D. Marot*, La Haye, 1703 — Repris à La Haye et Amsterdam en 1712.

Fils de Jean Marot, s'expatrie après la révocation de l'édit de Nantes.

XVIIIe siècle

Decker (Paul), Deux cahiers de grilles et portes (Gitter und Toren).

Cet architecte allemand — 1677-1713 — se fait le propagateur de l'arabesque à la française, calquée sur celle de Bérain.

De même, un autre Nurembergeois : J. J. Schübler.

Le Clerc (Sebastien), *Traité d'architecture avec des remarques et des observations très utiles pour les jeunes gens qui veulent s'appliquer à ce bel art*, Paris, chez P. Giffart, 1714. BN

Fils d'un orfèvre d'origine lorraine, Sébastien Le Clerc est graveur et dessinateur du Roi. Il grave des médailles pour

celui-ci en 1688 ; un Le Clerc serrurier figure sur les comptes de Versailles en 1693.

Traité publié en anglais à Londres en 1723 : *A treatise of Architecture with remarks and observations*.

Petites gravures pour grilles et balcons

Réaumur (René Antoine Ferchault de), *L'art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu*, Paris, Brunet, 1722. BN

Fordrin (Louis), *Nouveau Livre de Serrurerie contenant toutes sortes de grilles d'un goût nouveau... rampes, balcons inventez et composés par Louis Fordrin, Serrurier ordinaire des Bâtiments du Roy et de ses Monnayes*, Paris, 1723.

BN, BA

30 pièces gravées ; certaines sont reprises par l'*Encyclopédie* en 1771. Gilles, puis Alexis Fordrin sont serruriers à Versailles et surtout Marly : en 1680 pour la grille de l'avant-cour et 1681, 16 000 livres de travaux à la Petite Ecurie ; en 1688, les portes et grilles de Trianon ; également des rampes. Le second y travaille avec Michel Hasté l'aîné.

Il est possible que Louis Fordrin soit issu de cette lignée. De même un Louis Fordrin est chargé d'exécuter les dessins d'Oppenord pour les grilles clôturant les trois côtés du chœur de la cathédrale de Cambrai entre 1714 et 1721 (*B.S.H.A.* 1980, p. 191) Il ne serait pas impossible que le dessin ait inspiré Fordrin dans sa suite.

Fordrin (Louis), *Nouveau livre de serrurerie de composition anglaise contenant plusieurs dessins pour les maisons royales lesquels ont été exécutés à Londres. Se vend à Paris, chez le Sr. Fordrin et Ducange*. BN

Suite de 20 pièces, reprise de l'ouvrage de Jean Tijou, ou faut-il dire copie ? C'est une façon de procéder extrêmement courante à l'époque, graveurs allemands et anglais pillent les recueils français.

Mariette (Jean), *L'architecture française... A Paris, chez Jean Mariette, rue Saint-Jacques aux colonnes d'Hercule*, 1727. Coll. Lesoufaché, BA

3 volumes ; le premier contient 3 planches sur le chœur de Notre-Dame de Paris, le troisième la grille du château du Val, l'escalier de l'hôtel de Toulouse, des motifs de serrurerie et grilles.

Mariette (Jean), *L'architecture à la mode... A Paris, chez Mariette*, s. d. BN Bruxelles

Graveur, éditeur, mort en 1742. Reprise des suites éditées par Nicolas Langlois, dont celles de Brisville gravées par Bérain ; plus 18 pièces de *nouveaux desseins de serrurerie, dont plusieurs sont exécutés dans les édifices modernes de Paris*.

Crépy (Louis), *Grilles et balcons publiés par Crépy le fils, rue Saint-Jacques près Saint-Yves*, s. d. B N Bruxelles, Coll. Lesoufaché, BA
Graveur et éditeur ; aurait repris des pièces éditées par Guérard et Mariette.

Le temps du style chantourné

Oppenord (Gilles-Marie), 1672-1742.

Architecte et dessinateur ; il donna de très nombreux dessins de belle qualité ; gravés par Huquier, ils sont réunis dans *le grand, le moyen et le petit Oppenord*.

Le dessin des grilles de chœur de Cambrai donné en 1719 semble perdu ; une gravure reproduit la façade des autels et principale entrée de chœur de l'église cathédrale de Meaux. Il est actif également à l'église Saint-Sulpice. Formé chez J. Hardouin-Mansart, il étudie huit ans en Italie et on trouve trace dans son œuvre de deux tendances, l'une issue du classicisme, l'autre du baroque italien.

Fontaine (Jacques Valentin), *Livre de différents couronnements de Serrurerie, Dédié à Messire Jules Robert de Coste...* Paris, Veuve F. Chéreau. s. d.

Nouveau Livre d'Etudes et Principes de Serrureries, dédié aux compagnons et apprentifs de la profession... Paris, F. Chéreau, s. d. coll. Lesoufaché BA

Serrurier du Roi aux Gobelins, et graveur. D. Guilmarde date autour de 1740. 12 et 6 pièces.

Huquier (Jacques-Gabriel), le père, *Nouveau Livre de Serrurerie contenant 60 planches remplies de plusieurs pensées pour tous les différents ouvrages qui s'y exécutent, inventé, gravé, et mis au jour par Huquier, etc.* Paris, s. d. Balcons, rampes d'escalier, grilles, exemplaires du rocaïlle.

Graveur et marchand d'estampe (1695-1772), travaille sans doute avec son fils (1725-1805). Déjà actif vers 1720.

Certaines planches pourraient être attribuées à Meissonnier et Oppenord ; 12 des planches sont copiées par l'anglais J. Jores.

Cuvilliers (François de, père), *Livre de serrurerie nouvellement inventé par— ; gravé par Lespilliez*, s. d. Coll. Lesoufaché, BN

Architecte de la cour de Bavière, mais formé par R. de Cotte. 2 suites de 6 pièces, entre 1745 et 1756. Très marqué par le rococo germanique.

Briseux (Charles-Etienne), *L'art de bien bâtir les maisons de campagne*, Paris, chez Pault père, 1743.

26 planches de pièces de serrurerie, représentatives du rocaïlle. Un article de la serrurerie par rapport à la décoration.

Repris dans *Dessins de menuiserie, de serrurerie, etc... propres à la décoration intérieure et extérieure des appartements par le sieur Briseux*, 1743. Paris, Guérinet, 1889. *Traité du Beau essentiel dans les Arts*, Paris, chez Chéreau, 1752.

4 planches de serrurerie ; rampes d'escalier.

Blondel (Jacques-François), *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général* [Petit Blondel], 1737.

Serrurerie dans le 2e volume, de style chantourné. *Nouveau livre des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1767.

Serrurerie : 7 planches, 3 planches de l'invention d'Huquier et d'Oppenord, gravées par Charpentier. *Cours d'architecture*, Paris, 1771-1777.

Balcons, rampes et grilles de serrurerie.

Architecte célèbre, 1705-1773 ; représentatif du style chantourné en décoration.

Jombert (Ch.-A.), *Répertoire des Artistes*, Paris, 1764.

Rééd. Ch. Massin, Paris, s. d.

Reprend d'Aviler, Langlois, Mariette...

Duhamel du Monceau (H. L.), *Art du serrurier*, Paris, Imp. L. F. Delatour, 1767.

Entreprise de publication des travaux de M. de Réaumur, complétée et réorganisée, à l'aide d'un serrurier parisien, M. Durand, demeurant à Saint-Victor, et d'un maçon fils d'un maître serrurier établi près de Saint-Etienne-du-Mont, M. Gérard. Un certain nombre de planches avaient été gravées pour M. de Réaumur avant 1720, et paraissent donc anachroniques.

Lamour (Jean), *Recueil des ouvrages en serrurerie que Stanislas le Bienfaisant, roy de Pologne, duc de Lorraine et de Bar a fait poser sur la Place Royale de Nancy, à la gloire de Louis le Bien-Aimé, composé et exécuté par Jean Lamour, son serrurier ordinaire. Colin sculps.* Paris, chez Lévy, 1767. BN

Fils d'un maître serrurier, 1698-1771. A étudié à Paris, s'établit en 1720 et succède à son père comme serrurier ordinaire de la ville de Nancy. Sa carrière et son œuvre ont été étudiées par A. France-Lanord, Nancy, 1977.

Babel (P. E.), 12 pièces de serrurerie. anciennement coll. Foulc orfèvre, graveur, mort en 1770. Balcons, rampes, grilles.

Babin, *10 livres de serrurerie, chez la Vve chéreau*, s. d. Anciennement coll. Carré

4 livres de balcons, 1 de rampes ; graveur d'ornement, actif à Paris vers 1750.

Serrurerie néo-classique

Neufforge (Jean-François de), Portes en serrurerie, rampes et balcons, dans le 5e volume, Paris, 1763.

Supplément, 1772. 14e jusqu'à 17e cahiers : grilles, portes, balcons, et rampes de serrurerie. BN Sculpteur, architecte, graveur. Ouvrages représentatifs du style Louis XVI.

Desbœufs de Saint-Laurent, 3 cahiers de pièces de serrurerie. Couronnements de grilles, gravés par Pelletier, Paris, chez le Père et Avaulez.

Architecte ; cité par D. Guilmarde et daté 1765.

anciennement coll. Cremer

Boucher (Jules-François), dit Boucher fils

4 cahiers de serrurerie. Grilles pour chapelles ; grand balcon à la moderne, balcons plus simples ; grandes grilles.

A Paris, chez le Père et Avaulez, marchand d'estampes rue Saint-Jacques, A la ville de Rouen. Anciennement coll. Foulc

Architecte et graveur, 1736-1781. Cité par D. Guilmarde.

Moreau (P.), *1er cahier de nouveaux balcons dessinés par Moreau, et gravé par Juillet*. Anciennement coll. Carré

Une suite de 6 pièces numérotées. Cité par D. Guilmarde. Ce graveur aurait travaillé à Paris vers 1772.

Forty (Jean-François), *Premier, deuxième, troisième livre de serrurerie*. Coll. Lesoufaché, BA

Graveur et ciseleur, aurait travaillé à Paris entre 1775 et 1790. Cité par D. Guilmarde.

Lalonde (Richard de), XXIVe cahier. Serrurerie. Heurtoirs.

XXVe cahier. Entrées de serrures et boutons à l'usage des portes et meubles.

XXVIe cahier. Anneaux de clefs, verrous et targettes pour meubles.

Se vend chez Chéreau. Coll. Lesoufaché, BA

Décorateur et dessinateur propagateur de l'arabesque légère vers 1780.

Salembier, 4 pièces de divers motifs de serrurerie. Impostes et couronnements. Anciennement coll. Bérard Célèbre dessinateur et graveur spécialiste de l'arabesque Louis XVI légère. Cité par D. Guilmarde.

Bonhomme, *Livre de différents balcons*, Paris, chez Crépy, 1775. (6 pièces).

1er, 2e et 3e cahiers de serrurerie inv. et dess. par B. en 1777.

3 suites de 6 pièces, cité par D. Guilmarde. Anciennement coll. Foulc

Bonhomme est maître serrurier à Paris en 1775.

Caillouet, 4 suites de 6 pièces ; s. d. coll. Lesoufaché, BA 1er cahier de serrurerie — Balcons.

2e cahier de serrurerie — Grilles d'hôtels et jardins.

3e cahier de serrurerie — Grilles d'église, appuis de communion.

4e cahier de serrurerie — Rampes (à deux dessins par feuille).

Dessinateur, cité par D. Guilmarde.

Parent (Aubert), *Cahier de balcons dans le nouveau goût, composé et dessiné par Aubert en 1788—chez Chéreau*. coll. Lesoufaché, BA

Dessinateur cité par D. Guilmarde.

Le travail du peintre est associé à celui du serrurier.

Watin, *L'Art du peintre, doreur, vernisseur. Nelle édition revue corrigée et considérablement augmentée*, Liège, de Boubers, 1778. 1ère édition Liège, de Boubers, 1766. Réimp. Paris, Léonce Laget, 1980.

Dictionnaires — Encyclopédies

Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des

Arts et des Métiers par une Société des Gens de Lettres, mis en ordre et publié par M^{rs}, Neufchastel, chez Samuel Faulche et Cie, 1765.

Tome Quinzième (p. 118-119) : Serrurerie - Serrurier.

Recueil de Planches sur les Sciences, les Arts libéraux et les Arts Mécaniques, avec leur explication, Paris, Briasson, 1771.

9e volume — 57 planches — Serrurier — J. R. Lucotte del.

Encyclopédie Méthodique, ou par ordre de matières — par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes. Précédée d'un vocabulaire universel, servant de table pour tout l'ouvrage, ornée des portraits de MM. Diderot et d'Alembert, premiers éditeurs de l'Encyclopédie.

Arts et Métiers mécaniques, Tome VII — *Art du serrurier* p. 361-474 ; Explication suivie des 35 planches expositives de l'art de serrurerie pp. 475-489 ; Vocabulaire p. 490-528. Chez Panckoucke, libraire à Paris, 1790.

Recueil de planches de l'Encyclopédie, par ordre de matières, tome IV — 35 planches expositives de l'Art de Serrurerie. Panckoucke, Paris, 1785.

Encyclopédie Méthodique... Architecture, par M. Quatremère de Quincy, 3 vol. Paris, Panckoucke, 1788-1820.

XIXe siècle

Hoyau, *L'Art du serrurier, comprenant les moyens de reconnaître les qualités des matières premières, les meilleures dispositions des outils propres à l'exécution des différents ouvrages et la manière de faire les principales opérations de cet art...*, Paris, Bance, 1826.

Hoyau et Bury, *Modèles de serrurerie, choisis parmi ce que Paris offre de plus remarquable sous le rapport de la forme, de la décoration et de la sûreté, accompagnés des détails qui doivent en faciliter l'exécution, et suivis d'un abrégé de l'art du serrurier... le tout accompagné d'exemples gravés géométriquement d'après les descriptions de MM. Bury et Hoyau*, relié au volume précédent, Paris, Bance, 1826.

Monnin (J. J. L. G.), *Traité de serrurerie, contenant l'indication des moyens de reconnaître les qualités du fer, les procédés que l'on emploie pour le travailler au marteau, à la lime, à l'étau et à la mécanique ; la description des outils propres à l'exécution des ouvrages de serrurerie pour le bâtiment, celle d'un grand nombre de ces ouvrages destinés à la solidité, à la sûreté des constructions, à la clôture de leurs bois et à la commodité de leurs escaliers*, Paris, chez Jean, marchand d'estampes, 1828.

Berthaux (L.), *Le parfait serrurier ou Traité complet des ouvrages faits en fer*, Paris, Dijon, chez l'auteur, 1841.

Reprises et recueils modernes

Briseux, *Dessins de menuiserie, de serrurerie par le Sr Briseux*, Paris, A. Guérinet, s. d. (réimp. de l'ouvrage de 1743, sans doute 2e moitié du XIXe).

Daly (César), *Motifs divers de serrurerie*, 2 volumes — I. serrurerie ancienne — II. serrurerie moderne. Paris, Ducher, s. d.

Destailleurs (H.), *Recueil d'estampes relatives à l'ornementation des appartements aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, Rapilly, 1871. (pl. 57 : une rampe de Moreau, rocaïlle.)

Motifs de serrurerie extraits de publications diverses, Paris, Vve Morel, 1874.

Guilmarde (D.), *Les maîtres-ornemanistes*, Paris, Plon, 1880.

Blondel (J. F.) et Briseux (C. E.), *Motifs de ferronnerie ancienne des XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Ch. Massin éd. Librairie Générale des Arts Décoratifs, s. d.

La Ferronnerie française au 17e et 18e siècle, Paris, Vve Ch. Schmidt ed., s. d.

Jessen (P.), *Der Ornamentstich*. Berlin, Verlag für Kunstwissenschaft G.M.B.H., 1920.

Contet (F.), *Documents de Ferronnerie ancienne — Époque Louis XV et Louis XVI*, 5 vol. Paris, F. Contet, 1911-1913.

Contet (F.), *Documents de Ferronnerie ancienne — Du XIIe au XVIIIe siècle*, 7 vol. Paris, F. Contet, 1925.

Blanc (L.), *Le fer forgé en France aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Van Oest, 1928.

Blanc (L.), *Le fer forgé en France — La Régence : aurore — apogée — déclin*, Paris, Van Est, 1930.

Blanc (L.), *La ferronnerie à Bordeaux*, Paris, l'auteur, s. d. (vers 1923)

Harris (J. F.), *English Decorative Ironwork from contemporary source Books. 1610-1836*, Londres, Alec Tiranti Ltd., 1960.

Seconde partie

Liste des abréviations

A.D.Gir. Archives départementales de la Gironde.
A.M.Bdx. Archives municipales de la Ville de Bordeaux.
A.H.G. Archives historiques du Département de la Gironde.
B.S.H.A.F. Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français.
N.A.A.F. Nouvelles Archives de l'Art français.
R.H.B. Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde.
B.M.S.A.B. Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux
S. A. B. devenu Société Archéologique de Bordeaux,
R.A. B. puis Revue Archéologique de Bordeaux.

Documents d'Archives

Archives départementales

Ont été consultés avec profit essentiellement les dossiers des séries suivantes :

Série C : Embellissements de Bordeaux, rôles d'imposition, etc...

Série G et H, et Suppléments :

Edifices religieux (Comptes, Registres de délibérations...)

Série 3E : Minutes notariales (contrats, sommations, etc...)

Série B : Sacs à procès...

Série Q : Enregistrement (Actes, Sous-seing privés, Tables...)

Série Z : Documents figurés.

Archives municipales

Série BB : Délibérations de la Jurade.

Série CC : Comptes de la Ville.

Série DD : Urbanisme, Bâtiments...

Série GG : Etat-Civil

Série HH : Corporations ; le dossier « serrurier » est pratiquement inexistant.

[La table d'équivalence entre l'ancienne numérotation des dossiers, cités par L'héritier, Védère..., et celle actuellement utilisée se trouve sur fiches à la fin du fichier des Comptes de la Ville].

Architecture ; ouvrages généraux

Babelon (J. P.), *Histoire de l'architecture au XVIIe siècle*, Rapports de conférences, E. P. H. E., Paris, 1974 et 1975.

Babelon (J.-P.), *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991.

Babelon (J.-P.) dir., *Le Marais, mythe et réalité*, Paris, C.N.M.H., 1987.

Beauvalot (Y.), *Dijon, Palais des Etats*. Lyon, Lescuyer, 1965.

Bergot (F.), *Une œuvre de Jacques Gabriel — L'hôtel de Ville de Rennes*, Rennes, Imp. Oberthur, 1963.

Blanchard (A.), *Les ingénieurs du Roy de Louis XIV à Louis XVI*, Montpellier, 1979.

Blunt (A.), *Art and Architecture in France — 1500-1700*, Penguin Books, Pelikan History of Arts, Londres, 1953.

Blunt (A.), *Philibert de l'Orme*, Paris, Julliard, 1958.

Bottineau (Y.), *L'art d'Ange-Jacques Gabriel à Fontainebleau (1735-1774)*, Paris, E. de Boccard, 1962.

Bourget (P.), Cattai (G.), *Jules Hardouin-Mansart*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1960.

Braham (F.) et Smith (P.), *François Mansart*, Londres, A Zwemmer, 1973.

Charageat (M.), *L'art des jardins*, Paris, P.U.F. (Les 9 Muses), 1962.

Charageat (M.), «La Nymphée de Wideville et la Grotte du Luxembourg», *B.S.H.A.F.* 1934.

Christ (Y.), *Eglises parisiennes*, Paris, Ed. Tel, 1947.

Coste (J.P.), *Aix-en-Provence et le Pays d'Aix*, Edisud, 1981.

Courajod (L.), «1713, Lettre de cachet relative à l'exécution du vœu de Louis XIII à Notre-Dame de Paris», *N.A.A.F.* 1873.

Dacquain (M.), Santelli (M.), Black (Ph.), Juttet (F.), *Regards sur Chambéry*, Chambéry, GDMS éditions, 1991.

Delumeau (J.), *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, P.U.F. 1971.

Deshairs (L.), *Dijon — Architecture et Décoration aux 17e et 18e siècles*, Paris, Lib. des Arts Décoratifs, Calavas, s. d.

Deville (A.), *Comptes de dépenses de la construction du Château de Gaillon*, Paris, Imp. Nationale, 1850.

Le 18e siècle français, Coll. Connaissance des Arts, Paris, Hachette, 1956.

Dobler (H.), *Les écoles d'Architecture et d'Art décoratif des 17e et 18e siècles à Aix*, Marseille, Ed. Vega, 1910.

Dop (P.), *L'Eglise de Saint-Jean de Luz*, Société des Sciences, Lettres, Arts et Etudes régionales de Bayonne, 1932.

Eriksen (S.), *Early neo-classicism in France*, Londres, Faber & Faber, 1974.

Fels (Comte de), *Ange-Jacques Gabriel, 1er architecte du Roi*, Paris, Emile Paul, 1912.

Les Gabriel, ouvrage collectif présenté par M. Gallet et Y. Bottineau, Paris, Picard, 1982.

Gallet (M.), *Demeures parisiennes. L'époque Louis XVI*, Paris, Le Temps, 1964.

Gallet (M.), *Ledoux et Paris, Cahiers de la Rotonde n° 3*, 1979, Paris.

Gloton (Jean-Jacques), *Renaissance et Baroque à Aix-en-Provence*, Rome, Ecole française de Rome, 1979.

Grimal (P.), *L'art des jardins*, Paris, P.U.F., 1954.

Guérinet (A.), *L'œuvre de Lepautre*, Paris, Librairie d'Art Décoratif, s.d.

Guiffrey (J.), *Comptes des Bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, 5 vol, Paris, 1881-1901.

Guiffrey (J.), *Grottes d'appartement commandées à l'architecte Jean Marot pour le Château de Saint-Germain par Mlle de La Vallière et Mme de Montespan (1669)*, N.A.A.F., 1877-1878.

Hauteœur (L.), *Art et artisans de France au temps de Louis XIV*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1967.

Hauteœur (L.), *Les jardins des dieux et des hommes*, Paris, Hachette, 1959.

Hauteœur (L.), *Histoire de l'architecture classique en France*, Tomes I, II, III et IV, Paris, A. Picard, 1943-1957.

Herluison (H.), *Actes d'Etat-civil d'Artistes français*, Orléans, l'auteur, 1873.

Josephson (R.), *L'architecte de Charles XII, Nicodème Tessin, à la Cour de Louis XIV*, Paris, Van Est, 1930.

Jusselin (M.), «Projets pour la transformation du chœur de la Cathédrale de Chartres au XVIIIe siècle», *Bulletin Monumental*, 1929.

Kalnein (W.G.), Levey (M.), *Art and Architecture of the eighteenth century in France*, Londres, Harmondsworth, Penguin Books, Pelikan History of Art, 1972.

Kimball (F.), *Le style Louis XV — Origine et évolution du rococo*, Paris, Picard, 1949.

Laborde (marquis L. de), *Les comptes des Bâtiments du Roi — 1528-1571*, 2 vol., Paris, J. Baur, 1880.

Laprade (A.), *Croquis*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1942-1950, 3e Album, Région du Midi, 1950.

Laprade (A.), *François d'Orbay, architecte de Louis XIV*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1960.

Laulan (R.), *L'Ecole Militaire de Paris*, Paris, Picard, 1950.

Lavedan (P.), *Histoire de l'Urbanisme*, Paris, H. Laurens, 1926-1952, 3 vol. dont *Renaissance et Temps Modernes*, 1941.

Le Moël (M.), *L'architecture privée à Paris au Grand siècle*. Paris, 1990.

Liste des Artistes et Artisans employés à l'embellissement des Châteaux royaux... de 1605 à 1656, N.A.A.F., 1872.

Lelièvre (P.), *L'urbanisme et l'architecture à Nantes au XVIIIe siècle*, Nantes, Lib. Durand, 1942.

Magne (E.), *Le Château de Marly*, Paris, Calmann-Levy, 1934.

Mahieu (B.), Devèche (A.), *L'Eglise Saint-Etienne-du-Mont*, Paris, ed. de la Tourelle, 1976.

Male (E.), *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, A. Colin, 1932.

Mandrou (R.), *La France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, P.U.F., 1974.

Marcel (P.), *Inventaire des papiers manuscrits du Cabinet de Robert de Cotte, premier architecte du Roi (1656-1735) et de Jules-Robert de Cotte (1683-1767), conservés à la Bibliothèque Nationale*, Mâcon, Imp. de Protat frès, 1906. Thèse Lettres.

Marie (A.), *Jardins français classiques des XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1949.

Mauban (A.), *L'architecture française de Jean Mariette*, Paris, Van Cest, 1946.

Minguet (J.-Philippe), *Esthétique du Rococo*, Paris, Vrin, 1966.

Moisy (P.), *Les Eglises des Jésuites de l'ancienne Assistance de France*, Rome, Institutum historicum S.I., 1958. Thèse Lettres Paris, 1955.

Parent (M.), Verroust (J.), *Vauban*, Paris, Ed. J. Fréal, 1971.

Pérouse de Montclos (J.-M.) dir., *Vocabulaire de l'Architecture ; Principes d'Analyse scientifique*, 2 vol. Paris, Imprimerie nationale, 1972.

Pérouse de Montclos (J.-M.), *L'architecture à la française — XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, Picard, 1982.

Pevsner (N.), *Génie de l'architecture européenne*, Paris, 1970.

Rennes, *le Palais du Parlement*, Les Arts de l'Ouest, Etudes et Documents n° 2, Rennes, Université de Haute-Bretagne, 1979.

Roland-Michel (M.), «L'ornement rocaille : quelques questions». *Revue de l'Art*, n° 55, 1982.

La Sculpture, Principes d'Analyse scientifique, Paris, Imp.Nationale, 1978.

Souchal (F.), *Les Slodtz, sculpteurs et décorateurs du Roi (1685-1764)*, Paris, E. de Boccard, 1967.

Tadgell (Ch.), *Ange-Jacques Gabriel*, Londres, A. Zwemmer, 1978.

Tapié (V.L.), *Baroque et classicisme*, Paris, Plon, 1957. Réed. Livre de Poche 1980.

Tapié (V.L.), en collaboration avec Le Flem (J.P.), Pardailhe-Galabrun (A.), *Rétables baroques de Bretagne, étude sémiographique et religieuse*, Paris, P.U.F., 1972.

Teyssèdre (B.), *L'art au siècle de Louis XIV*, Paris, Librairie Générale Française, 1967.

L'urbanisme de Paris et l'Europe — 1600-1680 — Travaux et Documents inédits présentés par Pierre Francastel, Paris, Klincksieck, 1969.

Ouvrages sur Bordeaux, études locales

Archives historiques du Département de la Gironde, 58 vol. Bordeaux, Gounouilhou, Féret et fils, 1859-1927.

Archives Municipales de Bordeaux, 15 tomes, Bordeaux, Gounouilhou, 1867-1939, dont

Ducaunnes-Duval (G.), Courteault (P.), *Inventaire sommaire des Régistres de la Jurade, 1520-1783*, Tome 9, Bordeaux, 1909.

Ducaunnes-Duval (G.), *Inventaire sommaire des Archives Municipales, Période révolutionnaire, 1789-An VIII*, 4 vol, Bordeaux, Pech, 1896-1929.

Anne (Françoise), *Le Château de Biron*, Mémoire D.E.S., Paris, 1967.

Arambourou (R.), «Reconstruction et vicissitudes du Prieuré de La Réole», *Les Cahiers du Réolais*, n° 19, 1954.

Augier (L.), *Recherches sur les corporations et Confréries d'Art et Métiers de la Ville de Bordeaux au XVIIIe siècle*, Dessins de L. Milet, Bordeaux, 1884, manuscrit, A.M.Bdx., Ms. 565.

Baurein (Abbé), *Variétés bordelaises, ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du Diocèse de Bordeaux*, Bordeaux, Les Frères Labottière, 1784-1786. Réed. Méran et de Castelnau d'Essenault, 4 vol. Bordeaux, 1876.

Bercé (Y.M.), *La vie quotidienne dans l'Aquitaine du XVIIe siècle*, Paris, Hachette, 1978.

Bériac (J.P.), Maffre (Ph.), *Bordeaux néoclassique*, Iaca, 1983

Bernadau (P.), *Annales politiques, littéraires et statistiques de Bordeaux, avec plusieurs gravures et un nouveau plan de Bordeaux*, Bordeaux, Moreau, 1803.

Bernadau (P.), *Antiquités bordelaises ou Tableau historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, Bordeaux, Moreau, 1797.

Bernadau (P.), *Histoire de Bordeaux, depuis l'année 1675 jusqu'à 1836, contenant la continuation et le complément des histoires de cette ville qui ont été publiées par M. de Lacolonie et par Dom Devienne ; précédée d'un abrégé des principaux événements rapportés par ces auteurs*, Bordeaux, Imp. de Balarac, 1837.

Bernadau (P.), *Tableau de Bordeaux ou description historique et pittoresque des choses remarquables en tout genre que renferme cette ville*, Bordeaux, A. Brossier, 1810.

Bertrand (L.), *La vie de Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux*, 2 vol. Paris, Picard et Bordeaux, Féret, 1902.

Biriot (A.), *Une famille d'architectes oubliés : les Mollié* T. E. R. histoire de l'Art, Bordeaux III, 1982.

Bordes (A.), *Histoire des Monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, 2 vol., Bordeaux, l'auteur, 1845.

Braquehay (Ch.), *Les artistes du duc d'Epéron*, Bordeaux, Féret, 1888.

Brutails (J.A.), *Album d'Objets d'Art existant dans les Eglises de Gironde*, Société Archéologique de Bordeaux, Imp. Cadoret, 1907.

Brutails (J.A.), «La grille en fer forgé de l'Eglise Sainte-Eulalie de Bordeaux», *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1908.

Brutails (J.A.), «L'art bordelais du XVIIIe siècle», *R.H.B.* 1909.

Brutails (J.A.), *Saint-Michel de Bordeaux*, Bordeaux, Imp. Catholique Jeanne d'Arc, 1916.

Brutails (J.A.), *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde*, Bordeaux, Gounouilhou, 1912, thèse Lettres.

Brutails (J.A.), *Les vieilles églises de la Gironde*, Paris, Bordeaux, Féret, 1912.

Butel (P.), *Les négociants bordelais, l'Europe et les Iles au XVIIIe siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974.

Butel (P.), Poussou (J.P.), *La vie quotidienne à Bordeaux au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1980.

Butel (P.), *Les dynasties bordelaises*, Paris, Perrin, 1991.

Cavignac (J.), *Le compagnonnage dans les luttes ouvrières au XVIIIe siècle : l'exemple de Bordeaux*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, Paris, 1969.

Cavignac (J.), *Les Israélites bordelais de 1780 à 1850*, Paris, Publisud, 1991.

Chauliac (A.), *Histoire de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux*, Ligugé (Abbaye de). 1910 (Archives de la France Monastique).

Chauliac (Ch.), *Un chapitre de l'histoire de l'Eglise Notre-Dame de Bordeaux*, Bordeaux, Lamarque, 1881 (extrait de la *Revue Catholique de Bordeaux*).

Chauliac (Ch.), *Etude sur les croix des carrefours de Bordeaux*, Bordeaux, Lamarque, 1881 (extrait de la *Revue Catholique de Bordeaux*).

Cirot de la Ville (Abbé), *Origines chrétiennes de Bordeaux ou Histoire et Description de l'Eglise Saint-Seurin*, Bordeaux, Dupuy, 1867.

Congrès Archéologique de France, *Bordelais et Bazadais, 1987* ; Société Française d'Archéologie, Paris, 1990. Contributions de MM. Gardelles, Roudié, Taillard et al.

Corbin (Abbé), *Saint-Michel de Bordeaux, Etude historique et archéologique*, Bordeaux, A. de Lanefranque, 1877.

Coudroy de Lille (P.), «Artisans d'Art et artistes du Bazadais aux XVIIe et XVIIIe siècles», *R.H.B.* 1974.

Coudroy de Lille (P.), «Documents sur un hôtel particulier bordelais», *B.M.S.A.B.* tome LXXI, (1976-1978). Bordeaux, 1980.

Coulon (R.), «Ferronnerie bordelaise», *B.M.S.A.B.*, 1974-1975, Bordeaux, 1978.

Courteault (P.), «Les arbres des Allées de Tourny», *R.H.B.*, 1918.

Courteault (P.), *Bordeaux à travers les siècles*, Bordeaux, Féret, 1909.

Courteault (P.), «Bordeaux au temps de Tourny, d'après un correspondant de Linné», *R.H.B.*, 1917.

Courteault (P.), *Bordeaux, Cité classique*, Paris, Firmin-Didot, 1932.

Courteault (P.), *L'église Notre-Dame de Bordeaux*, Bordeaux, Gounouilhou, 1917.

Courteault (P.), «L'industrie bordelaise et le combustible sous Louis XVI», *R.H.B.*, 1818-1919.

Courteault (P.), «Les origines de la Place royale», *R.H.B.*, 1919.

Courteault (P.), «La Place royale de Bordeaux», *Archives de l'Art français*, Paris, A. Colin, 1922.

Courteault (P.), *Les Portes de Bordeaux*, Bordeaux, Gounouilhou, 1911.

Courteault (P.), *La vie des Foires bordelaises*, Bordeaux, Gounouilhou, 1918.

Couster (R.), Legrand (F.), «Portails classiques et néo-classiques», *R.H.B.*, 1975.

Couster (R.), «Expansion du néoclassicisme bordelais : travaux campagnards de Gabriel-Joseph Durand», *B. M. S. A. B.*, T. LXXI, 1976-1978 ; Bordeaux, 1980.

Damas (P.), *La façade de Tourny*, Bordeaux, Librairie A. Picquot, s.d. (vers 1930).

Debrest-Gillis (S.), «L'hôtel de la Marine», *R. H. Bx*, Tome XXIII, 1988-1989.

Deler (M.), *Le Jardin public de Bordeaux (XVIIIe-XIXe siècles)*, D.E.S. mem. dact. Faculté des Lettres, Bordeaux, 1960.

Description historique de Bordeaux, avec l'indication de tous les monuments, chef d'œuvres des Arts et objets de curiosités que renferme cette ville, Bordeaux, P. Pallandre, 1785.

Desgraves (L.), *Evocation du Vieux Bordeaux*, Paris, Ed. de Minuit, 1960.

Desgraves (L.), *Voyageurs à Bordeaux, du dix-septième siècle à 1914*, Bordeaux, Mollat, 1991.

Deshairs (L.), *Bordeaux. Architecture et Décoration au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie des Arts Décoratifs, A. Calavas, s.d. (circa 1907).

Despax Abbé, *Notices historiques, archéologiques et artistiques*, Bordeaux, Imp. Adm. Ragot, rue de la Bourse, 1881.

Dupin (M.), *Notice historique et statistique sur La Réole*, La Réole, Pasquier, 1839.

Dupouy (P.), «Blaise Charlut, ferronnier des Bénédictins», *Les Cahiers du Réolais*, n° 19, 1954.

Dupouy (P.), «Blaise Charlut», *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juillet 1955.

Dupouy (P.), «Blaise Charlut, ferronnier réolais et bordelais», *La Revue des Musées de Bordeaux*, 1967.

Dravasa (E.), «Les classes sociales au 18e siècle à Bordeaux d'après les contrats de mariage», *Revue juridique et économique du Sud-Ouest*, Bordeaux, 1963.

Favreau (M.), *Un grand mécène bordelais : Henri de Béthune*, T.E.R. Histoire de l'Art, Université de Bordeaux III, 1989 (dact.).

Gardelles (J.), *La Cathédrale Saint-André de Bordeaux. Sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, Bordeaux, Delmas, 1963.

Gardelles (J.), *Dictionnaires et châteaux de France. Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays-Basque*, Paris, Berger-Levrault, 1981.

Gauban (O.), *Histoire de La Réole*, La Réole, Vigouroux, 1873.

Glotin (E.), «Jean Darroux, maître-serrurier aux Chartrons au XVIIIe siècle et sa famille», *R.H.B.*, 1975.

Glotin (E.), «Les Dumaine, maîtres serruriers à Bordeaux aux XVIIe et XVIIIe siècles», *B.M.S.A.B.*, tome LXXVII, 1979-1981, Bordeaux, 1982.

Glotin (E.), «Pierre Kauzac, maître-serrurier à Bordeaux au XVIIIe siècle», *B. M. S. A. B.*, Tome LXXVII, 1979-1981, Bordeaux, 1982.

Grandmaison (L. de), «André Portier de Leugny (1702-1770). Architecte-Inspecteur des Travaux de la Place Royale de Bordeaux», *B.S.H.A.F.*, 1934.

Histoire de Bordeaux, publiée sous la direction de Ch. Higounet, Toulouse, Privat, 1980.

Histoire de Bordeaux, sous la direction de Ch. Higounet, en particulier :

Bordeaux de 1453 à 1715, sous la direction de Robert Boutruche, tome IV, Bordeaux, Delmas, 1966.

Bordeaux au XVIIIe siècle, sous la direction de F.G. Pariset, tome V, Bordeaux, Delmas, 1968.

Joubert (M.M.), *Recherches sur le mobilier bordelais aux XVIIIe et XIXe siècles*, T.E.R. Bordeaux, 1979, multigr.

Jullian (C.), *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, ouvrage publié sous les auspices de la Municipalité, Bordeaux, Féret, 1895.

Laboubée, *Notices biographiques*, Bibli. Municip. de Bordeaux, manusc. 712, 17 vol.

Lacoue-Labarthe (M.-F.), «Mgr de Béthune, archevêque de Bordeaux, instigateur d'un tournant à Bordeaux dans les années 1670-1680», *B.M.S.A.B.* 1979-1981, t. LXXII, Bordeaux, 1982.

Lacoue-Labarthe (M.-F.), «A propos de la famille Duplessy : les enseignements d'un inventaire après décès», *B.M.S.A.B.* 1982, t. LXXIII, Bordeaux, 1983.

Lacoue-Labarthe (M.-F.), *Ferronneries bordelaises du XVIIIe siècle*, Musée des Arts décoratifs, Bordeaux, 1983.

Lantenay (A. de), *Les prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Pierre de La Réole*, Bordeaux, Lib. de l'Œuvre des Bons Livres, 1884.

Laroza (O.), *Guide touristique historique et archéologique de la Gironde*, Bordeaux, Feret fils, 1975.

Lavedan (P.), «Le château d'Aiguillon», *Congrès archéologique de France, Agenais*, Paris, 1969.

Lemoine (J.-G.), «La tradition de la ferronnerie bordelaise», *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juil. 1955.

Leroux (A.), *Etude critique sur le XVIIIe siècle à Bordeaux*, Bordeaux, Féret, 1921.

Lhéritier (M.), *Tourny, 1695-1760*, 2 vol, Paris, Alcan, 1920.

Lhéritier (M.), *Tourny, Intendant de Bordeaux*, Paris, Alcan, 1920, Thèse Lettres.

Marion (M.), Bencazar (J.), Gaudrillier, *Département de la Gironde, Documents relatifs à la vente des biens nationaux*, 2 vol, Bordeaux, Cadoret, 1911-1912.

Marionneau (Ch.), *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la Ville de Bordeaux*, Bordeaux, Chaumas-Gayet, 1861.

Marionneau (Ch.), *Les salons bordelais ou Expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIIIe siècle, 1771-1787*, Bordeaux, Vve Moquet, 1883.

Marionneau (Ch.), *Victor Louis, architecte du Théâtre de Bordeaux — sa vie, ses travaux et sa correspondance — 1731-1803*, Bordeaux, Gounouilhou, 1881.

Mouillesaux (J.-P.), *Recherches sur l'activité du bâtiment au XVIIIe siècle à Bordeaux*, Mem. dact. T.E.R. histoire, Bordeaux, 1969.

Pariset (F.-G.), «L'architecte Barreau de Chefdeville», *B.S.H.A.F.*, 1983.

Pariset (F.-G.), «Architectes parisiens à Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle», *Bulletin Archéologique*, 1974-1975, nouvelle série, fascicule A, Paris, 1977.

Pariset (F.-G.), «L'Eglise de Cantenac», *R.H.B.*, 1963.

Pariset (F.-G.), Victor Louis et Berruer et la Cathédrale de Chartres, *R.H.B.*, 1957.

Pasquier (J. du), «L'œuvre des serruriers bordelais du 18e siècle», *Les Monuments historiques de la France*, mars 1976, p. 68.

Passet (R.), *L'industrie dans la Généralité de Bordeaux sous l'Intendant Tourny. Contribution à l'étude de la décadence du système corporatif au milieu du XVIIIe siècle*, Bordeaux, Bière, 1954.

Pelle (B.), *Les investissements immobiliers et fonciers des Bordelais au milieu du XVIIIe siècle*, T.E.R. mem. dact., Bordeaux, 1971.

Perreau (J.), *Demeures mystérieuses du Vieux Bordeaux*, Bordeaux, P.P.C. ed., 1981.

Perreau (J.), *Trente demeures bordelaises et leur secret*, Bordeaux, P.P.C. ed., s.d. (circa 1980).

Peyrissac (M.), *Hôtels bordelais de la première moitié du XVIIe siècle*, T. E. R. histoire de l'art, Bordeaux III, 1983.

Pinçon (J.), «La construction du Musée de peinture et de sculpture de Bordeaux», *R.H.B.*, 1973.

Rebsomen (A.), *Notre-Dame d'Arcachon*, Bordeaux, 1937.

Rèche (A.), «L'hôtel Morel construit sur le Jeu de Paume où joua Molière», *B.M.S.A.B.*, tome LXXIII, 1982 ; Bordeaux, 1983.

Rèche (A.), *Naissance et vie des quartiers de Bordeaux — Mille ans de vie quotidienne*, Paris, Seghers, 1979.

Ricau (O.), «Esthétique du fer forgé», *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juil. 1955.

Roudié (P.), *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, 2 vol, Bordeaux, Sobodi, 1975, Thèse Lettres, Bordeaux, 1969.

Roudié (P.), «Documents concernant l'architecture du XVIIe siècle à Bordeaux», *B.S.H.A.F.*, 1965.

Roudié (P.), «La construction de l'Eglise Notre-Dame de Bordeaux», *B.M.S.A.B.*, LXXVII, 1986 ; Bordeaux, 1987.

Roudié (P.), *Inventaire Général des Monuments et des richesses artistiques de la France Aquitaine : Dordogne, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées Atlantiques. Bibliographie arrêtée en 1977*, éd. par P. Roudié, Paris, Imp. Nationale, 1978.

Roudié (P.), «Pierre Duplessy-Michel, Ingénieur du Roi en Guyenne au temps de Louis XIV», dans *Culture et création dans l'architecture provinciale de Louis XIV à Napoléon III*, Université de Provence, 1983.

Roudié (P.), «La rampe du Château de Plassac et le serrurier bordelais Jean Moreau», *Actes des XXVe et XXVIIe Congrès d'Etudes régionales*, (Saintes, 1973), Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime, 1974.

Roudié (P.), «Recherches sur la sculpture à Bordeaux au 17e siècle», *R.H.B.*, 1976.

Roudié (P.), «Les serruriers de Bordeaux», *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juillet 1955.

Salin (J.), «La ferronnerie en Aquitaine», *La Revue française*, n° 255, 1972.

Saunier (Ch.), *Les villes d'art célèbres : Bordeaux*, Paris, Lib. Renouard, Laurens éd., 1925.

Souiry (Abbé), *Notice historique sur la Chapelle d'Arcahon*, Bordeaux, s.d. (vers 1843).

Statuts et Règlements de la Communauté des Maîtres-serruriers jurés de la Ville et Cité de Bordeaux, Bordeaux, chez P. Albespy, 1786.

Taillard (Ch.), *Les orgues du XVIIIe siècle à Bordeaux*, Mémoire de D.E.S. dact., Faculté des Lettres, Bordeaux, 1964.

Taillard (Ch.), *Bordeaux classique*, Toulouse, Eché, 1987.

Taillard (Ch.), *Victor Louis, 1731-1800*, Thèse, Paris IV, 1991.

Tonnadre (J.), «Le Duc d'Aiguillon, urbaniste», *Actes du XXIIe Congrès d'études régionales, L'urbanisation de l'Aquitaine*, Pau, 1975.

Védère (X.), *Les Allées de Tourny*, Bordeaux, Bière, 1929.

Védère (X.), «Les chefs-d'œuvre de la ferronnerie bordelaise», *Revue des Amis du Musée*, n° 15, juillet 1955.

Védère (X.), *Le Palais de la Bourse de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1955.

Védère (X.), *Le Palais Rohan, mairie de Bordeaux*, Groupe Girondin d'Etudes locales, C.R.D.P., Bordeaux, s.d.

Ferronnerie

Allemagne (H.R. d'), *Les anciens maîtres serruriers et leurs meilleurs travaux*, 2 vol. (1. Texte — 2. Planches), Paris, Gründ, 1943.

Allemagne (H.R. d'), *Decorative antique ironwork : A pictorial treasury*, New-York, Dover, 1968. Reprise du Catalogue du Musée Le Secq des Tournelles à Rouen, 1924.

Allemagne (H.R. d'), *Le Musée de Ferronnerie Le Secq des Tournelles-Tour St. Laurent à Rouen*, préface H. Paulme, Paris, H. Laurens, 1928.

Allemagne (H.R. d'), *La serrurerie ancienne à l'Exposition Universelle de 1900*, Saint-Cloud, Imp. Belin, 1902.

Arminjon (C.), «Le fer forgé dans les hôtels du Marais», dans *Le Marais, mythe et réalité*, Paris, C.N.M.M., 1987.

Babelon (J.-P.), «Eléments de datation des ferronneries», *Rapport de conférences de l'E.P.H.E.*, Paris, 1974.

Babelon (J.-P.), «La ferronnerie au XVIIe et XVIIIe siècles», *Rapport de conférences de l'E.P.H.E.*, Paris, 1975.

Busson (B.), «Trésors de Rouen, le Musée du fer forgé», *L'Estampille*, n° 53, mai 1974.

Bruleaux (A.-M.), *Les maîtres-serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie (1715-1750)*, thèse de l'Ecole nationale des Chartres, Paris, 1981. (Compte-rendu dans *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1981 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe*, Paris, Ecole des Chartres, 1981).

Clouzot (H.), *Les arts du métal : métaux précieux, le bronze, le cuivre, le fer, les armes, la parure*, Paris, H. Laurens, 1934.

Clouzot (H.), *Le fer forgé*, Paris, Morance, 1953.

Cournault (Ch.), *Jean Lamour, serrurier du Roi Stanislas à Nancy*, Paris, J. Rouan, s.d.

Constant (M.C.), «La Serrurerie», dans catalogue *La rue de Lille. L'hôtel de Salm*, Société d'histoire et d'Archéologie du VIIe arrondissement, Paris, 1983.

David-Roy (M.), «Les pentures romanes», *Archéologia*, n° 219, avril 1979.

Deloche (B.), Bunevod (M.), *Guide des portes et impostes lyonnaises*, Lyon, C. R. D. P., 1980.

Faure (Ph.), *La ferronnerie d'Art dans l'Architecture des origines à nos jours*, 2 vol. (1. Du roman à Louis XIII — 2. De Louis XIV à Louis XVI), Paris, Eyrolles, 1978.

Ferou (H.S.), «Entre le marteau, la ferronnerie d'Art et l'enclume», *L'estampille*, n° 34, juillet-août 1972.

La Ferronnerie, Métiers d'Art, n° 18-19 avril 1982 : Vaudour (C.), «Pour une définition de la ferronnerie». Prade (C.), «L'histoire du fer des origines au XVIIIe siècle».

Arminjon (C.), «La décoration de l'objet usuel».

Perrier (Ch.), «L'organisation du métier du Moyen-Age à nos jours».

France-Lanord (A.), «L'art de la serrurerie au XVIIIe siècle et Jean Lamour».

Perrier (Ch.), «Les grandes collections».

Peaucelle (D.), «Le musée des Arts décoratifs de Bordeaux».

Pasquier (J. du), «La Ferronnerie au début du XXe siècle : exemples bordelais».

France-Lanord (A.), «Le matériau».

Fleury (G.), *Fers et Serrurerie d'autrefois*, Paris, Ch. Massin, 1930.

Foucalt-Borville (J.), «Les projets de Charles de Wailly pour la Gloire de la Cathédrale d'Amiens et de Victor Louis pour Noyon», *B.S.H.A.F.*, 1974.

Foucalt-Borville (J.), «Nouveaux compléments aux décorations d'Oppenord et des Slotz dans les cathédrales d'Amiens et Soissons», *B.S.H.A.F.*, 1976.

Foucalt-Borville (J.), «Un grand artiste du fer : Vivarais», *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, 3e trimestre 1980, Amiens.

Foucalt-Borville (J.), Un grand ferronnier du XVIIIe siècle : Vivarais, *B. S. H. A. F.*, 1982.

France-Lanord (A.), *Jean Lamour*, Nancy, Université de Nancy II, 1977.

Frank (E.), *Petite ferronnerie ancienne*, Paris, ed. Self, 1948.

Fruit, *Technologie du serrurier d'Art*, Fascicules technologiques du serrurier d'Art, 5 fascicules, Paris, Delagrave, 1924-1928.

Gille (B.), *Les Forges Françaises en 1772*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

Gille (B.), *Les ingénieurs de La Renaissance*, Paris, Hermann, 1964. Réimp. Le Seuil, Coll. Points, 1978.

Gille (B.), *Histoire de la métallurgie*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, n° 96, 1966.

Gloag (J.B.) et Bridgwater (D.L.), *A history of Cast Iron in Architecture*, Londres, Allen and Unwin, 1948.

Haug (H.), *La ferronnerie strasbourgeoise au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Strasbourg, A. et F. Kahn, 1933.

Husson (F.), *Dictionnaire pratique du serrurier*, Paris, Librairie centrale des Arts et Manufactures, 1872.

Husson (F.), *Artisans français — les serruriers — étude historique*, Paris, Marchal et Billard, 1902.

Husson (F.), *Manuel du serrurier à l'usage des écoles professionnelles et des ouvriers*, Paris, Garnier, 1904.

Havard (H.), *La serrurerie*, Paris, Delagrave, 1892.

Laumon (A.), France-Lanord (A.), Roussel (F.), *Les Arts du Fer en Lorraine*, Pont-à-Mousson, Centre culturel des Prémontrés, 1980.

Lecoq (R.), *Fer forgé et serrurerie*, Paris, Perrin, 1962.

Lecoq (R.), *Ferronnerie ancienne*, Paris, Ch. Massin, 1961.

Lecoq (R.), *Livret de prescriptions scientifiques «Ferronnerie-Serrurerie»*, Secrétariat de la Commission Nationale chargée de préparer l'établissement de l'Inventaire Général des Monuments et des Richesses artistiques de la France. Multigr.

Lecoq (R.), *Serrurerie ancienne — Technique et œuvres*, Paris, Gedalge, 1973.

Liger (F.), *La ferronnerie ancienne et moderne, ou monographie du fer et de la serrurerie*, 2 vol., Paris, l'auteur, 1873-1875.

Loquet (Ch.), *Collection Charles Loquet. Essai sur la serrurerie à travers les âges*, publiée par la Société Libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure. Préface de Léon de Vesly, Rouen, Imp. J. Lecerf et fils, 1908.

Lorenz (P.), *La ferronnerie italienne*, Paris, Perrin, coll. l'art du fer, 1969.

Ministère des Affaires Culturelles, Direction de l'Architecture, Centre de recherches sur les Monuments Historiques, Serrures à moraillon, XIIe au XVIIIe siècle. Serrures diverses, XVIIe et XVIIIe siècles, Marteaux et anneaux de portes, du XIIe au XVIIIe siècle. Régions diverses, Targettes et verroux du XVe au XVIIIe siècle. Régions diverses, Poignées et boutons de portes, loquets à pucier, loquets et loqueteaux du XVe au XVIIIe siècle. Régions diverses, — Entrées de serrures du XVIe au XVIIIe siècle. Régions diverses. Vantaux et volets en fer du XIVe au XVIIIe siècle. Vantaux blindés du XIVe au XVIIIe siècle. Grilles et vantaux en fer forgé, XVIIe et XVIIIe siècles. Rampes d'escaliers en fer forgé, XIIIe au XIXe siècle. 2 volumes

Prade (C.), «Sur les traces des maîtres-serruriers», dans *Le Marais, mythe et réalité*, Paris, C.N.M.M., 1987.

Prestige des ferronneries nantaises, Société d'Histoire et d'Archéologie de Nantes et de la Loire, s.d. (vers 1979)

Rocard (J.), «Ouvrages de ferronnerie décorative : Nancy, Place Stanislas», *Monuments historiques*, juil. 1977.

Rudder (J.-L. de), «Forgeron de la Rocaille, Lamour, enfant de Lorraine», *L'Estampille*, n° 30, mars 1972.

Subes (R.), *La ferronnerie d'Art, du XIe au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1949 (1ère édition : 1928).

Vaudour (C.), *La Ferronnerie d'Art*, Paris, Flammarion, La Grammaire des styles, 1989.

Vaudour (C.), *Catalogue du musée Le Secq des Tournelles, Rouen*. Fasc. 1. L'outillage, 1975. Fasc. 2. Clés et Serrures, 1980.

Velter (A.), Lamothe (M.J.), *Le livre de l'Outil*, s.l., Ed. Hier et Demain, 1976.

Catalogues d'Expositions

Architectures en Franche-Comté au XVIII^e siècle, Besançon, 1980.

L'Art du Fer en Europe, du X^e siècle à 1840, Musée de Niort, 1984-1985.

Les Arts du fer en Lorraine. Centre culturel des Prémontrés, Pont-à-Mousson, 1980.

Les arts du Théâtre de Watteau à Fragonard, Galerie des Beaux-Arts, Bordeaux, 1980.

Aspects du métier de serrurier, Châlon-sur-Saône, Musée Denon, 1976.

Bordeaux, 2000 ans d'histoire, Bordeaux, Musée d'Aquitaine, 1973.

Châteaux Bordeaux. Editions du centre Georges Pompidou, Paris, 1988 (communications de J. P. Bériac, R. Coustet, etc.).

La clef et la serrure, par J. du Pasquier. Bordeaux, Musée des Arts Décoratifs, 1973.

Exposition du Centenaire de la Société archéologique de Bordeaux, Bordeaux, 1973.

Germain Boffrand, 1657-1754 — L'aventure d'un architecte indépendant. Paris, Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris, 1986. Introduction par M. Gallet.

Le Faubourg Saint-Germain : La rue de Grenelle, Paris, 1980.

La rue de Varenne, Musée Rodin, Paris, 1981.

La rue de Lille. L'hôtel de Salm, Société d'histoire et d'archéologie du VII^e arrondissement, Paris, 1983.

La rue de l'Université, Paris, 1987.

Keys and Locks, in *the Collection of the Cooper-Hewitt Museum*, New York, 1987.

Ledoux et Paris, Commission du Vieux Paris, Cahiers de la Rotonde n° 3, Rotonde de la Villette, 1979.

Louis XV. Un moment de perfection de l'Art français, Hôtel de la Monnaie, Paris, 1974.

La maison au XVIII^e siècle — Architecture et construction, Catalogue de J.P. Mouillesaux, C.R.D.P., 1973.

Projets pour Versailles. Dessins des Archives nationales. Paris, Hôtel de Soubise, 1985-1986.

Le Port des Lumières. Architecture et Art urbain. Bordeaux 1780-1815. Bordeaux, CERCAM, 1989.

La serrurerie du XIV^e au XVIII^e siècle, Toulouse, Musée Paul Dupuy, 1966.

Soufflot et son temps, Paris, 1980.

Talence à travers les siècles ; Recherches archéologiques girondines, Talence, 1986.

Victor Louis — 1731-1880. Dessins et gravures, Catalogue par F.G. Pariset, *R.H.B.*, 1980.

Crédits photographiques

Commission régionale d'Inventaire - Aquitaine ; opérateur : Bernard Chabot :

57, 61, 74, 160, 192, 203, 214, 223, 225, 229, 239, 240, 241, 242, 245, 246, 248, 315, 332, 333, 334, 336, 337, 339, 356, 360, 361, 362, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417.

Musée des Arts décoratifs ; opératrice : Annie Coudert :

52, 62, 63, 66, 98, 122, 150, 151, 155, 156, 211, 247, 252, 253, 269, 271, 272, 284, 286, 290, 296, 310, 327, 335, 446, 447, 448, 449, 489, 523, 536, 537.

Archives départementales de la Gironde :

25, 35, 36, 91, 92, 102, 103, 204, 205, 206, 208, 209 ; 212, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 228, 243, 363, 408, 410, 420, 562, 565, 566, 576, 623.

Archives départementales d'Ille-et-Vilaine :

194, 195.

Archives départementales de la Côte d'Or :

196, 197.

Archives nationales :

23.

E. N. S. B. A. :

58, 59, 60, 123, 124.

Musée d'Aquitaine :

38, 606, 607, 608, 609.

Archives municipales de Bordeaux :

40, 105, 222, 340, 357.

Pierre Bardou :

10, 11, 478, 485, 622.

Document Blanc-Subes :

594.

Les autres clichés ont été réalisés par l'auteur ou ses proches.

Ceux du château de Biron l'ont été avec l'autorisation de la Régie départementale du Tourisme de la Dordogne.

Table des illustrations

Fig.	p.		
		<i>Couvent des Carmélites :</i>	
		21. La grille (1634), par Blaise Charron.	48
		22. Marque de besogne de Blaise Charron.	48
		<i>Eglise Sainte-Croix :</i>	
		23. Projet pour la clôture du chœur, 1679.	52
		<i>Dessins fleurdelisés et balustres ronds :</i>	
		24. N° 3, rue du Cancera ; imposte.	53
		25. Impasse des Argentiers ; imposte.	53
		26. N° 1, rue Pierre de Coubertin (anciennement rue de Gourgue) ; imposte.	53
		27. N° 16, rue des Trois Chandeliers ; imposte.	53
		28. N° 17, rue Maucoudinat ; imposte.	53
		29. N° 9, rue du Parlement ; dernier étage.	53
		Hôtel Lecomte de La Tresne, 36 rue du Mirail :	
		30. Vase du départ de rampe.	55
		<i>Collège Cheverus (ancien hôtel de Caseaux ?), 10 rue de Cheverus :</i>	
		31. Rampe d'escalier.	55
		<i>N° 1 rue Teuleyre :</i>	
		32. Imposte.	55
		<i>N° 9, rue du Parlement :</i>	
		33. Jonction des deux rampes.	55
		<i>N° 11, rue de la Rousselle :</i>	
		34. Escalier sur cour.	55
		<i>Palais archiépiscopal de Bordeaux :</i>	
		35. Plan, comme il était en 1672.	56
		36. Plan après les travaux.	57
		37. Balcon de l'hôtel de Bretonvilliers, Paris (vers 1637-1640). D'après J.-P. Babelon, <i>Demeures parisiennes</i> , p. 53.	59
		38. Pierre Michel, Sieur Duplessy, par Jean-Louis Lemoyne (avant 1708).	60
		<i>Eglise Saint-Michel :</i>	
		39. Plan avant 1851. A. Bordes, Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux, 1845.	62
		40. Perspective intérieure. Dessin aquarellé de A. Bordes. Histoire des Monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux, 1845.	63
		<i>Garde-corps de la plate-forme de la Grosse-Cloche, Adrien Tellier, 1714 :</i>	
		41. Détails d'un balustre.	66
		42. Vue d'ensemble.	66
		43. Vue de l'intérieur.	67
		44. Détails.	67
		<i>Barsac. Eglise Saint-Vincent :</i>	
		45. Table de communion, René Poitevin (1727).	68
		<i>Eglise Saint-Paul-François-Xavier :</i>	
		46. Grillage des baies latérales (vers 1680).	69
		<i>N° 6 rue des Puits Descaux :</i>	
		47. Imposte de la porte d'entrée.	69
		48. Imposte de la boutique.	69
		<i>Baurech, château de Lacassade :</i>	
		49. Façade.	69
		50. Grillage de l'imposte.	69
		51. Entrée de serrure et heurtoir.	69
		<i>36 rue des Ayres (maison des Feuillants ?) :</i>	
		52. Imposte.	70
		<i>Archives municipales, 71 rue du Loup (ancien hôtel de Raguenau) :</i>	
		53. Imposte.	70
		<i>Ancienne bibliothèque municipale, rue Mably :</i>	
		54. Rampe d'escalier, installée dans l'ancien couvent des Dominicains (1890), d'après un modèle ancien.	70
		<i>Lycée Montaigne :</i>	
		55. Rampe de l'escalier, 1880.	71
		<i>N° 41 cours Victor Hugo :</i>	
		56. Garde-corps de l'oculus du mur d'escalier.	72
		<i>Ancien couvent des Dominicains (aujourd'hui église Notre-Dame) :</i>	
		57. Escalier du cloître.	72
		<i>Planches gravées extraites du Recueil de Vallée, utilisées à l'église Notre-Dame :</i>	
		58. A servi de modèle aux panneaux du garde-corps de la tribune des orgues.	74
		59. Donne le modèle des pilastres.	74
		60. Donne celui des panneaux de la coursière de corniche.	74
		<i>Commission régionale d'Inventaire - Aquitaine ; opérateur : Bernard Chabot :</i>	
		1. Balcon cloisonné de chardons (après 1775).	9
		<i>Bordeaux, 36 rue de Cheverus :</i>	
		2. Balconnets, fin XVIIIe.	14
		3. Rampe des escaliers, vers 1770.	14
		4. Heurtoir, 1790.	14
		<i>Bordeaux, 67 cours de l'Yser :</i>	
		5. Balcon marqué PD, vers 1790.	15
		6. Imposte (vers 1700 ?).	15
		<i>Bordeaux, 34 rue du Parlement :</i>	
		7. Balcon et balconnet (vers 1700, en remploi ?).	15
		8. Planche de dessins extraite de l'ouvrage de L. Blanc, La ferronnerie à Bordeaux. Portes intérieures de vestibules : 26 cours de l'Intendance, 13 rue Tustal.	17
		9. Parterres mêlés de broderie et de gazon du jardin de l'Infante ; palmettes et «entrelacs royal» (<i>Encyclopédie</i> , Architecture et jardinage, planche IV, 1762).	21
		10. Arabesques et palmettes des parterres du jardin Royal (vers 1745).	25
		11. Contours en balustres des parterres des jardins de l'Académie de Bordeaux en 1739.	25
		<i>Lectoure. Palais épiscopal (actuelle mairie) :</i>	
		12/13. Escalier d'honneur (peu après 1679).	27
		<i>Grilles du chœur de Notre-Dame de Paris :</i>	
		14. Petite porte.	38
		15. Grille de façade.	39
		16. Grille des côtés.	39
		<i>Trois planches gravées par Dolivar pour le Cours d'Aviler, reprises dans le Répertoire des Artistes de Jombert (1764) :</i>	
		17. Portes, montants et frises.	42
		18. Rampes, appuis et balcons.	43
		19. Menus ouvrages de serrurerie.	44
		<i>Archives municipales de Bordeaux, ancien Hôtel Raguenau :</i>	
		20. Galerie de façade sur trompe ondée.	46

Eglise Notre-Dame (anciennement du Chapelet, ou des Dominicains) :

- 61 et 62. Garde-corps de la tribune des orgues. 75
63. Garde-corps de la coursière. 75

Couvent des Bénédictins de Sainte-Croix (actuellement école des Beaux Arts) :

64. Porte du cloître. 76
65. Imposte de la porte du cloître. 76

La Réole, couvent des Bénédictins :

66. Le grand escalier (vers 1730 ?). 77
67. Le palier. 77

Vayres, le château :

68. Façade nord-est. 79
69. Porte à claire-voie (vers 1696). 79

Ancien hôtel de Pichon, n° 4-6, cours de l'Intendance :

70. Façade. 80
71. Marque inscrite sur un appui de fenêtre du second étage. 80

Château de Chalais :

72. Marque inscrite sur la rampe de l'escalier. 80

Château de Malle (vers 1710-1720 ?) :

73. Portail sur le vignoble. 81
74. Grand portail de la cour d'honneur. 81
75. Idem. Traverse médiane. 81
76. L'un des portails des bâtiments viticoles. 81
77. Portail de l'avant-cour (seconde moitié du XVIII^e). 82

Château de Biron (1721-1724) :

78. Cour intérieure. 83
79. Balconnet du rez-de-chaussée. 83
80. Portique de la terrasse, vue sur la campagne. 83
81. Garde-corps du portique de la terrasse, vue de l'extérieur. 83
82. Heurtoir du portail. 83
83 et 84. Marques inscrites dans la porte. 84
83. Marque au chânon couronné (traverse médiane du vantail gauche). 84
84. Marque AS (?), montant du vantail droit. 84
85. Porte d'entrée sur la cour. 84
87. Détail de la rampe. 85
88. Grand escalier. 85
89. Appui de communion de la chapelle. 85

N° 11 rue de l'Observance :

86. Imposte. 84

90. Bordeaux, 17 rue Arnaud-Miquieu. 85

Maison de Jean Viaut, rue de la Rousselle, 1695 :

91. Projet de balustrade pour les rampes d'escalier et de galeries par Pierre Dumayne. 86
92. Projet d'élévation, architecte : René Roumillac. 86

Hôtel de Sèze :

- 93 et 94. Rampe de l'escalier, vers 1712. 87

13 rue Cancéra :

95. Rampe de l'escalier, détail. 88
96. Porte (anciennement) de vestibule. 88

Hôtel de Ragueneau, puis Gillet de Lacaze :

97. Médaillon central, au printemps. 88

Hôtel Morel, 9 rue Poquelin Molière, 1728 :

98. L'escalier. 89
99. Heurtoir du portail. 89
100. Galerie de façade au chiffre des Morel. 89
101. Balcon sur la cour. 89

Elévations de l'architecte Joseph Denis :

102. La maison Huguerie, rue Bouquière, 1702. 90
103. La maison Baisle, 24 rue du Pont-de-la-Mousque, 1704. 90

28, place Sainte-Colombe :

104. Imposte de boutique. 91

Maison Rouillard, porte des Salinières :

105. Elévation, 1720. 91

Maison Giron-Duplessy (à l'angle des rues Quai-bourgeois et Cour-des-Aides) :

106. Balcon de façade. 92
107. Balconnet contrastant avec l'imposte (d'origine ?). 93

108. Balcon et balconnets. 93

109. Le port de Bordeaux vue du Quai des Farines. Gravure d'Ozanne, 1776. 93

Maison Francia, 54-56 rue du Mirail :

110. Cour intérieure et escaliers de liaison entre les différents corps de bâtiment. 95
111. Garde-corps de galerie sur la cour. 95
112. L'une des rampes. 95
113. Pilastre de la balustrade de la Grosse Cloche, disposé horizontalement. 95
114. Imposte, 56 rue du Mirail. 96
115. Imposte, 54 rue du Mirail. 96
116. Mascarons à l'étage. 96
117. Mascaron du jeune David ; la corniche est supportée par des consoles sculptées de récupération généralement employées sous les balcons. 96

Maison Ségué :

118. Imposte. 97
119. Balconnet. 97
120, 121 et 122. Rampe de l'escalier sur la cour. 98
123 et 124. Planches gravées extraites du recueil de S. Vallée, ayant servi de modèles pour les panneaux et pilastres de la rampe et pour les balconnets. 98

25 cours Pasteur :

125. Façade sur la rue. 99
126. Porte d'entrée : platine du heurtoir. 100
127. Imposte. 100
128. Balconnet du second étage, chiffre D. 100
129. Balconnet du premier étage, chiffre D. L. 100
130. Gravure de G. Vallée, ayant servi de modèles pour ces balconnets et de nombreux autres. 100
131 et 133. Départ et première volée de la rampe de l'escalier. 101
132. Vase de cuivre du départ de rampe d'époque Empire. 101
134, 135 et 136. Panneaux des quartiers tournants, pilastres, panneaux. 102

A l'angle de la rue Ausone et de la rue de la porte Saint-Jean :

137. Grillage entrelacé à ceil renflé des baies de l'étage. 103

La maison Acquart :

- 138, 139 et 140. Escalier à noyau et galeries sur la cour. 104

12 rue Buhan :

- 141 et 142. Cour intérieure, escalier ouvert dans sa tournelle. 105

N° 11 rue Castillon :

143. Escalier intérieur. 105

N° 8 rue Métivier :

144. Ancienne galerie de façade. 105
145 et 146. 27, 29, 31 cours Victor Hugo. 109

Cours Victor Hugo, anciennement Fossés des Salinières :

- 147 et 148. Balcon et balconnets au n° 33 ; imposte et balconnet de facture rugueuse, au n° 45. 109

Rampes d'escalier remarquables :

149. Escalier de l'ancien hôtel dit de Ségalas. 109
150. 137 rue Sainte Catherine (anciennement rue du Cahernan, hôtel de Lavie ?), dessin de type méridional, peut-être hispanisant. 110
151. Collège Cheverus, 10 rue de Cheverus (anciennement rue Judaïque, dit hôtel de Cazeau). 110
152. 13 rue du Cancéra, grand escalier d'honneur. 110
153. Institution du Mirail, ancien hôtel Lecomte de Latresne, 36 rue du Mirail. 110
154. 57 rue des Ayres, arcades sur rouleaux utilisées pour les rampes d'escalier et de galerie sur cour. 111

155. 11 bis rue des Faussets, ancien hôtel particulier dont la cour s'ouvrait sur la rue Mérignac. 111
156. 12 rue du Parlement Sainte-Catherine. 111
157. 11 rue Castillon, escalier sur la cour. 111

Départs de rampes d'escalier :

158. Hôtel de Sèze, 1712. 112
159. Institution du Mirail, 36, rue du Mirail (ancien hôtel Lecomte de Latresne). 112
160. Escalier de l'ancien cloître des Dominicains (actuelle sacristie de l'église Notre-Dame). 112
161. Le dessin de Louis Blanc donne le modèle du beau pot à flammes disparu ou déplacé. 112
162. 137 rue Sainte-Catherine, la console de soutien. 112

Impostes bourgeoises :

163. 1 rue Leyteire. 113
164. 3 rue Leyteire. 113
165. 1 rue de l'Observance. 113
166. 9 rue de l'Observance ; au-dessus, balcon Directoire ou Empire. 113
167. 27 rue de la Rousselle. 113
168. 5 rue de la Rousselle. 113

Balcons :

169. 60 cours Victor Hugo. 114
170. 13 rue des Faures. 114
171 et 172. 46 cours Victor Hugo. 114
173. 103 cours Victor Hugo. 115

Dessins de balcons, Marly (1699-1705) :

- 174a. Balcon entourant le bassin des Sénateurs. 116
174b. Balcon entourant le bassin des Muses. 116
174c. Balcon de la terrasse du bosquet des Muses. 116

Cours Victor Hugo, les Fossés :

- 175 et 176. N° 56 imposte, balconnets et balcon, porté par ses consoles de fer, plus légères que la pierre sur une façade sûrement plus ancienne. 116
177 et 178. N° 67, hôtel Raba. 117
179 et 180. N° 66. 117

181. 38 cours du Chapeau Rouge. 117

182. 87 cours Victor Hugo. 117

183. Balconnets conservés aux Archives municipales. 118

10 rue Guiraud :

184. Escalier. 118

74 rue du Loup :

185. Balconnets. 118

51 rue du Cancéra :

186. Imposte et balconnet. 119
187. Gravure de G. Vallée ayant servi de modèle, en combinaison avec celle de la fig. 124. 119
188. Balcon de façade (disparue). 119

10 rue Guiraud :

- 189 et 190. Balconnets et imposte. 119

20-22, rue Neuve :

191. Balcon chiffré des initiales ELTS. 119

192. Cours de Verdun, porte latérale du Jardin public, du côté de la ville. Antoine Doré, 1757 (restaurée en 1868). 123

193. Exemple de travail d'adaptation de la rampe horizontale à la forme rampante ; gravure de Jacques Gabriel Huquier (d'après Louis Blanc). 127

194. Rennes. Une baie de l'élévation du Présidial du côté de la Place (1730). 129

195. Rennes. Profils du bâtiment du Présidial et de la Tour de l'Orloge (1730). 129

196. Dijon. Elévation en coupe de l'escalier des Etats (1731). 129

197. Dijon. Escalier des Etats de Bourgogne. Dessin des grilles par Jacques Gabriel, 1er avril 1735. 129

- 198a et 198b. Fontainebleau. Projets de rampe pour l'escalier du Roi, dessin de Gabriel, 1749. 130
- Place Royale (actuellement place de la Bourse) :*
199. Appuis de fenêtre de l'entresol. 132
200. Balcons et balconnets. 132
- Balconnets du pavillon de l'arrière place Royale :*
201. Rue Royale (actuellement Fernand Philippiart). 134
202. Rue Saint-Rémy. 134
203. L'escalier d'honneur de l'hôtel des Fermes. 135
204. Esquisse au crayon du motif de la rampe de l'hôtel des Fermes et échantillon d'écriture, au dos d'un plan de la place. 136
205. Dessin d'une nouvelle façade pour le bâtiment de l'Intendance. Les contours du cartouche ailé du fronton seront repris en serrurerie également. 136
206. Dessin pour la place Dauphine, 1745. 137
207. Balconnet de façade et imposte de l'hôtel Lecomte de LaTresne, 8, rue de Cheverus. Le chiffre du balcon, comme celui de l'escalier est un L redoublé ; celui de l'imposte a été changé : c'est JCD. 138
208. Coupe de la chapelle du costé de la Tribune avec le profil du cul-de-four au dessus de l'autel. A Fontainebleau, le 21 8bre 1739. 139
209. Dessin de la porte pour l'hôtel de la Bourse. La partie gauche est biffée. 139
210. Elévation du mur intérieur de la Galerie de la Bourse de Bordeaux du costé de la ville suivant le dernier projet dressé par nous... A Versailles, ce 18 juillet 1744 Gabriel. 140
211. L'escalier d'honneur de la Bourse : architecture de Gabriel (1746), rampe dessinée par Burguet (?) et réalisée par Paget, 1865. 140
212. Elévation et coupe du grand escalier de la Bourse ; mai 1746, Gabriel. 141
213. Elévation de la tête du palier avec la coupe des deux voustes rampantes... 5 mai 1746, Gabriel. 141
214. Elévation en grand de la grille qui doit renfermer la statue équestre de la place Royale de la ville de Bordeaux, vue par une porte du costé des petits pans. Fait et arrêté à Versailles, ce 19 avril mil sept cent quarante trois [?] Gabriel. 142
- 215a, 215b et 215c. Plan de la grille au pourtour de la statue royale. Détails. 143
216. Plan du château Trompette et environs, 1760. 144
217. Vue de la ville de Bordeaux et de ses promenades du côté du château Trompette, dessinée par Bassemont, 1753. 144
218. Porte Royale construite en 1750 du dessein de M. Ange Jacques Gabriel premier architecte du Roy. Vignette du plan de Lattré, 1753. 144
219. Porte Tourny, construite en 1745, du dessein du sieur Portier. Vignette du plan de Lattré. 148
220. Plan de la façade de Louis sur la Garonne, 1777. 151
- Ville de Libourne, 1771 :*
221. Elévation de la culée et des rampes... et de partie du quai aux abords de la tête de pont projeté devant Libourne. 152
222. Grille et porte de fer forgé ; cartouche portant les armes d'azur au chevron d'argent accompagné d'un mascaron (ou tête de lion) de même, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent. 152
- Jardin public de Bordeaux :*
223. Porte principale. 153
224. Barre de linteau, inscription 153
225. Porte latérale nord. Couronnement. 153
226. Porte latérale nord, inscription 1761. 153
227. Porte latérale sud, inscription 1757. 153
228. Grille et porte du jardin Royal, projet. 154
229. Porte principale, couronnement. 154
230. Porte principale, dessin de Flos. 1868. 156
- Argent-sur-Sauldre :*
231. Porte et grilles du château, 1777. Rambois, serrurier. 156
- Hôtel de la Marine :*
- 232 et 233. Escalier d'honneur, aux armes de la ville, vers 1760. 158
234. Heurtoir-pendeloque de la porte d'un des magasins, cours de Verdun. 158
235. Heurtoir du grand portail. 158
- Hôtel du Gouvernement :*
- 236 et 237. Escalier des appartements privés. 159
238. Départ de l'escalier. 159
- Eglise Saint-Michel :*
239. Porte et grilles de la chapelle Saint-Joseph ; Pierre Kauzac, 1751. 162
240. Porte et grilles de la chapelle Saint-Marc. 163
241. Porte et grilles de la chapelle Sainte-Suzanne ; Dumaine, 1754. 165
242. Porte et grilles de la chapelle Saint-Louis ; Pierre Laporte, 1758. 166
243. Police de peinture et dorure de la grille de fer de la chapelle Saint-Louis dans l'église Saint-Michel, 1758. Dessin coté. 167
244. Plaque gravée, Louis Crépy le fils. 168
- Eglise Sainte-Eulalie :*
245. Porte et grilles de la chapelle Saint-Clair ; Blaise Charlut, 1751. 170
246. Couronnement. 170
247. Détail des ornements. 171
- Eglise Sainte-Croix :*
248. Garde-corps de la tribune des orgues, vers 1755. 173
249. Marque insculpée dans le fer d'assemblage. 173
- Saint-Vincent de Barsac :*
250. Tribune des orgues ; Bouyer, 1757. 174
251. Détail, panneau et pilastre. 174
- Couvent des Bénédictins de La Réole :*
- 252 et 253. Escalier oriental (avant 1748). 175
254. Sous la coupole. 175
255. Départ. 175
256. Détail, panneaux et pilastres. 175
257. Détail, panneaux et pilastres du palier. 176
- Saint-Pierre des Esseintes :*
258. Portes de l'appui de communion. 176
259. Consoles. 176
- Château de Carbonieux :*
260. Portail, vers 1750 (?). 177
261. Traverse médiane. 177
262. Couronnement. 177
263. Miroir et son encadrement d'esprit Régence. 178
264. Balcon de la façade orientale. 178
- Maison Couturier :*
265. Façade sur la rue Rénière, vers 1745 (?). 179
266. Balcons de l'étage noble. 180
267. Heurtoir. 180
268. Imposte. 180
269. Rampe de l'escalier suspendu sur voûtes. 180
- Hôtel Mauvezin :*
270. L'escalier, vers 1760. 181
- Hôtel Dupérier de Larsan ou Denis de Saint-Savin :*
271. Escalier, vers 1743. 182
- Hôtel dit de Ruat :*
272. Escalier. 182
- Hôtel Lecomte de La Tresne :*
273. Escalier. 182
- Hôtel Leberthon :*
274. Escalier, vers 1758. 182
275. Appuis de fenêtre sur la rue. 182
- Hôtel Gradis :*
276. Heurtoir. 183
277. Façade, travée centrale, 1752. 183
278. Balconnets et appuis de façade, 1752-1760. 183
- Hôtel Lecomte de La Tresne :*
279. Heurtoir. 183
- Hôtel Gradis :*
280. Escalier. 184
- 18-20 rue du Mirail :*
281. Escalier XVIIIe dans une cour intérieure suspendue. 184
- 282 et 283. Ferrures du portail : heurtoirs de l'hôtel et du portier, bouton. 184
- Hôtel Hustin :*
284. Escalier, avant 1757. 185
- 32 rue Saint-Rémy :*
285. Balcon sur trompe. 184
- Rue Royale (actuellement rue Fernand Philippiart) :*
286. Balcon en tour ronde de la maison Castanié, vers 1760. 186
287. N° 11. 186
288. N° 5. Grand balcon d'un armateur, chiffré aux ancras de marine. 187
289. N° 7. Le balcon rocaille chiffré G. T pourrait être celui de Guillaume Tennet. 187
- 30 rue du Chai-des-Farines :*
290. Balcon sur trompe onquée. 188
- Rue Maucaudinat :*
291. Balcon. 188
- 1 rue Millanges :*
292. Imposte. 188
- Hôtel de Gourgues :*
- 293 et 295. L'escalier d'honneur. 188
- 39 rue Saint-François :*
294. Imposte, vers 1760. 188
- 47 rue de la Fusterie :*
296. Escalier ouvert sur arcs rampants. 188
- 43 rue Neuve :*
297. Balconnets asymétriques. 188
- 14 rue Ausone :*
298. Balcon. 189
- Domaine de Mongenan, à Portets :*
299. Portail et puits. 189
- 14 rue Ausone :*
300. Imposte de la boutique à l'ancre de marine, rappelant l'armement maritime. 189
301. Heurtoir. 189
- 302 et 304. Escalier et galeries. 189
303. Balcon. 189
- Château de Suduiraut, Preignac :*
305. Appui de fenêtre et cartouche rocaille de l'entrée. 190
306. Appui de croisée en balustre. 190
308. Le grand balcon de la façade sud repose sur des consoles sculptées de pampres. 191
307. Détail du grand balcon. 191
309. Heurtoir de la porte de la chapelle. 191
310. Serrure de maîtrise d'Antoine Payen, 1755. 192
- Hôtel de Verdun :*
311. Rampe de l'escalier d'honneur, Blaise Charlut, 1771. 194

<i>Château de La Roque, Saint-Christophe-des-Bardes :</i>	
312. Portail.	198
313. Détail.	199
314. Carte postale ancienne, mentionnant l'évêché de Soissons.	200
<i>Eglise Saint-Seurin :</i>	
315. Tribune de l'orgue ; Pierre Valette, 1772.	201
<i>Chapelle des Marins d'Arcachon :</i>	
316. Clôture du chœur (1769 ?).	202
317. Porte du chœur.	202
318. Grand panneau latéral.	203
<i>La Réole. Couvent des Bénédictins :</i>	
319. Grille et porte nord d'accès au cloître.	203
320. Porte méridionale du cloître, 1773.	203
321. Jeux de scène de la façade sud.	204
322. Escalier de la terrasse.	204
323. Imposte du portail du couvent.	204
324. Partie supérieure du portail sud, datée 1773.	204
325. Pomme de languettes.	204
326. Couronnement de la porte intérieure du cloître.	204
327. Porte sud, les contours de la partie supérieure.	205
<i>Rue Bellot-des-Minières :</i>	
328. Entrée Renaissance d'un ancien hôtel particulier réolais...	205
329. ... rénovée grâce à une imposte datée 1763...	205
<i>Rue Armand Caduc :</i>	
330. Imposte datée 1771, monogrammée M et S (?), en remploi.	205
331. Balcons de façade, commandés par Moussillac, avant 1793.	205
<i>Hôtel de Verduzan, 28 place Gambetta, Charlut, 1771 :</i>	
332 à 335. Les balconnets.	207
336 et 337. L'escalier.	207
338. Relevés de Louis Blanc.	208
<i>Eglise Saint-Michel :</i>	
339. Porte et grilles de la chapelle Saint-Roch. Pierre Joffrait, 1781.	210
340. Porte de Tourny, 1771. Dessin.	210
<i>3 rue Nancel Pénard (anciennement Dauphine) :</i>	
341. Maison du sculpteur Massé, vers 1770.	212
<i>Château d'Aiguillon (Lot-et-Garonne) :</i>	
342. Rampe de l'escalier d'honneur, Pierre Valette, 1774.	213
343. Couronnement d'un portail.	213
344. Départ de l'escalier.	214
345 et 347. Grand et petit panneaux de la rampe.	214
348. Dessin du pilastre à la grecque entre des panneaux Louis XV.	214
346 et 350. Marques de repérage.	214
349. Grand portail, vraisemblablement utilisé en remploi.	214
<i>Château de Portets :</i>	
351. Grilles et portes.	215
<i>Hôtel de l'Intendance :</i>	
352. Balcon en tour ronde, 1775.	215
353. Balcon et imposte, monogrammés du chiffre royal.	216
354. Balcon en tour ronde.	218
355. Détails.	218
<i>Vestibule de la Bourse :</i>	
356. Porte de fer (aujourd'hui en place sur le palier au nord).	218
357. Grilles et porte de la chapelle de la Sainte-Chemise, à Chartres, en fer et cuivre repoussé. Dessin.	220
358. Porte de la clôture du chœur de la cathédrale de Chartres, déplacée à l'entrée de l'Hôtel-Dieu. Photographie ancienne.	220

<i>Eglise Notre-Dame :</i>	
359. Amortissement des portes du chœur des Jacobins. Urne garnie des épis de blé et de la grappe de raisin, ainsi que de la grenade de l'immortalité.	221
<i>Hôtel de la Bourse :</i>	
360. Porte de vestibule, actuellement palier sud.	222
361. Couronnement. Marques de Dumaine, 1773 et Faget, 1855, sur la barre de linteau ; marque Faget, (18..?), sur le ballot du médaillon.	222
362. Porte du rez-de-chaussée (partiellement utilisée en remploi).	223
363. Portique du Manège.	224
<i>Bassens, Saint-Pierre :</i>	
364. Jean Boisset l'a fait l'an 1768 : signature de l'artisan sur la main courante.	224
365. Appui de communion, Jean Boisset, 1768.	224
366 et 368. Médaillons de tôle, recto et verso.	226
367. Appui de la chapelle et lutrin.	226
369. Le lutrin.	226
370. Imposte du presbytère, marquée Vaur, et datée 1777.	226
371. Heurtoir du presbytère.	226
<i>Ferronneries de Saint-Pierre de La Réole, en place dans le chœur de la cathédrale Saint-André de Bordeaux ; Blaise Charlut, 1779 :</i>	
372. Appui de communion du chœur.	227
373. Portes de l'appui de communion ; médaillons de Saint-Pierre et Saint-Paul.	228
374. L'une des portes latérales du chœur, et une des consoles.	229
<i>Médaillons des évangélistes écrivant sous la dictée de leur symbole :</i>	
375. Mathieu et l'ange, Marc et (ce qui doit être) le lion.	230
376. Les médaillons de Jean et l'aigle, enfin de Luc.	230
377. Luc et son taureau, accompagné d'une Vierge à l'enfant il est le seul à narrer la Nativité.	230
378. Une console du chœur, médaillon reprenant les clefs en sautoir de Pierre et le livre de Paul.	231
<i>Saint-Vincent de Barsac :</i>	
379 et 380. Consoles du chœur.	232
381 et 382. Lutrin.	233
383, 384 et 385. Détails des médaillons de tôle.	233
<i>Eglise des Jacobins (ou Dominicains), dite Notre-Dame :</i>	
386. Clôture du chœur, Jean Moreau, 1781.	234
387. Intérieur. Dessin aquarellé d'A. Bordes, album de la Société Archéologique de Bordeaux.	235
<i>Médaillons des portes du chœur :</i>	
388. L'évangéliste Luc écrivant sous la dictée de son symbole, le taureau.	236
389. Autre facture pour le même thème au revers.	236
390. Jean et l'aigle.	236
391. Autre facture pour le revers.	237
392. Marc et le lion.	237
393. Facture du revers.	237
394. Mathieu et l'Ange.	237
395. Facture du revers.	237
396. Détail ; structure et ornements.	239
<i>Les ornements des grilles :</i>	
397. Trophées de musique.	239
398, 399 et 400. Trophées de musique.	240
<i>Eglise Sainte-Croix :</i>	
401. Appui de communion de l'absidiole nord.	240
402. Appui de communion de l'absidiole sud, de style voisin, mais sans doute antérieur.	240
<i>Eglise Notre-Dame. Couronnements :</i>	
403. L'Ascension du Christ.	241
404. L'Assomption de la Vierge.	241
<i>Saint-Michel. Appui de communion du grand autel (1791 ?) :</i>	
405. Panneau latéral gauche ; saint Michel terrassant le démon.	242
406. Porte centrale.	242-243
407. Panneau droit : l'Agneau pascal.	243

408. Dessin de la grille et treillage au devant de la maison des sieurs Laclotte frères, pour être exécutées ainsi que les corbeilles conformément au Plan et au di dessin fait double en la jurade, le 12 mars 1772. Grille projetée par l'architecte de la Ville.	245
409. Elévation d'un hôtel de Ville pour Bordeaux. Dessin de la Société Archéologique de Bordeaux.	245
410. Porte de fer à deux vantaux et couronnement. Dessin.	246
<i>Hôtel de Ville, anciennement Archevêché, ou encore palais Rohan :</i>	
411 et 414. Escalier d'honneur, François Jayer, vers 1780.	248
412. Départ de l'escalier.	249
413. Baies du portique d'entrée.	249
415. Ferrements du portail.	250
416. Heurtoir.	250
<i>Chapelle des Jésuites (connue comme Saint-Paul-Saint François-Xavier) :</i>	
417. Le chœur, clos de son appui de communion.	250
418. Dessin des grilles latérales.	251
419. Portes de l'appui de communion, et leurs médaillons de tôle.	251
<i>Eglise Sainte-Eulalie :</i>	
420. Grilles et porte de chœur. Jean Cazaubon, 1786.	251
<i>Eglise Saint-Vincent de Barsac :</i>	
421. Chapelle de Sainte-Barbe, Etienne Duprat, 1788.	252
<i>Eglise Saint-Martin de Lormont :</i>	
422. Escalier de la chaire à prêcher.	252
423. Garde-corps de la tribune de l'orgue.	252
<i>Hôtel Dudon, 9 rue des Trois-Conils :</i>	
425. Appuis de fenêtre.	254
<i>Maison Duffau de Lamothe, 13 rue Thiac :</i>	
426. Escalier.	254
427. Porte de vestibule	254
424. Détail.	254
<i>Maison Lynch, puis hôtel de Lur-Saluces, 19 rue des Treilles :</i>	
430. Façade.	254
432. Heurtoir du portail.	254
435. Petit heurtoir de la chambre du portier.	254
429. Serrure, gâche et clef.	255
433 et 434. Clef découpée en cœur et en croix, profilée en S.	254
436. Porte de vestibule et escalier.	255
437. Escalier.	255
428 et 431. Balcon sur cour.	255
<i>78 rue du Loup :</i>	
438. Ancien hôtel particulier, escalier.	256
<i>36 rue Arnaud Miquen :</i>	
439. Rare escalier à vis suspendu à jour central, reprenant ceux de Louis.	256
<i>Hôtel de l'Académie, 10 bis allées de Tourny :</i>	
440. Balconnets. Etienne Duprat, 1773.	257
<i>Hôtel Laclotte puis Daugeard ; 26 rue Fondaudege :</i>	
441. Double départ de l'escalier.	257
442. Façade : balcons et « banquettes ».	257
<i>11 cours de Verdun :</i>	
443. Balcon de façade et appuis de fenêtres.	257
<i>Hôtel Laclotte, puis Mac Carthy, au Jardin Public :</i>	
444. Balcon en galerie courant autour de la cour.	257
445. Façade sur le jardin, remodelée, et grille restaurée au XIXe siècle.	257
<i>Maison Labottière :</i>	
446. Façade antérieure. Arch. E. Laclotte ; Jacques Bigot y travaille.	258
447 et 448. Escalier.	258
449. Panneaux et pilastres du balcon en tour ronde de la façade postérieure.	258

- Hôtel Barada, 44 rue David Johnston (aujourd'hui école), 1787 :*
450. Escalier. 258
451. Portail. 259
- 35 rue de la Rousselle :*
452. Imposte de boutique. 259
- 53 rue des Menus :*
453. La rampe d'escalier decette maison bourgeoise est exactement du même dessin que celle de l'hôtel Dudon ; mais l'imposte (monogrammée R. L. Raymond Labottière ?) est de style Louis XVI riche. 259
- 10 rue Labottière :*
454. Portail. 259
- Hôtel de Basquiat :*
455. Façade postérieure : appuis de fenêtres (Jean Hibchbaue) et rampes du perron (XIXe). 261
457. Heurtoir, Jean Hibchbaue, 1777 (?). 261
456. Appuis de fenêtre. 261
458. Escalier d'honneur (XIXe). 261
- Hôtel de Poissac :*
459. Appuis de fenêtre. 261
460. Escalier d'honneur, suspendu sur voûtes. 261
461. Départ de l'escalier. 261
- Hôtel de Lalande (musée des Arts décoratifs) :*
462. Escalier d'honneur. 262
463. Heurtoir. 262
464. Escalier de dégagement. 262
- 26 cours du Chapeau rouge :*
465. Balcon. 262
466. Escalier. 263
- 115 cours d'Albret :*
467. Balcon. 263
- 468 et 469. Détails : trophées musicaux. 263
470. Heurtoir au Dauphin (fonte de cuivre). 263
- 10 rue Bouquière :*
471. Balcon. 263
- 243 cours de l'Argonne :*
472. Imposte. 263
- Maison Boyer-Fonfrède, 1 cours du Chapeau rouge :*
473. Porte de vestibule. 265
474. Jeux de pierre et ferronneries : l'escalier. 265
- Hôtel Nairac, 17 cours de Verdun :*
475. Escalier d'honneur (XIXe). 265
476. Ferrements du portail, de style contourné. 265
477. Heurtoir (encore très rocaille). 265
- Hôtel Dublan, 55 cours Georges Clémenceau :*
- 478, 479 et 480. Dessin des ferronneries par Lhote, balcon sur la rue et sur la cour. 265
481. Jeu des consoles sur le jour de l'escalier. 265
482. Escalier d'honneur. 265
- Hôtel Acquart, 19 cours de l'Intendance :*
483. Balcon de façade. 265
- N° 35-37-39, rue Huguerie :*
484. N° 37 : maison personnelle de Lhote. 265
485. Modèle de balcon dessiné par Lhote en 1782 et accord de Chavanton dit Lionnais, en 1783. 265
- 29 rue Fondaudège :*
486. Maison Laclotte-Despujols, 1784 (?). 267
487. 3 rue Victoire-Américaine. 267
488. 5 rue Hustin. 267
- 11 rue du Parlement Sainte-Catherine :*
489. Maison natale de Nicolas Beaujon. 267
- 28 place Sainte-Colombe :*
490. La clef de l'arcade de boutique porte la date 1708 ; le balcon chiffré à triple volute est rajouté dans la seconde moitié du XVIIIe. 267
- 83 rue des Ayres :*
491. Façade sur la rue. 267
492. Escalier. 267
- Déclinaison des styles en façade sur le Pavé des Chartrons, pendant une génération, du rocaille orné à la géométrie néo-classique :*
493. Pavé de chartrons. 268
- 494 et 495. N° 31 et n° 35. Balcons rocaille sur trompe et architecture classique. 268
496. N° 57. Roses tournantes et marguerites sur fond de guillochis. 268
497. N° 63 à la maison des Jauge, armateurs, répétition des sévères canaux entrelacés, et médaillon de tôle chiffré. 268
498. N° 28. Maison construite en 1680 et réaménagée à la fin du XVIIIe à l'aide de ferronneries en S. Galeries sur cour, sur trois niveaux. 268
499. N° 45. La symétrie des balcons sur trompe s'accommode d'un nouveau modèle en style Louis XVI richement orné de trophées du commerce. 268
- 37 rue Poyenne :*
500. Cette belle imposte pourrait porter le chiffre de Pierre Duret et Anne Borel, mariés en 1755. 268
501. 21 rue Raze (vers 1770). 269
- 28 quai des Chartrons :*
502. Rampe d'escalier. 269
- Château de Plassac, Charente-Maritime :*
503. Façade. 269
504. Départ de l'escalier. 269
505. Panneau sur le palier. 270
506. Développement de l'escalier d'honneur. 270
- Château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion :*
507. Façade. Portail et grilles de la cour d'honneur. 271
508. Hérissons latéraux. 271
- Château de Thouars, Talence :*
509. Grand portail (vers 1790). 271
510. Autre couronnement (vers 1820 ?). 271
511. Balcons et appuis de fenêtre (vers 1790 ?). 271
- Maison Favard, Gradignan :*
512. Portail. 273
- Maison du serrurier Pierre Auger, à Bègles :*
513. Portail et grilles. 273
- Château Morin, Bassens :*
514. Portail dessiné par Louis Combes, 1787. 273
- Château d'Eyrans, Saint-Médard d'Eyrans :*
515. Portail et ses portes piétonnières. 273
- Château la Louvière, Léognan :*
516. Portail sur la route de Bordeaux. 273
517. Portail et grilles de la cour, sur la route de Villenave à Léognan. 273
518. Détail du couronnement du portail. 273
- Château Margaux :*
519. Allée avec portail et grille du dessin de Louis Combes (fin de l'Empire). 273
- Actuel Jardin botanique, à Talence :*
520. Portail. 273
- Départs de rampe. 3ème époque :*
521. Maison Duffau de Lamothe. 274
522. Maison Lynch. 275
523. Maison Labottière. 1773. 275
524. Maison Boyer-Fonfrède. 275
525. 26 rue Fondaudège. 275
526. Hôtel de Lalande. 1779. 275
527. 26 cours du Chapeau rouge. 275
528. Hôtel de Poissac. 276
529. 23 rue Monbazon, fin XVIIIe ou début XIXe. 276
- Château de Treulon à Bruges :*
530. Projet de différents portails, grilles et barrières pour l'entrée de la cour d'honneur ; Jacques Gastambide, 1787. 277
- 4 rue du Réservoir :*
531. Projet de construction, sur les terrains de l'hôtel Duplessy (Coll. Priv.). 277
532. 3 rue des Menus. 277
- Pont de Pierre :*
533. Projet de garde-corps, vers 1818-1820. 277
- 534 et 535. Projet de porte en fer pour M. de Lur-Saluces ; Gabriel-Joseph Durand, 1834 (identique à celui proposé à Mme Asselin deux ans plus tôt pour son château de La Tresne). 277
- Temple des Chartrons :*
- 536 et 537. Porte et grilles de fonte ; Arch. Corcelles, 1833 (disparues). 279
- Château la Mission-Haut-Brion, Talence :*
538. La croix, sur son piétement à décor de candélabre. 279
539. L'un des deux puits. 279
- 540 et 541. Grand pavois des arcades ceinturant le jardin. 279
542. Imposte de la demeure, fin XVIIe ou début XVIIIe, et une des lanternes éclectiques. 279
- 34 rue de la Fusterie :*
543. Heurs et malheurs. 280
- Château Smith-Haut-Lafite :*
544. Portail, monument au milieu des vignes. 280
545. Atelier de forge. Gravure pour la Manufacture Guillaud, de Saint-Etienne, 1802. 287
- Heurtoirs :*
546. 41 rue du Cancéra. Heurtoir en boucle (1ère moitié du XVIIIe). 288
547. 20 rue Sainte-Colombe. Heurtoir en boucle de gibecière, platine découpée. Variations sur une platine, rencontrée à Aiguillon, La Réole, et Bordeaux (34 rue Porte-Dijaux ; 52 rue du Mirail). 288
548. La Réole. Heurtoir pendeloque. 288
549. Aiguillon. Heurtoir en anneau. 288
550. 13 rue Saint-Laurent. La platine rocaille est monogrammée M. Style dit Transition, combinant grecques et chantournements (dernier tiers du XVIIIe). 288
551. Château Haut-Brion. 288
552. 25 rue des Menus. Heurtoir de bronze rocaille. 289
553. 50 rue du Mirail. 289
554. 23 rue Monbazon. 289
555. 7 cours de Verdun. 289
556. 87 rue du Palais Gallien (vers 1797). 289
557. Hôtel Saint-Marc, 91 cours d'Albret. 289
- Diversité de l'art du serrurier :*
558. Clef ouvragée, forcée, panneton à quatre pertuis et neuf rateaux, anneau en forme de pomme ajourée. 290
559. Porte de vestibule (fin XVIIIe), 22 cours du Chapeau rouge. 291
- Chardons ou hérissons :*
560. Balcon, rue Castillon. 291
561. Portail de la cour d'honneur du château Saint-Georges, Montagne Saint-Emilion. 291
- Consoles en supports de balcons (deuxième moitié du XVIIIe siècle) :*
562. 35 cours Victor Hugo. 291
563. 12 rue du Puits-Descazeaux. 292
564. Potence de lanterne. 13 rue du Cancera. 292
565. Croix chiffrée de la fontaine de Sainte-Croix. 292

- Ferrures de portes d'entrée :*
566. Platine d'entrée de serrure découpée et gravée sur le thème classique de la famille d'acanthe (première moitié du XVIIIe), 20 rue Sainte-Colombe. 292
567. Platines et verroux (deuxième moitié du XVIIIe), Maison Lynch, rue de Grassi. 292
568. Ferrements et serrure à moraillon (vers 1777), hôtel Nairac, 17 cours de Verdun. 292
569. Ferrures de portes intérieures et de «placards» (19 rue de Grassi ; 14 rue Ausone). 292
- 569, 570 et 572. 19 rue de Grassi. 292-293
571. 14 rue Ausone. Ferrures d'armoire girondine en acajou massif ; leur caractère exceptionnel, la qualité et le style permettent sans doute de les rattacher aux ouvrages de Blaise Charlut, serrurier de La Réole. 293
573. Serrure à bascule, boîte ornée d'un mascarón en relief, tiges de fer tors, platines en cornières ouvragées. 293
574. Entrée de serrure et poignée de tirage du tiroir inférieur. 293
575. Platines d'entrée de serrure des portes ; le chiffre de l'une apparaît : S. 293
576. Anneau ouvragé de la serrure à deux pènes et demi-tour, dessiné par les contours de deux dauphins affrontés de part et d'autre d'une perle. 293
- Ferrures de puits :*
577. Gradignan, rue de la Libération. 294
578. Château Haut-Brion. 294
579. Bassens, ancien presbytère. Grattoir. 294
580. Chenêts de fer, peut-être argentés. 294
581. Serrure de coffre à moraillon d'un aspirant dit sans qualité, marquée d'un poinçon aux trois croissants. 297
582. Serrure de coffre à moraillon et sa clef. Décor d'architecture classique, chiffre M sur le tympan. 298
- 583 et 584. Serrure de coffre à moraillon et sa clef. Décor d'architecture classique, chiffre JMP, foncet ouvragé au revers. Clef à double forure, le paneton est ajouré de sept pertuis et de quinze rateaux ; chapiteau et couronnement très travaillés. 298
- 585, 586 et 587. Serrure de cabinet à la moderne d'un aspirant dit sans qualité (bien qu'à trois pènes au lieu de quatre) avec sa clé. La boîte est décorée d'un travail en orbe-voie de grotesques rocaille au palâtre, encadrant un décor d'architecture, et de palmettes au foncet. La clé a un paneton ajouré de onze pertuis, fendu de douze rateaux ; la tige est en tiers point cannelé, à double forure en trèfle portant sa queue ; le chapiteau supporte un couronnement très ouvragé, sommé d'un motif spiralé. 298
- 588 et 589. Serrure de cabinet «à la moderne» à trois fermetures ; le foncet est décoré en orbe-voie de compositions de palmettes encadrant un chiffre ; PL. La boîte est marquée au poinçon des trois croissants. 298-299
- 590 et 591. Clef à tige en tiers point cannelé, paneton découpé d'une bouterolle et d'un rouet, fendu de huit rateaux ; le chapiteau porte un anneau en cuisse de grenouille, encadrant un chiffre, BC et des attributs d'architecture, compas et pied de roi. La serrure présente le canon foré à trèfle. 299
592. Clef de Chef-d'œuvre inachevée (aspirant d'apprentissage ?). Le paneton est à bouterolle, trois rouets et sept rateaux ; la tige, en tiers-point cannelé et forée à trèfle portant sa queue. Le chapiteau et l'anneau sont juste ébauchés et les découpures indiquées par la gravure. L'aspirant a pu être dispensé de la poursuite de son travail au vu de ce qui était déjà fait. 300
593. Section de la tige forée à trèfle et du paneton. 301
594. Feuille publicitaire du marchand quincailler Jean-Baptiste Barrot pour son magasin «A la Providence», place du Palais, à Bordeaux, en 1789. 305
- 61 cours de l'Argonne :*
595. Rare balcon enseigne d'un serrurier (disparu en décembre 1992) ; peut-être celui de Philibert Lacombe qui, en 1834, est serrurier 19, chemin de Bayonne. 308
596. Papier peint trouvé au château de Saint-Pandelon, associé à des papiers bordelais ; décor velouté noir de rinceaux rappelant ceux des ferronniers, sur fond bleu-foncé, suggérant ce que pouvait être la production de Jean-Joseph Fuet (document Blanc-Subes). 314
- 27 rue Saint Rémy :*
597. Balcon de la maison double de Pierre Laporte, maître serrurier, vers 1780. 316
- La Réole, Blaise Charlut, porte du cloître des Bénédictins, 1773 :*
- 598 et 599. Détails. 317
600. Paire de chandeliers attribués à Blaise Charlut (musée de La Réole). 317
- La Réole, abbaye bénédictine, Blaise Charlut :*
- 601 et 602. Ferrements du portail. 318
603. La Réole. Heurtoir en boucle de gibecière et sa platine rocaille. 318
604. La Réole. Platine d'entrée de serrure. 318
- La Réole, 68 rue Armand Caduc :*
- 605 et 607. Porte avec imposte de fer chiffré, ferrements et heurtoir. 319
606. Heurtoir pendeloque sur platine combinant la grecque et la corne fleurie rocaille. 319
608. Buffet de présentation ou «armoire bordelaise de salle à manger» du château de Caudrot, près de la Réole (Bordeaux, musée d'Aquitaine). 319
609. Détail de la platine et de la boîte de serrure (clichés musée d'Aquitaine). 319
- 610 et 611. Ferrures intérieures, remarquables platines découpées. 319
- La Réole :*
612. Balcon rocaille. 320
- La Réole, rue Numa Ducros :*
613. Imposte de style Transition, contemporaine de la clôture du chœur de Saint-Pierre, ou légèrement postérieure (après 1780). 320
- Ancien hôtel de la Monnaie, place Léon Duguit :*
614. Heurtoir pendeloque, Pierre Kauzac, 1762. 322
- Maison de Pierre Kauzac, 47, cours de la Marne (vers 1760) :*
615. Imposte chiffré. 322
616. Balconnet. 322
- Sainte-Mère (Gers) :*
- 617 et 618. Portail de l'église offert par Pierre Kauzac et sa sœur Jeanne en 1768. 322
- 49 rue Paulin :*
619. Porte de fer forgé qui pourrait être celle du jardin de l'échoppe d'Antoine Payen (vers 1790). 323
- 72 rue du Palais Gallien :*
620. Balcon chiffré de Jean Dumaine. 324
621. Heurtoir de la maison Dumaine. 324
- Bègles. 59 rue de la République :*
622. Imposte chiffrée de Pierre Auger. 325
- 4 rue Boulan :*
623. Balcon de la maison de Jean Boulan, sans doute postérieure à la construction de la maison en 1774 (le chiffre est J. R.). 326
624. Etienne Faget (1845-1896), «ferronnier des monuments de Bordeaux». Pendule d'acier découpé et ciselé, de style éclectique (Archives municipales de Bordeaux). 331

Index des noms de personnes mentionnées

(en italique, les ferronniers)

- Achot (Louis)* 311
- Acquart (André)* 104
- Acquart (Léger)* 104, 310
- Acquart (Pierre)* 104, 309
- Adam dit l'américain* 329, 330
- Agot (Agiot) (Guillaume)* 321
- Aguesseau, intendant d'* 334
- Aignan ou Saint-Aignan (Bernard)* 310
- Alain* 317
- Alary (Jean), architecte* 14, 77, 78, 162, 165, 190, 335
- Amiguet (Bertrand), architecte* 92
- Andron (Jehan)* 310
- Anglade (Jean)* 314
- Arnaud (Jean)* 162, 337
- Aubert, chanoine ?* 246
- Auger (Augey) dit Castres (Pierre)* 193, 272, 273, 274, 300, 325
- Auger (Etienne)* 329
- Aviler v. d'Aviler*
- Baffoué (Mathurin Pierre)* 329
- Baisle (Guillaume), officier* 90
- Barbie (Pierre)* 310
- Baron (Jehan)* 309
- Barraud* 329
- Barreau de Chefdeville (François Dominique), architecte* 217, 335
- Barrot (J. B.), quincailler* 305
- Barteguse dit Lagenois* 329
- Basquiat de Mugriet (Jean Joseph de) parlementaire* 260
- Bataillard, Philibert* 310
- Bautier, dit le Normand (André)* 192, 297, 300, 316, 335
- Bayle (Etienne), architecte* 260
- Belar (Jacques)* 328
- Benon ou Bonon (Adrian)* 314, 325
- Bérain (Jean), ornemaniste* 66, 115, 124, 285
- Berchet* 193
- Bergere* 329
- Berquin frères, sculpteurs* 89
- Berrichon* 329
- Bertein (Pierre)* 312
- Berthau (Bertot, Berteau, François)* 67, 121, 313, 334, 337
- Béthune (Henri de), archevêque de Bordeaux* 56, 59, 334, 338
- Beyries (Antoine)* 329
- Bigot (Jacques)* 201, 203, 238, 253, 256, 258, 259, 269, 270, 328
- Blandin* 329
- Blaye* 329
- Blondel (J.-F.), architecte* 127, 197
- Bobot (Pierre)* 297, 323
- Boffrand (Germain), architecte* 41, 74, 79, 87, 88, 103, 106, 107, 283
- Boisset (Jean)* 196, 225, 227, 335
- Bonenfant (Etienne)* 325
- Bonenfant (François)* 297, 315
- Bonfin (François)* 192
- Bonfin (Richard François)* 150, 157, 196, 216, 217, 244, 245, 247, 335, 336
- Bonnet dit Contois (Jean)* 329
- Borgleteau (Jean)* 310
- Boucherie (Antoine)* 310
- Boucherie (Jacques) Bertrand* 310
- Boulan (Jean)* 326
- Bourguignon* 329
- Bourillon (Charles)* 28, 330
- Boutet (Jean)* 310
- Boutin* 217
- Boutié* 341
- Boujier (Boyer, Jean)* 174, 324, 329, 335
- Brandt (Edgar)* 279
- Breschet (Etienne)* 324
- Brezin (Michel)* 274
- Brian* 329
- Briseux (Charles)-Etienne, architecte et théoricien* 127
- Brothier (Louis), architecte* 201
- Brugere (Antoine)* 329
- Bruya (Bruyas Bruyat, Briat) (François)* 311
- Bullard (Pierre)* 314
- Bureau (François)* 329
- Burguet (Charles), architecte* 71, 153, 223, 278
- Busherye (Pierre)* 310
- Cabirol (Barthélémy), sculpteur* 329
- Caduc, Endray (André)* 327, 328
- Cajetan Lamagne, peintre* 161, 337
- Calard dit le Lyonnais (Philippe)* 315
- Calmette (Louis)* 329
- Camaillac (Carmailac) (Pierre)* 327, 336, 337
- Campignol (Pierre)* 329
- Canterat (Noel)* 309
- Capgras (Jacques), marchand négociant* 104
- Carbonnel* 138, 308
- Carbonnel (Arnaud)* 138, 191, 314
- Carbonnel (Guillaume)* 311
- Carde (Léonce)* 71
- Carriere* 329
- Cartivol (Cantinol) (André)* 309
- Castaignet* 329
- Castanié (Pierre)* 58, 185
- Castera (Antoine)* 305
- Caudran (Caudéran) (Jean)* 313
- Causaubon (Cazaubon) (Jean)* 196, 251, 260, 274, 316, 325, 336
- Champion de Cicé (Mgr), archevêque de Bordeaux* 248
- Chagneau-Joffrait (ou Chanau) voir Joffrait*
- Chapelle (Pierre)* 309
- Charlut (Blaise)* 82, 127, 160, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 181, 191, 195, 196, 197, 203, 206, 207, 219, 226, 227, 228, 230, 231, 307, 308, 317, 335, 336
- Charron (Blaise)* 48, 307, 310
- Chassenes (Jehan)* 309
- Chatelier* 329
- Chatellé (Jacques)* 310
- Chaventon dit Lyonnais (Marin)* 265, 266, 329
- Chaventon (François)* 329
- Chiapella, propriétaire* 279
- Chiveau (Chivo, François)* 328, 329, 330
- Chopis (Jacques), peintre* 160, 166, 337, 340
- Clest (Jehan)* 310
- Combes dit Guy (Louis), architecte* 104, 228, 242, 266, 272, 273
- Compan* 278
- Constant (Antoine)* 310
- Corcelles, architecte* 276, 279
- Coustou (Guillaume), sculpteur* 228
- Coutineau (Guilhem)* 310
- Couturier (Isaac), négociant* 179, 181, 191
- Crep (Louis), graveur ornemaniste* 168
- Croize (Antoine)* 309
- Cuvillies, architecte* 127
- d'Aviler (Augustin Charles), architecte et théoricien* 41, 42, 43, 81, 106, 120, 127, 284
- Danglade (Langlade) (Pierre)* 310
- Daroust (Darrou, Darrous) dit Darrous aîné (Jean)* 274, 307, 323, 328, 329
- Daroux dit Darroux le jeune (Pierre)* 329
- Darsonville (Jean)* 80, 312, 332

Daste ou d'Aste (Madame) 64
 Daugeard, parlementaire 256
 Davesne (Robert) 127
 Daviaut (Jean) 310
 David (François) 274, 329
 Dechan 329
 Degraives (Jean) 310
 Delafosse (Jean-Charles), architecte 197
 Delage (Pierre) 310
 Delang (Antoine) 309
 Démaret (François) 329
 Denabre (Joseph) 193, 324
 Denis dit La Franchise (Joseph), architecte 90, 329, 330
 Depis (Depiis) (André) 314, 324
 Depis (Depiis) (Pierre) 312, 315
 Depis (Gilles) 316
 Depis (Jean) 325
 Descoubès (Arnaud) 311
 Descoubès (Isaac) 310
 Descoubès (Jean) 310
 Descoubès (Pierre) 310, 311
 Desgranges (Jehan) 309
 Deumier 220
 Dorse (Antoine-Bernard) 134, 154, 191, 192, 308, 320, 335, 341
 Dostas (Pierre) 311
 Douat (Bertrand), marquis de la Colonilla 273
 Dubergier ou Duvergier, marquis, négociant 162
 Dubois (Pierre) 311
 Dubré (François) 309
 Duchemin (Jacques) 309
 Dufau (Bernard) 310
 Duffau de Lamothe (Jean Léon) 253
 Duhamel du Monceau 157
 Dumaine (Dumayne) 160, 168, 191, 192, 222, 224, 296, 308, 332, 335, 336, 337
 Dumaine (Dumayne) (Nicolas) 308, 314, 332
 Dumaine (Dumayne) (Pierre) 56, 58, 59, 60, 71, 80, 86, 102, 121, 311, 332, 334, 338
 Dumaine (Etienne) (Etien) 317, 321, 332
 Dumaine (Jean) 121, 140, 165, 168, 196, 274, 276, 301, 314, 317, 324, 332
 Dumaine (Jean) aîné 332
 Dumas fils (Jean) 316
 Dumas jeune (Jean) 314
 Dumas 192, 329
 Dumas (Etienne) 317
 Dumas (Jean) 311
 Duplessy voir Michel Duplessy
 Dupouy (Vincent) 329
 Duprat jeune (Jean) 328
 Duprat 196
 Duprat (Etienne) 150, 251, 252, 256, 274, 307, 325, 336
 Duprat (Jean) 329
 Dupré de Saint-Maur, intendant 150, 156, 157, 248

Dupui (Dupuy) (Jean) 315, 324
 Durand (Charles), architecte 71
 Durand (Gabriel-Joseph), architecte 277
 Durfort-Boissière marquis de 64
 Escoffé (Jean) 328, 329
 Esmangart, intendant de Guyenne 217
 Eymard 329
 Faget (Barthelemy) 153, 222, 223, 330
 Faget (Etienne) 330
 Faget (Marius), architecte 71, 330
 Fauché (Jean) 327
 Faure 217, 329
 Faure Elies (Helies, Hellies) 121, 311, 334, 337
 Faure (Jean) 28, 329, 330
 Faure (Joseph) 328, 329
 Filhot, famille parlementaire 253
 Fleuri Rebeut 329
 Fontaine (Jacques-Valentin) 124, 127
 Fordrin (Louis) 85, 127
 Fournereau (François) 329
 Fournier (Claude), peintre 57
 Francia, négociant 72, 94, 108
 Fuet (Fet, Jehan) 310
 Fuet (Jean) 311
 Fuet (Mathurin) 121, 145, 147, 148, 150, 152, 191, 192, 193, 307, 314, 334, 335, 339, 341
 Fuet (Pierre) 315
 Fuet (Simon) 310
 Gaboriau (Jean) 310
 Gabriel, architectes 124, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 138, 139, 140, 141, 145, 146, 148, 149, 191, 221, 223, 270, 307, 334, 335, 339
 Gabriel (Ange-Jacques) 127, 147, 259
 Gabriel (Jacques) V 147
 Gachon (Pierre) 310
 Gandoy (Marial) 315
 Garnier (Grenier) (Charles) 326
 Gas (Jean) 315
 Gastambide (Jacques), architecte 276
 Gauthier (Jean) 329
 Gazan (Gassan) (André) 310
 Gazard 329
 Georgeon (Gabriel) 329
 Germon (Jerman) 317
 Gillet de Lacaze, parlementaire 88
 Giraud (Jacques) 311
 Girou (Pierre) 311
 Godefroy, architecte 216, 217
 Godrony (Mathurin) 311
 Gombaud (Michel) 315
 Gontaud (Charles Armand de), marquis de Biron 82
 Goudeau jeune (Nicolas), peintre 161, 337
 Goumbeau (Nicolas) 325
 Goupil (Jean) 309
 Gourgue (Jacques-Joseph de), évêque de Bazas 79

Goyer de La Rochette (Pierre), ingénieur 64, 80, 120
 Goyon 329
 Gramidon l'aîné 192
 Gramidon 329
 Gramidon 329, 330
 Gramidon (Arnaud Gramido(u)n, Arno) 315, 325
 Gramidon (Joseph) 324
 Gramidon (Pierre) 315, 341
 Gramidon (Simon) 325
 Grandet (Henri) 278
 Grenier (Hélie) 312
 Guérard (Nicolas) 115, 120, 124
 Guibert (Honoré), sculpteur 220, 221, 223
 Guilhem 330
 Guilhem (Arnaud) 309
 Guillebert (Thomas) 311
 Guiot (Olivier) 330
 Guymond (François) 309
 Hardouin-Mansart (Jules), architecte 124
 Hasté (Michel) 127
 Henry dit Bertin (Jacques) 159, 220, 274, 276, 307, 325, 335, 341
 Hibchebaue (Jean) 260, 261, 274, 329
 Hommeau ou Homeau (Barthelemy) 315, 341
 Houdard 300
 Houdart ou Haudar (Jean-René) 193, 320, 329
 Hugot (Pierre) 329
 Huguerie (Jean), militaire 90
 Hullin (René) 80, 311
 Huquier, graveur 124, 127, 231
 Innocents (Pierre des), Trésorier de France 64, 334
 Jacques (François) 309
 Jarry dit Sainte-Foy 330
 Jaucen (Etienne de) baron de Poissac, parlementaire 261
 Jayer fils (François) 328
 Jayer, dit Beauceron (François), le père 150, 151, 158, 196, 217, 247, 248, 249, 260, 274, 295, 301, 308, 326, 335, 336
 Jeantieu 329
 Joffrais (Pierre) 196, 209, 210, 211, 211, 336, 242, 274, 326, 337
 Jonchon (Guillaume) 309
 Jonsson (Pierre) 48, 310
 Jousse (Mathurin) 127
 Kauzac (Pierre) 124, 148, 153, 154, 160, 161, 162, 167, 168, 181, 191, 192, 274, 276, 300, 301, 304, 308, 321, 334, 335, 337, 341
 Labarthe (Philippe) 312
 Labottière frères, imprimeurs 259
 Labroille (Jean-Baptiste) 328
 Laclotte (Etienne), architecte 197, 206, 244, 258, 259, 262
 Laclotte frères, architecte 201, 253, 256
 Laclotte (Jean), architecte 244
 Laclotte (Michel), architecte 244
 Laconfourque 193

- Lacoste dit Bayonne* 330
Lacoste (Pierre) 310
Lafaurie (Laurent de), comte de Monbadon 99
Lafon (Bertrand) 300, 320, 329, 330, 341
Lagu (Lague) (Jean) 193, 300, 323
Lalande (Pierre Raimond de), parlementaire 262
Lalaye (Bertrand) 310
Lalaye (Pierre) 309
Lalemant (Pierre) 302, 330
Lamaugue (Arnaud) 311
Lamour (Jean) 127, 144, 146, 169, 247, 284
Langlade (Jean) 310
Laporte (Jean) 311
Laporte (Paul) 328
Laporte (Pierre) 160, 161, 166, 191, 301, 310, 316, 335, 337, 340
Laquoste (Jean) 326
Larit (ou Tarit) (Dominique) 327
Lassalle (Pierre), négociant 161, 181
Lasserre (Pierre) 276
Launay (Jacques), architecte 79
Lavau (André) 274, 308
Lavau (Jacques) 274, 308
Lavau (René de) 274, 308, 315, 334
Lavigne (Isaac) 311
Le Bréman (Arnaut) 311
Le Clerc (Sébastien), architecte théoricien 41, 45, 106
Le Conte (Pierre) 315
Le Roy (Charles) 213
Leberthon, famille de parlementaire 253
Leblanc (Jean-Baptiste Joseph), conseiller du Roi 169, 181
Leblond (Jean), graveur 76, 116, 120
Lebreman (Jehan) 310
Lebreman (Antoine) 314
Lebrémant (François) 310
Lefoulon (Jean) 329
Legeay (Guillaume) 308
Legeay (Pierre) 316, 325
Léglise (Jean) 316
Lemonau (Lemonon, Jean-Baptiste) 329
Lemoyne (Jean)-Baptiste, sculpteur 142
Lenoir (Jean) 328
Leroy 336
Lesiatte (Jean) 310
Lespine (Guillaume) 311
Lespine (Jean) 310
Leysson (Antoine), négociant 104
Lhôte (François), architecte 260, 261, 265, 266, 270, 272
Liégaux aîné 276
Limousin 330
Lombert (Jean) 310
Louis (Victor), architecte 126, 150, 151, 157, 196, 197, 216, 217, 220, 221, 230, 231, 248, 249, 266, 285, 307, 336
Loyer dit Nantais 329
Lur-Saluces, comte de 81, 277
Lynch (Jean-Baptiste), palementaire 253
Macconnois 330
Maillé (Jean) 329
Mainard (Jehan) 310
Mansart (François), architecte 33
Mareilhac (M. de), négociant 272
Marot (Jean), architecte 127
Marsaudon (Pierre), architecte 106
Marte (ou Martres) (Jean) 327
Martial dit Limousin (Charles) 297, 310
Martial (Jean) 63, 121, 191, 312, 334, 337
Martin (Jean) 246, 274, 311
Masie dit La garde (Jean) 328
Massé 212
Massieu (Jean) 311
Mauriès (Héliès) 309
Meinnier (André) 330
Meissonier (J.-A.), architecte ornementiste 127
Michel-Duplessy (Pierre), architecte 50, 56, 60, 73, 80, 334
Mignon (Pierre) 311
Milet (Pierre), sculpteur doreur 160, 337
Mollié (Moulié) (André), architecte 174, 196, 213, 219, 228, 251, 330, 335, 336
Monier (Pierre) 328, 330
Montazet (M. de) 270
Montigaut (Joseph) 309
Moreau (ou Moreaut) (Jean) 196, 197, 221, 222, 234, 235, 238, 239, 269, 270, 274, 325, 336
Morin (Arnaud) 192, 276, 317
Morin (Michel) 330
Moringe (Pierre) 309
Moulinié (Moulinier) (Jean) 294, 323
Mourgue (Louis) 329
Moutarde aîné (André) 328, 329
Moutarde cadet (André) 328, 329
Moutarde (Michel) 320
Nairac (Paul), négociant 266
Noël (Jean) 330
CEben (J.-F.), ébéniste 231
Ollivier (Paul) 296, 329
Oppenord (G. M.), architecte 124, 127
Opperie (Jean) 310
Ortet (Bernard) 192, 197, 220
Pagès (Guillaume) 311
Paillère (Erienne) 274, 308, 323, 328, 329
Paillière (Léon) 274, 308
Pallière (Jean-Baptiste) 274, 308
Papon (Nicolas), architecte 261, 270
Passart 121
Passart (Charles) 316
Passart (Dominique) 121, 300, 313
Passart (Héliès) 310
Passart (Jean) 80
Passart (Jehan) 310
Passart (Michel) 315
Pastoureau (Raymond) 310
Paty (Joseph) 328
Payen (Antoine) 192, 253, 297, 299, 308, 323, 332
Perrain (Joseph) 162, 300, 320, 335, 337
Pertois (Jean-Baptiste) 192
Pérusat (Pierre) 279
Pestremant (Jean) 327
Pineau (N.), sculpteur et dessinateur 127
Piron (Jacques) 193, 324
Poilly (François de), graveur-éditeur 120
Poirier, entrepreneur 247, 259
Poitevin, dit Berrichon (Pierre) 80, 311
Poitevin (René-Pierre) 68, 74, 121, 138, 161, 191, 225, 297, 300, 308, 313, 334, 337
Portier (André), architecte 137, 138, 148, 149, 191, 215, 223, 334, 335
Poulangue, fondeur 170
Pradel (Henry) 330
Prébot (Guillaume) 310
Preunier (Guillaume) 313
Prevost (Bertrand) 310
Prévost (Jacques) 309
Prévost (Louis) 311
Provensat veuve 329, 330
Prune june (Prunié jeune) 329
Prunié (Bernard) 142, 191, 192, 308, 317, 328, 341
Prunié (Jean) 317
Quatremère de Quincy, architecte 276
Quesnel (Michel) 312
Queynel (Thomas) 310
Ragot (Jean) 329
Rapault (Charles) 313
Réaumur (R. A. de), académicien 305
Regès (François) 276
Renois 330
Ribot (Frans) 310
Rigon (Jacques) 310
Rimbault (André) 309
Rimbault (Estienne (Reymbeaut, Estyenne)) 309, 311
Rimbaut (Jean) 311
Rimbaut (Pierre) 309, 310
Rivière (Cosme) 328, 329, 330
Robert (Emile) 279
Robert (Jean) 312
Rodolozé 213
Rogée (Jean-Paul) 328
Rohan Meriadeck (Ferdinand de), archevêque de Bordeaux 247
Rossignol (Mathelin) 309
Rossignol (Pierre) 309
Roumégoux (Bernard) 313
Roumégoux (Joffret) 316
Roumillac (René), architecte 86

Rousset (Ramond) 310
 Sabatier 317
 Saint-Paul (Pierre) 330
 Saporta (Dom Paul), bénédictin 52, 77, 334
 Seguin (Martial) 309
 Seguy (Jehan) 97, 161, 309
 Sestayre (Pierre) 310
 Sinel (Bernard) 316
 Sinelle (Sinel) dit Champagne (André) 82, 84, 121, 297, 313, 326, 334
 Sinelle 335
 Sinelle fils 217
 Sinelle Veuve et fils 216
 Singlant (Philippe) 329, 330
 Slodtz (les frères), sculpteurs 126
 Slodtz (Michel-Ange), sculpteur 198, 199
 Solabel (Dom Antoine), bénédictin 176
 Soudanas (Jean) 315
 Soufflot (J. G.), architecte 197, 245

Sterling (Mortimer) 276
 Sylvain (Noël), peintre 337
 Taurignac (Guillaume) 328
 Tellier (Adrien Adrian) 65, 66, 121, 312, 334
 Tennet (Guillaume), négociant 160, 163, 164, 165, 169, 186, 335
 Thibaud (Jean) 312
 Thibaut (Pierre) 310
 Tiffon (Paul), architecte 94
 Tirilivet (Guillaume) 309
 Tourinal (Gabriel) 309
 Tourny (Louis-Urbain Aubert, marquis de), intendant 140, 144, 145, 149, 150, 339
 Tranchant (Pierre), architecte 82
 Valenceau dit Doubiste 330
 Valette (Pierre) 196, 197, 201, 203, 213, 274, 276, 295, 327, 336
 Vallée 74, 85, 102, 103, 104, 115, 120, 229, 283
 Vallée (Guillaume) 40, 100, 116, 118, 119

Vallée (Simon) 98, 115
 Vallet (Eme ou Edme) 312
 Vallet (Jean) 64, 121, 301, 334
 Vallet (Simon) 160, 161, 191, 315, 335, 337
 Vallet veuve 193
 Vaur, curé 227
 Vavarles (Pierre) 309
 Verduzan (M. de), propriétaire 206
 Vernet (Pierre), sculpteur 241, 242
 Vernoy (Jacques) 310
 Veuve parisienne, la 64, 121
 Veyren dit Vivarais 127, 199
 Viaud (Jean), négociant, secrétaire du Roi 71, 86
 Vincendon, architecte 253
 Vincent (Bertrand) 329
 Vinçon 330
 Vlechmans (François) 192, 274, 323
 Voisin (Michel), architecte 152, 215, 335

Index des noms de lieux

1- Bordeaux

Académie (hôtel de l'), 10bis allées de Tourny 256
 Acquart (hôtel), 19 cours de l'Intendance 105, 265, 266
 Acquart (maison), 23 rue Ausone et 8 rue Porte Saint-Jean 50, 103
 Albret (cours d') n° 27 v. Poissac (hôtel de)
 n° 29 v. Basquiat (hôtel de)
 n° 91 v. Saint-Marc (hôtel)
 n° 115 263
 Archevêché (palais de l'), palais Rohan, actuellement mairie de Bordeaux 56, 196, 247, 250, 334, 336
 Archives municipales, 71 rue du Loup v.
 Ragueneau (hôtel de)
 Argentiers (Impasse des) 53
 Argonne (cours de l'), n° 243 263
 Arnaud Miqueu (rue), n° 17 85
 n° 36 256
 Ausone (rue) n° 23 103
 Ausone (rue), n° 14 50, 189, 190, 293
 n° 23 103
 Ayres (rue des) 67, 268
 n° 36 70
 n° 57 78, 111
 n° 83 267, 268
 Baisle (maison), 24 rue du Pont-de-la-Mousque 90
 Barada (hôtel), 44 rue David Johnston 258, 259

Basquiat (hôtel de), 29 cours d'Albret 260, 261
 Beaux-Arts (école des) 75
 Béchade (hôtel de), anciennement de Brivazac 109
 Bénédictins de Sainte-Croix (couvent) 70, 75, 76
 Bonnafé (hôtel), cours du chapeau rouge 197
 Bouquière (rue) v. Huguerie (maison)
 n° 10 263
 n° 33 105
 Bourse (chapelle de la) 139
 Bourse (hôtel de la) 138, 139, 140, 141, 196, 303, 335, 336
 Bourse (place de la) 93
 Bourse (porte de la) 138, 197, 222
 Bourse (quai de la) 335
 Bourse (terrasses de la) 68
 Boyer-Fonfrède (hôtel), 1 cours du Chapeau Rouge 139, 265, 266, 275
 Buhan (rue), n° 12 105
 Bureau de Finances 50, 334
 Caduc (rue A.) 206
 Cancéra (rue du), anciennement rue Carpenteyre 87, 117
 n° 3 53
 n° 13 88, 110, 293
 n° 41 288
 n° 51 117, 119
 Carpenteyre (rue) v. Cancéra (rue du)
 Caseaux (hôtel de ou Cazeau), 10 rue de Cheverus (collège Cheverus) 54, 55, 110

Castanié (maison) 186
 Castera (hôtel dit de), 36 rue de Cheverus 14, 54
 Castillon (rue) 291
 n° 11 105, 111
 Chai-des-Farines (rue du), n° 30 188, 190
 Chapeau Rouge (cours du) 64, 197
 n° 1 v. Boyer-Fonfrède (hôtel)
 n° 22 291
 n° 26 263, 275
 n° 38 116, 117
 Chapeau Rouge (grille du) 196
 Chapeau Rouge (porte du) ou porte Royale 145, 146, 335
 Chartrons (pavé des) 268
 Chartrons (quai des), n° 28 268, 269
 n° 138 269
 Chartrons (Temple des) 276, 279
 Cheverus (rue de), n° 10, collège Cheverus, v.
 Caseaux (hôtel de)
 n° 36 v. Castera (hôtel dit de),
 Coubertin (rue Pierre de), n° 1 53
 n° 5 v. Gourgue (hôtel de)
 Coulomb (quai de) 64, 334
 Couturier (maison), 28 rue Renière 180
 Daugeard (hôtel), 26 rue Fondaudège 256, 275
 Dauphine (place) 137, 138
 Dauphine (porte) 150, 335
 David Johnston (rue), n° 44 v. Barada (hôtel)
 Devise (rue de la), n° 12 87

- Dominicains (couvent des), qui fut Bibliothèque municipale, rue Mably 70, 75
- Dublan (hôtel), 55 cours Georges Clémenceau 265, 266
- Dudon (hôtel), 9 rue des Trois-Conils 253, 254, 259
- Duffau de Lamothe (maison), 13 rue Thiac 253, 254, 274
- Dupérier de Larsan (hôtel dit, fait sans doute hôtel Denis de Saint-Savin) 138, 182, 183
- Faures (rue des), n° 7 v. Seguy (maison)
- Faures (rue des), n° 13 114
- Faussets (rue des), n° 11 bis 111
- Fermes (hôtel des) 78, 132, 135, 136, 138, 276, 334, 335
- Fernand Philippart (rue) v. Royale (rue)
- Finances (bureau des) 50, 334
- Fondaudège (rue) 266
- Fondaudège (rue), n° 26 v. Daugeard (hôtel) n° 29 267
- Francia (maison), 54-56 rue du Mirail 94, 95, 120
- Frugès (palais) 279
- Fusterie (rue de la), n° 34 280
n° 37 190
n° 47 188
- Gambetta (place), n° 28 v. Verduzan (hôtel de)
- Georges Clémenceau (cours), n° 55 v. Dublan (hôtel)
- Gillet de Lacaze (hôtel de) v. Ragueneau (hôtel de)
- Giron-Duplessy (maison), à l'angle des rues du Quai Bourgeois et cours des Aides 92
- Gourgue (hôtel de), rue de Gourgue 188, 190
- Gouvernement (hôtel du) 159, 335
- Gradis (hôtel), 138 cours Victor Hugo 183, 184
- Grassi (rue de), anciennement rue des Treilles, n° 19 v. Lynch (maison)
- Grosse Cloche 65, 66, 107, 334
- Guiraud (rue), n° 10 117, 119
- Huguerie (maison), rue Bouquière 90, 263
- Huguerie (rue), n° 35-37-39 265
- Hustin (hôtel), 15 cours de Verdun 184, 185
- Hustin (rue), n° 3 266
n° 5 267
- Intendance (cours de l'), n° 19 v. Acquart (hôtel)
- Intendance (hôtel de l'), rue Paul Painlevé 136, 138, 196, 197, 215, 218, 307, 335, 336
- Jacobins (église des) v. Notre-Dame (église)
- Jardin public (portes du) 123, 152, 153, 154, 197, 335, 336
- Jésuites (chapelle des), église Saint-Paul-Saint-François-Xavier 68, 69, 250
- Jésuites (collège des), Lycée Montaigne 71
- Labirat (rue) 120
- Labottière (maison), rue Labottière 258, 275
- Labottière (rue), n° 10 258
- Laclotte (hôtel), puis Mac Carthy, 25 cours de Verdun 244, 257
- Lalande (hôtel de), 39 rue Bouffard 108, 262, 275
- Lauré (plan de) 149
- Leberthon (hôtel), 29 rue du Mirail 182, 183
- Lecomte de La Tresne (hôtel) (dit à tort de Puysegur, 36, rue du Mirail 54, 55, 102, 109, 110, 112, 138, 182
- Leyteire (rue), n° 1-3 113
- Loup (rue du), n° 71 v. Ragueneau (hôtel de)
n° 74 117
n° 78 256
- Lur-Saluces (hôtel de), 19 rue de Grassi v. Lynch (maison)
- Lycée Montaigne v. Jésuites (collège des)
- Lynch (maison), puis hôtel de Lur-Saluces, 19 rue de Grassi 183, 253, 254, 293
- Mac Carthy (hôtel) v. Laclotte (hôtel)
- Mairie de Bordeaux v. Archevêché (palais de l')
- Marine (hôtel de la), n° 9 place Tourny 157, 158, 335
- Marne. (cours de la), n° 47 124
- Maucoudinat (rue) 188, 190
n° 17 53
- Mauvezin (hôtel), n° 4 rue Porte-Basse 180, 181, 207
- Menuts (rue des), n° 3 277
n° 25 288
n° 53 258, 259
- Métivier (rue), n° 8 105
- Millanges (rue), n° 1 188
- Mirail (rue du) 72
n° 18-20 184
n° 29 v. Leberthon (hôtel)
n° 36 v. Lecomte de La Tresne (hôtel)
n° 50 288
n° 52 288
n° 54-56 v. Francia (maison)
- Morel (hôtel), 9 rue Poquelin Molière 89, 109
- Musée des Douanes 132
- Nairac (hôtel), 17 cours de Verdun 266, 293
- Neuve (rue) 64
n° 20-22 118, 119
n° 43 188
- Notre-Dame (église) 58, 73, 74, 75, 94, 112, 196, 234, 334, 336
- Observance (rue de l'), n° 1 113
n° 9 113
n° 11 85
- Palais Gallien (rue du), n° 87 288
- Parlement (rue du), n° 9 53, 54, 55
n° 34 15
- Parlement Sainte-Catherine (rue du), n° 11 267, 268
n° 12 111
- Pasteur (cours), (anciennement Fossés des Tanneurs) 65
n° 25 99, 100, 101, 109, 116
- Pichon (hôtel de), 4-6 cours de l'Intendance 80
- Poissac (hôtel de), n° 27 cours d'Albret 261, 270
- Pont de Pierre 277
- Pont-de-la-Mousque (rue du), n° 24 v. Baisle (maison),
- Poquelin Molière (rue), n° 9 v. Morel (hôtel)
- Porte Saint-Jean (rue de la), n° 8 v. Acquart (maison)
- Porte-Dijaux (rue), n° 34 288
- Portes de la ville 144
- Poyenne (rue), n° 37 (maison Duret) 268
- Puits Descaux (rue du), n° 6 68, 69
n° 12 293
- Quai Bourgeois (rue du) 92
- Ragueneau (hôtel de), puis Gillet de Lacaze, Archives municipales, 71 rue du Loup 47, 58, 70, 88, 117
- Raze (rue), n° 21 269
- Rènière (rue), n° 28 (maison Couturier) 117
- Réservoir (rue du), n° 4 277
- Richelieu (porte) 150, 151, 336
- Rohan (palais) v. Archevêché (palais de l')
- Rouillard (maison) 91, 108
- Rousselle (rue de la) 85, 86
n° 5 113
n° 11 54, 55
n° 27 113
n° 35 258
n° 77 93
- Royale (place) 12, 60, 64, 92, 132, 133, 134, 138, 142, 145, 146, 191, 253, 301, 335
- Royale (porte) v. chapeau rouge
- Royale (rue), actuellement rue Fernand Philippart 58, 185, 186
n° 5 186
n° 7 186
n° 11 186
n° 16 185
- Ruat (hôtel dit de) 182, 183
- Saige (hôtel), cours du chapeau rouge 266
- Saint-André (cathédrale) 227, 228, 234
- Saint-André (sauveté de) 300
- Saint-François (rue), n° 39 188, 190
- Saint-Jean (porte) 64
- Saint-Laurent (rue), n° 13 288
- Saint-Marc (hôtel), 91 cours d'Albret 288
- Saint-Michel (église) 51, 62, 63, 67, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 196, 197, 209, 210, 211, 241, 251, 252, 334, 335, 336, 337, 340
- Saint-Paul-Saint-François-Xavier (église) v. Jésuites (chapelle des)
- Saint-Rémi (rue), n° 32 184, 185
- Saint-Seurin (église) 61, 196, 197, 201, 246, 300, 334, 336
- Sainte-Catherine (rue), n° 137 109, 110, 112
- Sainte-Colombe (place), n° 28 91, 267
- Sainte-Colombe (rue), n° 20 288, 293
- Sainte-Croix (abbaye de) 334
- Sainte-Croix (église) 52, 109, 160, 173, 240, 293, 300, 334, 335
- Sainte-Eulalie (église) 160, 169, 170, 172, 196, 251, 307, 335, 336
- Sigalas (hôtel de) v. Béchade (hôtel de)
- Séguy (maison), 7 rue des Faures 97, 116
- Sèze (hôtel de), 12 rue de la Devise 87, 108, 112
- Statue royale 142
- Tanneurs (fossés des) v. Pasteur (cours)
- Teuleyre (rue), n° 1 54, 55
- Thiac (rue), n° 13 v. Duffau de Lamothe (maison)
- Tourny (place), n° 9 v. Marine (hôtel de)
- Tourny (porte de) 147, 148, 196, 210, 211, 307, 334
- Treilles (rue des) v. Grassi (rue de)

Trois Chandeliers (rue des), n° 16	53
Trois-Conils (rue des), n° 9	v. Dudon (hôtel)
Trompette (Château)	73, 335
Verdun (cours de), n° 7	288
n° 11	257
n° 15	185
n° 17	v. Nairac (hôtel)
n° 25	v. Laclotte (hôtel)
Verduzan (hôtel de), 28 place Gambetta	195, 203, 207, 307
Viaut (maison)	59
Victoire Américaine (rue), n° 3	267
n° 29	266
Victor Hugo (cours)	72, 99, 108, 109, 116, 120
n° 27	108
n° 29	85, 108
n° 31	108
n° 33	109
n° 35	291
n° 41	72
n° 45	109
n° 46	114
n° 56	116
n° 60	114
n° 66	93, 117
n° 67, hôtel Raba	116, 117
n° 87	93, 116, 117
n° 103	115, 116
n° 138, hôtel Gradis	183
Yser (cours de l'), n° 67	15

2- En Pays bordelais

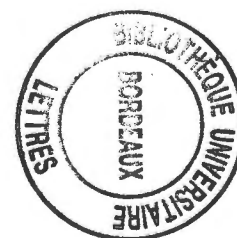
Aiguillon, château	196, 213, 215, 288, 336
Arcachon, chapelle des Marins	202, 203, 336
Barsac, église Saint-Vincent	58, 68, 174, 196, 219, 231, 232, 251, 252, 334, 335, 336
Bassens, ancien presbytère	294
Bassens, château Morin	104, 272, 273

Bassens, église Saint-Pierre	196, 225, 335
Baurech, château de Lacaussade	68, 69
Bègles	272, 273
Biron, château	82, 83, 84, 85, 88, 107, 109, 334
Bruges, château de Treulon	276, 277
Chalais, château	72, 80, 107
Gradignan, maison Favard	272, 273
Gradignan, rue de la Libération	294
La Réole 48, 207, 231, 232, 288, 307	
La Réole, couvent des Religieuses de l'Annonciade	48
La Réole, couvent des Bénédictins	77, 174, 175, 203, 206, 335, 336
La Réole, église Saint-Pierre	52, 77, 176, 196, 226, 227, 334, 336
La Tresne, château	277
Léognan, château de La Louvière	272, 273
Les Esseintes, église Saint-Pierre-des-Saints	176
Libourne	152
Lormont, église Saint-Martin	252
Margaux, château	273
Martillac, château Smith Haut-Lafitte	280
Montagne Saint-Emilion, château Saint-Georges	271, 291
Pessac, château Haut-Brion	288, 294
Portets, château de Mongenan	189, 190, 215
Preignac, château de Malle	81, 88, 120, 191
Preignac, château de Suduiraut	190
Saint-Christophe-des-Bardes, château de la Roque	198
Saint-Genis-de-Saintonge, château de Plassac	261, 269, 270
Saint-Médard d'Eyrans, château d'Eyrans	272, 273
Talence, carmel	48
Talence, château de Thouars	107, 271

Talence, château la Mission-Haut-Brion	279
Vayres, château	79, 107
Villenave d'Ornon, château Carbonieux	177

3- En dehors du pays bordelais

Aix-en-Provence	283
Amiens	285
Amiens, cathédrale	199
Argent-sur-Sauldre, château	156
Bayonne	284
Besançon	282
Carpentras	148
Chambéry	282
Chartres	220
Lectoure, palais épiscopal	27, 102
Marly	115, 116, 306
Montpellier	283
Nantes	282
Paris, hôtel Matignon	103, 119
Paris, Notre-Dame	38, 61, 109, 117
Pau, château	29
Rennes	284
Rouen	284
Saint-Jean de Luz	284
Sens, cathédrale	220
Soissons	15, 198, 199
Strasbourg	192, 282
Toulouse	192, 284
Urrugne, château d'Urtubie	284
Versailles	40, 115, 285, 306



*Pour la Société Archéologique de Bordeaux,
le directeur des publications,
Pierre Régaldo-Saint Blancard*

*Maquette :
ARMéDiS-édition
B.P. 37
33035 Bordeaux cedex*

*Photogravure :
Prophil
156, rue Frédéric-Sévène
33400 Talence*

*Impression :
La Nef
22, rue du Peugue
33000 Bordeaux*

*La Réole,
ancien couvent des Bénédictins,
actuellement hôtel de ville.
Rampe de l'escalier
par Blaise Charlut, 1773.
Cliché Fabrice Bunuel.*

EXCLU
DU PRET

L'ART DU FER FORGÉ
EN PAYS BORDELAIS
DE LOUIS XIV À LA RÉVOLUTION



ISBN 2-908175-03-7 relié
ISBN 2-908175-04-5 broché

39 LACO A